N° 1 JUILLET 1896

Revue Scientifique & Morale DU SPIRITISME

Sommaire

A nos Lecteurs. — Programme	La Rédaction.
Les Rayons X et la double vue des Somnambules et des Médiums. (Nombreuses gravures)	Gabriel Delanne.
Les destinées de l'Ame Humaine	Firmin Nègre.
L'Art. — Peinture et Sculpture	Viret.
L'Esprit de Vérité. — Triomphe du Spiritisme	Gabriel Bourdain.
Tilly-sur-Seulles	Sylvestre.
Voyage au Pays des Souvenirs	A. Delanne.
Spiritisme expérimental	Laville H. Sausse.
Revue des Livres	Le Bibliophile.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Manuel, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Alex Tage

REVUE
SCIENTIFIQUE ET MORALE
DU SPIRITISME

A NOS LECTEURS

NOTRE PROGRAMME

> Le Spiritisme marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé parce que, si de nouvelles découvertes lui démontraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte.
>
> ALLAN KARDEC.

En commençant cette publication, nous considérons comme un devoir de rendre hommage à un grand cœur, à une âme dévouée qui consacre la plus grande partie de sa fortune à la propagation des doctrines d'Allan Kardec, et à la bienveillance de laquelle nous devons le bonheur de rentrer dans le camp des spirites militants.

Cette amie, aussi modeste que généreuse, veut garder l'anonyme, mais nous sommes sûrs que son doux nom d'Espérance sera béni par tous ceux qui comprennent la nécessité de propager les salutaires enseignements du spiritisme, à une

époque où le matérialisme triomphant déchaîne les plus haineuses passions.

Plus que jamais, il est utile aujourd'hui de mettre, en face des négations intéressées, les faits qui établissent l'inébranlable certitude de l'immortalité de l'âme, et de montrer qu'une philosophie scientifique s'élève sur les ruines des religions impuissantes et abandonnées.

A mesure que le péril s'accroît, l'intervention du monde des Esprits devient plus évidente. Nous assistons en ce moment à une recrudescence dans les interventions spirituelles. Les journaux sont remplis par des récits d'apparitions, de maisons hantées, de voyantes, de prédictions de l'avenir. Le monde savant, sortant de son inertie, commence à étudier sérieusement les phénomènes spirites. Le moment est donc bien choisi pour augmenter le nombre des défenseurs de nos idées. Notre nouvelle Revue contribuera à la diffusion des grandes vérités qui nous ont été révélées, en étudiant attentivement toutes ces manifestations, et en s'efforçant de montrer qu'elles rentrent dans le cadre des lois naturelles, que le spiritisme a considérablement agrandi.

Nous avons pris pour maître Allan Kardec, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici ce qu'il écrivait, il y a quarante ans déjà : ses paroles sont encore pleines d'actualité et le seront toujours, car c'est le bon sens même qui les a dictées (1) :

1° Tous les phénomènes spirites ont pour principe l'existence de l'âme, sa survivance au corps et ses manifestations ;

2° Les phénomènes, étant fondés sur une loi de la nature, n'ont rien de *merveilleux* ni de *surnaturel* dans le sens vulgaire de ces mots ;

3° Beaucoup de faits ne sont réputés surnaturels que parce qu'on n'en connaît pas la cause ; le spiritisme, en leur assi-

(1) Allan Kardec, *Le Livre des Médiums*, page 15.

gnant une cause, les fait rentrer dans le domaine des faits naturels ;

4° Parmi les faits qualifiés de surnaturels, il en est beaucoup dont le spiritisme démontre l'impossibilité, et qu'il range parmi les croyances superstitieuses ;

5° Bien que le spiritisme reconnaisse dans beaucoup de croyances populaires un fond de vérité, il n'accepte nullement la solidarité de toutes les histoires fantastiques créées par l'imagination ;

6° Juger le spiritime sur les faits qu'il n'admet pas, c'est faire preuve d'ignorance, et ôter toute valeur à son opinion ;

7° L'explication des faits admis par le spiritisme, leurs causes et leurs conséquences morales, constituent toute une science et toute une philosophie qui requiert une étude sérieuse, persévérante et approfondie.

Depuis la mort de l'éminent philosophe, les phénomènes matériels ont pris un développement considérable ; ils ont présenté une variété prodigieuse, depuis les photographies des Esprits jusqu'aux empreintes et moulages des apparitions. Cependant, les principes posés par le grand initiateur suffisent pour les expliquer logiquement, et nul écrivain, nul penseur n'a formulé d'autres théories acceptables ou montré que celles révélées par les Esprits étaient insuffisantes. Nous prendrons donc pour guides dans nos explications les livres fondamentaux dans lesquels la philosophie spirite est enseignée, et jusqu'à preuve du contraire, nous les considérerons comme renfermant la plus grande somme de vérités que nous puissions acquérir sur le monde de l'au-delà.

Un fait qu'il était facile de prévoir s'est réalisé, c'est que les investigations scientifiques, bien loin de détruire ce que les Esprits nous ont appris, ont confirmé nos croyances.

Les récentes découvertes de la matière radiante et des rayons X nous démontrent l'existence de ces formes de l'énergie encore ignorées hier, mais que les spirites connaissent

depuis longtemps sous le nom de fluides. Les recherches qui se poursuivent sur ce terrain nous en feront découvrir bien d'autres, et il n'est pas douteux que la réalité des fluides sera établie sur des preuves aussi convaincantes que celles que nous possédons aujourd'hui au sujet du périsprit dont les phénomènes de télépathie, de dédoublements, et les matérialisations, ont mis l'existence hors de conteste.

Mais il est bon de suivre de près tous ces travaux, afin d'empêcher qu'ils soient dénaturés par les observateurs et dans la crainte que ceux-ci ne veuillent pas en tirer toutes les conséquences qui en découlent naturellement. Ne voyons-nous pas les hypnotiseurs passer systématiquement sous silence les cas de double vue, d'action à distance, de guérison, de vision des Esprits, qui se produisent certainement dans leurs expériences. Ces faits ne sont pas encore orthodoxes, aussi un observateur qui se respecte n'ose-t-il leur donner la publicité à laquelle ils ont droit. Les anciens magnétiseurs avaient moins de respect humain, aussi leurs ouvrages sont précieux à consulter et nous montrent les lacunes des travaux contemporains.

Notre désir est de suivre attentivement les investigations des savants dans le champ spirite, de donner l'explication des phénomènes qu'ils constatent, et, au moyen des lois connues, montrer que ces faits nouveaux peuvent se comprendre sans avoir recours au miracle ou au surnaturel. Nous nous efforcerons aussi de distinguer la véritable cause des manifestations, de montrer qu'elle réside dans l'action des Esprits, et que toujours le médium n'est qu'un instrument passif de leur volonté.

Les principes philosophiques qui découlent de l'immortalité de l'âme, de la responsabilité des actes, seront sans cesse remis sous les yeux du lecteur, et il nous sera peut-être possible de montrer que des lois physiques régissent l'état de l'Esprit dans l'espace avec autant de rigueur que sur la terre elles dominent le corps matériel.

Nous nous tiendrons en relations suivies avec nos amis de l'erraticité, nous leur demanderons leur concours, et nous serons heureux de bénéficier des enseignements qu'ils sont bien placés pour nous fournir. Nos travaux embrasseront non seulement l'étude de l'âme pendant la vie et après la mort, mais aussi son origine et ses destinées qui sont liées à celle de l'Univers. Comme on le voit, le champ est vaste et nous ne pourrons probablement pas l'embrasser dans toute son étendue ; mais si nous avons le bonheur de faire comprendre à quelques-uns les idées de solidarité, de fraternité et d'amour qui se dégagent naturellement de ces études ; si nous savons montrer que le progrès est collectif, que, partis du même point, nous devons arriver au même but en nous prêtant une aide mutuelle, nous estimerons que notre peine n'a pas été perdue, et que la Revue a bien rempli le mandat qui lui a été confié.

LA RÉDACTION.

LES RAYONS X

ET LA DOUBLE VUE DES SOMNAMBULES ET DES MÉDIUMS

Depuis le milieu de notre siècle, une quantité de chercheurs, sortant des chemins battus, s'adonnent avec passion à la découverte du monde spirituel que les matérialistes croyaient avoir détruit à jamais. Sans se laisser rebuter pas l'indifférence et souvent les injures de leurs contemporains, spirites et magnétiseurs n'ont cessé d'étudier les faits toujours plus étranges, qui se produisaient sans relâche, et leurs découvertes, soigneusement contrôlées, n'obtenaient qu'un regard dédaigneux des Académies.

Le silence systématique organisé autour de ces sciences ne pouvait durer, car la vérité porte en elle une puissance contre laquelle rien ne saurait prévaloir ; les savants ont été conduits, malgré eux, à s'occuper de ces phénomènes qu'on a eu grand soin de déguiser sous des noms sonores, et tel qui a jadis conspué le magnétisme est un adepte fervent de l'hypnotisme, de même que bien des incrédules commencent à ne plus protester lorsque l'on parle de l'extériorisation de la motricité, qui auraient encore un sourire railleur si on leur disait que c'est purement et simplement du spiritisme.

Il en va souvent ainsi en ce monde, et peu nous en chaut, si le résultat est atteint ; mais il est bon cependant de montrer que les soi-disant découvertes nous sont familières depuis longtemps, et que seules les méthodes ont changé. Cette démonstration aura peut-être pour résultat d'ouvrir les yeux aux hommes non prévenus, et nous serons bien récompensés de notre peine si nous arrivons à secouer l'apathie du public et à lui donner le désir de se rendre un compte plus exact de la nature et de ses lois.

L'enquête scientifique ouverte par le XIXe siècle a pris un magnifique essor. La chimie depuis les premiers pas de Stahl et de La-

voisier s'est élevée avec Berthelot jusqu'à la synthèse des corps gras. La physique a établi les lois de la conservation de l'énergie et a montré la possibilité de la transformation des forces les unes dans les autres. Des grenouilles de Galvani nous sommes arrivés au télégraphe, au téléphone, et l'étude des mouvements moléculaires vient de nous révéler tout un monde nouveau qui changera

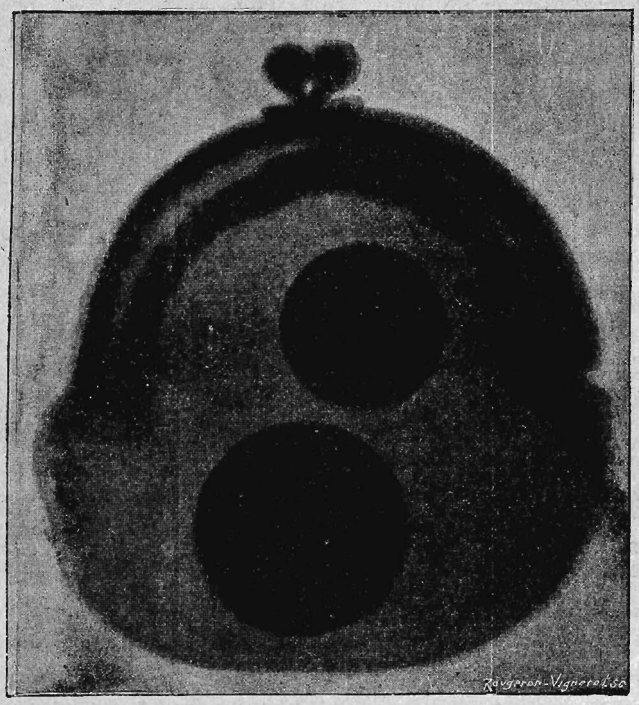


FIG. N° 1

Bourse en cuir à termoir d'acier, contenant une pièce de 20 francs et une pièce de 2 francs. (Epreuve de M. Seguy.)
Le cuir est plus transparent que les métaux pour les rayons X.

complètement nos vues sur la constitution de la matière, en nous la faisant entrevoir sous des aspects inconnus jusqu'alors. S'il est une question qui a soulevé l'ardente curiosité de la foule dans ces derniers temps, c'est sans contredit celle de ces mystérieux rayons qui permettent de photographier les corps, en dépit des obstacles matériels qu'on interpose entre eux et la plaque sensible.

Une lettre peut être lue malgré l'enveloppe qui la recouvre. Une boîte en bois est insuffisante pour cacher l'objet qu'elle contient à

la vue pénétrante de ces radiations invisibles, et à travers un volume de mille pages, on peut obtenir encore une bonne image de ce qui est dissimulé sous ce gros in-folio. Le corps humain lui-même perd son mystère, il n'est plus impénétrable. Au lieu d'obtenir une simple photographie reproduisant seulement l'aspect extérieur d'une personne, il est possible aujourd'hui de jeter un regard investigateur dans les profondeurs de son organisme, de voir son squelette avec autant de netteté que si la chair avait cessé de le recouvrir, et au moyen de quelques artifices très simples, toutes les parties internes peuvent aussi se graphier avec une irréprochable exactitude, comme si l'œil les percevait distinctement.

Voilà véritablement une découverte merveilleuse, et dont les conséquences seront très grandes. Au point de vue thérapeutique, elle nous met en mains des procédés simples pour diagnostiquer avec certitude l'état sain ou maladif de nos organes, savoir lequel est atteint et dans quelles proportions, et éviter ainsi bien des erreurs à nos Esculapes trop souvent sujets à caution ; ceci est le côté pratique, mais au point de vue scientifique, ces rayons nous mettent en présence d'une des formes de l'énergie encore mal définie et nous accoutument à considérer la nature sous son véritable aspect.

Il y a longtemps que les spirites, sur la foi des révélations des Esprits, enseignent que le monde visible n'est qu'une partie infime de l'univers, qu'il existe des modalités de la matière et de l'énergie en quantités innombrables, que nous sommes entourés sans cesse par ces radiations invisibles et intangibles pour nous à cause de la grossièreté de nos organes, et il est utile que de temps à autres la science, opérant par ses procédés spéciaux, vienne confirmer notre manière de voir.

Déjà Crookes a montré que la matière réduite à des quantités infinitésimales possédait des forces véritablement stupéfiantes, eu égard à l'impondérabilité presque absolue des molécules contenues dans ses tubes à vide, il a mis en évidence les énergies énormes que possèdent ces atomes invisibles, et constaté que plus on se rapproche du point où la force et la matière semblent se confondre, plus la puissance de ces infiniment petits augmente.

Qui donc alors sera surpris des effets physiques, souvent considérables, qui se produisent dans les séances spirites, si les esprits disposent précisément de la matière sous cette forme où elle possède

la plus grande somme d'énergie ? C'est là un point qu'il est bon de signaler et qu'il était facile de prévoir lorsque l'on songe que les forces naturelles ne sont dues qu'à des ondulations d'une matière qui ne pèse pas celle que nos physiciens appellent l'*éther*.

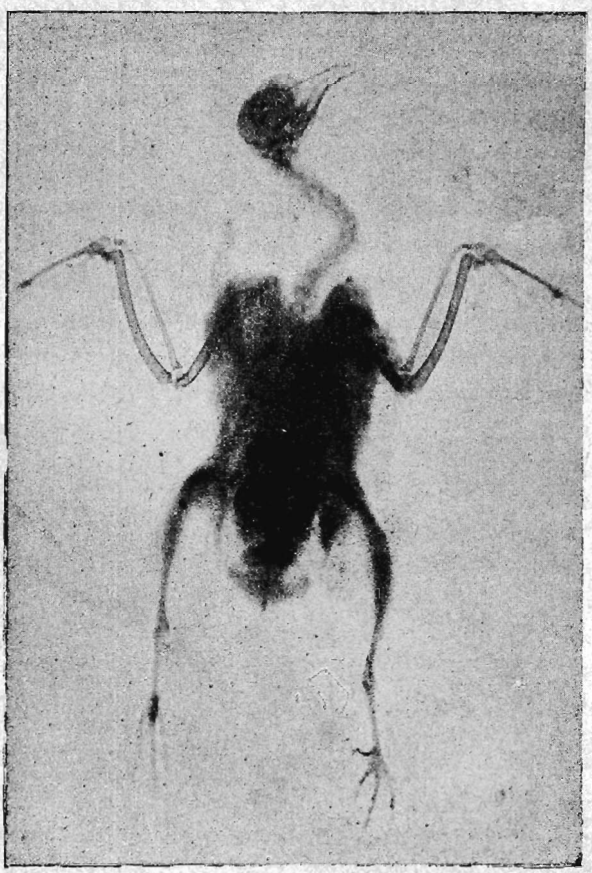


FIG. N° 2

Pigeon photographié par les rayons X. (Épreuve de M. A. Londe.)
La chair a presque disparu, n'opposant, pour ainsi dire, aucune résistance au passage des rayons X.

Les nouvelles vibrations s'écartent encore davantage par leurs caractéristiques de ce que nous connaissions jusqu'ici. Bien qu'elles se rapprochent des rayons lumineux par leur propriété d'influencer la plaque photographique, elles en diffèrent aussi bien dans leur nature

vibratoire que par leur mode de propagation qui n'est pas arrêté par les obstacles matériels, ou, du moins, par tous les corps opaques et de la même manière, et ainsi se trouve produit ce phénomène que l'Académie déclarait impossible. Il a été donné à notre génération d'assister à la réalisation de l'invraisemblable, et l'avenir nous réserve plus de surprises encore que le passé.

Les magnétiseurs et les spirites ont été à même de constater fort souvent que la vue à travers des corps compactes est possible, car après la découverte du somnambulisme par Puységur, des multitudes d'opérateurs ont signalé la faculté dont jouissent les somnambules de voir à l'intérieur du corps humain et de décrire les organes sur lesquels ils fixent leur volonté.

Parfois cette vision s'étend au loin, et malgré les obstacles de toute nature qui s'interposent entre le voyant et la scène qu'il décrit, celle-ci est fidèlement rendue. Nous sommes donc, dans ces cas remarquables, en présence d'une prodigieuse extension des propriétés visuelles, et il est utile de chercher à comprendre les lois qui les produisent. Nous désirons attirer l'attention du lecteur sur le rapprochement qui s'impose entre cette faculté de certains êtres magnétisés, c'est-à-dire placés dans un état physiologique spécial, de voir à travers les corps opaques, et la découverte récente du célèbre savant de l'Université de Wurtzbourg, M. le professeur Rœntgen.

Pour réaliser notre *desideratum*, plusieurs points sont à examiner. En premier lieu, il faut savoir si l'œil du somnambule est à son état normal pendant la transe, ou bien s'il subit à ce moment une modification organique quelconque qui lui permet de saisir ces vibrations invisibles pour tout autre. Si oui, est-ce à l'existence des rayons X qu'il faut attribuer le pouvoir dont il est doué, ou bien y a-t-il une action simultanée de la modification de l'appareil optique et des radiations nouvelles? Enfin, dans le cas où la vision s'opère sans le concours de l'œil, à quelle cause est attribuable cette suracuité du sens visuel? C'est ce que nous allons rechercher.

Il est indispensable, pour bien se pénétrer de toutes les données du problème, que nous sachions comment on est arrivé à découvrir ces rayons et quels sont les moyens dont on s'est servi pour y parvenir. Un rapide exposé des expériences successives qui y conduisent est nécessaire.

LE TUBE DE GEISSLER

Quelque paradoxale que puisse paraître au premier abord notre affirmation, il est certain que c'est aux Esprits que revient l'initiative de ces recherches. William Crookes, pendant les études qu'il entreprit sur les manifestations spirites, fut à même, maintes fois, de constater pendant les scènes obscures l'existence de lumières qui n'avaient aucune analogie avec celles que nous pouvons produire artificiellement (1).

Ses recherches sur ce point le conduisirent à étudier les manifestations diverses de la lumière, soit au moyen des corps phosphorescents, soit en produisant des effluves lumineux dans des tubes à vide. En perfectionnant ces méthodes, il est arrivé à mettre en évidence l'existence de la matière radiante qui, elle-même, a conduit à la découverte des rayons X ; donc, partant de l'observation des lueurs produites par les Esprits, les savants sont arrivés par des expériences successives à l'obtention d'un nouveau mode de l'énergie ignoré jusqu'alors. Les études et les travaux spirites ont donc contribué manifestement à l'avancement des sciences, ce qu'il était utile de remarquer en passant.

Dans les séances obscures, on constate souvent l'apparition de flammes qui ont parfois la forme de nuages, d'aigrettes ou de boules, mais dont la luminosité est tout à fait différente de celle des corps phosphorescents ou de la décharge de l'électricité dans les tubes où le vide a été produit. Cependant, il y a un certain rapport entre ce dernier phénomène et les précédents. Voyons donc comment les physiciens opèrent pour produire ces effluves lumineux.

On se sert d'un globe en verre ayant la forme d'un œuf, et dont les extrémités sont entourées par des tubes en cuivre. Dans chacun d'eux passe une tige qui peut s'avancer ou se reculer à volonté. On place cet appareil, dont la partie inférieure est munie d'un robinet, sur le plateau d'une machine à faire le vide, et on enlève l'air contenu dans le globe. Si, alors, on fait passer entre les deux tiges de cuivre la décharge d'une batterie, ou simplement un courant d'une certaine intensité, au lieu d'avoir une simple étincelle, on a un bouquet lumineux, affectant aussi la forme ovoïde et dont la régularité est parfaite.

(1) Crookes, *Recherches sur le spiritualisme*, page 153. Le savant dit : « Ces lumières étaient d'une nature telle que je n'ai pu arriver à les reproduire artificiellement. »

Il résulte de l'étude de ce phénomène que l'étincelle varie d'intensité et de couleur selon la nature des corps entre lesquels elle éclate, et du milieu où elle se propage. Ainsi dans l'air, quand l'étincelle se produit entre deux tiges de charbons, elle est *blanche,* c'est le cas des lampes à arc électriques ; elle est *verte,* si elle jaillit entre deux boules d'argent ; *cramoisie,* entre deux boules d'ivoire. Dans l'œuf où le vide est fait, elle a une nuance verte, violet clair ou rougeâtre.

Si, après avoir enlevé l'air contenu dans l'œuf, on fait pénétrer différents gaz, la couleur de l'effluve change suivant la nature du gaz introduit. Elle est blanche dans l'oxygène, rougeâtre dans l'hydrogène, verte dans l'acide carbonique et la vapeur de mercure, bleue, pourpre ou rose dans l'azote, suivant son degré de pureté.

C'est en utilisant ces diverses propriétés que Geissler construisit les appareils qui portent son nom.

Chacun connaît ces tubes lumineux que l'on voit étinceler le soir dans les vitrines des opticiens. Ils sont formés d'une enveloppe de verre contenant un gaz raréfié dans lequel pénètrent, par les deux extrémités, des fils d'aluminium ou de platine. Lorsqu'on y fait passer les décharges d'une machine électrique à grand débit ou d'une bobine d'induction, aussitôt le tube s'illumine dans toute son étendue avec des phénomènes de coloration ou de stries du plus bel effet. On peut aussi former ces tubes avec des verres fluorescents de diverses couleurs et obtenir ainsi les nuances les plus variées. Cette lumière spéciale est due à l'effluve électrique se propageant dans un vide relatif.

Le fil par lequel le courant pénètre dans le tube est nommé *anode,* et l'autre fil par lequel il sort, *cathode.* On observe toujours que l'anode est entourée d'une belle lueur violette, tandis que la cathode présente un petit espace obscur entouré d'une lumière rougeâtre.

LE TUBE DE CROOKES

Le savant physicien anglais s'est appliqué à rendre plus parfait le vide des tubes de Geissler. Au moyen de trompes à mercure, il est arrivé à montrer qu'on peut abaisser la pression intérieure jusqu'à n'être plus que la *millionième* partie de celle de l'atmosphère. On pourrait croire que c'est là un vide presque parfait. Cependant, d'après les calculs très précis de M. Johnston Stoney, il reste encore à ce moment plus *d'un quintillion* de molécules !

Eh bien, cet air si raréfié dont la plus sensible balance ne pourrait indiquer le poids, possède des énergies considérables qu'on peut mettre en évidence par différents procédés.

Si on fait pénétrer dans ce ballon les décharges d'une bobine de Rhumkorff, l'effluve électrique ne donne plus les magnifiques colorations que l'on obtenait dans le tube de Geissler, presque tout le ballon est obsur. sauf la partie directement opposée à la cathode qui devient fluorescente.

Crookes a démontré que cette lueur est due à des radiations invisibles, émanant de la cathode ou pôle négatif, et se propageant en ligne droite, quelle que soit la position de l'anode, avec la prodigieuse vitesse de 300 kilomètres par seconde.

Cette matière, sans poids appréciable, en venant choquer le verre, y détermine la fluorescence, c'est en quelque sorte l'incendie allumé par ce fantastique bombardement électrique.

Ces radiations ont reçu le nom de *rayons cathodiques* (1). On a démontré que ces rayons sont déviés par l'aimant, qu'ils sont capables de produire des actions mécaniques, qu'ils se réfléchissent et se réfractent à la façon des rayons lumineux.

Les savants du monde entier étudient ces phénomènes depuis plusieurs années, et c'est à ces travaux persévérants que nous devons la découverte des rayons X.

LES RAYONS X (2)

Le professeur Rœntgen faisait dans son laboratoire des recherches sur les rayons cathodiques, il se servait pour cela d'un écran enduit de platino-cyanure de barium, substance qui possède la propriété de luire dans l'obscurité chaque fois que les rayons cathodiques viennent l'influencer. A un moment donné, il voulut empêcher les rayons émanés du tube de Crookes d'arriver à son écran ; pour y parvenir, il recouvrit le tube d'un étui en carton. A son grand étonnement, malgré cet obstacle, l'écran continua à luire. Il existait

(1) Les deux expressions de matière radiante et rayons cathodiques sont équivalentes. William Crookes admettait un quatrième état de la matière caractérisé par les phénomènes des tubes à vide, mais les savants qui ne voulaient pas adopter sa manière de voir, ont désigné les radiations émanées du pôle négatif sous le nom de rayons cathodiques.

(2) Consulter l'ouvrage si bien fait : *Les Rayons X*, par Georges Vitoux, Chamuel éditeur, à l'obligeance duquel nous devons quelques-unes des gravures que nous reproduisons.

donc des rayons capables de traverser le carton pour produire la fluorescence, ce sont ceux-là qu'on a nommés les rayons X.

Mais un tel état de choses étant constaté, il restait à savoir si le carton seul possédait cette curieuse propriété de laisser filtrer certaines radiations au travers de sa masse. M. Rœntgen s'empressa de tenter l'expérience, et il put se convaincre que de nouvelles substances telles que le papier, le bois, des lames minces d'aluminium, étaient

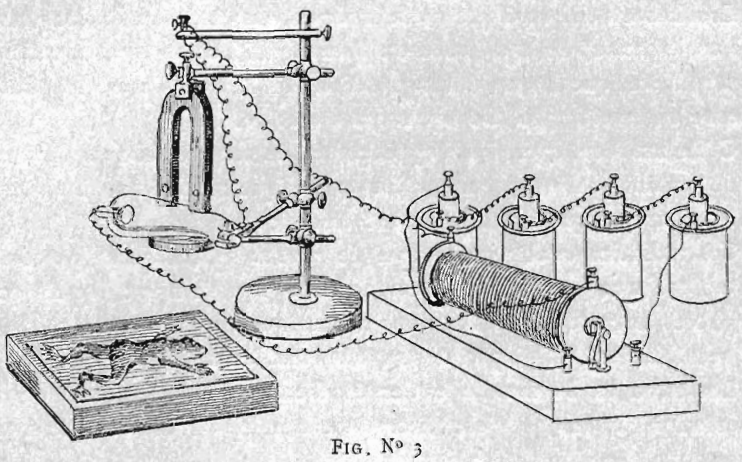


FIG. N° 3

Dispositif des appareils pour l'obtention des rayons X :
1° A droite, la pile électrique.
2° La bobine de Rhumkorff.
3° Le tube à vide.
4° Un aimant qui dirige les rayons X sur un diaphragme qui augmente la netteté des épreuves.
5° Le châssis contenant la plaque sensible.
6° Une grenouille dont on veut obtenir le squelette.
C'est en opérant de cette manière qu'on a obtenu la photographie du squelette de pigeon que nous avons reproduite plus haut.

transparentes pour ces rayons, tandis que d'autres étaient absolument opaques. M. Rœntgen, une fois ces faits bien établis, s'avisa de rechercher si ces nouveaux rayons, dont il venait si inopinément de découvrir les étonnantes propriétés, ne se comportaient point vis-à-vis des substances chimiques à la façon des rayons cathodiques. Ceux-ci, comme on le sait depuis déjà longtemps, grâce aux beaux travaux de Lenard, agissent sur la plaque photographique. M. Rœntgen imagina donc de substituer à son écran une plaque sensibilisée. Celle-ci fut impressionnée rapidement. Dès lors, la découverte était complète, et l'habile physicien eut bien vite fait

d'instituer les expériences saisissantes qui ont si vivement surpris le public.

Il est facile de comprendre comment les choses se passent. Puisque certains corps ne se laissent pas pénétrer par les rayons X, en plaçant ces corps entre la source des rayons X et la plaque photographique, ils formeront une ombre, de la même manière qu'on voit sur un mur l'ombre d'une main éclairée par une bougie. En plaçant une main entre le tube de Crookes et une plaque photographique, les parties charnues n'opposant qu'une faible résistance au passage des rayons de Rœntgen, leur ombre sera faible ; tandis que les parties osseuses du squelette étant impénétrables pour ces rayons, l'ombre produite

FIG. N° 4

Photographie d'une main par les rayons X.
Dans la figure précédente, la main occupait la place de la grenouille.

sur la plaque sensible sera intense, et par conséquent les dessinera nettement.

On voit dès lors la différence essentielle qui existe entre ces photographies et celles que l'on obtient habituellement. Ici, c'est par transparence que l'image est produite, alors que dans la photographie habituelle c'est la lumière réfléchie par l'objet qui impressionne la plaque sensible.

On peut donc donner aux images obtenues par le nouveau procédé le nom de *radiographies*.

Depuis la découverte du savant allemand, les études faites sur ces radiations ont établi plusieurs points importants.

On pouvait croire, de prime abord, que les rayons X n'étaient que des rayons cathodiques ayant franchi l'enveloppe de verre du tube de Crookes, mais on constata bientôt qu'ils diffèrent complètement les uns des autres. En premier lieu, les rayons de Rœntgen ne sont pas soumis aux lois de la réfraction ; ils passent à travers un prisme

sans subir de déviation ; ils ne se réfléchissent pas non plus, comme M. Perrin l'a montré ; enfin, ils ne sont pas déviés par l'action magnétique. Ces trois faits établissent d'une manière certaine qu'ils se différencient des rayons cathodiques, qui eux se réfractent, se reflètent et sont déviés par l'aimant.

Nous sommes donc en possession d'un moyen de photographier à travers certains corps opaques, mais les rayons de Rœntgen ne sont pas les seuls qui jouissent de cette propriété, comme nous allons le faire voir.

EXPÉRIENCES DE M. DE CHARDONNERET

On sait que lorsque l'on décompose un rayon de lumière solaire au moyen du prisme, il se forme dans la chambre noire, sur l'écran

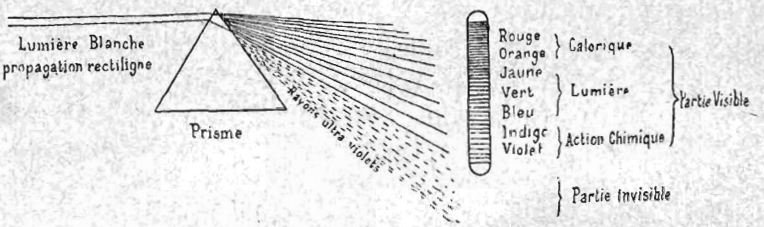


FIG. N° 5

Un rayon de soleil contient donc de *la lumière invisible,* comme on peut le constater, car les rayons ultra-violets influencent la plaque photographique. La rapidité du mouvement vibratoire va en augmentant, du rouge aux rayons ultra-violets.

que l'on y a disposé, une succession de rayons colorés des plus vives nuances, depuis le rouge jusqu'au violet. Chacun de ces rayons a des caractéristiques spéciales comme mouvements vibratoires. Ce qu'il est important de noter, c'est que la lumière blanche contient aussi des rayons invisibles, qui s'étendent de chaque côté du spectre en deçà du rouge et au delà du violet.

Des expériences précises ont montré que si les radiations ultra-violettes échappent à notre vue, c'est qu'elles sont absorbées par les milieux de l'œil avant de parvenir à la rétine ; mais elles exercent des actions chimiques sur les sels d'argent, et elles peuvent même passer à travers une plaque d'argent. Voici, d'après M. Niewenglowsky, le dispositif adopté pour cette démonstration (1).

(1) Georges Vitoux, *Les Rayons X*, page 45.

Une lanterne de Dubosq, à l'intérieur de laquelle se trouvait un arc électrique, était obturée par une glace mince de Saint-Gobain, argentée sur l'une de ses faces, qui cachait à la vue l'arc électrique ; un appareil photographique, placé devant, recevait les radiations complètement invisibles qui avaient traversé l'argent et fournissaient une photographie très nette de l'arc électrique. Une statue en marbre de Carrare put aussi, avec un temps de pose de 15 minutes, être photographiée à travers l'obturateur métallique.

Les rayons ultra-violets de l'arc électrique ont donc la possibilité de traverser une plaque d'argent tout comme auraient pu le faire les rayons de Rœntgen.

L'EFFLUVE ÉLECTRIQUE

Mais voici mieux encore. M. le docteur ès sciences Thommasi a montré, dès l'année 1886, que la décharge obscure d'une machine électrique, qui ne contient pas de rayons lumineux, influence cependant une plaque sensible. Cette expérience, dit-il (1), « tend à prouver que l'effluve produit les mêmes effets que les rayons ultra-violets, et que, par conséquent, il doit exister une liaison entre les deux parties extrêmes du spectre, et que cette liaison est constituée par ce que j'appellerai provisoirement : rayons électriques. »

Ces rayons, semblables à ceux de Rœntgen, passent à travers les corps opaques. En voici la preuve fournie par le docteur lui-même :

« Pour m'assurer que la décharge électrique contient d'autres rayons que les rayons actiniques, voici l'expérience que j'ai faite :

« J'ai posé sur une plaque au gélatino-bromure un morceau de papier imprimé en guise de cliché ; puis j'ai placé l'ensemble dans un châssis. Celui-ci a été enveloppé de telle sorte que, après un certain temps d'exposition à la lumière, aucune altération n'avait pu se produire ; il était dès lors certain que l'enveloppe était complètement opaque, c'est-à-dire que la protection contre les rayons lumineux était absolue.

« Au-dessus du cliché ainsi enveloppé, j'ai produit une série d'étincelles électriques dont la lumière, pas plus que celle du jour, ne pouvait influencer la plaque sensible. Cependant une action se produisit, et l'image obtenue, développée et fixée, *était identique à celle qu'aurait donnée l'action des rayons lumineux.*

(1) Santini, *La photographie à travers les corps opaques.*

« Il faut donc en conclure que la lumière électrique contient, en dehors des rayons actiniques, ce genre particulier de rayons que j'ai nommés *rayons électriques*. »

Nous ferons observer en passant que voilà déjà dix années que cette découverte a été faite par un Français, et qu'il a fallu que cette

FIG. N° 6

Représentation du relief d'une médaille. (D'après une photographie de M. Carpentier.)

Ce sont les différentes épaisseurs du métal qui laissent plus ou moins passer les rayons et forment les ombres claires et obscures qui donnent le relief.

vieille nouveauté nous arrivât d'Allemagne pour nous arracher les cris d'admiration qu'elle mérite réellement.

Des travaux récents confirment la découverte de M. Thommasi.

En ces derniers temps, M. Moreau, ayant eu l'idée de substituer au tube de Crookes l'aigrette d'une forte bobine de Rhumkorff, actionnée par un courant de 6 ampères, réussit à photographier des objets dissimulés dans une boîte en carton, chaque fois que la plaque sensible était disposée parallèlement à l'aigrette.

De même, le 5 février dernier (1), M. James Morton a obtenu sur une plaque sensible enfermée à l'intérieur d'un châssis des images d'objets situés en dehors de ce châssis, en soumettant le tout à l'action de la décharge par effluves d'une machine à influence dont les condensateurs étaient enlevés, ou du circuit secondaire d'une bobine de Tesla.

En cinq minutes d'exposition, l'impression de la glace sensible était réalisée.

PHOTOGRAPHIES NATURELLES PAR LA FOUDRE A TRAVERS LES CORPS OPAQUES

Ce que nous obtenons péniblement dans nos laboratoires à l'aide d'outillages compliqués, la nature sait le produire par le simple jeu de ses lois. La foudre est ce grand magicien. Sans tube de Crookes, sans plaque sensible, elle photographie sur la chair, à travers les vêtements, certains détails du paysage environnant.

Voici quelques exemples de ces remarquables phénomènes :

Franklin a souvent déclaré à Leroy, membre de l'Académie des sciences (1786), qu'un homme, étant sur le seuil de sa porte, vit tomber devant lui la foudre sur un arbre ; or, *la contre-épreuve exacte de cet arbre se retrouva sur la poitrine de l'homme* (2).

En 1812, à quatre milles de Bath, près du village de Combe-Hay (Angleterre), six moutons furent foudroyés dans la clairière d'un bois de chênes et de noisetiers. Lorsqu'on les dépouilla, on observa, sur le côté *intérieur* de la peau, ou sur *la chair musculaire* elle-même, l'exacte reproduction du paysage d'alentours ; les moindres accidents de terrain y étaient figurés (3).

On trouve encore dans les comptes rendus de l'Académie des sciences les cas suivants :

En juillet 1841, un magistrat et un meunier sont atteints de la foudre près d'un peuplier. Le meunier est tué net. Tous deux portaient sur la poitrine des reproductions exactes de feuilles de peuplier.

A Lugano, une dame Morosa est atteinte près d'une fenêtre sur laquelle était une plante portant une seule fleur : celle-ci fut par-

(1) Georges Vitoux, *Les Rayons X*, page 178.
(2) *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 1843, tome XVI, page 1328.
(3) H. Schaw, *Société Météorologique de Londres*, 24 mai 1857.

faitement dessinée sur la jambe de cette personne, et y resta jusqu'à sa mort.

Nous ne pouvons énumérer ici les témoignages nombreux que l'on possède sur ce sujet, nous préférons renvoyer le lecteur à un ouvrage fort bien fait de M. Andrès Poey, directeur de l'Observatoire de la Havane, qui a pour titre : *Relation historique et théorique des images photo-électriques de la foudre observées depuis l'an 360 de notre ère jusqu'à nos jours*. (Paris, 1861.)

Pour finir, voici encore deux exemples de ces radiographies fulgurales :

Raspail raconte le fait suivant :

« Un enfant était monté sur un peuplier d'Italie pour y dénicher un nid d'oiseaux ; la foudre éclate et jette l'enfant sur le sol. Ce pauvre malheureux portait sur sa poitrine le décalque du peuplier, sur un rameau duquel on distinguait fort bien et le nid et l'oiseau tant convoité. »

Le 16 août 1860, à Leppion (Aisne), une femme est renversée par la foudre, qui lui imprime sur le dos, toujours à travers les vêtements, un arbre voisin, dont on distingue parfaitement le tronc, les branches et les feuilles.

Comme on le constate, ces faits sont de tous points analogues à ceux produits par l'emploi de l'effluve de nos machines ; nous aurons l'occasion de revenir tout à l'heure sur cette similitude. Il nous faut maintenant savoir s'il ne nous reste pas d'autres procédés pour photographier à travers les corps opaques.

LES CORPS PHOSPHORESCENTS

Nous avons vu que les rayons X émanent de la partie fluorescente du tube de Crookes (1) ; dès lors on a été conduit à se demander si les corps phosphorescents ne pourraient pas, eux aussi, donner naissance aux rayons X.

Le phosphore ordinaire est le type de ces corps qui brillent dans l'obscurité. On est parvenu à en découvrir un grand nombre qui jouissent de la même propriété. On doit à M. Charles Henry la recette d'une préparation permettant d'obtenir un sulfure de zinc phosphorescent quand il a été impressionné par la lumière du jour,

(1) On appelle corps *fluorescents* ceux qui ne brillent que pendant le moment où la cause déterminante agit sur eux. Les corps *phosphorescents* sont ceux dont la lumière subsiste après que la cause agissante a disparu.

ou par toute autre clarté artificielle. Le sulfure de calcium exposé à l'action du soleil émet aussi des radiations lumineuses dans l'obscurité; enfin M. Becquerel a démontré que les sels d'urane présentent la même propriété.

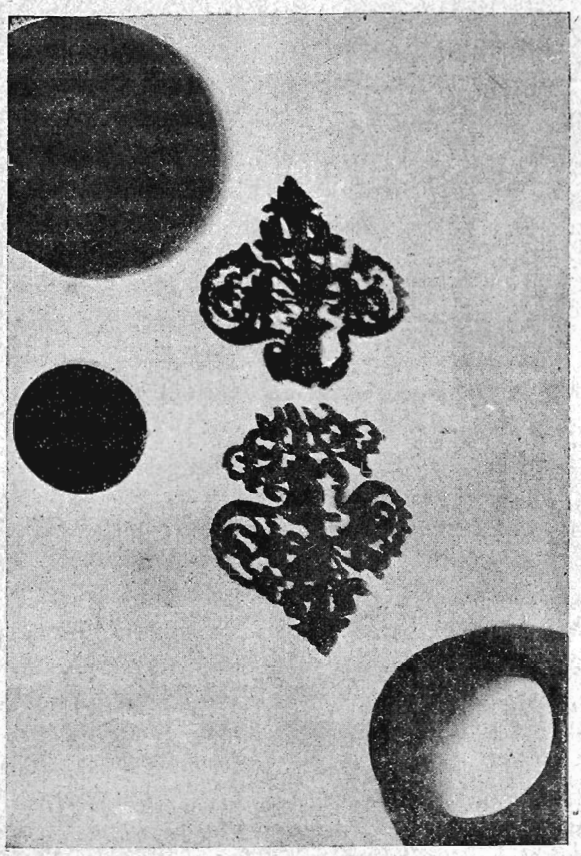


FIG. N° 7

Boucles de métal et jetons photographiés a travers une boîte de carton noir fermée dans un tube de Crookes, sans bobine, ni pile, par les radiations du sulfure de zinc phosphorescent.

Des réactions chimiques encore peu connues déterminent aussi la phosphorescence de divers détritus organiques et celle du bois mort; dans le même ordre d'idées, nous devons signaler les vers luisants qui éclairent si doucement la nuit, et les animalcules qui donnent aux lames de la mer ce magnifique éclat qui la fait ressembler à un tapis lumineux.

M. Charles Henry imagina de remplacer le tube de Crookes par son sulfure, préalablement excité par la lumière du jour ou celle d'un ruban de magnésium enflammé. Cette expérience lui démontra la parfaite transparence des corps les plus homogènes pour les radiations émises par le sulfure de zinc phosphorescent.

A son tour, M. Niewenglowski, en opérant avec du sulfure de calcium insolé, comme source lumineuse, put faire de la photographie à travers tous les corps opaques.

Comme on le voit, c'est un progrès sur le mode opératoire du professeur Rœntgen, car cette radiographie n'exige plus l'emploi dispendieux de piles, de bobines de Rhumkorff et de tubes à vide. C'est pourquoi M. d'Arsonval annonçait à l'Académie que : Tous les corps qui émettent des radiations fluorescentes jaunes verdâtres peuvent impressionner la plaque photographique à travers les corps opaques.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre.*)

Les Destinées de l'âme humaine

Γνωθι σεαυτον
Connais-toi toi-même.

Si une doctrine tient une partie de sa force des noms et du savoir de ceux qui la professent, celle des destinées de l'âme ou de la pluralité de ses existences ne le cède en rien, sous ce rapport, à aucune autre ; elle compte d'illustres et de nombreux partisans.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à ouvrir le livre bien connu d'André Pezzani : la *Pluralité des existences de l'âme*, où les témoignages, c'est-à-dire les *preuves historiques*, *abondent*. Il n'y a guère même que des preuves historiques, et elles n'y sont pas toutes, mais les citations choisies que l'on y rencontre et les analyses remarquables de l'auteur permettent de considérer cet excellent ouvrage comme le meilleur qui ait été écrit sur la matière.

Les preuves historiques ne suffisent pas. La science moderne prétend à quelque chose de plus positif que les opinions : il lui faut des *preuves expérimentales*. Celles que l'on fournit de toute part sur la spiritualité de l'âme, sur ses facultés que l'observation révèle, satisfont en partie à cette exigence légitime. Il suffirait d'ordonner les faits, de les classer, de choisir ceux qui répondent le plus directement au sujet et de recueillir avec un soin jaloux ceux que la pratique journalière du spiritisme découvre. Lorsque ces faits seront assez nombreux, s'ils ne le sont déjà, il ne manquera pas des écrivains convaincus de la doctrine palingénésique pour les exposer et fournir ainsi les preuves expérimentales demandées.

Mais cette contribution pourra ne pas être encore suffisante. Il est des esprits philosophiques dont le regard intérieur se tourne incessamment vers le côté intellectuel et moral des choses ; à ceux-là, il faut l'évidence de raison et l'évidence de sentiment, en d'autres termes, des *preuves psychologiques et morales*. Ce sont des preuves de cette nature que nous allons exposer.

Le plan idéal de nos dissertations, dans ses grandes lignes, comporterait des études distinctes : 1° sur la *vie actuelle ;* 2° sur la *vie antérieure ;* 3° sur la *vie future.*

En groupant ces trois fragments, détachés mais successifs, de notre destinée totale, le problème général des destinées de l'âme se trouverait circonscrit et simplifié. Les raisonnements d'induction et de déduction logiques feraient le reste, car tout ce qui est vrai pour l'âme et pour une existence, est vrai pour toutes les existences possibles.

Ainsi, la vie actuelle, qui dans l'ordre chronologique occupe le milieu entre la vie antérieure et la vie future, devrait logiquement être examinée la première, parce que c'est toujours de l'étude de nous-mêmes qu'il faut partir. Mais l'existence actuelle est assez connue, les nombreux écrits philosophiques sur les facultés de l'âme ou de l'esprit sont assez répandus, pour qu'il nous soit permis, pour le moment, de réserver cet examen fondamental.

Nous allons aborder directement l'étude de la vie antérieure, après avoir établi la nécessité de son existence, mais sans jamais perdre de vue la vie présente, unique fondement de nos recherches dans le passé et dans l'avenir.

LA VIE ANTÉRIEURE

I

IMPORTANCE ET DIFFICULTÉ DU PROBLÈME. — CONTRADICTION DES SPIRITUALISTES

Le psychologue qui conclut à une vie future de l'étude de l'âme, de ses facultés, des manifestations de son énergie, est conduit par les mêmes procédés d'induction logique à admettre la nécessité d'une vie antérieure. Les difficultés de la démonstration peuvent varier, et elles varient en effet ; la méthode demeure la même, qu'il s'agisse de la détermination de la vie à venir ou de la vie passée.

Peu de philosophes ont parlé de la vie antérieure avec des arguments démonstratifs. Quand, après avoir fouillé dans leurs œuvres, on s'est aperçu du peu qui en a été dit, ou du silence même qu'ils ont gardé sur cette question, on se sent envahi par un sentiment de crainte, inhérent aux difficultés de l'entreprise, absolument compa-

rable à celui du voyageur qui s'engage seul dans des contrées inexplorées et peu sûres. Beaucoup, cependant, ont exprimé leur croyance à l'existence possible de cette vie dont nous aurions perdu le souvenir, mais sans l'étayer de raisonnements probants. Ce sont des actes de foi, infiniment respectables, des opinions qu'on partage ou qu'on ne partage pas.

L'immortalité de l'âme embrasse le passé comme l'avenir. Si l'âme est immortelle au futur, elle l'est aussi au passé ; et si l'on croit qu'elle n'existait pas avant le corps, on est bien près de croire qu'elle ne survivra pas après lui. Du présent, nous pouvons évoquer le passé et prévoir l'avenir ; mais l'avenir, supposé démontré, n'éclaire pas l'existence antérieure. Il faut recourir à la démonstration directe, quelles que soient les difficultés de l'entreprise.

Au fond, dans le spectacle de l'évolution des êtres, le devenir nous importe beaucoup plus que le passé. Quand il s'agit de notre être propre, nous nous inquiétons peu de savoir d'où nous venons et même si nous avons été ; il nous suffit généralement de savoir que nous sommes, en conservant le désir bien naturel de ne pas cesser d'être. Un instinct puissant, celui de la conservation, nous pousse en avant, jamais vers le passé. L'homme de l'époque néolithique ou de la pierre polie croyait survivre lui aussi, comme le prouve la trépanation religieuse qu'il pratiquait sur les crânes des morts pour favoriser le passage de l'âme, mais rien n'atteste qu'il crût avoir déjà vécu. Nous ne sommes guère plus avancés à cet égard que l'homme primitif : la joie, le plaisir de vivre, nous portent à jouir du présent, à regretter la mort, à rechercher par égoïsme si nous lui survivons. Qui prend souci de savoir si l'existence actuelle est la première ?

Mais si, au point de vue de l'instinct conservateur, de notre attachement aux biens de ce monde, de l'intérêt que nous avons à persister, le problème de la vie antérieure nous paraît assez indifférent, il n'en va pas de même au point de vue moral. En effet, si la vie présente est un drame qui a son prologue comme son dénouement, notre état actuel est la conséquence de l'état antécédent. Si ce dernier nous était connu, l'état actuel nous paraîtrait en être la suite et la déduction légitime. Or, il n'en est pas ainsi, l'état présent seul nous est connu ; il faut donc partir de lui pour remonter par voie inductive — cela se peut — aux conditions de l'état antécédent à connaître. La méthode est toujours la même, simple, quoique bien négligée : passer du connu à l'inconnu, par gradation lente et

sûre, nous défiant également des hypothèses et des imaginations.

La connaissance de la vie antérieure peut nous expliquer les apparentes contradictions qui nous choquent dans celle-ci, les inégalités qui nous semblent injustes, notre envie des richesses, oubliant que la prospérité n'est pas un moyen de nous rendre vertueux. Ce sont précisément nos observations de chaque jour qui forcent l'esprit réfléchi à remonter le passé pour rechercher leur exacte interprétation. Si nous trouvons les motifs, surtout si nous les trouvons en nous, agents libres et responsables, nous n'aurons plus raison de nous plaindre en attribuant nos misères à Dieu, au hasard, ou à l'aveugle nécessité. Avant de constater la contradiction dans les choses, indiquons d'abord celle qui existe dans les esprits.

La vie actuelle ne fait doute pour personne, le fou seul pourrait la nier. Le matérialiste ne croit qu'en elle, soit par opinion, soit qu'il se persuade que l'intelligence ou l'âme n'est qu'une propriété de la matière dont il étudie les lois. La mort pour lui est le néant. Rien à dire à cela, sinon que nul ne peut se flatter de connaître toutes les lois de la nature.

Mais le spiritualiste, lui, croit à une vie future. Cette croyance, lorsqu'elle n'est pas un pur acte de foi traditionnelle ou d'éducation, lui est suggérée par l'étude des choses de l'âme, de ses facultés, qui ne reçoivent pas dans ce monde leur complet développement, de la considération du mérite et du démérite, dont il ne voit pas la sanction ici bas ; mais ce qui est souverainement illogique, c'est de nier la vie antérieure quand on croit à la vie future.

Remarquez la contradiction, elle est formelle : Le spiritualiste, selon l'orthodoxie classique, croit à *deux* existences ; il nie la *troisième*. Mais la pluralité est déjà dans le nombre deux, au même titre que dans le nombre trois, dans le nombre cent, dans le nombre mille. Croire donc à la vie actuelle et à la vie future, c'est croire à deux existences, et implicitement à toutes les existences possibles. Si on franchit l'unité, on entre dans le pluriel, et dans un pluriel sans limitation, dans la série indéfinie des nombres. Une pluralité renfermée dans des limites implique contradiction. Cette contradiction tout à fait étrange, les croyants à une vie future unique sont tenus avant tout de la justifier. S'ils ne le peuvent, qu'ils nous disent au moins pourquoi elle sera la dernière et ce que sera cette vie. Ce serait leur défaite, s'ils se bornaient à dire que la vie future est la vie de la pensée, car nous objecterions que si l'âme n'a pas vécu de la vie de la pensée avant d'être unie au corps, elle devrait être dans

l'impuissance naturelle de penser une fois qu'elle en serait séparée.

N'ayons pour guide que les lumières de la raison, et voyons si elles ne suffisent pas à établir la nécessité de l'existence niée par les spiritualistes.

II

IDÉE DE JUSTICE. — ANALYSE DE CE CONCEPT, BASE SOLIDE DE LA DÉMONSTRATION DE LA VIE ANTÉRIEURE. — OBSERVATIONS SUR LA PREUVE MORALE DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Quelque idée que l'on ait de Dieu, de la nature et de ses lois, rien n'est capable de déraciner de notre esprit l'idée de justice, aussi profonde, aussi légitime, aussi rationnelle, aussi vraie que l'idée de cause. Celle-ci n'est pas supérieure à celle-là, l'une ne dérive pas de l'autre, elles sont toutes les deux irréductibles et, dans l'ordre de la critique pure de la raison, ces deux concepts ont la même force, la même origine, contemporaine de la faculté de penser.

Tout ce que le concept ou la notion de cause renferme d'évidence et d'utilité dans les discussions ontologiques, le concept de justice le possède dans l'étude du gouvernement moral de ce monde. L'idée de justice est si intimement liée à la constitution intime de notre esprit ou de notre âme, qu'en la niant, on pourrait tout aussi bien nier l'idée de causalité, sans laquelle il est impossible de faire un pas dans le domaine scientifique de l'expérience.

Rappelons la distinction importante qu'il y a lieu de faire dans les éléments de la connaissance. L'un de ces éléments est matériel ou empirique, il vient des sens ; c'est le seul que Locke ait aperçu. L'autre est rationnel ou formel ; c'est celui qui fait l'objet des profondes analyses de Kant. La connaissance résulte du concours de ces deux éléments, et elle n'est possible qu'à cette condition.

Il est aisé de tirer de ce simple exposé plusieurs conséquences dont la plus frappante est l'impossibilité où se trouverait l'âme décorporée d'acquérir une connaissance quelconque, si on la considérait dépourvue de tout lien avec la matière, de tout rapport avec le monde externe, puisque, pour connaître, l'élément rationnel ou spirituel seul est insuffisant. Comme il n'y a pas de jugement possible sans la connaissance, l'âme, par l'absence de l'élément matériel, se trouverait atteinte jusque dans sa faculté de juger, de choisir, et partant dans son libre arbitre.

Ce que l'observateur des phénomènes reconnaît dans les manifestations périspritales de l'être vivant ou mort, le psychologue l'aperçoit antérieurement à toute expérience; et il faut bien qu'il en soit ainsi, sans quoi l'erreur serait manifeste d'un côté ou de l'autre. Rien ne prouve mieux la vérité spirite que cette parfaite concordance entre les phénomènes fluidiques que l'expérimentateur découvre et les règles immuables de l'esprit qui en démontrent l'impérieuse nécessité. C'est que les lois de l'esprit sont en harmonie avec celles de la nature extérieure.

Dans le jugement du mérite et du démérite, il y a deux choses : la vertu d'une part, le bonheur de l'autre, l'une comme principe, l'autre comme conséquence, et leur connexion est nécessaire et absolue. L'accomplissement du devoir doit être intimement lié en soi avec le bonheur. La raison conçoit cela *a priori*; d'où il suit que si l'union nécessaire entre la vertu et le bonheur n'est pas de ce monde, elle doit être réalisée après cette vie. Mais cette preuve ne nous dispense pas de rechercher pourquoi l'équation entre le bonheur et la vertu, le malheur et le vice, paraît ne pas être réalisée ici-bas.

La vie future est un stade dans la destinée de l'âme, la vie antérieure en est un autre. Il serait étrange que l'argument qui démontre l'existence du premier ne valût rien pour démontrer le second. Les meilleurs principes ne valent que par le bon usage qu'on en fait. Ainsi, par exemple, on peut du spectacle de l'injustice présente arguer de la justice à venir; mais cette considération seule n'explique pas la vie antérieure; nous irons même plus loin, il semble qu'elle en est la négation. Si, en effet, nous avions déjà existé, l'argument moral prouverait que c'est dans la vie actuelle que devrait se réaliser la justice attendue. Ce peu de mots suffit à montrer qu'il y a un point faux dans les raisonnements : il porte sur la manière différente d'entendre la suprême justice.

Ceux qui ne croient pas à la vie antérieure doivent forcément croire à la création d'âmes inégales. Ce premier pas franchi, — on pourrait dire ce premier faux pas, — ils doivent admettre qu'elles seront inégales aussi dans la vie future, et c'est bien là le résultat qu'expriment ces états ou lieux distincts de ciel, de purgatoire, d'enfer, qui sont dans la croyance catholique. Mais qui ne voit que l'inégalité d'origine répugne à la notion de justice. En vain voudrait-on prétendre que l'inégalité d'origine doit être attribuée à la volonté libre du Créateur, et l'inégalité future à la volonté libre de l'être

créé. Cela ne saurait être, car si l'homme peut se tromper ou vouloir le mal, Dieu n'a pas la liberté d'être injuste, en le créant dans des conditions qui le placent dans un état d'infériorité d'origine par rapport à ses semblables.

En vain aussi l'on dira que l'inégalité des dons ne crée pas une inégalité d'origine; que le mérite consiste moins dans le nombre et l'importance de ces dons que dans l'usage qu'on en fait; qu'à ceux qui ont beaucoup reçu, il sera beaucoup demandé; que le royaume des cieux appartient aux pauvres d'esprit et aux humbles. On n'admet plus aujourd'hui la théorie de la grâce. Les dons que nous recevons par nature, sont les attributs de l'âme qui doivent être communs, dès le commencement, à tous les êtres intelligents de l'univers. Il y a contradiction à s'appuyer sur la justice divine pour établir la destinée future de l'âme quand, pour expliquer son état de naissance, on n'en tient aucun compte.

Dans l'argument moral que nous examinons, la *majeure* est un axiome de raison. La *mineure* une question de faits, à savoir : que les biens et les maux ne sont pas distribués dans ce monde selon les règles de la justice absolue. Qui donc, je le demande, a de ses propres mérites une idée si haute et de lui-même une si haute estime, pour être persuadé qu'il faut nécessairement une autre vie pour récompenser sa vertu? Dans le plus grand nombre de cas, la vie présente suffirait amplement à cette fin : assurer la sanction de nos actions bonnes ou mauvaises. Nous disons dans le plus grand nombre de cas, car il peut se faire que la brièveté de la vie, les conséquences lointaines de nos actions présentes, dont la valeur morale dépend des effets à venir, impliquent une vie future sur laquelle s'effectuera le report de notre doit et avoir antérieur. Ce n'est pas le cas général, et encore la valeur de nos actes dépend moins des circonstances que nous ne choisissons pas, des conséquences que nous ne pouvons calculer ni prévoir, que de l'idée consciente et libre qui a présidé à l'accomplissement de ces actes. Notre ignorance nous empêche de juger de leur valeur absolue ; nous n'en avons qu'une connaissance relative, souvent fausse, qui fait que tel acte est jugé bon par les uns et mauvais par les autres. Notre mérite ou notre démérite est donc aussi relatif.

Prenez un homme à un moment quelconque de sa vie et interrogez-le. Que dis-je? Saisissez-vous vous-même, quand vous voudrez, soit dans l'état heureux, soit dans l'état malheureux, il n'importe ; faites abstraction, si vous le voulez, de votre croyance ou de

vos espérances à un autre avenir, n'interrogez que votre conscience, et demandez-vous si, à ce moment, aux yeux de Dieu, la balance de vos comptes n'est pas faite, si vos joies ou vos souffrances ne sont pas la sanction immanente et toujours juste de ce que vous avez fait. Vous pouvez ignorer du passé ce qui vous vaut l'état présent, douter de ce passé, ne pas soupçonner qu'un autre avenir vous attend, une voix secrète sortie des profondeurs de la conscience vous dira que, si vous êtes puni, vous l'avez mérité. Voilà l'idée mère de la justice.

Si la pensée d'un meilleur avenir nous soutient dans les vicissitudes de l'heure actuelle, ce sera l'effet d'un acte de foi, conforme d'ailleurs aux tendances de notre nature, l'espoir de voir la fin de nos maux, la fin de l'expiation méritée ; mais la froide raison par laquelle nous analysons nos actes, la notion pure et sainte de la justice, nous feront toujours reconnaître, sinon avouer, que l'étendue de notre misère n'est due qu'à nous-mêmes, et qu'il répugne à cette notion qu'il y ait des actes qui puissent échapper au Juge Suprême, encore moins que leur sanction puisse être arbitrairement ajournée.

Nous raisonnons au point de vue théiste, mais le concept de justice existe aussi bien chez l'athée. Non, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'interrègne dans la justice divine. Elle est immanente, elle s'exerce à tous les moments de la durée comme à tous les points de l'espace où il y a des êtres qui nous ressemblent ; ses arrêts sont inflexibles, non passibles de revision dans des jugements généraux ou particuliers futurs. Une telle conception est fausse, dérivant de l'imperfection de la nature humaine, de sa justice, qui n'est souvent que l'injustice, de notre impossibilité de lire dans la conscience des autres, de notre naturel aveuglement enfin. La connexion nécessaire entre le bonheur et la vertu, le malheur et le vice, nous la trouvons réalisée toujours en nous, lorsque nous daignons descendre dans l'intimité de notre être moral et pensant.

Dieu connaît tout ce que nous faisons, tout ce que nous avons fait et pensé, sans témoignage, sans enquête, et c'est bien amoindrir l'idée que nous avons de lui de supposer que nos moyens d'information sont utiles à ses jugements. Quelle raison aurait-il de nous tenir toute une vie dans l'attente des récompenses ou des punitions méritées ? Le compte-courant de nos actions est dans ses mains, il en tient la balance exacte ; à chaque minute de notre vie, il pèse en quelque sorte nos âmes, comme le dieu Thot égyptien les pesait après la mort, selon le *Rituel funéraire*. Aucune loi divine ne peut

tomber en désuétude, puisqu'elle est éternelle. Pourquoi croire à des ordonnances de non-lieu dont bénéficierait le coupable, et qui reculeraient l'échéance de ce qui est dû à l'homme de bien. La conséquence d'une telle conduite serait de corrompre dans l'esprit des hommes le sentiment de la justice, et dans leur cœur le sentiment du devoir.

En effet, du moment que l'expiation serait reculée audelà des limites de ce monde, celui qui fait le mal sans croire à une autre vie n'aurait aucune raison d'en redouter les conséquences, il serait sûr de l'impunité. Pour celui qui croit à l'ajournement de l'expiation pour une date incertaine, dans la vie future par exemple, il serait dans une disposition d'esprit peu propre à le dissuader d'actes répréhensibles qui n'auraient pas de sanction immédiate. La conception d'une justice divine à terme engendre donc des sophismes, des erreurs, des systèmes faux, obscurcissant à plaisir la notion lumineuse et sainte qui éclaire notre passé.

Combien est préférable la démonstration de l'immortalité, suivant la loi de *continuité* d'où tout procède, tirée du perfectionnement graduel de l'être en toute chose, surtout du perfectionnement moral, but suprême de l'être humain. Tout être humain est moral. Quand on dit que quelqu'un manque de sens moral, cela ne signifie pas qu'il y ait en lui absence de conscience, mais bien qu'il a un penchant à ne tenir aucun compte de ses décisions. La perfection ou la sainteté est le but de la loi morale ; elle est donc un devoir. Aucun être ne remplit complètement ce devoir dans une existence terrestre ; la perfection étant cependant le but final de notre destinée, il faut travailler à l'atteindre, ce qui n'est possible que dans la supposition d'une existence indéfiniment continuée et personnellement identique du même être raisonnable.

III

PREUVES TIRÉES DE L'INÉGALITÉ NATIVE DES HOMMES.— LACUNE DANS LA SÉRIE DES ÊTRES. —INTERPRÉTATION DE CETTE LACUNE. — SYSTÈMES SUR L'ORIGINE DE L'AME. — CONDITION DE SON PROGRÈS.— SON INDIVIDUALITÉ.

L'inégalité native des humains est flagrante. Cette inégalité, par la suite, en engendre d'autres qui créent sur cette terre des classes distinctes : celles des pauvres et des riches, des ignorants et

des savants, des réprouvés et des élus, des mauvais et des bons. Aux uns la douleur, les infirmités physiques, la sujétion, le labeur pénible, la souffrance sous toutes ses formes ; aux autres la joie, la santé, la richesse, le bonheur, la liberté.

Cette répartition des biens naturels, des facultés intellectuelles et morales, ce serait un Dieu juste qui l'aurait faite ? C'est impossible ; nous ne tenons de lui que ce que nous méritons. Or, dans l'hypothèse de la création des âmes au moment de la naissance, l'injustice de Dieu, vu notre inégalité d'essence, serait évidente, sa partialité manifeste dans l'octroi de ses dons. Il faut que nous ayons vécu avant de naître. Ce point admis, tout s'explique. Créés intelligents et libres, ou tout au moins en puissance de le devenir, ce que nous sommes actuellement sera le résultat de nos mérites ou de nos démérites antérieurs. Ainsi, en supposant que la vie actuelle est la première, les états de l'homme et de la société sont inexplicables ; dans l'hypothèse contraire, le problème s'explique et, bien que nous ne connaissions pas clairement la raison de l'état présent, nous ne devons pas moins le supposer en conformité parfaite avec la notion de justice.

Faisons remarquer en passant que si, à chaque naissance, il y avait création d'une âme nouvelle, cette création dépendrait d'un acte physiologique volontaire ; le viol, l'adultère forceraient la main du Créateur. Non, l'âme ne saurait être le produit de l'union des sexes. Cette union d'ailleurs ne peut créer une substance nouvelle, elle ne peut que stimuler, mettre en rapport des forces existantes ; les créer, jamais. Les considérations ontologiques sont d'accord avec l'absurdité qu'il y aurait à faire dépendre la création de l'âme de la volonté humaine. D'où viendrait, en ce cas, l'âme du premier homme ?

S'il répugne d'admettre des privilèges gratuits à l'âme, dès sa naissance terrestre, il faut forcément lui reconnaître un mérite antérieur. Le passé fait équilibre à l'avenir. Le présent n'est q'un point entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore ; il est immédiatement un passé.

FIRMIN NÈGRE.

(*A suivre.*)

L'ART

PEINTURE ET SCULPTURE

Le spiritisme qui vient révéler aux hommes le secret de leur destinée est une science encore bien jeune. Nous sommes sur le seuil d'un monde nouveau. Notre œil qui plonge sur un vaste horizon n'en perçoit encore que les grandes lignes perdues dans le lointain.

Malgré cela, il était facile, dès ses débuts, de prévoir que toutes les connaissances humaines y trouveraient leur profit. La science et l'art, l'art surtout, et particulièrement la sculpture et la peinture, vont y trouver une voie nouvelle, l'idéal qui leur manque, et des procédés absolument originaux.

Qui n'a été frappé, en parcourant nos expositions, de la pauvreté et de l'insignifiance de la plupart des sujets traités ?

Comme on voit bien que la foi s'est envolée depuis longtemps ! Artistes sans convictions, sans idéal, adorateurs de la matière, vous en avez fait votre Dieu. Et parce que les maîtres de l'antiquité et de la Renaissance s'étaient montrés épris d'idéal, passionnés pour le beau, vous, dans votre ardeur à les combattre, poussant jusqu'aux extrêmes limites l'esprit de réaction, vous avez pris à tâche, sous prétexte de réalisme, de leur opposer tout le contraire. De là, une avalanche de sujets où le trivial le dispute au vulgaire, d'où toute poésie, je dirai même toute pensée, sont souvent exclues.

Comme si l'on pouvait effacer d'un trait de plume les traditions du passé, briser les aspirations qui sont le propre de l'homme !

Laissez-le rêver ses rêves les plus beaux, tout ce qu'il pourra imaginer sera bien terne en comparaison de ce qui est. Ce monde nouveau qui s'offre à nous dépassera toujours en splendeur tout ce que nous pourrons concevoir.

Le difficile est de lever le voile qui nous le cache. C'est la tâche à laquelle tout homme de bonne volonté doit s'appliquer. Plus tôt la lumière se fera, plus tôt le monde en retirera les bienfaits qu'il est en droit d'en attendre.

La vérité est dans les choses visibles, mais plus encore dans celles qui ne se voient pas. Elle est surtout dans leurs rapports. Car les deux mondes, objectif et subjectif, se touchent de si près qu'ils se pénètrent de toute part et ne font qu'un en réalité. Ils sont inséparables, et inexplicables l'un sans l'autre.

Le réalisme, qui ne voit que la face extérieure des choses, n'est donc qu'un aspect incomplet de la vérité.

Il n'y a pas à s'attarder à des études qui ont donné tout ce qu'elles pouvaient donner ; je ne refuse pas de reconnaître qu'elles ont contribué à ramener l'art à son point de départ qui est la sincérité, l'exactitude. Mais ce n'est là qu'un moyen, et non l'art tout entier.

Si l'on devait bannir de son domaine toute autre recherche, loin d'être une manifestation élevée de l'intelligence, ou la plus haute manifestation de l'intelligence, pour parler le langage des artistes qui ne pèchent pas toujours par la modestie, l'art serait ravalé à la hauteur d'un métier exercé par un ouvrier plus ou moins habile.

L'avenir est tout entier dans la science qui fait l'objet de nos études. Toutes récentes qu'elles soient, elles n'en constituent pas moins une révélation d'une portée considérable.

L'art, tout en y puisant à pleines mains les sujets les plus neufs et les plus variés, contribuera pour sa part à nous rendre visible ce qui ne l'est encore que pour quelques rares privilégiés.

Il rallumera à ce foyer son flambeau prêt à s'éteindre. Il en fera jaillir, à sa volonté, l'étincelle qui donne la vie.

L'inspiration ne sera plus pour lui cette chose mystérieuse, indéfinissable. Il en étudiera les lois, et quand il en connaîtra bien le mécanisme, il en fera un des éléments les plus puissants des forces mises à sa disposition.

B. VIRET.

L'ESPRIT DE VÉRITÉ

TRIOMPHE DU SPIRITISME

Quiconque a suivi, depuis une vingtaine d'années, l'évolution de la doctrine d'Allan Kardec, demeure frappé du chemin fait par cette idée.

La science officielle, aidée des représentants de toutes les églises, a fait une guerre de sauvages à l'idée nouvelle. Rien n'a été épargné à ceux qui ont embrassé cette cause, qu'on essaya d'abord de tuer par le ridicule ; tous ses adeptes furent traités de fous et d'escrocs par les parties intéressées.

Malheureusement pour eux, les ennemis de cette doctrine, calculant en simplistes, et ignorant que le réel est souvent l'invisible, avaient compté sans le monde d'outre-tombe. Ils ignoraient que les organisateurs du mouvement spirite appartiennent à cette partie de l'humanité qui a quitté la vie matérielle ; et que, de même qu'un général habile n'envoie pas ses troupes au combat sans être sûr qu'elles sont pourvues d'un corps d'officiers capables d'assurer la victoire, de même les Esprits supérieurs qui président aux destinées de notre humanité, lorsqu'ils la jugèrent mûre pour la transformation qui s'opère, envoyèrent en mission, pour accompagner les chefs de ce mouvement rénovateur, une pléiade d'esprits qui devinrent les apôtres de l'idée nouvelle et secondèrent les efforts du maître.

La communication avec les êtres d'outre-tombe est la base du *Credo* spirite. Cette idée n'est pas une création née d'hier.

L'Écriture sainte, au milieu des choses absurdes et parfois révoltantes d'immoralité qu'elle contient, relate de nombreux cas de communication avec les êtres spirituels ; toutes les religions en rapportent un grand nombre, et la crédulité populaire, où, quoi qu'on en dise, tout n'est pas folie, mentionne de nombreux cas

de coups frappés et d'apparitions connus sous le nom d'histoires de revenants.

Les légendes populaires en sont remplies, et la plus petite bourgade a de prétendus fous qui affirment avoir été témoins de ces faits extraordinaires.

Le spiritisme vient éclairer toutes ces manifestations et toutes ces légendes, qui se continuent de nos jours avec une persistance d'autant plus grande qu'on les provoque et qu'on les étudie ; suprême consolation pour les vivants qui pleurent des êtres chers, douce satisfaction pour les désincarnés, heureux, grâce à la sublime folie du spiritisme, de pouvoir entretenir des rapports avec leurs frères de la terre.

« C'est le diable qui produit toutes ces manifestations », disent les catholiques. Les malheureux ne se doutent pas, aveuglés qu'ils sont par la peur de l'enfer, que la seule pensée qu'il peut exister un être animé de l'esprit du mal, créé par Dieu, en lutte continuelle avec lui, ayant pour mission de pousser les hommes au mal, est un blasphème. « Une conscience pure, Au Très Haut, d'un rival ne fit jamais l'injure. »

Les Esprits qui se sont communiqués aux spirites dès les premiers moments leur disaient : L'heure est arrivée où une rénovation religieuse doit se produire sur votre terre ; une lumière nouvelle brille à l'horizon et va éclairer le monde. Les vieux dogmes sont morts, la science a progressé, l'humanité mieux éclairée ne croit plus à l'enfer éternel, qui est la négation de la justice et de la bonté divine, ni à l'efficacité du baptême, effaçant un péché originel que nous n'avons point commis, et vouant à des peines éternelles tous ceux qui ne l'ont point reçu et meurent en dehors de l'Église catholique ; ni à l'influence des prières payées pour fléchir la divinité et arracher plus vite les âmes du purgatoire ; ni à la divinité du Christ qui affirma, malgré la mission supérieure dont il était investi, que son père est plus grand que lui ; ni à aucun des dogmes absurdes et outrageants pour la divinité, qui font la base de toutes les religions dogmatiques, et en particulier du *catholicisme*.

La peur de l'enfer, nous le savons tous, retient dans le giron de l'Église une partie de ses fidèles ; les autres ne sont catholiques que de nom. Quant à ceux qui ont rompu ouvertement avec tous ces enseignements surannés, un petit nombre, les prédisposés, sont entrés dans la phalange naissante du spiritisme, les autres sont allés au décevant matérialisme.

Vous avez eu des missionnaires à différentes époques de votre humanité, nous ont crié les Esprits porteurs de l'idée nouvelle ; d'autres vont surgir parmi vous ; une transformation politique, sociale et religieuse se prépare ; les fondements du vieux monde sont ébranlés, un monde nouveau, des institutions neuves vont succéder au régime qui va s'effondrer. La religion de l'avenir a ses bases dans l'Évangile, si on l'interprète suivant l'esprit et non d'après la lettre.

La réincarnation, sans laquelle il n'y a ni justice, ni bonté divine, pas de possibilité pour le pécheur de s'améliorer et de racheter ses fautes, y est écrite en toutes lettres : « En vérité ! je vous le dis, il faut que vous naissiez de nouveau, » disait Jésus.

Trente années se sont écoulées depuis l'avènement du spiritisme, la République s'est établie en France et menace à brève échéance les autres nations, et très prochainement l'Espagne et l'Italie.

Un état social meilleur doit faire place à celui qui nous régit actuellement, et un bonheur relatif doit être dorénavant le partage de tous les humains. Nos lois politiques et sociales, nos institutions doivent être bouleversées de fond en comble pour arriver à ce résultat.

Nous touchons à ces temps troublés qui jetteront la perturbation dans notre pays, et auront un caractère révolutionnaire très accusé. Une lutte formidable s'engagera entre les défenseurs de l'ancien régime et les rénovateurs.

Déjà les évêques se mettent en révolte, et résistent aux lois ; jamais ils n'ont été si faibles et si près de leur chute, jamais ils ne furent si fiers et ne se sont cru si forts.

L'histoire de l'antiquité relate des exemples analogues. Jamais les temples de la Grèce ne furent si pompeusement parés, jamais la foule ne s'y est portée avec autant d'empressement, jamais la foi n'a semblé plus profonde et le culte des Dieux entouré de plus de vénération qu'à la veille de l'effondrement du polythéisme.

Le catholicisme est l'erreur arrogante, la route barrée au progrès, *son glas funèbre a sonné*. Les 34 millions de catholiques ne représentent pas 1 million de croyants, et encore ce sont pour la plupart des intéressés, ou des malheureux que l'enfer épouvante. Mais, semblable au moribond qui se raidit contre les affres de l'agonie, le vieux Catholicisme ne veut pas mourir.

Quand il en était temps encore, il eût pu peut-être se transformer et conserver la direction des affaires spirituelles; mais il s'est souillé

de trop de crimes, il a fait faillite à sa mission civilisatrice et progressiste ; l'heure de son trépas est arrivée. Il n'a plus d'appui aujourd'hui que parmi les riches et les puissants de ce monde, parmi ceux dont Christ a dit : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. »

Le temporel seul préoccupe ses prélats. S'ils demandent aujourd'hui le rétablissement des processions, ce n'est pas pour la gloire de Dieu, mais dans l'intérêt des affaires, pour faire marcher le commerce. Hypnotisés par cette idée qu'ils ont la nation avec eux, ils se préparent à lutter en désespérés et à résister aux lois de leur pays.

Leur lutte sera opiniâtre, mais ils seront brisés comme un fétu de paille.

Leur chute jettera un grand trouble dans notre société, habituée depuis des siècles à subir leur empire et leur domination, page douloureuse pour notre siècle qui finit.

Heureusement, la Providence a préparé les moyens d'atténuer les effets que le bris de ce colosse formidable, vieux de vingt siècles, va faire en s'effondrant.

Le vieux catholicisme va mourir, mais une foi plus ardente, un idéal religieux plus élevé, viennent de naître.

La nouvelle foi, d'accord avec la science, pourra regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. Du haut des sphères éthérées, les esprits directeurs de la planète président à cette transformation.

Spirites de toutes écoles, qui croyons à une Intelligence rectrice, présidant aux destinées des êtres et des humanités, à l'immortalité de l'âme, à la pluralité des existences, et à la possibilité de communiquer avec les êtres d'outre-tombe, nous sommes les vainqueurs de la guerre qui va s'achever bientôt.

Le rôle des spirites n'est pas de démolir, mais d'édifier et de reconstruire ; ils ne se mêleront donc pas à la lutte fratricide déjà commencée, où de part et d'autre des excès seront commis, et qui demain prendra un caractère de gravité dont on ne peut pas prévoir les conséquences. Les cohortes destinées à porter les coups sont prêtes à engager l'action ; les loges en sommeil se réveillent, l'heure de la bataille a sonné.

J'interrogeais dernièrement une fidèle catholique, devant laquelle j'ai maintes fois exposé mes idées. Que je voudrais bien que ce soit

ainsi, me disait-elle. Malgré cela, je veux vivre et mourir dans la pratique de ma religion ; mais elle est moins consolante que la vôtre.

L'avenir nous appartient. Soyons de sages pilotes, et travaillons sans relâche à changer la face de notre terre, jusqu'ici vallée de larmes pour la plupart, en une terre de délices et de bonheur pour le plus grand nombre. Chassons de nos cœurs l'égoïsme et l'orgueil, et n'oublions pas qu'il ne doit point y avoir sur terre de bonheur pour les uns sans les autres. Aimons nos frères comme nous-mêmes, et pratiquons la solidarité.

Les savants aujourd'hui se rallient à notre cause; ils l'ont bien un peu dénaturée, mais pardonnons-leur cette faiblesse; que nous importe le nom, si les conclusions sont les mêmes. Les journaux de toutes nuances attirent l'attention de leurs lecteurs sur les faits spirites, hier raillés par la presse toute entière.

Notre idée a eu des précurseurs dont elle est fière parmi les plus grands génies de notre époque; les Victor Hugo, les Jean Reynaud, les Charles Fourier étaient des spirites, et aujourd'hui les princes de la science, les Crookes, les Vallace, les Camille Flammarion, ne dédaignent pas de traiter ces intéressantes questions et se rallient à nos conclusions.

EDMOND BOURDAIN.

TILLY-SUR-SEULLES

Bien peu de nos amis connaissent ce charmant pays, d'ailleurs, hier encore ignoré de tous et comme perdu dans son ravin de la terre normande. Mais voilà que depuis quelque temps son nom, à coups retentissants et redoublés, frappe tous les échos : emporté sur les ailes de la Renommée et tout imprégné d'un affriolant mystère, il ne tend à rien moins qu'à détrôner de leur gloire majestueuse, splendide, cent autres cités depuis longtemps déjà arrivées au pinacle de l'engouement des foules. Auray, Lourdes, La Salette, etc., depuis les plus récents jusqu'aux plus anciens, tous les pèlerinages connus voient leur astre pâlir, devant le soleil levant, dont la splendeur est sans rivale. A Tilly-sur-Seulles, en effet, ce n'est pas seulement à une ou deux petites bergères que la Vierge se montre comme par hasard. Là, devant des foules nombreuses, elle réitère ses apparitions. Depuis cinq mois environ, elle semble même avoir élu domicile dans les branches de l'orme où pour la première fois elle se montra à toute une classe de petites fillettes.

Mais n'anticipons pas sur ce merveilleux récit. Avant d'étudier les phénomènes qu'on raconte, faisons connaissance avec le pays.

Les oreilles saturées des merveilles de Tilly-sur-Seulles, et profitant d'une heureuse coïncidence, en cours de route à travers le pays, je me suis arrêté quelques heures dans ce séjour fortuné, afin de me rendre compte *de visu* de ce qui s'y passe et du bien fondé de la réputation qui lui est faite.

Une brochure dont l'auteur, par modestie sans doute, ne s'est pas fait connaître, a guidé mes pas vers le champ du miracle. Reprenons, si vous le voulez, ce même cicérone, et certainement nous en serons satisfaits.

EN ROUTE POUR TILLY-SUR-SEULLES. — Tilly-sur-Seulles est un chef-lieu de canton du Calvados, situé à vingt kilomètres environ de Caen. On peut s'y rendre soit par le chemin de fer qui s'arrête à la gare d'Andrieu, en laissant au voyageur cinq kilomètres à faire, soit

par un service de voitures publiques qui, depuis deux mois, fonctionne régulièrement.

C'est, d'ailleurs, un bourg ravissant, situé entre les deux versants d'une magnifique vallée, traversée par un cours d'eau bordé d'arbres, entouré de prairies, doté d'une église antique et d'un superbe château.

On prétend que, depuis longtemps, cette riante bourgade avait été désignée pour les plus hautes destinées, et je vois, dans une brochure de M. le Vicomte de Granville, qu'un ouvrier probe, rangé, laborieux et animé de sentiments religieux, nommé Vintras, devenu prophète même dans son pays, ce qui est très rare, aurait écrit ceci :

« L'année 1896 sera marquée par de nombreuses apparitions, les aveugles verront, les paralytiques marcheront, la mort sera arrêtée dans sa course. »

Je ne sais d'où M. le Vicomte de Granville a tiré sa citation ; je ne l'ai trouvée nulle part. Mais ce que je sais, c'est que l'honnête Vintras qui habitait Tilly en 1840, était un abominable escroc, condamné comme tel en police correctionnelle ; à la vérité, il fit de nombreuses dupes, mais il paraît avoir été inspiré beaucoup plus par le diable, que par l'archange saint Michel, dont il prétendait être le porte parole. Tout comme Mlle Couesdon prétend être l'interprète de l'archange Gabriel !

A l'entrée même de Tilly, en venant de Caen, on trouve le château de M. Le Jamtel, et, devant ce château, une petite ferme exploitée par une fort honnête femme, Mme Travers, laquelle a dans son service une petite vachère, Louise Polinière, l'une des voyantes. De la cour de la ferme, on aperçoit le lieu de l'apparition, auquel on se rend par un petit chemin qui part de la route de Caen et longe l'herbage de la ferme de Mme Travers.

On laisse à droite d'importants fours à chaux, exploités par M. Lepetit, et à six ou sept cents mètres de là, on arrive au champ miraculeux.

Un écriteau avertit le public, qu'il pénètre sur une terre sainte. On lit, en effet : « Ici, on ne blasphème pas. »

Le propriétaire du champ, M. Lepetit, y fit jadis semer de l'avoine, mais il comptait alors sans les événements qui devaient se produire.

Aujourd'hui la verdure, qui commençait à pousser il y a deux mois, est remplacée par une vaste place où se rendent parfois plusieurs milliers de personnes.

A l'extrémité se trouve une haie au milieu de laquelle est un orme,

c'est l'arbre miraculeux, près duquel a lieu l'apparition. Il est privé de son écorce, enlevée par de pieux fidèles.

En tournant le dos à la haie, on aperçoit à 1.200 mètres de là, sur l'autre colline, l'école congréganiste de Tilly où, pour la première fois, on découvrit l'apparition.

Maintenant, nous nageons en plein surnaturel, et ce n'est que le commencement.

Je laisse la parole aux religieuses qui dirigent l'école congréganiste de Tilly. Ce sont d'ailleurs, trois femmes très calmes, très sérieuses, qui paraissent fort peu disposées au mysticisme.

C'était, me dit la supérieure, le 18 mars dernier. Il était quatre heures du soir, l'heure de la prière à l'école, j'exhortais mes élèves à la piété. Il faut, leur disais-je, être plus sages que de coutume pour célébrer dignement la fête de saint Joseph, qui a lieu demain. La bonne Vierge vous récompensera de votre piété.

« La bonne Vierge? s'écrie une petite fille, mais, ma sœur, regardez, la voilà! » Tumulte dans la classe; la religieuse, incrédule, veut rétablir le silence, peine perdue. Il lui faut regarder par la fenêtre. Et alors, à 1.200 mètres de là, dans les champs, elle voit très distinctement, comme les cinquante élèves qui l'entourent, une statue miraculeuse, lumineuse, de grandeur naturelle, qui se dresse au milieu d'une haie, sur le talus, au pied d'un grand arbre, dans un champ appartenant à M. Lepetit. La Vierge est dans l'attitude de l'Immaculée Conception. Elle a à ses pieds un nuage rose clair, et elle est entourée d'une lumière telle qu'on en est ébloui.

Les deux autres religieuses sont appelées pour constater le prodige, de même les écolières des autres classes et, bref, cent enfants environ et leurs trois maîtresses se prosternent devant la Vierge, qu'elles affirment toutes avoir distinctement vue.

Toutefois, le premier moment d'étonnement passé, les religieuses, dans leur modestie, ne se jugèrent pas dignes de l'honneur qui leur aurait été réservé. Elles craignirent de s'être trompées, elles eurent peur des moqueries. « Surtout ne parlez à personne de ce que vous avez vu, dirent-elles à leurs élèves; n'en dites rien, même à M. le curé. »

Mais garder un secret à cent personnes, c'est folie : dès le 24 mars, M. le doyen de Tilly était prévenu par la rumeur publique. Tout en conservant la plus extrême prudence et une réserve excessive dont il ne s'est pas encore départi, il se borna à recommander des prières.

Elles en firent, les pauvres religieuses ! Le jour même, elles commencèrent une neuvaine,et à quatre heures du soir, comme les élèves récitaient la seconde dizaine du chapelet, l'apparition avait lieu de nouveau. Elle se reproduisit toujours dans les mêmes circonstances et devant les mêmes personnes, le 25 mars dès la récitation de la première dizaine, et le 27, jour de la Compassion. Détail à noter : ce jour-là, on crut voir comme une tache de sang sur la robe de la Vierge à la place du cœur.

Toutefois, maîtresses et élèves eussent été fort heureuses que d'autres qu'elles pussent voir l'apparition. Chaque fois qu'on la constatait, vite on courait chercher un voisin. Mais était-ce une fatalité, l'étranger arrivé, l'image disparaissait pour ne se montrer à nouveau qu'après son départ.

Enfin, le 28 mars, plusieurs femmes que j'ai interrogées, se trouvèrent au couvent et furent témoins du prodige qui se renouvela d'ailleurs tous les jours, pour toutes les élèves et leurs maîtresses, jusqu'au mercredi saint.

Le jeudi saint, la statue sembla être couverte d'un voile. Mme de T..., Mlle de C... et les religieuses le constatèrent du moins.

Le vendredi saint, la supérieure de la classe, seule, vit l'image entre trois heures et demie et quatre heures et demie.

Puis, à l'exception du lundi de Pâques, où on put l'apercevoir entre quatre et cinq heures, pendant quelques instants, elle ne fut plus visible pour la classe, dont les élèves étaient d'ailleurs en vacances, que le vendredi, vers quatre heures. Elle apparut alors à la religieuse et à Mme L. J., personne instruite et d'une bonne foi incontestable, qui donne sur ce qu'elle constata les détails les plus circonstanciés.

A dater de ce moment, et sauf pendant une huitaine de jours, qui coïncidèrent avec les vacances de Pâques et l'absence des écolières, presque chaque soir, à l'heure de la récitation du chapelet, maîtresses et élèves tombèrent en vénération devant la statue sainte de l'Immaculée Conception.

Si, durant quelques jours, les apparitions avaient cessé momentanément de se produire au couvent, elles ne s'en manifestaient pas moins à un autre lieu. Elles étaient devenues visibles à l'endroit même où la présence de la statue était constatée, c'est-à-dire dans le champ de M. Lepetit, riche industriel de la région.

Le jour même, et à l'heure précise où Mme L. J. apercevait avec la religieuse la vision de la cour de l'école, une autre personne,

Mme Patry, ancienne commerçante de Tilly, personne très posée, et qui est loin de passer pour avoir une dévotion exagérée, voyait absolument le même phénomène à 1.200 mètres de là, près de la haie et de l'arbre.

Aucune entente n'avait été possible entre ces deux dames, qui racontaient, sans s'être rencontrées au préalable, des choses identiques.

D'ailleurs, elles n'étaient pas seules à avoir vu.

Depuis le mercredi saint jusqu'à l'instant où j'écris, il ne s'est pas passé huit jours sans que l'apparition ne se soit produite devant une foule de personnes différentes. Mais, parmi elles, une enfant semble avoir été favorisée : c'est Louise Polinière, la petite vachère de Mme Travers.

LOUISE POLINIÈRE. — Le mercredi saint, vers quatre heures, Louise Polinière se rendait avec sa maîtresse dans un champ voisin de l'arbre miraculeux, pour cueillir de l'herbe. En passant près de la haie, elle se sentit attirée de ce côté et comme forcée de se mettre en prières. Elle récita son chapelet, et, tout à coup, tomba à genoux. Elle venait d'avoir une vision très courte, mais frappante. L'enfant pleura à sanglots et fut toute triste durant la soirée. Sa maîtresse n'avait rien vu.

Louise Polinière est âgée de 14 ans, elle est brune et assez forte pour son âge. Ses yeux ne sont pas inintelligents. Elle n'est pas belle, paraît peu portée au mysticisme et est d'une nature très posée et très calme.

C'est une excellente servante, mais d'une piété très ordinaire. Ses visions semblent la laisser indifférente ; elle considère la chose comme toute simple, et ne songe guère à l'importance que cette intervention divine aurait pour elle.

L'attention dont elle est l'objet ne l'émotionne pas davantage. De nombreuses personnes se rendent chaque jour à la demeure de ses maîtres, et mettent une insistance à être reçues qui ressemble fort à de l'indiscrétion. La jeune fille se dissimule le plus qu'elle peut aux regards de la foule. On lui offre de l'argent pour parler, elle le repousse avec indignation. Un photographe amateur a voulu lui remettre une somme assez importante pour faire son portrait, elle a refusé énergiquement.

Louise Polinière n'a reçu aucune éducation, aucune instruction.

Certains ont été surpris de trouver sur ses lèvres des mots peu corrects, qui ont cours dans nos campagnes. Mais elle ne s'émo-

tionne pas de l'impression qu'elle produit. Elle est très simple, très naïve, n'a pas le moindre orgueil d'être devenue un objet de pieuse curiosité dans la contrée.

C'est, m'a dit le vénérable doyen de Tilly, une bonne enfant dans toute l'acception du mot.

La petite vachère continue, d'ailleurs, à se livrer à son travail habituel avec l'insouciance de son âge. Elle ne prie pas plus qu'autrefois, sauf quand elle se sent attirée par une force invincible sur le lieu de l'apparition. En dehors de ces instants, elle passe près de la haie et de l'arbre où s'accomplit le prodige avec une indifférence inouïe.

Depuis le mercredi saint, elle se rend presque chaque jour au champ miraculeux. Elle ne s'en abstient que quand la foule est trop compacte ou pas assez recueillie.

Presque régulièrement, elle aperçoit la vision. Le jour de Pâques, elle lui est apparue quatre fois.

Louise Polinière prétend que plus elle voit la statue, plus celle-ci paraît s'animer. D'immobile et pâle qu'elle était tout d'abord, elle a remué la tête, les mains et béni les fidèles. Un jour même, elle a souri. Les cheveux sont devenus châtains, et la pierre s'est changée en un être vivant.

Après cela suit un récit détaillé de toutes apparitions, et le nom des témoins qui ont dit les avoir constatées ; mais je bornerai là ma citation, déjà bien longue, et cependant nécessaire pour mettre au courant de ces faits ceux qui ne les connaissent pas, et leur faire comprendre combien ma curiosité était surexcitée par ce récit lorsque je voulus me rendre sur les lieux et, comme saint Thomas, essayer de toucher du doigt le miracle.

Je ne relèverai pas dans le récit que je viens de reproduire les contradictions qui y choquent de prime abord : je laisse ce soin au lecteur, qui leur trouvera une excuse dans l'ardent désir de l'auteur d'attirer la foule à Tilly-sur-Seulles et de lui faire partager sa conviction dans la réalité des apparitions. Je ferai remarquer cependant que l'exposé des faits et des lieux me semble un peu trop pommadé et fardé, et plutôt fait pour entraîner la déception du visiteur que pour combler son attente. Mais un écrivain bien rempli de son sujet est-il toujours maître de sa plume, surtout lorsque, comme on m'a affirmé que c'était ici le cas, émule du poète Reboul, il laisse le pétrin et le four pour se faire narrateur. Soyons donc indulgents, et revenons à ma visite personnelle.

C'était un jeudi, jour, m'avait-on dit, favorisé tout spécialement. Je descendais alerte à la gare d'Andrieu, par le train de onze heures treize, et de suite cherchais à m'enquérir des moyens de locomotion pour me rendre à Tilly ; je m'adresse à l'Hôtel de la Gare pour savoir d'où part la voiture :

« Elle partit ce matin, monsieur, me répond l'hôtesse, une bonne Normande à la face réjouie ; elle retournera ce soir à cinq heures. Elle ne fait maintenant plus que deux voyages par jour; mais, si vous voulez, le patron vous y mènera pour trois francs. »

Cinq kilomètres, ce n'est pas une affaire lorsqu'on a bon jarret, je ferai la route à pied ; mais au paravant, l'appétit aiguisé par le grand air et une bollée de cidre délicieux, je me mets à table pour déjeuner.

Le menu intéresse peu : il fut simple et modeste, ainsi qu'il convient à un pèlerin, arrosé de larges rasades de ce bon jus de la pomme comme on n'en boit qu'en Bretagne et en Normandie.

Pendant que je dégustais mon frugal repas, une dame arrive, pose à l'hôtesse les mêmes questions que moi, mais trouve le prix trop élevé, et elle fera aussi la route à pied.

Me voilà donc un compagnon ; par malheur, ma pèlerine est une vielle dévote ayant passé largement la cinquantaine, et qui, toute enflammée du désir de voir l'apparition, me rappelle toutes les merveilles qui se produisent à Tilly et m'expose avec feu son ardent désir d'être favorisée de la vue du merveilleux prodige.

L'exaltation de cette brave dame me touche, et pour lui ménager une désillusion, je lui explique quelles sont, à mon point de vue, les raisons du phénomène et les causes auxquelles on peut l'attribuer, en dehors de l'intervention divine.

Q'ai-je fait? grands Dieux! ma compagne me prend pour un suppôt du diable : ma présence va lui faire rater son apparition. Aussi détale-t-elle lestement et fait-elle seule la route, en me précédant de deux à trois cents mètres.

Chemin faisant, je prends de-ci de-là quelques renseignements, et vers deux heures j'arrive au champ du miracle.

Il fait un temps magnifique : pas un nuage au ciel d'un bleu superbe. Les paysans sont aux champs, cela se conçoit, à cette heure ; et, les amateurs du prodige retenus chez eux, — sans doute par un soleil radieux certainement, mais dont les rayons sont plus ardents que leurs convictions, — je me trouve donc seul en face de la haie mystérieuse et de l'orme qui abrite l'apparition de son maigre feuillage.

Le spectacle est beau comme l'est toujours celui de la nature par une journée ensoleillée, mais rien qui puisse vous donner une sensation plus forte que celle qu'on éprouve partout en pareil cas. Alors, tout à mon aise, j'examine les lieux : le malheureux ormeau, que la piété des fidèles a dépouillé de son écorce jusqu'à une hauteur de près d'un mètre cinquante ; les buissons qui l'entourent, dont bon nombre de branches ont été aussi arrachées par des mains ferventes. Des bouquets aussi sont là, apportés par de pieuses âmes, mais leurs fleurs, fanées et tombées sur le sol au milieu des herbes mortes de l'hiver dernier et des jeunes pousses de la saison nouvelle, donnent un aspect délabré à cet autel improvisé, autour duquel quelques cierges achèvent de se consumer, et où, seule à cette heure, une vierge en plâtre a l'air de bien s'ennuyer.

Mais voici des pèlerins : c'est d'abord ma vieille dame qui s'est trompée de route et qui s'est fait accompagner par une femme du pays, puis un monsieur et une dame touristes en bicyclette, qui, comme moi, trouvent que les adorateurs sont peu nombreux. Mais ce n'est pas encore l'heure du prodige. Nous allons donc nous désaltérer en attendant le moment propice.

A l'auberge, quelques consommateurs du pays que j'interroge m'affirment bien qu'un tel ou tel autre a vu, mais eux n'ont rien vu. Quelques-uns sont même sceptiques, au point d'attribuer les faits à une fumisterie. Mais le marchand de rafraîchissements ne l'entend pas de la sorte : c'est pour le pays, pour lui surtout, une sérieuse aubaine en train de lui rapporter des recettes ; aussi il ne tarit pas de relater des témoignages, bien que personnellement il ne puisse affirmer qu'une chose, c'est que depuis l'apparition, ses tonneaux de cidre se vident comme par enchantement et se transforment en espèces sonnantes dans sa caisse.

Je suis en face de la demeure de Mme Travers qui s'éloigne de son domicile pendant que nous causons ; je demande à voir Louise Polinière. « Inutile de la demander, me dit l'aubergiste, elle se cache parce que ça l'embête que tout le monde lui coure après ; elle y serait que vous ne la verriez pas, mais elle est partie aux champs et ne rentrera pas avant la grande nuit. »

Vers quatre heures, avec quelques personnes qui se sont également arrêtées pour se désaltérer, nous retournons au champ de M. Lepetit, mais l'apparition ce jour-là ne se montre pour personne. Par contre, ceux qui se montrent et vous obsèdent de leurs offres, ce sont les marchands de bimbeloterie religieuse qui sont là

comme en pays conquis ; ils quittent leurs baraques installées comme à la foire, et poursuivent les visiteurs en leur offrant chapelets, scapulaires, etc., etc., et tout l'assortiment de précieux souvenirs qu'on retrouve dans tous les lieux de pèlerinage.

Les photographes, comme la Vierge, ont aussi fait des prodiges. (Pas de bon marché cependant, car j'ai payé un franc une vue qu'à Lisieux ou Caen j'aurais eue à moitié prix.) Cette photographie que j'ai là devant les yeux est, il est vrai, admirablement suggestive : l'artiste, prenant en compassion les visiteurs qui ont la malechance de ne rien voir, a reproduit dans son cliché une petite Vierge immaculée qui se cache dans les nuages, derrière les branches de l'arbre, et qui est ma foi très bien réussie.

Pendant que nous nous débattons contre des vendeurs obstinés, quelques personnes sont en prières au pied de l'arbre miraculeux : nous espérons que leur ferveur nous mettra à même de constater quelques prodiges, vaine attente. L'apparition fait la sourde oreille ; par contre, si nous ne distinguons rien dans les branches, à l'horizon opposé, subitement rembruni, nous voyons luire des éclairs et un orage s'avancer en grondant. Il n'est que temps de partir si nous voulons éviter l'averse, c'est ce que nous nous empressons de faire, et comme tant d'autres, pour rapporter quelque chose du pays, je cueille une branche d'aubépine en fleur. Dans la voiture, je retrouve ma dévote du matin.

« Eh bien ! Madame, lui dis-je, avez-vous vu quelque chose ?

— Non, Monsieur, répond-elle tristement.

— Ni nous non plus, répètent également les autres voyageurs. »

Mais tous sont d'avis que les gens de l'endroit ont trouvé là une prodigieuse vache à lait et qu'ils s'entendent à merveille pour la traire le plus possible.

Mais nous voici en gare : le train s'ébranle, il était temps : un orage épouvantable éclate, et au milieu des éclairs et du tonnerre la pluie tombe à torrents. Dans le compartiment où je me suis casé se trouve également un voyageur que j'ai vu à Tilly. Comme il est du pays et qu'il y va souvent, je le prie de me donner son avis.

« Je crois, me dit-il, à un coup monté par le clergé pour faire concurrence à d'autres pèlerinages en vogue ; le malheur est que dans l'évêché de Lisieux nous en avons un autre très ancien, mais un peu délaissé ; c'est à cause de cette concurrence que l'évêque se tient sur la plus grande réserve, et qu'il a recommandé aux prêtres des environs, et de Tilly en particulier, de se désintéresser provi-

soirement et complètement des manifestations, de laisser faire la réclame par les prêtres étrangers au diocèse et par les fidèles. Si elle réussit, il sera toujours temps de prendre l'affaire en mains ; si c'est un coup d'épée dans l'eau, le prestige de l'Église n'en sera pas atteint. Mais, pour moi, je suis persuadé que tout le bruit est fait clandestinement par ordre du clergé qui a besoin de ranimer, même en Normandie, le zèle et la foi de ses adeptes. »

Je vous donne cette explication telle que je l'ai reçue, ne pouvant pas plus la contrôler que les apparitions elles-mêmes.

Au fond de tout cela, qu'y a-t-il de vrai ? quelle part, s'il en a une, revient au prodige ? Je ne saurais la démêler aujourd'hui : laissons au temps, notre grand maître à tous, le soin de débrouiller cet imbroglio. Mais constatons cependant que si les phénomènes ici sont simulés comme certains le prétendent, ils n'en sont pas moins possibles, ainsi qu'en témoignent les faits observés ailleurs et présentement encore à Valence en Brie, où une force inconnue, aussi volontaire que mal embouchée, met sens dessus dessous la maison de M. Lebègue.

Je ne suis pas disciple de Vintras, mais il me semble que la prédiction que lui prête le vicomte de Granville est un peu en train de se réaliser, malgré le coup de boutoir du pieux narrateur des apparitions de Tilly.

En somme, en tout ceci ce que j'ai vu de plus clair, c'était que je ne pouvais rien contrôler et que je ne voyais rien, rien, sinon une exploitation fort bien menée du prétendu phénomène, et de ceux qu'anime, quel qu'en soit le motif, le désir de le constater.

H. SYLVESTRE.

Voyage au Pays des souvenirs

Les lecteurs de notre ancien organe le *Spiritisme* qui ont suivi pendant plusieurs années les articles « *Un voyage au pays des Souvenirs* », ont daigné nous témoigner, en diverses circonstances, leur satisfaction de lire ces récits ; leur seul mérite est d'avoir donné quelques indications sur les origines de certains groupes créés dans les villes et dans les campagnes de notre beau pays de France, puis d'avoir esquissé les silhouettes de nos frères en croyance, donné des détails intéressants sur la marche de leurs travaux.

Nous sommes heureux de signaler que notre sincérité, notre bonne foi en rapportant les phénomènes, ont été reconnues exactes par ceux qui ont joué les principaux rôles dans ces événements, et qui ont envoyé de nombreuses attestations de la réalité des documents énoncés, tout en nous félicitant d'avoir rappelé les précieux souvenirs les concernant.

Tout ce qui a paru, disons-nous, dans le journal *le Spiritisme* (1), sera la première partie de cet historique. Nous allons continuer la deuxième partie, dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, en décrivant, avec la même fidélité, les choses vues et entendues, dignes d'être signalées à l'attention de nos amis.

Nous espérons que, liés les uns aux autres par une longue amitié, ils se souviendront de leur frère aîné, à qui vint l'idée de publier et de soutenir leurs efforts pour la propagande de la doctrine de notre maître Allan Kardec.

Ce qui nous donne le courage de continuer ce travail, c'est que nous voulons rendre hommage et justice aux dévoués, qui les premiers, sans hésitation, sans fausse honte, ont crié bien haut leurs croyances, alors si incomprises; bravant les sarcasmes dont on les couvrait et même les menaces de leurs redoutables adversaires, affrontant sans fanfaronnade, mais sans faiblesse, les préjugés de la foule d'autant plus malveillante, qu'elle est ignorante des principes

(1) Voir le Journal *Le Spiritisme*, publié depuis 1883 jusqu'en 1)1 .

de paix et d'amour de notre philosophie si simple, si claire et si éminemment consolante. Rien ne les a arrêtés dans ce qu'ils considéraient comme leur devoir.

C'est pourquoi nous dirons leurs noms, les services qu'ils ont rendus à notre cause glorieuse, et nous souhaitons qu'un jour ils soient conservés dans les annales du spiritisme, comme le sont ceux des hommes qui ont rendu des services publics à leur patrie, ou qui l'ont illustrée par leur talent dans les sciences, les lettres, les arts ou l'industrie. Nos frères n'ont-ils pas bien mérité de l'humanité en travaillant à la grande évolution spirituelle qui porte en elle le germe de tous les progrès de l'avenir ?

Le but que nos amis poursuivent, comme nous, n'est pas seulement utilitaire ; c'est surtout un but d'éducation morale, par la culture d'un idéal supérieur. Ils ont combattu les idées néfastes qu'affiche cette fin de siècle, où le matérialisme éhonté s'étale partout avec un cynisme qui révolte les âmes simples et honnêtes. Ils sentent en eux une haute mission, semblable au sacerdoce des premiers chrétiens : celle de s'élever eux-mêmes en enseignant aux autres.

Notre désir est encore d'attirer l'attention des adeptes nouveaux de notre doctrine sur les phénomènes observés dans des temps déjà éloignés, sur les manifestations vraiment intéressantes qui ont capté le cœur et la raison des premiers disciples. Ils les compareront à ceux qui, de nos jours, éclosent partout comme une germination vigoureuse. Ils en tireront certainement la conclusion suivante : c'est que tous les prodiges de l'occulte, quels qu'ils soient, ont une origine commune, une base unique : *le rapport constant, bien constaté, et actuellement inniable, des vivants avec les disparus*, c'est-à-dire, avec le monde des Esprits qui est l'autre facteur de vie.

Il y quelque temps, nous lisions, dans la *Revue Spirite* de 1894, un fait de vision bien extraordinaire : Mme Bosc, excellent médium clairvoyant, voit dans l'espace un terre-neuve très grand, le poil est blanc, les yeux pétillent d'intelligence, il regarde avec amour un monsieur que Mme Bosc ne connaissait pas et qui se trouve à ses côtés.

C'était M. le comte de Luvoff qui lui raconta que cette bonne bête lui avait sauvé plusieurs fois la vie. A ces souvenirs d'amitié, le bel animal s'agitait avec joie, gambadait, heureux de lire dans la pensée de son maître des sentiments de reconnaissance à son égard.

Un esprit aurait-il pu mieux agir ? Voilà un cas d'*identité* bien

remarquablement établi avec un être d'une race inférieure. Il n'y a donc pas que la forme extérieure qui survit, les qualités morales et les sentiments sont conservés intacts après la mort. Qu'on vienne donc affirmer que nous n'avons affaire dans nos évocations qu'à des bribes d'un corps astral, qu'à des loques périspritales?

Les faits sont des choses opiniâtres, a dit Vallace.

Notre conviction est bien arrêtée : nous sommes positivement en rapport avec des êtres qui ont vécu sur la terre ; ils se trouvent dans l'au-delà avec un état d'âme bien vivant, bien actif. Les souvenirs se conservent et *les actions morales se perpétuent;* ce sont bien des frères terriens qui nous ont précédés dans l'erraticité, et qui sont, comme nous, bien heureux de pouvoir nous donner des preuves de survivance.

Ce que nous allons raconter nous confirme encore dans notre opinion, et nous ramène à parler de la faculté si développée de Mme Bosc. Nous voyons très nettement la scène telle qu'elle se réveille dans nos souvenirs; elle confirme pleinement la voyance de ce charmant médium auquel le spiritisme doit déjà tant de reconnaissance pour l'œuvre accomplie.

. . . . . .

C'était à Nice en 1892. Un soir de la saison hivernale, notre excellent ami Charles Nozeran nous introduisit dans un petit groupe intime, à la *villa Joliette,* au centre de la ville méditerranéenne.

Mme Bosc est douée d'une faculté typtologique très accusée. Sa voyance se développe en même temps, avec d'autant plus d'intensité que les assistants qui l'environnent lui apportent le concours de leurs fluides. Cinq personnes étaient autour d'un guéridon. Le médium est très approprié à lire dans la pensée des Esprits qu'il voit dans l'espace : il dira si le visiteur est bon ou mauvais, s'il est doux ou méchant, s'il est expansif ou concentré, etc., en un mot il signale le côté intime des êtres qui viennent à lui.

N'est-ce pas une merveilleuse faculté que celle-là! Quels services ne peut-elle pas rendre, en prouvant aux incrédules que non seulement l'enveloppe de l'être survit, existe toujours, mais aussi son principe pensant. Ce qui prouve surabondamment sa réelle identité, c'est quand on détaille, comme nous venons de le dire, les acquis intellectuels ou moraux. Dans ces cas, on ne peut plus objecter que les corps aperçus, reconnus, ne sont que des apparences, puisque l'on voit le fond de leurs pensées.

Ce ne sont pas les formes qui donnent les sentiments. L'esprit sera bon ou mauvais, il aura une nature vive ou triste, tous les traits saillants de son caractère vont se retrouver vivants en lui.

On va en juger :

Demande. — A qui l'esprit qui nous visite en ce moment est-il le plus sympathique ?

Le guéridon se précipite sur nous.

Demande. — Comment t'appelles-tu, cher inconnu ?

Réponse. — Le médium, sans attendre que le nouveau venu frappe son nom avec le guéridon, s'écrie : « J'entends parfaitement le nom de *Claude*, qu'il prononce à haute voix. Je le vois très distinctement. C'est un vieillard grand de taille ; il est rasé de près ; il a, malgré ses 70 ans passés, une certaine désinvolture qui marque sa vivacité. *Il possède un excellent caractère*. Il est bon, charitable ; il est médaillé comme ancien soldat ; il a eu des douleurs rhumatismales, il en est mort. Il me montre ses pieds qui ont dû être gelés pendant ses campagnes sous le premier empire. Il s'avance vers vous, il passe ses bras autour de votre cou en vous embrassant avec tendresse. Mais c'est votre père ! »

Moi. — Mon cœur l'avait reconnu tout de suite.

C'était bien là sa corpulence, sa tête blanche de patriarche, la médaille de Sainte-Hélène dont il fut si fier, son caractère gai, enjoué, ayant toujours le petit mot pour rire.

Pourquoi, père, ne t'es-tu pas servi de ma chère compagne pour nous donner de tes nouvelles plus tôt, puisqu'elle était médium et qu'elle a pu rendre tant de services aux personnes qui la priaient de les convaincre ?

Réponse. — Je n'ai pas trouvé la combinaison fluidique périspritale nécessaire (1).

Puis, changeant brusquement la conversation, le médium dit : « L'Esprit veut vous parler », et il entend : « Dis à mon petit fils qu'il ait soin de sa vue, car en faisant beaucoup d'électricité, il pourrait la compromettre. » (Le fils est ingénieur électricien, ce que le voyant ignorait. Il a suivi le conseil de son grand-père Claude, puisque, aujourd'hui, il s'occupe de littérature.)

Tiens ! voilà l'Esprit Claude qui rit aux éclats : il tient entre ses mains une *grande ceinture* qu'il agite en tous sens.

(1) Plus tard, l'Esprit Claude a donné un enseignement très intéressant que nous ferons connaître à nos amis.

Moi. — Peut-être veut-il nous dire qu'il a eu longtemps des rhumatismes pendant sa vieillesse, et qu'il n'en a plus besoin ?

Réponse. — Non, non, ce n'est pas cela !

Nous nous creusons la tête pour avoir le mot de l'énigme.

Le médium. — Il rit plus fort de bon cœur. Je vois maintenant des louis d'or sortir de cette ceinture et se répandre par terre.

Toujours très intrigués, nous ne trouvons aucune explication de ce phénomène; lorsque, tout à coup, il jaillit dans notre pensée un souvenir de notre enfance. Nous nous rappelons que notre excellent père, ancien soldat, ayant assisté à la bataille de Waterloo, nous raconta souvent qu'au moment de son départ du village pour rejoindre son régiment à Valenciennes, il avait emporté une dizaine de mille francs en louis d'or, qu'il plaça dans une ceinture en peau qu'il portait autour de ses reins.

C'était ceci que Claude voulait rappeler à notre mémoire pour nous convaincre, d'une manière définitive, de sa véritable identité.

DEUXIÈME PREUVE D'IDENTITÉ

Le lendemain, le 22 février, à peu près à la même heure, dans la même villa, nous eûmes une seconde rencontre avec les mêmes personnes.

. . . . . .

Je vois, dit Mme Bosc, une femme vers vous, âgée d'une trentaine d'années, elle est brune, les yeux noirs intelligents, rusée, pétillante et pleine de malice; la bouche est grande; elle *tire* une jambe en marchant, elle s'écrie avec l'accent du midi :

« Monsieur Delanne, monsieur Delanne, quel bonheur de vous voir et de causer un moment avec vous ! »

Tiens, dit le médium, cette femme a été en condition dans votre maison.

Moi. — Nous reconnaissons en effet le personnage.

Demande. — Est-ce vous, l'Esprit auquel je pense. Epelez votre nom.

Réponse. — La table frappe rapidement : Marie-Thérèse.

Le médium. — Voici qu'elle rit aux éclats en se *balançant* en marchant. Je voudrais dire, dit Marie-Thérèse, à tous ceux qui m'écoutent qu'il n'y a pas de patrons meilleurs qu'eux.

Moi. — Pour couper court, par modestie, à son panégyrique à notre égard, j'allais raconter à l'assistance comment Mme Delanne

l'avait reçue à la maison, lors de son arrivée à Paris. Cette malheureuse était fille-mère ; on lui paya les mois de nourrice de son enfant sans que le personnel de notre maison de commerce le sût. De là, une grande reconnaissance pour nous.

Lorsque l'esprit, par l'intermédiaire de son médium, s'écrie avec véhémence : *Je vous en conjure, ne le dites pas !* (1)

Remarque. — On peut donc encore, dans ce cas, reconnaître l'identité de Marie-Thérèse par les nuances de son caractère, qui sont persistantes en elle. Elle conserve l'exagération de son amour-propre, après la mort.

Le médium. — Cette femme prononce le nom de *Gaillarde*. Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire.

Moi. — Elle était native de *Brives-la-Gaillarde;* on lui donnait ce surnom, à cause de son accent méridional et de sa marehe en zig-zag, ce qui, entre parenthèses, l'horripilait. (La table frappe avec une forte approbation.)

Le médium. — Cette pauvre fille fut souvent obsédée pendant sa vie.

L'Esprit. — En effet, je le fus ; mais je ne le suis plus. Aussi je pleure de joie. (On la voit pleurer.)

Le médium, continuant son étude sur Marie-Thérèse, me dit qu'elle aimait beaucoup les fleurs qui calmaient sa nature nerveuse rien qu'en les respirant et en les regardant.

Moi. — Cette particularité de sa nature est absolument véridique. Elle ne rentrait jamais de course sans un bouquet de fleurs, ne fût-ce que quelques violettes.

Le médium. — Cet esprit avait certainement un bon cœur, de l'attachement pour vous, mais il était curieux, envieux, irritable, fantasque, tous les caractères de l'hystérie, mais son péché mignon était d'écouter aux portes, ce qui faillit lui faire perdre sa place.

Moi. — Tout cela est vrai, mais elle était honnête et, de plus, fort attachée à ma femme.

L'Esprit. — Vous pouvez ajouter : *et un bon chien de garde*.

AL. DELANNE.

(1) Quoique fille de condition, Marie-Thérèse avait beaucoup d'amour-propre. Elle serait plutôt partie, malgré son attachement pour nous, si on avait dévoilé son passé.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

Le spiritisme doit son autorité à ce qu'il est avant tout une science expérimentale. Nous avons pour devoir de collectionner avec soin tous les faits bien observés, dont l'authenticité est affirmée par des témoins dignes de foi. Nous prions donc nos lecteurs de bien vouloir nous faire part de tous les phénomènes dont ils auront connaissance, en les rapportant le plus clairement et le plus fidèlement possible. Lorsque ces témoignages sont signés par les personnes qui ont assisté à la manifestation, ils acquièrent une puissance de conviction encore plus grande, et l'on peut s'en servir comme de documents authentiques pour affirmer d'une manière irréfutable l'intervention des Esprits.

Nous sommes heureux de publier le récit de deux guérisons produites par notre amie, Mme Agullana, de Bordeaux, et affirmées par le grand-père du sujet. Notre sœur est connue depuis longtemps pour son dévouement, et sa médiumnité remarquable a été maintes fois constatée. C'est surtout en venant en aide à ceux qui souffrent que les adeptes du spiritisme démontreront que notre doctrine n'est pas seulement une philosophie spéculative, mais qu'elle enseigne la plus pure morale, celle du Christ qui disait : « Aimons-nous les uns les autres. »

Nous avons aussi la bonne fortune de reproduire la série des phénomènes spirites obtenus au groupe Amitié de Lyon, sous la direction de notre ami, M. H. Sausse, bien connu comme spirite et magnétiseur. Les conditions de contrôle ont toujours été rigoureuses; l'honnêteté et le sérieux des observateurs nous sont de sûrs garants que les faits, si étranges qu'ils puissent paraître, ont été obtenus tels qu'ils sont relatés. C'est en quelque sorte une revue des phénomènes transcendants dans lesquels le magnétisme et le spiritisme se prêtent un mutuel appui. Les expérimentateurs trouveront dans ces récits d'utiles renseignements sur les opérations fluidiques nécessitées par les apports. Nous sommes donc double-

ment reconnaissants à notre ami de nous avoir donné l'autorisation de reproduire son beau travail.

Château de Portets, 12 novembre 1895.

Exposé, avec deux certificats, de deux cures inespérées faites par Mme ROSA AGULLANA, *sur la personne de mon petit-fils, Joseph Jaubery.*

PREMIÈRE CURE

Je soussigné, déclare qu'au mois de juin mil huit cent quatre-vingt-treize, j'avais mon petit-fils, ci-dessus nommé, qui n'était plus qu'un cadavre, et très petit pour son âge (il avait quatorze ans); jusqu'à l'époque susindiquée, ce cher ange avait toujours été malade; durant toute son existence, il avait des vomissements très fréquents avec beaucoup de fièvre, et les matières qu'il rendait mêlées de sang étaient si peu ordinaires que tous ces symptômes faisaient prévoir sa fin prochaine. Le docteur de la famille, l'ayant déclaré perdu, l'a complètement abandonné; nous en prîmes un deuxième qui échoua dans ses soins comme son prédécesseur.

Ne sachant plus que faire, et le voyant s'éteindre de jour en jour, nous nous adressâmes à Mme Ferchaud, de Tourne, qui, après avoir été abandonnée de plusieurs célébrités médicales, avait été guérie par Mme Rosa Agullana. Nous la priâmes de nous adresser chez la dame qui l'avait guérie et de nous recommander afin qu'elle nous reçût, et de la supplier de vouloir bien soigner notre cher malade. Nos supplications ont été favorablement accueillies par cette chère bienfaitrice, bien que beaucoup de personnes, ainsi qu'un certain docteur, lui disaient de ne pas l'entreprendre, que ce n'était plus qu'un cadavre, qu'il lui mourrait dans les bras. Malgré cela, Mme Agullana n'a écouté que son courage et ses bons guides : elle l'a soigné, et ce, gratuitement et sans autre remède que les passes magnétiques. Malgré tout le mal qu'elle voyait, elle a bien voulu l'entreprendre, et ce fut le vingt-quatre juin mil huit cent quatre-vingt-treize qu'elle commença à le soigner.

Au bout de cinq à six fois qu'elle l'a magnétisé, notre cher malade a eu bon appétit et a bien digéré ce qu'il absorbait, tandis qu'avant, ne prenant presque rien, il ne digérait que très difficilement. Dès ce moment, les vomissements ont cessé. C'est donc à dire que dans cinq à six jours il a été complètement refait. Un an après, à pareille époque, notre enfant avait grandi de dix centimètres, et

aujourd'hui c'est un beau garçon faisant l'étonnement de tous ceux qui l'ont connu.

DEUXIÈME CURE

En l'année mil huit cent quatre-vingt-quinze, et le mois de février, il a été piqué au-dessus du petit doigt de la main droite, on n'a su par quoi ni comment. Après s'être plaint que la main lui faisait mal, sa mère s'aperçut que cette main enflait; au bout de trois jours l'enflure augmentait, et le dessus de la main devint tout noir.

Je partis immédiatement chez Mme Agullana, ayant une très grande confiance en elle, confiance qu'elle mérite toujours depuis la première cure; mais ce jour-là, comme c'était le mardi, elle ne soignait pas; elle m'engagea à aller à la clinique. Jugez le coup que j'ai reçu. L'ayant suppliée à nouveau de bien regarder le mal, de me dire s'il n'y avait pas péril d'attendre au jeudi, jour qu'elle a choisi pour soigner ses malades :

R. — L'Esprit Hippolyte communiqua à Mme Agullana que durant ces deux jours il enrayerait le mal qui, jusque-là, faisait un grand progrès : les veines du poignet étaient très noires et l'enflure gagnait le bras très rapidement.

Après huit jours de soins, l'Esprit ordonna par Mme Agullana une simple infusion, en nous disant qu'il avait du sang pourri intérieurement, ayant été décomposé par le charbon, qu'il fallait lui faire rendre, car, sans cela, nous a-t-elle dit, il ne peut survivre à la décomposition qui s'opère par ce mal terrible.

Après de très fortes coliques, il a rendu deux vases de sang pourri, durant les quarante jours fixés comme terme de la guérison par l'esprit Hippolyte, terme qui a eu lieu très exactement. Les matières qu'il a rendues pendant ce temps n'étaient autres qu'un amas de sang corrompu. Depuis ce temps-là, l'enfant a grandi de quinze centimètres environ. C'est en raison de ces deux cures si extraordinaires pour notre plus grand bonheur, qu'à titre de ses bons soins si bien réussis et de son généreux dévouement, je délivre à Mme Rosa Agullana le présent certificat, que je me fais fort de déclarer être l'exacte vérité, et l'autorise à en user comme il lui conviendra.

En foi de quoi j'ai signé :

LAVILLE,

Régisseur du château de Portets,

Portets (Gironde).

PHÉNOMÈNES SPIRITES

OBSERVÉS AU

GROUPE AMITIÉ DE LYON

DE 1884 A 1890

DISCOURS PRONONCÉ LE 31 MARS 1895 EN L'HONNEUR D'ALLAN KARDEC

A notre Maître ALLAN KARDEC, aux *Guides Spirituels du Groupe Amitié*, je dédie ces pages comme témoignage de ma reconnaissance et de ma gratitude.

Les phénomènes que je veux faire connaître paraîtront peut-être étranges à quelques-uns de mes lecteurs ; ils n'en sont pas moins réels. Aussi, après onze ans de contrôle et de réflexion, pour rendre hommage à la vérité, je n'hésite pas à affirmer bien haut leur incontestable authenticité.

Lyon, le 31 mars 1895.

A. SAUSSE.

MESDAMES, MESSIEURS,

Puisque c'est en l'honneur d'Allan Kardec que nous sommes réunis, je dois tout d'abord adresser au Fondateur de la philosophie spirite le témoignage de notre gratitude, de notre reconnaissance, pour les horizons nouveaux et splendides qu'il a ouverts à nos espérances ; je veux ensuite, Mesdames, Messieurs, vous remercier d'avoir en aussi grand nombre répondu à notre appel pour honorer la mémoire du Maître aimé que nous chérissons tous.

Gloire donc à Allan Kardec, à qui revient le mérite d'avoir le premier écarté pour nous le voile qui dérobait à nos regards nos destinées supra-terrestres et de nous avoir fait connaître l'au-delà de cette existence !

Nous discutions il y a quelques jours avec un de nos bons amis de la capitale, et notre entretien roulait sur le spiritisme, dont notre ami est un fervent adepte et un zélé propagateur. Cet ami, pour qui le phénomène spirite scientifiquement constaté a une importance capitale et prépondérante, se lamentait sur la rareté des bons médiums et la pénurie, disait-il, des phénomènes probants qu'ils obtiennent ; au fait matériel souvent si impuissant à vaincre l'incrédulité, se récusant parfois même à l'évidence, nous opposions la philosophie qui charme, console et réconforte, et gagne au spiri-

tisme plus de recrues sincères et dévouées que ne lui en attire la curiosité des amateurs de surnaturel.

Notre ami reprochait à nos groupes, en général, de manquer de méthode dans leurs études, de ne rien produire de sérieux, et pour cette raison de maintenir le monde des savants dans son hostilité contre le spiritisme.

C'est cette appréciation qui, bien qu'elle me parût exagérée, m'a suggéré l'idée d'opposer des faits aux lamentations de notre ami, et d'établir avec preuves à l'appui que les phénomènes spirites, un peu transcendants, ne sont pas aussi rares qu'il le prétend, qu'il suffit pour les obtenir de se placer dans les conditions nécessaires à leur production, au lieu de les négliger, comme on le fait malheureusement trop souvent, ou de vouloir imposer les règles suivant lesquelles le phénomène devra se produire, ainsi que le prétendent parfois messieurs les savants.

Si l'exposé que j'ai l'intention de vous faire aujourd'hui des phénomènes qu'il m'a été donné de constater au *Groupe Amitié* de l'année 1884 à celle de 1890 devait s'adresser à des représentants de la science officielle, je renoncerais à cette tâche, certain d'avance de son inutilité. Lorsque des hommes de génie, des savants de premier ordre tels que les William Crookes, les Russel Wallace, les Robert Hare, les Zœllner, les Paul Gibier, Pezzani, Camille Flammarion, Victor Hugo et tant d'autres ont été traités de rêveurs, de fourbes, de ramollis ou d'hallucinés par leurs savants collègues pour avoir osé affirmer le phénomène spirite, quelle autorité aurait ma faible voix auprès de personnages infatués, à un si haut degré, de leur supériorité, et qui se font volontairement sourds ou aveugles pour ne rien voir et ne rien entendre qui puisse les troubler dans leur siège fait, dans leur arrogante sérénité? Mieux vaudrait savonner la tête d'un nègre pour essayer de le blanchir, même avec du savon de Marseille, que de vouloir forcer l'attention de messieurs les savants offficiels, pour qui la négation de parti pris et un mépris hautain sont des règles de conduite presque absolues à notre égard (1).

(1) Nous sommes heureux d'annoncer que le sévère jugement de notre ami, bien justifié par le passé, peut être frappé d'appel aujourd'hui. — M. de Rochas vient de publier un livre intitulé : *L'Extériorisation de la Motricité*, dans lequel il relate les expériences faites en compagnie de MM. Lombroso, Schiaparelli, Ch. Richet, Ochorowicz, Sabatier, etc. Il y a donc un pas en avant de la part des savants. Dieu veuille qu'ils continuent.

LA RÉDACTION.

Mais c'est à des amis, à des chercheurs de bonne volonté, que je m'adresse ici pour leur dire : Voici ce que nous avons fait, voilà ce que nous avons obtenu; essayez de faire comme nous, et sans nul doute vous arriverez à de pareils résultats, à la condition que vous joigniez au désir de réussir la volonté, la patience, la ténacité même, qui seules permettent de mener à bien les entreprises un peu délicates, — et celle-ci est de ce nombre.

Il ne faut pas espérer obtenir des résultats bien saillants dans une réunion trop nombreuse ; aussi le but de nos sociétés n'est-il pas de montrer aux incrédules des phénomènes extraordinaires, mais de propager, par tous les moyens en leur pouvoir, la consolante philosophie du Spiritisme, d'attirer sur elle l'attention de tous ceux qui doutent, qui souffrent et qui cherchent, leur cœur n'étant pas plus satisfait que leur raison des mythes religieux dont on berna leur enfance; de les mettre sur la voie d'une philosophie positive reposant non sur des données métaphysiques plus ou moins bien fardées, mais sur des faits réels, absolument probants et rigoureusement contrôlés; de les inciter à rechercher et étudier eux-mêmes les phénomènes du Spiritisme afin d'en déduire les conséquences qu'ils comportent et de baser leurs convictions seulement sur leurs expériences personnelles, rien n'ayant à nos yeux autant de poids que ce que nous avons contrôlé nous-même.

Mais, pour arriver à des résultats satisfaisants, probants, il est indispensable de se placer dans les conditions voulues : il faut pour cela créer un cercle restreint de personnes ayant une grande communauté de désirs, de sentiments, étant animées d'une mutuelle sympathie, d'une confiance réciproque. Lorsque dans un groupe établi sur ces bases et composé de huit à quinze personnes au plus, des deux sexes autant que possible, on aura pu réaliser l'harmonie fluidique, l'homogénéité nécessaire, on sera bien près du but poursuivi ; mais il faut, je le répète, une grande assiduité aux séances, beaucoup de régularité, de patience, d'efforts sur soi-même ; il faut encore le concours des Invisibles qui nous assistent, concours sans lequel la production des phénomènes serait impossible ou ne serait qu'un leurre. Mais avec de la bonne volonté, de la bonne foi, l'amour seul de la vérité, ce concours ne fait jamais défaut, nos amis de l'espace étant toujours très désireux de nous témoigner leur sympathie et de nous prouver leur présence lorsque nous les en sollicitons.

(A suivre.) H. SAUSSE.

REVUE DES LIVRES

Traité expérimental de Magnétisme. *Physique magnétique.* Cours professé à l'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage,* par H. DURVILLE. Deux volumes reliés, avec portrait, signature autographe de l'auteur et 56 figures dans le texte. Chaque volume, 3 fr., à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Cet ouvrage, qui comprend deux volumes, est écrit méthodiquement, dans la forme d'un traité de physique ; et, en effet, l'auteur ne parle que de physique. Mais c'est une physique inconnue par laquelle il démontre que le magnétisme — qui est tout différent de l'hypnotisme — s'explique parfaitement par la *théorie dynamique*, et qu'il n'est qu'un mode vibratoire de l'éther, c'est-à-dire une manifestation de l'énergie.

Des démonstrations expérimentales, aussi simples qu'ingénieuses, que chacun peut vérifier, démontrent que le corps humain émet des radiations qui se propagent par ondulations comme la chaleur, la lumière, l'électricité, et qu'elles déterminent des modifications dans l'état physique et moral d'une personne quelconque placée dans la sphère de leur action. L'auteur est très affirmatif sur ce point, car le nombre et la constance des faits lui ont permis de formuler les lois qui les régissent.

Par une méthode expérimentale à la portée de tout le monde, il étudie comparativement tous les corps et agents de la nature, depuis l'organisme humain, les animaux et les végétaux jusqu'aux minéraux, sans oublier l'aimant, le magnétisme terrestre, l'électricité, la chaleur, la lumière, le mouvement, le son, les actions chimiques, et même les odeurs. Il démontre que le magnétisme, qui se trouve partout dans la nature, n'a rien de mystérieux, comme on l'a pensé jusqu'à présent, et qu'il est soumis à des lois que l'on peut réduire à des formules précises.

La théorie, fort simple, exposée dans un style concis, clair et parfois poétique, qui amuse autant qu'il instruit, ouvre des horizons

immenses à l'étude de la physiologie humaine, et trace une voie nouvelle à l'art de guérir en le mettant à la portée de tout le monde.

Les deux derniers chapitres, traitant des *courants* et de la *lumière magnétique*, se recommandent spécialement à l'attention des savants.

Ces faits démontrés, d'accord avec les récentes découvertes faites dans le domaine de la lumière et de l'électricité, font de ce volumineux travail un véritable ouvrage d'actualité, qui, malgré son caractère scientifique, est à la portée de toutes les intelligences.

L'ouvrage de M. Durville, illustré de nombreuses figures inédites qui facilitent encore l'intelligence du texte, est des plus intéressants, car il classe désormais le magnétisme animal, tant controversé depuis trois siècles, au rang des sciences naturelles.

×

Nous donnerons la prochaine fois deux études, l'une concernant le livre d'Aksakoff intitulé : *Animisme et Spiritisme ;* l'autre sur l'Extériorisation de la Motricité par M. le colonel de Rochas.

Pareillement un compte rendu sera fait de tout ouvrage qui sera adressé au bureau de la Revue en double exemplaire.

F. D'OYRIÈRES.

AVIS

Par suite d'une erreur de composition, nous n'avons pu cette fois commencer la publication du roman de notre collaborateur Paul Grendel. Nos lecteurs le trouveront dans le numéro suivant, et ils seront à même d'apprécier le style pur et l'esprit original de notre charmant collaborateur.

La prochaine fois nous publierons aussi une revue de la presse française et étrangère.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours, Imp. G. Debenay-Lafond.

Ouvrages D'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique) contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 40e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestation. Vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50

L'Évangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Prix : 3 fr. 50

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, 1 vol. in-12, 8e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours sur sa tombe par Camille Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le Répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat. Prix : 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la Revue et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Le Livre des Esprits, des Médiums, Ciel et Enfer, en anglais, reliés, 3 vol. Prix : 9 francs chacun.

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 37e édition. Prix : 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18, de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé; vingt exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 60.

Éditions en langues anglaise, portugaise et russe.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste, 15 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent ; par la poste 0 fr. 20 ; vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60.

Œuvres de CAMILLE FLAMMARION

Les Mondes Imaginaires et les Mondes réels, 1 vol. in-12	3 fr. 50
Dieu dans la Nature, 1 fort volume in-12, avec le portrait de l'auteur	4 fr. »
La Pluralité des Mondes habités, in-12	4 fr. »
Voyages aériens, journal de bord en ballon, in-12	3 fr. 50
Récits de l'infini, 11e édition, in-12 Lumen	3 fr. 50
Histoire du Ciel, 1 vol. in-12.	9 fr. »
Les Terres du Ciel, photographies célestes, 400 figures.	5 f.. »

Ouvrages de PAUL GRENDEL

Elfa, roman d'une libre penseuse. Prix : 2 fr. 50.
Blidie.
La famille Desquien.
Une heure d'oubli.
Esprit ancien Esprit nouveau.
Un Mariage fabuleux.
Tante Sébastienne.
Jeanne Georgette.
Eglantine.

Ouvrages pour enfants

La princesse Violette.
Asile des Mécontents publics, chez Hatier et Delagrave
Le Trousseau de la Poupée, pour enfants de 8 à 12 ans. — Hatier.
Michel et Geneviève, livre de lecture.
Résumé de Robinson Crusoé, à l'usage des enfants. — Hatier.

Après la Mort, Léon Denis. Prix : 3 fr.
Pourquoi la Vie? Laurent de Faget.
Recherchons, Gardy.
Les Chrysanthèmes de Marie. — Chaigneau. Prix : 2 fr. 50.
Montmartre. Prix : 2 fr. 50.
La Terre, Evolution de la Vie. 2 Vol., par Emmanuel Vauchez.

Ouvrages de D. METZGER

Le Monde sera-t-il Catholique. Prix : 2 fr. 50.
Médiums et groupes spirites.
La Vivisection, ses Dangers. Prix : 3 fr. 50.
Essai de spiritisme scientifique Prix : 2 fr. 50.
L'Hypnotisme devant la raison. Prix : 1 fr.

Petit Cours de Magnétisme, Rosen Dufaur. Prix : 1 fr.
Les Miracles et le moderne spiritualisme, Alfred Russel Wallace.
L'Extériorisation de la Motricité de Rochas.

Ouvrages de GABRIEL DELANNE

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

Le Phénomène Spirite TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

L'évolution Animique SOUS PRESSE

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue de l'Odéon, 8, à Paris. 5 francs par an.

La Revue spirite, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes. 29, 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, boul. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris. 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale. 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 francs par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts. Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay. Docteur DARIEX. Paris.

L'Avenir de l'Humanité, à Douai.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, nº 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3.50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr.; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Vie d'Outre-tombe, Charleroi, prix 2 francs par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie; Etranger, 13 fr.

El Peregrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

Gulden Gate yy owen flood Building market street à San-Francisco.

La Luz, calle Latéral del Sur à Porto-Rico.

The Progressisto Thumker, J.R. FRANCIS, rédacteur, Chicago (Illinois).

Neue Spiritualistiche Blatter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychisme Studien, menatheche Zeitschrift. Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis, Halbjachritch, 5, Reichsmark.

Ligt of Truth, publié à Cincinnati room 7266 Race St, par G. STROWELL.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83,15, Publishung Hous et Chicago, Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussett (Amérique du Nord), 9 Bosworth 2,50 dollars.

The Medium and Deybreack' Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, ave maria lane E. C. Street, London, (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera ed de San Juan de Estudiente phsicologas 46 rs.

Revista espirita, Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Borgino. 23, Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Réformado, Rio-de-Janeiro.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81. 81-2ª, Lérida (Espagne).

Lux de Salma, à Buenos-Aires.

Constantia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfuegos (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Le Rébus, à Saint-Pétersbourg.

Le Sfinge, à Leipzig (Allemagne).

Vessillo spiritista, Cap. Volpi, à Vercilli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Ssychiamo Revista, Porlagneza. 231, Augusta, Lisbonne.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, Nice du 2 novembre ou du 2 mai. à Tours 25 mars (occultisme).

Lux Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Talliers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou); directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Le Rébus, mensuel. 29, Perspective anglaise. Dr M. PRIBYTKOFF, à Saint-Pétersbourg (Russie).

Sphinx, revue mensuelle. Directeur, A. J. RIKO, La Haye (Hollande).

Norgendœnringen, mens, Skien (Norvège).

Proceedings of the Society for psychical Researeh. revue trimestrielle, chez KEGAN Paul, FRENCH, TRUBNER et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Borderland, importante revue de 96 pages, trimestrielle, dirigée par M. STEAD, 125, Fleet-Street E. C. London. 2 fr. 50 le numéro à Paris.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par M. W. WALLIS, 73a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Tinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. HASDEN. Str. Berzei, 59, à Bukarest (Roumanie).

Tours. Pap. et Imp. G. Debenay-Lafond

LES RAYONS X

ET LA DOUBLE VUE DES SOMNAMBULES ET DES MÉDIUMS

(Suite)

RADIATIONS OBSCURES PHOTOGÉNIQUES

Mais voici, avec M. Becquerel, que nous pouvons aller plus loin encore; il n'est plus même besoin de radiations visibles pour impressionner les plaques photographiques, malgré les obstacles interposés. Certaines substances, en effet, n'émettent pas seulement des radiations pendant le temps où elles répandent des lueurs, mais aussi quand, depuis longtemps, elles ont cessé de briller. Le sulfate double d'urnyle et de potassium cristallisé est dans ce cas : il ne luit qu'un centième de seconde après l'insolation; cependant, il continue pendant plusieurs jours à demeurer actif, et on peut s'en servir comme source de rayons photogéniques.

M. Becquerel réussit, en l'employant, à photographier une médaille en aluminium cachée par du papier noir.

Il y a mieux : certains corps, les sels d'uranium en particulier, émettent de ces radiations invisibles sans qu'il soit pour cela nécessaire qu'ils deviennent phosphorescents. Le nitrate d'urane, fondu et ayant cristallisé dans l'obscurité, est aussi actif que les cristaux du même sel exposés à la lumière.

D'après M. Vitoux (1), les radiations émises par les substances phosphorescentes traversent les corps opaques beaucoup plus rapidement que ne le font les rayons X; ainsi, au contraire de ces derniers, les radiations de phosphorescence ne sont pas arrêtées par les lames métalliques de platine, de cuivre, par des plaques minces de quartz, etc.; de même, il est facile de constater, au moyen de l'électroscope, qu'elles agissent plus rapidement pour décharger les corps électrisés. Ces radiations diffèrent des rayons X par des caractères absolus : car elles sont capables de se réfléchir et de se

(1) Vitoux, *Les Rayons X.*

réfracter, alors que les rayons de Rœntgen se propagent toujours en ligne droite.

LA LUMIÈRE NOIRE

Les expériences de M. le Dr Lebon établissent la présence de radiations obscures, capables de traverser les corps opaques, dans toutes les sources lumineuses : telles que la lumière du jour, d'un bec de gaz, d'une lampe à pétrole, etc.

Voici, d'ailleurs, ce que M. Lebon dit à ce sujet :

« Dans un châssis photographique positif ordinaire, introduisons une plaque sensible, au-dessus d'elle un cliché photographique quelconque, puis au-dessus du cliché, et en contact intime avec lui, une plaque de fer couvrant entièrement la face antérieure du châssis. Exposons la glace, ainsi masquée par la lame métallique, à la lumière d'une lampe à pétrole pendant trois heures environ. Un développement énergique et très prolongé de la glace sensible, poussé jusqu'à entier noircissement, donnera une image du cliché très pâle, mais très nette par transparence. »

On pouvait attribuer l'impression photographique à la lumière emmagasinée par le cliché et qu'il restituerait à l'état de vibrations obscures, comme cela se produit dans certains cas que nous montrerons tout à l'heure, mais une expérience directe va nous prouver qu'il n'en est rien.

Prenant une médaille d'aluminium, métal très transparent pour la lumière noire, il la dispose, en guise de cliché, devant une plaque sensible. Or, au développement de ladite plaque, l'image révélée *fut celle de la face de la médaille qui se trouvait tournée vers la source lumineuse.*

Ces rayons, qui traversent les métaux beaucoup plus facilement que les rayons X, sont cependant arrêtés par une mince feuille de papier noirci et, de plus, ils se propagent à la surface des corps qui sont conducteurs pour eux, comme le font les ondes électriques.

RÉCAPITULATION

Nous demandons pardon au lecteur de l'aridité de cet exposé, mais il était indispensable, afin de mettre en évidence les moyens multiples dont on dispose aujourd'hui pour obtenir des radiographies à travers les corps opaques. Nous avons :

1° Les rayons X émanés de la fluorescence du tube de Crookes ;

2° — ultra-violets qui traversent une lame d'argent ;

3° Les rayons dus à l'effluve électrique ;
4° — de la foudre ;
5° — dus aux radiations phosphorescentes, fluorescentes et obscures ;
6° — de la lumière noire.

NATURE DES RADIATIONS PHOTOGÉNIQUES

Il n'entre pas dans notre sujet de rechercher la nature de ces rayons, et la place qu'ils occupent dans l'échelle des manifestations de l'énergie. Nous n'avons pas une compétence suffisante pour prononcer entre les diverses hypothèses qui ont été mises en avant pour expliquer ces curieux phénomènes ; il nous suffit d'avoir montré qu'ils existent, dès lors nous avons une base solide dans la recherche que nous avons entreprise de l'explication de la double vue des médiums et des somnambules.

Nous dirons simplement que, jusqu'alors, on n'a pu établir d'une manière certaine le mode vibratoire de ces radiations. L'auteur de leur découverte suppose que, tandis que la lumière que nous connaissons vibre transversalement, à la manière des ondes à la surface de l'eau, les rayons X vibrent longitudinalement, comme l'air d'un tuyau d'orgue.

En tous cas, qu'ils vibrent en long ou en travers, on sait, par les expériences de M. Sagnac, que leurs vibrations sont au moins dix à quinze fois plus rapides que celles de la lumière violette, celle des lumières visibles qui vibre le plus rapidement, et dont le nombre de vibrations par seconde se chiffre par *trillions*. L'imagination, écrasée par un tel chiffre, ne marchande plus pour un zéro ou deux de plus ajoutés à un tel chiffre (1).

Somme toute, il est acquis qu'il existe, dans la nature, des radiations imperceptibles pour l'œil normal, qui sont capables de traverser tous les corps opaques et qui possèdent des propriétés telles, qu'elles peuvent, après avoir franchi ces obstacles, impressionner un écran fluorescent ou une plaque photographique. Il ne faut pas oublier, en effet, que ces radiations ne sont pas une invention, mais bien une découverte, c'est-à-dire qu'elles ont toujours existé dans la nature et que notre ignorance seule nous les avait cachées jusqu'alors.

(1) E. Bouty, *Les Rayons X. Revue scientifique*, page 616.

L'électricité, aussi, a été longtemps ignorée, on ne savait pas qu'elle réside dans tout ce qui nous environne, mais on est arrivé, par des procédés divers, à s'en rendre maître, et elle est aujourd'hui dans nos mains un instrument docile et obéissant. Les forces naturelles sont variées à l'infini dans leurs manifestations. Nous n'en connaissons encore qu'un tout petit nombre, mais il n'est pas douteux que de patientes investigations ne nous en fassent découvrir une plus grande quantité, à mesure que nos méthodes de recherches se perfectionneront.

Toutes ces radiations, qui ont la propriété commune de traverser les corps opaques, ne sont pas identiques, elles présentent des divergences que nous avons signalées au passage, mais elles sont, en quelque sorte, de la même famille, et de même que les différents rayons qui composent la lumière blanche ont des caractéristiques spéciales qui en font des vibrations distinctes, de même ces rayons X qui émanent du tube de Crookes, de l'effluve électrique et des corps phosphorescents, bien que différents, peuvent être rangés dans la même classe.

TOUS LES CORPS ÉMETTENT DES RADIATIONS OBSCURES

Les recherches si remarquables de M. Becquerel ont montré, nous l'avons vu, que certains corps, tels que les sels uraneux, sont capables d'emmagasiner des rayons obscurs, qu'ils restituent ensuite. Mais sont-ils les seuls à jouir de cette propriété ? Nous ne le croyons pas, et il y a de bonnes raisons pour supposer que tous les corps qui ont été soumis à l'action de la lumière en conservent une empreinte indélébile. S'il est vrai, comme semble l'établir M. Lebon, que toute lumière possède des rayons noirs, nous pourrons comprendre qu'un corps qui a été exposé au soleil puisse ensuite rayonner une partie de l'énergie qu'il a reçue, sous forme de vibrations obscures.

Il y a mieux que des suppositions pour établir cette manière de voir.

Vers 1840, les découvertes de Daguerre appelèrent l'attention du monde savant sur la reproduction des images au moyen de la lumière. Dans une note significative du professeur Mœser, présentée à l'Académie le 29 août 1842, par M. Regnault, il était dit entre autres choses :

... 9° Tous les corps rayonnent de la lumière, même dans l'obscurité.

... 11° Les rayons émanés des différents corps agissent comme la lumière sur toutes les substances.

... 13° Deux corps impriment constamment leur image l'un sur l'autre, *même lorsqu'ils sont placés dans une obscurité complète*.

M. Mœser rapporte que le sculpteur Rauch a vu naître sur l'intérieur d'une glace, placée, pendant un grand nombre d'années, devant une gravure d'après Raphaël, mais sans être en contact avec la gravure, la reproduction exacte du tableau. Le professeur allemand répéta l'expérience au moyen d'une planche gravée placée à 2/10 ou 3/10 de ligne d'une glace. Au bout de neuf jours, l'image était parfaitement visible sur la glace. Il a obtenu les mêmes résultats en remplaçant le verre par des plaques de cuivre, de zinc, de laiton et d'or. Il faut avoir soin de souffler sur la glace pour voir apparaître ces desseins.

M. de Humbodlt confirme à l'Académie que les expériences de M. Mœser sur la formation des images dans l'obscurité, au contact, et à petite distance, ont été répétées avec plein succès à Berlin par M. Aschersohn, en sa présence, et devant l'astronome Enke.

Bréguet vint apporter son contingent d'observation :

« Tout le monde sait, dit-il, que, lorsqu'on ouvre le fond d'une montre, on aperçoit un second fond appelé *cuvette*, sur lequel est gravé le nom du fabricant. Ce second fond est placé très près du premier ; il y a entre eux l'épaisseur d'un dixième de millimètre, tout au plus ; eh bien ! nous avons eu souvent l'occasion de voir, sur le fond, l'image renversée et très distincte du nom gravé sur la cuvette. »

Le physicien Masson relate aussi l'expérience suivante :

Après avoir mis — dans l'obscurité — diverses pièces de monnaie sur une plaque daguerrienne, il fit communiquer plaques et pièces avec les deux pôles d'une pile sèche ; la plaque daguerrienne, après avoir été soumise aux vapeurs mercurielles, donna une image parfaite des pièces de monnaie, absolument comme si cette image eût été prise normalement dans la chambre noire. Souvent même, dit-il, le simple contact, sans pile, avait suffi. Dans ces expériences, ce sont les rayons obscurs, restitués par les corps exposés à la lumière, qui produisent l'action photogénique. Des recherches récentes mettent ce point hors de doute.

M. Zenger, directeur de l'Observatoire d'astronomie physique de

Prague, a découvert un procédé qui lui permet d'obtenir des photographies du ciel avec un temps de pose très petit. Il verse sur une lame de verre du phosphore de Balmain, le laisse dessécher à l'abri des poussières, et s'en sert comme d'une plaque sensibilisée; ensuite, l'impression produite est transportée sur le papier, ou sur une plaque au gélatino-bromure, par une exposition dans la

FIG. N° 1 (1)

Photographie des bords du lac de Genève, obtenue par M. Ch.-V. Zenger, vers minuit; pose, 5 minutes.

Les radiations obscures, restituées par tous les objets exposés à la lumière du jour, impressionnent la plaque photographique, comme les rayons lumineux eux-mêmes.

chambre noire, prolongée pendant des heures et même des jours entiers; et l'on parvient ainsi à reproduire, après une première pose très courte, tous les objets visibles ou invisibles aux télescopes.

Cette méthode appliquée aux corps terrestres donne d'excellents résultats. Ainsi en 1884, dans la nuit du 17 mai, à Prague, le ciel était couvert. M. Zenger, de la terrasse de son Observatoire, réussit à obtenir des images assez bonnes des tours et des édifices envi-

(1) Gravure extraite du livre : *Les Rayons X*, Chamuel, éditeur.

ronnants. Plus tard, en perfectionnant la méthode, les résultats furent encore plus surprenants. De Genève, il prit à minuit une photographie représentant les bords du lac Léman et le Mont-Blanc.

« Me trouvant à Genève, j'observai, durant une journée très chaude du mois de septembre, que le Mont-Blanc restait visible jusqu'à dix heures et demie du soir, longtemps après le coucher du soleil, et qu'il était illuminé d'une lumière jaune verdâtre, assez semblable à celle montrée par les tubes de Crookes. Je mis au point sur le Mont-Blanc, et j'attendis que la dernière lueur ne fût plus visible dans la très forte jumelle dont je me servais. J'exposai alors sur une plaque au collodion, fluorescente, colorée à la chlorophylle, et, vers minuit, j'obtins une vue assez distincte du sommet et de la chaîne environnante. » (Voir fig. 1.)

Suivant M. Zenger, et c'est là le point important pour nous, la restitution des rayons obscurs est toujours accompagnée d'un phénomène de fluorescence : dès lors, nous pouvons affirmer qu'il y a production de rayons X, et comme tous les corps émettent des radiations obscures, ils émettent en même temps des rayons capables de traverser les corps opaques.

Il est bien évident qu'il y a des degrés très divers dans cette émission : les sels d'urane, par exemple, sont des plus énergiques, alors que d'autres corps en émettent à peine ; la chose essentielle était de savoir que tous les corps sont des foyers plus ou moins actifs de radiations photogéniques invisibles, pouvant s'accompagner de rayons X, dus à la phosphorescence obscure. Ce point bien établi, nous allons examiner quelles sont les conséquences qui en résultent.

L'ŒIL

Il est incontestable que si nous ne voyons pas les rayons X, c'est simplement parce que les humeurs de l'œil les absorbent avant qu'ils parviennent à la rétine. MM. Dariex et de Rochas ont établi ce point dans une note récente à l'Académie.

Regnault a démontré, déjà, que les milieux oculaires ont la propriété d'arrêter, *au moins en partie,* les rayons ultra-violets que peut contenir la lumière qui pénètre dans l'œil, et M. Janssen a constaté, par des mesures nombreuses et précises, qu'il en est de même pour la presque totalité de la chaleur rayonnante obscure qui accompagne toujours la lumière en quantité considérable. C'est pourquoi nous ne percevons pas, sous forme de lumière, la par-

tie obscure du spectre, en deçà du rouge et au delà du violet. L'œil normal est donc réfractaire à l'enregistrement des vibrations trop rapides qui pourraient endommager les tissus si délicats de la rétine mais il existe des cas où son pouvoir est accru par certains

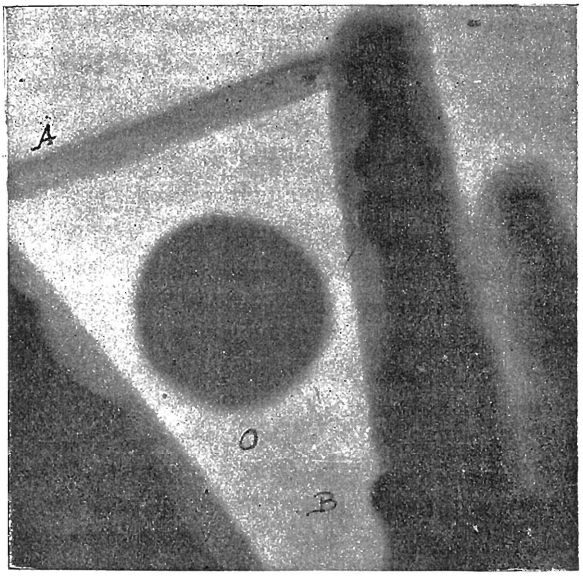


FIG. N° 2 (1)

Imperméabilité des humeurs de l'œil.
O. — Œil de porc ;
B. — Bague en or entourant le doigt ;
A. — Règle en bois de 15 millimètres d'épaisseur.
La photographie montre que les milieux de l'œil sont moins perméables pour les rayons X que le bois de la règle et la chair des doigts de la main, ce qui explique pourquoi notre œil ne peut les percevoir. (D'après une photographie de MM. de Rochas et Dariex.)

procédés, et alors il lui devient possible de voir ce qui reste obscur pour un œil habituel.

Il en est de même pour l'étendue de la vision, qui est très variable chez les individus, suivant qu'ils sont myopes ou presbytes, mais qui, pour tous, peut être augmentée considérablement au moyen du télescope, pour permettre l'investigation des profondeurs du ciel, ou par le microscope, pour pénétrer jusque dans les plus petits détails des organismes invisibles à l'œil nu.

(1) Gravure extraite du livre : *Les Rayons X*, Chamuel, éditeur.

Même à l'état normal, l'exercice développe puissamment l'acuité du sens visuel. Les sauvages ont sur nous une incontestable supériorité à ce point de vue, car souvent leur vie dépend de la finesse de leur vue. Un marin découvre une voile à l'horizon ou signale la terre, alors que les passagers sont encore longtemps avant de rien distinguer. Eh bien ! la vision des rayons obscurs peut s'acquérir par une éducation de l'œil, au moins pour certaines personnes, auxquelles on a donné le nom de *sensitifs*.

LES SENSITIFS (1)

Vers le milieu du siècle, un savant autrichien, le baron de Reichenbach, découvrit que certaines personnes, après avoir séjourné pendant plusieurs heures dans une obscurité absolue, voient comme un brouillard plus ou moins lumineux, non seulement les radiations, obscures pour nous, de l'électricité statique ou dynamique, mais encore les effluves qui s'échappent des aimants, des cristaux, des plantes, des animaux et du corps de l'homme.

Ces expériences ont été reprises par M. le colonel de Rochas et le professeur Durville (2), qui les confirment et les précisent par des observations nouvelles.

Comme le sujet est important, citons quelques extraits des *lettres odiques et magnétiques* du baron autrichien.

« Conduisez un sensitif dans l'obscurité, prenez avec vous un chat, un oiseau, un papillon et plusieurs pots de fleurs. Après quelques heures d'obscurité, vous l'entendrez dire des choses curieuses : les fleurs sortiront de l'obscurité et deviendront perceptibles ; d'abord elles sortiront de l'obscurité générale sous la forme d'un nuage gris isolé, plus tard il se formera des points plus clairs, à la fin chaque fleur deviendra distincte, et les formes apparaîtront de plus en plus nettement... Mais, sans lumière, on ne peut rien voir dans l'obscurité ; il faut la présence de la lumière pour apercevoir la plante avec une telle évidence qu'on peut non seulement en reconnaître les formes, mais encore la couleur. D'où vient cette lumière ? Elle sort de la plante elle-même qu'elle éclaire : germes, anthères, pistils, corolles, tige, tout apparaît finement

(1) De Rochas, *Le Fluide des Magnétiseurs*. Précis des expériences du baron de Reichenbach sur ses Propriétés physiques et physiologiques. Carré, éditeur.

(2) Durville, *Traité expérimental de magnétisme*, pages 284 et suivantes. Librairie du Magnétisme, 33, rue Saint-Merri.

illuminé, on peut même apercevoir les feuilles, quoique plus sombres...

« Votre papillon, votre chat, votre oiseau, tous apparaîtront de même dans l'obscurité, certaines parties de ces animaux deviendront lumineuses. Bientôt le sensitif déclarera qu'il vous voit vous-même... Fixez son attention sur vos mains : d'abord elles auront une faible ressemblance avec une fumée grise, ensuite elles ressembleront à une silhouette sur un fond faiblement éclairé, enfin les doigts paraîtront avec leur propre lumière ; il verra à chaque doigt un prolongement luisant qui pourra parfois paraître aussi long que le doigt lui-même. Le corps entier se dessine d'une lueur bleuâtre à droite et jaune rougeâtre à gauche. »

Ces phénomènes se produisent parfois fortuitement. Voici une observation du docteur Baraduc (1) qui est fort intéressante à cet égard :

« Un hasard m'a permis de voir distinctement des lueurs sur tout le côté gauche de mon fils âgé de douze ans, le 22 août 1891, à Luc-sur-Mer, alors qu'en pleine nuit, dans un rêve agité, il croyait avoir pêché un homard, et le brandissait debout sur son lit en disant : « Je le tiens ! » la nuit étant complètement obscure et pluvieuse, sans lumière dans la pièce. J'observais un instant : rien à droite; mais tout le long du côté gauche, de la face, du nez, du menton, des bras, courait une phosphorescence d'un blanc un peu jaune, plus marquée sur toutes les parties saillantes, qui s'éteignit au bout d'une minute, lorsque je réveillai l'enfant de son cauchemar. »

Ces phénomènes de luminosité n'ont rien qui doive nous surprendre, puisque nous savons, par la physiologie, que le corps est un champ d'actions chimiques ininterrompues. Toutes les opérations vitales, dont le jeu est incessant, ont pour résultat de produire sans cesse des réactions qui engendrent de la lumière, de la chaleur et de l'électricité. Car, ainsi que l'énonçait Grove en 1843, quand un mode de l'énergie est produit, tous les autres le sont simultanément. Jusqu'alors on n'avait constaté expérimentalement que les manifestations thermiques et électriques, la méthode de Reichenbach met en évidence la manifestation lumineuse, sous forme de phosphorescence organique. A son tour, d'après l'observation de M. d'Arsonval, celle-ci engendre des radiations capables de traverser des corps opaques, témoin l'expérience suivante faite par Reichenbach :

(1) Dr Baraduc, *La force vitale*, page 86.

« Un de mes sensitifs, dit-il, attendait dans la chambre noire le moment où sa puissance visuelle aurait atteint l'intensité maximum. A côté de lui, séparé par une cloison en briques, se trouvait un pupitre sur lequel je m'occupais en l'attendant. Cette personne ne fut pas peu étonnée d'apercevoir, sur le mur derrière lequel je me trouvais, *une silhouette qui se découpait brillante*, et qui reproduisait exactement tous mes mouvements. Un escalier, ménagé dans un autre bâtiment, conduisait dans la chambre obscure, et cela tout contre le mur qui séparait les deux corps de logis.

« Si, pendant qu'une personne bien sensible restait dans l'obscurité, je me déplaçais sur cet escalier, *elle voyait mon image se mouvoir sur la face intérieure du mur*. D'autres sensitifs voyaient, lorsque quelqu'un se promenait au-dessus de la chambre, une tache lumineuse prendre naissance à chaque pas. Une sensitive, couchée dans une pièce très obscure, voyait des taches ovales lumineuses se produire sur le plancher de sa chambre. Elle s'en effraya, et lorsqu'on regarda la chose de près, on se rendit compte que l'apparition de ces taches coïncidait avec le mouvement d'une personne habitant la chambre de dessous. »

Ici, l'analogie est frappante avec l'expérience de Becquerel obtenant la photographie, à travers les corps opaques, par la phosphorescence :

L'œil du sujet représente la plaque photographique ; le corps de Reichenbach, l'objet phosphorescent, et le mur figure l'écran.

Première conclusion : Certaines personnes, sans autre préparation que le séjour dans l'obscurité, peuvent voir, sous forme de sensations lumineuses, les radiations obscures qui émanent des êtres vivants, des cristaux, des aimants et de la pile. Parfois ces radiations sont capables de traverser les corps opaques, et de dessiner une silhouette brillante que l'on peut suivre dans ses mouvements.

VISION DES RADIATIONS OBSCURES EN PLEIN JOUR

Si nous pouvions agir sur l'œil, de manière à le modifier favorablement, il pourrait voir ces radiations qui lui échappent. Parfois, ce changement se produit naturellement. Dans sa *Physiologie de la vue,* Helmhotz a signalé l'aptitude que l'homme acquiert, sous l'influence de la fièvre, à percevoir certaines couleurs, certaines radiations lumineuses qui échappent à l'œil normal ; il donne dans son livre des preuves nombreuses et remarquables de cette hyperacuité

visuelle. Mais nous pouvons, heureusement, disposer d'autres moyens pour arriver à ce résultat. M. de Rochas (1) a démontré que les lueurs vues par les sensitifs sont des phénomènes objectifs, et, pour cela faire, il s'est servi d'un sujet hypnotique, car, dit-il, mes études m'ont conduit à reconnaître que :

1° La faculté de la vision, attribuée par les premiers magnétiseurs aux somnambules, n'apparaît en général que dans l'état que j'ai appelé état de rapport, et disparaît quand le sommeil s'approfondit;

2° Chez les sujets très sensibles, on peut déterminer l'état de rapport d'un membre quelconque, et en particulier des yeux, en agissant magnétiquement sur les organes, pendant que le reste du corps reste à l'état naturel;

3° Dans ces conditions, certains sujets acquièrent une hyperexcitabilité momentanée de la vue qui leur permet de voir en pleine lumière les effluves odiques.

M. de Rochas a expérimenté, suivant les principes énoncés, avec un sujet, M. Albert L., ignorant des principes de la physique. En utilisant les lois connues au sujet de l'aimantation par un courant, de la réfraction et de la polarisation de la lumière, il est arrivé à se convaincre que les effluves sont des phénomènes réels, car les changements survenus dans la vue des lueurs odiques, lorsqu'on déplaçait systématiquement les instruments, correspondaient toujours aux résultats indiqués par la théorie.

Mais quel était à ce moment l'état de l'œil ? Y avait-il modification physiologique ?

Le Dr Luys, dans le service duquel s'est trouvé Albert L., a constaté, à l'ophthalmoscope, que, sous l'influence hypnotique, le fond de l'œil présente un phénomème d'éréthisme vasculaire extraphysiologique, et que les vaisseaux sanguins y ont presque triplé de volume.

La vision des effluves se fait bien par l'œil, car si le sujet ferme les yeux il ne voit plus rien.

On n'a pas eu l'idée de soumettre les sensitifs au même examen optique pour savoir s'il y a aussi chez eux une modification physiologique, qui expliquerait leur capacité visuelle, par un changement dans l'organe de la vision; mais ce qui est certain, c'est que nous arrivons à une seconde constatation, qui est la suivante :

(1) De Rochas, *L'Extériorisation de la sensibilité*. Objectivité des effluves. — Ouvrage très bien fait, où la rigueur scientifique s'allie à l'esprit d'initiative d'un chercheur, c'est-à-dire d'un vrai savant.

On peut déterminer chez un sujet, par des manœuvres hypnotiques, un développement anormal du sens de la vue tel : qu'il peut percevoir les effluves invisibles à l'œil ordinaire, et ce résultat concorde avec un changement dans l'état physiologique de l'organe.

LA DOUBLE VUE DES SOMNAMBULES

Nous sommes arrivés insensiblement jusqu'au point culminant de notre sujet. Tout d'abord, il faut établir que la vision à travers les corps opaques est possible, et secondement qu'elle s'opère sans le secours de l'œil.

En semblable matière, il est bon de présenter des affirmations qui soient à l'abri de toute suspicion, étant données la compétence et l'autorité des narrateurs. Voici trois faits empruntés au rapporteur de la Commission nommée par l'Académie de Médecine en 1826.

« Le 12 janvier, la Commission se rassemble chez M. Foissac, où se trouvait M. E. Lacasse, député, et M. Ségalas, membre de l'Académie. M. Foissac nous annonça qu'il allait endormir Paul, que dans cet état de somnambulisme on lui appliquerait un doigt sur chaque œil fermé, et que, malgré cette occlusion complète des paupières, il distinguerait la couleur des cartes, qu'il lirait le titre d'un ouvrage et quelques mots ou lignes indiqués au hasard dans le corps de l'ouvrage. Au bout de deux minutes de manœuvres magnétiques, Paul est endormi, les paupières étant tenues fermées constamment et alternativement par MM. Fouquier, Itard, Marc et le rapporteur. On lui présente un jeu de cartes neuves dont on brise la bande de papier portant le timbre de la régie, on les mêle, et Paul reconnaît facilement et successivement les rois de pique, as de trèfle, dame de pique, neuf de trèfle, sept de carreau, dame de carreau et huit de carreau.

« On lui présente, ayant les paupières tenues fermées par M. Ségalas, un volume que le rapporteur avait apporté. Il lit sur le titre : *Histoire de France*. Il ne peut lire les deux lignes intermédiaires, et lit sur la cinquième le nom seul : *Anquetil,* qui y est précédé de la préposition *par*. On ouvre le livre à la page 89, et il lit à la première ligne *le nombre de ses...* il passe le mot *troupes,* et continue : *Au moment où on le croyait le plus occupé des plaisirs du carnaval...* il lit également le titre courant *Louis ;* mais il ne peut déchiffrer le chiffre romain qui le suit.

« On lui présente un papier sur lequel on a écrit les mots *agglutination* et *magnétisme animal*. Il épèle le premier et prononce les deux autres. Enfin on lui présente le procès-verbal de cette séance, il en a lu assez distinctement la date et quelques mots plus lisiblement écrits que les autres. Dans toutes ces expériences les doigts ont été appliqués sur la totalité de la commissure de chaque œil, en pressant de haut en bas la paupière supérieure sur l'inférieure, et nous avons constaté que le globe de l'œil avait été dans un mouvement constant de rotation, et paraissait se diriger vers l'objet soumis à sa vision.

« Le 2 février, Paul fut mis en somnambulisme chez MM. Scribe et Brénard, négociants rue Saint-Honoré.

« Le rapporteur de la Commission était le seul membre présent à l'expérience. On ferma les paupières comme dans la précédente et Paul lut dans l'ouvrage intitulé : *Les Mille et une Nuits* le titre, le mot *préface*, et la première ligne de cette préface moins le mot *peu*.

« On lui présenta aussi un volume intitulé : *Lettres de deux amis*, par Madame Campan. Il distingua sur une estampe la figure de Napoléon, il en montra les bottes, et dit qu'il y avait deux femmes.

« *Ensuite il lut couramment les quatre premières lignes de la page 3*, à l'exception du mot *raviver*.

« Enfin il reconnut, sans les toucher, quatre cartes qu'on lui présenta successivement deux à deux, ce sont le roi de pique et le huit de cœur, la dame et le roi de trèfle. »

Chardel rapporte le fait suivant, qui est caractéristique, car il était tout à fait imprévu (1) :

« La somnambule revenue à elle (elle venait d'avoir une syncope) me demanda de l'eau. J'allai sur la cheminée prendre une carafe ; elle se trouva vide, je l'emportai pour la remplir dans la salle à manger, où j'avais remarqué une fontaine filtrante ; je tournai le robinet, l'eau ne vint pas ; cependant la fontaine était pleine, j'imaginai qu'il fallait déboucher le robinet, et je me servis d'un rotin que je fendis : l'eau n'arriva pas davantage. Je supposai alors que le conduit aérien du réservoir était obstrué, et, comme il était fort étroit, il fallut de nouveau fendre le rotin pour l'introduire ; mais je n'eus pas plus de succès. Je pris enfin le parti de revenir avec une

(1) Chardel. *Esquisse de la nature humaine expliquée par le Magnétisme animal.*

carafe pleine d'eau non filtrée. Ma somnambule était encore dans l'attitude où je l'avais laissée.

« Elle m'avait constamment vu, elle avait suivi tous mes mouvements et me les rapporta sans omette une circonstance ; cependant il se trouvait entre elle et moi le salon et deux murs, et ma conduite contenait une foule de détails qu'on ne pouvait imaginer. »

Lafontaine raconte l'expérience qui suit, pour montrer que la transmission de la pensée n'a rien de commun avec la vue à distance proprement dite (1).

« Miss Scotow, marraine de la jeune Georgiana Burton, sourde et muette que j'avais fait entendre, ne pouvait, même en la voyant parler et entendre, croire que ce fût le magnétisme qui avait produit ce merveilleux effet, le magnétisme auquel elle ne croyait pas.

Je lui proposai, pour la convaincre, de la magnétiser elle-même, elle y consentit : en sept à huit minutes elle fut plongée dans le sommeil, et quelques instants après le somnambulisme se déclara.

« Après avoir répondu à diverses questions, tout à coup elle s'écria : — Oh ! mon Dieu ! que de monde, que d'hommes ! Ils parlent vivement, oh ! ils se disputent, oh ! les lumières s'éteignent, ils se sauvent tous.

« A mes questions : où vous trouvez-vous ? Elle me répondit : je ne sais!— Est-ce à la chambre des pairs, des lords, des communes, des députés? — Non, non, je ne sais. — Est-ce une réunion politique où l'on discute le renversement du gouvernement? — Non, non ! — Mais enfin où êtes-vous? Dans quel quartier? — Je ne sais, mais c'est près d'un pont, il y a quelques boutiques dessus. — Bien, c'est le Pont-Neuf. Après ? — Dans la rue qui suit le pont, se trouve à droite une petite rue étroite. (Il est à remarquer que cette dame était à Paris depuis deux jours et n'avait pas été dans le quartier.) C'est dans une maison dont la porte donne dans une cour, puis il y a une grande salle dans laquelle tous ces hommes sont réunis ; oh ! je les vois, on rapporte des lumières, ils causent, ils sont plus calmes !

« Voulant savoir ce que pouvait être cette réunion, et où elle avait lieu, j'insistai pour que la somnambule se transportât à l'un des bouts de la rue pour voir le nom écrit sur le mur.

« Elle chercha sans en trouver : elle se dirigea de l'autre côté, et elle n'aperçut qu'un D et un A, ce qui était exact.

(1) Lafontaine, *L'Art de magnétiser*, page 106.

« Le lendemain j'allai à la recherche de la rue indiquée, et je reconnus que c'était la petite rue d'Anjou qui aboutit a la rue Dauphine.

« En effet, toutes les lettres étaient tombées d'un côté, et à l'autre bout de la rue il ne restait que le D et l'A ; toutes les autres étaient également détachées. Je reconnus la porte, et je demandai au concierge s'il y avait des réunions dans cette maison. Il m'apprit qu'une société qui s'occupait de sciences, donnait ses séances dans une grande salle, où il y avait eu la veille une réunion fort agitée, parce qu'il s'agissait de nommer un président. A ma demande s'il n'y avait pas eu de bataille, il me répondit négativement, mais que le lustre en tombant avait occasionné une panique, et que tout le monde s'était sauvé.

« Il est impossible d'expliquer comment cette dame, arrivée depuis deux jours à Paris, et qui n'avait pas été de ce côté, put se transporter d'elle-même dans cette séance, dont elle n'avait eu aucune idée dans son état de veille, et dont ni moi ni aucune des personnes présentes n'avions connaissance. »

Nous pourrions multiplier les exemples, car les livres des magnétiseurs fourmillent de témoignages en faveur de la vue s'exerçant sans le secours des yeux, soit pour décrire l'intérieur du corps humain, soit des objets contenus dans des boîtes, soit pour indiquer l'heure à une montre dont le cadran est soigneusement caché, ou donner le nombre exact de pièces de monnaie contenues dans la poche des assistants. L'explication générale de ces phénomènes réside dans la faculté que possède l'âme de pouvoir se dégager, c'est-à-dire de sortir pour un instant de son corps, sans toutefois l'abandonner complètement, car elle y est reliée toujours par un lien magnétique qui ne saurait se rompre sans causer la mort.

LE DÉGAGEMENT DE L'AME

Pour bien comprendre ces faits de vue à distance, en dépit des obstacles matériels, il ne faut jamais perdre de vue que c'est l'âme qui possède la faculté de percevoir, c'est-à-dire de prendre connaissance des impressions reçues par les sens, de manière à les sentir. Autrement dit : l'œil, par exemple, n'est que l'instrument qui enregistre les ondes lumineuses, mais l'âme n'a la sensation de la lumière que lorsque cet ébranlement s'est propagé jusqu'au cerveau, par les vibrations du nerf optique. La meilleure preuve à en donner, c'est que s'il survient une paralysie de ce nerf, les images

extérieures viennent toujours se peindre sur la rétine, mais le malade ne les ressent plus : il est aveugle. Ce n'est donc pas l'œil qui voit, pas plus que l'oreille n'entend. Ce sont des appareils qui recueillent les ondes lumineuses et sonores, mais c'est le moi qui donne aux unes le nom de lumière et aux autres celui de son.

La faculté de sentir appartient donc bien exclusivement à l'âme, et si, momentanément, elle sort de son corps, elle emporte avec elle ce pouvoir, et le corps reste inerte. La question, maintenant, est de savoir si l'âme peut quitter son enveloppe charnelle, et dans quelles conditions.

Le spiritisme a démontré depuis longtemps, par des expériences nombreuses, que l'on peut évoquer l'esprit de personnes endormies, et que le principe animique, se libérant des entraves du corps, peut se manifester presque aussi librement que s'il avait quitté définitivement son enveloppe terrestre. Dans le livre intitulé : *Animisme et Spiritisme,* pages 476 et suivantes, M. Aksakoff cite plusieurs exemples de communications obtenues par des médiums suivant le mode habituel, mais provenant de personnes endormies, dont le corps était séparé par une grande distance du lieu où se produisait la manifestation.

On pourrait se demander si ces actions à distance ne seraient pas dues simplement à une extension magnétique de l'esprit, à une sorte de rayonnement, qui excluerait le déplacement de l'âme. Nous croyons que cette interprétation du phénomène est peu justifiée, car il est des cas où la présence de l'âme, à l'endroit où son action s'exerce, est indéniable, puisqu'on peut la voir et lui parler. Allan Kardec appelle ce phénomène la bi-corporéïté. D'ailleurs, on peut parfois constater la présence visible et simultanée du corps et de l'âme. Ce fait remarquable était obtenu avec Emilie Sagé (1), dont le double fluidiforme se promenait dans le jardin, alors que son corps était dans la classe, en proie à une invincible somnolence. Depuis que l'attention de membres de la Société de Recherches psychiques s'est portée vers ces études, une vaste enquête a été ouverte par leurs soins, et nous leur devons plus de deux mille observations (2) bien contrôlées. En éliminant de ces documents les récits qui pourraient s'expliquer par l'hallucination, il en reste encore un nombre suffisant pour établir que l'âme peut quitter son corps dans certaines conditions déterminées.

(1) Gabriel Delanne, *Le Spiritisme devant la Science.*
(2) *Les Hallucinations télépathiques.* Traduction abrégée par M. Marillier.

La réalité objective du dégagement de l'âme a été mise hors de doute par la photographie simultanée du corps et de son double fluidique

M. Humber, spiritualiste très connu, photographiait un jeune médium, M. Herrod, dormant sur une chaise, en état de transe. On vit sur le portrait, derrière le médium, l'*image astrale de sa propre personne,* c'est-à-dire de son périsprit, se tenant debout, presque de profil, les yeux fermés, la tête un peu inclinée vers le sujet.

Un second cas *de photographie d'un double,* chez un autre photographe, est constaté par le juge Carter dans sa lettre au *Banner of Light* du 31 juillet 1875 et reproduite dans *Human Nature* de 1875, pages 424 et 425. Enfin, un troisième cas de photographie d'un double est signalé par M. Glandinning, dans *le Spiritualist* n° 234. (Londres, 16 février 1877, page 76.) Le double du médium était resté à une place occupée par ce dernier quelques minutes auparavant (1).

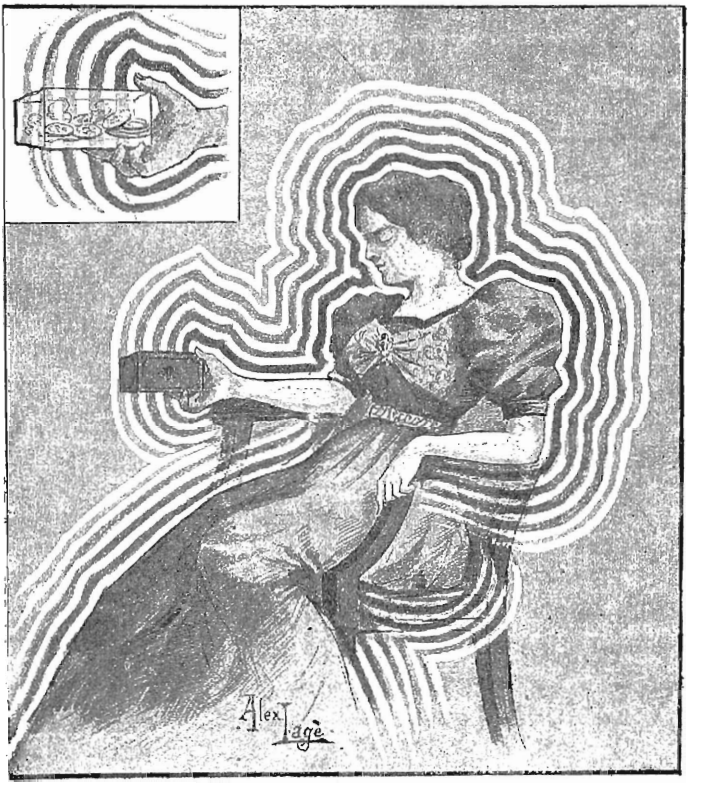
C'est généralement pendant le sommeil que se produit le dédoublement, il y a : dans cet état diminution, de l'activité nerveuse, de sorte que le périsprit est moins fortement attaché à l'enveloppe physique. Les pratiques du magnétisme ont pour résultat de produire, artificiellement, ce qui se passe pendant le repos du corps. Lorsqu'on agit magnétiquement sur un sujet, c'est le système nerveux qui est modifié. Au fur et à mesure que l'action se produit, on constate une diminution progressive de la sensibilité, jusqu'au moment où elle a tout à fait disparu. Parallèlement à cette action, le périsprit subit un dégagement continu, plus ou moins complet suivant l'organisation physiologique du sujet ; chez ceux qui sont très sensibles, le rayonnement fluidique est visible pour un sensitif ; si l'action se continue, le périsprit quitte le corps, et l'âme peut se transporter au loin.

Nous savons que l'enveloppe de l'âme est formée d'une matière excessivement raréfiée qui traverse tous les corps sans éprouver de résistance. Son mouvement vibratoire moléculaire est extrêmement rapide, mais il n'atteint tout son développement que lorsque l'âme a quitté le corps. Pendant la vie, il est toujours plus ou moins ralenti par la force vitale Pendant le dégagement, les sensations de l'esprit se rapprochent beaucoup des nôtres, mais au lieu d'être localisées dans les organes des sens, elles s'exercent par toute la surface du corps fluidique, et avec une finesse plus grande qu'à

(1) Aksakof, *Animisme et Spiritisme,* page 78.

l'état normal. Ces considérations étaient nécessaires pour expliquer la vue sans le secours des yeux.

Prenons le cas d'un somnambule auquel on demande de voir les objets renfermés dans une boîte. L'obtention du phénomène dépend de plusieurs conditions :



FIF. N° 3

Sujet extériorisé : On voit le périsprit qui forme une enveloppe lumineuse autour de la Somnambule.
On peut voir comment le périsprit entre en rapport avec les objets.

1° Il faut que le sujet soit assez sensible pour s'extérioriser, autrement dit, que le périsprit se dégage et entoure le corps de ses radiations. Si ce résultat est produit, en mettant la boîte dans la zone rayonnante, le périsprit entrera en contact avec les objets qui sont contenus à l'intérieur.

2° Nous avons vu par les expériences de Mœser, Aschersohn, Bréguet, Zenger, que tous les corps qui ont été exposés à la lumière émet-

tent des radiations obscures qui impressionnent la plaque photographique, nous savons aussi que ces effluves sont visibles pour de sensitifs, et des sujets dont l'œil est magnétisé ; or, le périsprit est plus sensible que l'œil ordinaire, en raison de son état vibratoire plus rapide : il pourra donc emmagasiner ces effluves obscurs, et par conséquent ressentir une sensation, c'est-à-dire les voir.

Mais cette vision sera plus ou moins nette, suivant la nature des radiations émises par les objets qui sont dans la boîte, et suivant le temps, plus ou moins long, pendant lequel ils y ont séjourné. D'ailleurs, la capacité d'absorption, et par conséquent de restitution des rayons obscurs, n'est pas égale pour tous les corps, de sorte qu'il peut parfaitement se faire que le sujet perçoive les uns, et ne distingue pas les autres.

Nous avons constaté que Reichenbach avait été vu par un sensitif à travers une muraille, c'est que son corps émettait des rayons X, par suite de la phosphorescence du périsprit; il se pourrait qu'il se produisît un phénomène analogue dans le cas de vision à travers les corps opaques. M. de Rochas a montré que, dans le rayonnement qui se fait autour du sujet, il existe des couches lumineuses ; celles-ci ont peut-être une action semblable à celle que Reichenbach produisait, de sorte qu'il y aurait émission de radiations augmentant la facilité de la vision. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, ce que nous savons déjà des propriétés du périsprit et de la lumière obscure restituée pendant la nuit, nous suffit pour comprendre et expliquer la vue à travers les corps opaques.

Cependant cette vision pourra être plus ou moins nette. Si l'on veut bien se reporter à la figure n° 1 du numéro précédent, il est facile de constater que la photographie représente deux pièces vues à travers l'enveloppe en cuir d'une bourse, mais qu'on ne peut distinguer, ni leur couleur, ni les inscriptions qui s'y trouvent.

Si le somnambule, entre les mains duquel on a mis ce porte-monnaie, définit exactement les pièces qui y sont contenues, c'est qu'il est aidé par sa lumière propre, c'est-à-dire par celle dégagée par son périsprit, qui a pénétré ce porte-monnaie. Mais celle-ci sera plus ou moins vive, suivant le degré du dégagement, et suivant aussi l'état physiologique du sujet au moment de l'expérience.

Ces remarques font comprendre les difficultés multiples de ces expériences, et expliquent, dans les récits des magnétiseurs, les exclamations des sujets : «Je ne puis pas voir», «C'est trop difficile», «Je ne distingue pas bien», qu'on y rencontre constamment.

Il est certain que lorsque la production d'un phénomène dépend de conditions aussi nombreuses, il ne faut pas être surpris si on ne peut le reproduire à volonté, même avec un sujet qui l'a obtenu précédemment. La bonne foi des anciens magnétiseurs ne saurait être suspectée, parce qu'ils n'ont pu faire la preuve, à date fixe devant l'Académie, de la vision sans le secours des yeux. Il intervient dans cette expérience trop de facteurs différents pour que l'on soit certain de pouvoir en disposer à sa guise ; c'est pourquoi, dans toutes les recherches où l'être humain est en jeu, il faut faire une large part à l'imprévu. La conviction ne s'acquiert que par une patiente étude qu'aucun insuccès ne décourage.

Nous avons donc constaté :

1° *Que tous les corps émettent des radiations obscures ;*

2° *Que la faculté de voir appartient à l'âme ;*

3° *Qu'elle peut s'extérioriser plus ou moins, c'est-à-dire faire rayonner son enveloppe autour de son corps physique ;*

4° *Qu'elle peut même quitter complètement ce corps ;*

5° *Que son état vibratoire lui permet d'enregistrer les vibrations invisibles des corps, donc de voir à distance, même dans l'obscurité, chaque corps rayonnant une lumière obscure ;*

6° *Qu'elle peut suppléer, parfois, à l'insuffisance de la vision, par sa lumière propre.*

La vision des somnambules à travers les corps opaques peut donc recevoir une explication scientifique. Ces faits, qui passaient pour merveilleux, se comprennent rationnellement, au fur et à mesure que nous connaissons mieux les lois naturelles. Ce sont presque des banalités d'affirmer que les erreurs d'hier sont les vérités de demain, que les sciences d'observation sont toujours sujettes à revision, et que l'absolu n'existe que dans les mathématiques, et encore ! Nous verrons la prochaine fois que les voyants, les extatiques et les médiums sont compris dans la même catégorie que les somnambules.

G. DELANNE.

(*A suivre.*)

Les Destinées de l'âme humaine

(Suite)

Le développement moral, but suprême de la vie, exige qu'on accorde à l'homme antérieur pour ne pas faillir à sa destination toutes les facultés de corps et d'esprit que ce développement suppose. Il existe un *dessein,* un *spiritus rector* dans la nature, qui ne nous permet pas de croire que le monde soit livré au hasard. La nature procède graduellement; il faut donc à l'homme, pour son complet développement, une série indéfinie de générations ou d'existences. Celles qui ont précédé n'ont servi qu'à préparer les voies à celles qui ont suivi, car, pour tout homme sérieux, il apparaît clairement que chaque existence, par son peu de durée, est hors de toute proportion avec la virtualité de l'esprit ou de l'âme.

Il serait en outre bien étrange que, dans l'hypothèse de notre existence, première en date, cette existence eût été préparée par des générations étrangères à l'être qui devrait la fournir. Ce ne serait pas seulement étrange, ce serait injuste pour les êtres de telles générations qui n'auraient travaillé que pour nous, puisque la participation à nos biens présents leur serait refusée. Il y aurait de la sorte pour l'homme actuel une félicité et une perfection autres que celles qu'il se donne lui-même.

L'existence du monde antérieur est fondée sur la voix de la conscience et de la raison. Chaque vie partielle est un stade de la vie universelle, éternelle, qui circule dans toutes les veines de la nature, où les êtres qui l'ont atteint obéissent aux mêmes lois intellectuelles.

Si le trépas est un enfantement à la vie nouvelle, la naissance est le trépas de la vie antérieure. Celle-ci était le germe de la vie actuelle, comme la vie actuelle est le germe de la vie à venir. Ce sont là des phases de l'éternité de la vie. Or, dans la vie éternelle, on ne peut philosophiquement assigner aucun temps qui n'en ait un autre pour antécédent et pour conséquent. Nous vivons plusieurs vies; nous gravissons dans le *cercle des voyages* dont il est parlé dans la philosophie druidique.

Chaque âme incarnée dans ce monde, pour employer un symbole

numérique, représente une valeur affectée de deux signes : un coefficient et un exposant. Je suppose que le coefficient indique le nombre d'existences vécues et l'exposant le degré de progrès accompli ou le mérite acquis dans ces existences. Admettons qu'en venant dans ce monde j'aie pour coefficient 3 et pour exposant 5. Mon frère a pour coefficient 2 et pour exposant 10. Cela signifiera que les deux existences de mon frère valent plus que mes trois existences; qu'elles ont été mieux remplies, puisque le progrès réalisé par lui a été double du mien. La valeur de nos existences ne dépend pas de leur nombre, mais bien du progrès accompli dans chacune d'elles.

L'hypothèse d'une *prédestination* comporte un tel degré d'injustice qu'elle ne vaut pas qu'on s'y arrête. Nous ne recevons que ce que nous avons mérité. Ce sont les bonnes actions d'une existence qui prédestinent l'être qui les a accomplies à une meilleure destinée. Il n'y a pas d'autre prédestination. Il n'y a de réprobation non plus que pour les actions mauvaises lorsque, les sachant telles, elles sont accomplies dans la plénitude de notre libre arbitre.

L'observateur de soi-même et des êtres vivants qui l'entourent peut remarquer autre chose qu'une différence de degré dans l'intelligence des hommes et des animaux; il voit que celle de l'animal est placée au bas de l'échelle par rapport à l'intelligence de l'homme qui connaît seul la moralité. Entre les animaux d'une même espèce et les animaux d'espèce différente, la série est continue sans lacune sensible. La série est également continue dans les races humaines. Mais entre les animaux les plus perfectionnés, réputés les plus intelligents, et l'homme primitif, il existe un *hiatus* profond qu'aucune espèce vivante ne comble. Ici la chaîne des êtres est visiblement rompue, et rien jusqu'à ce jour n'a pu expliquer physiologiquement cette lacune.

Ce que la physiologie n'explique pas, la doctrine palingénésique l'explique. Les lacunes observées, les anneaux brisés de la chaîne de vie, les degrés manquant à l'échelle intellectuelle sont représentés par des êtres plus avancés que l'animal et plus arriérés que l'homme terrestre; ils n'existent pas encore sur la terre, pour des raisons inconnues, qui peuvent être soupçonnées cependant, mais ils sont susceptibles d'y apparaître en un temps donné. C'est à ces êtres inconnus, absents, qu'il conviendrait plus justement de donner la qualification de « candidats à l'humanité » que Buffon donnait aux animaux supérieurs, car ces citoyens des vies antérieures, l'évo-

lution sans *sauts,* comme le dit Leibnitz en parlant des procédés de la nature, devra les amener un jour sur le théâtre où nous figurons présentement nous-mêmes.

Ce point de vue a besoin d'être fortifié par d'autres considérations, car on a le droit de se demander pourquoi la lacune qui brise la série des êtres existe sur une planète, qui non seulement possède des êtres supérieurs à la catégorie de ceux dont nous remarquons l'absence, mais aussi des animaux qui leur sont inférieurs. L'objection ne manque pas de gravité. Les partisans de l'unité de l'espèce humaine diront que l'*hiatus* en question ne sépare pas les êtres de même espèce, mais seulement le règne animal de l'espèce humaine. Cette réponse a peu de valeur, car, au point de vue physiologique, l'animal ne diffère pas ou diffère très peu de l'homme, et il s'agit ici de rendre compte surtout de la différence qui existe entre l'intelligence de l'un et de l'autre.

Essayons une démonstration par l'absurde. Demandons-nous ce qu'il adviendrait au cas où de l'homme à la bête il n'y aurait sur la terre aucune solution de continuité. Les deux règnes, végétal et animal, apparaîtraient dans une indissoluble unité, et dans la même indissoluble unité aussi toutes les espèces animales, y compris l'homme. Celui-ci verrait des frères dans les êtres placés aux degrés inférieurs de l'échelle intellectuelle, lesquels aussi reconnaîtraient des frères parmi les hommes supérieurs. Hâtons-nous de dire que ce seraient des frères ennemis, d'autant plus irréconciliables que la distance qui les séparerait serait plus grande. Les uns ne seraient occupés qu'à se défendre des autres, et l'homme raisonnable et moral se séparerait volontairement d'une promiscuité indigne de lui, comme il se sépare aujourd'hui de la société des animaux, et parfois de la société de ses semblables.

Dans cet état de république, ou mieux d'anarchie, les instincts grossiers, les passions, les vices chercheraient avec brutalité leur satisfaction ; ce serait une guerre permanente de domination, d'extermination, plus sauvage que celle des peuples les plus barbares. La lutte pour la vie serait la loi suprême, l'éternel élément de discorde, l'obstacle invincible à l'accomplissement de la loi morale au développement pacifique de l'intelligence ; il n'y aurait plus de progrès possible, la séparation des classes deviendrait de plus en plus profonde, et nous appellerions en gémissant de tous nos vœux un milieu plus approprié à nos facultés, plus conforme à l'essor de notre esprit et de notre cœur. L'exercice du bien sur cette terre est

certes assez pénible, la société humaine a déjà assez de travail à se préserver des hommes méchants et pervers ; c'est un trait de bonté divine qu'il n'y en ait pas davantage. Donc, ce qui est est bien fait. Notre démonstration non seulement explique, mais elle justifie la lacune qui, de tout temps, a frappé les naturalistes. Avec la doctrine de la pluralité indéfinie des existences, fortifiée et complétée par celle de la pluralité des mondes habités, qui aujourd'hui ne fait doute pour personne, nous rétablissons la chaîne brisée par l'attribution d'un autre habitat aux êtres qui ne méritent pas de figurer encore sur la terre.

Le problème de l'origine de l'âme trouve aussi sa solution dans la pluralité des incarnations.

D'après le système de l'émanation directe, la substance causatrice ou Dieu se multiplierait de mille et mille manières, prendrait mille et mille formes, se décomposerait en une infinité d'âmes ou de forces substantielles, agissant chacune selon les lois de son espèce.

D'après le système de l'émanation indirecte, les âmes inférieures ne procèderaient pas directement de Dieu, mais des âmes supérieures, et l'effet irait en s'affaiblissant à mesure qu'il s'éloignerait de la cause primitive.

Il existe un troisième système enfin, d'après lequel l'âme, quoique essentiellement distincte de Dieu, serait éternelle comme lui.

Ces différents systèmes peuvent être facilement réfutés. Le premier est inconséquent, car la notion de cause première comprend l'unité et l'indivisibilité de Dieu. Le second amoindrit la puissance divine et exagère celle des créatures. Le troisième prouve qu'il n'y a pas plus de raison d'admettre l'éternité de l'âme que l'éternité de toute autre substance faisant partie de l'univers. Ces systèmes contradictoires n'expliquent donc pas la hiérarchie et la coordination des êtres.

Enfin se présente le système de la création, d'après lequel l'âme a un commencement comme substance. Mais, quand a lieu ce commencement? Est-ce dans le temps, par un acte particulier et immédiat de la divinité, ou à l'origine des temps?

Dans ce système, qui exigerait à lui seul toute une dissertation, il répugne que Dieu, en créant le monde, ses lois, les conditions de sa vie et de son développement, ait laissé les âmes dans le néant. Elles doivent être contemporaines de la création de l'univers. Une fois créées, Dieu devait-il les laisser engourdies pendant des siècles

et leur refuser les circonstances favorables à leur développement? Cela ne se comprend guère. Elles ont dû être unies aux germes qu'elles doivent vivifier; et comme les germes sont une formation, puisqu'ils sont composés et qu'ils sont doués de vie, chaque union de l'âme ou monade avec le germe dont elle est l'antéléchie dominante constitue une organisation propre à chaque espèce, un état composé, une *vie antérieure* enfin, qui s'est répétée autant de fois que l'âme a subi l'action des causes secondes. Ainsi, les âmes ne sont pas préexistantes aux germes, ni les germes préexistants aux âmes : toutes les âmes sont données avec la matière et pour l'organisation de la matière.

L'opinion que toutes les âmes ont été créées dès le commencement, qui était celle des origénistes et des priscillianistes, a été condamnée par les conciles de Constantinople et de Braga; cette condamnation ne la rend pas moins respectable. La raison nous dit que c'est de toute éternité que la nature spirituelle a reçu des lois et des facultés conformes à sa destination, comme la nature physique a reçu des lois et des propriétés conformes au plan de l'univers.

La différence des conditions de l'homme frappe tous les esprits. Pour Origène, ces conditions proviennent, comme nous le croyons nous-même, d'existences antérieures : *Nulli dubium ut corpora non principaliter existere, sed per intervalla*. Pour les pythagoriciens, les naissants étaient des âmes qui avaient déjà vécu. L'âme préexiste à la naissance; insécable et indivisible par nature, elle ne se sépare pas de l'âme des parents par voie de retranchement. L'état subséquent de l'être a sa cause dans l'état qui l'a immédiatement précédé; arriver à l'existence, c'est subir un changement, et néanmoins demeurer le même. En somme, la vieillesse de l'âme est inscrite dans la puissance de ses facultés et le degré de progrès moral accompli.

Dans la série de nos états, la mort n'est pas une lacune, c'est une promotion, comme l'a dit le plus grand de nos poètes. Les métamorphoses des insectes suffiraient à prouver qu'un même principe de vie et d'intelligence peut animer successivement diverses formes, jouir de plusieurs existences. Il y a ce flux perpétuel de tous les individus vers une manifestation plus grande; les êtres que nous primons vivent eux-mêmes au-dessus des animaux sur l'honorable frontière des deux règnes.

Nous ne savons de quelles profondeurs nous sommes partis, ni de

quelles élévations nous sommes capables. Tout homme se compose de plusieurs êtres qui n'en font qu'un, mais il renaît toujours avec sa valeur acquise ; si une existence a été mal remplie, incomplète, elle exige une nouvelle existence. Où serait la justice, si l'âme qui a vécu dix minutes sur la terre avait le même sort que celle du vieillard ? L'effort, l'énergie de l'âme, ne peut se développer que dans la lutte contre les obstacles ; or, introduire les obstacles dans la vie, c'est y introduire la souffrance, qui est le creuset où l'âme s'épure. « La tribulation est à l'âme, dit Montaigne, comme un marteau qui la frappe et qui, en la frappant, la fourbit et la dérouille. C'est la fournaise à recuire l'âme. » Et Gœthe dit à son tour : « Celui qui n'a pas mangé son pain arrosé de ses larmes ; celui qui n'a pas passé de tristes nuits assis sur sa couche en versant des pleurs, celui-là ne vous connaît pas, ô Puissances célestes ! »

Ces puissances, il en est d'autres que les heureux qui ne les connaissent pas, ce sont aussi les philosophes qui croient à un univers inconscient, sans ordre moral dans la république des esprits. Proclus a réfuté l'argument : « L'ordre de l'univers, dit le philosophe d'Alexandrie, manifeste une cause ordonnatrice. Si cette cause s'ignore elle-même, elle supposera avant elle une autre cause qui se connaît et à laquelle la première devra d'être cause. Sinon, la cause qui s'ignore serait tout à la fois inférieure à ceux des êtres qui se reconnaissent eux-mêmes, et cependant supérieure à eux, — parce qu'elle les produit, — ce qui est impossible. »

Toutes les preuves, toutes les inductions en faveur de la vie passée se tirent de l'analyse de notre état présent et des attributs de notre âme ; le passé est toujours la raison du présent, c'est le présent qu'il faut bien étudier : « Connais-toi toi-même. » Ce précepte de la sagesse antique est aussi le fond de notre philosophie.

Aucun pouvoir ne peut périr, aucune force se détruire ; la nature ne nous en donne aucun exemple. C'est une contradiction de penser que l'être devienne le non-être ; mais c'en est une aussi de croire que le non-être devienne l'être, parce qu'il semble nous apparaître pour la première fois. L'individualité dans les êtres libres fait partie de leur nature, elle n'est pas un simple mode de l'existence générale et de la substance universelle. L'âme est un principe actif, une force spirituelle pensante, sentante, volontaire ; les transformations de la matière n'atteignent pas son essence impérissable.

La vie antérieure est la raison d'être, le *principium essendi* de la nôtre. Pouvant exister indépendamment du corps, l'âme peut pré-

céder sa formation et survivre à sa destruction. La naissance, comme la mort, n'est autre chose que le développement instantané d'une vie nouvelle, jusque-là cachée dans la vie qui l'a précédée. Preuves métaphysiques, preuves de raison, preuves de sentiment, tout concourt à la démonstration de notre thèse.

IV

ÉTAT DE L'AME DANS LA VIE ANTÉRIEURE. — MÉTEMPSYCOSE ANIMALE. — CONSIDÉRATIONS SUR LE MYTHE DE LA DÉCHÉANCE

Il ne suffit pas de prouver que l'homme a déjà vécu, il faut dire encore ce qu'il était dans sa précédente existence.

Ce qu'il a été ? Mais évidemment ce que nous sommes aujourd'hui, avec une valeur personnelle moindre. N'avons-nous pas dit et répété que le progrès est incessant à travers les transformations dont la nature est susceptible ? Chaque étape parcourue dans la vie ascentionnelle mesure donc la progression de l'être et délimite la sphère de ses attributs. De quelles connaissances disposons-nous maintenant ? De la connaissance de nous-mêmes, puis de la connaissance du monde extérieur, avec lequel nous sommes continuellement en rapport. Le citoyen de la vie antérieure n'a pas de connaissances différentes de celles-là, et il les a plus obscures.

De deux choses l'une : ou notre vie antérieure s'est réalisée sur cette planète, ou sur un monde qui nous est inconnu. Dans le premier cas, les conditions d'existence ont été les mêmes, nous les connaissons. Nos facultés, nos tendances naturelles, notre caractère, nos sentiments moraux nous disent ce que nous avons été. Veut-on savoir ce que nous fûmes, non dans la vie antérieure immédiate, mais dans des temps plus reculés ? On n'a qu'à se reporter à l'histoire de l'homme primitif et inculte des âges préhistoriques. Tout ce que les naturalistes nous ont appris nous révèle ce que nous étions jadis sur le même globe. C'est à des vivants antérieurs, mais qui vivent encore, que se rapportent leurs descriptions, et cet état primitif si justement expliqué, si suggestif, que l'on trouve dans le beau livre d'Edgard Quinet, *la Création*. C'est à ceux qui ont vécu que s'appliquent ces restitutions de la science, et nous avons été ces vivants. Nos portraits sont dans les musées.

Nos vies antérieures furent donc une lutte opiniâtre pour l'exis-

tence. Nous avons déchiré les flancs de la terre nourricière, et c'est au prix de nos sueurs qu'elle a été fertilisée. Ces durs travaux, la nécessité de se défendre contre l'intempérie des saisons et des climats, la société périlleuse des animaux, la difficulté de pourvoir à sa subsistance, l'état de guerre continuel contre nos semblables, nos instincts grossiers, nos passions violentes, tout cela laissait peu de place au développement de l'être moral, à sa culture intellectuelle. Puis, la mort arrivait, entraînant les scories de notre nature imparfaite, et l'on renaissait pour continuer la série des étapes terrestres dans des conditions de moins en moins difficiles. Oui, nous avons certainement été ces hommes primitifs, et, si nous tisonnions au foyer de nos instincts, nous y trouverions, encore mieux que dans les grottes où vivaient les troglodytes, les vestiges de notre passé lointain.

La vie antérieure peut aussi bien s'être réalisée sur une planète inconnue. L'appropriation des fonctions organiques aux milieux, qui est une loi de nature, doit exister dans tous les mondes que l'induction nous autorise à croire habités. Le type humain peut et doit même y être différent, mais l'âme, fille du ciel, substance spirituelle, peut s'accommoder à tous les états de la matière, à toutes les forces de la vie, quelque difficulté que nous ayons à les concevoir différents de ce que nous voyons ici.

Le dogme palingénésique doit-il comprendre la métempsycose animale? Cette question éveille dans l'esprit la grande figure de Pythagore. Platon et Aristote révèrent sa haute sagesse; Porphyre et Jamblique, au déclin du paganisme, l'opposent comme un rempart aux doctrines nouvelles; ses enseignements sont propagés, au XVe siècle, par le cardinal Nicolas de Cusa, et dans l'âge suivant par Jordano Bruno; Leibnitz y voit la plus pure et la plus solide substance de la sagesse des anciens.

L'idée de la métempsycose n'a pas, dans l'histoire ou la tradition, le sens qu'il paraît y avoir attaché lui-même. L'âme ne se dégrade que par le vice et ne s'anoblit que par la vertu; elle n'a pas besoin, pour être punie de ses méfaits, d'entrer dans le corps d'un animal avec lequel ses passions lui donnent le plus de conformité, le corps humain, hélas! suffit à cette fin. C'est là une fiction, un mythe exprimant le fait d'une déchéance morale, un frein pour arrêter les hommes dans l'abus de leur liberté. C'est ainsi que le dogme a été interprété par Timée de Locres, Ovide, et par Hiéroclès, le commentateur des *Vers Dorés* de Pythagore. Dans le langage symbolique de l'École, le mot « homme » signifiait homme de bien, et, par opposition, on

disait que l'homme malhonnête et vicieux était un animal. A la mort, il devenait animal, c'est-à-dire qu'il ne cessait pas d'être lui-même. Le mythe ne faisait pas partie de l'enseignement ésotérique.

Plotin dit qu'il est donné à chaque âme le sort qui lui convient, et qu'il est en harmonie avec ses existences successives. Porphyre dit aussi que le rang et les qualités particulières du corps dans lequel entre l'âme dépendent de sa disposition, et que les facultés de l'âme seraient inutiles si elles sommeillaient toujours dans l'essence incorporelle, sans passer à l'acte qui partout manifeste la puissance. Nous voyons par là que les philosophes d'Alexandrie justifiaient leur croyance par des motifs qui n'étaient pas étrangers à toute considération psychologique, ce que j'ai tenu à faire ressortir.

Quoi qu'il en soit du sens attaché à la métempsycose, la loi du progrès, l'harmonie nécessaire entre l'âme et le corps nous attestent que les puissances de l'âme sont en rapport avec les moyens qui lui sont donnés de se manifester. Ce serait terrible pour l'âme d'animer le corps d'un animal après avoir connu, ne fût-ce qu'un jour, la liberté, la raison, le sentiment, l'amour, la justice, facultés dont elle ne pourrait faire aucun usage utile ni pour elle, ni pour les autres; elle n'aurait ni conscience de sa chute, ni moralité requise pour se relever de son abaissement. Si, par impossible, l'homme ainsi déchu conservait quelques-uns des attributs anciens, ce serait l'anarchie de l'esprit dans sa propre demeure, l'inappropriation des facultés à l'organisme, qui lui seraient imposées. Cette union est psychologiquement impossible.

L'âme s'élève vers le bien par un choix volontaire et d'un mouvement continu, sans que la déchéance soit possible. En tous cas, le voulût-elle, la déchéance ne pourrait être que momentanée, car tout homme désire son bien. Il se peut, ignorant que les adversités sont les moyens les plus propres à le conduire au bonheur, que l'homme le cherche là où il n'est pas;' mais, dès qu'il s'aperçoit qu'il s'est trompé, il revient en arrière, et son propre intérêt le pousse alors à la pratique de la vertu, où finalement il le trouve.

FIRMIN NÈGRE.

(A suivre.)

ÉTUDE SUR LE LIVRE

L'Extériorisation de la Motricité

PAR M. DE ROCHAS

L'apparition de ce livre marque une ère nouvelle pour le spiritisme. Les phénomènes qui y sont relatés sont connus depuis longtemps déjà par les spirites, nulle expérience originale n'a agrandi le champ de nos connaissances, et cependant nous répétons que l'ouvrage qui vient de paraître est l'indice d'une évolution importante dans l'esprit public.

Il n'est pas besoin de beaucoup de lecture pour constater l'indifférence de nos contemporains en tout ce qui concerne les idées philosophiques. En vain des voix autorisées comme celles de Crookes, Zœllner, Wallace, Gibier avaient annoncé la certitude des faits spiritiques ; en vain la Société Dialectique de Londres, qui compte dans son sein presque toutes les illustrations savantes de l'Angleterre, a-t-elle affirmé, dans son rapport, l'existence d'une force psychique liée d'une manière inconnue à l'organisme humain, rien n'a pu déraciner le parti pris des Académies, ni entamer le scepticisme obtus des hommes de science. Heureusement aucun effort n'est inutile dans notre monde, et il arrive un moment où il produit son effet. A force d'entendre affirmer les mêmes résultats, si en dehors des connaissances habituelles, étonnés de l'invincible persévérance des adeptes à réitérer leurs expériences, certains savants ont enfin voulu se rendre compte, par eux-mêmes, de ces manifestations, et les résultats auxquels ils sont parvenus sont de nature à satisfaire les spirites.

Non pas que les expérimentateurs soient enthousiastes, oh ! non, c'est avec étonnement et à leur corps défendant qu'ils consignent leurs observations ; mais ils ont pu voir tant de fois les phénomènes se reproduire, ils ont pu si souvent varier les conditions dans lesquelles on les obtient, ils ont si bien tenu le médium, que force leur a été de reconnaître qu'ils étaient véritablement en présence de faits nouveaux qu'il est urgent d'étudier.

L'importance de ces déclarations n'échappera à personne quand on saura qu'elles émanent d'hommes tels que : MM. Lombroso, l'éminent criminaliste ; Schiaparelli, directeur de l'Observatoire de Milan ; Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine de Paris; M. Sabatier, professeur de zoologie et anatomie comparée à la Faculté des sciences de Montpellier ; de M. Lodge, docteur ès sciences ; de docteurs en médecine comme : MM. Wagner, Ochorowicz, Dariex, etc., sans oublier l'auteur lui-même, bien connu pour ses recherches originales sur le magnétisme. Nous devons donc, tout d'abord, rendre hommage au courage moral de ces chercheurs, nous devons leur savoir gré de la fermeté qu'ils ont montrée à braver les sarcasmes et les haines que suscitent ces recherches, et les remercier hautement de la bonne foi dont ils ont fait preuve. C'est un exempe rare, mais qui, partant de si haut, sera suivi, nous l'espérons, par d'autres investigateurs, car c'est un monde nouveau qui se révèle, et dont les arcanes dévoilés accroîtront la puissance de l'homme dans des proportions immenses.

A mesure que la science se sert d'auxiliaires plus subtils, son champ d'action devient plus étendu. L'emploi de la vapeur se substituant au travail de l'homme et des animaux a décuplé, depuis cent ans, les moyens de production ; l'électricité transporte la pensée dans le monde entier avec la rapidité de la foudre, elle transforme les forces naturelles inutilisées, et nous crée des réservoirs d'énergie inépuisables. Nous pouvons donc augurer que, lorsqu'on saura maîtriser et se servir des fluides, l'homme disposera d'un pouvoir encore plus merveilleux ; les résultats seront incalculables.

La publication du livre de M. Rochas nous montre qu'il existe maintenant une phalange de chercheurs, dès lors nous pouvons être assurés que le mouvement ne s'arrêtera plus ; à nous, spirites, de le suivre attentivement et de montrer que les phénomènes produits ont bien la cause que nous leur attribuons, c'est-à-dire l'existence des Esprits. Il faut nous persuader que les nouveaux venus n'ont pas, comme nous, contrôlé tous les genres de manifestations, qu'ils n'ont assisté encore qu'à un petit nombre d'expériences, presque toujours les mêmes, et dont le caractère, purement physique, ne leur a pas permis de discerner clairement la cause intelligente qui en était l'auteur.

Il faut donc nous attendre à voir attribuer les phénomènes à des forces matérielles encore inconnues, et nous ne serons pas surpris, étant donnés les antécédents des opérateurs, que l'existence

des Esprits ne soit nullement constatée. Nous aurons soin, toujours, de mettre en relief les faits qui nous semblent inexplicables sans l'intervention d'une intelligence, et nous pourrons peut-être arriver à démontrer que ce n'est pas celle du médium ou des assistants.

Le sujet qui a été l'objet d'enquêtes sévères et réitérées pendant dix ans se nomme Eusapia Paladino. C'est une femme d'une quarantaine d'années; la physionomie est sans grand caractère, la chevelure abondante et noire. La taille est basse, l'embonpoint assez considérable; les jambes, relativement courtes, la rendent un peu lourde et maladroite au premier abord; mais, quand elle s'anime pendant les séances, ses mouvements deviennent élastiques, son corps et ses membres prennent de la souplesse. Née près de Naples, dans une obscure famille de paysans, elle obtint les premières manifestations spirites vers l'âge de treize ou de quatorze ans, mais, selon son propre récit, ces séances l'ennuyaient, et elle s'abstint de toute tentative pendant huit ou neuf ans. Ce n'est que vers la vingt-troisième année qu'un fervent spirite, M. Damiani, développa ses facultés médianimiques. A partir de ce moment, elle fut assistée par un esprit nommé John, qui se donne pour l'auteur des phénomènes obtenus.

C'est au professeur Ercole Chiaïa, de Naples, que revient l'honneur d'avoir provoqué l'examen attentif des savants cités plus haut. Dans une lettre écrite à Lombroso, il signala les phénomènes produits en sa présence, et pria l'illustre criminaliste de bien vouloir en constater la réalité. Celui-ci accepta, et ce fut le point de départ des expériences qui eurent lieu en Italie, en France, en Angleterre, en Allemagne et en Pologne.

Chacun sait que pendant les séances où ont lieu des phénomènes transcendants, le médium entre généralement dans un état spécial appelé *transe,* il était donc naturel de rechercher si Eusapia est sensible à l'action magnétique. M. de Rochas relate ainsi les résultats qu'il obtint (1) :

« Eusapia a été souvent magnétisée par le Dr Ochorowicz. Je l'ai priée de me permettre de la soumettre à quelques passes, que j'ai faites d'abord sur sa main; j'ai déterminé ainsi l'extériorisation de la sensibilité, mais quand, après avoir reconnu l'existence d'une première couche sensible sur la peau, j'éloignais mes doigts pour chercher une autre couche, sa main suivait la mienne. Le phéno-

(1) *L'Extériorisation de la Motricité*, pages 17 et suivantes.

mène de la sensibilité se transformait en celui de l'attraction passive. Cette sorte d'attraction était d'ailleurs très fortement développée chez elle, même à l'état de veille, car il m'est arrivé, quand elle était assise, les jambes croisées, avec un pied en l'air, de profiter de ce qu'elle était distraite par la conversation pour approcher mon pied du sien, sans le toucher, le laisser ainsi quelques secondes, puis entraîner son pied et sa jambe, même assez haut sans qu'elle s'en aperçût, en soulevant son propre pied.

« Un jour elle s'est décidée à se laisser endormir en présence de Mme de Rochas. (Elle a été si souvent martyrisée par les savants qu'elle est devenue craintive.) Elle est rapidement parvenue aux états profonds de l'hypnose, et a vu apparaître alors, à son grand étonnement, sur sa droite, un fantôme bleu. Je lui ai demandé si c'était John ; elle m'a répondu que non, *mais que c'était de cela dont John se servait.* Puis elle a pris peur et m'a demandé instamment de la réveiller. »

Il a été établi de même qu'Eusapia est apte à ressentir le transfert et sujette à la suggestion. Pendant les séances, on n'endort pas Eusapia, elle entre d'elle-même en transes quand elle fait partie de la chaîne des mains.

« Elle commence par soupirer très profondément, puis elle éprouve des bâillements, elle a le hoquet. Le visage passe ensuite par une série d'expressions différentes. Tantôt il prend une expression démoniaque accompagnée d'un rire saccadé tout à fait semblable à celui que Gounod donne à Méphistophélès dans l'opéra de *Faust,* et qui précède toujours un phénomène important. Tantôt il rougit ; les yeux deviennent brillants, mouillés... C'est alors que les phénomènes se produisent... Pendant ce temps les jambes et les bras sont dans un état de forte tension, presque de raideur, ou bien éprouvent des contractions convulsives, parfois une trépidation qui s'étend au corps entier.

« A ces états de suractivité nerveuse succède une période de dépression, caractérisée par la pâleur presque cadavérique du visage, qui souvent se couvre de sueur, et l'inertie presque complète des membres : si on soulève sa main, elle retombe de son propre poids.

« Puis les mêmes symptômes se reproduisent alternativement un grand nombre de fois pendant les séances, qui, à l'Agnélas, ne duraient jamais beaucoup plus de deux heures, au bout desquelles Eusapia était complètement épuisée et presque inconsciente ; son visage exprimait alors la fatigue, la souffrance ; elle paraissait

même vieillie. Elle se soutenait à peine et présentait l'apathie la plus complète ; on était obligé de la prendre sous les bras pour la conduire à la salle à manger où on lui donnait quelques réconfortants. »

« Pendant la transe, les yeux sont convulsés en haut, on n'en voit que le blanc. La présence d'esprit et la conscience en général est diminuée ou même abolie ; pas de réponse ou réponse retardée sur les questions. Aussi le souvenir de ce qui s'est produit dans les séances n'existe-t-il chez Eusapia que pour des états très voisins de son état normal, et par conséquent ils ne sont généralement relatifs qu'à des phénomènes de peu d'intensité.

« Souvent, pour aider aux manifestations, elle demande qu'on lui donne de la force en mettant une personne de plus à la chaîne. Il lui est arrivé plusieurs fois, quand je n'en faisais pas partie (1), de me prendre les doigts et de les presser comme pour en extraire quelque chose, puis de les repousser brusquement, disant qu'elle avait assez de force « magnétique » et que ce qu'il fallait maintenant c'était de la force « médianimique ». Dans une des séances de lévitation auxquelles j'ai assisté, un de ses voisins faillit se trouver mal, tellement il se sentait épuisé. »

« A mesure que la transe s'accentue, la sensibilité à la lumière s'accroît. Le simple passage d'une lampe allumée dans une salle voisine dont la porte est entr'ouverte finit par provoquer chez Eusapia de véritables, quoique peu durables, spasmes du corps entier ; elle retourne alors la tête en gémissant et son visage exprime la souffrance. Selon le médium lui-même, la lumière subite lui cause de la difficulté à respirer, des battements de cœur, la sensation de la boule hystérique, l'irritation générale des nerfs, le mal de tête et des yeux, le tremblement du corps entier et les convulsions, excepté quand elle demande la lumière elle-même (ce qui lui arrive souvent quand il y a des constatations intéressantes à faire au sujet des objets déplacés), car alors son attention est trop fortement attirée ailleurs. »

Nous sommes fort bien renseignés maintenant sur l'état du médium pendant les séances, voyons les phénomènes produits.

Il n'entre pas dans notre plan de relater toutes les expériences contenues dans ce gros volume de 500 pages. Nous en prendrons quelques-unes de typiques, qui montreront les conditions dans lesquelles se produisent les manifestations.

(1) C'est toujours M. de Rochas qui parle.

Le médium, à l'état ordinaire, est placé devant une table, chacune de ses mains est saisie par un des savants chargés du contrôle, et l'attention des observateurs se concentre sur un seul point : ne pas lâcher la main qu'il tient, et s'assurer continuellement que c'est toujours la même qu'il a dans la sienne. Les procès-verbaux sont même fatigants à lire, tellement on insiste sur cette condition *sine qua non*. En même temps, les pieds du médium sont sur ou sous ceux de ses voisins, le plus souvent même un des assistants tient ses pieds et ses jambes fortement serrés. A Varsovie, M. Ochorowicz avait construit un appareil dans lequel les pieds étaient enfermés, et qui avertissait électriquement, toutes les fois qu'une tentative se produisait pour les en faire sortir.

Inutile d'ajouter que les salles où se tenaient les séances étaient toujours soigneusement visitées, les fenêtres fermées, ainsi que les portes, et que tous les meubles passaient à l'inspection, de manière à ce que tout le monde vît bien qu'ils n'étaient pas machinés.

Dans ces conditions, à Naples, en 1891, MM. Lombroso, Virgilio, Bianchi, Vizioli, tous gens de grand savoir, furent à même d'assister à des manifestations qui modifièrent grandement leur manière de voir sur le spiritisme.

Dans l'Europe savante, les croyances dans les relations possibles avec l'au-delà sont mal portées : on croit toujours assister aux derniers vestiges de la sorcellerie ; il faut véritablement à un homme de science un grand désir de s'instruire, pour le décider à voir ces phénomènes. Il lui semble qu'il pactise, un tant soit peu, avec le charlatanisme, rien qu'en assistant à ces manifestations, et nous en connaissons pas mal qui, bien que convaincus *in petto*, ne voudraient pour rien au monde que l'on révélât leur croyance intime. Question de courage moral, raison de plus pour nous incliner devant les audacieux qui ne reculent pas devant l'affirmation catégorique.

M. Lombroso publia le récit de ses expériences.

Il fut à même de constater, en pleine lumière : qu'un gros meuble, placé à deux mètres de lui, s'approcha lentement, « comme un gigantesque pachyderme ». Une autre fois, une chaise sauta, d'elle-même sur une table, et retourna spontanément à terre. Dans une autre occasion, c'est une sonnette qui tinte dans l'air sans être agitée par personne.

Mais voici mieux encore. Le banquier Hirsch, qui se trouvait avec les docteurs Barthe et Defiosa, put converser *en français* et *voir* une personne qui lui était chère : elle était Française et morte

depuis vingt ans. De même, le docteur Barthe vit son père mort, et se sentit, à deux reprises, embrassé par lui.

Arrêtons-nous, un instant, pour examiner ces faits. En premier lieu, nous voyons que deux personnes de sexe différent se montrent, qu'elles sont parfaitement reconnues par les assistants avec lesquels elles causent, première constatation : ce n'est pas l'esprit dégagé et matérialisé d'Eusapia qui se manifeste. Nous savons, en effet, par tous les cas observés de dédoublement, de bi-corporéité ou de télépathie, que le corps fluidique reproduit toujours l'aspect physique du corps matériel. Il n'est pas d'exemple, à notre connaissance, qu'un Esprit sorti momentanément de son enveloppe charnelle ait pu prendre une autre apparence que celle qu'il a pendant la vie. Ce phénomène serait aussi étrange que celui d'un homme quelconque qui pourrait, à volonté, transformer son sexe et se présenter avec la ressemblance d'une femme. Mais supposons un instant que cela soit possible, c'est-à-dire que l'enveloppe fluidique d'Eusapia ait pu se métamorphoser en celle d'un homme, où aurait-elle pris le modèle pour opérer ce fantastique travestissement, et surtout de manière à être reconnue par le Dr Barthe comme étant l'esprit de son père ?

Dans le cas du baron Hirsch, d'autres circonstances sont à noter : c'est que l'apparition féminine, reconnue, elle aussi, parle le français couramment, tandis qu'Eusapia en sait à peine quelques mots, d'après l'observation de M. de Rochas (1). Et puis, cette personne, morte depuis vingt ans, s'entretient avec le financier, il faut donc qu'elle fasse allusion à des choses connues d'elle et du banquier. Eusapia ne pouvait, en aucune façon, être au courant d'événements qui se sont produits à l'étranger, loin de son pays, et dans un monde où elle n'a jamais pénétré. Voilà des remarques qui s'imposent, et desquelles on ne peut s'affranchir sans faire violence à la raison. Les savants sont muets sur l'explication de ces phénomènes, et pour cause, car on ne peut les interpréter sainement qu'en admettant l'intervention des individualités invisibles.

Ce sont là des objections insurmontables pour la théorie qui attribue ces apparitions au corps périsprital du médium. Il est beaucoup plus rationnel d'admettre que ce sont les deux Esprits reconnus qui

(1) Ouvrage cité, page 37, note.— « Eusapia a vécu douze jours chez moi, et elle « n'a jamais pu me dire que quelques mots de français, isolés, malgré le désir « évident qu'elle avait de causer avec moi, qui comprends difficilement l'italien. »

sont venus se manifester, en profitant des circonstances favorables qui leur permettaient d'entrer en relation avec leurs amis restés sur la terre. L'illustre Lombroso veut bien, à la rigueur, supposer que les déplacements d'objets sont produits par une extériorisation et une transformation des forces psychiques du médium, encore que cette hypothèse soit difficilement soutenable lorsque cette force caresse ou tire la barbe des assistants ; mais, quant aux apparitions, il n'en souffle mot, et cependant nous voudrions bien savoir comment il pourrait les expliquer.

Le récit du grand savant italien décida un certain nombre de notabilités à examiner les faits. En conséquence, Eusapia fut mandée à Milan en octobre 1892, et dix-sept séances furent tenues en présence d'hommes tels que MM. Schiaparelli, Karl du Prel, Aksakof, le professeur Broffério et M. Charles Richet, auquel nous devons la relation des phénomènes produits.

Cette fois, l'investigation fut encore plus précise. Des appareils enregistreurs notèrent les variations de la force qui agissait sur la table ; elle fut soulevée de 15 centimètres, et le dynamomètre marqua 35 kilog. ; on témoigna le désir de voir l'expérience contraire, c'est-à-dire une diminution de poids, et, toutes les précautions prises, le poids se réduisit progressivement de 3, 2, 1 kilog., jusqu'à ce que le soulèvement fût tel que le dynamomètre reposât sur la table. La lévitation complète du meuble fut obtenue à plusieurs reprises. Comme la table restait en l'air plusieurs secondes, trois appareils photographiques donnèrent 21 épreuves, dont quelques-unes sont excellentes. On put aussi s'assurer du mouvement d'objets à distance, sans aucun contact avec une des personnes présentes. Voici, résumés par les investigateurs, les phénomènes observés dans l'obscurité, toujours sous le plus méticuleux des contrôles :

« 5. — Transport de la table, de la personne du médium, avec « la chaise sur laquelle il était assis.

« 6. — Apparition de points phosphorescents de très courte durée (une fraction de seconde), et de lueurs, notamment de disques lumineux, qui souvent se dédoublaient, d'une durée également très courte.

« 7. — Bruit de deux mains qui frappaient en l'air l'une contre « l'autre.

« 8. — Souffles d'air sensibles, comme un léger vent limité à un « petit espace.

« 9. — Attouchements produits par une main mystérieuse, soit « sur les parties vêtues de notre corps, soit sur les parties nues

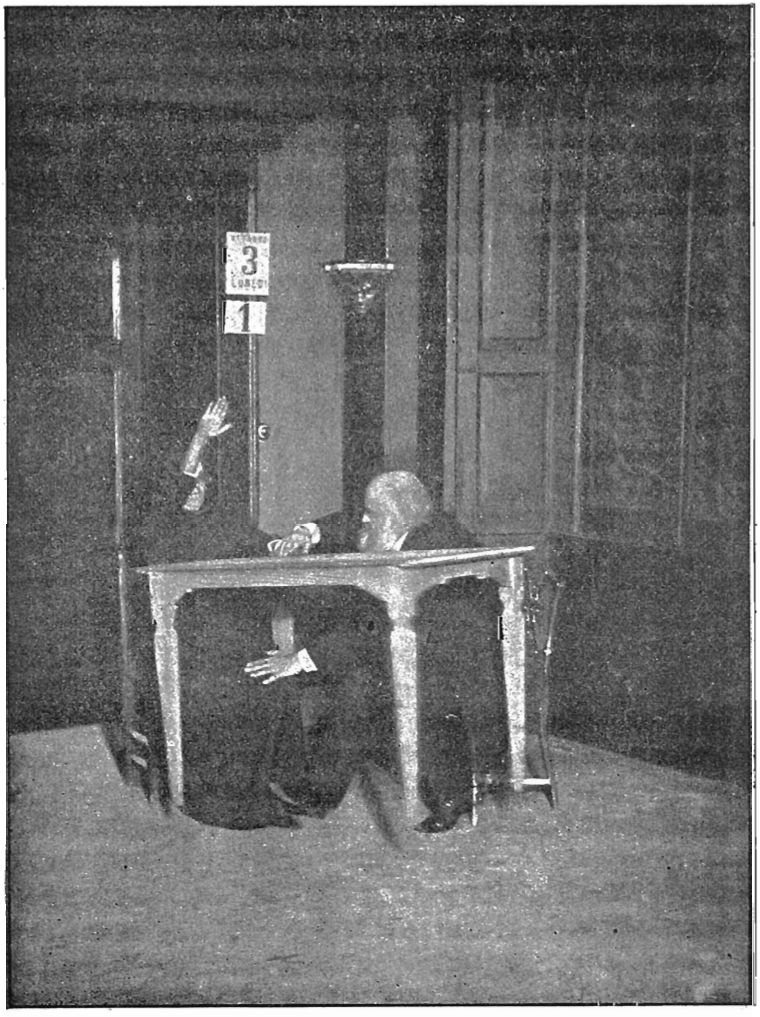


FIG. N° 4

Lévitation complète de la table. — M. Aksakof contrôle le médium (1)

« (visages et mains) ; et dans ce *dernier cas, on observe exactement « cette sensation de contact et de chaleur que produit une main*

(1) Photographie extraite du volume : *L'Extériorisation de la Motricité*, Chamuel, éditeur.

« *humaine*. Parfois, on perçoit réellement de ces attouchements, « qui produisent un bruit correspondant.

« 10. — Vision d'une ou deux mains projetées sur un papier « phosphorescent ou sur une fenêtre faiblement éclairée.

« 11. — Divers ouvrages effectués par ces mains : nœuds faits et « défaits, traces de crayon (selon toute apparence) laissées sur une « feuille de papier ou autre part. Empreinte de ces mains sur une « feuille de papier noircie.

« 12. — Contact de nos mains avec une figure mystérieuse, *qui* « *n'est certainement pas celle du médium.* »

Eh bien ! mais, voilà précisément réunis les phénomènes que les spirites déclarent obtenir depuis bien longtemps. Cette fois ils se sont produits au cours des dix-sept séances, de plusieurs heures chacune, sous les yeux sévères des savants, et il nous semble qu'ils ont enfin obtenu la consécration officielle à laquelle ils ont tous les droits.

Minute, n'allons pas si vite, ne chantons pas victoire encore, car voici M. Richet, un fort honnête homme, auquel on doit en partie l'introduction du magnétisme dans le sacro-saint lieu nommé Académie, qui n'ose encore se prononcer d'une manière formelle. Ecoutons-le exposer ses scrupules :

« Certes, s'il s'agissait de prouver quelque fait simple et naturel, à peu près évident *a priori,* ou ne contredisant pas les données scientifiques vulgaires, je m'estimerais pleinement satisfait ; les preuves seraient largement suffisantes, et il me paraîtrait presque inutile de continuer, tant les faits accumulés dans ces séances paraissent éclatants et conclusifs ; mais il s'agit de démontrer des phénomènes vraiment absurdes, contraires à tout ce que les hommes, le vulgaire ou les savants ont admis depuis quelques milliers d'années. C'est un bouleversement radical de toute la pensée humaine, de toute l'expérience humaine ; c'est un monde nouveau ouvert à nous, et par conséquent il n'est pas possible d'être trop réservé dans l'affirmation de ces étranges et stupéfiants phénomènes. »

Mais, répondent les spirites : 1° les faits ne sont pas inconnus depuis des milliers d'années, les annales des sciences occultes relatent, au contraire, un très grand nombre de ces phénomènes dont l'authenticité est à peu près certaine, et, de nos jours, vos savants confrères Robert Hare, Varley, de Morgan, Gibier, et *tutti quanti,* affirment de la façon la plus catégorique, qu'absurdes ou non, ces faits sont certains ; de plus, qu'ils ne choquent aucune loi naturelle.

C'est ce que comprend bien le très fin narrateur, car il ajoute immédiatement :

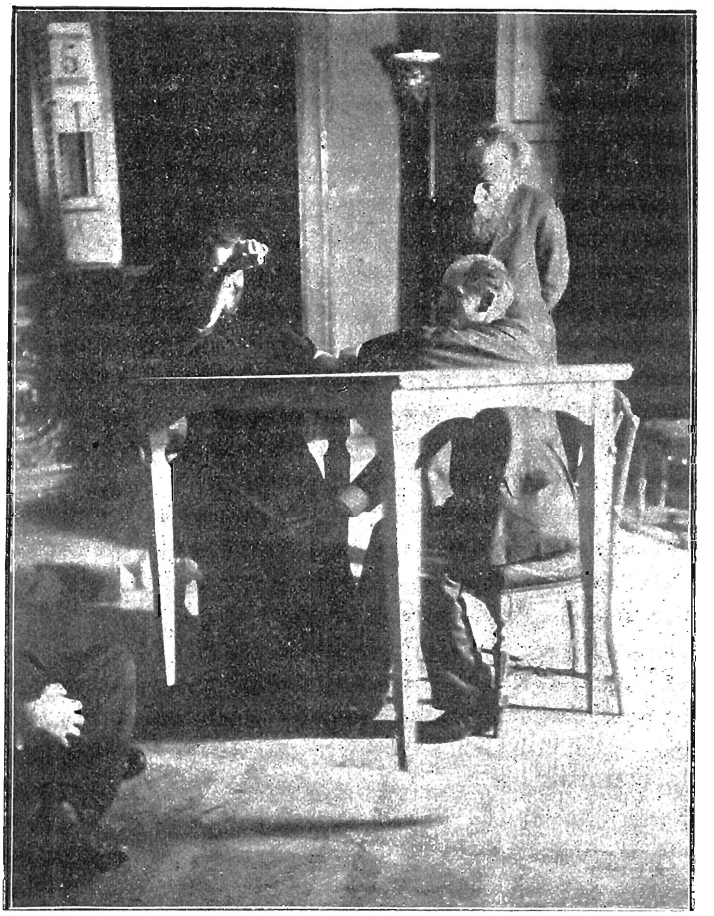


FIG. N° 5

Lévitation de la table.
Médium : Eusapia.
Contrôleur : Dr Karl du Prel.
Assistants : Le professeur Broffério (debout); M. Schiaparelli (assis par terre.)

« Je sais bien qu'il n'y a peut-être pas de contradiction, et que ces faits nouveaux, s'ils se vérifient, pourront quelque jour s'accorder avec les faits depuis longtemps acquis à la science et reconnus comme vrais; mais, en attendant, nous devons être assez pru-

dents pour ne pas accepter ces nouveautés sans un examen d'autant plus sérieux qu'elles sont plus extraordinaires.

« Ainsi nous serons, en fait de preuves, beaucoup plus difficiles pour les phénomènes *dits spiritiques* que pour les phénomènes de la chimie, de la physiologie ou de l'astronomie. »

Spirites, mes frères, nous sommes bien prévenus. A nous maintenant de nous entourer d'un grand luxe de précautions, indispensable pour imposer à autrui la conviction parfaite. Ces réserves sont trop légitimes de la part d'un homme officiel, tel que M. le professeur Ch. Richet, pour que nous y trouvions à redire; nous lui sommes fort reconnaissants qu'il ait bien voulu examiner les faits, et, malgré

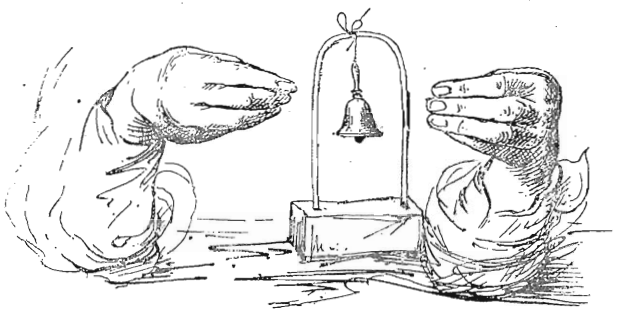


FIG. N° 6

Sonnette qui s'agite, sans contact, sous l'influence de la force psychique.

toutes les restrictions qu'il apporte dans l'exposé de ses conclusions, il faut croire qu'il a suffisamment vu, et bien vu, puisqu'il s'est donné la peine de défendre Eusapia, lorsqu'elle fut accusée de fourberie par les savants de Cambridge.

Ici, ouvrons une parenthèse. Pendant les séances obscures, nous savons qu'Eusapia s'agite beaucoup, que ses mains éprouvent des tremblements convulsifs et que ses bras font des mouvements désordonnés. De plus, elle entre en transe et devient, à ce moment, des plus suggestibles. Or, pendant une séance en Angleterre, il paraît établi qu'elle n'a donné qu'une de ses mains à tenir aux deux personnes qui étaient à ses côtés, l'autre restant libre. C'est ce que l'on a appelé une supercherie.

Chose curieuse, ce sont les incrédules de jadis, M. le professeur Lodge, M. le professeur Ch. Richet et le Dr Ochorowicz, qui ont pris en mains la cause du médium, et nous engageons vivement

les incrédules à lire ces modèles de dialectique, de bon sens et d'impartialité, qui font comprendre comment, s'il y a fraude, elle a pu être tout à fait inconsciente, et que, de plus, un bras resté libre ne suffit pas pour expliquer de quelle manière se seraient produits certains des phénomènes constatés. Une substitution de main, dans l'obscurité, peut avoir lieu une fois, deux fois, dix peut-être, mais pas cinquante, cent fois, et surtout avec des observateurs comme Aksakof, Schiaparelli, Tinzi, Siemiradsky, Ségard, Myers,

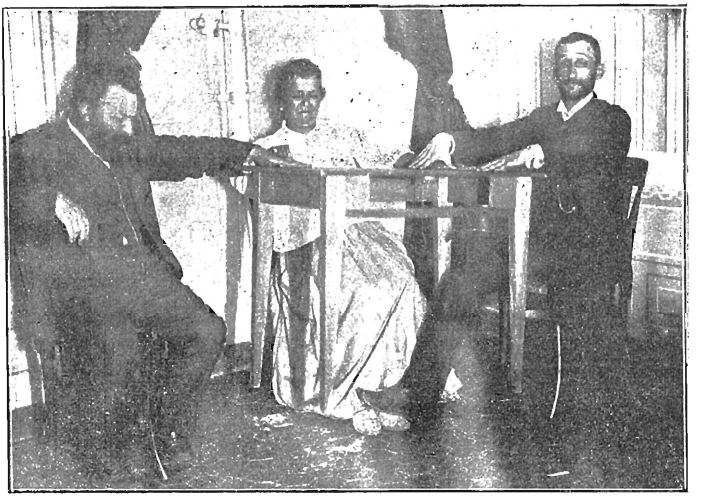


FIG. N° 7

Lévitation de la table à l'île Roubaud.
Médium : Eusapia.
Contrôleur de droite : J. Ochorowicz.
Contrôleur de gauche : Dr Segard.

M. et Mme Sidgwick, qui avaient pour unique préoccupation de bien s'assurer du contact de la main. De plus, Eusapia attirait, au préalable, l'attention des assistants au moment même où le phénomène allait se produire : ces procédés sont à l'opposite de ceux employés par les charlatans.

Si M. Richet a élevé la voix, c'est qu'il a pu étudier longuement le sujet chez lui, dans l'île Roubaud, qui lui appartient. Sauf le gardien du phare, il n'y avait, à part les expérimentateurs, âme qui vive sur ce coin de terre, on pouvait donc observer à loisir, certain d'être à l'abri de toute intervention humaine.

Dans ces conditions, il fut loisible aux savants de contrôler tous

les faits obtenus antérieurement, et d'en voir de nouveaux. A travers les vêtements, une marque au crayon fut faite sur la chemise d'un de ces messieurs, et, chose plus surprenante encore, le doigt propre de l'éminent physiologiste, traçant cinq fois de suite sur une feuille blanche, en pleine lumière, des marques de crayon!

Pour ceux qui nient l'intervention des Esprits dans la production des phénomènes, nous demanderons à quelle force il faut attribuer ces créations instantanées ? Ici ce n'est plus le simple fait de déplacement d'un objet sans contact, il y a une opération chimique compliquée que la pauvre Eusapia serait dans l'impossibilité de comprendre, en supposant qu'on pût là lui expliquer, elle qui ne sait pas lire. Cependant, tout effet a une cause, et il est certain que la puissance qui agit sait ce qu'elle fait, et met en œuvre des lois qui nous sont inconnues, d'où cette conclusion : qu'il intervient une intelligence, révérence gardée, supérieure à celle des assistants.

Il faut noter, absolument, que dans chaque série d'expériences, il s'est produit toujours tels phénomènes qui déroutaient toutes les hypothèses explicatives, autres que celle des intelligences extra-terrestres. Nous signalerons le rapport du professeur Wagner expérimentant à Naples en 1893, et dans lequel on peut constater que, lui aussi, put se servir de ses doigts pour obtenir des traces semblables à celles laissées par la mine de plomb.

En 1893 et 1894, M. de Siemiradski, correspondant de l'Institut, eut à Rome l'occasion d'observer Eusapia dans une cinquantaine de séances environ. Parmi les faits nombreux rapportés par ce chercheur, citons le suivant qui nous fait assister à un moulage d'une forme fluidique :

« Nous plaçâmes un lourd bassin rempli de terre glaise à modeler sur la grande table au milieu de la salle à manger, et nous nous assîmes avec Eusapia autour de la petite table d'expériences, éloignée de la grande de plus d'un mètre. Après quelques minutes d'attente, le bassin vint se poser sur notre table. Eusapia gémissait, se tordait et tremblait de tous ses membres; cependant *pas un moment ses mains ne quittèrent les nôtres*. Puis elle dit : *E fatto* (c'est fait). La bougie allumée, nous trouvâmes un creux irrégulier sur la surface de la terre glaise : ce creux, une fois rempli de plâtre, nous donna un moulage parfait de doigts crispés *et comme enveloppés d'une toile fine dont les plis très nettement formés laissaient voir l'empreinte du tissu.* Deux autres moules moins parfaits furent obtenus dans les mêmes conditions. »

Nous signalons tout particulièrement les expériences de Varsovie, avec le Dr Ochorowicz : les faits d'action à distance avec un con-

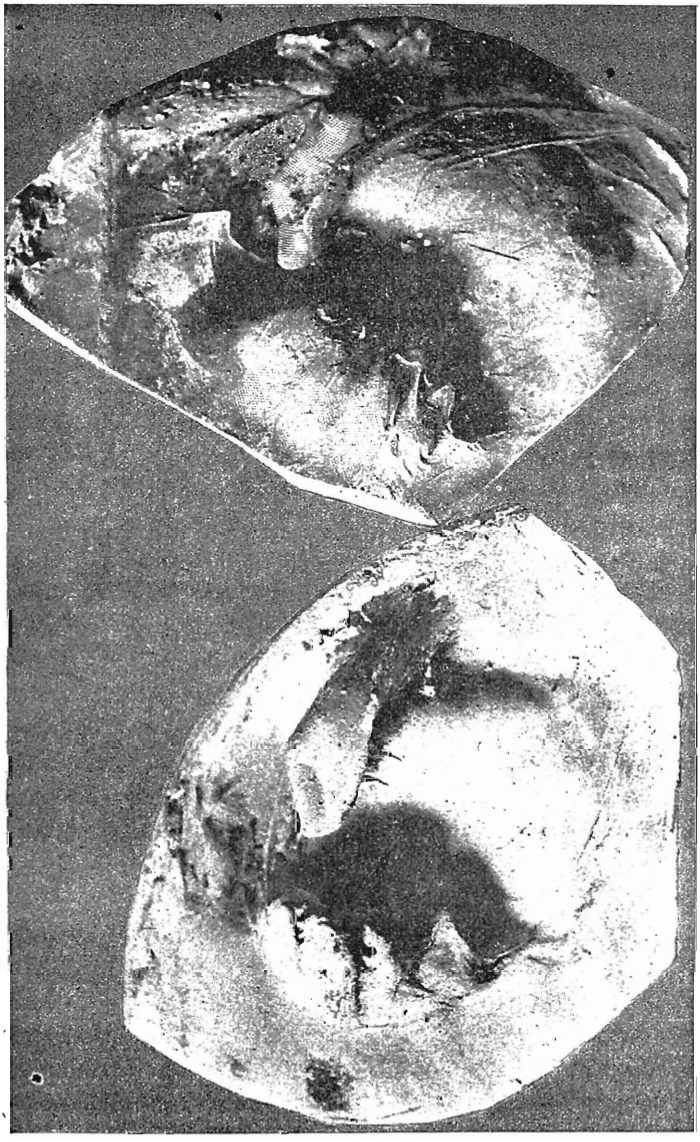


FIG. N° 8

Moulage de la main fluidique obtenue par la médiumnité d'Eusapia. — On remarquera la longueur anormale de l'angle du pouce.

Moulage de la main charnelle d'Eusapia préalablement enveloppée d'un mouchoir pour pouvoir la comparer au moulage de la main fluidique.

trôle parfait, furent maintes fois obtenus. Voici un récit de lévitation complète du médium :

« Un fait des plus surprenants et des plus rares (obtenu aussi au

congrès de Milan) fut la lévitation complète de la personne du médium, lequel, tenu toujours par les mains et par les pieds, fut soulevé de terre et porté, *avec sa chaise,* en état de catalepsie, sur la table. »

« ... Je soulèverai mon médium en l'air, » dit Eusapia en français assez correct (langue qu'elle ne connaît pas à l'état normal). Et, en réalité, elle fut soulevée. Telle fut du moins mon impression pendant plusieurs secondes. En passant ma main sous ses bottines, j'ai pu constater qu'entre celles-ci et la table il y avait une distance de quatre à cinq pouces. »

Arrivons maintenant aux recherches qui eurent lieu en 1895, à l'Agnélas, propriété de M. de Rochas. Ici encore le contrôle ne laissa rien à désirer, et, Eusapia se sentant entourée de sympathies, les phénomènes furent plus nets que jamais. Nous pouvons même dire qu'il y eut des preuves tellement absolues, qu'il ne peut rester l'ombre d'un doute, même chez le sceptique le plus endurci.

Un jour, en dehors des heures de séances, une expérience fut suggérée par M. de Grammont, et eut un plein succès.

On allait passer dans la salle à manger. Eusapia était dans un état normal, lorsque M. de Grammont lui demanda d'agir sur un pèselettres à plateau et à bascule qu'il avait apporté dans sa valise.

Elle y consentit et, devant MM. de Rochas, Sabatier, Dariex, de Watteville, Mme et Mlle de Rochas, tout le monde put constater que le médium, réunissant ses doigts en pointe, à trois ou quatre centimètres au moins du plateau, et sans contact, celui-ci s'est abaissé à fond, c'est-à-dire jusqu'au point extrême de la descente. Le même phénomène se reproduisit une seconde fois, et il était évident pour tous les observateurs, dont l'attention était très aiguisée, et qui regardaient de très près les doigts du médium, que ceux-ci sont *toujours* restés à une distance de *3 centimètres* au moins du pèselettres.

On put aussi, chez le colonel, assister à un phénomène signalé très souvent par les spirites, entre autres par William Crookes et Russel Wallace : celui d'un apport. Mme de Rochas avait assisté à la toilette d'Eusapia et constaté, *très minutieusement*, et avec un *très grand soin* (ceci est souligné par l'auteur), qu'il n'y avait rien sur elle. En outre, le Dr Sabatier l'avait palpée, *très librement*, dans toute l'étendue du tronc et des membres ; il était donc certain qu'elle ne dissimulait rien sur elle.

« Sur la demande du médium, la lampe est emportée dans le vestibule, la porte en est fermée, et l'obscurité est complète.

« Eusapia appuie sa tête sur le coude du colonel de Rochas qui peut, par là, en contrôler les mouvements. Elle promène en tâtonnant sa main droite tenue par la main gauche de M. de Rochas sur le bras droit de M. de Rochas; la main gauche est maintenue immobile sur la table par M. de Watteville. Pendant qu'Eusapia tâtonne, elle dit en italien : « Je cherche, Je cherche, » puis : « J'ai trouvé. » Elle s'agite et gémit beaucoup. Au bout de quelques instants on entend, sur la table, un coup *très violent,* qui retentit très fort sur la tête de M. Sabatier placé sous la table.....

« On apporte la lampe, et l'on trouve sur la table un caillou assez volumineux pesant 500 grammes. C'est un calcaire compact, mamelonné d'une part, cassuré de l'autre, semblable à ceux qui se trouvent dans les moraines sur lesquelles est bâtie l'habitation de l'Agnélas. »

Nous n'avons pu qu'effleurer les phénomènes contenus dans ce livre remarquable, mais ils sont nombreux et circonstanciés. Il ressort de cette lecture une impression définitive : c'est que, si on étudie la médiumnité avec toute la patience et la circonspection des savants que nous avons cités, on arrive toujours à un résultat favorable. On peut se convaincre que les spirites n'ont pas été illusionnés et que des faits qui se produisent depuis 50 ans dans les deux hémisphères, qui ont été examinés par des hommes éminents, appartenant à toutes les classes de la société, ne sont pas dus à des supercheries, mais relèvent des lois de l'organisme de certains êtres appelés médiums.

On peut aller plus loin encore, et dire que, certainement, l'analyse attentive des phénomènes met en évidence l'intervention d'intelligences étrangères aux assistants, et malgré toute la prudence, les réticences dont les procès-verbaux sont remplis, la présence de l'invisible agent se décèle quand même. D'ailleurs, Eusapia est persuadée que c'est l'Esprit John, son guide, qui produit tous les faits observés, et il faudra autre chose que l'affirmation du Dr Ochorowicz pour nous faire croire que c'est une personnalité seconde, car celle-ci parlerait un français assez correct, alors que la pauvre Napolitaine en sait à peine quelques mots. Il ne peut se trouver chez un sujet que ce qui est dans son intellect, plus ou moins augmenté, amplifié par la transe, mais lorsqu'on constate des connaissances tout à fait en dehors de celle de l'état normal, il faut admettre alors l'intervention d'une autre personnalité. C'est, évidemment ce qui a lieu avec ce remarquable instrument des Esprits.

On trouve aussi, dans la seconde partie, des extraits d'ouvrages qui ont traité de l'action à distance des médiums. MM. de Gasparin,

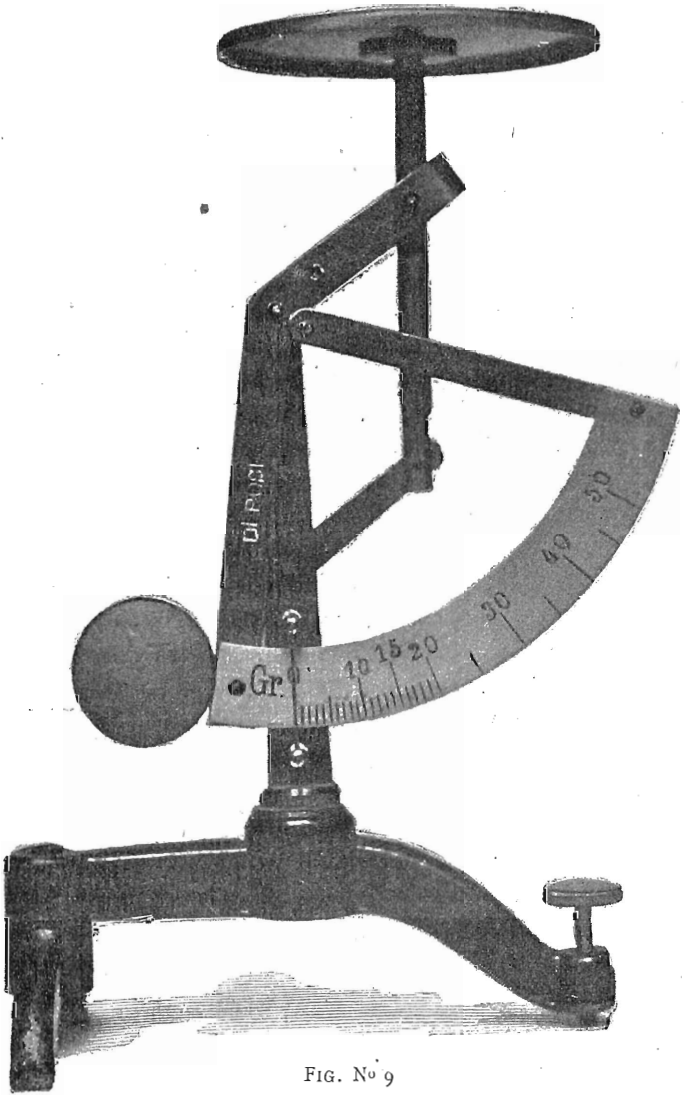


FIG. N° 9

Le pèse-lettres en vraie grandeur, qui s'est abaissé, deux fois, sans contact, sous l'influence de la force psychique d'Eusapia.

Thury, Crookes sont mis à contribution, ainsi que le Dr Gibier, Mac-Nab et le Dr Paul Joire. Enfin, nous avons, en terminant,

quelques notes sur les femmes électriques et les maisons hantées.

En résumé, nous avons assisté à la magnifique série des manifestations obtenues avec Eusapia. Une constatation d'une importance capitale s'en dégage : c'est la mise hors de conteste de l'existence de la force psychique se prouvant :

1° par la lévitation de la table ;

2° par les oscillations d'une balance sur laquelle le médium est placé ;

3° par l'expérience du peson chez M. de Rochas.

Ces résultats viennent appuyer et confirmer les expériences de Robert Hare, de Crookes et de la Société Dialectique de Londres.

Pour nous, spirites, il est indéniable que la plupart des phénomènes, sinon tous, sont produits par l'intervention des Esprits. Les apparitions produites devant le baron Hirsch et le Dr Barth, les marques de crayon laissées par les invisibles sur le papier et le linge des savants, l'apport de la pierre dans le salon du colonel de Rochas, malgré la visite minutieuse faite par Mme de Rochas et le Dr Sabatier, tous ces faits témoignent hautement en faveur de l'intervention du monde spirituel, nous avons le devoir de le dire, sans crainte d'être démentis, car aucun de ces phénomènes n'a été expliqué logiquement.

Que les savants se réservent, c'est leur droit et même leur devoir, car ils sont encore bien novices dans ces recherches, mais nous qui avons bien d'autres travaux à mettre en regard de ceux-ci, nous qui avons photographié les êtres de l'au-delà ; qui leur avons maintes fois causé, qui savons comment ces phénomènes se produisent, qui, mille fois, avons correspondu, sans erreur possible, avec ceux qui sont retournés dans la grande patrie spirituelle, nous disons : — La mort n'existe pas, l'esprit sort de son enveloppe charnelle comme le papillon de la chrysalide, la séparation du corps et de l'âme n'altère pas le principe intelligent, il survit dans l'espace avec toutes ses virtualités, car il est immortel et indestructible.

Oh ! sans doute, c'est le renversement de toutes les théories néantistes, c'est la preuve tangible de la survivance qui s'affirme, et dès lors se posent les redoutables problèmes de la vie future. Un monde nouveau s'ouvre devant l'esprit troublé, il y a une autre existence qui succède à la vie terreste, le tombeau n'est pas l'anéantissement suprême, c'est l'aube d'un jour nouveau ! Quels problèmes pour le penseur ! La vie sociale peut être changée radicalement, car ce que les religions sont impuissantes à nous fournir, la science

va nous le donner : elle créera la philosophie positive, de laquelle résulteront les lois morales, qui doivent nous régir et nous régénérer. Les idées de justice, de solidarité, de fraternité, de dévouement mutuel, auront alors un inébranlable appui dans le fait spirite bien démontré, et une sanction, non plus illusoire mais certaine, dans le monde supra-terrestre. Notre conviction profonde est que nous touchons à l'heure de la rénovation morale, et que l'homme, affranchi du dogme abrutissant et des honteuses suggestions de l'égoïsme, fils du matérialisme, marchera, fier et libre, dans la voie de son émancipation intellectuelle.

Mais pour ceux qui ne veulent pas aller jusque-là, qui reculent encore devant toutes les conséquences qui découlent logiquement des faits bien établis, relatés dans le livre que nous étudions, il n'en reste pas moins une inconnue à dégager : c'est la cause de toutes ces manifestations singulières.

Si l'on veut, quand même, qu'elles soient d'origine matérielle et dues à un dédoublement d'Eusapia, nous voilà en présence d'une âme agissant hors de son corps ! Quelle chose étrange pour ceux qui ne croient qu'à la matière. Cette âme a aussi une enveloppe, puisqu'on peut la mouler, cette âme voit dans l'obscurité, passe à travers les obstacles matériels, et cependant elle déplace des objets pesants, elle met en œuvre des lois que la physique ignore, elle se joue de toutes les possibilités. Que de recherches et d'études à entreprendre pour expliquer tout cela !

Oui, ce volume est appelé à soulever bien des controverses, à déchaîner bien des sarcasmes, mais il porte en lui l'invincible certitude, l'immortel flambeau de la vérité. L'heure est venue où il faut que l'on secoue l'engourdissement dans lequel nous étions plongés. Le souffle puissant de l'au-delà ébranle les préjugés, et bientôt sa voix auguste jettera aux quatre vents du ciel les paroles de charité et d'amour, qui seront la rédemption de notre humanité.

F. D'OYRIÈRES.

Les Lois morales du Spiritisme

Le spiritisme n'est pas une doctrine philosophique sortie toute faite de la tête d'un penseur éminent, c'est le résultat des recherches entreprises dans le monde entier sur la vie future. Allan Kardec n'a pas édifié un système basé sur des idées préconçues, il s'est borné à coordonner les communications du monde invisible, à les juger avec la plus froide raison, et à donner comme des vérités celles qui concordaient entre elles, et qui se vérifiaient en se complétant. Ce sont les êtres mêmes qui ont quitté la terre qui viennent nous initier aux mystères de l'au-delà, décrire leur position heureuse ou malheureuse, leurs impressions et leurs transformations au moment de quitter la terre, en un mot, nous éclairer sur ce lendemain de la mort sur lequel les religions ne nous fournissent que des renseignements vagues, et parfois contradictoires. Nous croyons utile de remettre ces enseignements sous les yeux du lecteur.

Remarquons que, dans l'œuvre du maître, il ne s'agit pas de la révélation d'un seul Esprit, qui pourrait ne voir les choses qu'à son point de vue, sous un seul aspect, ou être encore dominé par les préjugés terrestres; ni d'une révélation faite à un seul individu, qui pourrait se laisser abuser par les apparences; ni d'une vision extatique qui prête aux illusions, et n'est souvent que le reflet d'une imagination exaltée. L'enseignement d'Allan Kardec diffère de celui de Swedenborg par exemple, ou de Davis, en ce qu'il s'appuie sur d'innombrables exemples fournis par toutes les catégories d'Esprits, depuis le haut jusqu'au plus bas de l'échelle animique, à l'aide d'innombrables intermédiaires disséminés sur tous les points du globe, de telle sorte que cette révélation n'a point de caractère personnel, chacun est à même de vérifier ces enseignements, qui ont pour sanction un demi-siècle de confirmations venues de tous les pays du monde.

Ce sont des vérités incontestables. Le spiritisme n'a donc pas formulé, de son autorité privée, un code de fantaisie. Sa loi, en ce qui touche l'origine et les destinées de l'âme, est déduite d'observations prises sur le fait, et confirme les enseignements du Christ, que l'Église a défigurés. C'est la nouvelle révélation promise qui s'ac-

complit de nos jours par les voix des messagers de l'espace, et nous pouvons, avec leur aide, comprendre plus clairement la justice divine et les destinées de l'âme. Qui osera se permettre d'interpréter les écritures sacrées, diront les prêtres? Qui a ce droit ? Qui possède les lumières nécessaires?

Qui osera ? La science d'abord, qui ne demande de permission à personne pour faire connaître les lois de la nature, et saute à pieds joints sur les erreurs et les préjugés. Qui a ce droit ? Tous les êtres intelligents. Dans notre siècle d'émancipation intellectuelle et de liberté de conscience, le droit d'examen appartient à tout le monde, et les Écritures ne sont plus l'arche sainte à laquelle nul n'osait toucher du doigt, dans la crainte d'être foudroyé, et nous savons que les pères de l'Église n'ont pas eu toujours le discernement nécessaire, puisqu'ils ont condamné comme des hérésies le mouvement de la terre et la croyance aux antipodes.

Les plus célèbres docteurs n'étaient que des hommes, et, comme tels, sujets à l'erreur. Ils n'ont pu expliquer les Écritures qu'à l'aide de ce qu'ils savaient, des notions fausses ou incomplètes qu'ils avaient sur les lois de la nature, plus tard révélées par la science ; voilà pourquoi les théologiens ont pu, de très bonne foi, se méprendre sur le sens de certaines paroles de l'Évangile ; en somme, ils ne pouvaient comprendre les causes dépendant de lois qu'ils ne connaissaient pas.

Le Spiritisme, prenant son point de départ dans les paroles mêmes du Christ, comme Christ a pris le sien dans Moïse, est une conséquence directe de sa doctrine.

A l'idée vague de la vie future, il ajoute la révélation de l'existence du monde invisible qui nous entoure et peuple l'espace, et par là il précise la croyance, il lui donne un corps, une consistance dans la pensée, et un degré d'évidence qui ne s'acquiert que par la preuve scientifique. Ce ne sont plus des considérations métaphysiques, c'est le fait net et indiscutable. Il définit les liens qui unissent l'âme et le corps, et lève le voile qui cachait aux hommes les mystères de la naissance et de la mort.

Par le spiritisme, l'homme sait d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre, pourquoi il y souffre temporairement, et il voit partout la justice de Dieu. Il sait que l'âme progresse sans cesse à travers une série d'existences successives, jusqu'à ce qu'elle ait atteint un degré de perfection qui la rapproche de la divinité. Il sait que toutes les âmes ayant un même point de départ sont créées

égales, avec une même aptitude à progresser en vertu de leur libre arbitre ; que toutes sont de même essence, et il n'y a entre elles que la différence du progrès accompli ; que toutes ont la même destinée et atteindront le même but, plus ou moins promptement, suivant leur travail et leur bonne volonté.

Il sait, par expérience, que les démons n'existent pas, que s'il y a des esprits méchants, ce sont ceux de méchants hommes décédés, mais il est sûr que ces âmes s'amélioreront, et qu'elles deviendront bonnes à leur tour.

Par les rapports que l'homme peut maintenant établir avec ceux qui ont quitté la terre, il a non seulement la preuve matérielle de l'existence et de l'individualité de l'âme, mais il comprend la solidarité qui relie les vivants et les morts de ce monde, et ceux de ce monde avec ceux des autres terres de l'espace. Il connaît leur situation dans le monde des Esprits ; il les suit dans leurs migrations ; il est témoin de leurs joies et de leurs peines ; il sait pourquoi ils sont heureux ou malheureux, et le sort qui l'attend lui-même selon le bien ou le mal qu'il fait. Ces rapports l'initient à la vie future, qu'il peut observer dans toutes ses phases, dans toutes ses péripéties ; l'avenir n'est plus une vague espérance : c'est un fait positif, une certitude mathématique. Alors, la mort n'a plus rien d'effrayant, car c'est pour lui la délivrance, la porte d'une autre vie.

La réincarnation, c'est-à-dire la pluralité des existences, est la plus admirable des lois révélées par les Esprits et sanctionnées par l'expérience. Avec elle disparaissent tous les préjugés de race et de caste, puisque le même Esprit peut renaître riche ou pauvre, grand seigneur ou prolétaire, maître ou subordonné, libre ou esclave, homme ou femme. De tous les arguments invoqués contre la servitude et l'esclavage, contre la sujétion de la femme à la loi du plus fort, il n'en est aucun qui prime en logique le fait de la réincarnation. Si donc la réincarnation fonde sur une loi de la nature le principe de la fraternité universelle, elle fonde sur la même loi celui de l'égalité des droits sociaux, et, par suite, celui de la liberté.

Les idées d'émancipation sociale trouvent dans les doctrines spirites leurs plus fermes appuis, car il démontre que ce sont des lois naturelles. Otez à l'homme l'esprit libre, indépendant, survivant à la matière, vous en faites une machine organisée sans but, sans responsabilité, sans autre frein que la loi civile, et *bonne à exploiter* comme un animal intelligent. N'attendant rien après la

mort, rien ne l'arrête pour augmenter les jouissances du présent ; s'il souffre, il n'a en perspective que le désespoir et le néant pour refuge. Avec la certitude de l'avenir, celle de retrouver ceux qu'il a aimés, *la crainte de revoir ceux qu'il a offensés ou spoliés,* toutes ses idées changent. Le spiritisme, n'eût-il fait que de tirer l'homme du doute touchant la vie future, aurait plus fait pour son amélioration morale que toutes les peines disciplinaires, qui le brident quelquefois, mais ne le changent jamais.

Le spiritisme est moralisateur, car il assigne un but à toutes les actions de la vie ; par les conséquences du bien et du mal, qu'il fait toucher du doigt ; la force morale, le courage, les consolations qu'il donne dans les afflictions par une inaltérable confiance dans l'avenir, par la pensée qu'on a près de soi les êtres qu'on a aimés, l'assurance de les revoir, la possibilité de s'entretenir avec eux ; enfin, par la certitude que de tout ce que l'on fait, de tout ce que l'on acquiert en intelligence, en science, en moralité, jusqu'à la dernière heure de la vie, rien n'est perdu, que tout profite à l'avancement, on reconnaît que le spiritisme réalise toutes les promesses du Christ à l'égard du *Consolateur* annoncé. Or, comme c'est l'*Esprit de Vérité* qui préside au grand mouvement de la régénération, la promesse de son avènement se trouve réalisée, car, par le fait, c'est lui qui est le véritable *Consolateur.*

Si, à ces résultats, on ajoute la rapidité inouïe de la propagation du spiritisme, malgré tout ce que l'on a fait pour l'abattre, on ne peut disconvenir que sa venue ne soit providentielle, puisqu'il triomphe de toutes les forces et de toutes les mauvaises volontés humaines. La facilité avec laquelle il est accepté par un si grand nombre, et cela sans contrainte, sans autre moyen que la puissance de l'idée, prouve qu'il répond à un besoin : celui de croire à quelque chose, après le vide creusé par l'incrédulité, et que, par conséquent, il est venu en son temps.

Les affligés sont en grand nombre, il n'est donc pas étonnant que tant de gens accueillent une doctrine qui console de préférence à celles qui désespèrent ; car c'est aux déshérités, plus qu'aux heureux du monde, que s'adresse le spiritisme. Le malade voit venir le médecin avec plus de joie que celui qui se porte bien ; or, les affligés sont des malades, et le Consolateur, le médecin.

Vous qui combattez le spiritisme, si vous voulez qu'on le quitte pour vous suivre, donnez plus et mieux que lui, guérissez plus sûrement les blessures de l'âme. Donnez donc plus de consolations, plus

de satisfactions du cœur, des espérances plus légitimes, des certitudes plus absolues ; faites de l'avenir un tableau plus rationnel, plus séduisant. Mais ne pensez pas l'emporter, vous, avec la perspective du néant ; vous, avec l'alternative des flammes de l'enfer ou de la béate, inutile, et ridicule contemplation perpétuelle d'un Être immuable.

BECKER.

PESSIMISME ET POÉSIE

Comme Hamlet le déclare à Horatio, il y a beaucoup plus de choses invisibles dans le ciel et sur la terre qu'on ne le croit communément ; nous nous agitons, ombres vaines, au sein d'une nature qui n'a pas de mesure commune avec notre néant. Ce qui est connu n'est que bien peu de chose si on le compare à ce qui ne l'est pas et ne le sera peut-être jamais. L'homme naît, vit et meurt au milieu d'une nuit épaisse que la Foi et la Raison, l'Intuition et l'Expérience s'efforcent de percer de quelques rayons tremblants. De là, de cette ignorance des causes et des destinées, l'incertitude de nos conceptions, et, devant les problèmes qui nous sont posés, l'alternative de deux solutions : solution pessimiste, si le côté d'ombre se révèle à nos regards ; solution optimiste, si la face lumineuse nous apparaît la première.

Lutte stérile, s'il en fut une, que celle entre les partisans de l'une et de l'autre idée, car, les données nous faisant défaut, nous ne saurions juger de l'harmonie d'un ensemble dont nous ne connaissons que quelques parties, et nous sommes semblables à des hommes à la vue basse qui, pour juger des beautés architecturales et des proportions harmonieuses d'un édifice, ne pourraient l'embrasser d'un regard et n'auraient d'autre moyen d'investigation que de l'étudier à la loupe. C'est là, en effet, notre situation quand nous voulons affirmer ou nier l'harmonie de l'univers, soit physique, soit moral, car il nous manque deux éléments essentiels d'appréciation : l'infini et l'éternité.

Stérile, sans doute, mais légitime et fatal, en somme, est cet ef-

fort de l'homme pour essayer de comprendre d'où il vient, où il va, s'il est une force qui marche ou le jouet d'une aveugle fatalité; et l'homme réellement pensant, tout en sentant la vanité d'un effort condamné à une éternelle fluctuation du *peut-être* de Montaigne au *que sais-je* de Zénon, ne peut se défendre de questionner le Sphinx éternel, car il doit s'écrier avec le poète : « Malgré moi l'infini me tourmente ! »

Nous avons vu que l'aspect sous lequel les choses se présentent à nous a une influence prépondérante sur la solution adoptée ; disons encore qu'une foule d'autres circonstances agissent concurremment : le tour naturel de l'esprit, son penchant habituel vers tel ordre d'idées ou vers tel autre, même la situation morale ou matérielle du patient.

Les philosophes ne se sont pas fait faute de marcher dans la voie du pessimisme, quelques-uns certainement guidés par leur conviction, d'autres peut-être par un dilettantisme particulier ou une mode du jour, contre laquelle protestait, d'ailleurs, toute leur façon d'être et de faire. J'entends par là ceux qui protégeaient soigneusement une vie qui ne vaut cependant pas, selon eux, la peine d'être vécue, battant prudemment en retraite à l'approche d'une épidémie, splendide occasion cependant de se débarrasser d'un fardeau insupportable, et qui, selon la pittoresque expression dont M. Bourdeau fait la devise de Schopenhauer, « ne craignent rien, fors le danger ».

Pour ce qui est des poètes, il ne semble pas que le pessimisme ait eu moins de prise sur eux. En dehors de quelques sombres poètes de l'Inde, que la philosophie désespérée de Bouddha a touchés de son aile, en dehors du triste Ecclésiaste rêvant au néant de toutes choses, en dehors de Job dont l'immense douleur parle encore aujourd'hui au monde, malgré les quelques paroles de résignation et d'espoir, évidemment interpolées par la suite, Léopardi et Baudelaire semblent les seuls poètes réellement et entièrement pessimistes, le premier drapé dans son orgueil hautain et sombre, le second agité par le mal destructeur qui croissait dans la nuit de son âme comme une plante vivace et mauvaise, comme ces *Fleurs du mal* qu'il a chantées quand il sentait déjà, selon sa propre expression, sa pensée se flétrir « au vent de l'imbécillité ».

Juvénal se dresse aussi, en son courroux superbe, sur la Rome dégradée, cette courtisane vieillie, en proie aux grossières caresses des cochers du cirque et des histrions; mais ne semble-t-il pas que

de son indignation à la vue de ce qui est sorte un cri d'espoir, un refus de sa conscience d'honnête homme d'abdiquer devant le flot montant de fange débordée, comme si le poète — *vates* — avait eu la prescience des temps futurs où le fer des barbares viendra tailler à vif la chair gangrenée d'une société décrépite, incapable de se guérir elle-même.

C'est là, en effet, le cas habituel chez les poètes. Leur pessimisme est corrigé par l'espoir en un avenir réparateur, dont ils croient voir lever l'aube, ou bien il n'est qu'un état d'âme momentané ; mobiles dans leurs impressions comme la vague qui passe, ils reflètent souvent, comme elle, le nuage sombre après le ciel serein, et ne donnent leur véritable pensée personnelle que lorsqu'ils se ressaisissent et descendent dans les profondeurs de leur conscience.

Musset, dans sa seconde manière, eut souvent la note pessimiste, mais, même quand il crie de douleur, lorsqu'il jette dans le creuset de son beau vers l'or vierge des tourments de son âme, n'en tire-t-il pas ce joyau : *Les Nuits ?* Ne trouve-t-il pas, même à ses larmes, ce but et cette compensation de lui dévoiler son propre cœur ?

> L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
> Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Et dans son *Espoir en Dieu,* malgré son dégoût de la vie et de tout, ne finit-il pas par cette apostrophe à Dieu, affirmation de son espoir en une compensation possible :

> Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore !

Prenons Leconte de Lisle, dont les tendances pessimistes sont plus généralement admises. S'il est vrai qu'il voit l'humanité, sorte d'ulcère, ronger le globe, qu'il sourit au mirage de la terre, roulant dans l'espace, délivrée des fils de l'homme, et s'il s'écrie presque avec joie :

> Tu te tairas, ô voix sinistre des vivants !

Il n'en est pas moins vrai que dans son admirable poème *Qaïn,* où il chante la revanche de l'homme sur « Iaveh le jaloux », il se laisse aller à tendre les mains vers une perfection nouvelle, une humanité transformée, grandie, réconciliée dans le symbole de Qaïn et d'Abel unis étroitement, en dépit du Dieu vengeur qui s'est abîmé dans l'oubli. C'est une idée semblable que développe Mme Aker-

mann elle-même. sans lui donner une telle apothéose, quand elle s'écrie, en un élan de farouche colère :

Plus d'hommes sous les cieux, nous sommes les derniers !

Car elle ne voit pas d'autre issue à la lutte inégale engagée entre l'humanité et le Dieu mauvais dont elle conçoit l'existence.

Il semble que la poésie ne soit pas faite pour le pessimisme, et que les poètes qui s'engagent dans cette voie obscure, ou bien s'en tirent mal, sans logique, sans unité, ou bien ne la suivent que par boutades, pour ne pas tarder à revenir dans les sentiers fleuris et ensoleillés de l'optimisme. Le poète ne peut, en effet, s'empêcher de voir plus loin que les autres hommes, sa vue intérieure s'étend au delà des choses immédiates, et, s'il ne voit pas dans toute leur éclatante évidence les vérités éternelles, il en a des reflets, des lueurs, et sent vaguement, mais intimement, qu'il existe un rapport entre les disparates, un lien entre les extrêmes, un point de contact entre les divergences. Il a l'intuition qu'il existe une loi de compensation pour rétablir le juste équilibre, que les parties éparses constituent un tout encore inconnu, qu'elle existe quelque part, en quelque autre temps ou en quelque autre lieu, la note qui fait de la dissonance apparente un réel accord; il entrevoit la beauté et l'harmonie de l'ensemble, et c'est pourquoi le pessimisme ne peut jamais que l'effleurer. Il prête l'oreille aux voix de l'espace, il connaît les secrets des dieux, et la tombe sait parler pour lui ; il est le trépied sacré sur lequel se pose le Mystère pour parler aux hommes.

A l'époque où les dieux s'en vont, où les cultes se meurent, incapables de résister au flot montant des droits imprescriptibles de la raison et de la conscience, il est un culte qui doit rester, celui de l'Humanité ascendante, il est une foi qui ne doit pas sombrer, celle en une perfection idéale vers laquelle nous tendons et progressons constamment; il est un espoir qui ne doit pas s'éteindre, celui en un au-delà réparateur, dont nous sommes ici même les artisans.

Le poète affirmant, malgré le démenti apparent des faits, que le monde n'est pas l'œuvre d'une puissance méchante ou d'un hasard ironique, st le prêtre de ce culte, le chantre de cet espoir et le confesseur de cette foi.

E. DE REYLE.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

PHÉNOMÈNES OBTENUS AU GROUPE AMITIÉ DE LYON

(Suite)

Comme il n'y a pas en matière d'expérimentation spirite de règle fixe absolue, nos amis invisibles seront dans bien des cas nos guides pour la direction à donner aux séances, le genre d'expériences à tenter suivant les facultés qui se développeront chez les médiums ; l'emploi d'un bon sujet magnétique sera toujours d'une grande utilité, et la connaissance de l'ouvrage d'Allan Kardec, *le Livre des Médiums,* indispensable au chef du groupe pour éviter les écueils que peut présenter la pratique de la médiumnité.

Que toujours toutes les manifestations soient passées au creuset de la conscience, de la raison, et qu'on repousse énergiquement toute flatterie, toute communication d'ordre matériel ; que jamais l'étiquette ne couvre la marchandise ; un nom apocryphe peut souvent signer un message : il faudra d'autant plus l'analyser que le nom sera plus ronflant, et le repousser, le rejeter absolument s'il semble seulement suspect.

La crédulité de certains spirites de bonne foi, mais qui se sont laissé trop facilement abuser par des noms plus ou moins illustres, a causé trop de tort à notre philosophie pour que nous ne nous tenions pas constamment sur nos gardes, et ne réagissions pas énergiquement contre des procédés qui nous ont exposés à tant de déboires, de ridicules.

Dans nos séances intimes, ce sont presque toujours nos parents, nos amis défunts, nos guides, qui nous assistent et se manifestent ; lorsqu'un esprit étranger se présente et que nous ne pouvons le reconnaître, soyons d'autant plus réservés à son égard que le nom qu'il emprunte, et nous donne, nous paraît celui d'un personnage plus éminent. Les esprits supérieurs ne parent pas leurs bons conseils de vains oripeaux ; ils se contentent de nous être utiles sans chercher à nous en imposer par un titre pompeux.

Soyons donc toujours aussi prudents et perspicaces que possible dans nos expériences, et n'abdiquons jamais le témoignage, le contrôle de notre conscience, de notre raison ; ce n'est qu'en agissant de la sorte que nous pourrons espérer des résultats sérieux et satisfaisants, que nous parviendrons à soulever le voile de la chaste Isis, et à sonder les mystères de nos destinées.

Des sceptiques ont raillé l'usage de la prière au début d'une séance d'évocation. Tout en repoussant loin de nous toute tendance au mysticisme, nous ne partageons point leur avis : la prière faite en commun, du fond du cœur et non des lèvres, est un levier puissant, une force considérable qu'on aurait tort de négliger ; elle favorise cette communion de pensées, de sentiments sans laquelle les phénomènes spirites sont presque irréalisables, en même temps qu'elle élève nos cœurs vers un idéal toujours supérieur. Voici celle par laquelle nous ouvrions nos séances :

« Mon Dieu, ayez pitié de ceux qui souffrent ; donnez la force au faible, la santé au malade, le courage à ceux qui en manquent. Faites-nous connaître, ô mon Dieu, les moyens d'arriver au plus tôt jusqu'à vous, et donnez-nous la force de les pratiquer. Permettez à nos guides de nous venir en aide, de nous assister de leurs fluides et de leurs conseils dans nos expériences, et de nous favoriser toujours de leur précieux concours. »

Cette invocation vers le Créateur n'a rien, je crois, qui puisse effaroucher l'âme d'un spirite ou le faire passer pour un mystique.

Après ces explications, qui me paraissaient absolument indispensables, voici l'exposé, dont je vous parlais tout à l'heure, de nos travaux au GROUPE AMITIÉ.

Dans ce cercle intime, nous étions, au début, une dizaine d'amis cherchant à développer par un travail assidu les médiumnités qui pouvaient se trouver en nous à l'état latent. Nous nous réunissions régulièrement deux fois par semaine pour l'étude du spiritisme et la pratique du magnétisme curatif. Sur le conseil de nos guides spirituels, nous abandonnâmes pendant quelque temps nos essais de médiumnités pour nous consacrer exclusivement à l'étude du magnétisme. Il y avait parmi nous une jeune personne d'une santé délicate qui, sous mon influence, ne tarda pas à entrer en somnambulisme lucide ; elle m'aidait alors de ses conseils dans

les soins à donner aux malades, et pour que ceux-ci retirent de la magnétisation les meilleurs fruits possibles.

Pendant son sommeil, Mlle Louise nous disait souvent que nos guides la conduisaient dans des jardins splendides, où les émanations de fleurs ravissantes lui causaient un plaisir inexprimable et lui faisaient le plus grand bien. Un soir, le *8 janvier 1884*, elle venait d'être mise en somnambulisme, lorsqu'elle vit des fleurs plus belles que d'habitude. J'étais debout devant elle, l'appartement en pleine lumière ; je la chargeais d'effluves magnétiques, lorsqu'elle me dit : « Oh ! la jolie fleur !... Nos guides me disent qu'elle est pour vous. — Prenez-la, répondis-je. — Tenez, la voilà. » A ces mots, elle tendit la main de mon côté, et sous mes yeux, à 30 centimètres de distance environ, je vis en pleine lumière apparaître et se matérialiser dans sa main *une superbe rose-thé*.

Ce phénomène inattendu nous emplit de joie, d'espérance ; nous résolûmes dès lors de continuer avec plus d'ardeur, si possible, l'étude des manifestations spirites. Les résultats au début couronnèrent nos efforts, et se montrèrent aussi fréquents que variés dans leur mode de manifestation. Toujours, et j'insiste sur ce point, ils se produisirent pendant le sommeil magnétique du médium, et pour la plupart en pleine lumière. Notre cercle, d'ailleurs, n'était composé uniquement que de personnes amies recherchant la vérité avec la plus entière bonne foi, et n'ayant aucun motif ni la moindre envie de vouloir s'illusionner ou se berner les unes les autres. Détail important : notre médium n'avait qu'une connaissance très imparfaite des manifestations produites par les médiums à effets physiques. Lorsque je lui en parlais au début des séances, voulant tenter quelque expérience nouvelle, Mlle Louise me répondait invariablement :

« Ce n'est pas la peine d'essayer, c'est du temps perdu ; vous demandez des choses impossibles, vous ne réussirez pas. »

Malgré cette obstination du médium à douter toujours et quand même en dépit des résultats acquis, nous n'en continuâmes pas moins nos recherches, et le succès, comme vous en pourrez juger, dépassa souvent nos espérances, soutint et récompensa presque toujours nos efforts.

Lorsque l'apport du 18 janvier eut lieu, la main droite du médium tomba subitement en catalepsie. Le *8 février*, le même phénomène se renouvela. Cette fois, ce furent *trois roses-thé* qui nous furent données. La section des tiges était aussi fraîche que lorsqu'on

vient de les cueillir; de plus ces fleurs et le feuillage qui les entourait étaient couverts d'une fine rosée, dont les perles, à la lumière, brillaient comme des diamants. Le résultat pour le médium fut la contracture complète du bras droit.

Le *29 février 1884*, il faisait un temps exécrable : une bise glaciale chassait devant elle, à la figure des passants, de larges flocons de neige. Néanmoins nous étions tous réunis pour notre séance de magnétisme. Mlle Louise était en somnambulisme, assise dans un fauteuil. Je me tenais debout devant elle lorsqu'elle me dit : « Regardez là. » Je levai les yeux vers le plafond, et vis s'en détacher *deux branches de lilas, dont une à fleurs blanches, et une splendide rose rouge,* qui tombèrent à mes pieds.

Ces trois apports avaient été obtenus dans l'appartement occupé par le médium ; cette circonstance lui causait un réel ennui, en raison de la facilité avec laquelle certains tempéraments jaloux accusent de supercherie, en pareille matière, ceux qui sont mieux favorisés. Pour mettre à l'abri de tout doute injustifié la bonne foi du médium, et établir l'authenticité des phénomènes obtenus, nos guides nous avaient recommandé d'observer cette condition essentielle, et qui n'a jamais fait défaut : « Si ces fleurs, nous disaient-ils, avaient été dissimulées, vous pourriez facilement vous en rendre compte : les pétales, les corolles, les feuilles surtout seraient plus ou moins froissées et porteraient la trace évidente de la compression exercée sur elles. Celles-ci sont au contraire absolument intactes, elles sont de plus et seront toujours couvertes de rosée. » Malgré cette assurance, le médium demandait à nos guides que le phénomène se produisît chez moi, où il n'y avait jamais de fleurs. Son désir se réalisa le *24 mars 1884*.

(A suivre.) H. SAUSSE.

IDÉES SAUGRENUES

D'UNE VIEILLE TÊTE [1]

I

Possesseur de cinq cent mille francs, de belle taille, d'agréable visage, j'étais depuis peu le fiancé de Mlle Javotte Baillardise, lorsqu'un événement imprévu bouleversa du fond en comble le château de mes rêves.

J'avais placé chez le notaire, dont j'étais le premier clerc, tout mon patrimoine, en retour de la promesse formelle de lui succéder prochainement, lorsque je trouvai un matin Me Tiralui le crâne fracassé, la cervelle éclaboussée, gisant sur le plancher de sa chambre.

Une lettre en évidence apprenait aux créanciers que le malheureux notaire préférait la mort au déshonneur, et qu'il laissait un déficit considérable.

J'en fus atterré. M. Baillardise, mon futur beau-père, accourut.

—Ne vous abandonnez pas au désespoir, me dit-il, mais cherchez aussitôt un remède à ce désastre ; vous avez un oncle, écrivez-lui, gémissez, priez, suppliez, faites-lui comprendre combien ce malheur immérité vous accable, parlez de votre avenir, de votre amour pour Javotte. L'étude de Me Tiralui sera dépréciée par ce regrettable événement, vous pourrez l'acquérir à bas pris, votre oncle fera sans aucun doute l'avance de capital, vous êtes son unique héritier.

Je suivis le conseil de M. Baillardise. Je démontrai à l'oncle Brutus qu'il devait me témoigner une affection incontestable en me tirant de la terrible épreuve causée par la mort de Me Tiralui. En rachetant l'étude je pouvais aussitôt me marier, avoir une existence régulière, faire mon chemin dans le monde, acquérir des richesses.

L'oncle me laissa plusieurs jours dans une cruelle incertitude, et

(1) Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas de traité avec la Société des gens de lettres. Traduction réservée.

je poussai une exclamation joyeuse en le voyant une après-midi entrer chez moi tenant d'une main une valise et de l'autre un parapluie.

Robuste, grand, le visage jovial, il portait allègrement ses soixante-dix ans. Je lui fis un chaleureux accueil, mais il mit la main en cornet autour de son oreille, et cria :

— Parle plus haut, mon garçon, j'ai l'oreille dure depuis l'hiver dernier; cela ne me déplaît pas, je vis ainsi plus recueilli. Je vais à la recherche d'un bon hôtel, calme et confortable. Veux-tu m'accompagner ?

Le bonhomme fut difficile. Il trouva enfin une pension de famille, et s'y installa comme s'il n'en devait plus sortir.

Quand il fut rassuré sur la table et le gîte, il me présenta un siège et s'écria :

— Tu vas donc te marier !... As-tu pris d'amples renseignements sur ta fiancée !... Quel âge a-t-elle ?

— Vingt ans.

— Est-elle blonde ou brune ?

— Très blonde.

— Bonne ménagère, capable de diriger une maison ?

— Elle est parfaitement élevée.

— Tu me satisfais. Mes bagages sont arrivés; je vais mettre des vêtements de circonstance, et tu me présenteras à Mademoiselle... comment se nomme-t-elle ?

— Javotte !

— Tu dis ?

— Javotte !

— Singulier nom.

— C'est à la mode, mon oncle, très à la mode. Les vieux noms sont les seuls bien portés.

— Allons pour Javotte, mais autrefois on s'engouait d'héroïnes dont on donnait le nom à ses enfants. Les temps changent !

— Heureusement !

— Tu dis ?

— Je dis heureusement pour le progrès et le bien-être de l'humanité.

— Armand, tu ressens donc réellement des sentiments généreux ?

— Par grâce, cher oncle, ne me nommez plus ainsi : ce nom ridicule, démodé, ne saurait me convenir; ici on me nomme Nicaise !

— Nicaise !

— C'est dans le ton du jour !

— Nicaise ! C'est un nom de lourdaud. Idiote ta mode, idiote!

Mme Baillardise et sa fille furent charmantes; elles accueillirent l'oncle Brutus avec une amabilité affectueuse, et tinrent la conversation à un diapason assez élevé pour épargner au vieillard de grands efforts d'audition.

Je craignais quelques maladroites boutades de l'oncle, mais il parla peu, fit des compliments à Javotte, compara ses cheveux à la moisson dorée, et s'en vint ensuite vers Mme Baillardise qui lui décrivit les plaisirs de la capitale ; elle parla de courses, de l'ouverture du Salon, des *garden-party*, des *rallye-papers*, des réceptions mondaines et politiques chez les hommes influents, et elle se tut, charmée d'avoir ébloui ce provincial. La mère de Javotte, beau fruit encore appétissant, portait la toilette avec une rare élégance ; intelligente, elle traitait son mari en associé et fermait les yeux sur certaines peccadilles. Elle avait bien autre chose en tête. La vie mondaine ne laisse point de répit : les transformations de la mode, les devoirs d'une maîtresse de maison accomplie, les réunions religieuses et profanes prenaient toutes les heures, toutes les pensées de Mme Baillardise.

Javotte se mariait pour conquérir la liberté. Elle me dit en passant dans la salle à manger, car nous fûmes naturellement retenus à dîner :

— Original, l'oncle à l'héritage !... Belle prestance, sa barbe blanche lui sied à merveille. Ne pourriez-vous obtenir qu'il se chausse d'autre façon ?... Ça manque de genre, ces grands souliers... Vos affaires s'arrangent-elles ?

— Oui, je reprendrai l'étude dans d'excellentes conditions.

Le dîner fut agréable. L'oncle but, mangea de bon appétit et parla très peu. Il entendait à peine, et nous finîmes par ne plus lui adresser la parole.

Le lendemain, j'échangeais quelques propos avec une étoile de second ordre qui me réclamait audacieusement une parure avant de m'accorder de nouvelles faveurs, lorsque l'oncle Brutus s'en vint m'interrompre.

— Qu'est cette péronnelle ? me dit-il tandis qu'elle s'éloignait.

— C'est Mlle Haulapatte, une de nos célébrités qui me fait l'honneur de me trouver à son goût.

— Combien se paie cet honneur ? cria-t-il.

— Une parure de perles.

Le bonhomme fit un geste de mécontentement.

— Rassurez-vous, repris-je, les perles sont fausses.

— Et Javotte la blonde ?

— Javotte ?

— Ta fiancée pourrait, si elle te voyait ainsi, te rendre ta parole.

— Elle ne peut prétendre à ma fidélité présente.

— Mais son père, qui s'en vient là-bas, prendra mal l'incident.

— Ne craignez rien, dis-je en riant. M. Baillardise protège en ce moment Mlle Tournauvent, encore plus exigeante que Mlle Haulapatte. Il paie en brillants, en vrais brillants, et passera sans me reconnaître.

— Mais, dit l'oncle s'arrêtant, que me racontais-tu donc avec tes phrases boursouflées : les convenances, les principes religieux, l'entraînement irrésistible du cœur, et patati et patata... La morale...

— Je suis en effet un homme d'ordre; tenez, de ce pas je vais entendre un célèbre prédicateur qui prêchera sur les devoirs de l'homme envers la femme.

— Je t'accompagnerai.

— Je vous préviens, c'est dix francs par chaise.

— Me prends-tu pour un avare ?

L'oncle marcha à côté de moi. Il me dépassait de la tête et m'assourdissait de ses questions.

— Ainsi tes principes te permettent des distractions de tout genre ?... Est-ce ta seule donzelle ?

— Non, criais-je, impatienté.

— Ton futur beau-père te donne le bon exemple. Quelle est votre religion à tous deux ?

— Vous le savez, quoique vous ayez jadis refusé d'être mon parrain. Je suis catholique.

— Catholique apostolique et romain ?

— Assurément. Sans la religion, que deviendrait la société ?

. . . . . .

(A suivre.) PAUL GRENDEL.

REVUE DE LA PRESSE

Nous adressons nos meilleurs remerciements à nos frères de la presse spirite qui ont bien voulu annoncer notre nouvelle Revue. Ce sont : *Le Phare de Normandie, La Paix Universelle, Le Messager, La Vie d'Outre-Tombe, L'Humanité Intégrale, La Révista de Estudios psychologicos, Lux.*

Nous nous associons pleinement à la protestation indignée de notre ami Amo, dans la *Paix Universelle,* contre les massacres d'Arménie, qui déshonorent la Turquie. L'Europe a assisté, impassible, à ces sanglantes exécutions : tels sont les tristes fruits du matérialisme et de l'égoïsme dans lequel nous croupissons. Il serait temps, cependant, d'intervenir, pour ne pas laisser égorger en Crète, comme un vil troupeau, des hommes sans défense.

A signaler, dans l'*Humanité Intégrale,* un judicieux article de Camille Chaigneau au sujet de la maison hantée de Valence-en-Brie. Notre frère fait un intéressant parallèle entre les pratiques occultistes et spirites. Il montre l'abbé Schnebelin s'escrimant avec une épée, pour tâcher de blesser la larve qui produit ces phénomènes, et entraîner la mort de l'auteur de ces bruits. Les spirites qui ne croient pas qu'il y ait action magique d'un vivant, évoquent l'Esprit et cherchent à le moraliser pour l'amener à suspendre ses maléfices. Le public jugera entre ces deux méthodes, l'une d'extermination, l'autre de mansuétude et de pardon. Une remarque s'impose, c'est que toutes les manœuvres magiques n'ont pas empêché l'auteur de continuer son tapage, ce qui démontre le peu d'efficacité de ces pratiques.

La Vie d'Outre-Tombe contient un excellent plaidoyer de M. J. Faam en faveur du spiritualisme. Il établit clairement l'influence capitale de la certitude de l'immortalité sur la moralité des masses et, montrant le développement du spiritisme, il prouve que c'est le seul moyen de salut pour l'humanité.

OUVRAGES NOUVEAUX

Les Savants et le Spiritisme, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours ; prix : 0 fr. 25. Cette brochure, fort bien faite, contient des citations empruntées aux savants et aux littérateurs qui se sont occupés du spiritisme, elle relate même quelques-unes des expériences de M. de Rochas, dont nous parlons dans ce numéro.

Pierre Leroux, brochure écrite par le fils du célèbre philosophe qui a été un des précurseurs de nos idées Elle contient un appel aux souscripteurs pour l'érection d'un monument à Boussac, destiné à glorifier l'ancien fondateur du *Globe* en 1830 et l'élu de 1848.

L'Origine de l'homme, par G. Palazzi. Ouvrage très sérieux dont nous rendrons compte prochainement.

I Fantasmi, traduction italienne, par notre ami Vincenzo Cavalli. de l'ouvrage espagnol du docteur Otéro Acévédo. Cet ouvrage traite de la psychologie de l'Avenir, non plus celle qui étudiait l'âme en se servant seulement du sens intime, mais de la nouvelle science que les spirites ont inaugurée : celle qui procède expérimentalement.

Signalons aussi *Le Bulletin mensuel de la Ligue des cérémonies civiles,* 3, rue Esther Lacroix, à Chatou, qui a une incontestable utilité pour ceux qui tiennent à faire respecter leurs dernières volontés.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours, Imp. G. Debenay-Lafond.

Ouvrages D'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique) contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 40e édition. Prix. 3 fr. 50.

Le Livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestation. Vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50

L'Évangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 Vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Prix : 3 fr. 50

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, 1 vol. in-12, 8e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours sur sa tombe par Camille Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le Répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat. Prix : 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la Revue et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Le Livre des Esprits, des Médiums, Ciel et Enfer, en anglais, reliés, 3 vol. Prix : 9 francs chacun.

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 37e édition. Prix : 1 fr.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18, de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé; vingt exemplaires, 2 fr.; par la poste, 2 fr. 60.

Éditions en langues anglaise, portugaise et russe.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes; par la poste, 15 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent.; par la poste, 0 fr. 20, vingt exemplaires, 2 francs; par la poste, 2 fr. 60.

Œuvres de CAMILLE FLAMMARION

Les Mondes Imaginaires et les Mondes réels, 1 vol. in-12	3 fr. 50
Dieu dans la Nature, 1 fort volume in-12, avec le portrait de l'auteur	4 fr. »
La Pluralité des Mondes habités, in-12	4 fr. »
Voyages aériens, journal de bord en ballon, in-12	3 fr. 50
Récits de l'infini, 11e édition, in-12 Lumen	3 fr. 50
Histoire du Ciel, 1 vol. in-12.	9 fr. »
Les Terres du Ciel, photographies célestes, 400 figures.	5 fr. »

Ouvrages de PAUL GRENDEL

Elfa, roman d'une libre penseuse. Prix : 2 fr. 50.
Blidie.
La famille Desquien.
Une heure d'oubli.
Esprit ancien Esprit nouveau.
Un Mariage fabuleux.
Tante Sébastienne.
Manne Georgette.
Eglantine.

Ouvrages pour enfants

La princesse Violette.
L'île des Mécontents publics, chez Hatier et Delagrave
Le Trousseau de la Poupée, pour enfants de 8 à 12 ans. — Hatier.
Michel et Geneviève, livre de lecture.
Résumé de Robinson Crusoé, à l'usage des enfants. — Hatier.

Après la Mort, Léon Denis. Prix : 3 fr. 50.
Pourquoi la Vie? Léon Denis.
Cherchons, Gardy.
Les Chrysanthèmes de Marie. — Chaigneau. Prix : 2 fr. 50.
Montmartre. Prix : 2 fr. 50.
La Terre, Evolution de la Vie. 2 vol., par Emmanuel Vauchez.

Ouvrages de D. METZGER

Le Monde sera-t-il Catholique. Prix : 2 fr. 50.
Médiums et groupes spirites.
La Vivisection, ses Dangers. Prix : 3 fr. 50.
Essai de spiritisme scientifique. Prix : 2 fr. 50.
L'Hypnotisme devant la raison. Prix : 1 fr.

Petit Cours de Magnétisme, Rosen Dufaur. Prix : 1 fr.
Les Miracles et le moderne spiritualisme, Alfred Russel Wallace.
L'Extériorisation de la Motricité de Rochas.

Ouvrages de GABRIEL DELANNE

LE SPIRITISME
DEVANT
LA SCIENCE
PRIX : 3 FR. 50

Le Phénomène Spirite
TÉMOIGNAGE
DES SAVANTS
PRIX : 2 FR.

L'évolution Animique
SOUS PRESSE

AVIS

Nous prions les lecteurs qui ont déjà reçu deux numéros de la Revue, et qui ne désirent pas s'abonner, de nous retourner celui-ci avec la mention : *refusé*. Dans le courant du mois, nous ferons présenter par la poste la quittance pour l'année 1896-1897 aux personnes qui garderont le présent exemplaire.

L'Esprit frappeur d'Agen

Après les phénomènes de Valence-en-Bric, dont toute la presse a parlé, voici qu'une autre manifestation a lieu dans la ville d'Agen. Le monde spirituel tient à manifester sa présence, et à forcer, dans ses derniers retranchements, l'entêtement des savants officiels qui se refusent obstinément à s'occuper de ces faits, inexplicables pour eux.

Les coups frappés se sont produits dans une habitation située boulevard Péreire, à Agen, dans la maison de M. F. Comme chez M. Fox, à Hydesville, ce sont les deux demoiselles qui sont médium. Agées de 14 et 15 ans, elles furent épouvantées par des coups très forts qui se firent entendre dans le bois du lit, au moment où elles se couchaient. Le père et le frère des jeunes filles, fort incrédules tout d'abord, furent obligés de se rendre à l'évidence, en constatant par eux-mêmes l'existence de ces bruits étranges.

Toutes les recherches poursuivies dans la maison ne purent faire découvrir l'auteur de ces manifestations, qui prirent bientôt une telle intensité, que M. F... en fut effrayé, et en parla à M. Beaussier, rédacteur au journal *La Dépêche,* de Toulouse. Celui-ci voulut s'assurer par lui-même de la réalité des faits, et il fut à même de se convaincre qu'il ne se passait pas de nuit sans que l'Esprit

rendît visite aux pauvres enfants, que son obstination persécute, et dont la santé et la raison finiraient par être ébranlées, pour peu que durât encore la mystérieuse épreuve qu'elles subissent.

Ce récit, publié par *La Dépêche,* de Toulouse, et par *Le Petit Journal,* dans ses numéros du 26 et du 27 août, produisit une émotion considérable dans la ville. Une foule qu'on peut évaluer à un millier de personnes stationnait devant la maison hantée pendant toute la durée des expériences, curieuse d'apprendre ce qui se passait à l'intérieur. M. Beaussier avait, en effet, prié notre ami M. Thomas, spirite bien connu, de bien vouloir lui prêter son concours. C'est alors qu'on put converser avec l'Esprit frappeur, qui affirma être le père de celle des deux fillettes qui est orpheline. On lui fit comprendre le danger que ces manifestations offraient, au point de vue de la santé des enfants, et il promit de leur laisser quelque repos.

Comme lors de la première expérience, le lit a été visité avec le plus grand soin, et les couvertures enlevées. Les coups frappés sur le panneau du lit ne sont pas le résultat d'une illusion, car, en appuyant la main sur le meuble, on constatait nettement les vibrations du bois.

Nous avons demandé des renseignements à notre correspondant d'Agen, et nous tiendrons nos lecteurs au courant de tout ce que nous pourrons apprendre à ce sujet. *Le Petit Journal* a publié depuis, sous la signature de M. Giffard, un article où s'étale tout au long l'ignorance de ce rédacteur, qui ne voit qu'un moyen efficace de faire taire les Esprits, c'est... d'appeler le commissaire ! Nous pourrions enseigner à notre critique des sources de documents authentiques, se rapportant à des cas semblables, et où l'intervention de l'autorité fut inutile. Mais on sent le parti pris de l'écrivain, et le désir de ménager les préjugés de la nombreuse clientèle de l'organe populaire, de sorte que nous ne perdrons pas notre temps à discuter. D'ailleurs, notre ami Sylvestre, avec son esprit habituel, fait bonne justice de cette outrecuidance, qu'on ne s'attendait pas à rencontrer sous la plume d'un homme qui a l'honneur de parler à un million de lecteurs.

LA RÉDACTION.

La Grrr...ande Nouvelle du Jour

Vous vous demandez, anxieux : Que peut-elle bien être! Je ne mettrai pas, pour vous la faire chercher, votre esprit à la torture ; en deux mots, la voici en sa cruelle réalité : Le spiritisme se meurt ; le spiritisme est mort. Et son exterminateur, cette fois, est M. Giffard (Pierre pour les dames) du *Petit Journal*.

Oh ! ne riez pas, ce n'est pas une plaisanterie de mauvais goût, une facétie de chroniqueur à court de nouvelles, c'est bel et bien une exécution en toutes les formes que M. Pierre Giffard a signée de sa plus belle plume d'oie dans le *Petit Journal* de ce jour (29 août).

Écoutez, gens de la ville, et de la campagne aussi... c'est le prophète du jour qui nous le dit, et il faut le croire sur parole, celui dont la voix chaque matin trouve écho dans des millions de poitrines.

Inclinons-nous, mes frères, et préparons-nous à mourir. Le sort en est jeté, il nous sera implacable, car si Allah seul est grand, M. Pierre Giffard, du *Petit Journal*, est en ce jour son unique prophète, et c'est lui qui nous condamne, et c'est encore lui qui, juge et bourreau, nous exécute... Avant de marcher à la mort, mes frères, écoutons notre sentence :

ESPRITS FRAPPEURS... ET SURTOUT FRAPPÉS

Voilà les bêtises qui recommencent.

De loin en loin les esprits frappeurs font une réapparition timide dans la société moderne, d'où la risée publique semblait pourtant les avoir à tout jamais bannis. C'est que les esprits frappeurs sont tenaces et que leur ténacité croît en raison directe de l'encouragement populaire.

La farce grossière jouée dernièrement à Valence-en-Brie a remis dans le courant de vagues ressouvenances du spiritisme, qu'on croyait enterré. Par cette manie d'imitation qui rapproche tant l'homme du singe, d'autres histoires de revenants devaient surgir. Ça n'a pas manqué. Elles ont surgi. La dernière, qui par deux fois a déjà occupé le correspondant du *Petit Journal,* autant et plus que telle inauguration de chemin de fer ou de statue, s'est produite dans la bonne ville d'Agen, célèbre par son poète-coiffeur, Jasmin, et ses prunes.

Je ne vous retracerai pas ces événements — mystérieux pour les âmes

crédules, mais pour elles seulement. C'est toujours la même balançoire : des coups frappés sur des bois de lit, des rires diaboliques, des paroles incohérentes, des bruits de chaudronnerie, bref de quoi faire rendre le souffle, par la terreur, à de pauvres fillettes ou à de vieilles gens prêts à tout admettre, à tout prendre pour une manifestation raisonnée de l'Invisible qui nous tient à sa merci.

***

Il faudrait pourtant s'entendre là-dessus, et c'est pour bien préciser devant la masse de nos lecteurs que je tiens à revenir sur l'impayable histoire d'Agen.

Quand le *Petit Journal,* par la plume d'un de ses correspondants, attitrés ou autres, raconte le plus sérieusement du monde ces histoires à dormir debout, il faut que le public sache bien que nous enregistrons là des racontars et que nous le mettons au courant de ce qui se passe à tel ou tel endroit purement et simplement, sans prendre à notre compte la moindre parcelle de ces aventures extravagantes.

Nous racontons, nous ne garantissons pas, et si par hasard, comme c'est le cas pour la dernière cocasserie spirite d'Agen, notre correspondant semble pencher un peu du côté des illuminés, sa tendance au spiritisme, voulue ou non, n'engage en rien le journal. C'est son opinion qu'il fait valoir, la sienne seule. Il en est d'autres, heureusement pour le sens commun.

Ce qu'il importe de bien répéter, une fois pour toutes, aux innombrables fidèles qui nous lisent, c'est que le spiritisme ou évocation des morts n'a jamais été, ne sera jamais qu'une imposture.

Sans entrer dans les considérations scientifiques qui anéantissent en trois mots les prétentions de l'école spirite, composée de charlatans ou de malades, il suffit de faire entrer en scène la gendarmerie pour que *subito* les esprits frappeurs, tourneurs, tourmenteurs et autres disparaissent des maisons soi-disant hantées.

Le tort des bonnes gens (car c'est toujours chez les bonnes gens que les esprits de cet acabit se manifestent) consiste à mêler le plus souvent l'Église dans les mésaventures qui leur arrivent. Les esprits, représentés couramment par un gars de ferme ou un loustic de village qui s'est promis d'en faire une bien bonne, ou de se venger par la terreur d'un voisin dont il jalouse la terre, les écus, la vache, ne se font pas faute de continuer à berner leur monde devant M. le curé.

Arrive le gendarme, et tout change. Sans doute les esprits n'aiment pas la police, car dès que la police apparaît, ils rentrent dans le néant.

***

Tout cela est parfaitement ridicule, et il faut bien le dire et le redire : il n'y a pas d'esprits frappeurs. Il n'y a que des esprits frappés, — les vôtres, naïfs qui vous laissez duper, effrayer, une nuit ou l'autre, par des coups frappés contre un mur ou dans un bois de lit. Prenez donc votre fourche ou votre parapluie et ramonez un peu la maison, de la cave au grenier ; vous découvrirez l'esprit sous une forme très matérielle, à moins que par

une fuite prudente, ce qui est généralement le cas, votre malicieux persécuteur ne se soit soustrait à des coups mérités.

Règle générale : dès que vous entendrez parler d'une histoire d'esprits frappeurs, — et vous allez en entendre, à la suite de cette nouvelle équipée d'Agen, — demandez à être de la partie, faites-vous admettre, si possible, — la gît toujours la difficulté, — dans la maison soi-disant hantée, mais ayez soin d'en fermer les issues et d'en surveiller les fenêtres. Si avec ces précautions vous entendez les esprits frappeurs... frapper, c'est que les gaillards qui vous feront aller, comme on dit, en bateau, travailleront dans la cave.

Descendez-y ; suivez-les ensuite au grenier. Si vous avez un bon chien avec cela, vous risquez fort de mettre la main sur des revenants très en chair et très en os, qu'une bonne correction guérira du spiritisme.

D'après le récit que j'ai lu dans le journal ce matin, la police n'a pas été appelée à Agen. C'est fâcheux. Elle eût dû se mobiliser d'elle même, et il me semble que des instructions aux parquets s'imposent à ce sujet. Dès qu'un bruit de ce genre court le pays, descente du procureur de la République... C'est le seul moyen d'en finir avec ces absurdités qui prolongeraient les croyances les plus révoltantes jusqu'au XXe siècle si la justice n'y mettait ordre.

*
* *

Ce que j'admire le plus dans le récit de notre correspondant agenais, subjugué par les pan, pan, dans le bois de lit, c'est l'assurance avec laquelle il annonce que les « expériences vont cesser pendant quelques jours ».

Pourquoi ? C'est dommage. Juste au moment où « de nombreux étran- « gers sont déjà dans la ville, curieux d'y assister ».

Ah ! voilà ! C'est que, précisément, ces nombreux étrangers ont été « poliment, mais fermement éconduits ». On n'a voulu admettre au charivari nocturne que des « amis fort peu nombreux ».

M. Georges Thomas, mon excellent ami, un cœur d'or et l'honorabilité même, ancien maire d'Agen, grand négociant de la place, a conduit les colloques avec les esprits dès qu'il a eu vent de cette aubaine..... Bon M. Thomas ! C'est le sujet ordinaire de nos discussions lorsqu'il vient à Paris. Je le sais disciple d'Allan Kardec, grand illusionné des tables tournantes et de tout le tremblement. En vain lui ai-je demandé de me mettre, un jour, une nuit, n'importe où, à même de causer avec l'Invisible, fût-ce par l'étrange langage si cher aux esprits, et qui consiste à faire pan pan le long des murs. Il m'a toujours répondu par des fins de non-recevoir.

Pour être admis aux séances de l'Invisible, il faut d'abord avoir la foi. Mais pour l'acquérir, cette foi, il faut bien s'instruire, s'édifier ?... Cercle vicieux d'où le spiritisme n'est jamais sorti, et pour cause.

*
* *

Conclusion : Si quelque mauvaise plaisanterie des esprits frappeurs vous était à nouveau signalée, chers lecteurs, à la suite de la prouesse d'Agen,

suivez bien mon conseil : n'allez chercher ni M. le curé, ni surtout un spirite. Adressez-vous tout bêtement au brigadier de la plus proche gendarmerie. Vous verrez !

Chaque fois que ce représentant de l'autorité vous rassurera par sa présence, les esprits seront muets comme des carpes. Lorsque vous serez en pleine solitude, ils décrocheront votre batterie de cuisine. Le reste vous regarde.

Il est bon d'appeler l'attention du garde des sceaux sur les récents délits de ce genre. Valence-en-Brie et Agen, c'est trop en trop peu de temps.

Si les parquets ne prennent pas une initiative que le bon sens suffit à leur commander, nous aurons avant un an dix aventures aussi ridicules à enregistrer. Il faut les régler d'avance, pour l'honneur de l'esprit..... français

PIERRE GIFFARD.

S'il est vrai que tout condamné a droit à un quart d'heure pour maudire ses juges, on voudra bien m'accorder, au nom d'une croyance qui m'est chère, ces quinze minutes de Rabelais, non pour lancer des anathèmes ou des imprécations contre l'auteur de cette sentence, mais pour en disséquer les termes, et surtout la valeur.

M. Pierre Giffard a raison de nous avertir que l'opinion de tous les rédacteurs ou correspondants du *Petit Journal* n'a d'autre valeur que celle d'une opinion personnelle, et n'engage en rien le journal. Quelle que soit la haute estime qu'il ait de la valeur de son opinion à lui, en ce siècle d'égalité nous aimons à croire que son avis ne vaut pas un *iota* de plus que celui des autres. Pour l'honneur et l'impartialité du *Petit Journal*, nous sommes persuadé qu'il en est ainsi. Or, en examinant cet article, que voyons-nous ? D'une part des personnes honnêtes et de bonne foi, qui disent avoir vu et observé des faits se produisant par devant elles, dans une ville éloignée de province, et qui affirment la sincérité de ce qu'elles ont vu et entendu, et, d'autre part, un monsieur qui de son bureau bien capitonné, dans la capitale, où il n'a rien pu contrôler, leur donne un démenti formel, et les traite de malades ou de charlatans. Malades et charlatans sont peut-être des termes un peu excessifs lorsqu'ils s'adressent à des amis. Quelles épithètes, grand Dieu ! seraient donc sorties de la plume du terrible chroniqueur s'il s'était adressé à des inconnus. Les injures peuvent remplacer les bonnes raisons, mais n'en sont pas; elles ne servent, au contraire, qu'à masquer le manque d'arguments sérieux de ceux qui y ont recours ; ce n'est donc pas dans cette voie que je suivrai notre contradicteur.

Je ferai simplement remarquer que quelles que soient l'honorabilité et la valeur de l'opinion de M. Pierre Giffard, celle des personnes mises par lui en cause ne le leur cède en rien. Je n'en veux pour preuve que les éloges mérités qu'il adresse à M. Thomas, afin de mieux lui décocher la flèche du Parthe.

Le spiritisme, d'après M. Pierre Giffard, n'a jamais été qu'une imposture dont les prétentions sont anéanties en trois mots par les données de la science.

Au lieu d'invectiver sans preuves, ces trois mots, il eût été plus sage de les dire, ne fût-ce que pour essayer d'ouvrir les yeux aux 40,000 adhérents qui participèrent au congrès spirite de 1889. Nous serions, en effet, très curieux de connaître les raisons qui font que des savants de premier ordre, des personnages de la plus haute société, de la plus grande valeur intellectuelle et morale, sont écoutés et approuvés, méritent toute confiance lorsqu'ils exposent le résultat de leurs travaux, de leurs découvertes, et conspués, bafoués, insultés, dès qu'ils ont le malheur de vouloir explorer le domaine de l'occulte.

Je veux bien que les phénomènes de Valence-en-Brie, d'Agen et d'ailleurs, aient le pouvoir de donner sur les nerfs à certains observateurs, plus sensitifs que méthodiques, mais les repousser est faire outrage à la bonne foi, à la vérité, lorsqu'on entend des hommes de la valeur de M. William Crookes venir affirmer, — en parlant de faits analogues à ceux qui mettent en fureur M. Pierre Giffard, — lorsqu'on entend, dis-je, l'homme le plus savant et le plus respecté de l'Angleterre oser répéter : *je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est.* Et cependant, M. William Crookes n'est pas un adepte du spiritisme, puisque, lorsqu'on le met au pied du mur et qu'on lui demande s'il est spirite, il se contente de répondre : Je suis chimiste. Et c'est précisément pour cela que son opinion à lui, qui a poursuivi pendant plus de trois années l'étude de ces phénomènes, n'en a que plus de valeur pour nous, car elle établit sur sa véritable base : les faits, le spiritisme qui n'est que la conséquence déduite logiquement de ces mêmes faits. Qui devons-nous croire, de ceux qui ont vu, étudié, observé, médité, et qui affirment, ou de M. Pierre Giffard et quelques autres douzaines d'esprits forts qui n'ont rien vu, rien observé, jamais rien étudié de pareil, mais qui croient de bon ton de tout nier de parti pris, et, au lieu de bonnes et sérieuses preuves, appuient leurs allégations sur des injures ?

Si M. William Crookes avait été le seul personnage de marque qui ait osé affirmer l'authenticité des phénomènes sur lesquels repose le spiritisme, on comprendrait, à la rigueur, les sarcasmes de ces beaux messieurs, qui se drapent dans leur dédain pour nous jeter à la face et leur mépris et leurs injures. Mais ils sont légion, ceux qui, dans tous les pays d'Europe et d'Amérique, bien qu'occupant les premières places dans l'estime de leurs concitoyens, n'ont pas craint d'affirmer, après mûr examen, la réalité de phénomènes en tout point semblables à ceux qui viennent de se produire à Agen.

Si tous les Don Quichotte qui partent en guerre contre le spiritisme voulaient prendre la peine de réfléchir, si leur fatuité ne les rendait pas volontairement sourds et aveugles, ils se diraient qu'il y a peut-être quelque chose de fondé dans les récits de ces manifestations si souvent observées, si souvent décrites, et appuyées sur des témoignages dont la valeur dépasse de beaucoup celle à laquelle ils pourraient prétendre.

Que pèsent, en effet, les négations d'un monsieur Giffard, même lorsqu'il les étale dans son journal, auprès des affirmations des Mapes, Edmond, Robert Hare, Robert Dale, Owen, pour l'Amérique ; de Varley, Alfred Russel Wallace, de Morgan, Oxon, des docteurs Sexton, Chambers, Gully, pour l'Angleterre ; de Zœllner, Fechner, Ulrici, pour l'Allemagne ; de Bodisco et Aksakof, tous les deux conseillers d'État en Russie, et de tant d'autres, dont l'énumération m'entraînerait trop loin ? Mais plus près de nous, en France même, n'y a-t-il donc que des naïfs ou des fripons qui se soient occupés de ces phénomènes, qui aient fait acte d'adhésion au spiritisme ? L'opinion à ce sujet des Victor Hugo, Sardou père et fils, Flammarion, Gibier, Jean Reynaud, Eugène Bonnemère, Nus, etc. etc., vaut bien, ce me semble, celle de M. Giffard, et lorsque tous ces savants viennent nous affirmer que ces faits non seulement sont possibles, mais qu'ils sont absolument réels, on se sent envahir d'une immense pitié pour les négateurs, et la fable du bœuf et de la grenouille vous revient forcément à l'esprit.

A l'heure actuelle, et en dehors des maisons hantées, des savants, des observateurs du meilleur monde, se livrent à de sérieuses recherches, de patientes investigations, pour étudier ces phénomènes et en déterminer la cause. Tout récemment encore, MM. A. Sabatier, A. de Rochas, A. de Grammont, Maxwell et Dariex, C. de Watteville, publiaient un récit très circonstancié des expé-

riences que, dans ce but, ils venaient de faire avec le médium Eusapia Paladino.

Les observations de ces messieurs, intéressantes et suggestives au dernier point, viennent de donner lieu à un nouvel ouvrage de M. A. de Rochas, *l'Extériorisation de la Motricité,* dont je recommande la lecture à tous les Pierre Giffard, pour leur édification. En voici deux passages qui répondent par avance aux assertions fantaisistes de l'article de ce jour :

« CHAPITRE IX. — LES MAISONS HANTÉES

« Tout le monde a entendu parler de ces maisons où, tout à coup, se produisent des mouvements spontanés d'objets, des bruits sans cause apparente, et toutes sortes de manifestations désagréables pour les habitants, en particulier pour celui qui en est vraisemblablement la cause par ses facultés médianimiques.

« Généralement la police s'en mêle, fait une enquête qui n'aboutit pas ; mais, comme les phénomènes cessent au bout de quelque temps, le public suppose que tout le monde a été dupe d'un habile mystificateur, et n'y pense plus.

« Que la mystification puisse souvent jouer un rôle important dans cet ordre de faits, je n'en doute pas, et j'en connais des exemples ; mais le plus souvent les phénomènes sont réels et se présentent sous la forme d'une véritable épidémie.

« C'est ce qui arriva en Amérique vers 1850, et provoqua une curieuse pétition, revêtue de plus de quatorze mille signatures parmi lesquelles figuraient plusieurs noms les plus respectés du pays, notamment celui du sénateur Tallmadge, ex-gouverneur du Visconsin, qui la rédigea. Cette pétition, qui demandait au Congrès des États-Unis de faire étudier par des gens compétents les faits extraordinaires dont les signataires avaient été les témoins, n'eut naturellement aucune suite.

« Les cas de ce genre sont tellement nombreux, qu'à eux seuls ils formeraient la matière d'un volume. Ceux qui voudraient étudier plus à fond la question pourront consulter, entre autres ouvrages : l'*Histoire du Merveilleux,* par Louis Figuier ; *Animisme et Spiritisme,* par Aksakof, et les *Annales des Sciences psychiques,* où des observations très précises ont été rapportées par le docteur Dariex, en 1892.

. . . . . .

« Refuser de croire à des affirmations aussi nombreuses, aussi

nettes, aussi précises, c'est rendre impossible l'établissement d'une science physique quelconque, car l'étudiant ne saurait exiger d'être témoin de tous les faits qu'on lui enseigne et dont l'observation est souvent difficile.

« Refuser de s'occuper de certains phénomènes, quand on est convaincu de leur réalité, par crainte du *qu'en dira-t-on,* c'est à la fois s'abaisser soi-même en montrant une faiblesse de caractère méprisable, et trahir les intérêts de l'humanité tout entière. Nul ne saurait, en effet, prévoir les conséquences d'une découverte, quand il s'agit de forces nouvelles : celle qui, il y a cent ans, ne se manifestait que par la contraction des cuisses de grenouilles suspendues au balcon de Galvani, n'est-elle point la merveilleuse source de mouvement et de lumière qui, aujourd'hui, anime nos locomotives les plus puissantes et illumine les côtes de nos continents !

. . . . . .

« Je ne me dissimule point que je m'éloigne de plus en plus du domaine dans lequel un esprit positif devrait se renfermer, d'après les scolastiques qui ont la prétention de limiter la science aux faits qu'ils étudient et aux méthodes qu'ils emploient.

« Mais n'est-elle point la science par excellence, la science vers laquelle tendent tous ceux qui, osant porter leurs investigations sur des forces de plus en plus subtiles, commencent à entrevoir le moment où l'homme, assuré par des preuves expérimentales que, de son corps, peut se détacher pendant la vie quelque chose qui pense et qui sent, en conclura que ce quelque chose peut survivre à la destruction de la chair, et remplacera alors par une conviction inébranlable l'acte de foi chancelant que lui demandent toutes les religions pour régler sa vie présente en vue d'une vie future. »

. . . . . .

Cette vision, que ne fait que soupçonner M. de Rochas, est celle que nous montre le spiritisme, changeant, pour ses adeptes qui ont pris la peine d'étudier, d'expérimenter, les prévisions en certitude. C'est pour cette raison que, loin d'être une imposture, cette philosophie consolante poursuit son chemin et fait, de jour en jour, de rapides progrès. Malgré les arrêts de mort que lui signifient, de temps à autres, les Giffard petits ou grands, elle n'en poursuit pas moins sa marche en avant, sans se soucier de ces pygmées qui ont la prétention de lui barrer la route.

Que deviennent les négations de journalistes grincheux, en présence des affirmations si précises, si nettes, d'une pléiade de savants,

de chercheurs qui, pionniers du progrès, font la gloire de notre humanité ? Combien elles pèsent peu dans la balance de la saine raison ! Combien leurs sottes prétentions appellent le sourire et paraissent ridicules, en face des faits, en face de la vérité.

Rassurons-nous, mes amis, ce n'est pas encore cette fois que le spiritisme aura vécu, car il est, au contraire, plus vivace que jamais : étendant de tous côtés ses rameaux, ses racines, il porte à tous les cœurs endoloris ses trésors d'espérance et de consolation, et fait briller d'une auréole de gloire, justement méritée, la grande figure de son fondateur, de notre maître Allan Kardec.

Lyon, le 29 août 1896.

H. SYLVESTRE.

LES RAYONS X

ET LA DOUBLE VUE DES SOMNAMBULES ET DES MÉDIUMS

(*Suite*)

LES VOYANTS

On peut rapprocher des faits, observés pendant le somnambulisme, les phénomènes produits par l'état extatique. Il y a aussi, dans ce cas, dégagement de l'âme, et, par conséquent, la vue s'opérant sans le secours des yeux peut être constatée. Sainte Madeleine de Pazzi offrait, pendant ses ravissements, des preuves évidentes de cette faculté. Les religieuses, lorsqu'elles la voyaient dans cet état, lui bandaient les yeux ou fermaient les volets de sa cellule. Elle n'en continuait pas moins, alors, les travaux qu'elle avait commencés, travaux souvent très délicats, comme la peinture des saintes images, et elle y apportait une telle précision qu'on les a conservées dans le couvent (1).

(1) Goërres, *Mystique*.

Ce pouvoir que possède l'âme de sortir momentanément de son corps pour voir ce qui se passe au loin, a été l'apanage de certains hommes, dont la vie pure facilitait le dégagement du principe spirituel. En voici deux exemples bien connus. Apollonius de Tyane s'était, dans sa vieillesse, retiré à Éphèse, où il avait fondé une école pythagoricienne. Un jour qu'il parlait au milieu de ses disciples, on le vit s'arrêter tout à coup, et s'écrier d'une voix émue : « Courage, frappe le tyran. » Il s'interrompit encore quelques instants, dans l'attitude d'un homme qui attend avec anxiété l'issue d'une lutte, puis il s'écria de nouveau : « Soyez sans crainte, Éphésiens, le tyran n'est plus, il vient d'être assassiné. » Quelques jours après, on apprit qu'au moment où le thaumaturge lançait cette singulière apostrophe, Domitien tombait sous les coups de l'affranchi Stephanus.

Dans les temps modernes, on trouve beaucoup de cas semblables rapportés par différents auteurs. Certaines races, ou plutôt certaines régions, semblent favoriser la double vue. Telles sont les hautes terres d'Écosse. Les voyants s'y montrent assez fréquemment ; maintes fois, des Anglais, incrédules sur ce qu'on leur racontait à ce sujet, ont fait le voyage des *Higlands* pour s'assurer par eux-mêmes de l'exactitude des faits avancés, et se sont retirés convaincus. Parfois, même, des phénomènes de prévision de l'avenir viennent s'ajouter à la vue à distance. Sur le continent, cette vue intuitive est plus rare ; cependant il en est des exemples bien constatés. La biographie de Swedenborg en mentionne plusieurs. Nous nous bornerons au suivant, dont Kant garantit l'authenticité :

Le 19 juillet 1759, le grand théosophe, revenant d'Angleterre, s'arrêta à Gothembourg, distant de Stockholm de cinquante lieues. Comme il était descendu chez un négociant de la ville où se trouvaient quelques amis, on le vit, à six heures du soir, entrer dans le salon, pâle, consterné. Il annonça qu'un violent incendie venait d'éclater à Stockholm, au Südermalm, et qu'il s'avançait vers sa maison. Pendant deux heures, il resta très inquiet, sortant et rentrant comme s'il allait aux nouvelles. A un certain moment, il déclara que le feu venait de consumer la maison d'un de ses amis, qu'il nomma, et que la sienne était en danger. Enfin, vers les huit heures, après une nouvelle sortie, il s'écria : « Grâce à Dieu, l'incendie s'est arrêté à la troisième porte qui précède la mienne. » Deux jours après, le gouverneur de Gothembourg reçut un courrier

lui annonçant le désastre. Le récit était en tout point conforme au récit de Swedenborg (1).

En dehors du fait bien établi de la vue à distance, il faut remarquer, dans le cas précédent, une autre cause qui intervient ; car le phénomène se produit lorsqu'il y a intérêt pour Swedenborg à être renseigné, on sent qu'une influence se fait sentir pour avertir le célèbre philosophe. Voici deux autres exemples qui présentent un caractère analogue, et dans lesquels une action télépathique est manifeste.

M. de Mirville (2) raconte, dans le deuxième volume de son ouvrage, que son père, pendant sa jeunesse, fut témoin du fait suivant : en jouant aux barres avec plusieurs officiers de son régiment, il vit l'un d'eux s'arrêter tout à coup au milieu de sa course, et s'écrier, en posant sa main sur ses deux yeux : « Ah ! mon Dieu ! mon frère vient de se casser la cuisse en franchissant une barrière en Amérique. » Trois mois après, la nouvelle était minutieusement vérifiée. Voici un second témoignage bien constaté : Une dame, se trouvant en Lorraine, s'éveille une nuit en sursaut, et, dans un accès de désespoir, s'écrie que son fils, alors à Paris, vient d'être poignardé et jeté dans la rivière. On écrit à Paris, on cherche, et l'autorité trouve le cadavre à l'endroit désigné et portant la funeste blessure.

Dans certains cas, la vue s'étend au loin et s'augmente de la faculté de voir l'intérieur du corps, de manière à décrire une maladie. Nous pouvons rapporter un fait qui nous est personnel.

Il y a quelques années, nous recûmes la nouvelle que notre oncle, habitant à Gray, se trouvait très malade. Nous résolûmes de consulter une de nos amies, Mme Renardat, dont la clairvoyance nous a été maintes fois démontrée. Sans lui dire pourquoi nous venions, nous lui demandâmes simplement si elle pourrait se dégager, pour nous donner quelques conseils sur une affaire qui nous préoccupait en ce moment. Après s'être recueillie, et sans dormir, notre amie nous dit voir notre oncle, ainsi que l'appartement dans lequel il se trouvait. (La description, fort exacte, se rapportait à une chambre dans laquelle on l'avait transporté, et qui était différente de celle où il couchait habituellement.) Nous demandâmes à Mme Renardat de nous dire si elle pouvait déterminer le genre de maladie dont notre oncle souffrait. « Hélas ! répondit-elle, on

(1) Dassier, *L'Humanité posthume*.
(2) De Mirville, *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*.

n'a pas compris qu'il est atteint du diabète, et, maintenant, il est trop tard, un dénouement fatal est à redouter. »

Avisée par télégramme, notre tante fit analyser les urines, et l'on constata qu'il y avait 47 °/₀ de sucre. Malgré tous les soins, notre oncle mourut quelques jours après.

Dans ce cas, il y a eu d'abord transmission de pensée, puisque sans que nous ayons prononcé le nom de notre oncle, la voyante s'est transportée à Gray : elle avait donc eu connaissance de notre désir sans qu'il ait été formulé oralement ; mais, ensuite, c'est l'âme de Mme Renardat qui a vu la chambre, le lit du malade, car, à ce moment, nous ignorions qu'on eût changé notre oncle d'appartement, et nous nous le figurions dans une autre partie de la maison. Puis la désignation si formelle de la maladie, la vérification faite confirmant absolument le diagnostic, tout cela indique nettement le dégagement de l'esprit de la voyante.

Quel merveilleux exemple des facultés de l'âme ! Voici un être souffrant par suite de l'incapacité des médecins, et une simple femme décrit, à distance, la cause du mal, et indique les ravages produits dans l'organisme. Quand on est témoin de faits semblables, il est impossible de mettre en doute l'indépendance du principe pensant, qui peut se libérer du corps et voir plus, et mieux, que par les organes matériels.

Voici un second exemple de vue à grande distance, que nous empruntons à un ancien organe spirite, *La Ruche bordelaise,* qui l'avait puisé dans les *Annales du Spiritisme,* de Turin (1).

Mon beau-frère, Casimir Poldi, était depuis longtemps sans nouvelles de son fils, qui était au Mexique, enrôlé dans la légion étrangère, et, voulant savoir s'il était mort ou en vie, nous nous adressâmes au médium voyant Mme M..., qui se prêta aussitôt à notre désir avec la plus entière complaisance.

Il faut dire, d'abord, qu'avant de partir, mon neveu était convenu avec sa sœur de lui écrire, aussitôt après son arrivée en Amérique, à elle et non à son père, parce que celui-ci pouvait — et même c'était très probable — changer de résidence d'un moment à l'autre, à cause de sa profession, tandis qu'elle n'était pas dans le même cas.

Le médium, ayant donc franchi en esprit les monts et les mers, trouva mon neveu dans une vaste plaine entourée de montagnes élevées. Il était assis à terre, se tenant un genou, au milieu d'une multitude d'Européens, revêtus d'un costume demi-turc (c'étaient des soldats de la légion étrangère partis d'Algérie pour le Mexique) ; mais, tout aussitôt, il se remit

(1) *La Ruche bordelaise.* Numéro de décembre 1864, page 205.

sur pieds, et il fit signe de la main que la blessure qu'il venait de recevoir était peu de chose.

Je ne parlerai pas du portrait que le médium nous fit du jeune homme, et que, mon beau-frère et moi, nous trouvâmes d'une ressemblance parfaite; je dirai seulement que, lorsque le médium répéta le geste de mon neveu, nous fûmes tous les deux comme frappés d'une commotion électrique, car il nous sembla le voir lui-même, tant ce geste lui était particulier. Le cœur me battait violemment, et le père versa d'abondantes larmes en apprenant que son fils était en vie, et qu'il n'était que légèrement blessé. Le médium nous dit que mon neveu *avait écrit depuis longtemps, mais directement à son père, et non à sa sœur.*

Mon beau-père pria ensuite l'excellent médium d'appeler sa femme (ma sœur), morte depuis environ sept ans, mais elle ne put se présenter ; c'est pourquoi le médium, étant allé à sa recherche, la trouva dans son ancienne habitation, dans la cuisine, comme si elle eût été occupée à préparer le dîner, et il nous dépeignit sa maigreur, ses souffrances physiques, ses vêtements, son état moral, telle qu'elle était enfin dans ses derniers jours, de telle sorte que nous fûmes frappés de l'exactitude des détails. Mais le fait le plus extraordinaire, et qui porta au plus haut point notre étonnement, ce fut la description de la cuisine, de son ameublement, et surtout d'une table antique d'une forme non rare, mais unique. Mon beau-frère et moi nous nous regardâmes en face, et confessâmes tacitement notre croyance au spiritisme, parce que nous connaissions parfaitement la personne décrite, et nous savions que l'excellente Mme M... les ignorait complètement. C'était la première fois que nous assistions à une séance de spiritisme, et nous rentrâmes tout naturellement chez nous la tête pleine d'idées nouvelles. J'avoue que, cette nuit-là, je ne pus dormir, agité par la foule de pensées que me suggérait cette science aussi étonnante que nouvelle.

Quelques jours après, me rendant à mon travail, je vis de loin mon beau-frère, qui, m'apercevant, me montra une lettre et me fit signe de m'arrêter; lorsque je l'eus rejoint, il l'ouvrit, et me la donna à lire, en pleurant de joie. Elle était de son fils, datée de Puébla, *en retard de quelques mois, et adressée directement au père, et non à la sœur,* comme nous l'avait clairement annoncé le médium.

Ce sont là des faits que nous touchons de la main, et que je lègue aux incrédules...

LUIGI RAGGAZONI.

Ici encore, il y a une démonstration irréfutable de la double vue dans le fait de la lecture de la suscription de la lettre qui a été adressée au père, et non à la sœur, ainsi que cela avait été convenu. La vue de la blessure n'a pas été non plus imaginaire ; ces détails, groupés, témoignent qu'il n'y a pas eu une simple transmission de pensée des beaux-frères au médium, mais vision réelle, malgré la distance, du jeune soldat, par Mme M...

Remarquons aussi que le médium a vu l'Esprit de l'épouse décédée ; elle l'a dépeint tel qu'il était un peu avant sa désincarnation, elle a remarqué ses vêtements, sa maigreur, elle a pu même se rendre compte de son état moral. Nous savons que certains Esprits ne se croient pas morts et continuent, dans l'erraticité, à s'occuper des mille détails de leur ancienne vie. C'est la période du trouble, qui peut se prolonger très longtemps pour les Esprits arriérés. Ils vivent comme nous le faisons pendant le rêve, mélangeant les sensations vraies avec celles déterminées par leur état, et il leur est impossible de faire la part de la vérité et de l'erreur dans ce qui les entoure. Cette remarque confirme la vue médianimique de Mme M..., car elle dépeint un état qui s'observe assez souvent dans l'espace. Nous allons montrer, à présent, que la vision des Esprits est un phénomène objectif, car on peut en donner des preuves tangibles.

LES MÉDIUMS VOYANTS

Le grand argument des incrédules, c'est l'hallucination. M. Aksakof a consacré un volume de 600 pages, à combattre le philosophe Hartmann, qui a pour unique explication cette fameuse théorie. En vain direz-vous que vous voyez, que vous touchez des Esprits, ces profonds métaphysiciens vous répondent imperturbablement que vous avez été hallucinés. — Mais nous étions dix, vingt, à voir le même phénomène, nos témoignages sont concordants, disent les expérimentateurs. — Cela ne prouve rien, répond imperturbablement le savant qui n'a rien vu, vous étiez l'objet d'une hallucination collective !

Si l'on demandait au critique de nous fournir des exemples de ces hallucinations partagées par plusieurs personnes à l'*état normal,* jouissant de la plénitude de toutes leurs facultés, il lui serait impossible de faire cette preuve ; car c'est tout au plus si on peut communiquer à différents sujets hypnotiques une suggestion simultanée et identique, nous ne devrions donc pas nous arrêter à cette pseudo-explication ; mais, si absurde qu'elle soit, il peut se faire qu'elle flatte certains esprits peu au courant des recherches spirites : il faut donc démontrer qu'elle est radicalement fausse, ce qui sera facile par le simple exposé des manifestations des Esprits.

Ce qu'il y a de fastidieux chez nos Aristarques, c'est qu'ils s'arrogent le monopole du bons sens et de la science. A les en

croire, il n'y a qu'eux qui sont capables d'observer scientifiquement. Vous leur parlerez de Hare, de Crookes, de Varley, de Wallace, du professeur Wagner, de Zœllner, du Dr Gibier, et de tant d'autres, c'est à peine s'ils daigneront répondre, car sur ce point ils sont fort embarrassés, ces savants s'étant fait un nom dans la science, précisément par leurs talents remarquables comme expérimentateurs; ils s'en tirent assez piteusement en prétendant que leur jugement, très sain sur tous les sujets, pèche précisément sur celui-là, qu'en somme, c'est une manie qu'il faut leur pardonner. C'est par de semblables billevesées qu'on cherche à donner le change au public. Fort heureusement, cette manière de raisonner ne satisfait pas tout le monde, et des hommes de grand mérite, comme MM. Richet, Ochorowicz, de Rochas, Sabatier, Lombroso, etc. (1), ont voulu pénétrer au fond des choses, et leurs rapports témoignent de la réalité de certains faits. Encore un peu de patience, et le spiritisme sera enfin officiellement reconnu et étudié.

Dans l'étude du spiritisme, il ne faut jamais perdre de vue que l'on ne donne le nom de médium, à un homme ou à une femme, que lorsqu'il fournit des preuves certaines de la manifestation des Esprits. Si c'est par l'écriture, il faut que les communications recues ne soient pas de vagues banalités morales ou philosophiques, mais contiennent des noms propres, des dates, des récits d'événements se rapportant à un personnage ayant vécu sur la terre, mais inconnu de ce médium. Si c'est par la voyance, il est indispensable que le médium décrive l'esprit de manière à ne laisser aucun doute sur son identité, ou bien que l'on puisse, par des moyens détournés, vérifier que l'Esprit est véritablement présent, et qu'il possède réellement toutes les particularités indiquées par le voyant.

Les annales du spiritisme nous fournissent, en très grand nombre, des faits bien constatés qui répondent à ces conditions. Nous allons en exposer quelques-uns.

Citons un exemple emprunté aux *Proceedings*, partie XV, p. 17 et 18 (2).

Un M. M. F. G. D. Boston, demeurant en ce moment à Saint-Louis, se trouvait dans son cabinet de travail, lorsqu'il vit le fantôme de sa sœur unique, morte depuis neuf ans. C'était au milieu du jour, pendant qu'il

(1) De Rochas, *L'Extériorisation de la Motricité*. Ouvrage très intéressant dont nous avons rendu compte dans le nº 2 de la *Revue*.

(2) G. Delanne, *Le Phénomène spirite, Témoignage des Savants*, page 140.

écrivait ; elle était auprès de lui, avec une telle apparence de vie, qu'il crut que c'était réellement sa sœur, et l'appela par son nom.

M. Boston avait pu scruter chaque détail de son habillement et de sa figure, et remarquer particulièrement une ligne, ou égratignure, d'un

rouge brillant, sur le côté droit de la figure. Cette vision l'avait impressionné à ce point qu'il prit le premier train pour aller chez son père et sa mère et leur dire ce qu'il avait vu. Son père fut tenté de tourner en ridicule sa croyance à quoi que ce soit de surnaturel, mais, en entendant mentionner l'égratignure, la mère faillit s'évanouir et lui dit les larmes aux yeux : « C'est moi qui, *après sa mort,* ai fait par maladresse cette égratigure au visage de ma très chère fille, égratignure que j'avais soigneusement cachée avec de la poudre ; n'ayant confié ce détail à âme qui vive, personne ne pouvait le savoir. »

Nous savons que les membres de la *Société de recherches psychiques* sont très difficiles sur les témoignages ; nous pouvons donc accepter celui-ci comme certain. Quelles conclusions faut-il tirer de ce phénomène ? C'est qu'il n'y a pas eu d'hallucination, car, en supposant même que la physionomie de la sœur de M. Boston lui fût restée assez vive dans l'esprit, après neuf années, pour s'objectiver sous forme d'apparition, il est bien certain qu'il ne l'aurait pas vue avec une égratignure ; or cette marque spéciale a été produite par la mère de la jeune fille, après la mort, d'où nous en inférons que c'est bien l'Esprit qui s'est montré avec un signe distinctif capable de mettre hors de doute sa présence réelle, qu'il savait devoir être contestée par le père.

Ce sont des détails de cette sorte qui servent à donner l'authenticité aux manifestations des Esprits.

Voici un autre exemple, rapporté par Robert Dale Owen, ancien ambassadeur des États-Unis, dans son livre : *Debatable land* (terre contestée), écrivain spiritualiste bien connu en Amérique. Nous empruntons, en la résumant, la traduction à M. Aksakof (1).

Robert Dale Owen obtint, par la table, un message, vingt-cinq ans après sa mort, de l'Esprit d'une dame qu'il avait connue dans sa jeunesse ; il désigne cette amie sous le nom de Violette. Elle lui avait promis de conserver son souvenir, même après la mort, et elle tint parole.

Cet incident, dit-il, ne fut que le précurseur de toute une série de manifestations qui ont eu lieu pendant de nombreuses années, et qui eurent pour résultat de me convaincre de l'existence posthume d'un Esprit ami et de son identité... Cinq ou six semaines après la publication de mon livre : *Footfalls on the boundary of another world* (faux-pas sur la limite d'un autre monde), en février 1860, mon éditeur me présenta un monsieur qui venait d'arriver d'Ohio et qui me dit que mon livre avait beaucoup de succès dans cette province. Il ajouta que je pourrais en activer la vente si j'envoyais un exemplaire à Mme B., qui habitait Cleveland à cette époque, une dame qui possédait une librairie et faisait paraître un des journaux de l'endroit. « Elle s'intéresse beaucoup à ces choses, me dit-il, et je crois qu'elle est médium elle-même. »

Je n'avais jamais, auparavant, entendu parler de cette dame ; néanmoins, je lui envoyai un exemplaire de mon livre, avec un petit mot de politesse, et bientôt je reçus d'elle une lettre datée du 14 février.

Dans cette lettre, Mme B., après m'avoir parlé de quelques détails d'affaires, m'exprimait toute la satisfaction qu'elle avait éprouvée à la lecture du chapitre intitulé : Changement après la mort. — « Je suis un *médium*

(1) Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, pages 560 et suivantes.

voyant, m'écrivait-elle entre autres, et, pendant que je lisais le chapitre en question, l'Esprit d'une femme que je n'avais jamais vue se tenait auprès de moi, comme pour écouter, et me dit : « Je l'inspirais quand il écrivait « cela ; je l'ai aidé à croire à une vie éternelle. » Mme B. faisait ensuite la description de la personne qui lui était apparue, *spécifiant la couleur de ses yeux et de ses cheveux, son teint,* etc., et ce portrait répondait exactement à celui de Violette. Elle ajoutait qu'un commerçant de Cleveland, qui est médium « impressionnel » (il désire rester inconnu), était entré en ce moment chez elle et lui avait dit : « Vous aurez la visite d'un nouvel Esprit aujourd'hui, celui d'une femme. Elle a dit qu'elle avait connu une Mme D. » (Et il nomma une dame anglaise, décédée, que Mme B. connaissait de réputation, — comme écrivain, — mais dont le commerçant en question n'avait pas entendu parler.)

Cette Mme D. n'était autre chose que la sœur de Violette ; mais dans ma réponse à Mme B., qui était plutôt une lettre d'affaires, je ne lui parlai ni de la personne dont elle m'avait dépeint l'apparence, ni de Mme D. Afin de mettre Mme B. à une épreuve aussi complète que possible, j'évitai même de faire toute allusion qui aurait pu faire supposer que j'avais reconnu la femme qui lui était apparue. En dehors des questions d'affaires, je n'ajoutai que quelques mots, pour lui dire qu'elle m'obligerait beaucoup si elle pouvait obtenir quelques détails concernant l'Esprit : son nom, et d'autres détails pouvant servir à établir son identité.

Je reçus deux lettres, datées du 27 février et du 5 avril. Elles contenaient les renseignements que voici : 1° le prénom ; 2° l'Esprit avait déclaré que Mme D. était sa sœur ; 3° quelques détails sur Violette. *Toutes ces informations étaient rigoureusement exactes.....* »

L'auteur fait ressortir toutes les caractéristiques de cette remarquable communication.

Ainsi j'avais écrit une simple et brève lettre d'affaires à une personne totalement étrangère, demeurant à cinq cents milles (1), dans une ville que Violette n'avait jamais vue et où je ne suis jamais allé, si j'ai bonne mémoire. Ces conditions étant données, il faut exclure toute idée d'une suggestion quelconque, d'une lecture de pensée ou d'un rapport magnétique. Il serait également inadmissible de supposer qu'un éditeur ou un commerçant de Cleveland eût possédé des renseignements sur une personne dont le nom est obscur et qui est morte dans un autre hémisphère, à mille milles de cet endroit. Et c'est de ces étrangers, de si loin, que m'étaient arrivés, spontanément, sans que je l'eusse demandé, et comme d'un monde supérieur, d'abord la description de l'extérieur d'une personne répondant exactement à celui de Violette, puis un nom laissant supposer que c'était bien elle-même qui se manifestait à eux, ensuite son nom à elle, et enfin la désignation de sa parenté avec Mme D., et tout cela sans la moindre indication de ma part.

(1) Le mille anglais équivaut à 1,609 mètres.

Ce fait, par le simple exposé des conditions dans lesquelles il a été obtenu, suffit à bannir jusqu'à l'apparence de l'hallucination. C'est parfaitement l'Esprit de Violette qui a trouvé un médium apte à ce genre de manifestations, et qui s'en est servi pour donner au grand écrivain une certitude au sujet de sa survivance.

APPARITION COLLECTIVE

Chacun des cas précédemment cités présente des particularités qui impliquent la réalité objective du phénomène, bien qu'une seule personne l'ait observé. Cependant, dans l'apparition de Violette, nous constatons que son Esprit est apparu identiquement à Mme B. et au commerçant de Cleveland à des heures différentes. Nous allons voir maintenant un Esprit se montrant à plusieurs personnes en même temps. Ce récit est emprunté aux *Hallucinations télépathiques,* page 359. Il est fait par M. Charles A.-W. Lett, Military et Naval Club, Albermale street, Londres.

3 décembre 1887.

Le 5 avril 1873, le père de ma femme, le capitaine Towns, mourut dans son habitation à Cranbrook, Rose bay, près de Sydney, N. S. Wales. Environ six semaines après sa mort, ma femme entra par hasard, un soir vers neuf heures, dans une des chambres à coucher de la maison. Elle était accompagnée d'une jeune personne, Mlle Berthon, et, comme elles entraient dans la chambre, — le gaz était allumé, — elles furent surprises de voir l'image du colonel Towns, reflétée sur la surface polie de l'armoire. L'on voyait la moitié de son corps, la tête, les épaules et la moitié des bras ; en réalité on eût dit un portrait de grandeur naturelle. Sa figure était pâle et maigre, comme avant sa mort ; et il avait une jaquette de flanelle grise, avec laquelle il avait l'habitude de coucher. Surprises et à demi effrayées, elles pensèrent d'abord que c'était un portrait qu'on avait pendu dans la chambre, et qu'elles en voyaient l'image reflétée, mais il n'y avait aucun portrait de ce genre.

Pendant qu'elles regardaient, la sœur de ma femme, Mlle Towns, entra, et, *avant que les autres lui aient parlé,* elle s'écria : « Mon Dieu ! regardez papa ! » Une des femmes de chambre passait dans l'escalier à ce moment-là, on l'appela et on lui demanda si elle voyait quelque chose ; sa réponse fut : « Oh ! Mademoiselle ! le maître ! » On fit venir Graham, l'ordonnance du capitaine Towns, et il s'écria aussitôt : « Dieu nous garde ! madame Lett, c'est le capitaine ! » On appela l'intendant, puis Mme Crane, la nourrice de ma femme, et tous deux dirent ce qu'ils voyaient. Enfin on pria Mme Towns de venir ; en voyant l'apparition, elle s'avança le bras étendu, comme pour la toucher, et comme elle passait la main sur le panneau de l'armoire, l'image peu à peu disparut, et on ne la vit jamais dans la suite, quoique la chambre fût occupée.

Tels sont les faits qui ont eu lieu ; et il est impossible d'en douter ; l'on n'influença en rien les témoins ; on leur posa la même question quand ils entraient dans la chambre, et tous répondirent sans hésiter. Ce fut par accident que je ne vis pas l'apparition. J'étais dans la maison à ce moment, mais je n'entendis pas que l'on m'appelait.

C. A. W. LETT.

Voilà un exemple de ce que les savants, dans leur parti pris, appellent une hallucination collective ! Il nous semble, cependant, que si un phénomène doit être considéré comme réel et objectif, c'est bien celui-là. Comment, voilà une maison dans laquelle chacun vaque à ses occupations habituelles, sans penser probablement au capitaine mort déjà depuis six semaines, et dans une chambre quelconque huit personnes d'âges et de sexes différents, occupées par de tout autres pensées, qui, sans être prévenues, ni suggestionnées, reconnaissent toutes, successivement et en pleine lumière, l'image du capitaine Towns, et l'on voudrait que ce soit une illusion des sens ! Alors ce serait à douter toujours, et dans toutes les circonstances, du témoignage de ses yeux, et de celui des autres. D'ailleurs, ce qui démontre bien que tous les assistants étaient dans leur état normal, c'est que, lorsque la femme du capitaine avance le bras pour toucher l'apparition, celle-ci disparaît lentement. Si c'eût été une illusion, les assistants n'auraient pas constaté cette diminution graduelle, il n'y a qu'une image réelle qui puisse s'effacer progressivement, concluons donc qu'il n'y a pas eu d'hallucination, mais, au contraire, une manifestation du capitaine décédé.

C'est lorsque l'on voit que des faits de cette nature — et celui-ci n'est pas le seul, on peut en citer d'autres exemples — ne suffisent pas pour convaincre les savants, que l'on sent toute la puissance des idées préconçues. Aussi il faut des phénomènes encore plus probants, si c'est possible, pour les mettre *a quia*. Eh bien ! ces preuves irrécusables, ces faits inattaquables, nous les possédons, nous avons l'*experimentum crucis* devant lequel il n'y a plus qu'à s'incliner. Nous voulons parler des apparitions décrites par les médiums et dont la plaque photographique accuse l'authenticité.

GABRIEL DELANNE.

(*A suivre*)

Les Destinées de l'âme humaine

(Suite)

V

PASSAGE D'UNE VIE A L'AUTRE. — ÉTAT DE L'AME ENTRE DEUX INCARNATIONS SUCCESSIVES. — RAPPORTS DE L'AME AVEC LE CORPS. — MÉDIATEUR FLUIDIQUE. — PÉRISPRIT.

Puisque l'âme, par une loi de la nature dont l'économie est manifeste, doit subir plusieurs incarnations, il est naturel de se demander comment s'effectue pour elle le passage d'une vie à l'autre. Est-ce que le moment de la mort serait aussi le moment précis de la naissance, et l'âme, comme le pensait Barthez du *principe vital,* s'envolerait-elle pour s'unir de suite à un autre corps ?

S'il en était ainsi, la coïncidence ne serait pas fortuite, car rien n'est fortuit dans la nature ; tous les événements, tous les phénomènes ont leurs lois apparentes ou cachées, connues ou inconnues. Il faudrait donc, pour que la coïncidence se réalisât entre le moment de la mort et celui de la réincarnation, qu'il y eût égalité constante entre les naissances et les décès, ce qui n'est pas. La supposition d'une telle loi naturelle impliquerait la nécessité d'une incarnation immédiate, impulsive, forcée, irréfléchie, sans rapport avec la quotité des vacances disponibles.

Le caractère impératif et fatal de chaque incarnation produirait, le plus souvent, un sort dépourvu des moyens de progrès et de réparation utile. Supposons, par exemple, que nous ayons eu des rapports déméritants, dans une vie antérieure, avec nos compatriotes de France, et que la loi de coïncidence nous fasse naître en Chine. Comment pourrons-nous exercer une réparation efficace loin de ceux que nous avons lésés, loin de leurs enfants, de leurs parents, héritiers directs de l'honneur de leur maison ? Si nous avons attaqué leur patrimoine matériel ou moral, n'est-ce pas près d'eux que nous devrions revivre pour le rétablir, s'il est possible, et expier nos fautes sur le théâtre même de nos actions ? Le bon sens prouve qu'il doit en être ainsi, et que les lieux d'élection pour l'âme sont

naturellement ceux où elle a déjà vécu. L'attachement que nous avons pour les nôtres, pour ceux que nous avons aimés, nous fait une joie aussi de revenir près d'eux, et ce retour désiré, nécessaire, explique mieux que les liens du sang nos communes sympathies. En somme, l'homme n'est bon ou méchant que par sa volonté ; il ne peut devenir meilleur que par ses propres efforts. Ne plus faire de dettes, ce n'est pas payer les anciennes. Pour réparer le tort que nous avons fait, il faut revenir au point de départ, où les effets du mal existent encore.

Le passage d'une vie à une autre n'implique donc pas l'incarnation immédiate sur la terre ou ailleurs, quoique l'incarnation soit une loi de nature et que, sans elle, nous comprenions moins le progrès. Rien dans la science ni dans la raison n'empêche de concevoir que l'état d'Esprit, décorporé, plus libre, ne puisse convenir à celui qui a atteint une haute perfection dans les mondes d'épreuve où il a dû passer. C'est peut-être aussi un bienfait de la Providence d'accorder un temps de repos relatif à l'âme fatiguée des luttes de la vie matérielle. Dans ce cas, l'espace lumineux, sans bornes, l'éternel midi des steppes étoilés convient mieux à la nature de l'âme affranchie, car là doit être son habitat naturel et, sans doute, définitif pour l'Esprit pur. Après les vies de souffrance et d'épreuve survient la vie heureuse, la vie de prière, l'éternité des divines affections.

Cet habitat ne saurait être que temporaire pour l'être imparfait, dans l'intervalle de deux incarnations successives, où la mémoire du passé nous est sans doute restituée. La loi inéluctable d'appropriation aux milieux exige, dans ce cas, que l'âme, dégagée de ses langes charnels, ait un corps subtil approprié à son nouvel état.

« L'âme ne peut sentir qu'autant qu'elle est unie à une matière qui la fixe », a écrit Tertullien. Saint Thomas ne concevait pas non plus la faculté sensitive dans l'âme sans son union à un corps. Leibnitz était du même avis. Nous citons les paroles de Tertullien, parce qu'elles n'expriment pas seulement une opinion, mais parce qu'elles sont l'expression d'un raisonnement solide, psychologique, que quelques mots suffiront à mettre en pleine lumière.

D'abord, l'union de l'âme et du corps n'est pas une juxtaposition dans l'espace, c'est un rapport d'action et de réaction, une influence mutuelle. Ce rapport est essentiel, car si, par supposition, on le supprime, on anéantit du même coup plusieurs puissances de l'âme, à

laquelle il ne restera pour insuffisant attribut que la faculté de penser. C'est la nécessité de ce rapport qui doit combler l'abîme creusé par Descartes entre le corps et l'âme. Il y a plus, l'âme possède des facultés latentes que le moi ignore et qui n'entreront pleinement en exercice qu'après la mort, dans une situation nouvelle appropriée à l'expression de ses énergies potentielles. L'âme pure, force intelligente sans réaction matérielle quelconque, est une abstraction, une entité verbale, qui répugne autant à la raison, au sens commun, que le matérialisme pur.

Cette répugnance n'est pas une simple affaire de sentiment; elle s'explique par l'amoindrissement des facultés intellectuelles qu'entraîne l'hypothèse chimérique d'une âme dégagée de tout rapport matériel. La faculté qui permet à l'âme d'exercer son action sur le corps, sous des noms divers, a été reconnue par tous les philosophes. De quel droit la dépouillerait-on de cette faculté à un moment de son existence? Mais si l'âme est immortelle, immortelles aussi sont ses facultés. Lui enlever cette puissance, c'est la mettre dans l'impossibilité de *sentir,* c'est détruire l'union et l'action réciproque des deux substances. L'esprit ou l'âme est une force. Or, il n'y a pas de force sans résistance, et c'est en raison de la résistance qu'elle peut vaincre que la force est estimée.

Comme l'âme, pendant la vie, tire toutes ses connaissances nouvelles des sens, si elle en est arbitrairement dépouillée après la mort, si rien de matériel ne fait l'office de nos sens actuels, l'âme n'apprendra plus rien de ce qui se passe hors d'elle; elle se trouvera dans l'état d'une personne qui serait privée tout à coup de tous ses sens. Cette personne conserverait peut-être les connaissances qu'elle aurait acquises, elle pourrait y faire réflexion, elle pourrait encore raisonner, la raison étant une faculté intellectuelle, mais elle ne pourrait acquérir de nouvelles connaissances, dépourvue qu'elle serait de toute sensibilité. Cette mutilation serait le signal d'un arrêt forcé dans le progrès.

La nécessité pour l'âme de posséder un corps, soit terrestre, soit astral, visible ou invisible pour nos yeux matériels, après la mort, dans chacune de nos incarnations et dans l'intervalle indéfini entre chacune d'elles, cette nécessité, dis-je, est démontrée par le seul fait que l'âme ne peut pas se passer des rapports avec le monde externe. Est-il besoin d'ajouter que la sensibilité, qui ne va pas sans quelque corporéité, est indispensable à la formation des idées et à leur rappel, c'est-à-dire à la mémoire?

« Les idées ou images, dit M. Fouillée, sont des états de conscience qui présupposent des sentiments et aboutissent à des mouvements... Quelles sont donc les lois qui conservent nos idées et les font vivre à un moment donné? Impossible de s'expliquer cette conservation et cette reproduction des idées quand on se les représente comme purement spirituelles, sans relations avec le mouvement et avec la force motrice. L'image est un retentissement ou un renouvellement plus ou moins affaibli de la sensation. »

Donc, pas de sensation, pas de souvenir. Donc encore, si l'âme, après la mort, conserve un état de corporéité en harmonie avec les conditions physiques de son nouvel habitat, elle se souviendra, car la mémoire lui est garantie par la capacité de sensations possibles. Une théorie exacte de la mémoire, qui serait ici hors de propos, montrerait que les trois fonctions qu'elle suppose : la conservation des images, leur reproduction, leur reconnaissance, reposent sur les vibrations fluidiques corporelles d'une part, et de l'autre sur l'intelligence et la conscience de l'âme, qui reconnaît ces images comme elle se connaît elle-même. Avec de semblables éléments, on peut concevoir et peut-être scientifiquement démontrer l'existence, dans l'être décorporé, d'un équivalent au fonctionnement de cet admirable appareil qu'on appelle le cerveau.

L'Esprit, dans l'intervalle libre de deux incarnations successives, doit pouvoir se souvenir des idées passées comme des idées nouvelles qu'il aura dans la vie de l'espace. La mémoire est une des facultés les plus importantes. Sans mémoire on ne peut énoncer la plus simple proposition, car elle est indispensable pour rapporter l'attribut au sujet et affirmer la convenance par le verbe. La mémoire est aussi la pierre angulaire de l'association des idées et de la généralisation ou abstraction. Pas de logique, pas de langue sans elle; c'est par la mémoire que l'on peut s'élever aux plus sublimes connaissances. En dépouiller l'Esprit, dont les facultés doivent atteindre le plus haut degré de perfection, est chose impossible et même absurde.

« Quand l'âme quitte le corps solide auquel elle présidait, dit Porphire dans ses *Principes de la théorie des intelligibles,* elle reste unie à l'*esprit* (πνεῦμα) qu'elle a reçu des sphères célestes. »

L'histoire de cet esprit, appelé *périsprit* dans notre doctrine philosophique, est fort curieuse. Les expressions servant à le désigner sont multiples et variées, mais sous ses noms divers il reste toujours reconnaissable : c'est le médiateur entre le corps et l'âme.

L'esprit philosophique a été de tout temps imbu de la doctrine trinitaire, des hypostases des Indous, des Alexandrins et des chrétiens. Les trois âmes platoniciennes, qui n'expriment au fond que trois fonctions, ont servi de base à la croyance aux trois principes.

L'autorité d'Aristote, pour qui l'âme, quoique force distincte du corps, n'en est pas séparable ; celle de saint Augustin, aux yeux duquel l'union de l'âme et du corps est inintelligible, ne marquent qu'un point d'arrêt dans la croyance à un principe intermédiaire. *L'âme végétative* des philosophes grecs et des scolastiques, le *corps spirituel* de saint Paul, le *spiritus vitalis* de Galien, le *nisus formativus* de Blumenbach, le *médiateur plastique* de Cudworth, l'*archée* de Van-Helmont, les *esprits animaux* de Descartes, le *principe vital* de Barthez, le *corps aromal* de Fourier, l'*influx nerveux* des physiologistes, sont des noms — ce ne sont pas les seuls — qui apparaissent tour à tour pour expliquer l'action de l'âme sur la matière et la réaction de la matière sur l'âme. Cuvier écrivait encore en 1817 : « Il nous paraît qu'on peut se rendre compte de tous les phénomènes de la vie physique par la seule admission d'un fluide tel que nous venons de le définir, c'est-à-dire du fluide nerveux. »

C'est donc sous le nom de fluides que reparaîtraient les anciennes âmes végétatives et sensitives, présidant au travail de l'organisation et de la mémoire physique, sous l'influence consciente ou inconsciente de l'âme. Soit, acceptons l'agent vital sous cette dernière dénomination ; il pourrait bien se faire qu'elle fût la meilleure, et que ce que nous appelons *périsprit* (fluide entourant l'esprit) soit en réalité le principe de la vie corporelle.

Mais ici se pose le dilemme suivant, applicable d'ailleurs à un médiateur quelconque :

Ou le périsprit est spirituel, ou il ne l'est pas. S'il l'est, c'est un double emploi : il y a deux âmes. S'il ne l'est pas, il y a deux corps : le corps organisé et son *double* subtil.

Il ne peut y avoir deux âmes actives, intelligentes et libres se disputant le gouvernement du même corps ; cet antagonisme serait mortel à l'unité et à l'individualité du principe pensant. Mais il peut y avoir deux corps, dont l'idée peut nous être donnée par la métamorphose de certains animaux, et le développement ou enveloppement des germes *préexistants,* hypothèse pleine d'espérance et d'immortalité, dont C. Bonnet a fait une si belle application dans sa *Palingénésie philosophique*. Dans ce cas, l'âme exercerait directement son action sur le corps fluidique ou astral, et indirec-

tement sur le corps charnel. Rien ne s'oppose enfin qu'à un moment donné il y ait scission entre les deux corps, que le plus grossier retourne à la terre d'où il est sorti, et que l'âme retienne l'autre parmi les fluides aériformes, son milieu homogène, dans l'espace infini, vraie patrie de l'âme. La vie terrestre aurait de la sorte un double effet : la purification du corps subtil, mis au creuset de l'organisation terrestre, et la purification de l'âme, mise à l'épreuve des souffrances inhérentes aux tristes conditions de cette vie. Tout cela est bien conforme aux lois de la nature et à la nature de l'âme.

Qu'on ne se flatte pas pour cela d'expliquer l'action de l'esprit sur la matière ; elle demeure un mystère impénétrable. Le périsprit n'est pas une substance équivoque qui serait quelque peu corporelle et beaucoup spirituelle; il n'y a pas de milieu entre la matière et l'esprit, il n'y a que des rapports. Si le périsprit est spirituel, son action sur le corps est inexplicable ; s'il est matériel, sa réaction sur l'âme est inexplicable aussi. Toujours même difficulté touchant le rapport des deux substances. Si le principe de vie est dans le périsprit, c'est parce que l'âme y est présente. Si le périsprit peut prendre toutes les formes, c'est qu'il est apparemment informe lui-même, et le principe de vie s'en accommode : « La vie comme cause, dit Burdach, est indépendante de la forme des organes, et même de tout organe spécial. »

Que le périsprit, dont mon savant ami Gabriel Delanne fait le sujet de ses remarquables études, joue un rôle des plus importants dans toute organisation vitale, nous le reconnaissons ; mais il faut une force intelligente pour organiser la cellule vivante, primordiale, dérivée de l'acte de la conception, suivant un type particulier. Comment le périsprit pourrait-il réaliser ce type s'il ne le connaît pas, diriger le mouvement organisateur si lui-même en ignore les lois, produire des êtres vivants de différents caractères avec la matière, qui est la même pour les végétaux et pour les animaux?

Il n'y a que l'âme qui puisse être douée d'une pareille intelligence, d'un pareil pouvoir, alors même que le moi n'en a pas conscience. Nous savons que M. Gabriel Delanne partage notre avis, mais il importe pour les fabricants de systèmes — il y en a dans le monde des spirites et même des Esprits — de délimiter avec autant de force que possible les domaines de l'âme et du corps.

Maine de Biran fait de l'action de l'âme sur les corps dans les mouvements volontaires la base solide de toutes sa théorie sur la

personnalité. Il suffit d'élargir cette psychologie, en reportant ses limites au delà du *moi*, que l'on considérait comme la dernière barrière séparant la psychologie de la physiologie, pour attribuer aussi à l'âme la force d'organisation et les mouvements involontaires.

Nous ne connaissons de notre âme que ce qui nous en est révélé par la conscience. Elle est ingénérable comme impérissable. Ce qui persiste en elle est la virtualité ou ses dispositions actives ; c'est notre corps qui en est la limitation actuelle. Après la mort, ses opérations actives se généraliseront. Maine de Biran en convenait, témoin ce passage de son examen des *Leçons de philosophie* de Larromiguière :

« Qui pourrait dire, en effet, quels sont les modes dont l'âme est susceptible, ce qui convient ou ne convient pas à son essence ; quelles sont les limites de ses facultés actuelles ; quelle est l'étendue de celles qui, n'étant pas encore nées, doivent peut-être un jour se développer dans un autre mode d'existence.

« Ici il n'y a pas de lumière, directe ni réfléchie, qui nous éclaire sur ce que nous sommes dans l'absolu ; et la pensée réfléchie est à l'âme ce que l'*asymptote* est à la *courbe* qu'elle n'atteint que dans l'infini.

« Assurément l'âme s'ignore complètement elle-même à titre de *substance ;* mais à titre de *force* ou de cause libre, elle s'aperçoit et se connaît bien mieux qu'elle ne connaît toutes les forces de la nature, puisqu'au lieu d'atteindre celles-ci directement ou dans le point de vue extérieur, elle ne peut les concevoir que comme elle est elle-même dans son point de vue intérieur. »

Le grand avantage des observations et des expériences spirites — et nous avons les plus sérieuses raisons de ramener à elles tous les faits magnétiques ou hypnotiques — consiste dans la possibilité d'étudier les facultés animiques chez les autres, à l'état de moi inconscient, ce que nous ne pouvons faire pour la propre étude de nous-mêmes. Un autre avantage, infiniment supérieur, est de pouvoir étudier aussi l'âme des morts. Preuves remarquables de la solidarité et de l'appui mutuel que se prêtent la psychologie et la science dite positive, quoique la psychologie ait un droit égal au titre de science, et même de science première.

FIRMIN NÈGRE.

(A suivre.)

Le Triomphe du Spiritisme

Les temps ingrats du *Spiritisme* sont passés. Il triomphe, il s'impose à l'attention du grand public.

Il relève le courage de ceux qui désespèrent.

Il rend la paix de l'âme et le bonheur intime à ceux que le Néantisme matérialiste et l'Obscurantisme religieux ont affolés. Il est semblable au magnétiseur qui guérit les malades que tous les médecins ont condamnés. Son extraordinaire *puissance curative des âmes* prouve, sans conteste, que sa doctrine est une *doctrine de vie*. Ce qui vivifie est certainement conforme à la Vérité. *La puissance de consolation du Spiritisme est infinie ;* c'est un critérium qui, à lui seul, démontrerait sa Beauté, sa Bonté.

Sa morale, basée sur l'Amour et la Justice parfaite, sur la Rédemption universelle après les épreuves proportionnelles aux égarements de l'âme, est le plus magnifique témoignage de l'*Amour divin,* dont l'Enfer éternel est la négation.

Étrange enseignement, en effet, que celui de l'Église catholique, pouvant se résumer ainsi : Dieu crée l'Univers et les hommes. Au jugement dernier, un très petit nombre d'élus est sauvé ; le reste, l'immense majorité est damnée. Vue d'ensemble, l'Œuvre divine serait donc un complet *fiasco*.

Le cœur et la raison humaine protestent avec une telle énergie contre cette apothéose du Malheur universel et de l'Imprévoyance divine, que nous ne jugeons pas à propos d'insister.

Il est certain, très certain que nos prêtres idolâtres ont perdu l'esprit du Christ, le sens de l'Amour, de l'Unité. Leur doctrine de tête, implacable, ne peut trouver asile que dans les cœurs fermés à la pitié.

A cette doctrine de mort du catholicisme, s'oppose la doctrine de vie du *Spiritisme*.

Le mouvement ascensionnel de ce dernier ne peut, désormais, que s'accroître.

Comment donc une chose si petite, et si méprisée jadis, est-elle en voie d'être une puissance sociale de premier ordre ?

Parce que, nous le répétons, elle est conforme à la Vérité, et que

rien ne prévaut contre la Vérité. Les hommes sont menés, bousculés s'il le faut, par la vague évolutive qui entraîne l'Humanité vers ses fins, sa Perfection, son *Unité*.

Pauvres prêtres aveugles, pauvres savants ignorants, pauvres matérialistes vaniteux, c'est en vain que vos théories fantaisistes, vos rêves éphémères, vos ricanements imbéciles et vos sarcasmes veulent prévaloir contre la *grande Volonté* qui développe la Nature.

Un fait est une force brutale qui défie toutes les barrières. Des milliards de jouisseurs et des millions d'académiciens ne peuvent rien *contre un fait*.

Or, le Spiritisme s'appuie sur le *fait*. Il unit l'Esprit et la Matière. Il les harmonise et les confirme l'un par l'autre.

Quand les multitudes aveugles déblatéraient contre les spirites de la première heure (auxquels nous ne saurions rendre de trop grands hommages), ces quelques-uns, honnis et conspués, attendaient, calmes et inébranlables. Leur foi reposait sur le fait ; leur morale s'appuyait sur leur cœur, et leur raison confirmait ce cœur. L'heure de la glorification a sonné pour eux ; mais ils n'en sont pas surpris. Ils savaient que force reste toujours à la Vérité. Leur foi robuste, appuyée sur la *Science des faits positifs*, déchirait pour eux le voile de l'Avenir.

Ils voyaient donc par avance les événements des temps actuels.

Le *Spiritisme* a l'inestimable privilège, nouveau Janus, de pouvoir, d'une part, solliciter fièrement l'examen de la science dite positive, et de pouvoir, d'autre part, tendre la main au *véritable christianisme*, à la Religion éternelle de l'*Amour*, et répondre aux plus infinis désirs du cœur et de la pensée.

Il donne toute satisfaction aux quadruples besoins de l'homme : physiques, psychiques, intellectuels et spirituels.

A l'homme physique, il offre le *fait matériel* enregistrable, contrôlable, photographiable.

A l'homme psychique, il démontre les *réalités merveilleuses de l'Amour ;* il affirme, par des témoignages sans nombre émanant de l'*Invisible*, la communion universelle de la création tout entière ; il relie d'une manière invincible *l'âme à l'âme ;* il apporte une suprême espérance à ceux qui pleurent. C'est lui le *Consolateur*, le messager d'*Amour* et d'*Espérance*, l'agent de *la divine pitié*.

A l'homme intellectuel, à la raison froide, à la logique serrée, il présente la *Causalité*, Loi d'égalité de l'Effet et de la Cause ou Jus-

TICE ABSOLUE, ce que les Indous, *nos frères d'Orient,* nomment *Karma*.

Karma qui châtie, mais *Karma* qui relève ; *Karma,* la *rétribution exacte* de nos sentiments, de nos pensées, de nos actes, le régulateur de *nos existences successives,* de notre course éternelle à travers l'infini de temps et de l'espace, à travers les cieux étoilés et les profondeurs splendides de l'*Océan d'Amour et de Lumière* dans lequel tout baigne ; *Karma,* qui, d'une part, a tissé nos souffrances de cette vie, *souffrances rédemptrices, salutaires,* qui, d'autre part, nous fait entrevoir le *Bonheur sans limites,* l'*Illumination transcendante,* l'*Omniscience* et la *Divinisation* de l'homme lorsque celui-ci marche dans la voie du Bien, de l'Harmonie, et s'envole, sur les ailes de l'*Amour et de la Pureté,* vers le céleste foyer de *béatitude,* pivot suprême des mondes, *Dieu, l'Amour même,* dont la seule pensée fait frémir la Psyché qui s'éveille à sa douce flamme.

L'homme spirituel peut, à travers les phénomènes et les enseignements du Spiritisme, sentir et connaître les facultés merveilleuses de l'esprit et les spectacles magiques *du céleste domaine qui est son partage.*

Des révélations précises, concordantes, lui font voir qu'il n'est pas le jouet de son imagination et qu'il peut *exalter son rêve* pardessus toutes les sphères, sachant bien que, loin d'épuiser les possibilités indicibles de l'*Infini-Dieu,* il ne fait, au contraire, qu'à peine les entrevoir.

Quel immense domaine pour tous les poètes et les artistes ! Les savants puiseront à pleines mains. Les amoureux de la divine Harmonie et de la Beauté pure iront s'abreuver à la source qui ne saurait tarir.

Cette élévation de l'humanité sera donc accompagnée de jouissances supérieures, que notre siècle ne saurait concevoir.

Les principes-bases du Spiritisme sont essentiellement :

Fraternité universelle, Karma ou la Causalité, Réincarnation.

Ces trois principes fondamentaux, *Allan Kardec* les a nettement formulés.

Les enseignements de la Théosophie, venus d'Orient, les confirment.

Cette confirmation est précieuse ; n'hésitons pas à proclamer la fraternité des races orientale et occidentale. Courons au contraire à cette fusion, assurés que, travaillant pour l'Unité de la Terre, nous mettrons dès lors en jeu *la force providentielle* qui dissipera

enfin l'ère de l'*Ignorance* et de la *Discorde,* tristes fruits du *Mensonge.*

Allan Kardec, en affirmant la *nécessité du discernement des esprits* dans les communications médianimiques, puis traçant aux spirites la voie du *Progrès sans arrêt,* a fait preuve d'une très haute sagesse.

On ne saurait trop le constater.

Il infusa donc, au Spiritisme, un germe de vie, dont les premières pousses vigoureuses paraissent aujourd'hui.

Car nous savons maintenant que d'éminents spirites sont décidés à la plus large expansion dans tous les domaines.

Que les spirites de toutes nuances sachent donc marcher suivant l'*Harmonie.* Chaque école, chaque groupe, chaque journal a ses aptitudes particulières, sa raison d'être, et se penche plus spécialement vers l'un des nombreux aspects du problème. Avec un peu de tolérance fraternelle, on verra que ces diversités sont au contraire des richesses, affirmant la puissante exubérance végétative de l'Arbre magnifique du Spiritisme, enrichi, paré de branches et de feuilles innombrables.

Chacun peut garder sa liberté d'allures, et tous peuvent cependant, par l'aide mutuelle, le complémentarisme harmonieux, concourir et se rassembler dans un immense *unisson,* pour dresser haut et ferme le *drapeau* du *Spiritisme,* sans épithètes.

Les uns, *suivant leur tempérament,* préconiseront le *fait* jusqu'à victoire complète.

Les autres s'engageront plutôt dans la voie si féconde de l'*Amour* et de la *Justice* sociale ; ils obtiendront des réalisations de premier ordre, d'une absolue nécessité pour notre Humanité et l'*Union de tous les hommes.*

Les autres iront plus loin même, dans les sphères de l'*Esprit* et de l'UNITÉ. Ils chercheront à pénétrer la nature intime de l'homme, à provoquer l'évolution de ses principes supérieurs, des *facultés merveilleuses latentes au fond de chacun de nous.*

Mais tous se doivent un amour fraternel ; tous sont solidaires ; tous sont utiles les uns aux autres.

Ce sont les ouvriers-frères du même *Temple* qu'ils veulent élever à la *très-sainte Vérité.*

Unissez-vous donc, chers frères spirites ; oubliez les offenses, pardonnez.

Dans la voie de l'*Amour,* il n'y a guère que le premier pas qui

coûte (à notre orgueil, surtout) ; les autres sont la cause d'une volupté vraie. Autant nous contribuons, par nos propres élans et sacrifices, au Bonheur, à la Paix des autres, autant un bonheur intime, profond, une joie véritable du cœur, une paix et une sérénité d'âme, nous envahissent, nous récompensent au centuple.

Au-dessus de nous tous, voyons donc le triomphe de l'*idée commune* qui nous est chère.

L'Union fait la force. Cette vieille et solide maxime, solide comme tout ce qui est parfaitement vrai, a toujours assuré la victoire de ceux qui l'ont appliquée.

Que les spirites, donc, s'unissent dans une *harmonie* respectant chaque *liberté ;* qu'ils se solidarisent *par le cœur* surtout. Ils assureront ainsi la réalisation de leur beau rêve: *le prochain triomphe du Spiritisme et sa marche ascendante vers la Perfection.*

AMO.

ÉTUDE SUR LE LIVRE

L'ORIGINE DE L'HOMME

PAR G. PALAZZI

L'auteur, dans cet ouvrage, a tenté de résoudre un des plus difficiles problèmes qu'il soit possible de se poser. Non pas que l'origine physique de l'homme soit aujourd'hui douteuse, la science a établi la filiation des espèces animales, l'homme compris, avec une probabilité assez grande pour être très voisine de la certitude. Les espèces se sont succédé sur la terre, progressivement et régulièrement, depuis le protoplasma des mers primitives jusqu'aux innombrables espèces qui existent de nos jours. Sans doute, tous les chaînons intermédiaires n'existent pas, mais nous possédons, à toutes les époques, des types de transition qui suffisent pour nous renseigner complètement sur la marche suivie par la nature dans ce grandiose processus évolutif qui a déployé, dans la série des âges, l'efflorescence de son splendide développement.

Oui, l'homme est un animal perfectionné, et l'embryologie nous en fournit un témoignage matériel en faisant repasser chaque être, avant sa naissance, par toutes les phases parcourues par la race depuis son apparition dans le monde. Là ne réside pas l'inconnue. Mais lorsqu'on veut sonder l'origine de l'âme, c'est-à-dire du principe pensant, on se trouve en présence de difficultés inextricables, comme, d'ailleurs, chaque fois que l'on aborde des questions relatives aux causes premières.

Sans doute, l'esprit humain est invinciblement poussé à sonder le mystère du passé, et c'est un signe de son élévation morale que cet ardent désir de savoir d'où nous sortons et où nous allons, mais encore faut-il posséder des connaissances assez nombreuses pour embrasser un problème de cette envergure, et, malgré les progrès accomplis par les sciences contemporaines, il nous reste encore trop à apprendre pour que nous puissions nous prononcer catégoriquement. Ce que nous pouvons faire, c'est de rassembler de documents ; la postérité les utilisera, mais, à l'heure actuelle, nous n'en possédons pas un assez grand nombre pour affirmer notre jugement.

Notre époque s'est signalée par de magnifiques conceptions synthétiques. La démonstration de l'unité de la force, de l'unité originelle des races animales, de l'unité présumée de la matière et quasi démontrée, établit le besoin de notre esprit de rassembler les phénomènes dans une loi générale qui les embrasse tous ; mais c'est aller trop vite, à notre sens, que de vouloir, dès à présent, formuler une hypothèse embrassant toutes les modalités de l'univers.

M. Palazzi croit que la matière est la cause unique de tout ce qui est : Dieu, l'âme, l'énergie, tout provient de la substance, à des degrés différents de pureté, depuis l'état le plus quintessencié, qui serait la Divinité, jusqu'à la matière proprement dite. De toutes les hypothèses possibles, celle-ci nous semble la moins probable, et nous allons exposer les raisons pour lesquelles nous ne pouvons nous rallier à cette manière de voir.

L'étude du monde matériel et intellectuel nous met en présence de trois éléments primordiaux qui semblent irréductibles les uns aux autres, ce sont : la matière, l'énergie et l'intelligence.

Ces trois modalités qui constituent l'univers nous apparaissent comme indestructibles : c'est certain, pour la matière, par la balance qui montre qu'une combinaison qui se forme est égale, en

poids, à ceux des composants ; quand elle se défait, chacun des éléments qui la formait se retrouve sans avoir perdu la plus petite partie de son poids, donc la matière est éternelle, car pas plus que nous n'imaginons que quelque chose devienne rien, nous ne pouvons concevoir que rien produise quelque chose.

La science a établi que l'énergie ne peut se perdre ; elle se transforme, mais ne s'annihile pas, autrement dit : la somme d'énergie active tend à s'égaliser dans l'univers, mais elle ne diminue jamais.

Enfin, l'intelligence existe en soi, sur la terre ou dans l'espace, ainsi que le démontre le spiritisme.

Est-il possible de trouver une filiation entre les trois réalités? Dérivent-elles les unes des autres par des transformations qu'on pourrait suivre? C'est le point qu'il faut étudier.

Commençons par la matière.

Il ne faudrait pas croire que, parce que nous l'avons en notre pouvoir, que nous la manipulons à notre volonté, nous sommes mieux renseignés sur elle que sur la constitution de la force où de l'âme. La vérité, c'est que nous sommes profondément ignorants en ce qui concerne sa véritable nature, nous ne pouvons juger de ces trois réalités que sur les propriétés qui leur sont propres. Or, la nature d'un effet est en raison de la nature de la cause, si chacun de ces éléments : matière, force, esprit, se différencie radicalement des autres par des propriétés *sui generis,* il nous sera impossible de croire qu'ils sont semblables. C'est précisément ce qui a lieu.

La matière, quelle qu'elle soit, est toujours inerte. Que ce soit celle du caillou sur la route, que ce soit la matière phosphorée du cerveau, que ce soit la matière radiante d'un tube de Crookes, elle est toujours dénuée de spontanéité. C'est une vérité affirmée par les mathématiciens, qui fondent les lois de la mécanique terrestre ou céleste sur la loi de l'inertie. C'est ce que proclamait Claude Bernard, lorsqu'il écrivait que la cellule cérébrale est aussi ignorante de la pensée qui la fait vibrer, que l'aiguille d'une montre est étrangère à la notion de l'heure. Enfin, que la matière soit solide, liquide, gazeuse ou radiante, c'est toujours de la matière, elle n'a rien gagné ou perdu, elle est simplement dans des états différents.

C'est ici qu'il ne faut pas employer des mots impropres qui conduiraient à des erreurs de raisonnement. Il n'y a pas progrès dans la matière parce qu'elle est liquide au lieu de solide, gazeuse au lieu de liquide, radiante au lieu de gazeuse. L'oxygène et l'hydro-

gène qui résultent de la décomposition de l'eau, gagneront-ils à être amenés à l'état radiant ? Non, leurs propriétés chimiques restent les mêmes, seul, l'état physique a varié, et manifeste des propriétés qui ne sont que le développement de celles qui y étaient contenues : les molécules vibrent plus librement, mais elles sont toujours matérielles, il n'y a pas eu progrès.

Il ne peut y avoir progrès que chez un être sensible et libre. Ce n'est pas volontairement que l'oxygène devient radiant, pas plus que ce n'est volontairement qu'il s'unit à l'hydrogène pour faire de l'eau ; le caractère inerte et passif de la matière est absolu, car, depuis l'origine du monde, les propriétés physiques et chimiques des corps n'ont pas varié, et toutes les lois de la science sont basées sur cette continuité. L'ordre de l'univers se manifeste par l'inébranlable stabilité de ces lois qui permettent aux astronomes de prédire avec certitude le retour des phénomènes cosmiques tels que la marche des soleils, des planètes ou des comètes. Quel que soit le degré de complexité de la combinaison dans laquelle entre un atome d'oxygène, il n'a rien perdu ni rien acquis quand il en sort : or ce qui est vrai pour l'oxygène, l'est pour l'hydrogène, et pour tous les corps en général : d'où cette conclusion : que la matière ne progresse pas, qu'elle est immuable.

Il ne faut pas faire intervenir ici des idées de progrès, de mérite ou de démérite, qui ne s'appliquent qu'à des êtres sensibles : il n'y a pas d'injustice à ce qu'une pierre reste pierre, puisqu'elle est insensible, et il n'y a pas lieu de s'étonner que la matière de notre globe soit la même qu'il y a trois cents millions d'années. Ce qui a changé, ce sont les combinaisons des corps entre eux, sous l'influence de l'Esprit. Nous verrons comment tout à l'heure.

Si la matière est invariable, et ceci ne peut pas être sérieusement contesté, serait-ce donc la force qui serait le facteur originel de tout ce qui existe ?

La force, ou, plus exactement, l'énergie, est la puissance qui meut la matière. Un caillou est sur la route, il y restera éternellement si une force ne vient pas le faire sortir de son inertie, soit en le déplaçant, soit en le désagrégeant. La force est inséparable de la matière. On ne pourrait s'imaginer une force n'ayant pas un point d'application, ce serait une entité inconcevable ; aussi on attribue à des vibrations d'une matière infiniment subtile, l'éther, toutes les manifestations de l'énergie connues sous les noms de chaleur, lumière, électricité, magnétisme, gravitation, etc.

La force et la matière sont essentiellement distinctes, puisque le principe de l'une, est l'inertie, et celui de l'autre, le mouvement ; donc l'une ne provient pas de l'autre. Nous savons aussi que la force tend à se mettre en équilibre dans l'univers, c'est-à-dire de potentielle devenir actuelle ; elle ne saurait donc être la cause de l'esprit, qui est, lui, sans cesse agissant, comme le spiritisme le démontre.

L'esprit, ou principe intelligent, agit sur la force et la matière ; il les dirige plus ou moins, suivant son degré d'intelligence, et nous avons assisté à ce spectacle auguste de la nature se pliant de plus en plus à la volonté de l'homme à mesure que son intelligence grandissait, se développait, progressait.

C'est justement le passage de l'âme à travers la matière, depuis le protoplasma jusqu'à l'humanité, qui a créé ces formes de plus en plus parfaites, et de mieux en mieux appropriées aux manifestations de l'âme ; elle a grandi intellectuellement, mais la force et la matière n'ont pas changé.

Les formes végétales et animales sont le résultat de l'effort continu du principe intelligent ; l'atome intellectuel s'est développé, la matière et la force n'ont pas varié ; l'intelligence les a combinées diversement, mais n'a rien changé à leur nature intrinsèque ; elles sont et resteront éternellement semblables.

Ces différences radicales, absolues, entre la matière passive et inerte, la force tendant à l'équilibre, et l'âme principe agissant, éternellement progressif, nous semblent irréductibles. Pour comprendre la création, il faut supposer que l'auteur des êtres est à la fois matière, force et intelligence, mais s'il fallait absolument adopter une hypothèse, nous croirions plutôt que c'est la volonté qui est la créatrice de l'univers. Nous voyons l'esprit agir sur la matière par la volonté, faire des créations fluidiques qui ont une durée proportionnelle à son pouvoir ; en multipliant ces propriétés par l'infini, on peut concevoir la volonté suprême s'extériorisant sous les trois formes : matière, énergie, intelligence, et maintenant l'ordre par une sorte de puissance magnétique dont la traduction se manifesterait sous la forme des lois naturelles. Étudier la nature serait, de la sorte, étudier Dieu. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, nous recommandons la lecture du livre de M. Palazzi, car il contient une grande quantité de faits scientifiques clairement exposés, et l'on ne peut que gagner à l'étude des mystères de la création, qui nous agrandissent l'intelligence par une com-

préhension de plus en plus haute de notre origine et de nos destinées futures.

F. D'OYRIÈRES.

ATHÉISME ET SPIRITISME

Pour tout homme digne de ce nom, c'est-à-dire qui pense, il vient un moment où se pose cette haute et mélancolique question : pourquoi suis-je sur la terre ?

Quelle sera ma destinée ? Pour quelques-uns, la question se résout par un vague sentiment d'une vie future, qui provient des enseignements reçus dans l'enfance, mais cette notion n'est appuyée sur aucune certitude ; pour d'autres, la foi leur fait entrevoir un paradis mal défini, dans lequel ils jouiront d'un bonheur sans mélange après un court séjour dans le purgatoire ; mais pour le plus grand nombre aujourd'hui, la vie est un hasard, la mort avec la dissolution de l'être, le but final, la seule fin logique d'une existence accidentelle. Combien il serait bon, cependant, d'être renseigné sur l'avenir, d'avoir une certitude afin d'y conformer sa vie. L'âme humaine se révolte contre l'idée de l'anéantissement suprême, contre la disparition de tout ce qui faisait sa joie et son bonheur. Il lui semble injuste que, de toute une vie de travail, de sacrifice, il ne reste rien, que le souvenir, si vite effacé même chez les plus aimants, et elle cherche instinctivement un secours dans ce sentiment de justice que chacun de nous porte gravé dans le fond de son cœur.

Pour quiconque a connu les amères déceptions de l'affection méconnue, de l'amour trahi, pour tous ceux qui ont souffert et pleuré sur une bière entr'ouverte ou sur un berceau vide, pour ceux que la haine et la calomnie ont atteints dans leur honneur et leurs plus chères affections, pour tous ceux qui luttent péniblement contre la maladie et la faim, la vie, avec toutes ses iniquités, ne saurait être la fin de l'être : il faut une autre existence compensatrice de celle-ci.

Mais les sceptiques, les désabusés répondent que ce sont là des

arguments de la sensibilité qui n'ont rien de commun avec la raison, et que la science, qui est le seul critérium infaillible, s'est prononcée catégoriquement en faveur de notre matérialité. Écoutez ses enseignements, et vous serez guéri de toutes vos rêveries sentimentales. Vous croyez avoir une âme, quelle erreur ! C'était bon jadis, mais aujourd'hui nous sommes fixés : la matière est la seule réalité existante.

Tout récemment encore, le psychologue parlait de l'homme comme d'un être entier, un et indivisible. Resté fidèle à la tradition religieuse, il aurait classé les hommes en bons et mauvais, en intelligents et stupides, en égoïstes et charitables. Même chez les matérialistes du XVIIIe siècle, l'idée d'une âme, d'une entité indivise, continuait à se maintenir.

Mais que penserait-on aujourd'hui d'un philosophe qui tiendrait ce langage ? Le psychologue de nos jours voit dans l'homme une multitude de facultés séparées, de tendances autonomes, égales entre elles, fonctionnant chacune indépendamment, s'équilibrant, se neutralisant continuellement. Pris dans son ensemble, l'homme n'est plus pour lui qu'une résultante, toujours variable, de toutes ces facultés diverses, de toutes ces tendances autonomes des cellules du cerveau et des centres nerveux. Toutes sont reliées entre elles au point de réagir les unes sur les autres, mais elles vivent de leur vie propre, sans être subordonnées à un organe central, l'âme. Donc, nulle survivance possible, seule la désagrégation est la fin logique de l'être humain.

Si nous abandonnons la terre pour porter nos regards vers les autres mondes de notre système, nous pourrons dire que l'univers témoigne d'un ordre et d'une régularité qui sont l'affirmation d'une intelligence, que cette fois nul ne saurait contester. Là encore, c'est une nouvelle illusion de notre esprit, voici ce que nous prêchent les apôtres de la désespérance :

L'harmonie que l'esprit humain découvre dans la nature, et qui n'est, au fond, que la constatation d'une certaine stabilité des phénomènes, le savant moderne la reconnaît, sans doute, aujourd'hui plus que jamais. Mais il ne cherche plus à l'expliquer par l'action de lois conçues selon un certain plan, préétablies par une volonté intelligente.

Ce qu'on appelait « loi naturelle » n'est plus qu'un rapport entre certains phénomènes, entrevus par nous, et chaque loi naturelle prend un caractère de causalité, c'est-à-dire : si tel phénomène se

produit dans de telles conditions, tel autre phénomène suivra. Point de loi placée en dehors du phénomène, c'est une succession de faits dont l'un amène l'autre, sans préméditation d'aucune sorte.

Rien de préconçu dans ce que nous appelons l'harmonie de la nature, aucun plan directeur. Le hasard des choses et des rencontres a suffi à l'instituer. Tel phénomène durera des siècles, parce que l'adaptation, l'équilibre qu'il représente a mis des siècles à s'établir; tandis que tel autre ne durera qu'un instant, si cette forme d'équilibre momentané est née en un instant. Si les planètes de notre système ne s'entrechoquent pas chaque jour, si elles durent des millions de siècles, c'est parce qu'elles représentent un équilibre qui a pris des millions de siècles pour se produire, comme résultante de millions de forces aveugles. Si les continents ne sont pas continuellement détruits par des secousses volcaniques, c'est qu'ils ont employé des milliers et des milliers de siècles pour être édifiés molécule à molécule, et prendre leurs formes actuelles. Mais l'éclair ne durera qu'un instant, parce qu'il représente une rupture momentanée de l'équilibre, une redistribution subite des forces. L'harmonie apparaît ainsi comme un équilibre temporaire établi entre toutes les forces, une adaptation provisoire, qui ne dure qu'à la condition de se modifier continuellement pour représenter, à chaque instant, la résultante de toutes les forces contraires.

Ainsi, d'après cette théorie, sur la terre ou dans l'étendue sans borne, nulle conscience d'un but : le hasard a produit des combinaisons fugitives, dont l'une, appelée l'homme, a été malheureusement douée de sensibilité et de conscience; mais ses rêves, ses espoirs sont aussi vains que ses souffrances : rien ne survit à ces passagères agrégations moléculaires.

Le ciel est vide, et c'est en vain que vers lui sont montées vos clameurs désespérées, innombrable multitude d'esclaves égorgés par le vainqueur, martyrs morts pour votre foi. Pourquoi tourner vos yeux vers lui, vous qui souffrez dans votre chair, vous les faibles, les humbles, les pauvres, pour qui la vie est si cruelle : l'espérance est morte, la force aveugle et brutale est la seule règle qui régit la matière éternelle et impassible.

Devons-nous donc courber la tête et nous abandonner au désespoir lorsque nous sentons que le courage faiblit sous les coups de l'adversité, devons-nous demander au néant la paix suprême et bien faisante en nous réfugiant dans les bras de la mort ?

Non, car ces considérations sont fausses : jamais la voix auguste

de la Science n'a proféré de semblables blasphèmes, tracé ce sinistre tableau. Il faut se garder soigneusement de confondre les faits scientifiques avec les conclusions qu'on en tire. Le matérialisme, fils de l'orgueil, est une lèpre morale qui engendre les plus déplorables résultats, et qui, en se drapant des oripeaux de la science, a pu séduire beaucoup d'âmes, désorientées par les obscurités, l'intransigeance et l'incompréhensibilité des dogmes religieux ; mais son règne est fini, car, en nous servant de ses méthodes, nous établissons définitivement la certitude de ces grandes réalités qui s'appellent l'âme et Dieu.

On pourrait croire à ces désolantes doctrines si réellement tout était force ou matière dans l'univers, mais il existe un autre principe : l'intelligence, qui se manifeste par des phénomènes qui ne relèvent aucunement de ces deux facteurs. L'être qui se connaît échappe totalement à ces données, il apparaît comme une exception à l'universelle fatalité. Sans doute, par sa partie matérielle, le corps, il est soumis aux lois générales, mais son âme est maîtresse de la matière, elle marche à sa conquête, et, sans équivoque possible, depuis l'époque chéléenne jusqu'à nos jours, on peut mesurer les progrès accomplis. Sans cesse l'humanité a réagi contre les lois qui semblaient lui opposer une invincible barrière. Tout a plié devant sa volonté : les animaux nuisibles ont, en majeure partie, disparu des sociétés civilisées, les autres sont utilisés ; la nature a livré ses secrets ; l'homme sait fabriquer la plupart des produits naturels ; la vie elle-même n'est plus un obstacle à ses investigations ; la chimie organique a trouvé les lois d'après lesquelles s'opèrent les combinaisons vitales, parfois même elle a réussi à en faire la synthèse, comme pour les corps gras, et elle est sur la voie qui fera découvrir les autres ; les forces physiques ont été captées, domptées, domestiquées à notre usage : nous les employons à transmettre notre pensée et notre parole sur tous les points du monde ; le télégraphe, le téléphone sont mus par la foudre qui épouvantait nos ancêtres ; nous pouvons nous élever dans l'air ou fouiller les entrailles du sol ; l'industrie broie, pétrit, façonne les métaux de mille manières différentes ; en un mot, l'intelligence règne sur la matière. Nous ne sommes pas les jouets d'une aveugle nécessité, il y a un plan, une direction dans ce développement progressif et ininterrompu du principe intelligent, et le spiritisme vient fournir l'explication logique de notre rôle dans l'univers.

En donnant des preuves irréfutables de la communication entre

les vivants et les morts, notre doctrine démontre d'abord l'indestructibilité de l'âme, c'est-à-dire son immortalité; car, si elle survit à la désagrégation du corps, c'est qu'elle n'est pas une résultante des forces de l'organisme matériel, un composé hétérogène qui se dissoudrait, c'est une essence primitive, et par conséquent inaltérable, puisque rien de ce qui existe à l'état simple ne saurait s'anéantir.

En second lieu, cette âme qui vit dans l'espace a une existence tout à fait différente de celle qu'elle avait sur la terre, en changeant de milieu, lesconditions physiques sont devenues tout autres, aucune nécessité matérielle n'intervient, car la vie organique a disparu; il reste l'être psychique avec sa vie mentale, son bonheur ou sa peine, son état heureux ou misérable, qui dépend uniquement, non plus des contingences extérieures, mais de sa conscience. C'est au lendemain de la mort que se dresse en nous ce juge inexorable, que rien ne peut tromper ou fléchir. Seul en face du passé qui se retrace devant lui, l'esprit apprécie à leur juste valeur les trompeuses jouissances d'ici-bas. Le triste cortège des passions l'escorte sans cesse, le remords le poursuit, l'épouvante s'empare de son être ; il comprend la vanité de l'ambition et des richesses; il voit le bien qu'il aurait pu faire, les malheurs qu'il aurait pu soulager. Il est en proie à une immense douleur, jusqu'au moment où il comprend qu'il pourra racheter ses fautes par une nouvelle incarnation.

Si cela est vrai, — et pour tout spirite c'est un fait incontestable affirmé, dans le monde entier, par des millions de communications données à toutes les époques, dans tous les milieux et par des Esprits à tous les degrés de développement, — alors il y a une loi morale qui s'exerce universellement, une justice infaillible dont l'action se fait sentir avec autant de force, de régularité et d'immuabilité que les lois physiques, en un mot : DIEU EXISTE. C'est là le fait capital, l'affirmation grandiose qui se dégage directement de l'observation spirite. Bien fou qui serait tenté de vouloir pénétrer la nature de l'être infini, car une induction justifiée nous fait saisir que ce qui se passe sur notre petite terre n'est qu'un épisode infime de la vie colossale de l'univers ; que des milliards de mondes sont peuplés comme notre planète ; que sur chacun s'exerce l'intelligence, à toutes les phases d'un devenir éternel, toujours régi par la divine justice, dans l'insondable profondeur des abîmes du temps et de l'étendue.

C'est alors que l'on comprend que le hasard n'existe pas, qu'il y

a une raison d'être pour tous ces mondes qui parcourent l'espace sans borne, et que se justifie la grande parole de Jésus : Il y a plusieurs demeures dans la maison de notre père céleste. A la clarté de la révélation, nous entrevoyons, comme un panorama splendide, cette marche incessante, cette montée ininterrompue de toutes les intelligences vers le foyer rayonnant de toute justice et de tout amour. Nous comprenons la solidarité des êtres entre eux, la disparition de l'égoïsme originel, la nécessité d'un amour grandissant au fur et à mesure que se prononce l'ascension vers des régions toujours plus hautes et plus sereines, et l'univers n'est plus le désert froid et glacé des matérialistes, c'est le ciel, mille fois plus merveilleux et resplendissant que ne l'ont jamais fait concevoir les religions, car la vérité, plus grande que la fiction, nous éblouit par l'incommensurable splendeur de sa vastitude et de son éternité.

BECKER.

Le Témoignage des faits

Agen, le 27 juin 1896.

BIEN CHER MONSIEUR DELANNE,

...Nous avons aussi deux médiums qui, grâce à d'excellents Esprits protecteurs, arrivent à éloigner les Esprits obsesseurs, et à traiter des maladies très sérieuses; en un mot, j'obtiens, par leur intermédiaire, des résultats merveilleux. Si vous saviez combien je suis heureux de pouvoir me rendre utile à la société, et combien je remercie Dieu de m'avoir donné les moyens de suivre cette voie.

En outre de ce que j'avance ci-dessus, j'ai des faits à vous signaler qui, je crois, sont de nature à être connus. Je vous en ai parlé à notre dernière entrevue.

A une époque, mon fils, qui s'occupait, quoique bien jeune encore, de spiritisme, fut appelé à Toulouse, pour passer des examens.

La veille du concours, un professeur très distingué, auquel mon

fils avait été recommandé, lui fit subir une épreuve et lui posa deux problèmes très difficiles de géométrie, et différentes autres questions.

Le jour des examens, quelques heures avant de se présenter au concours, mon cher fils fit un appel chaleureux à ses guides et protecteurs, et spontanément, il eut l'idée d'évoquer un de ses amis d'enfance, qui était mort depuis quelques années, à l'âge de seize ans.

Apparemment, l'Esprit se rendit à son appel, car, au moment où il mettait la main dans l'urne pour en tirer une boule, la boule *monta* d'elle-même dans sa main, avec un numéro correspondant aux problèmes qui lui avaient été démontrés la veille. Vous jugez, cher monsieur, de l'étonnement, je dirai même de la stupéfaction de son professeur, témoin de cette coïncidence heureuse pour son protégé.

Après que mon fils eut terminé ses examens, son ami le professeur le fit appeler à part, et il lui recommanda de ne parler à personne de ce qui s'était passé dans cette circonstance.

Le fait ne vous semble-t-il pas intéressant? On ne peut nier l'intervention d'une *intelligence* dans le soulèvement de la boule, qui contenait les demandes étudiées la veille et qui ont eu un résultat très important pour l'avenir de mon enfant.

Par un des médiums que j'ai sous la main, attachés à notre petit groupe d'expérience, nous avons obtenu le résultat suivant :

Il y a un an environ, j'ai reçu une lettre de mon pays natal Saint-Avit-Seniens (Dordogne). Cette lettre me prévenait de bien vouloir m'occuper d'une enfant, âgée de neuf ans, qui, chaque soir, sitôt l'*Angelus* sonné, était saisie sans doute par des Esprits obsesseurs, qui lui faisaient subir d'horribles souffrances, en lui tordant les jambes et les bras, à la vue de tout le monde du village.

Je me rendis donc à Saint-Avit, chez moi, avec mon épouse, car nous voulions nous rendre compte de l'état réel de ce pauvre petit martyr, en descendant chez les parents du malade quelque temps avant qu'on sonnât l'*Angelus*, comme d'usage ; mais quel ne fut pas l'étonnement des parents, de toute la famille, de voir qu'en notre présence, le fait de brutalité de la part des mauvais Esprits ne se produisait pas.

Le lendemain, rien encore, et il en fut de même pendant tout le temps de notre séjour à Saint-Avit.

Mais après notre départ, nous avions à peine quitté la commune que les crises recommencèrent de nouveau.

A notre retour à Agen, je consultai notre médium, qui, à l'état de sommeil, m'affirma que c'était l'Esprit du grand-père de la petite fille qui agissait ainsi, et qu'en faisant cette manifestation, il voulait attirer l'attention de son fils et de sa fille *sur lui-même,* qu'on avait totalement oublié depuis son départ de ce monde.

(Singulière méthode, que celle de torturer une innocente créature pour attirer sur soi l'attention des siens !)

J'ai donc demandé à nos Esprits protecteurs un conseil pour venir en aide à nos amis affligés de Saint-Avit.

Voici la réponse :

« Envoyez immédiatement une médaille de sainte Foy, et une médaille de saint Louis de Gonzague, à cette famille, et, dès que ces objets seront déposés sur le corps de l'enfant, cette dernière sera guérie : ne pas oublier de recommander à ces personnes de prier chaque jour pour l'Esprit obsesseur. »

Me conformant à ces instructions, j'envoyai les deux médailles indiquées, qui furent mises au cou de l'enfant. Cette dernière ne fut plus persécutée. Je fus averti par correspondance de cette belle guérison.

Veuillez agréer, cher Monsieur, etc. etc.

Signé : BEAUBIAL.

REMARQUES. — 1° Il est à supposer, au sujet du soulèvement de la boule contenant les demandes de l'examen, dans la main du fils de M. Beaubial, si nous admettons que le fait relaté s'est passé ainsi, qu'il a certainement mérité ce privilège par sa foi vive, son travail, et une conduite exemplaire. Quant à nous, nous sommes enclins à voir là plutôt une simple coïncidence, car notre raison se refuse à supposer un passe-droit de la part des Esprits. Les actes venant du monde spirituel ne peuvent être entachés de partialité, comme ceux de la plupart des humains.

Les obsessions s'expliquent par des méfaits antérieurs de la part de ceux qui en sont les victimes, mais l'Esprit qui les exerce est toujours arriéré, sans quoi il ne songerait pas à se venger.

Quant à l'application des médailles ou amulettes, nous pouvons, comme Allan Kardec lui-même le dit, ajouter : Celui qui, à tort ou à raison, met sa confiance dans la vertu d'une médaille, objet matériel, ne doit pas croire que c'est elle qui guérit, ce n'est qu'un signe qui aide à diriger la pensée, et attirer les Esprit, qui

lisent dans nos âmes le sentiment qui nous anime : celui de soulager ou guérir un frère infortuné ou malade, avec un ardent désir de faire bien.

LA RÉDACTION.

PREUVES D'IDENTITÉS OBTENUES SPONTANÉMENT, A BORDEAUX DEVANT DIX TÉMOINS, LE 3 MAI 1896

Dans un quartier des plus populeux de la belle cité bordelaise, un beau dimanche, au lieu d'aller respirer sous les frais ombrages de cette coquette ville, je fus invité à une matinée spirite, dont, entre parenthèses, je raffole.

Le lieu de réunion est des plus simples : une chambre assez spacieuse, aux murailles tapissées de dessins médianimiques obtenus par la maîtresse de la maison. Rien de plus original que ce genre de décors bizarres, fantastiques; c'est bien couleur locale; on se sent dans un sanctuaire consacré aux évocations. La pythonisse moderne est une femme jeune encore, bien portante, de taille moyenne; les yeux sont noirs, vifs, intelligents, aucune prétention à se parer des plumes du paon, car elle se plaît à rappeler elle-même, malgré ses précieuses facultés médianimiques, son humble origine. Il y a peu de temps encore, elle nous affirmait qu'elle ne savait pas lire, encore moins écrire. Dès l'âge le plus tendre, notre médium se rappelle les faits étranges qu'il obtenait spontanément, tout à fait inconsciemment, et que le spiritisme seul, qu'il a étudié, a pu lui expliquer.

Avant l'ouverture de la séance, je cause philosophie avec un juge érudit, déjà célèbre, attaché au barreau de Bordeaux. « Je suis avec beaucoup d'intérêt, me dit-il, les expériences psychiques pour me faire une opinion sur ces troublants phénomènes. Je suis arrivé à ne plus douter des manifestations spirites, car elles existent certainement; mais je les ai entendu interpréter de tant de manières différentes que ma religion est encore à faire. Ainsi, par exemple, je n'ai jamais eu le bonheur d'être témoin d'un fait quelconque de ce que vous appelez : une preuve d'identité de la part d'un Esprit. Les réponses aux demandes qu'on lui adresse sont généralement vagues, incertaines, obscures souvent; rien ne dénote en lui des souvenirs authentiques de son passage sur notre terre;

en un mot, rien qui puisse satisfaire ma légitime curiosité et faire mon éducation. »

— Y a-t-il longtemps, lui demandai-je, que vous avez commencé vos études sur ce sujet?

— Une dizaine de mois tout au plus, me fut-il répondu.

— Si vous avez l'"ardent désir de vous convaincre sur ce suggestif problème, je vous engage à ne pas vous décourager; certainement, vous trouverez aussi votre chemin de Damas.

Notre conversation est brusquement interrompue, car le moment d'ouvrir la séance est arrivé.

On se place, au hasard, une dizaine de personnes autour d'une table ronde, en chêne, suffisamment forte et lourde. Je ne puis m'empêcher de formuler une courte prière, afin que mon incrédule soit enfin témoin de choses qui puissent ébranler victorieusement ses nébuleuses conceptions, et faire le jour en sa conscience; car, nul doute, ce monsieur parlait avec sincérité.

. . . . . .

Dix personnes sont assises autour d'une table; un de ses pieds *frappe le sol* pour indiquer qu'elle veut parler.

DEMANDE. — Qui êtes-vous? Dites votre nom.

RÉPONSE. — Le trépied épelle sans hésitation le nom de *Coméra*.

Puis il se penche immédiatement vers un monsieur d'une trentaine d'années (qui assiste, nous a appris la maîtresse de la maison, pour la première fois à la réunion. Elle ignore même son nom).

DEMANDE (*à l'inconnu*). — Connaissez-vous ce nom?

RÉPONSE. — Très bien.

LE MONSIEUR. — Je demande à l'Esprit quel était son nom de baptême.

RÉPONSE. — Léonie.

LE MONSIEUR. — C'est cela même, merci.

LE MÉDIUM prend la parole et nous dit : « L'Esprit Léonie Coméra est celui d'une femme, déjà assez âgée; elle a une corpulence assez forte, elle a la figure *tuméfiée*. Je la vois coiffée d'un foulard à carreaux larges d'un brun foncé. Cette coiffure diffère dans sa forme de celles que portent les femmes de la Gironde. *Elle a un tic dans la face.* »

LE MONSIEUR. — Demandez-lui de nous dire de quelle maladie elle est morte.

RÉPONSE. — D'une paralysie.

DEMANDE. — A quel âge?

RÉPONSE. — A soixante-trois ans

DEMANDE. — Combien y a-t-il de temps que vous avez quitté la terre ?

RÉPONSE. — Sept ans.

DEMANDE. — Dites-nous dans quel pays vous êtes morte, et où repose votre dépouille ?

RÉPONSE. — A Bordeaux.

DEMANDE. — Dans quelle rue ?

RÉPONSE. — Rue Saint-Joseph.

DEMANDE. — Combien avez-vous eu d'enfants ?

RÉPONSE. — Cinq.

DEMANDE. — Sont-ils vivants ?

RÉPONSE. — Trois seulement.

DEMANDE. — Sont-ils mariés ?

RÉPONSE. — Tous les trois.

DEMANDE. — Puisque vous avez la vision si nette de vos souvenirs, avez-vous vu l'enfer, le purgatoire ou le paradis dans le monde où vous êtes actuellement ?

RÉPONSE. — Ni l'un ni l'autre, je n'y ai jamais cru.

DEMANDE. — Vous confessiez-vous ?

RÉPONSE. — Non, certes.

(P.-S. — On demande au jeune monsieur si tout ceci est vrai. Il répond que tout ce que vient de dire l'Esprit est *exact*. « Je reconnais même *son caractère honnête, enjoué, ouvert et tant soit peu sceptique*. » Et il s'écrie tout ému : « *C'est ma grand'mère !* » et la table se balance rapidement, en signe de joie, et s'arrête.) (1).

. . . . . .

La séance est un moment interrompue.

Puis, bientôt, un *autre Être* s'empare de la table.

DEMANDE. — Qui êtes-vous, et à qui êtes-vous le plus sympathique ?

RÉPONSE. — C'est à toi. (C'est encore un jeune monsieur.)

DEMANDE. — Épelez la première lettre de votre nom.

RÉPONSE. — T. — Puis l'Esprit dicte : — Je suis ta tante.

LE MÉDIUM nous dit : « Je la vois, cette femme : elle est petite de taille, entre deux âges ; *elle a le caractère aimant, mais un peu dissimulé*.

(1) Il est des personnes qui ne peuvent rien obtenir et d'autres qui semblent privilégiées ; il n'en est rien : cela tient aux affinités et aux sympathies périspritales.

DEMANDE. — Quelle profession aviez-vous?

RÉPONSE. — J'étais marchande de volailles.

DEMANDE. — Il y a-t-il longtemps que vous êtes morte?

RÉPONSE. — Deux ans.

DEMANDE. — A quelle maladie avez-vous succombé?

RÉPONSE. — (L'Esprit ne répond rien, la table reste muette.)

DEMANDE. — Avez-vous eu des enfants?

RÉPONSE. — Non. (Mais ce *non* est épelé avec hésitation.)

LE MÉDIUM nous dit : « Je vois l'embarras de cet Esprit. » Puis se penchant vers ses voisins, elle leur dit à voix basse : « Cette femme a eu un enfant clandestinement; il est mort avant terme, *mais elle n'ose l'avouer*. » — (Le neveu semble plus stupéfait que jamais; mais, par délicatesse, on passe sur cette indiscrétion bien légitime, mais néanmoins reconnue absolument véridique plus tard.)

LE MONSIEUR. — As-tu encore quelque chose à dire?

RÉPONSE. — Oui, te concernant.

LE MONSIEUR. — S'il n'y a pas d'indiscrétion, dis-le sans crainte.

RÉPONSE. — C'est au sujet de ton mariage. (Le jeune homme devient cramoisi.)

LUI. — Pourrais-tu dire l'âge de la fiancée?

RÉPONSE. — A peine vingt ans.

DEMANDE. — Épèle sans crainte son nom?

RÉPONSE. — Jeanne.

UNE DAME. — Seront-ils heureux?

RÉPONSE. — Tout le fait supposer.

Et, comme l'heure s'avance, le *futur,* tout troublé, demande à se retirer; il dit que le souvenir de ce qu'il vient d'entendre restera gravé dans sa mémoire. Il étudiera le spiritisme pour s'instruire de ses enseignements.

Et moi, avant de partir, j'accostai mon incrédule de l'entrée : « Eh bien! lui dis-je, que pensez-vous actuellement de l'identité des Esprits? » Il me répond, tout soucieux : « Très, très intéressantes, ces manifestations... »

ALEX. DELANNE.

UN ESPRIT QUI PROUVE SON IDENTITÉ

Des considérations personnelles, d'ordre social, m'obligent à garder l'anonymat, ainsi que les personnes visées dans le présent article. Toutefois, je garantis l'authenticité des faits qui vont être signalés.

Il y a deux ans environ, un de mes amis et moi, au cours d'expériences de lucidité somnambulique, nous avons été amenés à faire les constatations suivantes :

A l'une de nos séances, aussitôt que la personne magnétisée par moi — désignons-la sous le pseudonyme de Mlle G... — fut mise en état de somnambulisme, mon ami M. X... la pria de se transporter en esprit dans sa maison ; ce que fit immédiatement le sujet, lequel donna alors une description exacte de la disposition de l'appartement, de certains meubles ou objets décoratifs, qui attirèrent plus spécialement son attention. Je dois ajouter que Mlle G... ne connaissait nullement l'habitation de mon ami.

Sur la question qui lui fut posée par M. X... : — « Voyez-vous des Esprits chez moi ? »

Elle répondit : — « J'en vois plusieurs, mais plus visiblement une dame âgée. C'est peut-être votre mère ? »

M. X... fit alors remarquer à la somnambule que le portrait de sa mère était dans la chambre même qu'elle venait de désigner, et qu'en le considérant elle pourrait s'assurer si l'Esprit qu'elle voyait était sa mère.

Un instant après, le sujet dit : — « Ce n'est pas votre mère. »

M. X... ajouta : — « Ne pourrait-on faire venir cet Esprit ici ? »

Sur la réponse affirmative de Mlle G..., nous concentrâmes tous trois notre volonté, avec le désir d'attirer l'Esprit en question dans la pièce où nous nous trouvions. Ce qui eut lieu, après quelques minutes.

Alors, Mlle G... décrivit cet Esprit, qui, comme elle l'avait vu dans la maison de M. X..., se présenta sous l'apparence d'une dame âgée.

Cette description faite, mon ami X..., tout en essayant de rassembler ses souvenirs, ne reconnut pas tout d'abord à quelle personne décédée elle pouvait être appliquée, et il dit ensuite : « Pouvez-vous lui demander son nom ? »

Le sujet répondit : « Je la vois bien, mais je ne l'entends pas !

Attendez, elle remue les lèvres ! — C'est un drôle de nom ! Il commence par D. O. M. ! C'est Dominica ! »

Ce nom étant donné, venant s'ajouter à la description faite, M. X... avoua reconnaître en cet Esprit la femme d'un de ses amis, morte depuis deux ans. Dominica était son prénom.

Sur la demande qui fut faite à cet Esprit de donner des preuves d'identité à mon ami X..., et comme le sujet, endormi du sommeil magnétique humain, ne l'entendait pas, l'Esprit se servit d'images, de tableaux fluidiques, visibles seulement pour la somnambule, et reproduisant les événements passés.

Ainsi, elle représenta un porte-aiguille dont la couverture était agrémentée d'un dessin représentant des fleurs, et elle fit comprendre à Mlle G... qu'elle avait offert cet objet, de son vivant, à l'une des petites filles de M. X..., ce qu'il affirma être exact.

Dominica représenta ensuite l'image d'une voiture dans laquelle se trouvaient plusieurs personnes, avec un grand parapluie de campagne ouvert, faisant allusion ainsi à une promenade faite en famille avec M. X..., et pendant laquelle ils furent surpris par une pluie torrentielle. Ce fait fut également reconnu exact par mon ami.

Il est nécessaire de faire remarquer que M. X... ne songeait nullement à ces faits avant qu'ils fussent rappelés.

Enfin, l'identité de Dominica s'affirma, quelques mois après, d'une façon incontestable.

En effet, à partir de cette séance, nous en eûmes d'autres, et, à chacune d'elles, la somnambule, Mlle G..., vit toujours le même Esprit, lequel donna encore d'autres preuves d'identité dans le genre de celles qui précèdent.

Nous désirions davantage, et, sur notre demande, Dominica promit qu'elle nous donnerait une communication, en employant un moyen de se faire comprendre par nous.

Or, à peu près à l'époque actuelle, le 22 août 1894, Mlle G..., après avoir été endormie magnétiquement, nous dit :

« Dominica va nous donner une communication, mais pas en français, dans une autre langue qu'elle parlait aussi de son vivant... C'est du basque, je crois... »

« Je la vois qui remue des fluides, cela forme comme un tableau noir... Elle va écrire dessus... Apprêtez-vous à marquer les lettres. »

Quelques minutes s'écoulèrent, et alors le sujet nous donna la communication ci-après, en épelant les lettres, les unes après les

autres, au fur et à mesure qu'elle voyait l'Esprit Dominica les tracer sur le tableau fluidique qu'il avait formé.

Mlle G... faisait cette épellation avec une certaine difficulté, car, disait-elle : « les lettres tracées sont comme phosphorescentes et s'effacent presque aussitôt. » Il lui arrivait de nous donner le commencement et la fin d'un mot, et ensuite de demander à l'Esprit de refaire les lettres qui devaient se trouver au milieu de ce même mot.

Il ne faut pas oublier qu'il s'agissait, dans la circonstance, d'une communication dans une langue que nous ignorions tous trois, M. X..., Mlle G... et moi ; dans ces conditions, il devenait impossible au sujet endormi de compléter les mots dont il manquait une ou plusieurs lettres.

C'est de cette manière que fut obtenue ladite communication, et, après nous être assurés, auprès d'une personne connaissant un peu le basque, qu'il s'agissait réellement d'un idiome étranger, elle fut envoyée par mon ami X... au mari survivant de l'Esprit Dominica, lequel, d'après M. X..., devait aussi parler le basque, — les deux époux étant Béarnais ; — ce dernier la lui renvoya après lui en avoir indiqué la traduction littérale, en français, au-dessous de chaque mot basque, et ensuite la traduction en langue française courante, ainsi qu'il suit :

Communication, avec traduction du mot à mot

« Ene alhaba maitea, ene Clém... Emocou aïtari digi-
Ma fille aimée, ma Clém... donnez à père digi-
« taline bihi égunéau, biga goïcétan, eta bat aratsetan,
taline pilules par jour deux le matin, et une le soir,
« eta etzaïtela thourmenta.
et ne vous pas tourmentez.

« Ethorico naïz suen ikhoustera fité. Goustatcen naïz
Viendrai- je vous voir vite. Du plaisir j'ai
« couekin égoïtean eguin ahalac eginen ditut hortacotz!
avec vous en restant faire le possible ferai moi pour cela!

Autrement dit, en langue française courante :

« Ma chère fille, ma Clém..., donnez à votre père des pilules de
« digitaline, par jour : deux le matin et une le soir, et ne vous tour-
« mentez pas.

« Je viendrai vous voir bientôt ! J'ai du plaisir à être avec vous, je
« ferai tout mon possible pour cela. »

Depuis cette époque, nous avons encore obtenu deux communications en basque, absolument dans les mêmes conditions.

Ainsi que le lecteur peut en juger, la communication qui précède s'adressait, pour la première partie, à la fille de l'Esprit Dominica, et la seconde partie à nous, expérimentateurs. Aucun de nous ne pouvait supposer, avant que la traduction en fût donnée, ce que contenait cette communication, et aucun de nous n'a pu avoir la moindre influence sur sa production, puisque nous ignorons le basque, et surtout étant donné la manière dont ce message spirituel fut obtenu.

En résumé, voilà un Esprit qui se présente avec l'apparence de la forme qu'il avait de son vivant, et il est reconnu, après la description qui en est faite par le sujet somnambulique.

De plus, ce même Esprit donne une communication dans un idiome étranger à nous, idiome qu'il parlait de son vivant, concurremment avec la langue française, donnant ainsi la preuve la plus complète de son identité.

Dans ces conditions, à moins d'être absolument réfractaire à l'étude de la science de l'au-delà, et de donner un croc-en-jambe à la vérité, nul ne peut contester la valeur de cette preuve de la survivance de la personnalité et du moi conscient, après ce que nous appelons la mort et qui n'est, en réalité, que la renaissance à la véritable vie : la vie de l'esprit s'acheminant, par l'évolution, vers les destinées infinies qui doivent le rapprocher de Dieu, en puissance, en intelligence, en connaissance, en amour.

Puissé-je, par la relation qui précède, avoir contribué à faire entrer, dans l'âme de ceux qui doutent, la conviction de la vie de l'au-delà, et avoir ranimé leur courage par cette espérance! Je m'estimerai un des heureux de cette terre.

TREBLA.

NOTE DE LA RÉDACTION. — L'auteur de cet article est un de nos amis, nous nous portons garants de son amour pour la vérité.

La valeur de la preuve d'identité signalée ne saurait échapper à M. le Dr Dariex, directeur des *Annales psychiques,* et nous lui offrons de lui donner personnellement les noms des expérimentateurs, qui, certes, ne se refuseront pas à lui confirmer de vive voix la relation des faits susmentionnés.

Enquête sur le Monde Spirituel

COMMUNICATION OBTENUE DANS UN GROUPE DE BÉZIERS (1)

Sous ce titre, nous publierons les communications intéressantes qui nous parviendront, et dont l'authenticité nous semblera tout à fait démontrée. Nous rappelons à nos lecteurs que les opinions des Esprits sont, comme celles des incarnés, très diverses, les noms dont elles sont signées n'ont qu'une valeur relative dans la plupart des cas, ce qu'il faut y chercher, ce sont les enseignements qu'elles peuvent contenir ; mais il faut toujours passer soigneusement le contenu au crible de la critique, et ne l'accepter que lorsqu'il est en harmonie avec la raison et la science.

Samedi 10 janvier 1892.

— Puis-je évoquer l'Esprit de François Guilhem, mort le 31 décembre dernier ?

— Oui, Marvaux.

— Esprit de François Guilhem, seriez-vous disposé à vous communiquer à nous, que vous devez considérer comme des frères ?

— Mes chers amis, je n'attendais pas moins de vous et de l'intérêt que vous me portiez sur la terre. Je suis heureux de pouvoir enfin m'entretenir avec des frères en spiritisme, et de vous parler, en connaissance de cause de la doctrine que nous pratiquions ensemble. Vous ne perdrez rien à mes révélations, quand même elles vous fatigueraient par leur longueur.

J'étais à peu près dégagé de mon misérable corps quand j'ai rendu le dernier soupir ; durant l'agonie, mon esprit, aidé par des amis invisibles aux assistants, s'efforçait de reprendre sa liberté, et il s'est enfin envolé dans l'espace comme un oiseau qui s'échappe de sa prison. J'ai été tout d'abord ébloui par des torrents de lumière dont je ne connaissais pas la source. Cette lumière, plus éclatante que celle du soleil, rayonnait autour de moi, et me faisait éprouver des délices inexprimables. C'était plus que du bonheur, c'était une ivresse sans rivale, car elle me donnait une nouvelle jeunesse et une vie pleine d'espoir et de santé. Ah ! mes amis, que j'aurais voulu que vous fussiez avec moi pour jouir de mon ivresse, et que

(1) Évocation de François Guilhem, sa confession, premier entretien.

j'ai pensé à vous, pauvres exilés ! Mais, à peine étais-je libre dans l'espace, que je me suis vu entouré d'Esprits bienveillants, qui se sont empressés de m'offrir leurs services pour m'initier à la nouvelle vie. Mon esprit cependant, secouant le trouble qui l'avait un peu atteint, se rendait plus clairement compte de sa position, et se rappelait ses existences passées, ainsi que sa patrie primitive, c'est-à-dire l'espace, le ciel sans borne. J'ai trouvé sur mes pas, si je peux m'exprimer ainsi, bien des êtres que j'avais connus et aimés sur la terre : les uns heureux, et d'autres tristes et souffrants. Je leur ai souhaité le repos et le repentir, et, emporté par une force irrésistible, j'ai volé, volé toujours dans l'espace. Et, sans la moindre fatigue, et sans me rendre compte des moyens qui me faisaient parcourir de si grandes distances, je suis enfin arrivé dans un lieu plein d'Esprits d'un degré supérieur, qui s'entretenaient de propos bien intéressants, et de sujets sérieux en rapport avec leur instruction et leur avancement. Ils m'ont accueilli avec une grande bonté, et m'ont donné d'excellents conseils. Ma place n'étant pas encore parmi eux, j'ai dû quitter une si bonne compagnie, et mon esprit s'élevait toujours, poussé par un violent désir de pénétrer les mystères de l'espace. Mais, tout à coup, une force, comparable à un coup de tonnerre accompagné d'éclairs, m'a forcé de m'arrêter : c'était la limite que je ne pouvais franchir. J'ai donc rétrogradé, en demandant humblement pardon à Dieu de ma témérité.

« Le souvenir de ce voyage lointain m'est tellement présent à la mémoire, qu'en vous le racontant je suis encore saisi de terreur. J'ai même besoin de me recueillir pour continuer mon entretien. Si vous êtes fatigués, nous le reprendrons un autre soir. Mais, avant de vous quitter, laissez-moi présenter, à chacun de vous, et particulièrement à mes anciens camarades, l'expression de mon vif attachement et de mes sentiments fraternels. Soyez toujours unis, et continuez vos utiles travaux.

« Votre bien reconnaissant ami et votre fidèle serviteur.

« FRANÇOIS GUILHEM. »

IDÉES SAUGRENUES

D'UNE VIEILLE TÊTE

(Suite)

II

Le lendemain l'oncle Brutus reçut une carte de Mme Baillardise sur laquelle était inscrit : — Jeudi à six heures. — Le bonhomme s'en vint me demander l'explication de ce message, et m'assourdit de ses remarques saugrenues sur ce mode d'invitation.

— Mon oncle, m'écriai-je, cela se fait, c'est donc bien. Nous n'écrivons plus, comme nos pères, des volumes de style épistolaire; une agréable convention nous autorise à rédiger nos missives en style télégraphique, vous ne sauriez croire le temps qu'on y gagne.

Après le dîner, M. et Mme Baillardise devaient ouvrir les portes du salon à une cinquantaine d'invités, et je priai l'oncle Brutus d'y paraître en habit; mais il fut intraitable, et vint dans une longue redingote qui le fit prendre pour un quaker.

— A mon âge, dit-il, on ne fait plus le singe en suivant les inventions des confectionneurs et autres exploiteurs de la sottise humaine; ce vêtement me plaît, me sied, je n'en ai jamais d'autre façon; sur ce, partons, l'exactitude est la première forme de la politesse.

Javotte fut très gracieuse vis-à-vis de mon oncle. Nous étions en petit comité, et Mme Baillardise parla du Révérend Père Anathase et de son éloquence.

— Quel admirable talent! cria-t-elle à l'oreille de son hôte. Il vous enlève aux misères humaines et vous emplit le cœur de joie divine. Jamais je n'ai mieux compris la morale du christianisme. Quelle prodigieuse élévation, quelle superbe abnégation, et comme cet enseignement laisse loin toutes les religions passées et actuelles. Je voudrais que les sceptiques et les athées pussent entendre de pareils sermons, ils en sortiraient convertis. Avez-vous eu autant d'agrément à la conférence où vous mena M. Nicaise ?

— Rien n'est d'écouter la morale, cria l'oncle, mais le difficile est de la pratiquer.

— Nous la pratiquons, cria Javotte : je fais partie de l'œuvre des petits Patagons, de l'œuvre de la Propagation des miracles, de l'œuvre de la Rénovation religieuse. Je suis une fervente du sacré-cœur, du cœur enflammé, du sang divin, des entrailles bénies ; je donne aussi pour entretenir les autels des vierges noires, blanches et bleues. Je donne encore pour fonder des écoles afin que les petits enfants sachent qu'il y a un Dieu unique et tout-puissant.

— Ouf ! dit l'oncle, que de divinités vous servez, quelle besogne ! Je préférerais que vous fissez vous-même vos aumônes.

— Nos devoirs mondains ne nous en laissent pas le temps, s'écria Mme Baillardise, et puis nous craindrions d'égarer nos secours sur quelques mécréants, incrédules, juifs ou hérétiques. Mieux est de s'en rapporter aux chefs de notre Église. Vous vous inscrirez à quelques-unes de ces œuvres ?

— Non point, cria mon oncle, je donne aux gens qui sont dans le besoin.

— Laissons les pauvres, dit Javotte ; mais au moins soutenons l'autel. Vous êtes des nôtres ? je suppose.

— Des vôtres, fit l'oncle, hochant sa tête blanche, je ne le crois pas. Vous me vantez les délices du renoncement prêché par votre prédicateur, et je ne renonce à rien. Je vis avec mes semblables, je les aime, je réclame leur bienveillante indulgence, car nous sommes tous pleins de défauts. Vous prêchez une morale surhumaine. Qui veut trop atteindre manque le but. Qui cherche la perfection retourne au mal. La terre ne comporte pas de vertus divines, et mieux est d'avouer nos imperfections.

— Nous devons tendre à la perfection, cria Mme Baillardise : Dieu nous créa à son image et ressemblance et nous cherchons à reprendre la pureté première, la sagesse primordiale, le bonheur sans nuage.

— Votre divinité a jeté sur terre une triste image de sa personne, cria l'oncle.

— Nous parlons de l'âme, riposta Javotte...

— Le corps étant moulé par l'âme nous représente beaucoup de ses défauts : une âme pure dans un corps soumis aux passions humaines ne saurait se comprendre, et il m'est impossible de rien entendre à cette conception.

— Monsieur, c'est un mystère, cria Mme Baillardise ; les mystères

s'acceptent, mais ne se discutent pas. Dieu dirige l'univers, l'Église nous indique la route à suivre. A nous il appartient d'étaler notre bannière et de la porter fermement, vaillamment. Que deviendrait le monde sans la religion !

— Est-ce votre avis ? demanda l'oncle Brutus à M. Baillardise.

— Oui, répondit le père de Javotte, il faut un frein au mal, un encouragement au bien. La société s'en irait à vau-l'eau sans le ciel et l'enfer : le peuple a bien le droit d'espérer quelque chose, et le Christ lui a promis les premières places dans le royaume du ciel.

— Oui, monsieur, mais le Christ ne possédait rien et engageait ses disciples à se dépouiller pour les pauvres. L'exemple est supérieur à toutes les dissertations mystiques et dogmatiques.

— Autre temps autres mœurs, riposta Baillardise. Nous donnons à l'Église, cela est encore mieux que de donner aux pauvres. Dieu avant tout !

— Dieu, s'écria l'oncle, n'a que faire de vos dons puisqu'il est tout-puissant. Le Christ n'avait ni temple ni église, pourquoi dénaturer son enseignement ?

— Vous êtes un païen ! monsieur Brutus, cria Mme Baillardise.

— Un renégat, un sectaire dangereux, vous aurez besoin de messes et d'indulgences, cria Javotte.

— Calmez-vous, blonde enfant, dit l'oncle. J'ai mes idées sur ces choses, mais il me plaît d'écouter les vôtres, et je suis heureux de voir mon neveu entrer dans une famille où se doit pratiquer la plus austère morale, la plus grande charité. M. Baillardise ferait sûrement le bonheur de la France s'il entrait dans la vie politique.

— Évidemment tout irait pour le mieux si j'étais au pouvoir, cria Baillardise : je musèlerais cette presse infâme qui souffle et répand le doute dans une infinité de feuilles sataniques, je fermerais les écoles sans Dieu, les lycées de jeunes filles, et je déporterais les francs-maçons, les athées; j'imposerais la confession.

— Comme vous y allez, monsieur Baillardise!

— Il faut défendre Dieu.

— Dieu est assez puissant pour se défendre lui-même.

— Vous n'entendez rien à ces questions, riposta Mme Baillardise, Dieu exige que nous le servions.

— Vous l'a-t-il ? dit cria l'oncle.

A ces mots, Mme Baillardise leva les yeux au ciel, et Javotte murmura : — L'insupportable bonhomme.

Nous passâmes au salon. Je n'étais pas sans crainte sur les suites

de la discussion, mais l'oncle, de parfaite humeur, offrait le bras à Javotte qui lui présenta ses jeunes amies.

— Qu'ont-elles donc à faire de si gracieux sourires à mon oncle ? demandai-je à ma fiancée.

— J'ai confié à l'une d'elles que ce vieillard possède au moins dix millions, et ça le pose.

— Malgré sa longue redingote et ses larges souliers ?

— C'est de l'originalité. Mais, dit-elle en mettant ses lèvres roses tout près de mon oreille, il n'y a pas de danger qu'il convole, le vieux millionnaire.

— A son âge, qui voudrait...

— Il est si riche! Tenez, là-bas, Gothon Amiravelle ne ferait aucune difficulté pour accaparer cette jolie fortune : elle minaude, roule des yeux!...

— Gothon est riche, objectai-je.

— Fortune surfaite. Le père est sur un terrain mouvant, un rien lui ferait perdre l'équilibre. Vous comprenez, pour garder son luxe et sa situation...

— Le feriez-vous, Javotte ?

— Qui sait!... Le travail, la misère, brouou... ça fait froid... L'oncle offre le bras à Gothon, allons vers eux. Je ne l'inviterai plus à nos réceptions du soir, le vieux sot...

— N'ayez crainte, il est fidèle à une morte.

— Le bonhomme est romanesque ?

— Non, sentimental : il regrette encore sa femme, qu'il a beaucoup aimée.

— Il est à encadrer, votre oncle!... Allons vers Gothon. Voyez donc, il rit ! mais il rit comme un jeune homme, ce vieux sot!

Je croyais que l'oncle règlerait rapidement mon affaire, et s'en retournerait vers ses prés, ses champs et ses bois ; mais au contraire il prétendait rester quelque temps à Paris, où, à ma grande surprise, je le vis nouer de nombreuses relations.

Comme j'arrivais chez lui un matin, il me présenta une dame que j'avais connue dans mon enfance. Elle me cita nombre de faits se rapportant à ma mère, dont elle avait été l'intime amie, et je me souvins en effet d'avoir souvent entendu prononcer le nom de Blanche Legris. Mon oncle lui témoigna de l'amitié, et la reconduisit avec toutes sortes de politesses.

Cette dame occupe donc une belle situation dans le monde ? dis-je à mon oncle.

— Au contraire, me répondit-il ; elle est veuve, presque sans ressources ; elle a droit à une pension, son mari était fonctionnaire, mais il faut du temps et des démarches pour obtenir une chose due. L'Etat met à la porte de chez eux les pauvres diables qui négligent de payer l'impôt, mais il n'est jamais pressé de régler les affaires de ses sujets. Non seulement Blanche Legris a droit à une pension, mais comme il y en a de différentes catégories, je veux l'aider à obtenir la plus avantageuse ; ses enfants, mariés, chargés de famille, sont eux-mêmes dans la gêne. Connais-tu un homme influent ?

— M. Baillardise, décoré pour des œuvres littéraires, et qui se présentera à la députation, vous servira mieux que moi.

L'oncle parut charmé de ma réponse, parla d'abondance des parents et amis disparus, et me dit gravement :

— Tu as dû conserver des objets venant de ta mère, des souvenirs de famille. Veux-tu me les céder, tu les retrouveras après ma mort ?

— J'ignore ce que sont devenues toutes ces choses surannées ; les appartements exigus, les changements de la mode, ne permettent pas de s'encombrer d'objets sans valeur. J'ai troqué tout, absolument tout, contre un meuble élégant.

— Ton cœur serait-il comme ces appartements exigus ? cria l'oncle. N'y a-t-il plus de place pour les affections, les souvenirs d'enfance ? As-tu pu, sans force majeure, jeter ainsi au vent les reliques de famille ? Tu as été froid et sec vis-à-vis de Blanche. Une femme veuve, en grand deuil, triste et malheureuse, inspire la pitié à ceux qui ont du cœur.

— Notre époque bannit le sentimentalisme, répliquai-je. Nous n'avons que faire de vains attendrissements, de regrets superflus ; laissons dormir les morts, évitons de provoquer le ridicule en nous entourant de nippes, de meubles fripés, démodés.

— Comment, s'écria mon oncle, jamais on ne vit pareilles exhibitions de pots fêlés, d'assiettes, de plats, de vaisselles anciennes ; les cuivres bossués, les bois vermoulus sont en pleine faveur. Ces débris ont rarement une valeur artistique, tandis que les épaves de l'enfance, les souvenirs de famille, sont une source intarissable de réminiscences, d'attendrissantes pensées.

— Nous n'avons que faire de pleurnicher sur ce qui n'est plus, les vivants nous occupent suffisamment.

— Vraiment, mon neveu, votre cœur se met à la mode comme votre corps. Arrière l'émotion, arrière les leçons du passé, vous

consultez l'oracle qui vous conseille tour à tour des meubles difformes, incommodes, agréables ou confortables. Vous changez de mobilier comme de cravates, vous rougissez des reliques de famille, gardées précieusement par vos ascendants, vous étouffez un mouvement généreux en crainte d'une plaisanterie jetée par quelques badauds, vous versez des larmes s'il est de bon ton de larmoyer, et si la mode vous ordonnait de renier l'honneur, par ma foi ! vous seriez bien capable de le faire. Misérable et triste jeunesse que la vôtre, mon neveu, vous n'êtes rien par vous-même; votre esprit, votre pensée, votre cœur sont à la disposition de cette chose fugace, insaisissable, absurde, niaise que vous nommez la mode, et qui, comme un odieux microbe, s'insinue partout, enlevant aux peuples, aux familles, aux jeunes et aux vieux, les qualités géniales qui font les mœurs, les coutumes, la grandeur des nations. Vous posez sans cesse pour la tourbe des indifférents et des sots, dont vous entretenez la bêtise.

Le vieux se tut, il était temps : j'allais lui répondre vertement; mais je pensai à l'héritage; et comme un inconnu entrait, je m'esquivai.

PAUL GRENDEL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA PRESSE

Nous prions nos confrères qui n'auraient pas reçu notre *Revue* de nous excuser, le service des échanges ayant été très mal fait par notre éditeur. Nous prenons des mesures spéciales pour que ces faits ne se reproduisent plus à l'avenir.

Nous avons le plaisir d'annoncer que LE PROGRÈS SPIRITE, l'organe de notre ami Laurent de Faget, paraît désormais deux fois par mois, et qu'il est mis en vente dans les kiosques. Nous applaudissons à cette tentative de propagande dans le grand public ; nous l'avons essayée, il y a huit ans, avec le journal *Le Spiritisme*. Souhaitons à nos frères la réussite qui leur est bien due comme récompense de leur dévouement à la cause.

LA PAIX UNIVERSELLE est toujours intéressante. A lire un article de Fabre des Essarts au sujet du protestantisme. M. Sausse continue la publication de son discours sur Allan Kardec. Nous avons le plaisir d'annoncer que cette biographie sera éditée prochainement, sous forme de brochure à bon marché. Nous en reparlerons.

LE MONITEUR SPIRITE ET MAGNÉTIQUE, de notre vénérable ami Martin, a pris l'initiative de la formation d'un groupe central à Bruxelles, dans.

lequel seront admis tous les spirites, spiritualistes, théosophes, occultistes, qui en feront la demande. Une bibliothèque sera mise à leur disposition, dans laquelle ils trouveront les principaux ouvrages traitant de ces études. Nous applaudissons chaudement à cette bonne pensée, et nous sommes de cœur avec nos frères Belges pour la diffusion de nos chères doctrines.

LA LUMIÈRE, qui, depuis quinze années, sous la direction de Mme Lucie Grange, ne cesse de répandre les idées spiritualistes, contient sous le titre : *Revue Universelle,* des articles excessivement intéressants sur la photographie de la pensée, la photographie d'un double par M. W. Stead et des études sur les Fakirs actuellement à Budapest.

L'HUMANITÉ INTÉGRALE traite du merveilleux scientifique. Nous signalons particulièrement l'article de M. Chaigneau : *Amour de couples,* qui montre comment il faut procéder pour arriver à l'amour universel.

LA REVUE SPIRITE renferme un excellent article de M. D. Metzger sur l'extériorisation de la motricité de M. de Rochas, une étude sur la différence entre l'od et les rayons de Rœntgen, et sous le titre : *Persécutions,* de judicieuses réflexions de M. Joseph de Kronhelm.

Nous n'avons reçu ni l'INITIATION, ni le MESSAGER, ni le LOTUS BLEU, nous ne pouvons donc en rendre compte dans ce numéro.

LE PHARE DE NORMANDIE, sous la signature de M. Dufihol, montre les progrès du spiritisme malgré l'aveuglement des savants. A signaler, dans le même numéro, un fait curieux de médiumnité auditive auquel le médium a dû la vie.

A lire, dans les ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES (mai-juin et juillet-août), les remarquables faits de lucidité constatés par le Dr Ferroul, à Narbonne, et dont notre cher collaborateur, M. Nègre, a pu observer un certain nombre. M. d'Hervieux rapporte, de son côté, un phénomène de double vue, accompagné d'une prévision de l'avenir qui s'est parfaitement réalisée.

Nous remercions nos confrères : LA LUMIÈRE, LE PROGRÈS SPIRITE, IL VESSILLO ESPIRITISTA, MORGENDŒMRINGEN, de leur bienveillant accueil, et nous nous efforcerons de mériter toujours leur approbation par notre amour sincère de la vérité.

Nous avons reçu la ESTRELLA POLAR, LA CONSTANCIA, PSYCHISCHE STUDIEN, LA RÉVISTA DE ESTUDIOS PSYCHOLOGICOS. Nous ferons connaître à nos lecteurs les faits les plus intéressants contenus dans ces journaux divers. D'ores et déjà, nous pouvons affirmer que le mouvement spirite, dans le monde entier, est plus puissant que jamais, et que nos idées se répandent avec une rapidité inconnue jusqu'alors.

OUVRAGES NOUVEAUX

LA VÉRITÉ OU LE DERNIER TESTAMENT, drame philosophique en 5 actes et en vers, par M. Julien Pollart. Chamuel, éditeur. — On trouve, mises en vers, des théories concernant Dieu, l'homme et l'univers. L'auteur se sert du spiritisme, et, sous forme de dialogues entre plusieurs personnages, il aborde successivement tous les problèmes qui intéressent l'avenir de l'âme. L'habitabilité des mondes y est admise. Nous faisons toutes nos réserves au sujet des hypothèses cosmologiques de l'auteur : il y a une certaine *source des lunes* qui nous semble plutôt singulière. D'ailleurs, la versification est une difficulté de plus ajoutée à celle du sujet traité. Il nous faudrait entreprendre une réfutation en règle au sujet des Esprits qui ont chaud ou froid, ce qui est contradictoire avec leur nature périspritale qui les soustrait précisément aux actions diverses de l'éther. Malgré

ces réserves, la lecture de ce livre dispose l'esprit à la méditation de ces grandes questions.

L'AME, SIMPLE HYPOTHÈSE. Delrue, éditeur à Anvers.— Cette brochure, très clairement écrite, traite aussi de l'origine de l'âme, et l'auteur, comme M. Palazzi, suppose que le principe pensant est matériel. Nous rappellerons que, ne connaissant pas plus la nature intime de l'âme que celle de la matière ou de la force, toute hypothèse peut se soutenir, bien que nous pensions plus logique de croire que, les lois précédant les effets, c'est la VOLONTÉ éternelle qui en assure l'exécution. Or cette volonté peut être, avec raison, considérée comme la cause première de laquelle dérivent l'intelligence, la force et la matière. L'auteur aborde aussi la question du point de départ de l'âme : il croit nécessaire de le rechercher dans la matière brute, alors que rien ne nous y autorise. On juge d'une cause par ses effets. Tout être vivant est sensible et réagit; ce qui ne réagit pas est insensible. Que l'on voie un commencement d'âme dans tout ce qui vit, c'est-à-dire évolue de la naissance à la mort, et qui va en s'accroissant de l'intérieur à l'extérieur, d'accord; mais pourquoi supposer un principe pensant dans ce qui est inorganique, inerte et inconscient?

D'un autre côté, l'âme, arrivée à la personnalité par la conscience de son existence, pourrait un jour, d'après l'auteur, se perdre dans la conscience universelle, ce qui est un anéantissement qui nous semble incompréhensible, car tout ce qui existe est *in situ* indestructible. La science établit que l'atome est une quantité qui ne peut s'anéantir. En supposant que les corps simples soient décomposés pour être ramenés à une matière initiale, celle-ci existera toujours sous sa forme primitive; ainsi que la force qui ne saurait s'annihiler, le principe intelligent et conscient ne peut perdre son individualité : ce serait le néant. Alors pourquoi pas tout de suite? Si l'âme survit à la mort, c'est que sa nature n'est pas dépendante de la matière organisée par le principe vital. Elle se manifeste avec toutes ses facultés après la destruction du corps. Ces facultés s'accroissent dans chaque incarnation : l'âme est donc essentiellement progressive, et, bien loin de s'éteindre, elle va en augmentant sans cesse sa connaissance d'elle-même et de l'univers jusqu'à l'infini; elle a l'éternité pour se développer; son champ d'action s'accroît perpétuellement, elle est donc à l'opposite de l'anéantissement. C'est pourquoi nous croyons peu justifiées les conceptions qui fixent le Nirvâna comme but ultime de l'évolution. D'ailleurs, nous sommes bien mal placés, sur notre petit monde, pour prononcer, en dernier ressort, sur ces graves questions; nous savons encore trop peu pour porter un jugement définitif : étudions, travaillons, car nous avons encore bien du chemin à parcourir avant d'avoir des observations suffisantes pour être pleinement éclairés sur notre avenir.

LA MAISON HANTÉE DE VALENCE-EN-BRIE, par Papus. In-8°, 0 fr. 50, 5, rue de Savoie, Paris.— Après avoir étudié le cas de la rue de Paradis, le Dr Papus publie aujourd'hui une relation complète des curieux phénomènes de Valence-en-Brie. Nous différons d'opinion avec l'auteur sur la cause de ces manifestations, car nous y voyons l'intervention d'un ou de plusieurs Esprits désincarnés, alors que le Docteur attribue ces faits à l'action de vivants, agissant à distance de leur corps, pour molester les habitants. On trouvera aussi, dans cette brochure, la relation de deux maisons hantées en 1846 et 1848.

Nous ne pouvons, ici, entrer dans la discussion des faits, qui demanderait plus d'espace que nous n'en disposons; mais nous y reviendrons plus tard. Quoi qu'il en soit, il est bon de lire cette brochure, au point de vue documentaire, car elle est clairement écrite et intéressante à beaucoup d'égards.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours, Imp. G. Debenay-Lafond.

LES RAYONS X

ET LA DOUBLE VUE DES SOMNAMBULES ET DES MÉDIUMS

(Suite et fin)

APPARITIONS DÉCRITES PAR UN MÉDIUM ET PHOTOGRAPHIÉES

Le dernier refuge du scepticisme aux abois, c'est de prétendre que tout phénomène qui ne laisse pas après lui une trace matérielle ne peut être considéré comme absolument réel. Nous avons vu pourtant que les apparitions de la sœur de M. Boston et celle de Violette ont, bien que temporaires, décelé avec évidence leur caractère positif, la première par la cicatrice, la seconde en donnant son nom et en se présentant de manière a être reconnue par Robert Dale Owen. Voici maintenant des expériences qui ne peuvent plus laisser subsister l'ombre d'un doute.

Si un médium déclare qu'il voit un Esprit, alors que les autres assistants ne voient rien, que cet Esprit est à tel endroit, qu'il a une figure, des vêtements dont le voyant fournit la description, et qu'ensuite la plaque photographique confirme en tout point cette description, on ne pourra nier que l'Esprit existe, positivement, à la place indiquée. Voici plusieurs exemples de ces remarquables manifestations. Nous les empruntons à l'illustre naturaliste Alfred Russel Wallace (1).

L'auteur de ces expériences est M. Beattie, de Clifton, dont l'éditeur du *British journal of photography* parle en ces termes :

> Quiconque connaît M. Beattie, le considère comme un photographe attentif et habile, l'un des derniers hommes du monde pouvant être trompés, du moins dans tout ce qui concerne et se rapporte à la photographie ; il est incapable de tromper les autres.
>
> M. Beattie a été aidé dans ses recherches par le Dr Thomson, docteur médecin à Edimbourg, qui a fait de la photographie en amateur pendant

(1) Russel Wallace, *Les Miracles et le moderne Spiritualisme*, p. 268 et suivantes.

vingt-cinq années. Ces observateurs ont expérimenté dans l'atelier d'un ami non spiritualiste (mais qui devint un médium au cours des expériences); ils usèrent des services, comme médium, d'un négociant avec lequel ils étaient très liés. L'ensemble du travail photographique a été fait par MM. Beattie et Thomson, les deux autres personnes restant assises à une petite table. Les épreuves furent prises par séries de trois, à quelques secondes l'une de l'autre, et plusieurs de ces séries furent prises dans chaque séance ...

Il y a deux autres épreuves prises, comme toutes les précédentes, en 1872, et dont le médium décrivit toutes les phases pendant l'exposition de la plaque. La première apparition, dit-il, était un épais brouillard blanc; l'épreuve sortit toute ombrée de blanc, sans trace d'aucun des modèles. L'autre photographie fut décrite à l'avance, comme devant être un brouillard nuageux, avec une personne au milieu : on ne voit, dans l'épreuve, qu'une figure humaine blanche au milieu d'une surface presque uniformément nuageuse. Durant les expériences faites en 1873, le médium, *dans chaque cas,* décrivit minutieusement et correctement les apparences qui devaient se montrer ensuite sur la plaque. Dans l'une de celles-ci, il y a une étoile lumineuse qui rayonne, de grande dimension, portant au centre un visage humain assez visible. Elle est la dernière des trois sur laquelle une image s'est manifestée, et le tout avait été soigneusement annoncé par le médium.

Dans une autre série de trois, le médium décrivit tout d'abord ce qui suit : « Une lumière derrière lui, venant du parquet »; ensuite : « une lumière montant sur le bras d'une autre personne, et provenant ou semblant provenir de la jambe »; pour la troisième : « la même lumière existait, mais avec une colonne montant sur la table, elle était chaude, jusqu'à ses mains. » Alors il s'écria soudain : « Quelle brillante lumière, en haut, là! Ne pouvez-vous la voir? » Il fit un geste indicateur avec la main. Toutes ces paroles *décrivaient très fidèlement* ce que furent les trois épreuves, et dans la dernière on apercevait la main du médium montrant une tache blanche qui apparaissait au-dessus de sa tête.

Mentionnons encore une photographie isolée et très saisissante.

Pendant la pose, l'un des médiums dit qu'il voyait, sur l'arrière-plan, une figure blanche; l'autre médium apercevait une figure brillante à côté de la noire. Dans la photographie, ces deux figures apparaissent, la brillante très faiblement, la noire beaucoup plus distinctement; cette dernière est de dimension géante, avec une figure massive, aux traits grossiers, et une longue chevelure.

Ces expériences n'ont pu être faites sans peine et sans persévérance. Parfois vingt épreuves consécutives ne présentaient rien d'anormal. Il en a été pris plus de cent, et plus de la moitié ont constitué un échec complet. Mais les succès obtenus valent bien la peine qu'on s'est donnée. Ils démontrent avec certitude : 1° l'existence objective des Esprits; 2° la faculté, chez certains êtres

appelés médiums, de voir ces formes invisibles pour tout le monde.

La preuve photographique de la vue médianimique étant de la plus haute importance, nous citerons encore le fait suivant emprunté à l'ouvrage de M. Aksakof : *Animisme et Spiritisme,* pages 67 et suivantes.

Voici une lettre de M. Bromson Murray (1) publiée dans le *Banner of Light* du 25 janvier 1873 :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Dans les derniers jours de septembre dernier, Mme W.-H. Mumler, de notre ville (Boston) (170 west Springfield street), se trouvant dans un état

Portrait de Mme Bonner, vivante.

Photographie de M. Murray et de l'esprit de Mme Bonner (2).

de transe, au cours duquel elle donnait des conseils médicaux à l'un de ses malades, s'interrompit soudain pour me dire que, lorsque M. Mumler ferait ma photographie, sur la même plaque il apparaîtrait à côté de mon portrait l'image d'une femme, tenant d'une main une ancre faite de fleurs;

(1) C'est un spiritualiste de New-York, bien connu, qui n'appartient pas à la catégorie des personnes croyant aveuglément à tout ce que l'on dit être des phénomènes médianimiques ; il a fait partie de plusieurs commissions qui ont démasqué les impostures de soi-disant médiums. (Note de M. Aksakof.)

(2) Cette photographie à été obtenue à une autre séance que celle que nous citons.

cette femme désirait ardemment annoncer sa survivance à son mari, et vainement elle avait cherché jusqu'à présent une occasion de se rapprocher de lui ; elle croyait y arriver par mon intermédiaire. Mme Mumler ajouta : « Au moyen d'une loupe, on pourra distinguer sur cette plaque les lettres : *R. Bonner.* » Je lui demandai en vain si ces lettres ne signifiaient pas Robert Bonner. Au moment où je me préparais à poser pour avoir ma photographie, je tombai en transe, ce qui ne m'était jamais arrivé ; M. Mumler ne réussit pas, malgré tous ses efforts, à me mettre dans la position voulue. Il lui fut impossible de me faire rester droit et de m'appuyer la tête contre le support. Mon portrait fut par conséquent pris dans la situation que l'épreuve indique, et, à côté, apparut la figure de femme avec l'ancre et les lettres composées de boutons de fleurs, ainsi que cela m'avait été prédit. Malheureusement je ne connaissais personne du nom de Bonner, personne qui pût reconnaître l'identité de la figure photographiée.

De retour dans la ville, je racontai à plusieurs personnes ce qui était arrivé ; l'une d'elles me dit avoir récemment rencontré un monsieur Bonner, de Géorgie ; elle désirait lui faire voir la photographie. Quinze jours plus tard, elle me fit prier de passer chez elle. Quelques instant après, un visiteur entra : c'était un M. Robert Bonner. Il me dit que la photographie était celle de sa femme, qu'il l'avait vue chez la dame en question, et trouvait la ressemblance parfaite. Personne ici ne conteste d'ailleurs la ressemblance que cette photographie présente avec un portrait de Mme Bonner fait deux ans avant sa mort.

M. Bonner obtint encore la photographie de sa femme décédée dans une pose désignée à l'avance par un médium de New-York, qui ne le connaissait pas, non plus que le photographe qui était à Boston.

Le journal *Le Médium,* de 1872, relate aussi une photographie d'Esprit obtenue en même temps que le médium le décrivait :

Au moment où la plaque allait être découverte, Mme Connant (le médium) se tourna vers la droite en s'écriant : « Oh ! voilà ma petite wash-ti ! » (une petite fille indienne qui se manifestait très souvent par son entremise), et elle étendit vers elle sa main gauche, comme pour lui prendre la main. On voit sur la photographie la figure parfaitement reconnaissable de la petite Indienne, avec les doigts de la main droite *dans la main de Mme Connant.* Ici, nous avons donc *la photographie d'une figure astrale, signalée et reconnue par le sujet sensitif* au moment de l'exposition. C'est une autre confirmation des expériences de M. Beattie.

DISCUSSION

Les phénomènes que nous venons de voir rapidement sont en petit nombre, car la place nous manque pour donner tous ceux qui

seraient intéressants; mais ils suffisent pour réfuter les assertions des incrédules, car il est des sceptiques endurcis que ces faits n'ont pas convaincus. Il est est vrai qu'ils ont recours à des hypothèses invérifiables, et bien plus difficiles à comprendre que le fait lui-même. Citons un exemple de ce pseudo-raisonnement. Voici comment s'exprime le Dr Rich. Wedel (*Die übersinnliche Welt,* mai 1896) (1) :

Les apparitions de vivants, les doubles, dont l'existence est prouvée dans le remarquable ouvrage sur les *Phantasms of the living* (hallucinations télépathiques), ne sont autre chose que des manifestations physiques ou des matérialisations de vivants, en tant qu'il s'agit de fantômes réels et non de visions psychiques. Même Florence Marryat, la pure spirite, rapporte un cas de ce genre dans son livre : *Thère is no death;* il concerne l'apparition qu'elle eut de sa fille, alors vivante.

Il est certain qu'entre vivants s'observe aussi la télépathie psychique, qui peut se traduire par la fameuse « écriture spiritique » ; c'est Stead qui en témoigne, et cependant il est grand partisan de l'hypothèse spirite, comme le prouvent ses rapports avec « Julia ». Dans ce cas, il paraît indispensable que l'agent dorme. La faculté idéo-plastique de l'Esprit peut aller si loin que le fantôme ressemble exactement au personnage idéal d'un tableau, personnage auquel le médium s'intéresse beaucoup à l'état de veille; divers récits de matérialisation en témoignent.

D'ailleurs les images de la pensée vont se reproduire directement sur la plaque photographique sans exposition. De sorte que même la ressemblance la plus frappante d'une photographie spirite avec un être désincarné ne prouve pas qu'il y ait eu matérialisation de celui-ci. Puis, dans nombre de cas, l'expérience ne réussit que si le médium a vu préalablement un portrait du défunt. Le sceptique mal informé criera aussitôt à la supercherie, alors que le médium affirme que des moyens de ce genre sont nécessaires pour le mettre en rapport d'harmonie avec l'Esprit. Peut-être aucune des deux hypothèses n'est-elle exacte, et n'est-ce qu'un moyen nécessaire pour mettre en activité la faculté organisatrice, de même qu'une boucle de cheveux, par exemple, en mettant les somnambules en rapport, à distance, avec les malades, met en jeu leur faculté de clairvoyance. Même dans le cas où le médium produirait, sans aucun secours de ce genre, une apparition inconnue des assistants, mais qui serait ensuite identifiée avec une personne défunte, on pourrait encore avoir recours à la clairvoyance accidentelle, quoique je reconnaisse qu'ici l'explication spirite est de beaucoup la plus simple.

Il est curieux de remarquer combien nos adversaires sont habiles à se servir des faits qui établissent le mieux nos théories, pour essayer de s'en servir contre nous. Si les phénomènes de l'animisme sont exacts, et on ne le conteste pas, c'est que l'âme peut sortir de

(1) *Revue Spirite,* août 1896, page 476. Traduction du Dr Daniel.

son corps, qu'elle est revêtue d'une enveloppe *reproduisant toujours ses traits,* et qu'elle peut, suivant son degré d'objectivation, agir sur la matière et sur les médiums.

Mais alors, bonnes gens, c'est du spiritisme tout pur, car l'action de l'âme dégagée, momentanément ou pour toujours, de son enveloppe physique, fait l'objet des études spirites depuis trente-six ans. La *Revue spirite* de 1860, dans un article intitulé : *L'Esprit d'un côté et le Corps de l'autre,* d'Allan Kardec, donne le récit de deux évocations concernant l'âme de M. le comte de R. C., membre de la Société. Au mois de mars de la même année, ce sont le Dr Vignal et Mlle Indermuhle qui, dans les mêmes conditions, décrivent leur état. Nous n'ignorons donc pas la possibilité d'avoir des communications émanant des vivants, puisque nous les provoquons.

Les phénomènes de la télépathie nous sont familiers aussi depuis bien longtemps déjà, et nous avons distingué plusieurs degrés dans ces apparitions, depuis celles qui sont subjectives, c'est-à-dire qui emploient le sens périsprital, jusqu'à celles qui sont assez matérialisées pour être visibles par l'œil normal. Nous engageons nos contradicteurs à se reporter au *Livre des médiums,* à la page 143, ils y verront cités des cas de bi-corporéité, tels que ceux de saint Antoine de Padoue et d'Alphonse de Liguori, et dans les revues, dès l'année 1858, des études sur une apparition tangible qui eut lieu à Londres et une autre à Brix, arrondissement de Valogne, enfin celle de Marie d'Agréda, étudiée en 1861. Nous ne sommes donc pas aussi ignorants qu'on le prétend au sujet des agents qui peuvent nous donner des communications, les sources indiquées par notre critique nous sont fort bien connues, et nous savons par quels signes distinctifs se différencient les esprits incarnés de ceux qui ont quitté la terre.

Abordons maintenant la faculté *idéo-plastique* de l'esprit, c'est-à-dire ce que nous appelons la création fluidique de la pensée. Ici, encore, nous sommes sur un terrain dont nous avons exploré toutes les parties. Tout d'abord, à l'état normal, il existe des tableaux fluidiques dus aux créations de l'imagination (1) ; nous les considérons comme possibles et réels, puisque nous pouvons en constater l'existence pendant le rêve; nous savons aussi que l'Esprit, dans l'espace, lorsqu'il n'est pas suffisamment dématérialisé,

(1) *Revue Spirite,* 1866, page 240. Visions de Mme Cantianille. Voir aussi Revue de mars 1858 : La reine d'Aoude qui croyait avoir ses bijoux; le zouave de Magenta qui voyait ses vêtements; l'Esprit Legay qui payait sa place en omnibus, etc.

se crée un mobilier fluidique qui, pour lui, est aussi tangible que pouvait l'être son mobilier terrestre pendant la vie. D'ailleurs, dans tous les faits de télépathie, les Esprits apparaissent vêtus : or, le périsprit, en se dégageant, n'emporte pas de vêtements; il y a donc création de draperies ou d'habillements. Nous savons que, dans les séances de matérialisations, il y a parfois formation d'étoffes dont on peut conserver une partie, mais qui disparaît ensuite, alors que d'autres sont conservées d'une manière durable; dans le premier cas c'est une matérialisation fluidique; dans le second, un apport. Nous étudierons ces faits plus tard, il nous suffit de les signaler à présent, et de rappeler que les Esprits photographiés pendant les dédoublements étaient habillés, pour assurer que nous croyons fermement au pouvoir de l'esprit dégagé du corps de créer, temporairement, des objets fluidiques qui ont assez de tangibilité pour réfléchir la lumière et être photographiés.

Certaines expériences d'hypnotisme rapportées par MM. Binet et Ferré, dans leur ouvrage : *Le Magnétisme animal* (1), et attribuées par eux à l'hallucination, confirment nos vues à cet égard, en montrant que ces créations obéissent aux lois de l'optique. Nous admettons également qu'il est possible, dans certains cas, de créer des images que l'on peut objectiver et photographier. Nous le démontrerons prochainement.

Qu'un médium à matérialisation, *endormi,* crée, fluidiquement, une forme sur laquelle il avait, à l'état de veille, fixé fortement son attention, nous le concédons volontiers, mais qu'un être éveillé, fût-il bon médium, puisse, sans le vouloir, extérioriser une pensée inconsciente et la matérialiser, c'est ce que nous ne saurions admettre que sous toutes réserves.

Nous n'ignorons pas qu'on fera intervenir ici la personnalité seconde, qui agirait à l'insu de la personne ordinaire. Répétons que c'est une hypothèse invérifiable, car dans les cas de personnalités multiples (2) d'un sujet, il n'y a jamais simultanéité de deux personnalités différentes lorsque le sujet n'est pas sous l'influence hypnotique. Or, s'il est tout à fait à l'état normal, la personnalité seconde ne peut se faire jour.

Mais poussons les choses à l'extrême : admettons un instant que

(1) Voir pages 166 et suivantes. Les soi-disant hallucinations du portrait et les expériences faites avec le prisme, la loupe, la lorgnette, sur des créations fluidiques produites par le magnétiseur.

(2) Binet, *Les Altérations de la Personnalité,* pages 295 et suivantes.

toutes ces difficultés soient vaincues, sans le vouloir, sans le savoir, un médium peut faire une création fluidique assez réelle pour être photographiée, en vertu de quelle loi cette image sera-t-elle la reproduction fidèle d'un Esprit décédé, comme c'est le cas pour la femme de M. Bonner?

Quoi qu'on fasse, on ne pourra jamais expliquer qu'il se trouve, dans l'esprit du médium, des images qui n'y sont jamais entrées et qui soient la reproduction fidèle d'une personne ayant vécu sur la terre. C'est de la fantaisie pure que d'émettre de semblables hypothèses, et on sent là les douteux expédients de défense d'une négation entêtée. Nous croyons, nous, que la preuve donnée par la photographie est absolue, et que les cas de vision cités plus haut portent avec eux tous les caractères de l'évidence.

L'EXPLICATION

La théorie générale qui explique tous les faits de vue à distance, malgré les corps opaques, et de vision des Esprits soit à l'état de veille, soit pendant le sommeil naturel, somnambulique ou provoqué, tient à deux causes : 1° Le dégagement de l'âme du sujet; 2° l'action magnétique et la matérialisation plus ou moins complète de l'agent spirituel.

Nous avons établi, en effet, que l'âme peut sortir de son enveloppe corporelle et manifester sa présence loin du corps :

1° Par des communications données à des médiums, et renfermant des preuves que c'est bien l'esprit d'un être endormi qui se manifeste;

2° Par la vision directe appelée télépathique;

3° Par la photographie simultanée d'un corps matériel et de son double fluidique.

Nous savons que c'est l'âme qui possède la faculté de percevoir, que les organes des sens sont inutiles à l'esprit qui sort de son corps. Les sensations lui parviennent par l'intermédiaire de son enveloppe fluidique, comme le mettent hors de doute les expériences de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité. Cette enveloppe pénètre tous les corps en raison de sa constitution moléculaire.

D'autre part : 1° Les recherches de la science contemporaine établissent qu'il existe dans la nature des rayons obscurs, que l'œil ne perçoit pas comme lumière, et qui agissent sur la plaque photographique, ce sont les rayons ultra-violets du spectre;

2° Qu'il existe d'autres radiations dont la place dans l'échelle des manifestations de l'énergie est encore mal définie, mais qui, bien qu'invisibles, impressionnent la plaque photographique, même à travers des corps opaques ;

3° Que tous les corps emmagasinent les radiations ultra-violettes, et les restituent dans l'obscurité.

Il nous est donc permis, en restant sur le domaine scientifique, de prétendre que l'âme humaine, dégagée de son corps, traverse tous les obstacles ; qu'elle peut, en raison de sa nature, percevoir ces rayons obscurs, c'est-à-dire voir au moyen d'une lumière spéciale invisible à l'œil ordinaire, et que c'est de cette manière qu'on peut expliquer la double vue des somnambules, des sensitifs, des voyants.

En second lieu, le spiritisme a démontré que le corps fluidique de l'âme ne se dissout pas au moment de la mort, qu'il subsiste dans l'espace :

1° Au moyen des médiums, qui le décrivent, pour chaque Esprit, avec des caractères qui donnent à la manifestation un grand degré de certitude (Nous en avons vu des exemples);

2° Par la photographie d'Esprits inconnus des assistants et identifiés ensuite avec des personnes ayant vécu sur la terre ;

3° Par les matérialisations de ces Esprits qui laissent des empreintes durables de certaines parties de leur corps fluidique, absolument semblables aux moulages faits pendant leur vie.

Pour que ces faits se produisent, il faut qu'un être humain fournisse une forme de l'énergie que l'on a appelée force psychique, dont l'existence a été constatée par la Société Dialectique de Londres, par Crookes, et dernièrement par les expériences faites en compagnie d'Eusapia. Ceci bien établi, faisons quelques remarques générales.

Si un sujet se dégage, soit naturellement, soit sous l'influence du magnétisme, soit par tout autre procédé, il peut se présenter plusieurs cas : ou il est lucide, et alors on constate que sa vue à distance est parfaitement nette, ou bien, pour une cause quelconque, son organisme fluidique ne peut pas se dégager complètement, et sa vue sera bornée, irrégulière et incomplète. Mais, dans les deux cas, il est certain que les explications qu'il donne sont subordonnées à son instruction, à son intelligence. C'est son esprit qui parle, et il est, dès lors, soumis à toutes les erreurs que les hommes peuvent commettre : de là les aberrations que l'on constate assez souvent chez les somnambules, les extatiques et les voyants.

Il faut observer aussi chez les somnambules que la vue spirituelle est plus ou moins développée, autrement dit, la lucidité peut être poussée très loin pour la vue des choses matérielles, et complètement nulle lorsqu'il s'agit du monde des Esprits. Ces différences tiennent à l'état plus ou moins radiant du périsprit et à l'éducation que le magnétiseur a donnée au sujet.

Lorsque l'on étudie la médiumnité voyante, il est facile de remarquer que les médiums ne jouissent pas constamment de cette faculté; ce n'est que momentanément qu'ils la possèdent, et, de plus, ils ne voient pas comme à l'état normal, c'est-à-dire que leur vue n'embrasse pas d'autres objets fluidiques : elle est, le plus souvent, bornée à l'apparition elle-même. Ces observations montrent que l'Esprit qui se manifeste agit magnétiquement sur le médium pour se rendre visible. Nous savons que le résultat de cette action est le dégagement partiel de l'âme incarnée, qui possède alors la vue spirituelle.

Mais l'Esprit, lui aussi, se modifie, il se matérialise au moyen de la force empruntée au médium. Cette objectivation peut être plus ou moins accentuée : si elle est légère, le médium seul peut voir la forme fluidique ; si la matérialisation est plus complète, la photographie peut la saisir ; enfin, si elle est totale, l'Esprit devient visible pour tout le monde. Bien entendu, il y a tous les degrés entre ces points extrêmes : l'invisibilité et la tangibilité.

En combinant ces deux explications, on se rend parfaitement compte de ce qui se passe parfois dans les séances de matérialisations (1).

Il arrive souvent, au cours d'une séance, que les uns verront une lumière distincte, dont les uns décriront la forme, l'apparence, la position, tandis que d'autres ne verront rien du tout. Si une ou deux personnes seulement voient les lumières, les autres les attribuent à l'imagination des premières ; mais s'il est des cas dans lesquels une ou deux personnes présentes ne peuvent voir ces lumières, il y a aussi des cas dans lesquels toutes les voient, mais à des degrés très différents de netteté; cependant elles voient les mêmes objets, ce qui est prouvé par le fait que toutes ces personnes s'accordent quant à la position et au mouvement des lumières.

D'autre part, ce que les uns verront comme étant de simples nuages lumineux, d'autres le verront comme étant des formes humaines distinctes, partielles ou entières. Dans d'autres cas, tous les assistants verront *la forme,* que ce soit une main, un visage ou une personne en son entier, avec une égale netteté. Il arrive encore que la réalité objective de ces

(1) Wallace, *Les Miracles et le moderne spiritualiste,* page 255.

apparitions est parfois prouvée, parce que diverses personnes les touchent et les voient remuer des objets ; en certains cas, ils les entendent parler ; dans d'autres, ils les voient écrire.

En terminant, nous croyons bon de remettre sous les yeux du lecteur des passages tirés de *La Genèse,* dans lesquels Allan Kardec affirmait : 1° l'existence du périsprit, mise hors de doute par la photographie ; 2° le dégagement de l'âme, pour expliquer la double vue ; 3° l'existence d'une lumière spéciale, au moyen de laquelle l'Esprit voit les objets, même dans l'obscurité la plus complète.

Lorsqu'on se reporte à quarante années en arrière, on est surpris de voir que les meilleurs philosophes n'avaient pas de conception nettement déterminée sur l'âme. Les spiritualistes en étaient toujours à l'entité métaphysique, immatérielle, connue seulement par ses facultés psychologiques, mais dont on ne pouvait se faire aucune représentation. Allan Kardec, en démontrant l'existence du périsprit, a précisé ces idées et a permis de comprendre comment l'Esprit, après la mort, conservait son individualité et pouvait agir sur la matière, ayant lui-même une enveloppe formée par le même principe, mais dans un état physique qui le rend invisible, intangible et impondérable, comme l'éther des physiciens. Cependant, il peut être vu, touché et pesé lorsqu'on sait se mettre dans les conditions nécessaires pour constater son existence. Cette théorie pouvait être mise sur le compte de l'imagination, car, à cette époque, on manquait des moyens nécessaires pour en établir la réalité, mais aujourd'hui la photographie et les moulages des membres fluidiques ont établi solidement cette grande vérité.

La physique enseignée par les Esprits est singulièrement en avance sur la nôtre, et il n'est pas difficile de signaler différents endroits, dans *La Genèse,* où ils ont exprimé des idées qui ont été vérifiées depuis. En voici une, entre autres, qui est typique (1) :

La matière tangible, ayant pour élément primitif le fluide cosmique éthéré, doit pouvoir, en se désagrégeant, retourner à l'état d'éthérisation, comme le diamant, le plus dur des corps, peut se volatiliser en gaz impalpable. La solidification de la matière n'est, en réalité, qu'un état transitoire du fluide universel (matière sous la forme primitive) qui peut retourner à son état primitif quand les conditions de cohésion cessent d'exister.

Qui sait même si, à l'état de tangibilité, la matière n'est pas susceptible d'acquérir une sorte d'éthérisation, qui lui donnerait des propriétés parti-

(1) Allan Kardec, *La Genèse,* page 296.

culières ? Certains phénomènes, qui paraissent authentiques, tendraient à le faire supposer.

La découverte de la matière radiante est venue confirmer de tous points ces vues si justes sur la constitution de la matière. Oui, la cohésion diminuant, les molécules acquièrent une liberté plus grande leur permettant de manifester leurs énergies intimes, de « s'éthériser », comme le disait le Maître, et les rayons de Rœntgen sont précisément « une de ces propriétés particulières », qui nous sont connues maintenant.

Continuons nos citations :

Les hommes étant des esprits incarnés, ils ont en partie les attributions de la vie spirituelle, car ils vivent de cette vie tout autant que de la vie corporelle, d'abord pendant le sommeil, et souvent à l'état de veille. L'esprit, en s'incarnant, conserve son périsprit avec les qualités qui lui sont propres, et qui, comme on le sait, n'est pas circonscrit par le corps, mais rayonne tout alentour, et l'enveloppe comme d'une atmosphère fluidique.

Par son union intime avec le corps, le périsprit joue un rôle prépondérant dans l'organisme ; par son expansion, il met l'esprit incarné en rapport plus direct avec les esprits libres.

Les expériences de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité, qui montrent, autour des sujets, des couches alternativement lumineuses et sombres, dessinant le contour du corps, et les sensitifs de Reichembach, voyant le savant à travers le mur, sous forme de silhouette lumineuse, apportent à la thèse du périsprit une confirmation obtenue par d'autres observateurs et au moyen de méthodes différentes.

Arrivons enfin à la double vue et à la lumière spirituelle.

Quoique, pendant la vie, l'esprit soit *rivé* au corps par le périsprit, il n'est pas tellement esclave, qu'il ne puisse allonger sa chaîne et se transporter au loin, soit sur la terre, soit sur quelque point de l'espace. L'esprit n'est qu'à regret attaché à son corps, parce que sa vie normale est la liberté, tandis que la vie corporelle est celle du serf attaché à la glèbe.

L'Esprit est donc heureux de quitter son corps, comme l'oiseau quitte sa cage, il saisit toutes les occasions de s'en affranchir, et profite pour cela de tous les instants où sa présence n'est pas nécessaire à la vie de relation C'est le phénomène désigné sous le nom *d'émancipation de l'âme ;* il a toujours lieu dans le sommeil : toutes les fois que le corps repose et que les sens sont dans l'inactivité, l'esprit se dégage...

Ainsi s'expliquent certains phénomènes caractéristiques du somnambulisme naturel et magnétique, de la catalepsie, de la léthargie, de l'extase, etc...

Nous avons vu la preuve de ces affirmations par la photographie simultanée du corps endormi et de l'âme dégagée. Continuons :

Puisque la vue spirituelle ne s'effectue pas par les yeux du corps, c'est que la perception des choses n'a pas lieu par la lumière ordinaire : en effet, la lumière matérielle est faite pour le monde matériel ; pour le monde spirituel, il existe une lumière spéciale dont la nature nous est inconnue, mais qui est sans doute une propriété du fluide éthéré affectée aux perceptions visuelles de l'âme.

Dans l'évocation de l'esprit du Dr Vignal (1), faite alors que son corps dormait, on recueillit les indications suivantes sur le sujet qui nous occupe :

Demande. — La lumière vous paraît-elle avec la même teinte qu'à l'état normal?

Réponse. — Non, elle est augmentée d'une lumière qui n'est pas accessible à vos sens grossiers : cependant n'en inférez pas que la sensation que produisent les couleurs sur le nerf optique soient différentes pour moi ; ce qui est rouge est rouge, et ainsi de suite ; seulement des objets, que je ne verrais pas à l'état de veille dans l'obscurité, *sont lumineux par eux-mêmes,* ils sont perceptibles pour moi. C'est ainsi que l'obscurité n'existe pas absolument pour l'esprit, bien qu'il puisse établir une différence entre ce qui, pour vous, est éclairé, et ce qui ne l'est pas.

Il est difficile d'énoncer plus clairement que les corps rayonnent de la lumière obscure, or, c'est tout dernièrement que l'on en a acquis la certitude scientifique. Là encore, Allan Kardec ne s'est pas trompé.

Il est indispensable de montrer que la doctrine spirite, dès son origine, a soutenu des théories physiques que la science confirme aujourd'hui. Ce serait de la divination, si nous ne savions que les esprits qui ont inspiré le Maître sont de savants physiciens et des chimistes difficiles à imiter dans la production des phénomènes d'apports, de matérialisations, etc. Il est temps que l'on cesse de nous considérer comme des illuminés, n'ayant que des rêveries mystiques à opposer aux recherches contemporaines. La vérité, c'est qu'il règne le plus magnifique accord entre la révélation et la science, et que la première a devancé de bien loin la seconde, puisque les savants en sont à peine arrivés aujourd'hui à constater ce que nous savons depuis trente ans.

Rendons justice à l'esprit éminent d'Allan Kardec, qui nous a instruits, qui nous a aiguillés dans la bonne direction, montré, avec

(1) *Revue Spirite,* 1860, page 81.

une sûreté merveilleuse, la voie que nous devons suivre. Notre devoir est de rendre hommage à cet initiateur, et, tout en passant toujours au crible de la raison et de l'expérience ses enseignements, sachons lui payer le juste tribut d'admiration auquel il a droit, et reconnaître qu'il a sa place dans le panthéon des bienfaiteurs de l'humanité.

G. DELANNE.

Les Destinées de l'âme humaine

(Suite et fin)

VI

RÉMINISCENCE. — IDÉES INNÉES. — INTUITIONS ET SENSATIONS REMÉMORATIVES

On prétend que Pythagore se souvenait d'avoir été Ethalide, fils de Mercure, puis Euphorbe, qui fut tué au siège de Troie, puis Hermotine, et, enfin, un pauvre pêcheur de Délos, nommé Pyrrhus. Si cela était vrai, la sagesse seule de ce grand homme lui permettait de supporter le poids de tels souvenirs. Il n'entre pas dans les vues de la nature que nous ayons une aussi claire connaissance de ce que nous fûmes jadis. Cependant, si le mécanisme de la mémoire est lié à des états moléculaires de la matière, à des vibrations du corps fluidique dont l'Esprit n'est jamais dépouillé, on pourra concevoir que l'âme qui opère la reconnaissance des souvenirs puisse le faire, dans quelque circonstance particulière, à travers les obstacles que présente notre organisation actuelle.

C'est dans la vie antérieure spirituelle que Platon place les sources de la *réminiscence* et des *idées,* qui jouent un si grand rôle dans sa philosophie. La doctrine de Pythagore enseignait le dogme de l'antériorité des existences, il appartenait à l'immortel disciple de Socrate de montrer que l'âme devait avoir entrevu les divines essences pour que le souvenir en restât gravé en elle. « Avant d'être appelée dans un corps, dit Jamblique, dans son *Traité des*

Mystères égyptiens, l'âme avait entendu l'harmonie des cieux; si des accents analogues à ces divins concerts, qu'elle se rappelle toujours, viennent à la frapper, elle tressaille, et elle est ravie et transportée. »

La théorie de la réminiscence se déduirait au besoin des *idées innées,* qui n'ont pas besoin de tomber sous l'aperception actuelle du moi pour être dans l'âme, à titre d'idées ou de modes aussi réels que l'existence dont ils sont inséparables; elles font partie intégrante de notre nature. C'est la réminiscence plus ou moins confuse de la vie antérieure, corporelle ou spirituelle, qui cause nos émotions soudaines, la transformation inattendue qui s'accomplit dans notre être en présence du beau, comme si nous le connaissions déjà. Il en est de même de la vérité longtemps cherchée, du bien qui nous rehausse dans notre propre estime avant de savoir si nous avons celle de nos semblables. Les clartés intérieures, rayonnement des connaissances du passé, sont des points d'appui nécessaires à l'âme pour s'élever, de vérité en vérité, jusqu'à la Vérité suprême.

Autre considération exclusivement morale. Pour quiconque admet la vie précédente, la solidarité des actes de cette vie avec ceux de la vie actuelle ne fait pas de doute. L'expiation doit être placée près de l'offense, la réparation de nos torts près de ceux qui en ont souffert. D'autre part, il est impossible de concevoir la vertu d'une réparation, si elle n'est pas volontaire. Or, pour qu'elle le soit, il convient qu'avant d'entrer dans la vie expiatrice et réparatrice, nous ayons quelques lumières sur les devoirs que nous aurons à accomplir. Notre conscience doit donc nous informer de la nature particulière de ces devoirs, et cette information de la conscience exige que l'âme incarnée puisse soulever quelque coin du voile d'oubli qui s'étend d'une manière générale sur ce que nous laissons derrière nous.

« La mémoire ne consiste pas à garder des images, disait Plotin, le philosophe le plus célèbre de l'École d'Alexandrie; c'est la faculté de reproduire les conceptions dont notre âme s'est occupée et les choses qui ne lui sont pas présentes. » Il admettait que l'âme, à l'aide d'une sorte d'intuition et de perception, pouvait s'élever au-dessus d'elle-même et ressaisir les souvenirs de son ancienne patrie : « Il n'est besoin, dit-il, que d'ouvrir les yeux de l'âme en fermant les yeux du corps. » Si nous ne nous étions interdit toute incursion dans le domaine expérimental, ces simples mots de Plotin pourraient naturellement ouvrir la porte à d'autres considérations

tendant à établir que l'âme, par l'exercice de facultés longtemps niées, mais admises à cette heure, peut recouvrer accidentellement la mémoire perdue et recevoir des informations ou des révélations sur les vies antérieures. C'est peut-être par des révélations de cette nature que Pythagore avait connu les siennes.

Il est des faits d'une observation plus commune, où les réminiscences paraissent jouer un rôle, dans l'état présent de notre organisation physique. Qui n'a remarqué dans sa vie des êtres dont la première vue a porté le trouble dans son âme ? Telle personne, qui ne ressemble à aucune de nos connaissances, nous frappe, nous repousse ou nous attire, sans qu'on puisse en démêler la raison; on la déteste ou on l'aime sans qu'elle ait rien fait pour mériter notre amour ou notre aversion; elle ne nous est pas indifférente, — l'indifférence est mortelle pour la mémoire, — le sentiment qu'elle inspire ou qu'elle rappelle est vif et net, il ne laisse pas de place à un juste milieu; on sent que c'est là un ami ou un ennemi qui peut devenir un facteur important dans notre existence. Les souvenirs de la vie courante interrogée sont muets; voilà que l'on cherche encore en reculant de plus en plus vers le passé le plus lointain; on se sent pris par le rêve, et, finalement, par une sorte d'intuition ou d'induction logique, l'esprit en arrive à l'idée naturelle d'une connaissance possible dans une existence éteinte. Ce n'est pas encore le souvenir sans doute, mais c'est un grand pas vers la réintégration de la mémoire ; c'est l'effort que nous faisons pour la recouvrer dans mille circonstances de la vie, sans résultat plus certain. Ce que nous savons, ou plutôt ce que nous sentons, c'est que, dans l'un et l'autre cas, l'oubli n'est séparé de la mémoire que par un fil prêt à se rompre.

Passons sur nos rapports personnels. En présence de tel paysage, de telle habitation, de tel climat, de tel pays, nous sommes repris aussi par la rêverie mystérieuse à laquelle ressemble tant l'image elle-même des souvenirs lointains, et nous éprouvons des sensations spéciales que nous ne ressentons pas dans des lieux ayant plus de magnificence, plus de beauté, plus de poésie. L'histoire elle-même nous donne, à la lecture des événements qui se sont déroulés, des textes à des réminiscences, obscures si l'on veut, mais où nous croyons avoir été mêlés, en société de personnages qu'il nous semble avoir connus, dans des lieux où nous pensons avoir vécu. Ces idées ne sont pas raisonnées, elles sont adventives, sans application à d'autres histoires que nous avons eu occasion de lire,

qui auraient bien d'autres raisons de nous émouvoir. La perception se circonscrit, se fixe et se cristallise à l'égal d'un fait de mémoire recouvré, à l'exclusion des autres lieux, des autres personnages, des autres événements et des autres périodes de la même histoire, devient enfin un acte de foi intime qui dure toute la vie.

L'idée de notre néant antérieur est, à nos yeux, si répulsive que notre esprit a peine à la souffrir. Quand je m'interroge, dans le calme de la conscience, pour me demander ce qu'il en était de moi dans les âges lointains de l'humanité terrestre, parmi tant de civilisations superposées, j'ai le sentiment très vif de la permanence de mon être, qui me répond, non où j'étais avec certitude, mais que j'étais, comme il me dit aussi, non où je serai, mais que je serai dans les âges futurs de la même humanité. Ces deux points de vue sont inséparables, la chaîne de nos destinées insécable, et la conscience est toujours là pour attester notre préexistence et affirmer notre devenir.

Tout cela est insuffisant, dira-t-on : on préférerait se souvenir, sans songer combien on souffrirait de la conservation de la mémoire, qui serait un don aussi pernicieux que la connaissance de l'heure de notre mort. Quel supplice de lire, sur les pages sombres de notre propre histoire, nos actes honteux, le mal que nous aurions fait dans les vies passées ! Quel découragement et quelle douleur de revivre les peines endurées, les injustices souffertes, les trahisons de ceux que nous avions aimés !

Ce que nous aurions fait, les autres s'en souviendraient aussi, nécessairement, et chacun se trouverait dans la situation d'un homme démasqué dans toutes ses actions. Notre front rougirait de honte, et nous ne pourrions supporter l'opprobre et l'infamie de nous-mêmes et de nos semblables. Le remords nous enlèverait toute énergie pour la réparation, le désespoir entrerait dans notre âme, en même temps que la folie dans notre cerveau ! La haine, la vengeance armeraient la main des victimes contre leurs bourreaux, si l'oubli n'arrêtait cette main. L'ordre social serait bouleversé. Que la vertu a plus de prix avec l'ignorance des motifs qui la commandent ! Ne nous plaignons pas, ce que la nature a fait est bien fait. Laissons à une société spirituelle régénérée, plus élevée, partant plus morale et plus pure, le souvenir d'un passé qui serait pour nous un supplice et une honte, et auquel elle peut opposer, elle, une somme de bien au moins équivalente à la somme de mal que, nous, nous ne pourrions produire.

Nous poursuivons notre route d'éclipse en éclipse, et notre moi se perd et se ressaisit à travers ses existences, comme il se perd et se ressaisit à travers les alternatives de sommeil et de veille. Nous venons d'en bas où le cercle de nos métamorphoses embrassa sans doute toute la nature organisée, et nous allons en haut, où la restitution intégrale des souvenirs nous attend, parce qu'elle sera alors un don proportionné au développement de notre intelligence et de nos vertus morales. Avec la vie parfaite, la mémoire et le bonheur parfaits. L'oubli des existences antérieures n'aura plus sa raison d'être quand, au souvenir de chaque défaillance morale, nous pourrons opposer celui d'un acte vertueux ; lorsque, à côté de la semence du mal aura germé celle du bien, son opposé et son antidote. L'oubli nous rend dupes d'une illusion, ne désespérons pas ; il est déjà le pardon du mal, le souvenir sera la récompense du bien. Soyons confiants en l'inlassable miséricorde de la Providence et en la justice divine.

VII

RÉFUTATION DES OBJECTIONS CONTRE LA PLURALITÉ DES EXISTENCES

Il est deux objections contre la doctrine palingénésique qui appellent une réfutation. La première est tirée de l'âme des bêtes, elle peut se formuler ainsi : notre organisation subit les mêmes lois physiques que l'animal et la plante. Or, l'animal souffre comme l'homme ; serait-ce par expiation des fautes du passé ?

La seconde est celle qu'exposait déjà au IVe siècle Enée de Gaza, dans son *Théophraste*. M. Ad. Franck la formule ainsi dans le *Dictionnaire des Sciences philosophiques :* « Il n'y a d'expiation juste et efficace que pour les fautes qu'on se souvient d'avoir commises... Il faut que l'identité personnelle de l'âme lui soit attestée par la mémoire. » Cette objection se trouve exprimée dans des termes équivalents par Jules Simon et autres philosophes spiritualistes.

Ces deux objections valent qu'on s'y arrête. Examinons la première, celle que faisait Malebranche en demandant si l'animal était puni, comme les enfants d'Adam, pour avoir mangé du foin défendu, à ceux qui accordaient aux bêtes la sensibilité.

Que notre organisation corporelle ressemble à celle de l'animal, cela ne fait doute pour personne, et il n'y a vraiment pas lieu de s'en étonner. Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre spirituel, les lois sont générales et gouvernent la nature. Celle-ci est le grand creuset où tout se transforme, s'épure et se perfectionne ; il y aurait outrecuidance de notre part à exiger tel ou tel mode d'organisation, ou un mode dépourvu de toute organisation. S'il est des organisations défectueuses, s'il s'élève des fléaux, des épidémies, des calamités qui frappent les bons comme les méchants ; si des citoyens, placés entre l'échafaud et la trahison d'une cause sacrée, préfèrent la mort au parjure, cela n'implique rien de contradictoire à la finalité, à la justice.

Une grande iniquité a été commise autrefois à Athènes. Le plus sage des Grecs, Socrate, fut condamné à boire la ciguë. Est-ce que cet exemple infirme la loi du mérite et du démérite? Nous n'en sommes nullement persuadé. Lisez le *Phédon,* son dernier entretien avec ses amis avant de mourir. La mort pour Socrate était le passage désiré à une vie meilleure et non un châtiment; donc l'idée de justice est indemne. Ce qui mourut en Socrate, ce fut l'homme extérieur, le personnage ; son âme n'eut pas à souffrir.

Si nous prétendons, comme nous l'avons fait, qu'il y a équation constante entre l'état et le mérite à un moment quelconque de notre destinée générale, il nous est interdit logiquement de démontrer la nécessité de la vie future en disant que la vertu n'est pas toujours récompensée ici-bas. Ce n'est pas en effet sur cette base que doit reposer cette démonstration. L'âme, avant tout, est une force intelligente et libre. C'est du principe d'activité, psychologiquement parlant, que découle son immortalité. Une force se transforme, elle ne périt jamais. D'autres raisons existent, qu'il n'y a pas lieu d'examiner ici, mais la base indiquée, abstraction faite de toute preuve expérimentale, nous paraît la plus solide.

Il n'entre pas dans le plan de cette étude de nous étendre sur l'âme des bêtes et la pluralité de leurs vies. Les remarques qui précèdent répondent à l'objection de Malebranche, en ce que nous ne faisons pas dépendre de nos actions la nécessité de la vie future, pas plus d'ailleurs que la nécessité de la vie passée. Logiquement, tout a une fin ou une destinée, par conséquent l'univers entier en a une. La fin d'une nature n'est autre que la conséquence de l'organisation même de cette nature, idée très importante dans la science, parce qu'elle découvre le moyen de déterminer la fin de tout être dont la

nature nous est connue. L'ordre de ce monde, qu'il faut prendre comme un anneau de la chaîne immense des existences qui remplissent l'espace, est tel, qu'aucune destinée ne s'y accomplit parfaitement, et que toutes se limitent l'une par l'autre, sans que la destinée de l'animal fasse exception.

Il y a deux sortes d'êtres : ceux qui ne sont pas libres, et qui vont fatalement à leur fin, et les êtres libres, à qui il est donné d'y arriver avec intelligence et liberté. Il ne peut y avoir expiation que pour les êtres capables de porter sur eux-mêmes le jugement de leur conduite, qui est le sentiment du devoir, qui connaissent le bien et se sentent obligés à le réaliser. « L'homme, dit Cicéron, est le seul animal qui comprenne l'ordre, la convenance des choses. » C'est qu'il est seul doué de raison. Mais, s'il y a des êtres qui n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre le devoir, ni assez de liberté pour l'accomplir, on ne peut voir en eux des motifs d'expiation, car l'expiation présuppose la connaissance de la loi morale et la non-conformité des actes à sa règle.

Reconnaissons que la justice humaine a ses méprises, qu'elle condamne parfois des innocents, que bien des fautes et bien des bassesses accomplies dans l'ombre échappent au châtiment, mais soyons pénétrés de cette vérité, qu'on ne peut se soustraire à la justice divine, même avant de mourir à la vie terrestre ; que toute existence est régie par la loi morale, et qu'il n'est pas un seul acte pouvant échapper à l'empire de cette loi, loi de la justice non à terme, mais immanente, toujours présente en son activité éternelle, et dont notre esprit garde la notion pure dans toutes les tourmentes de la vie.

Examinons la seconde objection. Nous avons déjà montré que nous avions d'excellentes raisons pour ne pas nous plaindre d'avoir perdu la mémoire de notre existence passée ; que nier le rapport de ce monde au monde antérieur, c'est aussi nier son rapport au monde futur, et qu'en chacun de nous se trouve plein de vie tout le passé ; que la preuve pour une existence vaut pour toutes les autres. Tout ce que nous avons dit ne suffit pas à prouver que l'âme a déjà vécu avant de renaître à la vie actuelle, et ce sont les spiritualistes eux-mêmes, que les raisons morales indiquées devraient toucher, qui veulent qu'on leur dise les raisons qui font que l'âme, en possession d'un nouveau corps, ne peut rapporter clairement à soi les diverses modifications dont elle aurait été affectée dans la vie antérieure ; pourquoi enfin nous n'en avons pas le souvenir.

S'il suffisait de répondre à une question par une question, il serait bien curieux de connaître leur réponse, si nous leur demandions, à notre tour, comment l'âme se souviendra de la vie terrestre quand, après la mort, elle parviendra à cette vie future, à laquelle ils font profession de croire. Mais cela n'expliquerait rien, et il faut expliquer quelque chose, ne serait-ce que leur fausse conception de la justice et de notre identité personnelle. En ce qui concerne l'idée de justice, après avoir rappelé qu'elle est indépendante de l'observation ; qu'elle est un organe révélateur ; que tous les hommes la possèdent ; que la louange, le blâme, l'admiration, l'indignation, le remords en sont les témoins irrécusables ; qu'elle est innée, absolue, universelle et qu'elle oblige, nous dirons, en réponse à l'objection de M. Franck, que l'expiation des fautes commises dépend uniquement de l'intelligence et de la libre volonté qu'on a eues de les commettre, et qu'il suffit, au cas où l'on en perd le souvenir, de savoir, de science certaine, que la justice qui nous frappe est infaillible. Prétendre, en outre, que l'expiation des fautes connues serait plus efficace, c'est méconnaître la condition la plus méritoire de nos actes. Avec la justice disparaît, il est vrai, la vie antérieure, mais aussi la vie à venir.

Reste l'identité personnelle. Chacun sait que nous n'avons mémoire que de nous-mêmes, car il n'y a mémoire qu'à cette condition qu'il y ait conscience. Avec la conscience et la mémoire, on a la conviction irrésistible de notre existence, une et identique ; la conscience est donc la condition de la mémoire. On ne prend pas assez garde que toutes les facultés de l'âme sont solidaires, et qu'elles ne s'exercent jamais isolément. Ainsi, l'âme qui agit avec intelligence agit avec discernement ou avec choix, donc l'âme est libre. Nos actions, nos idées, ne sont des phénomènes de conscience et de mémoire qu'à la condition d'être attentifs, partant l'attention est la condition de la conscience ; mais on n'est attentif que quand on veut l'être, l'attention est donc la volonté elle-même. Dépouillez l'âme de la sensibilité, et rien du monde extérieur n'arrivera jusqu'à elle. Tel est l'enchaînement de nos facultés.

On sait aussi que le développement exagéré de l'une d'elles détermine un arrêt, ou plutôt un ralentissement, dans le développement de toutes les autres ; mais ce ralentissement ne peut être qu'accidentel : il est dû à des conditions organiques, changeantes par conséquent, qui rendaient le développement simultané impossible. La défaillance d'une faculté n'est donc pas son anéantissement ;

vienne une modification des organes ou un nouveau mode d'organisation, et la faculté reprendra son essor, son activité première, que lui garantit son sujet immortel d'inhérence, c'est-à-dire l'âme. La faculté qu'on appelle la mémoire n'a pas d'autres lois.

C'est bien sous la diversité des phénomènes qui la manifestent que l'âme demeure identique à elle-même. La mémoire n'est qu'un de ces phénomènes, et il n'est réellement essentiel pour nous qu'en ce qui concerne les actes de la vie présente. Au surplus, le souvenir est la perception de notre durée, le temps n'y fait rien, pas plus que l'espace. L'identité personnelle est le produit de la raison ; quand survient la mémoire, je suis déjà en possession de mon identité. La mémoire la manifeste, mais ne la constitue pas ; sinon là où il y aurait éclipse partielle ou totale de mémoire ou de conscience, comme dans le sommeil, la léthargie, la rêverie, l'ivresse, la passion, il devrait y avoir éclipse partielle ou totale de l'existence elle-même. Celui qui a oublié qu'il a fait une chose ne l'aurait pas faite réellement. Alors, plus d'imputation morale, et le coupable ne devrait jamais porter la peine de ses fautes volontaires si, par un bienfait du hasard, il en avait perdu le souvenir.

L'ordre des idées fait surgir ici la question nouvelle des états dits de double conscience ou de double personnalité qui modifient singulièrement la vieille psychologie classique. On comprendra que je ne puisse en ce moment la traiter ; par son importance, elle exigerait des développements qui excéderaient les limites fixées à cette étude.

Ce qu'il importe de retenir, c'est que la conscience d'une volonté libre, dans l'accomplissement de nos actes, en mesure l'imputabilité morale ; mais ces actes une fois accomplis, leur souvenir peut disparaître, la responsabilité, ainsi que la personnalité, restent entières. Du reste, il n'y a pas lieu d'être surpris de l'indifférence générale pour le problème que j'ai entrepris d'éclaircir : c'est un effet de l'influence dominante de tout ce qui est présent sur notre esprit et notre sensibilité. L'étude de ce problème est cependant d'une incontestable utilité ; si nous nous récrions tant sur notre sort actuel, c'est parce que nous ne croyons pas être les citoyens d'un passé d'où ce sort devait dépendre. C'est bien dans l'homme qu'il faut étudier la destinée de l'homme ; c'est sa nature qui lui dira son passé : il est ce qu'il a été capable d'être.

Quant à la mort, ne la craignons pas : elle n'est autre chose que le développement instantané d'une vie nouvelle. Même définition

s'applique à la naissance. La libellule ignore qu'elle est sortie de la boue du ruisseau, quand elle déploie ses ailes sur les tiges fleuries qui bordent ses rives. Nous ignorons, nous aussi, comme elle, que nous avons déjà rampé sur la terre ; mais nous avons la certitude que l'azur étoilé de l'espace infini est la patrie oubliée, vers laquelle l'âme reprendra son vol. Les soleils peuvent s'éteindre, l'âme humaine ne connaîtra pas la nuit.

Combien le divin Platon était dans le vrai quand il donnait le nom de justice — le *punctum saliens* de cette étude — à la sagesse, au courage, à la tempérance, considérés dans l'ensemble, c'est-à-dire aux vertus, en rendant à chaque homme ce qui lui est dû par l'effet de l'accord des facultés de son âme accomplissant sa fonction propre ! Le concept de justice nous révèle le Dieu de la nature humaine, comme le concept de cause révèle le Dieu de la métaphysique et de l'univers. En psychologie, il apparaît sous forme individuelle dans le jugement de la conscience. Un changement de point de vue transforme la justice individuelle en justice sociale. En effet, l'être le meilleur en soi est aussi le meilleur pour les autres.

FIRMIN NÈGRE.

Prophéties et Prédictions

L'observateur le moins attentif, fût-il même sportsman, ne peut s'empêcher d'être frappé, ne fut-ce que par inconsciente réflexion des idées ambiantes, de ce fait étrange que notre siècle, qui semblait destiné au triomphe du matérialisme néantiste, s'achève en une apothéose du spiritualisme affirmé sous les formes multiples du spiritisme, de l'occultisme, de la théosophie et même — phénomène encore plus inattendu — des vieilles religions qui semblent trouver en cette formidable poussée de mysticisme un regain de jeunesse et de vitalité.

La chose était à prévoir et elle fut prédite ; on annonça même à mainte reprise l'extraordinaire abondance de phénomènes psychiques dont nous sommes aujourd'hui témoins, et parmi lesquels

de nouvelles prophéties se font précisément remarquer et agissent puissamment sur les foules, en vertu de l'ascendant, légitime au reste, que le mystérieux pouvoir des devins et des prophètes a toujours eu sur l'ignorante collectivité.

Un peu d'étude suffirait, cependant, pour montrer que la connaissance de l'avenir est le résultat de facultés inhérentes à l'humanité et que tout le monde en est plus ou moins susceptible ; ceux qui sont restés célèbres par leurs prophéties ou leurs prédictions ne se sont différenciés du reste des hommes que par un plus grand développement — acquis ou inné — de ces mêmes facultés que tout un chacun possède.

***

Il faut tout d'abord distinguer la prophétie de la prédiction, ou, si l'on préfère, le *voyant* (prophète) du *prévoyant* (devin).

La prophétie est le résultat d'une opération dans laquelle l'esprit procède par intuition ; le prophète *voit en* lui-même ou *dans* les choses qui l'environnent le germe des événements à venir ; c'est là ce que veut dire exactement le mot *intuition*. D'autres fois, le prophète ne *voit* pas, mais il *entend* une voix, ou bien il éprouve quelque autre *sensation* affectant soit le goût, soit le toucher, soit l'odorat, laquelle sensation lui fait comprendre plus ou moins clairement le devenir de la chose à quoi il pense. Bien entendu, ce ne sont pas les sens physiques qui sont ainsi affectés dans le premier acte de la prophétie ; le phénomène se passe sur le plan astral, dans le domaine du périsprit, ou bien encore — mais seulement lorsqu'il s'agit de véritables prophètes, d'une grande intelligence et d'une plus grande sainteté — dans les hautes régions spirituelles ; quelquefois, cependant, lorsque le phénomène est très intense (peu importe sa nature, astrale ou spirituelle), les sens physiques du prophète peuvent éprouver le contre-coup des actions qui frappent ses sens supraphysiques ; c'est dans des circonstances analogues que se forment les stigmates des extatiques ou des hystériques.

Mais toutes ces explications font mal sentir à la généralité ce que peut être l'inspiration du prophète ; un phénomène extrêmement fréquent en rendra mieux compte : c'est le pressentiment auquel personne n'échappe jamais complètement et qui, chez certains individus, est si fréquent qu'il constitue presque une maladie, ou tout au moins une anomalie psychique. A qui n'est-il pas arrivé

de penser à un ami depuis longtemps oublié précisément quelques heures ou quelques minutes avant de recevoir des nouvelles ou la visite de cet ami ? Les gens bien pensants, dont le siège est fait, disent qu'il n'y a là qu'une coïncidence fortuite, ce qui ne signifie rien, d'abord parce que le hasard n'existe pas, puis parce que les gens bien pensants, qui prétendent par ce mot clore toute discussion, n'ont pas étudié, n'ont pas analysé le pressentiment, et que, par conséquent, ils parlent sans savoir ce qu'ils disent. Au reste, à un degré un peu supérieur, le pressentiment échappe à l'objection de coïncidence, c'est lorsqu'il fait *pressentir* un événement non encore arrivé au moment où la notion s'en manifeste ; les exemples en sont nombreux ; en voici un emprunté au *Miroir spirituel,* d'Amo.

Un jour, Amo voit entrer dans son bureau un homme dans la force de l'âge et en pleine santé ; il est frappé de cette idée qu'il communique à plusieurs personnes : « Cet homme sera mort avant six mois ! » Six mois après, l'homme en question faisait de mauvaises affaires et se tuait. — Quelle singulière coïncidence, n'est-ce pas ?

Une autre anecdote du même.

Amo rêve un matin d'un de ses anciens camarades perdu de vue depuis la sortie de l'école. Trois jours après, il reçoit une lettre dudit. — Encore une coïncidence, évidemment.

Personnellement, je pourrais citer *au moins* une vingtaine de coïncidences semblables. Mais pourquoi faire ? Il suffit d'avoir une fois seulement analysé ses pressentiments pour comprendre avec quelle force s'impose à tout notre être cette pensée étrangère qui nous maîtrise jusqu'à la réalisation de l'événement qu'elle annonçait ; pour peu d'attention qu'on y porte, on ne peut confondre un pressentiment avec une pensée quelconque. Une pensée quelconque nous laisse froid ; elle évolue dans les couches extérieures de notre âme ; un pressentiment nous pénètre jusqu'au centre et s'empare, pour ainsi dire, des sources mêmes de notre existence.

Eh bien ! le pressentiment, tel qu'il vient d'être sommairement décrit et tel que bien des personnes le connaissent, est une manifestation inférieure de la faculté qui fait les prophètes et surtout les prophétesses, car, d'une façon générale, les femmes sont bien plus aptes que les hommes à raisonner par intuition ; c'est un don qu'elles apportent en naissant. En revanche, les hommes qui ont su dompter leur nature et acquérir la faculté prophétique, la poussent à un degré de développement que les femmes n'atteignent que tout à fait

exceptionnellement, parce qu'elles ne s'élèvent pas au-dessus du monde astral, tandis que les hommes — qui restent difficilement sur ce même plan astral — peuvent, moins gênés par les réactions de leur organisme physique, s'élever jusqu'au plan spirituel. De fait, l'histoire sacrée de tous les peuples nous enseigne que, si l'on comptait cent prophétesses pour un seul prophète, en revanche les plus grandes prophéties ont été proférées par des hommes; et, de nos jours encore, la très grande majorité des somnambules lucides — ces minuscules prophètes de notre piteuse fin de siècle — est composée de femmes et, parfois, d'enfants, dont la sensibilité nerveuse se rapproche de celle de la femme.

Le *procédé* par quoi se manifeste le phénomème prophétique est donc l'intuition. Mais quels sont les *moyens* de ce procédé ? Par quels instruments s'effectue l'intuition ? Quelles puissances intermédiaires peuvent mettre notre âme en communication avec les mystérieux laboratoires où se développent en silence les embryons des choses à naître ?

A ces interrogations, la réponse ne saurait être douteuse; tous ceux des anciens et des modernes qui se sont occupés de la question sont unanimes sur ce point : le voyant est en rapport plus ou moins direct et intime avec la divinité, ou — autrement dit — avec les forces ou les êtres (bons ou mauvais, peu importe en l'espèce) du monde invisible. Jamblique, dans ses *Mystères,* comme le chanoine Brettes, parlant de Mlle Couesdon ; les disciples d'Allan Kardec et les fidèles des dieux olympiens; les fakirs de l'Indoustan de même que les prophètes d'Israël; les catholiques ainsi que les luciférieins, pensent tous de la même façon sur cette même chose : la prophétie témoigne d'une action de l'au-delà.

On ne peut, en effet, comprendre le mécanisme de l'intuition, de la vision en astral que par une sorte d'induction (analogue à l'induction électrique) s'exerçant entre notre organisme psychique et d'autres organismes psychiques, libres ou unis à un organisme physique; ou bien entre notre organisme psychique et des forces ambiantes susceptibles de l'impressionner. Or, il est d'expérience que les forces dites physiques, telles que l'électricité, la chaleur, etc., n'ont pas d'action sur notre âme, sinon par réflexe du corps; l'amour, la haine et les autres forces morales ont, au contraire, beaucoup d'influence sur nos centres animiques et en peuvent, réciproquement, recevoir de puissantes impulsions ; ce sont des forces de ce genre qui agissent sur le voyant et lui donnent la faculté d'intui-

tion, si bien connue des amoureux, surtout de ceux qui ont subi ce qu'on appelle le « coup de foudre », très semblable à l'illumination mystique.

De même que l'illuminé, de même que l'amoureux, le voyant se sent pénétré par un sentiment dont il ne peut pas donner la raison logique, mais dont, néanmoins, l'évidence l'éblouit au point qu'il sacrifierait joyeusement sa vie pour la confession de cette vérité intime mais sans démonstration possible.

Cependant, l'on peut dire que ce contact avec des forces abstraites n'est la règle que pour les hommes qui sont parvenus à se diriger consciemment dans les sentiers trompeurs du monde invisible; ces hommes sont l'infime exception, mais en eux seuls on peut avoir une confiance encore relative. Le plus souvent, les femmes ont besoin d'une base à leur élan, d'un point d'appui à leur foi, d'une forme à leur rêve; et, volontairement ou non, elles se créent un fantôme qu'elles parent de toutes les richesses de leur imagination et dont elles font leur conseiller, leur guide; tel, sans doute, l'ange Gabriel de Mlle Couesdon, qui ne serait qu'une formule mystique de l'énergie astrale qui fait vibrer la voyante de la rue de Paradis — ainsi qu'un souffle de vent fait tressaillir les harpes qu'on dit chanter sous l'action du dieu Éole.

Mais il est des cas plus nombreux encore où le conseiller invisible du voyant possède une personnalité propre, distincte, parfaitement objective, quoique physiquement imperceptible. Beaucoup de saints de toutes les religions et, généralement, les médiums spirites sont ainsi guidés par des êtres plus ou moins semblables à l'homme (au point de vue psychique et intellectuel), mais invisibles pour nos yeux charnels. En ces conditions, l'inspiration se peut comparer à une conversation d'ami à ami, ou, si l'on préfère, à une transmission de pensée, en laquelle la relation s'effectue directement, en dehors de l'intervention des sens physiques, qui sont nos moyens de relation avec l'extérieur tangible seulement.

Quant à la nature et au rôle de ces êtres invisibles, nous n'avons pas à nous en occuper ici; peu importe, en vérité, à la théorie du phénomène qu'on les appelle dieux, démons, anges, esprits désincarnés, élémentals ou pitris.

*
* *

Tout au contraire de la prophétie, la prédiction est, au moins théoriquement, davantage du ressort de l'homme. Tandis, en effet,

que la prophétie est un résultat de l'intuition, de l'inspiration, d'ordinaire la prédiction est la conséquence d'un calcul où s'exerce surtout la faculté de déduction ; la voyante éprouve, subit l'action de la force inconnue à laquelle elle obéit parfois malgré elle ; le devin, se basant sur des faits connus, en suppute froidement les conséquences probables qu'il peut, à son gré, taire ou proclamer.

De même que la prophétie se vulgarise par le pressentiment, de même la prédiction trouve un écho multiple dans ces faciles divinations que chacun est à même de faire plusieurs fois par jour. Vous voyez, par exemple, un homme jeune, inexpérimenté, vaniteux, ami des plaisirs, qui s'associe pour une entreprise commerciale avec des gens d'affaires rusés, connaissant toutes les complications du code, travailleurs acharnés et ne comprenant d'autre joie que celle d'acquérir de l'or par tous moyens possibles; vous dites du jeune homme : « Il va perdre son argent dans cette entreprise. » C'est là une prédiction.

L'astronome qui, sur des éléments constants, calcule les phases d'une éclipse vingt ans avant qu'elle se produise, ne prophétise pas ; il prédit.

Le père fait une prédiction en disant à son fils que les passions aveuglent : « Les femmes ou les cartes te joueront de mauvais tours. »

Le médecin qui, sentant le pouls de son malade remonter le long du bras, pronostique sa mort dans les vingt-quatre heures, fait encore une prédiction.

De même, le devin qui, par l'astrologie, l'aruspicine, la physiognomonie ou la graphologie, prédit un événement intéressant son consultant.

Toutefois, certaines distinctions importantes sont à établir entre les différentes parties de la science divinatoire. On peut les diviser en trois grandes classes :

1° L'astrologie, qui a pour but de calculer, d'après la position des astres, l'intensité et la nature des divers courants de force auxquels sont simultanément soumis ces mêmes astres et les objets terrestres ; c'est là de la divination proprement dite, d'où résulte la prédiction. L'astrologie peut exactement se comparer à l'astronomie ou, plus généralement, aux mathématiques (1).

(1) Nous rappelons aux lecteurs que les opinions d'un auteur n'engagent en rien la Revue. Nous laissons avec plaisir exposer toutes les théories qui peuvent se soutenir rationnellement, qui ne vont pas contre les principes que nous avons adoptés, mais la Rédaction ne se solidarise avec aucune vue particulière.

2° La physiognomonie, la phrénologie, la chiromancie, la graphologie, et autres sciences étudiant les *signatures* ou formes extérieures des corps physiques, font connaître les qualités des corps soumis à l'examen ; ces sciences ont le même procédé d'investigation que les sciences dites naturelles, et, nommément, la météorologie et la médecine ; elles n'offrent, d'ordinaire, que des moyens assez restreints de connaître l'avenir, quoique les chiromanciens professionnels puissent parfois reconnaître dans la main certains signes dus aux influences astrales et annonciateurs d'événements futurs.

3° L'aruspicine, la géomancie, la tératomancie, la cartomancie, le marc de café, le blanc d'œuf, etc., tiennent le milieu entre les procédés divinatoires proprement dits et l'inspiration pure. En effet, l'objet quelconque examiné par le devin doit, pour que l'opération soit efficace, être, en quelque sorte, aimanté par ces courants de forces ou actionné par ces êtres invisibles qui agissent directement sur le voyant ; cet objet est au devin ce que la boussole est au navigateur ou le galvanomètre au physicien ; sous une certaine influence, il donne certaines indications que le devin doit étudier par *raisonnement* et interpréter par *intuition*. Une même forme révélée peut, en effet, signifier plusieurs choses différentes quoique se rapportant au même ordre d'idées ; le devin doit sentir, par inspiration, laquelle des significations possibles est la bonne en tel cas donné.

Cette dernière sorte de divination, exigeant une plus forte dose d'intuition, est pratiquée avec plus de succès par les femmes, qui y trouvent à la fois le point d'appui qu'elles recherchent toujours et le moyen de donner libre essor à leur enthousiaste imagination.

Remarquons toutefois que la cartomancie peut être pratiquée d'une façon toute différente ; entre les mains d'un raisonneur puissant, le Tarot peut devenir l'instrument de calcul le plus parfait, peut-être, qui existe ; il s'assimile alors à une machine à calculer ou à un tableau de logarithmes dont un savant se sert avec profit et sans préjudice pour ses qualités personnelles de logique et de déductivité. Seulement, tandis que les machines à calculer et les logarithmes ne renseignent que sur un nombre restreint d'objets, le Tarot est universel et peut s'appliquer également à tous les branches possibles du savoir humain ; malheureusement, on n'en connaît plus le maniement que d'une façon tout à fait élémentaire.

*
* *

Quelle conclusion pratique tirer de cette sommaire étude ?

Aucune, peut-être, si ce n'est que, la prophétie et la prédiction, étant du ressort de l'activité normale de l'homme et reposant l'une et l'autre sur des principes qui ont donné ailleurs de bons résultats, peuvent être utilisées avec fruit quand on en possède bien la méthode et le procédé ; mais que, par cela même que ce sont des êtres humains qui prophétisent et qui prédisent, on ne saurait sans absurdité leur accorder une confiance aveugle, quand même le Saint-Esprit en personne les inspirerait ; car, si parfait que soit l'ouvrier, l'homme reste toujours un instrument défectueux.

Les voyants peuvent voir, très réellement du reste, des objets étrangers au but de leur investigation ; ils peuvent être troublés, notamment, par l'objectivation de leurs propres pensées ou de celles du consultant. D'autre part, les devins peuvent se tromper dans leurs calculs ; cela arrive bien même à nos infaillibles académiciens! Enfin, même en admettant que la prophétie ou la prédiction ait été bien faite, il peut se faire que la Providence ou la volonté humaine donne un autre cours au destin et modifie ainsi le résultat annoncé.

Tout compte fait, dans l'état actuel des choses, étant données, d'une part l'ignorance où nous sommes des lois occultes, et, d'autre part, la faible volonté des hommes de notre époque, on ne peut évaluer à plus de 35 ou 40 o/o les prophéties ou prédictions sérieuses d'un bon devin ou voyant, et c'est déjà bien beau ; mais sur cent voyants ou devins, peut-être n'en existe-t-il pas dix passables. Cela n'empêche pas le phénomène, en soi, d'être réel et fort intéressant.

MARIUS DECRESPE.

LES OISEAUX

PRÉLUDE DES DONS DE L'HOMME

Il y a à peine deux mois, dans un de ces salons littéraires parisiens, où la maîtresse de la maison — par un tact exquis — sait réunir les intelligences les plus diverses et les plus élevées, nous devisions, — en un *aparté,* — H. Rosny, de Boisjolin et moi, des idées qui nous sont chères ; des idées que j'ai exposées dans la série d'articles publiés par la *Paix universelle,* de ces idées non acceptées par le plus grand nombre ; de ces idées dont les nouvelles expériences scientifiques confirment cependant, de jour en jour, la vérité, au point de bouleverser les âmes des matérialistes les plus invétérés qui viennent à se dire : « C'est donc juste le contraire de ce que nous avions cru !... »

Au milieu d'une exposition de pensées,—pas d'une discussion : nos vues sur le passé, le présent, l'avenir, ne différant point avec celles de notre plus célèbre romancier des temps modernes,—je fis remarquer combien l'homme reproduisait tous les dons, toutes les facultés de l'oiseau, sauf son vol ; ajoutant qu'il nous faudrait sûrement acquérir ce mode de locomotion. Alors notre illustre écrivain H. Rosny me fit une réflexion des plus ingénieuses, des plus profondes et des plus vraisemblables. H. Rosny croit que, pour l'homme, la bicyclette sera un des moyens éducateurs du vol. Je me rangeai immédiatement du côté de cette opinion si neuve et si raisonnable.

La bicyclette, en effet, apprend à l'homme, dans sa vélocité vertigineuse, à mesurer les distances avec un coup d'œil d'aigle qui embrasse les difficultés du passage, leur éloignement, leur rapprochement ; à exercer une justesse et une promptitude de mouvements relatifs qu'une locomotion très lente ne permettait pas de cultiver en lui. La bicyclette habitue, peu à peu, nos personnes à subir des chocs d'air, de vent, auxquels un atavisme de voyages pédestres, en voitures couvertes, en wagons fermés, ne nous fournissait point la chance de nous accoutumer. Elle développe une phase d'agilité,

de souplesse corporelle de nos membres, d'équilibre aérien ; puisque l'assiette : appui de notre corps, offre très peu de surface, en devenant presque linéaire.

De sorte qu'il est permis d'entrevoir l'instant de culture intense qui obligera l'humanité à s'élancer dans l'espace, à s'y maintenir, non par la loi du plus léger que l'air, comme on a essayé de le faire jusqu'à présent, mais en vertu du principe du plus lourd que l'air : mode des oiseaux.

Loi des plus logiques d'ailleurs, puisqu'elle présente la proportion inverse de la loi qui régit la navigation aquatique : le firmament, dans ses éléments, étant l'inverse de la mer et de la terre : Regardez en bas : terre, mers, fleuves, tendance à la solidification. Si les mers ne se congèlent pas dans nos régions, elles le font aux pôles.

En haut : tendance à la vaporisation ; et seulement à la vaporisation. Toute vapeur condensée ne pouvant rester dans les nues, retombant alors sous le joug de la pesanteur, tombant sur la terre, parce que la force *vitale* du liquide est insuffisante pour réagir contre la gravitation et contre l'obligation absolue de se soumettre à cette attraction voulue éprouvée par l'eau de descendre toujours, de s'engouffrer.

Chaque état de la matière réclame un mode de transport et de repos adéquat à sa constitution.

Seul, jusqu'à notre époque, l'oiseau — et avant lui le poisson ailé et l'insecte ailé — a résolu le problème de la lévitation personnelle; et dans sa constitution physique, résumant les efforts des individus des longs règnes qui le précédèrent, il est arrivé, non seulement à être le premier bipède, le premier maçon, le premier voyageur, le premier chantre, le premier omnivore, mais encore le premier aéronaute, montrant, avec moins de développement, tous les dons que l'homme possède ou devra certainement posséder, en une plénitude d'organisme physique et d'organisme intellectuel surtout, dont lui, oiseau, n'était que la pâle image.

Tous les mammifères dont l'oiseau commença l'ébauche dans la chauve-souris offrirent et une régression et une progression sur les dons inouïs de ce bipède ailé.

La masse corporelle des mammifères ayant dû se faire et plus abondante, et plus compacte, et plus massive, pour réaliser une plus grande complexité, réclama, — dès l'abord, — pour soutenir ces organes compliqués, une base présentant plus de surface et d'aplomb.

Les ailes ou bras des bipèdes se changèrent en deux autres pattes qui tombèrent sur la terre, touchèrent le sol, créant ces quadrupèdes qui — dans une filière progressive d'effort — devaient aboutir à l'homme, progression du bipède ; lequel homme, semblable à l'oiseau, peut contempler, la tête haute et fière, le firmament, les cieux ; se détachant du sol, par la position verticale de son être, moins encore que par la grandeur de ses aspirations ; et, devant sûrement et logiquement — par les premières qualités de l'oiseau reproduites et amplifiées — en arriver à posséder, à perfectionner le vol de ce vertébré ; ainsi qu'il en perfectionna les autres dons.

La bicyclette — premier instrument de développement du vol, suivi sans doute de mille autres agents de perfectibilité dans son ordre — paraît bien être un acheminement à la légèreté de notre individu, à la culture de sa fluidité, si j'osais m'exprimer ainsi.

Un heureux hasard vint confirmer ces observations, peu après mon intéressant entretien avec H. Rosny : assis sur une des places de Neuilly-sur-Seine, pour y prendre cinq minutes de repos, je vis un bicycliste prendre possession de sa machine, avec une ardeur telle, une légèreté telle que, sans exagération, il se maintint, dans le vide, durant quelques secondes... puis, il partit avec la rapidité d'une flèche. Je n'avais jamais contemplé, chez l'homme, une allure aussi aérienne.

Travail mystérieux de l'évolution qui sent, devant lui, l'éternité pour se compléter, se perfectionner, sans s'achever jamais !... *régressant* dans sa progression, afin de faire surgir — des milliers de siècles plus tard — tous ces dons ébauchés, dans un règne, amplifiés, augmentés, dans des proportions grandioses que les prémisses mêmes ne semblaient point annoncer.

Oui, nous retrouvons, chez l'oiseau, toutes les parties essentielles et constitutives de nos bras ; des divisions semblables ; humérus, radius, cubitus : bras, avant-bras, main, laquelle, chez lui, se réduit à un moignon. Cette finale simplement indiquée, puisqu'elle n'aura à appréhender les objets et à atteindre le tact, ce doigté prodigieux de l'homme, qu'après les milliards d'efforts de tous les genres des mammifères.

En observant, en suivant ce mouvement progressif qui cultiva notre toucher jusqu'à produire, avec lui, sur des instruments musicaux, les sons divins que nous en tirons, jusqu'à peindre les toiles de Raphaël, du Titien, jusqu'à sculpter ces chefs-d'œuvre de Canova, de Rodin... ; que sais-je encore ?... chefs-d'œuvre dont le

moignon de l'oiseau fut l'agent mécanique, en germe !... Est-ce vraiment un effort trop puissant pour notre organisme intellectuel que d'entrevoir la perfectibilité de nos organes, dans un plan de fluidité qui nous permettra — comme le condor des Andes — de nous élever — non pas, dès l'abord, certes .... mais, dans les siècles futurs — à 7,000 mètres de hauteur — comme la Frégate... Que dis-je, avec une envergure plus majestueuse, — proportionnelle à notre volume plus grand que celui de ces oiseaux, nous monterons à des altitudes vertigineuses que notre pensée ne peut chiffrer, que notre squelette ne paraît annoncer que lorsque nous analysons — dans leurs moindres détails et dans leur marche ascensionnelle — ces résultats merveilleux obtenus par des moyens très imparfaits dont la supériorité résidait — ainsi qu'elle réside maintenant — dans cette faculté latente du principe vital spirituel, de se perfectionner incessamment par le labeur, l'effort, le désir insatiable du *mieux,* du plus *beau,* du plus *grand.*

Donc, pour réaliser le vol : 1° Acquisition de la légèreté... Nous y travaillons, je viens de vous le démontrer... 2° Acquisition d'une respiration plus étendue devant s'exécuter dans toutes les parties du corps, comme chez l'oiseau, respiration que nos pores (1) possèdent déjà à un degré infime... qui devra augmenter d'intensité, pour que l'homme navigue dans l'air...

Acquisition d'une vue plus rapide... Tous plans développés par l'usage de la bicyclette.

Mais pour prouver que la race humaine semble indiquer, qu'ayant reproduit tous les avantages de l'oiseau, elle est appelée infailliblement à reproduire celui de ces avantages qui lui manque encore : le vol, il est intéressant de constater nos ressemblances amplifiées avec le premier bipède : nourriture, construction de maisons, instinct d'orientation et amour des voyages, soins d'éducation : danse, musique, chant, langage, etc...

Nourriture. — Dans la régression qui suivit l'oiseau, — en l'ordre des mammifères, — avant de se rapprocher de l'homme, nous voyons des espèces qui spécialisent leur alimentation. Les ruminants sont tous herbivores, sauf par le sel, minéral dont ils sont très friands, naturellement ou par éducation ; les pachydermes

(1) Dans une étude que je prépare, je démontrerai — par des remarques qui ne m'ont jamais trompé — qu'on peut lire le caractère, l'avancement de ses semblables dans les tissus de leur PEAU. Ces tissus étant une véritable mesure de la perfection morale !... mesure plus certaine que l'expression du visage, que l'expression du langage que l'homme apprit à contrôler, à falsifier.

sont herbivores et granivores : tous, produits végétaux... Ce n'est que dans les familles préludant l'homme que nous retrouvons des carnivores et des omnivores, comme les gallinacés qui ne spécialisent plus et se nourrissent d'herbes, de salades, de graines, de vers, d'insectes, de petits animaux, de chair. Mais remarquez que ces espèces bipèdes ne font pas que varier leur nourriture pour être les précurseurs de l'humanité, elles ont déjà perdu — en des proportions plus amples, — comme celles du dindon, — le vol audacieux d'autres individus de leur ordre. Je sais bien que les gallinacés, si près de la vie de l'homme, ne peuvent échapper à son pouvoir suggestif et que, par conséquent, nous ne pouvons guère les étudier dans leur nature *sui generis* : car, si nous pouvons les citer comme modèles de vigilance exercée sur leur progéniture, il nous est impossible de les suivre dans leur art de construction, du moment où nous leur fournissons le logement... Mais si nous sommes arrivés à les domestiquer et que nous ne l'ayons pas fait pour d'autres genres d'oiseaux, n'est-il pas logique d'en conclure que c'est parce que ces bipèdes avaient quelques dispositions à vivre l'existence telle que nous la leur avons faite.

Les gallinacés nous révèleraient donc plutôt l'homme actuel, tandis que l'aigle carnivore nous indiquerait le don futur du vol téméraire que l'homme atteindra fatalement un jour... En remarquant toujours que l'humanité — au point où elle en est — accumule le plus grand nombre des prérogatives non apparues sont sûrement, en elle, en un germe latent prouvé par le désir de cette humanité de les réaliser, prouvé pas les efforts qu'elle fait pour les atteindre ; par les hantises, les préoccupations qu'elle éprouve pour inventer de nouveaux moyens d'exécution capables de hâter l'apparition de ces prérogatives non obtenues.

Construction de maison. — Les mammifères — peut-être sous le poids de leur matière plus compacte que celle des oiseaux ? — ne nous présentent plus, dans leurs premiers échelons, la subtilité intellectuelle qui prépare un abri à la future famille.

Ils usent — pour y donner le jour à leurs enfants — des anfractuosités du roc, des cavernes, des replis du terrain, des cases naturelles. Ils utilisent donc, mais ne créent pas ; jusqu'à ce que l'homme vienne reprendre les idées et les plans ébauchés de l'oiseau : la maison de branchages, la maison en terre, en mortier, qui se métamorphosera en palais de marbre ou de fer, sous la poussée de la puissante envergure de ses dons intellectuels.

Et l'oiseau ne se contentera pas d'inaugurer l'abri dans sa structure seulement, il donnera encore, à la race humaine, la pensée du pittoresque obtenu par l'élévation : le nid perché sur l'arbre, perché maintenant sur les corniches de nos toits, est plus fréquent que le nid posé sur le sol. Et à ceux qui viendraient dire que le nid fut construit, par pur instinct, pour la protection des œufs que nécessitait l'incubation, on peut répondre que, sans doute, le nid fut une amélioration sur les œufs déposés sur une cavité du sol, — ce que plusieurs espèces font encore, — mais que cette amélioration fut cependant, chez ses premiers auteurs, une conception déjà très grande de la sécurité, du confort, et annonça aussi une série de pensées d'ordre déductif fort avancées : prévision de la famille future, des périls qu'elle pourrait courir, des avantages qu'elle pourrait trouver dans un nid. Puis, plan de construction de cet abri, choix des matériaux, assemblage de ces matériaux... que sais-je encore ?... Car on ne bâtit pas un nid, adéquat à ses besoins, sans songer à ce que l'on fait ; pas plus que nous ne construisons nos maisons sans penser à leur donner les qualités nécessaires à leur équilibre et à leur confort. J'admets pourtant que le sauvage et nos premiers ancêtres qui élevèrent des huttes et creusèrent des cavernes, y prirent autant de peine et de labeur que nous y en mettons... Plus, peut-être ?... Mais déployant, en leur travail, moins d'intelligence que nous le faisons, eurent un piteux résultat.

Échelle toujours graduée de la perfection : l'oiseau, le sauvage, l'homme civilisé sont les anneaux d'une chaîne magique dont chacun reproduit un progrès, un degré d'avancement... car, dans les mammifères, il nous faut arriver au castor, famille des rongeurs, pour retrouver l'art du maçon, perdu depuis l'oiseau ; pour voir enfin définitivement cet art apparaître, avec continuité, chez le singe et l'homme.

Instinct d'orientation. — L'oiseau déploie — à l'état libre — tant de grâce dans ses mouvements que — apprivoisé — nous ne lui avons jamais reconnu, comme nous l'avons fait pour les mammifères, la faculté de nous témoigner une tendresse intelligente, de nous accorder des caresses en retour des soins que nous lui prodiguons. Tous ses gestes, toutes ses inclinations de tête, les va et vient de sa queue, de son cou, toutes ces petites manières qui, chez d'autres espèces, chez l'enfant, chez la femme, sont le reflet d'une douce émotion de l'âme, ne nous représentent, chez lui, que les inflexions d'un corps gracieux ; parce que nous les remarquons

quand ce bipède — perché en liberté, sur un arbre, sur un mur — est pour un instant l'objet de notre étude. Mais parce que — jusqu'à présent — nous n'avons rien déduit de ses attitudes, cela veut-il dire que ces attitudes ne représentent pas un état émotionnel de son âme ? Ses attitudes ne sont-elles pas la traduction de sa joie, de son plaisir, des douceurs qu'il vient de goûter dans sa vie de famille entre époux et épouse, avec ses enfants, avec des camarades sympathiques ?

La lutte première de l'oiseau pour briser les barreaux de sa cage; son mouvement de ramassement sur lui-même, dans un coin ; puis son allégresse quand — habitué à sa prison — nous lui parlons, nous lui offrons ce qu'il aime : eau, salade, sucre, etc... ne seraient-ils pas des signes de ce qu'il éprouve ?

L'intelligence des oiseaux n'est point aussi nulle qu'il est convenu de le croire. Certes, elle est bien en-deçà de l'intelligence de quelques mammifères dont la mission paraît s'être circonscrite — en renonçant au développement de certains attributs des bipèdes — à employer la presque totalité de leur puissance à cultiver ou à perfectionner leur plan intellectuel !.. Mais si nous ne soupçonnons guère les oiseaux de posséder ce sens intellectuel qui traduit des émotions spiritualisées, comme je viens de le dire, ces animaux nous montrent cependant plusieurs manifestations de l'esprit que, par déviation de langage, nous nous obstinons, je ne sais pourquoi ... à nommer instinct. Ainsi cette sûreté d'orientation qui permet aux passereaux des voyages immenses sur des mers uniformes, impropres à offrir ces points de repère des continents : fleuves, lacs, collines, gorges, montagnes, tous dissemblables dans leur aspect... voyages qui seraient impossibles à l'habitant des campagnes, à l'ouvrier, je dirai même à la plupart des gens qui précédèrent la génération favorisée par la loi sur l'enseignement obligatoire ; parce que ces personnes perdraient mille fois leur route; parce que la plupart d'entre elles ne sauraient pas même en tracer l'itinéraire sans le secours d'un indicateur.

Quelle mémoire pour chiffrer la distance ! pour mesurer la force à ménager, à prodiguer devant une mer à traverser !... pour retrouver les haltes de repos, les magasins de provisions !... que sais-je !... Quelles remarques climatériques judicieuses pour ne point se tromper sur la marche des saisons : non pas aidé par un calendrier qui en établit, d'une façon mathématique, le commencement d'après le passage du soleil aux deux tropiques et à l'équateur, mais

par la prévision anticipée des éléments vrais et effectifs qui caractérisent les saisons : chaleur, fraîcheur, froid, période de germination, période de croissance, de réalisation, de mort. *Tous éléments* dont la venue est plus ou moins hâtive et ne revient point régulièrement à la date qui semblerait vouloir leur arrivée. Et, dans cet ordre de la divination que de signes avant-coureurs de l'orage, de la tempête, du beau temps, ne pourrions-nous pas recueillir chez les oiseaux ? Signes bien plus exacts, bien plus sûrs, que ne le sont les indications fournies par nos instruments de précision : baromètre, thermomètre.

Puis quelle perspicacité dans le choix des individus éclaireurs, sur lesquels reposera cette responsabilité de ne point compromettre, de ne point induire en erreur la communauté des intérêts, le bien-être de milliers d'émigrants !...

Quel est le chef qui fait, sans se tromper, ces élections des *Responsables ?* Est-il unique ? Est-ce, au contraire, par suffrage universel que la mission est confiée ou imposée ? Qui dirige ensuite la migration ? Qui guide les inexpérimentés ?... ces voyageurs qui fendent, pour la première fois, les nuages du nord de la France en Afrique.

Résultats merveilleux et mystérieux qui ont leur principe logique ; car, nul effet sans cause. J'ajouterai même : sans sa cause animée, sans sa cause intelligente. Cause émanant toujours de l'auteur de l'acte ; cause appelant toujours une réalisation conséquente de cet acte, dans sa fin finale ; avec toutes les péripéties malheureuses ou heureuses que lui crée un parcours au milieu d'autres actions générées avant, pendant ou après lui : péripéties qui font dévier la trajectoire de sa voie ordinaire !...

En face de ces façons d'agir si développées de l'oiseau, ne sommes-nous pas stupides de lui refuser les dons intellectuels ? N'est-ce point une partialité orgueilleuse et enfantine de monopoliser l'intellligence en notre faveur exclusive !

Décision humaine qui, du reste, ne change et ne changera jamais rien à la réalité des avantages possédés par l'oiseau, qui ne sont, je le répète, qu'un faible prélude des qualités de l'homme.

Soins d'éducation. — L'oiseau enfin nous révèle un état de civilisation dont nous ne rencontrerons le haut degré d'élévation que dans le dernier des échelons des mammifères : l'homme.

En effet, dans tous les autres ordres du genre auquel nous appartenons : carnassiers, ruminants, pachydermes, etc., — excepté quelques rongeurs, — le père n'est père que dans l'acte créateur.

Cet acte consommé, il abandonne son épouse et ignore, à jamais, ses enfants : nulle famille, même pendant quelques jours, quelques semaines, quelques mois...

L'oiseau mâle, au contraire, aide sa femelle à construire l'habitation future des petits. Durant la période d'incubation, — dans plusieurs espèces, — ou il lui apporte sa nourriture ou il couve les œufs pendant qu'elle va la chercher.

Bien plus, tous les deux — le père sans erreur sur sa paternité — partagent les soins d'éducation qui répondent sciemment au milieu où leur progéniture devra déployer son champ d'actions. Sans doute, — à ce qu'il nous paraît ostensiblement, — l'éducation achevée, les liens de famille se desserrent. Mais ils existèrent au moins durant quelque temps : germes, embryons de l'état social que l'homme a organisé d'une manière bonne et intelligente, répondant au degré supérieur d'un organisme perfectionné, répondant à l'acquis de ces nombreux mammifères qui — le précédant — frayèrent, en lui, l'expansion, la dilatation de toutes les prémisses entrevues dans le bipède. Prémisses tenues en état latent chez les mammifères inférieurs, soit par voie forcée de régression, soit par voie obligatoire d'une progression amenée — quoique cela semble étrange — par cette régression elle-même qui, tout en n'utilisant, en vertu de la supériorité de certains organes spéciaux — qu'une partie des qualités totales du bipède, exagère, amplifie cette partie afin d'en augmenter les effets objectifs ; pour concentrer, en un mot, toute la force active sur un ou quelques-uns des dons de l'oiseau ; avant de s'appliquer à en modifier, à en perfectionner cette totalité : *Culture générale* qui ne sera que subséquente à un perfectionnement de la spécialité.

Qui n'a assisté quelquefois aux essais de vol des petits oiseaux ? Qui n'a pas alors entendu les cris particuliers du père et de la mère ? Sons pleins d'alarme, d'anxiété, et certainement de conseil et d'approbation.

Chez les bipèdes, la transmission du savoir, de l'expérience, est donc faite comme chez l'homme, au moyen d'un langage à inflexions nombreuses et différentes ; toutes, la plupart du temps, très musicales, très agréables.

L'espace trop restreint de cette étude — qui pourrait si l'on désirait s'étendre, faire le sujet de volumes et embrasser tous les êtres : animaux, végétaux, minéraux — ne me permet pas de citer beaucoup d'exemples, afin de confirmer par des faits ces hypothèses....

Je désire seulement indiquer ici une méthode de recherches qui se montrera toujours féconde en aperçus réels, venant affirmer ces déductions. Chacun de nous a — dans ses propres remarques sur les animaux qu'il côtoie — des filons merveilleux qu'il n'a qu'à exploiter sans parti pris, avec la volonté de voir ce qui *est* réellement; et rien que ce qui est...

Les conclusions, dans ce cas, naîtront sans efforts, porteront le cachet de la vérité et d'une science dépouillée de préjugés.

Il ne faut pas que l'*axiome* se formule pour la cause à défendre ; car, alors, la cause devrait se plier au moule, ce qui serait absurde puisque, ainsi, on atrophierait la cause... C'est la cause qui doit inspirer, façonner l'axiome : celui-ci prenant, de cette manière, toute l'ampleur et la forme de la cause qui reste intacte dans sa structure première, dans son essence et dans les conséquences tirées de cette structure, de cette essence.

Pourtant, avant de terminer ces réflexions et avant d'en venir à ce talent si prodigieux de l'oiseau : le chant, talent qui va me fournir un travail sur le son, il ne me faut pas omettre le trait caractéristique de quelques échassiers — genre flamants — qui possèdent d'élégantes notions de danse.

Dans un de mes voyages, en Roumanie, une après-midi d'été, par un temps très nuageux, je vis des échassiers élevés dans la cour de la maison où je résidais. A un certain moment, ils se mirent à former des quadrilles de 4, de 8 individus. Ceux de quatre, parfaitement distincts : des chassés-croisés, des avant-un, des avant-deux des plus réussis, après lesquels, durant un court instant, les quatre oiseaux reprenaient leur place, dans l'un des quatre coins du carré qu'ils formaient. Je ne pouvais en croire mes yeux ; j'appelai mes hôtes pour m'expliquer ce que je considérais alors comme un phénomène de savoir acquis par un enseignement humain. Mon étonnement s'accrut lorsqu'on m'apprit que ces danses savantes, dont nos jeunes filles et nos jeunes gens ne doivent la perfection qu'à l'étude pratique et à la démonstration d'un professeur habile, étaient naturelles à ces oiseaux ; en ce sens que leur mode ne fut point communiqué à ces flamants par une culture à eux imposée par l'homme.

Mes hôtes ajoutèrent que ces échassiers ne dansaient de la sorte qu'avant l'orage... durant ces grandes commotions qui précèdent la tempête, ou dans cette lourdeur atmosphérique, pleine d'électricité, qui en est l'avant-coureur.

Conclusions. — Nous retrouvons donc positivement, chez l'oiseau, en germes très avancés, très visibles, tous ces dons, toutes ces qualités qui, avec l'homme, charment les peuples civilisés.

I. *Nourriture omnivore* entretenant, chez l'espèce qui en use, tous les liens primitifs de cette espèce, avec la chaîne des choses et des êtres antérieurs dont elle peut alors — mieux que l'espèce exclusive dans ses goûts — reproduire la totalité des effets, par conséquent la totalité des qualités, jusqu'à ce que saturés des premiers éléments minéraux, végétaux, ses individus tendent à les éliminer sous forme simple, puisqu'ils en retrouvent l'essence dans une nourriture animale provenant d'un ordre supérieur.

II. *Construction de l'habitation.* — En faisant ces remarques judicieuses que l'oiseau — notre précurseur en cette matière comme en tant d'autres — emploie et les branchages et le mortier; que l'oiseau, après nous avoir montré la sécurité des gîtes souterrains, des cavernes, nous montra la beauté des hauteurs, de la vue, — plaçant son nid sur des arbrisseaux d'abord, sur des arbres élevés et jusqu'au faîte des maisons.

III. *Instinct d'orientation.* — Les oiseaux, par leurs notions géographiques, leurs connaissances climatériques, leur mémoire étonnante, offrent un degré intellectuel que l'homme est bien loin d'avoir atteint. En leurs dons intellectuels, — cultivés à un point inouï, — les oiseaux nous préparent non à ce que nous sommes présentement, mais à ce que nous devons être un jour.

Par leur vision rapide, leur vol audacieux, ces bipèdes pronostiquent également un degré de perfectibilité de nos organes que les adversaires de l'évolution essayeront de nier ; tandis que les partisans de l'évolution pressentiront ce degré et le verront arriver à une supériorité idéale qui illuminera leur route du tableau de toutes les jouissances qu'ils sont appelés à se donner, qu'ils sont aptes à acquérir.

Quoique les études géographiques aient fait — depuis un quart de siècle — des progrès immenses, nos géographes eux-mêmes, qui sauraient à peu près — dans leur chambre — voyager à vol d'oiseau, en face d'une carte, ou par mémoire d'une carte apprise, seraient incapables d'exécuter — telle qu'ils l'avaient conçue — une exploration réelle au centre de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique, et peut-être de l'Europe ... Ils rencontreraient sûrement des obstacles — non anticipés — qui les arrêteraient au moins momentanément, et qu'ils vaincraient sans doute avec moins d'éner-

gie et de savoir que ne le font les oiseaux migrateurs .... Ils présumeraient davantage de leurs forces que ne le font les passereaux.

Il est raconté par des naturalistes que, avant le départ des cigognes, ces oiseaux tiennent un sérieux conciliabule médical :

Une revision militaire. — Les cigognes jugées trop faibles pour fournir la route sont sacrifiées par cette assemblée, et tuées.

Puis, l'holocauste achevé, les voyageuses — cruelles dans leur positivisme éclairé — forment en volant un V... ; les plus fortes, placées à l'avant pour couper le vent, comme le font les entraîneurs dans les courses des bicyclistes.

Que de raisonnement froid !... que d'exécution logique dans ces cerveaux que nous qualifions d'ineptes... Il y a plus même dans ces mesures : un sentiment humanitaire, en germe, s'y révèle : l'idée spartiate de ne point laisser souffrir un être faible, lorsqu'on ne possède aucun moyen de le fortifier, de l'aider à vaincre les dangers de l'existence.

Si l'idéal de bonté de notre époque protège le faible, c'est que toutes nos connaissances intellectuelles, morales, scientifiques, nous ont appris la manière de le rendre plus fort.

Toute race, toute société qui commence, doit sacrifier l'individu à la totalité.

Toute race, toute société qui s'affirme, qui vieillit, a pour devoir de faire émerger l'individualité la plus infime du milieu de la totalité. La puissance, l'extension de cette totalité s'augmentant, suivant les lois des calculs proportionnels, à chaque nouvel être fortifié et actif.

IV. *Soins d'éducation.* — Les petits des mammifères, par leur régression progressive sur les oiseaux, ayant — en vertu d'un organisme nouveau plus complexe, mais plus matériel — réclamé une assise très solide, se sont penchés vers le sol ; et, dans une plénitude d'équilibre corporel, ont marché sur quatre pattes. Cet équilibre, si certain par lui-même, ne nécessita plus une éducation attentive de la part des parents.

Aussi, dans cet ordre, les soins d'éducation sont-ils moins anxieux, moins apparents que chez les oiseaux... Certes, il y a toujours transmission des règles qui président aux aptitudes propres des espèces : choix des herbes nécessaires à la santé, pour les herbivores... — dont quelques individus se trompent cependant : telles les vaches qui, en mangeant du sainfoin, se gonflent à en mourir... ; — chasse aux souris, aux rats, pour les chats... etc. etc.

Mais plus de leçons de vol, plus de leçons de langage, de danse, de chant... La régression — nonobstant le progrès — est complète... L'organisme des mammifères se perfectionne alors pour en arriver à l'homme ; et, pour atteindre, chez lui, une puissance plus grande dans l'exécution du langage, de la danse, de la musique, et sûrement — par conséquent — du vol, un peu plus tard. Mais, en attendant, les animaux — premiers échelons des mammifères — ne retiendront de ces talents : ornements et charme des nations civilisées, qu'un élément latent capable d'empêcher la perte de ces attributs, jusqu'à ce qu'une matière plus éthérée — façonnée par des milliards d'êtres et d'efforts — permette à ces talents une réapparition amplifiée objective.

N'est-il pas admirable dans sa logique, dans sa force, dans ses moyens, dans sa marche ascensionnelle, — quelque régressive soit-elle, en apparence, — ce mode qui nous pousse, à travers l'*Éternité*, vers le plus *grand,* le plus *beau*, le plus *parfait* ?

L. D'ERVIEUX.

La Pouletterie, 23 [illegible] 1896.

UNE APPARITION

« *Omnia jam fient, fieri quæ posse negabam* »

CHER MONSIEUR DELANNE,

On ne saurait trop louer le zèle et le courage avec lequel vous vous empressez d'insérer dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme* les faits singuliers et extraordinaires, qui vous sont signalés des cinq parties du monde. Il faut avoir du courage pour tenir ferme contre les adversaires du spiritisme, qui s'acharnent à qui mieux mieux à combattre notre doctrine.

Cependant le spiritisme progresse, au grand désespoir de ceux-là qui le considèrent comme le produit d'une vive imagination et une sorte de folie. Les rapports entre le monde visible et le monde invisible sont un fait aussi indéniable que l'électricité, la lumière,

la vapeur, le magnétisme, etc. Et comme nos adversaires ne manquent pas de nous adresser les épithètes de « visionnaires, hallucinés, charlatans, estropiés du cerveau », nous leur ferons observer que de tous temps les grandes découvertes telles que : l'électricité, la vapeur, etc., ont eu pour premier résultat de valoir à leurs partisans l'accusation de charlatanisme et de folie.

Des faits spirites sont cependant d'une évidence telle qu'il est impossible, à toute personne de bonne foi, de les nier. La philosophie spirite n'est pas une croyance fermée ; ouverte à tous les chercheurs par le fait brutal, cette science nouvelle contrarie les matérialistes et les personnes de parti pris. Cinq millions d'investigateurs, répandus sur notre globe, n'ajoutent foi qu'à ce que leur indiquent leur sagesse, leurs études, l'intuition et le haut savoir ; dans leurs rangs il y a non seulement des gens modestes, des simples d'esprit, mais il y a aussi des hommes qui raisonnent, qui expérimentent, qui discutent : des astronomes, des mathématiciens, des littérateurs, des médecins, des artistes, etc. — La tendance de leur doctrine est de faire croire celui qui doute, de relever celui qui est abattu, de donner les plus grandes consolations et les plus suprêmes espérances ; elle tend à transformer le désespoir en tranquillité, l'égoïsme en charité, l'orgueil en humilité, les vices en vertus. Elle tend ensuite à procurer à l'humanité la plus grande tolérance pour fusionner toutes les écoles et toutes les religions sous les grands principes de l'existence de Dieu, de la vie d'outre-tombe, du progrès infini et des vies successives par la réincarnation.

Quant à l'activité du spiritisme en faveur du salut des Esprits tombés, il a pour but de développer moralement ces Esprits, de telle sorte qu'ils puissent s'affranchir de leurs imperfections et rétablir leurs rapports d'amour avec Dieu.

Toutes les religions se basent sur deux *principes fondamentaux :* l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Sur ces deux points elles ont établi leur théologie et leurs dogmes. Cependant, au XIXe siècle, on est plus sceptique que jamais, et cela provient de ce que les religions ont toujours imposé et jamais démontré. Cela suffisait au moyen âge, mais ne suffit pas à notre siècle de progrès. Avec ce grand progrès, la foi aveugle s'est perdue. La doctrine spirite fondée par Allan Kardec arrive donc à son heure, non seulement pour imposer ces deux principes fondamentaux, mais pour en démontrer la vérité inéluctable au moyen de communication avec ceux qui nous ont devancés dans l'au-delà.

Je vais terminer ces préliminaires par le récit d'une manifestation d'outre-tombe, qui, selon moi, ne manque pas d'intérêt. Bien que je ne l'aie point vue de mes propres yeux, je puis en garantir l'authenticité. La personne dont je tiens ces détails est Mme la comtesse Elise Dzieduszycka, née comtesse Choloniewska, grande amie de ma femme, sérieuse, respectable, honorée, et qui se garderait bien, vu la considération dont elle jouit, d'inventer une pareille histoire. — Ce récit de la comtesse Dzieduszycka a été reproduit par M. le comte Henri Rzewuski, dans son œuvre intitulée : *Laskai przeznaczenie*.

« A la fin du mois de février 1791, l'un de ces jours où il y a chasse-neiges et vents qui vous donnent une idée du chaos dans lequel le monde se trouvait avant que l'Être-Suprême ait dit son dernier mot, au château de Janow (Podolie) deux jeunes femmes se faisaient des adieux sincères dans un vestibule. La plus âgée était Mme la comtesse Choloniewska, la plus jeune Mme Grocholska, nièce du mari de la première. Mme Grocholska, après plusieurs tendres baisers, avait pris place dans un traîneau. Entourée de fourrures, elle regardait avec étonnement sa tante, qui versait des larmes amères en prenant congé d'elle et qui lui posait sur les genoux une cassette en bois d'ébène, avec des ornements d'ivoire.

« Ma chère Ursule, lui dit-elle, je te donne cette cassette en « souvenir, tu y trouveras des galons d'or à filer, puisque c'est ton « occupation favorite. Mais chaque fois que tu prendras en main « cet ouvrage, n'oublie pas de dire une prière pour le repos de mon « âme. »

« Un tendre regard fut échangé, entre la tante et la nièce, comme un reproche amical de cette dernière. — Le traîneau disparut.

« Il faut le savoir, Mme la comtesse Choloniewska avait un caractère sérieux, sentimental et mélancolique. Son mari était absent et sa nièce était venue la distraire pour quelques temps. Après le départ de Mme Grocholska, la comtesse passa la journée avec ses enfants (dont l'un était le grand-père de la comtesse Elise Dzieduszycka, de qui je tiens ce récit). Mais ni les jeux des enfants, ni aucune distraction ne fut en état de la distraire, tellement elle était obsédée par l'idée qu'elle ne verrait jamais son mari de son vivant.

« A l'heure où d'habitude les enfants se couchaient, elle les déshabilla elle-même, les embrassa et, les voyant endormis, elle resta longtemps auprès d'eux, comme si elle craignait de s'en

séparer. A neuf heures du soir, seule au château, de temps en temps un domestique traversait les salles et les corridors en silence ; la plupart d'entre eux avaient quitté le château pour affaires personnelles. Une seule personne, le frère du comte Choloniewski, était continuellement en mouvement. Ce fut un moine érudit, mais il avait perdu la raison ; actuellement un pareil malheureux eût été placé dans une maison d'aliénés, mais alors on préférait les avoir chez soi, en famille, pour les entourer de soins, qui pouvaient adoucir leur triste position.

« Après avoir fait coucher ses enfants, la comtesse entra dans sa chambre à coucher et vit, dans le long corridor, le pauvre aliéné toujours causant en l'air. A dix heures, se sentant inquiète et fatiguée, elle voulut se reposer, ôta sa robe, mit un long peignoir blanc. Dans la cheminée flambait un grand feu devant lequel elle s'assit et se mit à réciter ses prières du soir. Tout à coup, elle eut soif et envoya sa femme de chambre chercher de l'eau. La comtesse était seule, son beau-frère l'aliéné se trouvait dans la chambre voisine de la sienne ; à peine quelques minutes passées, l'aliéné entendit des cris et vit sa belle-sœur toute en flammes. Elle s'approchait de lui. Effrayé de ce terrible spectacle, l'aliéné poussa la malheureuse comtesse dans sa chambre, ferma la porte à clef, prit la clef dans sa poche et s'esquiva. Un instant après arriva la femme de chambre qui trouva la porte fermée ; elle entendit d'horribles plaintes et vit, par le trou de la serrure, la chambre en flammes. A ses cris tout le monde accourut ; on força la porte et on trouva, parmi les décombres des meubles brûlés, le cadavre carbonisé de la pauvre comtesse Choloniewska.

« Mme Grocholska se trouvait déjà dans son château de Pietniczany (Podolie, district Winnica), et le lendemain de son arrivée elle se mit à effiler les galons que sa tante lui avait donnés. A peine les eut-elle pris en main, qu'elle entendit un bruit singulier dans sa chambre. Quel fut son étonnement lorsqu'elle vit sa tante, la comtesse Choloniewska, devant elle ; son premier mouvement fut de se lever, de se jeter au cou de cette dernière, et son étonnement fut au comble lorsqu'elle s'aperçut que c'était une apparition. Elle voulut se persuader que c'était une hallucination, mais l'apparition se trouvait toujours immobile, devant elle, la regardant d'un air triste. Enfin elle eut tellement peur qu'elle poussa de grands cris et appela ses servantes. L'apparition disparut. Mme Grocholska, toute tremblante, raconta à ses servantes ce qu'elle venait de voir ; peu

à peu elle se tranquillisa, et les servantes la laissèrent seule, sur sa demande. A peine les servantes sorties, le spectre de la comtesse Choloniewska reparut à nouveau. Alors seulement il lui vint à l'idée que la comtesse, en lui donnant les galons, lui avait demandé une prière pour le repos de son âme. Elle comprit, se mit à réciter les prières pour les morts, et l'apparition disparut en lui adressant des signes de remerciement.

« Ce fait avait lieu à dix heures du matin, et le soir du même jour l'intendant du comte Choloniewski fit savoir à Mme Grocholska, avec tous les détails, le malheur qui avait frappé son maître absent. »

Je m'abstiendrai de tout commentaire sur le fait très authentique rapporté ci-dessus. Je demanderai aux adversaires du spiritisme s'il est possible de l'expliquer sans la croyance en l'immortalité de l'âme et sans le secours de la doctrine spirite.

Mais laissons dire ces messieurs, et passons outre. Leurs critiques et leurs dénégations n'empêcheront pas la vérité d'être la vérité, purement et simplement.

Recevez, cher Monsieur Delanne, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Votre F. E. S.

JOSEPH DE KRONHELM.

Czeczelowka, le 10 août 1896.

LE SONGE D'ATTILA

Partout sur la plaine, des foyers allumés flambaient dans l'obscurité, sous un ciel bas et lourd, voilé de nuages qui semblaient s'appesantir tout entiers sur les points brillants entourés de nombreuses silhouettes noires, aux contours embrasés ; les hommes, es chevaux, les harnais, les chariots se plaquaient de reflets fauves, métalliques et changeants. De chaque foyer, isolément, montait un murmure de voix, des chocs d'armes, des craquements de bûches, qui, s'élevant, flottaient alors en une seule vaste rumeur, dans les airs envahis par des tourbillons de fumée.

Une frayeur faisait battre les cœurs de ces milliers d'hommes

réunis au camp ; une expression d'épouvante crispait leurs visages rudes qui, tous, étaient tournés vers une tente dressée sur un tertre et veillée par des gardes, dont les formes, cachées sous d'épaisses peaux de bêtes, se mouvaient cà et là, dans l'ombre, en silence et vivement.

Derrière les rideaux de cuir de la tente, étendu sur une gigantesque fourrure d'ours, agonisait leur chef, le maître absolu de la multitude qui grouillait au loin ; le cerveau qui disposait de cette masse inconsciente et puissante.

Le nom de ce chef, répété de bouche en bouche avec des accents de haine et d'effroi, en Orient, en Germanie, dans les Gaules et jusqn'au pays Maure, symbolisait la guerre, le pillage, l'incendie, la charge impétueuse, foudroyante d'un peuple de barbares, commandé par le plus redoutable d'entre eux, Attila, leur despote, leur souverain.

Le roi des Huns se mourait, attaqué par un mal inconnu.

Depuis le matin, secoué de convulsions tétaniques, il remplissait sa tente de cris aigus, de soupirs, de malédictions ; il arrachait de ses doigts contractés des poignées de sa longue barbe noire ; il se traînait tout nu sur le sol humide, puis retombait épuisé, tranquille pour quelques instants, sur sa couche où il restait les yeux fermés, comme s'il était déjà mort. Un grand molosse jaune, aux crocs saillants, était couché près de lui et gémissait sourdement. Une lampe romaine posée à terre, dans un coin, éclairait à peine, d'en bas, la grossière étoffe brune qui abritait le roi.

Le roi dormait. Et tenaillé par la fièvre, il avait, tout en dormant, des visions, des accès de délire.

Il était sur une plage. Il apercevait, dans le lointain, des volcans en éruption, et, à mesure qu'il avançait, les volcans se multipliaient, grandissaient, surgissaient du sol, s'élançant l'un après l'autre dans les airs ; se rejoignaient, se liaient en un cercle infini de puissantes montagnes à crête de feu. Des torrents de flammes jaillissaient de toutes les cimes, frappaient la face obscurcie du ciel et retombaient en tourbillonnant. Des nuées opaques, des averses de cendre éclairées par des gerbes incandescentes ; des passages stridents ; d'énormes masses pierreuses projetées dans l'espace et s'entrechoquant entre elles ; des fleuves de laves en fusion, creusant, par milliers, à grands flots rouges, les flancs blessés des montagnes, se mêlaient, se heurtaient en un chaos... Et les peuples épouvantés avaient fui. Aucun être n'ajoutait sa plainte aux convulsions des éléments. Une solitude astrale régnait partout. Seul, debout aux milieu des volcans révoltés, orgueilleusement calme, le roi des Huns restait immobile, un fier sourire aux lèvres. De violentes secousses, des

coups de foudre brusques et précipités, de longs roulements, des bruits formidables retentissaient dans les profondeurs des cratères, comme si d'immenses blocs planétaires, détachés des mondes en mouvement, s'enroulaient dans le vide et frappaient tous ensemble, volant en éclats, d'impassibles rocs de granit.

Et le roi, souriant, serra les poings.

Place à la force, dit-il, place à la force, maîtresse du monde !

Place au consolateur des malheureux, au conquérant des âmes ! murmura une voix grave.

Aussitôt les montagnes s'écartèrent, le ciel resplendit, les volcans rentrèrent leurs flammes ; les peuples apparurent agenouillés à l'entrée de la vallée. Dans la vaste étendue, sur le sol bouleversé au milieu des masses de lave fracturées et noircies, se dressait une pâle figure vêtue d'une simple tunique blanche.

Elle avança vers Attila.

« Qui es-tu ? hurla-t-il, va t'en ! »

L'ombre claire glissait toujours. Elle surgit devant le roi, majestueuse, dominante, écrasante.

« Arrière ! dit-elle, arrière ! La force brutale sera brisée quand elle aura rempli son rôle. L'amour succèdera à la haine, la fraternité à l'esclavage. Une ère nouvelle se prépare : à côté de la douleur on verra désormais la pitié et la charité. On verra la justice !

— Va-t-en ! Je suis la force, la force dominatrice... Les hommes répètent mon cri de guerre. Les empereurs m'apportent humblement de l'or, rançon du faible, hommage au puissant. On tremble devant moi, je foule les cadavres, je démolis les remparts, je brûle les villes. Je suis le maître. Va-t-en !

— Courbe la tête, ô roi, courbe-la, bien bas, dans la poussière... De tes lèvres révoltées qu'il sorte une prière... De ton cœur fermé qu'il monte une larme de regret, une larme d'amour... et tu seras encore pardonné.

— Va-t-en, va-t-en ! »

Et Attila, écumant de colère, bondit, le fouet levé, vers l'ombre blanche. Un hurlement de molosse réveilla le roi. Frissonnant de tout son corps, il se souleva sur un coude, et reconnut sa tente où la lampe projetait une maigre lueur jaunâtre. On entendait, au dehors, les pas traînants des sentinelles, et des murmures arrivaient du camp par larges flots réguliers.

Il frappa dans ses mains. Un serviteur entra.

« Qu'on fasse venir les chefs de hordes et les conjurateurs ! ordonna-t-il en haletant.

Instantanément, l'étroit enclos se remplit d'hommes aux traits

énergiques et farouches, aux visages durs, aux mains nerveuses.

Les sorciers entourèrent la couche, et, les bras étendus sur le roi qui était retombé en arrière, épuisé, mais qui fixait sur eux, de ses yeux étincelants, un regard rempli de la conscience de son terrible pouvoir, ils entonnèrent sourdement la grande évocation au Dieu Wodan. Leurs longs cheveux couvraient leurs figures ; à chaque mouvement de leurs bras qui traçaient des cercles au-dessus du mourant, les colliers d'ossements qu'ils avaient sur la poitrine claquaient avec des sons de grelots. Le chien continuait à gémir. Les chefs de hordes se groupaient tout au fond, attendant anxieusement les ordres du maître.

Brusquement, celui-ci se releva. Il se tint debout. Il chancela, mais s'accrocha d'une main aux cordages de la tente, tandis qu'il ramassait d'un geste saccadé, autour de son corps nu, les plis de sa lourde fourrure.

Vivement reculés, les sorciers interrompirent leur chant.

Je vous ai appelés, ô mes conjurateurs, ô mes chefs de hordes, dit Attila d'une voix rauque, parce que je veux, cette nuit même, célébrer mes noces avec la fille d'Aquilée. Qu'on me l'amène. Faites raviver les feux, rôtir les bœufs et couler les boissons fortes. Qu'on mange et qu'on boive dans tout le camp. Aujourd'hui l'orgie, les plaisirs, demain la bataille, le sang.

Une acclamation, se propageant au loin, grondant ainsi que des rugissements de fauves, accueillit ces paroles.

Brutalement poussée par les hommes armés de piques, une jeune femme fut jetée par eux aux pieds du roi. Elle tomba à genoux.

« Lève-toi ! » dit Attila, saisissant sa main.

Il était livide. Les mots sifflaient entre ses lèvres comme des gouttes d'eau sur un morceau de fer rouge ; son grand corps oscillait ainsi qu'une tour secouée par l'ouragan.

« Lève-toi ! J'ai tué ton père, j'ai tué ta mère, et leurs cadavres ont craqué dans les flammes. Je suis la Force : tout plie à mon ombre. Mais toi, jeune fille, tu n'as rien à craindre de moi. Tu es belle. Je te veux. Réjouis-toi : je t'aime... »

Une convulsion le saisit. Sa dernière phrase s'éteignit dans un hurlement de douleur ; il s'abattit à terre, ramassé sur lui-même, les dents incrustées dans sa main saignante, et cria, cria longtemps, se débattant au milieu des hommes silencieux et atterrés. Puis, insensiblement, ses membres détendus s'affaissèrent, et il resta immobile, les yeux fixes, hagards, pleins d'une inexprimable intensité d'épouvante.

Là, tout près, une forme lumineuse, d'abord vague, mais se matérialisant peu à peu, avait surgi à ses côtés.

« Va-t-en ! » murmura Attila, les dents serrées avec un geste de menace.

« Le roi va mourir, dit l'un des sorciers, sortez tous ! »

La tente se vida aussitôt. Seule, la jeune captive, prise comme par une ceinture de fer dans l'étreinte raidie du maître, était tombée sur lui et subissait toute pantelante, presque évanouie, les soubresauts qui le secouaient. Les conjurateurs reformant leur cercle, les bras étendus, reprirent, de leurs voix plaintives, l'évocation à

Wodan, tandis que leur souverain, poursuivi par l'obsession, se débattait contre le fantôme de son rêve.

Il le voyait, là, devant lui, superbe de grandeur, divin par l'irrésistible autorité rayonnant sur ses traits calmes.

« Courbe la tête, ô roi, courbe-la bien bas, dans la poussière. Ton règne est passé. La tyrannie et la force brutale n'ont qu'une existence éphémère. L'idée seule est immortelle.

— Ignores-tu mon nom ? s'écria Attila. Sais-tu qui je suis ? Je suis le Fléau de Dieu !

— Courbe la tête, ô roi, courbe-la bien bas, dans la poussière. Tes péchés, ton orgueil te condamnent. Mais la pitié veille, tu peux être pardonné.

— Qui es-tu ? exclama le roi, se relevant d'une secousse, les yeux égarés, le visage décomposé. Qui es-tu ? Parle. »

L'apparition se pencha vers lui avec un sourire tendre.

« Je suis le conquérant des âmes, le frère de ceux qui souffrent, l'incarnation de l'idée, Jésus de Nazareth. »

Attila, secoué par un spasme suprême, l'écume à la bouche, écarta les bras et tomba en arrière.

« Le roi est mort ! » dit un conjurateur à la porte de la tente.

Une lamentation, pareille à la soudaine poussée des vagues sur une plage, monta de la multitude, mais s'atténua bientôt, assourdie par la mélopée funèbre et farouche qu'entonnèrent, de leurs voix puissantes, les sorciers qui veillaient le roi des Huns, dont les yeux vitreux restaient largement ouverts, épouvantés.

J. DE LALLENAY.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

PHÉNOMÈNES OBTENUS AU GROUPE AMITIÉ DE LYON

(Suite)

Ce soir-là, nous avions fait, le médium et moi, des efforts énormes, mais qui semblaient devoir rester infructueux, pour obtenir un bouquet que Mlle Louise nous disait voir devant elle. Nous étions harassés, lorsqu'elle me dit : « C'est assez; magnétisez nos amis : nous aurons peut-être ces fleurs à la fin de la séance. » Je suivis ce conseil, mais à la fin de la soirée, voyant le médium un peu éprouvé

par la déperdition des fluides du début, je réveillai Mlle Louise sans chercher à obtenir la matérialisation des fleurs entrevues.

Je me mis alors en devoir de magnétiser de l'eau qui se trouvait dans des flacons et qui était destinée à chacun des assistants. Lorsque j'eus fini, je montrai aux personnes présentes la bouteille destinée à ma femme et dans laquelle le magnétisme avait produit des myriades de globules d'air qui y tournoyaient en tous sens. Nous étions tous groupés devant une lampe pour les observer, lorsqu'une force intuitive et puissante me poussa à dire impérieusement à Mlle Louise : « Le bouquet est là, ramassez-le. » Chacun, à l'instant, se pencha pour le voir à l'endroit indiqué. « Il n'y en a point, dit ma femme, qui cherchait, la lampe à la main. — Mais si, répondit Mlle Louise. Oh ! oui, le voilà... » Personne pourtant ne l'apercevait. Nous la vîmes alors se baisser, prendre quelque chose dans le vide et se relever tenant à la main le bouquet qui s'était matérialisé lorsqu'elle l'avait saisi. Il était formé de *cinq roses de Provins* splendides, réunies ensemble par un petit lien de jonc.

Le médium alors était réveillé ; mais, lorsqu'il se redressa tenant le bouquet, un sommeil spontané se produisit, et son corps en entier tomba en catalepsie. Je fis promptement cesser cet état et, par quelques passes et des insufflations magnétiques, je rétablis l'équilibre.

« Quelle cause, dis-je alors au médium, produit cet état cataleptique ? — C'est la déperdition des fluides vitaux nécessaires au travail de la matérialisation ; plus j'en dépense brusquement, plus la contracture est générale, et, si vous n'étiez pas là pour m'aider à rétablir l'équilibre, je ne pourrais pas obtenir seule de tels résultats, ou ma santé en serait fortement altérée. Pour arriver à la production de ces phénomènes, j'ai besoin non seulement d'une grande quantité de mes propres fluides, mais aussi des vôtres, de ceux que vous me donnez en me magnétisant ou que je puise en vous et dans l'assistance, à l'instant où le travail de la matérialisation s'accomplit. C'est un travail très délicat, très compliqué, dont je ne me rends pas suffisamment compte pour pouvoir vous l'expliquer aujourd'hui, mais qui est très intéressant : qu'il vous suffise de savoir que l'un sans l'autre nous n'obtiendrions rien. »

Le *8 avril 1884*, pendant une réunion chez moi, nous aurions dû avoir, assurait le médium, un superbe bouquet tricolore. « Je le vois, me disait-il, il est splendide ; mais inutile d'insister, je suis entravée

ce soir, et je n'ai pas assez de forces pour le prendre. Réveillez-moi. » Je me rendis à sa demande, et la séance fut terminée. En regagnant son appartement, Mlle Louise se plaignait aux personnes qui l'accompagnaient de n'avoir pas été suffisamment dégagée; elle se sentait encore engourdie et comme entourée d'une atmosphère fluidique qui rendait ses mouvements plus lourds et semblait opposer une résistance à sa marche. Lorsqu'elle arriva à son domicile avec sa mère adoptive, le grand air avait un peu dissipé cette lourdeur, et elle était presque à l'état normal.

Mme M. se hâta de se mettre au lit, laissant sa protégée vaquer plus lentement aux soins de sa toilette. Soudain Mme M. entendit un cri aigu, puis le choc d'un corps sur le parquet. Elle se leva précipitamment pour se rendre compte de ce qui se passait. N'ayant trouvé Mlle Louise ni dans sa chambre ni dans le salon, elle l'appela à plusieurs reprises sans obtenir aucune réponse; son inquiétude allait croissant lorsqu'elle la vit enveloppée dans les plis d'une tenture de la porte de communication. Elle avait le genou gauche en terre, la main gauche fortement appuyée sur le cœur, le bras droit élevé et tenant un énorme bouquet, le corps entièrement en catalepsie.

Ce fut à grand'peine que Mme M. parvint à retirer Mlle Louise de cette position et à la faire mettre au lit. Prévenu le lendemain de ce qui s'était passé, j'endormis mon sujet pour avoir l'explication de ce phénomène.

Voici sa réponse :

« Comme je vous l'avais dit, nous aurions dû avoir ce bouquet chez vous hier au soir, mais j'ai été contrariée par des influences occultes, et j'étais trop faible pour en triompher. Cependant le travail était presque terminé; c'est pour cela que vos amis ont voulu quand même me donner ce bouquet lorsque j'ai été plus forte. J'étais devant la glace du salon tressant mes cheveux, lorsque j'ai vu s'y refléter un point lumineux; je me suis retournée pour en connaître la cause, et j'ai reconnu notre guide magnétiseur qui m'a remis ce bouquet. Ma surprise a été si grande que j'ai poussé un cri et suis tombée à genoux en catalepsie.

— « Si pareil fait devait se reproduire, quel serait le moyen le plus rapide de faire disparaître la catalepsie?

— « Il ne se reproduira pas, car en votre absence cet état pourrait devenir dangereux pour ma santé, nos guides l'ont compris un peu tard; mais ils ne procéderont plus de la sorte. »

Ce bouquet était composé de *six branches de lilas blanc, deux roses blanches, quatre roses rouges* et *douze branches de myosotis.*

Tous ces détails que je vous signale ici sont consignés dans notre livre de rapports; j'ai conservé d'ailleurs un souvenir tangible de chacun de ces phénomènes. Les fleurs ont été placées sur des cartes spéciales, et derrière chacune d'elles j'ai relaté dans un rapport détaillé les conditions, la nature de chaque apport, et le nom des témoins, dont quelques-uns ici présents peuvent certifier.

Le *29 avril,* ce fut en séance et en pleine lumière que nous obtînmes *sept roses.*

Ayant lu le récit de messages donnés par l'écriture directe sous enveloppe cachetée, je résolus d'essayer ce mode de manifestation occulte. Le *2 mai 1884,* je recevais ainsi un message fort court, mais pour moi du plus grand intérêt.

Les résultats que nous obtenions au GROUPE AMITIÉ nous ayant suscité quelques jaloux, ce phénomène, comme les précédents, fut attribué à une fourberie du médium. Voulant mettre un terme aux propos méchants qui couraient à ce sujet et établir d'une façon absolue l'authenticité de ce phénomène, le *6 mai 1884,* tous nos amis étant réunis en séance, j'envoyai chercher du papier à lettre grand format. On prit au hasard une des feuilles du cahier; elle fut examinée par chacun de nous à tour de rôle, puis pliée en quatre et placée sous enveloppe cachetée. Chacune des personnes présentes signa ensuite sur l'enveloppe même le procès-verbal de fermeture.

Le phénomène ne s'étant pas produit pendant la séance, je plaçai l'enveloppe entre deux plaques de carton et la mis dans ma poche. Je la gardai ainsi sur moi pendant trois semaines, ne la remettant entre les mains du médium que pendant son sommeil magnétique et la retirant avant de la réveiller. Le *30 mai,* il nous fut annoncé que nous pouvions ouvrir l'enveloppe, qu'elle renfermait deux communications, l'une d'un ami, l'autre de mon grand-père. Voici ces deux messages, ainsi que les procès-verbaux d'ouverture et de fermeture de l'enveloppe. En dehors de l'importance que leur donnent les faits, ils auront l'avantage de vous faire connaître la majeure partie des témoins des phénomènes observés au GROUPE AMITIÉ.

H. SAUSSE.

(A suivre.)

ÉTUDE SUR LE LIVRE

Le Spiritisme et l'Anarchie

DEVANT LA SCIENCE ET LA PHILOSOPHIE

PAR M. J. BOUVÉRY (1)

L'idée maîtresse de ce livre peut se résumer en quelques mots : l'auteur a pris pour tâche de démontrer que le spiritisme est la seule philosophie scientifique capable de combattre efficacement le matérialisme, en fournissant des preuves inattaquables de l'immortalité de l'âme. Si cette vérité est mise hors de doute, il devient évident que les idées de fraternité et de solidarité ont une base inébranlable en montrant que nous sommes réellement frères par la communauté d'origine et de destinées et que, d'après la loi des réincarnations, nous avons un intérêt certain à perfectionner notre état social, puisque c'est nous qui en souffrons lorsqu'il est mal organisé.

L'erreur absolue de ceux qui s'opposent à une plus juste répartition des biens de ce monde, c'est de croire que leur vie actuelle est la seule qu'ils aient à passer ici-bas. Comme ils sont privilégiés en naissant, ils s'imaginent que tout est pour le mieux, et se refusent énergiquement à un changement quelconque, qui aurait pour résultat de diminuer leur bien-être. Si les mêmes individus, dont l'égoïsme est évident, étaient nés dans les classes pauvres, il est clair qu'ils envieraient le sort des riches, et tenteraient d'améliorer leur position par tous les moyens en leur pouvoir. Démontrons que les vies successives sont une nécessité à laquelle nul ne peut se soustraire, que la loi de justice exige impérieusement pour tous les mêmes épreuves, c'est-à-dire le parcours des situations les plus pénibles, que le grand seigneur ou le banquier peut se réincarner dans le corps d'un mineur ou d'un ouvrier de fabrique, alors on constatera un changement radical dans les rapports sociaux, un adoucissement dans les mœurs, et la fraternité deviendra effective, au lieu d'être, comme maintenant, un mot trop souvent vide de sens.

Pour démontrer ces grandes vérités, il faut avoir recours à la science, et M. Bouvéry s'en est amplement servi. Il a beaucoup lu, mais malheureusement il n'a pas le goût très sûr, de sorte qu'il cite souvent des noms dont l'autorité n'est pas bien établie. Lorsque l'on combat les savants, il faut s'appuyer sur un terrain inébranlable pour réfuter leurs assertions, sans quoi on risque fort d'affaiblir sa thèse, plutôt que de la fortifier. Si, à ce défaut de critique, on joint des idées particulières assez fantaisistes, alors, au lieu d'implanter la conviction, on laisse le lecteur perplexe, et la meilleure cause peut être compromise par ces inductions hasardées. Nous allons étudier sommairement quelques-uns des points qui nous semblent

(1) Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie. — Prix 3 francs.

défectueux. Nous ferons cet examen impartialement, car nous aimons à rendre justice au noble sentiment qui a guidé notre frère. On sent qu'il est animé des meilleures intentions, et qu'il désire profondément le règne de la vérité ; aussi son style en témoigne : il est parfois élevé ; mais, dans ces matières, le sentiment ne remplace pas la raison, et il vaut mieux convaincre qu'émouvoir, lorsqu'on s'adresse aux matérialistes.

Les premiers chapitres sont consacrés à l'exposition des faits de matérialisations qui établissent la survivance de l'âme par l'expérience. La discussion des faits est bien conduite. C'est par l'existence du périsprit que l'auteur démontre la possibilité de ces manifestations ; mais là, déjà, nous constatons la fâcheuse intrusion des idées particulières de l'auteur : M. Bouvéry ne croit pas que le périsprit soit matériel (1), et, de plus, il se figure que l'âme a une immortalité conditionnelle, qu'elle pourrait s'anéantir (2) !

Nous croyons que le périsprit est formé de matière sous sa forme primitive, c'est-à-dire de fluide universel. Dans cet état, la matière est impondérable et invisible, comme la matière radiante. Ici il faut s'entendre. Quand on dit que la matière n'a pas de poids, ceci est inexact, si on prend ce mot dans son acception absolue (3). M. Crookes s'est servi des propriétés chimiques que conservent les atomes de la matière, à l'état radiant, pour produire un vide de *un vingt millionième d'atmosphère,* c'est-à-dire que si l'on supposait la colonne barométrique, qui a moyennement une hauteur de 760 millimètres, élevée de 4,800 mètres, la pression de la matière radiante dans le tube de Crookes correspondrait environ à *un quart de millimètre*. Il est clair que cette matière a encore un poids, mais seul l'esprit peut le concevoir, il est inappréciable pour tous les instruments, même les plus sensibles. Or la matière radiante est encore loin de l'état initial, et cependant elle est déjà, suivant l'expression de Crookes, l'image d'une force de radiation. Nous croyons donc justifiée la manière de voir d'Allan Kardec, et des Esprits, lorsqu'ils nous disent que le périsprit est matériel, mais que sa substance est si raréfiée, et en même temps si simple, qu'elle est indécomposable. C'est pour cela qu'elle conserve *à jamais* toutes les impressions de l'esprit.

L'âme est une, c'est un centre de force qui maintient agrégée la matière périspritale, avec autant d'immuabilité qu'un atome matériel conserve ses affinités. Nous venons de voir qu'à l'état de raréfaction le plus absolu que nous sachions produire, les propriétés chimiques ne disparaissent pas ; de plus, la matière qui a servi à cette expérience est la même que celle qui était contenue dans la nébuleuse qui a formé la terre : donc elle n'a rien perdu de ses énergies intrinsèques depuis l'origine des temps, autrement dit : la matière est indestructible, c'est ce que prouve surabondamment la balance. Donc l'âme, qui est unité simple, ne peut pas plus s'anéantir qu'une unité matérielle.

D'ailleurs, il est inconcevable que quelque chose devienne rien : les matérialistes, eux-mêmes, reculent devant cette conception de l'anéantissement d'un atome. A plus forte raison ne comprenons-nous guère Dieu créant des

(1) Voir page 28.
(2) Voir page 51.
(3) En empruntant le langage des mathématiques, on devrait dire que c'est de la matière à poids atomique négatif, comme l'éther des physiciens.

êtres qu'il aurait d'avance voués à la destruction : il ferait quelque chose d'inutile, c'est-à-dire d'absurde, ce qui ne saurait s'admettre.

L'auteur du livre que nous étudions ne paraît pas avoir saisi toute la grandeur de l'enseignement d'Allan Kardec. A plusieurs reprises il morigène les adeptes du maître, et ceci tout à fait à tort, suivant nous. Le spiritisme, tel qu'Allan Kardec l'a codifié, n'est pas une science fermée, et toute faite, à laquelle aucune modification ne saurait être apportée; il est essentiellement progressif, car il se réforme si on lui démontre qu'il est dans l'erreur sur un point spécial. Mais il faut constater que ses bases ont été posées avec tant de discernement que, depuis quarante ans, aucun de ses principes n'a été reconnu faux, bien loin de là, tous les progrès accomplis dans les sciences viennent confirmer ses enseignements et lui fournir des arguments nouveaux. Il n'y a donc aucune bonne raison pour ne pas le propager, de préférence à toute autre conception.

L'auteur affirme que le spiritisme n'est pas une science, car, dit-il, les expériences ne peuvent pas se renouveler à volonté. Ceci n'est pas exact, car lorsqu'on possède un bon médium, et *que les conditions nécessaires sont remplies,* on obtient **toujours** des manifestations. Mais supposons, un instant, que l'on ne puisse observer les phénomènes spirites qu'accidentellement, ceci leur enlèverait-il le caractère scientifique ? Nullement, car, dans le cas, on ne pourrait faire rentrer dans le cadre des phénomènes positifs, c'est-à-dire scientifiques : les aurores boréales, la chute des aérolithes, les pluies de grenouilles, les orages magnétiques, les cyclones, etc.

Nous voyons dans ces appréciations de M. Bouvéry une tendance singulière à critiquer les spirites, puisqu'il affirme, d'autre part (1), « que, dans les groupes d'expérimentateurs, il y a à peine le quart des phénomènes qui soient dus aux *esprits désincarnés*. » C'est là une manière particulière de soutenir nos théories, car nous sommes certains que la proportion établie est manifestement fausse, qu'elle ne repose sur rien de réel. En tous cas, pour énoncer des accusations aussi graves, il faudrait au moins des preuves, et, lorsqu'elles font défaut, il y a lieu de s'étonner, à juste titre, de les trouver sous la plume d'un auteur qui emprunte ses principaux arguments à notre doctrine.

Nous n'ignorons pas qu'on se donne ainsi l'air indépendant, mais c'est au détriment des autres. Que dirait-on d'un soldat qui, sous prétexte de réformer la discipline, tirerait sur ses frères d'armes ? Nous voulons bien croire que c'est dans une bonne intention que l'auteur agit, mais il a le zèle intempérant, et il nous est permis de ne pas nous montrer satisfaits d'être aimés de cette façon.

On retrouve cette allure paradoxale lorsque l'auteur parle de la théorie de la souffrance. Il dit ne pas comprendre son utilité sur la terre. Il est regrettable que notre état d'infériorité nous y expose, mais il ne nous est pas interdit d'y remédier par tous les moyens possibles. C'est même là un des buts que nous devons poursuivre sans relâche, car, dans beaucoup de cas, elle n'est attribuable qu'à nos imperfections. Les souffrances dues à l'état social sont de notre fait : c'est nous qui les avons créées. Il

(1) Note de la page 117.

est sûr qu'en obligeant une catégorie d'hommes à vivre dans les mines, au milieu d'une atmosphère méphitique et souvent explosive, dans une chaleur lourde et humide, on développe des maladies graves qui amènent une rapide mortalité ; il est incontestable qu'en entassant les ouvriers dans des manufactures mal aérées, en les logeant dans des taudis insalubres, en leur fournissant des aliments sophistiqués et insuffisants, en obligeant la femme et l'enfant à des travaux pour lesquels ils ne sont pas faits, il faut accuser l'homme seulement des malheurs qui en résultent. Les maux qui proviennent de l'ivrognerie, de la débauche sont les tristes fruits de nos vices. La poursuite des biens matériels, des hautes situations, expose aux chagrins puérils et mortels qu'amènent les déceptions et la ruine des calculs ambitieux.

Les maladies qui ont une cause purement naturelle sont assez rares, et la science commence à savoir les guérir. Il faut donc admettre que le mal provient de l'homme, et non de Dieu. Si dans les règnes inférieurs la nécessité inexorable est la règle, chez l'homme, où l'intelligence domine la matière, où la raison doit commander aux passions, la souffrance est appelée à disparaître. Mais tant que nous n'aurons pas atteint ces résultats, nous serons soumis à la douleur, qui est le maître redoutable qui nous fait progresser.

Là encore, et comme toujours, nous sommes les seuls arbitres de notre avenir.

Nous engageons l'auteur à méditer le rapport de M. Richet, au Congrès psychologique de Munich ; il y apprendra comment la douleur est une des conditions de l'intelligence et la source élevée de l'altruisme.

C'est l'évolution qui doit nous amener au progrès par les mêmes voies qu'elle nous a fait sortir de l'animalité. Voici encore une théorie qui n'a pas l'heur de plaire à M. Bouvéry. Il n'admet pas que nous ayons passé par la filière animale, et, pour combattre cette manière de voir, il s'appuie sur quelques faits, mal interprétés, qu'il croit capables de détruire le formidable ensemble de preuves que la science moderne a accumulées.

Toutes les rapsodies qui s'éditaient, il y a vingt ans, contre le darwinisme, sont reprises par l'auteur, et nous ne nous attarderons pas à les réfuter une à une, il nous faudrait un volume ; nous allons en voir seulement quelques-unes. Les principales objections de M. Bouvéry sont l'absence, constatée, dit-il, du précurseur de l'homme, les difficultés insurmontables que cet ancêtre aurait eues à vaincre pour résister aux animaux carnassiers de cette époque et pour se garantir du climat ; enfin, les hommes auraient été bons à l'origine, et non des brutes, comme on veut nous le faire accroire.

Il est utile de remarquer, tout d'abord, qu'il y a bien peu de temps que nous sommes arrivés à nous affranchir des récits fantastiques sur la création, que nous devions aux religions. Les prêtres avaient imaginé un monde complet, sortant par enchantement de la terre, avec des espèces végétales et animales arrivés toutes, subitement, à leur maximum de développement. C'était un acte arbitraire de la Divinité, le miracle dans toute sa force, dans toute son étrangeté. Mais la science nous a fait connaître nos origines, et le plus imposant et le plus majestueux spectacle s'est déroulé devant nos yeux.

Depuis l'état cosmique primitif, jusqu'à nos jours, il nous est permis de suivre le lent processus évolutif qui a fait succéder, sur notre globe, les espèces les unes aux autres, suivant un plan harmonique qui va du simple au composé. C'est lentement, graduellement, que toutes les formes ont été en se perfectionnant, d'une manière ininterrompue, pendant les périodes mille fois séculaires qui nous séparent de ces temps arriérés, les vestiges fossiles sont les témoins irrécusables de ces innombrables transformations ; et si parfois un anneau de la chaîne vient à manquer, il ne suffit pas à rompre la continuité qui se manifeste dans les espèces suivantes. Ce qui existe aujourd'hui, simultanément, a existé séparément dans le temps. Nous avons des êtres à tous les degrés de développement, depuis la cellule unique, jusqu'aux animaux supérieurs, tout se tient, se lie, s'enchaîne. Il faut avoir l'esprit peu philosophique pour ne pas sentir l'importance de cette grande loi de continuité.

Nous croyons que l'homme est le dernier épanouissement de l'arbre vital pour beaucoup de raisons.

1° *Parce qu'il y a unité des lois vitales chez tous les êtres végétaux ou animaux, l'homme compris.* — La respiration, la nutrition, la reproduction et l'évolution sont identiques comme fonctions dans le microbe ou chez l'être humain ; les organes diffèrent, mais les fonctions sont absolument semblables et s'opèrent de la même manière.

2° *Tous les êtres vivants sont formés de cellules.* — Ce qui explique l'uniformité absolue des lois vitales, c'est la similitude de la base organique de tous les êtres : la cellule. La mousse la plus rudimentaire et l'homme sont formés d'éléments essentiellement semblables. Tous leurs tissus sont composés de cellules qui ont toutes un noyau, un protoplasma et une membrane enveloppe.

3° *L'homme ne se distingue des animaux supérieurs par aucune particularité physique.* — Il a des organes absolument comparables à ceux des et singes, disposés dans le même ordre. Les caractères anatomiques sont si difficiles à préciser pour l'homme préhistorique, que l'on a souvent beaucoup de peine à discerner le squelette du singe de celui de l'homme, et réciproquement

4° *Le fœtus de l'homme reproduit, dans le ventre de la mère, tous les stades évolutifs par lesquels la race a passé.* — Nous avons été successivement tous, avant notre naissance : mollusque, poisson, reptile, quadrupède. Nous résumons la série entière des transformations ininterrompues de nos aïeux. Enfin, l'existence constatée par les somnambules du périsprit des animaux, complète la similitude du principe pensant dans toute l'échelle vivante.

5° *Il n'y a qu'une différence de degré entre l'âme animale et l'âme humaine.* — La science de nos jours a montré que toutes nos facultés sont en germe chez nos frères inférieurs, et pour quiconque a étudié les animaux domestiques, cette affirmation est absolument juste.

Il résulte de tous ces faits, qu'à moins de recourir au surnaturel, au miracle, il est logique d'admettre que l'homme est sorti de l'animalité par des transformations accumulées, qui ont demandé des millions d'années pour s'accomplir.

Comment a pu s'accomplir cette évolution ? Trois causes y ont contribué : 1° Le *transformisme* de Lamarck qui fait provenir les animaux poly

cellulaires des êtres monocellulaires, cela au moyen de l'hérédité qui fixe les modifications acquises; 2° La *sélection* de Darwin, qui a pour caractéristique la concurrence vitale, c'est-à-dire le triomphe des plus forts ou des mieux doués pour résister aux causes multiples de destruction ; 3° L'*évolution* de Hœckel, c'est-à-dire l'influence des milieux et la loi de causalité.

En combinant ces trois facteurs, on peut s'imaginer le progrès matériel, comme une conséquence du progrès intellectuel, s'effectuant par les moyens indiqués ci-dessus. Les objections présentées par M. Bouvéry sont-elles des obstacles à cette conception de nos origines ?

1° Est-il vrai que l'on n'ait pas trouvé d'intermédiaire entre l'homme et le singe ?

Nous répondrons que cet être transitoire existe. On a découvert à la Naulette, près Dinan (Belgique), une mâchoire appartenant à un individu de l'époque chéléenne qui savait tailler le silex, et par conséquent était un homme. Cette mâchoire présente un prognatisme de la face, c'est-à-dire un avancement tel, que « l'on croirait voir une mandibule simienne », dit M. Hamy. L'effacement du menton, la grosseur des canines appartiennent si bien à un type pithécoïde que Pruner-Bey l'a prise, à première vue, pour une mâchoire d'anthropoïde. Un point important à signaler, c'est que l'apophyse geni fait défaut, c'est-à-dire l'excroissance sur laquelle s'insèrent les muscles qui favorisent le langage ; donc cet être ne *parlait pas*, et cependant c'était déjà un homme (1).

On a trop voulu trouver le point précis de juxtaposition entre le singe et l'homme. Nous croyons que dès l'époque tertiaire, des différences ont eu lieu entre les simiens, lesquels ont donné naissance aux anthropoïdes et aux hominiens. Par la suite des temps, les divergences se sont accentuées insensiblement, pour arriver à ce qu'elles sont aujourd'hui; mais à l'époque quaternaire, elles étaient bien moins considérables qu'à présent, comme en témoignent les fossiles des époques chéléenne et moustérienne. Nous ne descendons pas des singes actuels ; ce sont nos cousins ; nous formons des branches divergentes d'un même arbre, mais nous avons marché plus vite. Il n'y a donc pas lieu de rechercher l'anthropopithèque de M. de Mortillet, qui n'a probablement jamais existé.

L'époque glaciaire aurait-elle eu l'influence néfaste que lui prête M. Bouvéry ? Nous croyons, avec MM. de Lapparent, Contejean et Flammarion, que les grands glaciers qui couvraient une partie de l'Europe étaient dus à des pluies plus abondantes que dans la période pliocène, ces pluies étant amenées par le soulèvement des Cordillières en Amérique, et les Alpes en Europe, ces massifs formant des condensateurs puissants. Ces phénomènes ne sont pas suffisants pour nous faire supposer un froid polaire, ce qui le prouve, c'est qu'il existe à l'heure actuelle des glaciers, dans la Nouvelle-Zélande, dont des fragments viennent tomber au milieu d'une végétation luxuriante de fougères arborescentes. Il a donc pu coexister

(1) Voir, pour les détails, l'étude de la mâchoire de Schipka, en Moravie, celle exhumée de Grevenbruch, qui ont fait dire à R. Baume, une des plus grandes autorités en cette matière spéciale, que les mâchoires de la Naulette ou de Schipka ne peuvent être rangées « *dans l'espèce humaine, telle qu'elle nous est actuellement connue* ».

de gigantesques glaciers sur les montagnes plus hautes qu'aujourd'hui, sans pour cela que la vie fût beaucoup plus rude qu'elle ne l'est de nos jours, pendant l'hiver. D'ailleurs, les hommes étaient revêtus de poils abondants, comme en témoignent les dessins faits par les artistes quaternaires de Laugerie-basse.

La lutte contre les grands fauves a dû être certainement très rude, mais il paraît que nos pères y ont résisté, puisque nous sommes au monde. Quant à supposer, avec M. Bouvéry, l'existence d'hommes dieux à cette époque, c'est retomber dans les vieilles rêveries mystiques dont la nécessité de la résurrection ne nous est pas démontrée.

Enfin, quant à la douceur présumée de nos premiers parents, il suffit de savoir, d'après les récits de Francis Garnier et de Rochas, qu'à la Nouvelle-Calédonie, les parents guérissent définitivement un infirme en l'assommant d'un coup de massue. Campbell raconte que, du sud au nord de l'Amérique, les vieillards incapables de se suffire étaient impitoyablement supprimés. Les Esquimaux étranglent leurs parents âgés, les Boschimans les donnent en pâture aux bêtes fauves, les Cafres les laissent mourir de faim, les Fuégiens d'Amérique les mangent. A Vita, les vieillards impotents étaient étranglés en grande cérémonie, suivant le rituel religieux !

Dans l'antiquité, Strabon et Hérodote, nous parlant des Massagètes, disent qu'ils faisaient des pâtés de leurs vieux parents et les dévoraient. Les habitants de la Bactriane les lacéraient et les jetaient aux chiens. Pourquoi continuer le récit de ces horreurs ? Il est malheureusement trop évident que nous avons commencé bien bas et qu'il reste encore trop d'exemples, dans nos sociétés civilisées, de la barbarie originelle.

La guerre avec son cortège d'horreurs ne montre-t-elle pas la brute primitive ? Hélas ! il n'est que trop vrai que l'égoïsme et les plus bas instincts sont encore dans nos cœurs. Ces états ataviques se révèlent dans la férocité stupide des foules, aussi bien que dans notre organisation sociale, impitoyable pour les faibles, enfants ou vieillards. Certes, on ne mange plus les vieux, mais on les laisse encore trop souvent mourir de faim, comme jadis. Nos journaux sont remplis de détails navrants sur des suicides de familles entières, causés par la faim ! Oui il est temps de réagir contre la dureté universelle, oui il faut que la lutte pour la vie ne soit plus l'impitoyable loi du plus fort, comme dans le monde animal. La société a été créée pour y remédier, elle ne doit pas faillir à ses engagements.

Nous ferons donc, comme M. Bouvéry, un appel à la justice, au nom de la fraternité; nous demandons un peu d'affection entre des hommes qui sont égaux, par droit de nature, et nous prions les Esprits de multiplier les manifestations, afin d'arracher à leur ignorance tous ceux qu'aveuglent les jouissances terrestres, et qui coulent mollement leurs jours, sans souci des tortures et des angoisses de la grande masse, qui souffre et meurt à la peine.

F. D'OYRIÈRES.

OUVRAGES NOUVEAUX

Nous avons le plaisir d'annoncer l'apparition d'une BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC, écrite par notre ami Henri Sausse, de Lyon. Cette brochure, très bien faite, contient une préface de notre rédacteur en chef Gabriel Delanne. On peut suivre pas à pas la vie du Maître, et connaître ses travaux dans l'ordre où ils se sont produits. Un point particulièrement intéressant a été mis en lumière, c'est la manière dont Allan Kardec fut conduit à quitter ses occupations professorales pour se livrer entièrement à l'étude des nouveaux phénomènes, desquels il a su tirer une philosophie si claire et si consolante. Nous recommandons vivement cette brochure à nos lecteurs, car, tout en s'instruisant, ils feront une bonne action, le bénéfice de cette vente devant être versé à la caisse lyonnaise de secours aux vieillards, *Société fraternelle,* 7, RUE TERRAILLE, A LYON. Prix : 0fr. 35 franco.

GUERRE ET RÉVOLUTION. Chamuel éditeur, 5, rue de Savoie, Paris. Cet ouvrage vient à propos pour satisfaire la curiosité de ceux qui aiment à sonder les mystères de l'avenir. Il se compose de 45 prophéties anciennes et modernes. Il semblerait résulter, de l'ensemble de ces prophéties, que nous sommes à la veille de subir une crise grave au point de vue social. Sans prendre à la lettre tout ce qui nous est raconté dans ce livre, il est évident que des événements importants auront lieu dans un avenir assez rapproché, car on sent les signes précurseurs d'une évolution nouvelle dans les rapports du travail et du capital. Dieu veuille que ces redoutables problèmes trouvent la solution pacifique qui seule leur convient et peut leur donner l'autorité morale indispensable pour en assurer l'exécution.

REVUE DE LA PRESSE

Nous avons le plaisir de signaler l'apparition d'un nouveau confrère : *le Bulletin de la Fédération spirite universelle*. Ce journal trimestriel est adressé gratuitement à tous les membres de la Fédération. Il contiendra le compte rendu des travaux de cette importante société.

A signaler, dans la *Revue spirite,* un intéressant article de notre confrère Jules Bois, sur la psychologie contemporaine, un fait d'écriture automatique de M. Segundo Olivier, des remarques sur l'intelligence des animaux de MM. de Kronhelm et Leymarie, enfin des récits sur les maisons hantées et les esprits frappeurs, contrôlés par M. Sauvaire.

Voici le sommaire du numéro de septembre du *Lotus bleu*. L'aura humain, de C. Leadbeater. — L'intelligence, par Guymiot. — Plan astral, par Leadbeater. — Luciférianisme. Dr Pascal. — Glossaire théosophique, par H. P. Blavatsky. — Échos théosophiques, Dac. Le plan astral est tout entier à lire.

La *Lumière* annonce dans sa revue universelle la découverte d'un fluide universel par M. Rychnowski de Lemberg. Nous attendrons d'autres

détails pour expliquer à nos lecteurs ces remarquables recherches qui nous mettraient expérimentalement en présence de la matière sous sa forme initiale. A lire quelques cas remarquables du dégagement de l'âme au moment de la mort, observés par les parents des défunts. Voir aussi un cas de maison hantée pendant quelques années au Canada.

Le *Messager* du 15 septembre relate, par la plume de M. Horace Pelletier, un cas d'apparition constatée simultanément par deux personnes et en plein jour, à Sablonnières. Ce phénomène est à rapprocher de ceux de Tilly-sur-Seulles. Dans le numéro du 1er octobre nous remarquons des observations judicieuses sur le christianisme ésotérique, suivant l'abbé Petit, qui tente de faire entrer la théorie darwiniste parmi les enseignements de Moïse, au sujet de la création.

Dans le *Phare de Normandie,* toujours bien rédigé, nous lisons avec plaisir un bon article de M. Louis Delattre : Ne craignons pas la vérité, ainsi que des réflexions pleines de sens sur la science et le spiritualisme par M. le Dr Gaston de Messimy.

Dans le *Progrès spirite* nous retrouvons un article vibrant de notre collaborateur Amo, sur les principes du spiritisme. Il démontre que les différences entre les écoles occultistes, théosophiques et spirites sont plus apparentes que réelles, et il prêche l'union de ces trois grands corps de l'armée spiritualiste. Dans le numéro du 15 septembre M. de Faget réfute avec talent l'article de M. Giffard, en montrant l'ignorance et la mauvaise foi de l'écrivain populaire.

La *Paix universelle* nous donne un compte rendu de la conférence faite à Lyon, le 27 juillet dernier, par notre frère Léon Denis. Nous publierons dans le prochain numéro l'analyse qui nous en a été envoyée par notre correspondant lyonnais. Notre confrère adhère au bureau international de la Paix, dont le siège est à Berne. Nous nous unissons à lui pour demander aussi l'abolition de la guerre et la solution des conflits internationaux par des tribunaux d'arbitrage. Leur rôle serait de faire respecter par tous les idées de justice et de droit, trop souvent méconnues par les nations les plus fortes au détriment de celles qui sont faibles.

La *Vie d'outre-tombe* contient un intéressant article sur la photographie de la pensée et sur les matérialisations de Katie King, observées par William Crookes. L'auteur met en relief les différences radicales qui séparent ces deux ordres de phénomènes.

L'*École pratique de Massage magnétique,* classée parmi les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, vient d'ouvrir ses cours pour la quatrième fois.

En raison du contrôle exercé par l'État sur l'enseignement de l'école, ses *diplômes* donnent le droit d'exercer librement le massage et le magnétisme.

On s'inscrit à la direction de l'école, 23, rue Saint-Merri.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au numéro suivant la suite de notre intéressante étude : *Les Idées saugrenues d'une vieille tête,* de notre ami Paul Grendel.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours, Imp. G. Debenay-Lafond.

Essais d'Études positives

SUR LES PHÉNOMÈNES SPIRITES

INTRODUCTION

Il est des êtres pour lesquels l'existence humaine n'a pas de problèmes. Heureux d'exister, sans soucis de leur passé ou de leur avenir, ils vivent comme des ruminants, contents de digérer en paix et d'accomplir paisiblement toutes les actions de la vie animale. Nuls soucis intellectuels ne les hantent, ils n'entrevoient même pas que pareille préoccupation soit digne de fixer leur attention. Paix à ces inconscients. C'est le droit de chacun de régler son existence suivant son libre arbitre, mais tout le monde n'est pas logé à la même enseigne, il est des hommes qui pensent, chez lesquels les soucis matériels n'arrivent pas à anihiler l'intelligence, qui sentent vibrer en eux des aspirations vers un idéal plus haut que les mesquines réalités de la vie, dont l'âme est ouverte à tous les sentiments généreux, à tous les élans vers un état supérieur de moralité et de justice, et qui ne trouvent pas, actuellement, de symbole philosophique ou religieux correspondant à leur état d'âme.

C'est à ceux-là que notre doctrine s'adresse, offrant une solution rationnelle des problèmes les plus obscurs et fournissant une preuve irréfutable de ses assertions dans la démonstration tangible de ses enseignements, relégués jusqu'alors dans le domaine de la raison pure.

On peut remarquer, en effet, depuis quelques années, que le spiritisme, sous les coups formidables et réitérés des individualités de l'espace, s'enfonce comme un coin dans le bloc compact du matérialisme, qui ne tardera pas à éclater sous cette action toute-puissante.

Ce qui fait l'extraordinaire force de propagation de cette doctrine, c'est qu'elle s'appuie sur le fait. Au lieu d'emprunter à la philosophie ses méthodes pour implanter la conviction, elle s'en réfère à l'expérience, à laquelle elle demande toute sa précision et sa

rigueur. C'est parce que les générations actuelles sont lasses de la métaphysique et de ses conclusions contradictoires, que le matérialisme a pu conquérir un si grand nombre d'adeptes. Il a paru à la majorité que la science était le guide le plus sûr pour parvenir à la vérité. Nous nous rangeons volontiers sous ce drapeau, à la condition que cette science ne sera pas monopolisée par une école, et que tous les phénomènes naturels seront étudiés avec la même méthode impartiale.

La grande question de l'existence de l'âme a reçu une solution contre laquelle nul ne saurait s'inscrire en faux. Aux négateurs de sa présence, le principe spirituel s'est montré avec autant d'évidence que le corps matériel. Broussais écrivait jadis qu'il avait disséqué bien des cadavres sans découvrir l'âme, maintenant nous pouvons la photographier en dehors des limites du corps humain ; elle est objective, parfois tangible, et sa présence se décèle, pendant la vie et après la mort, par des actions durables sur la matière.

Les premières étapes ont été dures à franchir pour la nouvelle science. En butte aux sarcasmes des incrédules et même des savants, anathématisée par les représentants des religions qui pressentaient toute son importance, elle n'avait que des preuves indirectes à fournir pour se défendre. Tant que les spirites n'ont pu montrer que des mouvements de table, ou les communications des médiums comme moyen de conviction, il a été facile de leur opposer mille théories expliquant les faits, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, mais suffisantes pour entraver son essor dans le grand public. Aujourd'hui, cela n'est plus possible.

L'insaisissable protée qui fut un problème pour tous les penseurs s'est laissé surprendre dans la sphère de son activité. La pensée elle-même peut être traduite matériellement par l'empreinte qu'elle laisse sur la plaque sensible. Ce sont des faits que personne, désormais, n'aura le pouvoir de détruire, et qui projettent une clarté merveilleuse sur toutes les opérations de l'esprit.

Au lieu de s'appuyer sur des raisonnements plus ou moins bien étayés, de discuter sur des probabilités qui peuvent être envisagées de différentes manières, suivant la tournure d'esprit de chacun, le spiritisme tranche la question en offrant au chercheur des preuves positives de l'existence de l'âme et de son immortalité.

Le grand problème du lendemain de la mort, dont les conséquences individuelles et sociales sont incalculables, est résolu définitivement par l'expérimentation ; aussi les progrès de cette

philosophie scientifique sont-ils considérables, et il ne faut pas s'étonner que, déjà, plus de 150 publications périodiques portent mensuellement, dans le monde entier, les résultats merveilleux des recherches entreprises sur ce nouveau domaine ouvert à l'activité intellectuelle de l'homme.

Les faits se sont multipliés et ont revêtu un caractère toujours plus positif. La cause efficiente des manifestations s'est décelée visiblement, l'âme a fait son apparition dans le champ des objectifs photographiques, la plaque sensible a révélé sa présence et dessiné ses contours, à présent nous sommes aussi certains de son existence que de celle du corps physique. C'est une véritable révolution qui s'est opérée dans le monde intellectuel, aussi ne faut-il pas être surpris des négations que rencontrent ces expériences, du parti pris témoigné par les écoles néantistes qui feignent de ne pas connaître ces résultats, écrasants par leur évidence.

L'historique des vicissitudes éprouvées par cette doctrine serait trop long à faire ici, c'est la répétition de toutes les difficultés que rencontrent les vérités nouvelles pour se propager dans notre milieu d'ignorance et de préjugés. Elles peuvent d'ailleurs se classer sous quelques titres généraux qui en embrassent toutes les variétés. Incrédulité systématique de la masse moutonnière suivant ses chefs de file : dans ce clan se rangent parfois des esprits de haute valeur à d'autres titres, tels qu'About ou Prévost-Paradol, qui ont cru spirituel de dauber sur des croyances ayant l'audace de se présenter en dehors des milieux possédant l'estampille officielle du savoir. Ensuite, résistance obstinée des savants troublés dans leurs idées préconçues sur la matière et l'Esprit : Babinet, Faraday, Chevreul sont partis en guerre contre les tables tournantes ; malgré tout leur savoir, leurs théories sont allées en rejoindre bien d'autres au pays des vieilles lunes, alors que les tables continuent à se mouvoir sans contact matériel. Enfin, les auto-da-fé de l'archevêque de Barcelone, faisant brûler publiquement les œuvres d'Allan-Kardec, ont eu autant d'effet que les excommunications prononcées contre les fidèles de la nouvelle révélation : ceux-ci ne s'en portent pas plus mal, et le nombre en devient plus considérable tous les jours.

La tâche était ardue de redresser ces multiples erreurs, mais l'évidence des manifestations est telle que le mouvement n'a cessé de s'étendre. Tous les obstacles ont été, en partie, renversés depuis vingt-cinq ans par les chercheurs indépendants qui ont osé s'atta-

quer au phénomène pour en démontrer la fausseté, et qui, au fur et à mesure qu'ils poursuivaient leur examen, sont arrivés, au contraire, à la conviction de sa réalité. Tout effort laisse une trace, aussi bien dans le monde moral que sur le plan physique. Les recherches accumulées, s'ajoutant les unes aux autres, produisent cet entraînement, cette contagion intellectuelle qui détermine les grandes évolutions spirituelles de l'humanité. Nous sommes à un de ces instants solennels où l'orientation de la pensée suit des voies nouvelles.

Le spiritualisme, désertant les ornières de la vieille philosophie, marche à l'assaut du matérialisme par tous les sentiers de la connaissance, — le spiritisme, la théosophie, l'occultisme réunissent leurs efforts pour le bon combat, — et nous pouvons déjà constater les prodromes significatifs du nouvel idéal qui s'élabore sous nos yeux.

Les travaux purement scientifiques de la Société dialectique de Londres, sur la force psychique, ont pour adjuvants ceux de Crookes, renforcés des enquêtes laborieuses de la Société de Recherches psychiques. Russel Wallace, Oxon, de Morgan, Varley se prononcent nettement en faveur de l'existence et de l'action des Esprits désincarnés. L'Allemagne, la Russie suivent le mouvement avec Zoellner, Ulrici, Fechner, Wagner, Karl du Prel, Boutlerow, Aksakof. Dans le nouveau monde, ils sont légion ceux qui marchent sur les traces des professeurs Mapes, Robert Hare, du philosophe Robert Dale Owen, du grand juge Edmonds et de tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

En Italie, c'est le célèbre Lombroso qui fait son *mea culpa* concernant sa négation *a priori* des phénomènes spirites. En Espagne dix-neuf journaux défendent la foi nouvelle.

La France enfin se décide à suivre le mouvement créé par Allan Kardec. Après les tentatives si judicieuses de M. de Gasparin, les premières recherches positives furent faites par le Dr Gibier, auquel cela ne porta pas bonheur, puisqu'il fut obligé de s'exiler pour fuir l'ostracisme qui l'atteignit après la publication de son livre. Malgré l'influence énorme du respect humain si enraciné chez nous, il s'est trouvé, à la fin, des esprits indépendants qui ont secoué toutes les entraves, et publié le résultat de leurs recherches. A la tête de ce mouvement de rénovation marche M. le colonel de Rochas, dont la méthode scientifique, si appréciée, a su faire découvrir des phases nouvelles du sommeil magnétique. Par des expériences originales et bien conduites, il a mis hors de conteste

l'objectivité des effluves odiques de Reichembach, et, poursuivant son enquête, il a pu démontrer l'extériorisation de l'âme humaine dans une de ses modalités caractéristiques : la sensibilité.

Un autre attribut essentiel de l'esprit : la motricité, c'est-à-dire le pouvoir pour l'âme d'agir en dehors de son corps, a été constaté définitivement par ce savant, en compagnie de MM. les professeurs Richet, Schiaparelli, Finzi, Sabatier, des docteurs Ochorowicz, Segard, Dariex, de MM. de Grammont et de Watteville, etc.

L'ensemble de ces travaux, de ces recherches, constitue un solide terrain pour la discussion, car tous les phénomènes spirites s'y montrent avec leurs variétés caractéristiques. Chaque fait s'est présenté avec des phases successives à des investigateurs différents, dont les observations réunies ont permis d'en déterminer tous les éléments, d'en scruter tous les aspects. Si on y ajoute les documents, en nombre considérable, que renferment les annales du spiritisme depuis quarante années, nous sommes en possession de matériaux précieux dont il faut se servir. Nous croyons donc que l'heure est venue de les utiliser.

Ce qui est nécessaire avant tout, c'est d'enlever aux phénomènes spirites le caractère d'étrangeté, de surnaturel que l'on s'est plu, bien à tort, à leur attribuer. Nous devons nous efforcer de montrer qu'ils peuvent se comprendre naturellement. Si l'on avait dit, même à un savant, il y a vingt ans, que l'on pourrait faire entendre la voix humaine de Paris à Marseille, il y aurait eu quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que le prophète fût pris pour un fou. Cependant ce prodige s'est réalisé, et la théorie en est bien connue. Il faut que nous arrivions de même à expliquer les faits spirites, par des analogies tirées des lois naturelles.

Actuellement, notre prétention ne saurait être d'apporter une lumière complète sur ces manifestations qui touchent aux plus difficiles problèmes de la physique et de la physiologie. La compétence nous fait défaut pour mener à bien une entreprise qui nécessiterait des connaissances plus complètes que celles que nous possédons. Mais ce que nous tenterons de réaliser dans ces articles, c'est d'établir que ces phénomènes ne sont pas hors du cadre des données positives, qu'ils s'y rattachent par des liens qu'il nous est possible de montrer, en un mot, qu'ils peuvent se concevoir lorsqu'on interprète les lois naturelles dans leur sens philosophique, au lieu de se borner à les prendre au pied de la lettre.

Nous croyons le moment bien choisi pour cette tentative, car le

mouvement général des recherches se porte de plus en plus vers des régions inconnues jusqu'alors. Les célèbres expériences de Crookes sur la matière à l'état radiant, les découvertes de Rœntgen sur les ondulations qui traversent les corps opaques, pour impressionner la plaque sensible, les travaux de Hertz sur les champs électriques, les remarquables effets des courants de haute tension et à rapides alternances de Tesla, nous font entrevoir la matière sous des modalités nouvelles, et ouvrent des horizons dont il est difficile de sonder la profondeur. Nous avons la conviction que c'est à cette hauteur que se fera l'alliance du monde spirituel avec la science terrestre, l'un expliquant et complétant l'autre.

Afin qu'il n'existe pas de malentendus, nous désirons définir le sens exact de certains mots du vocabulaire spirite qui prêtent à l'équivoque, ou du moins qui sont généralement mal interprétés. Il est certain, par exemple, que le mot fluide a besoin d'être expliqué; il est nécessaire d'en indiquer le sens spécial, puisqu'il s'applique couramment, dans le langage habituel, aux liquides, aux gaz et à l'électricité. En parlant des fluides, les spirites entendent désigner des états physiques de la matière, où celle-ci est si raréfiée, qu'elle est devenue impondérable. Nous justifierons cette définition en temps voulu, en même temps que celle du périsprit ou enveloppe de l'âme.

Une fois ces préliminaires posés, nous aborderons l'étude des manifestations, nous nous efforcerons de les expliquer par des analogies tirées de la science, nous espérons ainsi les rendre plus compréhensibles, puisqu'elles pourront se concevoir sans avoir recours au surnaturel. Nous prendrons pour guide l'enseignement des Esprits, tel qu'Allan Kardec l'a formulé, nous espérons démontrer qu'il est en harmonie complète avec les découvertes contemporaines, et que la révélation et la science marchent d'accord, pour nous aider à connaître de mieux en mieux l'univers. Les Esprits qui habitent dans l'au-delà sont bien placés pour nous fournir tous les renseignements désirables sur leur mode d'existence, sur leur façon de ressentir, et sur les moyens qu'ils emploient pour agir sur la matière.

Cette coopération des humains avec les invisibles a déjà été fructueuse, puisqu'elle nous a fait connaître les grands principes de l'évolution spirituelle, mais elle peut l'être davantage encore en nous révélant les lois qui régissent la substance impondérable. Il est certain que les lumières qui s'observent dans les séances

obscures, n'ont rien de comparable avec celles que nous pouvons produire; que les phénomènes d'apports nous placent en face de désagrégations moléculaires opérées par des procédés tout à fait nouveaux; enfin que les matérialisations nous font assister à des résultats d'une physiologie transcendante dont nous n'avons aucune idée.

C'est aux spiritualistes qu'incombe la tâche de découvrir ces lois nouvelles. Les savants, bridés, circonvenus par leurs idées antérieures, n'osent croire tout d'abord au monde spirituel. Ils hésitent, ils tâtonnent, ils ratiocinent. On sent la gêne qui les étreint, car ils n'ont pas cette pleine conviction qu'une longue étude nous a donnée. Quelque imparfaite que soit notre œuvre, elle aura le mérite de frayer la voie à des chercheurs plus savants ou plus perspicaces. La chose essentielle, c'est d'arriver à faire comprendre logiquement à tous que la vie terrestre n'est pas la fin de l'être intelligent, que nous existons dans l'espace, alors que les éléments qui composaient notre enveloppe charnelle sont rentrés depuis longtemps dans la circulation universelle, mais que le *moi* subsiste, indestructible et immortel. Montrons, avec toute la puissance de l'évidence, que notre situation dans l'espace est aussi rationnelle qu'ici-bas, qu'elle est déterminée par nous, suivant le bien ou le mal que nous avons fait pendant nos passages sur la terre. Que notre état moral est rigoureusement proportionnel au degré d'avancement auquel nous sommes parvenus, que c'est mathématiquement la balance entre nos bonnes et nos mauvaises passions, ce qui détruit les contingences de la morale sociale, souvent hypocrite et complaisante pour les puissants, alors qu'impitoyable aux faibles. Qu'il existe réellement une justice suprême, superbement impartiale, à laquelle nul ne peut se soustraire, car les épreuves sont les mêmes pour tous. Nous gravitons, par des évolutions successives, vers des destinées supérieures ; le but, c'est le bonheur pour tous, sans distinction de races, de pays ou de castes. Si nous parvenons à implanter solidement ces vérités dans la conscience de chacun, un grand pas sera fait vers la régénération de l'humanité. Notre croyance deviendra la religion future, celle qui unira la science à la foi raisonnée, et nous assisterons à ce spectacle auguste de la fraternité déployant enfin ses ailes sur un monde nouveau, où règneront à jamais la paix, la concorde et l'amour.

GABRIEL DELANNE.

LA MORALE SPIRITE

A notre époque troublée où le catholicisme et le matérialisme agonisent dans les cerveaux avides de vérité, les philosophies révélées (spiritisme, occultisme, théosophie, etc.), ces divers rayons d'une seule et même lumière, semblent faire de grands progrès dans l'esprit humain. Il y a certainement un mouvement en leur faveur ; l'arbre croît ; les jeunes s'en mêlent, et la jeunesse, c'est l'avenir.

Devons-nous nous réjouir de ce progrès et le considérer comme l'aurore d'un siècle d'harmonie et de paix ? C'est bien permis ; mais il n'est pas défendu non plus, aux jours de mélancolie, d'envisager l'autre côté de la question. Car elle a un autre côté, cette question, et, comme toute médaille, son revers.

Bien des gens, donc, s'occupent aujourd'hui de spiritisme, et les faits nombreux dont nous sommes actuellement témoins attirent encore davantage les indécis vers cette science hier encore presque inconnue. Or, si le fait de se complaire dans cette étude et d'en adopter les conclusions prouve pour quelques individus un certain avancement, un pas important franchi sur la route de l'évolution, on ne peut en dire autant de tous.

Car beaucoup, disons le plus grand nombre, étudient les sciences occultes par dilettantisme, ou pour connaître la vérité, le doute leur étant insupportable, ou bien pour se procurer par les expériences des émotions souvent malsaines, ou encore simplement parce qu'ils sont bien doués pour l'étude des sciences métaphysiques, comme d'autres le sont pour la musique ou les mathématiques.

Mais, direz-vous, cette tendance naturelle qui tient à l'organisation psychique peut être le résultat d'un certain avancement moral : c'est possible ; mais ce n'est pas toujours vrai, et le développement des facultés intellectuelles n'est point le critérium absolu de l'élévation de l'esprit.

Le vrai critérium, c'est la moralité de l'individu, c'est sa façon de vivre et d'envisager la vie, et non point l'ensemble de ses connaissances, fussent-elles occultes !

Ceci n'a rien de bien nouveau, et j'ai l'air de chercher à prouver l'évidence même.

Spirites, mes frères, rentrons en nous-mêmes : Quel est celui qui ne s'est enorgueilli de sa petite science encore ignorée du gros public et ne s'est cru par là même supérieur à la masse ?

Étudier la théorie, c'est bien ; vivre la pratique, c'est mieux !

Car il ne faut pas qu'il y ait parmi nous de faux dévots, des gens croyant qu'une heure de lecture pieuse ou philosophique mettra en paix leur conscience et qu'il est inutile de changer son genre de vie.

Lorsqu'on a un peu étudié, lorsqu'on connaît le chemin que suit l'homme dans l'humanité, lorsqu'on sait le but où nous devrons tous arriver après d'innombrables renaissances et qu'on a une idée des lois qui régissent les individus, les mondes et les univers, alors il n'est plus permis de rester stationnaire.

Il faut aller de l'avant et entrer résolument dans le *sentier*.

Car à partir de ce moment, la responsabilité augmente sans cesse, et en continuant à vivre comme hier, nous faisons plus mal qu'hier, car nous *savons*.

Comment doit-on donc vivre quand on sait ?

Quelle est la loi morale ? Cette loi est-elle la même pour tous ?

La loi morale est la même pour tous dans son ensemble, et cependant elle est différente pour chacun. Les devoirs envers autrui sont identiques pour tous les hommes et se trouvent résumés dans les deux préceptes de justice et de charité :

Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.

Fais aux autres ce que tu voudrais qui te soit fait.

Ou encore dans cette admirable parole du Christ qui les rassemble toutes deux :

Aimez-vous les uns les autres.

Cependant on peut bien admettre que le sauvage n'a pas les mêmes obligations que l'initié, ni l'enfant les mêmes devoirs que son père. Du reste la morale varie avec les latitudes, et les différentes religions ont toutes élaboré des systèmes différents.

Comment s'y reconnaître ? Quelle loi doit-on suivre ? Car il faut bien une loi.

Doit-on comprimer ses passions comme le recommande le catholicisme, ou leur donner libre essor comme le veut Fourier ? Doit-on agir ou rester neutre ? L'ascétisme est-il indispensable au progrès individuel ? On peut répondre à toutes ces questions : oui et non.

Oui, nous devons chercher à réprimer nos passions, mais ce serait folie de vouloir les éteindre subitement.

Ce n'est pas la passion qu'il faut tuer, mais le désir. Si le désir est latent, la passion n'est pas morte.

Tant que le désir persiste, nous devons donc le satisfaire, mais dans les limites du bien dictées par la conscience, et éviter de plus en plus la fréquence des chutes. N'arrachons pas brusquement, mais déracinons petit à petit en ayant soin de ne rien oublier, car la plus petite radicelle peut devenir un grand arbre. Nous devons user nos passions, mais avec modération pour annihiler le désir.

Ni le jeûne, ni les macérations, ni la discipline ne suffisent à tuer le désir ; ils l'excitent plutôt, et détériorent le corps, ce qui est un crime.

Il nous faudra bien des existences ; mais n'avons-nous pas l'éternité devant nous. Éternité de souffrances, il est vrai. Alors travaillons sans relâche à notre défrichement intérieur pour souffrir moins longtemps.

Et lorsque nous aurons tout arraché, ou presque, l'ascétisme ne nous coûtera plus ; tous désirs matériels seront morts, et comme ce sont eux qui nous attachent à la terre et déterminent les incarnations, lorsque nous les aurons quittés comme le forçat abandonne sa chaîne, alors nous pourrons nous élancer radieux vers l'Infini de Gloire et de Lumière.

Il nous est possible dès maintenant de travailler à cette délivrance : que chacun de nous s'étudie, s'analyse, s'observe. Pratiquons la maxime antique : *Connais-toi toi-même*. Et lorsque nous auront découvert quels sont les obstacles qui nous empêchent de nous élever, attaquons-les séparément en commençant par le plus fort. Essayons, non pas de briser, mais de réprimer notre passion dominante en diminuant l'intensité et la fréquence du désir.

Attaquons nos ennemis séparément, pour pouvoir les vaincre plus facilement.

Habituons-nous à exercer notre volonté sur nous-mêmes. Opposons des désirs conscients à nos instincts animaux. L'issue de la lutte ne saurait être douteuse. Elle sera plus ou moins longue, mais tôt ou tard les hommes de bonne volonté récolteront le fruit de leurs peines ; enfants du même père, ils partageront la même destinée : Ciel ou Wallalha, Nirvâna ou Paradis.

BLANVILLAIN.

L'UNITÉ ET L'OCCULTE

Aussi profondément que le savant matérialiste fouille de ses instruments perfectionnés les atomes de la substance, aussi loin que le géologue et l'orientaliste remontent dans la nuit des temps pour arracher aux siècles leurs secrets, aussi immense que soit le champ visuel de l'astronome, centuplé par la puissance de son télescope, partout l'au-delà se révèle à l'homme, inconnu, effrayant, formant de chaque côté de lui deux pôles gigantesques : l'infiniment grand et l'infiniment petit, partout des lois régissent les êtres et les choses, partout une *Harmonie* supérieure maintient la création dans un équilibre merveilleux.

Le spiritualiste et le théiste y voient l'œuvre d'un Dieu, mais n'appuyant pas leurs assertions sur une base solide, ne bâtissant leurs doctrines que sur l'imagination, ils en sont arrivés, l'un au panthéisme, l'autre à l'anthropomorphisme, ces élucubrations de la pensée hominale. Force théories plus ou moins déistes se sont en outre élevées, se contredisant, se détruisant, prouvant par elles-mêmes leur non-valeur et l'impuissance de l'esprit humain.

Le matérialiste, lui, ne reconnaît dans tout cela que l'œuvre de la substance élaborant petit à petit, au moyen de lois indéterminées et incompréhensibles pour lui, l'infini du manifesté. Il cherche ces lois, vit continuellement dans leur étude sans se rendre compte qu'elles n'ont pu s'ériger seules, et qu'une *intelligence supérieure* est indispensable pour le maintien de l'ordre naturel, ordre que nos savants modernes, imbus des idées du positivisme étroit, ne peuvent expliquer, pauvres aveugles volontaires niant la lumière qui jaillit entre leurs doigts.

Cependant l'harmonie existe, indiscutable, indéniable. Depuis l'atome qui s'unit à l'atome dans le chaos primordial, — que l'on dénomme improprement ainsi, puisqu'il contient les potentialités créatrices, — depuis la molécule qui s'unit à la molécule pour constituer tous les corps, jusqu'aux planètes qui gravitent autour de leurs soleils respectifs, jusqu'aux univers qui s'associent dans leurs vortex incommensurables, partout se révèle à l'étudiant sincère

une intelligence créatrice et conservatrice des êtres, que nous nommerons : Dieu avec les catholiques, Jupiter avec les Grecs, Jévé (יהוה) avec les Hébreux, Osiris avec les Egyptiens, et Brahma avec les Indous.

La raison pure, partant du connu pour remonter à l'inconnu au moyen de l'analogie si chère aux occultistes, nous prouve la réalité de cette assertion dont la négation ne ferait que démontrer l'existence, la négativité étant absolument indispensable à la positivité pour en faire ressortir la valeur, le non-être étant la base immuable sur laquelle s'appuie l'être essentiellement muable, le mouvement devant reposer sur le fixe pour se manifester.

C'est là la loi du dualisme, raison d'être de la manifestation divine, la créatrice des oppositions, génératrice des antinomies sans laquelle la conscience de l'être ne saurait exister, car l'idée de compréhension est inséparable de l'idée de relativité. Nous n'avons notion d'une chose qu'au moyen du rapport que nous établissons entre cette chose et les autres environnantes; de même, la valeur de l'existence ne se fait sentir que par notre conception de la non-existence.

Il ne faudrait pas conclure de là que deux puissances, pour ne pas dire deux êtres, se partagent la suprématie universelle et régissent individuellement et respectivement les ordres de faits qui se rattachent à chacun d'eux; ce serait là du polythéisme pur, et ce polythéisme ne nous conduirait pas loin de l'anarchique chaos. Ce serait la guerre déclarée entre les deux principes, puisqu'ils sont diamétralement opposés, et un jour viendrait où l'un d'eux aurait la suprématie et annihilerait l'autre; ce jour là verrait l'anomalie du néant tel que le conçoivent les néantistes.

Non ! l'être et le non-être ne sont pas des entités, des puissances autonomes cherchant à s'entre-déchirer, mais les deux pôles se manifestant tour à tour d'une unité gigantesque que nous nommons l'absolu. La création oscille de l'un à l'autre, engendrant par ce mouvement la vie universelle ou évolution. Dieu est le neutre, le point infini et éternel où viennent se fondre toutes les relativités, où s'harmonisent tous les contraires. C'est le point d'arrivée de tout ce qui fut, est et sera.

Aucune des religions actuellement connues ne semble fournir ces idées de vérité, aucune n'est à même de donner satisfaction à l'esprit humain assoiffé d'inconnu, épris du désir de savoir.

Cependant, la doctrine occulte universelle fut leur substratum;

qu'elle s'appelle catholicisme ou islamisme, les enseignements qui la composent furent tirés de la source unique. Malheureusement, ces enseignements, transmis d'une façon symbolique, furent transformés par l'ignorance des dépositaires de la doctrine, de sorte que « l'esprit mourut et que la lettre resta ». Ceci explique les anomalies, les contradictions, les absurdités mêmes que l'on rencontre dans toutes les religions actuelles. Mais, aux travailleurs sérieux, *la lettre* livrera *l'esprit,* et ouvrant toutes grandes les portes du sanctuaire fermées des sept sceaux occultes, les religions lui montreront le sentier de la vérité et lui révèleront l'unité du dogme transmise de génération en génération à travers la multiplicité des cultes.

Dans l'infini gît l'absolu, « l'un » primordial et final.

PAUL BAUDRY.

Si insolubles que nous apparaissent les questions relatives aux origines, la conception du non-être est difficilement concevable, car elle est en opposition avec toutes les données positives. Les *formes*, les *apparences* seules disparaissent, mais la substance-force est éternelle, rien ne saurait l'anéantir; la science l'établit pour ses états extrêmes : l'énergie et la matière. Dès lors, nous comprenons bien des changements incessants, perpétuels, indéfinis entre ces deux modes de la substance, nous pouvons même leur supposer des états tout autres que ceux que nous connaissons, mais non leur commencement ou leur fin. Les lois sont les expressions éternelles de la puissance organisatrice de l'Univers, elles semblent immuables et se développer sans arrêt dans l'immensité sans limite de l'espace et de la durée, d'où nous croyons à un progrès éternel, c'est-à-dire à un éternel mouvement ascendant de tout ce qui est vers l'unité absolue, située dans les régions inaccessibles de l'Infini.

N. D. L. R.

LE CHANT DES OISEAUX

LE SON

C'est à part que je veux célébrer le chant des oiseaux et les merveilles du son !... Comme je l'ai fait entrevoir dans mon travail sur « Les Sens », quoique notre ouïe ne soit pas encore parfaitement cultivée, c'est encore celui de nos sens qui l'est davantage. Notre intelligence — pour lui plaire — a su trouver les moyens non seulement de reproduire les sons de la nature, mais — par une

connaissance fort avancée des lois de la vibration des sons — nous a contraints à fabriquer des instruments qui, sous le doigté humain, tressaillent puissamment d'allégresse, pleurent, sanglotent de tristesse, gémissent et chantent!... Par la connaissance de ces mêmes règles du son, l'homme — par de nouvelles lois vocales — a cultivé, a étendu le nombre de ces notes mélodieuses dont la fauvette égaye nos mois de printemps, de ces accents plaintifs de la colombe, de ces trilles qui terminent l'andante du rossignol : tous principes musicaux que le bipède avait lancés dans la vie, que les mammifères avaient emmagasinés, afin que l'homme les développât prodigieusement.

Ce qu'il y a d'étonnant dans ces vibrations humaines reçues des oiseaux par filière atavique, c'est qu'elles représentent, dans leur structure, — lorsqu'elles sont recueillies dans un appareil propice à les recevoir et à les montrer à nos yeux, — tous les polyèdres qu'affectent les minéraux, plusieurs des formes végétales : fleurs et fruits, puis le commencement du règne animal dans ses êtres les plus primitifs : les coquillages.

Pour mieux démontrer ce que je viens d'avancer, je citerai cette étude que je publiai dans le *Conseiller des mères* (mars 1891) sous le titre : « Merveilles du son ». On lui a fait les honneurs des archives des sourds-muets...

La voici, en entier :

. . . . . .

« Un jour, un admirateur de l'incomparable Pauline Viardot « s'écria, devant elle, qu'elle avait des perles dans la voix. La spi- « rituelle cantatrice lui demanda aussitôt son chapeau, le retourna « du côté creux, et chanta dedans un de ses airs favoris. Puis, « quand la fille de Garcia s'imagina l'avoir assez rempli de sons « mélodieux, elle le rendit gracieusement à son propriétaire, lui « offrant ce monceau de perles « qu'elle possédait », disait-il.

« Pauline Viardot, en se riant de son admirateur, ignorait com- « plètement que sa voix contenait sinon de réelles perles, du moins « la représentation de ces perles, et qui plus est, la reproduction « de fleurs, de coquillages, etc., comme viennent de nous le révéler « les observations de Mrs Wats Hughes.

« M. Bowbarsham, *In Cassel's Family Magazine,* nous raconte « que Mrs Wats Hughes qui, d'abord, s'était destinée à la carrière « de cantatrice, ayant dû renoncer à son art, à cause de sa santé, « entreprit l'étude la plus minutieuse sur la nature du son.

« Voici comment, à l'heure actuelle, elle procède, et les merveil-
« leux résultats qu'elle a obtenus.

« Après s'être procuré un réceptacle creux, à l'ouverture duquel
« est tendue une membrane élastique enduite d'une pâte semi-flui-
« dique, la chanteuse s'approche de l'appareil et chante sur la
« membrane, en ayant le plus grand soin que l'attaque de ses notes
« soit extrêmement ferme et que ses sons soient très justes.

« Immédiatement les notes musicales se photographient sur la
« pâte avec les formes les plus inattendues : celles des fleurs —
« aussi parfaites que si elles étaient dessinées — contribuent réel-
« lement à la plus grande partie des figures.

« Des marguerites, avec chaque pétale exactement tracé, sont
« très communes ; des lis faits très symétriquement ne sont pas
« rares.

« Un changement de note ou de registre produira un arbre en
« miniature ; par une très petite variation, — presque impossible
« à analyser, — apparaîtra une étoile de mer ; avec une autre im-
« perceptible différence de son, on verra naître, à côté de cette
« étoile de mer, une ravissante anémone.

« Quelquefois les vibrations, sans doute dues à une augmenta-
« tion inconsciente de force de la part de la chanteuse, s'imprime-
« ront sous la forme de magnifiques coquillages à volutes, dont les
« nervures, sur l'enroulement, seront dentées d'une façon si précise
« que, lorsqu'elles seront photographiées, elles sembleront plissées
« à dessein, à la machine. Soudainement toutes ces formes du
« monde sous-marin s'évanouissent avec autant de caprice qu'elles
« avaient surgi ; le son se livre alors à la création de fougères, de
« branches de fruits suspendues dans l'espace et d'ornements de
« différents genres.

« Il est à remarquer aussi que, quand le son a produit des fleurs
« sur cette pâte semi-fluidique, la cantatrice peut, à volonté, aug-
« menter le nombre des pétales des fleurs qu'elle a fait naître, en
« montant graduellement et chromatiquement. A chaque fraction
« de ton que sa voix franchit, un pétale est ajouté. Elle voit ainsi
« une marguerite naine se changer en un soleil gigantesque qui
« couvre toute la surface de l'appareil... ; mais, dans les autres
« formes, ce privilège de la multiplication lui est refusé.

« On n'aperçoit pas de superpositions dans les coquillages ; et
« leurs plis, une fois faits, restent toujours les mêmes.

« Toutes les figures produites sur la pâte sont photographiées

« pendant que la membrane est encore en vibrations sonores. Quel-
« quefois les empreintes sont reproduites à l'aquarelle pour être
« mises immédiatement sous verre. L'avantage de cette dernière
« méthode est que la beauté et la délicatesse des formes obtenues
« peuvent être parfaitement montrées par l'emploi des couleurs
« dans les différentes parties du même objet.

« Ainsi donc l'Amérique ne nous a pas seulement donné la pho-
« nographie, elle nous envoie cette merveilleuse reproduction du
« son, pressentie, il est vrai, par Rodolphe Kœning.

« Ce docteur en philosophie, constructeur d'appareils d'acoustique,
« — dont l'un figurait déjà à l'exposition de Londres en 1862, —
« avait, à l'aide de « flammes manométriques » reflétées sur un
« miroir, donné une idée exacte des effets produits par l'articula-
« tion de chaque lettre. Dans une suite de tableaux, il nous repré-
« sentait les variations de dentelures, de couleur, de la flamme,
« apportées par les différentes voyelles; celles aussi provenant
« d'émissions données par diverses personnes; et celles venant
« d'une fatigue de la gorge, chez un même individu.

« Une des singularités les plus grandes est celle que produit la
« résonnance de l'*r*. L'image du son, avec cette consonne, se com-
« pose d'une série si compliquée de flammes simples et de groupes
« entiers de hauteurs et de formes différentes, qu'il serait difficile de
« les débrouiller, surtout aussi à cause de l'instabilité des images
« sur le miroir tournant... »

. . . . . .

Et tout cet exposé de prodiges, constatés sur un appareil *ad hoc*, n'est pas le fruit d'une imagination hallucinée, de sens troublés!... Ils sont si absolus, si réels que le résultat de ces vibrations — dont une matière caoutchoutée semi-fluidique a été impressionnée — peut être photographié, ainsi que vous venez de l'apprendre...

Oui, les sons produits par la voix humaine, si la théorie de l'évolution est vraie, ne peuvent — en y réfléchissant bien — que reproduire des choses, des êtres, des espèces dont l'homme a fait son expérience, par les épreuves desquels il a passé!...

Qu'importe si ce travail fut exécuté des millions et des millions de siècles avant son existence présente... Ce qu'il fut à travers le minéral, le végétal, l'animal simple, il le retrouve dans son organisme, s'il souhaite rechercher ses traces ancestrales. Sa machine, en effet, fabrique — avec les éléments nutritifs qu'il s'assimile chaque jour, avec la chair, les os, le sang qu'il reçut de père et

mère, toutes choses animées par son propre fluide individuel — sa machine, dis-je, fabrique et le fer et le phosphore, et les sels digestifs du règne minéral, et les ongles et les cheveux et les poils du règne végétal, et les sucs propres aux animaux inférieurs. Son souffle, émanation produite par ces causes multiples, peut nous donner seulement l'image de ce qui est en lui ou de ce qu'il réalisera !...

En faisant bien attention à cette loi qu'on retrouve toujours : l'acte objectif de l'homme — quel que soit cet acte — est toujours en deçà de son rêve, de son désir, de ses prévisions... Et, dans un ordre plus positif encore : toujours en deçà des capacités futures de l'organe ou des organes qui produisent cet acte.

Les organes se créant toujours des instruments plus parfaits, plus étendus que la puissance actuelle qu'ils génèrent dans le plan objectif du fait... Ce qui fut prouvé, — par les travaux d'Helmoltz sur l'oreille, — vu le clavier si grand qui se trouve dans notre ouïe.

Donc, avec quelque perspicacité, nous pouvons retrouver — en sondant les lois naturelles du présent — et la petitesse grandiose de notre passé et la grandeur merveilleuse de notre avenir.

Bien plus, les flammes manométriques nous initient à un autre prodige : le son ne crée pas seulement des formes, mais ces formes se teintent des couleurs du prisme. Le son — venu de notre être si complexe — a retenu, comme tout ce qui émane de l'homme, toutes les expériences passées de la matière, toutes les merveilles dont le principe spirituel et créateur a animé cette matière par suite de ses degrés évolutifs...

La révélation s'étend plus loin encore. Nous découvrons, dans ces deux instruments, *la force* et *la faiblesse* de notre être, selon sa disposition personnelle au moment de l'émission des vibrations enregistrées ; et, dernier secret révélé : *les vibrations sont individuelles :* telle personne les crée moins belles, moins sonores, moins variées, moins sensibles à la matière qui les recueille. De sorte que ces expériences sur les flammes, sur le réceptacle creux de Mrs Wats Hughes deviendraient — si on voulait sérieusement les enregistrer, les contrôler — un indice du tempérament, des aptitudes, de mouvements de l'âme de la personne qui aurait émis les sons. On y trouverait la mesure de l'avancement musical de cette personne aussi bien que de son avancement moral, comme je retrouve, dans les remarques que je fais sur les tissus de la *Peau* de chacun,

l'indice de sa progression ascendante et d'une incarnation primitive, en la forme humaine ; ou la preuve d'une incarnation avancée dans l'au-delà d'une matière complexe triturée, finie, perfectionnée, très sensible, très spiritualisée.

Si nous ignorons *tout* et *tout*, n'est-ce pas uniquement parce que nous ne voulons pas voir, parce que nous restons emmaillotés dans les préjugés du passé ? Dès que nous voudrons nous en dégager, l'horizon se montrera sans limites : notre religion ne mettra plus sa gloire dans l'immuabilité, elle la placera dans la mobilité progressive du Beau, du Bien, toujours sans confins, sans lignes terminales...

Enfin, puisque l'instrument de Mrs Hughes, sous les sons chantés par la voix humaine, s'arrête à la reproduction des plus simples animaux, il me semble que l'on peut tirer, de cet arrêt, deux conclusions :

I. La puissance extensive de la voix humaine — pas plus que celle de nos instruments — n'a atteint son apogée. Il faudra que cette voix et que nos instruments s'élèvent à une puissance d'octaves et d'amplitude dont nous n'avons encore qu'une faible idée ; qu'ils atteignent à des modulations, à des rythmes, à des modes, non encore entrevus objectivement : progrès annoncés et pressentis par notre organe, l'ouïe, qui possède — ainsi que je l'ai déjà dit — un clavier d'une plus grande étendue et portée — dans les notes basses et surtout dans les notes hautes — que celles de tous nos instruments et de toutes les voix humaines : basse, baryton, mezzo-soprano, soprano, fausset.

II. S'il était possible de faire chanter un rossignol sur l'instrument de Mrs Wats Hughes, si l'on pouvait obtenir de ce ténor qu'il se soumît à nos expériences, il est plus que certain que sa mélodie enregistrée sur l'appareil, puis photographiée, n'impressionnerait pas la matière semi-fluidique sous autant de formes et dans la perfection de ces formes telles qu'elles sont obtenues de la voix humaine, même de la voix de la personne la moins évoluée.

L'oiseau — dans la chaîne des êtres — se trouvant en deçà des mammifères, — malgré des dons qui, chez lui, furent manifestes et qui furent cachés dans les premières familles des mammifères, — l'oiseau, bien en deçà de l'homme par son organisme moins compliqué, moins parfait, — puisqu'il n'a pu subir les expériences, les épreuves, les labeurs des espèces qui lui sont supérieures, — ne peut fatalement se trouver qu'en deçà de la perfection des dons de

l'homme... Cela se comprend, se pressent; mais comme il nous serait agréable de le voir de plus en plus confirmé par des instruments de précision !

O Nature !... c'est auprès de toi que nous trouverons enfin ce que nous avons été, ce que nous sommes, ce que nous serons !...

L. D'ERVIEUX.

La Pouletterie, 3 août 1896.

Conférence de M. Léon Denis

A LYON

MON CHER GABRIEL,

Je viens d'avoir la bonne fortune, à ma rentrée à Lyon, après quatre mois d'absence, de savourer ce plaisir, pour nous si rare et cependant si apprécié, d'assister à une conférence de notre ami Léon Denis. La venue parmi nous de notre dévoué conférencier a été pour moi une bien agréable surprise. L'annonce de sa présence dans nos murs, quoique faite au dernier moment, n'en a pas moins été connue par bon nombre de nos adhérents qui sont venus s'entasser, malgré une chaleur tropicale, dans notre salle trop étroite de la Société Fraternelle, afin de pouvoir écouter et applaudir le brillant orateur.

Tout d'abord, M. Léon Denis se défend de vouloir faire une conférence, n'étant nullement préparé pour cela; mais de passage à Lyon où il se sent en famille, au milieu de personnes auxquelles il se trouve rattaché par tant de liens, entouré de cœurs qui battent à l'unisson du sien et qu'il estime d'autant plus que c'est à Lyon qu'on tient le plus haut et le plus ferme le drapeau du spiritisme, il ne veut pas résister à la demande de nous faire une causerie familière. Tel était en venant parmi nous son intime désir, car il faut par tous les moyens vulgariser nos idées.

La plus belle forme de l'éloquence, de la parole en public, nou

dit-il, est l'improvisation ; lorsqu'elle réussit, elle arrive par une inspiration mentale, un secours d'en haut qui répond presque toujours à notre appel ; j'aurai donc recours à ce moyen si souvent employé et toujours efficace. Je ferai appel au dispensateur de toutes choses et lui demanderai de m'inspirer des accents assez vibrants pour fondre les glaces du scepticisme. Si faibles nous sommes, réduits à nos propres ressources, forts nous devenons avec la certitude que des amis invisibles nous protègent et nous poussent en avant. Examinez, comparez la situation de la doctrine à l'heure actuelle, lisez les journaux, les ouvrages des savants, une chose s'en dégage : l'idée marche, avance, avance toujours. Tous ne sont pas préparés pour la recevoir, mais l'hostilité est amoindrie, l'attention suspendue, les hommes d'initiative cherchent, et nous ne sommes plus raillés lorsque nous exposons nos idées au public, qui, s'il est encore réfractaire ou incrédule, n'en est pas moins avide de savoir et nous écoute avec intérêt.

Nous ne devons négliger aucun moyen d'action, mais nous souvenir que tout ne se borne pas aux manifestations physiques. L'heure est venue de dégager ce qui en découle. Nous pouvons appliquer au spiritisme cette parole de Rabelais : « rompez l'os et sucez la moelle, » sous les manifestations physiques cherchons la pensée, puissante et mystérieuse, qui s'abrite, et nous aurons une connaissance plus complète de l'être humain qui renferme tant de richesses, tant de facultés qui ne demandent pour éclore qu'un peu d'effort, de bonne volonté. Cet être est comme une ruine remplie d'inappréciables trésors, et cependant nous restons pauvres, indigents manquant de tout, et dormons dans un dénûment complet sur ce sol enfermant une richesse inouïe.

La plus haute conception qui se dégage de l'enseignement des Esprits, c'est cette grande vérité et cette grande loi : la réincarnation, fil d'Ariane qui nous guide à travers l'existence ; le retour dans la chair, loi de progrès, de justice et d'amour. Par elle tout se retrouve, s'explique et s'enchaîne, l'horizon déchire ses voiles, et sous ces souffrances, ces infirmités, ces cruelles épreuves auxquelles nous nous trouvons en butte, nous pouvons apercevoir et hâter l'heure de la libération. Cette croyance est comme une lumière éclairant soudain un tombeau ; au lieu du chaos et de la confusion, c'est l'harmonie qui resplendit et éclaire l'humanité. Quand nous serons bien pénétrés que chaque parole, chaque acte porte sa conséquence, et que si nous manquons à la loi nous en subirons la

peine, que de mal évité ! Alors nous comprendrons aussi ces autres grandes lois : le devoir, le sacrifice, et nous saurons aimer et vivre de la vie des autres. Lorsque vous accomplissez une bonne action, vous sentez une lumière s'irradier de votre périsprit, tout votre être illumine et répand autour de lui une salutaire influence. Si ces actes se renouvellent, se multiplient, l'âme éprouve des satisfactions indéfinissables et à la mort de son enveloppe charnelle, elle s'élance radieuse dans la céleste patrie de l'au-delà où l'attendent les sensations les plus intimes, les plus délicates. Si au contraire nos pensées, nos actes sont inspirés par l'égoïsme, nous faisons la nuit en nous, c'est l'ombre qui nous envahit, nous opprime, et parfois pour longtemps, ainsi que nous le disent les Esprits souffrants ; aucune main amie ne se tend vers celui qui n'a pas su se sacrifier, se rendre utile aux autres et répandre autour de lui son âme, sa vie.

Savoir aimer, c'est faire abstraction de soi-même sans espoir d'être payé de retour. Par là seulement, nous nous élevons nous-mêmes. La contemplation isolée manque souvent son but : elle est insuffisante, même lorsque sous des dehors d'altruisme ne se cache pas ce Protée : l'égoisme. On ne saurait trop appeler l'attention sur ce point important de la loi du progrès. C'est l'âme de la Gaule qui renaît toute entière, après vingt siècles d'oubli. Nos fiers ancêtres étaient peut-être des barbares au point de vue de la civilisation romaine, mais ils étaient braves jusqu'à la mort parce qu'ils croyaient à d'autres existences où ils recueilleraient le fruit de leurs vertus, de leurs labeurs. L'homme est malheureux, inquiet, lorsqu'il a perdu la foi sacrée qui fait affronter le péril. Si l'idée de la réincarnation a fait en notre pays beaucoup plus de progrès et de prosélytes qu'en Amérique, c'est qu'il était mûr pour la recevoir, car la France est une Gaule retrouvée qui en fait déjà son pain de l'âme, sa chose, sa vie. Mais pour développer ces puissances en nous, quels sont les moyens les plus sûrs ? L'étude, la prière, la pratique du bien. Nous ne nous élevons pas assez vers la source éternelle de toutes les beautés, en faisant abstraction de toutes les théories humaines sur Dieu. Lorsqu'il s'élève ainsi, instrument d'en haut, l'homme sent descendre en lui une vie nouvelle et peut devenir prêtre pour sa famille. Cette pensée du créateur ne devrait jamais nous quitter, et pour la garder en nous il n'est nullement besoin de formules consacrées, de paroles sacramentelles, il suffit à l'âme de s'élever au-dessus du terre-à-terre et de planer dans son vrai domaine.

Élevons donc nos âmes vers Dieu, allons à lui, charmés par la magnificence de ses œuvres. J'étais ces jours derniers au milieu des montagnes, des forêts, contemplant ces sommets géants que rarement le pied humain peut fouler, ces cimes orgueilleuses qui se perdent dans les nuages ; j'écoutais dans les sapins le murmure de la brise et j'entendais à mes pieds, dans les ravins, mugir la voix des torrents, et comparant la simplicité de toutes petites fleurettes à la splendeur de nos fleurs altières, je me disais combien tout est beau, tout est grand.

Une nuit, je revenais d'une excursion et voyageais à pied. Mon gîte était encore loin, et, bien qu'il fût onze heures du soir, j'éprouvais à méditer l'impression la plus délicieuse de ma vie. Le disque de la lune brillait au ciel ; tout était calme, le silence profond et une douce sérénité semblait descendre des étoiles. La voix des choses me faisait comprendre la voix des Esprits, et pendant un instant j'ai vécu de leur vie, et de mon âme s'est élevée une ardente prière que Dieu a dû entendre et qu'il exaucera.

Devant ce spectacle de la nature qui se renouvelle sans cesse, devant ces colosses, ces monts géants, l'homme se sent grand cependant, car il les domine de son intelligence et sait par les couches géologiques ce qui a présidé à leur formation. Celui qui aurait assisté à ces effroyables luttes du monde naissant, à l'époque où tout semblait être un chaos et où les éléments déchaînés se livraient les plus furieux assauts, celui qui voyant ce travail aurait cherché à comprendre la pensée divine, aurait dit : c'est une confusion. Dans cette confusion cependant apparaissait la formation d'un monde futur, l'habitation humaine se préparait. De même le monde moral est un champ clos où tout semble chaos, où tous les travers se développent. Un temps viendra où les fureurs cesseront, où il ne restera que ce qu'il y a de grand, de beau, où les hommes vivront dans la paix, l'amour et la concorde.

De tout ce que nous savons du monde visible et invisible, il se dégage une maxime dont le vrai spirite ne devrait jamais s'écarter : bien penser, bien dire, bien faire ; les actes et les pensées réagissent sur nous et sur l'humanité tout entière, leur action après la mort se trouve répercutée sur notre périsprit. La parole est encore plus puissante que la pensée. Si pendant un seul jour toutes les expressions haineuses, les paroles dures, malveillantes, pouvaient ne pas se produire, l'humanité serait changée. Les caractères les plus mauvais, les plus acariâtres ne sont-ils pas adoucis par un langage bienveillant?

Agir, acte plus grand encore par lequel nous nous élevons ou nous abaissons, suivant que nous faisons le bien ou le mal; puisque l'un comme l'autre a sa répercussion dans la série de nos existences, efforçons-nous de bien agir et que nos actes prouvent que nous avons compris la réalité et la nécessité de la grande loi de réincarnation. Oui, efforçons-nous de bien agir et nous aurons senti passer le souffle des grandes choses, et avec l'aide des amis qui nous sont chers, nous aurons aidé à préparer un avenir meilleur par notre concours pour nos frères.

J'ai essayé, mon cher Gabriel, de vous traduire dans ses grandes lignes la charmante causerie de notre ami Léon Denis; malheureusement, je n'ai pu retenir qu'une faible parcelle de ce souffle puissant avec lequel l'éloquent tribun enlève et charme son auditoire.

Inutile de vous dire que des bravos aussi nourris que mérités ont accueilli sa péroraison. En raison de la chaleur intense, nous avions dû ouvrir porte et fenêtres. Vous jugerez mieux de l'effet produit par la parole de l'orateur lorsque je vous aurai dit qu'à la suite de nos applaudissements, de nouveaux bravos et applaudissements sont partis du dehors, venant de la cour, ou des croisées, d'où nos voisins écoutaient la parole sympathique et ardente de notre brillant conférencier.

Au nom de l'assistance j'ai remercié notre ami Léon Denis de la délicieuse soirée qu'il nous avait procurée, puis notre collègue Bouvier, d'avoir été la cheville ouvrière de cette réunion.

Agréez, mon cher Gabriel, pour vous et pour papa Delanne, mes cordiales poignées de main.

H. SAUSSE.

Le Spiritualisme de la Science

Nous ne voulons pas parler ici des phénomènes spirites et des conséquences qui en résultent, nous désirons simplement établir que la science pure est véritablement spiritualiste, si on entend par ce mot l'attribution faite des phénomènes naturels à des causes occultes, c'est-à-dire invisibles et impondérables.

Depuis la moitié du siècle, une évolution remarquable s'est produite dans le monde savant. L'étude des corps, qui avait été jusqu'alors extérieure, ne considérant que des résultats, sans s'informer des conditions dans lesquelles avaient lieu ces changements, s'est transformée. On veut maintenant pénétrer dans l'intimité de la substance, savoir ce qui se passe quand un corps se transforme de solide en liquide ou en gaz, ou bien quand, par suite de leurs réactions mutuelles, deux matières différentes s'unissent pour en former une troisième, dont les propriétés seront tout autres que celles des composants. Jadis, on constatait, purement et simplement, que du plomb métallique, par exemple, chauffé, devenait liquide puis gazeux, sans se rendre compte des modifications survenues dans sa structure intime, on disait de même : l'oxygène et l'hydrogène s'unissent en certaines proportions, sous l'influence de l'étincelle électrique, pour former de l'eau, mais là s'arrêtait la constatation. Aujourd'hui, on veut savoir *comment* et *pourquoi* ont lieu ces transformations, de là est née la mécanique moléculaire.

Ces vues nouvelles nous font entrer dans le domaine de l'invisible et de l'impondérable. Lorsque les savants parlent des ondulations de l'éther qui, par leur amplitude ou le nombre de leurs vibrations par seconde, donnent naissance à la lumière, à la chaleur, à l'électricité ou au magnétisme, ils sont dans le même cas que les spirites lorsque ces derniers parlent des fluides du monde spirituel, ils raisonnent sur une forme inconnue de la matière, dont ils sont obligés de supposer l'existence, mais qu'aucune expérience directe n'a établie. Comment cette conception si opposée au principe positiviste a-t-elle pu prendre naissance ? Par le raisonnement basé sur l'analogie. En effet, dès que la nature vibratoire de la lumière fut connue, un rapprochement s'imposait immédiatement à l'esprit : la comparaison de ces phénomènes avec ceux de la propagation des ondes sonores.

L'expérience a déterminé le nombre de vibrations qui correspond à chaque note musicale, les lois de la réflexion des ondes sonores, celle des interférences, bref toutes les connaissances acquises ont été exprimées par des nombres ou des formules. On sait quel est le milieu élastique, c'est l'air ordinaire qui, ébranlé par les vibrations des corps sonores, envoie à l'oreille un nombre correspondant d'ondulations. Tant que l'oreille humaine conservera sa constitution actuelle, les ondulations aériennes ébranleront le tympan, en nombre toujours le même, pour chaque note respective ; les lois

de la réflexion, de la réfraction et des interférences resteront identiques ; la théorie de l'acoustique est donc parfaitement établie car, en outre, le milieu élastique qui ondule est un corps connu que l'on pèse et qu'on analyse, elle est vierge de toute hypothèse.

Prenons maintenant une autre théorie, celle de la lumière. De même que l'acoustique exige trois facteurs différents : 1° Des corps sonores qui vibrent ; 2° un milieu élastique qui ondule ; 3° un appareil sensitif, l'oreille, qui reçoit les ondulations ; de même la lumière exige trois éléments : 1° Des corps lumineux qui vibrent ; 2° un milieu élastique qui ondule ; 3° un appareil sensoriel, l'œil, qui reçoive les ondulations. De même que chacun des sons est représenté par un nombre défini d'ondulations sonores, ainsi chaque couleur est représentée par un nombre défini d'ondulations lumineuses ; la réflexion, la réfraction et les interférences des ondulations lumineuses sont soumises à des lois, comme le sont, dans les mêmes conditions, les ondulations sonores. La théorie de la lumière est donc bien établie, mais elle diffère de celle du son en ce que l'existence du milieu ondulatoire n'a pu être établie. On a été obligé, pour remplir cette fonction, d'imaginer une matière impondérable à laquelle on a donné le nom d'éther.

La science en arrive donc, malgré les idées matérialistes de beaucoup de ses partisans, à imaginer une substance qui n'a pas de poids, c'est-à-dire une de celles que l'on appelle improprement immatérielles. C'est pour répondre à une nécessité que l'éther a été inventé, et on peut croire à son existence, car depuis que cette hypothèse a été appliquée au calcul, elle a fait découvrir des conséquences théoriques, qui se sont vérifiées ensuite par l'expérience.

Nous autorisant de ce précédent, nous pouvons admettre que l'âme est revêtue, non pas d'éther, — puisque les esprits sont insensibles à l'action de la chaleur, aussi bien que de l'électricité,—mais d'une substance plus subtile encore, inaccessible aux manifestations des forces connues.

Mais il ne faut pas croire que l'éther soit la seule imagination de la science, ce serait une grave erreur, car tous les physiciens et les chimistes contemporains raisonnent sur les forces et les molécules, sans avoir jamais pu voir l'une ou l'autre de ces entités, autrement que par la pensée.

Nous ne comprenons vraiment pas pourquoi on a raillé les spiritualistes parlant de l'âme ; c'est, disent les incrédules, une substance métaphysique sans objectivité matérielle ; nous savons, nous

spirites, que cette affirmation est inexacte puisqu'on peut photographier le périsprit, mais alors même que l'on ne serait pas arrivé à ce résultat, il n'est pas plus difficile de concevoir une unité pensante dans l'être humain que de s'imaginer une substance compacte, un atome — doué de mouvements et de propriétés indestructibles — tourbillonnant, sans contact matériel avec ses voisins.

Les corps, nous enseigne-t-on, sont formés de parties infiniment petites, insécables, appelées molécules dans les corps composés et atomes dans les corps simples. Ces parties sans cesse en mouvement, ou vibrent, ou tournent, ou se balancent sur elles-mêmes, en vertu des énergies qui leur sont propres. C'est dans la nature excessivement variée des mouvements de ces molécules, dans les groupements fixes qu'elles forment entre elles, qu'il faut chercher les causes des propriétés caractéristiques de tout ce qui existe. Nous ne demandons pas mieux que de le croire, nous sommes même assurés que les choses se passent ainsi, puisque le principe de l'équivalence du travail et de la chaleur appliqué à la chimie a expliqué bien des phénomènes, obscurs jusqu'alors, et a permis de faire ces magnifiques synthèses, gloire de la recherche contemporaine. Mais, encore une fois, il faut admettre alors un monde invisible, bien plus invisible que celui que révèle le microscope, car il ne peut être entrevu que par le raisonnement, l'imagination étant radicalement impuissante à se figurer ces infiniment petits.

Et la force ? Peut-elle se définir autrement que par ses effets ? « La seule force dont nous ayons conscience, dit M. H. Sainte-Claire Deville, c'est la force morale, c'est la volonté. Quoi que nous fassions, c'est toujours à des actes de la volonté que nous rapportons, que nous comparons tous les phénomènes physiques que nous croyons expliquer en les faisant dériver des forces générales ou particulières. Les mots employés dans toutes les langues suffiraient à prouver cette assertion. Les termes latins *vis, vires, virtus,* expriment en même temps la force et le courage ; les mots attraction et répulsion indiquent primitivement une action de la main qui amène à soi ou qui rejette un objet dont la pression s'exerce sur nos organes pour céder à la volonté. Comment imaginer que la matière attire la matière, si ce n'est en supposant dans celle-ci une multitude de petites mains qui exercent sur elles leur action, soit directement, soit par l'intermédiaire de liaisons rigides ?

« Que l'on y réfléchisse, on verra que l'on ne peut imaginer dans la matière uue action, une force, une cause de mouvement quelconques qu'à la condition de lui prêter par hypothèse une sorte de volonté. Or, entre la volonté et son exécution par nos organes il y a un abîme, aucun système plausible d'explication ne peut même être proposé dans l'état actuel de la science. Il en résulte que nous ne comprenons d'aucune façon, même en nous, la cause immédiate de nos mouvements. »

Tout en faisant nos réserves en ce qui regarde l'être humain, nous voyons qu'un des représentants autorisés de la science déclare que la force est inconnaissable en soi, et l'assimile à un acte de volonté. Nous aussi nous croyons que les lois qui traduisent toutes les modifications de l'énergie ne sont que des volontés exprimées par la puissance organisatrice de l'univers. La création est sa pensée réalisée, et sans cesse son action se fait sentir, sans quoi tout cesserait d'être, ce qui ne peut se réaliser, puisqu'il y aurait eu, à un moment quelconque, quelque chose d'inutile dans l'Univers, ce qui est incompréhensible.

Pour en revenir à la science, il résulte de ce que nous venons de voir que tous les phénomènes naturels reposant sur des modifications de la matière et de l'énergie, sont expliqués par des entités intangibles et impondérables : l'atome, la force, l'éther.

C'est qu'il n'est pas possible à l'homme de s'abstraire des choses réelles, surtout dans le domaine scientifique. Ce qui existe véritablement, substantiellement, n'est pas ce qui tombe sous nos sens. Comme l'a dit, si justement, Clerk Maxwell, « ce qui se voit est fait de choses qui ne se voient pas. » Le monde atomique, invisible pour nos sens grossiers, est la vraie base physique de l'univers, c'est la science qui le proclame et cherche à nous dessiller les yeux.

C'est à elle que nous devons les seules notions positives que nous ayons. Jadis la religion a voulu nous enseigner une cosmogonie fantaisiste, qui nous a maintenus bien longtemps dans les épaisses ténèbres d'une ignorance profonde. Il a fallu les héroïques efforts des penseurs et des savants pour nous démontrer l'erreur fondamentale de la stabilité de la terre. Nous sommes, lorsque nous nous abandonnons complètement aux sens, les jouets de l'illusion, et combien paraissent absurdes, aux regards de l'homme instruit, ceux qui prétendent ne s'appuyer que sur ce témoignage dérisoire !

Les spirites qui ne s'arrêtent pas au cadavre, qui voient dans l'espace l'être qui l'animait, qui constatent sa présence par les

preuves positives fournies par les matérialisations et la photographie, ont le droit de dire qu'ils sont dans la vraie voie scientifique, en admettant la nécessité d'une matière moléculaire très raréfiée, qui peut exister concurremment avec les états connus de la matière, de la même manière qu'il est possible de constater l'état solide, liquide et gazeux de l'eau, dans le même temps.

Le moment est venu où la science se trouve en face du monde invisible qui s'impose impérieusement à elle sous la forme de l'état radiant ou des rayons X. Ces manifestations nouvelles de l'énergie confinent au domaine du monde spirituel ; encore un effort, et la force psychique, sœur de ces modalités, nous donnera la clef physique de la vie de l'au-delà et répandra sa fulgurante lumière devant les yeux les plus obstinément clos ; affirmant ainsi l'éternelle vérité de la perpétuité du principe pensant, se développant à travers mille phases diverses et consécutives, dans la durée et l'étendue.

F. D'OYRIÈRES.

CONSEILS AUX MÉDIUMS DESSINATEURS

Des Moyens

PROPRES AU DÉVELOPPEMENT DE LEUR FACULTÉ

Le spiritisme, tout en ouvrant une voie nouvelle à l'art, apporte aussi des moyens pratiques qui étaient restés ignorés jusqu'à ce jour.

Les rapports matériels établis entre les deux mondes viennent resserrer les liens de la solidarité qui les unit. Les divers modes de communication nous apportent des forces, des facilités qui ajoutent à nos tendances l'action des êtres qui se manifestent à nous.

Cette action, plus ou moins grande suivant la faculté du médium, suivant ses aptitudes, ne se dérobe pas à notre appel, chaque fois

qu'elle peut le faire, aussi souvent qu'elle peut être utile. Mais, comme nous ne sommes pas toujours bons juges de son utilité ou de son opportunité, il pourra se faire que, dans certains cas, elle ne se manifeste pas. Il peut y avoir encore d'autres causes d'abstention que nous n'énumérons pas ici, sans parler des dispositions variables du médium.

N'oublions pas que les Esprits sont loin d'être à nos ordres.

Dans tous les cas, rendons-leur cette justice de dire que le plus souvent, c'est avec un empressement plein de bienveillance qu'ils se rendent à notre appel. Nous avons certainement, de l'autre côté de l'existence, des amitiés solides et plus nombreuses que nous ne le supposons.

Parlons d'une des facultés les plus répandues jusqu'à ce jour, celle de médium écrivain. Il y a peu de personnes qui ne la possèdent, et, soit dit en passant, on va souvent chercher bien loin des preuves que nous avons sous la main, c'est le cas ou jamais de le dire. Il n'y a pas une famille qui ne possède un ou plusieurs médiums de ce genre.

Il n'est pas nécessaire, du reste, d'obtenir des communications d'un ordre transcendant pour être convaincu. Que l'Esprit qui se manifeste soit bon ou mauvais, peu importe, le résultat sera le même et nous aurons bien vite la preuve que c'est une individualité autre que nous qui parle.

On sait que parmi les médiums écrivains les uns sont mécaniques, c'est-à-dire inconscients de ce qu'ils écrivent, les autres semi-mécaniques, lorsque la pensée accompagne l'écriture. Ce qui est un inconvénient pour l'écriture ne l'est pas pour le dessin, comme nous le verrons tout à l'heure.

Évidemment tous les médiums écrivains ne sont pas aptes à devenir dessinateurs. Nous croyons pourtant que, parmi ceux qui ont le goût des choses d'art, beaucoup pourraient obtenir des résultats satisfaisants, soit dans un genre soit dans l'autre, s'ils voulaient s'y appliquer.

S'il y a des médiums aux facultés exceptionnelles, doués d'une grande puissance fluidique, pouvant étonner, convaincre peut-être par des moyens spéciaux d'exécution, ceux-là, croyons-nous, n'ont qu'à suivre leur voie ; ils peuvent se passer de nos conseils.

Ce que nous cherchons ici, c'est le résultat. Pour y arriver, nous dirons qu'il n'est pas nécessaire que la force qui dirige un médium soit très grande. Celle qui, le plus souveut, nous fait tracer des

lettres suffit à nous faire tracer des lignes dont l'ensemble compose un dessin. Il y faut l'exactitude. Là est la différence, et aussi toute la difficulté.

Dans le cas le plus ordinaire, celui du médium semi-mécanique, on comprendra que s'il possède lui-même des notions de dessin il aura souvent un avantage sur les médiums du même genre, offrant à l'Esprit qui le guide un instrument déjà préparé, pouvant se rendre compte par lui-même de la valeur de ce qu'il obtient, juger des imperfections d'un dessin et recommencer un tracé qui, à la première épreuve, aura manqué de précision.

Nous sommes loin d'être des instruments parfaits. Il faut, même avec les Esprits, de la patience et de la volonté.

On pourra donc, après les premiers exercices destinés à délier la main, dessiner, soit avec le crayon, soit avec le fusain ; puis, lorsqu'on aura obtenu un ensemble, effacer à demi le trait et le recommencer plusieurs fois s'il est nécessaire, afin de s'assurer qu'il est exactement ce que la volonté dirigeante veut qu'il soit. On procèdera de même pour les ombres, que l'on massera dans leur ensemble d'abord. On reprendra ensuite le trait, soit à la plume, soit au crayon Conté en apportant le plus grand soin à laisser guider sa main, surtout dans les parties du dessin qui n'auraient pas été bien arrêtées dans les premières épreuves et qui demandent toute notre attention. Ainsi soit dans le trait, soit dans le modelé, notre préoccupation constante sera de préciser de plus en plus la forme. Pour le portrait, nous conseillerons l'exécution de grandeur naturelle.

Il y a une foule de petits détails que nous ne pouvons indiquer ici. Ainsi, pour ce dernier genre, il sera urgent de s'assurer d'abord des proportions de la tête, au moins en hauteur. Il y a à cet égard des notions que tous les artistes connaissent et qui sont une base. On peut s'en éloigner plus ou moins, car elles ne sont pas toujours les mêmes dans la nature. Mais il est indispensable de les établir d'abord. Si dans l'exécution elles varient, nous aurons conscience de l'écart et nous éviterons ainsi de grossières erreurs.

Nons ne pouvons pas non plus parler de tous les genres du dessin, encore moins des diverses facultés médianimiques, qui sont loin de se ressembler. Tel médium procèdera d'une façon, tel autre d'une autre. Cependant nous croyons que ces notions peuvent être utiles à beaucoup et s'appliquer dans la plupart des cas.

Pour le médium mécanique ou inconscient, nous pensons que sa

faculté, si elle existe, se développera rapidement, comme toutes les facultés purement physiques.

Nous savons qu'elles se forment pour ainsi dire instantanément avec l'aide d'un autre médium, et qu'en très peu de temps elles ont acquis tout leur développement.

Les prétendues méthodes d'entraînement ne peuvent pas être autre chose. On ne fabrique pas des facultés de ce genre, elles sont généralement ce qu'elles peuvent être, sans que personne puisse rien y ajouter ni y retrancher.

Il n'en est pas de même de la faculté semi-mécanique ou consciente.

L'intuition, dans le dessin, ne peut pas être un obstacle, loin de là. Elle aide et complète l'action de la main. Là où celle-ci aura failli, la pensée reconnaîtra l'erreur et la corrigera. L'inspiration ne perd pas ses droits, elle s'augmente simplement de l'action matérielle, qui la complète et la précise. Ce sont, si l'on veut, deux sens qui se prêtent un mutuel appui.

On comprendra que ce genre de faculté, s'il ne donne pas dès le début tous les résultats désirés, reste éminemment perfectible. Le médium, étant un collaborateur qui apporte dans l'œuvre commune ses propres connaissances, plus elles seront développées, plus le travail s'en ressentira.

Nous le répétons, nous ne pouvons envisager tous les cas. Il peut se faire qu'un médium, ne sachant pas dessiner, puisse, par l'effet de réminiscences, retrouver, sous l'action qui le dirige, des connaissances latentes acquises antérieurement. Là est le secret de nos aptitudes.

C'est donc en essayant que chacun pourra se rendre compte de la faculté qu'il possède.

B. VIRET.

Le Mouvement spirite à Paris

CONFÉRENCES DE M. LE DOCTEUR MOUTIN ET DE M. GABRIEL DELANNE

Le Spiritisme est une doctrine philosophique qui a pour bases l'expérimentation, la libre recherche, la discussion et l'examen. Elle diffère essentiellement des religions en ce qu'elle n'a ni dogmes

ni mystères. Chacun peut l'étudier chez soi, car les procédés par lesquels on entre en rapport avec le monde invisible sont à la portée de tous, par leur simplicité. C'est surtout dans l'intérieur des familles qu'ont lieu ces recherches si intéressantes. Nous connaissons à Paris un très grand nombre de petits groupes où les questions de l'au-delà sont élucidées, chaque jour, par les esprits évoqués, et, chose remarquable, depuis bientôt cinquante années que ces enquêtes partielles se poursuivent, c'est la doctrine, telle qu'Allan Kardec l'a formulée, qui est sans cesse confirmée.

Il existe donc un très grand nombre de spirites inconnus du public, car, soit par crainte du ridicule encore si puissant dans notre beau pays, soit pour ne pas s'attirer la haine des *gens bien pensants*, beaucoup hésitent à dévoiler leur foi intime. Cependant il ne faudrait pas croire que tous les adeptes sont aussi pusillanimes ; il existe une puissante association appelée *Fédération Spirite*, qui comprend un groupement de trente sociétés à Paris, et dont les ramifications embrassent presque toutes les villes de France.

C'est sous son patronage qu'avait lieu, le dimanche 18 octobre, une grande réunion à la salle Pétrelle, rue Pétrelle, à Paris, comprenant trois cents personnes.

Le docteur Moutin, très connu comme magnétiseur, avait bien voulu prêter son concours. Dans une causerie pleine de verve, il a comparé les procédés de l'hypnotisme à ceux du magnétisme. Il a fait comprendre qu'en opérant comme Braid et ses disciples, les chercheurs se privaient d'un puissant moyen d'investigation du monde spirituel, car ils négligent systématiquement le somnambulisme, pour s'attacher au côté purement matériel.

Cependant les facultés de l'âme acquièrent pendant cet état somnambulique des propriétés remarquables, qui permettent de constater les phénomènes de la double vue et de la clairvoyance, avec une évidence parfaite. D'autre part, l'âme du somnambule peut aussi entrer en rapport avec le monde invisible, c'est un moyen de démontrer l'immortalité de l'âme, puisque le sujet peut décrire, avec un grand luxe de détails, les Esprits évoqués qui se présentent à lui. Ces faits n'étaient pas ignorés des anciens magnétiseurs. Teste, Ricard, Cahagnet avaient observé ces phénomènes, avant même que les manifestations venues d'Amérique ne nous aient fait connaître d'autres procédés pour pénétrer dans le monde spirituel. Il serait à désirer que les spirites développassent ces modes d'investigations qui semblent plus facilement étudiables que

la médiumnité proprement dite, puisque le magnétisme est connu depuis longtemps, et que les conditions dans lesquelles il agit sont assez bien déterminées maintenant (1).

Après des expériences parfaitement réussies, faites sur des personnes de l'assistance, le public, très intéressé, a témoigné par ses applaudissements réitérés le plaisir qu'il avait pris à ces démonstrations expérimentales. La parole a été donnée à M. Gabriel Delanne qui devait expliquer les créations fluidiques, d'après le spiritisme.

L'orateur a commencé par définir son sujet. Il a montré que, dans la vie ordinaire, le sommeil amenant le rêve, met l'âme en présence d'un monde intérieur qui a pour elle autant de réalité que le monde physique. Par des exemples, il a pu établir que ces visions ont parfois une telle intensité, qu'elles se répercutent sur le corps physique et y déterminent des désordres.

Ce qui se passe normalement pendant le sommeil peut être reproduit artificiellement par la suggestion. Un sujet sensible voit tous les objets, tous les tableaux que veut lui montrer le magnétiseur; il éprouve des sensations positives qui ne sont déterminées que par la volonté du magnétiseur, et qui sont semblables à celles que produiraient des causes réelles. Enfin certains médiums, renouvelant les expériences des adeptes de la magie, qui opéraient au moyen de miroirs magiques, voient dans le verre d'eau des scènes, des paysages ou des êtres, qu'ils peuvent décrire avec fidélité.

Ces créations fluidiques sont-elles des hallucinations? Autrement dit se passent-elles dans l'esprit, ou bien existe-t-elles dans l'espace avec une réalité objective? Le conférencier croit à leur existence dans l'espace, et va la démontrer.

Pour bien comprendre la question, il faut savoir exactement ce que l'on entend par le mot fluide, puis admettre que la volonté est une force analogue aux forces naturelles.

« On appelle fluide, dit-il, des états impondérables de la matière caractérisés par un mouvement moléculaire très rapide. » L'orateur, en se basant sur des considérations mécaniques, a montré que le poids, n'étant que le signe représentatif de l'action de la

(1) Nous ferons observer qu'en se servant du somnambulisme, on donne une plus grande prise aux objections qui s'appuient sur la transmission de la pensée, alors qu'avec un médium bien éveillé, nullement suggestionné, les négateurs sont forcés d'avoir recours à l'inconscient pour expliquer le phénomène, ce qui enlève toute valeur positive à leur objection.

N. D. R.

pesanteur, varie du plus au moins selon les conditions d'éloignement du centre de la terre et de l'action de la force centrifuge. Celle-ci s'augmentant, il pourrait même se réduire à zéro.

Or, les gaz, suivant Thomson, ont un mouvement vibratoire moléculaire d'autant plus rapide qu'ils sont moins denses; si on peut augmenter ce mouvement jusqu'à ce que la force centrifuge développée contrebalance l'action de la gravitation pour une molécule, celle-ci ne pèsera plus; ce qui se produit pour une molécule se reproduisant pour l'ensemble, le corps passera à l'état impondérable.

Est-il possible de concevoir l'existence d'une matière possédant une semblable force vive?

Oui, car les familles chimiques, les phénomènes de l'isomérie, et les recherches spectrales de Lockyer sur les étoiles, montrent que l'unité de la matière est une théorie qui peut se soutenir scientifiquement. Donc, entre l'état gazeux et l'état primitif de la matière, il doit exister un multitude de forces caractérisées par des mouvements atomiques différents, dépendant des variations d'amplitudes des mouvements ondulatoires ou des différences du nombre de vibrations par seconde. D'ailleurs, l'existence des fluides se démontre indirectement par les effets spiritiques, comme l'existence de l'éther par l'étude des phénomènes de la lumière. La matière à l'état radiant et les rayons de Rœntgen, sont les premières excursions de la science contemporaine dans ce domaine.

Nous sommes donc en possession de la matière des créations fluidiques. Il faut maintenant montrer que l'action de la volonté est assimilable à une force naturelle.

Notre frère fait observer que tous les actes de la vie de relation témoignent de l'action de la volonté sur le corps, mais son domaine s'étend plus loin, il embrasse même les phénomènes de la vie végétative, comme le témoignent les expériences de M. Focachon, déterminant une vésication par suggestion, ou de MM. Bourru et Burot, traçant sur le bras d'un sujet son nom, et lui ordonnant de saigner suivant ces lignes, de sorte que le nom sanglant apparut à l'heure indiquée par la suggestion; enfin M. Charcot produisit à la Salpêtrière des brûlures, rien que par suggestion verbale. Si la volonté agit sur le corps matériel avec autant de puissance, à plus forte raison peut-elle avoir de l'action sur la matière fluidique, moins dense, plus plastique. Dès lors, la création fluidique par la volonté peut se concevoir aisément.

L'esprit pense à un objet quelconque : une bouteille par exemple. Puis, par la volonté, il concentre sa faculté d'idéation sur cette forme ; il voit mentalement cette bouteille, il la crée dans son cerveau, comme il le fait dans le rêve ; mais ici l'action est voulue et consciente. Cette pensée se traduit par un mouvement vibratoire du périsprit ; ce mouvement, si la volonté est ardente, se propage dans l'espace fluidique, et l'image est extériorisée.

A ce moment, si on met une plaque photographique à l'endroit où a lieu cette projection, elle sera influencée, et l'image mentale se reproduira sur la plaque sensible. C'est ce qui a lieu dans la photographie ordinaire, puisque la plaque sensible enregistre simplement les vibrations de la lumière renvoyée par le corps devant lequel elle est placée. L'orateur possède une photographie obtenue de cette manière dans l'obscurité. D'ailleurs, l'ouvrage du Dr Baraduc contient une quantité de documents traduisant l'état mental de l'observateur, par des clichés absolument remarquables.

Il se dégage de cette théorie une grande vérité, c'est que toutes les images, mentales ou non, ont une véritable existence positive. Les hallucinations sont des phénomènes réels, mais perçus seulement par celui qui en est affligé. La preuve, ce sont les images consécutives d'une couleur vue mentalement. Pensez à l'écarlate, en fermant les yeux, jusqu'à ce que cette couleur soit *vue* par la pensée, puis ouvrez brusquement les yeux et portez-les sur du papier blanc, vous verrez une tache verte qui est complémentaire de la couleur rouge imaginée. Or, quelque chose qui n'existe pas ne peut donner une sensation positive complémentaire, donc la volonté a produit dans le périsprit les vibrations qui correspondent au rouge.

Une autre expérience concernant le temps de réaction d'une image hallucinatoire, comparé au temps de réaction d'une image réelle, montre que ce temps est plus grand pour la vue de l'image fluidique que pour la vue réelle, et que ce temps augmente à mesure que la durée de la suggestion est prolongée. Ce qui prouve que la vibration fluidique de l'image va en diminuant et qu'elle est bien réelle.

Enfin, en discutant les expériences de MM. Binet et Ferré, qui établissent que les images suggérées obéissent aux lois de l'optique, le conférencier conclut à l'existence objective de ces images.

Notre frère termine en montrant que le spiritisme a des bases véritablement scientifiques, qui donnent à son enseignement moral

une puissance et une force que rien ne saurait égaler. Il porte en lui la certitude absolue, celle que l'on acquiert par la science et le raisonnement. Son influence sera toute-puissante pour la régénération de l'humanité quand ses nobles enseignements auront pénétré dans le peuple, pour y rénover la pure morale de Jésus et développer les idées de justice et d'amour qui sont les bases de la société future.

Cette conférence a été vigoureusement applaudie par l'auditoire qui a décidé de se réunir à nouveau le 1er novembre.

BECKER.

PROFESSION DE FOI D'UN SPIRITE

Aujourd'hui que les ans amassés sur ma tête
Me laissent entrevoir le terme de mes jours,
Je m'en vais au combat sans craindre la défaite ;
Armé de la bonté, l'on triomphe toujours !

Dédaignant le mépris qu'on me jette à la face,
Je plains tous les méchants et leur pardonne encor ;
Sous la pure clarté que me verse l'espace,
Je vais aux champ sacré glaner des épis d'or.

Né dans la pauvreté, je connais la misère ;
De mon cœur, quelque part, j'ai laissé des lambeaux ;
J'ai vu de près la mort, ce douloureux mystère,
Caressé des amours et scellé des tombeaux !

J'aime le Beau divin que l'art pur régénère ;
Je suis plein de respect pour tous les humbles fronts
Penchés sur le devoir ; je contemple et vénère
L'indigent vertueux courbé sous les affronts.

Quand la Muse, en passant, m'a touché de son aile,
J'ai senti tout à coup mon âme tressaillir ;
La cendre du foyer gardait une étincelle
Que le souffle d'en haut, soudain, a fait jaillir !

Je parcours maintenant les chemins de la vie,
Evitant d'écraser l'insecte sous mes pas;
Je salue en passant toute branche qui plie
Sous le poids des fruits mûrs, et je n'y touche pas !

J. LIÉGERON.

Comment je suis devenu Spirite

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA *Revue scientifique et morale du Spiritisme,* A PARIS.

Voici la sixième année que je m'occupe du spiritisme. Mon opinion est faite depuis longtemps sur ce sujet.

Avant d'aborder l'étude de cette importante question, j'étais quelque peu sceptique à l'endroit des phénomènes extraordinaires dont j'entendais parler. Je vous avoue cependant que ma curiosité en était excitée au plus haut degré. Les manifestations spontanées, dont je lisais si souvent le récit dans tous les journaux sous le titre de « maisons hantées », m'avaient, d'ailleurs, donné beaucoup à réfléchir. Ces coups frappés, ces meubles remués, ces pluies de pierres, ces voix mystérieuses qui se faisaient entendre dans certaines maisons, tous ces faits étranges, sans cause connue, qui se produisent si fréquemment un peu partout, me laissaient une impression indéfinissable, un vague pressentiment d'un nouvel horizon qui s'ouvrait de lui-même aux investigations de la science.

Ce qui m'étonnait le plus dans tout ceci, c'était l'indifférence des journalistes au sujet de l'explication à donner sur la véritable cause de ces phénomènes. Il me semblait qu'ils auraient dû, d'un commun accord, faire un chaleureux appel aux savants, et surtout aux savants officiels, pour les inciter à étudier de près cette question qui, à mon sens, devait être très grosse de conséquences au point de vue philosophique. Au lieu de cela, je trouvais chaque fois des conclusions banales, je dirai presque enfantines. Tandis qu'on s'efforçait de démontrer le côté mystérieux, surhumain, inimitable dans la produc-

tion des faits que l'on rapportait ; tandis que certains reporters se plaisaient à faire ressortir que tout ce branle-bas d'objets sans contact était drôle, très drôle, incompréhensible, ils terminaient toujours par une explication qui n'expliquait rien, et qui me faisait pitié pour la faiblesse de leur jugement.

C'est ainsi que l'un d'eux a osé publier l'opinion d'un architecte qui, mis en présence de ces faits, avait décidé qu'ils devaient être dus aux émanations du gaz des fosses d'aisance ! Un point, et c'était tout. Le journaliste était très satisfait, car l'architecte avait prononcé en dernier ressort.

D'autres fois, on attribuait la danse des meubles à la présence d'un farceur, mais c'était un farceur toujours introuvable, toujours invisible, qui opérait ses prodiges au nez et à la barbe des gendarmes, des commissaires de police ou des procureurs de la République que l'on avait requis, et qui assistaient, étonnés, ébahis, à ce spectacle auquel ils ne comprenaient rien, et devant lequel ils se retiraient après s'être déclarés incompétents.

Combien de fois le *Petit Journal* a relaté de ces choses-là ! Je suis sûr que si l'on y faisait des recherches en remontant à plusieurs années, c'est par centaines que l'on pourrait relever le nombre de ses articles sur ce sujet. Quant à la conclusion, elle n'a jamais changé : « Espérons, dit-on invariablement, que le sinistre farceur sera bientôt découvert... » Or, depuis dix ans, depuis vingt ans, depuis toujours, tous les sinistres farceurs auxquels on a imputé ces prouesses sont encore à trouver, et le *Petit Journal* ne semble pas s'en émouvoir.

Pour moi, je n'étais nullement satisfait de ce piètre résultat. J'étais dans l'attente d'une explication plus rationnelle de ces phénomènes singuliers, lorsqu'un jour le hasard mit sous mes yeux une petite publication intitulée : *l'Avenir de l'Humanité*, que M. Jésupret, de Douai, faisait paraître mensuellement. Le titre alléchant de ce journal me porta à le lire, et j'y trouvai précisément le mot de l'énigme : des communications pouvaient s'établir entre les vivants et les soi-disant morts, et les phénomènes désignés sous la rubrique de « maisons hantées » n'étaient autres qu'une invitation des trépassés qui désiraient se mettre en rapport avec nous.... « Voilà donc, m'écriai-je, ce que je cherchais depuis si longtemps. Non seulement je trouve là la solution du problème qui a si souvent piqué ma curiosité, mais je vois en même temps se combler l'abîme qui semblait devoir à jamais nous séparer de nos chers disparus ; je découvre

un monde nouveau, toute une légion de frères en humanité que je dois aller rejoindre un jour; je sens que ma foi en Dieu se ravive; le doute se dissipe et fait place à une douce espérance en une vie meilleure... »

Telles étaient mes premières réflexions, mais vous pensez bien que je désirais avoir d'autres preuves. Ce que je lisais là me semblait très logique en regard des détails que les journaux publiaient en les laissant si négligemment inexpliqués, mais encore fallait-il que je me rendisse compte par moi-même afin d'asseoir mon jugement. Ce fut ma constante préoccupation à partir de ce moment. Je me renseignai, et je finis par découvrir les livres d'Allan Kardec que je lus avidement; puis, à l'aide des indications qui y sont données, et avec le concours de quelques amis parmi lesquels j'eus la chance de rencontrer des médiums, je provoquai, par d'ardentes évocations, la production des phénomènes en ma présence, afin d'en étudier le sens et la portée. C'est alors que je fus témoin des faits que j'ai signalés dans la *Revue Spirite;* de nombreuses communications attestant la présence des Esprits autour de nous, d'apparitions visibles pour des amis dont la sincérité ne me laissait aucun doute, de mouvements, de transports de meubles et objets de toutes sortes que les Esprits se plaisaient à reproduire près de nous pour montrer qu'ils étaient réellement à nos côtés, d'un apport de pierres qu'ils lançaient du dehors dans notre salle d'expériences (hermétiquement close) sans qu'aucun de nous fût atteint ni inquiété par la chute de ces corps.

Un jour, l'un de nos médiums voyait son frère décédé. C'était une scène touchante d'émotion pour nous tous, tant l'impression produite sur le médium par cette entrevue présentait un caractère de réalité. Une autre fois, cette même personne entendait la voix des Esprits, une voix douce qui lui annonçait à l'avance les phénomènes qui allaient se produire, ce que nous constations en effet. Il est arrivé que le frère décédé du médium apparaissait en même temps à sa sœur et à une autre dame, toutes deux tressautaient au même instant sous le coup de la surprise. Enfin des incarnations momentanées d'Esprits, qui venaient décrire leur situation heureuse ou malheureuse, nous ont complètement édifiés sur la vie d'outre-tombe et nous ont permis de constater qu'une justice suprême s'exerce d'une manière continuelle entre les deux mondes.

Ce n'est pas sans raison que je disais au début de ce récit que mon opinion est faite sur le spiritisme. La réalité des communications

qui s'établissent entre les incarnés et les désincarnés ne me laisse plus aucun doute. Mon espoir dans l'avenir éternel a pris corps; ma conviction sur l'immortalité de l'âme est désormais inébranlable. Je suis heureux, bien heureux, mais il me reste encore un regret, c'est que tous les hommes ne partagent pas mon bonheur. J'avais cru, dans mon noviciat, que tout le monde allait s'emparer de cette découverte pour avoir au moins l'avant-goût des splendeurs qui nous attendent de l'autre côté du tombeau, mais j'avais compté sans les sots préjugés et les mesquins intérêts. L'expérience m'a nstruit, et je suis moins étonné maintenant du parti pris des journalistes et de l'aveuglement volontaire qu'ils apportent dans leurs relations sur les manifestations spontanées des Esprits. C'est que le spiritisme bouleverse de fond en comble les dogmes religieux acquis depuis des siècles, ainsi que les données de la science officielle sur le principe de la matière : c'est si bon de se reposer sur le doux oreiller des connaissances acquises. Or, les journaux sont lus par des personnes qui pourraient être iroublées dans leur quiétude par une découverte qui ne cadre plus avec leurs habitudes et leurs intérêts matériels; mieux vaut sacrifier le monde des Esprits, leurs enseignements et tout le bien qui en résulterait pour l'humanité, que de s'exposer à perdre quelques lecteurs grincheux.

Cette sorte de conspiration des journalistes contre une vérité si éclatante, nuit beaucoup à la rapidité de la propagation du spiritisme. On rencontre des gens qui refusent de s'en occuper, précisément parce qu'il n'a pas encore reçu la sanction des journaux les plus en vogue. A côté d'eux s'en trouvent heureusement beaucoup d'autres qui ont assez d'indépendance de caractère et de jugement pour ne pas attendre la levée du *veto* des faiseurs d'articles à tant la ligne, et qui savent se rendre compte par eux-mêmes. Le champ est encore vaste pour les spirites de bonne volonté qui sont désireux de faire progresser l'humanité. Pour ma part, je m'efforce de répandre la bonne nouvelle par tous les moyens dont je puis disposer et d'apporter ma petite pierre au grand édifice de la rénovation morale.

Je suis venu à Caen pour remplir une mission qui va se terminer. J'ai naturellement fait part à mes nombreux collègues de mes convictions sur les faits spirites, et j'ai eu le plaisir de constater que beaucoup d'entre eux s'y intéressaient. Quelques réunions ont eu lieu qui ont déjà donné un commencement de résultat. A l'occasion de mon départ, deux des assistants ont bien voulu me faire le récit

de leurs premières impressions (1). Nul doute que s'ils continuent leurs recherches, ils n'arrivent à être entièrement convaincus, puisque le fait des communications existe.

LOUIS DELATTRE,

Télégraphiste à Valenciennes.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

PHÉNOMÈNES OBTENUS AU GROUPE AMITIÉ DE LYON

(Suite)

Lyon, le 6 mai 1884.

Les soussignés reconnaissent qu'en leur présence une feuille de papier à lettre blanc, sans aucune trace d'écriture, a été sous leurs yeux pliée en quatre, puis placée sous cette enveloppe et cachetée à la cire ; leur but est d'obtenir des conseils de leurs guides, au moyen de l'écriture directe, et de pouvoir affirmer hautement qu'il n'y a dans la production de cet écrit aucune fraude possible.

Ont signé : Henri Sausse, M. Moissonnier, Clotilde Sausse, Marie Boverie, Charles Boverie, Julia Sallier, veuve Garnier, A. Dayt, Louise P., Mlle Guillet, V. Deschamps.

Après avoir constaté que l'enveloppe était absolument intacte, les soussignés déclarent que sous leurs yeux, l'enveloppe étant ouverte, on en a retiré la feuille de papier couverte d'écriture. Il y avait deux communications, l'une d'un ami, l'autre du grand-père de M. Sausse.

Ont signé : V. Deschamps, M. Moissonnier, Mlle Guillet, A. Dayt, veuve G. de Chaignon, J. Sallier, Charles Boverie, Marie Boverie, veuve Garnier, Louise P., M. Hugonnet, Clotilde Sausse, Henri Sausse.

(1) Nous donnerons prochainement ces lettres, accompagnées de quelques commentaires.

MES AMIS,

La vraie religion est celle qui porte à admirer, à adorer la grandeur et la majesté immense de la cause première de toutes choses. Celle qui donne une connaissance exacte de Dieu, celle qui élève Dieu au plus haut de tout son effort et qui fait sentir à l'homme sa misère et son rien, mais néanmoins qui lui fournit les moyens de se relever en lui apprenant à mettre toute sa confiance en Dieu, le Maître suprême. Donc, étudiez le spiritisme : c'est en lui que vous apprendrez à remplacer l'égoïsme par l'amour du prochain ; en lui, enfin, vous trouverez la source de toutes choses, saines et vraies. Pourquoi, direz-vous, plutôt celle-là qu'une autre ? Parce qu'elle est l'œuvre d'esprits réfléchis et clairvoyants, parce qu'en un mot elle n'est pas la conception propre de l'homme, mais bien d'une multitude d'Esprits voulant votre progrès.

Ainsi ne perdez pas cela de vue. Il ne faut, sous aucun prétexte, souffrir qu'on fasse des modifications à votre doctrine, car ce qu'on pourrait y changer ne manquerait pas que d'y apporter des formes matérielles, et il n'en faut point. A quoi servirait la lutte contre la matière si pour parler à Dieu c'est ce dont vous vous servez ? Soyez donc les gardiens fidèles de votre chère croyance, et tous nous serons contents.

Pour arriver à conserver intacte votre doctrine, vous aurez à lutter longtemps, je crois ; mais qu'importe ! Dites-vous que des amis s'associeront à votre travail. Nous serons toujours heureux, lorsque vous nous le demanderez, de vous donner des conseils.

Ainsi, courage ! Vous avez des ennemis réels, ne négligez rien pour les dévoiler ; les fourbes ne doivent pas être ménagés, et c'est leur rendre service, à eux et à la société tout entière, de les démasquer. Soyez malgré cela, indulgents et tenez compte des faiblesses auxquelles notre pauvre humanité est exposée.

Adieu, je vous aime. *Un ami.*

Henri, sois persévérant, ne te décourage jamais, puisque c'est pour le progrès moral que tu agis ; sois sûr que tu seras toujours aidé. Ta somnambule vous a dit un jour qu'on vous promettait de belles choses si vous écoutiez bien nos conseils : en disant cela elle était l'écho fidèle de notre pensée.

Chaque chose vient à son temps. Souviens-toi que ce qui ne vient pas à un moment vient à un autre.

Ton grand-père.

Je ne relate ici ces communications qu'en raison de la façon dont elles furent données et sans leur attribuer plus de valeur qu'elles n'en comportent ; je dois constater aussi qu'elles sont écrites, l'une dans le sens du papier, l'autre en travers ; cette dernière, signée : « Ton grand-père », présente une grande similitude avec l'écriture qu'il avait de son vivant ; la forme est la même, mais les caractères sont moins tremblés.

Le 6 mai, nos amis auraient voulu nous offrir quelques fleurs, mais le médium fut impuissant à les matérialiser. Cet apport eut lieu le 16 *mai* 1884 ; il était composé de *trois roses-thé, une rose rouge et cinq œillets*. Il présente cette circonstance particulière, qu'une des roses s'effeuilla en se matérialisant ; les trois autres se fanèrent avant la fin de la séance, bien qu'elles fussent très fraîches à l'instant de leur réception.

Le 11 *juillet* 1884, notre ami, M. Alexandre Delanne, étant de passage à Lyon, nous demanda de lui permettre d'assister à une séance. Nous accédâmes à sa demande en faisant cette réserve que ces phénomènes ne se produisant pas à notre volonté, mais lorsque nos guides pouvaient les réaliser, nous ne pouvions lui promettre autre chose que le concours de notre ardent désir. Il ne fut pas, malgré cela, déçu dans son attente, car il fut témoin de l'apport en pleine lumière d'un bouquet, composé de *dix-sept roses* de diverses nuances et d'une branche de magnolia ayant six larges feuilles et une fleur énorme.

Le 8 *août* 1884, nous avons reçu un bouquet composé de *quinze roses* de diverses espèces : *quinze tiges de myosotis* et *quinze de réséda* qui se sont matérialisées sous mes yeux. On remarquera que dans tous ces apports de fleurs, ce sont toujours les roses qui dominent ; en voici la raison : le principal agent de ces apports était mon grand-père, qui, de son vivant, avait toujours eu une prédilection marquée pour ces fleurs, et qui, dans l'erraticité, n'avait pas renoncé à cette préférence.

Le 29 *du même mois*, le médium me dit : « Votre grand-père est là, il veut vous faire écrire. » Je pris un crayon, et, tandis que je transcrivais le message de la main droite, je tenais les deux mains de Mlle Louise réunies dans ma main gauche. Sans qu'elle ait fait le

moindre mouvement pour se dégager, je sentis glisser un corps dur entre mes doigts. Je regardai aussitôt, et vis *une énorme rose rouge*, toute couverte de rosée. Un instant après, le médium, toujours en somnambulisme, prit les mains de sa voisine de gauche, Mme Deschamps, et, pendant qu'elles causaient ensemble d'un enfant mort en bas âge, Mme Deschamps reçut de ce fils défunt *deux roses* qui se matérialisèrent dans ses mains.

Le 19 *septembre*, mon grand-père nous donna encore *cinq roses*.

Rentré à Paris, M. Alexandre Delanne avait parlé des résultats que nous obtenions au GROUPE AMITIÉ et de la façon, disait-il, vraiment surprenante dont ils se produisaient. Un de ses auditeurs, M. Mikelis di Rienzi, très sceptique, ne croyait pas à la possibilité de pareils phénomènes. Néanmoins, sa curiosité étant vivement excitée, il profita de la première occasion pour venir constater, *de visu*, ce genre de manifestation des Esprits. Son scepticisme ne fut pas de longue durée, et bientôt il dut se rendre à l'évidence, ce qu'il fit de fort bonne grâce.

Ayant fait à Lyon, le 7 *octobre* 1884, un voyage dont le journal *le Spiritisme* a publié le compte rendu, M. di Rienzi se plaît à rendre hommage à la bonne foi du médium.

Les assistants étant fort nombreux à cette réunion, et notre salle de séance très étroite, nous dûmes, pour caser tous nos invités, sortir un piano qui se trouvait dans la pièce, et le placer dans une alcôve. Mon frère, M. Boverie et moi, avions procédé à cette opération. Je savais donc qu'il n'y avait rien sur ce piano que je venais de débarrasser; on jugera de ma surprise, de ma légitime irritation, lorsque, au début de la séance, m'étant levé pour placer dans l'alcôve le chapeau d'un dernier arrivant, je trouvai sur le piano une superbe *rose-thé*.

Croyant à une mauvaise plaisanterie, je pris la fleur et la jetai sur le guéridon se trouvant au centre de la pièce en disant : « Je ne m'explique pas pourquoi on a mis cette rose sur le piano ni le but de celui qui l'a mise ; nous ne sommes pas ici pour nous leurrer, mais pour constater la production de phénomènes, étranges, j'en conviens, mais parfaitement authentiques. Nous avons la preuve que ces faits sont possibles : il n'y a donc aucune raison pour chercher à les simuler. »

Chacun me regardait, interdit, ne comprenant pas le sens de mes

paroles, lorsqu'une des assistantes, Mme Dousdebes, placée en face de moi, à l'autre extrémité de la salle, dit :

« Mlle Louise vient de s'endormir à l'instant précis où cette fleur a passé sur sa tête.

« D'où vient cette rose ? dis-je au médium entrancé.

« — C'est une surprise que nos amis ont voulu vous faire ; cette fleur, ce sont nos guides qui l'ont placée là pour vous la donner ; n'en accusez personne autre et gardez-la pour vous : nous en aurons d'autres dans un instant. »

Le fait se réalisa, et M. di Rienzi emporta, comme souvenir de son voyage, *une rose* qu'il avait vue se matérialiser dans la main du médium.

Voici comment il termine dans le journal *le Spiritisme* (1re quinzaine de novembre 1884) la relation de ce fait :

« J'affirme donc avoir *vu*, de mes yeux *vu*, ce qui s'appelle *vu*, l'apport de cette dernière fleur sans que le médium ait fait le moindre geste qui pût faire croire à une habile mystification, sans que personne de la société ait eu un mouvement qui aurait donné l'idée d'un *compérage*, et j'ai constaté en outre la complète catalepsie de Mlle Louise au moment où s'est produit ce phénomène.

« Devant de tels faits que je n'aurais jamais osé affirmer si *moi* et vingt autres personnes n'en avions été les témoins, je crois de mon devoir de les porter à la connaissance de nos lecteurs, en témoignage de repentir d'avoir longtemps nié moi-même la réalité des apports. »

A diverses reprises, nos guides avaient fait exécuter au piano, par Mlle Louise en somnambulisme, de fort jolis motifs. Quelquefois, aux accords du piano s'étaient joints ceux d'une cithare dont on voyait vibrer les cordes, bien que personne ne la touchât. Le 31 *octobre* 1884, le résultat fut plus concluant, puisqu'un morceau d'une suave harmonie fut exécuté sans le concours d'aucun instrument.

Dans le journal *le Spiritisme* du 1er décembre 1884, Mme Charbonnel, témoin oculaire, relate ainsi ce phénomène :

« Nous sommes heureux de vous annoncer que le vendredi 31 octobre, dans le groupe Amitié, nous avons obtenu de nos amis de l'espace des effets musicaux extrêmement remarquables.

« Les accords d'une harpe fluidique ont charmé nos oreilles pen-

dant quelques minutes. C'est la première fois que ce phénomène se produit devant vingt-deux personnes, qui sont prêtes, d'ailleurs, à le certifier.

« La disposition de l'appartement et la pleine lumière ne pouvaient permettre aucune fraude : nous avons été on ne peut plus satisfaits de cette harmonie vraiment céleste, et qui, chose singulière, a été entendue par chacun de nous comme venant tantôt du piano fermé, tantôt de la fenêtre, tantôt de la porte. »

Pour chacun de nous, cette harmonie semblait partir de points différents, mais elle fut par tous perçue d'une manière très distincte.

L'apport suivant n'eut lieu que le 13 *février* 1885. Ce soir-là, j'avais deux sujets endormis : Mlle Louise et Mme Maria. Les deux médiums se tenaient enlacés par la taille. Mlle Louise, aidant Mme Maria à se dégager, lui montrait sa mère qui l'engageait à persévérer dans cette voie, où elle marcherait de surprise en surprise. Pour l'encourager à poursuivre cette étude, la mère de Mme Maria déposa sur ses genoux, en pleine lumière, *deux branches de lilas*.

La faculté du médium pendant cette année 1885 subit un temps d'arrêt ; le deuxième apport ne nous fut donné que le 13 *juillet*, jour où mon grand-père me remit, à l'occasion de ma fête, une superbe *rose blanche*.

Les mois suivants de l'année 1885 virent se dérouler une série d'événements qui mirent bien souvent en danger l'existence du médium, mais dont nous parvînmes à triompher, grâce au magnétisme, qui opéra en maintes circonstances de véritables prodiges, des presque-résurrections.

Les tribulations de toutes sortes par lesquelles avait passé le médium, l'absence de tout phénomène pendant un laps de temps aussi long, avaient complètement découragé Mlle Louise. Cette situation d'esprit était pénible autant pour elle que pour ceux qui l'approchaient. Je résolus de tenter un énergique effort pour rendre la confiance au médium, en facilitant de tout mon pouvoir la production d'un phénomène quelconque.

C'est dans ces conditions que le 2 *février* 1886 je dis à Mlle Louise endormie : « Nos guides sont-ils là ? — Oui. — Pour nous prouver

qu'ils nous protègent toujours et vous rendre la confiance perdue, je les supplie de nous donner un apport aujourd'hui ; quelle qu'en soit la nature, peu m'importe, pourvu que nous obtenions une preuve qu'ils nous assistent toujours. »

Le médium étendit alors sa main ouverte sous la lumière d'une forte lampe et nous dit : Regardez. Sans que sa main bougeât de place, sans que nos yeux cessassent de l'observer, nous vîmes dans le creux de sa main se former un petit nuage de la grosseur d'un œuf ; ce nuage se condensa, puis subitement se transforma en *une violette de Parme,* dont le parfum exquis emplit l'appartement.

Le 9 *février* 1886, le médium ayant repris confiance, nous reçûmes *deux roses* perlées de rosée ; elles furent placées dans un vase sur une table, et, sans qu'on les touchât, l'une d'elles s'effeuilla pendant la séance.

Le 16 *février* 1886, me sentant fatigué, je demande à nos guides ce que je dois faire pour calmer les douleurs d'estomac que j'éprouve. « Attendez, me répond Mlle Louise en somnambulisme nos amis vont vous donner un remède. Je les vois : ils assemblent des fluides, les condensent pour en former de petites perles phosphorescentes. Qu'elles sont jolies !... ce sont des pilules... Tenez, les voilà. » A ces mots, elle tendit ses bras en avant, et dans ses mains en catalepsie ou sur le tapis, où nous les avions vues tomber, nous trouvâmes *dix-neuf pilules,* que je pris suivant les instructions qui me furent données. Le 23 *février,* le même phénomène devant se reproduire, je demandai à nos guides où je pourrais me procurer des pilules semblables, afin d'éviter au médium la fatigue que lui causait leur matérialisation.

« Vous n'en trouverez nulle part de pareilles en pharmacie, me répondit Mlle Louise : ce sont nos guides qui les préparent eux-mêmes spécialement pour vous. » Ce soir-là, il m'en fut donné *vingt.* Le 26 *février*, j'en reçus encore *vingt-deux.* De ces dernières je n'ai gardé qu'une seule, en souvenir de ce phénomène ; je la conserve avec les autres apports dont j'ai parlé, et dont j'ai la collection complète.

Ces apports de pilules s'étaient déjà produits le 13 *janvier* 1885 Mme Boverie avait reçu *trois pilules* le 27 *janvier* 1885 ; Mlle Sallier en avait reçu *onze.*

Pendant tout le reste de l'année 1886, nos efforts furent infructueux. Je voulais que nos amis fissent enlacer ensemble, sans solution de continuité, trois anneaux tournés et de nature différente. Nous ne pûmes y parvenir.

Ayant changé provisoirement de local pour nos réunions, un soir de septembre, un de ces anneaux fut transporté chez mon frère, où nous nous trouvions réunis. Le médium nous dit que, sur le conseil de nos guides, son esprit se dégageait et se transportait à 500 ou 600 mètres de là dans l'appartement où se trouvaient les anneaux ; il vit la boîte qui les renfermait, en prit un qui se dématérialisa et fut ainsi apporté, puis, le travail contraire ayant été fait, l'anneau matérialisé tomba du plafond dans la pièce où nous nous trouvions.

« Pendant la dématérialisation, dit Mlle Louise, je vois les molécules composant les objets se dissocier, s'écarter une à une, tout en conservant leurs positions respectives. Elles ont alors des proportions beaucoup plus grandes, mais la forme initiale ne change pas. » Dans ce nouvel état, qu'elle appelle fluidique, ces objets ne sont plus soumis aux lois ordinaires de la pesanteur et de l'impénétrabilité ; ils peuvent traverser la matière sans y laisser de trace et se conserver indéfiniment sans altération. Pour la matérialisation, le phénomène inverse se produit : les molécules composant le corps reprennent leur place primitive ; mais ce travail s'opère brusquement et nécessite pour le médium une déperdition, parfois assez grande, de force psychique. Suivant que l'effort a été plus ou moins grand, la catalepsie est partielle ou complète. Mais, quel qu'il soit, tout phénomène s'obtient au détriment de la santé des médiums, qui pourrait se trouver compromise si ces faits étaient produits trop fréquemment. C'est pour cette raison que les médiums à effets physiques ont besoin de récupérer leurs forces avant de rechercher de nouvelles manifestations.

Le 11 *janvier* 1887, nous reprenions nos séances dans notre ancien local. Comme don de joyeuse venue, nos guides offraient *une rose blanche* au médium.

Le 25 *janvier* 1887, notre ami M Gabriel Delanne, se trouvant de passage à Lyon, nous demanda d'assister à une de nos réunions. Sa requête ayant été acceptée, nous causions, au début de la séance, des divers phénomènes constatés, de l'anneau transporté chez mon frère. « Celui-ci, nous dit-il, est encore chez moi ; je l ai

vu encore tout à l'heure, mais nous ne l'apporterons pas : il faudra qu'il revienne par le même chemin. — Où se trouve-t-il placé? demande M. Delanne. — Accroché à un porte-montre à la cheminée de la salle à manger ; il est à droite, je l'ai encore touché avant de venir, je suis donc bien certain qu'il y est. — Je serais bien curieux de le voir rapporter ici ce soir », reprit M. Delanne.

H. SAUSSE.

(A suivre.)

IDÉES SAUGRENUES

D'UNE VIEILLE TÊTE

(Suite)

III

M. Baillardise, homme instruit, habile et ambitieux, comprenait la puissance de la plume; il se livrait à l'étude des questions sociales, élaborant dans le recueillement des nuits un remarquable travail. Dans l'intimité, parfois, il en lisait des fragments, et ce n'était pas de petite facture, cela avait une envergure, une profondeur, une élévation admirables, sans compter le style riche et chatoyant.

L'oncle Brutus eut l'honneur d'assister à une lecture, et pria instamment qu'on lui permît d'en entendre davantage. M. Baillardise céda, après quelques façons, et l'oncle ne fut point avare d'éloges; néanmoins, quand nous fûmes seuls, il me dit :

— Il y a dans ce travail d'étranges anomalies : la thèse, fort brillante, semble devoir conclure au libéralisme, mais point du tout : à l'endroit culminant, au moment précis où l'on est certain de la terminaison, un entortillement de phrases, déroutent, et amènent une virulente attaque des idées progressistes. Il me tarde de connaître la conclusion de cette œuvre, dont certaines parties sont pleines de talent et d'idées généreuses.

L'oncle, malgré quelques travers, savait vivre ; il comblait Javotte

de bibelots rares, d'orchidées, de bonbons, et sa future nièce disait à demi-voix :

— Oncle de mon cœur, original vieillard aux larges souliers, puissiez-vous être plus généreux encore lorsque vous offrirez les cadeaux de noce, et ne pas trop tarder à laisser jouir de vos cinq millions votre neveu !...

L'oncle, à ce murmure gracieux, remerciait des paroles qu'il n'entendait pas. Il était des plus sourds, et cela donnait lieu à de perpétuels quiproquos. Il arrivait trop tôt ou trop tard, ayant mal compris l'heure indiquée par M. et Mme Baillardise ; mais cela était de peu d'importance, ayant ses petites et grandes entrées chez mon futur beau-père, et c'est ainsi qu'un matin je le trouvai dans le salon d'attente du père de Javotte.

— M. Baillardise, me dit-il, doit être en conférence avec un homme politique ; je viens précisément pour lui recommander Blanche Legris, j'attendrai.

Du cabinet de M. Baillardise s'élevait une voix.

— Non, criait le maître de céans, on n'a pas de prétentions plus ridicules ! Le travail ? La belle marchandise, ça court les rues ! Le talent abonde ! Sans argent et sans influence, le génie végète. Mes nombreuses occupations m'obligent seules à recourir à d'autres !...

On répondit, et je prêtai l'oreille ; mais un grand bruit survint : l'oncle, voulant ramasser ses lunettes, bousculait une chaise, la faisait tomber à grand fracas, et maugréait en cherchant son chapeau.

— Qui est là ? criait Baillardise, accourant, suivi d'un homme encore jeune, la face hâve, les vêtements flottants sur une maigreur de crève-de-faim, portant sous le bras une serviette bourrée.

— Mes lunettes sont brisées, cria l'oncle, je ne puis m'en passer, j'en vais chercher d'autres, il y a un opticien près d'ici.

Baillardise, soufflant, suant, le visage en courroux, jetait sur l'homme pâle des regards furieux, et celui-ci murmurait :

– Je le brûlerai, je le brûlerai plutôt.

– Non, Monsieur, vous reviendrez.

L'homme prit la porte, l'oncle le suivit, répétant :

— De si bonnes lunettes !

— Vous étiez là depuis longtemps ? interrogea Baillardise.

— J'arrivais, qu'avez-vous ?... Cet homme suinte la misère ; vous faisait-il des menaces ? Est-ce un furieux, un socialiste, un collectiviste, un anarchiste ?

— C'est un auteur, il m'offrait quelques notes à joindre au travail que vous connaissez. Ses prétentions excessives ne sont point acceptables ! Je ne sais où ces miséreux prennent leur audace. De ce que nous vivotons proprement ils s'imaginent nous écorcher. Ces pleutres n'ont-ils point assez de quelques francs par jour ? Ils n'ont ni charges ni tracas, petits loyers, petits impôts, point de valetailles ni frais de représentation. Ils se mettent n'importe comment, tandis qu'il nous faut suivre la mode au pas de course. Ah ! Nicaise, quels soucis ! Les actions des mines de diamants subissent une dépréciation déplorable : je perds encore à cette liquidation. Le peuple ose se plaindre !... A-t-il nos tourments ? Vraiment ces gens-là auraient besoin d'être autrement conduits, et de comprendre ce qu'ils doivent aux financiers.

J'approuvais cette boutade lorsque l'oncle rentra, la tête en l'air, des lunettes à la main : il présenta sa requête, donna des références sur la veuve, sur les états de service de son mari, sur l'honorabilité des enfants.

« Cela sera fait, dit Baillardise, sans tant de façons, vous le désirez, et nous réussirons.

— Mais, dit l'oncle, comment avez-vous tant d'influence sous un gouvernement que vous combattez et insultez à tout propos ? Ce ruban rouge même me semble un anachronisme, comment l'avez-vous obtenu ?

— Mon cher, ne faut-il pas rallier les mécontents, les combler de faveurs, les attirer !... Puis nos femmes sont toutes puissantes par l'Eglise, par le prêtre, par les relations. Nous réussirons, vous dis-je.

— Je m'en vais en paix, dit l'oncle, mais encore un mot. Je veux aider Blanche Legris ; elle est fière, et je ne saurais comment lui faire accepter un don. Ne pourriez-vous imaginer une gratification due jadis à son mari, je vous remettrai l'argent ?

— Combien faudrait-il donner ?

— Au moins quelques milliers de francs.

— Nous en reparlerons, dit Baillardise.

— Vraiment, votre oncle a de singulières lubies, dit le financier, lorsque nous fûmes seuls, sa fortune s'émiettera si vous le laissez prodiguer son argent aux premières intrigantes venues. A tantôt, je suis en retard, on m'attend pour affaire grave.

— Moi de même, répondis-je, et je fus rejoindre Haulapatte, tandis que mon futur beau-père courait chez Tournauvent.

Le lendemain, je trouvai Javotte avec son amie Gothon Amiravelle.

— Je t'en préviens, disait cette dernière, M. Brutus a de déplorables relations, on le rencontre en tous lieux, en victoria ou plus vulgairement encore, en omnibus, en société de toutes sortes de gens, il dîne avec le peuple dans les quartiers excentriques ; quel homme est-ce donc, et d'où sort-il ?

— Il est vieux et maniaque, dit Javotte, nerveuse.

— Ma chère, veilles-y, il se fera dévaliser, et tu comptes sur son héritage.

— Je te sais gré de ce vif intérêt, riposta Javotte ; le patrimoine de l'oncle est en biens-fonds, et rien n'est hypothéqué, il vit de ses revenus, tout le monde n'en peut dire autant.

Gothon rougit, et bientôt l'oncle Brutus mit fin à l'aigre conversation des deux jeunes filles. Il félicita Gothon sur son teint de pêche veloutée.

— Nous parlions de vous, cria Javotte.

— Et qu'en disiez-vous, blonde enfant?

— Gothon vous reproche de fréquenter la canaille.

L'oncle tira de son gosset un petit flacon, nous expliqua que ce remède venait d'un jeune docteur de ses amis; il pencha la tête, versa deux gouttes d'un liquide visqueux dans son oreille et dit d'un air joyeux :

— Là, nous pourrons nous entendre, cela me guérit pour une heure au moins, vous disiez donc ?...

— Je déplorais, Monsieur, dit Gothon, qu'un homme rempli d'esprit et de jugement pour certaines choses, perde son temps avec des gens de bas étage. Toutes les portes s'ouvriraient devant vous si vous vouliez pénétrer dans quelques grands hôtels bien fréquentés, ainsi que l'est celui de M. Baillardise.

— Je vous suis obligé, mademoiselle, de vos bonnes intentions, mais je recherche des sentiments et des idées, et les hommes m'intéressent par leur cœur et leur intelligence et non par leur luxe.

— Est-ce possible de trouver la délicatesse et l'esprit en dehors de la haute société? dit Javotte.

— Les hommes dont vous faites fi, mes belles demoiselles, sont pour la plupart des docteurs ès lettres, ès science, des artistes, des auteurs, des savants en quête de pain.

Je leur ai conseillé de fonder une caisse de secours, ils ont ri en retournant leurs poches d'où sont tombées des assignations d'huissiers. Je ne pouvais laisser l'espoir de la France mendier en place

publique ou coucher aux refuges. J'ai fait la première mise, ceux qui trouveront du travail apporteront leurs cotisations. En attendant je me plais à voir manger d'un superbe appétit ces hommes qui peuvent devenir des célébrités.

— Monsieur, dit Javotte, qu'ils s'adressent au révérend père de la Sainte-Laisse, ils seront secourus.

— Oui, peut-être, mais à quel prix.

— Rien du tout : qu'ils pratiquent, il n'en demande pas davantage.

— Là est la difficulté : ces jeunes esprits prétendent garder leur liberté de conscience et, refuseront de pratiquer une religion à laquelle ils ont cessé de croire.

— Quel triste temps, s'écria Javotte. C'est l'œuvre de la république, de l'instruction laïque : on persécute Dieu, on maltraite les prêtres et les croyants!

— Dieu est-il en fuite? s'écria l'oncle en riant, comment la créature arriverait-elle à persécuter son créateur, quelle avanie, quelle insolence, quel défaut de procédé pourraient atteindre l'universelle intelligence?... Votre orgueil est incommensurable, de pouvoir admettre que le maître de l'univers ressente quelque peine ou plaisir de nos anathèmes ou de nos congratulations. Autant croire que Dieu puisse admirer vos blonds cheveux, devenir amoureux de votre chair et jalouser le bonheur de Nicaise.

— Oh! monsieur, vous blasphémez, s'écria Javotte.

— Soyez donc logique si cela vous est possible. Si Dieu est susceptible de ressentir les joies de l'orgueil, il doit aussi connaître les autres passions humaines; l'amour est la plus grande, la plus belle de toutes celles qui font mouvoir les hommes, et rien n'empêche de prêter à Dieu des désirs charnels.

— Vous dénaturez tout.

— Vous disiez encore que la république malmène les croyants; où les déporte-t-on? Montrez-moi, je vous prie, le lieu de leurs supplices, leurs geôles... Voit-on des troupes d'exilés pour cause de religion?... Les bûchers fument-ils sur les places publiques, les instruments de torture fonctionnent-ils aux mains des bourreaux; les femmes, les enfants sont-ils violemment arrachés du foyer pour être convertis, les cadavres sont-ils traînés sur la claie?... Jamais les athées ne firent pareilles hécatombes, jamais ils ne mirent les hommes entre l'obligation de croire ou de mourir.

— Ils le feront, ils le feront, s'écria Javotte rouge de colère.

— Ils ont mis tant de formes vis-à-vis de leurs ennemis, ils ont agi avec tant de générosité qu'ils sont débordés, envahis par le flot jésuitique qui coule sans cesse des maisons d'éducation religieuse.

— Cette éducation est parfaite, interrompit Javotte.

— Toutes les religions persécutent au nom de Dieu, c'est pourquoi j'ai rejeté le culte, dit l'oncle Brutus.

— Est-il permis d'avouer de pareilles choses! dit Javotte. On ne doit jamais, apprenez-le, monsieur Brutus, abandonner la religion de ses pères.

— Que de vains propos vous tenez, mademoiselle Baillardise! Si tous les hommes étaient restés comme jadis, ils seraient encore des idolâtres, ils feraient des sacrifices humains; et les Juifs ont précisément persécuté le Christ pour conserver la foi de leurs ancêtres.

— Monsieur, il faut adorer le vrai Dieu pour arriver au bonheur éternel.

— Le bonheur éternel pour quelques louanges et un peu d'encens!... Vous n'êtes pas difficile, et ce petit marché proposé chaque jour à la divinité prouve la sottise de l'animal perfectionné dont vous êtes un des plus gracieux spécimens, mademoiselle Javotte.

— Vous me comparez à une bête et vous niez Dieu!...

— Je ne le nie pas, mais où voulez-vous saisir Dieu pour avoir son image? Quand se montre-t-il, qui l'a vu, touché, entendu?... Soyez modeste, blonde enfant, rentrez en vous-même, considérez votre état infime, votre intelligence rudimentaire. Voyez la science détruire les articles de foi et mettre à la portée de tous quelques parcelles des lois universelles.

— Vous dites des extravagances, monsieur **Brutus.**

— Je suis plein d'imperfections, et je cherche à m'améliorer.

— A votre âge, dit Gothon, c'est un peu tard.

— L'acquit moral est indestructible.

— Toutes les âmes se ressemblent, il suffit de croire et l'on est sauvé, dit Javotte.

— Permettez-moi de n'en rien croire. Votre âme est encore enfantine, se plaisant aux futilités mondaines, tandis que je connais de jeunes êtres occupés des questions de principes et du bien général.

Javotte et Gothon souriaient de pitié et voulaient riposter, mais je leur fis un signe éloquent. De l'oncle dépendait mon avenir, il fallait encore le ménager.

(A suivre.) PAUL GRENDEL.

OUVRAGES NOUVEAUX

LA MORT ET L'AU-DELA

Par Annie BESANT (1)

Dans sa recherche de la vérité, l'humanité peut suivre de voies bien différentes les unes des autres, mais quels que soient les chemins adoptés, s'ils conduisent véritablement à la connaissance, il doit y avoir un point d'intersection où se rencontrent tous les chercheurs. C'est ce qui a lieu effectivement pour le lendemain de la mort. Les spirites, les théosophes, les occultistes, les magnétiseurs-spiritualistes, sont arrivés tous à proclamer l'immortalité de l'être pensant, bien que tous diffèrent cependant, plus ou moins, de manière de voir sur la nature de ce principe et sur les phases de son évolution.

Notre intention n'est pas de combattre les théories théosophiques, car nous estimons qu'il est plus utile de chercher loyalement d'où proviennent les divergences des deux doctrines. Nous avons donc le devoir d'indiquer en quoi nos conceptions diffèrent, et les raisons pour lesquelles nous ne pouvons adopter les conclusions théosophiques dans leur intégralité.

Le spiritisme n'est pas un système philosophique élaboré d'un seul jet par un penseur éminent. Il s'est constitué lentement en empruntant aux sciences leurs procédés expérimentaux. Remontant des effets aux causes, il a cherché à en formuler les lois, et celles que nous possédons suffisent à nous donner des idées claires sur la nature de l'âme et sur nos destinées futures. Nous avons d'autant plus de confiance dans ces notions qu'elles reposent sur la science, c'est-à-dire, en somme, sur ce que nous avons de plus solide pour étayer la connaissance, et sur la raison, qui est le flambeau qui doit nous diriger dans ces épaisses ténèbres.

Les spirites reconnaissent que l'homme se compose de trois parties distinctes : le corps, le périsprit et l'âme. Ils croient qu'à la mort le corps se dissout, et que les atomes qui le composaient rentrent dans la circulation universelle. Mais cette décomposition de l'organe matériel n'a pas plus anéanti l'âme que son enveloppe ; elles continuent leur existence dans l'espace avec toutes leurs propriétés. Sont-ce seulement des présomptions que l'on possède sur cette survivance ? Non, elle est affirmée par des faits positifs, irrécusables, d'une certitude aussi grande que celle qui s'attache à la constatation d'un fait matériel quelconque. Le corps spirituel ne s'anéantit pas. Il résulte de nos études que, si l'on évoque un esprit, vingt, trente ans après sa mort, s'il se manifeste, il donne des preuves certaines que son périsprit s'est conservé intégralement, et que son intelligence et sa volonté sont restées aussi actives que pendant sa vie terrestre. D'ailleurs,

(1) *Publications de la Société théosophique.*— 11, rue de la Chaussée-d'Antin.— Prix 1,50. — (Ce petit ouvrage, dû à la plume élégante d'une femme distinguée, renferme les enseignements de la théosophie sur l'avenir de l'âme après la mort).

la raison nous dit que rien ne peut s'anéantir dans la nature. Ce qui disparaît c'est la *forme*. Si la matière qui compose ce corps éthéré se maintient agrégée, malgré la dissolution totale du corps matériel, c'est qu'aucune puissance physique ne saurait la disperser; elle est donc immortelle, inhérente à l'âme, et aussi inséparable de cette dernière que la matière de l'énergie. Tous les raisonnements *a priori*, toutes les déductions plus ou moins justes, faites d'après certaines doctrines, viennent se briser contre le FAIT, qui est le roc inébranlable sur lequel nous nous appuyons.

L'âme nous apparaît comme une unité indestructible. N'étant pas une résultante de l'organisme physique puisqu'elle survit à la disparition du corps, conservant toutes ses facultés après ce changement absolu de milieu, elle n'a donc rien gagné ni perdu, seuls ses moyens de se manifester ont varié, mais elle reste identique et indivisible. Tous ses acquis intellectuels sont fixés dans son enveloppe fluidique, d'une manière indélébile, sous forme de mouvements vibratoires, et constituent le trésor de ses connaissances, auquel on a donné le nom d'inconscient. L'âme, suivant son degré d'élévation MORALE, jouit dans l'espace d'une existence dans laquelle la somme des joies est directement proportionnelle à son avancement sur l'échelle évolutive. Puis, la loi du progrès intervient pour faire reprendre à cette âme un corps terrestre, et la vie future sera conditionnée par les vies antérieures, puisque l'âme contient en elle toutes les causes qui l'ont modifiée dans ses existences passées. Ces passages successifs sur un même monde se produiront jusqu'au moment où elle aura acquis tout ce qu'elle doit s'y assimiler en science et en moralité. Ensuite, l'existence se continue dans une infinité d'autres milieux supra-terrestres, avec des joies toujours plus intenses, un bonheur qui va croissant avec le développement de l'amour universel, et cette ascension n'a pas d'autre limite que l'infini.

Voici, suivant la théosophie, la composition de l'être humain.

TRIADE IMMORTELLE	Atma.	Esprit universel.
	Buddhi.	Véhicule de Atma.
	Manas	L'Intelligence.
QUATERNAIRE MORTEL	Kama.	Ensemble de désirs, passions, émotions.
	Prana.	La Vitalité.
	Double éthérique. .	Contre partie éthérée du corps.
	Stûla Sarira. . . .	Corps tangible matériel.

Nous sommes d'accord sur l'existence de *Stûla Sarira* ou corps physique, sur *prâna* ou la vitalité, force organisatrice, mais nous commençons à différer sur la nature du double éthérique. Ici nous devons nous expliquer nettement. Le double éthérique des théosophes se rapproche du corps fluidique du Dr Baraduc de l'aérosome du Dr Fugairon, et du périsprit des spirites. Tant qu'on l'envisage *pendant la vie*, il importe assez peu de faire sentir les différences. Tout le monde est d'accord pour le considérer comme la reproduction absolue du corps matériel pendant le dédoublement, et pour le concevoir comme la charpente fluidique de l'être humain, celle dans laquelle s'incorpore la matière organisée par la force vitale. Mais c'est à la mort que surgissent les difficultés.

Alors que les spirites constatent l'existence persistante du corps périsprital, les théosophes prétendent qu'il se dissout. Comment comprendre une telle différence ? « Mais nous avons bien affaire au périsprit qui habitait un corps vivant sur la terre, disent les adeptes d'Allan Kardec, puisque nous le photographions et que cette reproduction est identique à celle que l'on obtenait en faisant le portrait du vivant, et non seulement c'est son extérieur, mais, dans certains cas de matérialisation, les détails anatomiques de la peau se retrouvent après la mort sur les moules de paraffine. »

Les théosophes répondent que ce sont seulement des résidus, des coques vides, que c'est le double éthérique seul que nous avons en notre présence ; s'il manifeste des facultés intellectuelles, on ne doit les attribuer qu'à l'automatisme psychique, à des sortes de réflexes mentaux qui ne prouvent pas la présence de l'âme. Ici nous répondrons que ce sont de simples hypothèses de la part des occultistes, car en résumant les faits, en les comparant, en assemblant leurs différentes caractéristiques, il nous est possible d'affirmer que, dans les cas de matérialisation, nous sommes en face de personnalités vivantes que l'on voit, que l'on touche, que l'on photographie, dont l'activité intellectuelle est aussi indéniable que pendant leur vie terrestre, ce qui nous donne le droit absolu de conclure à la présence de l'âme avec autant de certitude que nous y croyons pendant la vie terrestre du même individu.

D'ailleurs, l'automatisme et les réflexes n'ont plus lieu dans un cadavre quand la vie organique et végétative a disparu. Comment se maintiendraient-ils dans le double éthéré privé de *prâna ?* Et que l'on ne vienne pas nous parler de *Maya* l'illusion, car nous croyons que l'on ne peut faire intervenir ici cette explication. Sans doute, l'homme ne peut pénétrer la nature intime des choses, il est sujet à l'illusion s'il croit que le noumène est semblable au phénomène. Lorsque nous chauffons un corps et qu'il devient liquide, nous sommes dans l'impossibilité de voir les atomes osciller plus rapidement, et prendre les mouvements de rotation qui déterminent le nouvel état, mais nous constatons l'effet produit, et ceci n'est pas une illusion. Le corps physique, formé de molécules qui ne se touchent pas, est violemment heurté par un autre corps physique dont les molécules sont invisibles et ne se touchent pas ; il n'en résulte pas moins une plaie visible et un effet psychique qui se traduit par une sensation positive de douleur. Les causes secondes ne sont pas illusoires, et c'est d'après leur nature qu'on en déduit celle de la cause première. Si un être manifeste de l'intelligence, nous en concluons invinciblement qu'il a une âme, et partout, dans le monde organique ou supra-terrestre, nous disons que tout effet intelligent a une cause intelligente, autrement dit une âme.

Les théosophes essaient de nous enchaîner dans ce dilemme : Ou bien, disent-ils, les individualités que vous évoquez sont des êtres inférieurs qui ne voient dans leurs rapports avec vous que des moyens de se rapprocher des sensations grossières de la vie qu'ils ont quittée et dont ils regrettent les joies, ou bien vous les troublez dans leur évolution vers le *Devachan,* c'est-à-dire le repos, et vous leur occasionnez des douleurs et un retard préjudiciable à leur évolution : donc il ne faut pas évoquer les Esprits.

Ici nous protestons de toutes nos forces, car l'expérience spirite est là pour répondre victorieusement à ces assertions. Dans tous les cercles et toutes les familles où l'on évoque nos chers disparus, en se plaçant sous la protection divine, nous obtenons la preuve que nos parents répondent avec bonheur à notre appel. Ils nous témoignent la joie profonde qu'ils ressentent à reprendre les relations interrompues par le passage dans l'au-delà. Ils nous donnent des détails sur leur nouvelle existence, ils nous enseignent nos devoirs, nous conseillent et nous exhortent à vaincre les passions terrestres, et leur langage se ressent de leur nouvel état. Ils ont sans cesse en vue notre bonheur futur et expriment leurs idées avec noblesse, avec une élévation de pensée qui nous réconforte et nous donne une force nouvelle pour surmonter les difficultés de la vie.

Et l'on voudrait que nous abandonnassions ces chères pratiques, que nous ne fissions pas tous nos efforts pour renouer de tendres entretiens avec une mère chérie, un enfant ravi à notre amour, une épouse trop tôt disparue! Non, non, vous n'obtiendrez pas de nous que nous renoncions sans raison à ces joies pures et souveraines, nous avons été trop heureux de les découvrir pour ne pas nous en servir le plus possible, car ce sont de nobles et pures sensations qui ne peuvent que nous agrandir l'âme et le cœur.

Et pourquoi le ferions-nous? En vertu de quelle expérience soutenez-vous donc que ces pratiques sont nuisibles, quand notre expérience journalière nous démontre le contraire? Est-ce parce qu'il y a parfois de mauvais esprits qui veulent nous troubler? Mais sur la terre nous ne fréquentons pas les gens notoirement grossiers, criminels ou dépravés, et rien ne nous oblige à faire autrement vis-à-vis des habitants de l'espace. Nous pouvons toujours nous mettre en garde contre les suggestions mauvaises, et Allan Kardec nous a donné des règles sûres pour nous diriger dans nos rapports avec le monde spirituel. N'abandonnons pas, sous de fallacieux prétextes, qui ne reposent eux-mêmes que sur des déductions de théories plus ou moins bien établies, les consolantes affirmations que nous donne le spiritisme : ce serait lâcher la proie pour l'ombre.

Nous ne demandons pas mieux que de nous instruire, mais il faut nous donner des raisons péremptoires pour nous faire abandonner les certitudes qui se dégagent de l'expérience, et quelle que soit l'autorité des adeptes, s'ils veulent nous convaincre, il leur faut procéder autrement que par affirmations. D'ailleurs, nous ne croyons pas à la nécessité d'un ésotérisme réservé à des privilégiés. Nous sommes partisans de la libre recherche, de celle qui a lieu à ciel ouvert ; nous faisons tous nos efforts pour faire profiter nos frères de ce que nous croyons avoir découvert, et nous pensons qu'il est plus conforme à la loi d'amour, qui est la règle suprême, d'ouvrir toutes grandes ses mains si elles sont remplies de vérités.

Nous donnerons une autre fois notre avis sur l'involution et sur ces êtres qui mourraient spirituellement par suite de leurs mauvaises passions. Il nous suffira de dire que ces croyances nous semblent en opposition avec les attributs de la puissance suprême qui a l'omniscience et qui aurait crée des êtres, sachant d'avance qu'ils ne pourraient évoluer ; c'est une autre forme de la prédestination, doctrine absolument inadmissible.

Malgré ces divergences, nous sommes heureux de constater que spirites et théosophes prêchent une pure morale, et sont unis dans l'affirmation du principe des vies successives amenant, par évolution, le progrès de l'individu. C'est une grande vérité qui a besoin d'être encore fortement soutenue, et tous nos efforts réunis ne seront pas de trop pour l'implanter solidement dans toutes les consciences.

DANS LES TEMPLES DE L'HIMALAYA

Par Vander NAILLEN (1)

Ce roman, assez bien écrit, bien que parfois d'un style pompeux, nous paraît être l'œuvre d'un débutant, aussi bien pour l'affabulation très faible que pour le choix des personnages. On y retrouve les types bien connus de la princesse persécutée (Dolora) et de son fidèle serviteur (Angelo) qui s'engage dans les ordres par désespoir d'amour. Devenu évêque, l'amoureux est envoyé dans l'Inde pour diriger des missions; là, on l'initie à la théosophie, et, bien que possédant désormais la vérité conférée par les grands Adeptes, il continue paisiblement à exercer le sacerdoce catholique, en l'agrémentant, toutefois, de pratiques magiques.

A ce moment, le roman bifurque. Il s'agit maintenant des amours d'un enfant trouvé, devenu un musicien émérite, et d'une jeune Américaine. Bien entendu, ils s'épouseront, comme cela doit avoir lieu dans tout roman qui se respecte, mais pas avant qu'il soit établi que ce jeune artiste est le fils du roi débauché et d'une jeune reine sauvage, descendante de Montézuma (?), qui a passé une vingtaine d'années à se désoler et à maudire son séducteur, sans chercher à retrouver son fils, bien qu'elle possédât sa liberté et des trésors immenses. Elle se contente de faire des opérations de magie noire pour troubler la reine Dolora, dont elle est jalouse. Enfin tout s'arrange pour le mieux, grâce au père de la jeune Américaine qui ramène la reine en Europe; là elle retrouve son fils, lequel devient l'heureux époux de celle qu'il aime. Sur cette donnée enfantine, l'auteur a brodé les enseignements théosophiques. Mais le romanesque intervient encore, aussi bien lorsque le néophyte visite les mystérieuses retraites des Mahatmas, où des pans de rochers se déplacent pour lui livrer passage, comme dans une féerie du Châtelet, ou lorsqu'une matérialisation a lieu au moyen d'une pyramide fantastique formée des cristaux de tous les corps connus et même de quelques-uns que nous découvrirons plus tard. On nous dit que l'auteur est un chercheur consciencieux, nous ne pouvons que regretter qu'il ait employé ce moyen de propagande peu propre, croyons-nous, à enseigner de grandes vérités.

NOUVELLES ÉSOTÉRIQUES

1 vol. in-18, librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris. — Aujourd'hui, à peu près tout le monde désire connaître les questions de psychisme, d'occultisme et de théosophie, sinon d'une façon transcendantale, au moins dans leurs données élémentaires. L'homme et surtout la femme du monde n'ont que faire des ouvrages didac-

(1) Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris; prix, 3 fr. 50.

tiques sur la matière, aussi croyons-nous rendre un grand service à ce genre de lecteurs en leur signalant les *Nouvelles Ésotériques,* de M. A. B.

Dans ces nouvelles, en effet, il est question de psychisme, de spiritisme, de double vue, de clairvoyance, de télépathie, d'occultisme, de théosophie et de magie blanche et noire, de sorte que le lecteur s'instruit en se distrayant.

L'auteur, qui se cache sous ces trois initiales, est la femme d'un artiste, bien connu par les ouvrages d'art que, depuis vingt ans, il a publiés dans les plus grandes librairies de Paris.

Ce petit volume peut être mis dans toutes les mains, car l'auteur vise surtout à conquérir les âmes au spiritualisme, c'est-à-dire que même les jeunes filles peuvent le lire sans danger, nous ne pourrions en dire autant du *Voyage en Astral,* écrit par le même auteur.

UN CAS DE DÉMATÉRIALISATION PARTIELLE
DU CORPS D'UN MÉDIUM

Par A. Aksakof (1)

Voici un livre fort bien fait, comme il en faudrait beaucoup pour que les enseignements spirites soient envisagés sous leur véritable jour, c'est-à-dire comme des preuves scientifiques de la vie d'outre-tombe.

Les Spirites prétendent, à juste titre, que les manifestations des Esprits ont lieu en vertu de lois naturelles encore peu connues, mais qui rentreront dans le domaine des sciences, au fur et à mesure que l'on voudra bien s'en occuper. Les matérialisations sont certes les plus extraordinaires phénomènes que produisent les invisibles. Voir tout à coup un être en chair et en os apparaître sous les yeux des assistants, puis se disperser subitement, cela tiendrait du prodige et des contes de la Mère-l'Oie, si des savants de premier ordre n'avaient constaté la réalité du fait par tous les moyens que la science met à leur disposition, c'est-à-dire la photographie, la balance, les empreintes dans la terre glaise, la farine, la paraffine, etc.

Rien ne vient de rien; or, si ces formes qui se montrent ont une tangibilité, il faut que la matière dont ils sont formés soit prise quelque part. Les Spirites disent qu'elle est empruntée, partie au corps du médium, partie aux assistants. C'est ce que vient de démontrer péremptoirement M. Aksakof.

Pendant une séance qui eut lieu à Helsingfors, en Finlande, un puissant médium à effets physiques, Mme d'Espérance, fut en partie *dématérialisée* pendant les manifestations, et ce curieux phénomène put être contrôlé par la vue et le toucher de plusieurs des assistants. Pour bien se rendre compte du fait, M. Aksakof voulut lui-même examiner le local où avait eu lieu la séance et recueillir oralement les témoignages des témoins. On trouve dans le livre les différents récits qui concordent entre eux pour établir que, pendant qu'une forme matérialisée se montrait, toute la partie inférieure du corps du médium avait disparu. La chaise sur laquelle Mme d'Espérance était assise, fut touchée par différentes personnes qui purent constater qu'on

(1) Librairie de l'*Art indépendant*, 11, rue de la Chaussée-d'Antin; prix, 4 fr.

sentait le siège à travers la robe, comme si elle y était simplement étalée; d'ailleurs, elle pendait sur le devant, sans accuser le relief que des jambes auraient dû lui donner.

Il faut dire que ce médium puissant n'est pas, comme d'habitude, enfermé dans le cabinet aux expériences, il est assis devant ce cabinet, bien en vue pour tous les assistants qui peuvent suivre tous ses mouvements; de plus, il ne perd pas conscience de lui-même, il s'intéresse à la séance et peut décrire son état mental. Ici nous avons une preuve que les phénomènes ne sont pas dus à un dédoublement de la personnalité de Mme d'Espérance, qu'il est impossible de faire intervenir l'inconscient supérieur, qu'il y a véritablement une individualité différente de celle du médium, cette seconde personnalité se promène dans le cercle sous le nom de Yolande. C'est bien un Esprit qui emprunte au médium et au cercle la force et la matière nécessaires pour se concréter et se rendre visible.

Nous savions déjà qu'il en était ainsi, mais il est utile que des constatations rigoureuses comme celles que vient de faire le savant russe, mettent ce point hors de doute. Ce sont des recherches de cette nature qui nous affirment dans notre foi, qui donnent au spiritisme sa puissance de conviction profonde, celle qui s'appuie sur les faits. On peut imaginer toutes les théories possibles, elles viendront se briser sur le roc inébranlable de la certitude. Nous possédons dans l'expérimentation une mine féconde pour nos recherches positives, et le merveilleux phénomène offre chaque jour des phases de plus en plus caractéristiques. Aux objections des incrédules, à leurs arguments les plus subtils, les Esprits répondent par des faits tellement probants que le doute s'évanouit, pour faire place à la grande vérité de cette communion entre les deux mondes.

Remercions nos amis de l'espace de leur concours que rien ne peut lasser, de leur persévérance à nous prouver, malgré nous, leur réalité, et offrons notre gratitude à ces chercheurs persévérants comme M. Aksakof, qui n'épargnent ni leur temps, ni leur peine, ni leur argent, pour l'affirmation de ces phénomènes si peu connus encore et si décriés par l'ignorance et le parti pris.

F. D'O.

REVUE DE LA PRESSE

La Revue Spirite de novembre, contient un très instructif article du Dr Daniel sur l'immortalité de l'âme, où il démontre l'inconséquence de la théorie de M. Hudson, sur deux personnalités qui coexisteraient dans l'homme sans se connaître; c'est une autre forme des hypothèses émises par certains hypnotiseurs tels que MM. Binet, Ferré, Janet, etc. Cette manière de voir n'a pas gagné en valeur pour s'exprimer sous d'autres vocables. A lire, aussi, la sage et vigoureuse *Introduction au Spiritualisme expérimental moderne*, par M. T. Falconner. Signalons encore des

photographies spirites reconnues pour être la reproduction exacte de personnes ayant vécu sur la terre.

A lire, dans le PROGRÈS SPIRITE, un cas de prescience de notre collaborateur Marius Decrespe. C'est l'annonce d'une mort prochaine, sous forme d'hallucination de l'ouïe, en Corse.

Dans la PAIX UNIVERSELLE, M. Paul Baudry rappelle que le périsprit n'était pas inconnu des chrétiens; il cite des passages de saint Paul où il est question du corps spirituel. C'est l'énormon d'Hippocrate, le corps astral des Mages, le corps aromal de Fourrier, l'aérosome du Dr Fugairon, comme c'était déjà le médiateur plastique de Cudworth, l'âme des néoplatoniciens, et le *Linga Sarira* des Indous.

Notre frère P. Verdad-Lessard, rédacteur de la *Religion Universelle*, chargé de famille et en butte, à cause de ses idées avancées, aux persécutions des matérialistes unis aux cléricaux, demande un emploi qui lui permette de vivre en élevant sa famille. Nous souhaitons de tout cœur que cet appel soit entendu par une âme charitable.

Toujours intéressant, le PHARE DE NORMANDIE nous donne un bel article sur la mort, tout rempli de poésie, ainsi que la touchante histoire d'un vieux musicien dont l'âme s'envole pour rejoindre sa fille disparue, en même temps que s'éteignent les derniers accords de l'orgue.

Le numéro septembre-octobre des ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES est particulièrement instructif. Cette revue fait un récit très détaillé du dédoublement d'une dame. M. Stead, qui a bien étudié le phénomène, fournit de nombreuses attestations sur l'apparition matérialisée de cette dame, dans un temple, au moment de l'office du soir, alors que son corps matériel reposait dans sa chambre. Il a même été remarqué que le périsprit avait assez de tangibilité pour tenir, pendant près d'une heure, un livre de prière. Le célèbre naturaliste Alfred Wallace croit que, dans ce cas, il n'y a pas eu un simple dédoublement, mais bien transport du corps matériel. Cette interprétation nous semble peu justifiée, car le sujet en aurait conservé le souvenir, puisque le fait, arrivé à Mme Guppy, de se trouver transportée à grande distance, ne lui avait pas enlevé la conscience.

A lire aussi les invraisemblables hypothèses d'une demoiselle X..., médium, qui aime mieux croire à ce qui ne lui est pas démontré, c'est-à-dire *son inconscient*, — qui forgerait un personnage imaginaire, lequel donnerait des indications reconnues exactes et tout à fait en dehors de ce que Mlle X... connaît ou a pu savoir, — plutôt que d'admettre l'intervention des Esprits. C'est un joli cas de misonéisme.

L'HUMANITÉ INTÉGRALE, par la plume de son rédacteur en chef, M. Chaigneau, met bien en relief toute l'importance du phénomène spirite pour établir, non seulement la survivance de l'âme, mais aussi son immortalité. « Prenez, dit-il, une centaine de sceptiques, démontrez-leur rigoureusement la survivance, et c'est à peine si, parmi eux tous, vous trouverez un abstracteur de quintessence pour mettre en doute l'immortalité elle-même. Du moment que les hommes ont subi tous les genres de morts terrestres sans en mourir réellement, quel choc, quelle foudre, quels dissolvants seraient assez puissants pour les anéantir? »

Le simple bon sens indique qu'il en est ainsi, et il est confirmé en cela pour les matérialistes, par la conservation de la matière, et pour les spiritualistes par la justice de Dieu, sans compter les preuves objectives fournies par l'expérimentation directe.

Le MESSAGER de Liège contient des détails intéressants sur M. Ninoff qui répète, en les amplifiant, les célèbres expériences de suggestion d'actes de Cumberland. A lire aussi, dans cette intéressante publication, un article sur M. Lenka, l'homme salamandre, qui jongle avec des barres de fer rougies au feu, et qui s'enferme ensuite dans une cage, aux barreaux recouverts d'étoupes enduites de pétrole, auxquelles on met le feu. M. Lenka est ainsi enfermé dans un brasier qui ne paraît pas l'incommoder.

A ce propos, notre confrère rappelle les expériences de Crookes avec le célèbre médium D.-D. Home qui pouvait tenir, pendant plusieurs minutes, un charbon ardent sur la paume de sa main.

L'INITIATION renferme plusieurs articles intéressants. *Le Taoïsme et les Sociétés secrètes chinoises,* par Magd. Nous signalons aussi une étude sur la *Direction des rêves,* par Prentice-Mulford. « Si, avant de vous endormir, dit l'auteur, vous fixez avec persistance dans votre esprit l'idée que vous ne vous servez plus des sens du corps, au bout d'un certain temps, vous deviendrez conscient de ce que vous nommez maintenant un songe. Vous vous surprendrez à dire : « Ceci est aussi réel que mon corps ou que ce qui « a lieu dans le temps de veille. Je suis seulement dans un état différent. »

Papus nous annonce qu'il veut organiser pour 1900 un grand congrès spiritualiste, sans distinction d'école. Nous savons qu'il existe toujours à Paris un comité, nommé par le Congrès de 1889, chargé de préparer celui de 1900. Souhaitons que le directeur de l'*Initiation* s'entende avec nos frères, afin de mener à bien cette œuvre fraternelle dont les résultats ont été si grands.

Dans le LOTUS BLEU, nous lisons la fin d'une étude sur l'aura humaine, par Leadbeater. Nous partageons certaines idées de l'auteur. Il est évident que le périsprit, étant d'une nature fluidique, vibre comme une cloche. Les vibrations de la cloche se traduisent par un son, celle du double fluidique par une lumière. De plus, le corps humain est sans cesse sillonné par des courants de force, d'électricité, déterminés par les réactions chimiques dont il est le théâtre ; il y a donc dans l'aura humaine des modifications déterminées par ces agents physiques auxquelles viennent s'adjoindre les vibrations intellectuelles. Ce rayonnement est perçu par les sensitifs et les somnambules.

Ce numéro contient aussi : *Un malheur n'arrive jamais seul,* par E. P. N. *Le Dualisme,* par Amo. *Karma,* Annie Besant. *Luciférianisme,* Dr Pascal. *Glossaire théosophique,* H. P. B.

Nous avons le plaisir d'annoncer que M. le commandant Cournes habitera désormais Paris, et qu'il se consacre tout entier à la revue du *Lotus*.

Nous prions notre confrère de La CURIOSITÉ de mettre ses lunettes, il verra qu'on ne l'a *jamais* classé parmi les journaux étrangers. A lire un bon article, vigoureusement écrit et pensé, en faveur des vieux travail-

leurs, et une communication intéressante en ce qu'elle montre que la personnalité se conserve entièrement après la mort.

Souhaitons la bienvenue au journal : l'ISIS MODERNE, revue des sciences nouvelles. Ce nouveau défenseur de l'immortalité nous donne, comme début, un article sur l'idéal d'une religion universelle, par Vivikananda, et un article de notre ami Jules Bois sur Naundorff, qui serait le père du néo-spiritualisme. En même temps, le commencement d'une étude sur la Qabalah, et un cas de multiples personnalités dont nous parlerons plus tard. Bonne chance et longue vie à ce confrère.

Le MONITEUR SPIRITE ET MAGNÉTIQUE. Bon article : *A la dernière heure,* par J.-F. Une très intéressante étude sur le périsprit, de notre ami Volpi. Une explication, par M. Bosc, d'un cas d'incarnation partielle d'une jeune fille, assez matérialisée pour que sa photographie fût faite en place de celle du sujet qui posait.

LA PRESSE ÉTRANGÈRE

LIGHT, un des plus importants organes de l'Angleterre, a traduit le remarquable cas d'identité que nous avons donné dans le n° 3 de la *Revue.* On se rappelle que c'est un Esprit inconnu du médium qui donne une communication en idiome basque, alors qu'aucun des assistants ne parlait cette langue. Ce numéro contient aussi la photographie d'un fort médium, M. Craddock. Nous aurons l'occasion de revenir sur les expériences qui ont eu lieu par son intermédiaire.

IL VESSILLO SPIRITISTA contient d'intéressants articles sur l'atmosphère fluidique de l'homme, le Congrès d'anthropologie criminelle et le Spiritisme. Une lettre du député Malmenti au professeur Falconner, et une étude sur la séparation de l'âme et du corps au moment de la mort.

La REVISTA DE STUDI PSICHICI, dont le directeur, le Dr Ermacora, a scruté de près les phénomènes spirites obtenus par la médiumnité de Eusapia Paladino, étudie soigneusement les cas de prémonition et de télépathie. Nous lisons aussi un récit de maison hantée à Turin qui se rapproche des faits de Valence-en-Brie, parce que l'on entend parler l'Esprit qui produit ces troubles.

Nous recevons trop tard la REVISTA DE ESTUDIOS PSICOLOGICOS, pour en parler cette fois.

Nous avons le plaisir d'annoncer l'apparition d'un nouvel organe spirite à Barcelone : La UNION ESPIRITISTA, qui représente un important groupement de nos frères d'Espagne. Nous avons la joie de constater que les idées Kardécistes prédominent dans la Péninsule et que, dans le premier article exposant le programme que suivra ce journal, on a reproduit les paroles de notre rédacteur en chef, Gabriel Delanne, lorsqu'il déclare que les ouvrages du maître sont les meilleurs guides pour l'investigation du monde spirituel. Espérons que ce nouveau champion contribuera puissamment à la rapide diffusion de nos croyances.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours, Imp. G. Deberny-Lafond.

CARACTÈRE POSITIF

DE LA

PHILOSOPHIE SPIRITE

Depuis quelques années, les phénomènes spirites ont été étudiés si souvent, que l'on ne saurait, sans faire preuve d'ignorance, en récuser la réalité. Les faits ont une authenticité incontestable, qu'ils doivent aux travaux des savants qui s'en sont occupés dans le monde entier. Chacun a pu analyser le même phénomène avec sa méthode spéciale, dans des milieux différents, au moyen de médiums de tout âge et de tout sexe, et les résultats ont été concordants, que ce soit au sujet de la lévitation de la table, de l'écriture directe sur ardoise, des apports ou des matérialisations.

Une telle unanimité décèle, avec certitude, l'existence d'une nouvelle classe de connaissances positives, mais l'accord est loin d'être établi entre les chercheurs, lorsque l'on en vient à l'appréciation des causes productrices de ces manifestations. Deux écoles sont en présence : l'une qui attribue ces faits aux âmes des hommes qui ont vécu sur la terre ; l'autre, à des hallucinations particulières ou collectives, produites par des forces inhérentes à l'organisme humain, mais encore peu connues.

Nous avons adopté la croyance aux Esprits parce qu'elle se prouve matériellement, au moyen de la photographie et des moulages ; tandis que les partisans de l'autre théorie, ou sont muets sur ces expériences, ou en fournissent des explications si fantastiques, qu'on ne saurait les accepter.

Nous avons eu pour guide la philosophie qui se trouve résumée dans les œuvres d'Allan Kardec, parce qu'elle nous a paru présenter des conceptions nettes, claires, et un enchaînement logique.

Après avoir pris connaissance des théories de Swedenborg, de Saint-Martin, de Davis, de Tourreil, de Cahagnet et d'autres, sur la vie future, c'est de propos délibéré que nous les avons écartées, car elles sont systématiques, personnelles et parfois illogiques. L'enseignement spirite n'est, en réalité, l'œuvre d'aucun individu,

il a été donné à tout le monde, au moyen de communications dont la valeur a été soumise au contrôle de l'expérience et de la raison.

Pour édifier sa doctrine, le spiritisme procède exactement de la même manière que les sciences positives, c'est-à-dire qu'il applique la méthode expérimentale. Des phénomènes nouveaux se présentent qui ne peuvent s'expliquer par les lois connues ; il les observe, les compare, les analyse, et, des effets remontant aux causes, il arrive à la loi qui les régit ; puis il en déduit les conséquences et en recherche les applications utiles. Il n'établit aucune théorie préconçue ; ainsi il n'a posé comme hypothèse : ni l'existence et l'intervention des Esprits, ni le périsprit, ni la réincarnation, ni aucun des principes de la doctrine ; il a conclu à l'existence des âmes désincarnées lorsque leur survivance est ressortie avec évidence de l'observation des faits, et ainsi des autres principes. Ce ne sont point les faits qui sont venus, après coup, confirmer la théorie, mais la théorie qui est venue subséquemment expliquer et résumer les faits. Il est donc rigoureusement exact de dire que le spiritisme est une science d'observation, et non le produit de l'imagination.

De même que la science, proprement dite, a pour objet l'étude des lois du principe matériel, l'objet spécial du spiritisme est la connaissance des lois du principe spirituel ; or, comme ce dernier facteur est une des forces de la nature, qu'il réagit incessamment sur le principe matériel, et réciproquement, il en résulte que la connaissance de l'un ne peut être entière sans la connaissance de l'autre, que le spiritisme et la science se complètent mutuellement, que la science sans le spiritisme se trouve dans l'impuissance d'expliquer certains phénomènes par les seules lois de la matière, et que c'est pour avoir fait abstraction du principe spirituel qu'elle est arrêtée dans de si nombreuses impasses, que le spiritisme sans la science manquerait d'appui et de contrôle et pourrait se bercer d'illusions. C'est pourquoi nous allons montrer que ses enseignements sont d'accord avec la science contemporaine, car c'est toujours à elle qu'il faut en revenir, lorsqu'on veut avoir quelque certitude.

Ce qu'il importe, en définitive, de savoir, c'est qui nous sommes, d'où nous venons et où nous allons. La philosophie est impuissante à nous renseigner, car les conclusions auxquelles sont arrivées les différentes écoles sont radicalement opposées les unes aux autres. Les religions, en proscrivant la raison, pour faire uniquement appel à la foi, en voulant imposer la croyance à des dogmes imaginés aux époques où les connaissances humaines étaient dans l'enfance,

voient s'écarter d'elles les esprits indépendants, qui préfèrent les réalités tangibles et toujours vérifiables de l'expérience, à toutes les affirmations autoritaires et comminatoires. Nous allons résumer les principaux enseignements du spiritisme, montrer qu'ils résultent de minutieuses études, qu'ils sont en harmonie avec les conceptions modernes, et qu'ils constituent une philosophie religieuse d'une réalité parfaite (1).

L'ESPACE

L'espace est infini, par cette raison qu'il est impossible de lui supposer aucune limite, et que, malgré la difficulté que nous avons de concevoir l'infini, il nous est pourtant plus facile d'aller éternellement dans l'espace, en pensée, que de nous arrêter en un lieu quelconque, après lequel nous ne trouverions plus d'étendue à parcourir.

Pour nous figurer, autant qu'il est en nos facultés bornées, l'infinité de l'espace, supposons que, partant de la terre, perdue au milieu de l'infini, vers un point quelconque de l'univers, et cela avec la vitesse prodigieuse de l'étincelle électrique qui franchit des *milliers de lieues à la seconde,* à peine avons-nous quitté ce globe que, ayant parcouru des millions de lieues, nous nous trouvons dans un lieu d'où la terre ne nous apparaît plus que comme une vague étoile. Un instant après, en suivant toujours la même direction, nous arrivons vers les étoiles lointaines que l'on distingue à peine de notre station terrestre; et de là, non seulement la terre est entièrement perdue pour nos regards dans les profondeurs du ciel, mais encore le soleil dans sa splendeur est éclipsé par l'étendue qui nous sépare de lui. Animés toujours de la même vitesse de l'éclair, nous franchissons des systèmes de monde à chaque pas que nous avançons dans l'étendue, des îles de lumières éthérées, des voies stellaires, des parages somptueux où Dieu a semé les mondes avec la même profusion qu'il a semé les plantes dans les prairies terrestres.

Or, il y a à peine quelques minutes que nous marchons, et déjà des centaines de millions et de millions de lieues nous séparent de la terre, des milliards de mondes ont passé sous nos regards, et pourtant, écoutez, nous n'avons pas en réalité avancé d'un seul pas dans l'univers.

(1) Voir Allan Kardec, *la Genèse* : Uranographie générale, pages 108 et suivantes. Nous citons, en les condensant, les enseignements principaux de nos instructeurs spirituels, relatifs à l'espace, au temps, à la matière et à la force.

Si nous continuons pendant des années, des siècles, des milliers de siècles, des millions de périodes cent fois séculaires, et *incessamment avec la même vitesse de l'éclair,* nous n'aurons pas avancé davantage, et cela de quelque côté que nous allions et vers quelque point que nous nous dirigions, depuis le grain invisible que nous avons quitté et qui s'appelle la terre.

Voilà ce que c'est que l'espace !

Ces poétiques et grandioses définitions concordent-elles avec ce que nous savons de positif sur l'univers ? Oui, car successivement la lunette, le télescope et la photographie nous ont fait pénétrer, toujours plus loin, dans les champs de l'infini.

Pendant des siècles, nos pères se sont figuré que la création se bornait à la terre sur laquelle ils habitaient, et qu'ils croyaient plate. Le ciel n'était qu'une voûte sphérique à laquelle étaient attachés des points brillants appelés étoiles. Le soleil apparaissait comme un flambeau mobile destiné à distribuer la clarté, nous étions les seuls habitants de la création, faite spécialement à notre usage. L'observation permit plus tard de reconnaître la marche des étoiles, la voûte céleste se déplaçait, entraînant avec elle tous ces points lumineux, puis l'étude des mouvements planétaires, la fixité de l'étoile polaire, conduisirent Thalès de Milet à reconnaître la sphéricité de la terre, l'obliquité de l'écliptique et la cause des éclipses.

Pythagore connut et enseigna le mouvement diurne de la terre sur son axe, son mouvement annuel autour du soleil, et rattacha les planètes et les comètes au système solaire. Ces connaissances précises datent de 500 ans avant J.-C. Mais ces vérités, n'étant connues que de rares initiés, furent oubliés, et la masse continua à être le jouet de l'illusion. Il faut arriver à Galilée et à la découverte de la lunette en 1610, pour que des conceptions justes viennent rectifier les antiques erreurs.

Dès lors, l'univers apparaît ce qu'il est réellement. Les planètes sont reconnues pour des mondes semblables à la terre et probablement habités ; le soleil n'est plus qu'un astre parmi tant d'autres ; le télescope permet d'apercevoir les étoiles et les nébuleuses disséminées à des distances incalculables dans l'espace sans borne, enfin la photographie, dernière conquête du génie humain, permet de révéler l'existence de mondes que l'œil humain, aidé des plus puissants instruments, n'avait jamais contemplés.

Les plaques photographiques qu'on sait préparer aujourd'hui sont

non seulement sensibles à tous les rayons élémentaires qui excitent la rétine, mais elles étendent encore leur pouvoir dans les régions ultra-violettes du spectre et dans les régions opposées de la chaleur obscure (infra-rouge), où l'œil demeure impuissant.

C'est ainsi que les frères Henry ont obtenu des étoiles de 17e grandeur, lesquelles n'avaient jamais encore été vues par un regard humain. Ils ont découvert aussi une nébuleuse, invisible à cause de son éloignement, au delà des Pléiades.

A mesure que nos procédés d'investigation s'étendent, la nature recule les bornes de son empire. Où les plus puissants télescopes ne révélaient, dans un coin du ciel, que 625 étoiles, la photographie en a fait connaître 1,421. Ainsi donc, nulle part le vide, partout et toujours se développent les créations en nombre indéfini ! Les insondables profondeurs de l'étendue fatiguent l'imagination la plus ardente par leur immensité ; pauvres êtres perdus sur un imperceptible grain de sable, nous ne pouvons nous élever jusqu'à ces sublimes réalités.

LE TEMPS

Nous arrivons aux mêmes résultats lorsque nous voulons évaluer le temps. Les périodes cosmiques nous écrasent sous leur formidable amoncellement de siècles. Écoutons encore notre instructeur spirituel.

Le temps, comme l'espace, est un mot défini par lui-même ; on s'en fait une idée plus juste en établissant sa relation avec le tout infini.

Le temps est la succession des choses ; il est lié à l'éternité de la même manière que ces choses sont liées à l'infini. Supposons-nous à l'origine de notre monde, à cette époque primitive où la terre ne se balançait pas encore sous la divine impulsion, en un mot, au commencement de la genèse.

Là, le temps n'est pas encore sorti du mystérieux berceau, et nul ne peut dire à quelle époque de siècles nous sommes, puisque le balancier des siècles n'est pas encore en mouvement.

Mais silence ! la première heure d'une terre isolée sonne au timbre éternel, la planète se meut dans l'espace, et dès lors il y a *soir* et *matin*. Au delà de la terre, l'éternité reste impassible et immobile, quoique le temps marche pour bien d'autres mondes. Sur la terre, le temps la remplace, et, pendant une suite déterminée de générations, on comptera les ans et les siècles.

Transportons-nous maintenant au dernier jour de ce monde, à

l'heure où, courbée sous le poids de la vétusté, la terre s'effacera du livre de vie pour n'y plus reparaître : ici la succession des événements s'arrête ; les mouvements terrestres qui mesuraient le temps s'interrompent, et le temps finit avec eux.

Autant de mondes dans la vaste étendue, autant de temps divers et incompatibles. En dehors des mondes, l'éternité seule remplace ces successions éphémères, et remplit paisiblement de sa lumière immobile l'immensité des cieux. Immensité sans bornes et éternité sans limites, telles sont les deux grandes propriétés de la nature universelle.

L'œil de l'observateur qui traverse, sans jamais rencontrer d'arrêt, les distances incommensurables de l'espace, et celui du géologue qui remonte au delà des limites des âges, ou qui descend dans les profondeurs de l'éternité béante où ils se perdront un jour, agissent de concert, chacun dans sa voie, pour acquérir cette double notion de l'infini : étendue et durée.

Ici encore, la science confirme ces enseignements. Malgré la difficulté du problème, les physiciens, les géologues ont tenté d'évaluer les innombrables périodes de siècles qui se sont écoulés depuis la formation de notre terre, et les plus faibles évaluations montrent combien étaient enfantines les six mille années de la bible.

D'après sir Charles Lyell, qui a employé les méthodes usitées en géologie, — lesquelles consistent à évaluer l'âge d'un terrain suivant l'épaisseur de la couche déposée et la rapidité probable de son érosion, — à la suite de nombreuses observations faites sur tous les points du globe, plus de *trois cents millions* d'années se sont écoulées depuis la solidification des couches superficielles de notre sphéroïde.

Les expériences du professeur Bischoff sur le refroidissement du basalte, dit Tyndall (1), semblent prouver que pour se refroidir de 2,000 degrés à 200 degrés centigrades, notre globe a eu besoin de 350 millions d'années. Quant à la longueur du temps exigé par la condensation qu'a dû subir la nébuleuse primitive pour arriver à constituer notre système planétaire, elle défie entièrement notre imagination et nos conjectures. *L'histoire de l'homme n'est qu'une ride imperceptible à la surface de l'immense océan des temps* (2).

(1) Tyndall, *la Chaleur*, page 423.

(2) On sait que le diamètre du soleil était primitivement celui de la nébuleuse elle-même. Pour se faire une idée de la chaleur engendrée par ce phénomène colossal, il suffit de rappeler qu'on a calculé que, si le diamètre du soleil se raccourcissait de la dix-millième partie de sa valeur, la chaleur engendrée par cette conden-

Abordons maintenant l'étude de notre planète et voyons quels sont les enseignements des Esprits sur la matière et la force.

LA MATIÈRE

Au premier abord, rien ne paraît si profondément varié, si essentiellement distinct, que ces diverses substances qui composent le monde. Parmi les objets que l'art ou la nature fait journellement passer sous nos regards, en est-il deux qui accusent une identité parfaite, ou seulement une parité de composition ? Quelle dissemblance au point de vue de la solidité, de la compressibilité, du poids et des propriétés multiples des corps, entre les gaz atmosphériques et le filet d'or ; entre la molécule aqueuse du nuage et celle du minéral qui forme la charpente osseuse du globe ! Quelle diversité entre le tissu chimique des plantes variées qui décorent le règne végétal, et celui des représentants non moins nombreux de l'animalité sur la terre !

Cependant nous pouvons poser en principe absolu que toutes les substances, connues et inconnues, quelque dissemblables qu'elles paraissent, soit au point de vue de leur constitution intime, soit sous le rapport de leur action réciproque, ne sont en fait que des modes divers sous lesquels la matière se présente, que des variétés en lesquelles elle s'est transformée sous la direction des forces sans nombre qui la gouvernent.

La chimie, en décomposant tous les corps connus, est arrivée à un certain nombre d'éléments irréductibles en d'autres principes, elle leur a donné le nom de *corps simples*, elle les considère comme primitifs, puisque nulle opération, jusqu'à ce jour, n'a pu les réduire en parties relativement plus simples qu'eux-mêmes.

Mais là où s'arrêtent les appréciations de l'homme, aidé de ses sens artificiels les plus impressionnables, l'œuvre de la nature se continue ; là où le vulgaire prend l'apparence pour la réalité, l'œil de celui qui a pu saisir le mode d'action de la nature ne voit, sous les matériaux constitutifs du monde, que la *matière cosmique primitive*, simple et une, diversifiée en certaines régions à l'époque de

sation suffirait à entretenir pendant 21 siècles le rayonnement actuel, qui est égal, annuellement, à la chaleur qui serait produite par la combustion d'une couche de houille de 27 kilomètres d'épaisseur, couvrant complètement le soleil.

Si la diminution de 1/10000e du disque solaire correspond à 21 siècles de rayonnement, on voit le nombre formidable, gigantesque, innumérable de siècles qu'a demandé la nébuleuse solaire pour se réduire au volume actuel de notre astre central.

leur naissance, partagée en corps solidaires durant leur vie et démembrés un jour dans le réceptacle de l'étendue, par leur décomposition.

Si l'on observe une telle diversité dans la matière, c'est parce que les forces qui ont présidé à ses transformations, les conditions dans lesquelles elles se sont produites, étant en nombre illimité, les combinaisons variées de la matière ne pouvaient qu'être illimitées elles-mêmes.

Donc, que la substance que l'on envisage appartienne aux fluides proprement dits, c'est-à-dire aux corps impondérables, ou qu'elle soit revêtue des caractères et des propriétés ordinaires de la matière, il n'y a, *dans tout l'Univers*, qu'une seule substance primitive : *le cosme* ou *matière cosmique* des uranographes.

L'enseignement est net, formel ; il existe une matière primitive d'où découlent tous les modes que nous connaissons. La science a-t-elle confirmé ces vues ? Si on veut prendre le pied de la lettre, il est certain que cette substance unique n'est pas encore connue, mais en pesant mûrement tous les faits que nous allons exposer, il sera facile de voir que si la démonstration directe n'a pas été fournie, la thèse de l'unité de matière est fort probable et rentre dans les vues philosophiques les mieux justifiées des physiciens.

JUSTIFICATION DE CETTE THÉORIE

L'état moléculaire. — Une des plus grandes difficultés que nous ayons à vaincre lorsque nous voulons étudier la nature, c'est de nous la représenter telle qu'elle est. Lorsque l'on voit des masses de marbre au grain fin et serré, d'énormes poutres de fer supportant des poids gigantesques, il est difficile d'admettre que ces corps sont formés de particules excessivement petites, *qui ne se touchent pas*, nommées atomes dans les corps simples et molécules dans les corps composés. Ces atomes défient l'imagination par leur ténuité excessive. La poudre la plus impalpable est grossière à côté de la divisibilité à laquelle on peut arriver.

Le célèbre Tyndall en donne un exemple frappant. Si on fait dissoudre un gramme de résine pure dans 87 grammes d'alcool absolu, et que l'on verse la dissolution dans un flacon d'eau claire que l'on agite fortement, on voit le liquide prendre une coloration bleue, qui est due aux molécules de la résine en dissolution. Eh bien ! Huxley, examinant ce mélange avec son plus puissant microscope,

ne put voir de particules distinctes ; elles avaient donc moins de un quatre-millième de millimètre !

Le monde vivant est formé, lui aussi, de molécules organiques dans lesquelles entrent les atomes comme parties constituantes. Suivant le père Secchi, dans certaines diatomées circulaires, dont le diamètre égale la longueur d'une onde lumineuse (1 deux-millième de millimètre), on peut compter sur ce diamètre plus de cent cellules ; chacune de ces cellules est composée elle-même de molécules de différentes substances !

D'autres végétaux et infusoires microscopiques ont une longueur moindre que celle d'une onde lumineuse, et cependant ils contiennent tous les organes nécessaires à leur nutrition et aux fonctions vitales. En somme, la matière est d'une divisibilité presque indéfinie, car si l'on songe qu'un milligramme d'aniline peut colorer un poids *cent millions* de fois plus grand d'alcool, il faut renoncer à se faire une idée quelconque des dernières parties de la matière.

Ces infiniment petits sont séparés, les uns des autres, par des distances plus grandes que leurs diamètres, ils sont incessamment animés de mouvements divers, et la masse la plus compacte, le métal le plus dur ne sont que des assemblages de parties semblables, mais éloignées les unes des autres, en vibrations ou giration perpétuelles, et sans contact matériel entre elles. La compressibilité, c'est-à-dire la faculté que possèdent tous les corps d'être comprimés, autrement dit d'occuper un volume moindre, met cette vérité hors de doute.

Si on examine un caillou sur la route, on croit qu'il est en repos, puisqu'on ne le voit pas se déplacer ; mais si on pouvait pénétrer dans l'intimité de sa substance, on se convaincrait bien vite que toutes les molécules se meuvent incessamment. A l'état ordinaire, ce fourmillement est tout à fait imperceptible ; cependant on peut s'en rendre grossièrement compte en remarquant que les corps augmentent ou diminuent de volume, c'est-à-dire se dilatent ou se contractent, — sans que leur masse change, — suivant que la température s'élève ou décroît. Ces changements sont l'indice que l'espace qui sépare les molécules est variable, et en rapport avec la quantité de chaleur qu'ils possèdent au moment où on les observe.

C'est là une idée fondamentale dont il est indispensable de se persuader. Que les chimistes et les physiciens ne soient pas d'accord sur la nature des atomes, qui ne seraient suivant certains savants que des centres de force, ou que l'on croie que la division de

la matière est limitée, il n'empêche que ces éléments ultimes existent, mais que leur ténuité excessive les met hors de la portée des sens.

Il résulte de cette connaissance que dans l'intérieur des corps, en apparence bruts et immobiles, se produit un travail mystérieux, une infinité de vibrations infiniment petites, en équilibre sans cesse détruit et sans cesse renouvelé, dont les lois, variables pour chaque substance, donnent à chacun son individualité. De même que les hommes se distinguent les uns des autres par la manière dont ils subissent les passions et réagissent contre elles, ainsi les substances minérales se distinguent les unes des autres par la manière dont elles subissent les chocs et réagissent contre eux.

Ces mouvements internes ont-ils pu être étudiés ? Il n'a pas été possible d'observer directement les déplacements moléculaires, autrement que dans leur totalité, puisque les plus puissants microscopes ne peuvent nous faire voir une molécule, mais les phénomènes produits dans les réactions chimiques et l'application qu'on leur a faite de la théorie de la transformation de la chaleur en travail, et réciproquement, ont permis de constater que ces dernières parties de la matière sont soumises aux mêmes lois qui dirigent les évolutions des soleils dans l'espace. Les règles fixes de la mécanique céleste sont utilisées aussi dans le monde atomique, montrant ainsi d'une manière indéniable l'admirable unité qui régit l'univers.

Grâce aux progrès des sciences physiques, on admet aujourd'hui que tous les corps ont leurs molécules animées d'un double mouvement : soit de translation ou d'oscillation autour d'une position moyenne, soit de libration (balancement) ou de rotation autour d'un ou plusieurs axes. Ces mouvements s'accomplissent sous l'influence de la loi d'attraction ; dans les corps solides, les molécules sont disposées dans un système d'équilibre ou d'orientation stable ; dans les liquides, elles sont en équilibre instable ; dans les gaz, elles sont en mouvement de rotation et en conflit perpétuel les unes avec les autres.

Tous les corps de la nature inorganique ou vivante sont soumis à ces lois. Que ce soit l'aile d'un papillon, le pétale d'une rose, la joue d'une jeune fille, l'air impalpable, la mer immense ou le sol que nous foulons sous nos pieds, tout vibre, tournoie, se balance ou se meut. Un cadavre même, bien que la vie l'ait abandonné, constitue un amas de matière dont chacune des molécules

possède des énergies que rien ne saurait leur enlever. Le repos est un mot vide de sens.

L'isomérie. — C'est en faisant l'analyse de toutes les substances terrestres que les chimistes sont arrivés à reconnaître qu'elles étaient dues aux combinaisons innombrables de 68 corps simples, c'est-à-dire de 68 éléments que l'on n'a pu décomposer. Il semblerait donc qu'il y a autant de matières différentes entre elles qu'il existe de corps simples ; mais c'est là une illusion qui n'est due qu'à notre impuissance à réduire ces corps en une matière plus simple, qui en serait la base. C'est ce que pensaient Proust et Dumas au commencement du siècle en cherchant, au moyen de la loi des proportions définies, quelle était la substance unique, c'est-à-dire celle dont les équivalents des corps premiers sont les multiples exacts. Dumas est arrivé à montrer que ce n'était pas l'hydrogène, comme on le croyait jusqu'alors, mais une substance encore inconnue, dont l'équivalent, au lieu d'être l'unité, en serait la moitié, 0,5.

Les physiciens partisans de la théorie de l'éther — et ils le sont tous aujourd'hui — vont encore plus loin que les chimistes. La matière inconnue, par cela qu'elle a 0,5 pour équivalent, serait pondérable, même pour les instruments dont l'homme dispose ; or, l'éther qui remplit l'univers est impondérable ; il s'en suit que la substance hypothétique des chimistes, laquelle pèserait moitié du poids de l'hydrogène, serait tout au plus l'une des premières condensations ou l'un des premiers groupements de l'éther. La matière unique, qui, selon les physiciens, constituerait tous les corps, serait donc l'éther.

« L'étude de la lumière et de l'électricité, dit le père Secchi, nous a conduits à regarder comme infiniment probable que l'éther n'est autre que la matière elle-même, parvenue au plus haut degré de ténuité, à cet état de rareté extrême que l'on appelle l'état atomique. Par suite, tous les corps ne seraient, en réalité, que des agrégats des atomes mêmes de ce fluide » (1).

Ces vues théoriques sont déterminées par un certain nombre de faits chimiques qui sont les suivants :

1° Il existe de véritables familles naturelles dans les corps simples ;

2° Un corps composé, dont on connaît les éléments, peut jouer le rôle d'un corps simple ; un corps dit simple peut être décomposé ;

(1) *Unité des Forces physiques*, page 604.

3° Des corps formés exactement des mêmes éléments, unis dans les mêmes proportions, ont cependant des propriétés différentes ;

4° Enfin l'analyse spectrale révèle l'existence primitive d'une seule substance dans les étoiles les plus chaudes, généralement l'hydrogène.

Voyons rapidement ces faits si intéressants.

Si l'on jette un coup d'œil attentif sur les différents corps simples, on demeure convaincu que leurs divergences ne sont pas d'ordre fondamental, car on peut les grouper en série de familles naturelles. Cette division, fondée sur des analogies manifestes que certains d'entre eux présentent les uns par rapport aux autres, offre un avantage que l'on ne saurait méconnaître, car l'étude du corps le plus important étant faite d'une manière approfondie, l'histoire des autres, sauf quelques faits de détail, s'en déduit naturellement. Cette similitude dans la manière de se comporter montre que ces matières présentent des analogies de composition, donc qu'elles ne sont pas aussi dissemblables qu'elles paraissaient l'être au premier abord.

Cette individualité que présentent les corps simples ne leur est pas particulière, il existe des corps composés, comme le cyanogène, — formé par la combinaison du carbone avec l'azote, — qui jouent dans les réactions le rôle d'un corps simple ; il est clair que si on n'avait pu connaître les éléments constituants du cyanogène, on l'aurait classé, lui aussi, parmi les corps simples. D'ailleurs, avec les méthodes perfectionnées de la science, telle que l'analyse spectrale, on peut déjà se rendre compte que le fer, par exemple, est formé d'éléments plus simples, bien qu'on n'ait pas réussi jusqu'alors à isoler ceux-ci. Mais ce qu'on n'a pu faire pour le fer a été réalisé pour l'yttrium par William Crookes. Nous pouvons donc prévoir une époque prochaine où cette démarcation entre les corps simples disparaîtra. La même puissance d'analyse qui a ramené l'innombrable multitude des substances naturelles, minérales, végétales et animales à quelques éléments seulement, nous conduira certainement à la découverte de cette matière unique de laquelle toutes les autres dérivent.

Ce qui nous affirme encore dans ces vues, ce sont les phénomènes d'allotropie et *l'isomérie*.

Il existe des corps simples, comme le phosphore, qui présentent des propriétés différentes, sans qu'on leur ait ajouté ou retranché la plus petite parcelle de matière. Chacun sait que le phosphore

ordinaire est blanc, vénéneux et très inflammable ; si on l'expose pendant quelque temps à la lumière, dans le vide, ou qu'on le chauffe en vase clos, il change de couleur, devient d'un beau rouge, il est inoffensif au point de vue de la santé, il ne prend plus feu par le frottement ; cependant l'analyse la plus sévère ne peut reconnaître aucune différence dans la composition chimique du phosphore rouge ou blanc. Le charbon qui peut affecter la forme de diamant ou de graphite, le soufre avec ses modifications caractéristiques suivant son état, l'oxygène qui devient de l'ozone, tous ces états différents du même corps ont été appelés *allotropiques*.

Ces caractères si opposés que peut présenter la même substance, sont dus à des changements qui se produisent dans son intimité. Les molécules se groupent différemment, en même temps que leurs mouvements se modifient. De là ces variations qui se produisent dans les propriétés.

Ceci est si vrai que des corps très différents les uns des autres par leurs propriétés, tels que les essences de térébenthine, de citron, d'orange, de romarin, de basilic, de poivre, de persil, sont cependant formés tous par la combinaison de 16 équivalents d'hydrogène avec 20 équivalents de carbone.

Cet ordre spécial des particules associées, nommées molécules, est rendu visible par la cristallisation.

Lorsque l'on songera que tous les tissus des végétaux et des animaux sont formés, principalement, par les combinaisons variées de quatre gaz seulement : l'hydrogène, l'oxygène, le carbone et l'azote, auxquels s'ajoutent de faibles quantités de corps solides en très petit nombre, on comprendra l'inépuisable fécondité de la nature et les ressources infinies dont elle dispose par le groupement des atomes pour en faire des molécules, celles-ci pouvant à leur tour s'assembler entre elles avec la même diversité.

Si on complique ces dispositions par les mouvements de translation et de rotation que possèdent atomes et molécules, il devient possible de concevoir que toutes les propriétés des corps sont liées intimement à ces arrangements si divers, si variés et si différents les uns des autres.

L'astronome Normann Lockyer, dans une série de mémoires très remarqués, a fait observer que l'analyse spectrale du fer contenu dans l'atmosphère solaire, permet de conclure avec certitude que ce corps n'est pas simple. C'est un groupe complexe dont un métal encore inconnu est la base. Mais il faut les hautes températures de la four-

naise ardente de notre astre central pour que cette dissociation devienne apparente, aucune température terrestre ne serait capable de la produire.

Cet éminent chimiste des espaces stellaires a étudié les spectres des étoiles, depuis les plus chaudes jusqu'à celles près de s'éteindre, et il a montré que le nombre des corps simples augmente à mesure que la température diminue, c'est donc qu'ils prennent successivement naissance, puisque chaque masse est isolée dans l'espace et ne reçoit pas de matière de l'extérieur.

En somme toute, l'idée d'une matière unique, dont tout ce qui existe dérive nécessairement, est admise aujourd'hui par les savants, et les Esprits qui nous l'ont préconisée sont en accord avec la science contemporaine. Nous verrons si la suite de leurs enseignements est aussi vérifiable que cette première assertion.

GABRIEL DELANNE.

La Fonction du Spiritisme

Lorsque les prêtres disaient aux hommes : *Croyez*, s'ils s'étaient contentés d'ajouter : « A l'Amour, à la Justice, et vivez selon votre foi », il est très probable que cette foi pure, simple, capable d'enfanter tous les héroïsmes et toutes les harmonies, n'aurait pas déserté les cœurs.

Notre *Pensée*, qui a ses besoins, elle aussi, aurait pu les satisfaire librement, à l'infini, car cette foi du cœur que nous venons d'exprimer, loin de dire à l'homme : « Ne cherche pas à *savoir* », l'autorisait au contraire à toutes les audaces, en l'accompagnant de ces deux célestes guides : l'*Amour*, la Justice.

La Pensée, écoutant son cœur, en recevait donc cet enseignement sublime : « L'*Amour*, qui doit lier tous les êtres, émane de l'UNITÉ suprême ; la *Justice*, qui doit régir toutes les transformations du vaste Univers, n'est autre chose que l'unique *Loi*, la CAUSALITÉ. »

Unité, Causalité !... Que ne pouvait espérer la Pensée humaine, ainsi pourvue des deux clefs d'or qui peuvent ouvrir tous les sanctuaires de l'Infini?

Mais les prêtres, dans un but de domination aveugle, outrepassèrent leurs droits et voulurent asservir toutes les sciences.

Ils refusèrent à l'homme sa *Liberté*; ils bannirent sa *Raison;* ils voulurent étouffer sa *Pensée*.

L'Amour, certes, ne leur commandait pas ces attentats. Voulant donc se mettre en travers de l'Évolution divine, ils engendrèrent deux enfants monstrueux : le Fanatisme, la Révolte, et le règne de la haine et des ténèbres fut le fruit de leur violence et de leur despotisme.

La première réaction fut le Protestantisme.

Depuis la grande et providentielle Révolution de 89, surtout, les choses ont bien changé; ce qui était ne peut plus être, et la Pensée humaine, brusquement émancipée, peut enfin s'exercer librement dans tous les domaines.

Malheureusement, par un effet pendulaire très naturel de la loi d'Action et de Réaction, la Pensée, allant à l'extrême de sa course, se débarrassant de toutes les écorces, rejeta en même temps les fruits précieux qu'elles contenaient.

Parce que les prêtres avaient trahi la foi primitive on la sacrifia tout entière.

Adieu l'Amour et la Justice éternels.

Rien, plus rien que le hasard, *la loi du plus fort*, l'hécatombe universelle et les désespoirs sombres dont la seule porte de sortie est la mort absolue.

Ce qui m'étonne, c'est que notre société tienne encore debout et que le nombre des révoltés anarchistes ne soit pas plus considérable.

Mais c'est qu'au fond du cœur de l'homme est restée vivace cette foi dans l'éternité, alors même que sa Pensée veut proclamer le contraire.

C'est un sauvetage par l'Inconscient; en Réalité, c'est l'action profonde en nos âmes de la *Providence*, qui veut la transformation, non la destruction.

Ah! si les hommes avaient seulement gardé la Raison pure, comment ne verraient-ils pas que le malheur n'a pas plus de raison d'être que le bonheur?

Devant cette Raison même, si nous souffrons, c'est que nous devons un jour connaître le bonheur; s'il existe un état de privation, c'est qu'il est quelque part un état de plénitude.

Les larmes ne sauraient être, si elles n'avaient pour raison d'engendrer la joie.

Heureux ceux qui souffrent !

Pendant que la foi sombrait, la Science naturelle faisait d'immenses progrès et nous assistons, en ce jour, à son épanouissement, qui dépasse les rêves mêmes d'il y a quelques années.

L'humaine Pensée, heureuse de respirer enfin, voulant légitimer sa victoire, se démontrer sa propre force, a pénétré les merveilleux secrets de la Nature physique.

Elle triomphe en ce domaine.

Mais, hélas ! quelque chose pleure en notre cœur, les échos de la foi antique émeuvent encore les profondeurs de notre âme ; des besoins infinis d'Amour, d'Idéal, sont restés là sans trouver satisfaction dans le monde physique.

La souffrance, loin d'être calmée, est plus aiguë, peut-être, qu'autrefois.

Oui, nous avons la nostalgie du divin ; oui, nous pleurons une patrie inconnue, mais que nous sentons magnifique ; à travers un vague ressouvenir, nous contemplons des plaines éthérées, des harmonies surhumaines et des scènes indescriptibles dont la magnificence nous transporte, alors même qu'elles ne paraissent que dans les songes de notre imagination.

Océan d'amour, de tendresse et de paix !...

En un mot, nous sentons que nous sommes une fraction détachée d'une *Réalité splendide*, et nous voulons la retrouver avec toutes ses Splendeurs, avec ses Bonheurs indicibles.

Qui donc est assez malheureux pour n'avoir pas, en cette vie, connu quelques secondes d'une ivresse inexprimable, fût-ce vers ses dix-huit ans, et qui ne s'est dit : « Pourquoi cette extase fugitive ? N'est-il pas un lieu d'éternel Amour toujours printanier, dont ces quelques secondes nous témoignent ? »

Oui, notre cœur souffre au milieu de toutes les richesses. Mais, que dis-je : Richesses ! Est-ce que notre humanité, malgré ses conquêtes scientifiques, industrielles, n'est pas plus misérable que jamais, parce que les hommes, manquant d'Amour et de Justice, n'ont pas su mettre en commun le fruit de leurs travaux ?

Si l'Humanité tout entière se *solidarisait* pour le combat contre toute misère, contre toute maladie, la Terre serait vite un Paradis.

Et jamais elle ne fut davantage un Enfer.

Car nous avons rejeté l'Amour et la Justice que les prêtres avaient trahis

Il ne faut plus que cela dure ; les temps vont encore changer.

La *Pensée* doit se rapprocher du *Cœur ;* la Science ne doit plus être étrangère à la Religion.

Puisque la Vérité est *une;* puisque l'Unité relie toutes choses, il faut donc que l'Amour et le Savoir se donnent le baiser de paix ; il ne faut plus qu'ils restent séparés.

Que la Science, qui a nié la Foi, vienne donc confirmer cette dernière !

Que la Foi transfigure la Science ! L'Humanité pourra enfin, dans l'équilibre et l'unité, recouvrer la plénitude de ses facultés et chasser, en reine glorieuse, tous les maux et les boues qui l'étreignent et la souillent.

C'est ici qu'apparaît la merveilleuse fonction du *Spiritisme.*

C'est au Spiritisme qu'incombe cette tâche, la plus sublime des tâches, qui est : *la Réconciliation de la Foi, de la Pensée, de l'Amour et du Savoir.*

En effet, le Spiritisme plonge à la fois dans les deux domaines religieux et scientifiques ; *voilà sa caractéristique fort nette.*

D'une part, il est une Religion puisqu'*il relie par l'amour* tous les êtres et les relie, à leur tour, avec Dieu, l'UNITÉ divine ; c'est la *Communion universelle.*

Le corps doctrinal est renfermé dans les œuvres étonnantes d'*Allan Kardec* ; et nous savons que ses enseignements sont précisément basés sur l'Amour et la Justice, autrement dit : *Solidarité, Causalité.*

La grande doctrine de la Réincarnation, qui fut celle de nos ancêtres *les Celtes*, qui est celle de l'Orient et fut connue des peuples les plus célèbres de l'antiquité, y reparaît dans toute sa majesté.

Elle satisfait avec une telle force notre Raison, qu'il faut, pour la combattre, avoir une véritable dose de parti pris et d'aveuglement volontaire.

D'autre part, le *Spiritisme est une Science* positive, *expérimentale.*

Nos frères spirites ont mille fois raison de s'appuyer ferme sur le terrain des faits.

C'est la clef de voûte du salut de notre société.

Puisque nos savants ne jurent désormais que par les sens matériels (qui pourtant sont loin d'être les seuls), il faut que *les réalités invisibles viennent frapper ces sens.*

Il faut que l'Invisible fasse basculer les balances, impressionne les plaques photographiques, soulève les objets matériels, les décompose et les recompose.

A côté de ces faits physiques, il faut que l'Invisible nous tienne des conversations mystérieuses dont la logique et la grandeur nous impressionnent; qu'il nous fasse connaître des choses cachées; qu'il nous prouve que l'espace et le temps ne sont rien pour lui.

Il faut que l'Invisible fasse une telle irruption dans le Visible, qu'enfin les hommes abandonnent leur monstrueux aveuglement scientifique, plus funeste même que l'aveuglement fanatique des anciens temps, car il conduit l'homme à n'adorer que la seule matière, à s'effondrer dans ses abîmes.

Mais que dis-je? L'Invisible n'opère-t-il pas toutes ces œuvres que nous réclamons, et mieux encore?

Allons, spirites, frappez ferme sur l'enclume; *agissez*, soyez ardents, combattez!

Chaque jour qui paraît approche votre victoire.

Les grands savants qui ont rallié vos rangs, à des titres divers, sont assez nombreux pour que nous renoncions à les compter.

L'évidence du fait spirite se manifeste avec une telle clarté, une telle publicité, que si nos Académiciens attendent encore, ils finiront par se faire conspuer publiquement.

La foule leur criera : « Hé, savants! Qu'est-ce que vous savez donc?... Voici des faits étonnants dont nous ne pouvons plus douter, d'une haute portée scientifique, morale, spirituelle, d'un intérêt tel qu'il efface tous les autres. Et vous n'en savez rien!?... Quelle est cette mauvaise plaisanterie? »

Il faut l'avouer, en effet, qu'à l'heure actuelle, il est des millions d'ignorants, selon la Science officielle, qui sont plus savants de la *Science réelle* que tous nos *pontifes et académiciens, décidément trop en retard.*

Mais, patience! *Armés du fait*, nous sommes invincibles.

Le Spiritisme poursuit sa course, modeste d'abord, vainqueur bientôt.

Qu'il triomphe donc, parce que son Triomphe sera celui de l'Amour, de la Justice et du Savoir, réconciliés enfin!

Qui peut dire à quelles hauteurs ne s'élèvera pas l'Humanité?

Quelles joies, quelles lumières et quelles merveilles lui sont réservées?

A quelle immense transfiguration ne peut-elle prétendre?

Nous avons devant nous l'*Infini*, et les portes en sont ouvertes, désormais.

En avant ! AMO.

Conférence de M. le Dr Baraduc

Nous recevons de notre correspondant de Bar-le-Duc le compte rendu de la conférence de M. le Dr Baraduc, que nous nous faisons un véritable plaisir de publier. Nous devons à l'obligeance de l'aimable et savant conférencier les iconographies que nous reproduisons. Nos lecteurs pourront voir les curieuses manifestations de la force fluidique, dont l'existence a été niée jusqu'ici par la science officielle.

C'est encore un pas en avant dans notre conquête de l'invisible. La matière radiante, les rayons de Rœntgen, les fantômes électriques de Tesla, la force vitale fluidique, sont autant de confirmations irrécusables de l'existence de ces formes de l'énergie que les spirites appellent des fluides, autant de démentis infligés à l'orgueilleuse ignorance de ceux qui nous traitaient d'hallucinés, lorsque nous affirmions ces états de la matière dont la connaissance nous était révélée par les Esprits.

Encore un peu de patience, et nous verrons nos théories, assises sur les inébranlables fondements de l'expérience, défier les négations impuissantes de nos contradicteurs.

MESDAMES, MESSIEURS,

Si aimablement invité par M. le Président de l'Exposition photographique, je tiens à le remercier devant vous tous de l'accueil si cordial que j'ai trouvé près de lui, et de l'intérêt qu'il prend à mes découvertes. En répondant à son appel, je viens donc vous entretenir de la question si palpitante du vitalisme et de l'animisme chez l'homme.

Laissez-moi, avant toute chose, réclamer auprès de vous une indulgence dont j'ai le plus grand besoin. Je ne suis pas orateur, et je ne puis qu'espérer en une chose, c'est que l'intérêt si vif de la question, question primordiale pour tout ce qui vit et meurt, saura donner de la force à ma voix et des ailes à ma pensée.

J'entre de suite dans la question :

Quelle différence existe-t-il entre l'homme mort et celui qui est en vie?

Dans l'un, il y a quelque chose qui n'est plus dans l'autre, c'est-à-dire qui en est sorti.

Qu'est-ce donc que cette chose qui actionne et donne le mouvement, comme la vapeur dans une machine ?

C'est la force qui, en tension, met en marche la locomotive, fait fonctionner son mécanisme ; plus de vapeur, la machine n'est qu'un cadavre.

Mais, dira-t-on, la vie est donc de la chaleur et de l'électricité ?

Non, assurément, la réponse est péremptoire ; car un cadavre réchauffé et électrisé n'en revit pas pour cela, si la mort a réellement eu lieu, séparant et dispersant les éléments du composé humain vivant.

La vie n'est ni de la chaleur, ni de l'électricité ; c'est un principe supérieur, dit Lodge, qui n'est pas rentré dans le domaine de la physique, j'ajouterai faute d'appareils enregistreurs ; mais, actuellement, nous avons la plaque qui décèle la lumière de vie ; elle permet, en effet, d'avoir la photographie de la force vitale humaine et celle d'animaux sacrifiés à ce but.

Les deux forces sont tout à fait dissemblables l'une de l'autre par leur signature graphique, et par ce que l'on peut appeler les réactifs particuliers qui les différencient. L'électricité, par exemple, ne traverse pas le verre, tandis que le fluide vital le pénètre.

Il n'obéit pas aux lois de la réfraction des lentilles et n'a pas l'action polarisée, en attraction et en répulsion, que la vitalité humaine présente sur l'aiguille d'un appareil dit biométrique, sur lequel je reviendrai.

Le fluide vital pénètre le verre si facilement qu'il suffit de le mélanger au fluide électrique pour permettre à cette nouvelle électricité, ainsi humanisée, de transpercer la plaque.

Comme la lumière, la Force vitale impressionne la plaque, c'est-à-dire réduit les sels d'argent et a une action sur la pellicule tellement nette que, dans le bain révélateur, les points touchés deviennent saillants et parfois perforés.

Les clichés types de la force vitale humaine se présentent sous la forme d'un semillé ou de perles perforées, de petits pois dans certaines conditions, ou d'un nuage, nuée de vie dans d'autres ; tandis que l'électricité, avec son caractère expansif, se présente sous la forme de radicelles d'un chevelu très caractéristique, dont voici un exemple. (A différentes reprises le conférencier fait des démonstrations au tableau noir.)

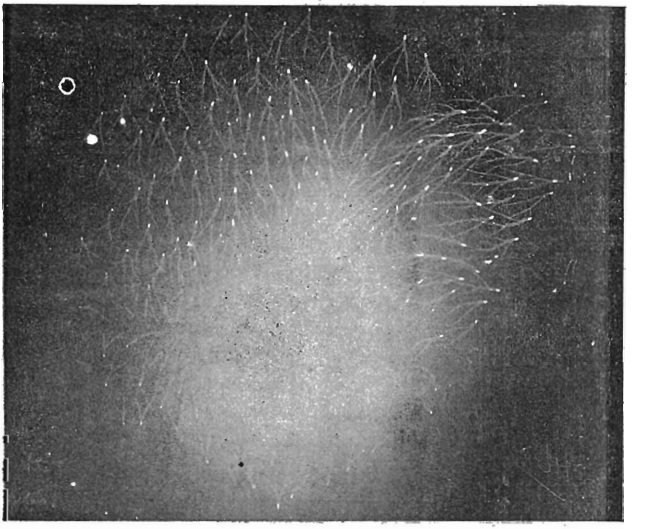
Il faut donc considérer l'homme comme une combinaison de substances matérielles fluidiques ou spirituelles, ou mieux, comme un centre de consommation de substances matérielles, liquides, gazeuses visibles tirées du sol, et de forces thermo-électriques et fluido-vitales invisibles, que la plaque photographique nous révèle, tout en nous donnant la signature graphique différentielle de l'électricité et de la force vitale humaine.

Ce centre de consommation comporte un double phénomène d'apport et d'élimination, pour le vin bu, le pain mangé, l'air respiré.

Il en est de même pour les modes de l'énergie et pour la force vitale humaine qui est incorporée en nous pour faire notre capital vie, et être rejetée, expirée, après usage accompli.

La science a pu analyser les déchets solides, liquides et gazeux de notre fonctionnement corporel, c'est de la science acquise ; la plaque peut enregistrer les déchets et le fonctionnement fluidique et invisible de notre vitalité, c'est la voie de la science future que je signale à ce congrès de photographie.

ÉLECTROGRAPHIE DU FLUIDE QUI SORT DU CORPS HUMAIN, ENTRAINÉ PAR LES EFFLUVES ÉLECTRIQUES



ÉLECTROGRAPHIE DE L'OB HUMAIN

C'est-à-dire du fluide qui sort du corps, attiré à travers les parois de la plaque de verre par l'électricité statique.
(Plaque obtenue directement, sans appareil, avec la main, par le Dr Baraduc.)

L'homme, considéré comme un centre de consommation, doit être envisagé, du fait même, comme un centre de radiation invisible, un foyer de lumière qui échappe à l'œil ; il est une sorte d'ampoule de Crookes dont la radiographie atteste cependant que ses rayons invisibles ne sont pas ceux découverts par Rœntgen, qu'ils n'émanent pas d'un foyer électrique, mais d'une source différente, source de vie et de lumière.

La plaque garde, comme une judicieuse mémoire, les impressions de ces phénomènes de la vie invisible, et les catalogue sous leurs formes respectives de pois, de perles, d'icones lumineuses, émanées de notre centre vital ; elle va même plus loin, elle permet d'enregistrer les mouvements tourbillonnaires et en anses du cosmos, qui nous environne, et démontre objectivement l'existence intersidérale de ces tourbillons fluidiques, pressentis par les mathématiciens comme Maxwell, et enseignés par les penseurs comme Descartes.

Ce foyer central et médian s'entretient par un mouvement de respiration vitale, que par comparaison avec la respiration pulmonaire on peut appeler aspir et expir, c'est un tourbillon de forces cosmiques en nous, allant de

GRAPHIE DES FLUIDES ÉMANANT DE L'ORGANISME HUMAIN

Expir : OB fébrile

Impression directe d'une plaque, sans la main, sans appareil, sans électricité.

Cet icone a été fait en laissant, sur le creux épigastrique d'une personne ayant une fièvre ardente (39°), une plaque enveloppée dans le replis d'un voile noir à photographie, face verre du côté de la peau. Durée : une heure ; la personne s'est assoupie; au réveil la plaque a été développée.

droite à gauche, analogue au mouvement de rotation des astres de l'Ouest à l'Est, qui constitue le foyer vital et son atmosphère fluidique.

Il n'y a pas que le cours des astres qui, dans l'univers, offre la trajectoire en parabole et en anse, simultanément avec une rotation sur leur

axe; chez les infiniment petits, les cellules microscopiques, on constate un mouvement amiboïde.

La plaque est impressionnée par les lumières de cette atmosphère, comme l'aiguille d'un appareil spécial sur lequel est fondée ma méthode d'enregistrement de la force vitale en l'homme, comme l'aiguille, dis-je, est repoussée ou attirée dans des conditions d'allure, de rapidité et de chiffrage, dont l'ensemble constitue la formule biométrique d'une personne.

Il est nécessaire d'insister sur ce fait brutal de l'influence à distance de notre vitalité sur une aiguille amagnétique, suspendue très légèrement, dont les mouvements chiffrent le sens et l'allure d'un mouvement intime en nous, mouvement de vie, mouvement de l'âme, dirait Aristote; car cet appareil, non seulement est un vrai manomètre de la tension de notre vapeur vitale, indiquant comment chauffe notre locomotive, mais encore le sens et la direction de la vitalité en nous, vraie boussole signalant les polarisations de notre âme vers le pôle spirituel ou le pôle matériel de notre être.

On comprend tout l'intérêt de l'instrument dans les traitements électriques dont il dirige l'application, car la formule biométrique est l'expression de notre vitalité normale ou dépondérée.

L'expérimentation, dans laquelle je reste absolument fixé, m'a permis d'arriver à cette double constatation simultanée dans le laboratoire obscur du mouvement visible de l'aiguille, en même temps que la plaque recueillait la lumière invisible de ce mouvement, qui me donnait la formule biométrique, l'état de la vitalité, l'état d'âme, si je puis m'exprimer ainsi.

Les phénomènes de personnes devenues subitement lumineuses en dehors de frictions cutanées, mais sous l'influence d'un dispositif animique de colère, de violence ou de haute spiritualité ne sont pas rares, l'histoire en présente des exemples que je n'ai pas à rappeler ici; le phénomène seul importe, c'est que le corps fluidique, notre double, ce que les Fakirs appellent le « Linga-Sahira », peut normalement impressionner une plaque, comme mouvoir une aiguille.

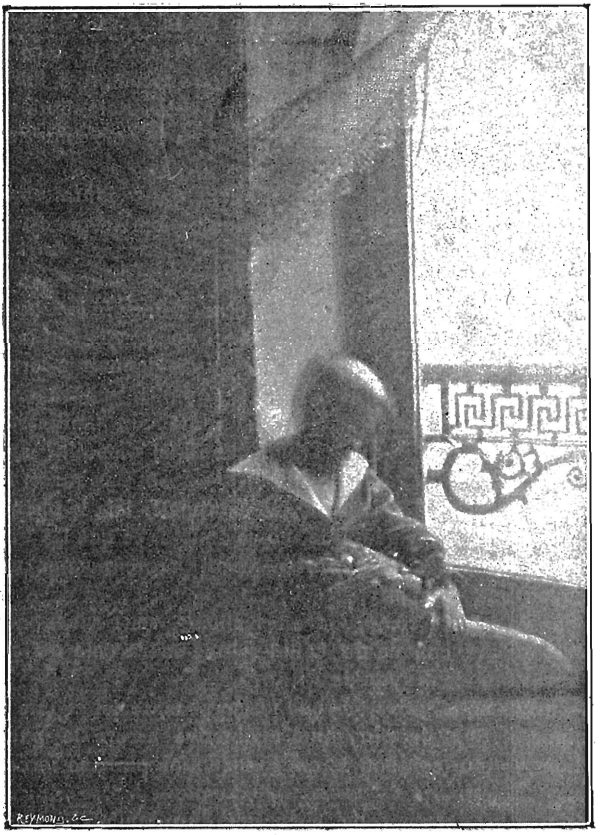
Pour mieux vous faire comprendre les choses, vous savez que le corps humain n'est qu'une colonie de cellules, une hiérarchie de consciences, suivant l'expression de Mayne de Biran.

Chacun de ces petits êtres possède un corps matériel et une petite âme de vie lumineuse, dont la sensibilité instinctive assure le particularisme de la fonction; le tout contenu, groupé et dominé par une force psychique supérieure.

Supposez une exagération de la tension intra-cellulaire de toutes ces petites âmes lumineuses, sous une formidable poussée de la volonté et de l'esprit, vous aurez l'issue du corps fluidique en entier, le dédoublement de bilocation, ainsi s'expliquent les phénomènes de télépathie. De même si la pensée est simplement fixée dans une image, cette image de lumière, vêtement lumineux de notre idée, aura une action photo-chimique assez puissante pour impressionner directement ou indirectement, à travers le verre, la pellicule gélatineuse, et cela d'une façon invisible à l'œil humain; c'est ce que j'ai appelé les psychicones, images lumineuses vivantes de la pensée.

Vous le voyez, ce ne sont pas les photographies de la pensée ainsi qu'on me l'a fait dire, mais bien la photographie de l'image modelée avec la lumière de vie par votre pensée et extériorisée sous l'empire de la volonté par le souffle de l'esprit. Cet exposé expérimental met en relief la trinité humaine : le corps matériel, l'âme lumineuse de vie et l'esprit immatériel créateur.

PHOTOGRAPHIE DE L'OD, C'EST-A-DIRE D'UN FLUIDE DE L'ESPACE



Fluide attiré autour d'un enfant dont l'âme est attristée par la vue d'un faisan mort.
(Photographie sans électricité, au demi-jour.)

Cette lumière de vie n'est pas l'âme telle que les religions la conçoivent, car, par rapport au corps matériel, elles englobent en un seul terme, « âme », toute la vitalité animique et psychique de notre être.

La lumière, qui graphie la plaque, est l'âme vitale sensible, le médiateur plastique et lumineux. La photo-plaque intermédiaire entre l'esprit divin

immortel et immatériel, et ce que la vieille philosophie chinoise appelle les dissolubles, c'est-à-dire le corps, le sang, la chaleur, l'électricité, qui font retour à notre planète.

S'il faut une puissante volonté, un grand souffle pour produire une image psychique, il n'en est pas de même pour impressionner une plaque, lorsqu'on est plein de vie, par ces nombreuses petites taches, d'un semillé que j'ai appelé « ob » (lumière qui sort).

Ces phénomènes ont, du reste, été étudiés dans deux ouvrages que je prends la liberté de signaler aux recherches futures, *la Force vitale* et *l'Ame humaine*, ses mouvements, ses lumières, publiés chez Carré.

La science positiviste et expérimentale s'écrie à juste titre :

Où est la vie ? Où est votre âme ? Nous ne l'avons pas trouvée sous nos scalpels, ni dans nos réactions chimiques. L'anatomie nous montre des cavités vides, des tubes nerveux ou des vaisseaux sanguins béants dans un corps froid et inerte.

L'école psychique répond : Lorsque la locomotive a éclaté, que ses entrailles sont à nu, ses tubes tordus et ses roues pendantes, son foyer éteint, on pourrait arguer qu'elle n'a jamais eu de mouvement ni de vie.

L'homme en mourant perd sa force, sa chaleur, son mouvement avec le dernier battement du cœur, alors que le sang s'est arrêté et que sa vapeur lumineuse s'est complètement dissipée, comme une fumée, dans l'Invisible lumineux, mais obscur pour notre œil.

Voilà ce que l'on pouvait répondre d'après les vues déductives de l'esprit, lorsque la donnée expérimentale s'est enrichie d'un nouveau moyen, la plaque qui enregistre les derniers échappements de la vapeur vivante sortie des animaux sacrifiés.

Dans ce but, le docteur Maurice Adam et moi avons constaté des nuées alternativement striées blanc et noir d'une façon répétée.

Le sang des animaux de basse-cour tués impressionne la plaque mise, face verre, sur le sang ou la plaie mortelle. Lorsque l'animal est mort ou le sang coagulé, la plaque n'est plus impressionnée.

Des expériences que j'ai commencées sur la vitalité du cœur humain, il résulte que la plaque, à travers le bois du châssis, est très fortement impressionnée par de nombreux points, signature de l'âme sensible. Je compte instituer une série d'expériences à cet égard, le cœur étant *l'ultimatum moriens*, jusqu'au moment où la plaque restera muette.

C'est donc bien un monde nouveau, que les sels d'argent réduits, quel que soit le mécanisme physique ou chimique de cette réduction, ouvrent à l'investigation des chercheurs.

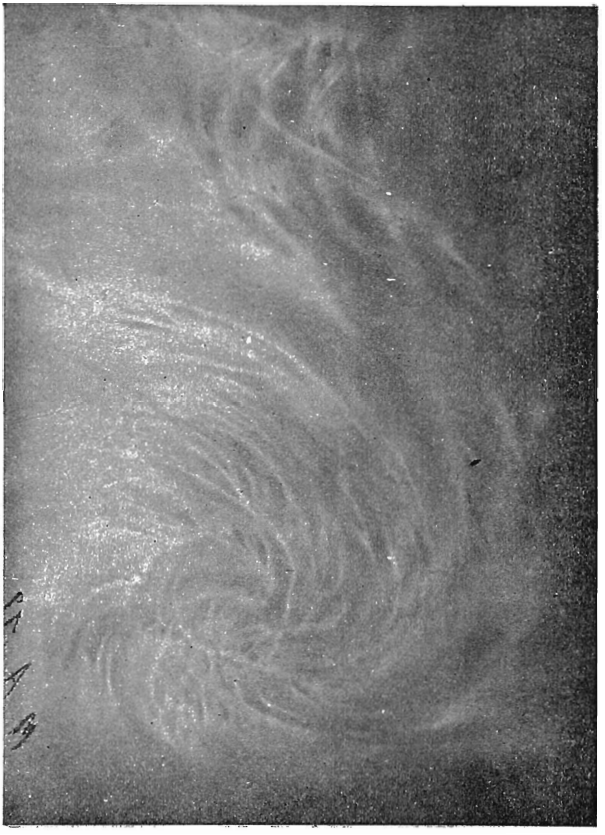
Les plus hardis, car rien ne se perd dans la nature mais tout se transforme, les plus hardis, dis-je, trouveront que ces milieux, considérés par nous comme vides et néantiques, sont peuplés de forces, de lumières et d'entités invisibles.

Je n'ai pas à m'étendre sur les phénomènes de l'au-delà, mais j'affirme et je crois à la pérennité de l'être dans la vie fluidique invisible, par son âme qui se meut et luit, comme à son existence dans la vie terrestre par son corps matériel qu'il développe. Tout sort de l'invisible, tout y rentre, tout

s'y transforme ; c'est le grand acte de transmuation, le grand mystère révélé par saint Jean.

Mais revenons dans le champ de l'atmosphère fluidique de l'homme, c'est le seul fait physique expérimental que je retienne : l'impression de la

FLUIDE IMPRESSIONNANT DIRECTEMENT UNE PLAQUE SENSIBLE



Vortex : Tourbillon fluidique
Cette iconographie obtenue sans lumière, ni électricité, ni appareil photographique, est due à la main droite du Dr M. Adam.

plaque par les vibrations lumineuses émanées de l'homme, qui, comme un foyer de vie, de chaleur et de lumière, émet les rayons invisibles de sa vitalité, rayons bien différents par leur iconographie des rayons réfléchis solaires ou des rayons électriques.

L'homme, je vous l'ai déjà dit, est un centre de consommation de substances matérielles, vitales et spirituelles, créant autour de lui, par la réverbération de sa propre vitalité, une atmosphère invisible mais réelle, en

rapport avec son état d'âme. C'est l'explication des phénomènes de contagion morale par la fusion des deux atmosphères de deux personnes différentes.

On comprendra ainsi que le simple rayonnement d'une personne sur une autre puisse être une cause de joie, de réfection pour cet organisme, impressif, comme une sorte d'empoisonnement pour sa vitalité sensible et psychique. Il existe donc un contact fluidique à distance, démontré par la biométrie et l'impression de la plaque, comme un contact matériel démontré par la pression des corps.

En résumé, au point de vue philosophique, le corps matériel n'est donc pas tout dans l'individu ; la plaque révèle notre corps fluidique, qui double et contient notre corps matériel, et est la forme lumineuse de l'esprit.

Il y a donc à considérer dans l'individu :

1° L'existence du corps matériel ;

2° La vivante lumière de l'âme ;

3° Le souffle spirituel de l'être.

Ces expressions un peu métaphysiques ont une réelle valeur ; qu'elles soient actuellement comprises ou pas, on ne peut les effacer, car on va pouvoir les étudier.

J'adresse ici une prière à tous ceux qui sont intéressés par ces études : c'est de vouloir bien condenser entre mes mains leurs essais, en les annotant d'un mot explicatif.

Mesdames, Messieurs,

A la fin d'un banquet, il est d'habitude de porter un toast à la réussite de nos vœux les plus chers, ou en l'honneur des mérites acquis.

Une conférence est une sorte de banquet des intelligences qui y prennent part.

Nous sommes ici réunis dans un congrès photographique, où l'on peut admirer les merveilleuses productions de nos savants, de nos artistes.

La plaque a donc rendu de grands services aux arts, à l'industrie ; elle s'est faite la mémoire des plus chers souvenirs du cœur en reproduisant les traits aimés.

Que ne fait-on avec elle ?

Avec elle on scrute les astres du ciel ; la chirurgie lui doit les notions les plus précises ; avec les rayons X de Rœntgen, notre œil même peut pénétrer dans l'intimité des tissus.

Et voilà qu'elle nous permet encore de passer du domaine des preuves visibles et tangibles dans celui où notre œil ne perçoit rien.

Rompant la barrière matérielle, elle permet de réaliser l'objectivité des formes invisibles ; elle nous introduits dans ce vaste monde de l'inconnu pour nous montrer expérimentalement ce que l'esprit humain, plus clairvoyant que l'œil, avait intuitivement pressenti. Vaste milieu où il avait déjà porté sa croyance, ses espérances, sa foi.

Honneur donc à cette plaque, merveilleux miroir des lumières visibles et invisibles.

Le Dr Baraduc a été applaudi à de nombreuses reprises, sa conférence a été fort goûtée ; tous n'ont peut-être pas tout saisi,

mais tous ont été empoignés. En sortant, on a l'esprit troublé, non tant encore par ce que l'on a entendu, mais encore et surtout par ce que l'on devine, par ce que l'on cherche à deviner.

TÉLÉPATHIE & SPIRITISME

Czeczelowska, le 29 octobre 1896.

Cher monsieur Delanne,

En voyant le grand mouvement philosophique contemporain, le nombre des écoles spiritualistes, qui surgissent de toutes parts, avec leurs journaux et leurs livres, on est forcé de reconnaître que le spiritisme enveloppe, comme dans un immense réseau, l'humanité toute entière. Les adeptes de cette nouvelle science sont, en grande majorité, recrutés parmi les incrédules. Qu'on leur demande à quoi ils croyaient avant d'êtres spirites, ils vous répondront : A rien du tout, ou bien ils doutaient de tout. L'existence de l'âme était pour eux une hypothèse, très désirable il est vrai, mais incertaine; l'immortalité, un conte de gardes-malades pour tranquilliser leurs clients. Jésus-Christ était un mythe, tout au plus un philosophe, et Dieu n'existait pas ou, s'il existait, c'était un être injuste, capricieux, cruel, vindicatif et partial; ils préféraient croire qu'il n'y en a pas. Neuf dixièmes de ces adeptes, je le puis dire, appartenaient à la grande école matérialiste, qui va d'Aristote à Epicure, de Bacon à Diderot, Virchow, Moleschott, Carl Vogt, Haeckel, Buchner, etc.

Aujourd'hui ils croient, et leur foi est inébranlable, parce que cette foi est basée sur l'évidence et la démonstration, et qu'elle satisfait la raison; pour eux l'avenir n'est plus une énigme mais une certitude; la vie spirituelle se dresse, bien réelle, et ils n'en doutent pas plus qu'ils ne doutent du jour et de la nuit. Il est vrai qu'ils ne croient ni aux flammes éternelles de l'enfer, ni aux diables, comme l'enseigne l'Église catholique romaine, mais, en revanche, ils croient fermement à Dieu souverainement juste, bon, miséricordieux, force et substance unique, vérité absolue, Atma-

Dieu, raison-mouvement, et à la devise du vrai christianisme renouvelé : « Hors la charité, hors la justice, point de salut. » Ils ne croient pas que le mal vienne de Dieu, source de tout bien, ni du diable, mais des imperfections de l'homme; l'homme réformé, nécessairement le mal cessera d'exister. Se vaincre soi-même, c'est vaincre le mal. Telle est la croyance des spirites. Quant à la preuve de la puissance de cette croyance, c'est que les spirites s'efforcent de devenir meilleurs, de combattre leurs mauvais penchants, de ne pas faire du tort à qui que ce soit, de mettre en pratique les maximes du rénovateur Jésus, en regardant l'humanité comme une grande famille dont les hommes sont tous frères, sans exceptions de croyance, de nationalité ni de castes; aussi ils pardonnent à ceux qui leur veulent du mal, ils rendent le bien pour le mal, selon la volonté directrice universelle.

Naturellement, ceux qui possédaient la foi, et à qui cette foi suffisait, n'avaient besoin de rien; mais le spiritisme était nécessaire aux incarnés sans croyance. Nous le voyons dans la sainte Écriture, Jésus-Christ allait chez les malades et non chez les gens qui se portaient bien; il visitait ceux qui sont pauvres et ont faim, et non les riches et les rassasiés.

Or, les malades sont ceux qui sont torturés par les angoisses du doute et de l'incrédulité. Conformément à la loi de charité enseignée par le révélateur, le spiritisme ne contraint personne et respecte toutes les convictions; il se contente d'énoncer ses principes, de développer dans les journaux et dans les œuvres spirites les bases sur lesquelles reposent ses croyances, et il laisse venir à lui ceux qui le veulent bien. Le grand mouvement spiritualiste contemporain démontre qu'il en est venu bon nombre, une preuve que le spiritisme a convenu à beaucoup et que beaucoup ont trouvé en lui ce qu'ils n'avaient rencontré nulle part. Comme la grande majorité des spirites est recrutée parmi les athées, les positivistes, les matérialistes et les incrédules, c'est encore une preuve que les incrédules et ceux qui ne sont pas satisfaits de ce qu'on leur enseigne ailleurs sont nombreux. S'ils viennent à cette source, c'est qu'elle leur offre un breuvage spirituel mieux approprié à la logique et à la raison.

Personne ne niera que le spiritisme, en renversant les théories matérialistes, n'ait rendu d'énormes services à l'Église. C'est un résultat, dont il se glorifie, obtenu à l'aide des moyens que l'Église appelle diaboliques, c'est-à-dire par les preuves matérielles qu'il

donne de l'existence de l'âme et de la vie d'outre-tombe. Avec l'aide des manifestations psychiques, il a confondu le matérialisme et l'incrédulité. Et les temps promis s'approchent où il triomphera définitivement.

Je vous envoie cette fois-ci un récit très remarquable raconté par Mme Wight, 12, Sinclair Road, West Kensington, Londres. Ce fait se trouve dans les *Phantasms of the living*. En voici la traduction :

« Dans cinq circonstances de ma vie, j'ai entendu prononcer mon nom de baptême impérieusement; on eût dit que quelqu'un qui avait besoin de mon aide m'appelait. Un de mes parents est mort chaque fois que j'ai entendu l'un de ces appels, et au moment à peu près où je l'entendais. Je n'ai jamais eu aucune espèce d'hallucination en aucune autre circonstance. Les deux premières fois que je m'entendis appeler, l'appel correspondit à la mort de deux de mes tantes qui s'étaient occupées de moi pendant mon enfance, lorsque mes parents étaient aux Indes. Dans ces deux cas, je ne puis dire si l'appel a eu lieu le jour même de la mort ou non ; mais c'était certainement à peu de jours de distance. La fois suivante, et ce fut l'événement qui me frappa le plus, ce fut au moment de la mort de ma mère, qui eut lieu aux Indes, le 8 novembre 1884. Je demeurais à ce moment chez une cousine, Mme Harnette, à Saint-John's Wood.

« J'étais assise, un matin, dans une chambre avec M. Harnette, lorsque nous entendîmes distinctement une voix m'appeler du dehors. Je sortis de suite pour savoir qui m'appelait, mais personne dans la maison ne l'avait fait. Il n'y avait personne, si ce n'est ma cousine, qui m'appelât par mon nom de baptême; et toutes nos recherches et nos efforts pour éclaircir ce mystère furent inutiles. Comme M. Harnette savait que pareille chose avait eu lieu à la mort de mes tantes, il inscrivit la date. Environ trois semaines après, nous reçûmes la nouvelle que ma mère était morte aux Indes après une semaine de maladie, et M. Harnette était d'accord avec moi pour affirmer que la date de la mort correspondait avec celle du jour où je m'étais entendue appeler.

« La fois suivante, ce fut à Brighton, et ce fut le seul cas où je reconnus la voix. Comme je m'éveillais, le matin, j'entendis la voix de l'amiral Wight, mon beau-père, qui était mort avant ma mère, m'appeler comme il le faisait fréquemment de son vivant. Un jour ou deux plus tard, sa veuve m'écrivit, m'annonçant la mort de son

fils, demi-frère de mon mari. Je savais qu'il était très malade, mais je ne croyais pas sa fin prochaine.

« La cinquième fois, ce fut en juin 1886, et j'appris immédiatement après la mort d'une de mes nièces âgée de neuf mois, que je savais être malade. Dans ces deux derniers cas, je ne suis pas sûre si les jours de la mort et de l'appel coïncidaient ; s'ils ne coïncidaient pas exactement, du moins devaient-ils être très voisins. »

***

J'aurais un petit volume à faire pour répondre aux questions posées de toutes parts sur le spiritisme et sur la doctrine du maître Allan-Kardec, sur la typtologie, si mes occupations multipliées, qui renaissent sans cesse comme la tête de l'hydre de Lerne, m'en laissaient le loisir. Cependant je suis plein de joie à la pensée que le matérialisme néantiste, avec ses théories écœurantes, s'effondre chaque jour davantage.

La théorie de Carl Vogt : « Que la pensée est une sécrétion du cerveau humain », ou bien l'affirmation de Louis Buchner, dans son œuvre : *Krafft und Stoff* que l'homme n'est pas libre : il va où son cerveau le pousse ; ou bien cette autre affirmation de Moleschott : « Que la conscience est une sensation de mouvements matériels, liée, dans les nerfs, à des courants électriques et perçus par le cerveau », ou bien ce qu'avance Dubois-Raymond : « Que la pensée est un mouvement de la matière ; que les facultés de l'âme sont des fonctions de la substance cérébrale, ayant avec le cerveau à peu près les mêmes rapports que l'urine avec les reins », ne suffisent plus, et les hommes, avides de connaître la vérité, sentent instinctivement l'absurdité et le manque de fondement de ces déplorables théories ; ils veulent sortir de ce gâchis matérialiste. Et il ne peut en être autrement, car, sans idéal ni notion claire de la destinée, l'homme n'est plus soutenu dans ses travaux assidus.

Les religions n'ont pas justifié leur étymologie du mot latin : *religare*, unir, rassembler, car, au lieu de réunir les hommes par des sentiments d'amour, de charité, de paix, de concorde, d'apaisement, de solidarité, elles ont fait tout leur possible pour les désunir. Prenons l'histoire en main, que voyons-nous ? Que les religions existantes ont causé des guerres incessantes par leur intolérance religieuse, et une foule d'existences ont été détruites.

Dans une civilisation avancée telle que la nôtre, ce qu'elles

enseignent ne suffit plus, car elles n'ont rien fait pour améliorer le sort de l'humanité. A de si tristes situations, les philosophies apportent à l'homme des consolations et des améliorations puissantes.

Parmi celles-ci la philosophie spiritualiste a une mission sérieuse pour l'humanité, qu'elle sauvegardera des catastrophes qui la menacent. Un mouvement généreux et scientifique porte les savants vers le spiritualisme. A notre fin de siècle les investigateurs secouent la torpeur dans laquelle l'humanité s'est par trop complue. Ce qui le prouve, c'est le grand mouvement philosophique contemporain. Les anciennes opinions, nées de l'ignorance et de la fantaisie, disparaissent peu à peu pour faire place à des convictions nouvelles, fondées sur l'observation, et dont la réalité est des plus manifestes. Le vieux préjugé s'efface et l'homme, plus réfléchi, étudiant avec plus d'attention les phénomènes dits surnaturels, y a trouvé la manifestation d'une volonté qui se manifeste librement, avec intelligence. Le spiritisme, tant décrié par ceux qui ne le connaissent pas, détruit la foi absolue et sans contrôle, en révélant une science nouvelle, en expliquant les phénomènes incompris jusqu'ici, que l'ignorance populaire attribuait au miracle.

Le spiritisme a pour ennemis ceux qui ne l'ont point étudié dans sa partie philosophique et dans sa partie expérimentale ; c'est pour cela que le premier venu, sans se donner même la peine de s'éclairer, s'arroge le droit de le traiter d'hallucination, de mystification, de jongleries ; cependant les spirites ne se cachent ni dans l'ombre ni dans les catacombes ; ils procèdent en pleine lumière, publiquement. Ils émettent leur opinion et s'exercent à la pratique de principes nettement déterminés. Lire les revues et les journaux spiritualistes, qui représentent la cause spirite en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Russie et en Amérique, c'est se faire une idée de la puissance du mouvement progressif et de la rénovation qui en sera la suite.

Ce mouvement conduira l'Humanité à une ère nouvelle, qui marquera un progrès sérieux dans sa marche.

Dans le numéro 47 de la gazette *Kiewlanin*, se trouve l'article suivant : « Le prince Meschtscherskij fait imprimer ses mémoires « dans la gazette *Grazdanin*, dont il est le rédacteur en chef.

« Dans son dernier numéro, il y a, entre autres, des faits qui ne « manqueront pas d'intéresser nos lecteurs. Le prince Mesch- « tscherskij décrit la société aristocratique de Saint-Pétersbourg « pendant la fin du règne de l'empereur Nicolas Ier, c'est-à-dire à

« l'époque de la guerre de Crimée. C'est en 1855 qu'on s'occupait, « à Saint-Pétersbourg, du spiritisme. Dans chaque salon, où s'as- « semblait la haute noblesse, on parlait de visions, de pressenti- « ments, d'apparitions de personnes tuées pendant la guerre, qui « venaient visiter leurs parents et amis pour leur apprendre la date « et le nom de l'endroit où elles avaient succombé, de rêves réa- « lisés, de tables et soucoupes qui répondaient à des questions qui « leur étaient posées par les assistants, etc.

« Dans une famille aristocratique, une jeune fille, Nadidja N..., « s'occupait de spiritisme. On s'assemblait assez souvent chez ses « parents. La jeune fille obtenait des réponses à ses questions au « moyen d'une queue de billard qu'elle tenait par un bout, au moyen « de sa main droite. A une question posée, la queue de billard se « mettait en mouvement et conduisait le médium vers une armoire « où se trouvaient des livres russes et français. Arrivée près de « l'armoire, la queue de billard, tenue toujours par un bout, se « levait brusquement et indiquait le livre qu'on devait prendre et « poser sur une table. Là-dessus la queue de billard feuilletait les « pages et indiquait l'endroit où se trouvait la réponse à la ques- « tion posée. Les questions et les réponses étaient soigneusement « notées. Il arrivait parfois que les réponses n'étaient pas com- « prises à l'instant par les questionneurs, mais, par la suite, on « trouvait que les réponses étaient très raisonnables et démon- « traient que l'Esprit qui les donnait était doué d'un bon sens peu « commun.

« Un jour, avant la mort de l'empereur Nicolas Ier, on avait posé « une question à propos de la guerre, et notamment quelle en serait « l'issue et à quelle époque elle finirait. La queue de billard fit des « mouvements horizontaux, tantôt à gauche, tantôt à droite, d'une « grande vitesse, et soudain, quittant la main de la jeune fille, elle « se dirigea toute seule, tout droit, vers le portrait de Sa Majesté, « qui se trouvait à l'une des parois du salon, et fut brisée devant « le portrait, par une main invisible, en mille morceaux. La mère « de la jeune fille, toute émue, s'écria : « Mon Dieu ! mon Dieu ! il « y aura un malheur ! » Quelques jours après l'empereur Nicolas Ier « rendit son âme à Dieu.

« Je dois citer encore un fait, très remarquable, qui fit une « grande impression sur les habitants : Quelques mois avant la « mort de l'empereur, on célébrait à la cathédrale de Notre-Dame- « de-Kazan, à Saint-Pétersbourg, une grande messe pour le salut

« de Sa Majesté. Comme dans les églises grecques-orthodoxes il n'y « a point d'orgues, c'est un chœur de jeunes gens qui chante les « Psaumes » et les « Répons » pendant la Liturgie. Le chœur « devait chanter la prière pour le salut, mais on ne sait comment « le chœur commença à chanter l'hymne *Requiem æternam dona ei* « *Domine*, ce qui occasionna une grande consternation générale, « et il ne se trouva pas une âme qui ne prît autrement ce fait, que « comme un signe de mauvais augure.

« Je me rappelle aussi qu'on causait beaucoup, à propos d'un « oiseau noir, qui apparut trois jours avant la mort de l'empe- « reur. Il se choisit une fenêtre de la chambre à coucher de « Sa Majesté, poussa de temps en temps des cris lugubres, et ne « quitta la fenêtre qu'au moment de la mort de l'empereur « Nicolas Ier. Or, depuis ce temps-là, on commença à Saint-Pé- « tersbourg et dans toute la Russie, à s'occuper du spiritisme. « On se servit à cet effet de tables tournantes, de soucoupes et « de crayons, et beaucoup de personnes organisèrent des séances, « trois et quatre fois par semaine.

« Bientôt après, le positivisme et le matérialisme relevèrent la « tête et les tables tournantes furent abandonnées. »

Agréez, cher monsieur et frère, mes sentiments affectueux.

JOSEPH DE KRONHELM.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

CORRESPONDANCE

Notre correspondant, M. Delattre, nous communique les deux lettres suivantes que nous croyons utile de reproduire, parce qu'elles témoignent d'un état d'esprit assez commun chez ceux qui en sont encore aux premières étapes de l'expérimentation spirite.

Tout d'abord, on est étonné, surpris des mouvements de la table,

on croit qu'ils sont dus aux assistants qui appuient plus ou moins consciemment. Puis on remarque que le contact de la main entière n'est pas nécessaire, qu'en posant très légèrement les doigts, si légèrement même que de cette manière il serait impossible de la déplacer, le meuble s'agite quand même. Alors viennent les réponses aux questions posées.

Tantôt elles sont claires et probantes, d'autres fois obscures, inexactes, et si on a eu de l'enthousiasme aux premiers résultats heureux, souvent la réaction se produit et l'on doute, même quand il ne le faudrait pas. On perd ainsi parfois beaucoup de temps pour n'avoir pas mis en pratique les règles posées par Allan Kardec. Oui, quoi qu'on ait pu écrire à ce sujet, le plus sûr moyen d'obtenir des communications sérieuses est de prier d'un cœur sincère, de demander ardemment à Dieu de vouloir bien vous éclairer ; alors on se trouve sous l'action bienveillante des sprits avancés et les résultats obtenus sont, la plupart du temps, aussi convaincants qu'on peut le désirer. Souvent il arrive aussi que les Esprits qu'on appelle ne peuvent pas se manifester. Les causes en sont multiples : elles peuvent dépendre tout d'abord du médium, suivant sa faculté ou son état de santé.

Ensuite, l'Esprit appelé peut avoir déjà quitté l'espace pour se réincarner ; il ne lui serait possible, dans ce cas, de se manifester que pendant le sommeil de son corps physique, et les heures de séance ne coïncident pas fatalement avec celles où cet Esprit pourrait témoigner de sa présence. Il faut tenir compte aussi qu'il ne peut pas toujours se dégager librement, car il est plus ou moins entravé par les liens corporels.

Mais il est aussi une autre raison. En supposant que l'Esprit appelé se trouve là, il faut qu'il *sache* se manifester. Or, c'est un apprentissage à faire. Les Esprits novices y sont aidés, en général, par le guide du médium ; mais il faut tenir compte de cette inexpérience et ne pas se décourager ou s'impatienter quand les lettres ne sont pas toujours nettement frappées par la table.

Enfin, il ne faut jamais perdre de vue le sérieux qu'on doit apporter dans ces recherches. Ce n'est pas un divertissement ou un agréable passe-temps, c'est une expérience dans laquelle on évoque des morts, et il serait au moins inconvenant de n'avoir pas tout le respect qu'on témoignerait à ceux qu'on appelle, s'ils étaient là en chair et en os.

En suivant ces quelques préceptes très simples, on est certain

d'être toujours bien assisté ; témoin le procès-verbal de M. Delattre, que nous publions plus loin. On verra que l'amour de la vérité est le puissant levier qui soulève l'incrédulité, et que nos parents et nos amis sont toujours heureux de nous affirmer leur immortalité.

Voici la première lettre :

Je ne suis ni « gobeur » ni sceptique de parti pris. J'observe, je constate, je déduis quand c'est possible, — voilà tout. Je n'ai pas l'habitude de nier ou d'affirmer *a priori* : persuadé que le mystère nous environne, j'estime outrecuidant, de la part de la science officielle, de rejeter systématiquement comme absurde tout phénomène qui se produit en dehors des lois connues de la physique et de la chimie.

Les choses réputées extravagantes du spiritisme ne m'ont point laissé indifférent. J'ai voulu me rendre compte de ce qu'il y avait au fond de ces faits étranges, que les uns considèrent comme des manifestations d'outre-tombe, que les autres — et c'est le plus grand nombre — taxent d'immenses fumisteries.

J'ai fait, au moyen de la table, de multiples expériences présentant d'indiscutables garanties de sincérité.

Le soulèvement et la rotation du bois sans effort musculaire, les craquements, les coups restés inexpliqués ne sont point du domaine de la fable ou de la supercherie, ainsi que d'aucuns le prétendent. Cela existe bel et bien. Et cela révèle, à n'en pas douter, l'existence d'une force mystérieuse, occulte, que nous possédons à un degré plus ou moins prononcé. Ce fluide émane de notre corps, se dirige vers un meuble, l'imprègne, le pénètre, agit sur lui. Voilà qui est hors de conteste. Bien, — mais après ?

La table ne se borne pas à des mouvements giratoires. Lorsqu'on l'interroge, elle répond d'une manière intelligente.

J'ai eu l'idée, un instant, que les dires de la table n'étaient que le reflet, la résultante de la pensée intime des opérateurs. Cette opinion, j'ai dû l'abandonner après une observation plus attentive de l'ensemble des phénomènes. En effet, nous avons enregistré, par la méthode que les spirites appellent *typtologie,* des choses qui, je l'affirme, ne pouvaient venir à l'esprit d'aucun des membres du groupe.

Nous avons remarqué chez la table, à certains moments, un langage sérieux et même élevé ; dans d'autres séances, elle se montrait triviale jusqu'à la grossièreté. En beaucoup de cas, elle nous a mystifiés.

Ces incohérences, ces contradictions, ne démontrent pas, ne sauraient démontrer — du moins au point où j'en suis arrivé dans mes recherches — que nous ayons affaire à des habitants d'un monde invisible. Elles n'en restent pas moins des manifestations fort étranges.

A quelle hypothèse me rallier ? Je ne sais pas. Il me semble téméraire et hasardeux de me prononcer.

Et pourtant, rien ne serait plus facile aux prétendus Esprits que de prouver leur identité : que l'un d'eux, par exemple, inconnu des expérimentateurs, s'annonce spontanément et nous fasse connaître les nom et prénoms qu'il portait sur cette terre, le lieu et la date de sa naissance ou de sa mort

(données qui peuvent être aisément vérifiées) ; — que faut-il de plus pour être convaincu ?

Pour que je croie, point n'est besoin que je sois témoin de faits surprenants, apparitions ou autres, tels que les revues spirites en signalent ; on peut, à mon sens, par le simple moyen de la table, obtenir des résultats suffisamment concluants.

Ceux qu'il m'a été donné d'observer jusqu'ici, quoique curieux à plus d'un titre, ne sont pas assez probants pour qu'il me soit possible d'émettre une opinion définitive.

Je suis résolu à ne négliger aucune occasion de m'éclairer sur le pourquoi de ces attachants phénomènes.

EMILE GODIN,

télégraphiste.

Voici la seconde :

Caen, le 30 septembre 1896.

Ayant eu l'occasion d'assister à plusieurs séances de spiritisme, j'ai fait cette remarque qu'il ne faut pas asseoir son opinion trop tôt, pour ou contre ; qu'il ne faut pas se décourager par l'insuccès des premières réunions ; qu'il faut attendre patiemment et sérieusement, car ces manifestations ne s'offrent pas au commandement, et c'est souvent au moment où l'on s'y attend le moins que viennent les résultats les plus probants.

Je ne parlerai ici que des deux dernières auxquelles j'ai assisté, comme ayant donné les effets les plus appréciables.

Le 23 courant, nous nous sommes réunis, au nombre de sept personnes, chez M. L..., à Caen. Après l'évocation et une imposition des mains de vingt minutes sur une petite table de forme rectangulaire, nous avons obtenu des mouvements très sensibles de la table qui se mettait dans des équilibres instables. Ces mouvements s'accentuèrent de plus en plus, et devinrent tellement intenses dans le sens de la longueur, de la largeur et en diagonale, que je ne puis plus douter qu'ils soient dus à une force étrangère aux médiums. Enfin, des coups frappés comme des signaux télégraphiques ont été très distinctement entendus dans le bois de la table, puis, les quatre pieds de celle-ci reposant à terre, le dessus fut agité de mouvements vibratoires rapides qui faisaient craquer les jointures du meuble. Aucun de ceux qui imposaient les mains n'aurait pu produire de tels effets.

Le 25, la table reproduit, mais moins fortement, les mêmes mouvements ; à un moment donné, je prie l'Esprit de vouloir bien la renverser du côté opposé aux médiums ; après quelques hésitations, elle fut soulevée, en effet, comme je le désirais, avec le poids des six mains qui étaient appuyées, s'abaissa jusqu'à toucher le parquet, puis se releva lentement.

Ce fait n'arrive pas toujours, malgré la volonté des assistants, et il nous est arrivé très souvent de le demander avec insistance sans obtenir le plus petit effet.

L'Esprit, interrogé, a dit être celui d'un enfant mort il y a un mois, et nous donna des renseignements sur les circonstances qui ont accompagné

sa mort. Je ne puis les relater ici, parce qu'ils sont d'ordre tout à fait intime, mais ils ont vivement impressionné M. L... qui, jusque-là, s'était montré sceptique.

Dans une des séances précédentes, l'Esprit qui se manifestait nous avait dit être le père de l'un de mes amis présent, mais qui n'était pas à la table.

Celui-ci, ayant demandé s'il pouvait donner la date de sa mort, fut étonné de l'exactitude de la réponse, d'autant plus que les médiums ne connaissaient pas cette date. On le pria de donner un conseil à son fils : « Agis toujours, répondit-il, de telle sorte que tes actes puissent servir de règle à tes semblables. »

Agréablement surpris par la lecture de la philosophie spirite qui détruit le néantisme et ramène à la foi par des principes qui ne choquent pas la raison, j'ai suivi avec intérêt toutes ces expériences; il ne m'est pas encore possible de me déclarer pour la réalité de l'existence des Esprits, car, ainsi que je l'ai dit plus haut, il faut une attention et une persévérance soutenues; mais je dis *qu'il y a là quelque chose* dont toute personne sérieuse devrait se préoccuper.

On parle d'auto-suggestion, mais cela ne suffit pas pour expliquer l'intelligence qui se révèle dans ces manifestations, et qui le plus souvent est complètement indépendante de la pensée et de la volonté des assistants.

Il serait désirable qu'il y eût beaucoup de de Rochas et de W. Crookes pour observer attentivement ces phénomènes, et pour faire sortir les docteurs de la science de l'apathie affectée dans laquelle ils semblent se complaire à ce sujet. Je crois que si l'on faisait un vaste pétitionnement en vue d'attirer l'attention de tous les savants sur les faits spirites, ce serait peut-être le moyen d'explorer plus rapidement ce merveilleux inconnu. S'il en était ainsi, je signerais des deux mains.

A. LUNET,

télégraphiste.

L'ESPRIT FRAPPEUR D'AGEN

Contrairement aux prévisions de M. Giffard, les phénomènes ont continué, et il n'a pas été besoin de recourir à la force publique pour trouver le « farceur ». Nos amis d'Agen savent comment il faut s'y prendre pour causer aux Esprits, fussent-ils même turbulents et tapageurs comme celui qui a mis le *Petit Journal* en émoi.

Nous sommes heureux d'annoncer que grâce au zèle et à la persévérance de notre correspondant, M. Beaubial, il a été possible d'interroger l'Esprit perturbateur et de l'amener à de meilleurs sentiments, comme on pourra le constater par la communication ci-jointe.

Les objurgations de notre critique n'ont pas empêché des notabilités de se rendre à la maison hantée, et nous savons de bonne source que les phénomènes se sont reproduits avec une intensité et une netteté qui ont convaincu les spectateurs de l'action des Esprits.

Notre correspondant ajoute : « Il y a six jours (le 12 octobre 1896), je me suis rendu avec mon fils chez ces fillettes ; nous avons obtenu de beaux résultats.

« A un moment donné, la petite s'était mise debout sur le lit, et l'Esprit ayant redoublé ses coups, nous lui avons posé la question suivante :

« — Pourriez-vous, si l'enfant montait sur une table, continuer vos manifestations ?

« L'Esprit ayant répondu affirmativement, nous avons placé l'enfant sur la table, et les manifestations se sont produites quand même avec une force admirable. C'est alors que j'aurais voulu avoir avec nous le savant Giffard, il aurait pu retoucher son fameux article. »

Voici encore une lettre qui montre un second aspect du phénomène.

Agen, le 16 octobre 1896.

MON CHER MONSIEUR DELANNE, ET F. E. C.

Je suis heureux de pouvoir vous faire connaître les nouvelles et curieuses manifestations qui se produisent chez les fillettes de la rue Pelletan.

Depuis trois jours, le lit sur lequel se trouvent les deux enfants se lance à toute vitesse du mur à la croisée, et parcourt ainsi quatre à cinq mètres de distance ; cela se produit le matin entre sept et huit heures.

Ayant voulu me rendre compte de cela, ce matin, je me suis rendu seul dans la maison, tout le monde était encore au lit ; le père, la mère et le fils se sont levés, mais je leur ai dit de laisser les enfants. Après quelques minutes d'attente, l'Esprit s'est mis à frapper, et je suis monté au premier. J'ai commencé à l'interroger et l'ai prié, si possible, de faire marcher le lit. J'ai attendu environ cinq minutes, quand, tout à coup, j'ai entendu des craquements et j'ai vu le lit se lancer avec une grande rapidité vers la croisée. J'ai posé la question suivante : — Pourriez-vous le remettre à sa place ? — Réponse : Oui. A peine la réponse était-elle faite, que le lit est revenu à sa place. J'ajoute qu'il a fait dix fois le voyage, et il roulait encore quand je suis parti à huit heures.

Il faut vous dire que, à un moment donné, le lit s'est arrêté au milieu de la chambre. J'ai demandé alors à l'Esprit s'il ne pouvait plus le pousser, il m'a répondu : Non. Nous avons essayé de le remettre nous-mêmes à sa place, mais impossible de le faire avancer ou reculer.

J'ai donc posé cette question : — C'est vous qui nous empêchez de le faire

marcher? — Oui, a-t-il répondu, et aussitôt le lit s'est remis à sa place.

Ces manifestations amusent fort les fillettes qui se croient, disent-elles, en *chemin de fer*.

Avant de clore ma lettre, j'en ai rendu compte à MM. Thomas et Thibault, qui m'ont approuvé de ce que je portais de suite ces faits à votre connaissance

Recevez, monsieur Delanne, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

BEAUBIAL.

Voici la communication obtenue :

COMMUNICATION FAITE DANS LA MAISON SITUÉE PLACE PELLETAN, A AGEN, OU SE MANIFESTE UN ESPRIT FRAPPEUR

Sont présents : un médium écrivain, un médium guérisseur ; les deux fillettes, le père, la mère, le fils, et trois autres personnes qui procèdent aux expériences.

Après environ 15 minutes d'attente, l'Esprit, sur nos instances et nos prières, commence à se manifester par coups frappés *avec force*.

Nous lui demandons s'il ne pourrait pas faire écrire le médium présent. Affirmativement, il répond : Oui.

Pendant le laps de temps passé à chercher le papier et le crayon, l'Esprit frappe à coups redoublés, et avec une telle force que nous lui demandons si ces coups si accentués signifiaient satisfaction ; l'Esprit répond : Oui, et recommence de plus belle.

Aussitôt que le médium pose la main sur le papier, les coups cessent et il est écrit ce qui suit :

« Oui, je suis très content de la petite expérience de ce soir, je désirerais que ces petites réunions intimes, familières, se renouvelasent souvent.

« Je n'ai pu me manifester au début de la séance, à cause d'une combinaison de fluide à vous inconnue ; mais, grâce à votre patience, les phénomènes ont eu lieu. Je vous remercie particulièrement de votre présence et de la gracieuse prière qui vous a été communiquée à mon intention.

« Je vous demande de prier pour moi, j'en ai grand besoin, et qu'est-ce, d'ailleurs, pour vous, que quelques minutes consacrées à des Esprits souffrants ?

« Je recommande surtout aux petites de ne pas s'effrayer et de continuer leurs prières à mon intention, et surtout plus *sérieusement*.

Cette prière pèsera beaucoup dans votre bagage lorsque vous viendrez nous rejoindre.

« Je désirerais que vous m'évoquiez souvent, vous et cette dame.

« Je cesse d'écrire pour ne pas vous fatiguer. (Quelques passes de magnétisme avaient été faites sur le bras du médium, qui ne pouvait plus écrire.)

« Priez M. Beaubial d'endormir cette dame, je vous parlerai par sa bouche.

« Je recommande encore aux petites de ne pas s'effrayer. Ces bruits disparaîtront à mesure que mes souffrances diminueront.

« Des prières pour cela. Adieu ! »

Le médium, endormi pendant trois quarts d'heure, nous a donné des explications, fait une morale sur l'existence d'ici-bas et dans l'espace, qu'un sténographe seul aurait pu reproduire. A genoux, il nous a supplié de prier pour lui.

TYPTOLOGIE ET VOYANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA *Revue scientifique et morale du Spiritisme,* A PARIS.

Je vous ai fait dernièrement le récit des circonstances qui ont motivé ma conversion au spiritisme, et en vous signalant les récentes expériences auxquelles je m'étais livré avec quelques-uns de mes collègues pendant mon séjour à Caen, j'exprimais le désir de voir mes amis poursuivre leurs recherches en leur donnant l'assurance que leurs efforts, s'ils étaient persévérants, seraient couronnés de succès.

Depuis lors, j'ai moi-même obtenu de nouveaux résultats, qui ne pourront manquer d'être pour eux un stimulant à leur désir de connaître la vérité sur les communications qui s'établissent entre les incarnés et les désincarnés.

A mon retour de Caen, je suis allé passer quelques jours chez mon frère à Meurchin, petit village du Pas-de-Calais. Comme ma famille me sait très amateur du spiritisme, comme aussi elle me voit heureux d'en pratiquer les maximes, on n'a pas manqué de me poser mille questions sur ce sujet ; — et moi d'y répondre de manière à faire naître chez ceux qui m'écoutaient l'envie de soulever un coin

du voile qui nous cache les splendeurs d'outre-tombe. — C'est à la suite de ces conversations que mon frère organisa une réunion à laquelle il invita ses amis, de braves campagnards, qui ne se firent pas prier pour y assister. Il y avait une quinzaine de personnes, toutes choisies parmi les gens réputés sérieux du village. En attendant l'heure fixée pour l'évocation, on cause un peu. Chacun raconte les faits plus ou moins étranges dont il a été témoin dans le cours de sa vie, et qui me permettent d'en déduire, en passant, cette conclusion que les manifestations spirites sont beaucoup plus fréquentes qu'on se l'imagine.

A huit heures, je lis quelques passages du *Livre des Esprits*, puis, appelant à nous les bons Esprits, j'adresse au Tout-Puissant une courte invocation que l'auditoire écoute dans un profond recueillement.

Trois personnes ont les mains posées sur une petite table. Celle-ci se meut au bout de dix minutes.

DEMANDE. — Est-ce un Esprit? frappez un coup pour oui et deux coups pour non.

RÉPONSE. — Oui.

D. — Voulez-vous nous dire votre nom? Je vais prononcer les lettres de l'alphabet : vous voudrez bien frapper au moment où j'en serai à la lettre que vous désirerez me faire inscrire.

R. — Marie-Joseph.

« C'est ma mère, s'écrie un des assistants, M. Sauvage. D'ailleurs, je viens de voir son spectre devant moi, mais il n'a fait que passer et a disparu aussitôt. »

D. — Êtes-vous bien la mère de M. Sauvage ?

R. — Oui.

D. — Puisque votre fils vous a aperçue, pourriez-vous vous montrer à lui plus visiblement si je diminuais l'éclat de la lumière ?

R. — Oui.

La lampe est baissée. Il reste encore suffisamment de lumière pour que nous puissions voir ce qui se passe. M. Sauvage nous déclare, après quelques minutes d'attente, qu'il voit très distinctement sa mère, décédée le 24 mai 1877.

D. — Pouvez-vous, demandai-je à l'Esprit, vous faire entendre de votre fils ?

R. — Elle me fait des signes avec le doigt, dit M. Sauvage. Je ne sais ce qu'elle veut dire... Ah ! voici sa voix ; je l'entends très bien.

D. — Que vous dit-elle ?

R. — Heureuse ; elle dit qu'elle est heureuse.

D. (*A l'Esprit.*) — Vous n'avez donc pas besoin que l'on prie pour vous ?

R. — Si, cela fait toujours plaisir. Je suis fatiguée, bonsoir, je reviendrai une autre fois.

Aussitôt après cette vision, la table se remet en mouvement ; elle fait des soubresauts tellement violents que nous en sommes effrayés.

La lumière rétablie, nous prions en faveur de cet Esprit, et nous demandons à Dieu et à nos guides invisibles de nous continuer leur appui, pour qu'il se produise d'autres visions.

Un autre Esprit s'annonce par la table. D'après son dire, c'est l'Esprit de la première femme de M. Grégoire, présent à la séance.

D. — L'Esprit pourrait-il se montrer à M. Sauvage ?

R. — Oui.

Après un moment d'attente, le médium nous dit qu'il voit une femme ayant une coiffe blanche et un mouchoir par-dessus : « C'est la coiffure qu'elle portait en Belgique pendant sa maladie », déclare M. Grégoire.

D. — Avez-vous quelque chose à dire à votre mari ?

R. — Non.

La présence de la seconde madame Grégoire gêne visiblement l'Esprit.

D. — Connaissez-vous Sidonie Descatoire, ma mère, demandai-je à l'Esprit ?

R. — Oui, elle est ici, près de vous.

D. — Pourriez-vous la prier de se montrer au médium ? Je serais bien heureux de causer avec elle.

R. — L'Esprit s'éloigne, dit M. Sauvage, je ne le vois plus.... Ah ! voici une vieille dame.

D. — Comment est-elle ?

R. — Elle est très forte de corpulence. La figure est ronde, les pommettes saillantes et rouges, les yeux bruns, les cheveux châtains grisonnants. Elle rit en vous regardant.

D. — C'est bien cela. Ne remarquez-vous aucun signe sur la figure ?

R. — Oui, une sorte de grain de beauté ici, dit-il en montrant sa tempe droite.

Ma mère avait une petite tache noire sur la tempe gauche, mais

comme elle avait la face tournée vers le médium, celui-ci voyait cette tache du côté droit.

D. — C'est absolument exact. C'est bien ma mère ! m'écriai-je tout ému. Chère mère, êtes-vous heureuse ?

R. — Oui, très heureuse, dit M. Sauvage, qui entend la voix de ma mère et répète ce qu'elle dit.

D. — Êtes-vous quelquefois près de moi ?

R. — Presque toujours.

D. — Voyez-vous mon frère Edmond, qui est ici présent ?

R. — Votre mère se tourne du côté de M. Edmond, dit le médium ; elle lui sourit ; elle paraît heureuse de cette entrevue.

D. — Avez-vous été longtemps avant de recouvrer votre lucidité après l'instant de votre désincarnation ?

R. — Deux jours.

D. — Voyez-vous quelquefois Émilie (ma femme décédée) ?

R. — Oui, mais elle n'est pas ici, elle est plus loin.

D. — Puis-je espérer qu'elle viendra aussi se communiquer ?

R. — Oui, plus tard.

D. — Et père ?

R. — Il est ici.

« Je vois une autre figure derrière votre mère, dit le médium, mais je ne distingue pas très bien. C'est une figure grosse et allongée.... Le voici à côté de votre mère ; il est fort de corpulence ; ce sont deux bons vieux, bien assortis. »

Un entretien intime s'établit entre mes parents et moi. Nous sommes, mon frère et moi, émus jusqu'aux larmes. Nous ne doutions pas de leur présence. M. Sauvage ne connaissait pas, ne pouvait pas connaître nos chers défunts qui habitaient dans le Nord. En outre, la séance a été improvisée et exécutée dans la même soirée, et le médium, qui ignorait un instant avant la faculté dont il est doué, n'avait pu en aucune façon prévoir quelles seraient les personnes évoquées, ni la nature des questions qui allaient être posées. Les expressions employées par mes parents, certaines phrases qui leur étaient habituelles, tout cela était pour nous autant de preuves d'identité. D'ailleurs, d'autres Esprits sont encore venus qui ont révélé des choses connues seulement d'eux et de l'une des personnes présentes. Ainsi, un mari est venu rappeler à sa femme des paroles qu'il lui avait confiées au moment de sa mort et qui sont déclarées exactes par l'intéressée.

Les Esprits nous ont annoncé de nouveaux phénomènes, entre

autres un apport, qu'ils espèrent pouvoir produire ultérieurement.

Cette touchante manifestation fut terminée par d'unanimes remerciements adressés à notre Père céleste qui, dans une première réunion, nous donnait une si grande preuve de sa bonté, et chacun se promit de pratiquer la philosophie spirite.

L'effet produit sur les assistants a été considérable. On sentait qu'une révolution se produisait au dedans de chaque être. Des hommes qui, jusque-là, n'avaient aucune foi dans l'avenir d'outre-tombe, étaient pris de remords, et ils faisaient tout haut des réflexions qui les eussent fait rougir une heure avant, s'accusant de n'avoir pas plus tôt employé leur temps pour le bien-être de l'humanité. Que sera-ce quand tout le monde s'occupera de ce genre d'études, et lorsque toutes les facultés médianimiques, actuellement latentes, seront mises en œuvre !

Louis DELATTRE,

télégraphiste.

Meurchin, le 10 octobre 1896.

La plupart des assistants ont tenu à signer ce récit comme étant l'expression de la vérité :

SAUVAGE, Mme AVRANSART, LOHEZ Étienne, SAUVAGE RIGOLÉ, H. AVRANSART, E. DELATTRE, T. HUGO, Mme GRÉGOIRE, Ernest GRÉGOIRE, C. SAUVAGE, C. HOCA.

Les séances dans lesquelles un médium voyant décrit l'Esprit qui vient de manifester, réduisent au néant toutes les théories qui prétendent expliquer ces phénomènes par l'inconscient du médium, qui prendrait connaissance des faits qui lui sont inconnus, en lisant dans l'inconscient des assistants.

Ici, on voit l'acteur lui-même, on le décrit de manière à ce qu'il soit reconnu, de sorte qu'il est certain que c'est bien l'âme de la personne qui a vécu sur la terre. Que deviennent toutes les hypothèses saugrenues des négateurs, devant de telles évidences ?

Nous publierons prochainement d'autres procès-verbaux, obtenus dans d'aussi bonnes conditions de contrôle.

IDÉES SAUGRENUES
D'UNE VIEILLE TÊTE

(Suite)

IV

Mes affaires n'allaient pas ainsi que je le souhaitais, l'oncle consentait à verser le capital nécessaire à la reprise de l'étude, mais il prenait des garanties, restait le maître de ma destinée, stipulait le taux de l'intérêt dont il promettait de me décharger selon son bon plaisir.

L'étude de maître Tiralui me fut adjugée, nous pûmes enfin fixer la date du mariage et nous occuper de notre installation qui donna lieu à de nombreuses discussions. Le mobilier de M. Tiralui fut vendu et l'oncle s'avisa de vouloir l'acheter pour nous l'offrir.

Javotte se récria :

« Que pensez-vous, monsieur Brutus, de me traiter en petite bourgeoise, de me meubler au rabais. Ce mobilier a bien dix ans; les tentures, les tapisseries sont d'autrefois, pour rien au monde je ne vivrais au milieu de ces antiquités.

— La vanité vous égare, blonde Javotte, dit l'oncle, un mobilier de bon goût reste agréable à voir et c'est gaspiller son bien que de mépriser ce qu'on admirait la veille. Le beau est de tous les temps, de toutes les époques, le style de ces meubles, que vous refusez, me semblait remarquable, n'en parlons plus, mais considérez combien il est pitoyable de voir les jeunes ménages au comble de leurs vœux. Malheur à qui ne peut rien désirer.

— La mode se charge de nous occuper, dit Javotte.

— Cette occupation là conduit à la ruine, cria l'oncle, qu'est-ce que la mode, voulez-vous me la définir.

— La mode est de faire ce que fait le grand monde.

— Où ce grand monde prend-il la mode ?

— Chez les tailleurs, modistes et tapissiers qui nous la préparent six mois d'avance grâce à un personnel, intelligent et bien dressé, d'employés, de dessinateurs et d'ouvriers.

— Nous y sommes ; ce grand monde est à la merci des habiles qui le font pirouetter, virer, courir, marcher droit, suer ou grelotter, qui tour à tour, pour faire aller le commerce, déforment la taille, renforcent certains contours, étriquent les jupes ou les allongent démesurément, qui transforment vos intérieurs en boutiques de bibelots qui jurent avec vos costumes et vos habitudes. Qui donc nous guérira du clinquant, de la manie d'imitation !

— Monsieur, répondit gravement Javotte, il est fatigant de penser et l'on se décharge de ces soucis sur les gens que l'on paie. Je veux trouver mon intérieur en bon ordre à mon retour de la mer Morte.

— La mer Morte, s'écria l'oncle, comment y arriverez-vous ?

— J'y arriverai, cela est certain. Avez-vous lu *le Désert* de Loti ?

— Je l'ai lu. Vous aimez donc, blonde Javotte, les merveilleux horizons, les brigands et le reste ?

— Je m'en moque comme d'une guigne, mais je veux que chacun se retourne sur moi et m'envie. Pas une de mes amies n'en pourra faire autant et d'avance je me réjouis de la rage dont elles seront possédées.

— Le désert est dangereux, nous nous contenterons de visiter Jérusalem, dis-je à mon tour.

— Es-tu si pieux, mon neveu, que tu veuilles aller en pèlerinage ? dit l'oncle Brutus. Un voyage de noce pourrait se faire en d'autres lieux.

— J'irai aussi à Jérusalem, cria Javotte, je veux voir le nez pointu des Juifs pleurant sur les ruines de leur temple, et les petits enfants qui jappent dans leurs jambes. Je veux pleurer sur le Saint-Sépulcre comme a pleuré Loti !

— Vous mouillerez à peine votre mouchoir, belle Javotte, dit l'oncle, car ces larmes là ont eu de grandes difficultés à couler. Viendront-elles, ne viendront-elles pas ? me disais-je. Quelle peine pour amener l'attendrissement ; que de démarches, de sollicitations suggestives pour humecter ces paupières ! J'en désespérais, lorsqu'à la fin ça est venu : une rosée, une bien légère rosée, à peine quelques gouttelettes, sont tombées des yeux du prestigieux auteur pour faire refleurir la foi mondaine. Mais ces larmes là ne sauraient m'évouvoir, tandis que sur cette tombe de femme, sur cette dépouille d'infidèle, sur ce fantôme, la pluie d'attendrissement, de regrets et d'amour tombait à flots. Croyez-moi, si l'émotion se pro-

duit avec tant de difficulté sur le Saint-Sépulcre, ne vous exposez pas à un échec. Pensez-y, quelle honte si vous ne pleuriez point!

— Je pleurerai, monsieur, cria Javotte indignée; je penserai, s'il le faut, que mon père est ruiné, qu'il me faut travailler, porter, un mois durant, la même robe et n'avoir qu'un chapeau pour toute la saison; je pleurerai abondamment, soyez-en certain. Mais vous lisez donc?

— La lecture est la ressource des sourds.

— Connaissez-vous Georges Ohnet?

— Oui, mais, vous l'avouerai-je? je le goûte peu.

— Vous êtes trop âgé pour comprendre ces choses, ce que j'aime : cet auteur est inimaginable. Avez-vous lu *le Docteur Rameau?*

— Je l'ai lu, et je ne saurais vous dire ce que cela m'a paru long et fastidieux.

— Ce livre est parfait, s'écria Mlle Baillardise, il nous montre la faiblesse des athées; l'héroïne a raison, toujours raison. Les hommes sont bien fous de vouloir fuir l'Église, ils y reviennent tôt ou tard, il suffit d'une femme pour les y ramener; notre sexe travaille sans cesse à la propagation de la foi, à la rénovation des âmes. Cet auteur est éminemment moral.

— Moral!... Vous n'êtes point scrupuleuse, enfin n'insistons pas. Quant aux marionnettes qu'il affuble de l'habit de savants, ce sont de vulgaires pierrots, sans logique, sans érudition; ils viennent se faire rouler, abattre, pour le plus grand plaisir de la badauderie française. Jamais l'esprit ne m'a paru plus enclin au crétinisme. De grandes affiches, de belles images, deux pages de réclame dans les journaux critiques, et le jugement est fait. « Bravo! bravissimo! » crient les snobs bien avant d'avoir lu.

— Monsieur, tous ceux qui réussissent ont du talent.

— Cela arrive assez souvent.

— Cela arrive toujours, monsieur, toujours.

— Qui fait la mode littéraire?

— Les journaux et les revues.

— Qui les paie?

— Je l'ignore; mais ils jugent, choisissent et nous donnent la quintessence de l'intelligence française.

PAUL GRENDEL.

(*A suivre.*)

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Personne plus que moi n'est partisan de la liberté de la *critique*. Sans cette liberté, pas de progrès possible. Le droit d'appréciation est, selon moi, une des plus belles conquêtes des temps modernes.

Pour que l'auteur *censuré* ne puisse réclamer contre la critique portée sur son œuvre, il faut au moins que cette critique soit justifiée. Votre collaborateur, M. F. d'Oyrières, dans le compte rendu qu'il a bien voulu consacrer à mon modeste livre : *le Spiritisme et l'Anarchie devant la Science et la Philosophie,* m'attribue vraiment des choses auxquelles je n'ai jamais pensé !

Votre *Revue* est trop importante, pour que je laisse tout passer sans protester.

Voici, par exemple, la question du *périsprit*. Mais tout mon livre démontre, prouve que je suis d'avis que le périsprit est composé d'une substance qui n'est pas *zéro*. Cette substance est tellement peu *immatérielle* (quoique immatière ne soit pas zéro), que la trace de tous nos actes s'y incruste d'une manière indélébile.

Voyons, monsieur le Directeur, vous l'auteur de ce beau livre : *le Spiritisme devant la Science,* ne croyez-vous pas, qu'en présence des progrès de ces dernières années en physique, en chimie, en psychologie, qui ont amené, non la « déroute de l'atomisme » comme le veulent beaucoup de savants de premier ordre, mais qui assurément l'ont *détrôné*, ne croyez-vous pas dès à présent qu'il faille, en spiritisme, voir sérieusement s'il n'y a pas lieu, dans une large mesure, de nous affranchir à notre tour de cette convention : « l'atome des physiciens » auquel la majorité des savants modernes ne croit plus, et pour cause ?

Ah ! la MATIÈRE ! Voilà une entité que l'on a mise à toutes les *sauces*. Nos arrière-neveux seront stupéfaits de lire que nous avons voulu donner à une chose *absolument inconnue* — car scientifiquement on ignore ce qu'est la matière — toutes les qualités, toutes les puissances, même celle de la *pensée !* Que de temps perdu inutilement ! Et on s'étonne de la réaction mystique qui sévit en ce moment ; on n'est pas plus Georges Dandin...

M. F. d'Oyrières, qui me paraît s'être un peu trop souvenu des célèbres paroles de Richelieu : *Je me charge de faire pendre le plus honnête homme avec une ligne de son écriture,* M. d'Oyrières me fait dire, *sans aucune restriction*, que « le spiritisme n'est pas une science ». Il est vrai que dans le journal spirite *la Lumière*, un autre écrivain, M. Marc, dont je lis à l'instant la *critique* de mon livre, *me reproche d'affirmer que le spiritisme est une science.*

Lequel a raison de mes deux *critiques* que je n'ai pas l'avantage de connaître, mais qui sont fort intelligents, ayant beaucoup lu, si j'en juge

par la manière dont ils essayent de me prendre en *flagrant* délit.. d'erreur?

En attendant qu'ils s'entendent mieux dans leur appréciation sur cette question : oui ou non, le spiritisme est-il une science? je leur recommande la lecture du compte rendu du *Light* (17 octobre), dont la haute autorité en fait de spiritisme, de spiritualisme scientifique, est si appréciée en Europe et en Amérique.

Voyons, que doit-on entendre par le mot *science?* Si j'en crois les racines du mot : *scienta,* radical *scire,* savoir, il s'ensuit que pour que le spiritisme soit une science dans l'esprit absolu du mot, il faut que, dans les expériences, on soit toujours *absolument certain* de la réussite, sûr de pouvoir répéter le même phénomène autant de fois qu'on le voudra.

Eh bien! je mets au défi M. d'Oyrières d'oser, *scientifiquement parlant, affirmer qu'il est toujours* certain de réussir une expérience, c'est-à-dire d'avoir la preuve que l'Esprit qui se communique est bien toujours celui qui a été appelé.

Par contre, si nous entrons dans un laboratoire de chimie ou de physique, nous sommes certains de pouvoir réussir cent fois, mille fois, l'expérimentation désirée. C'est qu'ici nous avons affaire, ainsi que je le dis dans mon livre, à une chose *inerte* qui, comme tout ce qu'on est convenu d'appeler *matière, obéit aveuglément;* tandis que, dans l'évocation, nous sommes en face d'une entité qui pense, qui veut, qui agit, et par conséquent obéit *si cela lui plaît,* toutes choses défendues à ce qu'on est convenu d'appeler la matière.

Mais il y a mieux. Il n'y a pas besoin d'être docteur ès spiritisme ou ès spiritualisme pour savoir que le spiritisme a pour bases principales : l'*immortalité* du principe pensant, ainsi que la *réincarnation*.

Eh bien! — et ici je m'adresse encore au savant auteur du *Spiritisme devant la Science* — eh bien! dis-je, qui donc oserait, SCIENTIFIQUEMENT PARLANT, affirmer la réalité de l'*immortalité de l'âme*, ainsi que la *réincarnation?* Ah! s'il en était ainsi, il y a longtemps que les prêtres des religions — qui sont loin d'être des ignorants — auraient, pour affirmer l'*immortalité* de l'âme, abandonné les arguments métaphysiques pour des arguments scientifiques.

J'avoue que je suis toujours *stupéfait* en entendant mes amis ou mes adversaires parler avec tant de désinvolture, au nom de la science positive, exacte, de l'*immortalité fatale de l'âme individuelle,* ainsi que de la réincarnation.

Mais si la démonstration SCIENTIFIQUE en est si facile, pourquoi n'avons-nous pas encore conquis tous les grands savants, tous les grands philosophes modernes qui professent le *néantisme,* et savent, depuis Lavoisier, aussi bien que M. d'Oyrières, ce qu'il faut entendre scientifiquement de « l'indestructibilité » de la matière et par conséquent de la pensée, de l'âme, si cette dernière est de la *matière,* quintessenciée ou non, comme le croit M. d'Oyrières (1)?

(1) « Pères de quelques humains sur terre, nous dit la science depuis Lavoisier, nous devenons pères de myriades d'êtres dans ses profondeurs. On y aime, on y procrée, on y vit et on disparaît pour former d'autres corps, d'autres êtres. »

Une fois cette preuve bien établie, tous ces illustres penseurs viendraient à nous avec un véritable enthousiasme ! Précisément l'un d'eux, en m'écrivant au sujet de mon livre, finit sa lettre, vraiment trop élogieuse, par cette phrase : « JE VOUDRAIS TANT QUE CELA FUT VRAI ! » en faisant allusion aux bases du spiritisme.

Que M. d'Oyrières se console en méditant les paroles de Bonnet : « Les conjectures sont les étincelles au feu desquelles la bonne physique allume le flambeau de l'expérience » (Consid., Corps org.). Si ces paroles ne lui suffisent pas, qu'il se souvienne, par exemple, d'Edgard Poë qui, sous l'aspect de contes purement fantastiques et de production toute littéraire, fit œuvre de parfait savant, ainsi que les dernières découvertes dans le domaine psychologique l'ont prouvé.

M. d'Oyrières, oubliant la recommandation de Descartes : Qu'il faut savoir se rendre justice à soi-même, pour les qualités comme pour les *défauts*, me traite de MAUVAIS SOLDAT... Pourquoi ? Parce que je dis, comme d'habitude, tout haut ce que d'autres disent tout bas.

En effet, déclarer que dans les groupes, dans les sociétés spirites, tout ne se passe pas comme le recommandait Allan Kardec, dans ses dernières années, dire qu'il n'y a qu'un *quart* des expériences où il y a présence d'*esprit*, etc., c'est, pour certains spirites, faire œuvre de *traître !*

Hélas ! je crains bien d'avoir encore été au-dessous de la vérité... C'est honteux de voir ce qui se passe parfois dans certains groupes. On y affirme, avec une légèreté que je traiterai de scandaleuse, d'*anti-spirite,* que « l'Esprit » (ou le prétendu Esprit, car souvent ce n'est qu'une transmission de pensée du *consultant*, uni à la force fluidique du médium), que l'Esprit qui a mis la table en mouvement, ou a répondu aux questions, est sûrement le père, — l'enfant demandé... Il y a là un vrai sacrilège, déplorable à tous les points de vue.

Devant de pareils agissements, qui font tant de mal à notre belle cause, je dirai, même au risque d'être une fois de plus anathématisé. Il est heureux — au moins pour le moment — que le *Spiritisme* ne rentre pas dans la catégorie de ce qu'on est convenu d'appeler « une science » dans l'étroitesse du mot. S'il en était ainsi, il en résulterait les abus les plus graves.

La plupart d'entre nous suivraient sans méfiance ce que conseillerait le « cher Esprit », qui, généralement, n'est pas plus instruit que lorsqu'il faisait partie de l'humanité. La terre ne serait plus alors qu'un immense *cabinet de tireuses de cartes, de diseuses de bonne aventure.* Les forces mauvaises de l'*au-delà* auraient beau jeu pour perdre l'homme.

Croyez-moi, consolons-nous de ce que le spiritisme ne soit pas une *science* dans le sens restreint que semble vouloir M. d'Oyrières, car alors il ne serait plus la *Lumière* admirable qui aidera à trouver le *chemin scientifique*, lequel relie la Terre au Ciel, le monde terrestre au monde extra-terrestre.

Mon honorable critique a l'amabilité de me conseiller la lecture de l'étude sur l'*Utilité de la Douleur dans la Nature*, que M. le Dr Ch. Richet a communiquée au Congrès de Munich.

Je l'en remercie, mais je connais déjà ce travail. Je ferai remarquer à

M. d'Oyrières que M. Richet ne parle que de la douleur *physiologique*, que nos imprudences engendrent. Je m'y vois par l'étroite corrélation que M. d'Oyrières y semble trouver avec ce que je dis, dans mon livre, du Mal, de la Souffrance. Mais je ne saurais trop applaudir à ces lignes de l'éminent physiologiste : « C'est donc une bien grande sottise que de ne pas redouter la douleur, et nous nous conformerons à la loi naturelle, en évitant la douleur pour nous et pour les autres. »

Quant à certaines assertions sur l'utilité de la douleur, telles que celle-ci, par exemple : « En somme, nous n'avons pas à nous indigner du malheureux avantage que la nature nous a accordé, celui de pouvoir souffrir plus que les autres êtres » (en raison de la supériorité de notre intelligence).

Eh bien ! je crois que, plus l'homme est intelligent, plus il peut s'affranchir de la douleur.

On n'a pas besoin d'elle pour progresser, comme on nous l'enseigne.

Du reste, la théorie de la souffrance, prise dans son sens général, est loin d'être complète, et par conséquent parfaite. Vous savez comme moi que, sous l'influence de la suggestion hypnotique, de l'état second, un *sujet* peut, sans ressentir aucune souffrance, supporter les opérations chirurgicales les plus douloureuses. On peut lui faire respirer un paquet d'allumettes enflammées sans que le soufre l'incommode, etc.

Les stoïciens de l'antiquité mis à part, il existe aux Indes des sectes religieuses dont les membres, dans l'état de conscience parfaite, supportent sans peine les opérations les plus douloureuses, bravent même les piqûres des serpents venimeux, peuvent absorber des poisons sans être indisposés.

Vous voyez, monsieur le Directeur, qu'il y a encore bien à étudier avant d'affirmer que sans la douleur, sans la souffrance physique ou morale, — ce qui impliquerait l'utilité de respecter le mal, — l'homme ne progresserait pas, ainsi qu'on ne nous le dit que trop souvent.

Selon M. d'Oyrières, « le mal provient de l'homme et non de Dieu », c'est aussi la thèse que je soutiens dans mon livre, car Dieu ne punit jamais. Je regrette de ne pas l'avoir fait plus éloquemment, mais patience : de mieux doués que moi reprendront cette thèse et la feront triompher.

J'aurais bien d'autres objections à faire à mon contradicteur, mais j'ai déjà tellement usé de votre hospitalité, que je ne me sens pas, monsieur le Directeur, le droit d'en abuser. Vos lecteurs s'en plaindraient à juste titre.

Quant au peu de créance que M. d'Oyrières accorde à « mes auteurs », j'avoue humblement que je n'aurais jamais osé penser que des hommes tels que Platon, Jésus, Newton, Mesmer, Claude Bernard, Pasteur, Hirn, De Saporta, Topinard, De Quatrefages, Lombroso, Du Bois-Reymond, Albert Gaudry, Ostwald, Livingstone, De Rochas, Reclus, De Brazza, Monteil, Russel Wallace, Aksakof, etc., etc., soient des savants, des penseurs, des historiens de *quatrième ordre*.

A propos de Russel Wallace, que vous et moi, monsieur le Directeur, nous vénérons de toute notre âme, je prie M. d'Oyrières, vu l'erreur énorme qu'il a faite à propos de mes idées sur la théorie du passage de-

l'esprit dans l'animalité, de bien vouloir lire les deux ouvrages suivants de l'éminent savant anglais : *la Sélection naturelle*, trad. de Candolle, ainsi que *le Darwinisme*, trad. de H. de Varigny. Il y verra que le célèbre naturaliste et... spirite déclare expressément que les forces qui peuvent rendre compte de la transformation des espèces sont incapables d'expliquer le passage de l'animal à l'homme.

Du reste, Darwin lui-même, d'après R. Wallace, disait que « peut-être les animaux et les plantes n'ont pas d'ancêtre commun ».

Je pourrais rappeler à mon critique l'étude d'une mâchoire de dryopithèque, retrouvée par M. A. Gaudry (le dryopithèque serait le singe fossile qui se rapprocherait le plus de l'homme). Le remarquable paléontologiste, une des grandes autorités en cette matière spéciale, a montré que la parole était impossible à cet animal ; que M. Hamy, non moins remarquable dans cette matière, a retrouvé une mâchoire qui prouverait que notre *aïeul animal* pouvait parler ? Mais toutes ces contradictions ne prouveraient rien, car si notre prétendu *aïeul* ne parlait pas, nous avons d'autres animaux qui parlent fort bien, tels que le perroquet, la pie, etc.

Ce qui manque au monde animal, ce ne sont pas les *organes de la parole*, mais les organes qui permettraient à son *principe animique* de progresser indéfiniment dans cette incarnation. De là son manque de science, son *immobilité*, à moins que l'homme ne s'en mêle, mais une fois livré à lui-même le *chien-savant* redevient Gros-Jean comme ci-devant et n'engendre que des « bêtes ».

« L'animal ne sait pas faire le feu, que pourtant il apprécie, il ne sait pas se vêtir. Quand le climat l'indispose, il ne sait que mourir ou s'en aller. L'homme, au contraire, grâce à son habileté, s'accommode de tous les climats.

« L'homme reçoit de la nature et de l'hérédité, avec son organisation, le premier dessin de son caractère, mais il peut, après ce premier thème, broder un nombre infini de variations qui en changent tout à fait l'aspect ; lui-même a sur soi une puissance presque infinie de modification et de changement. Il peut, à son gré, faire de sa vie une œuvre d'art d'une beauté admirable, d'une laideur repoussante ou d'une plate monotonie. La saveur et la valeur de son être est presque entière en ses mains. Il peut réagir sur sa nature et contribuer, pour sa part, à la rendre mauvaise ou à accroître sa bonté. C'est ainsi qu'il lui surajoute quelque chose de lui-même et qu'il mérite l'appellation de Bacon : *Homo additus naturæ*. » (Fonssegrive.)

M. Fonssegrive a donc raison d'ajouter : « L'homme est un animal scientifique, moral, social et religieux. Le singe le plus élevé n'a ni science, ni religion, il ignore le droit, et par conséquent ne sera jamais qu'une bête. »

Je recommande donc à mon honorable critique de *relire* sans parti pris, dans ma modeste étude, le passage concernant la théorie de Cardan, il verra que si je crois que l'animal ne sera jamais qu'une *bête* sur la terre, par contre, je suis tout disposé à me ranger du côté de ceux qui croient que le *principe pensant* qui anime l'animal pourra, un jour, par l'évolu-

tion, la réincarnation, faire partie d'un être humain. Il s'agit seulement de savoir si cette évolution se fait sur la terre, ou sur d'autres planètes ?

Ah ! prenons garde que la théorie de l'évolution darwinienne, qui a tant fait de mal, par son absolutisme, à la philosophie moderne, n'en fasse autant dans le spiritisme. Remettons-la vite à sa vraie place ; c'est-à-dire, au lieu de la regarder comme *cause première*, ne la voyons que comme *cause seconde*, son rôle n'en sera pas moins important et Darwin n'en sera pas moins grand.

Agréez, monsieur le Directeur, mes sincères salutations et toutes mes excuses pour avoir pris tant de place dans votre *Revue*.

J. BOUVÉRY.

1er Novembre 1896.

RÉPONSE A M. BOUVÉRY

Si nous nous sommes mépris sur certaines théories émises dans le livre de M. Bouvéry, il ne nous en coûtera rien de le reconnaître franchement, la discussion n'est utile qu'à la condition qu'on n'y mette ni parti pris, ni animosité. Voyons donc les pièces du procès.

SUR LE PÉRISPRIT

Le périsprit est-il formé par de la matière, quel que soit, d'ailleurs, son état physique ?

Dans sa réponse, M. Bouvéry écrit : « Tout mon livre démontre, prouve que je suis d'avis que le périsprit est composé d'une substance qui n'est pas *zéro*. Cette substance est tellement peu *immatérielle* (quoique immatière ne soit pas zéro) que la trace de tous nos actes s'y incruste d'une manière indélébile » (1).

Dans son livre, page 28, l'auteur dit, en parlant de la substance qui entoure l'âme : « C'est par elle que la matière vit, agit, engendre les phénomènes vitaux que la nature nous offre avec une si merveilleuse variété. Pour jouer un pareil rôle, il faut que cette substance-force soit autre chose que de la matière. Ainsi, c'est à tort qu'on nous parle de « matière radiante », de « matière quintessenciée », etc. Tant que l'on ne reconnaîtra pas l'existence

(1) A la page 32 du même livre, on lit : « Nous verrons, au chapitre où sera traitée la question de la *maladie sociale*, le rôle important que jouent les *impressions*, cette photographie *inaltérable* de la pensée. Si le périsprit était de la matière, il ne pourrait garder indéfiniment l'impression, la photographie de nos actes, de nos pensées, l'atome revenant tôt ou tard à l'état primordial, ayant perdu toute trace des différents états où il a passé. »

de cette *substance immatérielle*, — immatière n'est pas zéro, — la science ne sortira pas de l'empirisme dont elle est actuellement victime. »

Nous croyons ce rapprochement assez éloquent pour montrer que M. Bouvéry n'est pas conséquent avec lui-même, puisque, d'un côté, il reconnaît, dans sa réponse, qu'il faut que le périsprit soit matériel pour conserver l'enregistrement des sensations, et dans le livre il dit que c'est à tort qu'on parle de matière radiante, quintessenciée, etc., que c'est une substance immatérielle.

D'ailleurs, c'est bien là l'idée fondamentale de l'auteur, car il l'affirme de nouveau dans la note de la page 31. La voici :

« Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la substance qui forme en partie le *périsprit* n'est en aucune façon de la matière. N'oublions pas que la matière quintessenciée est toujours de la matière. Par conséquent, elle n'échappe pas aux lois qui régissent la matière, et ces lois, nous le savons, ne sont pas celles du périsprit. Ajoutez que cette substance X dans l'état périsprital est probablement mélangée de *matière primitive*, quintessenciée si l'on veut, telle que la matière radiante de Crookes. »

Il n'y a pas à s'y méprendre, cette fois, cette substance est bien immatérielle, puisque ce qui peut s'y trouver de matériel ne serait dû qu'à de la matière primitive ou radiante. On voit donc que si M. Bouvéry n'est pas bien fixé sur la nature du périsprit, nous pouvions nous y tromper nous-même, et il faut avouer que nous sommes encore actuellement bien embarrassés pour savoir ce que l'auteur pense définitivement.

Dans la nature, nous ne connaissons que trois principes : l'esprit, la force et la matière. Or, suivant l'auteur, le périsprit n'est ni l'esprit, ni la matière ; serait-ce de la force ? Mais la force sans la matière n'est rien, on ne peut les séparer. Donc nous serions bien aise de connaître cette substance X qui paraît être un quatrième principe découvert par M. Bouvéry.

Nous croyons, avec Allan-Kardec, que le périsprit est formé par une partie du fluide universel, c'est-à-dire de matière sous sa forme première, de sorte qu'il est INDESTRUCTIBLE, ce qui assure à la fois l'immortalité de l'âme et la conservation du souvenir, puisque l'Esprit en est toujours revêtu, au moins pendant la durée de son évolution sur notre globe.

LE SPIRITISME EST-IL UNE SCIENCE ?

Sur ce point, nous sommes aussi embarrassés, pour connaître la pensée de l'auteur, qu'au sujet du périsprit. Pour répondre aux savants matérialistes, il emploie 150 pages de son livre à énumérer les phénomènes spirites, et ensuite il vient affirmer que le spiritisme n'est pas une science exacte. Alors pourquoi écrivez-vous si vous n'êtes pas absolument certain, et comment avez-vous acquis la conviction si ce n'est expérimentalement, ou sur le rapport des savants qui ont étudié le phénomène scientifiquement, comme ceux que vous citez ?

Pour notre compte, nous croyons fermement que les travaux de MM. de Rochas, Lombroso, Dariex, Ochorowicz, sur les phénomènes de lévitation, d'empreintes dans la terre glaise, d'apports, d'écriture directe sont aussi scientifiquement établis que ceux de MM. Crookes, Reimers, Aksakof sur

la photographie des Esprits, les matérialisations et les moulages de formes fluidiques ou temporairement tangibles.

D'ailleurs, il nous semble que c'est aussi l'avis de M. Bouvéry, puisqu'il écrit au troisième chapitre que : « Les phénomènes spirites ne s'expliquent *scientifiquement* (c'est lui qui souligne) que par la connaissance du périsprit. »

Mais alors pourquoi, à la page 165, à la question de savoir si le spiritisme pourra jamais être classé dans les sciences exactes, répondre hardiment : NON? C'est un autre exemple des variations que l'on rencontre dans ce livre.

Que l'on ne croie pas que c'est pour le vain plaisir d'opposer M. Bouvéry à lui-même, que nous faisons ces citations. La question est plus haute et a une trop grande portée pour que nous laissions passer cette affirmation sans protester.

Il faut, semble-t-il à l'auteur, pour qu'un phénomène soit scientifique, qu'on puisse le reproduire à volonté. Or c'est là une conception tout à fait fausse, à notre avis. Nous avons cité des phénomènes qui ne sont pas sous notre dépendance, et qui sont connus et expliqués scientifiquement, tels les aurores boréales, les orages magnétiques, etc.

Précisons davantage. Voici, par exemple, le phénomène de l'extériorisation de la sensibilité démontré positivement par M. de Rochas, est-ce qu'il faut lui enlever le caractère scientifique parce que l'on ne pourra pas le reproduire avec tous les sujets? Évidemment non, car, lorsqu'on fait des essais, s'ils sont infructueux, cela ne prouve rien contre leur possibilité, puisqu'ils ont été obtenus déjà.

Lorsqu'ils se produisent, il est possible, comme l'a fait le savant chercheur, d'en déterminer exactement les conditions, c'est-à-dire d'en trouver les lois. La science ne fait pas autre chose dans son enquête sur la nature.

Pour le spiritisme, il en est de même. Il y a deux choses qu'il ne faut pas confondre :

1° LA CONSTATATION SCIENTIFIQUE DES FAITS;

2° LEUR EXPLICATION.

1° Nous sommes parvenus à une époque où les témoignages des principaux savants du monde entier sont en faveur de ces phénomènes, qui avaient été relégués dans le domaine de la supercherie ou de l'hallucination. Plus de doute aujourd'hui, ils existent positivement, et on doit les ranger parmi les faits scientifiquement observés, alors même que la cause de ces phénomènes serait inconnue.

a. — Quand même on n'obtiendrait pas toujours des communications, cela n'empêche pas que, SI ELLES ONT LIEU, il est possible de les étudier par tous les moyens que la science met à notre disposition. C'est ce qui a été fait, et on a reconnu que ce sont des individualités de l'espace qui se manifestent, des êtres qui ont vécu sur la terre ; les intermittences des manifestations n'enlèvent pas leur caractère scientifique bien constaté dans beaucoup de cas tels que la lévitation, les apports, l'écriture directe, etc.

b. — Quand bien même l'identité de l'Esprit qui se manifeste ne serait pas évidente, cela n'empêche pas qu'il y ait des rapports certains entre le monde invisible et le nôtre. Dans la matérialisation de Katie King, il nous importe peu,

à ce point de vue spécial, qu'elle ait été réellement Annie Morgan ou tout autre personnage; le fait palpable, certain, incontestable, qu'il est du plus haut intérêt pour nous d'établir, c'est qu'il y a là, en CHAIR et en OS, une individualité temporaire et tangible qui n'appartient pas au monde terrestre. Or ceci est établi scientifiquement.

C'est justement les travaux des hommes de science qui ont démontré que ces manifestations étaient de véritables phénomènes naturels, dont l'existence ne pouvait être révoquée en doute. Tant que des spirites non qualifiés ont affirmé les communications, cela n'a pas eu de valeur réelle; mais du jour où des hommes dont l'autorité ne pouvait être récusée, tels que : Robert Hare, Mapes, Crookes, Wallace, Oxon, Gibier, etc., ont prononcé, il n'y a plus qu'à s'incliner, car leur témoignage donne au phénomène la consécration scientifique qui lui manquait.

2° L'explication scientifique du mécanisme de ces phénomènes n'a pas été fournie encore, mais il ne faut pas douter qu'elle le sera, car ils rentrent dans les lois naturelles; à nous de le démontrer par nos recherches et nos travaux.

Si M. Bouvéry s'était contenté de dire que, généralement, on étudie très mal dans les cercles spirites, oh! alors, nous serions tout à fait d'accord avec lui; mais attribuer, comme il le fait, les noms propres qu'on obtient par la table à la transmission de la pensée du consultant au médium, nous disons que c'est faux, et que cet argument, emprunté à nos adversaires, N'A JAMAIS PU ÊTRE DÉMONTRÉ PAR EUX.

Ridicules ou non, c'est à ces méthodes simples et pratiques que le spiritisme doit les millions d'adhérents qu'il possède dans le monde entier, et nous prétendons qu'il est absurde de venir affirmer que l'Esprit qui répond n'est pas celui qu'on a évoqué, lorsqu'il en fournit des preuves telles que : son nom, son âge, son genre de mort, son degré de parenté, etc. Puisque nous sommes sûrs que les Esprits existent, par la photographie, les moulages, les apparitions, les matérialisations, pourquoi donc ne viendraient-ils pas aussi par la table ou l'écriture? Est-ce qu'on ne les reconnaît pas à leur langage, et aux renseignements qu'ils donnent sur leur dernière existence?

Un médium n'est pas un somnambule, et lorsque l'on voit combien la transmission de la pensée est difficile à réussir avec un sujet très entraîné à ce genre d'expérience, nous disons qu'elle est tellement difficile à admettre entre un expérimentateur et un médium parfaitement éveillé, qui ne se sont jamais vus, qu'il est mille fois plus logique d'admettre que c'est l'Esprit qui se communique.

Quant au discernement des Esprits, à la valeur des communications ou à l'importance qu'il faut y attacher, nous avons des règles fixes, bien établies; on les trouve dans le livre des médiums.

Ce ne sont pas des anathèmes que nous lançons, comme nous le reproche M. Bouvéry, nous n'avons pas qualité pour cela; mais nous croyons sincèrement que c'est jeter le trouble dans beaucoup de cerveaux que de venir affirmer des théories qui n'ont *jamais pu être démontrées exactes;* dès lors il faut laisser ce soin à nos adversaires qui, d'ailleurs, s'en chargent à merveille.

Nous ne voulons pas abuser de l'hospitalité de la *Revue*, mais nous ferons remarquer que nous avons dit, au sujet de la douleur, que c'était une nécessité du progrès, d'où M. Bouvéry tire immédiatement la conclusion qu'il faudrait respecter le mal. Mais non, mille fois non, c'est tout le contraire, puisque le progrès, en nous élevant au-dessus de la matière, nous apprend à la dominer et à nous en servir pour notre plus grand bien ; de plus, en nous épurant moralement, nous faisons disparaître les maladies morales qu'on appelle les vices.

La question du passage de l'âme dans les races inférieures nous semble une nécessité logique. On peut différer d'avis sur ce point, sans que cela tire à conséquence ; mais pour qui voit le plan organique et son admirable unité, il nous paraît bien probable que nous avons acquis lentement nos facultés intellectuelles et morales, par une évolution ininterrompue.

Nous croyons qu'il n'est pas utile de réfuter l'argument basé sur la stabilité apparente des races animales, car il suffit de faire remarquer que l'on étudie depuis trop peu de temps les animaux pour s'apercevoir d'une variation. Que sont les deux ou trois mille ans d'observation humaine pour l'évolution ?

Lorsque la transformation totale a demandé cent millions d'années, au minimum, pour amener les différences que l'on signale, il est légitime de conclure que le progrès a lieu trop lentement pour que nous ayons pu le constater. Toutes proportions gardées, c'est ainsi que chez un homme on pourra noter les changements survenus dans son aspect physique, à vingt ans de distance, alors qu'ils seront imperceptibles d'une semaine à l'autre.

A un autre point de vue, il est certain qu'un chien ou un cheval ne sont pas à la hauteur intellectuelle d'un sauvage ; évidemment, un singe n'est pas un homme, sans quoi on n'aurait pas fait de distinction ; mais que le principe qui anime le chien, le cheval ou le singe, aille, plus tard, s'incarner dans le corps d'un Australien, d'un Boschiman ou d'un Fuégien, nous avouons que cela nous paraît naturel et ne pourra pas faire de mal au spiritisme.

Nous avons rendu justice aux sentiments qui animent M. Bouvéry, nous avons dit qu'il est inspiré par le désir de combattre le matérialisme qui est un dissolvant social, en même temps que la plus creuse des utopies ; nous ne croyons pas avoir dénaturé ses idées, ni dépassé notre droit de critique. Les citations ci-dessus justifient nos appréciations ; maintenant, au public de juger si nous nous sommes trompé.

F. D'OYRIÈRES.

L'abondance des matières m'oblige à remettre au numéro suivant la réponse aux questions que M. Bouvéry veut bien m'adresser.

GABRIEL DELANNE.

OUVRAGES NOUVEAUX

LE DIAGNOSTIC DE LA SUGGESTIBILITÉ

Par M. le Docteur MOUTIN. *Société d'Éditions scientifiques,* 4, rue Antoine-Dubois, Paris.

Cet ouvrage clair, méthodique, bien écrit, est un des meilleurs que nous ayons lu depuis longtemps sur ce sujet. Le premier chapitre est employé à mettre en évidence le pouvoir de la suggestion, pour le traitement des maladies. *Mens agitat molem*, disait déjà Virgile. Le Dr Moutin l'établit en attribuant à l'âme le pouvoir de réagir sur son corps pour rétablir l'équilibre détruit par la maladie. La suggestion est utile pour donner à l'esprit le pouvoir d'agir efficacement sur un organe malade : « C'est cette action que le médecin doit utiliser pour obtenir des actes utiles à la guérison. Faire intervenir l'esprit pour guérir le corps, tel est le rôle de la suggestion appliquée à la thérapeutique, tel est le but de la psycho-thérapeutique. » (Berheim.)

Des exemples viennent appuyer la théorie et en démontrer l'efficacité dans la plupart des maladies. Mais tous les malades ne sont pas suggestionnables, dès lors il faut avoir recours à des adjuvants, tels que l'électricité, les aimants, les métaux, ou les passes magnétiques. Ces différents procédés amènent parfois l'hypnose qui facilite toujours la suggestion. D'ailleurs l'état hypnotique lui-même est favorable à la guérison de certaines maladies, même sans qu'il soit besoin de faire des suggestions.

Il est donc utile d'avoir un moyen simple et pratique de reconnaître si un sujet est, ou non, sensible à la suggestion. M. le Dr Moutin l'a trouvé. Il suffit au médecin, en se mettant derrière le sujet, de placer ses mains sur les épaules et de les tenir ainsi pendant 20 ou 30 secondes. Si le sujet est suggestible, il ressent une sensation de chaleur plus ou moins vive, d'autres fois des frissons, et même une impression de froid glacial, suivant les tempéraments. Cette action, sur un sujet sensible, peut même se produire à distance, elle se traduit par une attraction. Alors il est possible de réaliser, sans qu'il dorme, toutes les suggestions que l'on croyait, jusqu'ici, liées au seul phénomène de l'hypnose : contractures, paralysies, mouvements involontaires, anesthésies, hyperesthésies et suggestions diverses. M. le Dr Moutin appelle l'action ainsi exercée : le *procédé neuroscopique*.

Quel est donc l'agent qui détermine ces phénomènes ? L'auteur l'attribue au magnétisme animal, qu'il considère comme une extériorisation de la force nerveuse. En s'appuyant sur l'autorité de Laplace, Cuvier, Arago, il ne craint pas de prononcer ce nom fatidique qui a le pouvoir d'exaspérer bon nombre de ses doctes confrères. Mais les explications de M. le Dr Moutin reposent sur des bases solides, c'est-à-dire sur des faits bien observés. Il établit que l'action qu'il exerce sur le sujet n'est due ni à la suggestion, ni à la chaleur des mains, ni à une pression involontaire de sa part. Il rappelle qu'un galvanomètre sensible peut dévier sous l'influence de la volonté; il cite les expériences de M. de Rochas, qui établissent l'ob-

jectivité des effluves, il rappelle la célèbre expérience de Lafontaine produisant sur un chien magnétisé l'anesthésie totale et la contracture des muscles, ce qui met hors de cause la suggestion, dans la production de ces phénomènes; enfin les mémorables actions à distance produites par le baron Du Potet, à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

Ce qui met hors de doute la nécessité d'une force magnétique, c'est qu'il est possible de produire, sur un sujet qui dort naturellement, des phénomènes analogues à ceux qu'on remarque lorsqu'il est magnétisé. Il faut lire à ce propos les remarquables travaux du Dr Boirac, et l'on sera convaincu que le fluide des magnétiseurs est bien une réalité, car seul il peut expliquer les transmissions de la volonté à grande distance, constatées par M. Pierre Janet, en compagnie du Dr Gibert.

Tous ces phénomènes se lient intimement au spiritisme, puisque nous savons que Crookes a mesuré cette force au moyen d'appareils sur lesquels le célèbre médium Home agissait à distance. *La Société dialectique de Londres* et M. de Rochas, avec l'aide d'Eusapia, ont mis à présent hors de conteste cette action de la volonté, en dehors des limites du corps humain.

Nous ne pouvons que féliciter M. le Dr Moutin de son beau travail, rempli de faits bien classés, scientifiquement discutés, et dont la portée sera considérable pour la diffusion du magnétisme.

LETTRES DE L'ESPRIT SALEM-HERMÈS

Par Mme Lucie GRANGE-HAB. La *Lumière,* 97, boulevard Montmorency, Paris. Prix : 4 fr. 50.

Ce livre, divisé en trois parties, renferme dans la première des recherches relatives au personnage que l'on a appelé Hermès. Dans la seconde, nous lisons une série de communications dictées par l'Esprit d'Hermès, qui a pris aussi le nom de Salem; enfin la troisième contient des récits de visions de Mme Grange, lesquelles sont commentées par les guides du médium et ont, le plus souvent, un sens prophétique.

Une harmonie se compose nécessairement de notes différentes; dans le monde moral, il en est de même, et tout en partageant au fond des idées semblables, chacun les exprime d'une manière différente, suivant son état d'âme particulier. Ici nous sommes en plein mysticisme.

L'amour de Dieu et de l'humanité est porté à son plus haut point, et il règne dans tout le volume une exaltation qui se manifeste parfois avec véhémence. Le médium est en rapport avec un Esprit qui s'annonce comme chargé d'une grande mission rénovatrice de l'humanité. En compagnie de trente mille Esprits, il viendra bientôt s'incarner parmi nous, et son influence sera telle, que le monde entier s'unira dans une même croyance, qui portera le nom de Nouveau Spiritualisme. Voici, d'ailleurs, comment il proclame l'avènement de sa doctrine :

« Pendant que les mystiques, aux miroirs défectueux, cherchaient la vérité dans le spiritisme, ou dans les mille branches qu'il a attirées à lui ; pendant que les scientistes composaient et décomposaient, pesaient et mesuraient ; pendant que les hommes se disant sages et éclairés, parce qu'ils n'étaient ni mystiques, ni scientistes, ou seulement spirites, au nom

d'un homme ou de leur opinion personnelle ; le temple de l'avenir se construisait dans les voies fluidiques. Et le seul ASTRE en prépondérance de RÈGNE envoyait ses précurseurs marquer la bannière des vrais éclairés de son Esprit, du mot caractéristique de son œuvre :

NOUVEAU SPIRITUALISME

Mes frères, toutes les religions, et le spiritisme avec, feront partie de la RÉVÉLATION du NOUVEAU SPIRITUALISME, à la condition que religions et sectes et partis se transformeront et crieront ensemble : « *Eurêka !* » devant le signe des temps nouveaux : le cœur Triomphant dans le Triangle Divin, ou *la victoire de la mort !* par le Signe des Signes, par la Force des Forces, par le Secret révélé, du Secret de tous les temps. »

Nous souhaitons de tout notre cœur l'avènement de cette grande époque, mais hélas ! elle nous paraît bien lointaine encore, car si un grand Esprit comme le Christ n'est pas arrivé à unifier les croyances, nous craignons qu'il faille beaucoup de temps pour amener ce résultat. D'ailleurs, notre conviction personnelle est que ce résultat ne sera pas l'œuvre d'un homme, mais qu'il sera produit par le spiritisme, quand le monde entier sera convaincu de sa réalité. Alors les points qui semblent encore obscurs aujourd'hui seront élucidés. Sur toutes les parties du globe, l'enquête relative au monde spirituel et à la vie future sera menée par l'élite intellectuelle des incarnés, et il résultera de ces recherches une doctrine scientifique qui conciliera la foi et la raison, la révélation et la science.

Nous avons cependant le devoir d'indiquer des divergences de vues entre l'enseignement de l'Esprit Salem-Hermès et la doctrine spirite. Dans une communication qui a pour titre : les circoncis de la puissance, cet Esprit admet qu'après avoir gravi l'échelle du progrès et avoir passé parmi mille épreuves, en triomphant des passions terrestres, il est cependant possible, pour certains êtres, de faillir et de déchoir. Cette doctrine nous semble erronée, car si on a vaincu la matière, elle ne peut plus avoir d'empire sur celui qui s'en est rendu maître, quelles que soient les circonstances dans lesquelles il peut être appelé à s'incarner. Si une déchéance était possible, c'est que l'Esprit pourrait se diminuer, perdre ce qu'il a laborieusement conquis ; alors à quoi bon l'effort, et où serait la garantie de notre bonheur futur? Nous avons aussi des vues différentes sur la nature de l'âme, mais nous ne pouvons les exposer ici, car ces questions demandent des développements qu'il ne nous est pas possible de donner, l'espace nous étant mesuré.

En somme, ce livre nous paraît un acte de foi, et si nous ne partageons pas toutes les idées qui y sont exposées, nous croyons qu'il peut être utile à ceux qui placent leurs espérances en dehors de ce monde.

L'ART D'ÊTRE HEUREUX

Par M. LAURENT DE FAGET. Chamuel, éditeur.

Voici un nouveau volume de vers qui vient s'ajouter au bagage déjà chargé du poète. Nos lecteurs connaissent depuis longtemps l'auteur de *la Muse irritée*, cette virulente réponse aux *Blasphèmes* de Jean Richepin. Dans sa nouvelle œuvre, M. de Faget nous initie à ses joies intimes. Alors que le pessimisme désole tant de nos contemporains, il est réconfor-

tant de songer qu'il existe encore des hommes qui se trouvent parfaitement heureux. C'est que M. de Faget fait résider ses plus douces satisfactions dans les joies de la famille et dans l'amour partagé.

Tout son livre est dédié à sa femme et à ses enfants. Il y a des morceaux charmants de tendresse et de poésie. L'auteur n'oublie pas qu'il est spirite, comme en témoigne cette apostrophe à un athée :

Et toi qui blasphèmes toujours,
Toi qui n'as rien de nos amours,
De nos croyances,
Athée, abaisse ton orgueil,
Le sort punit par le cercueil
Tes arrogances.
Et demain les cieux brilleront,
Tandis que l'ombre, sur ton front,
Sera plus noire.
O stupide ergoteur, tais-toi !
Nous avons une double loi :
Aimer et croire.

L'œuvre entière est toute d'émotion. Les enfants sont les fleurs vivantes que célèbre le poète. L'éveil de leurs jeunes âmes, leurs jeux, leurs chants joyeux, animent ses vers et leur donnent une fraîcheur printanière :

Que les papillons bleus de nos douces chimères
Volent autour de toi, mon enfant bien-aimé,
T'apportent le bonheur sur leurs ailes légères
Que caresse un souffle embaumé !

Nous regrettons que l'espace nous manque pour multiplier nos citations, mais nous engageons nos lecteurs à lire ce charmant volume, où l'élégance de la forme est en parfaite concordance avec les doux sentiments qui y sont exprimés.

LE MÉDIUM D.-D. HOME

SA VIE ET SON CARACTÈRE, D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

Par Louis GARDY. Genève, librairie Eggimann et Cie. Paris, Librairie des Sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques. Prix : 1 franc.

M. Gardy, l'auteur bien connu de CHERCHONS, vient de rendre un nouveau service à la cause spirite en publiant ce volume, consacré à la mémoire du puissant médium. Home est sans contredit celui qui a le plus contribué à la démonstration de l'immortalité de l'âme, par les remarquables phénomènes qu'il produisait. Sa faculté excessivement développée permettait aux Esprits de varier infiniment leurs manifestations.

C'est par son intermédiaire que William Crookes a pu s'assurer que la force psychique émanait de l'organisme humain, et qu'il a pu en contrôler l'action, au moyen d'appareils construits dans ce but. La lévitation du médium fut constatée une centaine de fois, ce qui met ce point hors de doute; mais le phénomène le plus rare qu'il produisait était celui de l'incombustibilité. Il lui est arrivé fréquemment de prendre dans ses mains des charbons enflammés sans être brûlé; il avait même le pouvoir de communiquer cette immunité aux assistants.

Il est bien entendu que des phénomènes aussi extraordinaires devaient attirer les sarcasmes des incrédules, et déchaîner la calomnie des ennemis du spiritisme. M. Gardy met bien en lumière son parfait désintéressement. Jamais Home n'a été guidé par une considération pécuniaire, il a même refusé des sommes considérables — 50,000 francs pour une seule séance — lorsqu'il jugeait que ceux qui voulaient la lui donner n'avaient en vue qu'un divertissement d'une nature rare. Les cléricaux, qui sentent toute l'importance d'une telle faculté, ont essayé de faire croire que D.-D. Home avait abjuré ses croyances à la fin de sa vie, c'est un pur mensonge, ainsi que l'affirme sa veuve, dans les ouvrages où elle a retracé les principaux événements de la vie de son mari.

Le travail de M. Gardy tire une importance particulière de ce que les récits des phénomènes obtenus par le célèbre médium sont accompagnés des noms des personnes qui en furent les témoins. Nous recommandons particulièrement la lecture de cette brochure à tous ceux qui voient dans le fait spirite le meilleur argument à opposer aux matérialistes.

L'ICONOGRAPHIE EN ANSE

DE LA FORCE VITALE COSMIQUE ET LA RESPIRATION FLUIDIQUE DE L'AME HUMAINE

Par le docteur H. BARADUC, de Paris. Carré, éditeur.

Ce nouveau livre du savant docteur, extrait de son gros volume, *l'Ame humaine*, est consacré tout entier à l'étude de l'atmosphère fluidique de l'homme.

Le monde scientifique a été troublé par la découverte du pouvoir, que l'être humain possède, d'impressionner une plaque photographique, sans contact, sans lumière solaire, sans électricité, sans objectif, par sa seule vibration personnelle, qui se traduit comme une lumière spéciale pouvant décomposer les sels d'argent, comme le ferait un rayon lumineux ordinaire.

Mais cette graphie n'est pas toujours la même, elle présente des caractères variés, suivant l'état physiologique de l'opérateur et aussi suivant sa disposition d'esprit.

Le Dr Baraduc, au moyen d'un appareil qu'il nomme le biomètre, établit que chez tous les hommes, la main droite produit une attraction de l'aiguille, alors que la main gauche produit une répulsion de la même aiguille. Si l'on soumet des plaques sensibles à l'action des deux mains, elles seront différemment influencées, soit par le fluide appelé OD ou ASPIR, qui entre dans le corps, par la droite, soit par le fluide appelé OB ou EXPIR qui en sort par la gauche.

Nous trouvons dans l'ouvrage des séries de clichés obtenus en se plaçant dans l'une et l'autre condition. Ils sont véritablement remarquables à tous les points de vue.

Mais lorsqu'on étudie l'OB, on peut observer que sa projection en dehors de l'organisme est en rapport avec l'état d'âme de l'expérimentateur ; de plus la volonté peut même donner à ce fluide des formes spéciales, que

l'auteur appelle des *psychicones*. Nous voyons que nous sommes sur un terrain très voisin de celui des lueurs odiques de Reichenbach, et que ces graphies pourraient servir de preuves surnuméraires en faveur de l'existence de la force psychique.

Le docteur croit que l'impression de la plaque est produite par une force émanée de nous, c'est-à-dire par notre vitalité, laquelle se manifeste par des vibrations de l'éther, comme celles de la lumière, mais qui en diffèrent par la nature de leur mouvement, aussi bien qu'elles se différencient des rayons de Rœntgen. M. Baraduc considère notre âme (1) comme un centre de force lumineuse, entretenant son existence par un double mouvement d'attraction et de répulsion de forces spéciales, puisées dans le cosmos invisible. Ce double phénomène constitue l'atmosphère fluidique qui entoure la surface cutanée de notre être.

« Autour de nous, dit l'auteur, lorsque *nous vibrons dans la profondeur de notre être,* nous induisons, attirons, aspirons des ondes en anses ellipsoïdales, tirées du cosmos, qui sont comme force et finesse en rapport avec ce que nous nommons un état d'âme, épais, obscurci, ou pur et lumineux, et nous rejetons dans ce même cosmos des émanations plus ou moins grossières ou subtiles, suivant un état d'âme vibratoire analogue. »

En résumé, la théorie des faits me porte à admettre une trinité dans l'homme : le corps, l'âme (lumière de vie) et l'esprit.

« Les vibrations de cette âme de vie en nous, induisent ou projettent dans le cosmos un mouvement, dont la biométrie enregistre le *mouvement* et dont la lumière est iconographiée par la plaque, témoin irrécusable et véridique du phénomène qu'il enregistre. »

Nos lecteurs, en se reportant à la conférence du savant docteur, peuvent maintenant se rendre compte des théories émises pour expliquer les faits. Quelle que soit d'ailleurs leur plus ou moins grande valeur, ce qui est d'un intérêt considérable, c'est le fait lui-même qui est tout à fait remarquable.

Y TEKI SPIRYTYSTY

de M. WITOLD CHLOPICKI

qui vient de paraître à Varsovie, est un traité sérieux, rationnel et impartial sur le spiritisme. C'est une étude complète du spiritisme, un recueil de faits nombreux, spontanés ou provoqués, un exposé lucide de théories explicatives, de récits d'apparitions, d'écritures diverses, etc.

Nous signalons ce remarquable travail avec confiance à tous ceux que les questions psychologiques peuvent intéresser.

L'abondance des matières nous oblige à reporter à la prochaine fois l'article : *Revue de la Presse*.

---

(1) Le Dr Baraduc désigne par le mot : âme, ce que nous appelons le périsprit.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours, Imp. G. Deberny-Lafond

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

Sommaire

Caractère positif de la philosophie spirite, 389.	GABRIEL DELANNE.
Le sentiment d'Humanité, 399.	AMO.
Action mécanique de l'O, 403.	REICHENBACH.
La loi d'amour et d'harmonie, 411.	DÉCHAUD.
Quelques réflexions sur la vision au verre d'eau, 414.	ALEX. DELANNE.
Photographie spirite et radiographie des formes de la pensée, 419.	LA RÉDACTION.
La Maison hantée, 426.	H. MILOR.
Les idées saugrenues, 432.	PAUL CHENDEL.
L'âme des bêtes, 440.	
Sur l'origine de l'âme, 444.	G. DELANNE.
Ouvrages nouveaux, 449.	
Revue de la presse, 451.	

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Manuel, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Étranger : 10 fr.

L'Évolution Animique

SOMMAIRE

CHAPITRE I. — La vie

Etude sur la vie. — Destruction organique. — Création organique. — Propriétés générales des êtres vivants. — Conditions générales au maintien de la vie. — L'humidité. — L'air. — La chaleur. — Conditions chimiques du milieu. — La force vitale. — Pourquoi on meurt. — L'utilité physiologique du périsprit. — L'idée directrice. — Le fonctionnement organique. — Le rôle psychologique du périsprit. — L'identité. — Le système nerveux et la force nerveuse ou psychique. — Résumé.

CHAPITRE II. — L'ame animale

Les sauvages. — Identité du corps humain et de celui des animaux. — Etude des facultés intellectuelles et morales des animaux. — La curiosité. — L'amour-propre. — L'imitation intelligente. — L'abstraction. — Le langage. — L'idiotie. — Amour conjugal. — Amour maternel. — Amour du prochain. — Le sentiment esthétique. — La gradation des êtres. — La lutte pour la vie. — Résumé.

CHAPITRE III. — Comment le périsprit a pu obtenir des propriétés fonctionnelles

L'évolution animique. — Théorie cellulaire. — Dans les organismes, même rudimentaires, il faut la présence du principe périsprital. — Différenciation des cellules originairement semblables lors de cette formation. — Mouvements qui se fixent dans l'enveloppe. — Naissance et développement des instincts. — L'action réflexe, son rôle, inconscience et conscience. — Progression parallèle du système nerveux et de l'intelligence. — Résumé.

CHAPITRE IV. — La mémoire et les personnalités multiples

L'ancienne et la nouvelle psychologie. — Sensation et perception. — Conditions de la perception. — L'inconscient psychique. — Etude sur la mémoire. — La mémoire organique ou inconscient physiologique. — La mémoire psychique. — La mémoire proprement dite. — Les aspects multiples de la personnalité. — Les altérations de la mémoire par la maladie. — Double personnalité. — Histoire de Félida. — Histoire de Mlle R. L. — Le somnambulisme provoqué. — Les degrés différents du somnambulisme. — L'oubli des existences antérieures. — Résumé.

CHAPITRE V. — Le rôle de l'ame au point de vue de l'incarnation, de l'hérédité et de la folie

La force vitale. — La naissance. — L'hérédité. — Pangenèse. — L'hérédité physiologique. — L'hérédité psychologique. — L'obsession et la folie. — Résumé.

CHAPITRE VI. — L'univers

L'univers. — L'évolution cosmique. — L'évolution terrestre. — Conclusion.

Cet ouvrage sera en vente fin Janvier, chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris, et aux Bureaux de la Revue, qui l'envoie franco à tous ses abonnés et lecteurs.

LA REVUE SCIENTIFIQUE ET MORALE
DU SPIRITISME

A SES ABONNÉS ET LECTEURS

CARACTÈRE POSITIF
DE LA
PHILOSOPHIE SPIRITE

LES FORCES

Citons encore notre instructeur spirituel (1).

Si l'un de ces êtres inconnus qui consument leur existence éphémère au fond des régions ténébreuses de l'océan, si l'un de ces polygastriques de ces néréides — misérables animalcules qui ne connaissent de la nature que les poissons ichthyophages et les forêts sous-marines — recevait tout à coup le don de l'intelligence, la faculté d'étudier son monde et d'établir sur ses appréciations un raisonnement conjectural étendu à l'universalité des choses, quelle idée se formerait-il de la nature vivante qui se développe en son milieu, et du monde terrestre qui n'appartient pas au champ de ses observations ?

Si maintenant, par un effet merveilleux de sa nouvelle puissance, ce même être parvenait à s'élever au-dessus de ses ténèbres éternelles, à la surface de la mer, non loin des rivages opulents

(1) Allan Kardec, *Genèse*, pages 115 et suivantes.

d'une île à la végétation splendide, au soleil fécond, dispensateur d'une bienfaisante chaleur, quel jugement porterait-il alors sur ses jugements anticipés de la création universelle, théorie qu'il effacerait bientôt par une appréciation plus large, mais relativement encore aussi incomplète que la première. Telle est, ô hommes! l'image de votre science toute spéculative...

Il est un fluide éthéré qui remplit l'espace et pénètre les corps; ce fluide c'est l'*éther* ou *matière cosmique* primitive, génératrice du monde et des êtres. A l'éther sont inhérentes les forces qui ont présidé aux métamorphoses de la matière, les lois immuables et nécessaires qui régissent le monde. Ces forces multiples, indéfiniment variées suivant les combinaisons de la matière, localisées suivant les masses, diversifiées dans leur mode d'action suivant les circonstances et les milieux, sont connues sur la terre sous le nom de *pesanteur, cohésion, affinité, attraction, magnétisme, électricité;* les mouvements vibratoires de l'agent sont ceux de : *son, chaleur, lumière*, etc...

Or, de même qu'il n'y a qu'une seule substance simple, primitive, génératrice de tous les corps, mais diversifiée dans ses combinaisons, de même toutes ces forces dépendent d'une loi universelle diversifiée dans ses effets, que l'on trouve à leur origine, et qui, dans les décrets éternels, a été souverainement imposée à la création pour en constituer l'harmonie et la stabilité permanentes.

La nature n'est jamais opposée à elle-même. Le blason de l'univers n'a qu'une devise: *Unité*. En remontant l'échelle des mondes, on trouve l'*unité* d'harmonie et de création, en même temps qu'une variété infinie dans cet immense parterre d'étoiles; en parcourant les degrés de la vie, depuis le dernier des êtres jusqu'à Dieu, la grande loi de continuité se fait reconnaître; en considérant les forces en elles-mêmes, on peut en former une série dont la résultante, se confondant avec la génératrice, est la loi universelle...

Toutes ces forces sont éternelles et universelles comme la création; étant inhérentes au fluide cosmique, elles agissent nécessairement en tout et partout, modifiant leur action par leur simultanéité ou leur succession; prédominant ici, s'effaçant plus loin, puissantes et actives en certains points, latentes ou secrètes en d'autres; mais finalement préparant, dirigeant, conservant et détruisant les mondes dans leurs diverses périodes de vie, gouvernant les travaux merveilleux de la nature en quelque point qu'ils

s'exécutent, assurant à jamais l'éternelle splendeur de la création.

Il est difficile de mieux dire et d'exprimer d'une façon aussi élevée que concise tous les résultats que la science nous fait connaître.

Il n'est pas au pouvoir de l'homme de créer de l'énergie ou de détruire celle qui existe ; tout ce qu'il peut faire, c'est de transformer un mouvement en un autre. Le monde de la mécanique n'est pas une manufacture créant de l'énergie, dit Balfour Stewart, mais une sorte de marché où nous pouvons apporter une espèce particulière d'énergie et l'échanger contre un équivalent d'un autre genre d'énergie qui nous convient davantage... Si nous arrivons sans rien dans la main, nous sommes certains de revenir sans rien.

Il est absurde, dit le père Secchi, d'admettre que le mouvement dans la matière brute puisse avoir d'autre origine que le mouvement lui-même.

Ainsi, l'énergie ne peut pas être créée, et il est établi qu'elle ne peut se détruire. Là où un mouvement cesse, apparaît immédiatement la chaleur, qui est une forme équivalente de ce mouvement. C'est cette grande vérité qui a été formulée sous le nom de *loi de la conservation de l'énergie,* identique à la loi de conservation de la matière.

De même que la matière ne peut être anéantie et passe seulement par des transformations, de même l'énergie est indestructible et n'éprouve que des changements de forme. Jusqu'au XIXe siècle, la pratique journalière semblait fournir, en apparence, des motifs pour croire que l'énergie était partiellement supprimée.

La gloire d'avoir démontré expérimentalement que pas une seule fraction d'énergie n'est perdue, et que la quantité totale d'énergie d'un système fermé est invariable, appartient à J.-R. Mayer, médecin à Heilbronn (royaume de Wurtemberg), au Danois Colding et au physicien anglais Joule. Cette démonstration, connue sous le nom de *Théorie mécanique de la chaleur,* est une des œuvres les plus admirables et les plus fécondes de notre siècle.

En découvrant à quelle quantité exacte de chaleur correspond tel travail, c'est-à-dire telle quantité de mouvement, la science a fait faire à l'industrie mécanique des pas de géant ; en appliquant ces données à la chimie, elle a permis de la ranger dans les sciences finies, c'est-à-dire dans celles dont tous les phénomènes peuvent

être réduits en formules mathématiques ; enfin, en physiologie, ces notions nouvelles ont permis de trouver une mesure précise de l'intensité de la force vitale.

Mais là ne s'est pas bornée l'étude expérimentale de l'énergie, on a pu démontrer que toutes les formes différentes qu'elle affecte : chaleur, lumière, électricité, etc., peuvent se transformer les unes dans les autres, de manière que l'une quelconque de ces manifestations peut engendrer toutes les autres.

De ces découvertes expérimentales, il découle que les forces naturelles, ainsi qu'on les appelle encore aujourd'hui, ne sont pas autre chose que des manifestations particulières de l'énergie universelle, c'est-à-dire, en dernière analyse, des modes de mouvement. Le problème de l'unité et de la conservation de la force a donc été résolu par la science moderne.

C'est dans l'univers entier qu'il a été possible de constater l'unité des deux grands principes : force et matière.

La lunette et le télescope ont fait voir que les planètes solaires sont des mondes comme le nôtre par leur forme, leur constitution et le rôle qu'elles remplissent. Mais ce n'est pas notre système seulement qui obéit à ces lois, l'espace céleste tout entier est peuplé de créations semblables, qui établissent la similitude d'organisation des masses totales de l'Univers, en même temps que l'uniformité sidérale des lois de la gravitation.

Les soleils ou étoiles, les nébuleuses et les comètes, ont été étudiés par l'analyse spectrale, qui a démontré que ces mondes si divers sont composés de matériaux semblables à ceux que nous connaissons sur notre terre, la mécanique chimique et physique des atomes est la même que celle d'ici-bas, c'est donc bien, en tout et partout, l'unité fondamentale, incessamment diversifiée.

Quelle magnifique confirmation de cette voix de l'espace annonçant, il y a 50 années, que la force est éternelle et que les séries diversifiées de ses actions ont une résultante commune se confondant avec la génératrice, c'est-à-dire avec la loi universelle !

Ainsi donc force unique, matière unique, indéfiniment variées dans leurs manifestations, sont les deux causes du monde visible. En existe-t-il un autre invisible et sans poids ? Interrogeons encore nos instructeurs de l'au-delà ; ils répondent affirmativement, et nous croyons que là encore la science ne les démentira pas.

LE MONDE SPIRITUEL (1)

Le fluide cosmique universel est, ainsi que cela a été démontré, la matière élémentaire primitive dont les modifications et transformations constituent l'innombrable variété des corps de la nature. En tant que principe élémentaire universel, il offre deux états distincts : celui d'éthérisation ou d'impondérabilité, que l'on peut considérer comme l'état normal primitif, et celui de matérialisation ou de pondérabilité, qui n'est en quelque sorte que consécutif. Le point intermédiaire est celui de la transformation du fluide en matière tangible ; mais, là encore, il n'y a pas de transition brusque, car on peut considérer nos fluides impondérables comme un terme moyen entre les deux états....

A l'état d'éthérisation, le fluide cosmique n'est pas uniforme ; sans cesser d'être éthéré, il subit des modifications aussi variées dans leur genre, et plus nombreuses peut-être qu'à l'état de matière tangible.

Ces modifications constituent des fluides distincts qui, bien que procédant du même principe, sont doués de propriétés spéciales, et donnent lieu aux phénomènes particuliers du monde invisible.

Tout étant relatif, ces fluides ont pour les Esprits une apparence aussi matérielle que celle des objets tangibles pour les incarnés, et sont pour eux ce que sont pour nous les substances du monde terrestre ; ils les élaborent, les combinent pour produire des effets déterminés, comme font les hommes avec leurs matériaux, toutefois par des procédés différents.

Mais là, comme ici-bas, il n'est donné qu'aux Esprits les plus éclairés de comprendre le rôle des éléments constitutifs de leur monde. Les ignorants du monde invisible sont aussi incapables de s'expliquer les phénomènes dont ils sont témoins, et auxquels ils concourent souvent machinalement, que les ignorants de la terre le sont d'expliquer les effets de la lumière ou de l'électricité, de dire comment ils voient et entendent.

(Ceci est admirablement juste, car interrogez au hasard dix personnes qui passent dans la rue, et demandez-leur quelles sont les opérations successives de la digestion ou de la respiration, vous pouvez être certain que neuf sur dix ne pourront vous répondre. Cependant l'instruction est déjà bien répandue à notre époque, mais

(1) Allan Kardec, *Genèse*, chapitre XIX, pages 292 et suivantes.

combien peu se donnent la peine d'apprendre ou de se réfléchir?

Les éléments fluidiques du monde spirituel échappent à nos instruments d'analyse et à la perception de nos sens, faits pour la matière tangible et non pour la matière éthérée. Il en est qui appartiennent à un milieu tellement différent du nôtre que nous n'en pouvons juger que par des comparaisons aussi imparfaites que celles par lesquelles un aveugle-né cherche à se faire une idée de la théorie des couleurs.

Figure nº 1.

Lame de platine portée à l'incandescence par la matière radiante, concentrée par le réflecteur *a* sur la plaque *b*. N. Pôle négatif ou cathode.

Mais, parmi ces fluides, quelques-uns sont intimement liés à la vie corporelle et appartiennent en quelque sorte au milieu terrestre. A défaut de perception directe, on peut en observer les effets, et acquérir sur leur nature des connaissances d'une certaine précision. (Fgure nº 1.) Cette étude est essentielle, car c'est la clef d'une foule de phénomènes inexplicables par les seules lois de la matière.

Le point de départ du fluide universel est le degré de pureté absolue, dont rien ne peut nous donner une idée ; le point opposé est sa transformation en matière tangible. Entre ces deux extrêmes, il existe d'innombrables transformations, qui se rapprochent plus ou moins de l'un et de l'autre. Les fluides les plus voisins de la matérialité, les moins purs par conséquent, composent ce que l'on peut appeler l'atmosphère spirituelle terrestre. C'est dans ce milieu, où l'on trouve également différents degrès de pureté, que les Esprits incarnés et désincarnés de la terre puisent les éléments nécessaires à l'économie de leur existence. Ces fluides, quelque subtils et impalpables qu'ils soient pour nous, n'en sont pas moins d'une nature grossière, comparativement aux fluides éthérés des régions supérieures.

La qualification de *fluides spirituels* n'est pas rigoureusement exacte, puisque, en définitive, c'est toujours de la matière plus ou moins quintessenciée. Il n'y a de réellement *spirituel* que l'âme ou principe intelligent. On les désigne ainsi par comparaison et en raison surtout de leur affinité avec les Esprits. On peut dire que c'est la matière du monde spirituel : c'est pourquoi on les appelle *fluides spirituels*.

Qui connaît, d'ailleurs, la constitution intime de la matière tangible ? Elle n'est peut-être compacte que par rapport à nos sens, et ce qui le prouverait, c'est la facilité avec laquelle elle est traversée par les fluides spirituels (1) et les Esprits, auxquels elle ne fait pas plus d'obstacle que les corps transparents n'en font à la lumière.

La matière tangible, ayant pour élément primitif le fluide cosmique éthéré, doit pouvoir, en se désagrégeant, retourner à l'état d'éthérisation, comme le diamant, le plus dur des corps, peut se volatiliser en gaz impalpable. La solidification de la matière n'est, en réalité, qu'un état transitoire du fluide universel, *qui peut retourner à son état primitif quand les conditions de cohésion cessent d'exister.*

Qui sait même si, à l'état de tangibilité, la matière n'est pas susceptible d'acquérir une sorte d'éthérisation qui lui donnerait des propriétés particulières ? Certains phénomènes qui paraissent authentiques tendraient à le faire supposer. Nous ne possédons encore que des jalons du monde invisible, et l'avenir nous réserve sans doute la connaissance de nouvelles lois qui nous permettront de comprendre ce qui est encore pour nous un mystère.

Voyons maintenant, au moyen des découvertes modernes, si ces conceptions sont exactes.

L'ÉNERGIE ET LES FLUIDES

Jusqu'alors, la science officielle a nié l'existence d'états improndérables de la matière, et l'hypothèse de l'éther était loin d'être unanimement admise, malgré sa nécessité pour faire comprendre les modifications diverses de la force. A l'heure actuelle, la négation ne serait peut-être plus aussi absolue, car toute une catégorie de phénomènes nouveaux sont venus nous montrer la matière revêtue de propriétés que l'on était loin de lui soupçonner.

La matière radiante des tubes de Crookes révèle les énergies intenses qui semblent attachées aux dernières parties de la substance (Voir figure n° 2); les rayons X, qui prennent naissance à l'endroit où les rayons cathodiques viennent frapper le verre de l'ampoule, sont encore plus singuliers, puisqu'ils se propagent à

(1) Et nous pouvons ajouter, aujourd'hui, par les rayons X. Qui oserait douter de la clairvoyance de nos guides spirituels, alors qu'ils nous prêchaient, il y a si longtemps, ce que la science découvre seulement maintenant ?

travers presque tous les corps et qu'ils ont des propriétés photogéniques, sans être visibles par eux-mêmes. Enfin, les expériences spirites de Wallace, de Beattie, d'Aksakof nous montrent, photographiés, ces états de la matière invisible qui concourent à la production des phénomènes spirites.

Le Dr Baraduc, M. Tégrat, le Dr Adam mettent en évidence ces forces matérielles qui émanent constamment de tous les corps vivants, et les clichés qu'on obtient sont des témoins irrécusables de l'existence des fluides.

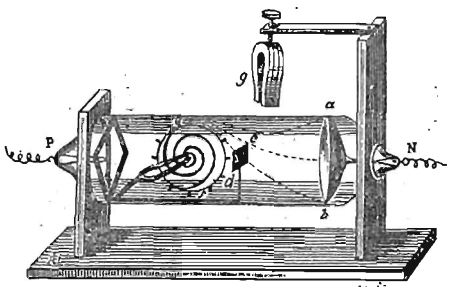


Figure n° 2.

Action mécanique de la matière radiante. — Roue mise en mouvement par les rayons de Crookes, *f e*, Roue mobile; *a b*, pôle négatif ou cathode, *e*, rayons de matière radiante, déviés par l'attraction de l'aimant *g*

Nous assistons donc, à l'heure actuelle, à la démonstration scientifique de ces états impondérables de la matière, si obstinément repoussés jusqu'alors. Il se trouve, une fois de plus, que l'enseignement des Esprits se confirme, et que la preuve de la véracité de ces révélations est fournie par des chercheurs qui ne partagent pas nos idées, et qu'on ne peut, par conséquent, suspecter de complaisance.

Lorsque nous parlons des fluides, il faut que le public s'habitue à voir dans cette expression autre chose qu'un terme vague, destiné à masquer notre ignorance. Il est nécessaire que l'on soit bien persuadé que nous sommes constamment dans une atmosphère invisible, intangible pour nos sens, mais qui est aussi réelle, aussi existante que l'air lui-même.

N'avons-nous pas vu les plus grandes intelligences du siècle, chimistes et physiciens, vivre en contact continuel avec l'argon, ce nouveau gaz qui fait partie intégrante de l'air, sans qu'elles en soupçonnassent la présence? Cet exemple doit inspirer de la modestie à tous ceux qui proclament orgueilleusement qu'ils savent toute chose,

et que la nature n'a plus de mystère pour eux. Hélas ! la vérité est que nous sommes encore bien ignorants, et que notre existence s'écoule dans un milieu dont nous ne connaissons qu'une toute petite partie.

Ce dont il faut bien se pénétrer, c'est que l'atmosphère qui nous environne contient des êtres et des forces dont nous sommes incapables d'apprécier la présence normale. L'air est peuplé de myriades d'organismes vivants, infiniment petits, qui n'en troublent pas la transparence. Dans l'azur d'un beau jour d'été voltigent une innombrable quantité de semences végétales qui iront féconder les fleurs; en même temps l'espace est encombré par des milliards d'organismes, auxquels on a donné le nom de microbes.

Tous ces êtres évoluent au milieu de gaz dont rien ne nous révèle l'existence. L'acide carbonique, qui est produit par tout ce qui est vivant ou se consume, se mélange aux gaz constitutifs sans qu'il nous soit possible de le soupçonner. Presque tous les corps émettent des vapeurs qui se noient dans ce laboratoire limpide, et l'œil est aveugle pour tous ces corps si divers, qui ont chacun leur rôle et leur utilité.

Nos sens ne nous avertissent pas davantage de ces courants qui sillonnent le globe, et qui affolent la boussole pendant les orages magnétiques. L'électricité ne se manifeste que rarement sous une forme saisissable pour nous. Elle n'existe pas seulement au moment où la foudre sillonne la nue, où les grondements du tonnerre se répercutent au loin, elle agit perpétuellement par de lentes décharges, par des échanges sans cesse renouvelés entre tous les corps de températures différentes. La lumière, elle-même, n'est perçue par nous que dans des limites étroites. Ses rayons chimiques, qui ont une action si intense, échappent complètement à notre vue.

Nous sommes baignés, pénétrés par tous ces effluves au milieu desquels nous nous mouvons, et l'humanité a vécu bien longtemps avant de soupçonner ces faits, qui ont cependant toujours existé. Il a fallu toutes les découvertes de la science pour nous créer des sens nouveaux plus puissants, plus délicats que ceux que nous devons à la nature. Le microscope nous a révélé l'atome vivant, l'infiniment petit ; la plaque photographique est à la fois un tact et une rétine d'une finesse et d'une acuité de vision incomparables.

Le collodion enregistre les vibrations éthérées qui nous parviennent des planètes invisibles, perdues dans les profondeurs de l'espace, et nous révèle leur existence. Il saisit les mouvements prodigieusement rapides de la matière quintessenciée ; il reproduit fidèlement cette lumière obscure que tous les corps rayonnent la nuit. Si notre rétine

avait cette exquise sensibilité, nous verrions la nuit aussi bien que le jour, puisque nous serions impressionnés par ces ondes ultra-violettes, comme nous le sommes par la partie visible du spectre.

Eh bien ! cette plaque précieuse nous rend encore le service de nous faire connaître les fluides qui émanent de notre organisme, ou qui y pénètrent. Elle nous montre, avec une irrésistible certitude, qu'il existe autour de nous des forces, c'est-à-dire des mouvements de la matière subtile, qui se différencient les uns des autres par des caractères particuliers, par une signature spéciale. Il n'est plus possible de douter à présent de ces modalités, de ces avatars de la matière.

Il y a autour de nous une atmosphère fluidique incorporée dans l'atmosphère gazeuse, la pénétrant de toutes parts. Ses actions sont ininterrompues ; c'est tout un monde aussi varié, aussi divers dans ses manifestations que l'est la nature physique, c'est-à-dire la matière visible et pondérable. Il y a des fluides grossiers comme il en existe de purs. Les uns et les autres ont des propriétés inhérentes à leur état vibratoire et moléculaire, qui en font des substances aussi distinctes que peuvent l'être, pour nous, les corps solides ou gazeux.

Mais quelles énergies se manifestent dans ce milieu ! quels changements à vue, quelle mobilité, quelle plasticité de cette matière subtile ! Combien elle diffère de la lourde, compacte et rigide substance que nous connaissons. L'électricité nous permet de juger de l'instantanéité des transformations ; c'est un prodige, une fièvre perpétuelle. Voilà bien la substance idéale pour les créations si légères, si vaporeuses, si instables de la pensée. C'est la matière du rêve dans son impalpable réalité.

En envisageant la matière gazeuse nous arrivons à nous figurer ces états transcendants. Déjà, sous la forme radiante, nous voyions les atomes se mouvoir avec des rapidités fantastiques, produire des phénomènes dont l'intensité, eu égard à la masse de matière mise en jeu, est réellement formidable, et cette énergie nous fait comprendre la force dans ses manifestations supérieures de lumière, d'électricité, de magnétisme, qui sont dues aux ondulations si rapides de l'éther.

Il devient compréhensible que ces atomes, animés de vitesses rectilignes prodigieuses, tournant sur eux-mêmes avec une rapidité vertigineuse, développent une force centrifuge qui annule l'attraction terrestre. Oui, il est plus que probable qu'ils se différencient

entre eux par la quantité de force vive qu'ils contiennent individuellement, et nous pouvons entrevoir l'inépuisable variété de groupements qui est possible de se produire entre ces innombrables formes de la substance.

C'est le monde spirituel, celui qui nous entoure, nous pénètre, dans lequel nous vivons; c'est avec lui que nous entrons en rapport par notre organisme fluidique; c'est parce que nous possédons un périsprit qu'il nous est possible d'agir sur ce monde invisible à la chair; c'est par notre constitution spirituelle que les Esprits ont prise sur nous et peuvent nous influencer. Mais ce n'est guère que de nos jours qu'il a été possible de nous rendre compte expérimentalement de ces réalités.

GABRIEL DELANNE.

Le Sentiment d'Humanité

Le véritable sentiment d'Humanité doit s'étendre à tous les hommes.

Celui qui l'éprouve ou le désire doit projeter son Amour par toute la Terre.

C'est l'exercice quotidien le plus riche en lumières conquises, en joies pures éprouvées.

Pour traduire notre Sentiment, nous disposons de la Pensée, de la Parole, de l'Acte.

Hélas! ces traducteurs ou signataires sont le plus souvent des traîtres.

Ils déguisent au lieu d'exprimer.

On s'explique ainsi pourquoi tant de belles Pensées, de belles Paroles et même d'Actes d'Amour restent infertiles.

La raison est que l'Enveloppe est brillante, mais que le Fruit, *l'Amour profond, véritable*, est véreux.

Parmi ces trois signatures de l'Amour dans les trois domaines successifs de la Pensée, de la Parole, de l'Acte, il en est une cependant qui entraîne, avec le plus de certitude, la Sincérité.

C'EST L'ACTE.

Donc, lorsque nous voyons un homme écrire de beaux livres, transmettre de belles pensées, produire de belles Paroles d'Amour, et qu'il se refuse à l'Action fraternelle, nous avons le droit de suspecter la Sincérité du *Sentiment* qui l'anime.

En Amour, il est facile de se berner soi-même.

On déguise volontiers l'Adoration du Moi, sous des Semblants altruistes.

On pousse même la Simulation jusqu'à se croire animé du Sentiment altruiste et l'on pense fondre sa propre cause — du Moi — avec celle des autres.

En ce Siècle d'Effort désespéré vers la Lumière, nous avons le devoir de fouiller à fond le cœur de l'homme, le nôtre propre, de même que celui des autres.

Or il me paraît qu'une formule peut servir de critère et de guide en ces délicates matières :

Est un véritable humanitaire, celui qui *vibre* à chaque Écho de l'Amour universel, et reste *insensible* à toute émotion qui concerne le *Moi*.

La définition me semble évidente.

Afin de nous perfectionner nous-mêmes et arracher de notre Cœur la racine maudite de l'Égoïsme (je fais mon procès comme celui des autres), il faut donc s'attacher au *Discernement des Émotions qui nous agitent.*

Éprouvé-je un mouvement de joie ou de douleur ?

Vite, une petite expertise ! Qui est en jeu dans ce *frémissement :* Est-ce *Moi ?* ou bien Est-ce *Eux, les autres ;* et *Lui,* l'UN suprême ?

Si je distingue la présence du Moi, — c'est facile avec de l'Exercice, — *j'ordonne immédiatement l'Insensibilité.*

Je ne dois permettre (ce *Je* est le Rayonnement du *Soi* supérieur. Suivant la belle remarque de *M. G. Delanne,* nous sommes tous des parties individualisées du *même principe intelligent.*) au *Moi* (inférieur, *l'actuel* dans notre Condition moderne) de se réjouir ou s'affecter que de la cause de l'*Amour universel.*

J'ai la conviction, bien chers frères, d'exprimer une haute Vérité, en ces lignes ; c'est pourquoi je vous les transmets avec Bonheur.

Nous n'avons d'autres ennemis que nous-même.

Celui qu'il faut vaincre et chasser du fond de notre âme, c'est *l'Égoïsme* ou *Personnalisme.*

Pensées, Paroles, Actes, jaillissent d'abondance de la Source du Cœur.

Purifions notre Cœur, et les eaux qui en coulent seront pures, claires, vivifiantes.

Purifions notre Cœur, *notre racine*, et l'Arbre de nos Pensées, Paroles, Actes, sera sain.

Toute la Clef de l'homme est dans son Cœur.

J'appelle l'attention sur ce Fait incontestable, auquel on s'arrête trop peu.

D'un bon cœur, on peut tout espérer.

D'un mauvais cœur, d'un cœur sec ou personnel, rien de bon.

Mais l'entraînement, préconisé dans ces lignes, est loin d'avoir un simple effet moral.

Il réserve à ceux qui le suivront, avec ardeur et constance, les plus extraordinaires surprises.

Esquissons-les.

Leurs oreilles perçoivent les divins Accents de l'universelle Harmonie.

Si l'homme s'attache à *vibrer à l'unisson des âmes de ses frères*, restant insensible au *Moi*, il arrive, phénomène inouï, merveilleux, que SA CONSCIENCE S'ÉTEND DANS L'UNIVERS.

Quelle Demeure royale dans les Sphères du Feu, de la Vie!

Ceci n'est pas un Rêve, mais un Fait.

Il en résulte cette incroyable et *divine transformation* qui le fait à la fois mourir et vivre.

Il meurt à lui-même; mais avec le même sentiment de son individualité, plus intense même, il devient *un centre du Tout.*

C'est ainsi qu'on cesse d'être homme pour devenir *un dieu;* qu'on se fond dans l'Unité et qu'on reste soi-même.

Ah! vraiment! Qui comprendra?

Et pourtant la Merveille suprême est ici.

Pratiquement cet homme entre en rapports avec les Forces subtiles qui sillonnent les profondeurs de l'Univers; il devient le centre du plus magnifique réseau télégraphique.

Le moindre de ses privilèges est de connaître, à tout instant, l'état de l'âme de ses frères à toute distance.

Les faits positifs, nets, répétés, le confirment.

Il peut souffler la joie, la santé, à ceux qui souffrent.

Il peut devenir une Providence vivante.

Puis il s'élève si haut qu'il ressent l'UNISSON *suprême qui est* DIEU *même.*

On comprend que je m'arrête.

Ne voit-on pas que la Voie de l'Amour est une Voie éblouissante ?

Ceux qui ne marchent pas dans cette Voie, ne trouvent rien, NE PEUVENT RIEN.

AIMONS DONC.

Si nous aimons, nous devons rayonner sur nos frères, nous épancher dans leur cœur, recevoir leurs confidences.

L'Expansion chaude, sincère, est la caractéristique du véritable Amour.

Je ne puis pas davantage croire à l'Amour de celui qui ne rayonne pas, que je ne saurais croire à la Chaleur d'un Foyer qui ne réchaufferait pas l'Atmosphère ambiante.

Les plus affreux mensonges sont ceux qui ont l'Amour pour objet.

Que nos actes fraternels soient conformes à nos Paroles.

Puisque nous reconnaissons que l'Amour est le Bien et la suprême Vérité.

La Conscience de l'homme est habituellement limitée à son Moi et dépendances. L'homme vit ainsi dans une étroite cellule où, généralement, il meurt de faim et de soif, n'ayant pas de quoi se nourrir et se chauffer, manquant, en un mot, de cette Nourriture diurne, de ce Bois précieux qui est l'AMOUR.

L'Amour donne un Bonheur véritable, intense, qu'on soupçonne à peine parce qu'on en parle souvent, mais qu'on ne se décide pas à pénétrer dans ses régions saintes.

Ceux qui aiment vivent dans une joie surabondante, une extase perpétuelle ; ils ne peuvent que sourire, ils ne peuvent que chanter.

C'est d'ailleurs l'enseignement du Christ.

Ayons donc le désir d'acquérir cette Richesse divine.

Désirons l'Amour si nous ne le possédons pas encore.

Par *l'intense Désir* d'Amour nous *appellerons l'Amour*.

Par le Sacrifice pour les autres, par l'Élan perpétuel de notre âme vers leurs âmes, nous *fixerons* cet Amour.

Celui dans le Cœur duquel l'Amour règne est véritablement un Roi, un Prêtre, un Dieu.

AIMONS-NOUS !

AMO.

Je remercie de tout cœur notre ami Gabriel Delanne, pour sa franche et chaude adhésion au *Congrès de l'Humanité*.

Quoi qu'il arrive, il est de ceux auxquels la Conscience criera : *Tu as bien agi.* Tu n'as pas désespéré de l'Humanité. *Que l'Amour véritable soit ta Couronne !*

A.

Action mécanique de l'Od[1]

Dans l'antichambre d'un grand personnage, où des solliciteurs sont assis en cercle dans une paisible attente, on peut faire toutes sortes d'observations. L'un fait sauter ses jambes croisées l'une sur l'autre, un second fait tourner ses pouces, la troisième personne, une dame, étire ses rubans jaunes ; un quatrième frise, du bout de ses doigts, sa belle barbe. Çà et là, on en trouve un qui, pelotonnant les bouts de ses doigts, rapproche lentement les deux cônes ainsi formés par ses deux mains, pour les éloigner ensuite et recommencer toujours le même manège. Des quatre premières personnes aucune n'est sensitive, mais la dernière l'est bien certainement, sur ma parole. C'est elle qui découvrira qu'en approchant lentement l'un de l'autre les sommets des cônes que forment ses deux mains, les bouts de ses doigts commencent, dès qu'ils sont à proximité, 2 à 3 pouces environ de distance, à provoquer en elle la sensation qu'ils ont comme une vague tendance à se réunir ; plus elle les rapproche dans ce mouvement, plus la sensation se précise ; et lorsqu'enfin l'intervalle n'est plus que de 1/4 de pouce ou moins encore, le sensitif a conscience qu'il ne pourrait plus arrêter ses mains, mais que, puisant leur force en elles-mêmes à la façon d'un ressort, elles lui échappent brusquement et complètement. Veut-il écarter aussitôt ses doigts les uns des autres, il observe que leurs extrémités ne semblent pas s'y prêter de plein gré, qu'il s'y manifeste une résistance très faible, mais pourtant sensible, comme si les sommets des cônes avaient entre eux une

(1) L'étude que nous donnons ici est l'une des conférences faites en 1866 devant l'Académie des sciences par le célèbre chimiste autrichien Reichenbach, conférences dont la première traduction française sera publiée par M. de Rochas à la fin de janvier 1897.

faible adhérence, et qu'il faut les contraindre à l'exécution en exerçant une véritable traction, si modeste soit-elle. Qu'il les laisse quelques minutes tranquillement au contact, il s'apercevra que l'attraction réciproque se relâche ; bientôt, et sans difficulté, il pourra séparer les sommets des deux cônes. Mais cette phase du phénomène une fois atteinte, s'il persiste à laisser au contact ses mains pendant quelques minutes encore, la sensation primitive d'attraction se transforme pour lui en un véritable sentiment de répulsion ; prolonger le contact lui devient désagréable, et peu à peu la main tout entière en est péniblement affectée: il se sent contraint d'éloigner l'un de l'autre ces cônes, qui semblent se repousser. Il ne sait ce que cela veut dire et répète cent fois son petit passe-temps.

EXTRÉMITÉ DES DOIGTS DANS L'APPROCHE MUTUELLE. — Les bouts des doigs sont, en réalité, les deux pôles du corps humain polarisé suivant sa largeur. Qu'en les approchant les uns des autres, ils puissent s'influencer mutuellement, d'une façon encore inconnue, cela m'a paru franchement irrécusable. Les activités odiques, de polarité opposée, réagissant ainsi l'une sur l'autre, suivant l'horizontale, n'avaient rien à démêler avec la pesanteur. Ce dont je voulais me rendre compte maintenant, c'était de quelle façon se comporterait le phénomène quand on le soumettrait à l'influence de cette pesanteur. Dans ce but, je dis à un sensitif de réunir en forme de cône les doigts de sa main droite et de tenir sa main verticalement, la pointe en bas ; puis j'opposai à ses doigts, de bas en haut, mais sans contact, le cône formé par les doigts de ma main gauche. Le sensitif prétendit que, de ce fait, ses doigts avaient une tendance à descendre, qu'ils cherchaient à joindre mes propres doigts ; et il en résultait dans toute sa main une sensation comparable à celle d'un accroissement de pesanteur. Je fis l'expérience inverse : je lui fis diriger de bas en haut le cône formé par ses doigts et j'en rapprochai les miens en les descendant de haut en bas. Il fut tout étonné de trouver là une sensation nouvelle : ses doigts maintenant faisaient effort de bas en haut, semblaient vouloir s'élever jusqu'aux miens ; en même temps, sa main tout entière lui paraissait devenir plus légère qu'elle ne l'était naturellement.

Je lui dis alors de changer de main, je lui fis tenir la main gauche pendante de haut en bas, et j'en approchai de nouveau ma main

gauche de bas en haut ; tout alors fut inversé : sa main gauche ne tendait plus à descendre, ne cherchait plus à se réunir à la mienne, ne paraissait plus peser davantage, mais bien plutôt lui semblait-elle se soulever, poussée de bas en haut et comme allégée. En reprenant sa main dans la position basse, le cône des doigts la pointe en l'air, puis descendant lentement ma main droite vers la sienne, il sentait diminuer le poids de sa main, qui tendait à monter comme si on l'eût tirée d'en haut ; mais si j'employais ma main gauche, les doigts du sensitif étaient refoulés de haut en bas, chassés pour ainsi dire en devenant plus lourds ; effets, on le comprend de reste, tous très faibles et d'un tact délicat.

Il était clair que le lien commun de toutes ces observations c'était, abstraction faite de l'apparente sensation de pesanteur, une attraction notable des faisceaux (de doigts) hétéronomes, une répulsion bien nette des isonomes. Me voilà donc en possession d'une force nouvelle, face à face encore une fois avec l'antique et grande loi naturelle.

Poursuivant mes études, je remplaçai le faisceau des doigts du sensitif par la paume de sa main droite, que je lui fis étendre horizontalement, la face interne vers le sol. J'en rapprochai alors la paume de ma main gauche de bas en haut : il ressentit dans sa main une attraction vers le sol, une pesanteur plus grande. En plaçant sous la sienne la paume de ma main droite, il sentit sa main gauche, sollicitée de bas en haut, devenir plus légère. Je lui dis de changer de main, j'obtins les résultats inverses. C'était toujours *l'attraction pour les hétéronomes* et, *pour les isonomes*, *la répulsion*.

Ces expériences, je les ai faites sur l'horizontale, dans le méridien, dans le parallèle ; partout, sans exception, mêmes résultats qualitatifs.

EXTRÉMITÉ DES DOIGTS APPLIQUÉES AUX PLANTES. — Ce qu'on voyait se manifester ici dans les membres de l'homme, en opposant l'un à l'autre leurs pôles odiques, le retrouverait-on bien aussi chez d'autres créatures organiques ? Le trouverait-on, par exemple, chez les plantes ? — Prenant des personnes sensitives, je leur fis étendre les mains au-dessus de pots de fleurs à feuillage très touffu ; avec ses bourgeons et ses fleurs, ce feuillage forme un ensemble où prédomine l'od-négatif, comme j'en ai fait la preuve ailleurs. (*Le Monde végétal dans ses rapports avec la Sensivité et*

l'Od. Vienne, 1853, p. 46.) La main gauche, od-positive, donnait alors la sensation d'une attraction vers le sol, d'une pesanteur plus grande ; la main droite, od-négative, se sentait allégée, poussée de bas en haut. Le phénomène se rangeait donc, avec ceux qu'on avait observés en n'employant que les mains, sous une même loi.

AUX CRISTAUX. — Un tel résultat m'amenait à pénétrer dans le monde inanimé et à m'en prendre tout d'abord aux cristaux. Le pôle négatif d'un spath gypseux, placé sous la main droite d'un sensitif vigoureux, la lui rendait en apparence plus légère ; le pôle négatif du même cristal la lui rendait plus pesante et l'attirait vers le sol. En mettant sa main gauche à l'épreuve, le spath provoque des sensations absolument inverses ; mêmes réponses, mais en ordre inverse, à toutes mes questions.

A L'AIMANT. — C'était le moment de consulter l'aimant. Le pôle nord (—) joue toujours exactement, par rapport à la main droite de l'homme, le rôle du pôle négatif dans les cristaux, du « Caudex ascendens » dans les plantes, le pôle sud joue toujours le rôle des éléments opposés.

Quand on tenait au-dessus des pôles de l'aimant l'extrémité des doigts sensitifs de gauche ou de droite ou à une distance de 1 à 2 pouces, les sensations suivaient la même règle qu'avec les cristaux : la main était allégée ou, inversement, alourdie.

Ce phénomène avait pris une tournure véritablement colossale, lors des expériences que j'avais faites déjà en 1844 avec les demoiselles Nowotny, Reichel, Aurmann, Maix, Atzcansdorfer et autres. (V. mon ouvrage *Recherche sur le dynamide*, etc. 1849. Brunswick, Vieweg, 2e édition, page 23 et seq.) Un aimant en fer à cheval capable de supporter une charge de 20 livres avait, par ses pôles, une action si vive, surtout sur la première de ces jeunes filles, que ses doigts y adhéraient convulsivement, et qu'on ne pouvait les en détacher qu'avec beaucoup de peine.

LUMIÈRE SOLAIRE. — Des baguettes de bois, de verre ou de laiton, furent fixées en leur milieu sur un support, leurs deux extrémités restant libres. Chacune d'elles fut ensuite placée de façon que l'une de ces extrémités fût exposée au soleil, l'autre restant dans l'ombre ; puis des sensitifs, hommes ou femmes, opérant suc-

cessivement sur chacune d'elles, les entouraient des doïgts de leur main droite comme d'un manchon cylindrique, mais de telle façon que les extrémités tenues à l'ombre pénétraient dans ce cylindre librement et sans contact ; à les saisir alors avec les doigts de la main gauche, on avait dans cette main la sensation d'une fraîcheur, d'un allègement qui faisait naître une véritable jouissance ; dans la main droite, au contraire, se produisait une sensation de tiédeur, de lourdeur, qui faisait désirer vraiment de s'en débarrasser en retirant la main.

CORPS AMORPHES. — Au-dessus d'un petit tas de substance od-positive, de monnaie de cuivre par exemple, quelques sensitifs étendaient la main gauche : ils en ressentaient cette main allégée, soulevée, repoussée. Avec la main droite le contraire se produisait.

C'était devant un grand miroir de toilette, qui les reflétait de la tête aux pieds, que je conduisais souvent les sensitifs féminins.

Le verre ordinaire est un corps dont l'action odique est assez faible, et dont on ne peut songer à se servir dans les expériences qui ne sont pas très délicates ; mais l'étamage au mercure, dans un miroir, est toujours une source abondante d'od-positif. Le côté gauche tout entier en était toujours comme violemment repoussé ; le côté droit, comme attiré. Dans cet ordre d'idées, je n'ai pas fait d'essais sur d'autres sources odiques, qui auraient, on le prévoit assez, donné toujours les mêmes résultats, en rapport avec la nature de leurs pôles ; *une sorte d'attraction pour leurs hétéronomes ; une répulsion pour leurs isonomes*.

Mais tout ce que j'ai dit jusqu'ici ne reposait que sur des sensations, sans expression sensible pour l'œil ; ce n'était qu'*un acte de sensibilité provoqué par une impression analogue à l'attraction et à la répulsion ;* effet trop faible et trop délicat pour qu'on en puisse *mesurer la grandeur, un indice seulement de l'existence dans la nature d'une force motrice* peu considérable.

MOUVEMENTS DES CRISTAUX TENUS ENTRE LES DOIGTS. — Entre temps s'offrirent à moi d'autres phénomènes, qui se rattachaient au sujet et ressortaient avec plus de netteté. Le hasard est souvent pour le chercheur attentif un maître bienveillant et généreux. J'avais un jour avec moi, dans la chambre obscure, une jeune femme fort sensitive, Mme Heintel-Juda, fille d'un fonctionnaire

autrichien ; elle avait un tempérament vif et éveillé ; elle était intelligente et instruite, svelte et charmante et d'une florissante santé. Mais la nuit son sommeil n'était pas tranquille ; elle rêvait tout haut, se levait fréquemment en songe et, tout endormie, se livrait dans sa chambre à toutes sortes d'occupations. C'était donc un excellent sujet sensitif, bien doué, adroit ; avec cela, des sentiments délicats et pleine d'attraits, sans être nerveuse. Cette dame, véritable trésor, me permit de mener à bien un grand nombre de recherches des plus instructives.

Entre autres expériences dans la chambre noire, je lui donnai à tenir, dans les doigts de sa main droite, un petit cristal de gypse plat et mince ; il avait environ 3 pouces de longueur, 6 lignes de largeur, 1 ligne 1/2 d'épaisseur ; il était plat, uni et nettement transparent.

Tandis qu'elle examinait les effluves lumineux de ses pôles, elle découvrit avec surprise qu'entre ses doigts, pouce et index, le cristal se mouvait. « Il se meut et tourne lentement », s'écria-t-elle émerveillée. Je lui répliquai que ce ne pouvait être qu'une illusion ; mais elle s'en tint fermement à son assertion. Je lui donnai d'autres cristaux : dès qu'ils devenaient un peu gros, elle ne constatait plus de mouvement. Une fine colonnette de pierre précieuse, tourmaline du Brésil, lui parut cependant se mouvoir aussi, mais avec moins de force que de minces cristaux plats du spath gypseux.

Lorsqu'elle pressait entre le pouce et l'index de la main gauche les cristaux de spath, ils se mouvaient encore lentement, par saccades, mais en sens inverse. A peine fallait-il une minute pour qu'on vît commencer le mouvement. Si je plaçais, sur sa main gauche, les doigts de ma main droite, le cristal aussitôt s'immobilisait et se remettait en mouvement au bout de 8 à 10 secondes, mais en sens opposé. Si je retirais mes doigts, il reprenait l'immobilité pendant quelques secondes, puis se remettait à avancer dans le sens primitif. En revenant avec elle à la lumière du jour, j'examinai le phénomène et je vis en réalité, de mes propres yeux, qu'entre ses doigts les cristaux, qu'elle tenait sans les serrer, se mettaient à tourner lentement à droite ou à gauche. Je lui donnai à tenir entre ses doigts une petite cuiller en argent et d'autres objets : au bout de peu de temps, tous se mirent en mouvement. Cette mobilité des corps, j'en ai trouvé la confirmation en employant de la même façon bien d'autres sensitifs. Le baron Von Schindler, prélat et dernier

président de la République de Cracau, a eu la sensation, dans la chambre noire, et, au jour, la vision nette de phénomènes tout semblables. On ne constatait, en aucun cas, de continuité dans la marche en avant ; les cristaux, au contraire, n'avançaient que par saccades : une petite secousse vers l'avant, puis ils s'arrêtent ; encore une secousse, plus fréquemment deux ou trois secousses rapides à la suite, puis l'immobilité ; souvent un brusque retour en arrière, sans raison plausible : il y a cependant toujours une raison, bien qu'on ne puisse chaque fois la découvrir de suite. — Parfois, avec certains sensitifs, les cristaux n'avançaient pas progressivement, mais étaient soumis à une sorte de mouvement ondulatoire entre le pouce et l'index ; en augmentant un peu la pression, les ondulations acquéraient une amplitude surprenante, mais diminuaient avec la pression.

CORPS EN ÉQUILIBRE AU BOUT D'UN DOIGT. — Je m'aperçus bientôt qu'il n'est pas nécessaire que les sensitifs prennent les cristaux entre deux de leurs doigts ; pour beaucoup d'entre eux, il était suffisant de leur faire placer le cristal au bout d'un doigt, et de l'y laisser en balance ; après quelques secondes, plus ou moins suivant le cas et suivant aussi que les sensitifs étaient plus ou moins bien doués, tous les corps ainsi placés se mettaient à décrire un cercle, en se dirigeant de l'extérieur vers le milieu du corps, aussi bien sur le médius et l'index de la main gauche que sur ceux de la main droite. Entre temps, le cristal s'arrêtait ou, après avoir rétrogradé un court instant, reprenait sa marche progressive. J'employais, dans les expériences, de la cire à cacheter, des crayons, de la gutta-percha, des plaquettes de bois, de petits tubes de verre, des morceaux de feuilles de tôle, de feuilles de cuivre, de petites clefs et autres ustensiles indifféremment. Tous les corps se prêtaient à la rotation avec une égale bonne volonté. Avec des personnes très sensitives, il n'était nul besoin de ces polarités que présentent les cristaux : tout corps, pourvu qu'on pût le placer en équilibre au bout d'un doigt, était apte à provoquer le phénomène. Avec les sieurs Lehmann, Von Vivenot et Smrecker, il me suffisait de placer au bout d'un de leurs doigts le premier couteau venu, pour le voir, sans tarder, exécuter une rotation en dedans, vers le corps.

ARCHET A FORER. — J'ai pu observer ces mouvements, très gentiment présentés, sur un archet à forer. Cet instrument se compose

d'un bout de jonc d'Espagne, d'environ deux pieds de longueur, courbé en arc de cercle et maintenu dans cette position par une corde en boyau qui réunit les deux extrémités. On enroule cette corde autour de la tête d'un petit foret en acier et, en jouant comme de l'archet d'un violon, on perce des trous dans le métal.

C'est un instrument d'un usage tout à fait commun dans la main des ouvriers en métaux, mais facile à construire et qui convient tout à fait au cas qui nous occupe. Lorsqu'un sensitif place le bout du doigt au milieu de la corde, en laissant se balancer l'instrument tout entier, celui-ci ne demeure pas immobile, mais exécute une rotation à la pointe du doigt; si c'est l'index ou le médius de la main droite, l'extrémité *a* tourne lentement, se rapprochant du corps, de dehors en dedans, et *b* s'éloigne de dedans en dehors, vers l'intérieur; si l'on emploie la main gauche, c'est *b* qui tourne de dehors en dedans en se rapprochant du corps, et *a* qui s'éloigne.

En faisant asseoir l'observateur et lui faisant appuyer le coude sur le genou du même côté, on lui permet d'assurer l'immobilité de sa main ; la force de rotation s'accroît par l'afflux que fournit le genoux, et la rotation de l'archet se fait mieux et avec plus de vivacité. Le mouvement, en raison de son ampleur, saute ici fort bien aux yeux et fait grand plaisir au spectateur.

Ces phénomènes sont toujours identiques, que l'opérateur vienne s'asseoir au nord, au sud ou à l'ouest ; ils sont donc indépendants de la polarité terrestre.

Je pris le couvercle d'une petite boîte ronde, que je donnai à tenir en équilibre au bout des doigts de la main droite ou de la main gauche, et j'y employai successivement plusieurs personnes, hommes et femmes. Le couvercle se mettait en rotation, avec des sensitifs suffisamment bien doués, en moins d'une demi-minute, tournait autour de son axe, non sans faire toujours, de temps à autre, tantôt une halte d'un instant, tantôt un léger bond en arrière ; souvent encore il se cabrait, oscillant de haut en bas, et inversement, comme on a l'habitude de le voire faire aux tables tournantes ; et, parfois, il en arrivait lentement à osciller si fort, que finalement, franchissant le bout du doigt, il dégringolait.

Enfin je mis au bout des doigts de mes amis sensitifs une latte en bois de quatre pieds de long, puis une toise de six pieds, suffisamment minces et légères. Toutes deux se mirent bientôt à tourner de dehors en dedans et inversement, rapidement ou avec paresse, suivant que les porteurs étaient plus ou moins sensitifs.

En équilibre à la pointe d'une épingle dont la tête était maintenue par la main tout entière, la latte se mit en mouvement plus lentement, et il lui fallut une heure entière pour décrire un cercle complet : sa vitesse était donc celle de l'aiguille des minutes dans une montre. L'interposition d'une pointe d'épingle nécessite, on le voit, plus de temps pour le transfert de la force motrice. Quant à la polarité terrestre, le corps tournant n'en tient aucun compte. Comme avec tous les autres corps en équilibre au bout des doigts, le mouvement *se faisait toujours en dedans pour l'extrémité la plus rapprochée du milieu du corps*, c'est-à-dire que, à droite comme à gauche, l'extrémité la plus proche du milieu du corps tendait toujours à s'en rapprocher. Les mouvements étaient donc de sens opposé suivant la main employée. (A droite, sens inverse des aiguilles d'une montre ; à gauche, sens des aiguilles.)

(*à suivre.*) REICHENBACH.

La Loi d'Amour et d'Harmonie

La grande voix de Dieu se révèle aux hommes par différents langages. Elle se manifeste selon le degré d'avancement de chacun, et sa puissance invincible pousse l'homme vers sa destinée.

L'avenir renferme la réalisation de l'idéal.

Les âmes, en s'élevant par la pensée épurée vers la source du sentiment, renaîtront, se ranimeront et puiseront une vie plus pure dans cet ordre d'idées élevées.

La destinée humaine suit la loi du progrès et marche constamment vers l'idéal, qui est l'écho des mondes supérieurs. Tous les êtres gravitent vers le beau et le bon, dont les affinités produisent la polarité universelle : c'est la loi d'amour qui rattache tous les êtres à l'harmonie générale.

L'homme étant un être intelligent et libre, est guidé par sa raison et sa conscience. Quels que soient ses écarts, la justice suprême et les splendeurs de la vérité l'illuminent et lui reprochent ses égarements.

Ah ! comme le dit un esprit pur, dégagé des superfluités de la terre : « Dieu dans sa toute-puissance et dans son inépuisable bonté illumine nos cœurs d'un rayon d'amour et d'espérance ! Cet être suprême, si clément et si miséricordieux, donne à notre âme cet élan de charité qui nous fait aimer nos semblables et place notre ardeur en *Lui*, en tout ce qui est beau, bon et doux !

« Gloire à *Lui*, gloire à sa divine clarté, gloire enfin à chacun de ses traits d'amour et de bonté !

« Le ciel est pour tous ceux qui ont le désir de bien faire, de se fortifier ici-bas et dans les sphères du progrès. Bienheureux ceux qui seront appelés à jouir des félicités qu'ils auront procurées à leurs semblables en consolant leurs cœurs et en procurant, à leur intelligence brisée et surchargée, ce repos que l'on ne peut donner et faire pénétrer qu'au moyen de sentiments émanant d'une certaine affinité de dons partant d'un cœur brave, conciliant et généreux !

« La loi est pour tous et Dieu a dit : « Un pour tous et tous pour chacun », c'est-à-dire que l'on doit protéger les malheureux et que le grand doit assistance et protection aux êtres bannis qui ne peuvent retrouver leur droit chemin qu'en leur montrant le sentier sûr qui doit les guider dans cette étroite voie, que bien peu connaissent, et qui pourtant mène au seul vrai bonheur ! »

Les âmes détachées des superfluités de la terre laissent au temps le soin de couvrir le sombre passé de ses voiles ; elles attendent, sans impatience, l'avenir porté sur les ailes de la suave Espérance.

La philosophie spirite, si pleine de charmes, si consolante, représente les esprits purs sous la forme d'un oiseau s'élevant sur les ailes de l'idéal, rayonnant et planant dans les sphères translucides, et puis redescendant sur la terre pour y apporter, à ceux qui sont dociles à la voix de la conscience et aux inspirations de leurs protecteurs, le calme, la paix et le bonheur.

Pénétrés de la grandeur de notre mission, nous devons tendre la main aux faibles, secourir les malheureux, relever les courages abattus et faire entrevoir à tous l'aurore du bonheur réel que nous devons préparer par nos bonnes œuvres. Nous devons surtout écarter les nuages qui interceptent ou assombrissent la vérité.

L'homme qui sonde les lois de la destinée humaine ne peut faire fausse route. Il sait que le bonheur ne peut être isolé, et celui que nous avons procuré à autrui peut seul faire le nôtre. Mais il y a des choses qu'il faut savoir oublier : c'est le bien que l'on fait et le mal que l'on reçoit ; car la paix et le bonheur sont l'apanage des âmes

bienfaisantes, qui font le bien sans espoir de retour et qui savent pardonner les faiblesses humaines. Sous l'effluve de ces sentiments élevés et de ces sublimes pensées, elles reçoivent à profusion les fluides éthérés qui les fortifient ; elles goûtent le baume des plus suaves consolations, qui sont les avant-coureurs des félicités des mondes heureux, où le bonheur règne sans mélange et sans interruption.

Le sentiment de l'idéal émane de l'éternelle harmonie ; car, sans idéal divin, la nature humaine s'abaisse et se laisse envahir par les désirs matériels et les passions dépravées. Ce sont les grandes pensées et les nobles sentiments qui font la splendeur des siècles et la gloire des civilisations.

Mais, en face des préjugés de notre siècle, il faut avoir du courage pour arborer le drapeau du réformateur ; il faut avoir de l'énergie pour braver les dogmes païens du cléricalisme, qui sont les bourreaux de la pensée et l'atrophie du libre arbitre. Le dogmatisme clérical, altier, implacable et enveloppé de mystères, laisse l'âme dans la plus cruelle incertitude. Cette situation perplexe engendre le doute, qui a pour conséquence le matérialisme et la désespérance.

La croyance en Dieu et en l'âme immortelle peut seule apporter la paix et le bonheur, car il serait difficile de concevoir une satisfaction plus douce pour l'âme qui envisage sagement sa destinée. Peut-il, en effet, y avoir de plus suaves consolations que celle qui nous montre un nouvel horizon plein de charmes, qui a pour synthèse l'infini ?

L'âme, essence de la vie, mouvement de l'infini, explosion de l'ardeur de la pensée, épanouissement des sentiments généreux et bienfaisants et élément germiné du progrès humain, détermine toutes les sensations de l'être, depuis les caressants effluves de l'amour jusqu'aux émanations des pensées les plus élevées. Elle rayonne en démonstrations incessantes ; elle se meut dans le visible et l'invisible ; elle lie le passé au présent et le présent à l'avenir ; elle alterne l'activité par l'immobilité de la mort corporelle et de la vie ; elle est le foyer de la chaleur intellectuelle, la source des forces morales, le noyau attractif des mondes et le principe absolu de la vie éternelle de l'esprit. L'âme, absorbée dans l'infini, fait, en un mot, resplendir la dilatation des forces spirituelles et équilibre l'universalité des créations et des facultés intellectuelles, morales et sociales.

L'émancipation intellectuelle des masses se prépare par l'élévation morale des aspirations humaines. L'ordre social, base de l'émancipation intellectuelle, doit être l'œuvre de ceux qui comprennent le principe éternel, qui est Dieu l'auteur de toutes choses.

Travaillons, chacun dans la mesure de nos facultés, à la régénération morale et sociale. Le bonheur de chacun en dépend.

DECHAUD.

Publiciste à Alger.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LA

Vision « au Verre d'Eau »

Nous avons publié, dans le journal *le Spiritisme*, quelques articles concernant les manifestations obtenues « au verre d'eau », par Mme Delanne.

L'année dernière, le *Phare de Normandie*, qui paraît à Rouen, a publié des prédictions allégoriques concernant l'alliance franco-russe, obtenues bien avant qu'il ne fût question des doubles démonstrations navales de Cronstadt et de Toulon. Les événements récents qui viennent de se dérouler à Paris en sont, pour nous, une confirmation absolue.

Un certain nombre de nos amis ont été frappés de ces révélations, ils nous en ont manifesté leur joie et nous ont prié de leur donner quelques explications sur ces singuliers phénomènes qu'ils ne s'expliquent pas. Ils nous engagent aussi à faire paraître la suite de *l'Histoire d'une âme à travers les siècles*, dont la première partie a vu le jour, révélée par le même procédé.

A cela, nous dirons à nos frères en croyance qu'ils ne perdront rien pour attendre, notre intention est de les satisfaire, mais le moment est inopportun. Car ces récits sont tout personnels, mais, comme ils contiennent des enseignements généraux, nos amis

verront par ces lectures combien est longue et ardue la marche de l'évolution animique, et combien d'efforts sont nécessaires pour vaincre un vice contracté dans les périodes barbares, ou pour conquérir une vertu !

Un autre motif, qui a son importance, nous engagera à publier cette étude, c'est pour répondre à nos adversaires, qui combattent, sans la connaître, la loi des réincarnations qui, d'après eux, tendrait à détruire les liens sacrés de la famille.

Nous pouvons affirmer, nous spirites, que les âmes sympathiques, attirées par un amour sincère, revivent fréquemment réunies, dans les mêmes milieux familiaux, qu'elles se donnent rendez-vous sur la terre, pour lutter ensemble ou courir les mêmes périls et vaincre de concert, en se soutenant mutuellement, pour acquérir un avenir meilleur ! Du reste, une affection profonde, partagée, est indestructible. Nos guides spirituels nous ont affirmé que nous pouvons, nous-mêmes, avoir été nos propres ancêtres. Tant il est vrai qu'on revient souvent dans les centres qui nous attirent et qui nous plaisent

Donc, nous révéler l'évolution lente et continue des vies successives, c'est affirmer et consolider les attaches de la parenté, au lieu de les détruire. Nous en avons eu très souvent des preuves dans notre longue vie d'observations.

Mais, pour rentrer dans notre sujet et donner satisfaction à nos correspondants, qui nous prient de leur enseigner le mode opératoire pour l'obtention des visions « au verre d'eau », nous leur dirons sommairement :

On prend un verre ordinaire, rempli d'eau claire presque jusqu'au bord, qu'on place sur une table. On met sous le pied du verre une feuille de papier blanc, assez large, afin que rien des objets d'alentour ne se reflète sur le brillant du vase. On magnétise l'eau pendant environ une dizaine de minutes, en s'inspirant de l'idée seule de donner au liquide la propriété de rendre exactement les images que les Esprits pourront créer par leur volonté.

Lorsque la personne aura rivé son regard sur la surface de l'eau, elle ne devra plus s'en détacher en portant sa vue ailleurs. Cette attention soutenue est nécessaire, comme lorsque, en hypnotisme, on fixe avec assiduité un objet brillant ; si l'on agit autrement, le charme est rompu. Il faut un certain temps pour recommencer l'expérience.

Lorsque la manifestation se produit, le sujet est en hémi-somnambulisme, l'âme se dégage à demi de sa gangue matérielle, elle

perçoit alors les tableaux fluidiques sur la surface du liquide. Elle voit tout d'abord des vapeurs, puis des nuages qui se condensent et qui produisent des paysages, des formes de toute nature, quelquefois des ensembles allégoriques, des figures humaines, des êtres connus des assistants; des phrases entières s'inscrivent, c'est un nouveau mode de langage dont se servent les Esprits pour se communiquer à nous. D'autres donnent des preuves d'identité par des signes particuliers, etc. Rien de plus saisissant que ce genre de phénomène, car tout ce que l'on voit est vivant ; les tableaux sont *coloriés* et *animés*. C'est de la cinématographie spirituelle. Et cependant, malgré l'originalité de ces merveilleuses choses, il faut avouer que rien n'est nouveau sous le soleil, comme le dit un vieil adage. Car dès les temps les plus reculés, l'homme a toujours eu l'intuition de son immortalité. La divination naquit, dit un spiritualiste, d'un besoin de connaître l'avenir, en interrogeant le monde de l'au-delà.

Pour satisfaire à ce besoin intime, des miroirs magiques ont été fabriqués de différentes manières, à toutes les époques. Il y en a eu de toutes grandeurs, composés de différents métaux brillants, en étain poli, en argent, en or. Certains se servaient de boules en verre, en cristal, de formes sphériques. D'autres encore étaient composés de plantes narcotiques, aromatiques, macérées dans des vases en jaspe, remplis d'eau ou de diverses compositions.

Le fameux voyant Cagliostro a eu le sien. Swedenborg, l'illustre voyant suédois, de l'espace où il habite, en révéla un à Mme Adèle Maginot, le somnambule distingué de Cahagnet, l'auteur des *Arcanes de la vie future*.

De nos jours, notre ami et collaborateur Edmond Bourdain, de Blois, publia dans le *Progrès Spirite*, en 1895, le récit d'expériences spirites réalisées avec le miroir du baron du Potet, le grand magnétiseur. Les Esprits faisaient apparaître dans un cercle noirci, placé sur un parquet, des réponses aux questions posées par lui.

D'autre part, notre sœur, Mme veuve Bourdin, de Genève, vulgarisa par sa voyance les visions « au verre d'eau ». Mme Delanne s'inspira de sa méthode, si simple, si nette, qui lui réussit à merveille.

On voit donc que ces manifestations sont loin d'être nouvelles, nous le répétons.

Voici, du reste, quelques explications sur la manière dont les choses se passent. Ces réflexions sont tirées des ouvrages d'Allan Kardec et des renseignements fournis par les Esprits dans notre

groupe familial. — On donne, disent-ils, le nom de miroir magique à des objets à reflets brillants, tels que glaces, plaques lumineuses, carafes, dans lesquels quelques personnes, comme nous venons de le dire, voient *des images* qui leur retraçent des événements éloignés, passés, présents, et quelquefois futurs, dans le genre des prédictions, comme celle franco-russe, concernant les événements politiques.

Les esprits forts les taxent de croyances superstitieuses, d'effets d'imagination. Ainsi en est-il d'ailleurs, pour eux, de tous les effets somnambuliques et médianimiques.

La faculté de voir par ce moyen n'est pas appropriée à l'objet dont on se sert, mais bien inhérente à l'individu ; c'est-à-dire « *à la vue spirituelle* ». Il a pour agent le fluide périsprital, comme la vue corporelle a pour agent le fluide lumineux qui apporte le rayonnement sur la rétine. Il provoque une sorte de somnambulisme éveillé dans lequel l'esprit, dégagé de la matière, acquiert de la clairvoyance, c'est-à-dire la *seconde vue*.

Le verre est donc pour le médium un moyen de développer et de fixer sa lucidité ; il lui est véritablement nécessaire, parce que chez lui l'état de voyance, n'étant pas permanent, a besoin d'être provoqué. Les moyens de réveiller cette lucidité varient selon les individus.

— Le spiritisme peut résoudre le problème par la connaissance qu'il donne de la nature de l'âme, de ses facultés, des propriétés de son enveloppe périspritale, de son rayonnement, de sa puissance émancipatrice et de son dégagement de l'enveloppe corporelle. Dans la circonstance, l'image ne se forme pas dans la substance du verre, c'est l'âme elle-même qui, par son rayonnement, perçoit l'objet, ou les formes où elles se trouvent.

La médiumnité voyante, par le verre d'eau magnétisé, s'est révélée de nos jours. L'image se transforme, change d'aspect, puis s'évanouit. Le médium doit attendre et dire ce qu'il voit. Il attire à lui les Esprits qui lui sont sympathiques. On peut donc considérer le phénomène comme une variété, au point de vue de la science spirite ; elle nous fait pénétrer plus avant le mystère de la constitution intime du monde des Esprits, dont elle confirme les lois connues, en même temps qu'elle nous en montre de nouvelles applications.

Cette manifestation offre une particularité remarquable. Jusqu'à présent, on a compris la vue directe des Esprits dans certaines

conditions, de même que la vue à distance d'objets réels ; c'est aujourd'hui une théorie bien établie ; mais, ici, ce ne sont pas les *Esprits eux-mêmes que l'on voit* et qui ne peuvent venir se loger dans un verre d'eau, non plus que des maisons, des paysages, des formes allégoriques, des portraits de personnes, etc. Ce que l'on perçoit, ce sont des *tableaux fluidiques* créés par les invisibles.

Pour l'exercice d'une faculté médianimique quelconque, il faut que l'appareil sensitif soit en état de fonctionner. Or, il ne dépend pas du médium de le faire mouvoir à volonté.

Les incrédules rient des spirites, parce qu'ils se figurent qu'ils croient à des désincarnés confinés dans une table, ou dans une boîte, ou dans le fond d'un verre, et qu'ils les font manœuvrer comme des marionnettes ; ils trouvent cela ridicule, et ils ont raison ; tandis que le spiritisme enseigne tout le contraire.

Les Esprits ne sont pas logés, pas plus dans le verre d'eau qu'ailleurs, voilà qui est positif. Qu'y a-t-il dans la cuvette remplie de liquide ?

Une image, nous le répétons, *pas autre chose ;* image prise sur nature. Voilà pourquoi elle est souvent exacte ; *donc il y a une cause, et nous disons une cause intelligente*.

Nous savons qu'un sujet hypnotisé voit, par suggestion, tous les tableaux que son magnétiseur veut lui montrer. Dans l'expérience spirite, ce magnétiseur est invisible, c'est l'Esprit qui agit sur le médium par sa volonté, et les créations fluidiques sont du même ordre et ont autant de réalité pour le médium que pour l'hypnotique.

Pour terminer, voici quelques considérations sur la photographie de la pensée.

Les Esprits agissent sur les fluides spirituels, comme nous sur la matière. La pensée et la volonté sont aux Esprits ce que la main est à l'homme. Par la pensée, ils impriment à ces fluides telle ou telle direction ; ils les agglomèrent, les combinent et les dispersent, ils en forment un ensemble, ayant une apparence, une forme, une couleur déterminées. Ils en changent les propriétés, comme les chimistes changent celles des gaz, ou de tous autres corps, en les combinant d'après certaines lois, dans le grand atelier ou le laboratoire de la vie spirituelle.

Par un effet analogue, la pensée de l'Esprit crée fluidiquement les objets dont ils ont l'habitude de se servir ; ces objets sont aussi réels pour l'Esprit, qui est lui-même fluidique, qu'ils l'étaient à l'état

matériel pour l'homme vivant, mais, par la même raison qu'ils sont créés par la pensée, leur existence est presque aussi fugitive qu'elle.

La pensée créant des images fluidiques (qui est le langage employé dans le monde des Esprits) se reflète dans l'enveloppe périspritale comme dans une glace, ou encore comme les mirages terrestres, qui se réfléchissent dans les vapeurs de l'air, ils y prennent un corps et s'y photographient en quelque sorte.

La démonstration de la création fluidique par la volonté est une conquête du spiritisme moderne. Elle peut être considérée comme acquise par la science. Les découvertes qu'elle constate dans les phénomènes de l'hypnotisme, de la suggestion, de la transmission de la pensée, le prouvent surabondamment.

ALEXANDRE DELANNE.

Photographie Spirite

ET

RADIOGRAPHIE DES FORMES DE LA PENSÉE

Notre ami, M. Tégrat, poursuit depuis plusieurs années l'intéressant problème de la photographie des fluides qui émanent de tous les êtres vivants. Le spiritisme nous enseigne que l'âme est unie au corps par le périsprit, c'est-à-dire par son enveloppe fluidique, et que la conservation du type individuel, malgré le perpétuel changement des molécules matérielles, est dû à ce double éthéré, dont les énergies sont mises en activité par la force vitale.

L'étude de la physiologie nous a fait connaître les opérations incessantes de décomposition et de recomposition qui ont lieu dans tous les tissus vivants. L'assimilation est un phénomène de reconstitution organique qui vient compenser, à chaque instant, les pertes produites par la destruction matérielle qui accompagne tous les phénomènes vitaux. Il y a donc dans l'homme une incessante production d'actions chimiques, dont les résultats ont pour but de

produire de la chaleur, de l'électricité et de la lumière, car, suivant l'illustre physicien Grove (1), il est impossible qu'une forme quelconque de l'énergie soit produite sans être accompagnée des autres modalités connues, bien que ces dernières soient en quelque sorte masquées par l'éclat de celle qui est la principale.

Ainsi la chaleur est la manifestation la plus visible ; cependant, nous savons, par les travaux de Dubois Raymond, que l'électricité se décèle dans les muscles, les nerfs et les glandes, mais ce n'est que par les recherches de Reichenbach que nous avons constaté l'existence des effluves lumineux. Il existe encore, dans le corps humain, une autre modification de l'énergie à laquelle on a donné le nom de force, ou courant nerveux. C'est cette force particulière qu'on a désignée aussi sous le nom de fluide magnétique animal, de force ecténique, psychique, etc.

L'existence de cette force, agissant hors des limites de l'organisme, a été constatée par le professeur Thurry, de Genève, dans des expériences spirites renouvelées de celles observées par le comte Agénor de Gasparin, par M. Baretty, par Crookes et la Société Dialectique de Londres, et tout dernièrement encore par M. de Rochas. C'est au moyen de cette force que les Esprits peuvent agir sur la matière.

M. Tégrat vient apporter son contingent d'observations, et donner une preuve certaine, irrécusable de l'existence de cette force, c'est son empreinte sur la plaque photographique. Il n'est donc plus possible de nier aujourd'hui que le corps soit le foyer d'où émane une force de radiation capable d'influencer la matière, en dehors des limites de l'organisme. Cette force peut être saisie par les Esprits, pour être employée : soit à produire des actions mécaniques sur la matière, comme dans les manifestations physiques, soit à déterminer des changements dans leur enveloppe périspritale, de manière à se rendre visible. Nous en avons la preuve par la radiographie de l'Esprit de Sophie, que nous reproduisons un peu plus loin.

Mais là ne se bornent pas les manifestations de cet énergie. La pensée de l'opérateur peut se revêtir de cette force et s'extérioriser, de manière à impressionner la plaque photographique. Ainsi, et c'est là un point très important, l'acte de la pensée se traduit par une image, celle-ci se matérialise par une vibration du fluide nerveux. Lorsque la pensée est très active, que la volonté lui communique un mouvement vibratoire plus intense, elle peut rayonner en dehors des

(1) Grove, *Corrélation des forces physiques*, page 38.

limites matérielles du cerveau et influencer une plaque sensible.

C'est, en quelque sorte, une cloche dont le son, au lieu d'être renfermé dans l'encéphale, se fait entendre au dehors.

La photographie de la bouteille est une preuve de l'objectivité de ce phénomène. Cette expérience permet de comprendre aussi les transmissions de pensées s'effectuant d'un magnétiseur à son sujet, car alors les deux cerveaux sont des appareils semblables, entre lesquels une communication fluidique est établie, et le cerveau récepteur vibre à l'unisson du cerveau inducteur, qui est celui de l'opérateur. C'est d'ailleurs ce qui a lieu pour deux pianos exactement semblables placés dans la même salle, si l'on fait résonner une note de l'un, l'autre, spontanément, fait entendre la même note, lorsque la vibration lui parvient.

Les travaux de M. Tégrat ont une importance considérable, et nous les signalons à l'attention de tous les chercheurs, car ils mettent en évidence des formes de l'énergie dont se servent les Esprits dans leurs manifestations avec nous, de même qu'ils permettent d'expliquer, pendant l'incarnation, l'action d'un homme sur un autre homme, sans contact matériel.

Voici le procès-verbal relatif aux deux radiographies que nous reproduisons :

PROCÈS-VERBAL

Le 2 mai 1896, me trouvant chez un de mes amis, photographe amateur, M. Aviron, demeurant 32, rue d'Entraigues, à Tours, et lui ayant parlé des clichés que j'avais influencés en leur présentant la pointe de mes doigts, en pleine obscurité, celui-ci se récria sur une semblable impossibilité, formulant des objections scientifiques pour m'en démontrer l'impossibilité.

Devant mon assurance, il m'engagea à monter dans son cabinet noir. Là, il me mit entre les mains une plaque lumière, afin de lui prouver expérimentalement mes assertions.

Je la pris entre les deux mains, ne la touchant que sur les rebords, par l'extrémité des doigts. Au bout de 5 minutes, il la met dans le bain révélateur. A sa grande stupéfaction, il en est sorti une plaque très marquée par les fluides, d'une manière tout à fait spéciale que j'ai appelée le bouillonnement.

Le 27 mai, M. Aviron me montra, dans le numéro 23 de l'*Illustration*, la graphie d'un doigt, avec quelques flammes fluidiques émanant de l'extrémité, obtenue par le Dr Lebon, qui avait mis sa

main dans le bain révélateur, en touchant légèrement la gélatine de la plaque.

Il m'invita, pour le soir même, à tenter l'expérience. J'y allai, et j'obtins sur la plaque sensible l'empreinte de mes cinq doigts avec une grande auréole.

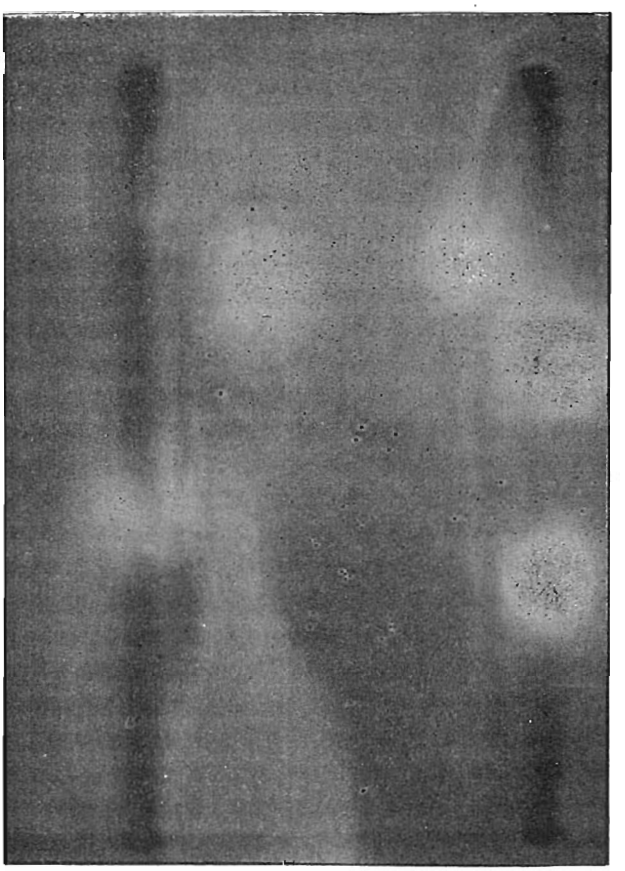


Fig. n° 3.

La figure et la bouteille sont en sens opposé.

Alors M. Aviron me dit que si l'on pouvait représenter un objet, le phénomène deviendrait remarquable. Ici je dois rentrer dans quelques détails.

M. Aviron venait de me verser un verre de vieille eau-de-vie, j'avais conservé la bouteille sous mes yeux pendant une demi-heure, et j'avais manifesté l'intention d'y goûter de nouveau, disant

par plaisanterie, sinon par gourmandise, que cela me donnerait du fluide.

Alors je pris une plaque dans le bain, que je touchai, côté verre et non du côté gélatine. Je pensai d'abord à une table ; ma pensée

Fig. n° 4.

Les taches blanches sont produites par le fluide sortant des doigts, placés côté verre. Les formes sont peu marquées à cause de la difficulté de reproduire cette radiographie par la phototypie (1).

glissa ensuite sur l'image d'une chaise, qui s'évapora encore pour s'attacher définitivement à la bouteille, dont je venais de déguster la contenance.

(1) Nous tenons ces radiographies à la disposition des lecteurs qui voudraient voir les originaux.

L'image de la bouteille fut fixée sur la plaque. (Figure n° 3.)

Alors, comme troisième expérience, je ne fis que toucher l'eau du bout des doigts et j'obtins des lueurs, des zones fluidiques qui impressionnèrent la plaque.

5 juin. — La petite bouteille et Sophie.

M. Aviron m'ayant dit que pour écarter toute objection, due au hasard ou à une coïncidence, il serait intéressant d'obtenir une seconde bouteille par le même procédé, nous convînmes d'essayer.

Il ne manqua pas de me faire boire de sa même vieille eau-de-vie, ni moi de regarder longtemps la bouteille.

Étant monté au cabinet noir, j'essayai du même procédé que précédemment, mettant mes doigts côté verre. Lorsque nous avons vu les doigts marqués, nous avons retiré la plaque, fixée et lavée, et enfin cherché la bouteille que nous avons trouvée.

Mais le lendemain, tirée sur papier, ce qui nous a le plus frappé, a été une figure de femme, avec une coiffe caractéristique. C'était, à n'en pas douter, un Esprit qui avait voulu se faire photographier.

En effet, le 13 juin, étant en séance spirite chez M. Léon Denis, un Esprit venant se manifester par l'incarnation, nommé Sophie, vint nous dire que c'était elle que d'autres Esprits avaient fait poser, pour que sa figure fût obtenue.

J'envoyai alors cette photographie à Mmes R., à Paris, et l'une d'elles, médium voyant, reconnut dans cette radiographie un Esprit qui se manifestait souvent par l'incarnation, avec cette coiffe caractéristique. Ces dames savaient que, pendant sa dernière incarnation, Sophie vendait des légumes dans la ville d'Amiens, où elles-mêmes avaient séjourné.

Ont signé :

TÉGRAT, Léon DENIS, AVIRON, E. FORGET,
M. FORGET, Berthe FORGET.

Nous ne saurions trop insister sur l'importance considérable de ces expériences, qui ouvrent à l'investigation des champs nouveaux et immenses.

La création fluidique par la volonté se décèle avec une évidence certaine. Dès lors, nous pouvons comprendre que cette émanation qui a une existence réelle, objective dans l'espace, puisse se matérialiser lorsqu'on accumule de la matière dans cette forme. Les phénomènes les plus extraordinaires constatés pendant les matérialisations, ont leur point de départ, et leur commencement d'explication

positive, dans ces réalisations fluidiques de la volonté, agissant sur les fluides. En amplifiant l'expérience, en la multipliant par le degré d'élévation d'un Esprit supérieur, nous pouvons comprendre l'action des grands missionnaires de l'humanité et leur rôle dans la genèse des mondes; et, par une induction justifiée, nous arrivons à nous figurer comment le Verbe est véritablement créateur, lorsqu'il émane de la toute-puissance infinie.

Mais en même temps que notre ami constatait d'une manière irrécusable que la psyché humaine est créatrice, nos guides de l'Espace ont voulu lui montrer qu'une autre influence pouvait s'exercer aussi, d'une manière indépendante de sa volonté. Il ne songeait nullement à un Esprit quelconque, et cependant l'image de Sophie est venue se graphier, pour bien marquer qu'il y a différentes causes qui interviennent dans ces phénomènes transcendants. A côté de la pensée s'extériorisant, il y a des intelligences libres qui se servent parfois de la force vitale qui sort du corps des médiums et des magnétiseurs, et qui l'emploient à produire, dans leur périsprit, les modifications nécessaires pour qu'il puisse agir sur la matière physique, qui en gardera l'empreinte.

Ici on ne peut invoquer une création simultanée et inconsciente d'une seconde pensée de notre ami Tégrat, puisqu'il n'avait jamais vu Sophie pendant son passage sur la terre. C'est donc absolument un être particulier, bien vivant dans l'erraticité, qui a tenu à ce que son image soit reproduite.

Nous devons avoir une véritable reconnaissance pour nos amis spirituels qui nous mettent ainsi en garde contre les fausses interprétations, et qui répondent à chacune des objections de nos contradicteurs par des faits précis, qui réduisent leurs hypothèses au néant. On avait tenté de ne voir dans les photographies spirites, lorsqu'elles sont sincères, que la photographie de la pensée du médium, mais nos instructeurs invisibles ont répondu en produisant des photographies d'Esprits que le médium n'avait jamais connus de leur vivant et qui cependant avaient bien vécu sur la terre, puisque leurs parents les reconnaissent ensuite. Le nouveau document de M. Tégrat, qui sur la même plaque obtient les deux genres de manifestations, est une grande leçon qui doit nous mettre en garde contre les conclusions hâtives ou trop absolues.

LA RÉDACTION.

LES MAISONS HANTÉES

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Voulez-vous me permettre de vous citer quelques exemples, pris parmi des milliers, de maisons hantées, et cela à toutes les époques de l'histoire, et dans tous les pays ? Ces récits mettront en relief l'ignorance profonde de M. Giffard, et son outrecuidance de vouloir traiter des sujets qu'il ne connaît pas. Pour les spirites, les faits que nous rappelons ne feront que les confirmer dans la croyance que les manifestations des Esprits ont eu lieu de tout temps.

Un juriste d'Alexandrie, nommé Alexandre, qui vivait au XVIe siècle, rapporte qu'à Rome il existait une maison hantée qui retentissait toute la nuit de bruits terribles et de gémissements. Voulant s'assurer par lui-même si ces faits étaient dus à des vivants ou à des morts, il y coucha avec Marc, son élève.

« J'étais encore éveillé, dit-il, lorsque j'entendis le spectre faire son tapage ordinaire à la porte, et, peu de temps après, cette porte restant fermée et attachée, je le vis, chose incroyable, s'introduire dans la chambre par les fentes et les serrures.

« A peine entré, il se glissa sous mon lit, et Marc, mon élève, ainsi que celui qui couchait avec nous, ayant aperçu toute cette manœuvre, glacés d'épouvante, se mirent à pousser des crix affreux et à appeler au secours. Mais, voyant toujours la porte fermée, je persistais à ne pas croire ce que j'avais vu, lorsque j'aperçus le terrible fantôme tirer de dessous mon lit un bras et une main avec lesquels il éteignit la lumière. Celle-ci éteinte, il se mit à bouleverser, non seulement tous mes livres, mais tout ce qui se trouvait dans la chambre, en proférant des sons qui nous glaçaient les sens. Tout ce bruit ayant réveillé la maison, nous aperçûmes des lumières dans la chambre qui précède la mienne, et, en même temps, nous vîmes le fantôme ouvrir la porte et s'échapper. »

Bodin, dans la *Démonologie des Sorciers,* édition de 1558, page 177, dit : « Il me souvient que, l'an 1557, un malin Esprit foudroya Toulouse, tomba avec le tonnerre dans la maison de Poudat, cordonnier, demeurant près du Salin, qui jetait des pierres de tous côtés de la chambre. On ramassait des pierres en si grand nombre qu'on en

remplit un grand coffre, que la maîtresse fermait à clef, fermant ses portes et ses fenêtres, et néanmoins l'Esprit apportait soudain d'autres pierres, et toutefois sans faire de mal à personne. Tontay, qui était alors quart-président, fut voir ce que c'était. Aussitôt l'Esprit lui fit voler son bonnet d'une pierre et le hâta bien de fuir.

« Il y avait été six jours, quand Jean Morgues, conseiller du Parlement, m'en vint avertir pour aller voir ce mystère, où je fus deux ou trois heures sans rien apercevoir... *Les anciennes histoires sont pleines de tels Esprits jeteurs de pierres,* et même Guillaume de Paris écrit que, l'an 1447, il y en avait un chez un potier en la paroisse Saint-Paul, qui rompait *voirres* et *voirries* et frappait à coups de pierre, sans blesser personne, » etc...

Il paraît que, dès cette époque, les Esprits étaient peu révérencieux pour les gens de justice, puisque Bodin nous montre le quart président se hâtant de prendre la fuite. Nous verrons qu'en dépit des objurgations de M. Giffard aux gendarmes, ce n'est pas là le bon moyen pour faire cesser les manifestations.

Les faits ont un caractère de généralité très grand, ils se reproduisent identiques dans tous les pays. Voici un exemple de ces phénomènes à Java. Il est puisé dans le second voyage de Mme Ida Pfeiffer autour du monde, page 345 :

« Il y avait, dans la résidence de Chéribon, une maisonnette dans laquelle, au dire du peuple, il revenait des Esprits. A la chute du jour, les pierres commençaient à pleuvoir de tous côtés dans la chambre, et partout on crachait du *siri* (1). Les pierres, aussi bien que les crachats, tombaient tout près des personnes qui se trouvaient dans la pièce, mais sans les atteindre ni les blesser. Il paraît que c'était surtout contre un petit enfant que cela était dirigé. On parla tant de cette affaire inexplicable que le gouverneur hollandais chargea un officier supérieur, qui méritait sa confiance, de l'examiner. Celui-ci fit poster, autour de la maison, des hommes sûrs et fidèles, avec défense de laisser entrer ou sortir qui que ce fût, examina tout scrupuleusement, et, prenant sur ses genoux l'enfant désigné, il s'assit dans la pièce fatale.

« Le soir, la pluie de pierre et de *siri* commença comme de coutume : tout tomba à côté de l'officier et de l'enfant, sans atteindre ni l'un ni l'autre. On examina de nouveau chaque coin, chaque trou ; mais on ne découvrit rien, l'officier n'y put rien comprendre. Il

(1) Préparation que les Javanais mâchent continuellement et qui donne à la bouche et à la salive une couleur de sang.

fit ramasser les pierres, les fit marquer et cacher à un endroit éloigné ; ce fut en vain : les mêmes pierres tombèrent dans la pièce, à la même heure. Enfin, pour mettre un terme à cette histoire inconcevable, le gouverneur fit abattre la maison. »

Nous verrons que s'il fallait recourir toujours à ce moyen héroïque, il aurait fallu démolir pas mal de maisons et de châteaux. Un propriétaire qui n'aurait pas trouvé la chose de son goût, c'est Robert de Vigne, dont je vais vous conter l'histoire telle qu'elle résulte des archives du parlement de Bordeaux année 1595.

Donc, en l'an de grâce 1595, devant le sénéchal de Guyenne, un locataire nommé Jean Latapy plaida contre son propriétaire Robert de Vigne. Jean Latapy prétendait que la maison que de Vigne lui avait louée, une vieille maison d'une vieille rue de Bordeaux, était inhabitable et qu'il avait dû la quitter ; après quoi il demandait que la résiliation du bail fût prononcée en justice.

Pour quels motifs ? Latapy les donne très naïvement dans ses conclusions : « Parce qu'il avait trouvé cette maison infestée par les Esprits, qui se présentaient tantôt sous la forme de petits enfants, tantôt sous d'autres formes terribles et épouvantables, lesquels opprimaient et inquiétaient les personnes, remuaient les meubles, excitaient des bruits et tintamarres par tous les coins, avec force et violence, et rejetaient des lits ceux qui s'y reposaient. »

Le propriétaire de Vigne s'opposait très énergiquement à la résiliation du bail. « Vous décriez injustement ma maison, disait-il à Latapy ; vous n'avez probablement que ce que vous méritez, et loin de me faire des reproches, vous devriez au contraire me remercier, car je vous fais gagner le Paradis. »

Voici comment l'avocat du propriétaire établissait cette singulière proposition : « Si les Esprits viennent tourmenter Latapy et l'affliger par la permission de Dieu, il en doit porter la juste peine et dire comme saint Hierosme : *Quidquid patimur nostris peccatis meremur*, et ne s'en point prendre au propriétaire qui est du tout innocent, mais encore avoir gratitude envers celui-ci, qui lui a fourni ainsi matière à se sauver, dans ce monde, des punitions qui attendaient ses démérites dans l'autre. »

L'avocat, pour être conséquent, aurait dû demander que Latapy payât quelque redevance à de Vigne pour le service rendu. Mais le propriétaire généreux se contentait de conclure à ce que le locataire fût déclaré non recevable en son action, par ce motif qu'avant de l'intenter, Latapy aurait dû commencer lui-même par combattre

et chasser les Esprits, par les moyens que « *Dieu et la nature nous ont donnés* ».

« Que n'usait-il, s'écriait l'avocat du propriétaire, que n'usait-il du laurier de la rue plantée, ou du sel pétillant dans les flammes ou charbons ardents, des plumes de la huppe, de la composition de l'herbe dite *acrobus vetulus*, avec la rhubarbe, avec du vin blanc, du saux suspendu au seuil de la maison, du cuir du front de l'hyène, du fiel de chien que l'on dit être d'une merveilleuse vertu pour chasser les démons ? Que n'usait-il de l'herbe Moly, laquelle Mercure ayant baillée à Ulysse, il s'en servit comme antidote contre les charmes de Circé ? »

Il est évident que Latapy avait manqué à tous ses devoirs en ne jetant pas du *sel pétillant* dans les flammes, en ne faisant pas usage du fiel de chien et de quelques plumes de la huppe. Mais comme il eût été obligé de se procurer aussi du *cuir du front de l'hyène*, le sénéchal de Bordeaux trouva que cet objet n'était pas assez commun pour que Latapy ne fût pas excusable d'avoir laissé les hyènes tranquilles, et il ordonna bel et bien la résiliation du bail.

Ce qui est à retenir de ce petit procès, c'est qu'à cette époque ni propriétaire, ni locataire, ni juges, ne mettent en doute, ni l'existence ni le *tintamarre* des Esprits. Il n'en sera pas toujours ainsi, et nous allons voir mettre plus tard en action les recommandations du journaliste spiritophobe.

Voici l'histoire de l'Esprit frappeur de Dibbelsdorf (Basse-Saxe), telle que la rapporte le savant Dr Kerner, bien connu par l'étude qu'il a publiée sur la voyante de Prévorst.

Dans le dernier mois de l'année 1761, le 2 décembre, à 6 heures du soir, une sorte de martèlement, paraissant venir d'en bas, se fit entendre dans une chambre habitée par Antoine Kettelhut. Celui-ci l'attribuant à son domestique qui voulait s'égayer aux dépens de la servante, alors dans la chambre des fileuses, sortit pour jeter un seau d'eau sur la tête du plaisant ; mais il ne trouva personne dehors. Une heure après, le même bruit recommence, et l'on pense qu'un rat peut bien en être la cause.

Le lendemain donc on sonde les murs, le plafond, le parquet, et pas la moindre trace de rats.

Le soir, même bruit ; on juge alors la maison dangereuse à habiter, et les servantes ne veulent plus rester dans la chambre aux veillées. Bientôt après le bruit cesse, mais pour se reproduire à cent pas de là, dans la maison de Louis Kettelhut, frère d'Antoine, et avec une

force inusitée. C'était dans un coin de la chambre que *la chose frappante* se manifestait.

A la fin, cela devint suspect aux paysans, et le bourgmestre en fit part à la justice, qui d'abord ne voulait pas s'occuper d'une affaire qu'elle regardait comme ridicule. (Nous sommes déjà loin de Bordeaux.)

Mais, sur les pressantes instances des habitants, elle se transporta, le 6 janvier 1762, à Dibbelsdorf, pour examiner le fait avec attention. Les murs et les plafonds, démolis, n'amenèrent aucun résultat, et la famille Kettelhut jura qu'elle était tout à fait étrangère à la chose.

Jusqu'alors, on ne s'était pas encore entretenu avec le frappeur. Un individu de Naggam, s'armant de courage, demande : « Esprit frappeur, es-tu encore là ? » Et un coup se fit entendre. — Peux-tu me dire comment je m'appelle ? Parmi plusieurs noms qu'on lui désigna, l'Esprit frappa à celui de l'interrogateur. — Combien y a-t-il de boutons à mon vêtement ? 36 coups furent frappés. On compte les boutons, il y en a juste 36.

A partir de ce moment, l'histoire de l'Esprit frappeur se répandit dans les environs, et tous les soirs des centaines de Brunswickois se rendaient à Dibbelsdorf, ainsi que des Anglais et une foule de curieux étrangers ; la foule devint telle que la milice locale ne pouvait la contenir ; les paysans durent renforcer la garde de nuit, et l'on fut obligé de ne laisser pénétrer les visiteurs que les uns après les autres.

Ce concours de monde parut exciter l'Esprit à des manifestations plus extraordinaires, et il s'éleva à des marques de communications qui prouvaient son intelligence assez développée. Jamais il ne fut embarrassé dans ses réponses : désirait-on savoir le nombre et la couleur des chevaux qui stationnaient devant la maison, il l'indiquait très exactement ; ouvrait-on un livre de chant, en posant à tout hasard le doigt sur une page, et en demandant le numéro du chant, inconnu même de l'interrogateur, aussitôt une série de coups indiquait le numéro désigné. L'Esprit ne faisait pas attendre la réponse, car elle suivait immédiatement la question. Il annonçait aussi combien il y avait de personnes dans la chambre, combien il y en avait dehors, désignait la couleur des cheveux, des vêtements, la position et la profession des individus.

Parmi les curieux se trouvait un jour un homme de Hettin, tout à fait inconnu à Dibbelsdorf, et habitant depuis peu Brunswick. Il

demanda à l'Esprit le lieu de sa naissance, et, afin de l'induire en erreur, il cita un grand nombre de villes ; quand il arriva à Hettin, un coup se fit entendre. Un bourgeois rusé, croyant mettre l'Esprit en défaut, lui demanda combien il avait de pfennings dans sa poche ; il lui fut répondu 681, nombre exact. Il dit à un pâtissier combien il avait fait de biscuits le matin, à un marchand, combien il avait vendu d'aunes de rubans la veille ; à un autre la somme d'argent qu'il avait reçue l'avant-veille par la poste. Il était d'humeur assez gaie, battait la mesure quand on le désirait, et quelquefois si fort que le bruit en était assourdissant. Le soir, au moment du repas, après le bénédicité, il frappa à *Amen*. Cette marque de dévotion n'empêcha pas qu'un sacristain, revêtu d'un grand costume d'exorciseur, n'essayât de déloger l'Esprit de son coin : la conjuration échoua.

L'Esprit ne redoutait rien, et il se montra aussi sincère dans ses réponses au duc régnant Charles et à son frère Ferdinand, qu'à toute autre personne de moindre condition. L'histoire prend alors une tournure plus sérieuse. Le duc charge un médecin et des docteurs en droit de l'examen du fait. Les savants (toujours malins) expliquèrent *les frappements* par la présence d'une source souterraine. Ils firent creuser à 8 pieds de profondeur, et naturellement trouvèrent de l'eau, attendu que Dibbelsdorf est situé dans un fond ; l'eau jaillissante inonda la chambre, mais l'Esprit continua à frapper dans son coin habituel.

Les hommes de science crurent alors être dupes d'une mystification, et ils firent au domestique l'honneur de le prendre pour l'Esprit si bien instruit. Son intention, disaient-ils, est d'ensorceler la servante. Tous les habitants du village furent invités à rester chez eux à un jour fixé ; le domestique fut gardé à vue, car, d'après l'opinion des savants, il devait être le coupable ; mais l'Esprit répondit de nouveau à toutes les questions. Le domestique reconnu innocent fut rendu à la liberté. Mais la justice voulait un auteur du méfait ; elle accusa les époux Kettelhut du bruit dont ils se plaignaient, bien que ce fussent des personnes très bienveillantes, honnêtes et irréprochables en toutes choses, et que les premiers ils se fussent adressés à l'autorité, dès l'origine des manifestations. On força, par des promesses et des menaces, une jeune personne à témoigner contre ses maîtres. En conséquence, ceux-ci furent mis en prison, malgré les rétractations ultérieures de la jeune fille et l'aveu formel que ses premières déclarations étaient fausses et lui avaient été arrachées par les juges. L'Esprit continuant à frapper,

les époux Kettelhut n'en furent pas moins tenus en prison pendant trois mois, au bout desquels on les renvoya sans indemnité, bien que les membres de la commission eussent résumé ainsi leur rapport :

« Tous les moyens possibles pour découvrir la cause du bruit ont été infructueux ; l'avenir peut-être nous éclairera à ce sujet. »

Première constatation officielle d'impuissance de la part des enquêteurs. Ce ne sera pas la dernière, comme nous allons le voir.

H. MILON.

(A suivre.)

IDÉES SAUGRENUES
D'UNE VIEILLE TÊTE

(Suite)

— Allons donc ! s'écria l'oncle, ils s'en moquent, les journaux ! Les réputations se font à tant la ligne, sans compter le reste. C'est comme les robes de la bonne faiseuse. Pour avoir un nom, pour être goûté, il faut suivre le courant, plaire à quelques-uns qui guident la multitude ; nous sommes aux génuflexions, le mysticisme teinté de jésuitisme est tout à fait de bon ton.

— Monsieur, je lis Bourget en cachette ; *le Disciple* est admirable ; tous les savants, dans les moments pénibles, récitent leur *pater !*

— Ces savants-là sont en complet état de ramollissement, fit l'oncle en s'agitant ; jamais je n'en vis revenir aux litanies de leur enfance ! Le monde, en ce moment, joue la comédie de la foi ; le cléricalisme nous submerge en étouffant la morale et la philosophie.

— Que dites-vous ? s'écria Mme Baillardise qui avançait à pas de loup. La philosophie est nulle, sèche et froide ; la science a fait faillite, nos hommes de lettres le proclament. Les cœurs se réchauffent seulement au culte du Seigneur tout-puissant, l'âme s'y enflamme. Vous ne sauriez comprendre ces sentiments, car vous

êtes un mécréant, un froid ergoteur, un dangereux adversaire du culte.

— Vraiment, madame, toutes les vertus, tout le bien, découlent de la pratique? Quel abominable mensonge!... J'ai vu chez vous, hier, de grands tripoteurs financiers, soutiens de cette religion des humbles et des pauvres; Christ chassait les vendeurs du Temple. J'ai encore vu chez vous la jeunesse militante se posant en protecteur des plus aimables pécheresses; je sais que Christ relevait Madeleine, mais pour la remettre en droit chemin. Jamais je n'assistai à une réunion de gens plus orgueilleux, vains et futiles. C'étaient de bons catholiques. A quoi leur sert la religion, je vous le demande?

— A combattre la République, le socialisme, s'écria Mme Baillardise hors d'elle-même; elle sert à endiguer les gueux et les mécontents, à les tenir en laisse pour permettre à la société de vivre en paix; elle est le refuge des femmes, elle occupe nos loisirs, nous permet de faire notre salut. Votre cœur est trop froid pour entendre la voix de la Providence, pour comprendre les délicates jouissances des mystiques, pour vous anéantir en la divinité. Monsieur Brutus, vous mériteriez quelques mois de recueillement forcé.

— Pourquoi pas le bûcher?

— Nous n'avons plus le droit de dénoncer les hérétiques « au pouvoir séculier », dit sèchement ma future belle-mère en s'éventant rageusement. »

Je sortis avec le père de Javotte pour n'avoir pas à prendre parti en cette discussion délicate. Nous croisâmes un homme affairé.

« Monsieur, lui cria Baillardise, vous dépassez la maison. »

L'homme se retourna, s'arrêta; nous allâmes vers lui. Je reconnus le crève-de-faim de l'autre fois qui avait mis si fort en colère mon futur beau-père; mais il était transformé : sa peau terreuse passait au rose, et ses yeux, petits et brillants, promenèrent audacieusement leur regard aigu sur la face rubiconde de Baillardise.

« Monsieur, comment êtes-vous si rare? Nous devions traiter une affaire, vous plairait-il d'entrer; j'ai réfléchi, je ferai des concessions, dit Baillardise.

— Cela dépend de ce que vous entendez par ces mots, répondit cet homme.

— Le prix sera doublé, je vous promets cent exemplaires.

— Vous laisserez intactes les conclusions de l'ouvrage?

— C'est impossible, dit Baillardise, ces conclusions sont immorales. En ce moment nul travail de ce genre ne fera son chemin, nous revenons, Dieu merci! aux idées saines, aux pensées apaisantes inculquées par la religion; nous voulons prouver au peuple l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité de s'incliner devant le chef de l'Église; le peuple a besoin d'un culte, il doit suivre l'armée du Seigneur. Vous avez de fort bons arguments en faveur du spiritualisme, et, pour le bien de la cause, j'endosserai la paternité de cette œuvre; mon nom, ma situation me permettent de la répandre. Je n'épargnerai ni argent, ni démarches, et je veux grandement jeter la bonne semence. Je me sacrifie toujours au bien général; quant à moi-même, j'en fais abnégation. Qu'importent les tracas de l'affaire si je préconise le bien en écrasant le mal!

— Vraiment, monsieur, dit l'homme en pâlissant, j'admire votre générosité; j'ai failli, je l'avoue, vous mettre entre les mains le fruit de mes pensées, le labeur de ma vie, la moelle de mon intelligence, cette chose sacrée; l'idée géniale, la méditation de mes nuits, le cri de ma conscience; tout ce dont j'avais jusqu'alors vécu ne devait pas périr, et pour une croûte de pain je vous donnais mon œuvre, plus que ma vie. Comme une mère qui sauve à tout prix son enfant, je vous abandonnais un à un mes droits d'auteur. Mais ce n'était pas suffisant: vous vouliez travestir ma pensée, avilir mon œuvre.

— C'est le contraire, protesta Baillardise.

— Vous vouliez effacer la thèse qui conseille aux hommes de se dégager de la superstition et de l'idolâtrie, vous ne pouviez admettre le progrès moral sans pratiques du culte.

— Il est impossible, interrompit Baillardise, de laisser circuler de pareilles théories. La société vit sur la foi des mystères et des miracles, n'y touchons pas, ou tout sombre. Le peuple se plaint à tort : autrefois il broutait l'herbe et l'on tirait dessus à la chasse pour se faire la main; aujourd'hui il mange du pain blanc et se faufile jusqu'aux plus hautes dignités. Si cela dure, il nous fera la loi. Monsieur, je triple la somme.

— Ma conscience n'est pas à vendre. Je serais mort de faim plutôt que de passer cet indigne marché.

— Considérez votre travail improductif.

— N'ayez pas cette crainte, mon manuscrit est chez l'éditeur.

— Qui paiera, monsieur ? quel est le sot, l'idiot qui ose accepter de pareilles choses ?

— Au revoir, je suis pressé. »

Baillardise retint l'homme, augmenta l'offre, fut doux, tendre, persuasif, éloquent, mais l'adversaire, les yeux ardents, ne bronchait pas. Il abattait d'un mot mon futur beau-père, qui, furieux, menaça :

« On ne joue pas ainsi avec les honnêtes gens : les journaux déjà ont annoncé ce livre, j'ai prié à dîner les critiques littéraires pour causer à loisir de cette œuvre de mérite, ils sont de mon avis. La bonne société veut rester sur place ; ne pas avancer, à aucun prix n'abandonner ses positions, et parquer le vulgaire dans les Églises, les couvents, les universités, les écoles libres qui tiennent chacun à sa place.

— Au revoir ! » cria l'homme en s'éloignant lestement.

Baillardise s'épongeait le front où perlait la sueur.

« Mon ami, dit-il en soupirant, jugez de la bêtise humaine : j'offrais dix mille francs à ce crève-de-faim ; il les refuse et va lancer l'ouvrage qui ne fera pas ses frais. La presse n'en dira mot : pas d'argent, pas d'article : les gens ne lisent que sur les conseils des critiques, et les critiques n'ont que faire d'inconnus aux idées subversives. Quelle époque ! Que ne sommes-nous en monarchie ! Une pose à l'ombre trancherait le différend. Je possède des fragments de l'ouvrage, et un homme entre quatre murs est moins intransigeant. Peut-on faire de la bonne morale en dehors de l'Église. L'ouvrage devait paraître lors du mariage de ma fille, cela faisait grand bruit, et j'enlevais un siège à la Chambre. A présent que faire ? Que dire ? Le prix était arrêté pour une première édition, tout devait réussir, et je suis volé, dépouillé. C'est un abus de confiance. Ne voyez-vous aucun moyen d'attaquer ce crève-de-faim, ce miséreux, ce gueux, ce socialiste, cet anarchiste ? Il est peut être anarchiste, j'en parlerai au chef de la sûreté. »

Nous y fûmes aussitôt, mais l'homme aux yeux noirs n'avait aucune attache avec les criminels : il soutenait sa vieille mère, mangeait quand il pouvait. Néanmoins, depuis peu, il payait son loyer ; bien vêtu, bien nourri, il semblait hors du souci de l'existence quotidienne, et là-dessus on ferait une enquête.

V

Mon mariage devait se faire dans quinze jours ; l'oncle Brutus ne retournerait chez lui qu'après la cérémonie nuptiale. Il dînait fréquemment chez Mme Baillardise, qui, ce soir-là, nerveuse, agitée,

se taisait. Mais aussitôt que les domestiques nous laissèrent aux prises avec le champagne et le dessert, elle s'écria :

« Monsieur Brutus, rassurez-moi ; vous faites partie, dit-on, d'une secte abominable, vous vous occupez de sorcellerie, d'occultisme, de magnétisme, de spiritisme, vous évoquez les trépassés, vous les obligez à revenir dans les pieds d'une table, ce qui est un sacrilège, vous insultez Dieu pour vous rendre le démon favorable, vous jetez des sorts, et autres choses monstrueuses ! Il y a à Paris des magiciens qui prétendent détrôner le Christ et qui feront perdre la raison aux pauvres d'esprit. On devrait faire des lois pour détruire ces affreuses pratiques et ramener les gens à la foi pure et sainte ; on devrait aussi brûler en grande pompe les livres qui enseignent ces niaises et coupables pratiques. Une dame, dernièrement, prétendait devant moi que sa mère lui parlait en levant les pieds d'un petit guéridon : je l'arrangeai de la bonne façon. Les morts ne doivent jamais être troublés, l'Église le défend formellement ; les âmes des justes ne peuvent condescendre à entrer en relations avec les vivants ; les démons seuls accourent à toutes les réquisitions pour nous perdre. Ils flattent les passions humaines et nous poussent au péché pour nous précipiter dans les flammes !...

— Ouf ! s'écria l'oncle en éclatant de rire, quelle longue tirade pour parler d'une chose que vous ignorez. Avec quel orgueil et quelle audace vous tranchez une question de cette importance ! Avez-vous étudié, pratiqué la magie, l'occultisme, le magnétisme, le spiritisme ? Vous parlez des morts, mais comment sont les vôtres ? Vous les classez en élus ou en damnés ; entre ces deux extrêmes un certain nombre de pauvres âmes rôtissent, gémissent, se contournent, se démènent et se désespèrent dans d'intolérables souffrances, dont les messes, litanies et oraisons peuvent seules les tirer. Votre maître des hautes œuvres doit avoir une comptabilité compliquée : chaque âme a sa page de délits avec les peines en regard. Pour avoir mangé de la viande certain vendredi, rôtissage perpétuel ; pour être mort sans baptême, damnation éternelle ; pour avoir douté du Dieu des catholiques, condamnation capitale ; pour avoir cherché la vérité en dehors de l'Église catholique, apostolique et romaine, même peine ; pour d'innocents méfaits, — tels que de ne point assister à une cérémonie fastidieuse, renouvelée sans cesse depuis des siècles, — l'homme devient la proie de Satan.

— Vous l'êtes assurément, cria Javotte ; est-il permis de parler ainsi !

— Dieu donna à Satan, vous le dites, la direction de ses galères, de ses monstrueux et abominables gouffres de souffrances. Dieu, qui peut le bien autant que le mal, n'a ni bonté, ni justice, ni miséricorde, en laissant subsister Satan, source de tous les maux, et en le faisant l'exécuteur de ses hautes œuvres. Ce Dieu, le vôtre, Javotte, est heureusement le simple reflet d'une imagination malsaine, d'une ignorance profonde. Je ne puis voir l'homme rendre un culte à une pareille divinité sans entrevoir la méchanceté, l'inconséquence, la superstitieuse sottise contenues dans l'être humain. Si j'étais forcé de servir une de ces deux abstractions, Dieu ou Satan, je préférerais le second, qui est l'effet, à la cause efficiente qui a toute responsabilité.

— Cela n'est pas répondre à mes accusations, dit Mme Baillardise, je veux les croire mal fondées, oui ou non êtes-vous en relation avec le diable ?

— Rassurez-vous, madame, dit gravement l'oncle, nous ne faisons comparaître à volonté ni Dieu ni le diable. Comment pourrions-nous agir sur des êtres abstraits, leur communiquer nos vains désirs ? Nous laissons Dieu dans la pénombre où ne fouille aucun œil humain, nous ne voyons rien au delà d'un horizon restreint, nous cherchons ce que nous sommes en espérant trouver, dans l'étude de ce problème, la guérison, ou seulement l'atténuation, des maux dont souffre l'humanité.

— Monsieur Brutus, cria Mme Baillardise, c'est l'abomination de la désolation d'entendre ainsi parler des choses sacrées. Que ferions-nous si nous cessions d'encenser, de louer, de bénir la divinité pour nous avoir créés si supérieurs au commun des mortels !... Nous sommes élus entre tous, puisque nous sommes imprégnés de la grâce, tandis que les impies — comme vous — croupissent dans l'ignorance, dans l'immonde athéisme. Vous blasphémez à chaque mot, vous niez des vérités qui crèvent les yeux, que tous les peuples admettent, que tous les petits enfants apprennent dès leur plus jeune âge. Satan, je vous l'affirme, fait remuer les tables, il donne une puissance malsaine aux magnétiseurs et autres sectaires de la magie. Du reste, cela fait hausser les épaules : une âme dans une table ! »

L'oncle s'emportait, son visage s'empourprait, il levait les bras en de grands gestes et se trémoussait sur sa chaise en s'écriant :

« Il est plus ridicule, madame, de faire descendre Dieu à cent mille endroits du monde, à la même seconde, pour le poser sur

autant de langues tendues et le faire digérer, traverser les intestins en se mêlant aux aliments. Voilà bien une autre superstition humiliante pour le sujet de votre adoration.

— Monsieur, ne touchez pas au dogme, riposta Mme Baillardise : un voile sacré le couvre, le rend incompréhensible. Notre mérite est de croire sans comprendre. Revenons à la table ; vous outragez les morts, vous souillez les souvenirs sacrés, la vénération dont nous les entourons.

— Madame, les spirites ne sont point des bêtes ainsi que vous le prétendez, cria l'oncle ; ils croient entrer en communication avec les morts au moyen d'un fluide d'essence encore inconnue ; ce fluide communique à une table, ou tout autre objet, une vie momentanée. C'est un instrument, non un vêtement ; aucun Esprit n'entre dans le pied d'une table ; il le dirige comme votre main dirige la plume sous l'impulsion du mécanisme cérébral mis en mouvement par l'idée que vous voulez transmettre. Cela est-il si ridicule ?... Vous croyez à l'âme, vous la considérez comme le moteur du corps ; les spirites croient de même à un principe vital, immatériel, et prétendent avoir des preuves absolues de l'immortalité ; ils expliquent les phénomènes dont vous riez par une théorie rationnelle ; ils ne croient pas aux mystères, aux miracles, mais à des lois inconnues, encore peu étudiées, et qu'ils cherchent à comprendre. Est-ce si sot de vouloir s'instruire, de chercher d'où nous venons, où nous allons, pourquoi nous aimons, nous souffrons ? de se demander la cause de l'inégalité physique, morale et intellectuelle qui fait de la société une grande truanderie où chacun parle une langue différente ? pourquoi on a en soi des élans sublimes et des instincts de brute ? pourquoi on lutte en faveur du bien et parfois l'on agit en canaille, en étant ballotté sans cesse entre le vice et la vertu ? Est-il défendu de chercher comment s'édifièrent les religions qui croulèrent après des millénaires ? de s'étonner de voir des prêtres exploiter la crédulité publique ? Votre Dieu nous empêche-t-il de pâtir, de souffrir, de gémir, d'aimer, de prier, d'espérer ? Il reste indifférent à tout !... Les hommes, encore aujourd'hui, tremblent devant la mort, craignent d'y penser ; ils amassent des biens dont la vieillesse les empêche de profiter et rognent sur le pain des uns pour prodiguer des gâteaux aux autres. Chacun se croit plus malin que son voisin et refuse de raisonner par paresse d'esprit. Chaque homme a le droit de chercher le pourquoi de la vie, de fouiller le cœur humain et d'y chercher le mot de l'énigme.

— Vous parlez de psychologie, tout le monde en fait, les auteurs modernes nous en servent à souhait ; mais ils concluent : ils disent qu'il faut à l'homme une religion, un culte où il puisse abaisser sa superbe, rénover son esprit, se laver de la tare originelle et s'abîmer dans la contemplation de la divinité.

— On ne peut contempler qu'une chose appréciable aux sens, cria l'oncle ; les spirites, occultistes, suggestionnistes, provoquent des phénomènes qu'ils analysent ; ils jugent ce que vous prétendez nier *à priori*.

— Mon docteur, un grand homme, m'a dit que les phénomènes décrits par Gibier et tant d'autres sont les effets d'un état maladif ; ces effets émanent des centres nerveux et sont le fruit d'hallucinations causées par l'hystérie et la neurasthénie.

— De grands mots, d'énormes étiquettes sur un bocal vide, quelques syllabes latines ou grecques décident de tout. Les indifférents et les ignorants ricanent à ces mots : hystériques, neurasthéniques. Pourquoi pas hydrophobes ?

— Le doyen de ma paroisse ne nie pas ces choses, reprit Mme Baillardise, mais il les attribue à l'Esprit des ténèbres. Je vous le répète, gardez-vous-en ; voyez dans le passé : l'on trouva toujours ce mauvais principe, ces méchants sortis des enfers pour nous perdre.

— Madame, riposta l'oncle avec vivacité, de jadis, de l'Inde, de l'Égypte, de la Perse, de la Grèce, de Rome, de la Gaule aussi, nous reviennent ces légendes de l'esprit des morts se manifestant aux vivants. Des codes de morale parfois sublimes furent ainsi donnés aux hommes. Pourquoi nier l'évidence tandis que vous admettez tant d'erreurs ?

— De grâce, cria Baillardise, laissons ce débat, le cours de la Bourse est autrement intéressant. N'auriez-vous pas, monsieur Brutus, des capitaux disponibles ? En quelques jours je vous les doublerai.

— Et comment opérerez-vous ce miracle ?

— Rien de plus simple : les actions du chemin de fer qui traverse le Sahara sont à la hausse. Quelques financiers, dont je suis, en détiennent une grande partie ; elles monteront encore durant au moins quinze jours, et nous réaliserons ainsi d'énormes bénéfices.

PAUL GRENDEL.

(*A suivre.*)

DE L'AME DES BÊTES

En cherchant le rôle de l'âme dans le transfert des facultés intellectuelles aux organes qui les rendent appréciables et compréhensibles, on tombe dans un dédale où les philosophies les plus élevées s'égarent au milieu de phrases et de mots rarement en rapport avec l'entendement humain.

La pensée est de deux ordres : 1° Celle qui est intuitive, qui nous vient vive, rapide, sans jugement, sans raisonnement, travail pur de l'âme imposé aux organes cérébraux, ou afflux d'idées venues de l'occulte, du Monde spirituel. — Nous parlons ici selon la foi spirite;

2° Celle qui vient d'idées acquises, d'un effort de mémoire et d'impressions matérielles.

La vue produit le plus grand nombre de pensées, l'impression visuelle répond plus profondément que toute autre aux centres nerveux et suscite un travail compliqué des attributs de l'intelligence et de la sensibilité, elle développe la comparaison, le jugement, éveille la mémoire, apprend à analyser, à grouper les impressions et à les classer, c'est un effet semi-mécanique qui se produit chez le sauvage et chez l'homme civilisé.

Le son remue aussi une quantité incalculable de lobes cérébraux; le toucher qui développe la sensibilité nerveuse est dans le même cas; et l'homme, par l'unité de tous ses sens et le fonctionnement de l'intelligence, progresse sans cesse, tandis que l'animal, quoiqu'il vive en continuelle intimité avec d'autres animaux, ne prendra pas leurs habitudes en modifiant les siennes.

L'animal subit l'immuable loi de l'instinct déposé en lui : le chien, l'oiseau, le pachyderme ne sortiront jamais des bornes de certains actes qui semblent être l'effet d'un raisonnement personnel, touchant parfois à une volonté initiale; mais ces effets sont des plus restreints si nous les observons sans parti pris.

L'éducation des animaux n'améliore pas l'espèce comme intelligence. L'animal sauvage mis en servitude dès le jeune âge — nous en avons eu de nombreux exemples — est plus facile à apprivoiser que l'animal né à la suite de plusieurs générations, hors des conditions utiles à son entier développement.

Les jeunes fauves, pris au milieu des jungles, s'apprivoisent aussi bien que ceux qui naissent en cage.

Les oiseaux, pris dans le nid, s'attachent aux hommes et portent toutes leurs facultés instinctives vers ceux qui les soignent. N'ayant plus à dépenser ces facultés pour subvenir aux besoins de leur subsistance, ils les développent d'autre façon, mais ils ne dépassent jamais des limites bien marquées.

Les chiens, chats, oiseaux de différentes variétés, donneront des preuves d'une intelligence remarquable, mais néanmoins des plus rudimentaires.

Le moindre jugement permettrait aux animaux de détruire la race humaine.

La bête possède la ruse, la patience, l'acuité extrême de certains sens, mais elle n'augmentera pas ses moyens de défense et d'attaque par l'emploi d'une arme quelconque.

Jamais un animal n'a profité des exemples donnés par les animaux d'une autre espèce pour augmenter son acquis d'intelligence.

La bête a plus d'instinct que d'intelligence, et nous n'oserions donner le nom d'âme au principe qui l'anime.

L'âme suppose la responsabilité, la connaissance du bien et du mal et la continuité, la progression du moi responsable.

La bête ne peut être responsable de l'instinct qui la pousse à trouver sa subsistance dans le carnage ; le lion, le tigre, la panthère sont organisés pour déchirer la chair palpitante, ils ne sauraient vivre autrement et ne peuvent se laisser attendrir par la douleur, les plaintes, les convulsions de leurs victimes.

Il existe des tribus sauvages extrêmement féroces et d'autres toutes de douceur. Certains sauvages, talonnés par la faim, détruisent et mangent des vieillards, comme les hommes civilisés se sont mangés entre eux, lors de célèbres naufrages. L'instinct de conservation étouffe la conscience, mais ce sont des faits isolés, et si les cannibales dépaysés étaient soumis, durant plusieurs générations, au mélange des races et des milieux, leurs goûts se transformeraient, tandis que l'instinct des bêtes reste le même.

La race humaine se modifie facilement, les siècles ne peuvent changer la nature des animaux, quelle que soit leur race ; le cheval est herbivore, le tigre est carnivore, le vautour ne saurait se nourrir de graines et la colombe de chair.

Chaque race, chaque espèce animale reste dans un rang assigné

et les croisements donnent souvent des êtres incapables de reproduire ou amènent la dégénérescence de la race, tandis que chez l'homme les croisements stimulent le progrès physique et intellectuel.

Malgré toutes les études scientifiques et les recherches des éleveurs, jamais une variété d'animaux n'a produit une espèce supérieure, mais plutôt l'espèce qu'on cherche à modifier s'étiole, fournit des monstres et s'éteint. Quelques somnambules affirmant le périsprit animal ne peuvent donner une preuve scientifique suffisante de l'âme des bêtes.

L'animal ne donnera aucune marque d'identité absolue, et si les Esprits ont le pouvoir de créer à volonté des meubles, des maisons, des vêtements, ils peuvent créer des images d'animaux : une mâchoire trouvée à la Naulette, près Dinan, une autre à Schipka, en Moravie, ne suffisent pas pour établir un système complet. Si dans cent mille ans se retrouvait l'ossature d'une des monstruosités humaines dont les Barnums américains sont si friands, cela devrait-il faire supposer et affirmer que tous les hommes de notre époque étaient ainsi conformés ?

Les crânes de *Cromagnon,* d'*Engis*, d'*Arezzo,* de *Borreby*, de *Néanderthal*, etc., tout antiques qu'ils soient de quelques centaines de mille ans, ne sont pas les types des premiers humains, car on rencontre sur des ossements de *Dinothériums* et d'*Haliterium* de l'époque *pliocène* des traces de *silex taillés ;* on ne peut donc assigner de date à cent mille ans près à l'apparition de l'homme sur la planète terre. Cet abîme chronologique est aussi profond que l'abîme psychologique qui sépare l'homme pensant de l'animal intelligent.

L'essence vitale, sorte de flamme se rallumant lors de la conception et donnant l'étincelle qui fait vivre et procréer, est admissible, mais peut-on croire que des êtres tels que les mollusques, les zoophytes et les insectes aient une âme ? Les harengs, pour prendre un animal très connu, procréent et se multiplient avec une telle abondance, qu'ils donnent en une seule année plus d'individus qu'il n'y a eu d'hommes sur terre depuis des milliers d'années. Où sont les âmes de ces poissons, comment arriveront-elles à la finalité de leur évolution, puisque la terre aura une fin ? C'est un problème insoluble. Les âmes de ces poissons font-elles depuis leur création un perpétuel trajet de la mort à la vie ? Où, comment, pour quelles causes arrivent-elles à la connaissance du bien et du mal qui est la réelle sanction de l'immortalité ? Quelle est l'élu des harengs qui arrive à l'état humain ?

Les cellules s'amalgament, se reproduisent avec une extraordinaire puissance, et l'infiniment petit est aussi loin de nous, si nous en voulons pénétrer l'essence, que les étoiles fixes.

On ne peut dire non plus, d'après la géologie, l'âge de certains fossiles à des milliers de siècles près, et des savants, qui ne supportent pas les déductions de la logique lorsqu'il s'agit de phénomènes spirites, se basent sur des faits isolés pour établir les lois primordiales de la création.

Anatomiquement et physiologiquement, l'homme et le singe se ressemblent, ils mangent, boivent, dorment, croissent, déclinent, meurent, mais l'un raisonne, juge, compare, s'améliore et progresse, tandis que l'autre procède et procèdera toujours par instinct et reste stationnaire depuis le premier couple simiesque.

On ne peut concevoir la race *aryenne*, la race *nègre*, la *lapone*, la *hottentote*, dérivant d'un tronc commun, unique. Nous voilà donc aux prises également avec l'unité et la diversité des races humaines, questions insolubles comme la nature de la divinité elle-même.

La science, qu'invoquent spiritualistes et matérialistes, est absolument muette sur ces points; elle n'a pu combler les *failles* qui existent dans le passage des *primates* à l'homme, elle n'admet l'unité de souche qu'à titre provisoire et hypothétique.

Les principaux systèmes établis par les grands savants ont malheureusement, comme point final, un grandiose athéisme ou un panthéisme qui nous jette dans un tourbillon de doute et de souffrance.

Le transformisme, éteignant le souvenir, met le principe vital au même degré que la cellule matérielle.

L'âme existe par le souvenir, la raison, le jugement, par l'analyse et la synthèse, mais si nous retournons au grand *tout* qui nous rejette dans le creuset universel, où sont les châtiments, les récompenses, la justice et la nécessité de progresser ?

Les sectes religieuses les plus éclairées ont sombré en touchant à ces dangereuses questions, qui donnèrent naissance au boudhisme matérialiste.

Il y a tant à apprendre en spiritisme qu'il faut éviter de nous égarer dans un inconnu si profond et si obscur.

PAUL GRENDEL.

Traduction et reproduction autorisées pour les journaux qui ont un traité avec la Société des gens de lettres.

SUR L'ORIGINE DE L'AME

Nous croyons utile de répondre à notre ami Paul Grendel, pour développer les arguments qui nous portent à croire au passage de l'âme à travers tous les règnes, avant d'arriver à l'humanité.

D'ailleurs, nous nous garderions bien de donner notre opinion comme une certitude, il y a encore trop à étudier sur ce sujet pour qu'on puisse affirmer sans crainte; mais il y a, en tous cas, de très fortes présomptions pour que nous ayons lentement gravi l'échelle des êtres avant d'arriver au point où nous en sommes.

L'inestimable service que la science nous a rendu, c'est d'élargir nos conceptions sur l'univers. Nous croyons toujours que tout ce qui existe est dû à la volonté de l'être tout-puissant nommé Dieu, mais nous comprenons mieux son action sur la nature. Le miracle a cessé d'être le moyen employé par la divinité pour organiser le cosmos. Nous savons aujourd'hui que les créations ne surgissent jamais brusquement du néant, à l'état parfait. La géologie nous a montré la succession lente des siècles agissant sans relâche pour diversifier les conditions de la vie et amener, progressivement, la variété dans les espèces végétales et animales. L'ancienne croyance à des cataclysmes bouleversant périodiquement la terre en engloutissant tous les êtres vivants, a été reconnue fausse.

La science admet maintenant que les forces naturelles ont continué sans relâche leur action séculaire, et que le temps est suffisant pour rendre compte des changements si nombreux que l'on peut remarquer au cours des âges.

Depuis que la vie est apparue sur le globe, elle n'a cessé jamais de déployer l'inépuisable fécondité de ses créations. Des milliards d'êtres se sont succédé sur notre globe en revêtant des formes toujours plus variées et de mieux en mieux appropriées à leur milieu, pour aboutir à l'humanité, qui est sans contredit ce qu'elle a produit de plus parfait. Nous est-il possible d'établir aujourd'hui une filiation entre les formes à jamais disparues et celles qui subsistent de nos jours ?

La loi de continuité, qui est la caractéristique grandiose des manifestations divines, nous permet de croire que l'on peut remonter, sans rencontrer d'hiatus, des animaux actuels au protoplasma des mers primitives. Toute une école de naturaliste philosophes a réuni un nombre immense de faits en faveur de cette théorie, qui est généralement adoptée aujourd'hui. Nous pourrions donc admettre l'évolution pour expliquer l'apparition de l'homme comme le suprême épanouissement de la puissance créatrice, mais, dans notre recherche, cela n'est pas nécessaire, il nous suffit de constater que, de nos jours, il existe une gradation parfaite entre tous les êtres vivants, pour montrer que toutes les manifestations vitales,

depuis les plus rudimentaires jusqu'aux plus raffinées, sont des parties d'un même tout, une chaîne dont tous les êtres forment les anneaux, une série graduée dont tous les termes se suivent en se compliquant davantage, car ils ont tous le même organe fondamental : la cellule, qui est la molécule vivante dont tous les végétaux et les animaux sont construits.

Que les espèces soient fixes depuis l'origine des temps, ce qui est bien improbable, ou qu'elles proviennent les unes des autres, ceci importe peu à notre hypothèse : il nous suffit de constater que les organismes les plus simples sont ceux qui ont paru les premiers ; les plus antiques couches terrestres ne renferment que des ébauches imparfaites de ce qui sera plus tard l'animal.

Puis, à mesure que le panorama se déroule, tout se transforme graduellement. Une évolution parallèle conduit le monde végétal et le monde animal vers des destinées plus hautes, vers un perfectionnement qui s'accuse par des organes et des fonctions plus relevées, pour arriver jusqu'à nous.

La question qui se pose est la suivante : Y a-t-il eu, à un moment déterminé, un acte spécial de la puissance divine pour créer l'homme ? Est-il différent à un tel point des animaux, qu'il faille imaginer une intervention de la divinité pour expliquer son apparition ? C'est ce que nous allons examiner.

Écartons de prime abord une idée fausse, qui consiste à croire, lorsqu'on recherche l'origine de l'âme dans le règne animal, que l'on veut assimiler l'âme humaine à celle des animaux ; cela serait absurde, car il est bien certain que l'âme d'un chien, d'un cheval ou d'un singe n'est pas comparable, comme développement, à celle du sauvage le plus abruti. Mais ce qu'il faut savoir, c'est si la différence est absolue, si le principe pensant d'un singe est d'une autre essence que le nôtre, si c'est une créature qui ne pourra jamais être élevée à notre niveau ?

Au point de vue philosophique, il nous semblerait profondément injuste de supposer que la bonté divine a créé des êtres sensibles à la douleur, qui n'auraient d'autre destinée que l'anéantissement. Jadis on supposait, avec Descartes, que l'animal était un pur automate, qu'il n'avait aucune sensibilité ; mais il a fallu en rabattre lorsque, par une étude attentive, on est arrivé à discerner chez lui des facultés rudimentaires en tout semblables aux nôtres.

L'attention, le jugement, le raisonnement, l'association des idées, la mémoire, l'imagination, le langage ne font pas défaut aux animaux. Lorsqu'on lit les recueils consacrés à cette étude, on ne peut s'empêcher de croire à la similitude du principe pensant, chez l'homme et la bête (1).

S'il est vrai que tout effet intelligent a une cause intelligente et, si l'on remarque chez les animaux des actes qui témoignent de la sensibilité, de l'intelligence et de la volonté, il faut en conclure que la cause qui les fait agir est semblable, sauf le degré, à celle qui nous dirige nous-mêmes.

Cette conclusion est celle même qu'a formulée l'illustre et religieux Agassiz lorsque, vaincu par l'évidence, il écrivait, lui, platonicien égaré dans le XIXe siècle, cet aveu, précieux hommage rendu à la vérité : « Les

(1) Voir Agassiz, *l'Espèce;* Darwin, *Descendance;* Ménault, *l'Intelligence des animaux*.

passions des animaux sont aussi fortes et aussi nombreuses que celles de l'âme humaine ; il m'est impossible d'apercevoir une différence de nature entre les unes et les autres, bien qu'elles puissent différer beaucoup dans le degré et dans l'expression. »

C'est aussi l'avis de Milne-Edwards, qui écrit dans ses leçons sur la physiologie et l'anatomie comparées : « La science ne montre pas entre les opérations de l'entendement chez l'homme et chez certaines bêtes, de différences assez radicales pour me permettre d'affirmer que l'âme de ces dernières est d'une nature différente de celle de l'âme humaine. »

C'est que l'on ne peut faire de l'homme un être à part dans la création (1). Corporellement, rien ne le distingue particulièrement des autres animaux. Son corps est formé de tissus qui ne diffèrent en rien de ceux de l'animal, ses organes sont les mêmes, à tel point qu'on pourrait imaginer un homme vivant avec un cœur de mouton, sans que le mécanisme physiologique en soit troublé (2).

La formation de l'embryon est identique chez tous les vertébrés ; ovule fécondé par un filament spermatique. Jusqu'au deuxième mois, il est absolument impossible de distinguer l'embryon humain de celui de tout autre mammifère. Ce n'est qu'au neuvième mois que l'homme diffère radicalement du singe, par la conformation de la face.

Les instincts existent aussi bien dans l'homme que chez l'animal ; ils on pour objet la nourriture, la génération et la conservation. Si dans nos sociétés civilisées, l'éducation parvient à masquer en partie ces instincts, ils ne se font encore que trop souvent sentir dans leur brutalité. Mais où il faut les étudier, c'est surtout dans les races inférieures où ils se développent pour ainsi dire librement. Alors on assiste à des spectacles hideux bien propres à rabaisser notre orgueil.

Ce sont des Hottentots qui relèguent dans une hutte solitaire les hommes ou les femmes hors d'âge et incapables de se suffire, jusqu'à ce qu'ils meurent de faim ou qu'ils soient dévorés par les bêtes féroces.

Alors que les animaux les plus cruels aiment leurs petits, à Java, dans l'Indoustan, en Guinée, lorsqu'il vient deux jumeaux, l'un est toujours sacrifié. A Taïti, s'il faut en croire les missionnaires, pas une seule femme n'était exempte du crime d'infanticide, dont nous voyons, hélas ! encore trop d'exemples, même dans les nations civilisées. Certains indigènes de l'Afrique australe ne savent pas allumer du feu, tels sont les Dokos (3), qui errent, nus, dans les forêts, incapables de se construire une hutte, et cherchent généralement un abri sous les arbres.

Pour nourriture, ils n'ont que des graines ou des racines qu'ils arrachent en fouillant la terre de leurs doigts.

Les indigènes de la Terre de feu, certaines populations nègres du Soudan, diverses tribus de Boschimans, les sauvages de l'Australie occidentale, les indigènes de Bornéo, du rio Belmonte, les Papous, les Weddhas

(1) Lubbock, *Origines de la Civilisation;* Leuret, *Anatomie du système nerveux;* Romanes, *l'Intelligence des animaux.*

(2) Richet, *l'Homme et l'Intelligence.*

(3) Kraft, *Reinsen in ost Afrika*

de Ceylan et bien d'autres peuplades, offrent les traits de la plus sauvage barbarie.

Le Dr Avé-Lallemand compare les Botocudos du Brésil à des singes apprivoisés : « J'ai acquis la douloureuse conviction, dit-il à ce propos, qu'il existe des singes bimanes ! »

Darwin, lors de son voyage à bord du *Beagle*, fut presque épouvanté à la vue des Fuégiens. « A voir de tels êtres, écrit-il, on a de la peine à croire qu'ils sont nos semblables et habitent la même planète. »

Malgré les efforts et le dévouement des missionnaires, tous leurs efforts sont restés infructueux, non pas pour convertir certains sauvages, mais simplement pour leur enseigner les premiers rudiments d'une éducation (1).

Tels sont les Carébeccas des frontières du grand Chaco (Amérique) ; certains nègres du Nil supérieur, quelques négritos de la presqu'île de Malacca, quelques populations indigènes de l'Australie, etc. Plusieurs des missionnaires ont déclaré qu'il leur semblait plus facile d'inculquer une certaine éducation ou culture à des animaux domestiques, que de venir à bout de l'indomptable sauvagerie de ces êtres misérables « dont la stupidité est parfois telle que, s'ils doivent faire quelque effort pour comprendre, ils tombent de sommeil, et, si on insiste trop, ils deviennent même malades. » « A mes yeux, dit le savant naturaliste et voyageur Houseau, il est aussi difficile de faire d'un sauvage un homme civilisé, que de faire un homme d'un singe. »

Mais, sans aller si loin, ne voyons-nous pas, dans nos pays, des idiots complets qui sont au-dessous de l'animal, puisqu'ils sont réduits à l'automatisme ; il faut qu'on leur porte les aliments jusqu'à l'arrière-gorge pour provoquer la déglutition ; d'autres avalent indistinctement tout ce qu'ils trouvent : des pierres, des chiffons, de la terre, des matières fécales, etc.; ils sont au-dessous du chien, de l'éléphant ou du singe, et, cependant, ce sont des hommes.

Les idiots du second degré commencent à se rapprocher des animaux sans les atteindre encore. Quant aux imbéciles, ils sont absolument incapables de notions d'ordre général.

On voit donc que la différence entre le singe et l'homme est moins considérable qu'on ne se le figure généralement, nous dirons donc encore avec Agassiz :

« Quand les animaux se battent ; quand ils s'associent pour un but commun ; quand ils s'avertissent l'un l'autre du danger ; quand ils viennent au secours l'un de l'autre ; quand ils montrent de la tristesse ou de la joie, ils manifestent des mouvements de même nature que ceux qu'on met au nombre des attributs moraux de l'homme. La graduation des facultés morales dans les animaux supérieurs et dans l'homme est tellement imperceptible que, pour dénier aux animaux un certain sens de responsabilité et de conscience, il faut exagérer, outre mesure, la différence qu'il y a entre eux et l'homme. »

Encore une fois, remarquons que le singe le plus élevé n'est pas à la hauteur de l'homme, mais est-il impossible que le principe intelligent qui

(1) Moffat, *Vingt-trois ans de séjour en Afrique.*

l'anime, puisse venir habiter un de ces organismes humains tout à fait inférieurs, tels que ceux que nous venons de voir ? Nous croyons qu'on peut admettre cette hypothèse, car la loi de la réincarnation ne s'oppose pas à ce passage.

Le principe intelligent d'un singe, venant s'incarner dans un sauvage, ne sera pas dépaysé. Le mécanisme organique est le même. Le périsprit n'aura pas à changer les lois vitales qu'il contient en lui, l'évolution totale qui va de la naissance à la mort est la même et s'opère par des procédés identiques. Toutes les fonctions s'exercent semblablement. Il saura se servir de ses mains et il acquerra ce qui lui manquait antérieurement, c'est-à-dire une conscience de lui-même qui fait défaut à l'animal. C'est après bien des incarnations successives qu'il aura conquis ces rudiments de civilisation que nous voyons chez les plus arriérés de nos semblables.

C'est qu'il a fallu des périodes de siècles énormes pour nous amener au point où nous en sommes.

Sur notre territoire si cultivé, si peuplé, s'étendaient d'immenses forêts dans lesquelles habitaient des races animales qui ont complètement disparu. Nos arrière-grands-pères ont connu un éléphant couvert de longs poils frisés (*Elephas primigenius*), aux oreilles velues et à l'épaisse toison. Le grand ours des cavernes, le terrible lion quaternaire, lui ont livré de rudes batailles dont la mythologie de tous les peuples a conservé le souvenir.

Les plus faibles évaluations font remonter à *cent mille années* les restes fossiles trouvés à Chelles. Nous concevons donc que l'évolution a été très lente.

Si l'on veut bien songer que la nature procède toujours par transitions graduées, en passant du simple au composé, que l'homme résume tous les règnes dans sa constitution physique ; que l'intelligence qui anime une forme peut antérieurement en avoir habité de moins perfectionnées, il nous semble qu'on peut, sans témérité trop grande, imaginer une évolution continue du principe intelligent, acquérant lentement, pendant des siècles sans nombre, toutes les propriétés fonctionnelles qui dirigent la matière, développant corrélativement ses facultés, qui n'ont commencé à prendre toute leur ampleur que dans nos races déjà vieilles.

Si l'on croit que le principe intelligent peut d'abord être à l'état latent, obscurci par les brumes de la matière primordiale dans laquelle il est incarné, il n'est pas impossible qu'il subisse les premières manipulations dans le règne végétal, où perce, avec la sensitive, les premières lueurs de la sensibilité. Alors a lieu le passage dans la série animale. D'abord à l'état diffus dans les multitudes innombrables des organismes microscopiques et rudimentaires, il ira en se concrétant au fur et à mesure qu'il montera dans la série organique. La concentration psychique détermine celle des formes. Les instincts apparaissent peu différenciés chez les zoophytes, mais les mollusques marquent déjà un progrès, qui ira en s'accentuant chez les articulés, les annelés, les arachnides, pour arriver à un haut degré chez les insectes.

Avec les vertébrés, une organisation supérieure permet des manifestations plus hautes encore, et l'on s'achemine lentement, mais certainement, vers cette unité supérieure qui sera l'intelligence humaine. On

pourrait même montrer comment le périsprit est arrivé à fixer en lui tous ces acquis d'une manière indélébile (1), afin que l'âme, parvenue à se connaître, puisse librement se développer sans être asservie trop brutalement par les nécessités vitales.

Qui n'admirera cette évolution prodigieuse vers la lumière ? Qui ne sent la grandeur de cette marche ascendante vers des destinées toujours plus hautes, vers plus de liberté, de bonheur, de justice et d'amour ? Oui, nous croyons sincèrement qu'il est noble de conquérir, par l'effort, notre bonheur futur, en nous élevant progressivement dans la série des êtres. Lorsque nous aurons quitté cette terre pour monter vers d'autres destinées, c'est que nous aurons acquis la somme de vertus et de connaissances que nous devons nous assimiler ici-bas ; alors rien ne pourra nous retenir et, papillons dégagés de la chrysalide, après nos innombrables métamorphoses, nous nous élancerons dans les champs de l'étendue, que nous aurons conquis par notre invincible labeur. Rien ne saura nous faire déchoir, et nous aurons l'éternité sans limite, pour développer toujours davantage l'amour et la science qui sont infinis.

GABRIEL DELANNE.

OUVRAGES NOUVEAUX

QUESTIONNAIRE THÉOSOPHIQUE ÉLÉMENTAIRE

Par D.-A. COURMES. Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, Prix : 1 franc.

Toutes les personnes désireuses d'avoir des notions précises sur la théosophie pourront consulter avec fruit ce livre très clairement écrit. Le style en est simple et pur. Toutes les théories théosophiques sur Dieu, l'univers, l'âme, sa composition, son passé et son avenir sont résumées sommairement dans ce qu'elles ont d'essentiel. Nous aimons à constater que le mouvement de rapprochement des théosophes avec les spirites tend à s'accentuer. Jadis il était enseigné que les âmes désincarnées ne pouvaient presque jamais se communiquer aux vivants ; aujourd'hui nous remarquons que la possibilité des rapports avec les humains est admise dans un certain nombre de cas. C'est là une évolution dont nous sommes heureux, car avec a réincarnation et la loi de Karma, c'est-à-dire la responsabilité des actes, es deux doctrines ont un grand nombre de points communs, et nous nous

(1) Voir l'*Évolution animique*, qui paraîtra fin janvier.

acheminons vers cette union si désirable de toutes les fractions de la grande armée spiritualiste.

PENSÉES SUR LA RELIGION DE L'AVENIR

Par UN SPIRITE CONVAINCU. Imprimerie Delbergé, Villeneuve-sur-Lot. Prix : 0 fr. 50

Cette brochure renferme, sous un petit volume, beaucoup de vérités importantes. L'auteur est, comme il s'intitule lui-même, un spirite convaincu. Il prêche l'amour de Dieu et du prochain, en s'inspirant de la pure morale du Christ. C'est qu'en effet il faut, une fois que l'immortalité de l'âme est bien démontrée, savoir en déduire toutes les conséquences. La loi de justice et d'amour qui a pour sanction les vies successives, c'est-à-dire la faculté de racheter nos fautes par des expiations ultérieures, est bien mise en lumière. Elle s'oppose au dogme des peines éternelles et fait ressortir l'absurdité de cette dernière conception. Nous ne pouvons que souhaiter de voir ce petit ouvrage dans toutes les mains, afin que tous comprennent et apprécient bien la grandeur et la bonté de Dieu.

LE ROMAN D'UNE FILLE DU PEUPLE

Par Paul GRENDEL. Guyot, éditeur, Paris. Prix : 0 fr. 20.

Nous regrettons souvent que l'espace qui nous est si mesuré ne nous permette pas toujours de donner, autant que nous le voudrions, de notre intéressant feuilleton : *Les Idées saugrenues d'une vieille tête.*

Nos lecteurs ont déjà pu apprécier l'art d'écrire de notre collaborateur et ses remarques fines et spirituelles sur les ridicules des gens dits : bien pensants. On verra par la suite la morale qui se dégage de ce livre si bien pensé. Dans le *Roman d'une fille du peuple*, nous retrouvons ces qualités : simplicité, pureté de la langue, mises au service d'une brillante imagination. Cette histoire attachante montre les ressources que notre doctrine offre pour résister aux épreuves inhérentes à la vie terrestre. Ce sont des œuvres comme celles-là qui feront pénétrer dans le peuple nos idées, au moyen de fictions aussi intéressantes que tendrement émues. Nous souhaitons à notre ami tout le succès qu'il mérite pour son long dévouement à notre doctrine.

MAGNÉTISME, HYPNOTISME, SOMNAMBULISME

Par Marius DECRESPE. Guyot, éditeur, Paris. Prix 0 fr. 20.

Voici encore un bon livre, clairement écrit et méthodiquement exposé. Il faut savoir beaucoup de gré à ces écrivains dévoués qui, sans préoccupation de lucre, consacrent leur temps à l'instruction de leurs frères, au moyen de livres à bon marché. Nos lecteurs connaissent déjà le talent sympathique de M. Decrespe, sa facilité à exposer clairement les plus difficiles théories scientifiques. Aussi ils ne seront pas étonnés de retrouver ces qualités dans ce nouveau livre.

Ce qui fait l'attrait de ce travail, c'est l'originalité des conceptions théoriques de l'auteur. Sans doute, nous ne partageons pas toutes les idées contenues dans ce livre substantiel, mais on peut y puiser des pensées nouvelles, des renseignements précis. Nous engageons fortement nos amis à prendre connaissance de ce travail qui est conçu avec un robuste bon sens, et qui propage les résultats acquis sur la force ecténique ou psychique, ce qui prédispose le public à l'acceptation des manifestations spirites.

F. D'OYRIÈRES.

Revue de la Presse

Chacun sait, aujourd'hui, que l'illustre académicien Victorien Sardou a fait recevoir à la Renaissance une pièce dont le titre sera : *Spiritisme*. Bien loin de cacher son drapeau, le célèbre auteur affirme catégoriquement sa croyance à notre doctrine, et, au grand ébahissement de beaucoup de reporters, il revendique hautement le titre de spirite, qui est pour lui le synonyme d'esprit dégagé des préjugés.

Quelqu'un qui a aussi le courage de ses idées, c'est M. Maxwell, substitut du procureur général, à Bordeaux. Ce magistrat distingué a prononcé, en audience solennelle de rentrée, un discours éminemment intéressant sur Jean d'Espagnet, magistrat hermétiste, ancien président du Parlement de Bordeaux. C'est avec le plus vif intérêt que nous avons lu les idées de ce précurseur du spiritisme actuel. L'unité de la matière, le passage de l'âme dans la série des formes inférieures sont des vérités entrevues par ce savant. Nous reviendrons sur cet intéressant discours, en lui empruntant quelques passages significatifs.

Mme Lucie Grange nous prie de rectifier deux points de l'article bibliographique sur son livre : *Salem-Hermès*. L'Esprit Salem-Hermès n'a pas annoncé qu'il reviendrait bientôt parmi nous, c'est de l'espace qu'il dirigera le nouveau mouvement spiritualiste. 2° Ce n'est pas la victoire *de* la mort qu'il faut lire, mais *sur* la mort. Dont acte. Le numéro de décembre de la LUMIÈRE est très intéressant. A lire : une discussion très bien menée sur *le don de prophétisme et le prophétisme*, par Marc. La Revue Universelle est aussi fort bien faite.

Le LOTUS BLEU contient Lui-les-Dieux, de Jacques Brieux ; Sur les rêves, par Leadbeater ; Sous l'arbre Bodhi, par Luxâme ; conférence très instructive et très bien écrite sur le végétarisme, par Mme Annie Besant ; les Formes de la Pensée, par le Dr Pascal ; Échos du monde théosophique, D.-A. Courmes, et la suite d'études sur l'évolution cosmique.

La REVUE SPIRITE de janvier est fort chargée. Tout d'abord, un article très profond et très étudié du Dr Max, sur Dieu, à propos du second livre de M. Van der Naillen : *Dans le Sanctuaire*. A lire : un article sur les

croyances spirites de Victor Hugo ; ses entretiens avec ses enfants à Jersey sur cette doctrine ; un récit intéressant de notre collaborateur de Kronhelm, sur les malades enterrés vivants ; une traduction du *Light*, Histoire de ma médiumnité, par M. d'Espérance.

Dans le PHARE DE NORMANDIE : un article sur les bienfaits du spiritisme, par le regretté Courtépée ; la reproduction d'un manifeste de la ligue contre l'athéisme.

Le PROGRÈS SPIRITE inaugure une nouvelle couverture, sur laquelle nous retrouvons la bonne figure d'Allan Kardec, en compagnie de saint Augustin et de saint Louis, le tout accompagné d'édifiantes citations. M. de Faget, dans son article, soutient la nécessité de développer le côté moral du spiritisme. Nous sommes pleinement de son avis, mais il faut avant tout appuyer notre doctrine sur les faits, sans quoi on risque fort de prêcher dans le désert, notre philosophie et sa morale n'ayant de sanction que par l'expérience. Sans quoi elle se confond avec toutes les morales enseignées depuis 6,000 ans par Confut-zé, Bouddha, Zoroastre et Jésus.

La PAIX UNIVERSELLE : Un remarquable article sur le Congrès spiritualiste en 1900 et sur le Congrès de l'humanité, auquel nous avons adhéré avec plaisir. Un bon article de M. Allan Dubet : la Magie devant les magistrats ; et de notre ami Amo : le Psychisme expérimental. Nous sommes heureux de signaler la liste de secours immédiats publiée par nos frères Lyonnais. On reconnaît là leur cœur et leur dévouement.

Le MESSAGER. Toujours bien rédigé ; très instructif article sur les mondes ; harmonie physique et morale de l'univers ; bien intéressant aussi l'article : le Spiritisme et les Savants.

L'INITIATION de décembre contient un excellent article de Papus sur les grands messagers divins. Nous croyons aussi à la providence de l'être suprême, qui suscite de temps à autre des Esprits supérieurs, pour venir enseigner la vérité aux hommes et guider l'humanité vers ses véritables destinées. Une curieuse étude sur le Babysme et un compte rendu assez détaillé du Congrès psychologique de Munich.

La CURIOSITÉ est, cette fois, particulièrement intéressante. A lire : un très bel article de J. de Iodko, sur l'électrographie et l'électrothérapie. Signalons aussi un travail curieux de M. Paul Gillard sur les Biomètres et Magnétomètres. Cet article, rapproché de celui de Reichenbach, sur l'od, que nous publions plus haut, fait bien comprendre le genre d'action qui s'exerce.

L'HYPERCHIMIE. Très savante revue dont nous approuvons le but et les tendances. La recherche de la matière unique ne pourra que donner un nouvel essor à nos théories, en démontrant la véritable composition du périsprit. Nous sommes donc très sympathiques à ces chercheurs, auxquels nous souhaitons bonne réussite.

Le prochain numéro contiendra une Revue de la Presse étrangère.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours Imp. G. Debenay-Lafond

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix..... 3 50

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TEMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition *(sous presse)*. Prix..... 2 fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux Médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de GABRIEL DELANNE

Prix..... » 30

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards*.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue de l'Odéon, 8, à Paris. 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon. . . . . .

Le Journal du Magnétisme (Durville) 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaine magnétique, Auffinger, rue du Four-Saint-Germain, Paris. 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 francs par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. Papus, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay. Docteur Dariex. Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai ; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, nº 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3.50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incometrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 15 fr.

El Peregrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur Cyriac, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis, jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinnati (Ohio), 7512 Race St, par G. Strowell.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83,15, Publishing House Chicago, Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth. 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, W. C.

Light, hebdomadaire, 2, Duke. Street, London, (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Ormea, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81-2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Verité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfuegos (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Vessillo Spiritista, Dr E. Volpi, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chandernagor.

La Ilustratione Espirita par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre, 0.75 pts.

El Sol, à Lima, (Pérou) ; directeur, Carlos Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur Max Bahn, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœmringen, mens., Skien (Norvège).

Proceedings of the Society for psychical Researchs, revue trimestrielle chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Borderland, importante revue de 96 pages, trimestrielle, dirigée par M. Stead, 125, Fleet-Street E. C. London. 2 fr. 50 le numéro à Paris.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 75a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. Hasdeu. Str. Berzoi, 59, à Bucarest (Roumanie).

Tours. Pap. et Imp. G. Debenay-Lafond

Revue Scientifique & Morale DU SPIRITISME

Sommaire

Caractère positif de la philosophie spirite, 453	Gabriel Delanne.
L'Humanité-Une, 464. .	Ano.
Les Maisons hantées, 466	Henri Mifon.
De l'Utilité de propager le Spiritisme par des Conférences, 473 .	Vibet.
Action mécanique de l'Od 475	Reichenbach
Jésus et Mahomet, 483 .	Dastugue.
Une Apparition de Pierre le Grand, 486 . . .	J. de Kronheim.
Electrographie, 491 . .	F. d'Oyrières.
Vision, Audition, Sensation, 495	D'Ervieux.
Spiritisme expérimental, 507 .	
Spiritisme, 516.	G. Delanne.
Revue de la presse, 517.	

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Manuel, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

L'Évolution Animique

SOMMAIRE

CHAPITRE I. — La vie

Etude sur la vie. — Destruction organique. — Création organique. — Propriétés générales des êtres vivants. — Conditions générales au maintien de la vie. — L'humidité. — L'air. — La chaleur. — Conditions chimiques du milieu. — La force vitale. — Pourquoi on meurt. — L'utilité physiologique du périsprit. — L'idée directrice. — Le fonctionnement organique. — Le rôle psychologique du périsprit. — L'identité. — Le système nerveux et la force nerveuse ou psychique. — Résumé.

CHAPITRE II. — L'âme animale

Les sauvages. — Identité du corps humain et de celui des animaux. — Etude des facultés intellectuelles et morales des animaux. — La curiosité. — L'amour-propre. — L'imitation intelligente. — L'abstraction. — Le langage. — L'idiotie. — Amour conjugal. — Amour maternel. — Amour du prochain. — Le sentiment esthétique. — La gradation des êtres. — La lutte pour la vie. - Résumé.

CHAPITRE III. — Comment le périsprit a pu acquérir des propriétés fonctionnelles

L'évolution animique. — Théorie cellulaire. — Dans les organismes, même rudimentaires, il faut la présence du principe périsprital. — Différenciation des cellules originairement semblables lors de cette formation. — Mouvements qui se fixent dans l'enveloppe. — Naissance et développement des instincts. — L'action réflexe, son rôle, inconscience et conscience. — Progression parallèle du système nerveux et de l'intelligence. — Résumé.

CHAPITRE IV. — La mémoire et les personnalités multiples

L'ancienne et la nouvelle psychologie. — Sensation et perception. — Conditions de la perception. — L'inconscient psychique. — Etude sur la mémoire. — La mémoire organique ou inconscient physiologique. — La mémoire psychique. — La mémoire proprement dite. — Les aspects multiples de la personnalité. — Les altérations de la mémoire par la maladie. — Double personnalité. — Histoire de Félida. — Histoire de Mlle R. L. — Le somnambulisme provoqué. — Les degrés différents du somnambulisme. — L'oubli des existences antérieures. — Résumé.

CHAPITRE V. — Le rôle de l'âme au point de vue de l'incarnation, de l'hérédité et de la folie

La force vitale. — La naissance. — L'hérédité. — Pangenèse. — L'hérédité physiologique. — L'hérédité psychologique. — L'obsession et la folie. — Résumé.

CHAPITRE VI. — L'univers

L'univers. — L'évolution cosmique. — L'évolution terrestre. — Conclusion.

Cet ouvrage est en vente chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris, et aux Bureaux de la Revue, qui l'envoie franco *à tous ses abonnés et lecteurs.*

CARACTÈRE POSITIF
DE LA
DOCTRINE SPIRITE

ÉTUDE SUR LES FLUIDES

La démonstration de l'existence des fluides est si importante pour la compréhension des phénomènes du monde spirituel, que nous n'hésitons pas à y revenir. L'expérience spirite nous a démontré que l'âme est revêtue d'une enveloppe matérielle, mais invisible et intangible à l'état normal, et qu'elle se meut dans un milieu physique qui ne pèse pas ; il est donc urgent que nous présentions toutes les raisons qui tendent à établir ce fait capital de l'existence d'un monde impondérable, aussi réel que celui dans lequel nous vivons.

Jadis, on croyait que la lumière, l'électricité, la chaleur, le magnétisme, etc., étaient des fluides tout à fait distincts les uns des autres, ayant une nature propre, spéciale, qui les différenciait complètement. Cette conception a été démontrée fausse par les recherches contemporaines.

Dans les premiers âges de la science, non seulement les forces semblaient séparées, mais leur nombre était multiplié presque à l'infini. Chaque phénomène spécial était considéré comme la manifestation d'une force particulière. Mais peu à peu on reconnut que des effets différents peuvent tenir à une cause unique ; dès lors le nombre des forces qu'on admettait diminua considérablement. La pesanteur et l'attraction furent identifiées par Newton, qui reconnut, dans la pomme qui tombe et dans l'astre retenu dans son orbite, les effets d'une même cause : la gravitation universelle. Ampère démontra que le magnétisme n'était qu'une forme de l'électricité. La lumière et la chaleur sont depuis longtemps considérées comme les manifestations d'une même cause : un mouvement vibratoire extrêmement rapide imprimé à l'éther.

De nos jours, une conception grandiose est venue encore changer la face de la science. Toutes les forces de la nature se réduisent à une seule. L'énergie, ou la force (les deux termes sont synonymes), peut revêtir toutes les apparences : elle devient tour à tour chaleur, travail mécanique, électricité, lumière ; elle donne naissance aux

combinaisons chimiques et aux décompositions. Parfois la force semble se cacher ou se détruire, mais ce n'est qu'une apparence, on peut toujours la retrouver et la faire passer de nouveau par le cycle de ses transformations.

Inséparable de la matière, la force est indestructible comme elle, et l'on doit appliquer à toutes les deux ce principe absolu : rien dans la nature ne se crée ni ne se perd.

Cela est si vrai, que lorsqu'un mouvement est brusquement arrêté, immédiatement quelque chose de nouveau apparaît, c'est *la chaleur*. C'est ainsi qu'un morceau de plomb posé sur une enclume sera violemment échauffé sous les coups successifs du marteau du forgeron ; qu'un boulet frappant contre une cible de fer pourra atteindre la température du rouge ; que les roues d'un train en marche jettent des étincelles quand on serre brusquement les freins. Si le mouvement de la terre autour du soleil était instantanément arrêté, Helmholtz nous apprend que la quantité de chaleur engendrée serait telle, qu'elle ferait passer toute la masse terrestre à l'état de vapeur.

Ainsi donc, chaleur et mouvement sont deux formes équivalentes de l'énergie qui se remplacent mutuellement, l'une devenant visible lorsque l'autre disparaît. On a établi exactement à quelle quantité de chaleur correspondait telle quantité de mouvement, cette mesure se nomme *l'équivalent mécanique de la chaleur*.

Il devient dès lors facile de comprendre que, chauffer un corps, c'est augmenter son mouvement interne, c'est-à-dire celui de ses molécules. Nous savons que depuis l'atome invisible jusqu'au corps céleste perdu dans l'espace, tout est soumis au mouvement. Tout gravite dans une orbite immense ou infiniment petite. Maintenues à une distance définie les unes des autres, en raison même du mouvement qui les anime, les molécules présentent des rapports constants qu'elles ne perdent que par l'apport ou la soustraction d'une certaine quantité de mouvement. En général, l'accélération du mouvement des molécules agrandit leurs orbites et les éloigne les unes des autres, autrement dit accroît le volume des corps. C'est justement à ce titre que la chaleur apparaît comme une source de mouvement.

Sous son influence, les molécules, s'écartant de plus en plus, font passer les corps de l'état solide à celui de liquide, puis de gaz. Ces gaz, à leur tour, se dilatent indéfiniment par l'apport de nouvelles quantités de chaleur, — c'est-à-dire de mouvement, — et si l'on

veut s'opposer à cette expansion, le gaz exerce sur les parois du vase qui le contient une pression considérable ; c'est ainsi que les molécules des gaz ou des vapeurs, captives dans les cylindres des locomotives, communiquent au piston cette force qu'on emploie à produire du travail mécanique.

Donc, lorsque les mouvements moléculaires d'un corps seront groupés de manière à présenter, les uns par rapport aux autres, des centres d'orientation fixes, nous dirons que ce corps est solide ;

Lorsque les mouvements moléculaires d'un corps sont groupés de manière que les centres de ces groupes sont mobiles les uns par rapport aux autres, ce corps est liquide ;

Lorsque les molécules d'un corps se meuvent dans tous les sens et entrent en collision les unes avec les autres, et cela des milliers de fois par seconde, ce corps est appelé gaz (1).

Il est utile de remarquer qu'au fur et à mesure que la matière passe de l'état solide à l'état liquide, le volume augmente, puis de l'état liquide à l'état gazeux, la dilatation du même poids de matière devient encore plus grande, de sorte qu'en même temps que le mouvement moléculaire se prononce, la matière se raréfie. Un litre d'eau, par exemple, donne 1,700 litres de vapeur, c'est-à-dire occupe un volume 1,700 fois supérieur à celui qu'elle avait à l'état liquide ; dans ces conditions, les attractions mutuelles entre les molécules diminuent, et le mouvement oscillatoire des molécules devient plus rapide.

En effet, d'après des calculs de probabilités (2), les savants sont arrivés à admettre que l'on peut regarder la vitesse moyenne des molécules comme constante pour un même gaz, quelle que soit la direction du chemin parcouru. La valeur de cette vitesse moyenne *par seconde*, à la température de la glace fondante, c'est-à-dire à zéro degré, et à la pression barométrique de 760 $^{m}/_{m}$, est de :

(1) Jouffret, dans *l'Introduction à la théorie de l'Énergie*, page 67, dit :

On a calculé qu'à la pression barométrique de 760 millimètres, le nombre moyen des chocs entre les molécules gazeuses serait :

1° Pour l'oxygène, par seconde, 2,065 millions ;

2° Pour l'air, par seconde, 4,700 miliions ;

3° Pour l'azote, par seconde, 4,760 millions ;

4° Pour l'hydrogène, par seconde, 9,480 millions.

Si la pression barométrique était cent mille fois moindre, c'est-à-dire égale à $0^{m},0076$, vide que produisent à peine les meilleures machines pneumatiques, la moyenne de libre parcours deviendrait cent mille fois plus grande, c'est-à-dire égale à un centimètre environ ; le nombre des chocs ne serait plus que de 4,700 par seconde.

(2) Deleveau, *la Matière*, page 77, Briot, *Théorie mécanique de la Chaleur*, page 143.

461 mètres pour les molécules de l'oxygène ;
485 — de l'air ;
492 — de l'azote ;
1,848 — de l'hydrogène.

Ces vitesses sont comparables à celle d'un projectile à la sortie d'une arme à longue portée. La vitesse des molécules est d'autant plus grande que le gaz est plus léger, c'est-à-dire contient moins de matière dans l'unité de volume ; donc, si dans un tube fermé on fait le vide aussi parfait que possible, et que l'on oblige les molécules qui restent à se mouvoir en ligne droite au moyen de l'électricité, on obtiendra l'état radiant découvert par Crookes.

Comme l'on parle beaucoup de cet état spécial, expliquons clairement en quoi il consiste.

Nous savons que les gaz sont composés d'un nombre indéfini de petites particules, lesquelles sont sans cesse en mouvement et animées, suivant leur nature, de vitesses de toutes grandeurs.

Nous savons également que, par suite de leur nombre immense, ces particules ne peuvent se mouvoir dans aucune direction sans se heurter presque aussitôt à une autre particule.

Qu'arrivera-t-il si dans un vase clos on retire une grande partie du gaz que ce vase contient ? Il est clair que plus le nombre des molécules du gaz diminuera, moins celles qui restent auront l'occasion de se heurter les unes contre les autres. On peut donc induire ceci : que dans un vase clos, où l'on fera un vide croissant, la distance qu'une molécule quelconque pourra parcourir sans se heurter contre une autre s'accroîtra ; théoriquement, la longueur de la course libre, c'est-à-dire la longueur de la distance qu'une molécule quelconque pourra parcourir sans entrer en collision avec une autre, sera en raison inverse des molécules restantes, ou, ce qui est la même chose, en raison directe du vide produit.

Comme, dans l'état gazeux ordinaire, les molécules sont continuellement en collision les unes avec les autres ; comme cette collision continue est précisément ce qui détermine les propriétés physiques du gaz, il résulte de là que si les molécules parcourent des espaces plus grands sans se heurter, cette différence dans la manière d'agir doit donner des propriétés physiques différentes, et par conséquent constituer pour la matière un état nouveau. Le quatrième état sera aussi éloigné de l'état gazeux que l'état gazeux l'était lui-même de l'état liquide. C'est ce que Crookes a démontré expérimentalement.

La loi que nous avons signalée, qui veut que plus la matière est

raréfiée plus le mouvement moléculaire est rapide, s'accuse ici nettement. La vitesse de ces dernières parties de la matière est telle que les métaux les plus réfractaires, soumis au bombardement des molécules, ne tardent pas à rougir, et même à fondre si l'action est suffisamment prolongée. Dans cet état, la matière, bien qu'excessivement rare, a encore un poids appréciable, non par la balance, mais pour le raisonnement. Le vide produit est tel, que si l'on suppose la pression barométrique ordinaire représentée par une colonne de mercure haute de 4,800 mètres, la pression de la matière radiante ne pourra équilibrer qu'un quart de millimètre de mercure ! Elle a donc encore un poids, ce qui explique qu'elle conserve ses propriétés chimiques, car il n'y a pas dissociation.

Mais si nous suivons la science dans ses inductions, il nous sera possible de concevoir un état où la matière sera si raréfiée que son mouvement moléculaire l'affranchira de l'attraction terrestre. C'est l'éther des physiciens qui réalise cette conception. Pour comprendre les divers aspects de l'énergie, on a supposé que l'univers était rempli par une substance impondérable, parfaitement élastique, qui grâce à sa subtilité pénétrait tous les corps. Suivant que cette matière vibre plus ou moins rapidement, elle donne naissance aux phénomènes qui se traduisent pour nous par les sensations de chaleur pour les vibrations les plus lentes, de lumière pour celles qui sont plus accentuées, de rayons obscurs pour l'activité chimique, enfin aux vibrations infiniment rapides de l'électricité.

Mais est-ce là la limite extrême que l'on ne saurait dépasser dans les recherches? Non, car nous savons, par l'expérience spirite, que les Esprits ont un corps fluidique qui n'est affecté par aucune des formes de l'énergie. Les froids intenses des espaces interplanétaires, qui s'abaissent jusqu'à 270 degrés au-dessous de zéro, ou la température de plusieurs millions de degrés des soleils, sont incapables d'influencer la matière périspritale. C'est que cette enveloppe de l'âme est puisée dans le fluide universel, c'est-à-dire dans la substance sous sa forme primitive. Aucun changement ne saurait l'atteindre ; elle est immuable dans son essence. Elle n'est pas soumise aux transformations, car elle ne pourrait se décomposer, étant l'état initial, le lieu où doivent fatalement aboutir tous les changements. Le périsprit est mélangé plus ou moins aux fluides de la planète sur laquelle l'Esprit est attaché. Le travail de l'âme est justement de débarrasser son corps fluidique de toutes les scories qui y ont été mélangées dès l'origine de son évolution.

Entre cet état parfait, — où le minimum de matière est animé du maximum de force vive, — et l'état solide, — où le maximum de matière contient le minimum de mouvements vibratoires, — il y a une infinité de degrés qui forment l'échelle de toutes les modalités possibles de la matière. Nous sommes donc scientifiquement autorisés à concevoir que les fluides ne sont pas de simples créations de l'imagination, mais qu'ils correspondent dans le monde physique à des réalités positives, à des états non encore découverts, — mais que la matière radiante, les rayons X, le fluide qui impressionne les plaques photographiques et l'éther, nous autorisent pleinement à concevoir comme existant réellement. Il n'est pas douteux que les recherches ultérieures feront découvrir plus tard ces modifications si variées des états de la substance primitive, au fur et à mesure que nos moyens d'investigation se perfectionneront, et que la science tournera ses vues vers l'invisible et l'immatériel, au lieu de se cantonner systématiquement sur le domaine grossièrement tangible, dont le territoire est si limité.

D'ailleurs, la force d'évolution oblige fatalement les retardataires à ouvrir leur intellect aux nouvelles conceptions. La photographie de l'invisible, soit qu'elle opère sur les insondables profondeurs de l'étendue, soit qu'elle pénètre à l'intérieur des substances opaques, montre à l'esprit des possibilités qui auraient été traitées d'utopies superstitieuses il y a seulement quelques années. Il faut que l'humanité s'affranchisse des énervantes affirmations matérialistes. L'heure est venue où le voile qui obstruait la vue nette de la nature doit tomber.

Malgré les théories les plus bizarres, forgées pour expliquer les phénomènes spirites sans l'intervention des Esprits, la vérité se révèle dans son évidence splendide. Oui, nous avons une âme immortelle. Oui, les vies successives sur la terre ou dans l'espace ne sont que des étapes sur l'éternelle route du progrès, et nous sommes bien en marche vers des destinées plus hautes. Le sentiment de l'immortalité, qui s'est affirmé à tous les âges de l'humanité, qui s'est témoigné d'une manière tangible, à toutes les époques, par des manifestations semblables à celles que nous observons de nos jours, est prêt enfin à recevoir son explication scientifique, et alors s'affirmera nécessairement la splendide morale de la solidarité, de la fraternité et de l'amour, qui est la conséquence forcée des vies successives et de l'égalité d'origines et de destinées. C'est parce que nous avons le sentiment intense que l'heure est venue où la science doit s'unir à la révélation, que nous faisons nos efforts pour ajouter notre

pierre à l'édifice. Il est certain, pour tout esprit indépendant que n'aveugle pas le parti pris, que les découvertes contemporaines apportent au spiritualisme ses plus fermes soutiens.

Les spéculations précédentes sur la matière à l'état solide, liquide ou gazeux, se justifient pleinement, comme il est facile de le faire voir. Si véritablement les gaz sont formés d'atomes se mouvant dans tous les sens avec une rapidité prodigieuse, il est clair qu'en refroidissant ces gaz, c'est-à-dire en leur enlevant du mouvement, on doit rapprocher les molécules ; si, de plus, on aide à cette concentration par des pressions énergiques, le gaz doit passer à l'état liquide, et enfin se solidifier lorsque les molécules peuvent exercer leurs attractions mutuelles. C'est précisément ce qui a lieu.

Ce n'est que dernièrement que l'on est arrivé à constater ces résultats que la théorie faisait prévoir. Ainsi M. Cailletet a montré que l'oxygène se liquéfie à 29 degrés au-dessous de zéro, sous une pression de 300 atmosphères, ou bien, comme M. Wroblewski l'a établi, sous une pression de une atmosphère, mais en abaissant la température jusqu'à 184 degrés au-dessous de zéro. L'air que nous respirons devient liquide quand la température est de 192 degrés au-dessous de zéro ; avec deux degrés en moins, l'azote devient aussi un liquide. Ainsi, si le soleil s'éteignait, c'est-à-dire s'il ne nous fournissait plus la chaleur qui maintient tous les corps terrestres dans leur état actuel, la terre serait inhabitable, car l'air serait probablement solidifié, comme l'hydrogène et tous les gaz ; il n'y aurait plus d'atmosphère, et un froid mortel remplacerait l'animation et la vie.

Il règne incontestablement une unité dans toutes les manifestations de la matière ou de la force. Tous les états, si divers, des substances se relient entre eux par des liens étroits ; il n'y a pas de barrière infranchissable qui sépare les gaz impalpables des matières les plus dures ou les plus réfractaires. En réalité, il existe une continuité parfaite dans les états physiques, ils peuvent passer de l'un à l'autre par des gradations si douces, qu'il est rationnel de les considérer comme des formes largement espacées d'un même état matériel. Ceci est d'autant plus exact qu'aucun état matériel ne possède de propriété essentielle, qui n'appartiendrait pas aux autres.

Les solides, sous de fortes pressions, s'écoulent comme les liquides ; et les gaz peuvent se comporter comme des corps solides peu compressibles. M. Tresca, en soumettant le plomb à une

pression de 130 kilogrammes par centimètre carré, l'a fait couler, avec une veine liquide, comme s'il eût été fondu. M. Daubrée (1) a produit des érosions et des arrachements dans des blocs d'acier, par la puissance de gaz violemment comprimés. Cette action a été semblable à celle qu'aurait produite le choc d'un burin d'acier énergiquement poussé.

Il est urgent de bien comprendre que la grandeur de l'effet produit par un corps est loin de correspondre au poids de ce corps. Ainsi une quantité de gaz extrêmement faible, dit M. Daubrée, en parlant de la dynamite, produit des effets véritablement stupéfiants. Un poids de gaz de 1 kilogramme et demi, agissant sur un prisme d'acier de 134 centimètres carrés (ce qui correspond à un poids de 162 milligrammes par millimètre carré), y produit, à part différents affouillements de surface :

1° D'abord des *ruptures,* qu'opéreraient à peine des pressions de 1 million de kilogrammes, c'est-à-dire la pression d'un poids six cent mille fois plus grand que celui du gaz cause de ces déchirements ;

2° Des *écrasements,* qui ne peuvent correspondre à moins de 300 atmosphères.

Ces expériences, rapprochées des effets mécaniques produits par la foudre, montrent que les formes les plus hautes de l'énergie sont unies, toujours, à la matière de plus en plus raréfiée.

C'est donc par une induction absolument légitime que nous croyons à l'existence des fluides, c'est-à-dire d'états matériels où la force vive des molécules ou des atomes va sans cesse en s'augmentant, jusqu'à l'état primitif, qui sera caractérisé par le maximum de force vive uni au minimum de matière. Entre la matière solide et le fluide universel, se trouve une immense série graduée de transitions insensibles, où le mouvement moléculaire va constamment en croissant. On peut résumer tout ce que nous avons vu par le tableau suivant :

Dans l'unité de volume : maximum de matière uni au minimum de force vive, limite absolue : 270° au-dessous de zéro.	Matière à l'état solide	Minéraux, métaux, sels, etc. Orientation fixe des groupements moléculaires les uns par rapport aux autres Oscillations restreintes et mouvements de libration des molécules.

(1) Comptes rendus, 9 juillet 1883.

	Matière à l'état liquide	L'eau, le vin, l'alcool, etc. Orientation mobile des groupements moléculaires les uns par rapport aux autres. Oscillations lentes, mais commencement du mouvement de rotation des molécules sur elles-mêmes.
	Matière à l'état gazeux	L'air, l'hydrogène, l'oxygène, etc. Mouvements de translation rapides des molécules dans toutes les directions, accompagnés d'une rotation plus prononcée, à mesure que la matière se raréfie.
	Matière à l'état éthérique impondérable.	Se manifestant par les phénomènes calorifiques, lumineux, électriques, vitaux, etc. Mouvements de translation plus rapides que dans l'état précédent; mouvement rotatoire des atomes développant une force centrifuge qui contre-balance l'action de la gravitation.
	Matière à l'état fluidique	Tous les fluides du monde spirituel. Caractérisés par des mouvements de plus en plus rapides des molécules et des atomes. Toujours impondérables.
Dans l'unité de volume : maximum de force vive uni au minimum de matière.	Matière à l'état cosmique ou primordial.	Maximum de mouvements atomiques. La matière est à son point extrême de raréfaction. Elle est à l'état initial et contient en puissance tous les états énumérés plus haut.

LA PONDÉRABILITÉ

Si l'on étudie le tableau précédent, on peut se demander comment il se fait que la matière puisse arriver à ne plus peser, c'est-à-dire devenir impondérable. Nous comprenons facilement que la matière qui passe de l'état solide à la forme gazeuse occupe un volume plus grand, puisque la chaleur a pour effet d'augmenter l'amplitude des vibrations de toutes les parties infiniment petites qui constituent le corps, mais il est clair que si l'on recueille tout le gaz produit par la transformation d'un corps solide en un corps gazeux, ce gaz pèsera toujours le même poids que lorsqu'il était concentré sous une forme matérielle. Il semble incompréhensible que la matière puisse ne plus peser, même en la supposant aussi raréfiée qu'on le voudra ; cependant, il est certain que l'électricité ou la chaleur sont sans action sur la balance, quelle que soit la quantité de ces fluides qu'on accumule sur le plateau de l'appareil. Si ces manifestations de l'énergie sont bien dues à des mouvements très rapides de la matière éthérée, il nous faut chercher à comprendre pourquoi cette matière ne pèse pas.

Pour s'expliquer ce qui se passe dans ce cas, il faut se souvenir

que la pondérabilité n'est pas une propriété essentielle des corps. Ce qu'on appelle le poids d'un corps n'est autre chose que la somme des attractions exercées par la terre sur chacune des molécules de ce corps. Or, nous savons que l'attraction décroît assez rapidement, suivant l'éloignement, puisqu'elle diminue en raison du carré de la distance. Nous voyons donc déjà qu'un corps pèsera plus ou moins suivant qu'il sera plus ou moins éloigné du centre de la terre. L'expérience montre qu'il en est bien ainsi. Si l'on pèse un morceau de fer à Paris et que son poids soit égal à deux kilogrammes, cela voudra dire que la force d'attraction dans cette ville est égale à deux kilogrammes pour ce corps. Si nous transportons ce fer à l'équateur, il pèsera 5 gr. 70 de moins, et au pôle 5 gr. 70 de plus, Paris étant à peu près à égale distance du pôle et de l'équateur. Que s'est-il passé ?

La masse de ce corps n'a évidemment pas changé pendant le voyage, mais comme la terre est renflée à l'équateur, ce morceau de fer était plus éloigné du centre de la terre, l'attraction a été moins forte, et cette diminution a été de 5 gr. 70. Au pôle, l'action opposée s'est produite, puisque la terre est aplatie à cet endroit, de sorte que la gravitation a été augmentée de 5 gr. 70.

Donc, en général, un corps varie de pesanteur suivant que sa distance du centre de la terre est plus ou moins grande. La pesanteur est une propriété secondaire qui n'est pas attachée intimement à la substance. Ceci bien compris, il devient plus aisé de concevoir comment la matière peut devenir impondérable. Il lui suffira de développer une force suffisante pour contre-balancer l'attraction terrestre.

Or, précisément, on a remarqué que les corps qui tournent autour d'un centre, comme la terre sur elle-même, développent une force à laquelle on a donné le nom de force centrifuge. Elle a pour effet de diminuer la pesanteur, c'est pourquoi, en mécanique, on définit le poids d'un corps : *la résultante de l'attraction du centre terrestre*, DIMINUÉE *de l'action exercée par la force centrifuge*. Elle est nulle au pôle et maximum à l'équateur. On a calculé que si la terre tournait 17 fois plus vite, c'est-à-dire si elle faisait sa rotation en 1 h. 24 minutes, la force centrifuge deviendrait assez grande pour détruire l'action de la pesanteur, de telle sorte qu'un corps placé à l'équateur cesserait de peser.

Appliquons ces connaissances mécaniques aux molécules matérielles qui, nous le savons, sont animées d'un double mouvement

d'oscillation et de rotation, et il nous sera possible d'imaginer pour chacune d'elles un mouvement de rotation assez rapide pour que la force centrifuge développée annule la force de gravitation. A ce moment, la matière devient impondérable. Cette hypothèse s'accorde bien avec les faits, puisque, au fur et mesure que la matière devient plus légère, nous l'avons constaté pour les gaz, ses mouvements moléculaires augmentent de rapidité. La grande loi de continuité nous fait admettre que l'état gazeux n'est pas la dernière limite à laquelle on doit s'arrêter ; la matière fluidique sera celle où, la rapidité du mouvement moléculaire gazeux se prononçant davantage, la raréfaction s'accentue, la rotation des molécules développant une force centrifuge croissante, la matière passe à l'état invisible et impondérable.

Dans son discours sur la genèse des éléments, Crookes est conduit à soulever la question de savoir s'il n'existe pas d'éléments à poids atomique plus petit que zéro, c'est-à-dire ne pesant pas. Il rappelle qu'au nom de la théorie, le Dr Carnelay a réclamé un tel élément, une telle « *non-substantialité* ». Il cite également cette opinion de Helmholtz : que l'électricité est probablement atomique comme la matière. Ces choses posées, il se demande si l'électricité n'est pas un élément négatif, et si l'éther lumineux n'en est pas un autre. « Une substance d'un poids négatif n'est pas impossible à concevoir », déclare-t-il. Avant lui, M. Airy, dans sa vie de Faraday, avait écrit : « Je puis aisément concevoir qu'il y ait abondance autour de nous de corps non soumis à cette action inter-mutuelle, et par conséquent non soumis à la loi de gravitation ».

Ces citations, que l'on pourrait multiplier, montrent que la science spéculative ne s'oppose en aucune manière à l'existence des fluides, et que sur ce terrain les Esprits nous ont aussi bien et aussi sûrement renseignés qu'il était possible de le faire. Nos instructeurs de l'espace se révèlent comme de bon chimistes et d'éminents physiciens. Ils mettent en action des forces et des lois qui nous restent à découvrir, aussi bien dans les phénomènes des apports que pour produire ces merveilleuses matérialisations, qui ont pour résultat d'engendrer, temporairement, tout ou partie d'un être vivant !

Il faut que l'accord soit complet entre le monde spirituel et la science pour amener la transformation de cette humanité rétive qui s'enlise chaque jour davantage dans la négation de toute spiritualité. Mais l'action de la Providence se fait sentir, et les manifestations de l'au-delà viennent secouer la torpeur dans laquelle les

peuples s'endormaient. Déjà des intelligences s'éveillent et veulent savoir ce qui se cache derrière ces apparitions, ces maisons hantées, ces phénomènes spirites qu'on leur avait présentés comme de vulgaires superstitions, le jour est proche où la foule apprendra, avec une religieuse émotion, que l'âme est immortelle et que le règne de la Justice est proche pour tous les enfants de la terre.

GABRIEL DELANNE.

L'HUMANITÉ-UNE

La Terre féodale deviendra la Terre-Patrie, de même que la France féodale devint la France-Patrie. L'*Harmonie* des peuples se fera, sans nuire aux individualités, aux libertés réciproques, de même que se fit l'Harmonie des provinces féodales sans nuire à leurs individualités, à leurs réciproques libertés.

Le Sentiment d'Humanité se développera comme s'est développé le Sentiment du Patriotisme.

Il est inconnu de nos jours, de même que la Patrie était chose incompréhensible aux premiers siècles de notre histoire. Simple affaire d'échelle, on le voit.

Vous rendrez-vous à la claire vérité ? Préférerez-vous la marche sous l'impulsion d'un idéal divin, ou préférerez-vous, incapables de progrès, ressasser les vieilles formules, mortes et fausses aujourd'hui ?

Ne voyez-vous pas que la même *Loi d'expansion*, qui fit la Patrie avec les morcellements innombrables d'autrefois, fera l'*Humanité-une* avec les morcellements d'aujourd'hui. Nous trouvons sublime celui qui meurt pour sa Patrie.

Sublime au-dessus de tout sera plus tard celui qui meurt pour l'*Humanité-une*, la grande Patrie, le *Gen* (qu'on peut traduire *genre humain intégral*), comme disent les Chinois.

Un *grand patriote* est mort déjà pour cette *Humanité-une ;* vous le connaissez tous, c'est *le Christ*.

Notre voix n'est qu'un écho timide de la sienne, si forte, puissante, éloquente.

Dix-huit siècles ne l'ont pas affaiblie ; mais les hommes commencent seulement à l'entendre.

Les 400,000,000 de Chinois doivent à cette notion magnifique du Gen, de l'Humanité-une (constituée, dans leur pensée, par l'*Ensemble des générations passées, présentes et à venir, toutes solidaires*), 1,500 ans de paix sociale ; et pendant ce temps, nos 350,000,000 d'Européens se sont massacrés avec rage et préparent de nouveaux massacres.

Oh ! la belle civilisation !... de *bêtes brutes* et orgueilleuses. Pourquoi, direz-vous, la Chine se ferme-t-elle au reste de l'Humanité, puisqu'elle a le culte de l'Humanité-une ? (Avec celui de *la Famille*, ce sont les deux fondements de la Chine : amour de la petite famille, amour de la grande famille, harmonie des deux amours.)

Leur réponse est bien simple.

Nous sommes prêts à vous accueillir, à vous aimer, disent-ils. Mais que nous apportez-vous ? Des canons, la guerre sociale, le règne de la force brutale qui préside chez vous, alors que nous avons le culte de l'*Intelligence*. Vous adorez l'or. En Chine, l'humble fils du peuple peut obtenir, par le travail intellectuel et la conduite, les plus hautes fonctions gouvernementales. (Elles sont le fruit du concours, non des intrigues et des corruptions de la basse politique dans laquelle nous croulons, particulièrement en France.)

C'est notre Mandarinat dont vous riez tant, vous, *qui vous hiérarchisez par l'or* (dont la Bourse, *le temple des grands voleurs*, est le sanctuaire).

Devenez pacifiques ; venez à nous dans un esprit de paix ; nous vous accueillerons à bras ouverts, car vous êtes des membres du *Gen ;* et nous savons que le bonheur et la paix universels ne peuvent être réalisés, dans la sécurité, que par la constitution intégrale du Gen. — Que les cœurs chauds, les pensées larges n'hésitent donc pas à considérer la terre dans son ensemble. C'est ainsi qu'ils apercevront les lumières de la vie divine.

Les hommes sont tous solidaires. Ils le sont aujourd'hui par la douleur, la guerre, la lutte commerciale ; ils le seront un jour dans le bonheur, la paix, l'harmonie (des aptitudes diverses et productions variées). Déjà, le système nerveux de la terre se constitue : télégraphes, téléphones, etc... qui la rend sensitive et consciente.

Le règne de l'amour viendra, nécessaire, fatal, puisque *tout le monde souffre* de son absence.

Affaire de temps !

Les oscillations sociales tendent vers l'état d'équilibre qui est l'*Harmonie*.

Harmonie ! secret sublime ! que par le cœur seul on pénètre.

Le Congrès de l'Humanité, en 1900, a pour but de faciliter aux hommes la compréhension de ces merveilles ; c'est un tuteur, une étoile d'espérance.

Nous édifierons l'*Arche d'alliance*, que la providence guidera à travers les déluges sociaux.

Et lorsque les hommes brisés par la douleur, le désespoir, la honte, mais avides de vie quand même, jetteront bas leurs armes, alors, de l'arche sainte sortiront les précieux germes de la nouvelle et définitive synthèse.

La synthèse d'amour !

Et lorsque les hommes seront UN, *le voile qui leur cache le divin deviendra transparent.*

L'Union rapproche de Dieu.

La Division éloigne de Dieu.

C'est la loi simple de l'éternel amour.

Courage donc ! ESPÉRANCE !

AMO.

LES MAISONS HANTÉES

Nous trouvons, relaté dans la *Revue Spirite* de 1864, le récit des manifestations qui eurent lieu en 1741 à Viviers. Le narrateur est l'abbé de Saint-Ponc, il raconte ainsi les phénomènes dont il fut témoin :

A Viviers, ce 10 avril 1741.

Personne au monde, mon cher de Noailles, ne peut mieux que moi vous instruire de tout ce qui s'est passé dans la cellule de la sœur Marie, et si le récit que vous en avez fait vous a donné un ridicule dans notre ville, je veux le partager avec vous ; la force de la vérité l'emportera toujours chez moi sur la crainte de passer pour un visionnaire et un homme trop crédule.

Voicy donc une petite relation de tout ce que j'ay vu et entendu

pendant quatre nuits que j'y ai passées, et avec moi plus de quarante personnes toutes dignes de foi. Je ne vous rapporterai que les faits les plus remarquables.

Le 23 mars, jour de l'Annonciation, j'appris par la voix publique que depuis trois jours l'on entendoit toutes les nuits de grands bruits dans la chambre de la sœur Marie ; que les deux sœurs de Saint-Dominique qui habitent avec elle en avoient été si effrayées qu'elles avoient fait appeler M. Chambon, curé de Saint-Laurent, lequel, s'étant rendu à une heure après minuit dans cette chambre, avoit entendu des tableaux frapper contre la muraille, un bénitier de faïence remuer avec bruit, et avoit vu une chaise de bois placée au milieu de cette cellule se renverser six fois.

Je vous avoüe, monsieur, qu'à ce récit je ne manquay pas de faire bien des plaisanteries ; les dévotes en gros et en détail furent suiettes à ma critique, et, dès lors, je résolus d'aller passer la nuit chez cette sœur Marie, bien persuadé qu'en ma présence tout seroit dans le silence ou que je découvrirois l'imposture. En effet, je me rendis ce jour-là même à neuf heures du soir dans cette maison. Je questionnay beaucoup ces sœurs, surtout sœur Marie, qui me parut instruite de la cause de tous ces bruits, mais qui ne voulut pas m'en faire part. Alors, je fis une recherche très exacte dans cette chambre ; je regardai dessus, dessous le lit ; les murailles, les tableaux, tout fut examiné avec soin, et n'ayant rien découvert qui pût occasionner tous ces bruits, je fis sortir tout le monde de cette chambre, avec ordre que personne n'y entreroit que moi. Je me plaçay auprès du feu dans la chambre suivante ; je laissay la porte de la cellule ouverte, et, sur le seuil de la porte, j'y plaçay une chandelle, au moyen de quoi je voyais de ma place à un pas du lit la chaise que j'y avois placée et presque toute la chambre en entier. A dix heures, MM. d'Entrevaux et Archambaud vinrent me rejoindre, et avec eux deux artisans de notre ville.

Sur les onze heures et demie, j'entendis la chaise se remuer, et j'accourus aussitôt, et l'ayant trouvée renversée, je la relevai. J'en pris une seconde que je plaçay dans un plus grand éloignement du lit de la malade ; je ne voulais point la perdre de vüe. MM. d'Entrevaux et Archambaud prirent la même précaution, et, un moment après, nous la vîmes se remuer une seconde fois ; le bénitier placé dans le lit de la sœur Marie, mais à une hauteur qu'elle ne sauroit l'atteindre, tinta plusieurs coups, et un tableau frappa trois coups contre la muraille. Je fus dans le moment parler à la malade ; je

la trouvay extrêmement oppressée, et de cette oppression elle tomba dans un évanouissement où elle perdit la connaissance et l'usage de tous ses sens qui se réduisent à l'ouye ; je fus moi-même son médecin ; au moyen de l'eau de lavande, elle revint en peu de temps à elle-même. De quart d'heure en quart d'heure, nous entendions le même bruit, et trouvant touiours les tableaux dans le même état, j'ordonnai à ce bruyant, quel qu'il fût, de frapper avec le tableau trois coups contre la muraille et de le tourner devant derrière : je fus obéi dans le moment ; un instant après je lui ordonnay de remettre le tableau dans la première situation, je reçus une seconde preuve de sa soumission à mes ordres.

Comme je m'aperçus qu'il n'y avoit rien de bruyant dans cette chambre qu'une chaise, deux tableaux et un bénitier, je m'emparay de tous ces meubles ; alors le bruit s'attacha à des images que nous entendîmes remüer plusieurs fois, et à un petit crucifix qui étoit pendu à un clou à la muraille. Nous n'entendîmes ni ne vîmes rien de plus particulier cette nuit ; tout fut calme et tranquille à cinq heures du matin. Nous ne gardâmes pas le secret sur tout ce que nous avions vu et entendu, et je vous laisse à penser si je ne fus pas badiné sur ma vision. J'engageay les plus incrédules à être de la partie ; nous y fûmes trois soirs de suite, et voici ce qui m'a paru le plus surprenant. Je ne vous rapporterai que certains faits, ce seroit trop long si je voulois entrer dans le détail ; il doit suffire de vous dire icy que MM. Digoine, Bonfils, d'Entrevaux, Chambon, Faure, Allier, Aouet, Grange, Bouron, Bonnier, Fontenès, Robert le hucateur et beaucoup d'autres ont été les témoins.

Le bruit s'étant répandu dans la ville que la sœur Marie pouvoit être l'actrice de cette comédie, je me départis dehors de la bonne opinion que j'avois d'elle ; je voulus bien la soupçonner de fourberie, et quoiqu'elle soit paralitique de l'aveu de notre médecin et de tous ceux qui l'approchent et qui nous assurent que depuis plus de trois ans elle n'a la liberté que de remuer la tête, je voulus bien supposer qu'elle pouvoit agir, et, dans cette supposition, voicy, monsieur, comment je m'y pris :

Je me rendis pendant trois jours consécutifs dans la maison de la sœur, à neuf heures du soir. Je la prévins sur les expédients que j'allois prendre pour n'être point trompé, en présence de cinq à six des messieurs que j'ai déyà nommés. Je la fis coudre dans ses drapts. Elle était placée et enveloppée dans son lit comme un enfant d'un mois dans son berceau. Je pris en plus deux papillotes que je mis

en forme de croix sur la poitrine, de façon qu'elle ne pouvoit faire aucun mouvement sans que cette croix fût dérangée.

Elle avoit, ce jour-là même, dévelopé le mistère à M. Chambon, qui la dirige à l'absence de Monseigneur l'Évêque, et à M. David, directeur de notre séminaire, ce premier la pria et lui permit de m'apprendre la cause de tous les bruits; j'entray delors dans la confidence, et elle m'apprit que c'étoit là une âme souffrante qu'elle me nomma et qui venoit par la permission de Dieu pour qu'on la soulageât dans ses peines. Ainsi instruit et précautionné contre l'erreur, je ne laissai personne dans sa chambre. Nous étions huit ce soir-là et tous déterminés à ne rien croire. Sur les onze heures, les tableaux et le bénitier se firent entendre. Alors M. Digoine et moi fûmes nous placer à la porte avec un flambeau à la main; il faut observer que cette cellule est petite, que du milieu je pouvois atteindre les quatre murailles sans faire d'autres mouvements que tendre les bras. A peine fûmes-nous placés que le tableau frappa contre la muraille; nous accourûmes aussitôt, nous trouvâmes le tableau sans mouvement et la malade dans la même situation; nous reprîmes notre même poste, et le tableau ayant frappé une seconde fois, nous accourûmes au premier coup et nous vîmes ce tableau tourner en l'air et tourner sur le lit. Je le plaçay à la fenêtre; un moment après, ce tableau frappa trois coups à la vüe de tous ces messieurs. Voulant de plus en plus me convaincre de la vérité du fait que m'avoit annoncé la sœur Marie, j'ordonnai à cet Esprit souffrant de prendre le crucifix qui étoit contre la muraille et de le porter sur la poitrine de la malade; il obéit dans le moment; tous les messieurs qui étoient avec moi en furent les témoins.

Je lui ordonnai de remettre le crucifix à sa place et de remüer le bénitier avec force; il obéit également, et comme j'avois eu soin de mettre le bénitier en vüe de tout le monde, nous entendîmes le bruit et nous vîmes le mouvement. Tous ces signes n'étant pas capables de me convaincre, j'exigeay des nouvelles preuves; je plaçay une table au pied du lit de la malade, et je dis à cet Esprit souffrant que nous lui offririons volontiers nos vœux et nos prières, mais que le sacrifice de la messe étant le plus sûr pour le soulagement de ses peines, je lui ordonnai de frapper autant de coups sur cette table qu'il vouloit que l'on dît de messes pour lui. Il frappa dans l'instant et nous comptâmes 33 coups. M. Chambon lui ordonna de prendre le crucifix et de le porter sur une telle chaise; aussitôt nous entendons frapper un coup sur cette chaise, nous

accourons et nous trouvons le crucifix tout à fait au bas du lit à un pas de cette chaise. Je priay tour à tour M. le chanoine Digoine, M. Chambon et M. Robert, de se cacher dans la cellule pour examiner s'ils ne verroient rien; ils entendirent deux voix différentes dans le lit de la malade; ils distinguèrent parfaitement celle de la malade qui faisoit diverses questions; quant à l'autre, ils ne purent discerner sa réponse, elle s'expliquoit d'un ton fort bas et très rapide; ces messieurs m'en informèrent, je fus en conférer avec la sœur Marie qui m'avoua le fait.

Je proposai à ces messieurs de dire un *De Profundis* pour le soulagement des peines de cette âme souffrante, et, cette prière finie, la chaise se renversa, les tableaux frappèrent et le bénitier tinta. Je dis à cet Esprit que nous allions dire cinq *Pater* et cinq *Ave* à l'honneur de cinq playes de Notre-Seigneur, et que je lui ordonnois, pour preuve que cette prière lui agréoit, de renverser une seconde fois la chaise, mais avec plus de force que la première. A peine eûmes-nous fléchi le genouil que cette chaise, placée devant nos yeux, et à deux pas de nous, se renversa en avant, se releva et retomba en arrière.

Voyant la docilité de cet Esprit et sa promptitude à obéir, je crus pouvoir tout tenter. Je mis sur le lit de la sœur 40 pièces d'argent et lui ordonnai de les compter; sur-le-champ, nous les entendîmes compter dans un gobelet de verre que j'avois placé tout auprès; je prends cette monnoye et la place sur la table; je lui ordonne la même chose et il obéit dans le moment. J'y mets un écu de six francs et lui ordonne de me désigner avec cet écu le nombre des messes qui lui sont nécessaires; il frappe avec l'écu 33 coups contre la muraille. Je fais entrer MM. Digoine, Bonfils, d'Entrevaux dans la chambre, nous tirons les rideaux du lit, nous plaçons la chandelle sur le lit, et j'ordonne à cet Esprit de frapper et nous désigner le nombre des messes. Nous voyons tous les quatre la sœur Marie touiours dans le même état, sans mouvement, et les deux papillotes en forme de croix nullement dérangées, et nous comptons les 33 coups frapés contre la muraille. Il est à observer que dans la chambre voisine, où répond cette muraille, il n'y avoit âme qui vive; nous avions pris soin d'éloigner tout ce qui auroit pu faire naître en nous le moindre soupçon.

Enfin, monsieur, j'ay tenté une autre voye: j'écrivis sur du papier ces paroles: je t'ordonne, âme souffrante, de nous dire qui tu es, tant pour notre consolation que pour l'entretien de notre foy. Écris

donc ton nom sur ce papier, ou du moins fais-y quelque marque, nous connoîtrons par là le besoin que tu as de nos prières. Je place cet écrit au bas du lit de la malade avec une écritoire et une plume ; un instant après j'entends tinter le bénitier ; nous accourons tous au bruit, nous trouvons le papier en même temps et le crucifix renversé dessus ; je lui ordonne de mettre le crucifix à sa place et de marquer le papier ; nous dîmes pour lors les litanies de la Vierge, et, notre prière finie, nous trouvâmes le crucifix à sa place et au bas du papier *deux croix formées avec la plume*. M. Chambon, qui étoit tout auprès du lit, entendit le bruit de la plume sur le papier. Je pourrois vous raconter bien d'autres faits également surprenans, mais ce détail me mèneroit trop loin.

Vous me demandez sans doute, mon cher monsieur, ce que je pense de cette aventure ; je vais vous faire ma profession de foy. J'établis en premier lieu que le bruit que j'ai vu et entendu a été produit par une cause. Ces tableaux, cette chaise, ce bénitier, etc., sont des êtres inanimés qui ne peuvent se mouvoir d'eux-mêmes. Quelle est donc la cause qui leur a donné le mouvement ? Il faut qu'elle soit nécessairement ou naturelle ou surnaturelle ; si elle est naturelle, elle ne peut être que la sœur Marie, puisqu'il n'y avoit qu'elle dans la chambre. On ne peut prétendre que ce bruit se soit fait par ressort ; nous avons examiné le tout avec la dernière attention, jusqu'à démonter les tableaux, et n'y eût-il eu qu'un cheveu de tête qui eût répondu au bénitier ou à la chaise, nous l'aurions aperçu.

Or je dis que la sœur Marie n'en est pas la cause ; elle n'a pas voulu, je dis plus, elle n'a pas pu nous tromper. Elle ne l'a pas voulu, car seroit-il possible qu'une fille qui est en odeur de sainteté, une fille dont la vie est un miracle continuel, puisqu'il est avéré que depuis trois ans elle n'a mangé ni bû et qu'il n'est sorti de son corps autre chose qu'une quantité de pierres ; qu'une fille qui souffre depuis six ans tout ce qu'on peut souffrir, et touiours avec une patience admirable ; qu'une fille qui n'ouvre la bouche que pour prier et qui fait paroître en tout ce qu'elle dit l'humilité la plus profonde ; est-il possible, dis-je, qu'elle aye voulu nous tromper en imposant ainsi à tout un public, à son évêque, à son confesseur et à quantité de prêtres qui l'ont questionnée à ce sujet ?

Nous avons trouvé dans tout ce qu'elle a dit un accord merveilleux, jamais la moindre contradiction, caractère unique de la vérité, mensonge ne sauroit se soutenir. Je ne crois pas que les martirs ayent souffert plus que souffre cette sainte fille...

Je dis en second lieu qu'elle n'a pu nous tromper ; elle est hors d'état d'agir ; elle est paralitique comme j'ai déjà dit, et une demoiselle de notre ville en fut pleinement convaincue lorsqu'elle lui enfonça une grosse aiguille dans le gras de la jambe. Vous voyez d'ailleurs les précautions que nous avons pris ; nous l'avons cousue dans ses drapts et très souvent gardée à vue ; ce n'est donc point elle. Qu'est-ce donc, me ditez-vous ? La conséquence est aisée à tirer de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire dans cette relation.

Signé † L'ABBÉ DE SAINT-PONC,
chanoine présenteur.

N'était la forme archaïque du style, ne croirait-on pas lire le procès-verbal d'une séance de nos jours ? Même incrédulité de la part des investigateurs, mêmes précautions prises pour déjouer les supercheries, et aussi mêmes phénomènes : coups frappés, lévitation des chaises, transport des tableaux et du crucifix, écriture directe, rien n'y manque. L'auteur de ces manifestations se nomme, il dit être un Esprit qui a vécu sur la terre.

L'abbé de Saint-Ponc y croit. De nos jours nos savants concluraient à l'extériorisation de la motricité de la sœur Marie, on attribuerait ces faits à la seconde personnalité, arguant de l'insensibilité physique du sujet qui favorisait le dégagement.

Mais qui ne voit les non-sens de ces explications ? Comment cette personnalité essentiellement mystique imaginerait-elle une supercherie ? Pourquoi se faire passer pour une âme souffrante et réclamer des prières qui seraient, dans ce cas, une profanation ? D'ailleurs, le récit ne nous dit pas que la religieuse fût endormie pendant que se produisaient les phénomènes. Une circonstance semble établir au contraire qu'elle est parfaitement éveillée, puisqu'elle cause avec son interlocuteur invisible, il faudrait donc supposer qu'elle simule, or, c'est tout à fait invraisemblable, étant donné son caractère moral. Mais alors la seconde voix appartient donc bien à l'auteur des déplacements de tableaux, de l'écriture directe, des coups frappés, c'est-à-dire à un Esprit qui tient à obtenir des prières.

Nous aurons l'occasion de constater qu'il en est presque toujours ainsi, et que le spiritisme seul explique clairement, sans ambages ou ambiguïté, ces événements qui ont la constance d'une loi naturelle, puisqu'ils se sont produits dans tous les temps et dans tous les pays.

HENRI MILON.

DE
L'Utilité de propager le Spiritisme
PAR DES CONFÉRENCES

Le monde marche. Il a secoué la poussière du passé. La foi s'est envolée, c'est un progrès. Il fallait d'abord abattre le vieil édifice aux assises branlantes, faire place nette avant de reconstruire.

La science y a contribué pour sa part, et le bon sens des masses a fait le reste.

Le spiritisme arrive à propos pour leur donner une orientation nouvelle, satisfaire leur raison et affermir en elles les sentiments de justice et de solidarité auxquelles elles aspirent, obéissant en cela aux lois de leur destinée.

La base expérimentale sur laquelle il repose, la diffusion de son enseignement pouvant être mis à la portée de tous, ne laisseront plus place à une secte quelconque pouvant s'en attribuer le monopole, et nous garantiront des superstitions du passé.

Bien qu'il offre encore, dans la pratique, quelques écueils, nous savons qu'ils n'ont rien de dangereux, et qu'on peut toujours, avec un peu de prudence, les éviter.

Quoi qu'il en soit, il est, et nul ne peut en arrêter la marche.

A chacun de nous incombe la tâche de le répandre, dégagé de tout alliage, logique, précis, rationnel, conforme aux principes qui régissent l'humanité. Car il est surtout la science des rapports humains, révélation de la justice, de la fraternité.

Plus de doute aujourd'hui, nous appartenons à la grande famille des êtres reliés par l'action solidaire. Nous lui donnons le fruit de notre travail, et, en retour, chacun reçoit celui de tous.

Cette action, qui est encore chez nous mêlée d'égoïsme, nous la voyons devenir la passion dominante des esprits supérieurs. C'est elle qui enfante ces dévouements sublimes, ces sacrifices absolus, où la personnalité se donne tout entière, sans restriction. C'est elle qui leur fait affronter le gibet, le bûcher, leur montrant le rayon qui va resplendir là où étaient les ténèbres.

La vie de l'humanité, son progrès incessant sont faits de ces dévouements.

Les bûchers se sont éteints, les mœurs se sont adoucies, mais le règne de la justice n'est pas encore venu. L'égoïsme des uns, les privations des autres ont creusé entre les classes de la société un abîme profond. Au lieu de l'harmonie qui devrait y régner, c'est, du côté des déshérités, la haine, une haine comme il n'en existe pas entre nations. Voilà où en est arrivée notre civilisation.

Il est temps que le Spiritisme fasse entendre sa voix de justice et de concorde, qu'il établisse la part de responsabilité de chacun, de la société tout entière, quand c'est elle qui manque à ses devoirs.

Elle punit les coupables, ceux qui apportent en elle le désordre. Mais a-t-elle auparavant fait pour eux tout ce qu'elle devait faire ?

Nous ne progressons pas les uns sans les autres. Loin de nous l'idée d'un salut personnel, d'un paradis composé d'égoïstes. Ne voyons dans le milieu où nous vivons que l'humanité en marche vers la perfection. Chaque faute, chaque infraction à la loi est un temps d'arrêt dans sa destinée, dont elle portera la peine. Tout le bien qu'elle n'a pas fait, et qu'elle pouvait faire, tout le mal qu'elle pouvait empêcher et qu'elle a laissé s'accomplir, sont autant d'éléments de progrès perdus pour elle, et dont elle reste responsable.

Il n'y a pas à s'attarder davantage dans la recherche des satisfactions égoïstes. Le bonheur n'est pas là ; c'est faire fausse route que de le chercher en dehors des prescriptions immuables de la conscience.

Le devoir accompli donnera, dès ce monde, des satisfactions inconnues, les seules vraies, les seules qui puissent combler le vide des aspirations de l'âme.

Voilà les convictions que le spiritisme apporte dans le monde. Il est donc urgent d'employer, pour le propager, tous les moyens que l'on jugera efficaces.

Les publications périodiques et autres dues aux efforts d'hommes de bonne volonté, se multiplient chaque jour et répandent la bonne nouvelle. Mais ne serait-il pas urgent d'y joindre la parole ?

Tout le monde ne lit pas. Et puis ces publications ne s'adressent pas toujours au public non préparé. C'est au plus grand nombre qu'il faudrait faire cette révélation, à ceux qui l'ignorent complètement ou ne la connaissent que par quelques articles plus ou moins bienveillants de leurs journaux.

Le jour où des conférences pourront être faites en vue d'éclairer

les masses, les idées nouvelles recevront une impulsion considérable. De même que le christianisme, c'est chez le peuple qu'elles trouveront le plus rapidement un écho.

Chaque fois qu'on lui parlera justice, fraternité, on sera toujours compris ; car, lorsque ces principes ne sont pas appliqués, c'est lui qui en souffre le plus. Or, la souffrance nous mûrit ; elle est un redoutable stimulant de l'activité intellectuelle, une condition indispensable de notre progrès moral.

Il ne serait pas indispensable pour cela d'avoir des orateurs hors ligne.

Il s'agirait d'exposer simplement, clairement, les principes du spiritisme, tels que nous les connaissons, d'en faire un enseignement à la portée du plus grand nombre. Ce qui est indispensable, c'est d'abord des ressources pécuniaires et de la bonne volonté, beaucoup de bonne volonté.

B. VIRET.

Action mécanique de l'Od

(*Suite*) (1)

BARREAUX AIMANTÉS. — J'étais ainsi indirectement amené à répéter mes expériences avec l'aimant. Je donnai à M. Léopolder, professeur de mécanique à Vienne, actuellement à l'Université de Lemberg, un petit barreau aimanté qu'il tenait en équilibre au bout de son index droit ; ce barreau avait 5 pouces de longueur, et 1/16 de pouce carré de section ; il se mouvait aussi *en dedans* (c'est-à-dire que son extrémité la plus proche du milieu du corps se dirigeait vers le corps), soit sur le doigt de la main gauche, soit sur celui de la main droite.

Ici vint se placer une constatation d'un intérêt plus grand encore pour l'enquête que nous poursuivons. Le barreau aimanté opérait, en toute circonstance, une rotation *en dedans* quelle que fût la position de l'opérateur par rapport à l'horizon. Essayons-le donc

(1) Voir le numéro de janvier 1897.

la face tournée vers le Sud, avec, en équilibre sur l'index droit, le barreau contenu dans le plan du parallèle terrestre, le pôle nord de l'aimant dirigé vers l'Ouest ; dans cette position, le pôle nord négatif doit tendre vers le Nord, la force magnétique l'attirant nécessairement vers le pôle nord terrestre, dès qu'elle a une intensité suffisante pour vaincre le frottement du barreau sur son pivot, sur sa base, c'est-à-dire sur le bout du doigt. Que maintenant le fait se produise, que la force de rotation (odique) mette en mouvement le barreau par prépondérance sur la résistance de frottement, le pôle nord devra, par suite du raisonnement ci-dessus, se diriger en tournant vers le pôle nord de la terre : c'est ce qu'il ne fait pas ; il tourne, au contraire, en se dirigeant au Sud, en opposition directe avec l'attraction polaire naturelle ; quant à son pôle sud, il se dirigeait par saccades vers le corps de son support vivant, c'est-à-dire vers le pôle terrestre.

L'aimant était donc bien éloigné d'obéir à l'attraction magnétique, vaincu qu'il était par la force de rotation (attraction ou répulsion odiques) et, en dépit de sa nature intime, violemment contraint de se mouvoir à rebours de sa polarisation. La force que nous étudions ici est donc si considérable, si décidément caractéristique et indépendante ; — la force (*odique*) de rotation, dans les circonstances ci-dessus, a donc à tel point la supériorité sur la force (*magnétique*) de rotation, qu'elle n'hésite pas à accepter la lutte avec le magnétisme, qui lui fait directement échec, et qu'elle sort victorieuse de cette lutte.

Le conflit que nous avons en vue est bien une opposition directe ; les résistances sont, de part et d'autre, absolument dans les mêmes conditions de nature et de grandeur ; mais la *force motrice odique est plus puissante que la force magnétique.*

Pour lever tous les doutes à ce sujet, je fis successivement placer M. Léopolder, portant son barreau aimanté, aux quatre points cardinaux ; le résultat fut indentique dans les quatre stations, et le fut encore à chaque fois que je répétai l'expérience avec nombre d'autres sensitifs, et d'autres barreaux. Je le fis aussi opérer avec l'autre main, la main gauche ; je changeai la position du barreau en donnant à son pôle nord la direction de l'Est, rien n'y fit. Dans chacune des seize combinaisons possibles, l'extrémité du barreau la plus rapprochée du corps exécuta constamment une rotation *en dedans ;* pôle nord ou pôle sud, l'extrémité la plus proche de la ligne médiane du sensitif se dirigeait toujours vers lui.

AIGUILLE AIMANTÉE SUR PIVOT. — Ces expériences réclamaient la comparaison avec celles ressortant à l'emploi d'une aiguille aimantée mobile. Mais on ne peut faire qu'une aiguille, qui joue librement sur un pivot à pointe fine, se trouve dans les mêmes conditions de situation qu'une aiguille en équilibre au bout du doigt ; un essai comparatif présente donc, dans son exécution, des difficultés particulières : il devient même impossible, par suite des différences que présentent les deux forces (l'odique et la magnétique), et dans leur essence, et dans leur mode d'action. Le magnétisme s'offre à nos yeux comme une force continue exerçant sans interruption une action toujours la même. (Il paraît tout au moins en être ainsi, bien que les aurores boréales laissent planer un doute sur la justesse de cette observation, dont la discussion conduirait ici trop loin.) La force de rotation (odique), qui émane des doigts de l'homme, agit au contraire par saccades, comme j'essaierai de le démontrer dans les pages suivantes. Lors donc qu'une aiguille *reposant* sur le bout du doigt reçoit une secousse, elle exécute un mouvement et s'immobilise dans sa nouvelle position ; puis vient une nouvelle secousse, et elle reprend son mouvement ; et quand ces secousses se suivent rapidement, l'aiguille a tout à fait l'apparence de tourner d'une façon continue ; mais en réalité ce n'est pas là le cas : elle n'obéit pas à une impulsion continue, il n'y a qu'une succession rapide, imperceptible, de chocs distincts, que ne suit aucun choc en retour, par suite aucun mouvement brusque en sens inverse. Il en est tout autrement d'une aiguille aimantée mobile sur un axe : reçoit-elle de la *force de rotation* (odique) un choc qui la fait mouvoir d'une quantité plus ou moins considérable ? l'attraction magnétique *continue* des pôles ne cesse pas pour cela d'agir sur elle ; et que la *force de rotation* subisse la moindre intermittence, l'attraction magnétique ramène instantanément l'aiguille à la direction primitive de ses pôles. Pour ces motifs, on ne peut admettre de comparaison entre deux aiguilles aimantées, dont l'une oscille sur un pivot, et dont l'autre repose sur le bout d'un doigt ou bien est tenue entre deux doigts. Avec des modes de suspension différents, ces aiguilles se trouvent dans des conditions différentes, et par suite les résultats ne sont pas *comparables*.

L'observation suivante, toute fortuite, peut servir de document à l'appui : ayant affaire à une personne sensitive, je lui donnai à tenir une petite boussole légère ; elle la plaça dans le creux de sa main, l'entourant, sans la serrer, des bouts de ses doigts ; sur le

pivot de la boîte, oscillait une aiguille aimantée de 3 pouces 1/2 de long. Lorsqu'elle l'eut tenue un instant dans la main, la boîte se mit à tourner, mais l'aiguille continua d'indiquer le Nord ; elle était sans cesse en mouvement, oscillant de droite à gauche, mais revenant toujours à la position nord-sud.

POUCE ET INDEX. — Quand, avec des sensitifs moins bien doués, les corps placés à l'extrémité d'un seul doigt ne voulaient pas se mettre en mouvement, j'essayais d'y arriver en employant deux doigts, par exemple le pouce et l'index. Il en résultait un accroissement de puissance tel que la rotation se produisait alors pour nombre de sensitifs avec lesquels, en employant un seul doigt, les corps ne voulaient pas sortir de leur immobilité. Pourtant, il faut préférer les expériences faites avec un doigt seulement, parce qu'elles donnent une sécurité parfaite au point de vue des illusions possibles. Avec deux doigts, le sujet peut, en général, aider au mouvement ; avec un seul doigt, il ne le peut pas. Dans plusieurs cas, j'ai employé trois doigts ; dans d'autres cinq ; dans les plus difficiles même les dix doigts ; plus j'en appelais à mon aide, plus le corps imposé tournait rapidement et dans de bonnes conditions.

DOIGTS DES PIEDS. BOUT DU NEZ. — Pour soustraire absolument les mouvements de rotation à l'ingérence de l'opérateur, je fis une expérience sur les bouts des doigts de pieds d'un haut sensitif. On le coucha à plat sur un lit, et, ayant découvert ses pieds à droite et à gauche, on plaça sur les bouts des deux gros orteils des demi-cartes à jouer ; à peine une de ces cartes était-elle en équilibre qu'elle se mit à tourner avec plus de vivacité encore, à ce qu'il parut, qu'au bout des doigts des mains. — On finit même par utiliser le bout du nez du patient, et on y disposa une carte ; ici, encore, il n'y eut pas d'hésitation dans la rotation. Dans les deux dernières expériences, la possibilité d'une ingérence quelconque du sensitif dans les mouvements de rotation s'exclue d'elle-même absolument.

DISQUES CIRCULAIRES. — Je confectionnai avec du carton de menus objets circulaires, et je les plaçai sur les bouts des doigts sensitifs. Ils se mirent tous rapidement en rotation et présentèrent sur les objets cylindriques cet avantage de mettre plus de complaisance à terminer leur mouvement circulaire.

Les baguettes décrivent souvent un arc compris entre un quadrant et un demi-cercle, puis reprennent volontiers un mouvement rétrograde. Mais, pour les disques, je leur ai toujours vu décrire des circonférences entières, et fréquemment en décrire deux d'un seul trait. Une boîte ronde en bois, au centre de laquelle un pivot pointu portait une aiguille aimantée, et dont j'ai déjà fait mention plus haut, déposée à plat sur la paume de la main d'une dame haut-sensitive, les cinq bouts des doigts étant latéralement au contact, décrivit par saccades, dans l'espace d'un quart d'heure, deux fois la circonférence entière. L'aiguille répondait à chacune des impulsions successives, mais revenait toujours ensuite à sa position dans la ligne des pôles. De temps à autre survenait un arrêt très court, parfois même un petit mouvement rétrograde, mais toujours immédiatement suivi d'une poussée plus forte vers l'avant.

MOUVEMENTS CIRCULAIRES DANS UN PLAN VERTICAL. — Jusqu'à présent, tous ces mouvements circulaires s'étaient exécutés sur un plan horizontal. Je voulus voir alors ce qui adviendrait dans un plan vertical. Plusieurs fois, prenant un disque de carton fin, de quatre pouces de diamètre, je fourrai en son milieu une baguette de verre qui lui servait d'axe. Cette baguette, je la disposais sur les bouts des doigts, d'une main *étendue horizontalement ;* elle se roulait alors lentement sur les doigts, en dedans, pour gagner la main, et, roulant sur la main, arrivait jusqu'au poignet; en cette occurrence, le disque ne faisait pas moins de huit révolutions verticales. Une autre fois, je répétai l'expérience sur deux mains étendues l'une à côté de l'autre ; la baguette, munie de son disque en carton, roula de la même façon sur elle-même, se dirigeant vers le corps, et plusieurs fois, en route, elle fit des pauses et de courts mouvements rétrogrades. — Une autre fois, une dame sensitive, bien douée, s'assit, et, plaçant la main droite sur la cuisse droite, empoigna l'axe de verre avec les cinq doigts, tournés vers le disque, et à une distance de trois pouces du carton. Il s'était à peine écoulé deux minutes que baguette et disque entraient en rotation. J'observai plusieurs fois deux évolutions complètes autour de l'axe.

Dans la main droite, comme dans la main gauche, l'évolution se faisait *en dedans*, et il était indifférent que le sensitif fût assis au Nord, au Sud, à l'Ouest ou à l'Est. Dans les cas où le disque vint à se trouver entre les cuisses de la personne assise, il tournait de

dessous en dessus vers le corps. La proximité du corps, qui par devant est od-positif, prenait toujours part au sens de la rotation des disques.

CLEFS. — Nous arrivons ici à quelques jeux populaires qui se transmettent de père en fils comme des énigmes ; je ne veux pas passer outre sans les expliquer. On place une clef commune, en fer, en équilibre au bout du médius, en la dirigeant de façon qu'elle s'étende au-dessus des trois autres doigts. Chez beaucoup de personnes, la clef gît immobile ; mais chez beaucoup d'autres, avant qu'une minute se passe, elle se met en mouvement, elle tourne lentement *en dedans*, se dirigeant vers l'intérieur de la main, et peu à peu en arrive de manière à se trouver tout entière au-dessus d'elle. Pourquoi cette expérience réussit-elle chez quelques-uns et pas chez d'autres ? Personne n'y comprend rien, et, comme on ne peut contrôler le phénomène, comme on ne peut savoir, par suite, si celui qui tient la clef ne provoque pas à son gré le mouvement et ne jette pas de la poudre aux yeux des spectateurs, on tourne la chose en dérision. Mais nous voyons bien ici que ce jeu d'enfants cache un sens profond. Dans les nombreuses expériences que j'ai répétées à ce sujet, j'ai acquis la certitude que cette rotation réussit seulement sur les doigts des sensitifs, et que ceux pour qui les clefs restent comme mortes sont tout simplement des non-sensitifs.

Si l'on examine la forme de la clef, on remarque qu'à l'une des extrémités la tête correspond à un disque entier, et qu'à l'autre le panneton correspond à un demi-disque, qui seraient fixés tous deux sur un axe commun. Ce qu'étaient, par conséquent, dans l'avant-dernière expérience, le disque de carton et l'axe de verre, est représenté ici par la tête et le panneton d'une part, et la tige de l'autre ; si donc on place une clef au bout d'un ou de plusieurs doigts sensitifs, on la charge de force rotative, et ses éléments doivent tourner vers l'intérieur de la main, de dehors en dedans, avec autant de certitude que le faisaient mes disques de carton sur leurs axes de verre. En poussant jusqu'au superflu la comparaison, pour faire la preuve de l'expérience, si, sur sa route, on touche seulement légèrement la clef avec un doigt de l'autre main, elle tourne en sens inverse pendant un instant, ce qui correspond à l'action produite sur le disque de carton. Ce jeu est donc expliqué et, on le voit, n'a rien de si méprisable. Il y en a encore bien d'autres analogues, avec un tamis par exemple. Tous reposent sur la même base.

CYLINDRES CREUX. — Un rouleau de carton, en forme de cylindre creux, placé sur les bouts des deux mains étendues, se mouvait de la même façon, au bout de quelques minutes, roulant, en dedans, vers le corps. Un de mes sensitifs s'était même fait faire, à pareille fin, un cylindre de bois d'érable, de un pied de long et de deux pouces de diamètre : il me l'apporta et me fit constater avec quelle régularité ce corps lourd roulait vers lui lentement par-dessus les paumes de ses mains, faisant un tour en deux minutes autour de son axe.

GLOBES. — En employant des corps de forme sphérique, j'espérais obtenir quelques éclaircissements sur le sens principal de ces mouvements. Je réunis des globes de verre, creux, légers, de un quart, un demi, un et deux pouces; d'autres semblables en bois, des globes de cire creux, en forme de pêches, d'abricots, de pommes, et je les plaçai au sommet du cône formé par les doigts réunis de mes meilleurs sensitifs moyens. Au bout de une à deux minutes, ils se mettaient toujours en mouvement, mais lentement; le mouvement se faisait de haut en bas, et de dehors en dedans, vers le corps des sensitifs, dans le sens de leur ligne médiane, considérée de haut en bas, c'est-à-dire en partant du nez pour passer sur le creux de la gorge, sur le creux de l'estomac et sur le nombril; ou, pour m'exprimer un peu mieux, en suivant la ligne formée par l'os xyphoïde et le muscle abdominal. Les résultats étaient les mêmes avec la main gauche qu'avec la main droite. — En les plaçant au bout des dix doigts réunis côte à côte, le globe tendait toujours à franchir en roulant le cône de gauche pour atteindre le sommet du cône de droite; c'est-à-dire que les doigts od-positifs le jetaient, en quelque sorte, par-dessus bord, à l'adresse des doigts od-négatifs qui lui donnaient asile. Mais ces globes, au point de vue du mouvement, n'étaient dans une situation ni favorable, ni suffisamment indépendante : aussi l'expression des résultats obtenus était-elle moins brillante, moins forte, mais surtout moins sûre que celle des mouvements précédemment étudiés.

POINTES ET CORPS ÉMOUSSÉS. — Si l'on se rappelle de mes anciens écrits combien la distribution de l'od, si essentiellement engagé, on le voit bien, dans les phénomènes actuels, est soumise à l'action des pointes ou des portions arrondies, dans les corps qui en sont chargés; — si l'on sait à quelles influences la Lohée odique est soumise de la part des arrêtes vives ou émoussées, — on a bien

le droit de supposer que la forme des surfaces pourrait bien aussi n'être pas absolument indifférente à la manifestation de la force inconnue de rotation. Voici de quelle façon je m'y pris pour découvrir son influence. Une dame sensitive, bien douée, prit à la main, comme je l'ai déjà dit en peu de mots, l'armature cylindrique en bois d'une boussole, les bouts de ses cinq doigts entourant la surface latérale ; la boîte ronde se mit à tourner lentement autour de son axe. J'enlevai alors l'aiguille aimantée et je la remplaçai sur son pivot, très aigu, par une petite boulette de pain ; en quelques secondes, la vitesse de rotation de la boîte, dans la main, doubla. J'enlevai à son tour la boulette, l'allure reprit alors sa lenteur primitive. En replaçant la boulette, la vitesse de rotation s'accéléra de nouveau. Toute répétition de l'expérience avec d'autres sensitifs donna les mêmes résultats. Les sensitifs voyaient, en y mettant quelque attention, un courant lohique, de deux ou trois pouces de longueur, s'élever de la pointe du pivot, lorsqu'il n'avait rien à supporter ; mais en coiffant sa pointe avec la boulette de pain, l'effluve devenait invisible. — Je repris la toise dont j'ai déjà parlé et, la plaçant en équilibre sur les doigts du sensitif, j'assujettis à ses deux extrémités deux disques circulaires en carton ; aussitôt la vitesse de rotation de l'ensemble s'accéléra. De même quand je fixais aux extrémités de la toise des boules de bois ; l'allure s'accélérait ; pour décrire un cercle complet, il fallait à la toise quinze minutes.

INFLUENCE DES POINTES ET DES ARRÊTES SUR LES EFFLUVES. — Ces expériences montraient clairement que le principe du mouvement rotatoire trouve à s'échapper de préférence par les pointes, et que la présence d'arêtes vives et d'angles aigus, mais surtout de saillies pointues, atténue les mouvements des corps en train de tourner. La rectitude de cette observation, j'en devais également trouver la confirmation dans le contrôle que m'offrait l'expérience suivante : je donnai à tenir à une personne sensitive une boule en bois de grosseur telle qu'elle ne pouvait, avec ses doigts, l'embrasser tout entière ; les bouts des doigts et les ongles ne reposaient donc pas sur la boule, mais pointaient librement en l'air sur son pourtour. La personne supporta la chose assez longtemps sans la moindre difficulté. Je lui donnai à tenir alors la même boule, non plus dans la main, mais seulement avec les bouts de doigts qui l'enserraient doucement. La différence était en apparence insigni-

fiante : cependant, au bout d'une minute à peine, la boule s'inquiétait déjà, faisant effort pour tourner ; mais la réaction sur le sujet fut bientôt si vive que ses doigts allaient se contracter et qu'elle dut laisser tomber la boule. Dans le premier cas rien, pour ainsi dire, n'arrêtait les effluves émanant des bouts des doigts ; dans le second, ils étaient absolument bloqués par la boule ; celle-ci recueillait donc, comme plus haut les cristaux, les émanations des doigts, s'en chargeait, en était sollicitée à tourner, et réagissait en sorétique sur les doigts, la main et le bras ; d'où les accès convulsifs. Il s'ensuit que les sensitifs peuvent prendre quelque chose à la main sans en être incommodés ; mais que s'ils le saisissent du bout des doigts, ils n'y peuvent absolument pas tenir. De là vient, entre autres, que de hauts sensitifs, comme le sieur Wiebach, ne peuvent supporter de jouer du piano sans être obligés de se reposer à d'assez fréquents intervalles.

Au point de vue subjectif, on ne peut pas du tout considérer comme indifférente la mesure dans laquelle la sensitivité est inhérente aux différents sujets. Des sensitifs faibles ne pouvaient venir à bout de provoquer les mouvements. Plus d'un avait des jours, voire des heures, où les rotations se produisaient périodiquement. Les quatre mécaniciens Schuler, Sautter, Summer et Leopolder étaient doués de sensivité à des degrés qui allaient croissant dans l'ordre où je les nomme ; c'est exactement dans le même ordre que croissait progressivement chez eux la faculté de faire tourner les corps.

(A suivre.) REICHENBACH.

JÉSUS ET MAHOMET

Le docteur Grenier, député musulman de Pontarlier, s'est permis de faire entre Jésus et Mahomet un rapprochement qu'on ne saurait blâmer avec douceur, contre lequel on ne peut protester avec trop d'énergie. Il a poussé la fantaisie jusqu'à dire que « Jésus et Mohammed sont un seul et même prophète ». Pour lui, « Mohammed n'est autre qu'une réincarnation du Fils de l'homme, du Messie, qui

apporte, suivant en cela l'ordre de Dieu, les nouvelles lois qui doivent régir l'humanité ».

Où M. Grenier a-t-il pu prendre une idée si singulière qui lui fasse confondre en une seule et même personnalité deux esprits, deux caractères si diamétralement opposés? Ce fait seul suffirait presque à faire douter de son intelligence et de sa raison, si, à d'autres points de vue, il n'avait pas démontré qu'il jouit d'excellentes facultés.

Mettons-les donc en parallèle, jugeons Jésus et Mahomet d'après leur vie et leur mission respectives.

Jésus est né et a vécu pauvre et parmi les pauvres : le Fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête. Il a tout sacrifié pour l'accomplissement de sa mission de paix et d'amour : sa famille, sa jeunesse, ses amitiés, sa vie. Il a subi sans se plaindre toutes les humiliations et toutes les douleurs: les moqueries, les sarcasmes, les injures et les outrages dont il fut abreuvé, la mort même, pour nous avoir révélé un Dieu bon et clément, au lieu du Dieu des armées, du Dieu terrible de Moïse.

Mahomet, au contraire, quoique je ne nie pas l'utilité de sa mission spéciale auprès des peuples qu'il a réunis dans une même croyance à l'unique Divinité, dont il a été un prophète, mais moralement inférieur à Jésus, Mahomet, dis-je, est né dans une opulence relative, et au lieu de mourir pour sa doctrine, il l'a répandue par l'épée, par le meurtre et l'extermination. Il a été l'un des suppôts du despotisme politique et théocratique dont il fut l'un des glorieux représentants.

Jésus avait prêché par l'exemple, l'amour du prochain, la répression, la domination des passions égoïstes et sensuelles par la raison et la volonté de l'homme, d'accord avec la volonté de Dieu, afin que ceux qu'il avait chargés de continuer son œuvre n'en fussent pas détournés par des considérations d'intérêt personnel. Sa morale se résume en deux mots: fraternité, abnégation.

Mahomet a imposé sa doctrine de prédestination et de polygamie par la force et par les armes, en immolant ses semblables, malgré la défense de son Dieu qui a dit: « Tu ne tueras pas! » et il a promis à ses adeptes, pour suprême récompense d'une vie conforme à ses recommandations, des plaisirs purement sensuels.

Semblable à un météore lumineux qui éclaire brusquement tout le ciel et s'éteint de même, l'empire de Mahomet fut fondé et s'étendit avec la plus grande rapidité ; mais la civilisation qui en fut

le résultat, après avoir brillé d'un éclat incomparable à une époque d'ignorance et de ténèbres comme celle du moyen âge, s'est éteinte aussi rapidement qu'elle avait été propagée. Aujourd'hui, l'islamisme est dans une décadence irrémédiable, les peuples musulmans croupissent de plus en plus dans le fanatisme de leur religion absolument intolérante ; ils sont figés dans l'immobilité et l'engourdissement, dans la démoralisation de leurs mœurs dégradantes pour la femme qu'ils retiennent dans une humiliante séquestration. Pour eux, la femme n'est encore qu'une esclave, un instrument de plaisir, non la compagne et l'égale de l'homme, telle que les populations chrétiennes ont fini par la considérer.

Pendant que l'élite des peuples chrétiens rêve de fraternité et de solidarité, d'améliorer les rapports entre les nations, malgré les différences des mœurs et des croyances religieuses, les sectateurs de Mahomet, conséquents avec leur origine, avec les principes du prophète de La Mecque qui propagea ses idées religieuses par l'épée, massacrent encore de nos jours des peuplades entières, parce qu'elles ont le tort, à leurs yeux, de ne pas vouloir reconnaître Mahomet pour un prophète de Dieu, parce qu'elles préfèrent adorer celui qui a voulu mourir sur la croix plutôt que de renier sa doctrine d'amour et de charité, son Dieu, Père céleste du genre humain.

Eh bien ! c'est au moment où ses coreligionnaires persécutent et exterminent ces chiens de chrétiens, que M. Grenier réunit Jésus et Mahomet et en fait une seule et même personne, un seul et même esprit incarné deux fois. Peut-on pousser plus loin le désir de glorifier, en dépit du bon sens, le prophète d'Allah, sans doute pour expliquer et faire approuver son étrange conversion à la religion musulmane ? Mais il ne suffira pas à M. Grenier de prendre le titre de « Prophète de Dieu » pour nous faire croire qu'il dit toujours la vérité, même quand il émet une opinion absolument gratuite.

Non, Jésus et Mahomet sont deux personnalités bien distinctes qu'il n'est pas permis de confondre. On ne pouvait faire une plus sanglante injure au prophète de Nazareth qu'en l'assimilant.... que dis-je ? en le faisant renaître dans la personne du fondateur de l'Islam, qui imposa sa doctrine par la violence, en versant des torrents de sang. Car Jésus est l'incarnation de l'esprit de dévouement et de sacrifice à ses semblables ; tandis que Mahomet est l'incarnation de l'esprit de conquête et d'exaltation des voluptés charnelles.

Il ne peut donc y avoir rien de commun, aucun point de contact entre deux caractères si disparates, entre deux esprits si différents. M. Grenier ne pouvait commettre une plus grande confusion, une erreur plus prodigieuse. Cela n'est pas fait pour justifier son ambition d'être un « Prophète de Dieu ».

V. DASTUGUE.

Villeneuve-sur-Lot, le 15 janvier 1897.

UNE

Apparition de Pierre le Grand

Czeczelowka, le 20 décembre 1896.

CHER MONSIEUR DELANNE,

Il n'est point étonnant que le spiritisme soit un épouvantail pour les cléricaux, les positivistes, les matérialistes et les athées ; de là leur acharnement à le vouloir étouffer dans son berceau, car le spiritisme tend à faire disparaître l'hypocrisie, l'égoïsme, l'orgueil, le despotisme, la superstition, les abus entretenus par l'ignorance, la basse cupidité, la malveillance et tout ce qui est vil et rabaisse l'homme. En un mot, le spiritisme s'efforce de détruire les sentiments bas et cupides, le triste apanage de notre vallée de larmes. Il faut qu'on ait bien peur des spirites pour les présenter comme des visionnaires, des hallucinés, des estropiés du cerveau, et le spiritisme, comme une utopie, une mystification niaise qu'un souffle de la raison peut détruire. Si cette nouvelle lumière n'est pas éteinte, ce n'est point faute de souffleurs, qui oublient qu'il est des flammes attisées par le vent.

Que peut-on d'ailleurs reprocher aux spirites ? Mais ils ne veulent que pratiquer le bien, ils remplissent les devoirs de leur charge avec zèle, probité, loyauté, dévouement ; ils enseignent à aimer Dieu et son prochain, ils prêchent la concorde et convient tous les hommes à se traiter en frères, sans exceptions de culte ni de nationalité.

Ne travaillent-ils pas à l'apaisement des dissensions et des antagonismes, qui ont causé tant de désastres ? Ne sont-ils pas les véritables apôtres de la paix et du progrès ? En ralliant à leurs principes le plus grand nombre possible d'adhérents, par leur logique, par l'autorité de leur position et surtout par leur exemple, ne préviendront-ils pas des conflits regrettables ?

De tels hommes sont des auxiliaires précieux ; au lieu de les persécuter, de les accabler d'injures, comme le font les cléricaux, les positivistes et les incrédules, ne devrait-on pas reconnaître leur mérite, les honorer, les encourager, d'autant mieux que, toujours et partout, les spirites se sont signalés comme des gens paisibles et amis de l'ordre et de la paix.

Devant les provocations des cléricaux et des actes de malveillance, au lieu d'user de représailles, n'ont-ils pas toujours évité avec soin tout ce qui pourrait être une cause de désordre ? Et à quels mots d'ordre obéissent-ils ? A celui de leur conscience, car la doctrine est pour eux une loi qui prescrit de faire le bien et d'éviter le mal.

Pourquoi donc cette doctrine est-elle une cause de réprobation et peut-elle appeler la persécution sur ceux qui la professent et la propagent ?

Cependant, malgré l'aveuglement de l'esprit de parti, le spiritisme a produit du bien pour ses adversaires ; s'il est contraire aux opinions et aux intérêts matériels d'un parti, nécessairement tout ce qu'il produit est mauvais et c'est en vain qu'il essayerait de les amener à lui par la logique de ses raisonnements, par la perspective des effets salutaires de sa doctrine ! Ils savent cela très bien, et précisément parce qu'ils le savent ils n'en veulent pas.

Plus on cherche à prouver tout ce que moralement a produit le spiritisme, plus les adversaires de parti pris s'irritent en sentant que là est sa force. Et devrait-il sauver l'humanite des calamités qui la menacent, qu'ils le repousseraient quand même. Donc le spiritisme peut triompher d'un incrédule ou d'un athée de bonne foi, d'un homme vicieux et corrompu, mais il ne triomphera jamais des gens de parti pris. L'histoire nous l'enseigne, dans tous les temps, les idées auxquelles on prévoyait de l'avenir furent persécutées. On laissait s'éteindre tout naturellement celles qui n'étaient pas viables.

Voici une histoire, tirée des « Mémoires de la baronne d'Oberkirch », qui intéressera les lecteurs de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, j'aime à le croire.

Vers la fin du XVIIIe siècle, le fils de Catherine II, impératrice de Russie, le grand-duc Paul, reçut à la cour de Louis XVI l'accueil le plus empressé. Les fêtes les plus brillantes furent données en son honneur.

Un soir, chez la princesse de Lamballe, il y avait le grand-duc Paul et sa jeune femme, Marie Féodorowna, la baronne d'Oberkirch, grande amie d'enfance de la grande-duchesse et élevée avec elle dans une petite cour d'Allemagne ; Septimanie d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu ; Kourakin, l'aide-de-camp de Paul ; le prince de Ligne et quelques autres personnages d'élite se trouvaient ainsi réunis autour d'un souper merveilleux, comme savaient les exécuter les cuisiniers de Versailles.

C'était l'heure, charmante entre toutes, où les soucis du jour étaient oubliés et où la conversation s'épanouissait avec une verve intarissable. La présence de l'héritier de la couronne de Russie ne semblait nullement gêner les convives. Chacun parlait librement, lançant tour à tour contes, histoires, anecdotes, épigrammes, etc.

Comme, dans ce temps-là, on ne croyait plus aux miracles de l'Évangile, en revanche on croyait aux apparitions de personnes décédées. M. Vaudreuil venait de conter une histoire de revenant qui fut écoutée avec beaucoup d'intérêt par les assistants, et le grand-duc Paul s'écria : « Moi aussi, si je voulais, j'aurais bien une histoire de ce genre à vous raconter.

— Ah ! Monseigneur, dit Kourakin, de grâce, n'en faites rien ! Chaque fois que votre Altesse évoque ce souvenir, elle reste plusieurs jours sans surmonter une agitation qui désole ses amis !

— Je n'ai que faire de vos conseils, Kourakin, répliqua le grand-duc. Il me plaît de parler, et je parlerai. »

Puis se tournant vers les convives :

« Figurez-vous qu'une belle nuit de printemps, comme on en voit rarement chez nous à Saint-Pétersbourg, la fantaisie me prit de courir la ville. Kourakin m'accompagnait, ainsi que deux robustes cosaques du Don, prêts à défendre leur maître contre toute agression. J'étais donc bien gardé et nous marchions en avant, l'aide-de-camp et moi, riant et disant mille folies. C'était un vrai plaisir pour moi de me promener dans la ville endormie par cette température d'une douceur exceptionnelle.

« Il faisait un si beau clair de lune qu'on aurait pu facilement lire une lettre. Les objets nous apparaissaient aussi nettement qu'en plein jour, lorsque, au détour d'une rue, j'aperçus un homme de

haute stature, enveloppé d'un manteau, le visage caché sous un chapeau rabattu. C'était la première personne que nous eussions rencontrée jusque-là. Au moment où je passai près de lui, cet homme se mit à emboîter le pas à mes côtés. Je le regardai avec étonnement. Mais quelle singulière façon de marcher ! Dieu du ciel ! sous ses pieds, les pavés rendaient un bruit sec, comme des ossements choqués l'un contre l'autre. Je touchai doucement le bras de Kourakin :

— « Nous venons, dis-je, de recruter là un étrange compagnon.

— « Quel compagnon, Monseigneur ?

— « Mais celui qui marche à ma gauche ; il fait assez de bruit pour que tu l'entendes.

— « Mais, Monseigneur, je n'entends rien, je ne vois personne.

— « Es-tu donc sourd et aveugle ? Comment ! tu n'aperçois pas cet individu en manteau qui s'interpose entre le mur et moi ?

— « Votre Altesse plaisante, je puis jurer qu'il n'y a même pas un pouce d'espace entre elle et le mur », répondit Kourakin.

« Pour me convaincre de la chose, j'allongeai la main et je sentis effectivement la pierre, tout près de moi. Cependant l'homme était toujours là, réglant son pas automatique sur le mien. Je commençais à éprouver un malaise indicible. Il me semblait que le côté gauche de ma personne, celui qui se trouvait rapproché de l'inconnu, se refroidissait sensiblement et que tout mon sang se figeait dans mes veines. Mon étrange compagnon dardait sur moi un regard persistant, auquel je n'avais pas la force de me dérober. Soudain, du manteau à capuchon sortit une voix creuse. Cette voix, je l'entends encore, je l'entends toujours !

« Paul ! Paul ! pauvre prince ! » répéta à trois reprises la voix d'un accent mélancolique, mais qui n'avait rien d'hostile.

— « Cette fois-ci, dis-je, tu l'entends, j'espère, Kourakin ?

— « Pardon, Monseigneur, je n'entends absolument rien !

« Je me retournai avec impatience du côté du mur, et d'un ton impératif :

« Réponds-moi, qui es-tu pour te permettre de suivre ainsi l'héritier de la couronne ?

— « Je suis celui qui t'aime, le seul qui s'intéresse véritablement à toi. Écoute mes conseils : ne t'attache pas trop à ce monde, où tu ne resteras pas longtemps ; tâche surtout d'éviter les remords et de faire le bien, si tu désires mourir en paix. »

« Là-dessus, ce mystérieux personnage reprit silencieusement sa

promenade, et, poussé par un pouvoir supérieur à ma volonté, je continuai à le suivre. Kourakin et les deux cosaques s'obstinaient toujours à ne rien voir. J'étais épuisé de fatigue. Enfin nous approchions de la place située entre le pont de la Néva et le palais des sénateurs, lorsque mon compagnon s'arrêta tout d'un coup.

« Paul ! dit-il, c'est ici qu'il faut nous séparer, mais nous nous « rencontrerons plus d'une fois sur cette place : je t'y donne ren- « dez-vous. Au revoir ! »

«Et tandis qu'il saluait légèrement, le chapeau rabattu se souleva de lui-même, sans que personne l'eût touché. Sous les rayons de la lune, je reconnus l'œil d'aigle, le teint basané et la bouche sévère de mon aïeul, Pierre le Grand, dont le corps reposait dans la tombe depuis plus d'un demi-siècle. Je n'étais pas encore revenu d'un saisissement bien naturel, que la vision avait disparu. Le jour allait bientôt poindre et je rentrai au palais, littéralement gelé du côté gauche. Kourakin est témoin qu'on eut toutes les peines du monde à ramener la chaleur dans mes veines, à l'aide de briques brûlantes et d'épaisses couvertures. »

Tel fut le récit du grand-duc Paul. On sait qu'il régna seulement quatre ans et mourut d'une mort violente. Il fut empoisonné par une conspiration en tête de laquelle se trouvait le comte de Pahlen.

Le comte de Pahlen, gouverneur de Saint-Pétersbourg, était seulement un *instrumentum sui generis ad hoc*, acheté par les Anglais. L'empereur Paul Ier préparait, avec Napoléon Ier, une invasion de l'Inde par terre. Ceci naturellement gênait la politique de la Grande-Bretagne ; c'est pourquoi les Anglais firent leur possible pour se débarrasser d'un ennemi aussi redoutable, et achetèrent le comte de Pahlen.

Salutations cordiales et fraternelles.

JOSEPH DE KRONHELM.

ÉLECTROGRAPHIE

Nos lecteurs ont pu voir, dans le nº 6, quelques-unes des radiographies obtenues par le Dr Baraduc, sans l'emploi d'aucun appareil. La force qui se dégage du corps humain, ou qui y pénètre, impressionne diversement la plaque, suivant qu'elle agit avant son entrée ou à sa sortie de l'organisme : du moins, c'est l'hypothèse du docteur, basée sur les indications du biomètre.

Électrographie extraite du *Traité expérimental de Magnétisme*, du professeur Durville.

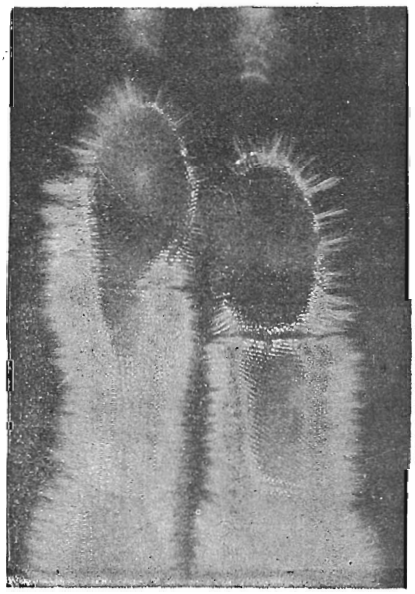


Fig. nº 1.

Radiations des doigts d'une jeune fille bien portante, mais nerveuse.

Dans notre dernier numéro, nous avons reproduit les clichés impressionnés par M. Tégrad, sous l'influx de sa volonté extériorisant l'image d'une bouteille, à deux reprises différentes, et contenant une figure d'Esprit, reconnue pour être celle d'une nommée Sophie.

On a pu remarquer que les doigts de l'opérateur impressionnent la plaque sensible d'une manière remarquable et tout à fait différente de celle observée par le Dr Baraduc.

Nous allons constater, cette fois, une troisième sorte de graphie due au

fluide vital, ou, si l'on préfère, à la force vitale, entraînée par l'électricité. C'est, à proprement parler, de l'électrographie.

Le Dr Jodko, conseiller de l'*Institut impérial de médecine expérimentale*, de Saint-Pétersbourg, est l'auteur de ce procédé. Voici en quoi il consiste : une bobine de Ruhmkorf, de force moyenne, c'est-à-dire donnant des étincelles de 2 centimètres, est actionnée par une pile de deux éléments

Électrographie extraite du *Traité expérimental de Magnétisme*, du professeur Durville.

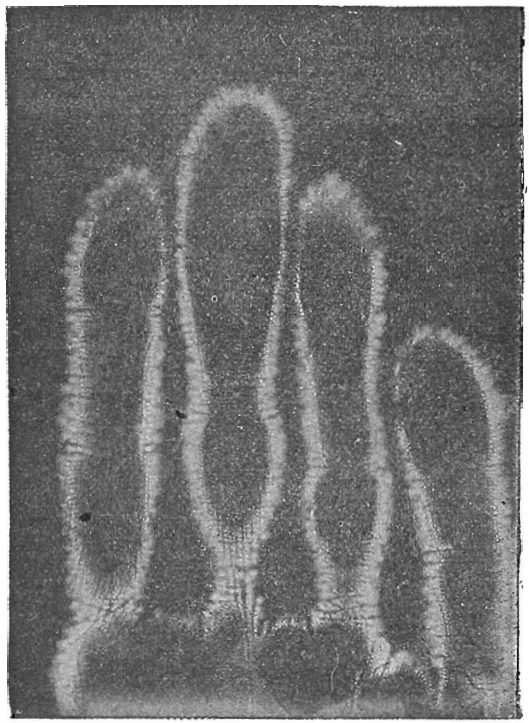


Fig. nº 2.

Radiations des doigts d'une jeune fille très anémique.

fournissant un courant de 3 volts environ. Les rhéophores qui partent des pôles de la bobine induite se terminent : l'un, par une pointe de cuivre que l'on isole dans l'atmosphère ; l'autre, par un tube en verre dans lequel le fil conducteur est scellé.

Après avoir pris la tension électrique du corps humain et celle de l'atmosphère ambiante, on règle l'intensité du courant au moyen de résistances appropriées à cet usage. Une fois ces dispositions prises, on porte le tube isolateur dans la chambre noire ; une plaque sensible est appliquée dessus, par son côté non préparé. Il suffit, ensuite, de poser la main légèrement sur

la gélatine pour que des étincelles jaillissent du tube et impressionnent la plaque, qui est ensuite développée et fixée par les procédés ordinaires.

En opérant ainsi, M. Jodko a obtenu plus de 1,500 clichés différents. Le côté intéressant de ce phénomène, c'est que l'effluve qui jaillit du corps est en relation directe avec l'état de santé du sujet au moment de l'expérience.

Électrographie extraite du *Traité expérimental de Magnétisme*, dn professeur Durville.

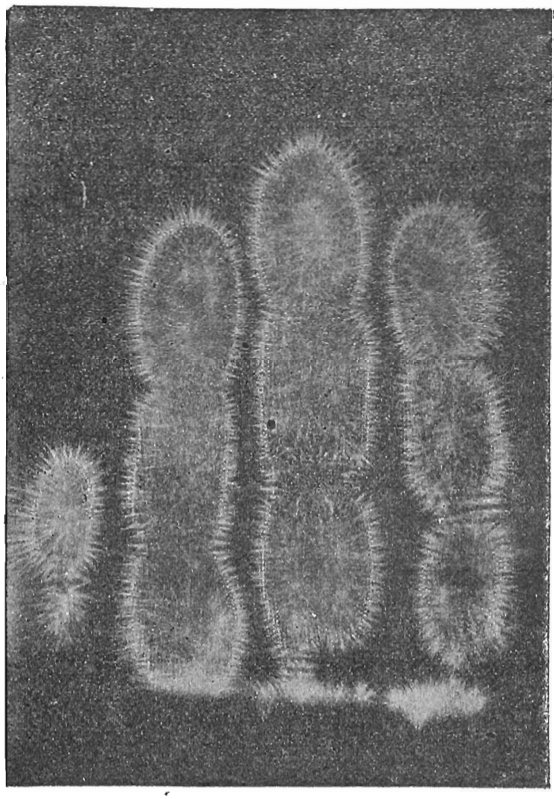


Fig. nº 3.

Radiations d'un jeune homme très sensuel.

Il est aisé de se rendre compte, en comparant les figures 1 et 2, des différences sensibles qui existent entre une jeune fille anémique et une autre jeune fille en bonne santé.

Mais là ne se bornent pas les observations. Le savant russe prétend même définir les tempéraments, suivant l'impression laissée par la main sur la plaque (fig. 3). Il a basé un système thérapeutique sur ce diagnostic, en employant l'électricité comme moyen curatif.

Nous n'avons pas à envisager ici ce côté de la question ; il nous suffit de

signaler un point très important : *c'est que la même expérience, répétée sur un cadavre*, a donné toujours des résultats négatifs.

Il y a donc ici autre chose que la simple graphie de l'effluve électrique qui s'échappe de la main de l'opérateur, la force vitale qui est dans tout être vivant s'échappe en même temps du corps que le fluide électrique, et marque sa présence par les modifications qu'elle imprime à la décharge

Électrographie extraite du *Traité expérimental de Magnétisme*, du professeur Durville.

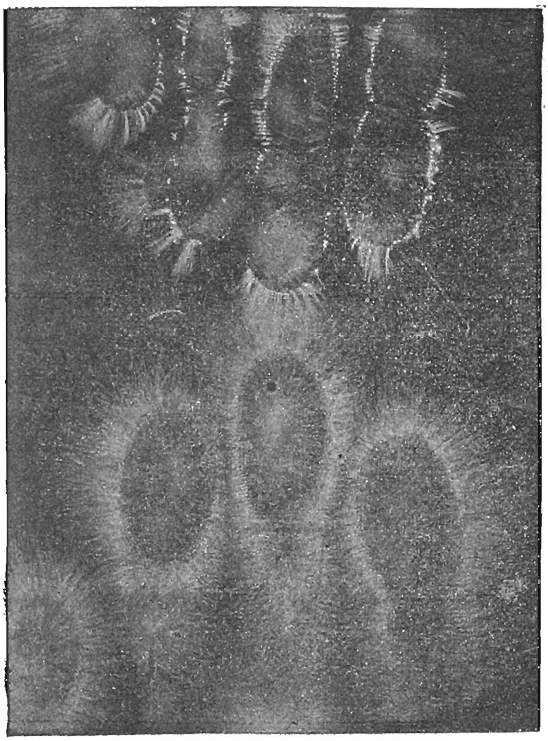


Fig. nº 4.

Radiations de deux mains d'homme et de femme (mains de noms contraires).

électrique. Il y a, en effet, une grande différence entre les graphies obtenues en faisant jaillir l'étincelle, au travers de la plaque sensible, si l'excitateur est un être vivant ou un objet inanimé.

Signalons encore un point très important qui semble bien démontrer que les lois de la polarité, découvertes par le baron de Reichenbach et dont l'étude ut reprise par M. de Rochas et le professeur Durville (1), sont exactes. La figure 4 nous montre que les radiations des mains de noms contraires

1) Durville, *Traité experimental de Magnétisme*. — 23, rue Saint-Merri, Paris.

d'hommes et de femmes s'attirent, tandis que d'autres montrent que les mêmes radiations se repoussent, quand les mains présentées l'une à l'autre sont de même nom.

Nous savions depuis longtemps, par les expériences de Thomasso, que l'on pouvait photographier l'effluve électrique, mais il appartient à M. Jodko d'avoir donné à cette expérience la forme élégante qu'elle présente aujourd'hui, et d'avoir montré l'influence de la force vitale sur l'intensité des effluves et leur mode de rayonnement dans l'atmosphère.

F. D'OYRIÈRES.

Vision, Audition, Sensation

DANS LES MANIFESTATIONS DITES « SURNATURELLES »

VISION (1)

Voici ce que j'écrivais dans la *Paix Universelle*, à la date du 15 septembre 1894, au sujet de la « Lecture du passé, du présent et de l'avenir » ; et ce que je démontrais dans ma conférence, salle de la Société d'Encouragement, avril 1895.

....

« En somme, en quoi consiste la photographie ?

« Elle consiste dans l'apport d'une image ou empreinte, par le rayon lumineux, lequel rayon lumineux attaque une plaque enduite de bromure d'argent : sel instable, décomposé par la lumière.

« Qu'arrive-t-il alors ?

« Tous les points lumineux de l'image apportée — proportionnellement à leur luminosité — attaquent le bromure. On impressionne les parties obscures avec une base : ammoniaque et acide pyrogallique qui donnent un bain révélateur, attaquant le bromure dans les parties insolées, le laissant intact dans les parties obscures. On baigne encore le cliché, pour le fixage, dans de l'hyposulfite de soude, qui, cette fois, dissout les parties non insolées, réservant les parties fixées. On lave à grande eau et l'on a un portrait.

(1) Nous répétons que nous sommes partisans de la libre discussion ; mais en laissant aux auteurs l'entière responsabilité de leurs articles, nous nous réservons toujours le droit d'y répondre, si leurs idées ne sont pas conformes à la théorie spirite.
(N. D. L. R.)

« L'opération qui nous permet d'orner nos appartements de la photographie de ceux qui nous sont chers, des lieux que nous aimons, est celle du bain révélateur et du bain de fixage, qui a été une découverte merveilleuse, réalisant un portrait objectif, sans le secours du dessin ; mais elle ne constitue pas cette opération : le fait de l'apport de l'image par le rayon lumineux, la vibration lumineuse. Cet apport a lieu constamment pour chacun de nos gestes, pour chacune de nos attitudes, quoiqu'il ne soit visible que dans une *chambre obscure*, et qu'il ne devienne objectif que lorsque nous lui fournissons une matière attaquable par la lumière.

« Nos yeux sont donc loin de voir tout ce qui se passe sous notre nez, tout ce dont nous connaissons scientifiquement l'existence. Notez tout particulièrement cela : Il est plus que *probable* — et ce terme, je ne l'emploie que comme concession au positivisme expérimental — que, de même que la locomotion de l'empreinte est d'un ordre si éthéré qu'elle nous reste invisible, de même la révélation et le fixage de nos images doivent s'opérer sur nombre de matières, très subtiles, qui demeurent généralement imperceptibles à notre vue grossière, à nos visions troublées par la multiplicité des objets extérieurs ne nous permettant aucune concentration absolue de notre visualité.

« Il n'est donc point difficile, — et pas du tout impossible, — si l'on a bien suivi ce raisonnement, — dont la base se trouve encore dans une des lois physiques, — d'admettre que tous nos gestes, tous nos actes, sont colportés, par la lumière, dans l'atmosphère, où ils sont emmagasinés. Bien plus, le casque du docteur Luys, ayant accumulé les pensées d'une folle, pour les faire restituer, avec forme objective, par celui qui s'en était couvert après elle, il ressort que la nature n'a qu'un seul et même procédé pour la propagation de nos actions : faits physiques, et pour celle de nos pensées : faits intellectuels : les uns et les autres se matérialisant, impressionnant non toute la matière, mais la matière sympathique à leurs vibrations.

« La vision des morts, dans leur costume de vie, avec leur visage de jeunesse, avec la figure de leur âge mûr ou de leur vieillesse ; celle des faits passés, celle des événements présents, vus dans la veille et le songe, peut — il me semble — s'expliquer rationnellement par la théorie de la transmission photographique des innombrables portraits de nos actes et de nos pensées laissés dans l'air ambiant... Et cela sans faire intervenir, pour ce phénomène, le

concours des morts : concours qui demanderait, pour être reconnu vrai, des explications plus plausibles que celles qui ont été fournies jusqu'à ce jour.

« La solution de la lecture du passé et du présent se réduirait donc — les empreintes existant sûrement, comme nous le prouve le rayon lumineux qui attaque le bromure d'argent et le casque du docteur Luys — à la possibilité de leur vision. — Vision, ou mieux : conversion de la matière invisible en matière sensible à nos organes ; vision ou conversion refusée généralement à la presque totalité des individus, accordée seulement à quelques rares privilégiés, — je dirai plutôt à quelques personnalités très évoluées ; vision donnée encore à quelques êtres maladifs, — par conséquent faibles, — subissant la volonté de chercheurs énergiques dont l'intelligence développée désire explorer l'au-delà, cependant que leur enveloppe — encore trop matérielle — les oblige à se compléter — pour atteindre leur but — dans une enveloppe fragile et nerveuse appelée médium ; alors point de phénomènes sans le médium et le chercheur réunis.

La raison de ce prodige ne doit être cherchée que dans la subtilité de ces personnes à recueillir les empreintes, au moyen de leurs propres forces, lorsqu'elles possèdent le réel tempérament psychique, à l'aide d'un médium, quand leur enveloppe est trop grossière ou leur plan moral moins avancé que leur plan intellectuel.

« La vision des morts ne pourrait-elle pas aussi trouver son explication dans leurs multiples empreintes laissées et charriées dans l'atmosphère lumineuse, pendant leur vie, puis découvertes après la mort des défunts. — ... Cette particularité que les morts apparaissent, le plus souvent, avec leurs attitudes préférées, faisant leurs gestes favoris, ne viendrait-elle point de ce que l'atmosphère, les maisons, conserveraient un plus grand nombre de ces photographies. »

.....

Depuis, les rayons X sont venus apporter un poids énorme à ces inductions. Ils ont prouvé par A + B que non seulement il pouvait y avoir, autour de nous, dans l'air ambiant, des matières très subtiles qui — sans que nous nous en doutions — recueillaient, emmagasinaient nos images, nos actes, nos gestes ; mais qu'il existait des rayons lumineux d'un autre ordre que ceux desquels nous étions habitués à enregistrer scientifiquement l'existence et le processus ;... que ces nouveaux rayons — sans que nous l'ayons

jamais soupçonné — pénétraient — en nous les rendant visibles intérieurement — des corps solides dont les autres rayons ne faisaient qu'effleurer la surface, ne nous rendant visible que cette surface.

AUDITION

La nature — examinée de près — révèle qu'elle n'a que très peu de lois, je dirai même : qu'elle n'a qu'une seule et même loi. Si, dans ses effets, cette seule et même loi nous paraît dissemblable, — opposée quelquefois à elle-même, — à ce point que nous n'apercevons plus que sa négation au lieu de son affirmation, c'est sûrement parce que nous n'en considérons que des points extrêmes dans l'ordre évolutif. Mais si nous avons la patience, le recueillement, le savoir, de nous adonner à la recherche de la filière ascendante ou descendante, — suivant le commencement de nos observations, — l'*unité* de sa manière d'opérer illuminera notre entendement de sa vérité éblouissante et consolante. Les découvertes scientifiques succéderont alors — d'une façon vertigineuse — aux découvertes scientifiques ; et l'homme, possédant sur son être des notions plus exactes, arrivera enfin à plus de bonheur.

Donc, la photographie s'est plu à nous démontrer la transmission vibratoire qui apporte notre image sur l'appareil photographique. Elle nous a fait supposer logiquement que beaucoup d'autres substances plus sensibles que le bromure d'argent pouvaient enregistrer — sans que nous le sachions — nos portraits, nos actes, pour les rendre objectivement visibles, sont une autre vibration sympathique d'un tempérament psychique ou d'un médium ; eh bien ! de même Edison s'est chargé de nous doter du *phonographe,* instrument qui prouve que les sons vocaux que nous émettons n'ont qu'à trouver une matière capable de les enregistrer, puis certaines conditions mathématiques de mécanisme, pour restituer ces sons, avec toutes leurs qualités propres : de clarté, de sonorité, de prononciation, de timbre individuels. Par conséquent, je déduirai de cette découverte qu'il est plus que *probable* — toujours ce diminutif de l'affirmation en faveur des positivistes — qu'il existe — dans notre atmosphère — des matières capables d'emmagasiner nos paroles, nos chants, nos cris d'allégresse et de détresse, et de se prêter à la restitution mathématiquement voulue de ces paroles, de ces chants, de ces cris, en présence d'un médium ou d'une personne mise — par psychisme momentané — en l'état de leur

rendre — en vertu de ses vibrations propres — cette objectivité qui atteint notre sens auditif.

L'année dernière, dans un salon littéraire, nous causions de tous ces mystères de l'inconnu. Mes théories étonnaient, mais attiraient, lorsqu'un des éminents représentants de la presse américaine s'approcha de moi et me dit : « Parlez-vous anglais ?... — Oui, lui répondis-je... — Eh bien ! permettez-moi de vous raconter ce qui est arrivé à ma mère, qui n'avait jamais auparavant eu affaire avec le merveilleux... Pour vous prouver que ma narration est vraie, demain, je vous enverrai un journal qui confirmera mon histoire... »

Or, voilà ce que j'entendis ce soir-là ; ce que je lus deux jours après dans *An Easter Egg*. Edited by the Woman's Co-operative Union. Geneva. N. Y. 1896 :

« De 1870 à 1880, je voyageais durant huit mois de l'année, parlant presque chaque soir devant un public choisi.

« J'avais l'habitude de descendre toujours dans les mêmes hôtels, de manière à être connue et attendue, avec soin, à toute heure de la nuit.

« Une nuit, j'arrivai tard à Indianapolis. L'hôtel était plein. En me rencontrant sur le seuil du salon, mon hôte excellent me dit, d'un air contrarié : « Mistress S..., je n'ai point de chambre pour « vous ; j'en suis désolé, vous serez obligée d'aller dans un autre « hôtel. — Je ne ferai pas cela, répliquai-je ; faites-moi un lit au « salon, où vous voudrez... — Bien, dit le propriétaire en riant, « je vais voir ce que je pourrai faire. »

« On me servit à souper. A la fin de mon repas, mon hôte vint m'apprendre qu'il avait trouvé et arrangé une petite chambre au troisième étage. J'y montai ; et je vis une chambre, plaisante d'aspect, éclairée au gaz, avec un bon feu de cheminée ; enfin tout y était frais, propre et attrayant. Étant très fatiguée, je me couchai tout de suite, laissant le gaz allumé, suivant mon habitude, et regardant si aucun chat n'était caché sous mon lit.

« Je m'endormis profondément ; quand, soudainement, un cri de désespoir déchira l'air et une voix agonisante s'écria : « *Oh !* « *save me mother*, *save me mother* » (1) ! Terriblement effrayée, je sautai hors du lit... Tout était tranquille... Je cherchai, en vain, dans ma chambre. Personne n'était là. Le gaz brûlait toujours, la

(1) Sauvez-moi, ma mère ; sauvez-moi, ma mère !

porte était fermée ; tout était comme je l'avais laissé au moment de me coucher.

« Je n'avais plus qu'une chose à faire, je la fis : conclure que j'avais été la proie d'un affreux cauchemar. Et comme, depuis plusieurs nuits, j'étais privée de sommeil, je me rendormis bien vite. Hélas ! quelques minutes seulement s'écoulèrent, et à mes oreilles bourdonnèrent encore les mêmes appels déchirants : « *Oh ! « save me mother ; save me mother !* »

« Terrifiée et parfaitement éveillée, je me convainquis, de nouveau que j'étais seule, tout à fait seule.... Pourtant je me calmai peu à peu et m'assoupis pour la troisième fois. Mon repos, pour la troisième fois aussi, fut de courte durée, la voix s'éleva et m'alla jusqu'au cœur : « *Oh ! save me mother ; save me mother !* »

« C'est inutile de vous reproduire les tortures de cette nuit ; il suffit, pour vous le faire comprendre, de vous dire qu'elles ne cessèrent qu'avec l'aurore.

« Quand la femme de chambre entra pour faire le feu, elle me dit : « Avez-vous bien dormi, madame ? » Je lui répondis : « J'ai « eu une nuit de douleur intense. — Oh ! s'écria-t-elle, pleurant « à chaudes larmes, je leur avais bien dit de ne pas vous mettre « dans cette chambre. Un homme vient d'y mourir du delirium- « tremens. On l'entendait par toute la maison. Pendant des jours et « des jours, son cri unique et constant était : « *Oh ! save me mother ; « save me mother... !* »

« Ce rapprochement si étrange entre le cri réel et le cri de mon sommeil m'effraya. Je priai la domestique de rester avec moi jusqu'à l'instant où je pourrais quitter cette chambre dont les murs avaient été les témoins de ces invocations déchirantes, dont les murs répétaient encore ces appels désespérés d'une âme en peine. Et maintenant je ne songe jamais à cette nuit d'Indianapolis sans un effroyable frisson. »

Quand Mrs S... était entrée dans sa chambre, il n'y avait pas deux heures que le corps du mort en avait été retiré. Quelques spirites diront : « C'est le mort qui manifestait encore ses angoisses... » Pourtant... pour manifester n'importe quoi, il faut des agents de manifestation, des organes ; et si l'agent vital, le principe spirituel animique planait peut-être encore en ce lieu ou près de ce lieu, les organes de traduction, de matérialisation ne se trouvaient plus là. On les avait enlevés en enlevant le corps... Ne serait-il pas, dès lors, plus rationnel de voir, dans ce phénomène véridique : un

emmagasinement du son par certaines matières, malheureusement encore inconnues ; matières aptes comme le phonographe à garder à l'état latent et à rendre, avec forme objectivement semblable, dans les conditions mathématiques voulues, les sons reçus et recueillis. Mrs S... n'est pas médium ; son fils me l'a assuré...

D'abord, elle peut l'être sans le savoir ; ensuite, ce jour-là, elle pouvait avoir l'équivalence de l'état médiumnimique par une surexcitation nerveuse de ses facultés sensationnelles, occasionnée par une succession de déceptions, de contrariétés, de fatigues. De plus les empreintes de tonalité, de voix, d'acuité des cris, étaient si récentes, les ondes vibratoires peut-être si peu déplacées,... que le phénomène était peu difficile de manifestation reproductive !... La fenêtre ouverte pendant une journée, huit jours passés depuis la mort ; et Mrs S..., *elle*, dans les mêmes conditions psychiques de sa nuit lugubre, n'aurait peut-être obtenu aucune vibration objective de ces mots : « *Oh ! save me moter ; save me mother !* » Comme aussi ces mêmes ondes, pour ainsi dire *tassées* (1) par des lois que nous n'entrevoyons encore que faiblement, auraient pu, dans un avenir très éloigné du trépas de cet homme, vibrer encore, s'animer sous la puissante, l'énergique sympathie d'un être : homme ou femme, mis à l'unisson de ces cordes harmoniques du passé.

Tout phénomène, pour se produire, appelle une somme mathématique de causes. Il est donc *absolu* dans son apparition ; il ne l'est point dans son faire. L'assemblage du nombre de ses causes se faisant avec la plus grande élasticité, la plus large liberté d'attractions comprenant pour celui-ci, pour celui-là, des étapes latentes, des étapes actives les plus diverses, les plus espacées ou les plus promptes, selon l'activité ou la nonchalance des agents producteurs.

Fatal dans sa manifestation, le phénomène ne l'est point dans son parcours.

Certes, je n'ignore point, quand on a observé la lenteur des procédés de la germination ou naissance de la fleur ; quand on a suivi, de près, les procédés de décomposition ou mort du végétal, qu'on peut croire que l'homme ne meurt pas tout d'une pièce ; et que si, par l'extinction de sa vie dans une certaine forme, son enveloppe matérielle est devenue incapable de lui rendre aucun

(1) *Tassées* n'est peut-être pas le mot... Seulement il est très difficile de rendre, avec notre terminologie, la foule des lois occultes que je pressens, que je déduis des lois déjà acquises. A tout moment, j'éprouve la pauvreté du mot, l'entrave du langage.

des services que le principe vital réclame pour sa manifestation à nos sens, il ne s'ensuit pas que moralement nous soyons séparés de nos morts, du jour au lendemain.

Non, dans ces heures de douleur qui suivent l'instant où l'on vient de perdre ceux qu'on aime, leur présence est pour ainsi dire plus sensible qu'elle ne l'était de leur vivant. Peut-être parce que leurs corps, si chéris, étaient de puissantes distractions aux jouissances éthérées, de terribles obstacles de matière grossière.... Mais ces communications avec nos morts sont, elles-mêmes, d'un ordre éthéré, non d'un ordre matériel et objectif... Elles ne reçoivent une objectivité que par nous, *vivants*, soumis aux lois de la vie, objectivité qui n'a plus son équivalent chez eux, *morts,* qui sont dans l'impossibilité de former une entité de même nature que celle des vivants, que celle de leur vie ancienne ;... car, s'il y avait équivalence, ils seraient toujours vivants. Dans le cas de l'audition de : « *Save me mother* » par Mrs S..., — vu que le phonographe prouve qu'il y a possibilité d'emmagasiner les sons et de les restituer, — ne vaut-il pas mieux attribuer ce phénomène à la loi naturelle de réapparition objective sous influence sympathique, que de l'attribuer aux morts, dont le pouvoir — logiquement parlant — ne peut plus être le même une fois qu'ils ont quitté le corps qui servait à leurs manifestations. Quand on constate l'influence colossale d'une dose homœopathique de n'importe quel ingrédient quand il entre dans une composition chimique quelconque ; quand on suit le processus de cette dose infime dans le corps qui l'a prise , — dose qui produit des effets disproportionnés avec sa petitesse, — on ne peut comprendre qu'il soit jamais venu à l'esprit que : le principe vital, dépouillé de son enveloppe matérielle, d'un mécanisme des plus compliqués, puisse reproduire des effets semblables sur nos sens : vue, ouïe, toucher, sans cette guenille matérielle.

L'audition des paroles des vivants reproduites avec leur équivalence, ayant un précédent scientifique dans le mécanisme du phonographe, peut donc parfaitement s'attribuer aux vibrations sonores emmagasinées, comme la vision des faits et choses passées peut s'attribuer à des empreintes recueillies par des matières aussi sensibles que la plaque bromurée employée par les photographes.

Ce qui expliquerait deux parties des phénomènes constatés par les spirites et les chercheurs psychologues.... Resterait à tâcher d'expliquer : le mouvement qui produit un geste dont l'effet est ressenti par des personnes présentes durant les expériences, mou-

vement tel que les étreintes, les baisers, les transports d'objets, etc., etc.

MOUVEMENT OU SENSATION

Avant d'essayer de fournir une explication sur le mouvement, dans ces cas extraordinaires, je veux encore citer un fait dont je détiens, en mains, les preuves ; car, hélas ! nous n'avons plus ici un appareil mathématique qui parle en faveur de nos déductions et inductions. La photographie nous révélait l'apport de notre image, sans notre concours, en vertu seulement d'une loi de transmission de l'image ; elle nous démontrait la sensibilité de la plaque bromurée. De là, à conclure, à déduire, il n'y avait plus qu'un pas. Le phonographe nous enseignait que nos sons pouvaient très facilement s'emmagasiner et se restituer ; le téléphone transportait nos paroles, avec une similitude parfaite, à des distances limitées seulement par des moyens imparfaits ; ce qui nous conduisait aussi à une conclusion rationnelle... Mais, malheureusement, les mouvements des vivants n'ont pas encore été enregistrés par un appareil quelconque ; et par conséquent ils n'ont jamais été restitués avec forme objective ; on ne peut donc tâcher de prouver qu'ils pourraient être et emmagasinés et restitués que par déductions. Et, tout d'abord, il faut montrer par un exemple que le mouvement n'est pas un monopole exclusif des expériences psychiques ; expériences où le phénomène présente deux éléments parfaitement distincts : les vivants, comprenant les chercheurs et leur médium, et l'*entité occulte* qu'on ne parvient jamais à définir totalement ; *entité occulte* qui terrorise sans causes, qui étonne sans explications probantes, qui — par mille côtés qui nous échappent — laisse un doute dans ceux mêmes lesquels croient en elle, lesquels basent sur elle leur certitude de vie future. Cet exemple est un phénomène entre vivant et vivant séparés par une grande distance :

« Deux amies — l'une s'occupant de recherches psychiques, l'autre ne s'en préoccupant nullement et peu portée à croire au merveilleux — avaient passé ensemble quelques semaines délicieuses à M... Il faut le dire, il y avait eu, entre elles, un grand échange d'idées, une grande communion de sentiments. Elles se séparent. L'une va, en joyeuse villégiature, aux bains de mer ; l'autre reste dans sa campagne, à M... La voyageuse, sur les bords de la Manche, subit une grande épreuve morale ; une épreuve d'autant plus grande que — dans le milieu fort mondain où elle se trouvait — il valait mieux en porter

seule tout le poids... Cette contrainte, ajoutée à la douleur intense, amena, un soir, chez celle qui se l'imposait, un paroxysme de souffrances. En entrant dans sa chambre, les deux bras tendus et allongés, elle se précipita sur son lit pour y étouffer ses sanglots,... tout en se remémorant, avec force, cette phase de doux bonheur d'un mois auparavant... Le lendemain, plus calme, elle écrivit à celle qui lui avait procuré ces bons moments passés; et, pendant qu'elle traçait ses lignes, son amie de M... lui envoyait une missive inquiète, lui disant:

« Je vous ai vue, cette nuit, en rêve; calmez mon anxiété; je « crains qu'il ne vous soit arrivé quelque chose de malheureux. »

L'amie qui n'avait jamais éprouvé aucun phénomène avait vu, en songe, à peu près au même instant, son amie tendant les bras, se jetant sur son lit dans une émotion accablante de tristesse et d'isolement.

La vibration psychique avait eu lieu; le geste avait été traduit et transporté; la pose et les sanglots vus, très bien vus.

Donc là, entre deux vivants, ce que les spirites attribuent au pouvoir des morts s'était passé sans leur intervention.

Je sais bien que, dans ce cas, il n'y avait pas eu contact: coups, étreintes, embrassements; mais ces coups, ces étreintes, ces embrassements n'avaient que faire dans cette circonstance. Ce que ce fait prouve indubitablement, c'est que la *vibration* mouvement rencontre des ondes qui l'emmagasinent, telle qu'elle s'est produite, et qu'elle peut se reproduire objectivement à une personne en *rêve*: juste cet état d'âme où notre être est en la meilleure condition de réceptibilité, puisqu'il est isolé des objets extérieurs.

Pour moi, ce fait me révèle encore autre chose: c'est qu'un jour nos savants découvriront un instrument qui enregistrera, en les emmagasinant, les mouvements et les rendra avec forme objective, nous donnant l'illusion de la personnalité qui les aura produits, comme la photographie nous donne l'image de celui qui pose, comme le phonographe nous rend les sons, les phrases, les chants de ceux qui les ont confiés à l'appareil d'Edison.

Du reste après connaissance de la photographie, du phonographe, du téléphone, qu'y a-t-il d'étonnant? Rien, rien du tout!...

Comment, au contraire, la vibration la plus puissante, la plus énergique que nous constations: le mouvement par les gestes, par les embrassements, par les étreintes, par les coups, par les luttes, par les batailles, ne se transmettrait-elle pas dans l'atmosphère,

puisque d'autres vibrations moins importantes s'enregistrent : immobilité durant la pose photographique, efforts de petite envergure, dans le langage et dans le chant ; si ces vibrations sont comparées aux grands gestes.

Le jour où l'on inventera le mécanisme qui reproduira identiquement nos mouvements, ce jour-là, — je l'espère, — on rangera tous les phénomènes dits « surnaturels » dans une loi de pouvoir émanant des *vivants* et non des *morts*...

Ce qui n'impliquerait point que ceux-ci n'aient pas — eux aussi — des pouvoirs ; ce qui impliquerait seulement qu'ils n'ont pas ceux-là. Car, je ne cesserai de le répéter : Étant des entités nullement semblables à nos entités vivantes : âme et corps ou principe vie et enveloppe matérielle, n'est-ce pas une erreur de vouloir leur faire produire ou de croire qu'ils produisent des faits analogues à ceux que nous exécutons ; lorsque nous savons fort bien qu'il suffit, dans n'importe quelle combinaison, d'y introduire le plus infime agent pour changer complètement cette combinaison.

Certes, je n'ai point là prétention de posséder intégralement la solution de tous les phénomènes ; mais j'ai la conviction la plus arrêtée que leur apparition tient à des lois régissant les vivants et non à des lois régissant les morts.

La reproduction des mouvements, emmagasinés dans l'espace, constatés durant les expériences, serait due à des vibrations sympathiques à ces mouvements recueillis.

Ce qui expliquerait également l'incohérence de certains de ces mouvements : coups sur les joues, embrassements réveillés qui ne répondent pas toujours au passé de ceux qui en sont l'objet ; réapparaissant néanmoins objectivement, sous puissance d'isolement du témoin ou du médium, avec ces fantaisies du rêve et de la folie qui apportent avec le pêle-mêle d'un kaléidoscope : les actes, les faits, les gestes du passé.

Réapparitions dont le but — si elles ne provenaient pas d'un réceptacle — serait plus que puéril, — car souvent ces faits arrivent sans liens, sans rime, sans raison, — et ne nous prouverait alors que *la stupidité de l'au-delà ;* ne nous informant que des choses déjà pensées, rêvées, entrevues par quelques vivants ; ne nous fournissant — quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent — que des avertissements qu'un contrôle rigoureux nous fait reconnaître faux. Et quand je parle de phénomènes, je ne m'occupe que de ceux qui sont cherchés, je ne stigmatise point les phénomènes occasion-

nels dont on ne fait point un métier, dont on ne recherche point à tirer parti, même comme réclame ou piédestal : le métier et l'amour de la réclame devant fatalement, à un moment donné, étouffer le germe psychique du phénomène, — pour y substituer la fraude. Les caractères du phénomène étant une variabilité constante, une indépendance désespérante, soumises uniquement, non à nos désirs, à notre bon vouloir, mais à une loi absolue de l'assemblage de tous les éléments constitutifs du phénomène; assemblage des plus rares.

J'ai visité cet été Valence-en-Brie ; j'y ai causé longuement avec Mme Lebaigue ; j'y ai vu son fils, sa fille, sa jeune servante ; tous ont les symptômes qu'offrent les médiums, sauf la petite fille. J'y ai parcouru tous les lieux, écouté attentivement les narrations de la maîtresse de la maison, les réponses qu'elle fit à nos questions... Puis, j'ai médité longuement sur ces moindres détails recueillis ; et de ce que je vis, de ce que j'entendis, j'en ai conclu, *si les phénomènes ne sont point simulés :*

1° Que les menaces de vengeance si grossières, qui furent proférées pendant plusieurs semaines, n'étaient nullement à l'adresse de Mme Lebaigne.

2° Que les luttes, le bouleversement des meubles, le jet des pierres qui entamaient réellement les vitres, n'étaient point dirigés contre Mme Lebaigue, mais provenaient de l'emmagasinement de luttes antérieures entre vivants : *luttes* qui s'étaient passées autrefois dans cet immeuble ; *luttes* qui sous l'influence de trois natures extra-nerveuses : Mme Lebaigue, son fils, sa jeune servante, mises en accordance avec leurs vibrations antérieures, étaient reproduites dans un désordre tragique, lequel, dans son intensité et son tourbillonnement émanés de trois forces similaires, mais non identiques, arrivait à perforer une glace de l'intérieur à l'extérieur au lieu de la perforer de l'extérieur à l'intérieur ; arrivait à culbuter les meubles, à transpercer et à déchiqueter les vitres de trous bizarres, ne nous paraissant anormaux que parce que nous n'avons que très rarement à étudier des farandoles de ce genre, dont la force motrice semble se dérober aux recherches anciennes, pour ne se laisser qu'entrevoir, scientifiquement parlant.

Enfin, j'en ai conclu que si les nécessités du respect de la vie privée ne s'imposaient plus un jour, ou que les propriétaires de cet immeuble y consentaient, dès maintenant, il y aurait lieu à faire une enquête, non sur ce qui s'est passé cet été, simulacre

seulement de ce qui fut, mais de ce qui arriva autrefois dans cette maison. Et, si, à la suite de cette enquête, — où nul parti pris ne devrait trouver place, — il était prouvé que des scènes d'horreur, que des luttes entre vivants avaient été soutenues, que des paroles de vengeance furent CRIÉES, nous aurions enfin fait un pas immense dans l'explication rationnelle de la plupart de ces phénomènes exploités souvent, par la mauvaise foi ou l'ignorance, comme moyens d'influence sur les natures faibles portées au merveilleux.

Il va de soi que les « miracles de Tilly » — quoique présentant d'autres effets — trouveraient aussi dans les lois déjà connues, et dans les corollaires déjà pressentis de ces lois, des explications, autres sûrement, — puisque les manifestations sont autres, mais toujours rationnelles, naturelles, toujours dépendantes de nos relations avec les vivants, avec les éléments terrestres, et non de nos relations avec les morts. Cherchons... L'infini de notre pouvoir est loin d'être connu !

L. D'ERVIEUX.

Le 25 janvier 1897.

Nous répondrons la prochaine fois à cet article, en signalant les différences profondes qui existent entre ces théories et celles qui expliquent les phénomènes spirites. Le lecteur sera donc à même de juger, en connaissance de cause, la valeur des inductions de notre collaborateur.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

Bordeaux, le 15 décembre 1896.

MON CHER GABRIEL,

J'ai tenu, comme tu le penses, à rendre visite à la maison hantée, comme on la nomme très faussement, du boulevard Pelletan, à Agen. Le frère Beaubial me présenta à la famille. La maison est d'une humble apparence, comme celles habitées par des artisans.

En entrant, au rez-de-chaussée, se trouve une cuisine ; à gauche, une petite chambre peu meublée. Des fillettes, l'une, la fille de

la maison, peut avoir 14 ans, elle s'appelle Angèle ; l'autre, sa cousine, 15 ans ; toutes deux sont brunes, bien portantes. Elles ne sont plus assaillies, comme au commencement des manifestations, par la terreur, elles sont calmes et plutôt rieuses, car on leur a fait comprendre que ce n'est nullement le *diable* qui se manifeste, mais bien des Esprits qui trouvent, dans leur constitution organique, des fluides, pour se communiquer. Elles sont vêtues très modestement, l'air très honnête, elles engendrent, *à priori*, la sympathie.

Aussitôt assises sur des chaises en paille ordinaire, les coups résonnent dans la chambre. Je prie l'Esprit frappeur de répercuter les coups que je veux indiquer : 4, 8, 7, 2, 10, l'Esprit les répète sans se tromper une seule fois. On chante des airs, il les rythme et les accompagne très justement ; je le prie de faire des grincements comme ceux de la scie dans la table, ça réussit très bien.

Je fais bien remarquer aux assistants qu'il y a une *intelligence* qui répond à nos désirs et que les coups ne sont nullement dus au hasard. Aujourd'hui, ils le comprennent.

La maman des fillettes dit qu'au premier étage, lorsque ses filles, sont étendues sur le lit, les coups sont beaucoup plus énergiquement frappés. Nous prions les enfants de monter dans la chambre du haut ; en effet, quelques minutes plus tard, on entend du bas des coups frappés beaucoup plus fort ; mais comme les fillettes sont livrées à elles-mêmes, c'est-à-dire sont seules, et qu'un doute peut jaillir dans la pensée des personnes qui sont au rez-de-chaussée, je propose à nos amis l'expérience suivante :

A demi-voix, je prie l'Esprit de bien vouloir reproduire les coups que je frappe avec la pointe de mon crayon sur la table, et très discrètement.

Immédiatement des coups correspondent à ceux que je viens de frapper, quel qu'en soit le nombre énoncé.

Plus de doute possible ; c'est bien l'Esprit qui lit dans notre pensée, puisqu'il se conforme à notre volonté, quoiqu'étant loin de nous.

Le succès est complet, tous les assistants applaudissent en frappant des mains pour remercier l'invisible de sa bonne volonté.

Alors nous montons au premier étage, dans la chambre où sont couchées les fillettes, qui nous sourient et qui semblent très heureuses des échos de nos bravos qui leur sont parvenus.

On forme la chaîne magnétique, on place une dame dans le milieu

de la chaîne. C'est un très bon médium, qui est aussitôt endormi par les désincarnés.

On emporte la lumière, on reste dans la pénombre. Le tapage commence, les coups redoublent d'intensité. Puis, peu à peu, ils donnent des coups lents et doux ; tout à coup l'orage gronde, des roulements puissants nous cassent les oreilles ; enfin, cette fois, ils semblent être plusieurs Esprits réunis, car ils imitent la musique d'une marche militaire. Les coups sont scandés, nuancés, de différentes tonalités, comme des instruments à vent pourraient le faire.

Un changement subit se produit, nous assistons à l'orchestre de saltimbanques d'une baraque de la foire qui appelle le public à passer dans l'intérieur. Rien de plus comique que cette musique nouvelle. Pan ! pan ! boum ! boum ! cuivres, grosse caisse redoublent d'intensité, et je dirai même de justesse, au milieu de ce tohu-bohu. C'est vraiment merveilleux comme manifestation, mais ce qui ne l'est pas autant, ce sont des oreillers qui sont lancés plusieurs fois et qui m'atteignent en plein, ainsi que quelques-uns de nos frères. Ils y voient clair, les invisibles, pour ne pas nous manquer. Je pensai à la lumière des rayons X. Il n'y a pas d'obscurité pour eux.

On les entend déchirer le papier qui couvre la muraille par lambeaux, qu'on jette au milieu de nous. (J'en ai un échantillon.)

Mais comme les coups venaient d'en haut, du côté où se trouve la tête des enfants, je prie qu'on frappe au pied du lit, près duquel j'étais assis. On ne me fit pas attendre, ils se rendirent encore à mon désir, et, pour m'assurer que les médiums n'avaient pas changé de place, je leur adressai des questions à haute voix pendant cette dernière manifestation, comme par exemple :

« Avez-vous peur, mes fillettes », leur disais-je ; ou : « Ne sentez-vous rien qui vous gêne, êtes-vous fatiguées ? — Oh ! non, monsieur, ça nous divertit au contraire, tout cela ! »

Je me rendis parfaitement compte que ces chers interprètes n'avaient pas quitté leur position habituelle.

Je posai même doucement une main sur la couverture du lit, et je sentis leurs pieds immobiles.

On consulta la dame endormie ; elle vit l'Esprit frappeur, dépeignit son physique : il peut être âgé de 28 à 30 ans, porte la moustache ; il est mort seulement depuis un an. Il semble rempli de joie du rôle qu'il joue et il est heureux de notre sympathie à son égard.

La séance semblait terminée, nous descendons tous ensemble dans la salle du rez-de-chaussée. Les médiums seuls restent étendus dans leur lit. Aussitôt notre départ, un roulement se fait entendre comme le bruit des roues d'une voiture qui court : Ne vous en étonnez pas, nous dit l'ami Beaubial, qui a assisté plusieurs fois à la production de ces mêmes phénomènes, ce sont les invisibles qui amènent le lit près de la porte d'entrée.

Quelques personnes remontent les marches pour s'en assurer ; elles ne peuvent pénétrer dans l'appartement, mais elles aperçoivent sur le lit une feuille de papier blanc couverte d'écriture faite à la mine de plomb ; c'était de l'écriture directe produite par les Esprits

La dame qui nous a servi de médium est plongée de nouveau, au rez-de-chaussée, dans le sommeil magnétique ; elle dit qu'on va repousser le lit à sa place, ce qui est fait à l'instant même.

A son réveil, cette dame se plaignit d'une grande lassitude. — Je crois, dit-elle, qu'ils m'ont soutiré des fluides en *quantité pour replacer la couche des petites à sa place.* — Pour ma part, je n'en doute pas.

Une canne oubliée est lancée du haut de l'escalier en bas avec fracas, ainsi qu'une chaise, qui arrive toute disloquée.

J'entends les incrédules s'écrier : — Mon cher, vous avez été joué par des enfants terribles. Restées *seules*, il n'y a rien d'impossible à ce qu'elles aient *truqué ?*

Détrompez-vous, aimables sceptiques, car ces faits se passent souvent de la même manière, pourtant avec cette différence qu'un professeur de chimie, qui comme saint Thomas ne voulait rien laisser au hasard, eut le courage de faire ligotter les jeunes filles de la tête aux pieds, et les coups frappés et l'écriture directe se produisirent aussi aisément que les nôtres ; un christ même, pendu au mur, fut transporté sur le dessus d'une armoire placée bien loin de la couche en question.

Ci-contre, je t'envoie le manuscrit de l'écriture faite par les Esprits et son contenu :

« Je suis très content de la petite réunion de ce soir, et je remercie bien notre ami Beaubial d'avoir conduit ici ce monsieur. »

Ont signé les témoins suivants :

M. FOURAGNON, M. et Mme MAJOS, M. et Mme GARBAY, M. CALVET, M. A. DELANNE, MM. FIANCETTE père et fils, M. BEAUBIAL.

Agen, le 10 décembre 1896

A. DELANNE.

Depuis cette époque, les manifestations ne se sont pas arrêtées. Voici le dernier compte rendu envoyé par notre ami M. Beaubial :

SÉANCE DU 9 JANVIER

DANS LA MAISON HANTÉE, PLACE PELLETAN.

Le groupe fraternel spirite d'Agen s'est rendu dans ladite maison au nombre de 32 personnes.

A huit heures et demie, j'ai fait monter les deux petites sur le lit de la chambre du premier étage, et j'ai mis au bas des pieds, contre le panneau, un grand violon ordinaire, un accordéon, une trompette, un petit piano d'enfant, une flûte ordinaire, deux petites musiques jouant plusieurs airs et se montant au moyen d'une petite clef.

J'ai demandé à l'Esprit frappeur si nous étions bien placés pour former la chaîne ; après quelques changements de place de personnes, sur l'ordre de l'Esprit, j'ai endormi le médium voyant et guérisseur qui nous rend d'immenses services pour les maladies ; — il a été formé deux chaînes ; j'en ai formé une au centre, avec deux médiums auxquels je me suis joint. J'ai donné ordre d'éteindre la lumière. A peine a-t-elle été soufflée, il nous a été jeté une poignée de branches avec feuilles de laurier qui sont restées sur nos genoux, — je l'ai annoncé à tout le groupe et j'ai prié de conserver le plus grand recueillement. — Une minute n'était pas écoulée, que les sept objets de musique dont je vous ai entretenu se sont élevés dans l'espace et mis en mouvement. Nous avons très distinctement entendu une voix se mêlant à ce concert ; plusieurs de ces objets ont été par moment déposés sur nos têtes. A trois reprises différentes, j'ai pris sur la tête du médium Fouragnon, l'accordéon et, le plaçant sur ma main, j'ai prié les Esprits de l'enlever, ce qui a été fait à l'instant, en me frappant sur la main en signe de remerciement.

Après toutes ces manifestations, j'ai demandé s'il ne serait pas possible que chacun des assistants ait un attouchement de ses disparus ; cela n'a pas fait faute, chaque personne a été remerciée et frappée à la main ou à la figure.

L'Esprit frappeur, par l'intermédiaire du médium voyant, nous annonçant que les Esprits étaient fatigués, nous pouvions lever la séance. Il nous a assurés qu'ils arriveraient à se matérialiser et que nous les verrions. — Ces manifestations ont duré jusqu'à onze heures et demie.

Jugez combien tout le monde s'est retiré satisfait ; j'ajouterai

qu'avant de lever la séance, tous les Esprits ont frappé des mains comme au théâtre.

Si vous croyez devoir en rendre compte dans votre revue, je vous en laisse libre.

Veuillez agréer, mon cher monsieur Delanne, l'assurance de mon entier dévouement.

BEAUBIAL.

J'oubliais de vous dire que les Esprits, à un moment donné, sifflaient comme nous pouvons le faire nous-mêmes.

Nous donnerons prochainement le compte rendu des dernières manifestations, qui nous est arrivé trop tard pour être inséré. Nous engageons vivement nos frères à poursuivre ces études qui peuvent, bien conduites, amener les hauts phénomènes de la matérialisation.

---

8 janvier 1897.

A Monsieur Gabriel Delanne,

MONSIEUR, ET CHER FRÈRE EN SPIRITISME,

Vous devez avoir lu, dans le numéro du mois de mai 1896 de la *Revue spirite*, le compte rendu des faits singuliers qui se sont passés au Cercle républicain libéral de Villeneuve-sur-Lot. Ces phénomènes extraordinaires n'ont pas cessé d'avoir lieu et se produisent encore journellement. Si je n'ai pas continué à en faire d'autres relations, c'est que je n'ai pas été encouragé à les faire connaître au public ignorant des forces occultes qui en sont les promoteurs ; car mon premier récit m'occasionna des ennuis qui m'ont fortement contrarié. Aujourd'hui encore, malgré les nombreuses constatations que des gens qui ont la prétention d'être sérieux ont pu en faire, quelques-uns d'entre eux n'en persistent pas moins à les nier et à tourner en ridicule ces faits indéniables, ainsi que les personnes qui veulent bien les affirmer et les appuyer de leur signature. Je sais pertinemment que, dans le public, on se moque de ces manifestations que l'on traite de mauvaises farces, et de celui qui a voulu les lui faire connaître.

Eh bien ! les désagréments que j'en ai retirés ne m'empêcheront pas de certifier la réalité des phénomènes étranges que nous voyons tous les jours, et je vous envoie une relation fidèle de ceux que nous

avons vus hier soir. Vous jugerez, comme pour tout ce que je pourrai vous envoyer, si vous croyez devoir les porter à la connaissance des lecteurs de votre Revue. A mon humble avis, des faits si merveilleux, qui durent depuis plus d'un an, ont lieu dans le but de corroborer les affirmations de la doctrine spirite dont je suis l'humble défenseur à Villeneuve. Je crois fermement que les puissances supérieures ne sont pas étrangères à leur production, quoiqu'elles ne les produisent pas directement elles-mêmes. Je suis persuadé qu'elles les dirigent, et j'attends avec patience, en bravant les sarcasmes et les moqueries dont je ne suis pas encore tout à fait exempt, qu'elles veuillent bien m'indiquer les résultats auxquels doivent aboutir ces étonnantes manifestations.

Excusez ce long préambule qui a pour but d'expliquer mon silence prolongé après ma première relation. Les faits qui se sont passés dans la soirée d'hier, 7 janvier, m'ont décidé à vous donner connaissance d'une partie de ceux que j'aurais à raconter; car si je parvenais à me les remémorer tous, un numéro de votre Revue suffirait à peine à les contenir. Voici donc ceux qui ont eu lieu hier au soir, en présence de vingt personnes qui ont pu les constater.

A un moment donné, j'étais assis à droite de la cheminée, quand je sentis des coups fortement prononcés frappés contre le dossier de mon fauteuil. Cela se produisit plusieurs fois, et comme ils m'empêchaient de lire mon journal, je changeai de place et m'assis du côté opposé. Je pus voir de là le fauteuil que je venais de laisser se mouvoir tout seul et s'avancer vers moi, à diverses reprises, parce que M. R. le ramenait chaque fois de son côté. Un autre fauteuil, occupé par M. D., fut aussi mû plusieurs fois par la même force occulte. Aussi une des personnes présentes fit cette réflexion : « Nous allons avoir des manifestations sérieuses. » Elle ne se trompait pas, car ce n'était qu'un prélude pour attirer notre attention sur ce qui allait suivre.

Peu de temps après, m'étant endormi sur le même fauteuil, je suis réveillé par la chute sur mes genoux de la *Revue de Paris*, que je venais de laisser quelques instants auparavant, et je reçois en même temps un jeton avec cette inscription : « Tu dors, Dastugue, et ton sabot brûle. » (Autrefois, j'étais averti par des billets; maintenant les avertissements sont écrits sur des jetons qui tombent sur moi, et depuis quelques jours une voix se fait entendre parfois pour me prévenir.) Je regarde immédiatement dans le foyer, et j'y trouve en effet un de mes sabots, placé entre la plaque en fonte et la bûche :

il ne brûlait pas, mais il risquait fort d'être endommagé par la grande chaleur. Je le rapporte à l'endroit où je les place habituellement, et je vois que l'autre sabot a également disparu. Mais, en faisant ce trajet, un autre jeton roule à mes pieds et je lis dessus : « Ton autre sabot va brûler. » Je ne le vois pas dans le foyer et je le cherche vainement partout, lorsque, en revenant vers la cheminée, j'y vois mon parapluie, transporté par la même force mystérieuse, appuyé contre le montant de gauche, le manche en l'air. Je le prends et je constate à ma grande surprise, et fais constater par tout le monde, que mon sabot est au fond de l'étoffe et qu'il est attaché au manche par une ficelle rouge que je suis obligé de couper, ne pouvant la détacher. Je rapporte ces objets à leur place respective ; mais, en déposant mon sabot, je vois que celui que j'avais sorti du foyer de la cheminée avait été enlevé de nouveau. J'ai beau le chercher, je ne le trouve nulle part ; mais il allait servir à la production d'un des faits les plus extraordinaires qui aient été produits.

Il était déjà tard et j'aurais voulu chausser mes deux sabots pour partir à ma volonté. Je priai M. R. d'écrire médianimiquement pour interroger l'Esprit qui l'avait caché, et je m'assis à sa droite ; mais il ne put pas écrire. Je m'adressai alors à M. M., qui prit la plume et s'endormit aussitôt, ce qui ne l'empêcha pas d'écrire au rebours ces mots : « M. R. sait où est le sabot. » A ce moment, M. R., s'étant levé, se dirigeait du côté des joueurs, et j'entendis l'un d'eux s'écrier : « Regardez M. R., il est bossu ! » Je dis aussitôt : « C'est mon sabot. » Personne ne voulait me croire ; mais M. R. avait sur son dos, entre son veston et son gilet, un gros paquet simulant une forte gibbosité. Quelqu'un retire le paquet et me le remet. Malgré les doutes exprimés par tout le monde, je certifie qu'il y a dedans mon sabot. Je détache le paquet ficelé et roulé dans un journal. Je l'ouvre, et j'y trouve une espèce d'ouate grise assez épaisse, et au milieu mon sabot mollement protégé, que je retire et fais voir à toutes les personnes présentes et stupéfaites. Le pauvre M. R., qui n'avait rien senti, ne pouvait en croire ses yeux, et nous eûmes la plus grande peine à le persuader que ce gros paquet avait été sorti de l'endroit expliqué plus haut. Comment y avait-il été placé ? Par la force occulte et intelligente qui opère avec tant de dextérité tous les phénomènes merveilleux que nous voyons tous les jours.

Pendant que tout cela se passait, M. M. continuait à dormir d'un sommeil somnambulique, et j'eus beaucoup de peine à le réveiller,

par la crainte que j'avais de lui causer un accident involontaire. Enfin, voyant que mes attouchements sur son front et sur ses tempes n'amenaient aucun résultat, j'eus l'idée de lui souffler sur le visage, et il se réveilla aussitôt et brusquement, manifestant sur sa physionomie un trouble et un malaise qu'il ne put chasser complètement et qu'il éprouvait encore le lendemain. Aussi ai-je pris la détermination formelle de ne plus l'employer à ce genre d'expérience. Du reste, il ne se rappelait rien, et nous ne pûmes lui faire croire qu'il avait écrit les deux phrases que nous lui présentâmes et qu'il put lire sur un morceau de papier.

Il fallut enfin se retirer. Mais mon parapluie n'était pas à sa place ordinaire. J'en avais été prévenu par un jeton avec ces mots écrits dessus : « Ton parapluie a disparu. » J'avais recommandé au garçon de me le mettre de côté quand il l'aurait retrouvé, car je l'avais longtemps et vainement cherché. MM. D. et B. étant sortis les premiers, j'allais les suivre, lorsque j'entendis M. D. m'appeler en disant : « Monsieur Dastugue, venez voir ! » Je m'approche d'eux vers le milieu de l'escalier et je vois, suspendu à un cordon d'électricité et par le crochet du manche, mon parapluie grand ouvert que M. D. détache et me remet en faisant cette réflexion : « Heureusement qu'il n'y a pas de lampe électrique allumée. » Je le remercie et nous partons chacun de notre côté.

Comme vous voyez, cette relation est certifiée par un certain nombre des témoins qui ont bien voulu la signer avec moi. Vous pouvez ajouter foi à nos affirmations et croire à l'authenticité de ces faits et de tous ceux que je vous relaterai, si étranges qu'ils puissent vous paraître. Ils sont produits par d'anciens membres du Cercle décédés, qui obéissent inconsciemment à des forces, à des intelligences qui leur sont supérieures, mais qui veulent démontrer à nos yeux la réalité des phénomènes déjà constatés par certains savants. J'ai cru aux révélations du spiritisme avant d'avoir vu. Vous comprendrez qu'après avoir vu je doive être encore plus convaincu. En effet, rien ne pourrait parvenir à me les faire renier, encore moins à ébranler mes convictions profondes sur l'utilité et les bienfaits de la doctrine dont Allan Kardec a été le plus grand fondateur, le plus illustre vulgarisateur.

J'aurais bien d'autres faits à vous signaler, mais je les renvoie à plus tard, pour ne pas allonger outre mesure une narration déjà longue. Il dépendra de vous que je continue à vous communiquer les plus importants et les plus prodigieux.

Pour le moment, je termine par cette réflexion :

Je ne suis pas un savant, mais je puis dire comme William Crookes : *Je ne dis pas que cela soit possible, mais que cela est.*

DASTUGE, MORANGE, HAURADOU,
DUFAU et LAFFARGUE.

Vu pour légalisation des signatures ci-dessus de : MM. Dastugue, Morange, Hauradou, Dufau et Laffargue,

Le Maire,
Signature ILLISIBLE.

Ici le cachet de la Mairie.

Villeneuve-sur-Lot, le 27 janvier 1897.

SPIRITISME

Nous avons eu le plaisir d'assister, en compagnie de notre ami Tégrad, à la quatrième représentation de la pièce de l'éminent académicien qui a si vaillamment arboré nos idées, sous une forme tragique et saisissante. Nos lecteurs n'attendent pas de nous une analyse littéraire de la pièce qui a été faite par nos meilleurs critiques, nous nous contenterons de leur raconter simplement nos impressions de cette soirée.

Disons, tout d'abord, que nous avons admiré l'habileté de l'auteur à présenter nos théories.

Devant un public sceptique, le Dr Davidson, le médium, soutient véhémentement la réalité des phénomènes spirites contre les attaques et les railleries ineptes du Dr matérialiste Parisot. Nous avons entendu citer les noms de tous les savants qui ont apporté leur contingent d'affirmations autorisées en faveur de la doctrine décriée. C'est une longue liste d'hommes illustres, à des titres divers, dans les sciences, et nous avons saisi au vol l'étonnement de beaucoup de spectateurs en entendant citer les Wallace, les Crookes, les Varley, les Barkas, les Zoellner, les Lombroso, les Ch. Richet, etc.

Puis, lorsque vient la scène de la table, qui pouvait susciter des rires, la salle n'a pas bougé, elle semblait s'intéresser au phénomène comme s'il eût été réel.

Mais c'est au 3e acte que l'intérêt atteint le summum d'intensité. Dans un noble langage, Valentin, l'ami du mari trompé, développe la théorie du pardon comme une conséquence inéluctable des vies successives. Il faut pardonner à ceux qui faillissent, car si nous sommes purs maintenant nous ne l'avons pas toujours été, et notre devoir est de tendre la main à celui qui tombe. Quel moment pathétique, quel appel éloquent à la pitié et au pardon ! non pas celui arraché à la faiblesse de la passion, mais le pardon puisant sa source dans les plus hautes conceptions morales de l'humanité, le pardon divin de Jésus s'immolant pour ceux qui ne savent ce qu'ils font.

Quand on entend ces nobles artistes imposer ces vérités à la foule, avec toute l'autorité de leur talent, on sent un frisson rénovateur passer sur toutes ces consciences, si peu habituées à ce langage. Le public, désorienté, écoute avec recueillement. C'est la semence jetée à toute volée : puisse-t-elle faire éclore, chez quelques-uns, le désir de connaître ces doctrines si décriées par les ignorants.

Nous devons une profonde reconnaissance à M. Sardou pour avoir osé

affirmer notre foi d'une manière aussi magistrale. Sans crainte de la raillerie, sans souci de sa position d'homme arrivé, il a eu le courage de braver le ridicule si puissant dans notre pays.

Mettant au service de notre cause son incomparable maîtrise, il a résumé en traits incisifs les grands principes de l'évolution spirituelle : progrès éternel, vies successives sur notre terre et dans les mondes de l'infini, solidarité de tous les êtres qui gravitent vers des destinées plus hautes, qui se synthétisent dans ces deux mots : amour et fraternité.

Nous croyons être l'écho de tous les cœurs spirites, en présentant au Maître le tribut de notre respectueuse admiration pour son admirable talent et pour la vaillance de son caractère.

GABRIEL DELANNE.

REVUE DE LA PRESSE

Depuis que le titre de la pièce de M. Sardou est connu, le spiritisme est devenu la grande actualité du jour. La presse, par tous ses organes, s'occupe de notre doctrine, et ce n'est pas un banal spectacle, pour un observateur, de constater la somme de sottises qui s'étale sous la plume de rédacteurs, le plus souvent incompétents et ignares.

Sauf quelques écrivains bien renseignés, MM. Montorgueil, Lucien Descaves, J.-H. Rosny, les autres en sont encore à rééditer les spirituels clichés sur « les Esprits faisant tourner les têtes et les tables » ou les Esprits « se logeant » dans le pied d'un guéridon. Tel qui se sert chaque jour du téléphone et qui injurie la planchette lorsqu'il n'obtient pas la communication, trouve ridicule qu'on parle au meuble qui s'agite sans contact. Dans l'un et l'autre cas, l'interlocuteur est invisible, et pour celui qui connaît les lois du spiritisme et celles de la téléphonie, l'analogie est frappante.

Nous signalerons, parmi les journaux qui ont daigné parler sérieusement de notre doctrine, l'*Eclair*, le *Gaulois*. Celui-ci à publié le 8 février un supplément remarquable, entièrement consacré à la reproduction de récits ou de communications spirites.

Le *Temps*, à différentes reprises, a donné d'intéressantes conversations avec MM. Sully Prudhomme et Sardou. Enfin le *Journal* a ouvert une enquête sur le spiritisme. On ne peut reprocher qu'une chose aux enquêteurs, c'est d'avoir l'air de choisir, de parti pris, tous ceux qui sont incapables de les renseigner.

Ils se sont rendus chez M. Dumontpallier, qui a déclaré qu'il n'avait jamais rien vu de ces phénomènes, mais qu'il a cependant une théorie très nette pour les expliquer. Or, d'après ce savant, les spirites sont des dormeurs éveillés. N'est-ce pas remarquable comme renseignement? Ensuite, les interviewers sont allés consulter l'abbé Lemire et M. Odelin ! Naturellement, ces messieurs se sont récusés. Nous en sommes là, et il est bien probable que les lecteurs ne seront guère plus avancés avant qu'après l'enquête.

Nous avons eu aussi l'article fantaisiste du *Petit Parisien*, qui ne voit dans les spirites que des charlatans ou des escrocs. L'aimable rédacteur ravale au même niveau des exploiteurs du phénomène qui peuvent se rencontrer partout, et des savants qui sont l'honneur de la science contemporaine. C'est aussi logique que si on traitait tous les journalistes de maîtres chanteurs, parce que quelques brebis galeuses se sont glissées parmi cette vaillante et honnête corporation.

Enfin, M. Henri Bauer, généralement mieux renseigné, a cru devoir faire un petit article de fantaisie et a été bien mal inspiré ce jour-là, en se

donnant pour témoin de l'obtention d'une communication en vers d'Alfred de Musset, — précisément reproduite par le *Gaulois*, — alors qu'il est de notoriété publique qu'elle a été dictée à une femme du monde qui n'a jamais fréquenté les milieux, plutôt mêlés, dont parle le brillant chroniqueur.

Espérons que nous serons mieux jugés à l'avenir, lorsqu'on voudra bien prendre connaissance des travaux nombreux qui traitent du spiritisme scientifique. Ce sera, pour beaucoup, une révélation, et ils éviteront alors le ridicule de causer de ce qu'ils ignorent complètement.

Signalons l'apparition d'un organe nouveau : l'*Echo du Merveilleux*, sous la direction de M. Gaston Méry. Nous souhaitons bonne chance à notre confrère, tout en faisant nos réserves sur l'appréciation de ses tendances, car il se réserve le droit, « quand le débat en vaudra la peine, de laisser le dernier mot à un catholique, et, chaque fois qu'il le pourra, à un théologien ».

Les *Annales des sciences psychiques* sont particulièrement intéressantes. On peut y lire les rapports de MM. Boisseaux, Sully Prudhomme, Emile Desbaux, Marcel Mangin et Dariex, sur les phénomènes produits en présence d'Eusapia Paladino. Il est bien avéré que le célèbre médium produit des déplacements d'objets sans contact matériel; qu'en sa présence, apparaissent des mains qui n'appartiennent à aucune des personnes présentes; enfin, que ces manifestations sont dues, en partie du moins, à une individualité de l'espace qui répond au nom de John.

Tous ces faits sont d'ailleurs bien élémentaires à côté de ceux constatés, en Angleterre et en Amérique, par des milliers de témoins. On croirait que le phénomène procède chez nous avec précaution, afin de ne pas se heurter trop brusquement à notre incrédulité, en se manifestant dans toute sa splendeur.

La REVUE SPIRITE contient un très remarquable article dû à la plume savante du Dr Daniel. C'est une étude sur le livre *la Vie future devant la Science*. A lire aussi, du même auteur, *le Problème du Mal*. Nous signalons aussi aux lecteurs : *Instructions d'un gentilhomme de province à son fils partant pour l'armée*, qui sont marquées d'une grande élévation morale. C'est le grand-père de M. de Rochas qui donnait à son fils ces remarquables notions morales qui tendent de nos jours à disparaître des consciences.

Nous lisons dans le LOTUS BLEU : Sur les rêves, par Leadbeater ; La seule voie, de notre ami Amo ; une conférence bien instructive sur le végétarisme, par Mme Annie Besant ; Les formes de la pensée, par le Dr Pascal ; Glossaires ; Demandes et réponses, et la Revue des Revues, par D. A. Courmes.

La PAIX UNIVERSELLE est toujours intéressante et bien rédigée. Dans l'article : *le Mouvement spiritualiste*, notre confrère lyonnais reproduit un article du *Temps* où il est question des expériences de M. de Rochas en compagnie d'Eusapia. A lire aussi *le Désarmement général*, et une curieuse communication donnée, en Angleterre, par un Esprit incarné habitant l'Australie.

Nous recevons une brochure de la *Société d'études psychiques* de Genève. On peut constater à la lecture de ce rapport que les études sur le mouvement spiritualiste y sont méthodiquement conduites. Une bibliothèque permet à tous les membres de la Société de se tenir au courant des nouveautés. Nous souhaitons à nos frères de la Suisse bonne continuation de leurs travaux.

Nous apprenons que M. Léon Denis, l'éminent conférencier de la ligue de l'enseignement, est allé porter la bonne parole à Bruxelles et à Nancy.

Nous rendrons compte prochainement de ces conférences qui font un si grand bien à nos doctrines.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au numéro suivant les articles bibliographiques et la suite de notre intéressant feuilleton : *les Idées saugrenues d'une vieille tête*.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours Imp. G. Debenay-Lafond

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix..... 3 50

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition *(sous presse)*. Prix..... 2 fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux Médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de GABRIEL DELANNE

Prix..... » 30

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards*.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue de l'Odéon, 8, à Paris. 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville) 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne magnétique, Auffinger, rue du Four-Saint-Germain, Paris. 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 francs par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. Papus, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay. Docteur Dariex. Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au du 2 mai; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, nº 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3.50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr.; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur Cyriac, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis, jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinnati (Ohio), 7512 Race St, par G. Strowell.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83,15, Publishing Hous e Chicago, Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth. 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w. c.

Light, hebdomadaire, 2, Duke. Street, London, (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81. 81-2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Vessillo il spiritistà, Dr E. Volpi, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou); directeur, Carlos Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur Max Rahn, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

Proceedings of the Society for psychical Researchs, revue trimestrielle, chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie. Ludgate Hill, à Londres.

Borderland, importante revue de 96 pages, trimestrielle, dirigée par M. Stead, 125, Fleet-Street E. C. London. 2 fr. 50 le numéro à Paris.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. Hasdeu. Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

Tours. Pap. et Imp. [illegible]

Revue Scientifique & Morale DU SPIRITISME

Sommaire

Caractère positif de la philosophie spirite, 549	GABRIEL DELANNE.
Manifestation dite Télépathique, 531. . . .	DE KRONHELM.
Reponse à Vision, Audition, Sensation, 536. .	G. DELANNE.
Le Matérialisme 540. .	BECKER
L'évolution animique, 544	G. DELANNE.
Radiographie, 553. . .	TÉGRAD.
Action mécanique de l'Od 555	REICHENBACH.
Spiritisme expérimental, 568	DASTUGUE
Idées saugrenues d'une vieille tête, 575 . .	PAUL GRENDEL.
Ouvrages nouveaux, 579.	F. D'GYRÈRES.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Manuel, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

L'Évolution Animique

SOMMAIRE

CHAPITRE I. — La vie

Etude sur la vie. — Destruction organique. — Création organique. — Propriétés générales des êtres vivants. — Conditions générales au maintien de la vie. — L'humidité. — L'air. — La chaleur. — Conditions chimiques du milieu. — La force vitale. — Pourquoi on meurt. — L'utilité physiologique du périsprit. — L'idée directrice. — Le fonctionnement organique. — Le rôle psychologique du périsprit. — L'identité. — Le système nerveux et la force nerveuse ou psychique. — Résumé.

CHAPITRE II. — L'ame animale

Les sauvages. — Identité du corps humain et de celui des animaux. — Etude des facultés intellectuelles et morales des animaux. — La curiosité. — L'amour-propre. — L'imitation intelligente. — L'abstraction. — Le langage. — L'idiotie. — Amour conjugal. — Amour maternel. — Amour du prochain. — Le sentiment esthétique. — La gradation des êtres. — La lutte pour la vie. — Résumé.

CHAPITRE III. — Comment le périsprit a pu acquérir des propriétés fonctionnelles

L'évolution animique. — Théorie cellulaire. — Dans les organismes, même rudimentaires, il faut la présence du principe périsprital. — Différenciation des cellules originairement semblables lors de cette formation. — Mouvements qui se fixent dans l'enveloppe. — Naissance et développement des instincts. — L'action réflexe, son rôle, inconscience et conscience. — Progression parallèle du système nerveux et de l'intelligence. — Résumé.

CHAPITRE IV. — La mémoire et les personnalités multiples

L'ancienne et la nouvelle psychologie. — Sensation et perception. — Conditions de la perception. — L'inconscient psychique. — Etude sur la mémoire. — La mémoire organique ou inconscient physiologique. — La mémoire psychique. — La mémoire proprement dite. — Les aspects multiples de la personnalité. — Les altérations de la mémoire par la maladie. — Double personnalité. — Histoire de Félida. — Histoire de Mlle R. L. — Le somnambulisme provoqué. — Les degrés différents du somnambulisme. — L'oubli des existences antérieures. — Résumé.

CHAPITRE V. — Le rôle de l'ame au point de vue de l'incarnation, de l'hérédité et de la folie

La force vitale. — La naissance. — L'hérédité. — Pangenèse. — L'hérédité physiologique. — L'hérédité psychologique. — L'obsession et la folie. — Résumé.

CHAPITRE VI. — L'univers

L'univers. — L'évolution cosmique. — L'évolution terrestre. — Conclusion.

Cet ouvrage est en vente chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris, et aux Bureaux de la Revue, qui l'envoie franco *à tous ses abonnés et lecteurs.*

CARACTÈRE POSITIF
DE LA
PHILOSOPHIE SPIRITE

LES FLUIDES

En résumant les considérations exposées dans les numéros précédents, nous constatons que l'existence d'états matériels allant depuis les corps solides jusqu'aux raréfactions les plus extrêmes qui rendent à l'état normal la matière invisible, intangible et impondérable, ne sont pas en opposition avec la philosophie de la science et avec les vues les plus récentes des savants les plus considérables. Citons, pour finir, deux considérations nouvelles relatives : l'une, à l'unité de la matière; l'autre, à la pondérabilité. Nous empruntons à une publication récente de M. Raoul Pictet (1) son argumentation à propos d'une matière unique : « Il est démontré, dit-il, que si l'on abandonne à eux-mêmes, à la surface du globe, tous les corps connus, même ceux pour lesquels l'expérience n'a pas encore eu lieu, ils chutent DANS LE VIDE avec des *vitesses égales* après *des temps de chute égaux*.

« Abandonnés simultanément dans un précipice, ils resteront dans leur chute commune placés tous respectivement comme *au départ*.

« Cela veut dire que chaque *kilogramme* d'un corps quelconque est susceptible de donner à l'*inertie de sa propre matière*, pendant une *seconde* par exemple, une *vitesse* ou une *accélération* identiquement égale à celle qu'un kilogramme d'un autre corps chimique communique à l'inertie de ce corps.

« Les deux *propriétés fondamentales* de la matière, telle qu'elle est observée et observable, l'*inertie* et le *poids* sont donc proportionnelles dans tous les corps de la nature.

« Généralisons, et nous dirons : *La matière primordiale*, dont sont constitués tous les corps, est *une;* c'est la même partout, autrement groupée et constituant des édifices infiniment petits dont

(1) Raoul Pictet, *Étude critique du matérialisme et du spiritualisme par la physique expérimentale*, 1896, pages 63 et suivantes.

l'architecture diffère ; la pierre de ces constructions élémentaires est la même.

« Construisons par la pensée un *palais*, et, à côté, une *maisonnette* en briques sorties de la même usine :

« Si l'on laisse chuter le palais et la maisonnette, côte à côte, dans un grand gouffre, il est clair et évident que *chaque brique* sera un élément d'*inertie* opposé à la force.

« Dans chaque élément constitutif du palais et de la maisonnette, nous aurons donc un *élément d'accélération* et un *élement d'arrêt* identiques chacun à chacun.

« Tout le monde, sans effort, en déduira l'égalité de vitesse de chute du palais et de la maisonnette, indépendamment du nombre de briques qui entrent dans la construction.

« Cette déduction logique ne reste logique que si l'on suppose la brique identique dans les deux édifices.

« De même la construction des corps par le groupement de molécules et d'atomes, et les atomes par l'agglomération des particules infiniment petites d'une *même substance*. Elle est l'hypothèse *la plus plausible* et *la plus simple* à laquelle conduise la grande loi de Newton (1).

« Cette hypothèse mène aujourd'hui le *train* de la science.

« La physique, la chimie ne sauraient s'en passer, elle est implicitement comprise dans toutes les publications scientifiques, elle se sent, se laisse deviner partout, et toutes les belles découvertes faites dans le domaine expérimental durant ces derniers siècles l'ont admise en principe et presque comme un postulat non discutable.

« La conclusion logique à laquelle conduit la loi de l'égalité de chute de tous les corps est d'autant plus intéressante à noter que c'est à peu près la seule raison absolument convaincante que l'on possède pour admettre l'*unité absolue de la matière*, quels que soient du reste le *nom* et la *forme chimiques* sous lesquels nous les étudions. »

On voit donc qu'aux considérations déduites de l'étude des familles chimiques, de l'isomérie, des corps composés qui jouent le rôle de corps simples et des travaux de Lockyer sur les nébuleuses, vient se joindre la loi de Newton pour nous affirmer l'unité primitive de la matière, enseignée par nos guides spirituels.

(1) Les corps s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré des distances.

Cette matière primitive est-elle rigoureusement impondérable, c'est-à-dire absolument affranchie de toute action de la gravitation ?

Évidemment, nous savons que les mouvements de la matière connus sous le nom de lumière, chaleur, électricité, etc., sont sans action sur la balance la plus sensible, mais n'y a-t-il pas, malgré tout, une attraction pour retenir ces formes de la matière autour de la terre, de manière à lui constituer une enveloppe fluidique permanente ? Nous croyons que telle est la réalité, et nous allons dire sur quelle raison nous nous appuyons pour émettre cette hypothèse.

Si nous examinons notre système solaire, l'astronomie nous apprend que, primitivement, le soleil et toutes les planètes formaient une immense nébuleuse de matière diffuse, telle que nous en voyons encore actuellement dans l'espace. Avant que la condensation de cette matière en foyers distincts se soit opérée, quelle pouvait être la densité de cette matière ? Consultons Camille Flammarion, il va nous répondre exactement (1) : « Supposons, dit le grand écrivain, toute la matière du soleil, des planètes et de leurs satellites, uniformément répartie dans l'espace sphérique embrassé par l'orbite de Neptune, il en résulterait une nébuleuse gazeuse, homogène, dont il est facile de calculer la densité.

« Comme la sphère d'eau d'un pareil rayon aurait un volume égal à plus de 300 quatrillions de fois le volume terrestre, la densité cherchée ne serait plus qu'un demi-trillionième de la densité de l'eau. La nébuleuse solaire serait 400 millions de fois moins dense que l'hydrogène à la pression ordinaire, lequel est, comme on le sait, le plus léger de tous les gaz connus. (Il pèse 14 fois moins que l'air : dix litres d'air pèsent 13 grammes, dix litres d'hydrogène ne pèsent pas 1 gramme.) »

On voit donc que cette matière nébuleuse atteint un tel degré de raréfaction que l'imagination ne peut le concevoir ; cependant, la matière dans cet état ultime pèse encore. Ce point est bien établi par l'étude des comètes, qui sont des amas nébuleux d'une densité extraordinairement faible, et qui cependant obéissent aux lois de l'attraction. Ceci nous montre que les fluides qui forment notre atmosphère terrestre ont une densité, aussi faible que l'on voudra,

(1) Camille Flammarion, *le Monde avant la création de l'homme : la Genèse des mondes*, page 40. — Ouvrage que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs pour sa science et la clarté lumineuse de son exposition. Les plus difficiles questions touchant nos origines y sont expliquées de manière à être comprises par les plus ignorants, dans ce langage noble et pur qui est la gloire de l'auteur.

mais suffisante pour les retenir dans notre sphère d'attraction. Il en résulte encore ce point important, c'est que l'âme, revêtue de son corps fluidique, ne peut pas s'échapper dans l'infini au moment où la mort terrestre la libère de ses entraves charnelles. Ce n'est que lorsque son évolution terrestre est finie, c'est-à-dire quand le périsprit est suffisamment dégagé des fluides grossiers qui l'alourdissent, que l'esprit peut graviter vers d'autres régions et quitter enfin son berceau, comme l'oiseau, déployant ses ailes, s'enfuit du nid où il a reçu le jour.

D'ailleurs, cette conception va s'éclairer par l'étude attentive que nous allons faire de l'enveloppe de l'âme, de ce corps fluidique auquel Allan Kardec a donné le nom de périsprit.

LE PÉRISPRIT

Revenons à notre guide (1).

Le périsprit, ou corps fluidique des Esprits, est un des produits les plus importants du fluide cosmique ; c'est une condensation de ce fluide autour d'un foyer d'intelligence, ou âme. On sait que le corps charnel a également son principe dans ce même fluide, transformé et condensé en matière tangible ; dans le périsprit, la transformation moléculaire s'opère différemment, car le fluide conserve son impondérabilité et ses qualités éthérées. Le corps périsprital et le corps charnel ont donc leurs sources dans le même élément primitif : l'un et l'autre sont de la matière, bien que sous deux états différents...

La nature de l'enveloppe fluidique est toujours en rapport avec le degré d'avancement moral de l'Esprit. Il en est dont l'enveloppe fluidique, bien qu'éthérée et impondérable par rapport à la matière tangible, est encore trop lourde, si l'on peut s'exprimer ainsi, par rapport au monde spirituel, pour leur permettre de sortir de leur milieu. Il faut ranger dans cette catégorie ceux dont le périsprit est assez grossier pour qu'ils le confondent avec leur corps charnel, et qui, pour cette raison, se croient toujours vivants. Ces Esprits, et le nombre en est grand, restent à la surface de la terre comme les incarnés, croyant toujours vaquer à leurs occupations; d'autres, un peu plus dématérialisés, ne le sont cependant pas assez pour s'élever au-dessus des régions terrestres...

La couche des fluides spirituels qui environne la terre peut être

(1) *Genèse*, pages 196 et suivantes.

comparée aux couches inférieures de l'atmosphère, plus lourdes, plus compactes, moins pures que les couches supérieures. (Nous en avons vu, dans le dernier numéro la raison physique.) Ces fluides ne sont pas homogènes ; c'est un mélange de molécules de diverses qualités, parmi lesquelles se trouvent nécessairement les molécules élémentaires qui en forment la base, mais plus ou moins altérées. Les effets produits par ces fluides seront en *raison* de la *somme* des parties pures qu'ils contiennent. Tel est, par comparaison, l'alcool rectifié ou mélangé en différentes proportions d'eau ou d'autres substances : sa pesanteur spécifique augmente par ce mélange, en même temps que sa force et son inflammabilité diminuent, bien que dans le tout il y ait de l'alcool pur.

Il en résulte ce fait *capital*, que la constitution intime du périsprit n'est pas la même chez tous les Esprits incarnés ou désincarnés qui peuplent la terre ou l'espace environnant. Il n'en est pas de même du corps charnel, qui, comme cela a été démontré, est formé des mêmes éléments, quelles que soient la supériorité ou l'infériorité de l'esprit. Aussi, chez tous, les effets produits par le corps sont-ils les mêmes, les besoins pareils, tandis qu'ils diffèrent pour tout ce qui est inhérent au périsprit.

Il en résulte encore que l'enveloppe périspritale du même Esprit se modifie, avec le progrès moral de celui-ci à chaque incarnation, bien que s'incarnant dans le même milieu ; que les Esprits supérieurs s'incarnant exceptionnellement en mission dans un monde inférieur, ont un périsprit moins grossier que celui des indigènes de ce monde.

Le milieu est toujours en rapport avec la nature des êtres qui doivent y vivre ; les poissons sont dans l'eau ; les êtres terrestres sont dans l'air ; les êtres spirituels sont dans le fluide spirituel ou éthéré, même sur la terre. Le fluide éthéré est pour les besoins de l'Esprit ce que l'atmosphère est pour les besoins des incarnés. Or, de même que les poissons ne peuvent vivre dans l'air, que les animaux ne peuvent vivre dans une atmosphère trop raréfiée pour leurs poumons, les Esprits inférieurs ne peuvent supporter l'éclat des fluides éthérés. Ils n'y mourraient pas, parce que l'Esprit ne meurt pas, mais une force instinctive les en tient éloignés, comme on s'éloigne d'un feu trop ardent ou d'une lumière trop éblouissante.

Voilà pourquoi ils ne peuvent sortir du milieu approprié à leur nature ; pour en changer, il faut qu'ils changent d'abord leur nature ; qu'ils se dépouillent des instincts matériels qui les retiennent dans des milieux matériels ; en un mot, qu'ils s'épurent et se

transforment moralement; alors, graduellement, ils s'identifient avec un milieu plus épuré, qui devient pour eux un besoin, une nécessité, comme les yeux de celui qui a longtemps vécu dans les ténèbres s'habituent insensiblement à la lumière du jour et à l'éclat du soleil.

Ainsi, tout se lie, tout s'enchaîne dans l'univers; tout est soumis à la grande et harmonieuse loi d'Unité, depuis la matérialité la plus compacte jusqu'à la spiritualité la plus pure. La terre est comme un vase d'où s'échappe une fumée épaisse qui s'éclaircit à mesure qu'elle s'élève, et dont les parcelles raréfiées se perdent dans l'espace infini.

PENDANT LA VIE

Le spiritisme a une inestimable valeur parce qu'il apporte, dans le champ si controversé de la philosophie, la rigueur des sciences physiques. C'est là sa caractéristique absolue, sa force et son autorité, et c'est ce qui lui assurera, dans l'avenir, la prépondérance sur toutes les autres théories.

Il se substitue avec une puissance justifiée à toutes les conceptions plus ou moins autorisées de la spéculation. A la négation, il oppose le témoignage formel et irrécusable de l'observation et de l'expérience, et il enseigne aux spiritualistes les véritables conditions d'existence du principe pensant. Assez longtemps le matérialisme a eu l'audace de parler au nom de la science pour affirmer que l'âme n'était qu'une illusion. On a commis l'erreur gigantesque d'admettre que le moi pensant, l'être interne qui est contenu dans chacun de nous, n'était qu'une illusion, un jeu des forces naturelles. Alors que la seule, l'unique certitude que nous ayons pleine et entière, c'est-à-dire celle de notre existence, se révèle avec l'inébranlable autorité du sens intime, on a voulu, à force de sophismes, nous faire croire qu'elle n'était qu'une résultante de l'organisme, et en même temps on nous apprenait que ce fragile édifice était sans cesse en mouvement, sans interruption, démoli et reconstruit. On nous donnait comme certain que pas une de nos molécules n'est la même et cependant nous savons bien que nous avons gardé, depuis l'enfance, des tendresses et des amours indéracinables; nous sommes assurés que la mémoire a conservé les empreintes innombrables des tableaux successifs de notre existence, et que tous les trésors intellectuels que nous avons si péniblement amassés par l'étude ne seront pas dispersés.

Nous sommes bien sûrs que c'est notre âme qui tressaille d'horreur en assistant aux tragédies sinistres de la politique et du fanatisme, ou de joie et d'émotion à la vue d'un chef-d'œuvre de l'art, à l'audition d'une partition qui nous emporte dans le domaine du rêve.

Cependant qu'on leur objecte tous ces phénomènes inexplicables par leurs théories, les Monistes, impassibles, prétendent que ce sont là des vieilleries démodées, des conceptions enfantines, de vains mirages de notre imagination qui ne correspondent pas à la réalité, qu'il n'y a pas d'entité intelligente en nous.

Eh bien! le spiritisme tranche radicalement la question. Il est brutal dans son affirmation, il ne permet pas de se dérober par des faux-fuyants, il est impératif comme la vérité. Avec lui, plus de doute possible, plus d'incertitudes, la conviction s'impose lumineuse, certaine, absolue. Ah! vous niez l'existence de l'âme dans l'homme, l'intelligence n'a pas de vie spéciale, particulière, elle n'est due qu'aux propriétés du système nerveux dont elle est inséparable : c'est bien, on va vous la montrer, cette âme, on va vous la sortir de son domaine, on va l'obliger à quitter son substratum physique et organisé, elle va se manifester au dehors, et cela avec une objectivité si certaine, que cette âme a pu être photographiée en dehors des limites de son enveloppe charnelle.

On a pu voir, côte à côte, fixées sur la même plaque, par une empreinte simultanée, ces deux quantités intégrées l'une dans l'autre à l'état normal, le corps et l'âme : d'une part, la représentation physique, le corps matériel ; d'autre part, la seule partie active, sensitive et intelligente : l'âme. Que deviennent les négations devant cette affirmation catégorique (1) ? Allez donc parler d'hallucination, d'illusion, de rêveries mystiques devant cette image reproduite par la photographie! Sans doute, il restera la négation pure et simple ; mais patience, le fait se reproduit avec une si prodigieuse ubiquité, qu'il devient évident pour les chercheurs du monde entier. On a beau entonner la vieille antienne du merveilleux, on peut gémir sur l'amour du surnaturel indéracinable du cœur de l'homme ; toutes ces lamentations, plus ou moins sincères, cachent mal la crainte qui s'infiltre chez les savants matérialistes. En vain ils font la sourde oreille et ferment systématiquement les yeux, l'heure est proche où il faudra se décider à étudier ces phénomènes, et

(1) Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, page 78.

alors apparaîtra devant tous l'erreur colossale du matérialisme. Sans doute, ce n'est pas demain que ceci se produira. Il y aura bien des tentatives pour dévoyer les gens de bonne foi ; on débaptisera les faits, on les travestira en les affublant de noms plus grecs les uns que les autres ; mais la vérité, la bonne, sainte et pure vérité finira par triompher de tous ses adversaires, car elle est plus forte, malgré tout, que l'erreur et le préjugé.

Ce corps fluidique de l'âme se révèle réellement à l'observation, non seulement par la photographie, mais encore dans presque tous les cas de télépathie, qui sont si nombreux de nos jours. On sait que l'on nomme ainsi les apparitions de vivants. Ce ne sont plus seulement les morts qui se montrent à nous sous forme de fantômes. Il est admis, maintenant, que l'homme peut se dédoubler, que l'âme a le pouvoir de voyager loin de son corps physique plongé dans le sommeil.

Il était rationnel d'admettre, d'abord, qu'il n'y avait dans ce phénomène qu'une simple transmission de la pensée ; mais une étude plus minutieuse a permis de noter des circonstances nombreuses où l'apparition agit sur des corps matériels. Tantôt, elle ouvre une porte ou une fenêtre ; d'autres fois, elle cause et touche le sujet, il arrive même qu'elle soit vue aussi par des animaux qui en éprouvent une grande frayeur : tous ces phénomènes montrent bien que la vision n'est pas interne, que ce n'est pas une hallucination ; dès lors, c'est bien l'âme elle-même qui s'est montrée.

On peut consulter, à cet égard, la traduction française, bien mal à propos intitulée : *Hallucinations télépathiques*, comme traduction de l'ouvrage anglais *Phantasms of the living*, fantômes de vivants, qui exprime plus clairement l'idée de la bicorporéité. On verra dans ce volumineux travail, fait avec grand soin, que, pour tout homme de bonne foi, le phénomène de dédoublement est hors de doute, car il a pour caution les témoignages émanant des personnalités les plus diverses : avocats, médecins, prêtres, généraux, industriels, etc. Ces personnes sont d'une moralité reconnue, n'ont aucun intérêt à mentir publiquement, et le nombre des affirmations est si considérable, les circonstances qui ont accompagné la vision sont si variées, que l'on est forcé d'admettre que le fait rentre, malgré sa rareté relative, dans le cadre des lois naturelles.

D'ailleurs, des expériences récentes de M. de Rochas, sur l'extériorisation de la sensibilité (1), nous font assister au mécanisme de

(1) De Rochas, *Extériorisation de la sensibilité*.

ce dégagement de l'âme. On a pu constater, sur certains sujets, qu'à la suite des pratiques magnétiques il se formait une zone de sensibilité extérieure au corps physique. En passant derrière le sujet et en pinçant l'atmosphère à une certaine distance, ce dernier ressentait une douleur comme si l'on eût agi sur son corps matériel. Mieux encore : une photographie du sujet extériorisé était égratignée, à l'endroit qui reproduisait la main, avec une épingle, dans une autre salle, c'est-à-dire en se plaçant à l'abri de toute suggestion, et l'on put voir une marque rougeâtre apparaître sur la main du corps physique, en même temps que le sujet se plaignait de la douleur. Il y avait eu sortie, extériorisation de la sensibilité. Celle-ci ne s'était pas répandue dans l'air en désordre, sans direction, elle avait conservé la forme du corps, ce qui démontre l'existence de l'enveloppe fluidique, réceptacle du pouvoir sensitif.

Mais la motricité peut aussi s'extérioriser, comme les travaux de Robert Hare, de Crookes et de MM. de Rochas, Richet, Ochorowiez, Wagner, etc., l'établissent, de sorte que c'est bien l'être tout entier qui est en dehors des limites du corps physique, et dès lors s'expliquent et se comprennent les actions produites par les apparitions. La force qui sert à ces manifestations est une forme de l'énergie de la même nature que celle qui fait mouvoir les muscles et les nerfs, elle provient des actions chimiques de l'être vivant. Les phénomènes physiques des apparitions perdent donc tout caractère surnaturel. Elles sont rares, anormales si l'on veut, mais leur étrangeté n'est plus incompréhensible, elle peut se concevoir comme une extension des pouvoirs humains.

On doit attribuer aussi au rayonnement du périsprit les phénomènes constatés par l'action des médicaments à distance. MM. Bourru et Burot (1), le professeur Luys (2) et d'autres savants ont observé que certaines substances, renfermées dans des tubes de verre soudés à la lampe et approchées de sujets hypnotisés, ont agi comme si ces médicaments avaient été introduits dans l'économie de ces sujets. Il a nécessairement fallu que, grâce à sa subtilité, le double éthéré ait pénétré le verre et se soit imprégné de ces substances, puisqu'elles ont produit des troubles physiologiques, comme ceux observés lorsqu'ils étaient ingérés par la voie ordinaire. Voici donc

(1) Bourru et Burot, *la Suggestion mentale et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses*. Paris, 1887.

(2) Luys, *les Emotions dans l'état hypnotique et l'action à distance des substances médicamenteuses ou toxiques*. Paris, 1890.

encore, par une voie détournée, une confirmation directe de l'existence d'une enveloppe de l'âme que nous savions bien exister déjà, puisque les travaux de Reichenbach, aidé de ses sensitifs, ont montré ce véhicule lumineux de toutes nos sensations. Nous pouvons donc affirmer que les Esprits ne nous ont pas trompés non plus, lorsqu'ils nous parlaient, il y a cinquantes années, de ce double fluidique. En résumé, on peut en constater l'existence pendant la vie :

1° Par les phénomènes de l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité ;

2° Par l'action des médicaments à distance ;

3° Par la vue des sensitifs dans l'obscurité ;

4° Par les apparitions des fantômes de vivants, improprement nommées hallucinations télépathiques ;

5° Par la photographie simultanée du corps et du double fluidique.

Il nous est possible d'établir que l'âme est revêtue aussi de la même enveloppe éthérée après la mort, c'est-à-dire quand tout agrégat matériel a disparu. C'est la preuve rigoureuse, absolue, formelle et sans contestation possible que l'âme est indépendante de l'organisme physique, qu'elle n'en est pas la résultante, puisqu'elle subsiste immortelle quand tout ce qui lui était associé sur la terre s'est dispersé pour rentrer dans la circulation de la nature.

Entre les apparitions des vivants et des morts, il est presque tout à fait impossible d'établir une ligne de démarcation. Même apparence du fantôme, qui peut présenter toutes les transitions, depuis la forme matérialisée semblable en tous points au corps physique, — couleur et apparence de la vie, voix, mouvements, etc., — jusqu'à ces images falotes, voilées, ressemblant à une vague apparence, à un nuage à peine condensé. Toutes les observations rapportées dans les *Phantasms of the living* sont là pour affirmer qu'il en est bien ainsi.

C'est donc une loi que l'Esprit, une fois sorti, temporairement ou pour toujours, de son corps, jouit de tous les traits caractéristiques de la vie de l'espace, de sa véritable existence. La mort n'a fait que rendre au monde fluidique un de ses habitants. Les conditions de l'existence normale de l'âme ne sont que peu ou pas troublées par ce fait de rentrer dans l'erraticité, et ce qui nous apparaît comme la plus horrible catastrophe, la mort, est un phénomène normal, un affranchissement de l'Esprit, qui n'est plus soumis aux dures

nécessités de la vie terrestre, avec son cortège de maux physiques et ses impérieuses obligations physiologiques.

Nous avons, pour confirmer les certitudes données par l'observation accidentelle des apparitions, les témoignages en grand nombre des médiums voyants. Lorsqu'un de ces êtres favorisés décrit un personnage qu'il voit dans l'espace ; lorsqu'il dépeint minutieusement les traits du visage, la couleur des cheveux et des yeux, les signes particuliers qui peuvent se rencontrer, les détails du costume, il est possible de reconnaître souvent, dans cette reproduction fidèle, l'image d'un être que nous avons connu ici-bas. Alors, on peut lui adresser des questions, l'interroger sur sa vie nouvelle, sur ses occupations, sur son état mental. Quelle joie de retrouver dans ses paroles les phrases accoutumées, les mots d'affection qu'il employait vis-à-vis de nous ! Avec quel ravissement on se pénètre de la certitude qu'il continue sa vie et qu'il nous a gardé son amour plus intense, plus profond encore qu'ici-bas, car, là, rien ne peut en diminuer ou en entraver l'essor.

Déjà les anciens magnétiseurs avaient franchi expérimentalement le seuil du monde spirituel. Ils avaient déchiré les voiles de la tombe et ils avaient eu la certitude de l'immortalité, car leurs somnambules, lorsqu'elles étaient lucides, pouvaient entrer en rapport avec les habitants de l'autre côté de la vie. Deleuze, Chardel, Teste et surtout Cahagnet ont publié les relations les plus intéressantes sur ce sujet. Il faut voir quelles luttes ils ont eu à soutenir pour secouer l'apathie de leurs contemporains. Pauvres voyants au milieu des aveugles, ils ont planté ces jalons qui nous dirigent. Déjà on leur objectait l'hallucination et la transmission de la pensée. En vain ils ont déployé des trésors d'ingéniosité pour montrer l'inanité de ces pseudo-explications : ils se sont heurtés aux partis pris systématiques, à la mauvaise foi de tous les incrédules. Gloire leur soit rendue, leur tâche n'a pas été inféconde, ils ont consolé bien des cœurs douloureux, et leur nom restera parmi ceux des vaillants pionniers du progrès.

Le spiritisme, ici encore, s'accuse avec la rectitude de ses méthodes. Il photographie aussi bien les fantômes des morts que ceux des vivants. Malgré le charlatanisme, qui un moment a tenté de se servir de ce procédé pour duper les honnêtes chercheurs, la vérité du phénomène n'a pu être sérieusement contestée après les recherches de M. Beattie, expert photographe, assisté du professeur Thomson, après les travaux de Wallace, de Mumler, et, actuelle-

ment, ceux de MM. Glandinnig et Steed, reproduits dans le *Borderland*.

D'ailleurs, on serait mal venu à contester la possibilité de ce phénomène, quand on constate qu'il s'amplifie et s'exagère dans les matérialisations.

Ici, le doute serait honteux de se produire. C'est l'être humain lui-même qui ressuscite pour un instant. Son corps physique se reconstitue. Les détails anatomiques de sa peau, les cicatrices, les moindres signes extérieurs sont ramenés à l'existence et se fixent dans de la terre glaise, de la farine, de la fleur de soufre, ou, mieux, dans des moules complets de paraffine que nul ne saurait imiter.

Quand on observe ces pieds fluidiques qui ont conservé la déformation due à la chaussure, on ne peut nier qu'on assiste à une exhumation intégrale du corps physique, mais effectuée avec de la matière empruntée au médium, comme nous le constaterons plus tard.

En résumé, nous avons à notre disposition pour nous convaincre de la réalité de la forme fluidique après la mort :

1° Le témoignage des médiums voyants ;

2° Le témoignage des somnambules ;

3° La photographie des Esprits ;

4° Les empreintes sur des substances molles ou friables et sur le noir de fumée ;

5° Les moulages.

Nous aurons à revenir en détail sur ces procédés, à signaler le mode opératoire que l'on doit suivre, les précautions dont on doit s'entourer. Nous chercherons les analogies scientifiques qui peuvent faire comprendre les faits, sinon les expliquer. Il nous faudra bien aussi savoir à quoi sert cette enveloppe, quel est son rôle pendant la vie, tant au point de vue psychique que physiologique, car on ne peut admettre qu'un organe de cette importance soit sans utilité pendant l'incarnation. Alors, nous l'espérons, apparaîtra l'importance énorme du spiritisme et de ses découvertes pour l'explication du mystère de la vie.

GABRIEL DELANNE.

Manifestation dite télépathique

Czeczelowka, le 8 février 1897.

CHER MONSIEUR DELANNE,

Chacune des grandes étapes de la marche du progrès humain fut accompagnée d'une gerbe d'idées nouvelles. Notre époque fin de siècle semble marquer l'une de ces étapes. Une fièvre de découvertes se propage; on sent l'insuffisance de ce que le passé a déjà fourni, et la nécessité d'une réaction contre les théories écœurantes du positivisme du XIXe siècle. Car la caractéristique de notre siècle est, malheureusement, le matérialisme et le positivisme, qui envahissent peu à peu toutes les âmes. Par eux, la croyance en un Dieu, en l'immortalité de l'âme, étant détruite, l'homme n'a plus qu'une seule vie en partage; il n'est obligé à rien vis-à-vis de son prochain, si ce n'est aux actes qui peuvent servir ses intérêts et l'amener à ce but unique : « Jouir de la vie, le plus et le plus tôt possible, aux dépens de ses semblables et par n'importe quel moyen. » Naturellement, dans cet ordre d'idées, le *juste*, c'est ce qui sert *son orgueil, son ambition, sa basse cupidité, son égoïsme, ses intérêts, ses projets, ses désirs;* et l'*injuste*, tout ce qui nuit et fait obstacle. Tout homme sérieux, désintéressé, qui étudie une autre science que celle de profiter des faiblesses, des défauts, et de l'ignorance de son prochain; qui travaille au perfectionnement d'autres instincts que ceux de la ruse, de la fraude, de la malveillance; qui apprend d'autres livres que le code civil, le seul à connaître, pour en tourner les difficultés; qui ne s'exerce pas à supprimer toute émotion capable de réagir fâcheusement sur l'organisme et de le rendre moins propre à prendre la plus grande part possible des biens de ce monde, est considéré, naturellement, pour estropié du cerveau.

Comme je l'ai dit plus haut, le seul but que poursuit chez nous le matérialiste et le positiviste de notre temps, c'est de gagner, de dérober l'argent, qui lui donne tout en abondance, pourvu qu'il puisse le faire impunément; il trafiquera au besoin de sa sœur et de sa femme, de ses filles, et tombera en admiration devant les voleurs de la fortune publique; il tâchera de les imiter. Aux hommes sérieux, véritablement justes et désintéressés, — comme le doivent être les spirites, — de professer l'honnêteté, afin qu'elle ne soit pas un

vain mot, que la vertu ne soit pas une chimère, que la religion ne soit pas un frein pour les imbéciles; on décernera le brevet de folie. Il faut être bien naïf et bien borné pour ne pas voir où ce savantisme matérialiste conduira l'humanité. Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prédire que la décadence de la civilisation actuelle n'est plus qu'une affaire de temps (*nota bene*), la cause étant en fonction, et qu'à un moment donné, si rien ne s'y oppose, le néantisme conduira l'humanité à l'état d'abrutissement complet et à l'état sauvage.

Pour arriver à ce but, faire faire à l'humanité un pas vers la vérité et le progrès, le spiritisme proclame certaines idées qui, si elles ne sont pas nouvelles, furent jusqu'à présent éclipsées par d'autres. Il n'était point l'heure de les faire prédominer, elles manquaient des preuves qui peuvent les faire accepter; c'est du reste le grand bienfait du spiritisme que de fournir des expériences à des théories jadis énigmatiques; c'est ce qui lui permettra de devenir populaire et universel.

Je vous envoie, cher monsieur Delanne, un fait très curieux que je trouve dans les *Proceedings of the Society for psychical Researchs;* voici la traduction :

« Le récit suivant est dû à un homme fort honorable, que nous désignerons par les initiales de A. Z. Les noms véritables de toutes les personnes dont il est question dans le récit nous ont été donnés; cependant, monsieur A. Z. désire que ces noms ne soient pas publiés, en raison du caractère douloureux des faits qui y sont rapportés.

« En 1886, je demeurais dans une paroisse agricole de l'est de l'Angleterre. J'avais pour voisin un jeune homme, monsieur A. B., qui possédait depuis peu une des grandes fermes du pays. Pendant qu'on arrangeait sa maison, il logeait avec son domestique à l'autre bout du village. Son logement était fort éloigné de ma maison. Il en était distant d'un demi-mille au moins, et il en était séparé par beaucoup de maisons et de jardins, par une plantation et des bâtiments de ferme. Il aimait les exercices du corps et la vie en plein air et passait une bonne partie de son temps à la chasse. Ce n'était pas pour moi un ami personnel, mais une simple relation. Je ne m'intéressais à lui que comme à l'un des grands propriétaires du pays. Par politesse, je l'ai invité à venir me voir, mais, autant que je m'en souviens, je ne suis jamais allé chez lui.

« Une après-midi du mois de mars 1886, comme je quittais la gare avec ma femme pour rentrer chez moi, monsieur S. B. nous aborda.

Il nous accompagna jusqu'à la porte d'entrée. Il resta encore quelques instants à causer avec nous, mais il n'y eut rien de particulier dans cette conversation. Il faut noter que la distance entre cette porte et les fenêtres des salles à manger est par le chemin à voitures d'environ soixante yards; mais les fenêtres de ces pièces donnent au nord-est sur le chemin à voitures.

« Après que monsieur S. B. eut pris congé de nous, ma femme me dit: « Évidemment le jeune B. désirait que nous l'invitions d'entrer, « mais je croyais que vous ne vous souciiez pas de vous laisser dé- « ranger par lui. » Une demi-heure plus tard environ, je le rencontrai de nouveau, et comme je voulais jeter un coup d'œil sur un travail que l'on faisait tout au bout du domaine, je lui fis la proposition de faire la route avec moi. Sa conversation n'eut rien de particulier ce jour-là. Cependant il semblait être un peu ennuyé par le bas prix du blé et par le mauvais temps. Je me rappelle qu'il me demanda des cordages en fil de fer pour faire un treillage dans sa ferme, et que je lui ai promis de lui en donner. Au retour de notre promenade et à l'entrée du village, je m'arrêtai au chemin de traverse pour lui dire bonsoir; le chemin qui conduisait chez lui tombait à angle droit sur le mien. Et, à ma grande surprise, je l'entendis dire : « Venez « fumer un cigare chez moi ce soir. » Je lui répondis : « Cela m'est « impossible, je suis engagé ce soir. — Mais venez donc, je vous en « prie », me dit-il. — « Non, non, je viendrai un autre soir! » lui répliquai-je. — Là-dessus, nous nous séparâmes.

« Nous étions peut-être à quarante yards l'un de l'autre, lorsqu'il se retourna vers moi et me cria : « Alors, puisque vous ne voulez pas « venir chez moi, adieu! » Ce fut la dernière fois que je le vis vivant.

« J'étais occupé tout le soir à écrire dans la salle à manger. J'ajouterai encore que, pendant quelques heures, il est fort probable que la pensée du jeune B. ne me vint point à l'esprit. La nuit était magnifique et la lune était pleine, ou peu s'en fallait ; il ne faisait pas de vent. Depuis que j'étais rentré, il avait un peu neigé, tout juste assez pour blanchir la terre.

« A 10 heures moins cinq environ, je me levai et je quittai la chambre. Je pris une lampe sur la table du vestibule et je la mis sur un guéridon placé dans l'embrasure de la fenêtre de la salle à déjeuner. Les rideaux des fenêtres n'étaient pas fermés. Je venais de prendre dans ma bibliothèque un gros volume de l'ouvrage de Macgillivray, sur les *Oiseaux d'Angleterre,* pour y chercher un renseignement. J'étais en train de lire un passage, le livre approché tout

près de la lampe et mon épaule appuyée contre le volet. J'étais donc dans une position où je pouvais très bien entendre le moindre bruit du dehors.

« Tout à coup, j'entendis très distinctement qu'on avait ouvert la grande porte de devant et qu'on l'avait refermée en la faisant claquer. Puis j'entendis des pas précipités qui s'avançaient sur le chemin. Les pas étaient d'abord fort distincts et très sonores, mais quand ils arrivèrent en face de la fenêtre, la pelouse qui était au-dessous de la fenêtre en amortit le son, et, au même moment, j'eus la conscience que quelque chose se tenait tout près de moi, en dehors, séparé seulement de moi par la mince jalousie et le carreau de verre; je pus entendre la respiration courte, haletante, pénible du messager, ou de quoi que ce fût, qui s'efforçait de reprendre haleine avant de parler Avait-il été attiré par la lumière qui filtrait à travers les volets? Mais subitement, pareil à un coup de canon, retentit en dedans, en dehors, partout, le plus épouvantable cri, un gémissement, une plainte prolongée d'horreur qui glaça le sang de mes veines. Ce ne fut pas un seul cri, mais un cri prolongé, qui commença sur une note très élevée, puis qui s'abaissa et qui allait s'égrenant, s'éparpillant en gémissements vers le Nord.

« Il devenait de plus en plus faible comme s'il s'évanouissait dans les sanglots et les affres d'une horrible agonie. Impossible de décrire mon épouvante et mon horreur, augmentées dix fois lorsque je retournai dans la salle à manger et que j'y trouvai ma femme assise tranquillement à son travail, près de la fenêtre, située sur la même ligne que celle de la salle à déjeuner et qui était éloignée sensiblement de dix à douze pieds. *Elle n'avait rien entendu.* Je vis cela du premier coup d'œil; d'après la position où je la trouvai assise, je pouvais conclure qu'elle aurait dû entendre le moindre bruit qui se serait produit au dehors, et surtout le bruit des pas sur le sable. Mais, s'apercevant que quelque chose m'avait alarmé, elle me demanda : « Qu'y a-t-il? — Il y a seulement quelqu'un dehors », lui dis-je. — « Alors pourquoi ne sortez-vous pas pour aller voir? « Vous le faites toujours lorsque vous entendez quelque bruit extra-« ordinaire. » Je répondis: « Il y a quelque chose de si étrange, de si « épouvantable, de si terrible dans ce bruit, que je n'ose pas le « braver. »

« Le jeune monsieur S. B., après avoir pris congé de moi, était rentré chez lui. Il avait passé la plus grande partie de la soirée sur le sofa, lisant un roman de Whyte Malville. Il avait vu son domes-

tique à neuf heures et lui avait donné des ordres pour le lendemain. Le domestique et sa femme, qui habitaient seuls la maison avec S. B., allèrent se coucher. A l'enquête, le domestique déclara qu'au moment où il allait s'endormir il avait été brusquement réveillé par un cri. Il courut dans la chambre de son maître qu'il trouva expirant sur le sol. On constata que le jeune S. B. s'était déshabillé en haut, et qu'il était descendu dans son salon vêtu seulement de sa chemise de nuit et de son pantalon; il s'était versé un demi-verre d'eau dans lequel il avait vidé un flacon d'acide prussique. (Il se l'était procuré le matin, sous prétexte d'empoisonner son chien; mais, en réalité, il n'avait pas de chien.) Il était remonté, et, après être rentré dans sa chambre, il avait vidé le verre en poussant un cri, et s'était abattu mort par terre.

« Tout cela s'était passé au même moment où j'avais été si effrayé chez moi. Il est tout à fait impossible qu'aucun bruit, sauf peut-être celui d'un coup de canon, ait pu arriver à mon oreille depuis la maison de S. B. Les fenêtres et les portes étaient fermées; il y avait, entre sa maison et la mienne, un grand nombre d'obstacles : des maisons, des jardins, des fermes, des plantations, etc.

« Forcé de partir par le premier train, j'étais sorti le lendemain matin de bonne heure, et, examinant le terrain au-dessous de la fenêtre, je ne trouvai aucune trace de pas sur le sable ou sur le gazon : le sol était encore couvert de la légère couche de neige tombée le soir précédent.

« Tout l'incident avait été un rêve d'un moment, ou bien l'imagination, appelez-le comme vous voudrez. Je raconte tout simplement les faits comme ils se sont passés, sans essayer d'en fournir une explication qu'en vérité je suis tout à fait incapable de donner. Tout l'incident est un mystère et restera toujours un mystère pour moi. Je n'appris les détails de la tragédie que dans l'après-midi du lendemain, parce que j'étais parti par le premier train. On disait que le motif du suicide était un chagrin d'amour. »

Monsieur A. Z. déclare qu'il n'a jamais éprouvé d'impression semblable. Un article d'un journal local donna une relation du suicide et de l'enquête, relation qui confirme le récit donné par monsieur A. Z.

Avec mes fraternelles salutations.

JOSEPH DE KRONHELM.

RÉPONSE A L'ARTICLE : Vision, Audition, Sensation

Notre collaborateur d'Ervieux a exposé, dans le dernier numéro de la Revue, une série d'hypothèses destinées à expliquer les phénomènes dits spirites, sans faire intervenir les Esprits, c'est-à-dire les âmes désincarnées.

Désireux de montrer notre impartialité, nous avons donné asile à ces conceptions, comme nous le ferons pour toutes les opinions loyalement exposées, car nous ne redoutons ni la discussion, ni la controverse ; mais nous allons énumérer les raisons qui ne nous permettent pas d'accepter les théories de l'auteur, car elles n'expliquent pas les faits spirites tels qu'ils ont été constatés.

M. d'Ervieux admet qu'il peut exister, dans l'atmosphère, des matières très subtiles qui emmagasinent et conservent les images de tout ce qui a été touché par la lumière. Il prend comme exemple la plaque photographique qui permet de garder l'image d'un phénomène qui ne dure qu'un instant. Cette analogie est-elle rationnelle ? c'est ce que nous allons examiner.

La lumière est due à un mouvement vibratoire de l'éther. Un corps qui reçoit ces ondulations les réfléchit d'après des lois connues, mais non en totalité : il en absorbe toujours une certaine partie qu'il restitue lentement sous forme de vibrations obscures, non perceptibles pour l'œil, mais dont la présence se révèle au moyen de réactifs appropriés. Tant que le corps qui a été insolé conserve son homogénéité, son image se reproduit par rayonnement dans l'espace ambiant ; mais ce pouvoir va en diminuant de plus en plus si le corps n'est plus soumis à la lumière, ou bien l'image réfléchie se fragmente, se subdivise, si le corps est divisé en plusieurs morceaux, et à plus forte raison s'il est réduit en poussière.

Un corps humain, après la mort, se dissout, ses molécules et ses atomes rentrent dans le grand laboratoire universel, de sorte que les rayons obscurs qu'il avait emmagasinés ont été renvoyés dans l'espace ou se sont transformés en d'autres mouvements, de telle sorte qu'il ne reste plus d'image dans l'atmosphère quand ce corps a disparu.

Y aurait-il, dans l'espace, une substance qui emmagasine ces radiations et en conserve à jamais l'empreinte ? Une telle supposition est tout à fait gratuite, absolument hypothétique, et l'ana-

logie d'une plaque photographique ne peut en rien nous servir ici.

En effet, supposons qu'il existe un fluide qui soit impressionné par les ondulations lumineuses comme les sels d'argent le sont par la lumière, ce fluide devrait être répandu dans tout l'espace qui entoure la terre pour en reproduire toutes les images. Or la lumière nous venant du soleil et des étoiles, en traversant ce milieu pour arriver à la terre, agirait, entièrement, complètement sur lui, elle le *voilerait* comme une plaque photographique exposée à la lumière est impressionnée dans son entier par l'effluve lumineux. Ce fluide ne pourrait donc ensuite être sensible pour la lumière reflétée, d'où première impossibilité absolue de la production d'une image. Dans la photographie, c'est parce qu'il y a une chambre noire, une lentille, en un mot différents appareils qui ne permettent à la lumière de toucher que certains points de la plaque, que l'on peut obtenir une image, par comparaison avec les parties non touchées. On voit donc qu'il n'y a aucune analogie logique entre l'opération photographique et un fluide sensible à l'action des rayons lumineux.

Pour qu'une image se conserve, il faut qu'elle soit attachée à quelque chose de stable, de fixe, comme la gélatine étendue sur la glace de verre. Un fluide est essentiellement mobile par définition, par cela même incapable de rester naturellement aggloméré, chacune de ses molécules étant animée de mouvements très rapides dont ceux des gaz n'offrent qu'une idée affaiblie. Donc une image cohérente est impossible à concevoir dans ces conditions. C'est comme si l'on exigeait que les molécules d'un cours d'eau gardassent constamment les tableaux qu'elles ont reflétés en coulant entre les rives qui l'enserrent. Sans doute les molécules superficielles ont bien été impressionnées, mais les distances réciproques entre chacune d'elles ont varié perpétuellement, de sorte que les rapports ont été modifiés sans interruption : d'où impossibilité de reproduire l'image. — Que dire alors des couleurs de cette image ? sont-elles reproduites par le même fluide hypothétique, ou par d'autres ? Nous concluons donc que la simple réflexion de la lumière est impuissante à produire une image durable, même en supposant un fluide capable d'être influencé par cette lumière réfléchie.

Si nous supposons qu'il émane de nous *une matière subtile* à laquelle la volonté imprime *une forme,* alors la conservation d'une image devient possible et compréhensible. Nous avons dans ce cas une matière qui a une existence propre, une cohésion qui est proportionnelle à la force de volonté de l'opérateur, et il sera possible de

photographier cette pensée, comme l'a démontré le commandant Tégrad. Mais cette image elle-même n'a qu'une durée limitée, elle ne tarde pas à se dissoudre plus ou moins rapidement, pour se transformer en d'autres mouvements.

Appliquons ces données à une apparition. Deux cas peuvent se présenter : la vision reproduit les traits d'un vivant, ou bien elle retrace l'image d'un être qui a disparu depuis un certain temps de notre milieu terrestre.

1er *Cas.* — Lorsque l'on observe l'apparition de l'image d'un homme incarné, il faut savoir si cet homme a voulu consciemment se faire voir, autrement dit, s'il a désiré que son image extériorisée aille frapper le cerveau du sujet. Dans ce cas, il est possible que la pensée de l'opérateur, se fixant fortement sur la représentation mentale de son image physique, puisse lui donner assez de réalité pour la matérialiser et la projeter jusqu'au cerveau du sujet ; c'est là une véritable création fluidique. Mais encore faut-il que le cerveau récepteur soit apte à percevoir ce genre d'impression, sans quoi il n'y a pas de vision, à moins que celle-ci soit si matérialisée qu'elle devienne visible par les yeux corporels ; dans ce cas, elle peut être perçue par d'autres personnes que le sujet.

Ces exemples sont rares, il faut pour les produire une très grande force de volonté ou un désir intense de l'opérateur. Lorsque cette condition n'est pas remplie, et que la vision se produit sans intervention volontaire, nous avons logiquement le droit de l'attribuer à un dégagement inconscient de l'âme (1) qui est toujours revêtue de son périsprit. C'est le cas le plus fréquent des fantômes de vivants. Généralement, ceux-ci ont des caractères bien nets d'objectivité, ils ouvrent ou ferment des portes, parlent, marchent, etc., toutes choses qu'une simple image projetée par la volonté ne saurait accomplir.

2e *Cas.* — Si l'on constate l'apparition d'une image qui reproduit les traits d'une personne morte, nous pouvons dire avec certitude que c'est l'âme du défunt qui a pu objectiver, matérialiser suffisamment son enveloppe pour qu'elle devienne visible, soit pour l'œil, modifié physiologiquement, d'un médium, soit pour un œil normal, si la matérialisation est plus accentuée. L'identité du défunt se déduit des preuves qu'il fournit, soit par des détails corporels soit par des particularités typiques de l'habillement.

(1) Inconscient pour l'opérateur à l'état normal, mais connu et voulu par l'âme à l'état second. La mémoire somnambulique, autrement dit de l'état second, est presque toujours ignorée du moi normal.

On pourrait prétendre que cette image est due à la pensée du médium qui s'objective de manière à reproduire les traits du mort ; mais dans presque toutes les observations, on constate que la personne qui apparaît n'a jamais été connue de ce médium ; elle ne peut donc être produite par sa pensée. Quant à supposer que c'est par une lecture de pensée du médium chez l'opérateur, il suffit de songer combien est vague, imprécise, l'image d'une personne morte, même de celles que nous avons le mieux connues, pour comprendre qu'il faudrait au médium un prodigieux pouvoir de résurrection pour exhumer de l'inconscient du consultant une image réelle, vivante, que lui-même ne peut plus y discerner.

Lorsqu'on étudie ces faits sans parti pris, on est obligé de convenir que l'explication spirite est la seule logique, qu'elle explique tous les cas par le dégagement de l'âme pendant la vie, et par son immortalité après la désagrégation corporelle.

Notre collaborateur semble ignorer que l'âme est toujours revêtue d'une enveloppe périspritale, aussi bien pendant la vie qu'après la mort, comme le démontrent les expériences de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, comme l'établit l'action des médicaments à distance étudiée par MM. Bourru et Burot, Lhuys, etc., et enfin comme l'affirme péremptoirement la photographie simultanée du corps et de son double, obtenue à différentes reprises, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en lisant le beau livre de M. Aksakof : *Animisme et Spiritisme*. Après la mort, les phénomènes de matérialisations simultanées de plusieurs formes d'Esprits avec un seul médium, les empreintes dans la terre glaise, la paraffine, etc., et les photographies, établissent avec une évidence absolue l'existence du périsprit ; donc toutes les actions dues aux Esprits s'expliquent rationnellement, et il est tout à fait inutile, pour les comprendre, de recourir aux hypothèses nullement fondées de notre collaborateur.

Ce que nous avons dit pour les images s'applique encore avec plus de force à l'étude du son, qui n'est dû qu'aux vibrations de l'air. Elles vont en diminuant avec une rapidité infiniment plus grande que les vibrations lumineuses ; leur conservation est encore plus difficile à imaginer si l'on n'a pas un substratum matériel qui les ait enregistrées pendant qu'elles possédaient toute leur énergie vibratoire.

Quant aux mouvements physiques, qui sont la forme la plus grossière, la plus lente des déplacements matériels, elle ne saurait se concevoir en aucune façon si elle n'est attachée à une personnalité.

Un fait qui aurait dû appeler l'attention de notre collaborateur, c'est qu'en supposant même une série de substances fixatrices, les unes de la lumière, les autres du son, une troisième du mouvement, il faudrait, dans le cas d'une apparition qui cause et se déplace, que les empreintes laissées par cette personne dans l'espace vinssent s'associer les unes aux autres, dans le même temps, ce qui est tout à fait impossible puisqu'elles ont des mouvements vibratoires différents et qu'elles se sont dispersées toutes à des distances énormes dans l'espace, à raison de 300,000 kilomètres par seconde, pour les vibrations lumineuses, au fur et à mesure de leur production. Ce serait un prodige beaucoup plus surprenant, beaucoup plus étrange et beaucoup plus difficile à imaginer que la pure et simple survivance du moi conscient.

Quant à la *stupidité* prétendue des manifestations, nous sommes encore à la chercher après vingt ans d'expérimentation. Est-ce à cause des mouvements de table par lesquels on communique avec l'au-delà ? Ils ne sont pas plus ridicules que de causer au téléphone devant une planchette, ou de se servir d'un manipulateur de Morse pour transmettre une dépêche. Est-ce au point de vue des attouchements des séances obscures ? En quoi ces phénomènes sont-ils stupides ? Une mère revient embrasser son enfant, un fils son père, une épouse son mari, où voyez-vous là quelque chose de bête ? Nous y trouvons les marques les plus tendres de l'attachement et des preuves que le grandiose sentiment de l'amour a survécu au déchirement de la tombe. Croyez-nous, c'est une noble et sainte stupidité que celle-là, et nous souhaitons que ses manifestations se produisent le plus souvent possible, elles auront pour résultat de changer la face du monde, d'établir que nos affections sont indestructibles, et que, selon la parole de l'Ecclésiaste : L'amour est plus fort que la mort !

GABRIEL DELANNE.

LE MATÉRIALISME

La théorie matérialiste est véritablement monstrueuse lorsqu'on l'envisage de sang-froid dans toutes ses conséquences. Elle ne veut voir dans la nature que la matière en mouvement. L'astre qui se meut dans l'infini est dirigé par une force aveugle et fatale, au même titre que l'énergie produite dans le cerveau humain par

les actions chimiques de la cellule nerveuse qui se décompose.

On ne doit pas, suivant les matérialistes, distinguer entre la chute d'une pierre qui détermine une avalanche et tue vingt-cinq personnes, ou l'assassin qui fait périr un ou plusieurs hommes. Ce sont des lois inéluctables qui guident la pierre ou le couteau du meurtrier, et les mots de vertu, de responsabilité morale, sont aussi vides de sens que s'ils s'adressaient à la foudre. Ces déductions sont rigoureusement conséquentes avec les antécédents qui ne voient dans l'homme que la matière brute.

Si véritablement nous sommes les produits nécessaires des modifications de la substance, si, sans aucun doute, on ne peut découvrir un plan quelconque dans la nature, si ce sont des lois inéluctables qui ont engendré matériellement et successivement les plantes, les animaux et l'homme, dans une marche logique que rien ne saurait troubler et modifier, l'humanité tout entière est une grande machine aux rouages multiples, mais aucun n'est responsable de ce qu'il fait, puisque fatalement il y est contraint par son organisation. Il est tel, sans pouvoir être autrement, sans qu'il puisse modifier en quoi que ce soit ses instincts ou ses passions, puisqu'il n'est pas libre. D'où vient alors qu'on attache aux actes de l'homme un caractère moral, plutôt qu'aux actions chimiques? Légitimement il n'y a pas plus de raison dans un cas que dans l'autre.

Pourquoi donc vous émouvoir, âmes sensibles, sur les horreurs de l'Arménie? pourquoi ce frisson de dégoût en lisant que les femmes sont violées et les enfants éventrés sur les cadavres de leurs pères? Ces brutes accomplissent les lois de l'instinct qui les pousse, et ils ne sauraient être responsables. Il a bien tort, ce sultan enseveli dans son palais, de trembler de terreur et de blêmir d'effroi quand il voit les spectres de ses victimes se dresser comme une horde échevelée le poursuivant de ses cris de haine: n'a-t-il pas obéi à son fanatisme, à la loi atavique qui le pousse à la destruction de tout ce qui n'a pas embrassé la loi du prophète?

Si l'homme n'est, à bien considérer, qu'un automate dont les lois naturelles commandent les rouages; que tout se réduise, en dernière analyse, à des mouvements de la matière, il est stupide de se contraindre, puisque nous ne pouvons rien contre la fatalité qui nous a enfantés et qui dirige le monde. Encore ai-je tort de me servir de ce terme, qui semblerait indiquer un dessein quelconque, un ordre possible; ce qu'il faut dire, c'est: contre les circonstances accidentelles, fortuites, qui nous ont donné l'être.

Enserré dans le corset de fer des lois naturelles, l'homme, selon le matérialisme, serait aussi empêché de se modifier qu'une rivière de se détourner spontanément de son cours. Dès lors, que vient-on nous parler de droit, de morale ou de justice ? Ce sont des conceptions vides de sens, puisqu'elles supposent chez ceux auxquelles on les applique la faculté de résister, c'est-à-dire la liberté.

On voit ce que serait une société tout à fait conséquente avec ces théories. De nos jours, les tribunaux nous révèlent, avec une éloquence sinistre, le progrès de ces idées dans les masses. L'anarchie est le dernier mot de cet idéal : la destruction bête et brutale de toute société, pour retourner à la bestialité des sociétés primitives.

Mais, s'il en était ainsi, d'où nous viennent donc ces vocables stupides qui s'appellent pitié, amour, justice, fraternité ? Qu'avons-nous besoin de penser aux autres : notre moi et ses satisfactions doivent seuls nous préoccuper; la part la plus belle sera à celui qui sera le plus fort ou le plus adroit, et l'unique préoccupation qui doit nous hanter est celle de la satisfaction de toutes nos convoitises, l'apaisement de nos instincts.

Malgré tous les sophismes, c'est bien là le résumé de la théorie matérialiste, le tableau exact des nécessités animales.

C'est pour soutenir ces honteuses spéculations que certains savants n'ont pas craint de faire de la science un emploi mensonger. En abusant de son nom révéré, ils ont tronqué la vérité et plongé des esprits sincères dans les douleurs du doute et dans le désespoir du néant. Il n'est pas vrai que la matière soit la seule réalité saisissable, c'est par des inductions hasardées, des hypothèses qui ne cadrent pas avec les faits que l'on a prétendu qu'il n'y avait pas de dessein arrêté, c'est-à-dire d'intelligence, dans la nature. L'étude impartiale démontre rigoureusement la sottise et l'imposture de ceux qui prétendent que la pensée est secrétée par le cerveau comme l'urine par les reins. Il est faux qu'il n'y ait dans l'homme que des tissus organiques : l'expérience établit certainement que nous avons une âme, qu'elle peut sortir de son corps, qu'on a la possibilité de l'étudier à part de l'organisme, de la photographier quand elle en est séparée; donc elle est distincte de la chair qui la renferme.

Deux mille cas, au moins, de fantômes de vivants montrent que ce n'est pas une illusion, une hallucination, un rêve d'esprit malade. Les évocations des vivants se font d'un continent à l'autre, et les résultats en sont probants, puisqu'ils révèlent aux expérimentateurs des faits qu'ils ignoraient et qui sont reconnus exacts.

Cette âme vit après la mort, elle se décèle irrésistiblement à la patiente investigation des chercheurs. Elle n'a pas changé, elle est la même que pendant la vie, elle se manifeste par les mêmes phénomènes, produits dans les mêmes conditions. Elle a des caractères identiques pour ceux auxquels elle apparaît, soit pendant le dédoublement de la vie, soit après la mort. Cette identité dans les manifestations implique l'identité des causes. C'est en vertu d'une loi naturelle, qui a toujours été observée au cours des âges, que les âmes des morts viennent reprendre le contact des vivants et affirmer leur survie : le démon de Socrate, les voix de Jeanne d'Arc, le diable de Luther, les apparitions de Descartes, de Cromwell,et de tant d'autres, sont des preuves que ces rapports entre les deux mondes sont constants et ont toujours existé.

C'est parce que les apparitions sont venues toujours rappeler à l'homme qu'il y a une seconde vie, que la doctrine de l'immortalité a pu s'établir. En voyant un cadavre inerte, froid, qui va se décomposant, il est naturel de croire que tout est fini, que l'être a bien disparu. Eh bien ! non, la providence y a pourvu. Toutes les nations sauvages croient à l'immortalité : depuis les fétichistes les plus abrutis jusqu'aux anthropophages, partout vous voyez cette croyance implantée dans le cœur de ce commencement d'homme, puisqu'ils placent dans le tombeau les armes du défunt et ses parures, pour qu'il n'arrive pas dénué de tout dans les territoires de chasse du Grand Esprit. A l'époque néolithique, il en était déjà ainsi, ce qui démontre péremptoirement la grande loi de la communication des âmes.

Le spiritisme a régularisé ces rapports. Il a donné des méthodes qui permettent de se mettre à l'abri des fausses interprétations ; il a soumis le phénomène à un contrôle rigoureux et sévère; il a su se défier de l'illusion ou de l'hallucination en faisant contrôler ses visions par la balance, la photographie, les moulages, etc.

Nous pouvons donc dire que le matérialisme est la plus ridicule des hypothèses, aussi bien au point de vue philosophique qu'à la grande lumière de l'expérience. Combattons ces désespérantes théories pour y substituer les nobles doctrines qui sont l'honneur du spiritisme et qui affranchiront les hommes des énervantes affirmations néantistes.

BECKER.

L'ÉVOLUTION ANIMIQUE

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE

SUIVANT LE SPIRITISME

Nous reproduisons l'introduction du nouveau livre de notre rédacteur en chef, Gabriel Delanne, afin que les lecteurs prennent connaissance des matières contenues dans cet intéressant volume (1).

INTRODUCTION

Le spiritisme est constitué par un ensemble de doctrines philosophiques révélées par les Esprits, c'est-à dire par des intelligences ayant vécu sur la terre. Son étude peut se scinder en deux parties distinctes : 1° L'analyse des faits établissant la communication entre les vivants et ceux improprement appelés les morts ; 2° l'examen des théories élaborées par ces intelligences désincarnées.

La fin de ce siècle est caractérisée par une évolution radicale dans les idées. Partis du matérialisme, des hommes de science d'une haute envergure sont arrivés à se convaincre que le nihilisme intellectuel est la plus creuse des utopies. Cette hypothèse, en contradiction avec toutes les connaissances que nous avons acquises sur l'âme, n'explique rien de la nature, et n'a pour résultats que le découragement profond, l'abâtardissement des intelligences, qu'elle place en face du néant. Les anciennes croyances en l'immortalité, qui s'appuyaient sur l'enseignement religieux, ont presque disparu, et nous assistons aux lamentables conséquences qui résultent, pour la société, d'un manque d'idéal. Il est temps de réagir vigoureusement contre les sophismes des pseudo-savants qui ont orgueilleusement décrété que la mort était inconnaissable, et, brisant toutes les entraves arbitraires qu'on voulait imposer à la recherche de l'au-delà, nous pouvons affirmer aujourd'hui que la survivance et l'immortalité du principe pensant sont des vérités démontrées avec une rigueur irrésistible.

Le spiritisme est venu à son heure. Devant les négations d'un

(1) Le prix du volume est de 2 fr. 75, expédié franco à domicile, pour les lecteurs de la *Revue*, au lieu de 3 fr 50, prix marchand.

scepticisme grossier, l'âme s'est affirmée vivante, après la mort, par des manifestations tangibles, qu'il n'est plus possible de contester maintenant, sans se voir taxé, à juste titre, d'ignorance et de parti pris. C'est en vain que l'on a tenté, d'abord, de combattre la nouvelle doctrine par la raillerie. Tous les sarcasmes ont été inefficaces, car la vérité porte en soi un cachet de certitude qu'il est difficile de ne pas reconnaître ; aussi, adoptant une autre tactique, les négateurs ont espéré triompher de cette jeune science, en organisant autour d'elle la conspiration du silence.

Malgré les recherches nombreuses tentées, dans ce domaine, par des physiciens et des chimistes émérites, la science officielle a fermé obstinément les yeux et les oreilles devant des faits qui donnaient un éclatant démenti à ses assertions, et l'on a feint de croire que le spiritisme était mort. C'est là une illusion qu'il faut perdre, car il est, à l'heure actuelle, plus florissant que jamais.

Commencé par le mouvement des tables, ce phénomène a pris des proportions véritablement extraordinaires, répondant, à chacune des critiques formulées contre lui, par des faits établissant péremptoirement la fausseté des hypothèses imaginées pour l'expliquer.

A la théorie des mouvements naissants et inconscients, préconisée par des autorités comme Babinet, Chevreul, Faraday, les Esprits ont opposé le mouvement d'objets inanimés, se déplaçant sans contact visible de la part des opérateurs, ainsi que le constate le rapport de la Société Dialectique de Londres. A la négation d'une force émanant du médium, William Crookes répond en construisant un appareil qui mesure mathématiquement l'action, à distance, de la force psychique (1). Pour détruire l'argument favori des incrédules : l'hallucination, les individualités de l'espace se font photographier, démontrant ainsi, d'une manière irréfutable, leur objectivité.

Il est possible encore d'avoir des moules reproduisant des parties d'un corps fluidique, temporairement formé, mais qui disparaît ensuite, ces empreintes matérielles restant comme des témoins authentiques de la réalité de l'apparition. Entre temps, les Esprits donnaient la mesure de leur pouvoir sur la matière, en produisant de l'écriture, en dehors de tous les moyens usités pour cela, en transportant, sans les endommager, à travers cloisons et murailles,

(1) Mise hors de doute par les recherches récentes de MM. Richet, Dariex, de Rochas, Lombroso, Carl du Prel, etc. — Voir *l'Extériorisation de la Motricité*, de M. de Rochas.

des objets matériels, enfin, ils ont témoigné de leur intelligence et de leur personnalité par des preuves absolues, établissant qu'ils ont vécu antérieurement sur la terre.

On a fait bien souvent le procès du spiritisme, mais tous ceux qui l'ont tenté n'ont pu le détruire, et il sort agrandi, chaque fois, du baptême de la critique. Tous les anathèmes, toutes les négations intéressées ont été forcés de disparaître devant l'innombrable multitude de documents entassés par la ténacité des chercheurs. Le fait spirite a conquis des adeptes dans toutes les classes de la société.

Des législateurs, des magistrats, des professeurs, des médecins, des ingénieurs, n'ont pas craint d'affirmer la foi nouvelle, résultant pour eux d'un examen attentif et d'une longue expérimentation ; il ne manquait plus aux manifestations que la consécration de la science, elles l'ont obtenue par la voix de ses plus célèbres représentants. En France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Russie, aux États-Unis, des savants illustres ont donné à ces recherches un caractère si rigoureusement positif, qu'il n'est plus permis aujourd'hui de récuser l'autorité de ces affirmations, mille fois répétées.

La lutte a été longue et acharnée, car les spirites ont à combattre les matérialistes, dont ces expériences anéantissent les théories, et les religions, qui sentent vaciller leurs dogmes séculaires, sous la poussée irrésistible des individualités de l'espace. Nous avons exposé méthodiquement, dans un précédent ouvrage (1), le magnifique développement atteint par l'expérimentation. Nous avons discuté, point par point, toutes les objections des incrédules, nous avons établi l'insanité des théories imaginées pour rendre compte de ces phénomènes, soit par les lois physiques actuellement connues, soit par la suggestion ou l'hallucination, et, de notre examen impartial, s'est dégagée l'irrésistible certitude qu'ils sont dus aux âmes des hommes qui ont vécu sur la terre.

A l'heure actuelle, aucune école philosophique ne peut fournir une explication adéquate aux faits, en dehors du spiritisme. Les théosophes, les occultistes, les mages et autres évocateurs du passé, ont vainement tenté d'expliquer ces phénomènes en les attribuant à des êtres imaginaires appelés : Élémentals ou Élémentaires, ou coques astrales, ou inconscient inférieur : toutes ces hypothèses ne

(1) *Le Phénomène spirite, témoignage des savants.* — Chamuel, éditeur.

résistent pas à un examen sérieux, ne rendent pas compte de toutes les expériences, et n'ont d'autre résultat que de compliquer la question sans nécessité. Aussi, tous ces systèmes n'ont pu se propager, et ont été aussi vite oubliés que produits. La survivance de l'être pensant s'est affirmée, dégagée de toutes ces scories, avec une magnifique splendeur ; le grand problème de la destinée future est résolu, la mort a déchiré ses voiles, et, à travers cette trouée sur l'infini, nous voyons rayonner dans l'immortalité nos amours que nous croyions évanouies à jamais.

Nous n'examinerons donc pas à nouveau toutes les preuves que nous possédons de la survivance de l'âme, nous estimons que cette démonstration est faite ; notre but, dans cet ouvrage, est d'étudier l'esprit pendant l'incarnation terrestre, en tenant compte des enseignements si logiques du spiritisme, et des dernières découvertes de la science. Les connaissances nouvelles, que nous devons aux intelligences extra-terrestres, nous aident à comprendre toute une catégorie de phénomènes physiologiques et psychiques, qui sont inexplicables sans elles. Les matérialistes, en niant l'existence de l'âme, se sont volontairement privés de notions indispensables à la compréhension des phénomènes vitaux de l'être animé, et les philosophes spiritualistes, en employant le sens intime comme unique instrument de recherche, n'ont pas connu la véritable nature de l'âme, de sorte que, jusqu'alors, on n'a pu concilier, dans une explication commune, les phénomènes physiques et mentaux.

Le spiritisme, en faisant connaître la composition de l'esprit, en rendant tangible la partie fluidique de nous-mêmes, a projeté une vive lumière sur ces difficultés, en apparence insurmontables, car nous pouvons embrasser, dans une vaste synthèse, tous les faits de la vie corporelle et intellectuelle, et en montrer les rapports, qui étaient inconnus jusqu'ici.

Afin de mieux faire comprendre notre pensée, il est utile de rappeler, en quelques mots, les notions nouvelles que nous avons acquises sur l'âme, elles mettront en relief l'originalité et la grandeur de la nouvelle doctrine.

L'enseignement des Esprits a été coordonné avec une remarquable hauteur de vues, et une irréfragable logique, par Allan Kardec (1). Ce profond philosophe a exposé méthodiquement une

(1) Allan Kardec, *le Livre des Esprits*, *le Livre des Médiums*, *le Ciel et l'Enfer*, *l'Évangile selon le Spiritisme*, *la Genèse*, et surtout les revues, qui renferment des études du plus haut intérêt sur une multitude de points.

série de problèmes relatifs à l'existence de Dieu, de l'âme, et à la constitution de l'univers. Il a donné une solution claire et rationnelle à la plupart de ces difficiles questions, écartant avec soin la métaphysique de ses raisonnements. C'est pourquoi nous le prenons pour guide dans ce résumé succinct.

L'âme, ou esprit, est le principe intelligent de l'univers. Elle est indestructible, au même titre que la force et la matière; son essence intime nous est inconnue, mais nous sommes obligés de lui reconnaître une existence distincte, car ses facultés la différencient de tout ce qui existe. Le principe intelligent, duquel toutes les âmes émanent, est inséparable du fluide universel (1), autrement dit de la matière sous sa forme originelle, primordiale, c'est-à-dire à l'état le plus quintessencié.

Tous les Esprits, quel que soit le degré de leur avancement, sont donc revêtus d'une enveloppe invisible, intangible et impondérable. Ce corps fluidique est appelé périsprit. Ici, le spiritisme apporte des vues neuves, un enseignement nouveau. Contrairement à l'opinion commune, il démontre que l'âme n'est pas une pure essence, une sorte d'abstraction idéale, une vague entité, comme le croient les spiritualistes. C'est, au contraire, un être concret, possédant un organisme physique parfaitement délimité.

Si, à l'état ordinaire, l'âme est invisible, elle peut cependant apparaître, dans des conditions déterminées, avec assez de réalité pour impressionner nos sens. Les médiums la voient, dans l'espace, sous la forme qu'elle avait en dernier lieu sur la terre; même, parfois, elle se matérialise suffisamment pour laisser des souvenirs durables de son intervention; en un mot, on peut affirmer, dans ce cas, que, bien qu'elle échappe aux sens, elle est aussi réelle et agissante que l'homme terrestre.

Nous verrons, dans le cours de cette étude, que, malgré sa matérialité, le périsprit est cependant si éthéré, que l'âme ne pourrait agir sur la matière, sans le secours d'une force à laquelle on a donné le nom de fluide vital.

L'âme a pour but de développer toutes les facultés qui sont en elle. Pour y parvenir, elle est obligée de s'incarner un très grand nombre de fois sur la terre, afin de donner leur essor à ses facultés morales et intellectuelles, en apprenant à maîtriser et à gouverner la matière. C'est par une évolution ininterrompue, depuis les formes

(1) Matière cosmique primitive, *protyle* de Crookes.

les plus rudimentaires de la vie jusqu'à l'humanité, que le principe pensant conquiert lentement son individualité. Arrivé à ce stade, il doit faire éclore sa spiritualité, en dominant les instincts grossiers qui lui restent de son passage dans les formes inférieures, afin de s'élever, dans la série des transformations, vers des destinées toujours plus hautes.

Les réincarnations sont une nécessité inéluctable de l'avancement de l'esprit. Chaque existence terrestre ne comporte qu'une somme d'efforts déterminés, après lesquels l'énergie de l'âme est détendue. La mort est un repos, une étape sur la longue route de l'éternité. Puis le retour sur la terre est une sorte de rajeunissement pour l'esprit. A chaque renaissance, les eaux du Léthé font à l'âme une virginité nouvelle : les préjugés, les erreurs, les superstitions du passé s'évanouissent. Les passions anciennes, les hontes, les remords ont disparu, l'oubli a créé un être neuf, qui s'élance plein d'ardeur dans une voie nouvelle. Chaque effort amène un progrès, chaque progrès une puissance toujours plus grande, et ces acquisitions successives élèvent l'âme lentement sur les degrés sans nombre de la perfection.

Ces révélations nous font entrevoir les perspectives de l'infini; elles nous montrent l'existence éternelle se développant dans les splendeurs du cosmos, elles nous permettent de mieux comprendre la justice et la bonté de l'éternel auteur des êtres et des choses.

Créés tous égaux, nous avons les mêmes difficultés à vaincre, les mêmes luttes à soutenir, le même idéal à atteindre : le bonheur parfait. Nulle puissance arbitraire ne prédestine les uns à des souffrances sans fin, et d'autres à la béatitude. Nous ne sommes justiciables que de notre conscience; c'est elle qui, à chaque retour dans l'espace, nous montre les fautes commises et les moyens de les réparer. Nous sommes les arbitres souverains de notre sort futur; chaque existence conditionne la suivante; et, malgré les lenteurs de notre marche ascendante, nous gravitons sans cesse vers ces hauteurs rayonnantes, où nous sentirons palpiter les cœurs de nos frères, et où nous entrerons en communion toujours plus intime avec la grande âme universelle : la Puissance suprême.

Pour donner à ces enseignements toute l'autorité qu'ils comportent, il faut montrer que les Esprits qui nous les ont dictés ne se sont pas trompés. Il faut vérifier leurs affirmations, en les passant au creuset de la raison, et, dans tous les cas où cela est possible, voir s'ils sont en concordance avec les données scientifiques modernes.

Afin de nous soumettre à ce programme, et pour procéder méthodiquement, nous commencerons par étudier le rôle de l'âme pendant l'incarnation. Nous montrerons l'importance des fonctions de ce nouvel organe, que les spirites appellent le périsprit, et il nous sera loisible de constater que la physiologie et la psychologie s'éclairent d'un jour nouveau, lorsqu'on fait intervenir, dans l'explication de leurs phénomènes, l'esprit revêtu de son enveloppe.

La science ne donne guère que des échappatoires, en fait de réponses, lorsqu'on l'interroge sur les causes de l'évolution vitale des êtres vivants. Pourquoi meurt-on ? pourquoi les mêmes forces qui ont conduit le corps à son entier développement sont-elles impuissantes à le maintenir dans cet état ? D'autre part, d'où provient la fixité spécifique et individuelle du type des êtres vivants, malgré le flux incessant de matière qui renouvelle le corps à chaque instant ? Telles sont les premières questions que nous nous proposons de résoudre, en faisant intervenir le périsprit dans nos recherches.

Nous tenterons d'établir ensuite que les nombreux phénomènes de la vie végétative et organique nécessitent, eux aussi, la présence d'une force sans cesse agissante, pour coordonner les actions réflexes du système nerveux, auxquelles ils sont dus. Nous mettrons, le plus possible, en évidence la caractéristique psychique de ces actes, en montrant qu'ils ont tous une finalité intelligente, en ce sens qu'ils concourent à la conservation de l'individu. Ceci nous acheminera vers l'étude des facultés proprement dites.

Nul n'ignore les inextricables difficultés dans lesquelles se sont débattus les philosophes, lorsqu'il s'est agi d'expliquer l'action du physique sur le moral, ou de l'âme sur le corps.

La connaissance du périsprit supprime radicalement ce problème. Il jette sur les processus de la vie mentale une vive clarté, en permettant de comprendre nettement la formation et la conservation de l'inconscient, physiologique ou psychique ; il montre les nuances progressives qui relient l'instinct à l'intelligence ; il fait saisir, sur le vif, le mécanisme des actions cérébrales et les connexions qui existent entre elles ; il explique pourquoi l'âme garde son unité et son identité à travers les vies successives ; il donne, sur les conditions dans lesquelles les réincarnations s'accomplissent, les indications les plus précises ; enfin, il se révèle l'instrument indispensable pour comprendre l'action des Esprits dans les manifestations spirites.

On voit donc que l'ouvrage que nous présentons au lecteur a un double objectif. Premièrement, il vise à démontrer que la doctrine spirite s'accorde avec les théories modernes de la science ; en second lieu, il a l'ambition de faire connaître le rôle physique d'un organe essentiel à la vie de l'âme et du corps, dont le public ignorait l'existence, et de montrer l'importance considérable de cette découverte.

La nature même de nos recherches nous impose le devoir de faire des emprunts nombreux aux travaux les plus récents des savants contemporains, et nous aimons à reconnaître que les efforts de ces expérimentateurs aux méthodes précises ont fait faire un pas immense à nos connaissances. La détermination, de plus en plus exacte, du fonctionnement vital des êtres animés, nous fournit des renseignements précieux pour notre étude ; mais si nous n'adoptons pas les conclusions matérialistes qui résultent pour ces savants de leurs recherches, c'est que nous avons des faits irréfutables qui démontrent, avec certitude, que leurs déductions sont erronées.

Le spiritisme nous fait connaître l'âme, la science nous apprend les lois de la matière vivante. Il s'agit donc, pour nous, de réunir ces deux enseignements, de montrer qu'ils se prêtent un mutuel secours, qu'ils se complètent, qu'ils sont inséparables pour la compréhension des phénomènes de la vie physique et intellectuelle, et qu'il résulte de leur accord la plus magnifique certitude qu'il soit donné à l'homme d'acquérir ici-bas. Nous sentons bien notre insuffisance pour une pareille tâche, mais quelque imparfaite que soit l'ébauche que nous livrons au public, nous avons l'espoir qu'elle déterminera peut-être un homme de science à reprendre ce travail, et à lui donner toute la valeur qu'il comporte.

La chose essentielle à établir, c'est qu'il n'y a pas incompatibilité entre les découvertes modernes et l'existence des Esprits ; autrement dit, que le surnaturel n'existe pas, et que l'existence d'esprits, revêtus d'une enveloppe matérielle, peut se concevoir naturellement, l'influence qu'ils exercent sur le corps étant la résultante logique de leur constitution.

Nous n'ignorons pas que les théories que nous défendons auraient besoin de s'étayer sur des démonstrations expérimentales pour être absolument irréfutables, nous avons même la certitude qu'elles seront instituées un jour ; mais il nous suffit actuellement de présenter des hypothèses logiques, ne heurtant aucun enseignement

scientifique, expliquant tous les phénomènes, pour montrer la grandeur de la synthèse qu'on obtient, lorsqu'on combine les connaissances humaines avec les révélations spirituelles.

Ce n'est pas trop que de l'intervention de la physique, de la chimie, de la mécanique et de la biologie pour expliquer les faits spirites, car ces manifestations, en apparence si simples, exigent, pour être comprises, l'emploi de presque toutes les connaissances humaines. Le spiritisme touche aux problèmes les plus difficiles de la physiologie et de la psychologie, dans l'étude du fonctionnement cérébral du médium, pendant la communication des Esprits.

La nature particulière des forces qui entrent en jeu dans les matérialisations est un profond sujet de méditation pour le savant, car le mode d'action des invisibles sur la matière diffère radicalement de ce que nous connaissons jusqu'alors.

Le jour où la science sera persuadée de la véracité de notre doctrine, une véritable révolution s'opérera dans les méthodes jusqu'alors employées. Les recherches, qui avaient pour unique objectif la matière, s'élèveront jusqu'à l'âme. Alors le monde verra s'ouvrir une ère nouvelle, et l'humanité, régénérée par une foi raisonnée, s'avancera à la conquête de tous les progrès qu'elle ne peut qu'entrevoir aujourd'hui.

Il s'écoulera, sans doute, encore bien du temps avant que cet espoir ne se réalise, mais nous avons le devoir de préparer la route aux générations futures. Essayons donc de nous servir des découvertes modernes, afin de les adapter à notre doctrine. Pénétrons dans les profondeurs de l'être humain, à la suite de la physiologie et à la lueur du spiritisme. Rendons palpable l'influence que l'âme exerce, tantôt à l'état conscient, tantôt à l'état inconscient, sur tous les phénomènes vitaux. Scrutons minutieusement les rapports si délicats et si importants du physique et du moral. Tentons de déterminer les connexions de la vie psychique avec les phénomènes de l'organisme. Cherchons dans quelle partie de l'homme subsiste l'identité de l'être, et le siège des facultés de l'âme ; enfin, résumant toutes ces observations, essayons de concilier, dans une vue d'ensemble qui embrasse le corps et l'âme, tous les résultats auxquels nous serons arrivés.

Ce sont ces considérations qui nous ont guidé en écrivant ce livre. Nous n'avons pas la prétention de croire que nous avons fait la lumière complète sur toutes ces questions, mais nous croyons apporter des documents nouveaux, présenter, sous un jour plus

compréhensible, des faits jusqu'alors obscurs ou inexpliqués, et surtout nous espérons qu'il ressortira, de ce travail, la conviction que le spiritisme est bien une vérité, puisqu'il nous donne la clef de ce que la science humaine est impuissante à découvrir.

Gray, le 10 août 1895.

GABRIEL DELANNE.

RADIOGRAPHIE

L'OISEAU

25 juin 1896.

Le 25 juin 1896, à 10 heures du soir, ayant transformé, comme d'habitude, la petite chambre qui me sert de bureau en cabinet noir, je demande à Mme T. de vouloir bien venir essayer d'obtenir un cliché. Nous étions dans l'obscurité la plus complète.

Je lui passai, cherchant sa main à tâtons, une plaque lumière. Elle la mit à un pouce du front, le côté gélatine en face du front. Mme T. s'endormit aussitôt, et son sommeil dura environ 20 minutes.

En se réveillant, elle me dit qu'elle se sentait fatiguée. Je mis la plaque dans le bain révélateur et je la priai d'aller se coucher, ce qu'elle fit.

Je passai alors dans une chambre voisine pour aller y chercher ma lanterne rouge.

Je me mis aussitôt à considérer la plaque et, ne voyant rien venir au bout d'environ 25 minutes (le dessin apparaît entre 5 et 20 secondes habituellement), je m'étendis sur un canapé avec l'idée, de temps à autre, de me lever pour voir la plaque.

Or, je tombai dans un demi-sommeil dont je sortis en entendant du verre éclater.

C'était la bougie de la lanterne rouge qui était tombée sur le verre de ladite lanterne et l'avait fait se fêler avec bruit, sans pour cela occasionner de brisure pouvant laisser passer la lumière.

Dans mon agitation, par la crainte que le verre n'éclatât davantage, je pris le cliché, et, sans prendre le soin de le laver, je le plongeai dans l'hyposulfite.

Aussitôt dépouillé, je le regardai par transparence et ne vis que quelques traces de fluide. J'allai me coucher, laissant le cliché dans l'eau et me disant que c'était une expérience manquée.

Le lendemain matin, regardant le cliché sur un écran, je vis un magnifique oiseau.

Jusqu'à ce jour, rien d'aussi net n'avait été obtenu par nous.

Je dois dire que, eu égard aux phénomènes et accidents qui s'étaient produits et que je viens de décrire, je ne pus m'empêcher de penser que c'était un Esprit qui avait dessiné cette espèce d'oiseau de proie que j'ai dénommé l'Aigle dans ma nomenclature.

Les noms que je donne à mes radiographies, ainsi que les numéros par ordre d'obtention, ne servent qu'à me rappeler leur classification. Ils ne prétendent pas désigner exactement le dessin.

Mme T. n'avait pas pensé à un oiseau, comme j'avais pensé deux fois à une bouteille en l'obtenant; ou du moins elle ne le sait pas, puisqu'elle s'était endormie.

D'après les enseignements donnés par les Esprits dans les belles expériences médianimiques auxquelles j'assistais tous les quinze jours, chez le grand apôtre de cette haute science, Léon Denis, je dois penser que je ne suis qu'une machine à fluide, une glande productive, une écritoire, comme un Esprit, la bonne et si intéressante Sophie, m'a appelé. Donc un Esprit, sachant dessiner, arrive, prend sa plume, puise dans mon fluide et fait le dessin. Rien de plus naturel.

NOTA. — Mme T. tamise mon fluide, en l'absorbant et le rendant, lui donne de la qualité. Mes meilleures radiographies ont été faites en sa présence, ou par elle, moi présent.

Puisque je parle de Sophie, je puis vous donner le procès-verbal de la séance où je lui ai demandé de venir le mercredi suivant (elle me dit ne pas pouvoir venir avant, à cause de ses occupations); de dessiner la première lettre de son nom, S, ce qu'elle fit. Un 2e Esprit vint aussitôt dire que le mardi il irait chez Mr Aviron, si j'y allais, et qu'il me donnerait aussi la première lettre de son nom, ce qu'il fit également sur une plaque.

Commandant TÉGRAD.

Nos lecteurs trouveront, encartées dans ce numéro, les deux radiographies de la bouteille et celle de l'oiseau. Nous croyons devoir reproduire à nouveau les deux premiers cliches que nous avons donnés dans le n° 7, parce qu'ils étaient mal venus au tirage.

Action mécanique de l'Od

(*Suite*) (1)

RENFORCEMENTS. — J'arrivais toujours à renforcer cette faculté en augmentant le nombre des doigts que j'appelais à agir en même temps. Deux doigts exactement serrés l'un contre l'autre provoquaient souvent, en rapidité et en vivacité, un effet de rotation double de celui qu'on obtenait avec un seul doigt. J'ai pu renforcer encore la force de rotation : indirectement, en arrondissant partout les saillies des objets ou en garnissant les pointes de boules terminales, ce qui entraînait la concentration des forces (odiques) dans le corps tournant; directement, en dirigeant pour ainsi dire, dans un lit commun, plusieurs sources de force. Par exemple, quand d'autres personnes ou moi-même imposions à une main sensitive les doigts isonomes, à la condition de les diriger dans le même sens que les doigts au bout desquels se mouvait un corps tournant, les forces réunies des deux mains avaient alors un effet plus puissant ; et il est très remarquable que le renforcement se produisait alors même que les mains imposées au sujet n'étaient pas sensitives, mais les premières venues, d'ailleurs sans action propre, comme étaient les miennes. Même résultat quand le sensitif place la main agissante sur la cuisse isonome du même côté pour lui créer un appui : le membre inférieur tout entier fait alors passer dans le bras, la main et les doigts, comme un flux nouveau de force dont l'influence se fait aussitôt sentir. En plaçant mes doigts isonomes en sens inverse, de façon qu'ils fussent tournés de bas en haut, c'est-à-dire en allant de la main vers le bras, acte équivalent à une contre-passe odique, action sorétique par conséquent, le corps tournant s'immobilisait aussitôt. En prenant pour les deux expériences ma main hétéronome : si je la plaçais dans la direction des doigts du sensitif, au coude du bras qui travaillait, le corps tournant restait immobile; mais en la faisant glisser jusqu'à la main du sensitif, le corps tournant rétrogradait; — enfin, si je la retournais de façon que les doigts en fussent dirigés comme ci-dessus de

(1) Voir les nos 7 et 8. Cet intéressant travail du baron Reichenbach donne une base physique à la théorie de la force psychique.

bas en haut, c'est-à-dire de la main du sensitif vers son bras, figurant ainsi vis-à-vis de cette main une contre-passe odique en hétéronome, le corps tournant changeait encore une fois de direction, et reprenait son mouvement en avant. Tout est donc dans la facon dont on dirige le courant odique : c'est sur elle que se règlent, en grandeur et en direction, les mouvements du corps tournant; tout cela est une application pure des lois odiques.

Souvent il arrivait que des sensitifs, portant au bout de leurs doigts des cristaux, étaient pris, au beau milieu de la rotation, de crampes dans la main ou dans le bras, suite naturelle de l'engorgement odique dans ce membre. Je cherchais alors à les soulager en faisant sur le membre souffrant des passes ordinaires, directes en hétéronomes : ces passes n'amenaient de perturbations d'aucune sorte dans la rotation des cristaux, au contraire, elles y contribuaient et l'accéléraient. On voyait que les passes faisaient croître la force inconnue et apportaient au phénomène un nouvel appoint.

RÉDUCTIONS DE FORCE. — Dans la même voie, on pouvait opérer aussi des réductions de force. Quand j'imposais à la main sensitive une main hétéronome, la mienne ou celle d'un autre, fût-elle même non-sensitive, le corps tournant s'arrêtait aussitôt. Si, au lieu de placer cette seconde main immédiatement sur la main agissante, on l'imposait seulement à l'avant-bras ou à l'épaule, le mouvement en était ralenti, et quand on faisait descendre cette main graduellement le long du bras, jusqu'à rencontrer la main sensitive, la rotation était peu à peu paralysée et finalement détruite.

Comme il est fatigant de soutenir ainsi, sans support, la main et le bras en l'air, j'avançais souvent aux sujets un guéridon pour y appuyer leur bras. La valeur de la force de rotation n'en paraissait sensiblement influencée, ni en bien, ni en mal.

Un sensitif avait au médius de la main droite, par suite de blessures anciennes, des cicatrices toujours sensibles; dans la chambre obscure, ce doigt brillait plus que les autres, avait une sensitivité plus grande, véritable baromètre, plus od-positif que les autres doigts, en raison même de son état maladif. Les rotations des corps en équilibre à son extrémité réussissaient toujours mieux qu'avec les autres doigts.

ARRÊT ET MOUVEMENT RÉTROGRADE DU FAIT D'ATTOUCHEMENTS. — L'un des phénomènes les plus singuliers en cette matière,

c'est l'interruption, à chaque instant, par des temps d'arrêt, des mouvements de rotation en train de s'exécuter ; c'est aussi le mouvement rétrograde dans des corps qui reprennent ensuite leur mouvement en avant. Je donnai à tenir à des sensitifs, le sieur Schiller, la demoiselle Weigaud et d'autres encore, une baguette de verre dans leur main gauche ; un disque rond en carton était passé dans la baguette. En moins d'une minute, l'ensemble se mit à tourner. Si alors je touchais, du bout des doigts de ma main droite, le disque qui s'avançait lentement, immédiatement il s'arrêtait, et aussitôt après se mettait à rétrograder, comme fait un être vivant qui se heurte sur sa route à quelque obstacle lui occasionnant une légère souffrance. Cela ne durait pas, et le disque, après être resté un instant encore immobile, reprenait sa marche en avant. Même phénomène avec les cristaux, les aimants placés au bout des doigts de la main gauche.

Il n'était même pas besoin d'en venir ainsi au contact immédiat avec le corps tournant ; il me suffisait de placer ma main droite contre la main gauche sensitive pour arrêter le disque et le faire rétrograder. Tant que je tenais ma main sur celle du sensitif, le disque continuait à rétrograder de plus en plus ; dès que je la retirais, le disque faisait halte quelques secondes, puis repartait en avant. Et ce n'était pas uniquement du fait de mon intervention : il suffisait que le sensitif fît lui-même la même chose, en se bornant à placer sa main droite sur sa main gauche : le disque stoppait, rétrogradait, et quand cessait l'intervention de la main droite, stoppait de nouveau et repartait en avant.

Un jour, une dame haut-sensitive tenait un cristal de roche en équilibre au bout du médius de sa main gauche ; ce cristal était justement en train de tourner le mieux du monde, lorsque la main commença à se contracturer. Pour soutenir son bras dans cette conjoncture, elle porta inconsciemment son autre main, la droite, à l'avant-bras qui subissait l'accès : instantanément, le cristal s'arrêta et se mit à rétrograder.

PHÉNOMÈNE D'APPROCHE. — En remplaçant alors le contact ci-dessus par la simple approche de ma main droite, à deux ou trois pouces de distance, cela suffisait pour déterminer dans le disque l'immobilité d'abord, puis la rotation en sens inverse. On se rendait compte, et c'est vraiment étrange, qu'on ne pouvait qu'avec peine se garder de cette illusion que le disque vivait et prenait peur à

l'approche de son ennemi. Que le sujet fit le même geste, le résultat était identique. — Une latte de bois, de quatre pieds de long, une toise de six pieds obéissaient à la même impulsion, avec une égale docilité. C'était le pôle négatif qui pénétrait dans la sphère d'action du positif; c'étaient l'atmosphère négative, la Lohée odique négative, qui se posaient en antagonistes du fluide positif, en en provoquant la décharge partielle.

Du souffle. — Une simple inspiration de ma bouche suffisait même à provoquer ces phénomènes (arrêt, mouvement rétrograde, second arrêt et reprise du mouvement en avant) dans les disques en train de se mouvoir dans la main gauche. Le sujet lui-même agissait dans ce sens par son souffle. Il ressort clairement, en effet, de mes précédentes recherches (*l'Homme sensitif,* 1er volume, p. 165), que le souffle est fortement od-négatif.

Lorsque, en approchant du disque les doigts de ma main droite, je m'arrêtais à une certaine distance, à un intervalle par exemple de dix à douze pouces, le disque s'arrêtait dès ce moment, mais ne faisait que s'immobiliser; les forces motrices, dans les deux sens opposés, avant et arrière, paraissaient donc se faire équilibre. Ce n'est qu'en me rapprochant davantage que le disque rétrogradait; à ce moment, la force émanée de la main droite l'emportait sur celle de la main gauche. Résultats identiques, mais en ordre inverse, quand je retirais ma main graduellement.

Poids. — Dans ces travaux, il est frappant que le poids des corps intervient peu. Sur les mêmes bouts de doigts, je disposai alternativement des bandes de papier, des bâtons de cire à cacheter, des cristaux de gypse, des barreaux aimantés. Tous ces corps se mirent en mouvement, mais avec la même vitesse; une mince bande de papier, de mêmes dimensions qu'un barreau aimanté mille fois plus lourd, se mouvait avec une vitesse aussi faible et d'un pas aussi court que celui du barreau.

Sens des mouvements. — C'est un point dont on ne peut juger qu'en s'appliquant soigneusement à l'attentive observation des détails.

Par nature même, puisqu'il résulte d'un choc, le mouvement ne peut être que rectiligne. Mais le corps, une fois ébranlé et en équilibre autour de son centre de gravité situé à peu près en son milieu,

est soumis, au point de contact avec le doigt, aux résistances de frottement ; il ne peut donc donner complètement suite à cette impulsion linéaire qu'il a reçue ; dès lors, la force agit tangentiellement et le corps où elle s'applique se meut nécessairement en cercle, et tourne nécessairement sur lui-même.

Lorsque le sensitif tient en équilibre, sur le bout d'un doigt de la main droite, le cristal ou la moitié d'une carte à jouer, la rotation a lieu de telle sorte que les angles extérieurs, c'est-à-dire ceux qui sont à droite par rapport au doigt servant de support, se meuvent en s'éloignant du sensitif, tandis que les deux autres, ceux de gauche, se rapprochent du sensitif en se dirigeant vers le milieu de son corps ; — en d'autres termes, l'extrémité sise à l'extérieur tourne de dehors en dedans, se dirigeant vers le corps de l'opérateur sensitif. — S'il répète l'expérience avec la main gauche, il obtient les mêmes résultats, mais l'ordre des coins est inversé : les coins sis à l'extérieur et à gauche (par rapport au doigt support) tournent en s'éloignant de lui de dedans en dehors ; les coins sis à l'intérieur et à droite tournent en se rapprochant du milieu de son corps. Ce sont là les deux mouvements fondamentaux, et ils ont la même signification.

Voici comment il faut s'expliquer le sens de la rotation. Le corps humain, je l'ai démontré, est, au point de vue odique, polarisé suivant sa largeur ; sur tout le côté gauche, il est od-positif, sur tout le côté droit, od-négatif. Les pôles correspondent aux extrémités des doigts ; la ligne médiane, tracée sur le corps de haut en bas, de la tête aux parties génitales, est une ligne neutre. Si donc on met en équilibre, sur le bout du doigt de la main droite ou de la main gauche, une carte rectangulaire (comme on placerait sur son pivot une aiguille aimantée), cette carte reçoit tout d'abord, par l'intermédiaire du doigt, une charge de fluide actif (odique), et, naturellement, du fluide qui correspond au côté que l'on considère, c'est-à-dire du fluide od-négatif avec la main droite. Ainsi chargée tout entière, ses deux coins extérieurs, qui se trouvent à droite, sont soumis à l'influence du côté du corps qui se trouve à proximité, c'est-à-dire du côté droit polarisé négativement ; tandis que les deux coins intérieurs sont, au contraire, à peine influencés par le voisinage de la ligne médiane du corps, qui est une ligne neutre. Cartes ou cristaux, quand l'od ou la force motrice agit par répulsion, le côté extérieur est repoussé, rejeté par conséquent vers le dehors, chassé loin du côté du corps le plus proche ; rien ne les sol-

licite dans leur côté intérieur. Conséquence nécessaire, tandis que les coins extérieurs s'éloignent en dehors, les coins intérieurs, obéissant à la loi qui régit les bras d'un levier, doivent se mouvoir de dehors en dedans, se dirigeant vers le corps du sensitif.

Si la carte a la forme rectangulaire, elle ne décrit le plus souvent qu'un cadran du cercle ; mais si on l'arrondit en forme de disque, elle continue lentement sa rotation par faibles à-coups et finit par décrire un cercle entier. En effet, sur le côté qui se meut par répulsion, la carte répand dans l'air ambiant, sous forme de Lohée visible, l'od qui lui a été infusé ; par suite, elle est toujours susceptible de se charger d'od à nouveau, d'être à nouveau repoussée, dans l'élément de son pourtour, qui rentre dans le mouvement circulaire.

A gauche, et sur les doigts de la main gauche, même résultat en valeur absolue, mais en changeant les signes, si l'on peut s'exprimer ainsi. Enfin, on ne doit pas complètement perdre de vue que, pour des corps tournant au bout des doigts de la main droite, la moitié gauche du corps n'est pas absolument sans action ; elle agit sur eux par attraction. Od-positif comme il l'est, ce côté du corps attire à lui les bords de l'objet, chargés d'od négatif, avec d'autant plus de force que leur charge d'od est plus considérable. Il agit ainsi sur le côté du corps tournant (côté qui, od-négatif, est repoussé par la droite du sensitif), en l'attirant *en dedans* vers la gauche od-positive, contribuant ainsi, pour sa part, à confirmer le corps mouvant dans la rotation qu'a déterminée le côté od-négatif du corps. — Quand on observe ces déplacements si délicats, on ne peut jamais trop se tenir sur ses gardes : il n'est pas rare, en pleine course, de voir se produire un arrêt, et même brusquement un certain nombre de chocs rétrogrades ; après quoi recommence le mouvement en avant. Ce n'est jamais l'effet du hasard, au contraire, il y a chaque fois une raison valable, basée sur l'influence d'une polarité inverse. C'est bien souvent le cas au début du travail : on dispose les objets en se servant des deux mains ; en agissant ainsi, on les expose aux influences des différents doigts, lesquelles se contrarient entre elles. Alors, dès qu'on éloigne les mains, abandonnant le corps tournant à son libre arbitre, ce corps obéit en même temps à toutes les impulsions qu'il a reçues ; il hésite et va à l'aventure ; il a besoin d'un moment de répit, avant de pouvoir s'engager invariablement dans une direction déterminée.

RESPIRATION. — A ce propos, je recommande à tous ceux qui débutent dans ce genre d'expériences de faire une attention toute particulière à leur propre respiration. Je reconnais que, pendant des années, je n'ai pu comprendre pourquoi les corps tournants s'arrêtaient si souvent et si brusquement sans raison plausible, au milieu de leur course, malgré les soins extrêmes que je mettais à ordonner tous les détails de l'expérience ; pourquoi, pendant quelques instants, ils adoptaient la marche rétrograde, pour reprendre ensuite, d'une façon tout incompréhensible, leur véritable voie.

La cause en était tout entière dans l'action de mon propre souffle, qui, nuage invisible et fortement négatif, agissait sur eux à chaque temps de la respiration et amenait la confusion. Comme j'ai la vue trop courte, dans toutes mes expériences je suis obligé d'approcher beaucoup la tête des objets à étudier ; l'air que nous respirons est soumis dans les bronches à des réactions chimiques qui parfont sa charge d'od-négatif ; atteignant tout ce qui m'entoure, mon haleine en modifiait la valeur au point de vue du dualisme odique. C'est elle, avant toute autre chose, qui provoquait les perturbations et troublait mon jugement, tant que je n'ai pas eu découvert cette source cachée, mais considérable, d'erreurs. Le même cas se présente avec le sensitif qui fait les expériences et dont on ne peut trop soigneusement surveiller la respiration.

DUALISME ET SES CONTRASTES. — Si l'on met en regard, au point de vue du dualisme odique, les valeurs respectives de mains et celle des objets tournants qu'on leur impose, on arrive bientôt à constater que, si main et objet ont même valeur odique, les rotations réussissent mieux que dans le cas contraire. En plaçant une baguette d'un métal od-positif sur le bout d'un doigt de la main gauche, la rotation se fait toujours plus facilement qu'en mettant le métal en équilibre sur un doigt de la main droite od-négative.

C'était le cas inverse, toutes les fois que j'imposais à une main droite un petit bâton de soufre ou un tube de verre fermé au chalumeau et contenant du brome. Il s'est, en vérité, présenté des cas où du spath gypseux, substance fortement od-négative par suite de la prédominance du soufre et de l'oxygène, ne pouvait être amené à se mouvoir sur les doigts de la main gauche d'une dame sensitive faiblement douée ; tandis que la rotation se faisait suffisamment bien sur la main droite.

LA LOHÉE. — De tous les corps tournants on voit jaillir en abondance la Lohée odique. Un petit morceau de carton fin, un disque en carton, une baguette de bois et autres corps neutres, émettent par eux-mêmes très peu de Lohée, et les sensitifs faiblement doués ne l'aperçoivent même pas. Mais, qu'on les place au bout d'un doitg, leurs bords extérieurs, les plus éloignés du corps, et surtout leurs angles extérieurs, émettent des effluves lohiques qui souvent ont bien près d'un pouce de longueur et s'allongent encore dès que l'objet se met en mouvement.

Qu'on transporte alors ces objets dans la chambre obscure, les *Lohées* conservent, avec les *Lueurs odiques*, un parallélisme parfait. Mais jamais je n'ai vu la lumière odique s'élever à une intensité lumineuse aussi forte qu'avec les corps tournant au bout des doigts. Je plaçais au bout du médius gauche de Mlle Zinkel, dans les ténèbres, un cristal plat de gypse. D'après les descriptions qu'elle m'en fit, le cristal tout entier brillait d'une façon extraordinaire et de longs courants lumineux s'échappaient de ses deux pôles. Il est vrai que je n'en voyais rien ; mais lorsqu'elle commença à sentir ses doigts se contracturer, l'émission lumineuse s'accrut sur son doigt dans de telles proportions que *moi-même, à travers l'épaisseur du cristal limpide, je finis par apercevoir du bout de ce doigt la grosseur d'une fève briller d'une vive clarté.* Ce fut une des rares occasions où l'intensité de la lumière odique s'accrut jusqu'à devenir perceptible pour mes yeux dénués de sensitivité ; après avoir, pendant onze ans déjà, essayé sans succès d'arriver à cette perception, c'était pour moi le premier cas de cette espèce : aussi me fit-il grand plaisir. Dans mes écrits précédents, j'ai fait là-dessus des communications plus détaillées.

TEMPÉRATURE. — Plusieurs sensitifs, les sieurs Léopolder, Klein, Schiller, Mlle Schwartz et bien d'autres, appelèrent mon attention sur la remarque suivante : les mouvements des corps tournants, à ce qu'il leur semblait, étaient liés pour eux à des changements de température. J'ai pu me convaincre jusqu'à l'évidence de la réalité de ce fait, en voyant le visage du premier se couvrir de rougeur dans les expériences, et la sueur monter au visage du second, pour disparaître ensuite. Quand, en particulier, les corps tournants en forme de baguettes, cristaux, barreaux aimantés, baguettes de bois, archets à forer et autres semblables, se mettaient en mouvement de dehors en dedans, se dirigeant vers

le corps du sensitif, celui-ci ressentait une sensation de tiédeur pénible et désagréable, qui en venait rapidement au point de lui tirer la sueur du corps ; et ceux que j'ai cités en dernier lieu étaient même bien près de se trouver mal. Au contraire, dès que le barreau s'éloignait du milieu du corps, s'éloignait du ventre en se dirigeant vers l'extérieur, c'était une sensation de fraîcheur et de délassement qui se produisait. Ceci prouve que, attirée de dehors en dedans (ce qui correspond à une contre-passe), l'extrémité du corps tournant agissait en sorétique ; que, repoussée du dehors en dedans (ce qui équivaut à une passe directe), elle agissait en némétique. Ce phénomène est donc en concordance avec les passes odiques ; il se range sous les mêmes lois, et doit avoir les mêmes conséquences. Mais il a besoin d'être examiné plus à fond que je n'ai pu le faire jusqu'à présent.

EFFETS SUR LA SANTÉ, CONVULSIONS ET ROTATIONS. — Mais en fait d'atteintes à la santé, il s'en est produit de bien d'autres sortes encore, plus fortes et plus expressives que ces analogies avec les passes odiques dont je viens de parler. Tout d'abord, M. von Siemianovski, et quelques autres, ont déclaré que, pour eux, pendant la rotation des corps au bout de leurs doigts, ils étaient sous le coup d'une sensation pénible, qui se prolongeait depuis les bras jusque dans le cerveau ; sensation absolument comparable à celle qu'ils ressentaient quand ils imposaient les mains à des tables tournantes. Ils prétendaient en outre, ils assuraient que la force de rotation au bout des doigts correspondait absolument, comme effets, à la force de rotation dans les tables. Mlle Beyer était, dans ce cas, saisie d'un frisson convulsif qui l'avait fréquemment saisie d'une façon toute semblable auprès des tables tournantes. Chez nombre de sensitifs se produisait un *tremblement*, plus fréquemment encore une *convulsion caractéristique*, dont la connexité avec les rotations était évidente. Il en était absolument de même chez Mlle Schwartz, Zinkel, Beyer, chez le sieur Klein et quelques autres haut-sensitifs ; il se produisait une sorte de tressaillement général qui tantôt s'attaquait au bras seulement, tantôt à un côté tout entier du corps, y compris le pied, tantôt au dos et tantôt à l'ensemble du corps ; c'était aussi rapide, aussi douloureux que le choc d'une décharge électrique, et ne ressemblait en rien aux crampes habituelles. C'est ainsi que décrivait souvent l'accès Mlle Zinkel qui savait fort bien ce qu'étaient les décharges de la

bouteille de Kleist et leur mode d'action sur les membres : « On eût dit qu'on vous arrachait le creux de l'estomac, qu'il s'y faisait un violent remuage ; on souffrait de l'estomac, on avait les doigts morts, on ressentait dans les jambes et les pieds une fatigue inusitée. » Ce qu'il y a de plus important à remarquer, c'est le rapport qui existe entre ces mouvements convulsifs et les rotations : toutes les fois qu'une de ces secousses se produisait, elle était immédiatement suivie d'un à-coup sur le corps tournant ; ces deux chocs n'étaient pas simultanés ; mais, cause et effet, se suivaient instantanément. Si les mouvements convulsifs se succédaient rapidement (et souvent j'ai pu les voir manifester clairement leur action, à l'extérieur, par un ébranlement profond de toute la personne), les secousses imprimées au corps tournant se suivaient avec la même rapidité. Ils se succédaient parfois avec tant d'impétuosité qu'ils se confondaient ; la rotation paraissait alors devenir continue. Dans d'autres cas, ils se suivaient moins nombreux, à de plus longs intervalles ; je pouvais les distinguer, les isoler entre eux et suivre du regard leur effet sur le corps tournant. Lorsque, dans la chambre obscure, perçant du regard le cristal de gypse, je parvins enfin à placer la lumière odique au bout du doigt de Mlle Zinkel, la tache lumineuse brillait d'une clarté plus vive à chacun de ces mouvements convulsifs et s'obscurcissait ensuite dans les instants de répit ; en même temps le cristal faisait un bond. L'ensemble du phénomène avait toujours le même aspect : on eût dit une série de petites explosions consécutives de quelque matière accumulée dans le corps ; cet amas ne pouvait être que ce qui retient et refoule dans le corps l'obstacle imposé au bout des doigts, c'est-à-dire l'od, qui se frayait, violemment, par intervalles, un passage par petites portions. *Toujours : d'abord un mouvement convulsif, ébranlant le corps tout entier ; puis, dans l'instant immédiatement consécutif, un afflux de lumière entre le bout du doigt et le cristal ; et, presque au même moment, un bond en avant du cristal imposé, bond de 1/2 ligne à 1 ligne.* Il eût été d'un grand intérêt, dans un pareil moment, d'avoir sous la main un élestroscope très sensible. J'approchais bien, au moment psychologique, mon Bohnenberger de la main en expérience ; mais il n'était pas assez sensible pour répondre à cette question : jusqu'à quel point l'électricité peut-elle bien prendre part au phénomène ? — J'ai bien essayé encore de prier quelques savants de Vienne, qui possédaient des multiplicateurs de Dubois, de me les prêter ; mais je n'ai pas eu le bonheur d'avoir part à leur assistance.

Une inspection plus approfondie de la nature de ces mouvements convulsifs promet d'éclairer beaucoup le rôle que joue l'od dans l'organisme, en participant à produire ces remarquables incidents. Nous les surprenons en flagrant délit de dépendance mutuelle, enchaînés l'un à l'autre (od et mouvement convulsif) comme l'effet à la cause, et livrant pour ainsi dire sans défense à nos investigations leurs activités réciproques.

SECOUSSES. — D'après cela nous pouvons conclure : *les rotations que de haut-sensitifs provoquent par l'action de leurs mains et de leurs doigts, ne constituent jamais un mouvement continu ; elles se composent au contraire d'une série de poussées saccadées, que produit une Force inconnue, découlant du Principe vital, et s'accumulant dans le système nerveux, pour jaillir ensuite au dehors en courtes éruptions, à succession rapide ;* — Force que ses effets mécaniques rendent sensible et extérieurement perceptible. Nombre de sensitifs, et notamment M. Fichtner, très exact dans ses observations, ont souvent appelé mon attention sur le point suivant : les effluves lumineux ordinaires, disaient-ils, n'émanent pas des doigts d'une façon continue, mais toujours par saccades. Il m'en faisait un croquis sur lequel chaque éclair brillait surtout à sa pointe, s'assombrissait graduellement en arrière, ce qui permettait de le distinguer, de l'isoler du suivant. Mais cette succession se fait avec une telle rapidité que, pour un observateur moins clairvoyant ou moins attentif, les éclairs successifs n'en font plus qu'un, et que l'impression sur l'œil est celle de la continuité. On ne peut appeler *ondes* ces chocs successifs, car leur mouvement n'a rien de celui des ondes. Ils ne se rythment pas sur les temps du pouls, n'ont rien de commun avec les contractions musculaires du cœur, mais se règlent sur d'autres instigations inconnues.

DÉFAILLANCES. — A côté de ces mouvements convulsifs, on trouve bien des sensitifs qui tombent en défaillance. Mlle Bertha Fleischer, sensitive bien douée, était dans l'impossibilité de mettre en mouvement une baguette de fer, au bout d'un doigt de sa main droite ; avant de pouvoir y réussir, elle était chaque fois prise de faiblesse. Le fait se produisait, que les corps fussent placés sur les doigts de sa main droite ou de sa main gauche ; que ces corps fussent positifs ou négatifs. L'imposition d'un corps au bout des doigts revenait toujours à interdire à l'od ses points d'écoulement

les plus importants, et par suite à faire hausser le niveau de l'od dans tout le corps ; d'où, pesanteur dans les membres, puis, dans les jambes, un engourdissement qui montait toujours et amenait l'évanouissement. L'interruption du courant odique dans les doigts agissait en sorétique avec tant de force sur cette personne haut-sensitive, qu'il en résultait incessamment une véritable dépression de l'activité vitale ; sous son influence cessait donc instantanément toute la rotation. Avec Mme Heintl-Juda, comme la rotation atteignait son maximum, cette dame se prit à trembler et s'affaissa défaillante : avant même que cet accident ne se fût complètement déclaré, le cristal était déjà immobile entre ses doigts.

CRAMPES. — Immédiatement après viennent les crampes, non pas chez tous les sensitifs, mais chez beaucoup d'entre eux. Mlle Kynast avait des frissons ; sa main, son bras, son dos tremblaient convulsivement. Chez Mlle Zinkel, les crampes dans la main, le bras ou le pied ne tardaient jamais à se produire lorsque, le corps tournant sur ses doigts par saccades, le mouvement battait son plein. Alors, les muscles de la main prenaient la dureté de la pierre, et l'engourdissement général commençait. Il me fallait interrompre les expériences et réduire les contractures par des passes directes ; le remède réussissait toujours facilement ; aussi plus d'un sensitif endurait-il patiemment de longues expériences, malgré les crampes douloureuses qu'il avait à redouter.

MALADIE. — Toutes les maladies que j'ai eu occasion d'observer jusqu'ici affaiblissaient les sensitifs au point de vue de leur puissance à provoquer les rotations. Un rhume de cerveau, un rhume de poitrine, de même qu'il abaissait la sensibilité odique, suffisait à paralyser la force de rotation. D'autres sensitifs, qui obtenaient facilement des rotations, ne pouvaient plus, lorsque par intervalles ils souffraient d'hémorroïdes, provoquer le mouvement des corps au bout de leurs doigts. — Effet analogue à la suite d'un travail corporel fort fatigant, de longues marches à pied et de tout épuisement musculaire. Une nuit passée au bal rendait mes sujets féminins tout à fait inutilisables, le jour suivant, aux expériences de rotation. — Pendant les jours chauds de l'été, je constatai que les sensitifs étaient toujours relativement faibles, souvent même tout à fait incapables de provoquer des rotations, mais alors aussi délivrés de tout mouvement convulsif. C'est surtout après un repas que

la force nécessaire aux expériences se retire des sensitifs. Alors qu'avant de manger les cristaux s'étaient fort bien comportés au bout des doigts de Mlle Atzmaimtdorfer, si je voulais continuer le travail après manger, tout mouvement cessait ; il n'y avait pas de cristal, pas d'aimant, pas de feuille de papier le plus fin, qui fût alors sensible. Si je reprenais les expériences à cinq heures, quatre heures après son dîner, les expériences réussissaient aussi bien qu'elles l'avaient fait le matin. — Les relations sexuelles paralysent la faculté de rotation, même chez les individus les plus vigoureux, presque pour toute une journée, autant que j'ai pu m'en assurer.

Parallèles et Conclusion

Rétrécissons notre cadre, résumons-nous, en laissant de côté tout ce qui est moins essentiel. Nous apercevons une force inconnue, qui se révèle chez les sensitifs, mais seulement chez eux, et qui paraît faire complètement défaut aux non-sensitifs. En vertu de cette force, les bouts des doigts, dans deux mains opposées, s'attirent mutuellement, d'un mouvement très doux. Cette attraction ou répulsion subsiste de la part des doigts et des mains, à l'égard des plantes, des cristaux, des aimants (particulièrement de leurs pôles), à l'égard de la lumière solaire ou lunaire, à l'égard même des substances amorphes. Elle se révèle comme attractive, quand on approche des objets odiques en hétéronomie ; comme répulsive, quand on réunit des isonomes. — Si l'on met cette force à l'épreuve en livrant aux doigts des cristaux ou autres objets que l'on fourre entre eux, elle détermine, quel que soit l'individu, des rotations visibles de ces objets, dans un sens déterminé. Les place-t-on au bout des doigts, les résultats s'accusent avec une telle énergie que les barreaux aimantés, en équilibre sur ces doigts, sont comme domptés, contraints de diriger vers le Sud leur pôle nord, qui devrait tourner au Nord. — Elle s'accroît par la réunion de plusieurs de ses sources ; elle émane plus abondante des haut-sensitifs. — On peut, au moyen d'obstacles odiques, en accroître l'importance au point de produire des malaises, des défaillances et des crampes. — Ses manifestations extérieures sont affaiblies par tout ce qui restreint l'expansion de l'od, par l'opposition par exemple de pôles hétéronomes, absolument comme c'était le cas avec le pendule. Ici comme là elle a les mêmes effets, excitateurs ou modérateurs du mouvement ; ces effets ne sont pas continus, mais se

composent d'une succession d'à-coups. — Cette force s'échappe de préférence par les arêtes vives et les pointes, avec, dans l'air ambiant, dégagement de Lohée au jour, et, dans les ténèbres, production de lumière odique. — Elle se communique par le contact et même par simple approche ; elle est conductible à travers les corps solides ou fluides. — L'emmagasiner, produire les rotations, c'est agir en sorétique, d'une façon préjudiciable à la santé, exactement comme avec les contre-passes odiques. Bref, de ce parallèle il résulte clairement : que force de rotation et od découlent d'un seul et même principe, tout comme c'était le cas pour le pendule ; que leurs effets sont soumis aux mêmes lois ; qu'en un mot ces deux forces se confondent et se révèlent identiques.

REICHENBACH.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

18 janvier 1897.

Hier soir, après avoir retrouvé mes deux sabots qui avaient été enlevés de leur place habituelle comme à l'ordinaire : l'un dans le foyer de la cheminée, à deux reprises, et l'autre par M. D., après que l'Esprit lui eut indiqué l'endroit où il l'avait placé, ce fut mon pardessus qui fut à son tour ôté du porte-manteau au moment même où j'allais l'endosser pour partir. Il me fut rendu, mais je fus obligé d'attendre durant deux heures, et je trouvai la plaisanterie mauvaise, car je ne pus me retirer que vers une heure du matin. M. D. me servit de médium et écrivit plusieurs fois, mais il n'obtint jamais que des réponses fausses ou évasives qui nous firent chercher partout, mais en vain. Vers une heure moins un quart, je reçus enfin un jeton sur mon chapeau, et j'y lus le mot *poêle*. J'eus alors l'idée de regarder sur le tuyau, assez élevé, du poêle, et j'y vis, à mon grand mécontentement, mon pardessus placé en travers et du côté de la doublure, l'Esprit ayant eu la précaution de l'y mettre ainsi pour que l'étoffe n'en fût pas tachée. Je le remercie d'avoir eu cette bonne idée, mais je le prie quand même de ne pas abuser de ma patience et de remplacer mes vêtements ou mes chaussons par ceux des membres qui veillent volontairement jusqu'à cette heure avan-

cée de la nuit. Car c'est toujours moi qui suis mis à contribution. Pourquoi les Esprits n'agissent-ils pas ainsi à l'égard de ceux qui se moquent de leurs manifestations et expriment même leur mécontentement par des paroles un peu vives ? Il me semble qu'ils agiraient alors raisonnablement, et que cela pourrait en convaincre quelques-uns de la réalité des phénomènes qui sont produits. Je ne comprends pas pourquoi ils s'acharnent toujours sur ceux qui leur veulent du bien et agissent en conséquence.

Au moyen d'une queue de billard, je retirai mon pardessus, et je partis sur-le-champ.

Pour terminer ce procès-verbal, je dois relater un incident curieux. M. D. ayant descendu l'escalier qui donne accès au Cercle, sur l'ordre de l'Esprit qui lui avait dit qu'il trouverait mon pardessus au bas de l'escalier, M. T. l'y rejoignit aussitôt. J'entendis immédiatement M. D. m'appeler plusieurs fois, et, en arrivant au palier qui précède la porte d'entrée du Cercle, il me dit : « Il vient de m'arriver quelque chose de bien singulier. J'avais trouvé votre pardessus et je remontais l'ayant sur mon bras, lorsqu'il m'échappe tout à coup et je vois M. T. l'ayant sur lui tout endossé sans avoir fait le moindre mouvement pour le prendre. » Au même instant, je vois en effet M. T. sortir dehors vêtu de mon pardessus, et M. D. ne peut le retenir, malgré ses instances. Je rentre dans la salle riant à gorge déployée, sachant bien qu'il reviendrait me l'apporter. Il est en effet revenu, mais, quand je l'ai revu, il n'avait pas de pardessus. Aussi je ne sais comment expliquer que je l'aie retrouvé sur le tuyau du poêle. Il est vrai que l'Esprit qui avait pu le faire disparaître du porte-manteau pouvait aussi facilement le mettre sur ledit tuyau.

J'allais oublier un autre incident digne d'être raconté. A un moment donné, je reçois un jeton où je lis ce qui suit : « Je souffre, je demande une prière. V. » Je me rends dans le cabinet pour ne déranger personne. J'y étais depuis un instant, quand plusieurs membres, attirés par la curiosité ou poussés par la force occulte, viennent m'interrompre, arrivent l'un après l'autre, et l'un d'eux ferme la porte. Nous étions dans l'obscurité. Aussitôt un vacarme épouvantable est fait aux portes et sur le parquet, au point que ces messieurs ont peur, regrettent d'être venus et expriment le désir de rentrer dans la grande salle. L'un d'eux fait même cette réflexion : « On n'est pas en sûreté ici. » Comme, dans leur trouble, ils ne parvenaient pas à rouvrir la porte, je l'ouvris moi-même en leur disant

que je ne les avais pas appelés et qu'ils auraient dû me laisser seul. Et nous rentrâmes tous dans la grande salle.

Fait à Villeneuve-sur-Lot, le 18 janvier 1897.

A Monsieur Gabriel Delanne,

Hier, dans l'après-midi, a eu lieu la manifestation la plus extraordinaire que nous ayons encore vue.

Je venais de laisser mon pardessus et mes sabots. Je racontais à M. L. ce qui s'était passé dimanche soir pendant que j'étais dans le cabinet de lecture où eut lieu le vacarme dont j'ai parlé dans la relation dn 18 courant. Un jeton me prévint d'abord que mes sabots ne sont plus à leur place. Je me retourne, c'était vrai. Un moment après, c'est mon pardessus qui disparaît. J'étais de mauvaise humeur, parce que ce sont toujours mes effets qui sont enlevés et transportés d'un endroit à l'autre. Aussi, M. R. venant à rentrer, j'exprime le désir que son vêtement lui soit enlevé. Il se retourne aussitôt pour voir si son pardessus est où il vient de le placer ; il avait disparu, et m'en exprime un grand mécontentement. Mais il le retrouve presque à l'instant même dans le tambour de la porte. C'est M. E. D. qui le lui fait retrouver en écrivant médianimiquement. Après cet incident, nous nous occupons de savoir où mes effets ont été placés, et demandons où nous pourrons les retrouver. Nous obtenons d'abord des réponses trompeuses ou évasives, puis celle-ci : « M. Dastugue trouvera son pardessus chez M. R., dans le bocal de sangsues. » M. R. ayant eu la complaisance de me prêter ses caoutchoucs, parce qu'il me répugnait de sortir avec les chaussons seuls aux pieds, nous nous rendons, MM. E. D., R. B., G., R. et moi chez M. R., et lui faisons connaître le but de notre visite. Il est on ne peut plus surpris de notre demande, mais il nous conduit gracieusement à l'endroit indiqué par l'Esprit : un étroit couloir, à gauche. Nous voyons une caisse d'une assez grande dimension placée contre le mur en travers, dont il ouvre le couvercle et d'où il sort mon pardessus qu'il remet à M. D. qui me le fait passer, puis mes sabots, enveloppés dans du papier pour que le vêtement n'en fût pas sali. Ce qui étonne M. R. autant que cette merveilleuse découverte, c'est que ces objets aient pu être introduits dans cette caisse et placés avec une précaution telle qu'ils n'aient pas été mouillés par l'eau des sangsues.

Nous remercions M. R. et nous sortons emportant le tout, que nous montrons avec plaisir aux personnes qui attendaient notre retour du haut du balcon du Cercle. Nous rentrons au Cercle, et je vais replacer mon pardessus au porte-manteau habituel. Quant au paquet renfermant mes sabots, que me remet M. D., je constate qu'il n'y en a plus qu'un, l'autre venant d'être soustrait par la force occulte. M. D., ayant interrogé de nouveau, le trouve derrière la porte, ainsi qu'il en a été prévenu. Je fais passer à M. R. la chaussure en caoutchouc qu'il m'avait prêtée, par l'entremise du garçon, parce que M. R. craint d'entrer en contact avec moi, attendu qu'un moment auparavant il a été renversé violemment sur le parquet par une espèce de décharge électrique dégagée de ma main. Pareil effet a été produit avec d'autres, mais avec moins de force. M. R. me fait passer mes chaussons l'un après l'autre, mais le dernier disparaît tout à coup au moment où le garçon le prend pour me l'apporter. M. D. est encore obligé d'écrire, et il me dit que le chausson est derrière moi. Je me retourne et je le trouve en effet derrière moi, sur la grande table de jeu, caché sous un journal.

Tout ce que je viens de raconter est l'expression de la vérité la plus exacte, et tout cela s'est fait à l'improviste, sans aucune préparation, en plein jour, et malgré la présence des incrédules, peu nombreux il est vrai, car on peut facilement compter ceux qui résistent encore et ne veulent pas reconnaître que des forces invisibles et intelligentes opèrent dans notre Cercle des effets si nombreux et si surprenants. Mais ils seront bien forcés de se rendre à l'évidence et d'avouer qu'ils ont nié systématiquement. Du reste, peu de temps après cette manifestation si extraordinaire, j'ai reçu un jeton où étaient écrits ces mots : « Vous en verrez bien d'autres. »

Je termine par ce dernier fait, dont M. H. a été l'acteur inconscient et passif. La voix dont j'ai parlé dans ma relation du 8 janvier m'ayant annoncé que mon pardessus venait encore de disparaître, je le cherchai vainement à tous les porte-manteaux et je commençais à manifester ma mauvaise humeur, quand je crus le reconnaître sur les épaules de M. H. Je m'approchai de lui et je reconnus, malgré les dénégations de M. H., mon vêtement dont il était vêtu, parfaitement endossé, sans avoir fait le moindre mouvement pour s'en habiller. Jugez de son ahurissement. Ce fait si singulier avait eu lieu déjà d'autres fois, mais il n'en a pas moins étonné tout le monde, même après ce que j'ai relaté plus haut et que je considère

comme un des plus prodigieux qui aient eu lieu jusqu'à présent. Nous en garderons longtemps le souvenir, et il contribuera à persuader les plus incrédules.

V. DASTUGUE.

MM. DASTUGUE, HAURADOU, LAFFARGUE, DUFAU et SARROUSTE.

Ici le cachet de la Mairie.

Vu pour la légalisation des signatures ci-dessus : MM. DASTUGUE, HAURADOU, LAFFARGUE, DUFAU et SARROUSTE.

Le Maire,
ILLISIBLE.

COMMUNICATION SPIRITE

MÉDIUMNITÉ MÉCANIQUE

Question posée *29 Novembre 1896*

AVENIR DES RAYONS RŒNTGEN, DANS LEURS RELATIONS ASTRALES ET PSYCHIQUES, LES DÉCOUVERTES FUTURES QUI POURRONT EN RÉSULTER ?

Le premier mot de la *Genèse* est : que la lumière soit, et la lumière fut.

En effet, la lumière est le principe absolu de la création, c'est l'agent primordial et général de la vie; mais cette lumière, par cela même qu'elle embrasse toutes les manifestations de la création, agit diversement et se montre sous une foule d'aspects qui en modifient l'apparence.

Il y a la lumière spirituelle, la lumière astrale, la lumière physique, celle qui émane directement des vibrations éthériques; celle qui naît de sources matérielles, celle qui à la fois combine le spirituel et le terrestre.

Si les sens humains ne perçoivent que certaines vibrations lumineuses, l'expérience prouve qu'au delà de la portée visuelle s'échelonnent d'autres rayonnements lumineux, perceptibles par le moyen d'appareils enregistreurs, et d'autres encore inconnus mais que la pensée humaine peut supposer.

Tous les corps sont lumineux; s'ils ne possèdent pas cette lumière produite par la combustion, et qui résulte de la combinaison de certaines substances, ils ont en eux un foyer lumineux, ils laissent irradier des vibrations qui agissent dans l'espace, qui ont une action sur la substance et qui résultent de l'union du plan physique avec le plan spirituel, ce qui forme l'astral; la lumière astrale est l'agent plastique intermédiaire entre les forces de la vie matérialisée, organisée, et entre les forces de la pensée qui agit dans l'univers.

Reste la lumière spirituelle, c'est-à-dire l'agent universel et puissant qui détermine les lois générales, dont les autres phénomènes lumineux sont des applications secondaires.

Cette lumière est produite par les vibrations de l'éther, c'est-à-dire de l'atome libéré des actions mécaniques, physiques et chimiques qui l'enchaînent dans la vie organisée et sensible; c'est dans cette catégorie d'ondes lumineuses qu'il faut classer les rayons Rœntgen; ces rayons produits par les vibrations d'atomes, libérés en quelque sorte des actions qui limitent le mouvement, se sont révélés par leurs propriétés, par leur pénétration.

Ces rayons ouvrent à la science un champ d'action tout nouveau dans l'invisible, les phénomènes auxquels ils donneront lieu pourront s'appliquer à la médecine, à la photographie, à la chimie, à la physique; car ils se manifestent dans toutes les phases de la vie universelle, mais cependant il ne faudrait pas les confondre avec les radiations de la lumière astrale.

La source des rayons Rœntgen est une source impersonnelle, la source des ondes astrales procède d'une cause individuelle qui en modifie la nature selon les êtres qui sont les producteurs de ce rayonnement.

Le rayonnement astral du minéral n'est pas celui du végétal, celui du végétal diffère de celui de l'animal, etc.; enfin, ce rayonnement se transforme sous l'influence des passions, de la volonté, des sentiments, des pensées.

Les rayons Rœntgen, que nous rangeons dans les phénomènes produits par la lumière spirituelle, présentent les manifestations du mouvement telles que votre esprit peut le concevoir; émanant de l'intelligence universelle, ils agissent dans l'univers entier qu'ils animent, ils se retrouvent dans toutes les causes initiales, et cette constatation faite d'une force lumineuse inconnue amènera l'intelligence humaine à percevoir l'émanation des forces universelles

qui déterminent le plan général de la création tout entière; ces vibrations lumineuses interviennent, il est vrai, dans tous les modes de la vie par leur essence générale; mais elles ne peuvent s'appliquer d'une manière directe aux manifestations de la vie psychique.

Ces rayons sont, en quelque sorte les grands régulateurs de l'univers, l'agent de transmission de la vitalité générale, ils se matérialisent ensuite dans les manifestations plus limitées de la chaleur, de la lumière physique, de l'électricité; mais ils sont dans ce cas transformés par la résistance des éléments.

Enfin, dans l'astral, on peut encore les retrouver; mais, là, ils sont complètement transformés par la jonction des différents plans de la vie, vie physique et vie psychique, en sorte que les radiations de la lumière astrale, tout en offrant des points d'analogie avec les rayons X, s'en éloignent complètement par la variabilité des phénomènes lumineux et par les formes diverses qu'ils affectent.

L'avenir réservé aux rayons X, abstraction faite des applications industrielles ou médicales, est d'amener à faire constater dans l'univers les modifications d'une force unique produite, et par l'intelligence universelle et par les intelligences individuelles, l'unité de la lumière et, par la lumière, la création de tous les états de la vie et de la pensée.

Au foyer divin, l'adjonction de ces petits foyers que chaque être fait éclore en lui par sa volonté; aux forces impersonnelles, l'adjonction des forces individuelles; enfin, la pénétration de tous ces plans pour réaliser la vie : voilà les conséquences qui peuvent découler de l'étude des phénomènes lumineux.

Si l'homme ne saisit que la lumière inférieure produite par certains états de la matière compacte, la science lui permettra de comprendre, par les effluves lumineux de la matière radiante, l'essence des lois universelles, comme la lumière astrale étudiée lui révélera l'élément lumineux manié par la pensée individualisée, minéral, plante, animal, homme, esprit.

Il est très difficile de faire ressortir nettement ces divers degrés d'une même cause; car, en réalité, la lumière des rayons X est la même que la lumière solaire, la même que la lumière émanée par l'esprit; l'homme fractionne, parce qu'il est dans le relatif, les causes, qui sont absolues; il juge sur des apparences, et ces apparences lui font concevoir des divisions là où il y a unité.

Il n'imagine pas que ceci ne soit que cela transposé et que la lumière des rayons Rœntgen soit la même que la lumière d'une bougie.

Ce qui est changé, c'est l'état de résistance des atomes, c'est la force de la pensée exprimée ; dans l'un, c'est l'éclatant triomphe de la pensée universelle, dans l'autre, la pâle action de quelque chose qui naît ; mais comme Dieu va jusqu'à l'atome et que l'atome remonte jusqu'à Dieu par gradation insensible, l'harmonie lumineuse se déroule, elle remplit l'univers de sa gamme immense, l'homme en entend quelques notes ; il s'étonne et s'émerveille. Que serait-ce s'il pouvait contempler tous les échelons de cette double échelle qui, de la lumière intégrale et parfaite, pensée pure et complète, descend jusqu'à l'obscur foyer d'une molécule minérale et qui d'elle remonte jusqu'à Dieu ?

Séparée par les faits sensibles, la lumière paraît se fractionner ; en réalité, elle est une, et si vous ne la saisissez pas dans son unité, si les relations de ces phénomènes vous échappent, si vous devez vous en tenir à ce que vos perceptions vous donnent, elle reste, même pour vous, la clef de toutes les découvertes de la science et de la vie spirituelle ; elle est la manifestation directe de la pensée universelle, de la pensée individuelle, de la pensée organisée dans la substance. Toute découverte qui a rapport à la lumière étend, non seulement le champ physique, mais encore le champ philosophique et spirituel, offert à votre activité.

IDÉES SAUGRENUES

D'UNE VIEILLE TÊTE

(Suite) (1)

— O société ! s'écria l'oncle en se levant, État indépendant, république qui portes à ta ceinture la formule sacrée : Liberté, Égalité, Fraternité, comment peux-tu subsister ainsi, édifier sur les ruines, sur la sueur des humbles, la fortune de ceux qui séduiront tes filles pour en remplir les lupanars et qui, allant, d'orgies en orgies, de débauches en débauches, jusqu'à leur dernière heure, se feront absoudre par un des ministres de tes religions

(1) Voir le nº du 7 janvier.

d'État !.... Misérable et fol aveuglement qui pousse les hommes au mal, au plaisir sans frein, à la licence effrénée, qui d'en bas fait monter un adroit tripoteur, exploiteur de la misère humaine, en l'entourant de prestige et d'honneurs, parce qu'il a amassé de l'or au détriment d'autrui ! République, fille vénale, mère sans entrailles, femme vendue, ne pourras-tu t'éveiller enfin, revenir grande et forte pour défendre les humbles et les petits ! Ne saurais-tu donner à tes enfants, chétifs et faibles, l'abri, le pain et même la tendresse ! Mais non ! grimée, fardée, sous l'œil du prêtre tu t'en vas du côté où se font entendre les cris de joie, et tu restes sourde aux clameurs de la plèbe, des miséreux, des souffrants !... Que ne suis-je mort plus tôt !... Pourquoi ai-je subi tant d'amères désillusions ! Pourquoi ai-je assisté aux débordements de Sodome et de Gomorrhe !... »

Ainsi parlait cet énergumène, ce vieux maniaque, cet homme aux idées saugrenues.

VI

« Mon ami, me dit Baillardise à demi-voix, votre oncle est fou, il en a dit assez pour être enfermé. C'est le seul moyen de garantir vos intérêts. Nous ferons parler ce maniaque devant un spécialiste des maladies mentales, qui dirige une maison de santé luxueuse et muette. »

Je pris cette boutade pour une plaisanterie, mais cette pensée se présenta à tout moment, insidieuse et alléchante. M. et Mme Baillardise me l'insinuèrent de nouveau et opposèrent d'excellents arguments à mes protestations pâles et faibles.

A quoi servait l'oncle Brutus ? avait-il mission de courir le monde, d'aider les crève-de-faim et de répandre dans la société de dangereuses chimères !... Il déraisonnait évidemment. Il est malsain, dangereux et répréhensible de fouiller ainsi les choses, de déshabiller les coutumes, d'en chercher la cause, l'effet, et de vouloir réformer la société. Ce vieillard deviendrait malfaisant, il donnerait des armes aux ennemis du repos public, pousserait les travailleurs à l'insubordination !... Des hommes de ce genre doivent être mis à part, à l'abri des intrigants. Sa fortune m'appartenait d'avance, il était bien impertinent, injuste, indélicat de dilapider ses revenus en œuvres ridicules, de prodiguer de l'or à des canailles. Je défendais mon patrimoine, le pain de ma future descendance, et c'était résolu : on le mettrait à l'ombre, à un régime calmant.

Je prévins un docteur des signes de démence dont l'oncle était prodigue, et le priai de venir dîner chez M. Baillardise pour observer le bonhomme à loisir.

Mme Baillardise lança l'hameçon : l'oncle n'y mordit point. Il restait morose, mangeant peu, ne buvant guère, absorbé dans une rêverie quelconque.

« Voyez, dit la mère de Javotte au docteur, ce changement d'humeur. M. Brutus reste muet, sobre extrêmement. Après avoir été grand bavard, grand mangeur. Ne sont-ce pas les signes d'un commencement de ramollissement ?

— Nous verrons, madame, je vais l'interroger.

— Monsieur, dit le docteur Impeccabilus, j'ai entendu souvent parler des phénomènes spirites; je m'y intéresse, et je vous serais très obligé si vous me communiquiez ce que vous en savez.

— Monsieur le docteur, cria l'oncle, le plus savant en cette science sait encore peu de choses; je ne suis pas à la hauteur voulue pour instruire un homme de vôtre savoir, de votre intelligence, de votre universelle compétence. Adressez-vous à Crookes, à Wallace, lord Russell, Aksakof, au docteur Gibier et à bien d'autres encore, je vous assure qu'ils ont de quoi vous éclairer. »

Le docteur, surpris, regarda son hôtesse, qui aussitôt éleva la voix.

« Monsieur Brutus, dit-elle, je suis disposée à vous entendre; je veux être convaincue. Vous croyez aux Esprits, n'est-ce pas ?

— Madame, Socrate y croyait, et il fut un sage de l'antiquité. Pourquoi serai-je plus sage que Socrate.

— Monsieur, le temps est loin où s'admettaient facilement les faits surnaturels, et il est nécessaire d'en discuter. Les spirites prétendent entrer en relation avec les âmes des morts, et vous êtes spirite.

— Madame, Jeanne d'Arc se laissait diriger par la voix des saints qui furent des hommes; on élève des statues à Jeanne d'Arc, on institue des fêtes en son honneur. Les catholiques et les positivistes s'unissent pour rendre hommage à sa mémoire. Les Français feraient-ils tant de bruit pour une ancienne folle ? la donneraient-ils comme exemple à la jeunesse, si elle n'avait été qu'une hystérique et qu'une névropathe?

— Jeanne d'Arc était une sainte, et les miracles ne sont pas des actes de folie.

— Néanmoins, les prêtres ont brûlé cette vierge comme sorcière.

— Monsieur Brutus, dit Mme Baillardise impatientée, vous croyez à l'apparition des morts; vous prétendez même qu'ils marchent, parlent, discutent comme s'ils étaient de chair et d'os ; c'est une chose extraordinaire sur laquelle je voudrais être édifiée.

— Madame, je n'ai pas la prétention de vous éclairer, je vous prie au contraire de me répondre : comment les âmes des morts qui doivent ressusciter dans la vallée de Josaphat, lors du jugement dernier, pourront-elles retrouver leurs muscles, leur sang, leur calcaire, leur phosphate de chaux, leur substance cérébrale et les innombrables cellules qui constituent le mécanisme humain ?... De mille en mille ans, de siècle en siècle, de lustre en lustre, d'année en année, de mois en mois, de semaine en semaine, de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute, de seconde en seconde, ces âmes devront remonter le cours du passé pour retrouver les traces des cellules primitives parmi l'air, la lumière, les flots des mers, les sables du désert et les flammes. Ce miracle, clôturant cette triste et imparfaite création terrestre, est mille fois plus extraordinaire que tous les phénomènes suggestibles, tangibles, des occultistes et des spirites. Rien n'est plus propre à déformer le jugement de la jeunesse que l'enseignement de ces sortes de choses, et journellement vous enfoncez sans vergogne dans l'entendement de l'enfance des hérésies scientifiques de ce genre. Ne prétendez pas raisonner, vous avez dès longtemps rompu avec toute saine logique !

— Les mystères, je vous le répète, ne se discutent pas. Vous croyez à peine en Dieu, vous niez ses attributs.

— Je ne nie pas plus que je n'affirme. Bien vain faut-il être pour discuter d'un inconnu de la cause efficiente de toutes choses.

— Monsieur, reprit le docteur, avez-vous assisté à la danse des tables ?

— Peut-être ai-je vu danser des tables.

— Vous en doutez donc ?

— L'homme peut-il rien affirmer ? Vous prétendez que l'hallucination est la seule cause de tous ces faits.

— Monsieur, l'on voit ou l'on ne voit pas. Vous croyez ou vous ne croyez pas.

PAUL GRENDEL

(A suivre.)

OUVRAGES NOUVEAUX

LE PSYCHISME EXPÉRIMENTAL

Par Alfred ERNY. Librairie Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Erny est une exposition bien conduite des principaux phénomènes du spiritisme. L'auteur croit à l'intervention des Esprits dans ces manifestations, mais pas dans tous les cas observés. Ici nous aurions souhaité que la discussion fût précisée de manière à donner des exemples typiques des cas où les faits ne sont pas dus à des Esprits. Nous croyons qu'il y a chez quelques psychistes une confusion qui tend à s'établir. L'auteur n'attribue pas les phénomènes à des intelligences inférieures, comme le veulent les occultistes; il a soin d'indiquer que, si ces êtres élémentals existent, ils ne peuvent jouer un rôle dans les cas observés, car leur intelligence est, par définition, tout à fait rudimentaire. Ceci nous paraît très juste, car il est souverainement illogique d'admettre que des intelligences non évoluées sont capables d'avoir des idées, des raisonnements, comparables à ceux observés dans les phénomènes spirites. C'est comme si on supposait que l'âme d'un chien ou d'un chat peut discuter avec nous sur la vie future, ce qui est évidemment absurde. Mais notre auteur croit, ce qui est très possible, que parfois les matérialisations sont le résultat du dédoublement du médium. Ceci rentre dans la théorie spirite, puisque c'est toujours un Esprit qui agit. Dans ce cas spécial, il est encore incarné, et sa présence ne prouve que l'existence de l'âme comme entité indépendante du corps physique; mais lorsqu'il apparaît deux, trois Esprits en même temps, il devient certain qu'il n'y a pas un *détriplement* du médium, et que des Esprits de l'espace sont bien là, temporairement vivants.

Nous aurions aussi à discuter avec l'auteur qui ne croit pas que la matérialisation reproduise un être en chair et en os. Malgré l'étrangeté du phénomène, notre avis est que l'examen attentif des moules obtenus au moyen de la paraffine, permet d'affirmer précisément le contraire, c'est-à-dire la présence positive d'un être VIVANT avec tous les caractères physiologiques qui s'y rapportent. Témoins les observations de Crookes sur les poumons de Katie King et sur les battements de son cœur. Malgré ces divergences, nous engageons nos lecteurs à lire ce travail consciencieux, rempli de remarques fines et spirituelles sur les incrédules, et où la bonne foi de l'auteur se signale à chaque ligne. Le livre est d'ailleurs clair et méthodique, et on peut y rencontrer des témoignages précieux de Crookes, de l'illustre naturaliste Al. Russel Wallace affirmant à nouveau leur foi dans les phénomènes.

LA SORCELLERIE

SES RAPPORTS AVEC LES SCIENCES BIOLOGIQUES

Par le Dr REGNAULT, médecin de la marine. Alcan, éditeur. Prix : 7 fr.

Ce livre est une étude de la sorcellerie dans les différentes races humaines. Au cours de cette lecture, on peut remarquer que la croyance à l'immortalité est générale chez tous les peuples sauvages. Les apparitions y sont

communes, et nous savons que les sorciers évoquent les âmes des morts par des procédés qui ne diffèrent pas sensiblement de ceux usités en Europe. Les tables volantes des Thibétains, lesquelles aident à désigner les voleurs ou à faire retrouver les objets perdus, sont des lévitations qui sont fort semblables à celles observées avec Eusapia Paladino ou avec la famille Fox, du moins au point de vue physique.

Mais la sorcellerie aurait pour objet spécial d'employer les âmes des morts, ou des puissances inférieures semi-intelligentes, à l'accomplissement de mauvais desseins, à l'assouvissement de passions haineuses. Alors on peut recourir à des sortilèges, des envoûtements, des maléfices divers.

L'auteur a passé en revue les rapports de la sorcellerie et de la religion. Il voit dans le sorcier un prêtre dégénéré. De là la haine qui existe entre le magicien sacré et le sorcier maudit, l'un opérant pour le bien, l'autre pour le triomphe du mal. En passant, l'auteur signale l'analogie qu'il y a entre la croyance aux amulettes et celle que les chrétiens accordent aux reliques des saints personnages. Il ne voit, dans les cas de guérison, que de l'auto-suggestion. Il pourrait cependant, suivant nous, y avoir intervention des Esprits, car la prière ardente du malade, sa foi profonde, le mettent en état d'extérioriser de la force psychique dont un Esprit magnétiseur peut se servir pour le soulager.

Dans une étude de la sorcellerie au moyen âge, au cours de laquelle l'auteur signale, après Richet et d'autres, les caractères hystériques des malades dénommées sorcières, l'auteur fait la revue des grands procès d'Urbain Grandier, des possédées de Loudun, de la Cadière, etc. Les envoûtements y sont étudiés à la lumière des expériences de M. de Rochas et par des exemples empruntés à la chronique des tribunaux. M. Regnault montre que la croyance au pouvoir des sorciers n'a pas disparu de nos jours. Elle s'est transformée : on va voir maintenant les somnambules, les magnétiseurs guérisseurs qui opèrent dans les villes. Suivant ce médecin, beaucoup de somnambules jetteraient des sorts ou se croiraient le pouvoir de les conjurer.

Pour écarter ces grands périls, il faudrait que la pratique du magnétisme fût sévèrement interdite aux profanes. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans sa revue détaillée de tous les procédés magiques, mais nous sommes heureux de remarquer qu'il ne les repousse pas tous comme illusoires, puisqu'il a pu faire de la suggestion mentale à distance, et, au moyen de la valériane enfermée dans un flacon, provoquer des hallucinations.

Fatalement l'auteur est appelé à parler de spiritisme, mais c'est une science qu'il connaît mal, car à chaque instant il emploie le mot périsprit pour désigner la force psychique. Cela nous montre qu'il n'a pas grande connaissance de nos théories.

Bien entendu, il faut, d'après M. Regnault, expliquer tous les phénomènes spirites par l'extériorisation de la motricité. Les faits bien connus produits à Valence en Brie l'auraient été par un ou plusieurs sorciers au moyen des pratiques de la magie. En somme, livre intéressant pour les faits qu'il contient et par le récit de quelques expériences personnelles de l'auteur.

F. D'OYRIÈRES.

DANS LE SANCTUAIRE

I

Nulle époque n'a suscité plus de réflexions que la nôtre en présence des tendances opposées qui se heurtent en morale comme en religion, dans la science comme dans la philosophie ; c'est la guerre entre les systèmes qui s'efforcent en vain de nous donner une connaissance de l'Univers capable de satisfaire toutes nos aspiration et de les harmoniser dans une seule et même Vérité, malgré les aspects multiples et idéaux, bien que réels, que présentent ses différentes faces. Considéré à ce point de vue, le nouvel ouvrage de M. Van der Naillen intitulé : *Dans le Sanctuaire*, et qui fait suite à *Dans les Temples de l'Himalaya*, offre un intérêt plus intense encore que le premier, qu'il complète magnifiquement, en nous initiant à l'enseignement le plus profond des mages. Tout ce que la science a de plus élevé et de plus général est exposé ici dans un langage d'une simplicité et d'une clarté merveilleuses.

La théorie magistrale de l'évolution intellectuelle et spirituelle des *cellules cérébrales* et celle, non moins grandiose, des *lignes de forces* émanant du foyer divin pour constituer différents degrés de matérialité, contrôlables ou non par nos sens, doivent être rangées parmi les plus sublimes révélations que le monde ait reçues. D'une portée scientifique extraordinaire, elles fournissent en même temps les *nouveaux* fondements d'une *nouvelle* foi qui, empruntant ses arguments aux données physiques et chimiques modernes, a l'avantage d'être raisonnée. Contrairement aux religions régnantes, elle établit le culte intérieur en favorisant la libre expansion de l'âme qui, dégagée de toute entrave, peut se rapprocher, selon ses plus ou moins grandes aspirations et capacités spirituelles, de Dieu, en qui elle puisera le seul magnétisme capable de la vivifier. C'est en d'autres termes la communion en Dieu, la mise en rapport avec Lui et Sa Volonté, sans autre intermédiaire que des esprits hautement spiritualisés, sans autre appui terrestre qu'une fédération régie par ses membres les plus dignes.

II

La question sociale est abordée dans *le Sanctuaire*. D'ailleurs le moment est venu de préciser ce qu'on entend par *idéal social*. Il ne s'agit pas d'un idéal inaccessible à la Société humaine, car il serait alors chimérique et sans efficacité individuelle ni sociale, mais un idéal fondé sur la possibilité d'une solidarité déjà existante, en tant que la Société est un organisme, idéal que par cela même on peut atteindre sur la terre, en complétant cette solidarité et en la rendant plus parfaite qu'elle ne l'est maintenant. M. Van der Naillen est loin d'être insensible aux plaintes et aux cris de désespoir des nombreuses victimes de notre Société actuelle, de cette misère que des financiers et des riches égoïstes entretiennent par leur cupidité. Le système de l'auteur, fidèle aux idées spiritualistes, offre donc le double avantage de s'harmoniser avec le socialisme contemporain en l'épurant et d'écarter comme inefficace le socialisme chrétien qu'il corrige en mettant autre chose à sa place.

Ce livre s'impose à l'attention et à la réflexion des socialistes, aussi bien

que des philosophes et des savants, par la sublimité de ses *révélations* tant scientifiques que philosophiques, tant politiques que religieuses, et qui ne sont pas sans indiquer au lecteur une ligne de conduite dans l'attente des prochains événements qui y sont *prophétisés*.

En vente à la Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

LE PROPHÈTE DE TILLY

La Société Libre d'Édition des Gens de Lettres, 12, rue d'Ulm, vient de publier *le Prophète de Tilly* (Pierre-Michel-Elie-E. Vintras), par Hab (Mme Lucie Grange).

Jamais mémoire de prophète n'eut plus d'actualité que ce livre qui résume d'une manière impartiale les prédictions faites de 1840 à 1875 par M. E.-E. Vintras.

L'auteur a compris son sujet de façon telle que tout le monde a intérêt à lire *le Prophète de Tilly*, surtout en ce moment.

Z TEKI SPIRYTYSTY

Le spiritisme vient de donner naissance à un ouvrage très intéressant, même pour ceux qui ne sont pas initiés à cette science. C'est une œuvre de M. Witold Chlopicki, qui vient de paraître en langue polonaise à Varsovie. Ce travail intitulé : *Z teki Spirytysty* « Mémoires d'un spirite », formant un volume d'environ 350 pages, met en vue l'activité incessante de l'auteur sur ce sujet, donnant une idée suffisante d'un labeur utile, plein de dévouement, sans égard aux peines personnelles et aux déceptions de toutes sortes.

L'œuvre est composée de deux parties. La première contient les expériences de M. Chlopicki avec différents médiums, qui se présentaient, et dernièrement avec le médium Ianeck, trouvé par M. Szczepanski, chef de groupe de Lomza, et formé pendant deux ans par M. Chlopicki, qui est peut-être le seul parmi les spirites à Varsovie qui arrange chez lui les séances depuis plusieurs années déjà, régulièrement chaque dimanche. C'est dans son salon à Varsovie qu'on rencontre des gens d'esprit dont la science est en rapport avec le spiritisme, comme psychologues, philosophes, électro-techniciens, etc. La seconde partie du livre contient un recueil de faits nombreux spontanés ou provoqués, et un exposé lucide de théories explicatives, de récits d'apparitions, d'écritures diverses, etc.

A la fin, se trouve un petit vocabulaire des termes usités par les spirites.

Nous signalons ce remarquable travail avec confiance à tous ceux que les questions psychologiques peuvent intéresser.

Dr E. DWINCIUS.

L'abondanee des matières nous oblige à remettre au prochain numéro l'étude du livre *le Merveilleux scientifique*, du Dr Durand de Gros, et la Revue de la Presse.

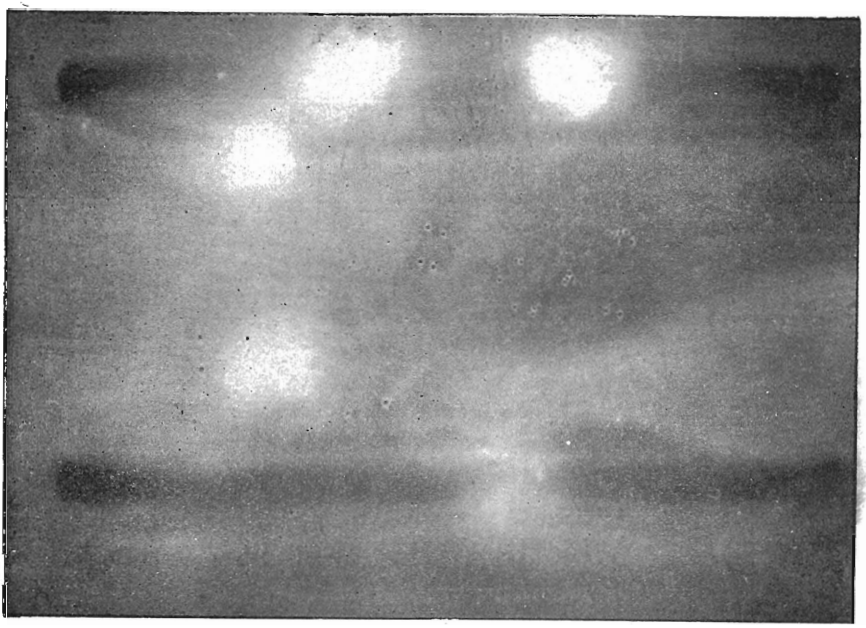
Le Gérant : J. Didelot.

Tours, Imp. G. Debenay-Lafond.

RADIOGRAPHIES

OBTENUES DIRECTEMENT, SANS APPAREIL

Par le Commandant TÉGRAD.



Bouteille.

La figure et la bouteille sont à côté l'une de l'autre, mais de sens opposés.

L'oiseau.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix..... 3 50

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TEMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition *(sous presse)*. Prix..... 2 fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux Médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de GABRIEL DELANNE

Prix..... » 30

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards*.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue de l'Odéon, 8, à Paris, 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris, 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaine magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris. 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 francs par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay. Docteur DARIEX. Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au du 2 mai ; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, nº 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3.50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis, jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinnati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La religion philosophicale, one Copy, one year nirvana incinding postage, 83,15, Publishing House Chicago, Illinois (États-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth. 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, W. C.

Light, hebdomadaire, 2, Duke. Street, London, (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81-2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Vessillo il spiritistà, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) ; directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

Proceedings of the Society for psychical Researchs, revue trimestrielle, chez KEGAN PAUL, TRENCH, TRUBNER et Cie. Ludgate Hill, à Londres.

Borderland, importante revue de 96 pages, trimestrielle, dirigée par M. STEAD, 125, Fleet-Street E. C. London. 2 fr. 50 le numéro à Paris.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. HASDEU. Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

Tours, Pap. et Imp. C. Debenay-Lafond

Sommaire

Caractère positif de la doctrine spirite, p. 583....	G. Delanne.
Le Spiritisme et le Journalisme, 587.....	T. Tonoeph.
Les Tables tournantes à l'Académie, 595.....	A. de Rochas.
Bonté, Sincérité, 598	Amo.
Mécanisme de la Liberté, 601	Raoul Pictet.
Une Apparition, 608	J. de Kronhelm.
Les Maisons hantées, 611.	H. Milon.
Spiritisme expérimental, 614.....	Beaurial. Henri Sausse.
Communication spirite, 625	Un Guide.
Idées saugrenues d'une vieille tête, 627	Paul Grendel.
Réponse à la réfutation de M. G. Delanne. — Un dernier mot, 631....	L. d'Ervieux. G. Delanne.
Le Spiritisme à Lyon, 635.	G. Delanne.
Le 28 mars à Paris, 638. — *Conférences de M. Léon Denis*, 638. — *Université des Hautes Études*, 639. — *Ouvrages nouveaux*, 641 — *Revue de la Presse*, 644.	

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Mannel, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

L'Évolution Animique

SOMMAIRE

CHAPITRE I. — La vie

Etude sur la vie. — Destruction organique. — Création organique. — Propriétés générales des êtres vivants. — Conditions générales au maintien de la vie. — L'humidité. — L'air. — La chaleur. — Conditions chimiques du milieu. — La force vitale. — Pourquoi on meurt. — L'utilité physiologique du périsprit. — L'idée directrice. — Le fonctionnement organique. — Le rôle psychologique du périsprit. — L'identité. — Le système nerveux et la force nerveuse ou psychique. — Résumé.

CHAPITRE II. — L'ame animale

Les sauvages. — Identité du corps humain et de celui des animaux. — Etude des facultés intellectuelles et morales des animaux. — La curiosité. — L'amour-propre. — L'imitation intelligente. — L'abstraction. — Le langage. — L'idiotie. — Amour conjugal. — Amour maternel. — Amour du prochain. — Le sentiment esthétique. — La gradation des êtres. — La lutte pour la vie. — Résumé.

CHAPITRE III. — Comment le périsprit a pu acquérir des propriétés fonctionnelles

L'évolution animique. — Théorie cellulaire. — Dans les organismes, même rudimentaires, il faut la présence du principe périsprital. — Différenciation des cellules originairement semblables lors de cette formation. — Mouvements qui se fixent dans l'enveloppe. — Naissance et développement des instincts. — L'action réflexe, son rôle, inconscience et conscience. — Progression parallèle du système nerveux et de l'intelligence. — Résumé.

CHAPITRE IV. — La mémoire et les personnalités multiples

L'ancienne et la nouvelle psychologie. — Sensation et perception. — Conditions de la perception. — L'inconscient psychique. — Etude sur la mémoire. — La mémoire organique ou inconscient physiologique. — La mémoire psychique. — La mémoire proprement dite. — Les aspects multiples de la personnalité. — Les altérations de la mémoire par la maladie. — Double personnalité. — Histoire de Félida. — Histoire de Mlle R. L. — Le somnambulisme provoqué. — Les degrés différents du somnambulisme. — L'oubli des existences antérieures. — Résumé.

CHAPITRE V. — Le rôle de l'ame au point de vue de l'incarnation, de l'hérédité et de la folie

La force vitale. — La naissance. — L'hérédité. — Pangenèse. — L'hérédité physiologique. — L'hérédité psychologique. — L'obsession et la folie. — Résumé.

CHAPITRE VI. — L'univers

L'univers. — L'évolution cosmique. — L'évolution terrestre. — Conclusion.

Cet ouvrage est en vente chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris, et aux Bureaux de la Revue, qui l'envoie franco *à tous ses abonnés et lecteurs.*

CARACTÈRE POSITIF
DE LA
PHILOSOPHIE SPIRITE

LE PÉRISPRIT

Par l'expérimentation, nous sommes arrivés à nous convaincre que le moi pensant, soit qu'il vive sur la terre, soit qu'il réside dans l'espace, est toujours entouré d'une enveloppe fluidique. Le plus souvent, ce corps spirituel représente la forme que l'Esprit avait dans sa dernière incarnation, et c'est même à cette forme physique de l'âme que sont dues, probablement, les premières croyances à l'immortalité.

On constate, en effet, que les hommes de l'époque préhistorique, à laquelle on a donné le nom de mégalithique, ensevelissaient les morts et plaçaient dans les tombeaux des armes et des parures. Il faut donc penser que ces populations primitives avaient la foi en une existence seconde, succédant à la vie terrestre. Or, s'il est une conception opposée au témoignage des sens, c'est bien celle de l'immortalité. Lorsque l'on voit le corps physique se refroidir, puis se décomposer, il est difficile d'imaginer que quelque chose survit à cette destruction complète. Mais si, malgré cette désagrégation, on constate l'apparition complète du même être, s'il manifeste sa présence par des actes ou des paroles, alors, même chez les êtres les plus rudimentaires, la conclusion que l'homme n'est pas mort s'impose avec une certitude absolue ; de là une sorte de culte rendu à la dépouille mortelle, et la croyance que la seconde vie sera une continuation de la première. D'ailleurs les rêves, qui nous mettent en présence d'individus morts depuis longtemps et qui cependant vivent pour l'esprit du dormeur, ont permis d'accepter un autre mode d'existence, différent du nôtre, mais aussi réel que la vie terrestre.

Les peuplades les plus sauvages croient à l'immortalité de l'être, et les récits des voyageurs sont là pour témoigner que, sur toutes les parties du globe, la survivance est affirmée unanimement. En remontant aux plus antiques témoignages que nous possédions, c'est-

à-dire jusqu'aux hymnes du Rig Véda, nous constatons que les hommes qui vivaient au pied de l'Himalaya, dans le Sapta Sindhou (pays aux sept rivières), avaient des notions claires sur le lendemain de la mort. Exploitant les apparitions naturelles, les prêtres, après bien des siècles, sont arrivés à codifier la vie future. Quelle sera cette existence ? Un poète ébauche vigoureusement le ciel védique : « Demeure définitive des dieux immortels, siège de la lumière éternelle, origine et base de tout ce qui est, séjour de joie constante, de plaisirs sans fin, où les désirs s'accomplissent dès qu'ils naissent, ou l'Arya fidèle vivra d'une éternelle vie. »

Dès que le ciel védique fut conçu en tant que séjour divin habitable par l'être humain, la question se trouva posée de savoir comment l'homme pourrait « s'élever si haut », et comment, avec des facultés restreintes, il serait « capable de vivre une vie céleste sans fin ». Est-il possible que le corps humain qui tient si fermement à la terre, prenant son essor, devenu léger comme un nuage, traverse l'espace pour se rendre de lui-même à la merveilleuse cité des dieux ? Il faudrait qu'un miracle s'accomplît. Or ce miracle ne s'est jamais produit visiblement. Serait-ce donc que le séjour divin est encore sans hôtes ? Sans prodige, quel corps physique peut perdre son propre poids ? De ce mystère, de cette pensée vague surgit, en quelque sorte, la préoccupation positive des destinées de la matière après la mort, de la survivance d'une partie de l'être. Voici l'explication la plus antique que l'on connaisse sur ce mystérieux au-delà.

Le corps humain, frappé par la mort, retourne en entier aux éléments divers qui participèrent libéralement à sa formation. Les rayons du regard, matière lumineuse, sont repris par le soleil ; le souffle, prêté par les airs, retourne aux airs ; le sang, sève universelle, va vivifier les plantes ; les muscles et les os, réduits en poussière, redeviennent terreau. « L'œil retourne au soleil ; le souffle retourne à Vayou (1) ; le ciel et la terre reçoivent chacun ce qui leur est dû ; les eaux et les plantes reprennent les parties du corps humain qui leur appartenaient. » Le cadavre de l'homme est dispersé. Les matières qui composaient le corps vivant, privées de la chaleur vitale, retournées au Grand-Tout, serviront à former d'autres corps ; rien n'est perdu, rien n'est pris par le ciel.

Et cependant l'Arya mort saintement recevra sa récompense ; il

(1) Feu aérien. Le feu était représenté sous trois modalités : Agni, feu terrestre ; Sourya ou Indra, le soleil ; Vayou, feu aérien. *Rig Véda*, 513, n° 4, traduction A. Langlois.

s'élèvera vers les hauteurs inaccessibles; il jouira de sa glorification. Comment cela? Voici : la peau n'est que l'enveloppe du corps, et lorsque Agni, le dieu chaud, abandonne le moribond, il respecte l'enveloppe corporelle, peau et muscle. Les chairs, sous la peau, ne sont que matières épaisses, grossières, constituant une seconde enveloppe vouée au travail, assujettie à des fonctions déterminées. Sous cette double enveloppe de la peau et du corps, il y a l'homme vrai, l'homme pur, l'homme proprement dit, émanation divine susceptible de retourner aux Dieux, comme le regard de l'œil retourne au Soleil, le souffle à l'Air, la chair à la Terre. Cette âme, après la mort, revêtue d'un corps nouveau, lumineux brouillard resplendissant, de forme éclatante, « et que son éclat même dérobe à la faible vue des vivants », cette âme est transportée au divin séjour (1).

Si le Dieu a été satisfait des offrandes de l'Arya frappé de mort, il vient lui-même donner « l'enveloppe lumineuse » dans laquelle l'âme sera transportée. Un hymne exprime rapidement la même pensée sous la forme d'une prière : « Développe, ô Dieu, tes splendeurs, et donne au mort aussi le corps nouveau dans lequel l'âme sera transportée à ton gré ! »

Si l'on réfléchit que ces hymnes étaient écrits, il y a 7000 ans, dans la langue la plus riche et la plus harmonieuse qui ait jamais existé, on ne peut supputer à quelles périodes reculées remontent ces notions, si précises et si justes, sur l'âme et son enveloppe. Il faut toute l'ignorance de notre époque grossièrement matérialiste pour contester une vérité aussi vieille que le monde et qui se retrouve chez tous les peuples. Nos expériences modernes sur les Esprits qui se font photographier ou qui se matérialisent temporairement, montrent que le périsprit est une réalité physique aussi indéniable que le corps matériel lui-même. C'était la croyance des antiques habitants de la vallée du Nil, et c'est un fait bien remarquable qu'à l'aurore de toutes les civilisations on trouve des croyances fondamentalement semblables, alors qu'il n'existait entre les peuples aucun moyen de communication.

Aussi loin qu'il soit possible d'interroger les Égyptiens, on les entend croire à la seconde vie de l'homme, en un lieu d'où nul ne peut revenir, où séjournent déjà les ancêtres. Cette croyance, immuable, traverse intacte toutes les civilisations égyptiennes;

(1) Marius Fontanes, *Inde Védique*, pages 327 et suivantes

rien ne peut la détruire. Au contraire, ce qui ne résiste pas aux influences venues de toutes parts, et diverses, c'est le « comment » de cette croyance. Quelle est dans l'homme la partie durable qui résiste à la mort, ou qui, revivifiée, va continuer une seconde vie ?

La croyance la plus ancienne, celle des commencements (5000 ans av. J.-C.), ne faisait de la mort qu'une suspension de la vie ; le corps, immobile pendant un temps, reprenait le « souffle », allait vivre une nouvelle existence à l'ouest de ce monde. Ensuite, mais très anciennement encore, et peut-être même antérieurement aux premières dynasties historiques, l'idée fut émise d'une « partie de l'homme » seulement allant vivre la seconde vie. Ce n'était pas une âme, c'était un corps, autre que le corps premier, mais en provenant, plus léger, moins matériel. Ce corps, presque invisible, issu du premier corps momifié, était soumis à toutes les exigences de l'existence ; il fallait le loger, le nourrir, le vêtir ; sa forme, dans l'autre monde, par la ressemblance, reproduisait le premier corps. C'est le *ka*, ou double, auquel, dans l'Ancien Empire, s'adressait le culte des morts. (5004-3064 av. J.-C.)

Une première modification fit du « double », — du *ka*, — un corps moins grossier que ne l'était celui de la première conception. Le deuxième corps ne fut plus qu'une « substance », — *bi*, — une « essence » — *baï* — et enfin une lueur, « une parcelle de flamme », de lumière. Cette formule se généralisa dans les temples et dans les écoles. Le peuple, lui, s'en tenait à la croyance simple, originale, de l'homme composé de deux parties : le corps et l'intelligence, — *khou*, — séparables. Il y eut donc, un instant, à l'approche de la XVIIIe dynastie surtout, des croyances diverses coexistant. On croyait en même temps : au corps double ou *ka*, à la substance lumineuse ou *ba*, *baï*, à l'intelligence ou *khou*, et c'étaient trois âmes.

Cela fut ainsi, et sans dommage, jusqu'au moment où la formation d'un corps sacerdotal nécessitant une doctrine, imposant un choix, il fallut prendre une détermination. C'est à la fin de la XVIIIe dynastie (3064-1703 avant J.-C.) que les prêtres, très habilement, pour ne froisser aucune croyance, pour se concilier toutes les opinions, conçurent un système où toutes les hypothèses purent entrer.

La personne humaine fut dite composée de quatre parties : le corps, le double (*ka*), la substance intelligente (*khou*), et l'essence lumineuse (*ba* ou *baï*) ; mais ces quatre parties n'en firent réellement que deux, en ce sens que le double, ou *ka*, était partie intégrante du corps pendant la vie, comme l'essence lumineuse ou *ba* était con-

tenue dans la substance intelligente ou *khou*. Et c'est ainsi qu'à la fin de la XVIIIe dynastie, pour la première fois, quoique sans en comprendre la théorie vraie, l'Égypte eut en réalité la notion de l'être humain composé d'une seule âme et d'un seul corps. La théorie nouvelle se simplifia encore en ceci, que le corps, avec son double, fut considéré comme demeurant à jamais dans le tombeau, tandis que l'âme-intelligence, « servant de corps à l'essence lumineuse », allait vivre la seconde vie avec les Dieux. L'immortalité de l'âme se substituait ainsi à l'immortalité du corps qui avait été la première conception égyptienne.

Nous verrons prochainement que la notion d'un corps fluidique de l'âme a été enseignée par tous les grands penseurs, et que saint Paul l'admettait sans conteste. C'est que, pour quiconque étudie et veut se rendre compte des conditions de la vie après la mort, la nécessité d'un substratum qui individualise l'âme est évidente au point de vue logique. Les phénomènes du spiritisme ne font que confirmer cette nécessité.

GABRIEL DELANNE.

Le Spiritisme et le Journalisme

UNE ENQUÊTE

Il fut un temps, très rapproché de l'an de grâce qui nous est présentement dévolu, où, au seul nom, au seul mot de spiritisme, messieurs les grands-maîtres de la haute presse et les galopins de la petite éclataient de rire, quand ils n'éclataient pas d'indignation, selon leur tempérament natif ou l'état de leurs nerfs. Ce que nos pontifes du sacerdoce à tant la ligne et leurs enfants de chœur ont craché d'encre à la face de ces pauvres spirites pour les maculer, noircir ou ridiculiser, Dieu le sait, non pas moi, ni même eux, qui n'ignorent rien. Tout ce que je sais de science certaine, comme dirait le pape, c'est que, à les en croire, les spirites formaient dans l'espèce une nouvelle variété de bipèdes à englober dans ces deux

catégories vieilles comme le monde : les dupeurs et les dupés, les malins et les naïfs, les charlatans et les imbéciles, ce qui est tout un.

Décision irréformable, les cinq classes de l'Institut l'avaient ratifiée !

Le premier qui a dit que tout est possible a lancé un mot à plus longue portée qu'il n'imaginait. Sans me donner la migraine à chercher d'autres preuves, je me contente de celle-ci : que nos grands-maîtres et leurs galopins ne savent plus trop que faire, pour le moment, de leur décision, et que les cinq classes ne le savent pas mieux. Elle subsiste, et quand même, au grand dommage de leur renommée, multipliée qu'elle est à l'infini en lettres moulées et sous toutes les formes, graves ou grotesques, anathèmes ou arlequinades.

Il est de fait que cette bévue ne rehausse que médiocrement le lustre de nos illustres, et l'on comprend leur embarras. La confesser franchement, avouer, en ce cas, leur suffisance et leur insuffisance, l'honneur de la corporation s'y oppose. Et dame, on est du *bâtiment* ou l'on n'en est pas.

Le public, heureusement, est bon prince ; il est avec lui, comme avec le ciel, des accommodements. Le mieux, pour nos *aruspex* embarrassés, est donc, pensent-ils, de ne rien brusquer, de prendre leur temps, de sous-entendre, de commencer à convenir que le spiritisme, « ce pelé, ce galeux », misérable hybride, issu de l'accouplement du charlatanisme et de la sottise, pourrait bien n'être pas tout à fait tel qu'ils le signalaient naguère aux huées de la foule ; que, réflexions faites, il vaut mieux que sa réputation et pose un tas de problèmes « curieux, troublants » à examiner de près. Troublants ! le mot n'est pas de moi, j'en atteste M. Paul Marrot, de la *Lanterne*.

De bon compte, la petite comédie que nous donnent ces messieurs est amusante. Elle nous en rappelle une autre d'ancienne date déjà, celle des graves augures de Rome, qui ne pouvaient plus se regarder sans rire. Eux aussi, les nôtres, riraient volontiers, n'était que, en l'occurrence, ils voient leur infaillibilité fortement entamée et se sentent blessés à l'endroit sensible.

Ce n'est pas, j'aime à le croire, qu'ils ne lâchassent jadis de bonne foi leurs oracles. Mais, depuis, il a pas mal passé d'eau sous le pont et circulé d'idées nouvelles à travers les cervelles, les leurs comprises. Aussi est-il réjouissant de les entendre s'entre-dire : Au fait, qui sait ?... peut-être... la machine ronde et ses entours, la machine

humaine et son agencement sont si compliqués, si remplis d'inconnues, de rayons X, d'ombres et de mystères, qu'il eût été sans doute bon de s'informer avant de régler définitivement le compte de ce damné spiritisme. Au diable l'intrus, le trouble-tête, qui s'en vient ainsi bousculer nos casiers où tout, principes et conséquences, causes et effets, et le reste, tout était en si bel ordre, classé, réglé, étiqueté, numéroté ! Maintenant, comment s'y reconnaître, comment s'y retrouver ?

A voir l'étonnement, la déconvenue de nos infaillibles, n'est-il pas permis de sourire et de leur dire, en douceur : — Hier encore, ô maîtres, vous ne pouviez, au fond de vos encriers, jamais trouver assez d'ironies, de sarcasmes et de vilaines insinuations à l'adresse du spiritisme et des spirites, en vue de les mettre en odieuse ou ridicule posture. Eh ! mais, votre posture à vous-mêmes, qu'en pensez-vous ? N'est-elle pas assez comique ?

Juste retour, messieurs, des choses d'ici-bas ! N'insistons pas, par charité et... économie de marge. Contentons-nous de noter que jusqu'au *Journal,* et c'est tout dire pour qui connaît la désinvolture ultra-sceptique et souvent plus que décolletée de la troupe de dilettanti aux gages de M. Xau, que jusqu'au *Journal* — la pièce de M. Sardou aidant — qui croit devoir tirer, en passant, son coup de chapeau au spiritisme. Pour la forme, soit; mais c'est déjà quelque chose, un signe des temps.

Le public a écouté la pièce avec attention, puis applaudie. Naguère, il l'eût sifflée d'enthousiasme, sur la parole de nos dissertateurs *in omni re scibili.* Comment expliquer ? Serait-ce vraiment que le spiritisme se trouverait en mesure d'infliger un démenti à l'omniscience de nos Pics, de la Mirandole ou d'ailleurs ? Curieux ! troublant ! en tout cas, question du jour à examiner, n'étant plus de saison de la couler à fond d'un tour de plume, eux-mêmes l'avouent.

Sur quoi, le *Journal*, alerte braconnier sans cesse à l'affût de l'actualité, prestement a pris les devants sur ses confrères, et, avant même que la comédie de M. Sardou fût en répétitions, il a fait assavoir *urbi et orbi* qu'une *Enquête sur le Spiritisme* « vérité ou illusion » lui semblait urgente. « Une sorte d'inquiétude, même chez les esprits les *plus modérés* et les *plus sceptiques*, à propos des phénomènes supposés miraculeux, ayant mis, cela est incontestable, le SPIRITISME à l'ordre du jour », il se charge de l'enquête. Elle sera menée magistralement. La crème et la fleur de ses rédacteurs et

reporters sont mobilisées, M. Kahn en tête, « M. Kahn, poète dont l'éloge n'est plus à faire ».

Et, *illico*, le carnet de notes en poche, le sac aux documents en bandoulière, ses enquêteurs se sont mis en chasse.

Le *Journal* « n'a *aucun parti pris* », on peut l'en croire ; « il veut *s'informer* et *informer* les autres, c'est-à-dire fournir les éléments de *l'affirmation* ou de la *négation*. » Il n'épargnera rien pour mener l'affaire à bien, ni plumes, ni papier, ni lunettes, ni frais, ni démarches. Après quoi, il est en droit « de penser que tout le monde sera en état de se faire une opinion précise et *personnelle* ».

Tout le monde ! y compris apparemment ceux qui ont la cataracte ou la cervelle fonctionnant à rebours, — las ! nombreux troupeau ? Alors, bonnes gens avides de merveilleux, réjouissez-vous, le *Journal* vous promet un miracle de sa façon qui vaudra à lui seul tous les miracles additionnés depuis le sixième jour de la création. Réjouissez-vous, vous en aurez pour votre argent.

Va pour le miracle. Seulement il est regrettable que la sémillante feuille, pour une enquête si galamment annoncée, ait adopté une singulière méthode et commencé ses informations en s'adressant à « des personnalités » qu'elle savait n'avoir rien à lui apprendre. Un procès est en instance, il éveille, il surexcite la curiosité publique, « il inquiète les esprits », quoi de mieux que d'invoquer le témoignage de gens qui ne savent pas au juste ce dont il s'agit ?

Cette façon de procéder, de faire la lumière, pour « mettre tout le monde en état de se faire une opinion précise et personnelle », est plus qu'originale. M. Xau, directeur de l'opération, et M. Kahn lui-même, « poète dont l'éloge... », etc., ne s'en douteraient-ils pas ? Tout est possible. Les plus étonnantes cervelles ont leurs... nébulosités. Le soleil là-haut n'a-t-il pas ses taches ?

Voyons un peu : les rôles d'enquêteurs distribués, M. Serizier va frapper à la porte de M. Dumontpallier, docteur ès sciences médicale, hypnotique et autres, et lui demande une consultation en règle sur le spiritisme qui menace de passer à l'état endémique, cas grave. « L'éminent professeur, avec une exquise bonne grâce », répond au consultant que « ce qui était erreur, hier, peut être vérité, demain ». M. de La Palice n'eût pas mieux dit.

Il ajoute que, en ce qui le concerne, il n'a point fait d'expériences personnelles et n'a assisté à aucune séance de spiritisme. Ce qu'il en sait, ce qu'il en a lu ou entendu dire, lui a paru s'appuyer sur des « contingences bien grossières ».

— Cependant, objecte le consultant, les Crookes, les Lombroso, les Richet, dont les travaux... la supériorité...

— Hé bien, quoi ! les étranges phénomènes de vision, d'audition, de transports, d'apports, etc., qu'ils présument avoir bel et dûment constatés, n'existaient que dans leur imagination, leur « subconscience » si vous préférez, leur rez-de-chaussée cérébral si vous aimez mieux. Eux aussi rêvaient éveillés, peut-être en demi-sommeil, et nous ont conté leurs rêves, pas autre chose. C'est connu, établi, réglé désormais, et point d'exceptions à la règle, pas plus Crookes que Lombroso, Richet ou tout autre. « Cela ne leur enlève, *par ailleurs (!)*, aucun de leurs mérites. » Seulement, dès qu'ils abordent le spiritisme, « ils perdent la boussole ». Voilà.

Le tout développé, compendieusement et avec une bonne grâce exquise, par l'éminent professeur, et doctement résumé par l'enquêteur en deux belles colonnes de menu texte, au total 314 lignes, pas une de moins. Signé : L. Serizier.

C'est parfait, sous réserve pourtant que M. Serizier a oublié de poser à l'éminent hypnologue une dernière question pour achever de s'édifier et d'éclairer ses lecteurs, cette simple question : Quand un spécialiste enfourche son *dada* et se met à chevaucher dans un domaine qu'il ne connaît que sur ouï-dire, ne ferait-il pas sagement, pour ne point perdre *le nord*, de surveiller sa *boussole ?*

En somme, pour première récolte documentaire, nous avons un écheveau de conjectures ; dévidé avec une exquise bonne grâce, d'accord ; mais, M. Xau lui-même en conviendra, c'est médiocrement substantiel. Après tout, ça vaut presque le petit soulier de l'Auvergnat, ça tient de la place dans la marmite du *Journal*.

La récolte faite à l'archevêché de Paris et à la Chambre des députés est encore plus modeste. M. l'abbé Odelin, vicaire général et porte-parole de Son Éminence, interrogé par M. Ad. M. sur ce qu'on pense du spiritisme à l'archevêché, s'est empressé de répondre « avec beaucoup de bonne grâce » — bonne, pas exquise — à l'interrogateur :

On ne pense rien au sujet de « cette vieille histoire ». « L'Église n'a point à manifester provisoirement son opinion en ces sortes de choses et l'archevêché les ignore », et moi de même, « j'ignore tout et veux tout ignorer ».

Justice à lui rendre, M. Ad. M. n'a pas insisté, comprenant de reste cette façon aussi polie qu'ecclésiastique de mettre son homme à la porte.

Il avait été précédemment un peu plus heureux à la Chambre avec M. Lemire, abbé-député, qui n'a pas mis moins de bonne grâce que M. le vicaire général à dialoguer avec M. Ad. M., en y ajoutant une aimable dose d'abandon. Questionné sur la matière à tirer au clair, il a déclaré que « les délicats problèmes du spiritisme, de l'ésotérisme, etc., n'ont jamais été pour lui l'objet d'une étude approfondie. » Louable sincérité ; il eût pu s'en tenir là, mais c'eût été un peu sec. Il a jugé — ce qui dénote un bon cœur — qu'il devait bien, en raison de la démarche, quelque dédommagement à M. Ad. M. quêtant des éléments pour sa copie.

Laissant donc le sujet en question, il a affirmé que, « certes, il ne lui déplaît pas de voir à la fin de ce siècle, où le doute et l'irreligion sont plus apparents que réels, de voir des hommes manifester ouvertement cette soif d'inconnu et de mystère dont leur âme fut toujours altérée. C'est sur la foi naturelle et surnaturelle que toute religion se fonde. » Ce thème se prêtant à toute sorte de broderies, il a brodé, cela va de soi, orthodoxement. Comme finale, il a conclu que, de toutes les solutions du grand problème, il n'y en a qu'une « bonne, celle que tient l'Église pour sa plus grande gloire et celle du dogme, dont il est le fidèle serviteur. »

Récapitulons les documents recueillis jusqu'ici en vue de mettre tout le monde en état, etc. : chez M. Dumontpallier, un chapelet de conjectures égrenées avec une bonne grâce exquise ; auprès de M. Lemire, théologien par état et politicien d'occasion, de l'eau bénite, faute de mieux ; à l'archevêché, rien, zéro, néant.

Ce début laisse à désirer. Pour peu que l'on fût, ainsi que M. Dumontpallier, enclin aux conjectures, il donnerait à penser... Ne conjecturons pas, attendons la suite. C'est ce que nous avons de mieux à faire, d'autant que M. Kahn, pour nous aider à prendre patience, de temps à autre accorde sa harpe, et, avec une maestria davidienne, nous chante la genèse du spiritisme dans le monde, ses gloires et ses faiblesses, ses hauts et ses bas, ses évolutions et ses migrations à travers les siècles et les peuples. Et comme M. Kahn, poète en Israël, est aussi, nous assure-t-il, « un critique qui peut, *sans vanité,* se dire habitué au maniement des idées générales », il profite de l'occasion pour faire cascader dans le *Journal* tous les joyaux de son écrin judaïco-poétique, perles et verroteries, or et chrysocale, diamants du Cap et cailloux du Rhin. Le tout en un fouillis général, rutilant, scintillant, merveilleux, à cela près qu'il rappelle un peu trop le déballage des bazars iérosolimites.

Pour ma part, j'en garde un éblouissement. Pourtant, l'avouerai-je,

Un grain de mil ferait mieux mon affaire,

un simple grain, j'entends, au milieu de ce cliquetis et de ce clinquant, un rayon de clarté pour m'aider « à me mettre en état de me faire une opinion précise et *personnelle* ». Mais qu'y faire ? Ne serait-ce pas trop exiger ? M. Kahn, si prestigieux manieur d'idées générales soit-il, de même que la plus belle fille d'Idumée, ne peut offrir que ce qu'il a. Ce n'est point sa faute, certes, et la bonne volonté ne lui manque pas.

Ainsi, dernièrement, il entend parler de tapages mystérieux dans une maison d'Yzeures, et qui font trotter toutes les imaginations en Indre-et-Loire. Il boucle sa valise et le voilà parti par train-poste et arrivant bon premier à la maison hantée, — une aubaine pour le *Journal* et son enquête. Mais, paraît-il, les poètes n'ayant pas de temps à perdre, il ne fait guère que toucher barre, ouvrir une oreille, jeter un coup d'œil et, dare dare, il revient, grande vitesse, à son bureau de rédaction.

— Compère, qu'as-tu vu ? lui demande maître Xau.

— Ce que j'ai vu... ce que j'ai vu... rien ou autant vaut, des bêtises, des farces de fillettes, des trucs enfantins, des machinettes renouvelées des petites Fox.

— Eh ! mais, ce rien est beaucoup. N'est-ce pas une trouvaille, ce document négatif, archinégatif à insérer dans notre dossier, que dis-je, à publier sans plus tarder ? Promesse oblige, et nous avons beaucoup promis.

Un peu trop peut-être, car voici venir d'ailleurs d'autres enquêteurs, qui suivent de près M. Kahn à la maison hantée, ouvrent leurs deux yeux et leurs deux oreilles, y passent plusieurs jours, plusieurs nuits, et en rapportent, chacun de son côté, des conclusions on ne peut plus affirmatives : bruits de tout genre, frottements, craquements, coups retentissants ou sourds, à tous les étages et dans tous les recoins de la maison, sans cause visible ni saisissable.

Contes en l'air, déclare M. Kahn. Histoire vraie, lui réplique-t-on (entre autres M. Duplantier dans le *Matin*, M. Désormeaux dans le *Gaulois*). *O vates, irritabile genus!* Notre poète se sent piqué au vif et se fâche de ce qu'on se permet d'affirmer ce qu'il nie. Ses contradicteurs soutiennent leurs dires, *vates* Kahn riposte, les plumes volent, l'encre coule et la copie va son train. Il n'y a que l'enquête qui n'avance guère.

Je soupçonne que, en lançant l'affaire, M. Xau se doutait de la tournure qu'elle prendrait. Le spiritisme et les spirites, les faits et la doctrine, « vérité ou illusion », ce sont denrées non cotées au *Journal* ni à la Bourse, et donc le dernier de ses soucis. Si je me trompe, je me trompe de peu ; ce qu'il voulait ici, c'était, saisissant l'actualité, comme papillon au vol, tirer, de seconde main, sa petite mouture de la pièce de M. Sardou. De là les coups de trompettes, le joli tapage, point mystérieux du tout, dont le *Journal* nous procure l'agrément.

Son invite au public est aussi pressante qu'amusante : Messieurs les amateurs de merveilleux sont prévenus que, désireux de parfaire notre assortiment d'articles en tout genre, dont l'éloge n'est plus à faire, nous tenons aussi l'article *Surnaturel* au dernier goût du jour, de premier choix et à prix doux. Mesdames, Messieurs, faites-vous servir, le bazar et la caisse sont ouverts. Kahn, attention ! bien, allez, en avant la musique !!

N'importe, m'est avis que le spiritisme doit ses sincères remercîments à M. Xau pour le service qu'il lui rend — sans le vouloir, j'en conviens. Son boniment et les turlutaines de M. Kahn ne laissent pas que de stimuler la curiosité publique, déjà éveillée d'autre part. De la curiosité à l'attention, à l'observation, il n'y a souvent qu'un pas, je dis pour quiconque n'est encore enfoncé que d'un pied dans l'épais matérialisme où le *Journal*, pour son compte, s'efforce d'embourber notre fin de siècle. Je n'accuse pas les intentions, je constate le fait.

Voyez la chance : il se trouve que justement tout ce qu'ambitionne le spiritisme, c'est d'amener les intelligences, gardant ne serait-ce qu'un arrière-fond de droiture et de sincérité, à observer les faits qu'il signale et à en chercher les causes. Pour le surplus, les conséquences à tirer, il s'en remet à la simple logique, au pur bon sens, « à la lumière qui éclaire tout homme venant au monde », sans souci, de son côté, de ce qu'en pensent MM. Xau, Kahn et Cie, non plus que de voir l'enquête du *Journal* tourner ou ne pas tourner à la farce (1).

T. TONOEPH.

(Cejourd'hui, 12 mars 1897.)

(1) Voir les numéros du *Journal* des 18, 20, 26 et 31 janvier ; 5, 8 et 16 février ; 1er mars. La *Libre Parole* du 2 mars.

LES TABLES TOURNANTES
A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Le lundi 23 mars 1853, M. Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, lut à la docte compagnie, présidée par M. de Jussieu, la note suivante :

PHYSIQUE. — *Expériences relatives à la faculté attribuée aux êtres animés de développer dans des corps inertes une électricité d'une nature particulière ; par M. Séguin aîné, correspondant de l'Académie.*

« Les nouveaux faits qui, depuis quelque temps, ont été signalés de toutes parts, relatifs à la faculté que posséderaient les corps animés de développer dans des corps inertes une électricité d'une nature particulière, m'ont paru au premier abord si extraordinaires et si inconcevables, que je n'ai pas hésité à les repousser; mais ayant été forcé de me laisser convaincre par l'évidence, j'ai cru devoir vous faire part des expériences que j'ai faites à plusieurs reprises, et de celles dont j'ai été le témoin, persuadé qu'il était nécessaire, pour fixer l'opinion de l'Académie sur une aussi grave question, que tous ceux qui avaient des résultats positifs à lui soumettre et surtout, comme moi, lorsqu'ils avaient l'honneur de lui appartenir, devaient se faire un devoir de lui en faire part avec la plus grande exactitude.

« Le premier essai que j'ai vu tenter et auquel j'ai pris une part active a complètement échoué, et m'avait grandement confirmé dans mes idées qu'il y avait une espèce d'hallucination et peut-être un peu de charlatanisme chez les personnes qui me disaient avoir été témoins de ces étranges faits. Nous sommes restés soixante et dix minutes autour d'une table, à la vérité assez lourde, en variant de toutes les manières les manœuvres qui nous étaient indiquées, sans obtenir le plus léger résultat!

« Dégoûté de ces essais fatigants, je regardai la question comme résolue négativement, et consentis cependant, par déférence pour les assistants qui eux-mêmes étaient convaincus, de faire l'essai sur un chapeau. A mon extrême étonnement, je le vis se soulever du côté qui lui était indiqué et tourner sur lui-même, lorsque les intentions réunies de ceux qui avaient les mains posées au-dessus de ses

bords, pendant que le fond reposait sur une table, étaient exprimées à haute voix et d'une manière très ferme et très forte. Mais je ne tardai pas à revenir de ce premier mouvement de crédulité, que j'attribuai à une espèce d'hallucination, et il ne me resta que le désir de renouveler l'expérience dans de meilleures conditions; ce qui fut exécuté le soir même, dimanche passé.

« Nous choisîmes une petite table en noyer très ancienne, de 40 à 50 centimètres de long, 30 de large, 70 de hauteur, pouvant peser 2 à 3 kilogrammes. Nous étions douze à quinze personnes. M. Eugène de Montgolfier, âgé de trente-cinq à quarante ans, et moi fûmes les principaux acteurs des expériences; nous formâmes une chaîne animale avec nos mains, en superposant chacun de nos petits doigts de la main droite sur celui de la main gauche de nos voisins, et au bout de dix minutes environ la table commença à se soulever du côté qui lui était indiqué à haute voix, tourna sur elle-même, se transporta d'un bout de l'appartement à l'autre sur un plancher inégal et raboteux, qui à chaque instant l'arrêtait dans son mouvement et occasionnait des soubresauts que nous aurions eu de la peine à obtenir en employant nos forces; et cependant nous ne faisions que la toucher légèrement du bout du doigt. Ces mouvements s'exécutaient au bout de deux heures d'exercice avec tant de facilité, que nous fîmes retirer les deux autres personnes qui étaient avec nous, et restâmes seuls avec M. de Mongolfier, sans toucher nos mains; la table exécuta alors ses mouvements avec autant de force et de promptitude qu'auparavant; et l'ayant abandonnée à M. de Mongolfier seul, il put la diriger également; mais tous les essais que je fis, ainsi que les autres personnes de la compagnie, furent inutiles, et à lui seul put appartenir cette faculté. Dans la plus grande violence de son mouvement j'essayai de retenir l'un de ses pieds, soit avec le bout du pied, soit avec ma main en essayant de le faire briser; il plia fortement, mais pas assez pour déterminer sa fracture, et cependant M. de Mongolfier la touchait seulement légèrement du bout des doigts. Enfin, battre la mesure au son du piano, indiquer l'âge, le nombre des personnes et des choses que connaissaient la personne ou les personnes qui étaient en communication avec elle, furent des expériences répétées de mille manières et toujours avec le même succès. Pour mettre le fait dans sa plus grande évidence, nous voulûmes essayer de soustraire un chapeau à l'empire de la gravité, en cherchant à le détacher d'une table sur laquelle il était placé; mais nous ne pûmes y parvenir, malgré que nous eussions attaché au chapeau, soit un ruban

de laine, soit un mouchoir de poche pour le mettre en communication avec le sol ; le chapeau s'est quelquefois soulevé tout autour et jusqu'à ce que quelques poils de la partie convexe de la calotte fussent ses seuls soutiens : on voyait, en plaçant une bougie en face, une ligne éclairée et continue entre la table et le chapeau, mais le détachement n'a jamais été ni tranché ni complet.

« Le lendemain, nous avons renouvelé les expériences chez moi avec la même table et obtenu les mêmes résultats. La table, soutenue sur deux de ses pieds, les deux autres étant en porte-à-faux, a fait le tour d'une autre table de marbre ronde, sur laquelle elle était placée ; elle a fait la même chose sur un seul pied, s'est abaissée jusqu'à terre ; ensuite, au commandement qui lui en a été fait, elle s'est relevée de manière à reprendre sa position première : toutes choses qui m'ont convaincu que les lois de la gravitation se trouvaient, dans cette circonstance, complètement interverties et dominées par une cause qui leur était momentanément supérieure.

« On me mande de Fontenay que des expériences analogues y ont été faites et que l'on y a obtenu les mêmes résultats, qui sont exactement les mêmes que ceux que nous avons expérimentés, et l'un de mes enfants me dit à ce sujet :

« Nous avons tous senti un effet bien marqué de froid aux extré-
« mités des mains et une chaleur aux deux doigts extrêmes de la
« main qui sont en communication avec celle des voisins ; tu
« pourras nous expliquer, mon bon père, ce qu'il peut y avoir de
« vrai et d'exagéré dans tous ces faits : on peut, il me semble, dans
« le domaine de la science, difficilement prononcer qu'une chose
« est totalement absurde ou impossible, mais il est permis de croire
« que, le plus souvent, l'esprit de l'homme exagère ou dénature la
« vérité. Un fait qu'un observateur aura constaté d'une manière
« fortuite paraîtra impossible, parce que l'esprit se trouve trans-
« porté d'un seul bond dans des régions inexplorées qui, jusque-là,
« lui étaient restées inconnues ; mais plus tard, et lorsqu'il y aura
« été amené par degrés et en suivant, pour ainsi dire, le chemin de
« la science d'étapes en étapes, la chose lui paraîtra rationnelle et
« conséquente avec les faits précédents... »

Cette communication provoqua naturellement des protestations, dont on retrouve la trace dans les comptes rendus.

La note de M. Séguin y est en effet suivie de *Remarques de M. Arago* qui attribuent les phénomènes observés aux impulsions infiniment petites imprimées à la table par les mouvements incon-

scients de l'opérateur et citent comme exemple analogue la mise en mouvement d'un pendule au repos par un pendule voisin suspendu à la même tringle et marchant.

Arago fait observer, en commençant, que « son devoir était de communiquer la note de M. Séguin », c'est son excuse pour avoir osé porter cette question devant l'Académie ; et il conclut « qu'il existait déjà dans la science des exemples de communication de mouvement analogues à ceux que la table a présentés récemment et *dont l'explication n'exige aucune des influences mystérieuses auxquelles on a eu recours pour en rendre compte.*

Avec les mouvements sans contact, prouvés aujourd'hui d'une façon absolue, il faut définitivement abandonner l'explication des petits mouvements inconscients dont les effets observés par M. Séguin n'auraient pas été moins merveilleux que les « influences mystérieuses » repoussées par Arago, qui, cependant, avait dit qu'en « dehors des mathématiques pures », il ne fallait rien considérer *à priori* comme absurde.

ALBERT DE ROCHAS.

BONTÉ, SINCÉRITÉ

Le disciple qui cherche la Vérité doit connaître les signes qui marquent nécessairement les agents de cette Vérité. Car nos cœurs, nos esprits se déversent sans cesse les uns sur les autres, rayonnent entre eux perpétuellement. Il en résulte que le commerce des âmes viles nous abaisse, de même que celui des grandes âmes nous élève.

Il est de toute évidence que la caractéristique de celui qui aime la Vérité sera la Sincérité ; car celui qui aime la Vérité veut se faire semblable à l'objet de son amour ; or, quel plus beau culte pratique de cette Vérité que celui de la vivre réellement par la SINCÉRITÉ.

Quelle plus belle manière de la mériter, de la connaître ? Respectons donc l'*homme sincère*, quelle que soit son opinion. Il appartient aux premières sphères de la *divine Clarté* auxquelles nous aspirons tant.

Il possède toujours en même temps l'amour de la *Justice*, sans laquelle rien n'est possible dans l'Univers.

Il est une marque encore plus divine, mais aussi beaucoup plus rare, à notre époque d'individualisme outré, c'est la BONTÉ.

Nous aspirons vers cette Bonté, mais nous ne sommes pas bons.

Alors que la SINCÉRITÉ paraît, d'après les exemples journaliers, séparable de la Bonté, tout en lui préparant les voies, la Bonté est, au contraire, inséparable de la Sincérité qui en est le corollaire indispensable.

Sincérité, Justice, séparées, appartiennent plutôt à la Rigueur.

La Bonté appartient à l'*Amour* qui, seul d'ailleurs, pourra *pratiquement réaliser les temps* de la *Justice* et de la *Lumière*.

La Bonté est si rare qu'on peut la qualifier de vertu surhumaine.

Elle doit certainement constituer notre extrême idéal. Un homme ne vaut réellement, au point de vue de l'harmonie universelle, que par son degré de Bonté.

L'homme bon est une providence en tous lieux. Il s'appelle Miséricorde, Compassion, Pardon, Sacrifice pour les autres, Dévouement sans limites. En toutes circonstances, il unifie, il apaise, il rend l'espérance, le calme et la joie. Il est une source inépuisable de Force; il est évidemment le précieux canal d'une Vertu toute divine; il est évidemment le *Médium sacré* de la *Vie pure* qui porte la Santé des âmes et des corps.

Aussi, à travers tous nos efforts vers le Savoir, ne devrions-nous jamais perdre de vue ce caractère principal de Bonté. Il devrait être l'objet de nos plus grands désirs, de notre incessante préoccupation.

Chaque victoire remportée sur un mouvement de haine, d'antagonisme, d'égoïsme, d'orgueil nous en rapproche.

Observons, en passant, que l'*Orgueil n'est jamais bon*, puisque, s'exhaussant par rapport au reste des hommes, il cherche à les dominer, les asservir, les amoindrir.

Combattons sans trêve, en notre âme, toutes les impulsions et aptitudes perverses qui nous éloignent de la simple et douce Bonté.

Cette Bonté doit, d'ailleurs, rayonner sur tous les êtres, envelopper les méchants qui ne sont pour elle que des malades. Elle doit être notre grand idéal de Vie, le But fixe de nos regards et de notre Volonté.

Ne l'oublions pas.

Cherchons la compagnie de ceux qui sont bons, afin de respirer

leur atmosphère plus pure ; soyons doux pour les méchants, mais réservés, quant aux épanchements de notre cœur, envers eux ; ou, pour mieux parler, quant aux liaisons ; car notre amour ne doit pas cesser de rayonner pour leur guérison.

Un homme bon est, je le répète, une Providence pour tous.

Lorsque l'Humanité saura mieux les merveilles de la Vie universelle, des rapports télépathiques incessants entre les créatures, et la Puissance subtile, invincible, toute céleste de l'*Amour*, elle aura le culte de la Bonté, de ceux qui la rayonnent ; elle se baignera dans ses rayons avec autant d'amour que dans ceux du soleil même, pour la Vie sensuelle.

Je déclare nettement que je ne considère pas comme de la *Bonté véritable* celle qui ne s'étend pas à tous les hommes, à tous les êtres.

Si la Sincérité est la première marque de l'exhaussement de l'âme, la Bonté en est le couronnement.

Au contraire, les méchants dissocient tout. On les reconnaît facilement à leurs fruits de haine et de guerres.

Quant aux menteurs, *ils ne parlent pas véritablement.*

Expliquons cette phrase, pour terminer.

Lorsqu'un homme ment, il transmet dans l'Externe une Parole ; il la supprime dans l'Interne.

Quel sot calcul.

Résultat : la Formulation externe peut fasciner temporairement les hommes superficiels lorsqu'elle intéresse leurs propres calculs ; mais *elle n'atteint pas leur interne, puisque la Parole n'a pas été formulée sur ce plan interne ; puisque le Menteur a inscrit sur ce plan interne autre chose que sa formulation externe.*

Comprend-on maintenant pourquoi la Parole des uns est si vivante, d'une vertu presque incompréhensible, dont le mystère est simple pourtant, alors que les menteurs produisent une action si courte, aux fruits incertains et toujours funestes.

Je ne fais qu'esquisser un sujet sur lequel il y aurait beaucoup de choses à dire : *La Magie de la Parole.*

Que les Penseurs véritables, avides de Bien, de Vrai, s'exercent, ils ne regretteront, certes, pas leurs peines.

Je résume : la *Bonté*, la *Sincérité* sont les caractéristiques de l'*âme saine*.

Méchanceté, mensonges émanent des âmes corrompues.

Sur ces dernières, projetons les rayonnements du cœur qui puissent les guérir, mais évitons leur contact direct.

Cherchons à pénétrer dans la chaîne des âmes bonnes et sincères.

C'est la *Loi d'Ordre éternel* qui veut que les choses pures et divines se communiquent seulement aux âmes pures, et que les Cieux splendides soient impénétrables aux fumées terrestres.

AMO.

Le Mécanisme de la Liberté

LA VRAIE DÉFINITION EN PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE (1)

Nous sommes arrivés maintenant à l'homme synthétique qui va faire preuve de liberté, par des actes libres qui provoqueront des mouvements visibles, observables dans le monde extérieur qui l'entoure. Ce n'est en effet que par constatations de mouvements produits par ses muscles, que nous aurons le droit d'intervenir pour juger les conséquences de ses actes. Rappelons les attributs successifs que l'analyse très sérieuse, faite dans les pages précédentes, nous a obligé, forcé par des arguments péremptoires, d'accorder à l'être libre que nous construisons méthodiquement, doué d'un principe de liberté.

1° Cet être a conscience de son existence.

2° Cet être est doué d'un sensorium où son âme est appelée à rencontrer le monde matériel.

3° Cet être a les muscles sous sa dépendance par les ordres qu'il leur donne du sensorium, comme du centre d'un réseau télégraphique.

4° Cet être a les cinq sens avec leur modalité caractéristique.

5° Il possède la mémoire.

6° Il peut diriger sa pensée par l'attention dans tout le domaine de la mémoire.

7° Cet être est une âme intelligente, logique.

8° Cet être a des goûts, des désirs instinctifs dictés par les néces-

(1) Tiré de l'ouvrage : *Étude critique du matérialisme et du spiritualisme par la physique expérimentale*, par Raoul Pictet.

sités physiologiques de son corps, c'est l'instinct de conservation généralisé.

9° L'homme libre synthétique a des goûts et des désirs passionnels, dirigés par l'esthétique de la logique, de la connaissance de la nature, de la peinture, de la musique, de l'art sous toutes ses formes et manifestations.

10° Il est également doué du sens moral, de la connaissance intérieure spontanée de l'esthétique du bien, du beau dans les actions sociales.

Construit de toutes pièces ainsi par nous, nous le lançons dans le monde ! Te voilà libre, ô notre créature, je te place dans n'importe quelles conditions de la vie où nous nous trouvons nous-mêmes !

Semblable à un bâtiment qui quitte son chantier, nous coupons la dernière amarre ! L'immense vaisseau commence sa descente vers l'océan ; il glisse sur son berceau majestueusement, emportant avec lui l'espérance des matelots qui saluent cette vie nouvelle, s'ouvrant pour eux pleine de promesses et de dangers. Le voilà dans les vagues, toutes voiles dehors, battant le pavillon de la liberté au haut du mât. Le capitaine, libre, est au banc de quart. Avec cette liberté, capitaine tu deviens le maître de la route à suivre, le chef de ton personnel. Ton existence, ta dignité, tes talents, ton travail sont dans ta destinée et entre tes mains ! Tu es libre. Quel usage vas-tu faire de cette liberté qui constitue ta principale cargaison ?

Ta responsabilité est entièrement engagée dans l'emploi plus ou moins intelligent, sage, que tu sauras faire des moyens matériels mis à ta disposition.

Comme cette comparaison est absolument exacte et justifiée, je vais la poursuivre pour faire voir dans ses moindres détails le fonctionnement précis du mécanisme de la liberté dont dispose le capitaine. Et d'abord le but du voyage. Où allez-vous ? — Nous faisons escale dans un port de l'Afrique, puis de là nous allons aux Indes, en Chine, au Japon.

Ensuite ? — Ensuite nous rentrons dans l'océan Atlantique. — Et après ? — Nous recommençons, toujours, toujours en route, en voyage. Ah ! voilà, il y a le grand naufrage. On nous raconte, à nous autres marins, qu'il arrive à tous les bateaux, aux uns au sortir du port, à d'autres après bien des années de luttes et de tempêtes, qu'il arrive, dis-je, un coup de vent terrible, une trombe, un cyclone qui brise et fracasse le bâtiment, lequel se noie et se perd corps et biens ! D'autres fois une voie d'eau lente se fait jour dans les flancs du navire !

On se met aux pompes, mais l'eau entre, entre et rend la lutte inutile; bientôt elle gagne les cabines, les salons, le pont, et tout le bateau, submergé, descend lentement d'une seule pièce avec toutes ses voiles au fond des abîmes ! — Et c'est pour un semblable voyage qui aboutit fatalement à la ruine, à un désastre, que vous partez si joyeusement aujourd'hui. — Certainement ! Venez à mon bord, et vous sentirez la joie du travail, l'attrait de l'inconnu que l'on découvre pas à pas ; vous verrez les merveilleuses splendeurs des teintes de l'Orient, la poésie du soleil de minuit. Vous étudierez avec nous les mœurs des pays nouveaux, les langues, l'histoire de l'humanité sur tous les points de la terre ! Vous contemplerez les témoignages imposants de la grandeur de l'homme, de son art, puis aussi de sa décadence et de sa ruine consommées souvent après des siècles de gloire et de puissance ! Venez avec nous, vous vivrez, vous donnerez libre carrière aux plus nobles instincts de votre intelligence et de votre cœur.

Montons donc à bord du vaisseau et suivons sa fortune.

Spectateur attentif de tout ce qui va se passer, observons, car nous avons devant nous au banc de quart l'homme libre, que vous avez créé libre, et doté de tous les attributs caractérisant l'homme sain de corps et d'esprit. — Mais, capitaine, dites-moi donc, puisque vous êtes libre, pourquoi suivez-vous cette route, plutôt que celle qui nous conduit vers ces beaux jardins ! En allant en pleine mer ainsi, nous nous éloignons de ces ravissantes contrées qui étalent devant nos yeux éblouis leur paradis terrestre. — C'est vrai, mais le but du voyage ! vous l'oubliez ! Vous savez, nous cinglons sur l'Afrique. C'est le programme que nous avons librement accepté et auquel nous nous tiendrons, sauf raison majeure.

Pour être libre d'aller où je veux, je n'en suis pas moins forcé de suivre une direction ; cette direction a été choisie en connaissance de cause ! Vous ne considérez pas que cette décision prise soit en dérogation de votre liberté.

En suivant la route que nous traçons par le sillage du navire vous conservez bien la plénitude de votre liberté ? — Je le crois bien, c'est même là une démonstration directe, tangible, de ma liberté, car il me suffirait de faire un geste, de donner un ordre, et de suite tout le bâtiment mettrait le cap sur mon nouvel itinéraire ! En continuant je vois que vous venez de ce pays de nuages où l'homme se forge des chimères, se crée des souffrances imaginaires, se persuade qu'il est malade, sans force, sans appétit, sans liberté, tout cela au

nom d'arguments stupides, vrais sophismes destinés à écœurer l'individu, à lui faire perdre tout désir de vivre, parce qu'il flétrit par avance toutes les fleurs de l'existence. Dans cette école de décadence morale, on habitue l'âme à douter d'elle-même, à dégénérer ; c'est un long suicide par étapes successives qui commence par le doute, arrive à la négation de tout ce qui est généreux, de tout ce qui fait battre le cœur, et se termine par une mort anticipée, mort qui ne tue plus qu'un cadavre. Dès qu'un homme agit, dès qu'il passe aux actes, vous dites, tout fiers de votre logique : Vous voyez bien qu'il n'est pas libre, puisqu'il a été forcé, contraint par les circonstances d'aller ici ou là, de donner ou de prendre telle chose, etc...; c'était écrit, c'est la fatalité obligatoire, inéluctable ! Devant chaque acte vous niez la liberté ! Quel raisonnement !

Allons, asseyez-vous là devant ce splendide spectacle du coucher du soleil dans l'océan, et nous allons profiter de l'accalmie que nous donne le beau temps pour causer.

Je vous exposerai nos théories, à nous, gens d'action, nés dans un pays de liberté, où la liberté est considérée dans tous les domaines comme la base essentielle de notre existence ! Tous deux, contemplant l'horizon qui s'illumine des teintes de pourpre et de feu, nous abordons ce grand problème avec tout le recueillement qu'il comporte. Voyez, la liberté n'est qu'un mot ; ce sont sept lettres prononcées en trois syllabes et formant un substantif de la catégorie des corps qui n'ont pas d'inertie. Jamais vous ne rencontrerez la liberté par votre système musculaire. Ce n'est pas de la matière, ni un fluide, ni une entité réelle quelconque.

La liberté demande, avant tout, à être correctement définie et à ne pas rester avec un sens vague, indécis. Voici comment nous la comprenons à bord : le capitaine ne doit être ni un capricieux, ni un fainéant, ni un homme sans instruction ! Le capitaine est un homme honnête, courageux, instruit, et désireux de mener à bien son équipage et son bateau au but du voyage.

Si le chef n'a pas ces qualités, ne parlez pas de liberté, elle est un non-sens.

Le caprice, variable à chaque instant, serait-il plus l'expression de la liberté qu'un plan mûrement médité et scrupuleusement suivi? En aucune façon. Donc le capitaine a un but : il le poursuivra, et cela volontiers, avec un désir net d'accomplir sa mission. Voici maintenant l'orage, une tempête se déchaîne sur l'océan et menace l'existence du navire. Que fera le chef ? Il se consulte : si je fais

cette manœuvre, je rentre dans le vent et j'ai moins de lames, mais je perds de ma vitesse, le gouvernail deviendra paresseux, et près d'ici j'ai les écueils à redouter ; si je cours devant la tempête, je perds ma route, je recule, et de combien ! l'époque de notre arrivée. Je puis jeter l'ancre et attendre ! Mais aurai-je le fond ? les chaînes tiendront-elles devant la rafale ? Le capitaine, anxieux, estime par avance les conséquences de chacune de ces manœuvres que son équipage attentif exécutera avec la précision méthodique bien connue ! Mais laquelle commander? Utilisant sa mémoire, et par là l'immense expérience de ses longs voyages, dirigé par le souci de sauvegarder la vie de ses hommes, faisant appel à toute son intelligence qui lui permet d'escompter la meilleure chance de salut, le capitaine, du haut de la passerelle, représente, à cette heure grave et terrible, l'être libre de choisir la décision qui s'offre à lui !

Il a la parfaite conscience de pouvoir faire exécuter immédiatement telle ou telle manœuvre. Il les a toutes là, devant lui, présentes, claires, avec toutes leurs conséquences, bonnes et mauvaises ! Il veut éviter la manœuvre fatale. C'est l'expression nette de sa liberté. Si le capitaine n'est pas certain de pouvoir, selon ses ordres, modifier la marche du navire, sa liberté disparaît instantanément. La liberté du capitaine ne consiste donc que dans le sentiment intérieur, profond, intense, qui ne tire sa démonstration d'existence que du sentiment lui-même de pouvoir faire ou ne pas faire tel mouvement. Voilà la vraie, la seule définition logique de la liberté. Lorsque le capitaine crie à voix haute : « Larguez la grande voile, laissez les huniers, pointez au vent ! » il abdique sa liberté au profit de la volonté ; il passe de la méditation à l'acte ! Les hommes de l'équipage s'emparent des cordages, exécutent la manœuvre commandée, et tout le branle-bas de tempête s'exécute comme il a été dit.

Ne voyons plus la liberté dans l'acte qui vient de s'accomplir. La liberté est l'état d'âme d'un homme qui médite sur une détermination à prendre et sur le meilleur choix qu'il doit faire.

Donc la liberté n'existe, par principe, que si au moins deux manœuvres sont possibles.

La liberté élargit son champ d'activité s'il y a trois manœuvres à opérer, et elle croît constamment au fur et à mesure que le nombre des possibilités dont on a conscience augmente ! Le caractère essentiel de la liberté, sans lequel ce mot est vide de tout sens, c'est que l'homme libre doit avoir la pleine certitude de la fidèle

obéissance des subordonnés aux divers ordres qu'il pourra donner ! Ainsi le capitaine doit être sûr que, s'il commande à son bras d'indiquer la droite au pilote, ce bras se lèvera et ne restera pas immobile, paralysé ! Ensuite le pilote est forcé d'obéir. — Pour tous les gens d'action comme nous, ajoute le capitaine, avec des gestes éloquents, cette conviction fait notre force et notre valeur ! L'astronome ne discute pas de l'existence de l'astre qu'il voit dans son télescope, et pourtant il n'en reçoit que des rayons pâles et scintillants ! Pour nous, nous vivons notre liberté ; nous savons, avec toute la puissance de la réalité, qu'un ordre à nos muscles est un ordre qui s'exécutera, bon ou mauvais, et que les gens du bord, nos fidèles matelots, sévèrement soumis à la discipline inflexible, agiront de suite selon nos indications. Pas possible de fuir devant les responsabilités, et tenez, ajoute cet homme à physionomie ouverte et franche, nous y tenons, à cette responsabilité.

C'est elle qui nous donne nos vrais galons, qui amène le respect, l'affection de nos matelots pour leurs supérieurs ! Lorsque, après une tempête, un cyclone, on se retrouve dans les mers calmées, à l'abri du danger, ils saluent leur capitaine avec orgueil même ! C'est un brave, disent-ils, et instruit, et calme, et expérimenté.

Ce n'est pas de l'orgueil alors qui gonfle nos poitrines, c'est la conscience d'avoir fait un bon usage de notre liberté. Ah ! la liberté, cette ferme, inébranlable conviction, vécue à chaque heure de la veille lucide, de la vraie vie de l'homme intelligent, c'est elle qui nous met au-dessus de l'animal vulgaire ! C'est par elle que s'ouvre devant nous tout le monde moral ; c'est elle qui nous permet de parler de dévouement, de tendresse, d'affection ; c'est elle qui nous fait mépriser un lâche, frapper un méchant, stigmatiser le vice !

Vous me demandez de vous décrire encore avec plus de détails nos manières de comprendre la liberté, dans le pays où elle est admise comme la pierre d'angle de l'édifice social ! C'est avec joie que je vais vous satisfaire : La liberté est pour chacun de nous une faculté éminemment variable et incomplète ! Elle est exactement proportionnelle au nombre de mouvements possibles par l'individu considéré et dont on parle en l'analysant. Si cet homme est chargé de chaînes rivées à ses membres et fixées aux anneaux d'une cellule, sa liberté de mouvements étant annulée, elle ne subsiste que dans le domaine des pensées !

Ce prisonnier de guerre, qui s'est bravement défendu contre les envahisseurs de sa patrie, ne peut plus faire un mouvement, il est

ligotté dans sa prison; mais seul, au fond de sa captivité, ses souvenirs le suivent, il les ramène sans cesse et repasse un à un les épisodes de sa vie ; sa liberté ne s'exerce que dans le domaine intellectuel où les tenailles des hommes ne peuvent le saisir ! Dans son noir cachot, il revoit sa maison, son foyer : il évoque tantôt l'image chère de la femme adorée, celle de ses enfants ; il revit la bataille dans laquelle il a succombé, ou au contraire se rappelle quelque brillant fait d'armes où la victoire lui resta. Il peut porter son attention dans la direction qui lui plaît ; son choix limite, mais affirme encore la liberté qu'il possède, et qu'on ne saurait lui ravir. Victor Hugo l'a dit en parlant du captif de Sainte-Hélène :

Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde :
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Cette liberté est toute intérieure, personne au dehors ne la voit :

. . . . . .

Ah ! que son cœur cherchait dans le passé profond,
Tandis que les geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front.

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient ;
Tandis que sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant !

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur, plein de sanglots, se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu....

. . . . . .

RAOUL PICTET.

Nous donnerons, la prochaine fois, la fin de cet intéressant chapitre qui détermine si nettement la nature et les limites de la liberté humaine.

Cette importante étude se lie si intimement à celle de la responsabilité, que nous engageons nos lecteurs à bien méditer ces enseignements.

UNE APPARITION

Czeczelowska, le 25 janv. 1897.

CHER MONSIEUR DELANNE,

Nos scientistes européens sont très remarquables dans leurs déductions et leurs explications. J'affirmais naguère devant plusieurs amis que j'avais vu une table tenue en l'air pendant plusieurs minutes, alors que personne ne la touchait. Un « homme de science » de l'université de Kieff, qui se trouvait là, exprima sa grande surprise :

Comment ! monsieur de Kronhelm, vous ne savez pas que les physiciens, et entre autres le célèbre Faraday, ont expliqué ce fait te qu'ils ont démontré qu'il était dû à une pression inconsciente ?

— Très bien, lui dis-je ; alors si je place mes mains à un pied au-dessus d'une table, et si cette table se lève et vient se placer sous mes mains, le fait s'explique par la pression inconsciente ?

— Mais oui ! certainement, dit le savant, et les physiciens l'ont prouvé par des instruments de leur invention !

Une autre fois, j'affirmais le même fait devant un autre ami sceptique, M. R., à Odessa ; il me répondit :

« Écoute, mon cher Joseph, si *moi j'avais vu* pareille chose, je et donne ma parole d'honneur que j'irais chez un docteur aliéniste, car mon cerveau et mon foie seraient malades bien certainement.

Ensuite il ajouta d'un air profond :

« Voilà la vraie voie scientifique à suivre dans l'examen de vos phénomènes, dits « spirites ».

Que répondre à ces messieurs ?

Hélas ! il est des hommes qui sont aussi incapables d'examen de quoi que ce soit, et surtout quand il s'agit de ces lois subtiles et délicates, qu'un chien est incapable d'écrire des vers. Ils n'ont pas la capacité de rien découvrir, et ils en concluent qu'il n'y a rien à découvrir. Que l'on me permette de répéter ici : « Les lois de la science sont immuables. » La vraie science pas plus que les vrais hommes

de science ne s'oppose à ce que l'on porte la recherche dans les phénomènes dits spiritualistes, ni à ce que l'on avance des théories sur ces phénomènes. Le véritable homme de science, le vrai philosophe, « *philosophos* », c'est-à-dire le vrai scientiste de bon aloi, veut chercher, a déjà cherché, cherche et cherchera toujours.

Quant à ces messieurs qui ne veulent ni chercher, ni examiner les faits, ni accepter les témoignages d'autres personnes sérieuses et de bonne foi, ou qui se targuent de proposer des théories après avoir recueilli quelques témoignages négatifs, ceux-là ne sont pas réellement des hommes de science; ce sont des individus qui, ayant emprunté la plupart de leurs idées à d'autres, se rangent toujours du côté du plus grand nombre et font applaudir, pendant un temps, leur prudence. Les arguments mis en avant par ces « hommes de science » pour prouver que les phénomènes spirites ne se produisent point, et que ceux qui les ont observés sont sous l'empire d'une hallucination ou d'une illusion, sont si dépourvus de logique, que l'on a droit de s'étonner qu'ils puissent se répéter si souvent et si longtemps ; et pourtant ces messieurs-là assurent qu'ils sont trop « sérieux » et trop « pratiques » pour croire aux phénomènes spirites. Comme exemple de ce genre d'argumentation, je citerai celui-ci :

« Les spirites affirment », disent ces « hommes pratiques », « qu'il est possible d'entrer en communication avec les Esprits. Eh bien ! qu'ils disent quel est le numéro qui va gagner à la loterie de Saint-Pétersbourg ! Nous ne pensons pas que cela puisse se savoir : or donc, il est évident que toute l'affaire est une tromperie. »

Il m'est arrivé de demander par manière de réponse :

« Mais pensez-vous qu'il soit possible d'envoyer un télégramme par le câble sous-marin ?

— Certainement.

— Or donc, faites-moi le plaisir de télégraphier à Wladiwostok pour demander qu'on nous informe du numéro qui va gagner à Saint-Pétersbourg. Si vous ne pouvez pas me procurer ce renseignement, cela prouve l'impossibilité de la télégraphie. »

Je passe maintenant aux autres explications qu'on nous offre :

« Tous les phénomènes prétendus « spirites », dit-on encore, « s'expliquent par les lois connues. »

Je suis passablement au fait des « lois connues », et je serais bien heureux d'apprendre quelles sont celles qui expliqueraient le fait que voici, raconté par le R. R. Markham Hill, Sainte-Catherine, Lincoln, dans *Phantasms of the living :*

« Le soir du dimanche de Pâques 1886, je crois, je commençais à souper, me sentant très fatigué du travail de la journée, lorsque je vis la porte s'ouvrir derrière moi. Je tournais le dos à la porte, mais je pouvais la voir par-dessus mon épaule. Je crois aussi avoir entendu le bruit qu'elle a fait en s'ouvrant, mais je ne puis préciser ce point. Je me retournai à moitié, juste à temps pour voir la forme d'un homme de haute taille s'élancer dans la chambre comme pour m'attaquer. Je me levai aussitôt, me retournai, et je jetai mon verre, que je tenais à la main, dans la direction où j'avais vu la figure, qui avait disparu pendant que je me levais. Elle avait disparu si rapidement que je n'avais pas eu le temps d'arrêter le mouvement commencé. Je compris alors que j'avais vu une apparition, et je pensai que c'était un de mes oncles, que je savais sérieusement malade. Bien plus, la figure que je vis avait une taille très voisine de celle de mon oncle. Le R. H. Adcock de Lincoln entra à ce moment, et me trouva tout énervé par l'incident. Je lui racontai le fait. Je ne me rappelle pas lui avoir dit que je rattachais la vision à la maladie grave de mon oncle. Le lendemain matin, vint une dépêche qui m'annonçait que mon oncle était mort ce dimanche-là. Mon père fut mandé au lit de mort de mon oncle, le dimanche soir, comme il était à souper, et la mort doit avoir coïncidé avec l'apparition. »

Le R. H. Adcock de Lincoln écrit à ce sujet ce qui suit :

« Je rendis visite un soir à mon ami et voisin le R. Markham Hill, et le trouvai tout épuisé, assis dans un fauteuil; il me dit, avant que j'aie pu l'interroger, qu'il avait vu la figure de son oncle debout en face de lui, contre le mur, derrière un piano ; qu'il avait pris un verre sur la table et allait le lancer contre cette figure, lorsqu'elle disparut. Il disait qu'il était convaincu qu'il apprendrait sous peu la mort de son oncle. Ce ne fut que le lendemain ou surlendemain qu'il me montra une lettre, reçue le matin, qui l'informait que son oncle était mort le jour même de l'apparition, c'est-à-dire le dimanche de Pâques. »

Veuillez agréer, cher monsieur et frère, l'assurance de ma fraternelle sympathie.

Votre tout dévoué,

JOSEPH DE KRONHELM.

LES MAISONS HANTÉES

PLUIE DE PIERRES A PARIS EN 1846

Le 2 février 1846, on lisait dans la *Gazette des Tribunaux :*

« Un fait étrange se produit chaque nuit depuis trois semaines, sans que les recherches les plus actives, la surveillance la mieux entendue, la plus persistante, aient pu en faire découvrir la cause, et met en émoi tout le quartier populeux de la Montagne Sainte-Geneviève, de la Sorbonne et de la place Saint-Michel.

« Voici ce que constate, d'accord avec la clameur publique, la double enquête judiciaire et administrative à laquelle on procède sans désemparer depuis plusieurs jours.

« A l'extrémité d'un terrain où existait autrefois un bal public, se trouve le chantier d'un marchand de bois au poids et de charbon. C'est cette maison (à peu près isolée) qui se trouve chaque soir, et toute la nuit, assaillie par une grêle de projectiles qui, par leur volume, par la violence avec laquelle ils sont lancés, produisent des dégâts tels qu'elle est percée à jour, que les châssis des fenêtres, les chambranles des portes sont brisés, réduits en poussière, comme si elle eût subi un siège à l'aide de la catapulte et de la mitraille.

« D'où viennent ces projectiles qui sont des quartiers de pavés, des fragments de démolition, des moellons entiers qui, d'après leur poids et la distance d'où ils proviennent, ne peuvent évidemment être lancés de main d'homme ? C'est ce qu'il a été, jusqu'à présent, impossible de découvrir.

En vain a-t-on exercé, sous la direction personnelle du commissaire de police et d'agents habiles, une surveillance de jour et de nuit ; en vain le chef de service de sûreté s'est-il rendu avec persistance sur les lieux ; en vain a-t-on lâché chaque nuit, dans les enclos environnants, des chiens de garde ; rien n'a pu expliquer le phénomène que, dans sa crédulité, le peuple attribue à des moyens mystérieux. Les projectiles qui ont continué de pleuvoir avec fracas

sur la maison, lancés à une grande hauteur au-dessus de la tête de ceux qui s'étaient placés en observation jusque sur le toit des maisonnettes environnantes, paraissent provenir d'une grande distance, atteignent leur but avec une précision en quelque sorte mathématique, et sans qu'aucun parût dévier, dans sa courbe parabolique, du but invariablement désigné... Déjà, l'enquête s'étend sur tout ce qui peut se rattacher, dans ce but, à l'application de l'adage : *Cui prodest, is auctor*. Toutefois, nous ferons remarquer que dans des circonstances à peu près analogues, et qui produisirent également quelque sensation dans Paris, lorsque, par exemple, une pluie de pièces de menue monnaie attirait chaque soir les badauds, rue Montesquieu; ou lorsque toutes les sonnettes de la rue de Malte étaient mises en mouvement par une main invisible, il a été impossible de parvenir à aucune découverte, de trouver une explication, une cause première, quelle qu'elle fût : espérons que, cette fois, on arrivera à un résultat plus précis. »

Deux jours après : « Le fait singulier a continué de se produire encore, malgré la surveillance incessante exercée sur les lieux mêmes. A onze heures, alors que les agents étaient échelonnés sur tous les points avoisinants, une pierre énorme est venue frapper la porte (barricadée) de la maison. A trois heures, le chef intérimaire du service de sûreté et cinq ou six de ses principaux subordonnés étaient occupés à s'enquérir, près des maîtres de la maison, de différentes circonstances ; un quartier de moellon est venu se briser à leurs pieds avec un éclat de bombe. On se perd en conjectures. Les portes, les fenêtres sont remplacées par des planches clouées à l'intérieur, pour que les habitants de la maison ne puissent pas être atteints, comme l'ont été leurs meubles, et jusqu'à leurs lits, brisés par les projectiles. »

L'hiver suivant, nous trouvant à Paris (1), et voulant en avoir le cœur net, nous allâmes demander quelques renseignements à la police d'abord, et à la *Gazette des Tribunaux* ensuite. La première répondit qu'on avait fini par croire que c'était le propriétaire de la maison lui-même qui, on ne sait trop par quel calcul, avait voulu la discréditer ; la seconde nous affirma que c'était un mauvais plaisant qui jouait ces tours au pauvre homme et que M. le commissaire de police l'avait pris sur le fait et fait mettre en prison.

(1) C'est M. de Mirville qui parle.

« Mais comment s'appelait-il ?

— On l'ignore.

— A quelle prison peut-il être ?

— Demandez au commissaire de police, il se fera un vrai plaisir de vous le dire. »

Ces réponses assez divergentes, quoique émanant d'autorités officielles, nous parurent suspectes... Alors nous nous rendîmes dans le quartier ; nous visitâmes la maison, nous causâmes avec le maître charbonnier Lerible, à qui elle appartient.

« Mais croiriez-vous bien, monsieur, qu'ils ont eu la simplicité de m'accuser de tout cela, moi, propriétaire ; moi qui ai été plus de trente fois à la police pour la prier de me débarrasser ; moi qui ai été trouver le colonel du 24e, qui m'a envoyé un peloton de ses chasseurs ? J'avais beau leur dire : — Croyez que c'est moi si ça vous amuse, ça ne change rien à la chose ; allez toujours ; dites-moi seulement comment je m'y prends, et trouvez-moi l'individu que je fais travailler, puisque vous voyez bien que ce n'est pas moi, qui suis près de vous. Ainsi, que ce soit moi ou que ce soit un autre qui l'emploie, amenez-moi mon particulier, ça vous regarde, et vous n'aurez pas servi un ingrat... Mais bah ! monsieur, ils ont bien fait ce qu'ils ont pu, les pauvres diables, mais ils n'ont mis la main sur personne, et puis, une supposition encore que ce fût moi qui me démolisse, dites donc un peu, est-ce que j'aurais meublé ma maison tout exprès avec de beaux meubles, tout neufs, comme je venais de le faire un mois auparavant. »

Et le pauvre homme nous en montrait tous les fragments.

En l'absence du commissaire de police, son remplaçant me répondit : « M. le commissaire de police vous affirmerait, comme moi, que, malgré nos infatigables recherches, on n'a jamais pu rien découvrir, et je peux vous assurer à l'avance qu'on ne découvrira jamais rien. »

Un détail curieux est celui que le propriétaire nous fit admirer : « Cette chambre était remplie de pierres et de fragments de tuiles longs et plats ; cette forme nous frappa. — Par quel hasard, lui dîmes-nous ? — Voilà, monsieur, c'est que j'avais fermé mon volet, et remarquez bien cette fente-là. — Effectivement, c'est une fente très longue et très étroite. — Eh bien ! monsieur, à partir du moment où j'eus fermé mon volet, toutes les pierres eurent cette forme que vous leur voyez, et toutes arrivaient par cette fente, qui a à peu près leur largeur. »

Nous restâmes confondu devant l'adresse des jongleurs qui visaient si juste et à une aussi grande distance. C'était à le donner en cent mille aux plus habiles, encore en les plaçant à vingt pas au lieu d'un kilomètre pour le moins.

H. MILON.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

MON CHER MONSIEUR DELANNE,

Je m'empresse de profiter de l'hospitalité de vos colonnes pour faire part aux lecteurs de votre estimable Revue des progrès sensibles et rapides que le spiritisme fait à Agen.

Un groupe vient de se fonder pour l'étude fraternelle des phénomènes spirites. Un ensemble de circonstances fortuites nous a amenés à fonder ce groupe. Une des principales est sans contredit l'apparition des phénomènes dus au fameux Esprit frappeur d'Agen, rendu célèbre par la critique qu'en a faite M. Pierre Giffard du *Petit Journal*.

Vous avez déjà publié par nos soins quelques comptes rendus des travaux spirites faits dans notre localité, et je vous en remercie.

Mais, depuis que notre groupe est fondé, nous tenons des séances hebdomadaires dans lesquelles une vingtaine de membres, très dévoués et animés d'excellentes intentions, se réunissent pour s'instruire dans cette belle science et en savourer tous les fruits. Aussi les résultats sur lesquels nous comptions en formant notre groupe ont de beaucoup dépassé nos espérances.

Mais loin de nous enorgueillir de ces dons, nous remercions Dieu de la grâce qu'il nous fait et des bienfaits dont il nous comble. Nous avons l'espoir de mériter par notre attitude, et notre vie elle-même, la faveur qui nous est octroyée.

Car celle-ci n'est pas mince en vérité.

Comme médiums, nous possédons un médium à effets physiques d'une puissance remarquable, un médium parlant, un médium voyant, un médium voyant et guérisseur, sans compter les médiums écrivains, tous bien doués.

C'est vous dire que nous avons en main les instruments les plus divers pour l'étude complète du spiritisme.

Voici donc, pour l'édification de vos lecteurs, la narration des deux séances remarquables que nous avons eues avec notre médium à effets physiques (Mlle Fiancette, la jeune fille qui est l'objet des manifestations de l'Esprit frappeur).

1re SÉANCE

Elle fut tenue le 6 janvier chez un des membres du groupe dont le sérieux et l'honorabilité sont à l'abri de tout soupçon. Aussitôt que l'obscurité a été établie, les assistants ont formé la chaîne et des coups très prononcés, et parfois très violents, se sont fait entendre sur le bois du lit où était assis le médium, ainsi que sur les murs, les portes, etc. Jusque-là, rien d'autre que ce qui avait été obtenu dans les séances antérieures.

Pendant ce temps, les personnes voisines du médium ont ressenti des attouchements sur la tête, le visage, le corps et les mains, l'impression produite était glacée. Un assistant a été tiré par le nez, un autre a eu des tapes sur la joue, etc. Non seulement plusieurs personnes ont ressenti ces attouchements en même temps, mais les coups frappés continuaient encore en plusieurs endroits à la fois, ce qui doit ôter de l'esprit des incrédules toute idée de supercherie de la part du médium, car les autres assistants faisaient la chaîne. — Mais le fait le plus remarquable est celui-ci, obtenu pour la première fois dans notre groupe : un petit accordéon, qui avait été apporté par un assistant, s'est mis à jouer *sans qu'aucun de nous le touchât,* et cela d'une manière très intense, pendant une demi-heure environ. Cet instrument était placé hors de la portée du médium, sur un édredon, il a rendu les sons les plus divers, tantôt assourdissants, tantôt doux et mélodieux ; puis, à notre prière, l'instrument s'est élevé dans l'espace et s'est mis à voltiger au-dessus de nos têtes sans cesser de se faire entendre. A un moment donné, un assistant se détachant de la chaîne l'ayant pris sur l'édredon où il avait été déposé et l'ayant placé sur sa main, avec prière à l'Esprit de le lui prendre, à l'instant il a senti une main lui enlever l'instrument et le faire voler de nouveau dans la salle, comme précédemment ; nous nous sommes assurés que le médium était à une distance telle qu'il n'aurait pu s'emparer de l'accordéon de cette façon, sans se déplacer et sans que personne s'en aperçût.

2e SÉANCE

Celle-ci a été tenue dans la fameuse maison hantée, place Pelletan, le 9 janvier ; elle a été beaucoup plus fertile en résultats que la séance qui précède. — Nous avions apporté quelques instruments de musique savoir : un *violon ordinaire*, un *accordéon*, une *trompette* et un petit *piano d'enfant*, deux *boîtes à musique* se montant à clef, et une *flûte*.

Nous avons disposé ces instruments au bas du lit sur lequel était le médium, près du panneau; ayant formé deux chaînes concentriques et m'étant placé au milieu, nous avons fait la prière d'usage, puis, la lumière éteinte, nous eûmes l'apport d'une branche de laurier qui fut déposée sur les genoux des médiums du groupe. Après avoir annoncé cet apport, je priai les assistants d'observer le plus grand recueillement. Une minute après, les instruments en question ont été élevés dans l'espace et se sont mis à jouer, chacun donnant le son qui lui était propre. Ces manifestations n'ont pas duré moins d'une heure.

Tous les assistants ont en outre remarqué une voix féminine mêlée aux manifestations musicales. Quelques instruments étaient parfois déposés sur la tête de l'un de nous, puis repris et entraînés dans l'espace, en continuant de jouer.

Enfin la plupart des assistants, s'étant à tour de rôle approchés du lit, ont, à notre demande, reçu des caresses de la part des parents et amis du monde invisible. Après la prière de remerciements à Dieu et aux Esprits qui nous ont assistés, nous nous sommes retirés émerveillés de ces résultats, et sous le coup d'une émotion bien légitime.

Comme vous le voyez, mon cher monsieur Delanne, le spiritisme fait à Agen son apparition d'une façon bien significative; les phénomènes produits par nos amis de l'au-delà vont sans cesse croissant en intensité et nous donnent l'espoir d'obtenir des choses plus belles encore.

Je ne veux pas terminer cette lettre déjà longue, ni abuser de l'hospitalité de vos colonnes, sans vous parler des réunions purement instructives que nous avons avec le médium somnambule parlant Mme M... Nous avons le bonheur infini d'entendre nos chers Esprits nous adresser de longs discours si touchants, si affectueux et parfois si élevés, que notre âme tout entière est saisie d'admiration, en proie à une grande joie pleine de consolation et d'espérance; il faut voir ces scènes et entendre ces discours pour se faire une idée

de ce qu'il y a de beau, d'instructif et de vraiment consolant dans le spiritisme.

A vrai dire, nous vivons par anticipation de la vie des Esprits. Nous oublions, en ces moments de paix, les soucis, les angoisses, les amertumes de la vie actuelle; nos âmes se sentent en communion avec celles de nos chers disparus, et c'est avec un vif regret que, quand minuit sonne, nous nous séparons, non sans avoir vivement remercié Dieu et nos amis de l'espace de ces quelques heures de suprême bonheur que nous avons passées ensemble.

Comme remarque particulière, je dirai que le médium, au réveil n'a pas le moindre souvenir de ce qu'il a dit.

Un autre médium est doué de la faculté de voir les Esprits, même à l'état de veille; elle les dépeint, décrit leur vie, leurs manières, leur évolution, converse avec eux; mais, à notre grand regret, cette personne est toujours souffrante et ne peut guère prêter son concours à notre société.

Enfin le médium guérisseur, Mme Fourragnau, voit dans l'état hypnotique les Esprits; elle donne des renseignements sur les maladies les plus difficiles à traiter par l'art médical; elle voit l'intérieur du corps humain, décrit minutieusement le mal et le ressent elle-même à l'endroit où le malade souffre; décrit aussi les Esprits qui l'assistent et qui indiquent, par sa bouche, le remède approprié.

On pourrait citer un grand nombre de cas de guérisons très curieux.

Telles sont les études qui font l'objet de nos réunions et les moyens que Dieu nous a donnés pour propager la sainte Croyance.

Nous n'avons pas eu encore le loisir de nous occuper de psychographie, car notre groupe n'est fondé que depuis le 1er janvier 1897, et le temps nous a fait défaut.

J'en ai dit assez pour vous faire connaître la marche et le développement du spiritisme à Agen. Notre ville, après avoir été réfractaire à ces idées, se réveille enfin de sa torpeur; on veut voir, on veut connaître ces mystères troublants et s'éclaircir de la vive lumière de cette doctrine sublime, appelée à marcher à l'assaut des vains préjugés et de l'ignorance.

Puissions-nous, par de louables efforts, développer en nous, et chez nos frères d'Agen et de la région, la connaissance de plus en plus parfaite du spiritisme.

Continuons à semer, car nous récolterons en son temps, pourvu que nous ne nous relâchions pas.

Je termine en vous priant de m'excuser de la longueur de cette lettre, et vous envoie de la part du *Groupe fraternel agenais*, et en mon nom, l'assurance de notre fraternelle sympathie.

Votre dévoué F. E. C.

Le président du Groupe fraternel d'études spirites et spiritualistes agenais

BEAUBIAL

PHÉNOMÈNES OBTENUS AU GROUPE AMITIÉ DE LYON

(Suite et fin)

Le *20 décembre 1887*, Mlle Louise, en somnambulisme, voit des violettes : il y en a à profusion, nous en aurons tous de gros bouquets. Leur parfum commence à se faire sentir, puis nous voyons quelques violettes tomber une à une du plafond sur nos têtes ; mais, au lieu d'une riche moisson, il y en a *six* seulement, et nous sommes sept. Nous demandons au médium quel sera celui de nous qui devra s'en passer. « Mais il y en a une pour chacun de nous ; cherchez bien, vous trouverez la septième violette. » Nous fouillons dans tous les coins de l'appartement sans pouvoir la découvrir, et nous partons, laissant Mlle Louise très contrariée de ne pas avoir trouvé celle qui lui était destinée. Sa tristesse ne fut pas de bien longue durée, car, en quittant sa taille pour se mettre au lit, elle trouva, cachée dans un ruché de dentelle, la petite violette que nous avions bien cherchée partout, sauf à l'endroit précis où elle se trouvait. Nous avions donc ce soir-là reçu *sept violettes*, ainsi que nos guides nous l'avaient affirmé.

Voulant tenter des expériences de matérialisation d'esprit, nous avions divisé nos séances en deux parties : pendant la première, la séance obscure, tous les assistants formaient la chaîne suivant un ordre indiqué chaque fois par nos guides.

Le *17 janvier 1888*, nous étions placés : M. D. à gauche de Mlle Louise, et moi à sa droite, tenant chacun une de ses mains. Sans que ni l'un ni l'autre ait cessé de tenir la main du médium, *une*

branche de réséda fut mise dans les doigts de M. D., *un œillet blanc* discrètement placé au corsage de Mme M., et *une tige de myrte* en fleur déposée sur mes genoux.

Dans l'obscurité, nous dit le médium, les apports sont bien plus faciles à obtenir, car les combinaisons fluidiques ne sont pas contrariées par les vibrations lumineuses ; il faut une dépense fluidique presque insignifiante pour les réaliser, mais le contrôle est plus difficile, et l'on est tenté de les attribuer à la supercherie.

Le *7 février 1888*, pendant la séance obscure, M. Deborne reçoit *une tige d'héliotrope et deux anémones épanouies*. Mlle Louise nous renouvelle que dans l'obscurité les apports s'opèrent bien plus facilement ; mais, en raison des doutes que peut faire naître l'absence de contrôle, elle demande à nos guides de ne produire ces phénomènes qu'en pleine lumière, afin de dégager sa bonne foi et de la mettre à l'abri de toute suspicion.

Dans le courant de l'année 1887, Mme F. vint me trouver pour me prier de soigner par le magnétisme sa mère, âgée et atteinte de douleurs rhumatismales, contre lesquelles les ressources de la médecine étaient restées impuissantes. Mme F. est la femme d'un professeur de notre Faculté des sciences : c'est dire que les docteurs à qui elle s'adressa tout d'abord comptaient parmi nos célébrités de l'art médical. Je répondis à cette dame : Je veux bien m'occuper de madame votre mère, mais je ne puis rien vous promettre sans connaître la cause du mal dont elle souffre, et pour cela j'ai besoin de faire examiner son état par mon sujet.

Le résultat de cette visite faite à distance fut loin d'être favorable à la malade : les douleurs dont elle se plaignait n'avaient rien de rhumatismal, comme on me l'avait dit : elles étaient produites par une grande atonie du fémur droit et de la colonne vertébrale, dans lesquels la vie s'éteignait. Vous pouvez essayer, me dit mon sujet, mais vous n'obtiendrez pas de résultat : le mal est trop avancé, et l'organisme de cette personne trop usé pour espérer une guérison. Je fis part à Mme F. de cette réponse si peu satisfaisante. Elle m'avoua alors que le diagnostic porté par mon sujet était conforme à celui de tous les médecins qu'elle avait consultés, mais qu'elle espérait qu'ils avaient pu se tromper et que c'était parce que la médecine était impuissante qu'elle avait recours au magnétisme. Dans ces conditions, dis-je à Mme F., je veux bien magnétiser madame votre

mère, car, si je ne puis vous promettre de la guérir, j'espère au moins la soulager. Je ferai tout mon possible pour cela ; mais, ainsi que je vous l'ai dit, je n'accepterai jamais d'honoraires, sous quelque prétexte que ce soit.

Nous fûmes bien d'accord sur ce point, et je commençai les magnétisations trois fois par semaine. Un mieux sensible se déclara tout d'abord, puis le mal reprit son cours ; mon action sur la malade alla en décroissant, si bien qu'après deux mois et demi de traitement, je ne pouvais plus calmer ses douleurs que pendant quelques heures.

J'aurais continué néanmoins à magnétiser cette dame, si un voyage que je dus faire ne m'avait forcé d'interrompre le traitement ; mon travail ensuite ne me permit pas de le reprendre.

Mme F. me remercia chaudement des soins que j'avais donnés à sa mère, et je pris congé d'elle, regrettant un insuccès que j'avais prévu, n'ayant pas les moyens de l'éviter.

Je ne songeais plus à cette affaire lorsque, le 11 juin 1888, Mme F. vint me trouver au magasin où j'étais occupé, pour me remercier de nouveau et me prier d'accepter une rétribution pour le temps que j'avais passé à soigner sa mère. Je refusai énergiquement, ainsi que j'en avais prévenu Mme F. : je ne pouvais et ne voulais rien recevoir ; elle persista dans sa détermination et, après une demi-heure de discussion, ne voulant pas se rendre à mes arguments, Mme F. prit congé de moi, laissant sur le comptoir près duquel nous nous trouvions cinq pièces de vingt francs.

Ne voulant pas que mes patrons, qui rôdaient autour de nous, connussent le but de cette visite, je laissai partir Mme F. sans protester davantage, bien résolu à ne pas garder cette somme, à laquelle je ne me reconnaissais aucun droit.

Le soir même, j'endormis mon sujet et demandai à nos guides ce qu'ils me conseillaient de faire de cet argent. « Le rendre, me fut-il répondu. — C'est aussi mon avis, mais par quel moyen ? nos guides veulent-ils s'en charger ? — Oui, me dit Mlle Louise, nos amis rendront eux-mêmes cette somme à qui de droit, pour vous prouver leur joie de vous voir accepter leur conseil. »

J'écrivis alors à Mme F. une lettre d'excuses de ne pouvoir accepter son trop généreux cadeau, lui donnant toutes les raisons qui me forçaient à le refuser et l'informant du moyen dont se serviraient nos guides pour opérer cette restitution. Je mis lettre et argent sous une enveloppe de petit format et, à notre séance du *12 juin*,

mon sujet étant en somnambulisme, je plaçai la lettre sur ses genoux, priant nos amis invisibles de tenir leur promesse.

Une demi-heure après, tout avait disparu. L'enveloppe et son contenu étaient fluidifiés. Ce travail avait causé au médium une grande dépense de forces fluidiques, ses bras étaient en catalepsie, il éprouvait dans les mains une sensation de brûlure très vive. Je fis promptement disparaître ces fatigues, mais je ne pus pas lui donner assez de force pour terminer ce travail.

A la séance suivante, mon sujet me dit : « Je vois la lettre : elle est là, dans les fluides, avec sa forme primitive. Elle pourrait rester bien longtemps ainsi sans se perdre, sans se désagréger. Quel beau travail ! Je vais prier nos amis de me conduire auprès de Mme F. et de m'aider à transporter cette lettre dans son domicile pour la matérialiser. »

Le transport eut lieu ce soir-là, mais mon sujet, un peu fatigué, ne put pas, malgré son vif désir et le concours de nos guides, terminer ce travail ; les fluides matériels lui manquaient. « Ce sera pour la prochaine fois, me dit-il, il reste fort peu de chose à faire, mais aujourd'hui je n'en ai pas les moyens. »

Une troisième fois, je renvoyai pendant son sommeil le médium chez Mme F. Il me fit la description d'une pièce à droite servant de salle à manger ; je n'avais fait que l'entrevoir lors de mes visites, mais sans jamais y pénétrer. « C'est là, me dit Mlle Louise, qu'aura lieu la matérialisation. » Puis elle me demanda de lui donner des fluides et d'agir sur elle par une volonté ferme et soutenue, par un ardent désir de réussir.

Mon sujet alors s'était levé : il faisait beaucoup d'efforts pour dégager des fluides matériels : soudain il retomba épuisé sur sa chaise, les bras tendus en avant et en catalepsie.

« C'est fini ; le travail est terminé. J'ai entendu tomber la lettre, j'ai les mains brûlantes et suis harassée de fatigue. Donnez-moi des fluides fortifiants, et remercions nos amis. Votre désir est réalisé, on vous accusera réception de votre lettre. »

Comme on le comprendra aisément, nous attendions avec impatience la réponse annoncée. Mais les jours passaient, et nous restions sans nouvelles de notre missive.

Je renvoyai à nouveau mon sujet endormi chez Mme F. « Je vois pourquoi on ne vous a pas répondu : la lettre est tombée entre le mur et le piano, on ne peut pas la voir. Il faut écrire à cette dame de la retirer, dans la crainte qu'elle ne s'égare. Je vois cette lettre :

elle est bien matérialisée ; je lis le nom sur l'enveloppe, qui est froissée et qui s'est déchirée en tombant. Je suis sûre qu'on la retrouvera à l'endroit indiqué. » J'écrivis alors à Mme F., l'informant qu'une lettre à son adresse était tombée derrière son piano, la priant de la retirer et de me faire savoir si elle l'avait trouvée.

Plusieurs jours s'écoulèrent encore sans que je reçusse une réponse. Mlle Louise était dans un état d'anxiété indescriptible : elle croyait que le travail n'avait pas eu lieu, qu'elle s'était trompée, que je lui avais demandé une chose impossible. Elle croyait son honorabilité engagée ; ses doutes, son découragement, faisaient peine à voir : aussi fut-ce avec une joie bien grande que, dans les premiers jours de juillet, je reçus la visite de Mme F., venant m'annoncer elle-même la réception de ma lettre, trouvée effectivement derrière le piano de la salle à manger.

« Je ne vous ai pas répondu plus tôt, me dit-elle, parce que je voulais vous dire des sottises et ne pouvais pas vous les écrire. Pourquoi ne pas accepter une rétribution aussi insignifiante et si légitime ? Vos guides ne sont pas gentils pour moi, mais je leur rendrai la monnaie de leur pièce. Ils ne m'empêcheront pas de faire partie de votre société et de consacrer à la propagation de vos idées la somme que je voudrai ?

— Il n'y a aucune opposition à ce projet, et nous serons heureux, madame, d'accepter votre concours pour la diffusion du magnétisme et du spiritisme, auxquels, vous le savez, nous sommes entièrement dévoués. »

Détail à noter : je ne suis jamais entré dans la pièce où a eu lieu la matérialisation ; le médium, ni personne de notre groupe, ne connaissait ni Mme F., ni son appartement, distant de 1,200 à 1,500 mètres du local de nos réunions.

Le *31 juillet 1888,* en pleine lumière, *deux roses, deux œillets blancs et un rouge,* nous furent donnés ; nos guides auraient voulu les offrir le 14, mais le médium, manquant de force, n'avait pu les matérialiser.

Pendant toute l'année 1889, nous n'avons eu qu'un seul apport, *un œillet,* qui nous fut donné le *14 mai.* Nous poursuivions alors la réalisation des moulages en paraffine obtenus en Amérique et à Rome par le chevalier Chiaïa, grâce à la médiumnité de Mme Eusapia Paladino. De nombreux essais avaient été tentés sans succès, le

médium ne voulait pas croire à la réussite de ce phénomène et nous engageait fortement à y renoncer, lorsque, sur mes instances, le *11 février 1889,* une nouvelle épreuve fut tentée.

J'avais préparé moi-même le vase de paraffine et celui d'eau froide pendant la séance; le médium me dit : « Je crois bien qu'il y a quelque chose dans le vase d'eau froide. Esther (un de nos guides) a mis sa main dans la paraffine, puis elle s'est plainte que le récipient était trop petit. Regardez. »

Il y avait en effet, dans l'eau froide, le moulage d'une main dont les quatre doigts réunis sont plus petits que ceux du médium. Le moule est creux, bien qu'il ait été refermé par la paraffine retombant sur elle-même. C'est le seul phénomène de ce genre qu'il ait été donné de constater et dont je conserve également la preuve dans mes archives.

Enfin, le *6 mai 1890,* à l'occasion de l'anniversaire de ma naissance, je reçus *deux roses,* qu'avec le consentement de nos guides nous offrîmes à la Société Fraternelle, dont les membres de notre groupe faisaient également partie.

Ce phénomène fut le dernier qu'il nous fut donné de constater. Par suite des événements survenus alors, nos séances prirent fin le 28 octobre 1888; voici le procès-verbal rédigé par notre secrétaire pour cette dernière réunion :

« D'aujourd'hui, suivant mes prévisions, il faut renoncer aux expériences que nous poursuivons depuis plusieurs années. Ce n'est pas sans regret que je vois s'évanouir ce doux espoir de voir des Esprits matérialisés et, parmi eux, ma douce protectrice. Je lui fais ce sacrifice avec la conviction qu'elle l'agréera et adoucira ma peine. »

Je n'ai pas, moi non plus, renoncé à cette douce espérance, mais je dois attendre que des conditions propices me facilitent de nouveau la continuation de mes chères études.

RÉCAPITULATION

DES PHÉNOMÈNES SPIRITES OBSERVÉS AU GROUPE AMITIÉ DE 1884 A 1890

1884

18 janvier,	1 rose thé.
8 février,	3 roses thé.

29 — 2 branches de lilas blanc, 1 rose rouge.
24 mars, 5 roses de Provins.
8 avril, 6 branches de lilas blanc, 2 roses blanches, 4 roses rouges, 12 branches de myosotis.
29 avril, 7 roses.
2 mai, Écriture directe.
6/30 mai, —
16 mai, 4 roses et 5 œillets.
11 juillet, 17 roses et 1 branche de magnolia en fleur.
8 août, 15 roses; 15 branches de myosotis, 15 de réséda.
29 — 1 rose rouge.
19 septembre, 5 roses.
7 octobre, 2 roses.

1885

13 janvier, 3 pilules.
27 — 11 —
13 février, 2 branches de lilas.
13 juillet, 1 rose blanche.

1886

2 février, 1 violette de Parme.
9 — 2 roses.
16 — 19 pilules.
23 — 20 —
26 — 22 —

1887

11 janvier, 1 rose.
25 — Dématérialisation d'un anneau en buis.
1er février, Rematérialisation de l'anneau.
12 avril, 2 pierres nous sont jetées à la figure et se matérialisent.
20 décembre, 7 violettes.

1888

17 janvier, 1 branche de réséda, 1 œillet blanc, 1 tige de myrte en fleurs.
juin, Lettre de Mme F. dématérialisée, transportée et rematérialisée.
31 juillet, 2 roses, 2 œillets.

1889

11 février, Moulage d'une main dans de la paraffine.

1890

6 mai. 2 roses rouges.

N.-B.— Les résultats, au début, furent bien plus fréquents que par la suite, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte par ce résumé; la cause de ce changement fut notre imprévoyance d'admettre sans contrôle des étrangers dans notre groupe d'études; la présence de ces nouveaux venus désorganisa l'harmonie des fluides, et les intentions malveillantes de quelques-uns achevèrent cette perturbation.

Pour éviter un pareil inconvénient, fermer les groupes d'expérimentation aux simples curieux et n'admettre qu'à bon escient ceux auxquels on ouvre sa porte. Il suffit d'une brebis galeuse, dit-on, pour corrompre un troupeau: il suffit également d'un curieux mal intentionné pour corrompre l'harmonie fluidique d'un groupe d'études et réduire à néant tous ses travaux, tous ses efforts. Éloignez donc sans pitié de vos réunions les jaloux, les curieux, les importuns; ils ne seraient pour vous que des trouble-fêtes, des brandons de discorde et la cause de votre désunion.

HENRI SAUSSE.

COMMUNICATION SPIRITE

GROUPE DE Mme LAFFINEUR (MÉDIUM, M. HIS)

1er avril 1897.

Les Esprits sont les âmes des hommes, tout le monde en convient, ceux qui les nient et ceux qui ont foi en leur existence. C'est pour ces derniers que je donne la communication que le médium va écrire sous ma dictée. C'est surtout pour les spirites, que je désire éclairer, que je parlerai. Vous parler des Esprits, c'est tout à fait d'actualité dans une réunion spirite, mais vous en parler avec véracité n'est pas le fait de tous les Esprits. C'est à votre jugement que vous devez vous adresser, pour savoir si l'Esprit qui vous parle est un Esprit qui aime la vérité ou qui la dédaigne.

Comme parmi les hommes, il y a parmi les Esprits des êtres tout à fait bons, mais dont les idées plus avancées que les leurs sont le tourment. Ils s'imaginent, de très bonne foi je vous assure, que

toute idée nouvelle va provoquer sur la terre un bouleversement. Il y a de ces Esprits timorés, qui sont les adversaires des idées spirites, car il se rappellent les guerres de religion, et craignent que le fanatisme des adeptes du spiritisme ne déchaîne une de ces mêlées sanglantes, où la religion a tout à perdre et rien à gagner. Pourquoi, disent-ils, abandonner les croyances religieuses, qui ont suffi à mener à bien tant d'existences humaines. N'y a-t-il pas toujours à gagner, même dans la religion la moins avancée ? En vain, vous leur représenterez que nos rapports avec les vivants n'ont rien de subversif; que nos mœurs sont bien loin de comporter une prise d'armes pour défendre des idées presque personnelles, ils ne consentiront jamais à venir à nous, à nous aider de leurs lumières et de leur foi. Non, ils n'y consentiront point, même pour leurs plus chers amis. Ne les blâmez pas trop ; ils sont comme ces mères, au cœur tendre, qui ne s'aperçoivent pas que leur enfant grandit, et continuent à l'envelopper de tous les soins de l'enfance presque jusqu'à l'âge d'homme.

A côté d'eux, il est des Esprits, au cœur ardent, que l'amour du progrès anime d'un espoir enthousiaste. Ils font tout leur possible pour développer les idées nouvelles parmi les hommes. Tout progrès trouve en eux des propagateurs. Ils ont foi dans l'avenir, et ne croient pas qu'un malheur accidentel doive détourner de tout ce qui est un bien dans la vie morale ou matérielle de l'homme. Ceux-là, vous les connaissez. Ils se prodiguent pour la propagation du spiritisme. Toujours sur la brèche, ils ne craignent ni le dédain, ni le sarcasme, ni les outrages dont les incrédules les abreuvent. Ils n'y sont pas insensibles, croyez-le bien, car ils ont été des hommes, et beaucoup conservent la fierté que donne une vie remplie par la vertu. Mais ils sont apôtres, et ils acceptent tous les inconvénients de l'apostolat.

Il me reste à vous parler d'une catégorie d'Esprits dont vous ne vous défiez pas assez; ce sont les pires ennemis du spiritisme. Mais, me direz-vous, il n'y a que des Esprits malfaisants qui puissent composer cette catégorie d'Esprits. Si vous appelez Esprits malfaisants les Esprits mauvais, aux passions inassouvies, haïssant l'humanité parce qu'ils y ont souffert, incapables d'une bonne action, vous n'aurez que des Esprits dont les tortures morales ne leur permettent pas de s'attacher à une tâche définie. Ils font le mal parce que c'est le mal ; ils obsèdent les hommes parce que ce sont des hommes et qu'il les haïssent tous. Tout autres sont les Esprits

dont je veux parler. Parfaitement maîtres d'eux-mêmes, d'une intelligence développée, d'une instruction très étendue, ils seraient capables des plus hautes vertus, si les vertus étaient leur apanage exclusif. Leur orgueil les a toujours éloignés du progrès dont ils n'étaient pas les premiers propagateurs. Incarnés, ils ont constamment en vue de briller au premier rang, quels que soient les moyens qu'ils emploieront pour y parvenir. Aimant les grandeurs et les jouissances terrestres, ils cherchent toutes les occasions, étant Esprits, de s'incarner dans une famille où ils auront chance d'y parvenir. Ils ne resteront à l'état d'Esprits que le moins longtemps possible, et si leur intelligence les a fait remarquer, que vous les évoquiez, ils viendront à vous, mais, peu soucieux de la vérité, il leur suffira de briller par de grands mots, par de belles phrases, où ils cacheront l'insuffisance de leur avancement moral. Leur intelligence ne peut pas suppléer à ce qui leur manque : la foi, l'amour, la charité, l'espérance, et surtout le désir d'aider leurs frères. Leur orgueil est inséparable d'égoïsme, et l'égoïsme voudra briller quand même sans aucun souci de la vérité, sans aucune des vertus qui font l'élévation des Esprits supérieurs.

UN GUIDE DU GROUPE.

IDÉES SAUGRENUES

D'UNE VIEILLE TÊTE

(Suite)

— Tout est obscurité lorsque l'on touche aux lois de la nature. A peine a-t-on soulevé le voile qu'il retombe pour nous forcer à une perpétuelle étude. Demandez aux savants combien de tâtonnements, d'insomnies, de déceptions ils ont eu à subir pour pénétrer les grands mystères des lois naturelles. Le défaut est de croire qu'on a trouvé le dernier mot de la science, de s'arrêter, de se déclarer impeccable, de prononcer en dernier ressort, de trancher les questions en litige, de condamner le magnétisme, le spiritisme,

la magie en les classant dans le cadre des maladies mentales, et de vouloir se prononcer sur l'essence des choses, d'entraver le progrès, la raison, la science expérimentale par trop de suffisance.

— Monsieur, riposte le docteur, il faut, à un certain âge, se contenter des connaissances acquises sans se perdre en infructueux efforts. La superstition est un danger terrible : les spirites sont de vulgaires fumistes, ils vous ont dupé, ils en veulent à votre bourse !

— Les spirites ne sont point d'essence parfaite, et s'ils en voulaient à ma bourse ils agiraient comme bien d'autres hommes. Il y a parmi les croyants, je vous l'affirme, des cœurs purs, des esprits élevés, des intelligences pondérées. Ceux qui cherchent la vérité sont certainement supérieurs à ceux qui l'acceptent, sans examen, des générations passées.

— Encore une attaque au catholicisme ! quelle haine mal placée !

— Je n'ai point de haine, docteur, je regrette seulement que votre dogme étouffe le jugement, engourdisse la raison en développant l'égoïsme et l'orgueil.

— Vous émettez de dangereux sophismes.

— La chose serait facile à prouver, mais il est inutile de discuter : vous êtes imbus d'antiques préjugés, et rien ne prévaut contre l'habitude. »

L'oncle se tut et, quand nous fûmes au salon, Javotte entreprit le vieillard :

« Cher oncle, dit-elle, mon mariage approche, je serai bientôt votre nièce ; vous plaît-il de fixer l'heure de la signature du contrat et d'être le témoin de Nicaise ; nous irons sans façon à la mairie bâcler la formalité imposée par cet état démocratique.

— Blonde enfant, vous semblez ignorer la puissance des lois : vous serez bien et dûment mariée dès la cérémonie civile. Pourquoi mépriser le pouvoir civil en réservant pour l'église votre élégance.

— Cher oncle, comprenez donc que cet homme en écharpe est bien orgueilleux de prétendre, avec quelques phrases, disposer de mon avenir. Cela n'a rien d'émouvant, de grand ni de troublant, et le mariage civil est chose vulgaire dont on ne parle pas. Au contraire, à l'église, le chant des orgues, l'encens, les lumières, le nombre des fidèles, le costume des prêtres, vous enlèvent, vous transportent au delà de ce monde. Une mariée est plus belle sous la nef sombre, éclairée de la lumière irisée des vitraux, et rien n'est plus poétique et charmant que cette cérémonie.

— Hélas ! dit l'oncle, l'amour n'est-il point suffisant pour émouvoir deux jeunes cœurs ? Les yeux de l'époux doivent en tous lieux admirer le visage chéri de l'élue de son cœur. Pour ceux qui s'aiment réellement il n'est besoin ni d'encens, de lumière, d'orgue et d'appareil. Dieu a donné à la jeunesse le feu divin jaillissant du regard de la femme aimée, de l'homme préféré ; ce feu purifie la matière, anime de grâces et de beauté ceux qui en sont imprégnés ; il est le pivot de la vie, le printemps, la fleur éternelle qui rénove l'humanité. Bénissez les lois qui éloignent de la bestialité, qui enseignent le devoir, créent la famille, vous garantissent de l'infidélité et protègent la faiblesse féminine en la mettant sous la protection du sexe fort. Mais, hélas ! vous entrez dans le mariage sans aucune idée des obligations qu'il impose. Serez-vous, Javotte, la compagne dévouée, l'amie éprouvée, le soutien de votre époux ?... Chercherez-vous à connaître, par une étude incessante, l'esprit, le cœur, le caractère de votre compagnon, pour vous assimiler ses qualités et pour atténuer ses défauts ?...

— N'ayez crainte, Nicaise est tout ce que je souhaitais. Admirez la coupe de son costume, cette cravate de teinte et de forme parfaites, la cambrure de son pied, sa coiffure : il est un parfait cavalier, danse avec grâce et un air de dédain qui lui sied à merveille. Il aime autant que moi les villes d'eaux où l'on joue, le bruit des fêtes, le mouvement, le changement et le luxe. Nous serons fort heureux ayant beaucoup d'argent pour satisfaire toutes nos fantaisies. Mais n'essayez pas d'excuser la grossièreté de l'état actuel : l'homme en ceinture tricolore qui m'inscrira à l'état civil ne saurait m'inspirer aucun respect. D'où sort-il, d'où vient-il ?... Presque toujours du peuple ou de la petite bourgeoisie.

— D'où viennent vos prêtres ? Ce sont en grande partie des gens de la campagne, des petits bourgeois regimbant au service de la patrie et au devoir de la famille.

— Non point, riposta Javotte, ce sont des hommes au-dessus des autres, inaccessibles aux passions, aux faiblesses humaines ; ils n'ont rien de commun avec cette plèbe, cette racaille, cette multitude dont vous parlez. Il me plaît d'entendre ces serviteurs de Dieu m'imposer des devoirs, ils reçoivent du Saint-Esprit la connaissance des choses saintes. Non, monsieur Brutus, vous ne pouvez comparer les ministres du culte catholique aux personnages représentant la loi, et j'espère, avec le temps, voir disparaître ces vaines cérémonies.

— Comme j'admire la mansuétude de cette république, dit l'oncle, qui laisse propager de pareilles erreurs. Les lois, forces vives d'une nation, devraient être enseignées à la jeunesse qui se fait gloire de s'en moquer. Vous acceptez de l'Église ce que vous refusez de l'État; vous êtes inconséquente en toutes choses. L'Église catholique, apostolique et romaine, ne devrait point s'immiscer dans l'union des sexes, qu'elle réprouve. Comment peut-elle déverser la grâce céleste sur ceux qui pensent aux joies profanes et qui s'unissent pour mordre au fruit défendu.

— Le monde finirait si l'on ne se mariait pas, intervint Mme Baillardise.

— C'est le moindre souci des époux, riposta l'oncle; les convenances s'opposent même à ce qu'une jeune fille connaisse son vrai rôle, à ce qu'elle sache ce que la nature lui réserve de souffrances, de devoirs, et de joies aussi, dans l'accomplissement de sa tâche. Madame Baillardise, vos dévots sont illogiques et égoïstes, je le redis encore : ils sont mus par leurs passions bien plus que par la raison, et ils maintiennent les erreurs et le mensonge pour en retirer leurs profits. Ce sont des pantins, des comparses qui jouent toujours le même rôle, parce qu'ils sont mal équilibrés pour en remplir d'autres. Ils ferment les yeux devant les ornières au risque de se rompre le cou, et prétendent encore être plus malins que les autres. »

VII

L'oncle se tourna vers le docteur. Voyant qu'on ne répondait pas :

« Vous devez en connaître quelque chose; j'ai entendu vanter votre science, votre expérience, vos cures merveilleuses; mais je voudrais savoir si vous êtes bien convaincu que tout cela est vrai.

— Assurément, monsieur, j'opère avec dextérité, je traite avec succès des maladies réputées incurables; chaque mois, j'envoie à l'Académie de nouvelles observations, et je ne suffis pas à satisfaire les clients qui me viennent de tous les points du globe.

— Aussi vous avez des aides, des Impeccabilus en second qui récoltent la manne et vous en rendent la plus forte partie. Avez-vous des remèdes spécifiques pour attirer aussi les souffrants?

— Vous raillez, monsieur Brutus, mais essayez de ma science.

— Avez-vous lu *les Morticoles ?*

PAUL GRENDEL.

RÉPONSE

A LA

Réfutation de M. G. Delanne

MON CHER DIRECTEUR,

Dans la belle introduction de v tre dernier ouvrage : l'*Évolution animique*, vous vous exprimez avec cette modestie et cette soif de vérité que j'admire tant en vous :

« Nous n'ignorons pas, dites-vous, que les théories que nous défendons « auraient besoin de s'étayer sur des démonstrations expérimentales pour « être absolument irréfutables »... etc.

C'est cette soif de vérité, ce désir aussi de dérober à l'univers son énigme troublante qui vous rendent si impartial !... Grâce à ces heureuses dispositions de votre esprit et de votre caractère, non seulement j'ai osé demander, pour mes idées, l'hospitalité dans votre Revue ; mais, après la réfutation que vous avez faite à ces idées, j'espère que vous voudrez bien encore publier aujourd'hui ma réponse à vos objections. Vous promettant d'en laisser là ma courtoise discussion. Avant tout, cher directeur, je déclare être en parfait accord avec vous :

1° Pour toutes les explications scientifiques découlant des démonstrations expérimentales ;

2° Pour la réalité de tous les *ordres* de phénomènes reconnus par vous.

Où je diffère, c'est : dans la provenance de la force qui produit les phénomènes :

Vous l'attribuez généralement aux morts ; je l'attribue aux vivants seuls : Prêt à changer d'avis si, un jour, le contraire m'était positivement démontré.

Je vous ferai remarquer, en outre, que, une fois encore, je possède le bonheur de me retrouver en communion avec vous ; puisque — tout en croyant à une différence totale entre l'étape du repos que nous appelons : mort, et l'étape de l'action que nous nommons : vie (deux étapes où nos manifestations ne peuvent être semblables, nos états étant dissemblables) — je crois fermement — ainsi que j'ai essayé de le prouver dans la *Paix Universelle* de notre digne ami M. Bouvier — à des vies multiples, progressives en facultés, en dons, en bonheurs...

Abordons, enfin, les points de votre réfutation où je me sépare de vous :

. . . . . .

M. Gabriel Delanne accepte les vibrations qui transportent notre image sur la plaque bromurée ; il ne nie point — puisqu'on ne peut le nier — ce même transport de toutes nos attitudes, de tous nos gestes, lors même qu'il n'y ait point, en face de l'individu producteur du mouvement ou de l'immobilité, une lentille et une chambre noire. Ce qu'il nie, c'est que — dans l'immense espace qui nous entoure : substrata de mille gaz, de mille

matières, extra-subtiles, qui échappent à nos investigations — il existe une ou quelques-unes de ces matières qui fassent naturellement l'office du fixage : emmagasinant nos images, nos sons, nos mouvements... En somme, il avance que, si, par la photographie, nous obtenons un portrait objectif des plus mathématiques, — car l'expression de l'âme échappe à la photographie ; elle ne lui est donnée que par les retouches de l'artiste, — ce n'est qu'en vertu de nos appareils et de notre fixage.

Mais tout d'abord : Puisqu'une loi s'est chargée d'opérer la première partie du phénomène sans la participation de notre volonté, pourquoi une seconde loi ne se chargerait-elle point — dans la nature — de réaliser la seconde partie ?

Nous n'appliquons jamais — et toujours qu'en très petit — ce que la nature fait en très grand... Et il est des millions de choses qui dépassent et notre puissance et notre entendement actuels :

Nos trains n'atteignent pas la vitesse des vents ;

Nos sens ne nous mettent en contact qu'avec très peu de choses et avec les choses les plus grossières et les plus rapprochées ;

Notre intelligence ne comprend presque rien des merveilles qui nous entourent, des merveilles dont nous saisissons le charme sans en connaître l'essence, etc...

Nous n'aurions jamais découvert le fixage de notre image, si ce fixage ne se faisait pas — et en beaucoup plus grand — dans la nature ; s'il n'était point une des lois de l'univers.

Du reste, le fixage de certaines vibrations est indubitable :

Un parfum peut rester des années dans un meuble, alors qu'il y a longtemps que sa partie objective : fleur, gousse, essence, n'y est plus.

La vibration pensée est emmagasinée, comme le prouve le casque du Dr Lhuys.

Lorsque, en 1894, j'écrivis, dans la *Paix Universelle*, un article sur les faits étranges de la folie, — simples reproductions des actes anciens, — un ami vint m'apporter le récit, confirmé ensuite par le colonel de Rochas, d'une intéressante découverte du Dr Lhuys.

« A ce qu'il paraît, — quoique beaucoup l'ignorent, quand tous devraient « le savoir, — ce grand chercheur reçut — il y a quelque temps — la « visite d'une dame folle, souffrant de violents maux de tête. Le Dr Lhuys « la traita par l'influence des métaux... Il lui fit porter un casque métalli- « que, pendant un certain laps de temps. Au bout de quelques semaines « de traitement, la dame fut guérie et le casque enfermé dans quelque « placard. Quelques mois plus tard, un monsieur, en parfaite possession « de sa raison, consulta le même docteur pour des maux de tête. Le « Dr Lhuys songea à son casque et traita son malade par des applications « de ce couvre-chef.

« O merveille étrange !... M. X... se mit à énoncer les mêmes idées « que Mme Z... Il se crut une femme et parla ainsi que Mme Z...

« Le chercheur avait trouvé — ce qu'il soupçonnait peut-être — que cer- « taines matières sont capables d'emmagasiner nos pensées comme le pho- « nographe emmagasine les sons ; et, qui plus est, de les manifester ensuite, « avec la même forme objective que leur inventeur leur avait fournie. »

Il me semble pourtant, ajoutai-je alors dans la *Paix Universelle*, que, malgré cette expérience, si concluante pour ma théorie, que le même casque imprégné de la forme idéologue de la folle aurait pu ne point trouver la vibration propre à donner un corps aux pensées emmagasinées, s'il n'avait pas rencontré juste un sujet capable de provoquer ce merveilleux développement. Cette découverte est une heureuse chance — servie par deux natures sympathiques en leurs éléments — qui, lors même qu'elle ne se renouvellerait pas, n'en serait point infirmée.

Toutes ces empreintes du présent, du passé, dont quelques-unes sont fixées dans nos demeures, dont d'autres sont charriées, en effet, avec la vitesse vertigineuse indiquée par mon savant directeur, peuvent logiquement, il me semble, sous puissance du sens psychique que nous développons en nous, — de ce sens psychique dont le pouvoir dépasse, en vélocité, celui de la pensée, pourtant très prompte et très effective, — peuvent logiquement, dis-je, se reconstituer, malgré les divisions mathématiques que la production de tout mouvement exige rigoureusement.

Divisions dont l'analyse a commencé de nous être permise expérimentalement par l'une des plus surprenantes découvertes du siècle : le kinématographe de Lumière.

Certes, le kinématographe ne nous représente les mouvements que très imparfaitement ; justement parce qu'il est mécanique et qu'il ne possède pas ce *lien animique* qui unit les divisions mathématiques du mouvement réel dont il ne nous donne que le reflet.

Mais ce heurté, cet *automatisme*, qu'on parviendra à diminuer, restera pourtant comme sceau de l'œuvre mécanique en opposition avec l'œuvre vibrante et animée de l'être doué d'une âme ; ainsi que la photographie portera toujours — sans les retouches d'une main humaine — ce cachet uniquement linéaire, géométrique, incapable — par lui seul — de restituer la part animique avec laquelle chaque personne modifie l'absolu des lignes.

J'ajouterai que la photographie simple avec son corollaire : le kinématographe, — en nous montrant leur enregistrement imparfait de l'image immobile, puis de l'image mobile, — prouve qu'elle n'est, je le crois, qu'une ébauche informe, minime, de l'enregistrement — opéré par la nature — de tous les éléments primordiaux et subséquents de cette nature, sous les formes multiples de ces éléments animés par le souffle vital direct, et non par le souffle vital indirect, capté par l'homme dans sa reproduction — par mouvement artificiel — du mouvement réel ou animique : ce mouvement mécanique — malgré toute son ingéniosité — n'étant qu'une pauvre caricature du mouvement universel, naturel.

Enfin puisque nous pouvons produire, ensemble et en même temps, des mouvements vibratoires différents, obéissant chacun à des lois d'émission différentes, pourquoi ces mouvements divers ne pourraient-ils point se fixer, en même temps, dans leur différence ? Pourquoi l'enregistrement simultané serait-il impossible, quand la création simultanée est possible ?

Laquelle de ces opérations est la plus compliquée ?

Et, si, généralement, plus ou moins, nous en voyons encore que très imparfaitement sur le plan du présent, cela ne veut nullement dire qu'il n'y ait pas déjà — chez quelques natures spéciales — une vision du plan du passé.

Or, les morts sont du passé ; et, dans les manifestations que leur prêtent les spirites, ils restent toujours du passé : dans leurs costumes, dans leurs gestes, dans leurs attitudes, dans la reproduction — très banale quelquefois — d'un seul acte toujours répété automatiquement, comme l'exposent plusieurs récits de visions... Nous ne voyons point les morts dans leur état présent : nous les apercevons avec tel vêtement qu'ils ont porté, telle coiffure qu'ils eurent réellement. Matière désagrégée dont le souvenir ne peut durer que s'il fut enregistré.

Les présomptions en faveur de mes hypothèses sont-elles alors dénuées de logique ?...

Sont-elles à la *défaveur* de l'humanité ?

Non, elles sont une extension de son pouvoir durant la vie, au lieu d'être une extension de son pouvoir dans la mort ou repos des vies. Elles démontrent la puissance de notre être spirituel, dans son maniement de la matière: et si aucun souffle, aucune émanation de notre vie ne peuvent se perdre, même dans l'espace immense, à plus forte raison le créateur de tous ces actes, de tous ces souffles, de toutes ces émanations, doit-il survivre à jamais !

L. D'ERVIEUX.

30 Mars 1897.

UN DERNIER MOT

Pour répondre à mon aimable contradicteur, je me bornerai à lui faire remarquer que dans mon livre, lorsque je parle des expériences qui devraient appuyer mes inductions et mes déductions, je fais allusion à mes recherches personnelles, qui, bien que corroborées par un ensemble considérable de documents, auraient, cependant, gagné en valeur par des démonstrations directes.

Arrivons maintenant aux vibrations lumineuses ou sonores qui se propagent dans l'espace. J'ai dit, et je maintiens, que leur conservation est nécessairement liée à leur enregistrement par un corps physique. Si mon image se conserve sur la plaque photographique, c'est que le collodion maintient agrégés les sels d'argent qui ont subi l'action des effluves lumineux. Si la plaque se désagrège, l'image disparaît. Pour établir que les images se perpétuent dans l'ambiance terrestre, il faudrait démontrer : 1° qu'il existe des substances sensibles à l'action des vibrations lumineuses ou sonores ; 2° que ces substances s'agrègent sous l'influence de ces vibrations ; 3° que cette agrégation se conserve ; toutes choses non établies par notre collaborateur.

Je vais plus loin. Les exemples rapportés par M. d'Ervieux me donnent raison. La couronne aimantée de Luys a emmagasiné des vibrations déterminées par la pensée du premier sujet. Placé sur une autre tête, ce casque a déterminé, sur un second cerveau, des vibrations semblables qui ont donné naissance aux mêmes idées. C'est au substratum matériel, le casque, qu'il faut attribuer la conservation de ces vibrations, sans quoi elles se seraient dispersées dans l'espace.

Je crois néanmoins que *nos idées* peuvent exister un certain temps dans l'erraticité parce qu'elles sont toujours imprégnées de force psychique, qui leur donne une certaine cohésion, mais elles ne tardent pas à disparaître, au fur et à mesure que cette force psychique se transforme en d'autres modalités de l'énergie. Comme le corps physique se désagrège lorsque l'âme, qui le maintenait, l'abandonne.

Mon objection relative, dans le cas d'une apparition qui parle et se déplace, à la réunion simultanée des empreintes lumineuses, sonores et cinétique, reste entière. Comment imaginer que ces vibrations si différentes se rencontrent juste de manière à s'adapter, à se superposer, pour donner l'illusion d'un être vivant et parlant, quand ces empreintes ont été emportées et charriées dans l'espace avec la prodigieuse rapidité de 300,000 kilomètres par seconde pour la lumière, alors que le son ne parcourt, lui, que 360 mètres dans le même temps?

L'explication spirite est, il me semble, infiniment plus simple, d'autant mieux que l'être périsprital, *ce lien animique*, peut *se mouler*, ce qui lui donne l'objectivité effective d'un corps réel. Que notre collaborateur étudie donc les manifestations spirites, et j'espère que ma conviction sera aussi la sienne, ce que je souhaite de tout mon cœur.

G. D.

LE SPIRITISME A LYON

J'ai eu l'honneur d'être appelé par nos frères de Lyon à faire, le 28 mars dernier, une conférence sur la force psychique, à l'occasion de l'anniversaire de notre maître Allan Kardec.

La réunion eut lieu à la Brasserie des chemins de fer, place Perrache, et plus de 500 personnes avaient répondu à l'appel des organisateurs de la réunion. Il m'a été permis d'énumérer les preuves rigoureuses que nous possédons de l'extériorisation de la force nerveuse qui, d'ordinaire, reste renfermée dans les limites de l'organisme. Exposant toutes les erreurs et les contradictions des adversaires du spiritisme, j'ai tenté d'établir que le matérialisme est la plus fausse et la plus désolante des théories qui traitent du lendemain de la mort. Il n'est pas vrai que tout cesse avec la disparition du corps physique ; il est faux que l'âme soit une fonction du cerveau, puisqu'elle se manifeste avec toutes ses facultés après la mort terrestre; et il n'est pas possible de contester nos enseignements, puisqu'ils se basent sur la science, dans ce qu'elle a de plus positif et de plus rigoureux. Convaincus comme nous le sommes que tous les phénomènes naturels ressortissent à des lois, il faut montrer que les manifestations du monde spirituel obéissent comme toutes les autres aux transformations de l'énergie, c'est-à-dire que tout effet physique dépense, pour se produire, une quantité déterminée

de force. Quelle est cette force ? L'étude nous a montré qu'elle réside dans l'organisme humain de certaines personnes appelées médiums. Peut-on établir certainement l'existence de cette force ? Oui, et ceci par différentes méthodes :

1° Par les expériences exécutées par les magnétiseurs agissant sur leurs sujets, à distance, et sans que ces derniers le sachent. L'effet produit est le sommeil magnétique, déterminé par l'influx nerveux, à travers cloisons et murailles, et ce malgré la distance. C'est ce qui ressort des expériences du baron Du Potet à l'Hôtel-Dieu, du rapport du Dr Husson à l'Académie des sciences, des expériences de Lafontaine, des Drs Richet, Janet, Ochorowiaz, Moutin, de M. Boirac, etc.

2° Cette action d'attraction ou de répulsion peut s'accuser par les mouvements divers d'une pendule, comme il résulte des recherches de M. de Rochas relatées dans son livre récent : *les Effluves odiques*. On peut lire dans ce livre si richement documenté : les travaux de MM. De Briche, du Dr Rutter, du Dr Léger, de Reichenbach, du Dr Durand de Gros, de Louis Lucas, du comte de Puy Fontaine, du Dr Chazarain, de M. Ch. Bué, de l'abbé Fortin, qui établissent l'évidente action de la force psychique s'exerçant sur des objets inertes ; fait mis hors de doute par les constatations de la société Dialectique de Londres, au sujet des manifestations spirites.

3° La photographie décèle avec évidence un des caractères distinctifs de cette force : sa faculté d'impressionner la plaque sensible, même à travers des corps opaques, ce qui établit une analogie avec les rayons X, qui possèdent aussi cette propriété.

4° La mesure de l'intensité de cette force a été faite à différentes reprises : en premier lieu par Robert Hare, 2° par Lafontaine, 3° par Crookes, 4° par le Dr Gibier.

En résumant ces faits si nombreux et si variés, en comparant les travaux entrepris dans tous les pays depuis 50 ans, j'ai pu montrer que les lois physiques actuellement connues ne sont violées en rien par les phénomènes spirites. Ils se comprennent rationnellement lorsque l'on n'est pas aveuglé par le parti pris. Il suffit d'examiner soigneusement les faits et leurs conditions phénoménales apparaissent avec clarté. Toute dépense de force correspond à un épuisement vital du médium que la différence d'action de ce médium sur le dynamomètre, avant et après l'expérience, met hors de doute.

Les conclusions à tirer de ces faits se déduisent d'elles-mêmes. Ce sont des intelligences qui ont vécu sur la terre, qui agissent sur la matière par l'intermédiaire de la force psychique, comme nous-mêmes nous agissons sur nos membres par ce même truchement. La preuve en est facile à donner. Un membre encore intact n'obéit plus à la volonté si l'influx nerveux ne passe plus par le nerf moteur qui y correspond. Cependant celui-ci est toujours vivant, l'électricité peut encore y circuler, mais la force nerveuse ne parcourant plus le nerf paralysé, le muscle ne répond plus à la volonté, l'intermédiaire entre l'Esprit et le corps faisant défaut.

Si, au contraire, entre le cerveau périsprital d'un Esprit et le cerveau humain d'un médium, on établit une communication par l'intermédiaire de

l'influx nerveux, alors il peut se produire entre ces deux organismes une transmission de mouvement, c'est-à dire une communication de pensée. Car, à toute pensée, correspond toujours un mouvement vibratoire de l'enveloppe de l'âme. Ce mouvement, émané de l'esprit, se propage par les ondulations nerveuses jusqu'au cerveau humain, où il éveille des vibrations semblables à celles d'où il émane. C'est ainsi que dans une salle où sont disposés deux diapasons identiques, si l'on ébranle l'un d'eux de manière à lui faire donner un son, l'autre fait entendre le même son, l'air ayant transmis de l'un à l'autre les vibrations qui correspondent à ce son musical.

J'ai pu ensuite établir la magnifique harmonie qui existe entre le monde terrestre et celui de l'espace. Montrer la loi de solidarité et d'amour qui unit les vivants et les morts, et faire comprendre les grandes lois de l'évolution animique qui nous élève sur l'échelle des êtres, depuis les rudiments de l'animalité jusqu'aux sublimes régions qui nous rapprochent de l'infini de science, de lumière et d'amour, qui rayonne éternellement sur la création.

Le soir, un banquet fraternel a réuni plus de 160 spirites convaincus. La grande cité lyonnaise est toujours la ville mystique où se trouvent des cœurs épris de vérité. Le mouvement spirite y est plus vivace que jamais, grâce au dévouement des chefs de groupe qui montrent un zèle infatigable. Notre ami H. Sausse, président de la Société fraternelle, est l'ardent pionnier de nos idées. Il a, depuis vingt années, combattu pour la doctrine d'Allan Kardec, et, aujourd'hui, il peut être fier des résultats obtenus.

M. Bouvier, cœur d'or et magnétiseur émérite, directeur de la *Paix Universelle*, met en pratique les maximes de l'évangile. Avec une charité inlassable, il se consacre gratuitement, deux fois par semaine, rue Terrail, à la guérison des malades. J'ai vu plus de 100 personnes venir chercher dans cette salle la santé physique et le bonheur moral. Quel spectacle et quel enseignement, lorsque l'on voit notre frère, aidé par ses élèves, magnétiser, pendant des heures entières, les malheureux qui viennent auprès de lui pour trouver un remède à leurs maux ! Quel labeur immense et quel courage il faut pour s'astreindre à cette tâche pénible qui ne rapporte ni vaine gloire, ni profit. Mais notre ami est récompensé par la gratitude et la reconnaissance de tous ceux — et le nombre en est grand — auxquels il a rendu la santé ; c'est pour lui la plus douce des récompenses que celle qu'il trouve dans l'affection de tous ses frères. Je ne puis oublier, dans cette revue trop rapide, un grand caractère, un esprit loyal et droit, M. Chevalier, président du groupe de Perrache. Depuis bien longtemps aussi ce fidèle spirite est sur la brèche. Il a su maintenir les saines traditions du spiritisme fraternel, de celui qui met ses actes en accord avec ses doctrines. Gagnant sa vie manuellement, il a toujours, malgré ses fatigues, trouvé le temps nécessaire pour enseigner à tous la bonne nouvelle, et son groupe est un de ceux où l'on peut s'instruire des principes de notre doctrine dans ce qu'ils ont de plus consolant et de plus élevé.

Comme on le voit, avec de tels guides, le spiritisme ne peut que progresser dans la seconde ville de France. Je tiens à remercier tous nos frères pour l'accueil fraternel qu'ils ont bien voulu me faire ; ils ont compris que je n'étais que l'interprète des spirites parisiens, qui s'unissent fra-

ternellement aux Lyonnais, pour pousser tous ensemble le char du progrès, si bien représenté par notre consolante doctrine.

GABRIEL DELANNE.

LE 28 MARS A PARIS

Les spirites parisiens, fidèles au culte du souvenir, ont fêté l'anniversaire de la désincarnation du maître Allan Kardec. A partir de deux heures, les assistants se pressaient, en grand nombre, autour du dolmen symbolique du rénovateur de la philosophie spirite.

A trois heures, les discours ont commencé.

M. Sohier, au nom de la fédération spirite universelle dont il est vice-président, a parlé le premier. Il a d'abord lu un télégramme de M. Alexandre Delanne, daté de Nîmes, dans lequel ce vieil ami du maître s'unit aux spirites présents pour honorer Allan Kardec. Ensuite, il a passé en revue les journaux spirites et loué les efforts de leurs rédacteurs pour faire pénétrer le spiritisme dans toutes les classes de la société.

M. Albert, secrétaire de la fédération, a pris la parole au nom des jeunes. Son discours, très bien écrit, a mérité les applaudissements de l'auditoire.

M. Boyer a pris à partie les abus du clergé et montré les dangers de ses dogmes incompréhensibles. Dans une belle tirade empruntée à un Esprit, il a combattu l'égoïsme et l'orgueil qui sont les véritables adversaires qui s'opposent à la diffusion de nos doctrines.

M. Laurent de Faget, avec son talent habituel, a fait un discours que l'on trouvera reproduit dans son journal : *le Progrès spirite*.

Enfin M. Maintzert a lu avec émotion une belle dictée spirite et a terminé par une paraphrase du *Pater*, envolée religieuse du haut goût empruntée à Allan Kardec.

Le soir, un banquet spirite réunissait 130 personnes, dans les salons du restaurant Catelain, au Palais-Royal. Des discours ont été prononcés par M. le docteur Moutin et M. de Faget, et la journée s'est terminée par une soirée musicale et littéraire des mieux réussies.

Conférences de M. Léon Denis

Nous avons le plaisir d'apprendre à nos lecteurs que l'éminent conférencier M. Léon Denis viendra faire, à Paris, deux conférences sur le Spiritisme, dans le courant de ce mois d'avril.

1re Conférence : le 25 AVRIL à 2 heures précises, *salle du Grand-Orient de France,* rue Cadet.

Sujet : *Le Spiritisme devant la Science.*

2e Conférence : le 29 AVRIL à 8 h. 1/2 du soir, même salle.

Sujet : *Le problème de la vie future.*

La Fédération spirite universelle, sous les auspices de laquelle auront lieu ces conférences, se réjouit du bien qu'elles feront certainement à notre cause, qui a tant besoin d'être connue du grand public.

UNIVERSITÉ
DES HAUTES ÉTUDES

Elle se compose actuellement des trois *Facultés* ou *Écoles* suivantes :

Faculté des Sciences magnétiques ;

Faculté des Sciences hermétiques ;

Faculté des Sciences spirites.

Les *Facultés*, ENTIÈREMENT INDÉPENDANTES, ne sont rattachées à l'*Université* que par des liens *moraux*.

Voici les statuts qui régissent l'Université :

Une *Université libre de Hautes Études* est établie à Paris.

L'*Université* est constituée par la réunion des diverses *Facultés* admises dans ladite *Université* par le *Conseil universitaire*.

Le *Conseil universitaire* est formé par les directeurs de chacune des *Facultés* admises dans l'*Université*. Actuellement ces *Facultés* sont les suivantes :

Faculté des Sciences hermétiques ;

Faculté des Sciences magnétiques ;

Faculté des Sciences spirites.

Le *Conseil universitaire* public chaque année les grandes lignes des études dans chaque *Faculté* qui lui sont soumises par la direction de ladite *Faculté*.

Chaque *Faculté* EST ABSOLUMENT LIBRE ET INDÉPENDANTE SOUS LA DIRECTION EXCLUSIVE DE SON DIRECTEUR, le *Conseil universitaire* étant par-dessus tout une puissance morale.

Le *Conseil universitaire* émet *des vœux* pour le bien général, et ces vœux sont communiqués par chaque directeur aux pouvoirs compétents des *Facultés*.

FACULTÉ DES SCIENCES HERMÉTIQUES

La *Faculté des Sciences hermétiques* est dirigée par le Docteur ENGAUSSE (PAPUS), son siège est au numéro 4 de la rue de Savoie.

Les cours, ouverts à 9 heures du soir, depuis le 28 mars, sont divisés en deux séries : 1° *Cours de baccalauréat ;* 2° *Cours de licence,* portant sur les matières suivantes :

Baccalauréat

Premiers éléments de Kabbale-Tarot. Professeur, M. PAPUS.
Premiers éléments de sciences occultes. Professeur, M. SERGE FIDELIS.
Premiers éléments pratiques. Professeur, M. SEDIR.
Thérapeutique psychique. Professeur, M. HAVARD.
Symbolisme des Rites maçonniques. Professeur, M. SISERA.
Hébreu. Professeur, M. J. TABRIS.

Licence

Histoire de la Philosophie hermétique et de ses adaptations. Professeur, M. PAPUS.
Mystique. Professeur, M. SEDIR.
Ce cours sera complété ultérieurement.
Le prix des inscriptions à la *Faculté des Sciences hermétiques* est de 10 francs pour l'ensemble des cours. S'adresser à M. Sédir.

FACULTÉ DES SCIENCES SPIRITES

La *Faculté des Sciences spirites* est dirigée par M. GABRIEL DELANNE.
Les cours auront lieu le mardi, à 9 heures du soir (provisoirement), à la *Fédération Spirite,* 55, rue du Château-d'Eau. A partir du mois d'octobre, ils auront lieu deux fois par semaine.
Pour assister au cours, on peut retirer des cartes : soit au siège de la Fédération, le jeudi ou le dimanche, soit chez l'auteur, 5, rue Manuel.
L'*École pratique du Magnétisme et de Massage,* érigée en *Faculté,* ne change rien à son organisation ni à son enseignement. Voulant conserver le modeste titre qui lui valut ses premiers succès, elle s'intitule :

UNIVERSITÉ LIBRE DES HAUTES ÉTUDES

FACULTÉ DES SCIENCES MAGNÉTIQUES

(École pratique de Magnétisme et de Massage)

Enseignement supérieur libre, reconnu par décision du 26 Mars 1895

Voici le programme des cours terminant l'enseignement annuel :
Lundi. — *Pathologie et thérapeutique.* Professeur, M. H. DURVILLE.
Mercredi. — *Philosophie.* Professeur, M. MUSCADEL.
Vendredi. — *Massage classique.* Professeur, M. PH. RENAUD.
Les *cours de philosophie* étant professés en 6 à 8 leçons, les autres mercredis seront consacrés au cours de 2e année.
Jeudis et dimanches, à 9 heures du matin, cours cliniques.
Les cours se terminant le mercredi 30 juin, les examens auront lieu publiquement le vendredi 2 juillet, à 9 heures du soir.
Les élèves aspirant au *Diplôme de Magnétiseur-Masseur praticien,* qui sont inscrits depuis une année, pourront prendre leur inscription aux examens dans la dernière semaine de juin

OUVRAGES NOUVEAUX

LES EFFLUVES ODIQUES

Conférences faites en 1886 par le baron de REICHENBACH à l'Académie des Sciences de Vienne. — Flammarion, Éditeur.

M. de Rochas est un savant dans la véritable acception du terme. Rompant en visière avec les préjugés et les partis pris de l'école officielle, il combat courageusement pour la vérité, sans se préoccuper des cris que pousseront les tardigrades figés dans leurs idées préconçues, D'ailleurs, il joint, à une grande érudition, un esprit froid et pondéré qui le met à l'abri de tout écart d'imagination. Il n'avance que des faits bien démontrés ; aussi ses ouvrages peuvent être consultés avec fruit, car ils renferment des documents sûrs et servent utilement la grande cause du spiritualisme, trop peu étudié par les chercheurs. C'est en assemblant patiemment toutes les recherches positives, que nous établirons la base indestructible de la religion future, de celle qui s'appuiera inébranlablement sur le fait physique, pour s'élever jusqu'au monde intellectuel, qui n'est que le développement logique de l'évolution. Tout se lie et se tient étroitement dans l'univers.

On ne peut pas plus séparer l'âme de son enveloppe qu'on ne peut imaginer la force sans être associé à une substance matérielle. Mais cette énergie affecte des états bien différents. Notre corps physique est une source d'où émane la force nerveuse. C'est ce qui est aujourd'hui absolument démontré après les expériences que l'on trouve exposées dans la notice historique sur les *effets mécaniques de l'od*, contenue dans le nouveau livre de M. de Rochas. Il faut connaître les recherches de de Briche, du Dr Rutter, du Dr Léger, du Dr Durand de Gros, de Louis Lucas, du comte de Puy Fontaine, du Dr Chazarain, de M. Ch. Bué, pour se convaincre que le fluide des magnétiseurs n'est pas une utopie. Si, ensuite, on lit attentivement des conférences de Reichenbach, on sent la conviction pénétrer dans l'esprit, et on arrive à comprendre comment les Esprits peuvent agir sur la matière sans violer les lois naturelles, puisque les effets physiques observés sont dus à des transformations de l'énergie fournie par les médiums.

Des livres comme celui-là font le plus grand bien à nos doctrines, car les esprits impartiaux constateront que nous sommes des positivistes, et non des rêveurs ; des investigateurs hardis, mais prudents, et que nos inductions, si en dehors des données habituellement reçues, sont cependant appuyées sur des expériences probantes que l'on peut répéter à satiété sans jamais les voir démenties.

Les *Effluves odiques*, nous n'en doutons pas, seront aussi lus que le autres ouvrages du même auteur, qui ont eu un si grand succès, et déterminé, en partie, le mouvement de renaissance auquel nous assistons actuellement.

RECUEIL DE CHANTS ET DE PRIÈRES

EN USAGE AUX RÉUNIONS SPIRITES DE LA RÉGION DE CHARLEROI

Prix : cartonné, 0,30 ; broché, 0,20. — En vente chez M. Emmanuel Jacquart, à Roux (Belgique).

Ce petit livre renferme, comme son titre l'indique, des prières et des chants qui rappellent ceux en usage dans les différentes religions. L'intention qui a guidé nos frères belges est bonne, sans doute, mais nous craignons que cette assimilation entre les pratiques cultuelles des religions et les pratiques spirites, n'amènent, à la longue, une confusion regrettable. La prière est sans contredit la plus grande puissance dont l'âme puisse disposer. Mais elle ne peut avoir tout son effet que si elle est l'efflorescence même de la pensée s'élevant vers le Créateur. Les mots perdent toute valeur à ces moments d'exaltation où nous communions temporairement avec la Puissance incréée. Il faut donc se garder soigneusement d'une formule quelconque. Laissons notre cœur s'envoler vers le Tout-Puissant, il comprendra nos désirs sans même que nous les formulions, il lira dans nos âmes, et sa bonté infinie descendra sur nous et nous donnera la force et le courage. Sous le bénéfice de ces réserves, nous croyons que ce petit livre pourra être utile à ceux qui ont besoin d'une forme tangible pour prier, car il ne renferme que de bonnes pensées, écrites dans un style simple à la portée de tout le monde.

CATÉCHISME DE DOCTRINE SPIRITUALISTE

Par M. A. B. — Librairie des sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques. — Édition de la *Curiosité*, 6, place Saint-Michel, Paris.

Cette brochure aborde, dans un style simple et clair, les grands problèmes qui traitent de Dieu, de l'homme, de ses devoirs envers la société, du libre-arbitre, de l'âme, des pactes, des sacrements, des Églises et du pape.

Nous sommes bien loin de partager les idées de l'auteur sur la plupart de ces sujets. Nous avons sur Dieu et sur l'âme des notions tout à fait différentes de celles qui sont enseignées dans ce livre.

Pour nous, Dieu n'est pas l'ensemble de l'univers visible et invisible, il en est aussi distinct que l'âme l'est du corps. Nous croyons de même que l'âme n'est pas une force intelligente, car dans ce cas elle serait soumise aux lois naturelles qui gouvernent l'énergie, alors que nous constatons, par l'expérience spirite, qu'il n'en est pas ainsi. Nous jugeons également qu'il n'est pas possible qu'elle puisse s'anéantir, car la puissance divine aurait créé un être destiné à disparaître, elle aurait fait une œuvre incomplète et inutile, et sciemment, puisqu'elle a la prescience, — ce qui serait illogique.

Enfin, nous ne croyons nullement à la nécessité d'un clergé, et surtout d'un pape, avec un pouvoir temporel. Ce sont là des conceptions du passé qui nous paraissent incompatibles avec les aspirations modernes. Nous avons encore trop à souffrir de l'absolutisme du clergé pour désirer qu'une théocratie se reconstitue, même sur les bases d'un spiritualisme épuré. La religion de l'avenir n'aura ni temples ni prêtres; ce sera l'époque bénie où, selon la parole de Jésus, Dieu ne sera adoré ni dans le temple ni sur la montagne, mais partout en Esprit et en Vérité.

LE SERPENT DE LA GENÈSE

SECONDE SEPTAINE

LIVRE II. — LA CLEF DE LA MAGIE NOIRE

Par STANISLAS DE GUAITA. — Chamuel, éditeur. Prix : **16** francs.

Ce très important ouvrage, contenant près de 800 pages de texte, a besoin d'être lu à tête reposée, car le nombre des matières traitées est considérable. Nous en rendrons compte dans le prochain numéro de la *Revue*. Nous pouvons dire, d'ores et déjà, qu'il est très intéressant et fort bien écrit,

LA SURVIE

SA RÉALITÉ, SA MANIFESTATION, SA PHILOSOPHIE

Échos de l'Au-Delà, publiés par Mme RUFINA NŒGGERATH, *avec Préface de* Camille Flammarion. — Un volume in-8°, avec couverture illustrée par F. Hugo d'Alési. (A la *Librairie des Sciences psychiques*, 42, rue Saint-Jacques, et chez *E. Flammarion*, 26, rue Racine, Paris. Prix : **3 fr. 50**.)

Par la brèche que si vaillamment vient d'élargir Victorien Sardou, que va-t-il passer ?

Parmi les œuvres qui, le plus légitimement, sont appelées à trouver faveur auprès du public, grâce au vif intérêt qu'excite actuellement la question spirite, nulle ne pouvait venir plus à propos que LA SURVIE, ces *Échos de l'Au-Delà* que vient de publier Mme Rufina Nœggerath, sous les auspices d'une belle préface que lui consacre l'illustre astronome Camille Flammarion.

Dans un cadre des plus lucides, où le génie même de Voltaire ne trouverait aucune ombre à combattre ou à dissiper, Mme Nœggerath a su grouper les plus intéressantes manifestations de l'Humanité survivante, lesquelles furent obtenues avec le concours dévoué de médiums très divers (principalement médiums à incarnations). Ce qui fait le fond de cette œuvre grandiose, venue réellement à son heure, ce sont des échos, limpides et nets, de l'Au-Delà, de la *survie,* ce sont des manifestations de personnalités qui vécurent sur la terre, et qui, obscures ou célèbres, font véritablement honneur au genre humain, par la grandeur de leur esprit ou le charme exquis de leurs sentiments. — Et ceux qui liront ces paroles des survivants verront bien vite qu'à leurs qualités du passé s'ajoute, en leur actuel langage, le coup d'aile de la vie de l'espace. Nobles intelligences de l'Inde antique, philosophes de tous les temps, simples bergers épris de la nature, amants passionnés de l'éternité de leur amour, toute la gamme humaine, la plus large et la plus variée, se déroule dans ces pages avec d'indiscutables accents de vérité. A mesure qu'on dévore ce volume, les connaissances s'élargissent, l'esprit se libère, le cœur s'épanouit, tandis que, parmi les plus tendres délicatesses de la poésie, plane, dans toute sa puissance, le grand souffle du mouvement moderne qui deviendra le signe de la rénovation universelle.

Livre d'enseignement qui passionne, livre de lumière et d'affranchissement, chacun voudra lire LA SURVIE, qui, en outre de sa puissante

portée immortaliste, est vraiment la mise en action de la belle devise, annonciatrice des temps nouveaux : *Amour et Liberté !*

RÉPONSE D'UN BORGNE COCASSE A UN AVEUGLE CLASSIQUE

Par E. de MASQUARD, viticulteur, publiciste. Prix : **0 fr. 40**, chez les principaux libraires, et gratis chez l'auteur à Saint-Césaire-les-Nîmes.

Nous avons rendu compte il y a environ 6 mois d'une très remarquable « Étude de sociologie pratique » du même auteur. Ce travail qui est un réquisitoire très documenté sur les résultats désastreux de l'enseignement de la vieille économie politique individualiste et rurophobe a été très longuement critiqué dans le *Monde économique*, par M. E. BRELAY qui traite l'auteur de « borgne » ; celui-ci lui répond en le traitant d'« aveugle ». De là le titre fantaisiste ci-dessus.

Nous ne saurions trop conseiller la lecture de cet humoristique pamphlet aux personnes désireuses de se dilater un peu la rate en voie de se raccornir chez tous, à la vue des tristesses du temps présent. L. E.

REVUE DE LA PRESSE

Les conférences sur le spiritisme se multiplient. A Paris, M. Jules Bois a traité des *esprits et des médiums*. N'ayant pu assister à cette séance, nous nous contenterons de la signaler, pour montrer que cette question passionne aujourd'hui le grand public, qui est resté si longtemps réfractaire à nos doctrines.

C'est ce même sentiment qui réunissait, le 4 mars dernier, plus de 1500 personnes dans la salle des fêtes, au Jardin d'Acclimatation. Un jeune et savant avocat à la Cour d'appel de Paris, M. Pierre Chévot, a exposé clairement les travaux des savants relatifs aux phénomènes spirites, puis, développant la grande morale qui se dégage de nos rapports avec le monde spirituel, il s'est fait chaleureusement applaudir en montrant la splendeur de notre philosophie.

Enfin M. Léon Denis a fait à Bruxelles, Anvers et Liège une série de conférences qui ont eu un grand retentissement dans la presse. Comme nous l'annonçons plus haut, nous aurons prochainement l'occasion d'applaudir l'éminent orateur spirite à Paris, dans la salle du Grand Orient.

La REVUE PHILOSOPHIQUE, sortant de sa tour d'ivoire, daigne s'intéresser aux phénomènes spirites. Par la plume élégante de M. Boirac, elle étudie le récent ouvrage de M. de Rochas : *l'Extériorisation de la motricité*. Espérons qu'elle n'en restera pas là de son enquête, et qu'elle voudra bien étudier les faits si nombreux et si bien constatés que les savants de tous les pays lui offrent en abondance. Nous serions curieux de savoir comment

M. Ribot les expliquerait par le seul jeu des lois physico-chimiques.

La REVUE SPIRITE. A lire un bon article de M. le Dr Daniel, tiré de la chronique médicale. Les faits rapportés par Mme de Laversay, concernant l'histoire de Katie King, l'Esprit qui s'est manifesté pendant trois années à William Crookes, sont des plus intéressants. Les Docteurs Sexton et Gully ont eu de fréquentes occasions de causer avec cet Esprit qui leur a raconté sa vie passée. Ces affirmations viennent à propos pour établir que Katie King n'est pas un être élémental, mais bien une personnalité qui a vécu sur la terre ; elle portait dans sa dernière incarnation le nom d'Annie Morgan. De l'écriture directe a été obtenue pour le prince de Sayn Wittgenstein sous le contrôle de M. Crookes.

Le PROGRÈS SPIRITE contient le discours de M. Laurent de Faget prononcé le 28 mars dernier sur le tombeau d'Allan Kardec. Un résumé des conférences de M. Léon Denis, ainsi que la fin d'une très intéressante histoire due à Mme Fropo, publiée jadis dans le journal *le Spiritisme*. Notre confrère met les spirites en garde contre un certain M. Klotz qui fait des conférences sur le spiritisme. Dans la première partie, ce monsieur expose les faits et les doctrines, mais dans la seconde il déclare qu'Allan Kardec est un imposteur, William Crookes un « grand...jobard ! ! » et que le spiritisme n'est que mensonge et supercherie. Ces aménités montrent suffisamment d'où nous viennent ces attaques.

Dans la *Paix universelle,* nous lisons un article de M. Bouvéry au sujet du Congrès de 1900. Notre ami demande que l'union de toutes les écoles, qui a eu lieu en 1889, se reproduise au commencement du siècle ; la question a besoin d'être bien posée, afin qu'elle soit claire pour tout le monde. Personnellement, nous sommes partisans de tous les groupements et nous prêterons tout notre concours au Congrès de l'humanité de notre ami Amo tout aussi bien qu'à un Congrès spiritualiste qui engloberait toutes les écoles, Mais cela ne nous empêchera pas de demander la réunion d'un Congrès purement spirite, groupant tous les adhérents à notre doctrine. Nous reviendrons sur cette idée qui a besoin d'être bien élucidée. A lire aussi dans ce journal le cours de magnétisme si bien fait de notre ami Bouvier, ainsi que la prose toujours vibrante d'Amo.

Le LOTUS BLEU contient le commencement d'une étude bien intéressante due à la plume savante de M. Leadbeater. Cet écrivain traite *des aides invisibles,* c'est-à-dire des secours qui nous viennent parfois de l'Au-Delà. Cette communication entre les Esprits et les incarnés, qui se traduit par une aide secourable, rentre trop bien dans le cadre du spiritisme, pour que nous n'applaudissions pas de tout cœur à ces rapprochements entre les deux doctrines qui ont tant de points communs. A lire aussi, du même auteur, son travail sur les rêves. Nous trouvons aussi : *Karma Carmen*, par Aniketa ; *le Yogi Sabhapaty Swami* de Madras ; *le Pas décisif*, par Paul Gillard ; *l'Occultisme et les arts occultes*, par H. P. Blawastsky ; *l'Homme,* par Guymot ; *le Panthéisme,* par le Dr Pascal ; du même, *la Prière théosophique ; Échos du monde théosophique. Revue des revues et bibliographie.*

L'HUMANITÉ INTÉGRALE est toujours intéressante et bien rédigée. Mme Nœggerath a fait un courageux article au sujet de l'anti-sémitisme. Elle se prononce vigoureusement contre toute haine de race qui est un recul de l'hu-

manité. A ce point de vue, nous nous unissons à elle pour protester énergiquement contre les guerres de religion dont l'épouvantable atrocité a ensanglanté la Turquie. La lutte moderne doit se faire contre l'iniquité, de quelque côté qu'elle vienne, mais on ne peut admettre qu'il y ait des races maudites, puisque *tous* nous devons arriver à nous unir dans une communion fraternelle. A lire aussi les intéressantes communications de notre ami Camille Chaigneau, avec Ignace de Loyola, au sujet des menées cléricales.

Le PHARE DE NORMANDIE relate une très curieuse séance de typtologie qui eut lieu chez M. d'Ennery, l'auteur dramatique bien connu. L'Esprit vint donner le nom dont une lettre était signée ; c'était celui de Gambetta qui écrivait à M. d'Ennery pour l'entretenir d'un projet de théâtre populaire.

L'ECHO DU MERVEILLEUX reproduit le rapport de M. Duplantier au sujet de la maison hantée d'Yzeures. Nous publierons, la prochaine fois, le résultat de l'enquête faite par un de nos correspondants. On verra que les phénomènes sont réels et que M. Kahn, chargé par le *Journal* de rendre compte de ces faits, recule devant la publication de ce qu'il a constaté. Ce résultat nous permet de mettre en doute sa bonne foi.

Le MESSAGER publie l ouvrage de M. Gardy, relatif au médium Home, dont nous avons rendu compte.

Très bon article au sujet du Moi supérieur qui serait en chacun de nous. L'auteur établit que cette conception est en contradiction évidente avec tous les faits observés, notamment en ce qui concerne Mme de Pomar.

A lire, dans la LUMIÈRE, sa *Revue Universelle*, toujours très bien faite. Voir aussi l'article intitulé : *le Problème psychique* apprécié par William Crookes. Signalons aussi la vérification d'un cas de voyance de Mme Lucie Grange, au sujet du véritable portrait de Virgile. Le médium publia, dans la *Lumière* du 25 septembre 1884, une description de la physionomie du poète latin, telle qu'elle le voyait. Le 27 novembre 1896, M. Gaston Boissier annonçait à l'Académie des inscriptions et belles lettres que l'on avait découvert une mosaïque du Ier siècle, où se trouvait le portrait de Virgile. La description du poète concorde parfaitement avec celle faite par le médium. C'est un beau cas de voyance et qui comporte bien des conséquences, entre autres celle de la persistance de l'enveloppe fluidique et de sa forme, malgré le temps écoulé, en tous cas, le pouvoir de l'Esprit de reprendre une forme antérieurement vécue.

L'INITIATION renferme d'intéressants renseignements sur l'ordre martiniste. Sous ce titre : *les Homuncules du comte Kuffestein*, l'auteur nous fait le récit bizarre de la création de certains esprits au moyen de pratiques kabbalistiques. Malheureusement, ces recettes sont perdues, car alors nous pourrions expérimenter de nos jours et nous convaincre *de visu* de l'existence de ces êtres inférieurs. A lire un bon article du Dr Rosier, au sujet de l'interprétation à donner au mot miracle. A noter aussi des réflexions pleines de bon sens sur les magnétomètres et sur la distinction à établir entre le fluide nerveux et l'influx électrique.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours, Imp. G. Debenay-Lafond.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix..... 3 50

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TEMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition *(sous presse)*. Prix..... 2 fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux Médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de GABRIEL DELANNE

Prix..... » 30

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards*.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue de l'Odéon, 8, à Paris. 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville) 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne magnétique, Auffinger, rue du Four-Saint-Germain, Paris. 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 francs par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. Papus, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay. Docteur Dariex. Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, nº 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3.50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr.; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur Cyriac, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^r Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis, jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinnati (Ohio), 7512 Race St, par G. Strowell.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83,15, Publishing House Chicago, Illinois (États-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth. 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, W c.

Light, hebdomadaire, 2, Duke. Street, London, (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81-2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. Volpi, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre, 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou); directeur, Carlos Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur Max Rahn, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

Proceedings of the Society for psychical Researchs, revue trimestrielle, chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie. Ludgate Hill, à Londres.

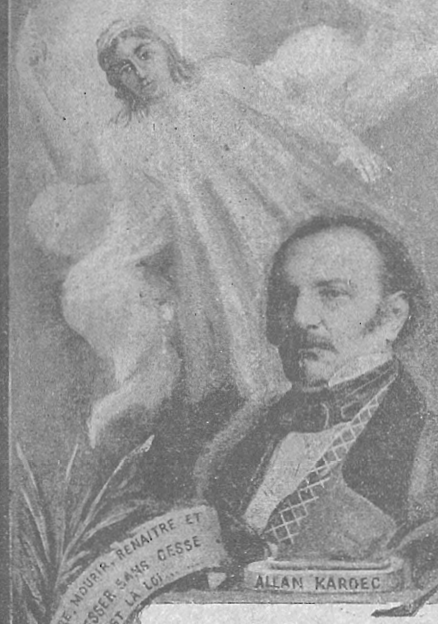
The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, *sous la direction de* M. B. P. Hasdeu. Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

Tours. Pap. et Imp. G. Deberay-Lafond

Revue Scientifique & Morale DU SPIRITISME



Sommaire

Caractère positif de la doctrine spirite, p. 647....	G. Delanne.
Les Conférences de Leon Denis, p. 654.....	Un Assistant.
Le Mécanisme de la Liberté, p. 661...	Raoul Pictet.
Les cheveux, la peau, p. 665	d'Ervieux.
Un cas d'identité, p. 675.	Al. Delanne.
La Mort de ma fille, p. 681	Nègre.
Le Spiritisme expérimental; un beau cas de guérison, p. 683..	Olivier.
A propos du Congrès: Réponse à M. Sausse, p. 686	H. Sausse. G. Delanne.
La Maison hantée d'Yzeures, p. 690	La Rédaction.
Etude sur le Serpent de la Genèse, p. 696	F. d'Ovrières.
Idées saugrenues d'une vieille tête, 706	Paul Grendel.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Manuel, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Alex Sage

L'Évolution Animique

Par Gabriel DELANNE

Prix..... 3 50

SOMMAIRE

CHAPITRE I. — LA VIE

Étude sur la vie. — Destruction organique. — Création organique. — Propriétés générales des êtres vivants. — Conditions générales au maintien de la vie. — L'humidité. — L'air. — La chaleur. — Conditions chimiques du milieu. — La force vitale. — Pourquoi on meurt. — L'utilité physiologique du périsprit. — L'idée directrice. — Le fonctionnement organique. — Le rôle psychologique du périsprit. — L'identité. — Le système nerveux et la force nerveuse ou psychique. — Résumé.

CHAPITRE II. — L'AME ANIMALE

Les sauvages. — Identité du corps humain et de celui des animaux. — Etude des facultés intellectuelles et morales des animaux. — La curiosité. — L'amour-propre. — L'imitation intelligente. — L'abstraction. — Le langage. — L'idiotie. — Amour conjugal. — Amour maternel. — Amour du prochain. — Le sentiment esthétique. — La gradation des êtres. — La lutte pour la vie. —Résumé.

CHAPITRE III. — COMMENT LE PÉRISPRIT A PU ACQUÉRIR DES PROPRIÉTÉS FONCTIONNELLES

L'évolution animique. — Théorie cellulaire. — Dans les organismes, même rudimentaires, il faut la présence du principe périsprital. — Différenciation des cellules originairement semblables lors de cette formation. — Mouvements qui se fixent dans l'enveloppe. — Naissance et développement des instincts. — L'action réflexe, son rôle, inconscience et conscience. — Progression parallèle du système nerveux et de l'intelligence. — Résumé.

CHAPITRE IV. — LA MÉMOIRE ET LES PERSONNALITÉS MULTIPLES

L'ancienne et la nouvelle psychologie. — Sensation et perception. — Conditions de la perception. — L'inconscient psychique. — Etude sur la mémoire. — La mémoire organique ou inconscient physiologique. — La mémoire psychique. — La mémoire proprement dite. — Les aspects multiples de la personnalité. — Les altérations de la mémoire par la maladie. — Double personnalité. — Histoire de Félida. — Histoire de Mlle R. L. — Le somnambulisme provoqué. — Les degrés différents du somnambulisme. — L'oubli des existences antérieures. — Résumé.

CHAPITRE V. — LE ROLE DE L'AME AU POINT DE VUE DE L'INCARNATION. DE L'HÉRÉDITÉ ET DE LA FOLIE

La force vitale. — La naissance. — L'hérédité. — Pangenèse. — L'hérédité physiologique. — L'hérédité psychologique. — L'obsession et la folie. — Résumé.

CHAPITRE VI. — L'UNIVERS

L'univers. — L'évolution cosmique. — L'évolution terrestre. — Conclusion.

Cet ouvrage est en vente chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris, et aux Bureaux de la Revue, qui l'envoie franco de port *à tous ses abonnés et lecteurs, au prix de 2 fr. 75.*

CARACTÈRE POSITIF

DE LA

PHILOSOPHIE SPIRITE

ÉTUDE HISTORIQUE SUR LE PÉRISPRIT.

Chez aucun peuple, peut-être, le sentiment de l'immortalité ne fut, et ne s'est conservé, aussi vif que chez les Chinois. Le culte des Esprits s'imposa chez ces nations depuis la plus haute antiquité. On croyait au *Thian* ou *Chang-Si,* nom qu'ils donnaient indifféremment au ciel ; mais on honorait surtout les Esprits et les âmes des ancêtres. Confucius (Kong-Fou-Tzeu, 550 ans avant J.-Ch.) respecta ces antiques croyances, et il admira un jour, au milieu de ceux qui l'entouraient, des maximes écrites depuis plus de cinq cents ans sur une statue d'or dans le Temple de la Lumière, parmi lesquelles était celle-ci :

« En parlant, en agissant, ne pensez pas, quoique vous soyez seul, que vous n'êtes ni vu, ni entendu : les Esprits sont témoins de tout » (1).

On voit que, dans le céleste empire, les cieux sont peuplés comme la terre, non seulement par les génies, mais aussi par les âmes des hommes qui ont vécu ici-bas. A côté du culte des Esprits se plaçait celui des ancêtres. « Il avait pour objet, non seulement de conserver le précieux souvenir des aïeux et de les honorer, mais encore d'attirer l'attention sur leurs descendants, qui leur demandaient des conseils dans toutes les circonstances importantes de la vie, et sur lesquels ils étaient censés exercer une influence décisive, en approuvant ou en blâmant leur conduite » (2).

Dans ces conditions, il est évident que la nature de l'âme devait être bien connue des Chinois. Confucius ne concevait pas l'existence de *purs Esprits ;* il leur attribuait une enveloppe semi-matérielle, un corps aériforme, comme en témoigne cette citation du grand philosophe :

(1) G. Pauthier, *la Chine,* VI, p. 136.
(2) Léon Carre, *l'Ancien Orient,* p. 386.

« Que les facultés des Koûci-Chin (Esprits divers) sont vastes et profondes ! On cherche à les apercevoir, et on ne les voit pas ; on cherche à les entendre, et on ne les entend pas ; identifiés avec la substance des êtres, ils ne peuvent en être séparés. Ils sont partout, au-dessus de nous, à notre gauche, à notre droite ; ils nous environnent de toutes parts. Ces Esprits, cependant, quelque subtils et imperceptibles qu'ils soient, se manifestent par les formes corporelles des êtres ; leur essence étant une essence réelle, véritable, elle ne peut pas ne pas se manifester sous une forme quelconque » (1).

Le bouddhisme pénétra en Chine et s'assimila les anciennes croyances, il continua les relations établies avec les morts.

Voici un exemple de ces évocations et de l'apparence prise par l'âme pour se faire voir aux yeux mortels.

M. Stanislas Julien (2), qui a traduit du chinois l'histoire de Hiouen-Thsang, lequel vivait vers l'an 650 de notre ère, raconte ainsi l'apparition de Bouddha, due à la prière faite par le saint personnage.

Après avoir pénétré dans la caverne, où vécut le grand initiateur, animé d'une foi profonde, Hiouen-Thsang s'accusa de ses péchés avec un cœur plein de sincérité ; il récita dévotement ses prières en se prosternant après chaque strophe. Lorsqu'il eut fait ainsi cent salutations, il vit paraître une lueur sur le mur oriental.

Pénétré de joie et de douleur, il recommença ses salutations, et de nouveau il vit une lumière de la largeur d'un bassin qui brilla et s'évanouit comme un éclair. Alors, dans un transport de joie et d'amour, il jura de ne pas quitter cet endroit avant d'avoir vu l'ombre auguste de Bouddha. Il continua ses hommages, et, après deux cents salutations, soudain toute la grotte fut inondée de lumière, et le Bouddha apparut, d'une blancheur éclatante, se dessinant majestueusement sur le mur. Un éclat éblouissant éclairait les contours de sa face divine. Hiouen-Thsang contempla longtemps, ravi en extase, l'objet sublime et incomparable de son admiration. Il se prosterna avec respect, célébra les louanges du Bouddha, et répandit des fleurs et des parfums, après quoi la lumière céleste s'éteignit. Le brahmane qui l'avait accompagné fut

(1) Pauthier, ouvrage cité, VII, p. 369.

(2) *Histoire de la vie de Hiouen-Thsang* et de ses voyages dans l'Inde. — Paris, 1853. — Voir aussi, au sujet de cette apparition, le récit du père Amyot, qui confirme celui-ci.

aussi ravi qu'émerveillé de ce miracle. « Maître, lui dit-il, sans la sincérité de votre foi et l'énergie de vos vœux, vous n'auriez pu voir un tel prodige. »

Cette apparition rappelle la transfiguration de Jésus lorsqu'apparurent Moïse et Élie. Les Esprits supérieurs ont un corps spirituel d'une incomparable splendeur, car leur substance fluidique est plus lumineuse que les plus rapides vibrations de l'éther, comme nous pourrons nous en assurer par la suite.

Dans l'ancien Iran, on trouve une conception tout à fait particulière de l'âme. Zoroastre peut revendiquer la priorité de l'invention de ce que l'on appelle aujourd'hui le moi supérieur, et, à un autre point de vue, de la théorie des anges gardiens. On connaît la doctrine du grand législateur : au-dessous de l'Être incréé, éternel, il existe deux émanations opposées, ayant chacune une mission déterminée : Ormuzd est chargé de créer et de conserver le monde ; Ahriman doit combattre Ormuzd, et détruire la création s'il le peut. Il existe des génies célestes, émanés de l'Éternel, pour aider Ormuzd dans le travail de la création, mais il y a aussi une série d'Esprits, de « génies », de *féroüers*, par lesquels l'homme peut se considérer comme ayant en soi quelque chose de divin. Le féroüer, inévitable à chaque être, doué d'intelligence, était en même temps un inspirateur et un surveillant ; inspirateur soufflant la pensée d'Ormuzd au cerveau de l'homme ; surveillant, gardien de la créature aimée du dieu. Il semble que les féroüers immatériels existaient par la volonté divine avant la création de l'homme, et que chacun d'eux, à l'avance, savait le corps humain qui lui était destiné.

La mission de ce féroüer était de combattre les mauvais génies produits par Ahriman, de conserver l'humanité.

Après la mort, le féroüer demeure uni « à l'âme et à l'intelligence », pour subir un jugement, recevoir sa récompense ou son châtiment. Chaque homme, chaque Ized (génie céleste), et Ormuzd lui-même avait son féroüer, son *fravarshi*, qui veillait sur lui, qui se dévouait à sa conservation (1).

On a pu déduire de certains passages de l'*Avesta*, qu'après la mort de l'homme, le féroüer retournait au ciel pour y jouir d'une puissance indépendante plus ou moins étendue, suivant que la créature dont la charge lui avait été confiée avait été plus ou moins pure ou vertueuse. Parfaitement indépendant du corps humain et

(1) Marius Fontane, *les Iraniens*, pages 163 et 164.

de l'âme humaine, le féroüer est un génie immatériel, responsable et immortel. Tout être a eu ou aura son féroüer. Il y a un féroüer certain, c'est-à-dire quelque chose de divin, dans tout ce qui existe. L'*Avesta* invoque les féroüers des saints, du feu, de l'assemblée des prêtres, d'Ormuzd, des amschaspands (anges célestes), des izeds, de la « parole excellente », des « êtres purs », de l'eau, de la terre, des arbres, des troupeaux, du taureau-germe, de Zoroastre « auquel Ormuzd a pensé d'abord, qu'il a instruit par l'oreille, et qu'il a formé avec grandeur au milieu des provinces de l'Iran » (1).

En Judée, l'idée d'une âme est parfaitement inconnue des Hébreux du temps de Moïse. Il faut que ce peuple aille en captivité à Babylone pour qu'il puise chez ses vainqueurs l'idée de l'immortalité, en même temps que la connaissance de la véritable composition de l'homme. Les kabbalistes, interprètes de l'ésotérisme juif, appellent *Nephesh* le corps fluidique du Principe pensant.

Les Grecs, depuis la plus haute antiquité, ont toujours été en possession de la vérité sur ce sujet. Pour Homère, l'âme est semblable à une vapeur ou à un songe. C'est une ombre. Souvent les mourants prophétisent et l'âme de Patrocle vient visiter Achille dans sa tente : « Hélas ! il reste donc dans les demeures de l'Hadès une âme et une image, mais il n'y a plus du tout d'organes tangibles. » (*Iliade*, XXIII, 106.) « Suivant la doctrine du plus grand nombre des philosophes grecs, chaque homme a pour guide un démon particulier (on appelait *daïmôn* les Esprits) dans lequel était personnifiée son individualité morale » (2). Le commun des humains était guidé par des Esprits vulgaires, les sages méritaient d'être visités par des Esprits supérieurs. (Id.) Thalès, qui vivait six siècles et demi avant notre ère, enseignait, comme en Chine, que l'univers était peuplé de démons et de génies, témoins secrets de nos actions, de nos pensées même, et nos guides spirituels (3). Il faisait même de cet article un des principaux points de sa morale, en avouant que rien n'était plus propre à inspirer à chaque homme cette espèce de vigilance sur soi-même que Pythagore nomme plus tard le *sel de la vie* (4).

(1) Eugène Burnouf, *la Science des religions*, page 270. Voir aussi, pour les renseignements, Anquetil du Perron, *Zend Avesta*, tome II, page 83.

(2) Maury, *la Magie et l'Astrologie*, page 263.

(3) *Diog. Laertius*, libro I, n° 27.

(4) *Dictionnaire universel, historique, critique et biographique*, tome XVII. Voir « Thalès ».

Epiménides, contemporain de Solon, était guidé par les Esprits et recevait souvent des inspirations divines. Il était fortement attaché au dogme de la métempsycose, et, pour convaincre le peuple, racontait qu'il ressuscitait souvent, et que, notamment, il avait été Eacus (1).

Socrate, trouvant la distance trop grande entre Dieu et l'homme, remplissait l'intervalle d'Esprits, qu'il considérait comme les génies tutélaires des peuples et des individus, et les inspirateurs des oracles. L'âme préexistait au corps, et arrivait au monde douée de la connaissance des idées éternelles. Pareille à l'enfant, qui a oublié, au lendemain, les choses de la veille, cette connaissance s'assoupissait en elle, par son union avec le corps, pour se réveiller peu à peu avec le temps, le travail, l'usage de la raison et des sens. Apprendre, c'était se ressouvenir; mourir, c'était retourner au point de départ et revenir à son premier état : de félicité pour les bons, de souffrance pour les méchants.

Chaque âme possède un démon, un Esprit familier qui l'inspire, se communique à elle, dont la voix parle à la conscience de chacun de nous et l'avertit de ce qu'elle a à faire ou à éviter. Fermement convaincu que, par l'intermédiaire de ces Esprits, une communication pouvait s'établir entre ce monde des vivants et ceux que nous appelons les morts, il avait un *démon,* un Esprit familier qui lui parlait sans cesse, et dont la voix le guidait dans toutes ses démarches (2).

« Oui, dit Lamartine, il est inspiré ; il nous le dit, il nous le répète, et pourquoi refuserions-nous de croire sur parole l'homme qui donnait sa vie pour l'amour de la vérité ? Y a-t-il beaucoup de témoignages qui vaillent la parole de Socrate mourant ? Oui, il était inspiré... La vérité et la sagesse ne sont point de nous ; elles descendent du ciel dans les cœurs choisis qui sont suscités de Dieu selon les besoins du temps » (3).

Le clair génie des Grecs a compris la nécessité d'un intermédiaire entre l'âme et le corps. Pour expliquer l'union de l'âme immatérielle avec le corps terrestre, les philosophes de l'Hellade avaient reconnu l'existence d'une substance mixte désignée sous le nom d'*Ochema*, qui lui servait d'enveloppe, et que les oracles appelaient le *véhicule*

(1) Fénelon, *Vie des philosophes de l'antiquité.*

(2) E. Bonnemère, *l'Ame et ses manifestations à travers l'histoire* pages 109 et suivantes. (Voir Xénophon, *Apologie.*)

(3) Lamartine, *la Mort de Socrate*, poème. Avertissement.

léger, le *corps lumineux*, le *char subtil*. Hippocrate, en parlant de ce qui meut la matière, dit que le mouvement est dû à une force immortelle, *ignis*, à laquelle il donne le nom d'*énormon* ou corps fluidique.

C'est à l'obligation logique d'expliquer l'action de l'âme sur son enveloppe physique qu'ont obéi les premiers chrétiens, en croyant à l'existence d'une substance médiatrice. D'ailleurs, il est incompréhensible que l'esprit soit purement immatériel, car alors il n'aurait aucun point de contact avec la matière physique et, lorsqu'il ne serait plus individualisé dans le corps terrestre, il ne pourrait exister. Le grand apôtre saint Paul parle à plusieurs reprises du *corps spirituel*, impondérable, incorruptible, et Origène, dans ses commentaires sur le Nouveau Testament, affirme que ce corps, doué d'une vertu plastique, suit l'âme en toutes ses existences et toutes ses pérégrinations, pour pénétrer et informer les corps plus ou moins grossiers et matériels que cette âme revêt, et qui lui sont nécessaires dans l'exercice de ses diverses vies.

Voici, suivant Pezzani, l'avis de quelques Pères de l'Église sur cette question (1) :

Origène et les Pères alexandrins, qui soutenaient, l'un la certitude, les autres la possibilité de nouvelles épreuves succédant à l'épreuve terrestre, avaient à se poser la question de savoir quel corps devait ressusciter au jugement dernier. Ils ont résolu cette question en n'attachant la résurrection qu'au corps spirituel, comme l'ont fait saint Paul et, plus tard, saint Augustin lui-même, qu'en se représentant les corps des élus comme incorruptibles, déliés, ténus et souverainement agiles. (Manuel de saint Augustin.)

Alors, puisque ce corps spirituel, compagnon inséparable de l'âme, représentait, par sa substance quintessenciée, toutes les autres enveloppes grossières, dont l'âme avait pu être passagèrement revêtue, et qu'elle avait dû laisser à la pourriture et aux vers des mondes traversés par elle, puisque ce corps avait pénétré de son énergie toutes les matières informées pour un usage périssable et transitoire, le dogme de la résurrection de la chair substantielle recevait de cette conception sublime une éclatante confirmation.

Le corps spirituel, conçu de la sorte, représentait tous les autres, qui ne méritaient pas le nom de corps, si ce n'est par leur adjonction à ce principe vivifiant de la chair réelle, c'est-à-dire à ce que les spi-

(1) Pezzani, journal *la Vérité*, 5 avril 1863.

rites ont nommé périsprit. Tertullien dit (*De carne Christi*, c. 6) que les anges ont un corps qui leur est propre, et que se pouvant transfigurer en une chair humaine, ils peuvent, pour un temps, se faire voir par les hommes et communiquer visiblement avec eux. Saint Basile en parle de la même sorte. Car, encore qu'il ait dit quelque part que les anges n'ont pas de corps, néanmoins, dans le traité qu'il a fait du Saint-Esprit, il avance qu'ils se rendent visibles par les espèces de leur propre corps, en apparaissant à ceux qui en sont dignes. Il n'y a rien dans la création, nous enseigne saint Hilaire, choses visibles ou invisibles, qui ne soit corporel. Les âmes elles-mêmes, qu'elles soient ou non réunies à un corps, ont encore une substance corporelle inhérente à leur nature, par la raison qu'il faut que toute chose soit dans quelque chose. Et Dieu seul étant incorporel, d'après saint Cyrille d'Alexandrie, lui seul ne peut être circonscrit, tandis que toutes les autres créatures le peuvent, quoique leurs corps ne ressemblent point aux nôtres.

Que si l'on appelle les démons des animaux aériens, avec Apulée, c'est encore, au sens du grand évêque d'Hippone, parce qu'ils ont la nature corporelle, les uns et les autres étant de même essence. (Saint Augustin, *Scep. Gen. ad. litt.*, t. III, c. X.) Aussi saint Grégoire d'appeler l'ange un animal raisonnable (Hom. X., *in Evang.*), et saint Bernard de nous adresser ces paroles : N'accordons qu'à Dieu seul l'immortalité, aussi bien que l'immatérialité ; car il n'y a que sa nature qui n'ait besoin, ni pour elle-même, ni pour une autre, du secours d'un instrument corporel. (*Sup. cantie,* homel. VI.) Et cette doctrine était, en quelque sorte, celle du grand Amboise de Milan, dont voici les termes : — Ne nous imaginons point qu'aucun être soit exempt de matière dans sa composition, à la seule et unique exception de la substance de l'adorable Trinité.— (*Abraham*, t. II, c. VIII, n° 58.)

Le maître des sentences, Pierre Lombard, laissait la question indécise, et toutefois il exposait cette opinion de saint Augustin : Les anges doivent avoir un corps, auquel ils ne sont point soumis mais qu'ils gouvernent comme leur étant soumis, le changeant et le pliant aux formes qu'ils veulent lui donner pour le rendre propre à leurs actes.

GABRIEL DELANNE.

(A suivre.)

LES
Conférences de M. Léon Denis

Le spiritisme vient d'affirmer, une fois de plus, sa vitalité grandissante. Grâce au dévouement des spirites parisiens, la Fédération Spirite Universelle a pu organiser deux imposantes conférences qui ont réuni, à chaque fois, plus de mille auditeurs.

C'est dans la salle des fêtes du Grand Orient, rue Cadet, que M. Léon Denis a pu exposer les théories spirites dans un langage élégant, avec une élévation philosophique de la pensée qui a rarement été dépassée. Le grand orateur spirite puise dans sa conviction personnelle une force de persuasion qui s'impose au public. Il trouve des accents puissants pour faire pénétrer dans les cœurs cet amour du prochain, qui est l'essence même de notre doctrine.

Mais avec quelle envolée il entraîne les âmes, lorsqu'il s'élève aux considérations générales qui traitent de l'avenir de l'humanité! En parlant de nos destinées futures, sa pensée ardente s'envole dans les mondes de l'espace, son verbe trouve des images saisissantes pour nous faire admirer les aspects grandioses de l'infini, et, pour un instant, nous sommes soustraits aux mesquines considérations d'ici-bas. Heureusement, chez lui, l'imagination ne l'emporte pas sur la raison. Il sait grouper avec art des arguments nombreux en faveur de la doctrine spirite. Il énumère avec clarté toutes les recherches des savants, il en fait ressortir l'importance.

Il montre de combien de préventions ces expériences nouvelles furent entourées à leur berceau ; mais malgré le parti pris, les idées préconçues, les haines des sectaires, la nouvelle doctrine a fini par prendre corps, elle a reçu les adhésions les plus flatteuses, elle a recruté ses membres parmi les illustrations scientifiques, et aujourd'hui elle représente un des plus importants facteurs de l'évolution intellectuelle.

La première conférence a eu lieu le dimanche 25 avril à deux heures de l'après-midi. Le sujet choisi par l'orateur était *le Spiritisme devant la science*. Nous ne pouvons, à notre grand regret, reproduire intégralement le suggestif exposé que M. Léon Denis a

fait, pendant deux heures, devant un public aussi nombreux que recueilli, mais les applaudissements chaleureux et nourris des auditeurs ont prouvé qu'il était compris et approuvé.

M. le Dr Moutin, président de la Fédération Universelle, après avoir présenté l'orateur au public en quelques phrases bien senties, et rappelé ses travaux antérieurs, lui a donné la parole. Notre ami a fait en commençant un rapide historique. Il a montré combien les premières manifestations d'Amérique eurent de retentissement : c'était le réveil des vieilles traditions, la possibilité de communiquer avec les invisibles. De nos jours, il n'existe pas de nation où le spiritisme ne soit pas représenté, aussi bien individuellement que par des associations et des journaux. Au milieu de ce mouvement universel, la France semble un peu en retard, il faut redonner une impulsion nouvelle à la propagande. Ceci dit, le conférencier entre dans le vif du sujet.

Il établit d'abord que le témoignage des sens est impuissant à nous faire connaître complètement la nature. Le microscope, le télescope ont été des instruments puissants pour rectifier nos vues erronées ; mais la matière elle-même est loin de nous être bien connue, et les découvertes récentes de la matière radiante et des rayons X sont là pour montrer qu'il est des états que nous ignorons profondément et qui, cependant, existent autour de nous. La lumière avec ses rayons ultra-violets et son spectre infra-rouge, aussi bien que les photographies de la force qui émane de tout être vivant, établissent que l'homme lui-même recèle des énergies inconnues jusqu'alors. Il y a dans chacun de nous un double fluidique, auquel les spirites ont donné le nom de périsprit.

L'espace est rempli d'êtres invisibles, mais non incorporels. Ils palpitent autour de nous, et leur présence est accusée par l'action qu'ils exercent sur nous. La plaque sensible est venue affirmer que cette croyance n'était pas le résultat d'une illusion ou d'une hallucination. L'âme, au moyen de son enveloppe, dirige la vie végétative et organique du corps physique, car, celui-ci se renouvelant incessamment, il faut une force immuable pour maintenir le type et pour assigner aux nouvelles molécules charnelles la place qu'elles doivent occuper. Ceci n'est pas une simple hypothèse. Les phénomènes de la télépathie, si nombreux et si bien étudiés, en sont une preuve évidente. On connaît aujourd'hui plus de 1652 cas d'apparitions de vivants. L'explication de l'hallucination n'est pas concluante, car on remarque, dans beaucoup de récits, que ces appari-

tions parlent, sont vues par des animaux ou déplacent des objets matériels, ce qui n'aurait pas lieu si c'était des phénomènes subjectifs.

D'ailleurs il existe d'autres manifestations. Les maisons hantées font entendre des bruits, des coups que l'on ne peut attribuer à aucune personne vivante. Des jets de pierres, de cailloux, des transports d'objets sans contact, montrent l'action d'influences invisibles. Les récentes expériences faites à Rome, Naples, Milan, Bordeaux, en compagnie d'Eusapia, ont fait assister les savants à ces phénomènes. Mais il y a plus qu'une force purement physique en action, puisque l'intelligence qui agit fait paraître des mains lumineuses et joue de divers instruments.

Ces manifestations n'ayant lieu qu'en présence de certaines personnes, on a donné à celles-ci le nom de médiums. Par leur intermédiaire, il a été possible de rassembler une immense quantité de documents. Ce sont des messages écrits sur des ardoises par des mains invisibles, comme le rapporte le Dr Gibier. Ce sont des tables qui donnent le nom de personnalités ayant vécu sur la terre et inconnues des assistants. Ce sont des messages reçus en langues ignorées de l'écrivain, etc.

La photographie de formes matérialisées : celle de Katie King, obtenue par William Crookes, celle d'Abdullah avec le médium Eglington sont irréfutables. L'auteur a lui-même observé une apparition en plein jour. Ces apparitions concrétées ne sont pas dues au dédoublement du médium, puisqu'il est des cas où il apparaît jusqu'à 30 Esprits en même temps.

Enfin, il y a des genres de manifestations qui imposent la conviction. C'est lorsqu'une mère vient parler à son enfant par les organes d'une personne endormie et lui rappelle des souvenirs connus d'eux seuls. La physionomie, la mimique du sujet est caractéristique de l'être qui se communique. Il résulte de tous ces faits que la vie future n'est plus une hypothèse, mais une réalité certaine. Cette constatation s'impose même aux esprits les plus grossiers, comme en témoigne l'adresse des forçats de Tarragone, exprimant leur repentir, après avoir eu connaissance des travaux du congrès de Barcelone. C'est une immense force moralisatrice qu'il faut employer. Mais pour que la propagande soit profitable, il est nécessaire que le spiritisme soit sérieusement pratiqué. Il faut nous efforcer de démasquer les faux médiums. Il est bon d'être en garde contre la supercherie. La crédulité exagérée de certains adeptes est funeste pour le progrès

des idées. Il faut du discernement pour éloigner les Esprits farceurs, qui sont aussi nombreux dans l'autre monde que dans celui-ci. Gardons-nous soigneusement des noms pompeux qui s'étalent trop souvent au bas de navrantes platitudes. Procédons sérieusement, gravement, à ces recherches. Alors nous attirerons à nous des Esprits sérieux et réfléchis et nous ferons avancer la jeune science.

Les hypothèses que l'on a émises pour rendre compte des phénomènes spirites expliquent peu ou mal quelques-uns seulement des faits, mais jamais on n'a pu en formuler une qui les relie dans une synthèse générale. Seule la croyance au monde spirituel peut faire comprendre ces manifestations si variées.

En somme, il résulte de ce colossal ensemble de recherches que l'humanité touche à une nouvelle période. La science est conduite, bien à regret, vers le monde de l'invisible, et ce n'est que là qu'elle trouvera la solution d'une quantité de problèmes qui lui échappent à l'heure actuelle. Le spiritisme révèle un nouveau monde matériel invisible et intangible, il donne à la philosophie une base de certitude qui lui avait toujours fait défaut, il étaye la morale en faisant toucher du doigt les lois de la responsabilité.

Cette invasion du monde invisible sur la terre est l'indice d'une volonté providentielle. Aidons-la, et alors nous comprendrons la vie et l'univers, nous verrons l'immense hiérarchie des êtres en marche vers le bonheur, vers la perfection, sous la direction toute-puissante de la justice éternelle.

Après des bravos chaleureux, la conférence étant contradictoire, un assistant a pris la parole. Il a déclaré ne vouloir adopter les phénomènes du spiritisme que lorsqu'ils auraient été admis par l'Académie. M. Léon Denis lui a répondu que nous aurions fort à faire s'il nous fallait attendre cette sanction. Le magnétisme a fait antichambre pendant cent ans, et encore ne l'a-t-on reçu qu'en le débaptisant. D'ailleurs, le fils du charpentier ne s'est pas adressé aux savants, il a pris pour confident le cœur des humbles, et sa doctrine a cependant conquis une place marquée dans le monde.

Un autre orateur a voulu contester au spiritisme les bienfaits de sa morale, en disant que le Christ l'avait promulguée. Il a mis aussi en question l'existence du périsprit. Mais l'orateur spirite lui a opposé avec juste raison l'expérience, qui nous permet de voir et de toucher cette enveloppe de l'âme. Quant à la morale, elle a été détournée de sa pureté primitive, par ceux-là mêmes qui avaient pour mission de la répandre.

M. Denis puise dans la contradiction une ardeur nouvelle, la réplique arrive foudroyante pour l'adversaire, et une longue salve de bravos a montré qu'il avait conquis tout le public.

2e CONFÉRENCE

Dans la seconde conférence, l'orateur a traité *le Problème de la vie future*. Ayant établi, précédemment, que la survie est une vérité démontrée, la science de demain est celle qui élèvera l'édifice futur de la connaissance. Au lieu de la geôle du passé, nous avons devant nous, toutes grandes ouvertes, les possibilités de l'infini. La vie dans l'espace est la résultante de notre vie actuelle. La mort ne produit pas de changements appréciables pour le plus grand nombre. Nous sommes ce que nous avons voulu être. Nous restons, dans l'espace, les savants ou les ignorants que nous étions, et le passage dans l'au-delà ne nous a gratifiés d'aucune vertu nouvelle.

Soyons donc attentifs à discerner, parmi ce qui nous vient de ce territoire transmondain, ce qui est compatible avec la raison et nos connaissances acquises ; mais il se dégage, de notre immense enquête, un fait véritablement transcendant, c'est qu'il y a une grande, une majestueuse unanimité dans les témoignages d'outre-tombe sur les conditions de la vie de l'espace. Ici nous ne sommes plus en face d'une théorie, nous constatons UN FAIT.

C'est parce que le spiritisme a pour fondement l'observation, qu'il emporte avec lui une conviction inébranlable. Que ferait l'homme s'il n'avait ce critère de la certitude ? Toujours ballotté de la foi à l'athéisme, il lui serait impossible de savoir ce qu'il doit croire ou nier. Aujourd'hui la route est tracée, il n'y a qu'à s'y engager. Le fait de la survivance n'est pas incompréhensible, il s'explique naturellement. Sur la terre, le corps matériel met l'homme en relation avec la nature physique ; dans l'espace où la matière est fluide, quintessenciée, il a un second corps éthéré qui lui permet de vivre dans ce milieu nouveau.

Mais cette enveloppe de l'âme existe pendant la vie corporelle, elle est intégrée dans l'organisme, et, lorsque la matière retourne à ses éléments, l'âme existe avec son corps incorruptible qui doit la mettre en relation avec le monde nouveau qu'elle habite. C'est cette enveloppe fluidique qui doit sans cesse s'épurer. Il est certain que la loi du progrès s'impose à tout ce qui existe, l'âme ne saurait se soustraire à cette obligation ; elle y parvient par des renaissances

successives, car la vie terrestre est une école ; aussi, en rentrant dans l'espace, nous y serons plus ou moins heureux, suivant que nous y trouverons la réalisation de nos désirs. Celui qui n'a cherché à développer en lui que les satisfactions matérielles est déçu, il souffre de la privation des jouissances charnelles, alors que l'âme spiritualisée trouve dans cet état nouveau les plus douces et les plus nobles joies de l'intelligence et du cœur.

Les théories matérialistes ne peuvent établir la solidarité entre les êtres humains, puisque chacun d'eux n'est qu'une agrégation temporaire de molécules qui doit disparaître. Comment parler de fraternité à ceux qui n'ont pas d'âme ? De quel droit leur demander le sacrifice de leurs passions égoïstes, puisqu'ils ne sont pas libres de s'y soustraire, n'étant que des machines organisées, mues par les forces physiques ? Le spiritisme, en prouvant l'immortalité et la liberté, établit l'existence d'une loi morale qui a sa sanction absolue dans l'au-delà, et démontre l'harmonie universelle. Ceci résulte de la logique appuyée par les faits.

Les Esprits nous ont révélé les grandes lois qui régissent l'univers. Il y a unité de substance et unité de plan. Le monde invisible se relie au monde visible par des états de la substance qu'il n'est plus possible d'ignorer aujourd'hui. D'ailleurs, la science est conduite à l'étude de ces états où la force et la matière semblent se confondre, car il n'y a pas d'hiatus entre le monde des causes et celui des effets. Si l'on admet que les lois sont l'expression d'une volonté, celle-ci devient une cause de mouvement, et celui de la création entière est la volonté réalisée de Dieu.

Notre âme, dans les faibles limites où elle est renfermée, est créatrice aussi. La volonté peut créer des images qui ont une existence positive, puisqu'elles peuvent impressionner la plaque photographique, comme cela est établi aujourd'hui. D'ailleurs cette volonté s'accuse nettement dans les phénomènes de la suggestion, qui établissent son pouvoir sur un être différent de l'opérateur. Il y a donc une échelle ininterrompue de transitions, depuis la matière brute, jusqu'à la matière subtile et invisible, pour arriver, par la force, jusqu'à l'intelligence. C'est de cette manière que se développent, dans l'infini, les innombrables et éternelles splendeurs de la vie et de la pensée.

L'immensité est peuplée, jusque dans ses plus insondables profondeurs, de soleils, simples ou multiples, et de mondes où la magique féerie du pouvoir créateur se manifeste avec une diversité et

une richesse inépuisables. Ce sont là les champs d'expériences toujours plus grandioses qui doivent nous conduire vers la perfection. Nous sommes des compagnons, des frères, dans cet éternel voyage que nous devons accomplir ensemble, en nous aidant réciproquement.

Combien ces conceptions philosophiques diffèrent de celles enseignées par le dogmatisme étroit des religions ! Plus de peines éternelles pour des défaillances passagères, plus de paradis où l'on mènerait une existence oisive et inutile, le progrès s'accomplissant par une marche lente et sûre, sans retour possible vers une condition inférieure, ce qui différencie la réincarnation de la métempsycose. Cet enseignement n'est pas une simple théorie, il a pour s'appuyer des faits avérés. La préexistence de l'âme s'appuie sur les facultés des enfants prodiges, qui apparaissent de temps à autre comme des énigmes pour les penseurs. Les inégalités intellectuelles sont dues à des degrés différents dans l'évolution. On a tenté de combattre cette doctrine en excipant de la perte du souvenir des vies passées. Mais ceci est juste, car le réveil du souvenir serait la perpétuité des haines, des remords, rendrait la vie amère et douloureuse, et empêcherait toute marche en avant. D'ailleurs, il y a des raisons physiques à cet oubli. L'âme qui prend un corps neuf n'y enregistre que des sensations nouvelles, les anciennes sommeillent dans le périsprit, elles ne reparaîtront intégralement qu'à la mort du corps.

Cette doctrine a été celle de toute l'antiquité. Les chrétiens l'ont admise jusqu'au concile de Nicée, et sur notre terre des Gaules il reste encore des pierres augustes et vénérables pour rappeler que les Druides partageaient ces nobles croyances. Enseignons partout ces vérités qui élèvent les cœurs, et la conscience moderne, au lieu d'hésiter, de tâtonner dans la nuit, trouvera sa véritable voie qui est celle de la lumière, dans l'ascension indéfinie vers des régions toujours plus hautes et plus sereines.

Le même interlocuteur que précédemment a voulu attaquer la doctrine de la réincarnation en se plaçant au point de vue scholastique, en opposant les natures différentes de l'âme et du corps, et la perte du souvenir.

M. Denis lui a répondu que l'on ne discute pas avec les faits, ce que l'on peut faire, c'est tenter de les expliquer. Lorsque l'on photographie l'âme, cela prouve bien qu'elle a une enveloppe, et très raréfiée, puisqu'elle demeure invisible aux yeux des assistants.

Quant à la perte du souvenir, s'il n'est pas juste d'être puni d'une faute qu'on ignore, il l'est bien davantage de l'être pour une faute que l'on n'a pas commise du tout, comme serait celle du péché originel.

Une fois encore, notre ami a été vigoureusement applaudi. Nous constatons, en terminant, que ces grandes manifestations en faveur du spiritisme attirent l'attention sur notre philosophie. En même temps qu'elles instruisent les ignorants, elles fortifient les croyants, en leur fournissant des arguments nouveaux contre l'incrédulité. Nous devons nos plus chaleureux remerciements à ces hommes dévoués qui vont semer la bonne parole, et notre ami est certain d'emporter les vœux de reconnaissance de tous les spirites parisiens, qu'il a instruits et charmés. Le soir, une agape fraternelle a réuni le conférencier aux membres du Comité de la Fédération. Soirée cordiale et charmante dont le souvenir reste dans tous les cœurs.

UN ASSISTANT.

Le Mécanisme de la Liberté

SA VRAIE DÉFINITION EN PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE (1)

La liberté de penser s'augmente de la liberté d'action, dès qu'on vient à rompre le moindre lien qui retient un membre captif ! Le mouvement est possible, l'homme peut le faire ou ne pas le faire, voilà le choix ! On croit qu'il dort ! l'assassin armé qui vient de pénétrer la nuit dans sa chambre ne le tuera donc pas s'il a pénétré nuitamment pour voler ! Dans ce cas, l'absence de tout mouvement est voulue et se transforme, malgré l'immobilité, en un acte positif de liberté consciente. En restant parfaitement immobile, alors qu'il aurait pu bouger, l'homme libre a utilisé d'une façon normale le choix qui se présentait à lui. En rendant successivement tous les mouvements à l'homme primitivement lié, nous augmentons de la même façon la surface de son rayon d'activité disponible. La conscience

(1) Tiré de l'ouvrage : *Étude critique du Matérialisme et du Spiritualisme par la Physique expérimentale*, de Raoul Pictet.

exacte du secteur disponible, dans lequel il peut se mouvoir à coup sûr, constitue pour tout homme la mesure parfaite de la liberté dont il dispose. C'est la seule définition logique et compréhensible de ce mot ! Notre mémoire, et les milliers d'expériences faites chaque jour, donnent, à l'exécution par nos muscles des mouvements ordonnés dans le périmètre du secteur disponible, une certitude qui dépasse toutes les vérités de l'ordre matériel. Ainsi, l'homme riche peut, bien plus que le pauvre, aller où il veut, quand il veut. Sa liberté est plus grande. L'homme fort est plus libre que le rachitique. En somme, la liberté est une force : c'est le potentiel intellectuel, moral, esthétique, d'un être pensant qui a conscience de son potentiel, et qui choisit, par des motifs logiques, intelligents et passionnels, le secteur, la direction dans laquelle il va la laisser se transformer en force vive actuelle. La liberté ne produit point de kilogrammètres. La liberté organise les équipes musculaires d'une façon méthodique, et les amène à provoquer, au dehors, des mouvements considérés par l'être libre comme utiles, avantageux pour son bonheur.

— Pour nous, ajoute avec une formidable affirmation notre interlocuteur, nous croyons en notre liberté comme en nous-mêmes, car nous vivons notre liberté, nous la respirons à chaque minute comme l'air qui entre dans nos poumons.

A moins de ne voir dans un homme libre qu'un être qui agit, sans but, sans motif quelconque, sans logique, sans caprice même, il est impossible de concevoir le mécanisme de la liberté autrement que je viens de vous le dire.

Tous les rêveurs qui ont fait de la physique, de la chimie, et qui prétendent que les causes des mouvements musculaires sont implicitement contenues dans la matière du cerveau, sont des gens qui font un épouvantable cercle vicieux ! Comment ! ils n'apprennent à connaître les lois de la nature que par les mouvements musculaires volontaires, méthodiquement choisis dans le but de faire, non pas seulement des observations, mais surtout des expériences ; ils discutent au préalable toutes les conditions des appareils qu'ils vont construire, appréciant par avance l'utilité de chaque chose, et, après avoir planté le scalpel dans le cœur de la Nature, par l'usage conscient et rationnel de la liberté, ils osent tourner ce même scalpel contre le principe même qui leur a appris à savoir quelque chose, à comprendre une partie de l'univers. Ce sont de vrais parricides intellectuels, mais inconscients. Si on les écoutait, on devrait admettre l'invraisemblable thèse suivante :

Le cerveau est composé de molécules en mouvement. Ces molécules en mouvement ont le désir de connaître leur propre mouvement. Ces molécules, savantes et convaincues, arrivent à être certaines que le fatalisme les conduit ! Le principe de liberté étant aboli, la base même de la physique expérimentale tombe, puisque le mouvement libre et conscient est l'origine de cette science.

La physique expérimentale ne comporte donc plus des lois certaines puisqu'elle suit le sort du mouvement libre. Conséquence : on ne voit plus rien du tout de précis sur quoi que ce soit dans l'univers ! De plus, si l'on admet la possibilité d'un être libre, on est obligé, forcé de le construire de telle sorte que son image, forgée de toutes pièces avec le principe de liberté, corresponde exactement traits pour traits avec l'homme qui nie son libre arbitre.

— Voilà, ajoute notre capitaine, les conséquences immédiates de ces théories incomplètes qui généralisent avant terme et abusivement des lois particulières ! On étudie les chocs de la matière en mécanique, alors on dit : Tout n'est que choc de la matière, il n'existe dans tous les phénomènes observés que de la matière en mouvement. Les causes du mouvement sont sacrifiées au phénomène lui-même, et l'on arrive ainsi, de proche en proche, à de vrais blasphèmes scientifiques ! Quel est l'homme sérieux qui pourrait dire que le sens d'une dépêche télégraphique est identique à la dépêche et aux caractères tracés eux-mêmes ? Qui osera dire que le choix dans les mouvements musculaires possibles, dont notre pensée apprécie les conséquences par avance, est l'expression de mouvements actuels de la matière qui se prophétisent en s'étudiant par anticipation ?

La matière en mouvement ne se soucie pas, ni de son passé, ni de son avenir ! Une matière organisée qui se rappelle son passé, qui s'occupe de son avenir, nous conduit dans le domaine des Esprits ! Toutes les subtilités de raisonnements incomplets sont frappées d'impuissance par l'observation rigoureusement scientifique des phénomènes naturels ! Les astronomes n'ont jamais douté des astres, et quelques physiciens ont mis en doute les molécules, les atomes, parce qu'on ne peut pas les voir ! En admettant leur existence, les savants ont fait une hypothèse scientifique. Les faits expérimentaux, basés sur cette théorie, sont légion ! ils ont transformé l'empirisme en science codifiée ! Nous ne voyons pas davantage les Esprits. En supposant leur existence, nous faisons aussi une hypothèse scientifique.

Elle explique le potentiel et sanctionne le principe de liberté dé-

fini selon la physique expérimentale. En niant les Esprits, nous faisons une hypothèse scientifique, qui n'explique qu'une partie des faits et se trouve en opposition fondamentale avec toute une catégorie d'observations irréfutables ! Voilà comment nous comprenons la liberté dans notre société d'hommes, créés libres par principe. Et maintenant voulez-vous savoir pourquoi quelques personnes se donnent tant de peine pour tuer le moi intellectuel et le priver du libre arbitre, du principe de spontanéité ? Uniquement parce que le fardeau de leur existence morale leur pèse.

Ils ont le sentiment très net qu'avec l'acceptation formelle du domaine intellectuel et du libre arbitre, naît du même coup la responsabilité de l'individu. Il n'est nullement question ici d'entrer dans les discussions religieuses concernant l'enfer ou le paradis, les châtiments ou les récompenses, le genre de vie des Esprits dans le monde de l'au-delà. Non, en aucune façon : il est ici question uniquement de l'esthétique du bien et du mal. Il faut faire le bien comme en peinture il faut bien dessiner, bien peindre ; comme en musique il faut connaître l'harmonie et se conformer à ses lois. La nécessité morale de conformer sa vie à l'esthétique du bien est une charge gênante. En niant simplement la liberté, on nie du même coup le monde moral. On supprime tout un ordre de faits dont on tient à se débarrasser. Oh ! on ne l'avouera pas, on n'en conviendra jamais, on protestera, on jurera de la parfaite innocence du but poursuivi au nom de la vérité.

L'examen sérieux, attentif, force de combler les lacunes béantes laissées en physique expérimentale par la suppression du monde moral et du libre arbitre. En restant scientifique, ami de la vérité, loyal vis-à-vis des siens, de soi-même, tout homme qui a conscience d'être en santé de corps et d'esprit doit entrer dans la vie active, comme nous sur le banc de quart, avec toutes les responsabilités qui découlent des libertés conscientes dont nous disposons ; alors l'activité, la valeur de l'individu, les dévouements, les nobles passions, toutes les grandes causes de travail, de joies, qui font battre le cœur et vibrer l'âme, seront mises en jeu d'une façon logique et utiles pour tous.

Tout homme qui se sent libre, qui a la profonde conviction de sa liberté par le choix rationnel de ses actes, s'exprime comme ce capitaine.

RAOUL PICTET.

Les Cheveux — La Peau

LES CHEVEUX

J'ai cultivé longtemps, dans mon appartement, un Aralia Sieboldie; j'ai passé des heures entières à regarder le mode d'épanouissement des feuilles de cette plante ; car j'aurais voulu leur arracher le secret de leur évolution d'un degré me paraissant propre à jeter l'ébauche de ces mains humaines, grossières et lourdes chez les uns, fines et élégantes chez les autres. Ce m'était une vraie joie, le matin, lorsque je voyais poindre, vers la tige, ce bourgeon qui contenait une feuille. Peu à peu, il s'en élançait — selon le plus ou moins de sève accumulée dans ce magasin de réserve de la future feuille — un pétiole vigoureux ou frêle, légèrement recourbé sous le faix de sa tête, qui n'était autre que le tissu feuillé, enroulé avant de s'ouvrir. Mais ce n'était point ce miracle de vie végétale qui excitait mes réflexions. La vie, je l'avais constatée sous tant de formes que son phénomène me semblait presque normal ;... non, ce qui me faisait rêver, songer, penser, chercher, c'était — dès les premiers moments du développement de la feuille — ce simulacre de main cadavéreuse, dans son dépouillement de chair, dans ses doigts crispés. Les pointes des cinq segments — doubles, sauf un — de cette feuille entière étant très longs à s'épanouir ;... avec les jeux de la lumière et les étapes de la croissance, cette main — supportée par un avant-bras : le pétiole, très proportionné avec elle — passait par toutes les phases rapprochées d'un transformisme qui a abouti à l'apparition perfectionnée de notre organe du toucher... En pleine lumière, cette main m'offrait d'abord la patte des Gallinacés : presque point de paume, de longs doigts très minces, très séparés ; puis, avec un autre rayon solaire, un duvet léger s'irradiant sur ses bords, j'apercevais la patte des Carnivores, voilant ses divisions digitales. Un nouvel élan de la sève, un pas en avant dans la poussée : la paume s'était élargie, les doigts s'étaient proportionnellement raccourcis ; et, dans une demi-pénombre, j'aurais juré voir une main humaine moulée sur son support naturel : l'avant-bras.

Et, chaque jour, émerveillé, bouleversé par cette énigme de la création, qui pesa si longtemps sur nos races, je m'écriai: « O Nature !... ô Êtres minéraux, végétaux, animaux, mes frères, par quel colossal travail de détails n'avez-vous pas passé, pour en arriver à pétrir un corps d'homme !... »

Ou, mieux encore, je retrouvais, dans la perfection encore imparfaite de mon Être, tous les efforts, tous les labeurs que je fis des millions de siècles auparavant : j'avais tout emmagasiné, collectionné !... et, si ma main avait quelque souplesse, quelque grâce, c'était *ses* expériences multiples qui les lui avaient acquises. Oui, je découvrais la filière ascendante des contractions, des étirements, des essais qui créèrent nos mains, à tous; je la suivais, cette filière, à travers la série des Mammifères, des Oiseaux... Avec plus de recherches, je l'eusse suivie à travers toutes les espèces animales, au milieu de ses phases rudimentaires ou plus accusées; — mais toujours constante, puisque je la constatais dans un règne inférieur : le règne végétal. Hélas ! là, je perdais ses traces : plus de fil d'Ariane, dans les minéraux... Je sentis pourtant qu'il ne devait point y avoir interruption... Mais comment, en cela, me convaincre moi-même, convaincre les autres, par cette pure sensation, fût-elle même déductive des prémisses prouvées; et, depuis lors, le front courbé vers la terre, j'attends, j'attends fiévreusement l'heure où le minéral voudra bien me conter ses épreuves, ses travaux, ses souffrances.

D'autres fois, l'été, dans ces squares qu'une ville comme Paris peut se permettre d'orner des arbres les plus rares, ou bien dans les forêts du Brésil, de l'Inde, un moment de halte ou de repos me mettait en face de ces arbrisseaux qui ont dirigé leurs principaux efforts vers l'affinement de leurs feuilles et de leurs tiges, vers l'étalage de leurs branches plantées en ombrelle recourbée, comme si tous ces filaments feuillés tendaient à couronner un crâne... Travaux laborieux qui se préparaient, qui s'essayaient à doter l'animal de ses poils, et l'homme de cette chevelure dont nos premiers rois s'enorgueillirent; de cette chevelure qui fait encore aujourd'hui l'ornement des Cynghalais, comme elle constitue toujours une des plus belles parures de la femme. Il m'est impossible, à propos de la longue chevelure des Mérovingiens, et de celle des Cynghalais qui est — de nos jours — aussi longue, aussi fournie que la chevelure des femmes ; surtout dans ce moment où le Dr Sabouraud vient de faire, à la Société de dermatologie, une communication sur le microbe

de la calvitie, il m'est impossible, dis-je, de ne pas mentionner, ici, une réflexion très juste, faite, chez moi, par une femme fort spirituelle.

C'est que la calvitie, — ce qui n'empêcherait nullement la présence des microbes, — venant chez l'homme plus que chez la femme, proviendrait, peut-être, des coupes incessantes faites aux cheveux de l'homme, ces coupes étant, pour les filaments capillaires, de véritables blessures, constamment ouvertes, jamais cicatrisées.

Deux observations capitales corroboreraient cette croyance.

1° Le végétal — pas plus que le cheveu — ne supporte des entailles constantes : il périrait sous un ciseau fréquemment appliqué. Sa taille ne doit point être laissée — pour qu'il soit sain — à la simple fantaisie. Elle est, au contraire, une nécessité constatée par un habile jardinier ; et celui-ci ne la fera qu'à certaines lunaisons ou phases de ces lunaisons. L'homme a donc tort de laisser de côté quelques coutumes anciennes, relatives à la taille de ses cheveux ; car beaucoup de ces coutumes tiraient leur origine, non d'un préjugé superstitieux, mais d'un rapport entre son organisme et celui des individus des règnes précédents.

2° Les hommes qui portent de longs cheveux deviennent rarement chauves, ainsi que le fit remarquer Mme Léopold Lacour, présente à cette conversation. Ceci confirmerait le lien étonnant que le capillaire conserve avec le végétal, qui — par ses multiples travaux — prépara le poil grossier des animaux, et les cheveux raides des races inférieures, et la souple chevelure de la femme coquette du XIXe siècle. Quelle suite prodigieuse dans l'évolution de tout ce qui est nôtre maintenant ;... de toutes les parties de notre Être qui crient la loi du transformisme dans leurs moindres détails passés, qui l'annoncent, par conséquent, pour toutes leurs acquisitions futures.

Il faudrait les heures complètes de plusieurs existences pour enregistrer les acquis imperceptibles de chaque famille végétale et animale ; à plus forte raison de chaque individu de tous les règnes... Malheureusement, il faut se borner. Aussi, les voies indiquées pour retrouver le lien entre les espèces, — que ce lien regarde tel ou tel de nos organes ou de nos dons, — analysons les cheveux et la peau.

I. — LES CHEVEUX

Tout — en considérant les races qui occupent le territoire de notre planète, — *tout*, dis-je, doit nous faire supposer, même en ne

tenant nullement compte de la loi évolutive qui voulut que le végétal et l'animal préparassent le capillaire de l'homme, que les cheveux de nos ancêtres cerulés : hommes de l'âge de pierre, hommes de l'âge de fer, étaient plus rudes, plus grossiers. De plus, comme j'essayerai de le démontrer plus tard, ils devaient être moins nombreux : leur volume — plus considérable peut-être — tirant son accroissement, non de leur nombre, mais de leur qualité épaisse.

En effet, nous voyons aujourd'hui que toutes les races inférieures à la race blanche ont des cheveux durs, raides, de la nature des crins des chevaux : que ces cheveux soient crépus ou lisses et plats. Chez les nègres, la plantation des cheveux est complètement différente de la nôtre, outre sa sécrétion fétide. Elle laisse encore des traces indélébiles, après trois, quatre croisements ; elle fait toujours découvrir l'origine entachée de sang noir à un cinquième, un sixième degré, alors que tous les autres signes typiques de la race ont déjà disparu. Impossible de s'y tromper lorsqu'on a vécu quelques mois aux colonies.

La race jaune — progrès sur la race noire — a singulièrement perfectionné la chevelure, et par son principe de race supérieure à celui de la race noire, et par les soins intelligents que — depuis des siècles — ses représentants apportent à la croissance des cheveux. Toutes les femmes, en Chine, sont littéralement couvertes, de la tête aux pieds, de leur abondante chevelure, dont tous les cheveux sont parfaitement égaux, en rasant le sol.

Aussi, quelle précaution depuis l'enfance ! Jusqu'à un ou deux ans, la tête complètement rasée ; après, durant deux ou trois ans, on laisse au sommet pousser une couronne de cheveux, ayant deux doigts de longueur ; puis, plus tard, une autre couronne adjacente, toujours de deux doigts ; encore une autre couronne, jusqu'à ce qu'on ait atteint le front... Pourquoi cela ?... Par la raison fort simple que les cheveux du sommet doivent être plus grands que ceux qui occupent les autres cercles, si l'on désire que — comme eux — ils touchent le sol. Devant être plus longs, ces cheveux réclament logiquement plus de sève ; elle leur est donnée en rasant les autres parties du cuir chevelu.

Les cheveux des femmes de la race jaune sont donc splendides en longueur ; ils le sont encore en belle couleur noire ; mais ils sont durs, grossiers, et leur volume tient à leur épaisseur individuelle, non à leur nombre. La longue tresse des Chinois offre les mêmes caractères : cheveux longs, raides, gros.

Enfin apparaît la race blanche. Alors la chevelure se livre à toutes les variétés possibles : le roux (1), avec sa gamme de nuances ; le châtain, avec sa série de teintes ; les blonds, multiples ; les noirs, nombreux... Chose précieuse à constater : l'évolution, tout en gardant les dons acquis : frisure naturelle des nègres, cheveux plats des jaunes, a modifié ces deux aspects de la chevelure ; rendant la frisure plus vaporeuse, la rigidité plus souple. Le cheveu s'est fait plus fin, plus soyeux, plus brillant ; et, pour égaler, en son volume, l'ancienne chevelure, il s'est multiplié.

Les modifications de la chevelure ont-elles obéi à une loi que nous puissions suivre dans ses procédés ?

Oui, à ce qu'il me semble.

La complexité des nuances, proportionnelle à la supériorité de la race.

Le nombre des filaments capillaires, proportionnel aussi à cette supériorité.

La finesse, la souplesse, la beauté, proportionnelles encore à cette supériorité.

Et remarquez qu'ici je parle de la souplesse des cheveux bien portants, puisqu'il existe la mollesse du cheveu mort, appartenant à un individu malade ou mort. Cette mollesse ne ressemble en rien à la souple vigueur de la chevelure d'une personne saine, pleine de vie. J'ai vu, en des heures douloureuses, la tête blonde et frisée d'un délicieux enfant en proie à une méningite dont on le sauva par miracle. Ses beaux cheveux semblaient avoir fini de vivre, alors qu'on suivait encore un léger souffle d'existence qui se fortifia, peu à peu, par les soins médicaux, pour reprendre ensuite son cours normal (2). Je n'oublierai jamais l'effet de cette mort partielle. Cette chevelure était si bien morte que — chez cet enfant — ce fut la dernière partie de son être où vint circuler, à nouveau, le fluide vital que lui avait rendu l'un des meilleurs docteurs de Paris.

. . . . . .

La matière affinée, devenue apte à reproduire plus de nuances, plus de filaments, tout en rendant ces filaments plus souples, plus élégants, a donc — ainsi qu'elle le fait toujours — révélé le travail

(1) Fait curieux et désagréable : à Aden, il existe des noirs à cheveux blonds crépus : retour du fauve des bêtes féroces.

(2) Le cas contraire existe aussi : il y a des cheveux qui vivent après la mort, se nourrissant d'un reste de sève affluée au sommet de la tête.

progressif de chaque race : montrant que, là où il y avait plus d'évolutions, — plus d'efforts, par conséquent, — il y avait perfectionnement et complexité. De là, à conclure ; de là, à formuler les révélations que peuvent nous faire et la chevelure type de chaque peuple, et la chevelure de chaque individu, il n'y a que quelques pas à franchir si — dans cette voie — nous fouillons, nous creusons les détails du cuir chevelu de ceux que la destinée nous permet de côtoyer.

Dans cette courte étude, — quoique mon esprit suive tous les chaînons évolutifs de la chevelure, du végétal à l'homme le plus perfectionné de notre race, — il ne m'est pas possible d'analyser la chevelure de chaque peuple européen, dans les indications du caractère moral qu'elle dévoile. Je ne ferai remarquer qu'une chose : c'est que, si l'Italien, l'Espagnol, le Grec, et en général tous les peuples du Midi, ont plutôt la chevelure noire, les peuples du Nord : Anglais, Allemands, Suédois, l'ont plutôt blonde. Seuls, les Français — et peut-être les Américains — nous présentent une grande variété de teintes : du noir bleu aux blonds les plus cendrés et les plus pâles. Pourquoi cela encore ?... Michelet, — dans *la Femme*, — analysant, chez les diverses nations, les représentantes du beau sexe, dans les différentes expressions du visage de celles-ci, constate que toutes, ou presque toutes, n'ont qu'*un, deux,* ou *trois au plus*, jeux de physionomie, pour trahir leur douleur, leurs joies, leur amour, leur haine, leur indifférence. Il constate, en outre, qu'il n'en est point ainsi pour la Française, - la Parisienne surtout, — qui possède, à son service, presque autant de mouvements de physionomie que de nuances dans les mouvements de son âme (1).

Il n'y a pas à le nier, le peuple qui présente les types les plus évolués — j'en excepte, peut-être, beaucoup des citoyens des États-Unis — est certainement le peuple français, parce qu'il est très complexe dans ses éléments psychiques. Sa taille est inférieure, dira-t-on ?... C'est vrai ; mais cela provient de ce que ses éléments-matière ne retiennent — en sa nervosité très accentuée — que l'essence vitale de ces éléments. Comparativement aux autres nations de l'Europe, la France a peu de tempéraments lymphatiques... Et — par parenthèse — il est plus que probable que la taille des humains tendra à diminuer en sa grandeur et en ses élé-

(1) Combien cette remarque est judicieuse ! Quelle est l'étrangère qui ait jamais offert les multiples expressions de visage de l'incomparable *Réjane!*

ments charnels, à mesure que leur intelligence — laquelle croîtra en raison inverse de leur corps — accomplira des œuvres plus grandioses, plus colossales.

Quel est le peuple qui — dans notre siècle — ait réalisé ce qu'ont accompli les Français !

... Ils ont vaincu, une fois, toute l'Europe ; changé complètement les bases de leur gouvernement ; aboli les privilèges ; affranchi tous les esclaves ; rêvé l'égalité, la liberté, la fraternité, la solidarité, qu'ils cherchent d'ancrer dans les mœurs et dans les lois ; payé une indemnité de guerre dont les chiffres n'avaient jamais été atteints ; prêté des sommes énormes à leurs alliés ; offert, à l'univers, les plus belles expositions qui aient jamais été vues..., que sais-je ?

La race française, — n'en déplaise aux atrabilaires, — par tous les signes matériels, proclame son avancement, lequel s'accuse par ce rayonnement d'humanisme intégral dont elle couvre le monde.

Sans doute, sa complexité — sceau de son perfectionnement — est due à des avantages moraux et matériels aussi. Elle tient, des diverses races qui la conquirent ou la traversèrent, ses dons qu'elle déroba à chacun de ses ancêtres : Celtes, Kymris, Basques, Grecs, Latins, Germains, Francs, etc. Elle tient ses qualités de son climat tempéré qui permet, à son sol, à peu près toutes les cultures, — sauf les cultures extrêmes des Tropiques. — Elle tient ses aptitudes de sa position géographique très favorisée !... Mais, n'importe quelles que soient les causes de ses dons, ce qui est important à constater, — pour mon sujet, — c'est qu'elle possède ces dons. Voilà pour le peuple français, en général ; abordons maintenant les individualités. Les remarques — d'après cette filière — arriveront, peut-être, à se montrer intéressantes. Les miennes ont eu trait, certainement, plutôt sur les Européens que sur les Asiatiques et les Africains ; pourtant, parmi ces Européens, la moitié, au moins, je les ai rencontrés en Asie, en Afrique, en Amérique.

Mes remarques se sont portées sur toutes les classes, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus élevées ; elles m'ont guidé — ainsi que celles que j'ai faites « sur la peau » — à une connaissance surprenante du caractère des personnes étudiées par moi ; et cela surtout lorsque les conclusions qui suivaient mes observations n'avaient point été, au préalable, précédées d'un commerce quelconque : mondain, intellectuel, avec ces personnes. Car, dans le cas d'une connaissance, — même peu approfondie, — ma raison, — sans que

je m'en rendisse toujours compte, — mêlant ses appréciations, jugeant sur quelques points de contact, me faisait errer, plus que l'analyse impartiale de la résultante physique d'un état psychique, voulu par le degré d'évolution individuelle.

Voici, à peu près, dans leur ensemble, les grandes lignes de mes observations. Je préviendrai que, pour rester dans le véritable caractère de chaque individu, il est nécessaire, après avoir étudié les détails des qualités de la chevelure, de ne point en négliger la synthèse, tel petit détail en modifiant tel autre.

I. — Le cheveu raide et crépu peut indiquer de la vigueur, même intellectuelle ; mais il dénote, chez celui qui l'a, non seulement une lignée ancestrale peu cultivée, mais encore une évolution personnelle développée seulement dans un sens intellectuel, nullement dans un sens moral. Les conceptions pourront être bonnes : l'exécution sera passionnée. L'empire sur *soi*, inégal : peu ou point. Cet empire sera rageur, jamais calme ; et son possesseur, ne pouvant se dominer lui-même, — avec cette puissance d'équilibre qui, seule, est féconde, — n'arrivera ni à dominer les autres, ni à dominer les événements : ces trois étapes du pouvoir psychique.

Point de rayonnement dans cette nature dont le travail est replié — par nécessité d'évolution — sur elle-même ; puisque toutes ses forces lui sont indispensables, puisqu'elle ne possède pas assez de forces.

La personne à la chevelure raide et crépue aura comme principaux dons acquis : plan intellectuel assez avancé (1), plan de beauté physique développé ; et généralement son commerce fera dire : « C'est étonnant que cette intelligence ne produise pas davantage ; c'est surprenant que cette beauté ne fasse pas plus d'effet ! »

II. — Cheveux raides et lisses. Volume obtenu par la grosseur du filament, non par son abondance.

L'énergie a déjà métamorphosé un côté de sa force qui — de passionnée — est devenue raisonnée. Une volonté plus suivie se signale dans les vues de l'individu qui a ces cheveux. L'intelligence sera moins brillante que celle de notre premier type ; mais le jugement sera plus sain. Il y aura production d'œuvres de longue haleine, œuvres de patience, essais de réflexions philosophiques ayant trait à ce qui frappe directement les sens : impossibilité de

(1) Si ce sens intellectuel est développé, — il pourrait ne point l'être, avec ce cheveu, — car, ici, je prends l'individu le plus parfait de ce type.

ces réflexions touchant un domaine de causes, un domaine abstrait.

En somme, le caractère est positif. Il serait banal, s'il ne poussait pas l'individu qui l'offre à faire de puissants efforts pour perfectionner son plan moral.

Si, de la personne aux cheveux raides et crêpés, on disait: « C'est étonnant que cette intelligence ne produise pas davantage »; on dira de celle-ci : « C'est surprenant que cette bonne volonté soit si peu effective. »

Hélas ! l'une et l'autre de ces individualités travaillent encore pour elles seules, ... sans rayonnement pour les autres.

III et IV. — Cheveux assouplis sans ondulations naturelles. Volume obtenu par le nombre.

Cheveux souples, ondulant naturellement. Volume obtenu par le nombre.

La nature, dans le numéro 3, s'affirme quant au sens intellectuel. Elle devient de plus en plus intuitive dans tous les plans. Elle comprend, elle analyse, elle cherche. Chose bizarre, dans les cheveux raides et frisés, on remarquait la dominante du plan intellectuel, presque au détriment du plan moral ; ici, la proposition est inverse : dans la chevelure souple et lisse, on remarque la culture intense du plan intellectuel ; tandis que, dans la chevelure souple et frisée, on observe une tendance à l'envahissement des plans : sentimental, artistique, moral.

Pourtant, avec ces mille différences qui créent l'individualité, il y a déjà, entre les aspirations intellectuelles et morales des personnalités douées de ces deux dernières chevelures, beaucoup de points de contact, beaucoup de façons d'agir semblables, beaucoup de manières de se pénétrer. Les propensions s'accusent, alors, surtout dans des actes : mais une certaine unification a déjà commencé.

Pourquoi ?... Parce que l'une et l'autre de ces personnes ont déjà franchi les deux premières étapes, et ont conservé, de leurs anciennes luttes, tout l'acquis de ces deux phases que leur chevelure assouplie trahit dans tous ses tissus.

V. — Chevelure souple, lisse, frisée. Volume dû au nombre.

Nous atteignons enfin la chevelure idéale, celle qui révèle la nature la plus avancée, la plus perfectionnée, la plus élevée, la plus évoluée. Elle a retenu toutes les expériences du passé : elle a su garder les avantages du cheveu souple et lisse, quand on souhaite qu'il soit tel ; du cheveu frisé, lorsqu'on désire qu'il soit frisé. Il

suffit de le brosser pour qu'il soit lisse ; ou, à son gré, de le laisser librement dans l'élément qui le frise.

L'être qui possède de tels cheveux, et qui en a beaucoup, a presque atteint l'équilibre de ses plans: moral et intellectuel. Il est bon, intelligent, presque sans faiblesses, d'un rayonnement puissant sur ses semblables. Il est enté par les désirs de justice et de vérité; il est plein de vues élevées, de conceptions nobles ; très synthétique dans son analyse... Il est le plus parfait de notre humanité au degré où elle en est.

Il va sans dire que — dans les cinq types de chevelure, il existe plusieurs gammes modificatives de la chevelure.

Les cheveux analysés par Berthollet donnent

Du carbonate de chaux,
Du charbon,
Des gaz,
De l'eau,
De l'huile en assez forte proportion.

Selon que l'un ou plusieurs de ces éléments dominent, on constatera une différence visible dans la contexture du cheveu ; et cette contexture sera l'indice d'une modification dans le caractère moral de la personne offrant telle ou telle combinaison. Là où dominera l'huile, vous ne trouverez plus la même disposition d'esprit que là où prédominera le carbonate d'ammoniaque.

Là où — comme chez le nègre — le cheveu — en sortant de son enveloppe cutanée — suivra toujours la forme elliptique, vous constaterez une nature simple, primitive, que vous ne pourrez plus rencontrer dans nos races complexes qui accuseront leur complexité par les moindres détails de leur organisme. Chez ces dernières races, les cheveux présenteront des tourbillons, des courbes excentriques, des courbes concentriques... Toute une accumulation d'efforts et de travaux.

Enfin, je ne puis terminer sans dire que la femme offre, dans sa chevelure, un caractère que l'homme n'a pas dans la sienne : caractère déjà pressenti et présenté par d'autres familles animales et végétales: l'électricité.

Brydone raconte avoir vu une femme qui possédait ce phénomène d'une façon très intense. Il put charger une bouteille de Leyde et enflammer de l'eau-de-vie avec les étincelles qui jaillissaient de ses cheveux.

N'est-ce point, peut-être ?... à cette accumulation d'électricité

que la femme doit sa sensibilité extrême, son intuition, son don fréquent de seconde vue, qui, loin de faire d'elle une créature inférieure à l'homme, en ferait, au contraire, une créature supérieure à lui, par ces millions de portes ouvertes sur l'inconnu, sur l'invisible : tous dons qu'on lui a reprochés, parce qu'on ne les comprenait pas jadis, en occident ; et qu'on ne les comprend guère aujourd'hui.

Et cette heure : triomphe de l'électricité, triomphe des phénomènes électriques, ne deviendra-t-elle point celle du triomphe de la femme qui — avant l'homme et malgré les dépenses de la maternité — a su emmagasiner, dans son Être, le feu sacré, pour offrir ensuite, à l'univers, les phénomènes d'amour, de douce pitié, basés sur le Beau, le Bien, le Juste.

Il n'y a donc point un infime détail de notre organisme qui ne sanctionne hautement cette loi universelle, unique, de l'évolution progressive et régressive : régressive et progressive dans chaque règne, chaque race, chaque groupe, chaque individu.

Ouvrons,... ouvrons le livre des mystères... Ils se dévoileront devant nos recherches anxieuses.

L. D'ERVIEUX.

3 avril 1897.

UN CAS D'IDENTITÉ

Nice, le 12 avril 1897.

MON BIEN CHER GABRIEL,

. . . . . .

. . . . . Comme je sais que tu aimes à connaître ce que je deviens loin de toi, pendant les jours de loisirs, apprends donc que je suis parti seul à huit heures du matin, par un soleil radieux, faire une promenade pédestre dans la campagne, aux environs de la *Bella Cita* niçoise, pays de rêves pour ceux que les beautés de la nature enchantent.

L'année dernière, à peu près à la même époque, je fis une excursion *pedibus cum jambis* au sommet du mont Gros qui domine Nice et les environs couverts d'orangers, de splendides oliviers qui rappellent ceux de l'Italie dans certaines contrées, et où s'élève l'Obser-

vatoire météorologique, avec ses imposantes constructions blanches qui réjouissent l'œil et attirent des curieux, des touristes et des savants.

Cette fois j'ai varié mon plaisir. Je m'engage sur le quai Saint-Jean-Baptiste, je traverse la place Carabacel entourée de somptueux hôtels, je gravis la colline d'en face ; à droite, j'aperçois le torrent du Paillon ; je rencontre partout, dans la ville et les faubourgs, des enfants accompagnés de leur mère qui se rendent aux églises dont les cloches tintent à grandes volées, mêlées aux joyeux carillons, car c'est aujourd'hui

Pâques fleuries, Pâques fleuries,

comme l'on chante dans *Fra Diavolo*.

Toute la population chrétienne tient dans ses mains des myrtes, des buis en fleur, des palmes vertes courbées gracieusement. Ça rappelle les usages des pays latins : on se croirait à Florence ou à Rome.

La route qui monte est déjà poudreuse, elle contourne les premiers plans des coteaux, ornés de villas plus belle l'une, plus riche l'autre ; les contreforts des murailles qui soutiennent les terrasses sont tapissés de roses de toutes couleurs, de lierres verdoyants, de cactus en fleurs ; c'est un vrai plaisir des yeux. Le pays est rempli d'odeurs balsamiques. J'arrive sur un vaste plateau découvert, je me trouve en face d'un des plus beaux, des plus somptueux hôtels du monde entier. Il est construit tout nouvellement, l'architecture est moderne, mais que d'astragales ! On le nomme : *Regina Palace ;* de ses terrasses princières on a une vue féerique. C'est là qu'habite Sa Gracieuse Majesté la reine d'Angleterre, avec les gens de sa suite, ce qui donne une animation inaccoutumée à ce petit paradis terrestre.

Me voici au bout de ma course, je suis à Cimiez. Je visite les arènes en ruines qui ont néanmoins encore un aspect imposant. Elles ont été construites par les Romains, mais on dit que ces lieux remarquables ont été habités dès les temps les plus reculés. Cette station si pittoresque est fréquentée en toute saison par les étrangers. J'ai même rencontré des *cyclistes* qui sillonnent constamment les routes de ce riche pays. Je me fis conduire au fameux couvent des Franciscains de Cimiez. Des portiques entourent le monastère. On me signale de vieux tableaux qui représentent les tortures endurées par les martyrs de l'Ordre.

Les fresques de la voûte sont des plus remarquables. J'ai parcouru le *Campo Santo*, attenant à l'église, qui contient les tombeaux des riches familles de Nice et des étrangers de distinction.

Le Jardin Zoologique est très fréquenté aussi. De là, on aperçoit les Alpes avec leur couronne de glaciers et de neiges, puis la mer aux eaux bleues comme les cieux.

Ah! si l'absence de ceux qu'on aime fait naître bien des inquiétudes, le voyageur épris des beautés agrestes, en les parcourant, sent s'effacer sous leur charme les mille tracas des affaires, les ennuis des longues séparations et les peines du cœur. Lorsque l'on vient du Nord et que l'on subit l'influence brusque de l'atmosphère de ce climat béni, on dirait qu'on habite une autre planète, en retrouvant les douces tiédeurs printanières de l'Afrique.

Tu dois comprendre, mon cher fils, qu'après une pareille promenade *ante meridiane*, signor Gaster réclamait ses droits. Aussi je fus prompt à le satisfaire; je m'installe à une table coquettement placée à l'ombre d'orangers, non plus en fleurs mais bien couverts de leurs fruits d'or, dans un spacieux jardin, où l'on respire à pleins poumons et où se groupent déjà des touristes en villégiature.

Après quelques heures de repos, j'allais quitter à regret le petit éden, lorsqu'un monsieur me frappa familièrement sur l'épaule:

« Monsieur Delanne, je crois?

— Parfaitement, dis-je, tout étonné.

— Je suis M. Fleurot, professeur au collège de Cannes; j'ai eu le plaisir de vous être présenté il y a quelques années par notre ami commun M. Nozeran, correspondant de votre journal *le Spiritisme*. »

Et, tout en nous serrant affectueusement les mains, il se penche à mon oreille, comme un conspirateur, il me murmure: — Je suis heureux, cher ami, de vous apprendre que je suis aujourd'hui complètement spirite! Après cette sorte de mot *de passe*, il m'entraîne sous un pin parasol où était assise sa dame, et nous voilà à bavarder, à bavarder sans fin, en toute expansion. Quelle joie, grand Dieu! fut pour moi cette rencontre inattendue. La journée si bien commencée finit, comme un jour de fête, par un feu d'*artifice moral*. On tomba d'accord de regagner Nice ensemble, tout en causant à l'aise pendant le retour, au lieu de nous enfouir dans le train électrique. Je gagnai beaucoup à cette combinaison, comme tu vas en juger.

Mme Fleurot accepte mon bras, et, tout en descendant les douces pentes et les lacets de la route, notre aimable sœur me fit le récit suivant:

Peu de temps après votre passage dans notre ville, mon mari et moi, encore sous l'impression des récits que vous nous fîtes au sujet des manifestations spirites dont vous fûtes témoin dans vos voyages, et frappés de l'exposé si clair des principes de vos doctrines, nous achetâmes les ouvrages d'Allan Kardec ; brûlée du désir de devenir médium, non pas pour satisfaire une vaine curiosité, mais bien pour essayer d'être utile aux autres et de convaincre mon mari, qui réclamait sans cesse des faits pour compléter sa foi par l'expérimentation.

Aucun problème plus passionnant ne s'était emparé de mon esprit. J'ai bien souvent prié, je vous l'assure, pour le résoudre, et mes vœux sont en passe d'être exaucés, et pourtant le fait d'identité qu'il m'a été donné de constater n'est pas venu par le moyen d'une table, ni par le concours de l'écriture automatique, ni directe, mais bien pendant le sommeil ordinaire.

Il y a environ six mois, je vis en rêve différents personnages de qualité ; ils discouraient sur des questions d'une haute portée philosophique. Je m'approche, toute craintive et bien émue. Je m'adresse à celui qui me semblait le plus sympathique : — Voulez-vous, lui dis-je subitement, m'éclairer sur un point principal qui me hante sans cesse : que devient l'âme après la mort ?

Lui, souriant avec bonté, me dit : — L'âme est immortelle, elle ne peut se dissoudre jamais ; la tienne est en ce moment dans l'espace, affranchie, momentanément, des entraves de la matière ; elle jouit par anticipation de sa liberté ; il en sera toujours ainsi lorsque tu quitteras définitivement ton corps charnel pour vivre de notre propre vie spirituelle.

— J'ai peine à vous croire, lui dis-je, car, si vous étiez des habitants de l'erraticité, vous n'auriez plus le type humain et vous ne seriez plus couverts de vêtements semblables à ceux des hommes ?

Il me répondit : — Si nous nous étions présentés à toi sous une forme entièrement spiritualisée, tu ne nous aurais pas aperçus, et encore moins reconnus.

— Vous reconnaître, dites-vous ? Mais rien ne me rappelle vos traits et je n'ai nul souvenir de vous avoir jamais vus.

— En es-tu bien sûre ?

Alors, chose merveilleuse, la personne qui me répondait fut subitement éclairée par un intense rayon fluidique, et un nom se forma en perles électriques au-dessus de sa tête, et je lus, tout éblouie et charmée, le nom vénéré de : *Blaise Pascal*.

Sa figure s'est tellement gravée en moi que, de ma vie, elle ne s'effacera de ma mémoire. Et, comme je n'avais vu nulle part l'image de l'illustre savant, je m'empressai, à mon réveil, accompagnée de mon mari, que j'avais mis au courant de mon singulier rêve, de courir chez les marchands d'estampes. Nous allâmes chez Visconti, le plus renommé des libraires de Nice, pour acheter le portrait de Blaise Pascal; il nous présenta plusieurs gravures du grand homme, mais aucun ne représentait entièrement les traits de mon inconnu. C'était bien sa noble figure, ses grands yeux, son nez aquilin, sa tête surmontée d'une superbe perruque ondulée, mais je ne trouvais nulle part la *petite difformité de la lèvre inférieure,* qui avait particulièrement attiré mon attention pendant ma vision. La lèvre était retroussée sensiblement, comme si ce défaut avait été produit à la suite d'un accident quelconque, pendant sa jeunesse.

Le libraire expérimenté nous affirma qu'il avait souvent eu des gravures de la physionomie de Pascal et vu de ses portraits peints à l'huile, à l'aquarelle ; mais aucun ne reproduisait la défectuosité que je signalais avec persistance.

En retournant à la maison, je vis réapparaître le petit sourire sceptique de M. Fleurot; j'enrageais, moi, qui me réjouissais de lui faire partager ma conviction en lui apportant une preuve de l'identité du personnage vu dans mon rêve !...

Bien des fois, je revis mon protecteur pendant le sommeil; il me promit de veiller sur moi pendant ma captivité terrestre, et que plus tard il m'expliquerait les causes de son affection pour ma famille. J'osai même lui parler de la petite difformité de sa lèvre, et je lui demandai si elle avait été reproduite pendant sa vie sur un de ses portraits. — Oui, me répondit-il, dans les premiers tirages de mon portrait, peu de temps après ma mort.

— En existe-t-il encore, dites-le-moi, je vous en conjure !

— Cherche, et tu trouveras !...

Les grandes vacances de mon mari survinrent au mois d'août, quelques jours après l'affirmation de notre guide. Nous décidâmes de faire un voyage de recherches à Marseille, de pousser même jusqu'à Lyon, s'il le fallait. Ces grands centres nous donnaient quelque espoir d'aboutir à un bon résultat. Et nous voilà partis à la recherche du portrait fantastique.

Que de bouquinistes nous avons visités, mais toujours en vain ! Je vous l'avoue, cher ami, il y eut des moments où je craignis

d'avoir été le jouet d'un Esprit léger et farceur, qui, au lieu de fortifier ma foi, cherchait à la détruire, en se moquant de ma sincérité.

Mais quelque chose en moi me faisait reprendre courage.

Piquée au vif, je dis à Fleurot : — Mon ami, allons jusqu'à Paris, il faut en avoir le cœur net.

Mais lui hocha la tête négativement ; j'allais perdre la partie, lorsque, voyant ma peine, il me dit : — Poussons encore jusqu'à Clermont-Ferrand, ça sera notre dernière étape. Clermont est la patrie de Blaise Pascal ; ses concitoyens lui ont élevé une superbe statue : peut-être, là, serons-nous mieux renseignés que partout ailleurs.

Nous voilà en route pour l'Auvergne. Je sentais bien que je jouais ma dernière carte. Statue magistrale, un beau Blaise Pascal... mais de difformité, point ! !...

Soir et matin, je redoublais la ferveur de mes évocations à ce cher Esprit.

Enfin, après avoir visité tous les libraires, marchands de tableaux, les antiquaires de la ville, un bon vieux marchand nous dit : — Attendez donc, je crois bien en effet me rappeler la particularité dont vous me parlez. Cette gravure doit se trouver dans mes cartons de réserves, placés dans mes greniers. Passez demain matin : je vais faire des recherches à cet effet, et je vous fixerai. Je dormis fort mal cette nuit-là, anxieuse que j'étais de connaître le dénouement de ce fabuleux voyage. Notre persistance, notre patience furent enfin couronnées de succès. Nous vîmes, de nos yeux, le véritable portrait de notre illustre ami avec la réelle déformation de la lèvre inférieure, comme je l'avais bien vu dans mon rêve ! Nous avons *acheté la pièce à conviction,* elle est une relique pour nous...

Mon cher mari est maintenant tout à fait convaincu que les Esprits se manifestent aux humains et qu'ils peuvent, comme garantie de leur survie, leur donner des preuves de leur identité !...

.... Tu vois, mon cher Gabriel, que j'ai eu un flair, non pas d'artilleur, mais tout particulier, d'aller, le jour de la fête des Rameaux, faire un pèlerinage aux ruines de Cimiez.

AL. DELANNE.

LA MORT DE MA FILLE

O nuit ! qui l'emportas dans tes voiles funèbres,
Tu sais ce que la mort d'un enfant fait souffrir !
L'aurore apparaissait pour chasser les ténèbres
Quand je la vis mourir.

Les étoiles, brillant aux plaines infinies,
De leur dernière flamme éclairaient l'horizon.
La nature mêlait de vagues harmonies
Au deuil de ma maison.

Avril, comme une fleur entr'ouvrant sa corolle,
De purs et doux parfums le calice rempli,
Avec ses gais rayons, de l'hiver qui s'envole
Nous apportait l'oubli.

Tout flottait dans l'azur, joie et brise odorante,
Le Sommeil sur la terre égrenait ses pavots,
Moi, je veillais aux pieds de ma fille mourante,
Le cœur plein de sanglots.

Je voulus être seul, à cette heure fatale
Où la science vaine ouvre l'espoir en Dieu,
Je baignais de mes pleurs sa lèvre virginale,
Murmurant un adieu.

Je priai l'Éternel de prolonger sa vie,
De la mienne, à genoux, je lui fis l'abandon,
Et, pour que mon enfant ne me fût point ravie,
Je demandai pardon.

De tout ce qui fut bon dans mes actions passées,
Je réclamai le prix pour la première fois,
Et je dis à la Mort des choses insensées,
Pour suspendre ses lois.

La Mort resta muette. Au lit froid de la tombe,
Hélas ! rien ne pouvait l'arracher désormais :
Dans le sablier fatal la poussière qui tombe
Ne remonte jamais.

Longtemps je la gardai sur sa couche dernière,
Dans le chaste abandon du paisible sommeil,
Comme si nous devions voir rouvrir sa paupière,
Aux baisers du soleil.

Je comptai du matin les heures éplorées,
Tristes comme le glas du sombre fossoyeur ;
Puis, je fis un bouquet de ses fleurs préférées,
Que je mis sur son cœur.

Après un long sommeil, son visage d'albâtre,
Devait, nous disait-on, se ranimer encor ;
Mais le cœur pour toujours ayant cessé de battre,
L'âme prit son essor.

Elle erre dans l'espace où vole l'hirondelle.
Parfois, vers la demeure où le sort l'exila,
Elle accourt près de nous, lorsque ma voix l'appelle,
Pour dire : « Je suis là ! »

L'âme ne peut mourir, ô ma chère Laurence !
La tienne, bien souvent, je la sens près de moi :
D'invisibles frissons révèlent sa présence,
Lorsque je pense à toi.

Sur mon front, que ta mort rendit pensif et grave,
Un vent mystérieux porte un baiser nouveau,
Plus léger que la brise et l'haleine suave
De l'enfant au berceau.

A ces ondes du ciel l'Esprit se fait connaître ;
Par leurs vagues, la nuit, quand je me sens bercé,
Quelque chose me dit que tu vas m'apparaître,
Comme par le passé ;

Que je vais distinguer, dans la lumière blonde,
Le nimbe d'or cerclant ton visage serein,
Fait des pâles rayons de l'aurore du monde
Où nous serons demain.

FIRMIN NÈGRE.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

Je soussigné, certifie que ma femme a été soignée, avec succès, par Mme Leroy, 17, rue Barbanègre, à Paris, dans les circonstances suivantes :

Depuis le commencement de l'année 1896, Mme Olivier était très souffrante ; les flux mensuels n'étaient plus réglés : tantôt elle n'était indisposée que tous les deux mois, et ensuite deux fois par mois. Dès les premiers jours de mai, elle se sentit plus mal ; elle perdait continuellement, et les pertes allaient en s'accentuant malgré les remèdes les plus énergiques, si bien qu'au commencement de juin on s'attendait à un dénouement fatal.

J'avais entendu parler quelquefois de Mme Leroy, mais, très sceptique, je me refusais à croire aux effets du spiritisme.

Néanmoins, ne voulant rien avoir à me reprocher, je me rendis chez cette dame avec une flanelle qui avait été portée par la malade.

Mme Leroy n'eut pas plus tôt cette flanelle entre les mains qu'elle m'énuméra toutes les phases de la maladie. Elle me nomma même certaines personnes qui soignaient Mme Olivier ; elle désignait ces personnes par leur petit nom, et comme je ne connaissais quelques-unes de celles-ci que par leur nom de famille, une contestation s'est élevée à ce sujet entre Mme Leroy et moi, contestation qui, après renseignements, est restée à l'avantage de Mme Leroy.

Mme Leroy m'a donné, pour combattre la maladie, de la bourse à pasteur (sorte d'herbage), du sucre et des linges magnétisés.

Dès que les remèdes furent appliqués sérieusement, — car au début j'hésitais encore, — les pertes cessèrent et une amélioration générale se fit sentir progressivement, si bien que quinze jours après notre malade, bien qu'encore très faible, pouvait rendre visite à Mme Leroy. Ses forces revinrent peu à peu, et au bout de deux mois de traitement Mme Olivier pouvait effectuer un voyage à la campagne pour se remettre complètement.

Je dois ajouter que les soins de Mme Leroy furent absolument gratuits.

OLIVIER.

UN BEAU CAS DE GUÉRISON

Peut-on nier la clairvoyance et la puissance des êtres doués des facultés somnambuliques à l'état normal, que les spirites nomment médiums ?

Voici un cas bien extraordinaire de lucidité : au mois de novembre dernier, mon enfant âgé de huit ans tomba malade ; le médecin de la famille constata que le cas était grave, et deux autres médecins célèbres furent demandés auprès de mon fils unique. Le dernier de ces messieurs le déclara atteint d'une fièvre typhoïde (40 degrés) ; il ordonna beaucoup de médicaments très chers, et, surtout, il venait voir le malade deux fois par jour. Il ne fut pas négligé, même par l'empressement du pharmacien à fournir les médicaments. Hélas ! que d'argent avons-nous mis en drogueries. Mais, malgré notre pauvreté, nous voulions sauver notre fils. La maladie changea, ou plutôt elle s'aggrava, et l'enfant fut attaqué aux poumons avec redoublement de fièvre.

Pendant six mois, le pauvre petit toussait toujours et crachait beaucoup, les sueurs ne discontinuaient pas. Le médecin avait pris toutes les précautions : un paravent à la porte d'entrée, rideaux étendus devant le lit, etc. ; malgré cela, en voulant lui faire son lit, il prit une fluxion de poitrine causée par le vent venant de la cheminée et par les fentes de la croisée ; nous ne pouvions plus le remuer, ni le sortir de sa couche. La quinine, prise à grande dose, ne pouvait couper la fièvre ; on le nourrissait par des lavements d'huile de foie de morue et autres ingrédients. Rien n'y faisait : notre cher malade n'était plus qu'un squelette. Dans mon désespoir de mère, je me souvins de la cure de Mme Ferchaud, qui fut guérie par Mme Agullana de Bordeaux ; et comme, à ce moment, elle passait devant chez nous pour aller rendre visite *à sa ressuscitée*, comme on dit dans l'endroit, je courus vite prier cette dame de venir voir mon enfant avant sa mort.

Elle vint sans se faire prier. Elle s'adressa au petit et lui dit : « Veux-tu guérir ? — Oui. — Dans combien de jours ? — Dans huit jours. — Très bien. Demain je reviendrai te voir, je ferai ouvrir la fenêtre et je chasserai le mal dehors, puis je te redonnerai la santé : tu seras assez fort pour te lever vendredi de la semaine prochaine. Alors je te mettrai à la croisée, et nous sortirons dimanche pour aller rendre visite à Mme Ferchaud, et tu deviendras le pendant de *la ressuscitée* au Tourne. »

Ce qui fut fait pendant les vêpres. On apprit aussitôt que mon enfant était presque guéri. Aussi ce fut une procession de gens qui vinrent me faire leurs compliments. Mon mari et moi ne pûmes retenir nos larmes de joie et de contentement, ce qui fit dire au convalescent. Pourquoi pleurez-vous puisque je vais mieux ?

A partir de ce jour, nous nous promenâmes avec l'enfant le long de la rivière et des talus, comme nous le conseilla notre *doctoresse;* mais quinze jours après, il ne marchait plus, il était tout replié sur lui-même, comme s'il était cassé en deux.

Mme Agullana revint nous voir de nouveau, et nous dit qu'elle allait lui administrer une *purge fluidique* pour bien lui nettoyer le corps; elle lui redressa les reins pour marcher de suite, ce qui fut excellent pour le petit, qui recommença de marcher. Nous lui demandons quelle était cette maladie ? — Un peu de tuberculose, répondit-elle, que j'ai cicatrisée magnétiquement, et une méningite à l'état latent, que j'ai fait avorter et sortir par l'écoulement des oreilles.

En effet, le lendemain de la magnétisation, les oreilles coulèrent abondamment. Et voilà !

Mon fils est complètement guéri. Il court, il mange, et fait l'admiration de tout le monde du pays. Je ne délivre pas ce certificat pour faire avoir des clients à Mme Agullana, puisqu'elle est obligée de fermer sa porte et rester tranquille maintenant, à cause de sa santé affaiblie pour le soulagement de ses frères, comme elle le dit, mais pour prouver qu'une personne, aidée de Dieu et des bons Esprits, comme elle les nomme, arrive, et sans remèdes, à faire presque *ressusciter les morts*, en épargnant aux travailleurs leur bourse, peu garnie.

Croyons donc en Dieu et ne désespérons plus.

Merci à Mme Agullana pour son dévouement et son désintéressement. Notre reconnaissance pour elle sera éternelle.

Ont signé : Monsieur et Madame

LÉOPOLD BOUTERET.

Le Tourne (Gironde), décembre 1896.

A propos du Congrès de 1900

MON CHER GABRIEL,

Huit jours se sont écoulés depuis notre fête en l'honneur d'Allan Kardec, et je me réjouis encore du succès de votre conférence autant que de l'harmonie et de la fraternité qui ont présidé à notre banquet et à la soirée qui a clôturé notre fête de famille.

Je cherche à me remémorer les points principaux de cette si amicale réunion, je repasse en ma mémoire les sujets de nos conversations et je trouve qu'il est un point que nous n'avons pas abordé, bien que cependant il présente pour nous un intérêt capital ; et ce point est celui-ci : Que ferons-nous pour l'exposition de 1900 ?

Aurons-nous un congrès ou ne tenterons-nous pas de renouveler celui de 1889? et ce congrès, s'il a lieu, sera-t-il exclusivement spirite avec notre bannière hardiment déployée, ou mettrons-nous notre étendard en poche, pour nous joindre purement et simplement aux diverses propositions plus ou moins vagues qui ont déjà été faites dans ce sens ? Il me semble qu'il serait grand temps d'étudier cette question et de prendre position, soit pour adhérer à l'une des propositions déjà émises, soit pour essayer de recommencer l'œuvre de 1889, soit pour prendre les mesures nécessaires pour donner à un congrès exclusivement spirite toute l'ampleur et la force de vitalité dont il aura besoin pour être à la hauteur de la tâche à remplir.

Je ne sais ce que vous pensez à ce sujet, quels sont vos projets, ceux de vos amis de la capitale. Pour moi, il me semble que le Comité de Propagande faillirait à son mandat s'il ne tentait pas un effort suprême pour grouper en un seul faisceau toutes les ressources dont il peut disposer, pour affirmer bien net et bien haut qu'il a conscience que son devoir est de préparer le triomphe du spiritisme. Et tout en tendant une main fraternelle aux promoteurs des divers congrès dont il a déjà été question, je voudrais que nous affirmions en un congrès exclusivement spirite notre foi raisonnée, et établie sur des faits :

1° En l'existence d'une Cause initiale créatrice de toutes choses ;

2° En la survivance au corps matériel du principe intelligent — moi conscient — qui anime ce corps pendant la vie terrestre ;

3° En la communication possible, et prouvée par des faits, des êtres désincarnés avec ceux qu'ils ont laissés sur la terre ;

4° En la réincarnation et aux vies successives, la présente étant en quelque sorte la résultante des vies antérieures et préparant, suivant la façon dont elle est accomplie, les grandes lignes de celle qui doit lui succéder.

Avec la réincarnation et la justice immanente des choses, je voudrais que la grande loi de solidarité soit étudiée dans toutes ses conséquences et que le spiritisme soit affirmé hardiment, non seulement dans ses faits, mais dans les grandes lois qui en découlent.

Tel serait mon programme si ma voix était assez puissante pour se faire accepter au chapitre. Et vous, quel est votre avis ?

En attendant que vous me le fassiez connaître, agréez, mon cher ami, mes cordiales poignées de main.

H. SAUSSE.

RÉPONSE A LA LETTRE DE M. SAUSSE

MON CHER AMI,

Comme vous me le demandez, je vous donnerai mon avis personnel au sujet de la conduite que nous devons tenir en 1900. En le faisant, suivant votre désir par lettre ouverte, cela permettra à nos lecteurs de nous communiquer leurs réflexions à ce sujet ; en même temps, nous aurons d'autres renseignements par le Comité de Propagande, qui a le devoir de se mettre dès maintenant en contact avec les groupes de l'étranger, pour connaître leur opinion.

C'est lorsque tous ces documents seront réunis que nous pourrons décider de notre future ligne de conduite, mais puisque vous me demandez ma manière de voir, je vais vous la soumettre sans lui attribuer plus de valeur que n'en a une note personnelle, dans le grand concert spirite.

Il est certain que, dans la lutte contre le matérialisme, ce n'est pas de trop de l'effort de tous les spiritualistes, à quelque école qu'ils appartiennent. Les négateurs ne sont pas tous d'une même qualité intellectuelle. Les uns, — et ce sont les plus nombreux, — s'appuyant exclusivement sur les savants matérialistes, croient à la

toute-puissance des lois physico-chimiques et s'imaginent que l'âme n'est qu'une fonction de la matière organisée.

A ceux-là, il faut des preuves matérielles de la survivance de l'individualité après la mort ; le spiritisme les leur fournit avec une abondance extraordinaire. D'autres ont été amenés à ne pas croire à la vie future, parce que les enseignements religieux leur semblent incompréhensibles et peu conformes à l'idée qu'ils ont de la divinité. La loi de justice s'accommode mal de châtiments éternels pour des fautes passagères, accomplies par des êtres faillibles, aussi bien qu'elle est blessée par une éternité béate accordée avec partialité à ceux qui meurent jeunes, et qui n'ont rien fait pour la mériter. Cependant, si l'âme est immortelle, il faut résoudre le problème de l'au-delà d'après des lois logiques. C'est ici qu'interviennent différentes solutions. Les théosophes, les occultistes, les swedenborgiens, les magnétiseurs spiritualistes, les philosophes spiritualistes préconisent chacun une méthode particulière de raisonnement, qu'ils croient la plus propre à convaincre. La diversité de ces voies qui conduisent au même point est utile, et répond à la variété des intelligences.

Parmi les spirites, il existe aussi des divergences. Si tous croient réellement à un progrès indéfini s'accomplissant dans l'espace et le temps au moyen d'existences successives, pour les uns, ces réincarnations ont lieu sur la terre, alors que pour les autres elles se produisent sur d'autres mondes. Ce sont là des nuances individuelles qui ne touchent pas au principe.

Un congrès où viendraient se ranger côte à côte ces écoles si différentes, où l'unique objectif serait de combattre la désastreuse doctrine du néantisme, me trouvera toujours parmi ses partisans. On ne fait jamais trop d'efforts pour déraciner l'erreur, et j'estime que notre devoir est d'y aider de toutes nos forces, en affirmant notre solidarité contre l'ennemi commun. C'est pourquoi j'ai accepté avec plaisir d'être un des premiers adhérents au congrès de l'humanité, préconisé par Amo. Cette manifestation en faveur de la fraternité humaine est une pensée généreuse bien digne du cœur de notre ami. Cette affirmation de l'égalité d'origine et de destinée de tous les enfants de la Terre, sans distinction de castes, de cultes ou de nationalités, rentre trop bien dans nos principes pour que les spirites n'y applaudissent pas. Aussi de toutes parts arrivent les adhésions, et son succès est assuré. Mais si, individuellement, chacun de nous peut prêter son concours à l'œuvre générale, je crois que notre devoir

collectif de spirites est de nous réunir en 1900, pour affirmer notre science positive de l'immortalité et pour prêcher l'admirable philosophie qui est le développement logique, obligatoire, de nos travaux et de nos recherches.

Le spiritisme, grâce à la sûreté de ses méthodes, est un guide précieux pour acquérir des connaissances précises sur le lendemain de la mort. Depuis cinquante années, il poursuit ses recherches en employant, dans toutes les parties du monde, des millions d'investigateurs. Il résulte de ce colossal travail des données certaines sur l'avenir de l'âme. Notre devoir est de faire connaître au grand public ces travaux. Nous devons enseigner aux masses le moyen d'entrer en relation avec les morts, nous devons leur mettre en main l'outil de la régénération, de l'affranchissement intellectuel.

Quand, dans toutes les classes de la société, chacun pourra se convaincre qu'il est facile d'entrer en rapports avec ceux qu'ils ont perdus, que la mort est un mot vide de sens, que la vie persiste au delà du tombeau, que l'immortalité n'est pas une espérance vaine, une supposition imaginée par les prêtres et les philosophes pour adoucir les amertumes de la vie, un moyen de domination pour les privilégiés cherchant à détourner les légitimes revendications des déshérités, alors se produira une révolution morale immense. Un pas gigantesque sera fait vers un avenir de justice et de solidarité, démontré indispensable par l'expérimentation, et l'humanité avide de savoir, de vérité et d'amour verra s'ouvrir devant elle un avenir resplendissant, où une foi vive sera inébranlablement assise sur la conviction expérimentale, sur le fait positif, sur la certitude scientifique.

En face du redoutable aléa de l'avenir, au milieu des appétits, des convoitises, des ambitions et des haines déchaînés, il faut que notre doctrine apparaisse comme le palladium sacré, le symbole de charité et d'amour dont la lumière fulgurante est destinée à dissiper les tourmentes de l'égoïsme. Nous avons le devoir de présenter nos certitudes consolantes, d'affirmer nos conquêtes intellectuelles à l'aurore du XXe siècle. Ce sera le phare radieux qui orientera les destinées futures.

Ne l'oublions jamais, notre doctrine n'est pas une philosophie nuageuse et vague, sans assises positives. Elle s'est dégagée lentement, progressivement, de nos rapports avec les habitants de l'au-delà. Ce sont les voix de l'espace, de nos parents, de nos amis qui sont venus nous instruire de leur position dans ce monde nouveau.

Ils nous en ont décrit les phases successives, ils n'ont cessé de nous apporter leurs millions de témoignages. Toujours et partout, sur la surface du monde entier, ils sont venus déposer au tribunal de la conscience pour affirmer leur vie aussi intense, aussi active, aussi bien agissante qu'ici-bas. Ils ont proclamé la responsabilité des actes, la loi de progrès, l'infinie justice, et en même temps l'infinie bonté du Créateur.

Déployons notre étendard, plantons-le haut sur la citadelle des préjugés et des erreurs ; clamons partout la vérité nouvelle, l'Évangile des pauvres, le véritable royaume de Dieu, et bientôt nous pourrons dire, comme Tertullien parlant des premiers chrétiens : « Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous avons envahi vos palais, vos temples et vos cités. » Place à la révélation nouvelle, à l'affirmation de la solidarité universelle. L'égalité et la fraternité doivent cesser d'être lettre morte sur le fronton de nos édifices. Il faut qu'elles entrent dans les cœurs, qu'elles échauffent et réveillent les consciences, qu'elles s'imposent comme des vérités nécessaires, comme les seuls remèdes à l'universel égoïsme. Nous possédons la grande philosophie qui doit amener la rédemption.

Spirites, groupons-nous, semons à pleines mains, secouons notre apathie, faisons pénétrer dans tous les cœurs la chaleur ardente qui nous anime, et, lorsque nous verrons poindre les premiers épis de la moisson nouvelle, nous pourrons dire que nous avons été des travailleurs zélés, des pionniers de l'immortelle et adorable Vérité !

GABRIEL DELANNE.

La Maison hantée d'Yzeures

Nos lecteurs savent déjà, par l'article si bien pensé et si magistralement écrit de notre collaborateur Tonoeph, que des phénomènes spirites ont eu lieu dans la petite ville d'Yzeures, en Indre-et-Loire. Nous devons à l'obligeance de notre collaborateur, M. Aviron, les détails qui suivent. On verra qu'il n'y a, dans ces manifestations, qu'une nouvelle édition des phénomènes qui se sont produits à toutes

les époques, et dont notre ami Milon a entretenu ici-même nos lecteurs.

La maison hantée dont il s'agit est située au milieu du bourg, sur la grande place, et forme encoignure. Le rez-de-chaussée de l'immeuble est occupé tout entier par un café. La cuisine, ainsi que la chambre du premier étage, sont louées aux époux Sabourault. C'est dans cet appartement que l'Esprit se livre à ses exercices. Les locataires sont venus s'installer à Yzeures il y a environ six mois, le père ayant entrepris la construction de la nouvelle église.

La famille se compose de cinq personnes, le père, la mère et trois enfants dont une petite fille âgée de 12 ans, la jeune Renée. C'est presque aussitôt après leur installation que les bruits dont on se plaint se firent entendre, et une véritable persécution commença. Des coups retentirent dans les murs et les cloisons ; des grattements forts ou légers qui ne laissèrent aucun repos à ces pauvres gens, les tenant éveillés la nuit et épouvantés. Souvent les bruits se faisaient entendre le jour et on les percevait très distinctement de la rue. Les voisins d'abord, les étrangers ensuite, se rendirent témoins de ces phénomènes qui continuaient en leur présence pendant des heures entières ; les spectateurs se tenant auprès du lit où était couchée la petite Renée étaient littéralement ahuris par des coups de poing formidables qui ébranlaient la cloison et le bois du lit, ou par de petites notes tambourinantes appliquées par des doigts invisibles et fort adroits.

Les plafonds, les parquets, le vestibule résonnaient sous les mêmes coups ; la main ou l'oreille, appliquées aux endroits où l'on pouvait le faire, percevaient parfaitement les vibrations ; des coups et des grattements se firent entendre aussi clairement dans une malle, remplie de linge et d'effets, posée par terre, dans un coin de la chambre.

Bien mieux, en présence de nombre de personnes et à maintes reprises, les rideaux du lit furent agités violemment par une main invisible qui les froissait ou les tirait violemment de haut en bas, comme pour les détacher du plafond ; une petite table placée près du chevet du lit et supportant une lampe fut projetée à terre, à différentes reprises, avec la lampe qui naturellement s'éteignit.

Ces déplacements d'objets sans aucun contact, aussi bien que les coups frappés dans les murs, sont restés matériellement inexplicables pour toutes les personnes qui ont été admises à les voir et à les entendre, et elles sont légion. Contentons-nous d'enregistrer leurs

témoignages et poursuivons ; nous en chercherons plus tard l'explication.

De semblables manifestations ne pouvaient manquer d'émouvoir les adeptes des sciences spirites et occultes. M. R. Duplantier, avocat à Poitiers, fut un des premiers qui se rendit sur les lieux pour étudier le phénomène. Il passa nombre de nuits dans la maison, s'entourant de toutes les précautions, surveillant, avec l'aide de ses amis, les personnes et les objets. Les chambres non occupées par les expérimentateurs étaient fermées à clef et même mises sous scellés. M. Duplantier publia dans le *Matin* le résultat de ses expériences. Empruntons-lui ces quelques lignes :

« Les uns et les autres d'ailleurs (les phénomènes) ne se produisent pas avec la même fréquence : trois ou quatre fois seulement, des déplacements d'objets ont été constatés chez M. Sabourault, plus souvent des êtres fantomatiques ont été vus, surtout par la petite fille.

« Mais c'est presque toujours par des phénomènes sonores que se manifeste l'invisible ; coups et grattements dans les portes, les murs, les cloisons, les bois de lit, les sommiers ; bruits de pas d'hommes et d'animaux, tantôt lents et lourds, tantôt rapides et légers, dans l'escalier ou sur les planchers ; bruits d'étoffes froissées, d'eau tombant en cascade... »

Puis, continuant ses observations, il constate, une des nuits suivantes, un phénomène plus intéressant encore :

« Cinq heures se passent sans que nous entendions quoi que ce soit, lorsque, vers trois heures du matin, nous entendons dans l'escalier qui descend du grenier — certainement vide et où personne n'a pu s'introduire — un être énorme et colossal, à en juger par ce qu'il produit ; nous percevons, en effet, sur chaque marche de l'escalier, le bruit de pieds immenses et très larges, glissant lourdement l'un après l'autre pour se poser bientôt sur la marche inférieure ; pendant ce temps, l'escalier, pourtant neuf et solide, gémit et craque de façon très accentuée.

« Puis c'est le tour des cloisons qui séparent les chambres du couloir auquel aboutit l'escalier : l'une après l'autre, elles sont secouées par de brusques et énergiques craquements ; munis d'une lumière, nous regardons avec soin : le grenier, l'escalier et le couloir sont absolument vides. »

Voilà certes des phénomènes peu communs, qui sortent de la banalité ; mais, pour si extraordinaires qu'ils paraissent, après avoir

été bien et dûment constatés, vous pensez peut-être que personne ne pouvait en contester au moins la réalité, leur explication seule demeurant un sujet de controverse. Erreur ! même à Yzeures il restait des sceptiques, peu nombreux, il est vrai, se refusant même à toute constatation. A quel mobile pouvaient-ils obéir ? Mystère !

Sur ces entrefaites, M. Gustave Kahn se disposa à faire une enquête personnelle. M. Kahn est un écrivain de talent qui entreprit un beau jour de faire dans le *Journal* une enquête sur le spiritisme. Pour éclairer ses lecteurs et s'éclairer probablement lui-même, il dirigea ses premières investigations chez des médecins qui lui répondirent qu'ils n'y croyaient pas ; il se retourna alors vers de braves prêtres qui lui déclarèrent ne rien entendre à ces questions. Muni de ces renseignements, il se décida à expérimenter par lui-même, et arriva à Yzeures, accompagné de M. le Dr Legué, qui devait se prononcer sur l'état de la jeune fille au point de vue pathologique, tandis que lui-même se chargeait de la partie expérimentale des manifestations.

Le résultat, on le connaît, M. Kahn l'a exposé dans son journal. Quelques instants lui auraient suffi pour être fixé sur la cause et la portée de phénomènes dont d'autres, après des observations longues et patientes, n'avaient pu saisir le véritable caractère. Un geste surpris à la petite fille, geste que son arrivée inopinée arrêta, lui aurait fait découvrir la fraude. Plus de doute, cette fillette à l'air si candide était une simulatrice effrontée ; elle avait dupé tout le monde ; il ne restait rien de phénomènes si étranges, que des mystificateurs et des mystifiés.

Quant au docteur Legué, après avoir examiné la jeune fille, il la reconnut hystérique.

Il était impossible que la question fût enterrée et que M. Duplantier et les autres restassent sous le coup d'un pareil jugement. Il en appela, et des expériences en commun furent décidées.

Pendant que les pourparlers duraient, les mystificateurs invisibles ne s'arrêtèrent pas ; ils semblèrent même, par des coups moqueurs et des manifestations de plus en plus intéressantes, vouloir prendre leur part de la polémique engagée à leur sujet. Il faut reconnaître qu'ils s'y prirent bien ; tantôt en refusant toute interview, tantôt en les provoquant. Mais une évolution s'était produite en leur faveur ; des personnes intelligentes restées, malgré tout, sceptiques, surtout après l'enquête du rédacteur du *Journal*, s'étaient tout à coup converties. Qu'était-il donc arrivé ? Simplement ceci : elles avaient

emmené chez elles la petite Renée, l'avaient couchée dans un lit bien placé au milieu de la chambre et, chez elles, en présence de leur famille et de leurs amis, les phénomènes s'étaient produits : coups frappés dans les murs, grattements, etc. De ce nombre étaient M. Bonnin, l'instituteur ; M. Castaing, le percepteur, et le chef de gare.

Ailleurs, M. Aviron fait le récit d'un phénomène tout à fait remarquable. Il est onze heures du soir, tout le monde dort, excepté MM. S... et C... Pour occuper leurs loisirs, autant que pour calmer leur fatigue, ils ont apporté des provisions et s'apprêtent à y faire honneur. Les verres sont remplis et le saucisson entamé, lorsque les bruits, qui n'avaient pour ainsi dire pas cessé de la soirée, éclatent avec un redoublement d'intensité. Pendant que les rideaux sont agités par une main invisible, des coups bien rythmés, partant du lit où est couchée la petite Renée, semblent inviter à la conversation. Les deux habitués ne s'y trompent pas ; ils disent en plaisantant : Veux-tu faire comme nous, Robert (nom que s'est donné un des Esprits frappeurs), et boire à notre santé ?

Un coup énergique donne la réponse : Robert accepte. On glisse un *verre plein* sous le lit, à l'endroit où les coups les plus violents semblent indiquer la place occupée par ce nouveau convive. Sept ou huit minutes après, on retire le verre, *il est vide!* Il est inutile de vous dépeindre la stupéfaction ou plutôt l'épouvante qui s'empara de nos deux amis à cette vue. Il n'y avait eu, en effet, ni erreur, ni maladresse : aucune trace de liquide ne fut trouvée sur le parquet ; le contenu du verre avait bien disparu et n'avait pu être absorbé que par la force occulte et invisible. On réveilla le père, qui décida sur-le-champ de quitter cette maison si funeste à son repos ; le lendemain toute la famille partit pour Poitiers. Les phénomènes les y ont suivis.

Voici, d'après la *Libre Parole,* les dernières nouvelles telles que les donne M. Duplantier :

« C'est surtout au moment des repas, nous écrit M. Duplantier, qu'à Poitiers les phénomènes se produisent avec le plus d'intensité : la table remue, sautille, se déplace quelquefois d'un ou plusieurs mètres, tandis que la vaisselle et les verres dansent une effrénée sarabande. Les nuits, par contre, sont généralement plus calmes qu'à Yzeures : l'invisible persécuteur de la famille Sabourault a sans doute, lui aussi, besoin de repos ; mais, le matin, il se dédommage et rattrape le temps perdu ; chaque jour, vers sept heures, les bruits

commencent pour durer un temps variable, de quelques minutes à une heure.

« Des sceptiques endurcis ont constaté ces faits étranges et se sont rendus à l'évidence : c'est ainsi qu'un préparateur de la Faculté des sciences, M. F..., et sa femme, ont, plusieurs jours de suite, entendu, pendant vingt-cinq ou trente minutes, les bruits habituels, dans des conditions qui rendaient toute fraude impossible et excluaient toute explication naturelle ; ils ont posé des questions et obtenu des réponses ; ils ont demandé un nombre de coups déterminé et ceux-ci ont été frappés, tous faits qui dénotent une intelligence.

« Une autre préparateur de la Faculté des sciences, M. B..., a vu l'enfant renversée de sa chaise, et celle-ci déplacée ou soulevée malgré les efforts qu'il lui opposait.

« Le dimanche des Rameaux, des phénomènes plus étranges encore se sont produits : en présence de MM. Duplantier, avocat, Aviron, peintre ; B... et C..., lieutenants d'artillerie, anciens élèves de l'École Polytechnique ; docteur Corneille ; B... et F..., préparateurs à la Faculté des sciences, et de quelques autres personnes, l'enfant fut, ainsi que la chaise sur laquelle elle était assise, soulevée une dizaine de fois, à une hauteur de trente ou quarante centimètres. Au cours d'une de ces *lévitations*, l'enfant et la chaise furent de la sorte transportées à plusieurs mètres, avec une telle force que deux des assistants ne purent, malgré d'énergiques efforts, en arrêter le mouvement. Divers autres faits intéressants furent encore constatés le même soir. Au reste, un procès-verbal de ces observations a été rédigé.

« Le mercredi suivant, l'enfant a été conduite chez le docteur Corneille, à la Mothe-Saint-Héray, et naturellement les phénomènes l'y ont suivie. Depuis quinze jours, le savant docteur — un spécialiste en ces délicates matières — a constaté *chez lui* les mêmes phénomènes et a réussi dans une certaine mesure à en provoquer à volonté la production : c'est ainsi qu'il obtient *au commandement* des coups frappés, des déplacements d'objets, des lévitations et mille autres résultats intéressants qu'il fera connaître, ses observations terminées, à la Société des sciences psychiques. »

Annonçons, en terminant, que nous pourrons mettre sous les yeux de nos lecteurs, dans le prochain numéro, des procès-verbaux contenant la relation détaillée des différents phénomènes que l'on a bien observés.

On pourra constater que ce sont bien des Esprits qui produisent ces manifestations, car ils font écrire médianimiquement la petite Renée. Celle-ci semble destinée à devenir un excellent médium, et, malgré certaines affirmations erronées, cette enfant n'est nullement hystérique. Nous donnerons prochainement une étude particulière sur ce sujet.

LA RÉDACTION.

ÉTUDE SUR LE LIVRE :

Le Serpent de la Genèse

PAR STANISLAS DE GUAITA

Le nouveau livre de M. de Guaita est un véritable monument de science occulte. Nous trouvons exposées, dans un magnifique langage, les théories qui ont cours dans cette école qui se réclame du passé. Nous louons la patience et l'érudition de l'auteur qui a dû passer des années à réunir les documents qu'il prodigue pour appuyer ses thèses. Nous admirons sincèrement son grand talent d'écrivain ; mais toutes les séductions de son style n'ont pu nous amener à partager ses idées, de quelque riche manteau qu'il les habille, et nous faisons les plus expresses réserves au sujet des théories qui sont préconisées dans cet important travail.

Il est urgent ici qu'on saisisse bien notre pensée. Nous serions désolé qu'on pût voir dans nos observations une critique dogmatique, une querelle d'école. La question qui se pose est plus haute qu'une mesquine rivalité. Elle touche aux sources vives de la connaissance de l'invisible, de la science de l'au-delà.

Deux méthodes sont en présence pour nous renseigner sur l'univers et ses destinées. L'une, qui procède lentement par l'étude de la nature en soi, par la recherche patiente et méthodique de tous les phénomènes, qui s'emploie à les réunir pour en chercher les lois, c'est la science actuelle. Non plus celle des Académies qui borne ses investigations à un domaine restreint, délimité, duquel elle s'interdit de sortir ; mais la science intégrale qui, suivant lord Kelvin,

« a l'impresciptible devoir, sous peine de forfaire à l'honneur, de regarder en face tout phénomène qui peut franchement se présenter à elle. » L'autre méthode s'appuie sur des traditions du passé, sur la lumière divine de révélations faites à des individualités privilégiées et soigneusement cachées dans les temples à une foule ignorante et indigne de recevoir ces précieux enseignements. Quel guide adopter pour nous diriger ? C'est ce qu'il faut d'abord déterminer.

Nous croyons que ce serait une grande outrecuidance que de s'imaginer que notre époque a le privilège du bon sens, et que seule elle a enfanté des génies. L'histoire de l'esprit humain nous montre que l'humanité a toujours eu des intelligences de premier ordre pour diriger ses pas. Dans les recherches intellectuelles, les noms des grands initiateurs brillent d'une lumière incomparable. Les Lao-Tzeu, les Confucius, les Zoroastre, les Bouddha ont enseigné une morale dont l'élévation n'a jamais été dépassée. Jésus a précisé ces nobles doctrines en sacrifiant sa vie pour l'affirmation de la fraternité humaine. Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, ont donné à la philosophie des bases inébranlables. L'école néo-platonicienne d'Alexandrie, aussi bien que les stoïciens, ont offert les plus merveilleux épanouissements de l'esprit philosophique, et nous sommes les fils reconnaissants de ces grands penseurs. Mais l'humanité a marché depuis ces époques lointaines. Les progrès accomplis ont à ce point différencié les temps, qu'un simple bachelier possède aujourd'hui sur la nature des notions plus certaines et plus positives qu'un Archimède ou un Ptolémée.

S'il est incontestable que toutes les vérités ont été entrevues dans le passé, il est certain aussi que ce n'est que de nos jours qu'on a su les dégager des erreurs auxquelles elles étaient mêlées. La science moderne nous a dotés de méthodes précises qui nous permettent de faire une enquête plus vaste et plus complète sur notre domaine terrestre, et sur la partie de l'univers dans laquelle nous nous trouvons.

La grande, la splendide évolution qui s'est produite, c'est que la science s'est démocratisée. A l'heure présente, toutes les intelligences sont conviées à l'augmentation du patrimoine intellectuel de l'humanité. C'est à cet effort collectif que nous devons le grandiose développement de nos connaissances positives, cette vue toujours plus nette de la nature et de ses lois. L'époque des mystères est close. L'humanité est mûre pour regarder en face la vérité, elle peut en supporter l'éclat.

Ne craignons donc point de tout remettre en question. Soulevons d'une main hardie le Voile d'Isis, n'acceptons que ce qui nous sera clairement démontré, ou qui pourra se prouver expérimentalement; mais rejetons résolument tout ce qui ne répond pas à ce programme, si nous ne voulons pas perdre notre temps et nous égarer au milieu des rêveries et des systèmes, comme il s'en est produit déjà tant dans le passé.

Nous ne pouvons, dans un court article bibliographique, entamer l'analyse de ce volume de 800 pages. Nous nous contenterons de faire part aux lecteurs de quelques réflexions que cette lecture nous a suggérées.

M. de Guaita s'appuie, en maints passages de son livre, sur l'autorité de la Genèse Biblique. Non pas celle que l'on enseigne au vulgaire, mais une Bible ésotérique dont le sens mystérieux n'aurait été révélé qu'à des initiés. Ici, il faut faire acte de foi et croire que Moïse a été le protagoniste de la vérité. Or, c'est là une allégation qui nous semble bien hasardée, si l'on considère la sombre figure du Jéhovah hébreu instaurée par le prophète, et plus proche du Moloch tyrien que du Père céleste de Jésus.

Nous trouvons aussi accepté par l'auteur le vieux dogme hindou et mazdéen de la chute, qui est devenue la faute originelle du christianisme. Or, nous ne croyons pas à la fable du Paradis perdu, ni littéralement ni ésotériquement. Nous ne pouvons comprendre cette déchéance de la Psyché parfaite à son origine, soit qu'elle ait fait partie de la divinité et qu'elle involutionne dans la matière, ou bien qu'elle soit une émanation de la Toute-Puissance. Pourquoi voir une chute où il n'y a qu'une évolution toute rationnelle ? N'est-il pas plus simple et plus compréhensible d'admettre un développement progressif du principe intelligent, créé simple à l'origine, et qui doit aller sans cesse en se perfectionnant dans l'espace et le temps ? C'est la voie suivie par notre monde et les êtres qui l'habitent.

Tout procède du simple au composé. Depuis la nébuleuse qui donne naissance à un système de mondes en se différenciant, jusqu'au développement ininterrompu des êtres vivants provenant tous de cette matière amorphe à laquelle on a donné le nom de protoplasma. C'est la grande loi du Progrès dont les manifestations se remarquent dans la marche évolutive de l'humanité. N'est-il pas évident qu'il existe un abîme entre l'homme quaternaire et l'habitant de nos cités modernes ? Cependant la vie ne se transmet que par la génération, et il est sûr que nous sommes les descendants de ces êtres rudimen-

taires et primitifs. La supposition d'un Eden réel ou extra-terrestre, duquel nous aurions été bannis, doit être rejetée comme contraire aux découvertes de la science. Il nous semble donc plus rationnel de voir dans les êtres vivants des milliards d'âmes en marche vers des destinées supérieures, car, alors, nous comprenons mieux l'action et le rôle de la Providence, éduquant ces êtres en les obligeant à lutter contre la matière, pour leur donner le mérite de l'effort vaincu, et la joie de la connaissance conquise.

Pour découvrir ce qui nous est caché, l'ésotérisme a fréquemment recours à l'analogie. Nous sommes bien loin de contester la valeur de cette méthode de raisonnement, mais elle doit être maniée avec une extrême prudence, si l'on ne veut pas s'exposer à l'erreur. Assez souvent l'homme est représenté comme un *microcosme*, c'est-à-dire une réduction de l'univers. Cette idée est antique, puisque l'on trouve déjà dans la table d'émeraude cet enseignement : *que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas*. Cette manière de voir, base de la méthode de raisonnement qui permet d'acquérir des connaissances sur le monde invisible, est-elle suffisamment sûre ?

Il nous semble que c'est faire de l'anthropomorphisme que de voir dans l'homme un abrégé de l'univers infini. Si l'on peut consentir à ce que le corps humain soit un résumé des trois règnes terrestres, ce qui se conçoit aisément, puisqu'il est le produit le plus élevé dans l'ordre des formes, il nous semble difficile d'admettre que les conditions anatomiques et physiologiques, qui ont été déterminées par les forces naturelles de notre petite planète, puissent avoir des correspondances analogiques dans l'infini de la création. Il nous paraît plus probable que la matière a pu, et même a dû, se diversifier prodigieusement sur les millions de mondes qui parsèment l'étendue. Nous sommes bien éloignés de connaître tous les corps, et encore moins toutes les possibilités d'organisation. Ceci au point de vue matériel. Mais quant aux rapports possibles entre l'esprit et la matière, ils dépassent toute espèce de prévision, et il nous semble présomptueux de juger analogiquement de l'action de Dieu sur la nature par l'action de l'âme sur le corps, aussi bien que de la connaissance du monde astral par celle du corps astral.

Nous croyons que la probabilité est plutôt en faveur d'une diversité infinie que d'une monotone uniformité dont notre humanité serait un modèle. De même que les conditions vitales, et par conséquent organiques, des êtres, ici-bas, ont dépendu uniquement des conditions physico-chimiques réalisées pendant l'époque primitive,

il nous est permis de croire que, dans les autres systèmes, il peut y avoir des êtres pensants dont les conditions d'existence sont tout autres, et que l'esprit est régi par des lois qui n'ont rien de comparable avec ce que nous pouvons en connaître ici-bas.

Dans un discours récent, prononcé à la Société des recherches psychiques de Londres, l'illustre William Crookes a bien mis cette vérité en évidence.

Il a établi que notre connaissance des lois naturelles varierait dans des proportions énormes si la force de gravitation avait été moindre ou plus considérable qu'elle ne l'est actuellement. Supposant notre taille réduite à celle d'un être microscopique, il n'a pas eu de peine à démontrer que les forces, telles que la tension superficielle des liquides, la capillarité, les mouvements browniens, « deviendront pour lui si évidentes et si dominantes qu'il aura grand'peine à croire à l'universalité de la gravitation, que nous pouvons supposer lui avoir été révélée par nous, ses créateurs. »

Les lois que nous connaissons ont donc un caractère absolu de relativité. Elles ne sont telles que parce que nos sens, ici-bas, nous permettent de les percevoir de cette manière, mais il est certain qu'en dehors des mathématiques pures, nous ne pouvons rien inférer de ce qui existe sur la terre pour affirmer qu'il y a des correspondances analogiques dans les autres mondes physiques, et à plus forte raison dans l'invisible, qui est normalement tout à fait en dehors de nos prises.

Nous sommes bien mal placés dans la hiérarchie des mondes pour imaginer des théories qui embrassent l'infini; aussi devons-nous, actuellement, savoir mettre un frein à notre imagination, jusqu'à ce que nous possédions assez de science pour résoudre ce formidable problème.

Ce qui nous met en défiance contre les théories de M. de Guaita, c'est que sur des sujets que nous connaissons bien, que nous avons longuement étudiés, il émet des assertions matériellement fausses quant aux faits, et ultra-fantaisistes relativement aux causes probables de ces phénomènes. Nous voulons parler des tables tournantes.

Citons textuellement (page 283) :

« C'est une chose notable, et dont tous les spectateurs attentifs de ces sortes d'expériences ont été certainement frappés, qu'en aucun cas, et si fort à souhait que la tentative réussisse, l'oracle n'émet quelque réponse révélatrice d'inconnu, et dont les éléments

ne puissent être fournis par les assistants, ou tout au moins par l'un d'eux (1). L'intelligence qui se manifeste ne représente ni plus ni moins que la somme des intelligences présentes, additionnées en une seule. »

Cette affirmation de l'auteur est absolument contraire au témoignage de témoins honorables et compétents.

M. Oxon (2) (*alias* Staiton Mosès), dans son livre : *Spirit Identity*, rapporte le cas « où la table donne un récit long et circonstancié de la mort, de l'âge, — même les mois, et les petits noms : quatre pour l'un d'entre eux, et trois pour l'autre, — de trois petits êtres, enfants du même père, à qui ils avaient été enlevés subitement par la mort. Nul de nous n'avait connaissance de ces noms peu communs. Ils étaient morts dans un pays éloigné : l'Inde, et, quand le message nous fut donné, nous n'avions aucun moyen apparent de vérification. » Cette révélation fut cependant contrôlée et reconnue exacte plus tard, par le témoignage de la mère de ces enfants, dont M. Oxon fit ultérieurement la connaissance.

Le même auteur cite le cas d'un nommé Abraham Florentine, mort aux États-Unis, tout à fait inconnu des expérimentateurs, et dont l'identité fut rigoureusement constatée. L'histoire de Siegwart Lekebusch, jeune tailleur, qui périt écrasé par un train de chemin de fer, prouve encore qu'il est contraire à la vérité d'affirmer que les personnalités qui se manifestent par la table sont toujours connues des assistants.

Dès l'origine des manifestations spirites, la question de savoir quels étaient les auteurs de ces phénomènes s'est posée pour tous les chercheurs sérieux. On n'a qu'à lire la *Revue Spirite*, d'Allan Kardec, et la *Revue Spiritualiste*, de Pierart, pour constater que fort souvent des Esprits inconnus sont venus se communiquer, et que les indications fournies ont été, le plus souvent, reconnues exactes.

Que dire de l'hypothèse de M. de Guaita sur une prétendue entité collective fluidique qui serait l'auteur des manifestations? Les faits sont assez éloquents pour détruire cette théorie qui ne

(1) Exemple : La table indique l'heure qu'il est, mon âge, le nombre de pièces de monnaie que contient ma bourse, à une condition, toutefois, c'est que je connaîtrai ce nombre. Quand personne ne le connaît, ni dans la chaîne, ni dehors, l'erreur est certaine, et l'on n'a plus d'autres chances que celles fournies par les coïncidences et aussi par un calcul assez simple de probabilités. (Gasparin, *Des Tables tournantes*, etc., t. II, pages 430-431.) (Note de M. de Guaita).

(2) Voir *le Phénomène spirite*, pages 91 et suivantes.

repose sur aucune expérience, alors que le spiritisme fournit la preuve irrécusable que ces révélations sont faites par des Esprits.

Ici nous ferons à l'occultisme tout entier un grave reproche : celui de surcharger le monde de l'au-delà d'une quantité d'êtres bizarres, fantastiques, dont l'existence n'a jamais été établie d'une manière objective. Qui nous prouve qu'il existe dans l'erraticité des larves, des lémures, des Eggrégores, des élémentals ou des élémentaires ?

Lorsque les spirites affirment l'existence des Esprits, ils produisent pour appuyer leur opinion des photographies et des moulages. Ce sont des documents certains sur lesquels on peut raisonner. Mais pourquoi les occultistes, qui disposent de ces mêmes moyens, ne les emploient-ils pas pour nous convaincre que leur théorie est la bonne ? Si un initié peut se dédoubler volontairement, rien de plus facile que de faire constater la présence, dans une chambre, de son corps endormi, pendant que l'on photographierait son double dans un autre lieu. Cela réduirait au silence les négateurs.

Nous autres, spirites, nous voulons procéder scientifiquement, n'admettre que ce qui nous sera bien démontré, c'est pourquoi nous ne croyons pas que nos rapports avec l'au-delà soient attribuables à des élémentaux. M. de Guaita, qui doit avoir lu *Animisme et Spiritisme* de M. Aksakof, puisqu'il le cite, devrait savoir que l'identité posthume des Esprits se prouve :

1° *Par des communications de la personnalité dans sa langue maternelle, inconnue du médium.* — (Voir, page 538, le cas de miss Edmonds, de M. Turner, de miss Scongall, de Mme Corvin qui s'entretint avec un assistant au moyen de gestes empruntés à l'alphabet des sourds-et-muets, qui lui était inconnu.)

2° *Par la constatation de la personnalité d'un défunt au moyen de communications délivrées dans le style caractéristique du défunt ou par des expressions caractéristiques, qui lui étaient familières, reçues en l'absence de personnes connaissant le défunt.* — (Page 543. Achèvement d'un roman de Dickens, *Edwin Drood*, par un jeune ouvrier illettré, sans qu'il soit possible de discerner où se termine le manuscrit original et où commence la communication médianimique. Emploi d'un mot caractéristique par un Esprit, détail typique rapporté au célèbre littérateur Hall, etc., etc.) Voir aussi l'histoire de Louis XI, écrite par Mlle Hermance Dufaux, à l'âge de 14 ans (1).

(1) *Revue Spirite*, 1858. Cette histoire, vraiment documentée, contient des renseignements précieux pour éclaircir la politique tortueuse de ce roi astucieux et cruel

3° *Par l'identité de la personnalité d'un défunt inconnu du médium, constatée par des communications délivrées dans une écriture identique à celle qu'on lui connaissait de son vivant.* — (Page 545. Lettre de Mme Livermore, écrite par elle-même après sa mort. Cet Esprit a établi son identité en se montrant, en écrivant et en causant comme de son vivant. Cas remarquable, l'Esprit a même écrit en français, langue ignorée du médium, Kate Fox. Le cas où M. Owen obtint une signature d'Esprit, qui fut reconnue authentique par un banquier.) Voir Guldenstubbé (1) : écriture directe d'une parente de l'auteur, reconnue identique à son écriture de son vivant.

4° *Par l'identité de la personnalité d'un défunt constatée par une communication provenant de lui, contenant un ensemble de détails relatifs à sa vie, et reçue en l'absence de toute personne ayant connu le défunt.* — (Voir page 436. La médiumnité de Mme Conant. Plusieurs milliers d'Esprits, inconnus du médium, ont été identifiés avec des personnes ayant vécu dans différents pays. — Pages 559 et suivantes. Le cas du vieux Chamberlain. Celui de Violette, de Robert Dale Owen, etc.)

5° *Par l'identité de la personnalité d'un défunt constatée par la communication de faits qui n'ont pu être connus que du défunt lui-même, et que lui seul a pu communiquer.* — (Voir page 466. Le cas du fils du Dr Davey, empoisonné et volé en mer, faits reconnus exacts par la suite. Découverte du testament du baron Korff. L'Esprit Jack qui indique *post mortem* ce qu'il doit et ce qui lui est dû, etc.)

6° *Par l'identité de la personnalité constatée par des communications qui ne sont pas spontanées, comme celles qui précèdent, mais provoquées par des appels directs au défunt et reçues en l'absence de personnes connaissant ce dernier.* — (Voir page 585. Réponse à des lettres fermées par des Esprits. Médium Mansfield. Écriture directe donnant la réponse à une question inconnue du médium M. Watkins.

7° *Par l'identité du défunt constatée au moyen de communications reçues en l'absence de toute personne l'ayant connu, et qui trahissent certains états psychiques ou provoquent des sensations physiques, propres au défunt.* — (Page 597. L'Esprit d'une folle encore troublé dans l'espace. Nous avons personnellement assisté à une incarnation — par l'intermédiaire d'une grande actrice de l'Odéon — de l'Esprit d'une folle. — Médiums qui éprouvent des sensations en rapport avec le genre de mort de l'Esprit, alors que

(1) *La Réalité des Esprits.*

cet Esprit lui est tout à fait inconnu. Le cas de M. Eli Pond de Woonsocket, etc.)

8° Par l'identité de la personnalité d'un défunt, attestée par l'apparition de sa forme terrestre. — (Page 605.)Tous les phénomènes précédents ont été reproduits un nombre de fois considérable. La littérature spirite renferme des milliers de faits semblables, bien observés par des témoins honorables qu'il est impossible de récuser. Nous avons donc la preuve scientifique que le principe individuel est indépendant du corps, qu'il a son existence propre, qu'il survit à la désagrégation corporelle, que, de plus, il conserve assez d'éléments de sa personnalité pour prouver le grand fait de la survie.

Il est possible encore, grâce à l'expérience, de montrer irréfutablement que le moi a une forme objective qui peut tomber sous les sens, dans certaines conditions déterminées. Citons encore notre guide M. Aksakof, pages 605 et suivantes :

A.— *Par l'apparition d'un défunt attestée par la vision mentale du médium, en l'absence de personnes le connaissant* (1).

Récit du général Drayson auquel un médium décrit un ami qu'il croyait vivant ; mais le mort lui raconte les circonstances qui ont accompagné son décès extraordinaire. — Vision, par Mme Aksakof, de la fille de la comtesse Tolstoï. — Le cas de Violette.

B.— *Cas où l'apparition d'un défunt est attestée par la vision mentale du médium et simultanément par la photographie transcendantale, ou par la photographie seule, en l'absence de personnes connaissant le défunt.*

Expériences de M. Beattie, où le médium en transe donnait la description des formes lumineuses qui apparaissaient à sa vue mentale.— Témoignage de Staiton Mosès, vue et photographie de l'Esprit de la petite Pauline. — Attestation de M. Mosès A. Dow sur l'authenticité du portrait de son amie morte. — Celle de Wallace relative au cas de M. Blond.— Nous avons cité déjà le cas du portrait de Mme Bonner, venu sur la photographie de M. Bronson Murray, qui ne connaissait pas cette dame. — Portrait de la mère du Dr G. Thomson, morte après sa naissance (il y avait un espace de 44 ans entre son décès et la photographie), etc., etc.

C. — *Apparition de la forme terrestre d'un défunt par voie de matérialisation, appuyée de preuves intellectuelles.*

(1) Voir le dernier numéro des *Annales psychiques*. Mars-Avril 1897. Histoire de Jean le Carrier.

Parfois les Esprits se sont servis de défectuosités naturelles de leur organisme matériel pour se faire reconnaître après leur mort en reproduisant ces accidents par des matérialisations : tantôt c'est une main dont deux doigts sont absents ; tantôt une main avec deux doigts recourbés vers la paume, à la suite d'une brûlure, ou bien avec l'index plié sur la deuxième phalange.

Rapport de M. Scherman sur la matérialisation d'un Indien, lequel lui rappelle un épisode de sa vie. -- Pièce de drap du vêtement d'un Esprit, semblable à l'échantillon rapporté depuis 40 ans par M. Scherman. — Enfin le cas d'Estelle, la femme de M. Livermore, qui s'est matérialisée pendant cinq ans, qui écrivait comme de son vivant, et même en français, langue ignorée du médium.

Nous croyons fermement que tant que les occultistes n'auront pas expliqué logiquement tous ces faits, ils sont mal venus à nier les rapports constants entre l'humanité terrestre et l'humanité désincarnée. — Le spiritisme n'est pas dangereux, comme le prétend l'auteur ; il est consolant et moralisateur. L'époque du mystère est passée, la grande lumière du libre examen a fait la force de notre siècle : plus d'arcanes obscurs, plus de secrets incompréhensibles, plus de théories qui ne soient étayées sur des faits bien démontrés. Telles sont les aspirations de nos âmes avides de vérités.

L'ouvrage, que nous avons seulement effleuré, contient mille sujets intéressants, traités avec la richesse de style qui caractérise l'auteur. Sur bien des questions qui n'intéressent pas directement nos rapports avec l'au-delà, le lecteur trouvera des documents précieux, soigneusement annotés et commentés. L'étude de la volonté à laquelle se rattachent le magnétisme, la fascination, la télépathie est faite de main de maître. Il y a aussi des passages d'une admirable poésie au sujet de l'incarnation terrestre, lorsque la Psyché quitte les hautes régions pour subir l'esclavage de la chair. — En somme, l'occultisme combat au nom de l'immortalité ; il enseigne le progrès qui doit s'accomplir pour chacun de nous, puisque nous devons monter jusqu'à l'infini Tout-Puissant ; il croit que les stades successifs de ce devenir s'accomplissent par des réincarnations sur notre terre, que les conséquences de nos actes ont une répercussion sur notre avenir : il est donc en accord dans ses grandes lignes avec la théorie spirite. Laissons à l'avenir le soin de préciser les doctrines, de détruire dans chacune ce qu'il y aura de faux. Pour nous, partisan résolu de l'évolution, nous saluerons toujours avec reconnaissance tous ceux qui agrandiront notre esprit en nous fournissant des

éléments positifs sur les innombrables questions qui restent à résoudre.

FRANÇOIS D'OYRIÈRES.

IDÉES SAUGRENUES
D'UNE VIEILLE TÊTE

(Suite)

— Avez-vous lu *les Morticoles ?*

— C'est un livre abominable, un amalgame d'accusations sans fondements, sans arguments sérieux.

— Que pensez-vous des docteurs modestes, de ceux qui végètent en s'affligeant sincèrement des douleurs d'autrui ?

— Ce sont des sots, monsieur Brutus : l'homme sérieux doit assurer son indépendance, faire fortune d'abord.

— Docteur Impeccabilus, croyez-vous à la suggestion ?

— Non, monsieur, j'ai essayé de suggérer, je n'ai pas réussi : donc la suggestion n'existe pas.

— J'ai voulu apprendre les mathématiques, et je n'y ai rien compris ; j'admets néanmoins qu'il y a des mathématiciens.

— Ce n'est point comparable : on a la bosse des chiffres ou on ne l'a pas.

— On a le fluide magnétique ou on ne l'a pas.

— Vous croyez au magnétisme ?

— Une cause existe quand j'en vois les effets.

— Vous vous trompez, monsieur ; un état particulier dû à une organisation défectueuse vous présente des images, des phénomènes illusoires ; vous croyez ce que vous souhaitez voir ; vos médiums se moquent de vous ou sont atteints de démence. Il n'existe aucun fluide magnétique. Les spirites sont pauvres gens, d'étroite cervelle ; ils ont assurément, en un coin de la substance grise, quelques cellules malades, d'où naissent les apparitions, les apports, les faits de clairvoyance, les pressentiments, les prédictions et autres phénomènes sur lesquels vous étayez une théorie nuageuse, ridicule et dangereuse pour la raison.

— Docteur, êtes-vous sûr d'exister en ce moment ?... Voyez-vous juste, voyez-vous trouble ?... Suis-je sage ou fou ?... Les remèdes que vous préconisez sont-ils sans danger, réellement efficaces ? Votre érudition est-elle le dernier terme de la science ? Connaissez-vous les fonctions du corps humain dans leurs moindres détails ?... Deux sujets ne sont point semblables ; souvent vous traitez en aveugle. Soyez donc indulgent pour ceux qui cherchent et travaillent au bien général.

— Nous nous trompons rarement, dit Impeccabilus d'un ton sec.

— Monsieur, je veux le croire, riposta l'oncle, mais rien ne me prouve votre infaillibilité, et je prétends que l'avenir appartient à cet Inconnu dont vous vous moquez en ce moment. J'observe l'esprit, vous étudiez le corps ; vous m'accusez de crédulité niaise, d'aveuglement volontaire, et vous acceptez toutes les conclusions des académiciens ; vous vous moquez bien des chercheurs sans diplômes, vous n'admettez rien de ces inconnus : il vous faut la science toute faite, dûment consacrée par les erreurs du passé.

— Avouez-le, dit le docteur d'un ton qu'il voulut rendre affable, vous êtes inféodé à l'Église d'Allan Kardec !

— Monsieur, répondit l'oncle n'ayant point entendu la question de M. Impeccabilus, décrivez-moi, je vous en prie, ce qui constitue à vos yeux un homme sage, pondéré, bien équilibré, un homme enfin qu'on pourrait donner comme exemple à ceux qui veulent échapper à la folie !

— Cet homme, dit le docteur souriant avec dédain, sera toujours satisfait ; il prendra la vie du bon côté sans se soucier de vaines abstractions, sans chercher à bouleverser les institutions sociales et sans larmoyer sur les misères d'autrui. Il se soignera en tout temps, en tous lieux, veillera à son bien-être, évitera d'agiter les questions d'ordre obscur, rejettera ce que rejette la science officielle, acceptera ce qu'elle accepte ; il étendra les coudes pour se maintenir sa place dans les rangs où l'ont poussé ses aptitudes, et luttera avec acharnement par le simple instinct de conservation mis en tous les hommes. Il évitera les émotions, les chocs violents ; n'aura jamais, en faveur des lettres et des arts, d'extravagantes envolées ; enfin, il se tiendra toujours dans un juste milieu. Lisez Nordau, et vous comprendrez d'où vient la dégénérescence des peuples civilisés.

— Vous prétendez, docteur, classer parmi les dégénérés les hommes de génie, les philosophes ?

— Oui, monsieur, pour la plupart ce sont des déséquilibrés.

— Docteur Impeccabilus, s'écria l'oncle en étendant ses longs bras, pensez de moi ce que bon vous semble, je vous répondrai. Votre tableau choquant m'affecte et me révolte. L'homme ainsi défini tient beaucoup trop de l'animal ; il bâillonne son esprit, nie son âme, met son cœur sous l'étouffoir. Il s'occupe exclusivement de son moi, de son bien-être, comme s'il était possible de trouver ainsi le bonheur et de vivre sans le secours de personne. Cet égoïste, jouant des coudes, un jour ou l'autre sera broyé ; il méconnaît les leçons du passé, nie le génie, l'idéal, la beauté du dévouement, le mérite de l'abnégation, les délices du véritable amour. Il accepte les brutalités des lois pour se garantir, et prétend laisser les faibles et les humbles à la merci du plus fort, en ignorant de parti pris les jouissances du devoir accompli. Vous sombrerez un jour ou l'autre par cette prétendue dégénérescence, docteur Impeccabilus. Par le cœur ou par l'esprit, votre âme se fera jour, vous souffrirez autrement que par les sens, et vos larmes vous sacreront immortel !... La bête ne pleure pas lorsque les siens disparaissent ! Le génie s'est toujours élancé des êtres tourmentés, inquiets, souffrants de profondes douleurs.

« Les meilleures pages des poètes et prosateurs sont des cris de douleur, de désespoir sur la souffrance humaine, des élans sublimes vers l'inconnu, l'idéal, la paix, le bonheur auxquels nous aspirons tous. Mais ce bonheur veut être partagé, il ne peut exister au milieu des gémissements et des blasphèmes sans cesse jetés à la vie par ceux qui en subissent les grandes souffrances et les horribles déceptions.

—Qu'y pouvons-nous ? dit Impeccabilus. Laissons l'eau couler, pourvu que nous ne soyons pas submergés, tout sera bien. Changerez-vous quelque chose à la marche du temps, aux progrès du bien ou du mal ? Dormir ou lutter sont même chose quand on constate les résultats obtenus.

— Est-ce là, s'écria l'oncle Brutus, le résultat de l'éducation religieuse !... Malheur à qui se ravale au niveau de la brute, malheur à l'orgueilleux qui se croit à l'abri des misères humaines !... Attardé dans la marche de son ascendance vers le bien, il a méconnu sa nature, a voulu éteindre le feu divin, et il devra renaître jusqu'au jour où, les yeux dessillés, il verra les devoirs à remplir et le bien à prodiguer parmi cette humanité dont la détresse retentit sur son être, dont il est un atome.

— Nous y sommes, murmura le docteur à Mme Baillardise, et, gracieusement, il dit au vieillard :

« Vous croyez à la métempsycose ?

— Je crois à la réincarnation.

— Développez, je vous prie, cette idée.

— Je cherche la vérité ; faites ainsi que moi.

— Précisément, je vous prie de m'éclairer.

— Docteur, enseignez-moi la médecine.

— Monsieur Brutus, suivez les cours, prenez des inscriptions, suivez les cliniques.

— Docteur Impeccabilus, étudiez, observez, pratiquez l'art d'évoquer les morts, lisez, pensez, méditez, entrez en relation avec les êtres occultes, et dans dix ans vous serez convaincu, j'en réponds.

— Dix ans, s'écria le docteur en éclatant de rire, dix ans pour apprendre une soi-disant science qui n'a rien d'officiel, pas de chaire pas de professeurs ni de disciples, pour une chose qui ne rapporte ni honneurs ni argent !!!...

— Vous donnez, par ces dernières objections, la preuve de l'existence de cette science et de sa vitalité. Malgré le ridicule et le mauvais vouloir, le spiritisme et tout ce qui s'y rattache va, insidieux, de porte en porte ; il passe auprès des égoïstes, des satisfaits et des orgueilleux, sans être remarqué ; mais il s'assied auprès des êtres souffrants et troublés, il les calme, les apaise et leur montre, au delà de l'existence humaine, un port où s'ignorent les tortures, les criantes injustices de ce monde. Il prend par la main ceux qui écoutent sa voix, et les entraîne vers le progrès, vers l'amélioration morale. Il n'a ni Église, ni prêtre, et néanmoins il avance, fortifiant, encourageant les êtres timorés et désillusionnés des joies de la terre. Vraiment il est incroyable d'entendre dire à un homme instruit que tout marche à souhait, que le peuple a tort de se plaindre. Non, monsieur Impeccabilus, vous ne convaincrez que les intéressés, les jouisseurs, et, je le répète, il est temps enfin de chercher, d'appliquer les remèdes au mal social, à l'immoralité, et pour cela étudiez l'esprit humain, améliorez ce principe intelligent et immortel qui conduit et dirige l'homme. Mais j'en ai trop dit, ces choses ne vous intéressent pas.

— Au contraire, ces idées personnelles, ces théories neuves ont une saveur particulière ; je vous en prie, ne vous arrêtez pas en me laissant le regret de ne pas mieux goûter le fruit de vos méditations. »

L'oncle vira sur lui-même comme un mannequin et jeta sur le docteur un regard clair et scrutateur. Le docteur toussa et s'adressa à ma future belle-mère :

« Vous serait-il agréable, madame, dit-il, de visiter ma maison de campagne ? J'y amasse des antiquités rares. Monsieur Brutus, cela vous intéressera certainement. Nous y discuterons, et je vous présenterai des coreligionnaires, des amis de l'abstrait, des chercheurs d'inconnu. Vous aurez grand plaisir en leur société. Un docteur de mes amis viendra vous prendre ici, à moins que vous ne préfériez nous donner rendez-vous autre part. »

Nous comprîmes, et Mme Baillardise, prenant la main de l'oncle le pria, le supplia d'accepter.

« Pourquoi refuserai-je ? dit l'oncle brusquement. Vous n'avez pas, je suppose, l'idée de me claquemurer, de me mettre avec les fous. Vous êtes de mes amis, d'honnêtes gens, et je ne vois pas la raison de ces instances, chère et bonne madame Baillardise. »

Nous restâmes muets. Quelle idée singulière! Évidemment l'oncle avait conscience de son état pour craindre le traitement imposé en pareil cas.

« Voulez-vous, demain dans l'après-midi, accepter mon invitation ? reprit le docteur.

— Vers cinq heures, je serai ici, dit l'oncle Brutus.

— C'est bien tard.

— Je ne serai libre qu'à cette heure ; comptez sur moi : je suis toujours exact. Il se fait tard, et je vous prie de me permettre de me retirer. »

Mme Baillardise s'écria, aussitôt après le départ de l'oncle :

« Avais-je raison, docteur ? Cet homme a-t-il le sens commun ? est-il possible de déraisonner davantage ?

PAUL GRENDEL.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au numéro suivant l'analyse du livre *l'Évolution animique*, et les comptes rendus des ouvrages reçus récemment. Pour la même raison, nous ajournons à la prochaine fois les nécrologies et le compte rendu de la Presse.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours, Imp. G. Debenay-Lafond.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix..... 3 50

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TEMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition *(sous presse)*. Prix..... 2 fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux Médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de GABRIEL DELANNE

Prix..... » 30

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards*.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue Oberkampf, 1, à Paris. 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville) 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne magnétique, Auffinger, rue du Four-Saint-Germain, Paris. 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 francs par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. Papus, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay. Docteur Dariex. Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, nº 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3.50 pour l'Etranger.

Le Messager Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr.; pays étrangers, 5 fr. par an

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur Cyriac, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis, jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinnati (Ohio), 7512 Race St, par G. Stronwell.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana including postage, 83,15, Publishing House Chicago, Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth. 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St Martin's Lane, London, w. c.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. Volpi, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise, 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou); directeur, Carlos Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur Max Rahn, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

Proceedings of the Society for psychical Researchs, revue trimestrielle, chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie. Ludgate Hill, à Londres.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis, Chicago-Illinois. 4 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. Hasdeu. Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

Tours. Pap. et Imp. G. Debenay-Lafond

Revue Scientifique & Morale DU SPIRITISME

Sommaire

Caractère positif de la doctrine spirite, p. 711.... G. Delanne
Jeanne d'Arc, la vierge du lys, p. 718.
Le Spiritisme dans la Littérature, p. 722.
La loi de justice, p. 726.. Becker.
Apparitions pendant le sommeil, p. 729..... J. de Kronheim.
Un Concert spirituel le Jeudi Saint, p. 731.... Dr Dusart.
Les Catastrophes, p. 733.. Alban Duret.
Les cheveux, la peau, p. 737 d'Ervieux.
Les Prêtres du temps de Pilate, p. 748.
Un cas d'action magnétique, p. 749..... Dr Dusart.
La force psychique, p. 751.
Les six portes de la connaissance, p. 753..... W. Thomson.
Ouvrages nouveaux, p. 763. — *Revue de la Presse*, p. 769. — *Bibliographie*, p. 773.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Manuel, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

VIENT DE PARAITRE

L'Évolution Animique

Par Gabriel DELANNE

Prix..... 3 50

SOMMAIRE

CHAPITRE I. — La vie

Etude sur la vie. — Destruction organique. — Création organique. — Propriétés générales des êtres vivants. — Conditions générales au maintien de la vie. — L'humidité. — L'air. — La chaleur. — Conditions chimiques du milieu. — La force vitale. — Pourquoi on meurt. — L'utilité physiologique du périsprit. — L'idée directrice. — Le fonctionnement organique. — Le rôle psychologique du périsprit. — L'identité. — Le système nerveux et la force nerveuse ou psychique. — Résumé.

CHAPITRE II. — L'ame animale

Les sauvages. — Identité du corps humain et de celui des animaux. — Etude des facultés intellectuelles et morales des animaux. — La curiosité. — L'amour-propre. — L'imitation intelligente. — L'abstraction. — Le langage. — L'idiotie. — Amour conjugal. — Amour maternel. — Amour du prochain. — Le sentiment esthétique. — La gradation des êtres. — La lutte pour la vie. — Résumé.

CHAPITRE III. — Comment le périsprit a pu acquérir des propriétés fonctionnelles

L'évolution animique. — Théorie cellulaire. — Dans les organismes, même rudimentaires, il faut la présence du principe périsprital. — Différenciation des cellules originairement semblables lors de cette formation. — Mouvements qui se fixent dans l'enveloppe. — Naissance et développement des instincts. — L'action réflexe, son rôle, inconscience et conscience. — Progression parallèle du système nerveux et de l'intelligence. — Résumé.

CHAPITRE IV. — La mémoire et les personnalités multiples

L'ancienne et la nouvelle psychologie. — Sensation et perception. — Conditions de la perception. — L'inconscient psychique. — Etude sur la mémoire. — La mémoire organique ou inconscient physiologique. — La mémoire psychique. — La mémoire proprement dite. — Les aspects multiples de la personnalité. — Les altérations de la mémoire par la maladie. — Double personnalité. — Histoire de Félida. — Histoire de Mlle R. L. — Le somnambulisme provoqué. — Les degrés différents du somnambulisme. — L'oubli des existences antérieures. — Résumé.

CHAPITRE V. — Le rôle de l'ame au point de vue de l'incarnation, de l'hérédité et de la folie

La force vitale. — La naissance. — L'hérédité. — Pangenèse. — L'hérédité physiologique. — L'hérédité psychologique. — L'obsession et la folie. — Résumé.

CHAPITRE VI. — L'univers

L'univers. — L'évolution cosmique. — L'évolution terrestre. — Conclusion.

Cet ouvrage est en vente chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie. Paris, et aux Bureaux de la Revue, qui l'envoie franco de port *à tous ses abonnés et lecteurs, au prix de 2 fr. 75.*

CARACTÈRE POSITIF
DE LA
DOCTRINE SPIRITE

ÉTUDE HISTORIQUE SUR LE PÉRISPRIT

L'école néo-platonicienne d'Alexandrie a été remarquable à plus d'un point de vue. Elle a tenté la fusion des philosophies de l'Orient avec celle des Grecs, et il est sorti des travaux de Proclus, Plotin, Porphyre, Jamblique, des idées neuves sur un assez grand nombre de questions. Sans doute, on peut reprocher à ces chercheurs une tendance trop grande vers la mysticité, mais ils se sont, plus que d'autres, rapprochés de la vérité que nous connaissons expérimentalement aujourd'hui.

Les vies successives et le périsprit faisaient partie de leur enseignement. A la séparation de l'âme et du corps se rattache, dans Plotin comme dans Platon, celle de la métempsycose, ou *métensomatose* (pluralité des vies corporelles).

« Demandons-nous ce qu'est dans les animaux le principe qui les anime. S'il est vrai, comme on le dit, que les corps des animaux renferment des âmes humaines qui ont péché, la partie de ces âmes qui est séparable, n'appartient pas en propre à ces corps ; tout en les assistant, elle ne leur est à proprement parler pas présente. En eux, la sensation est commune à l'image de l'âme et au corps, mais au corps en tant qu'organisé et *façonné par l'image de l'âme*. Pour les animaux dans le corps desquels ne se serait pas introduite une âme humaine, ils sont engendrés par une illumination de l'âme universelle. » (Plotin, *Ennéade première*.)

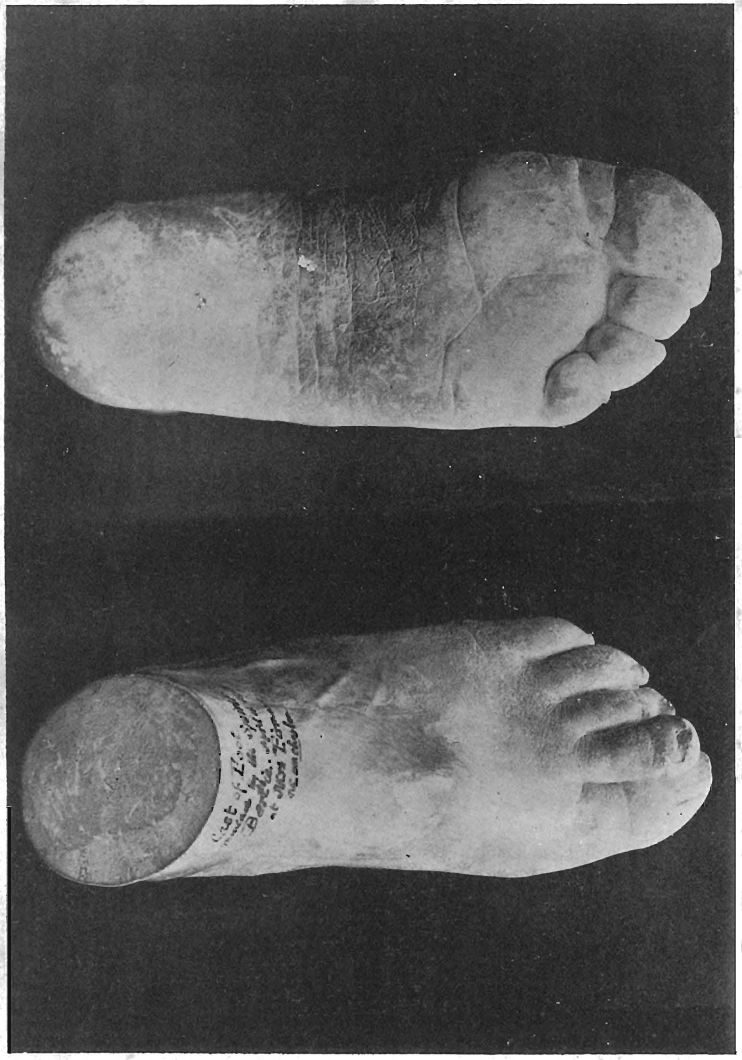
Le passage de l'âme humaine dans les corps des êtres inférieurs est présenté ici sous une forme dubitative. Nous savons maintenant qu'aucun recul n'est possible sur l'éternelle voie du devenir, car aucun progrès ne serait certain si nous pouvions perdre ce que nous avons acquis par notre effort personnel. L'âme qui est parve-

REPRODUCTION DE LA PHOTOGRAPHIE

D'un moulage du pied gauche de l'Esprit de BERTIE

Par M. OXLEY. — 26 Juillet 1878.

Voir : ANIMISME et SPIRITISME, de M. Al. Aksakof, p. 148-149



Offerte aux lecteurs de la REVUE SCIENTIFIQUE ET MORALE DU SPIRITISME

Par M. Aksakof

nue à vaincre un vice en est à jamais libérée, c'est ce qui assure la perfectibilité de l'esprit et garantit le bonheur dans l'avenir, à l'être qui a su s'affranchir des vices inhérents à son état inférieur. Plotin affirme nettement la réincarnation, c'est-à-dire le passage de l'âme d'un corps humain dans d'autres corps :

« C'est une croyance universellement admise que l'âme commet des fautes, qu'elle les expie, qu'elle subit des punitions dans les enfers, et qu'elle passe ensuite dans de nouveaux corps. » (*Ibid.*)

« Quand nous nous égarons dans la multiplicité que renferme l'univers, nous en sommes punis par notre égarement même et par un sort moins heureux par la suite. » (*Ibid.*)

« Les dieux donnent à chacun le sort qui lui convient et qui est en harmonie avec ses antécédents dans ses existences successives. » (*Ennéade deuxième.*)

Ceci est profondément juste et vrai, car nous sommes placés dans nos vies multiples vis-à-vis de difficultés que nous devons surmonter pour amener notre amélioration morale ou intellectuelle ; mais cela deviendrait faux si on appliquait ce principe aux conditions sociales, car alors le riche aurait mérité de l'être, et le pauvre serait ici en punition, ce qui est contraire à l'observation journalière, puisque nous pouvons constater que la vertu n'est l'apanage spécial d'aucune classe de la société.

« Il y a pour l'âme deux manières d'être dans un corps : l'une a lieu quand l'âme, étant déjà dans un corps céleste, subit une métensomatose, c'est-à-dire *quand elle passe d'un corps aérien ou igné* dans un corps terrestre, migration qu'on n'appelle pas ordinairement métensomatose parce qu'on ne voit pas d'où l'âme vient ; l'autre manière a lieu quand l'âme passe de l'état incorporel dans un corps quel qu'il soit, et qu'elle entre ainsi pour la première fois en communion avec le corps. Les âmes descendent du monde intelligible dans le premier ciel ; là, elles prennent un corps (spirituel), et, en vertu de ce corps même, elles passent dans des corps terrestres, selon qu'elles s'avancent plus ou moins loin (du monde intelligible). »

Cette doctrine est développée longuement par Porphyre dans sa *Théorie des intelligibles* (paragraphe 82), où il s'exprime ainsi : « Quand l'âme sort du corps solide, elle ne se sépare pas de l'esprit qu'elle a reçu des sphères célestes. »

On retrouve la même idée dans les écrits de Proclus, qui appelle cet esprit le *véhicule de l'âme.*

Il résulte d'une étude attentive de ces doctrines que les néo-platoniciens ont senti la nécessité pour l'âme d'une enveloppe subtile dans laquelle s'enregistrent, s'incorporent les états de l'esprit. Il faut bien, en effet, que l'âme, à travers ses vies successives, conserve les progrès acquis, sans quoi elle se retrouverait à chaque incarnation comme à la première, et recommencerait perpétuellement la même vie.

Le moyen âge a hérité de ces conceptions, que l'on constate dans le passage suivant de la *Divine Comédie*, du Dante :

« Aussitôt qu'une place a été assignée à l'âme (après la mort), sa faculté formelle rayonne autour d'elle, de même et autant qu'elle le faisait dans ses membres vivants. Et comme l'atmosphère, lorsqu'elle est bien chargée de pluie et que les rayons viennent s'y refléter, se montre ornée de couleurs diverses, ainsi l'air qui l'entoure prend cette forme que lui imprime virtuellement l'âme en s'y arrêtant ; et, semblable à la flamme qui suit le feu partout où il va, cette forme nouvelle suit l'âme en tout lieu. Comme elle tire de là son apparence, elle est appelée ombre, et ensuite elle organise tous les sens, jusqu'à celui de la vue » (1).

C'est si bien une obligation pour l'intelligence d'unir l'esprit à la matière, que les plus grands poètes n'y ont jamais manqué, et ils ont toujours revêtu de formes corporelles les êtres célestes dont la pure essence ne peut être perçue par les organes des sens. Milton, dans la « *Guerre des Anges* », n'a pas hésité à prêter un corps, quelque subtil et aérien qu'il l'ait voulu dépeindre, à ces êtres extra-humains qu'il concevait comme purement spirituels par leur nature propre. Voici comment il s'exprime, dans son poème du *Paradis perdu,* au sujet des anges :

« Ils vivent tout cœur, toute tête, tout œil, toute oreille, toute intelligence, tout sens, dit-il ; ils se donnent à leur gré des membres, et ils prennent la couleur, la forme et la grosseur, dense ou rare, qu'ils aiment le mieux. »

Ossian a revêtu également de formes sensibles les esprits aériens qu'il croyait voir dans les vapeurs de la nuit, et entendre dans les mugissements de la tempête. Klopstock a représenté, dans sa *Messiade*, le corps du séraphin Elohé comme formé par un rayon du matin, et celui de l'ange de la Mort comme d'une vague de flamme dans un nuage ténébreux. Il précise son idée dans la dissertation qu'il a

(1) *La Divine Comédie* (Purgatoire, XXV), traduction de M. Florentin.

placée en tête du sixième livre de son épopée ; il soutient « qu'il est bien vraisemblable que les Esprits finis dont l'occupation habituelle est de méditer sur les corps dont le monde physique se compose, sont eux-mêmes revêtus de corps », et qu'on doit croire en particulier que les anges, « dont Dieu se sert si souvent pour conduire à la félicité les mortels, auront reçu eux-mêmes quelque sorte de corps qui corresponde à ceux des élus que Dieu appelle à cette suprême félicité. »

Le pénétrant génie de Leibnitz ne s'y est pas trompé :

« Je crois, dit-il, avec la plupart des anciens, que tous les génies, toutes les âmes, toutes les substances simples créées sont toujours jointes à un corps, et qu'il n'y a jamais des âmes qui en soient entièrement séparées... J'ajoute encore qu'aucun dérangement des organes visibles n'est capable de porter les choses à une entière confusion dans l'animal, ou de détruire tous les organes et de priver l'âme de tout son corps organique et des restes ineffaçables de toutes les traces précédentes. Mais la facilité qu'on a eue de quitter les corps subtils joints aux anges (qu'on confondait avec la corporalité des anges mêmes), et l'introduction de prétendues intelligences séparées dans les créatures (à quoi celles qui font rouler les cieux d'Aristote ont contribué beaucoup), et enfin l'opinion mal entendue où l'on a été que l'on ne pouvait conserver les âmes des bêtes sans tomber dans la métempsycose, ont fait, à mon avis, qu'on a négligé la manière naturelle d'expliquer la conservation de l'âme » (1).

Il faut arriver jusqu'à Charles Bonet (2) pour avoir une théorie qui, bien qu'elle ne s'appuie pas sur les faits, se rapproche singulièrement de celle que le spiritisme nous a permis d'édifier en nous basant sur l'expérience. Nous allons citer librement les passages les plus importants de ses ouvrages relatifs à notre objet. On admirera la logique puissante de ce profond penseur qui a trouvé, il y a plus de cent cinquante ans, les véritables conditions de l'immortalité.

En étudiant avec quelque soin, dit-il, les facultés de l'homme, en observant leurs dépendances mutuelles ou cette subordination qui les assujettit les unes aux autres, et à leurs objets, nous parvenons facilement à découvrir quels sont les moyens naturels par lesquels elles se développent et se perfectionnent ici-bas. Nous

(1) Leibnitz, *Nouveaux Essais*. Avant-propos.

(2) Ch. Bonnet, *Essai analytique*, pages 528 et suivantes. — Voir aussi *Palingénésie*, tome II.

pouvons donc concevoir des moyens analogues plus efficaces, qui porteraient ces facultés à un plus haut degré de perfection.

Le degré de perfection auquel l'homme peut atteindre ici-bas est en rapport avec les moyens qui lui sont donnés de connaître et d'agir. Ces moyens sont eux-mêmes en rapport direct avec le monde qu'il habite actuellement.

Un état plus relevé des facultés humaines n'aurait donc pas été en rapport avec ce monde dans lequel l'homme devait passer les premiers moments de son existence. Mais ses facultés sont indéfiniment perfectibles, et nous concevons fort bien que quelques-uns des moyens naturels qui les perfectionneront un jour peuvent exister dès à présent dans l'homme.

Ainsi, puisque l'homme était appelé à habiter successivement deux mondes différents, sa constitution originelle devait renfermer des choses relatives à ces deux mondes. Le corps animal devait être en rapport direct avec le premier monde, le corps spirituel avec le second.

Deux moyens principaux pourront perfectionner dans le monde à venir toutes les facultés de l'homme : des sens plus exquis et de nouveaux sens. Les sens sont la première source de toutes nos connaissances. Nos idées les plus réflectives, les plus abstraites, dérivent toujours de nos idées sensibles. L'esprit ne crée rien, mais il opère sans cesse sur cette multitude presque infinie de perceptions diverses qu'il acquiert par le ministère des sens.

De ces opérations de l'esprit, qui sont toujours des comparaisons, des combinaisons, des abstractions, naissent, par une génération naturelle, toutes les sciences et tous les arts.

Les sens, destinés à transmettre à l'esprit les impressions des objets, sont en rapport avec les objets. L'œil est en rapport avec la lumière, l'oreille avec le son, etc.

Plus les rapports que les sens soutiennent avec les objets sont parfaits, nombreux, divers, et plus ils manifestent à l'esprit de qualité des objets, et plus encore les perceptions de ces qualités sont claires, vives, complètes.

Plus l'idée sensible que l'esprit acquiert d'un objet est vive, complète, et plus l'idée réfléchie qu'il s'en forme est distincte.

Nous concevons sans peine que nos sens actuels sont susceptibles d'un degré de perfection fort supérieur à celui que nous leur connaissons ici-bas, et qui nous étonne dans certains sujets. Nous pouvons même nous faire une idée assez nette de cet accroissement

de perfection, par les effets prodigieux des instruments d'optique et d'acoustique.

Qu'on se figure Aristote observant une mite avec un microscope, ou contemplant avec un télescope Jupiter et ses lunes ; quels n'eussent point été sa surprise et son ravissement! Quels ne seront point aussi les nôtres, lorsque, revêtus de notre corps spirituel, nos sens auront acquis toute la perfection qu'ils peuvent recevoir de l'auteur bienfaisant de notre être !

On imaginera, si l'on veut, que nos yeux réuniront alors les avantages des microscopes et des télescopes, et qu'ils se proportionneront exactement à toutes les distances. Et combien les verres de ces nouvelles lunettes seront-ils supérieurs à ceux dont l'art se glorifie ! On doit appliquer aux autres sens ce qui vient d'être dit de la vue. Quels ne seraient point alors les rapides progrès de nos sciences physico-mathématiques, s'il nous était donné de découvrir les premiers principes des corps soit fluides, soit solides ! Nous verrions alors, par intuition, ce que nous tentons de deviner à l'aide de raisonnements et de calculs, d'autant plus incertains que notre connaissance directe est plus imparfaite. Quelle multitude innombrable de rapports nous échappe, précisément parce que nous ne pouvons pas apercevoir la figure, les proportions, l'arrangement de ces corpuscules infiniment petits, sur lesquels pourtant repose le grand édifice de la nature.

Il ne nous est pas fort difficile non plus de concevoir que le germe du corps spirituel peut contenir, dès à présent, les éléments organiques de nouveaux sens, qui ne se développeront qu'à la résurrection.

Ces nouveaux sens nous manifesteront dans les corps des propriétés qui nous seront toujours inconnues ici-bas. Combien de qualités sensibles que nous ignorons encore, et que nous ne découvrirons point sans étonnement. Nous ne connaissons les différentes forces répandues dans la nature que dans le rapport aux différents sens sur lesquels elles déploient leur action. Combien de forces dont nous ne soupçonnons pas même l'existence, parce qu'il n'est aucun rapport entre les idées que nous acquérons par nos cinq sens et celles que nous pourrons acquérir par d'autres sens !

Élevons nos regards vers la voûte étoilée : contemplons cette collection immense de soleils et de mondes disséminés dans l'espace, et admirons que ce vermisseau qui porte le nom d'homme ait une

raison capable de pénétrer l'existence de ces mondes et de s'élancer ainsi jusqu'aux extrémités de la création.

Poursuivant logiquement ce qui était pour lui une hypothèse, et pour nous une certitude expérimentale, l'auteur ajoute :

Si notre connaissance réfléchie dérive essentiellement de notre connaissance intuitive ; si nos richesses intellectuelles s'accroissent par les comparaisons que nous formons entre nos idées sensibles de tout genre ; si nous comparons d'autant plus que nous connaissons davantage ; si enfin notre intelligence se développe et se perfectionne à proportion que nos comparaisons s'étendent, se diversifient, se multiplient, quels ne seront point l'accroissement et le perfectionnement de nos connaissances naturelles, lorsque nous ne serons plus bornés à comparer les individus aux individus, les espèces aux espèces, les règnes aux règnes, et qu'il nous sera donné de comparer les mondes aux mondes ?

Si la suprême intelligence a varié ici-bas toutes ses œuvres ; si elle n'a rien créé d'identique ; si une progression harmonique règne entre tous les êtres terrestres ; si une même chaîne les embrasse tous, combien est-il probable que cette chaîne merveilleuse se prolonge dans tous les mondes planétaires, qu'elle les unit tous et qu'ils ne sont que les parties consécutives et infinitésimales de la même série.

Chaque monde planétaire a donc son économie particulière, ses lois, ses productions, ses habitants, et rien de tout cela ne se retrouve, de la même manière ni dans le même ordre, dans aucune planète. La répétition des mêmes modèles en différents mondes serait un indice de stérilité, et comment concevoir un terme à la fécondité de l'intelligence infinie ? Si une métaphysique relevée nous persuade qu'il n'est pas sur la terre deux individus précisément semblables ; si des observations délicates poussées fort loin paraissent confirmer la même vérité, quels ne doivent point être les caractères qui différeraient un monde d'un autre monde, et même deux mondes les plus voisins ! Ainsi chaque monde est un système particulier, un ensemble de choses qui ne se rencontre dans aucun autre point de l'espace, et ce système particulier est au système général ce qu'est un pignon ou une roue dans une machine, ou, mieux encore, ce qu'est une fibre, une glande, dans un tout organique.

De quels sentiments notre âme ne sera-t-elle donc point inondée, lorsque, après avoir étudié à fond l'économie d'un monde, nous vole-

rons vers un autre, et que nous comparerons entre elles ces deux économies ! Quelle ne sera point alors la perfection de notre cosmologie ! quels ne seront point la généralisation et la fécondité de nos principes, l'enchaînement, la multitude et la justesse de nos conséquences ! Quelle lumière rejaillira de tant d'objets divers sur les autres branches de nos connaissances, sur notre physique, sur notre géométrie, sur notre astronomie, sur nos sciences rationnelles, et principalement sur cette science divine qui s'occupe de l'Être des êtres !

Ces inductions, si bien établies par le raisonnement, ont été pleinement justifiées à notre époque. Le corps destiné à une vie supérieure existe dès maintenant dans l'organisme humain, il y joue un rôle de premier ordre, et c'est grâce à lui que nous pouvons conserver le trésor de nos acquisitions intellectuelles. Nous verrons que le périsprit est une réalité physique aussi certaine que l'organisme matériel : on le voit, on le touche, on le photographie ; en un mot, ce qui n'était qu'une théorie philosophique, grandiose et consolante il est vrai, mais toujours récusable, est devenu un fait scientifique, qui donne à ces envolées de l'esprit la consécration inattaquable de l'expérience.

GABRIEL DELANNE.

Jeanne d'Arc, la vierge du lys

(A mon retour de Domremy)

Je te salue et je t'admire, vierge sainte, ange de la France, toi dont la vie resplendit comme un rayon céleste dans la nuit affreuse du moyen âge. Tu es venue apporter aux hommes, avec ta foi puissante et ta confiance en Dieu, le courage, l'énergie nécessaires pour surmonter mille obstacles ; tu es venue apporter à la France trahie, agonisante, le salut et le relèvement. Et, pour prix de ton abnégation héroïque, tu n'as recueilli qu'amertume, humiliation, perfidie, et, pour couronnement de ta courte mais merveilleuse carrière, une passion et une mort si douloureuses qu'elles n'ont d'égales que celles du Christ. Et encore, le Christ était un homme. Mais toi, vierge de

dix-neuf ans, n'as-tu pas, pendant ta captivité de six mois, enduré tout ce qu'une femme jeune, enchaînée, peut attendre d'hommes grossiers, de soudards brutaux, ivres de fureur envers celle qu'ils considéraient comme la cause de leurs revers. Les secours du ciel, seuls, t'ont préservée de la suprême injure.

Aujourd'hui, les successeurs de ceux qui t'ont brûlée te dressent des autels. Ils cherchent, par mille détours, à accaparer ta mémoire. Par leurs soins, ton image sacrée prendra bientôt place dans l'étroit paradis catholique. Et la France s'étonne de tant d'audace. Elle se demande de quel œil tu considères ces manœuvres, ce que tu penses de ces agissements. C'est pour cela que je suis allé interroger les échos des vallées et des bois qui entourent Domremy ....

.....

Fils de la Lorraine, né comme Jeanne dans la vallée de la Meuse, mon enfance a été bercée par les souvenirs qu'elle a laissés dans le pays. Devenu homme, j'ai voulu suivre à travers la France la trace de ses pas. J'ai refait, presque étape par étape, ce voyage douloureux. J'ai revu ce château de Chinon, où elle fut reçue par Charles VII et qui n'est qu'une ruine. J'ai revu, au fond de la Touraine, cette petite église de Fierbois d'où elle fit retirer de dessous l'autel cette épée de Charles-Martel dont personne au monde ne connaissait alors l'existence ; et les grottes de Courtineau où elle se réfugia pendant l'orage. Et Orléans, et Reims, et Compiègne, où elle fut prise ! Pas un lieu où elle ait passé où je ne sois allé méditer, prier, pleurer en silence.

Plus tard, c'était dans cette cité de Rouen, au-dessus de laquelle plane sa grande ombre ; c'est là que je suis allé terminer ce pèlerinage. Comme les chrétiens qui parcourent pas à pas le chemin sanglant qui mène au Calvaire, j'ai suivi la voie douloureuse qui conduisait la grande martyre au supplice.....

.....

Cependant, je n'avais pas encore vu Domremy. Mais maintenant je connais la place où elle est morte ; je connais la place où elle est née.

J'ai vu l'humble maisonnette où elle a reçu le jour, la chambre éclairée par une étroite lucarne dont son corps virginal, promis au bûcher, a frôlé les murs, l'armoire rustique où elle déposait ses hardes et la place où, ravie, en extase, elle écoutait ses « voix » ; puis l'église où, si souvent, elle a prié.

De là, par le chemin qui gravit la colline, j'ai gagné le lieu sacré où elle aimait à rêver ; j'ai vu la vigne qui fut à son père, l'arbre

des fées et la fontaine au doux murmure. Le coucou chantait dans le bois chenu ; des senteurs d'aubépine flottaient dans l'air ; la brise agitait le feuillage et éveillait comme une plainte au fond du hallier. A mes pieds se déployaient les prairies riantes, émaillées de fleurs, qu'arrosent les méandres de la Meuse.

En face, la côte de Julien se dresse, abrupte, souvenir de l'époque romaine et du César apostat. Au loin, des coteaux boisés, des ravins profonds se succèdent jusqu'à l'horizon fuyant. Une douceur pénétrante, une paix sereine, plane sur tout ce paysage. C'est bien là un lieu béni, propice aux méditations, un lieu où les vagues harmonies du ciel se mêlent aux bruits lointains et apaisés de la terre. O âme rêveuse de Jeanne, je cherche ici les impressions qui t'enveloppaient, et je les retrouve, saisissantes, profondes. Elles étreignent mon esprit ; elles l'emplissent d'une ivresse poignante. Et ta vie entière, épopée éblouissante, se déroule devant ma pensée comme en un panorama grandiose, couronnée par une apothéose de flammes. Un instant, j'ai vécu de cette vie, et ce que mon cœur a ressenti, aucune plume humaine ne saurait le décrire.....

.....

Derrière moi, comme un monument étranger, note discordante dans cette symphonie des impressions et des souvenirs, se dressent la basilique et le monument théâtral où l'on voit Jeanne à genoux aux pieds d'un saint Michel et de deux images de saintes éclatants de dorure. Seule, la statue de Jeanne, riche d'expression, touche, intéresse, retient le regard. Un nom est gravé sur le socle : celui d'Allan. Cette œuvre est celle d'un spirite.

A quelque distance de Domremy, sur un coteau aux pentes raides, au milieu des bois, se cache la modeste chapelle de Bermont. Jeanne y venait chaque semaine ; elle suivait le sentier qui, de Greux, se déroule sur le plateau, fuit sous les ombrages et passe près de la fontaine de Saint-Thiébault. Elle gravissait la colline pour s'agenouiller devant l'antique madone dont la statue, du VIIIe siècle, y est encore vénérée de nos jours. J'ai suivi, pensif, recueilli, ce sentier pittoresque ; j'ai parcouru ces bois touffus où chantent les oiseaux. Tout le pays est plein de souvenirs celtiques. Nos pères avaient dressé là un autel de pierre. Ces fontaines sacrées, ces ombrages austères furent témoins des cérémonies du culte druidique. L'âme de la Gaule vit et palpite dans tous ces souvenirs. Sans doute elle parlait au cœur de Jeanne comme elle parle encore aujourd'hui au cœur des patriotes et des croyants éclairés.

Plus loin j'ai porté mes pas. J'ai voulu voir, dans les environs, tout ce qui rappelle la mémoire de Jeanne : Vouthon, où naquit sa mère, et le petit village de Burey-la-Côte qui possède toujours la demeure de son oncle, Durand-Laxart, celui qui l'aida dans sa mission en la conduisant près du sire de Baudricourt, à Vaucouleurs. L'humble maison est encore debout, avec les écussons aux fleurs de lys qui en décorent le seuil ; mais elle est changée en étable. Une simple chaînette en fixe la porte ; je la détache et, à ma vue, un chevreau blotti dans l'ombre fait entendre sa voix grêle et plaintive.

J'ai erré en tous sens dans ce pays, m'enivrant de la vue des sites qui servirent de cadre à l'enfance de Jeanne. J'ai parcouru les vallées étroites, latérales à celles de la Meuse, qui se creusent entre les bois sombres. J'ai médité dans la solitude, le soir, à l'heure où chante le rossignol, quand les étoiles s'allument au fond des cieux. J'y prêtais l'oreille à tous les bruits, à toutes les voix mystérieuses de la nature. Je me sentais loin de l'homme. Un monde invisible planait autour de moi.

Alors la prière jaillit des profondeurs de mon être, puis j'évoquai Jeanne. Et aussitôt j'ai senti le soutien et la douceur de sa présence. L'air frémissait, l'air vibrait ; tout semblait s'éclairer autour de moi ; des ailes invisibles battaient dans la nuit. Une mélodie inconnue descendait des espaces, berçait mes sens, faisait couler mes pleurs. Et l'Ange de la France m'a dicté des paroles que, suivant son ordre, je retrace ici, pieusement :

MESSAGE DE JEANNE.

« Ton âme s'élève et sent en ce moment la protection que Dieu jette sur toi. — Avec moi que ton courage augmente et, patriote sincère, aime, efforce-toi d'être utile à cette France si chère, que d'en haut, en Protectrice, en Mère, je considère toujours avec bonheur.

« Ne sens-tu pas s'éveiller en toi des pensées de douce indulgence ? Près de Dieu, j'ai appris à pardonner ; mais ces pensées toutefois ne doivent point, en moi, faire naître la faiblesse et, don divin, je trouve en mon cœur assez de force pour chercher parfois à éclairer ceux qui, par orgueil, veulent accaparer mon souvenir.

« Et quand, par indulgence, j'implore les lumières du Créateur, du Père, je sens que Dieu me dit : — Protège, inspire, mais ne fusionne jamais avec tes bourreaux. Les prêtres, en rappelant ton

souvenir à la Patrie, ne doivent demander que le pardon pour ceux dont ils ont pris la succession.

« Chrétienne pieuse et sincère sur la terre, je sens dans l'espace les mêmes élans, le même désir de prier, mais je veux que mon souvenir soit libre et détaché de tout calcul ; je ne donne mon cœur qu'à ceux qui voient en moi uniquement l'humble et pieuse fille de Dieu, aimant tous ceux qui vivent sur cette terre de France, auxquels je cherche à inspirer des sentiments d'amour, de droiture et d'énergie. »

Mai 1897.

Le Spiritisme dans la Littérature

Le spiritisme pénètre dans la littérature actuelle avec une force et une continuité incontestables. Ce fait est facilement explicable. La plupart des écrivains qui possèdent un don littéraire réel sont plus ou moins des médiums, de telle façon que, consciemment ou inconsciemment, ils sont continuellement influencés et dirigés par des inspirateurs du monde invisible. Des myriades de ceux-ci agissent présentement sur l'humanité chaque fois qu'ils peuvent trouver des instruments convenables, et partout où ils peuvent rencontrer des conditions et des occasions favorables pour répandre des vérités spirituelles. Ces inspirations s'insinuent dans les intelligences et dans tous les domaines. On est étonné de les voir se montrer dans des essais philosophiques, dans des traités scientifiques, dans des œuvres de fiction et dans des livres de voyages. Ouvrons par exemple un de ces derniers, intitulé *Kakoro*, qui nous raconte les expériences et les observations d'un professeur américain engagé dans une université japonaise, M. Lafcadio Hearn. Nous y trouvons ce passage à la page 284 : « S'il se dressait devant nous la certitude absolue que nos morts sont encore avec nous, qu'ils voient chacun de nos actes, connaissent chacune de nos pensées, entendent chaque mot que nous disons, qu'ils sont capables d'éprouver de la sympathie pour nous ou de la colère, qu'ils sont capables de nous aider et heureux de recevoir notre aide, qu'ils sont capables de nous aimer tout en ayant grandement besoin de notre amour, — il est

bien certain que nos conceptions de la vie et du devoir seraient complètement modifiées : nous serions obligés de reconnaître nos obligations envers le passé d'une manière solennelle. Actuellement, pour l'honneur du Far-East, la présence constante des morts est une conviction depuis des milliers d'années ; ce passé leur parle chaque jour, il essaye de leur procurer du bonheur, et, à moins d'être un criminel de profession, personne n'oublie jamais ses devoirs à leur égard... »

Bien plus étrangère à notre monde de sentiments que le magnifique courage avec lequel ils font face à la mort, ou l'égalité d'âme avec laquelle ils acceptent les plus lourds sacrifices, est la profonde et simple émotion du jeune homme qui, en présence de l'autel de Shinto, qu'il n'a jamais vu auparavant, sent tout à coup les larmes jaillir de ses yeux. Il éprouve à ce moment ce que nous ne ressentons jamais avec la même sensation : — la prodigieuse dette du présent au passé, et le devoir d'amour pour les morts.

Le prêtre de Shinto est ordinairement un médium extatique par l'intermédiaire duquel le vivant peut communiquer avec le mort. Mais avant que ceci puisse se réaliser, la personne qui demande cette communication doit passer par la cérémonie de la purification ; elle doit prononcer certaines prières et faire des oblations de fleurs et de riz. Rien ne ressemble moins à cette manière de faire que l'état d'esprit dans lequel la plupart des gens se rendent aux lieux de réunion dans les autres pays. Ils le font avec la fumée du tabac imprégnant leurs vêtements, avec le poison de l'alcool dans l'organisme, et avec un désir violent, dans la plupart des cas, de satisfaire une curiosité égoïste ou d'obtenir un renseignement qui leur sera utile à un point de vue mondain, même s'il se rapporte à quelque chose d'aussi grossièrement terre-à-terre qu'une affaire de spéculation, un procès, une mine d'or, ou même une course de chevaux. Qu'y a-t-il d'étonnant que de pareils suppliants attirent vers eux, sur les limites terrestres, des Esprits de fraudes et de mensonges, qui, comptant sur leur crédulité, les abusent par de décevantes flatteries et ne leur procurent que pertes et désappointements.

Au Japon, nous dit M. Hearn, on remarque que la voix du prêtre-médium, après avoir invoqué la présence de l'Esprit, se transforme graduellement, « jusqu'à ce qu'elle devienne la voix même de la personne morte — car le revenant s'identifie à lui. Le mort répondra alors aux questions rapidement posées, mais criera sans cesse : Hâtez-vous, hâtez-vous ! car mon retour est une souffrance et je

n'ai que peu de temps à rester.» Quand il a répondu, le revenant disparaît et le prêtre tombe, sur la figure, sans connaissance.

D'une conversation avec un vieux gentleman japonais, nommé Manyeman, M. Hearn rapporte les assertions suivantes comme ayant été faites par son interlocuteur :

« Peut-être les peuples occidentaux pensent-ils que les morts ne reviennent jamais ! Nous ne pouvons pas penser ainsi. Tous les morts japonais retournent près de nous. *Il n'y en a point qui ne sache le moyen de revenir.* De Chine, de Chœsen et de la mer, tous nos morts sont revenus ; — *tous.* Ils sont maintenant avec nous. »

La phrase que nous avons soulignée a une signification particulière ; et pour la raison suivante : ce doit être un fait d'expérience familier à tous les spirites que la plupart de ceux qui ont quitté ce monde pour passer dans l'autre, et qui reviennent nous parler, insistent sur la sensation d'égarement et de perplexité qui les agite quand ils rouvrent leurs yeux dans ce monde, et sur le sentiment d'étonnement, sinon d'incrédulité, avec lequel ils reçoivent la suggestion qu'ils pourront devenir capables de revoir les êtres qu'ils ont laissés derrière eux. Ils ne savaient rien de cela — à moins qu'ils aient été spirites — quand ils ont quitté la terre, et, s'ils étaient d'une religion orthodoxe, ils s'attendaient à demeurer dans leur tombe jusqu'au « Jour du jugement ».

De là, la peur, l'étonnement, la stupéfaction et la crainte de la mystification qui les oppressent quand ils découvrent ce qu'ils sont et où ils sont. Mais les Japonais n'éprouvent jamais de pareilles sensations après la mort : « parce qu'il n'y en a aucun qui ne sache ce qu'il a à faire. »

Le chapitre le plus intéressant du livre de M. Hearn est celui qui est intitulé : « L'idée de la préexistence. »

Cette idée, comme il l'observe, « pour l'étudiant en psychologie, passe du royaume de la théorie à celui du fait, démontrant ainsi que l'explication bouddhiste du mystère universel est tout aussi plausible que toute autre. » « Personne, sauf les penseurs trop pressés », écrit le défunt professeur Huxley dans son *Evolution and Ethico*, « ne rejettera cette idée comme absurde. Comme la doctrine de l'évolution elle-même, celle de la transmigration a ses racines dans le monde de la réalité ; et elle peut en tirer tout l'appui que le grand argument de l'analogie est capable de lui fournir. »

Quiconque a suivi la tendance de la pensée moderne et la direction donnée aux recherches scientifiques dans ces dernières années,

dues surtout à la nature étonnante des phénomènes qui se sont manifestés relativement au spiritisme, et à ces recherches psychiques qui reçoivent leur impulsion principale de lui, sentira la force de la remarque de M. Hearn dans le passage suivant : — « Une des surprises de l'avenir sera certainement le retour à des croyances et à des idées depuis longtemps abandonnées, sous le simple prétexte qu'elles ne contenaient aucune vérité, — croyances encore traitées de barbares par ceux qui les condamnent parce qu'elles sortent des habitudes traditionnelles. Chaque année, les recherches de la science nous apportent de nouvelles preuves que les sauvages, les barbares, les idolâtres, les moines, tous, sont arrivés par des voies différentes aussi près d'un point de vérité éternelle que tous les penseurs du XIXe siècle. Nous apprenons aussi que les théories des astrologues et des alchimistes n'étaient que partiellement, mais non totalement erronées. Nous avons même raison de supposer qu'aucun rêve du monde invisible n'a jamais été fait, — qu'aucune hypothèse sur ce que nous ne voyons pas n'a jamais été imaginée, — que la science de l'avenir ne démontrera avoir contenu quelques germes de réalité. »

Tel est le modeste langage du penseur philosophe placé dans l'atmosphère intellectuelle de l'Orient et éloigné des influences matérielles du sordide et anti-idéal Occident. Les hommes y sont si empoisonnés en leurs conceptions mentales, par suite des découvertes dans les sciences physiques de ces soixante-dix ou quatre-vingts dernières années, qu'ils ont non seulement perdu l'équilibre de leur entendement, mais qu'ils ont encore la présomption et l'audace étonnantes de penser et de parler avec dédain des plus grands ou des plus sages penseurs de l'antiquité, parce que plusieurs d'entre eux — tels que Pythagore, Socrate, Plutarque et Cicéron — croyaient à l'existence du monde invisible et à celle de ces démons, ou guides spirituels, dont la mission est de nous conseiller, de nous instruire et de nous admonester, à condition que nous ne les éloignions pas de nos côtés par l'impureté de notre vie, notre égoïsme, notre vanité, notre propension vicieuse à nous abandonner à des croyances superstitieuses et notre aveuglement obstiné pour la vérité.

Il y a quarante millions de Japonais, et tous sont spirites. Ils sont appelés à devenir la race dominante dans le Far-East, et ce double fait aura certainement des conséquences de grande importance pour le spiritisme et pour le monde.

(Extrait du *Harbinger of Light*, numéro du 1er février 1897.)

On peut voir que nos frères d'Australie se rapprochent du spiritisme philosophique, tel qu'il est enseigné dans les pays latins, en admettant la loi de la pluralité des existences. Cet accord, toujours plus parfait, entre les investigateurs du monde entier, prouve mieux que tous les discours la grande vérité des réincarnations sur notre terre, comme moyen d'évolution et de progrès.

LA RÉDACTION.

LA LOI DE JUSTICE

Des catastrophes comme celle du Bazar de la Charité ont besoin d'être expliquées logiquement pour que nous comprenions la divinité. Ce douloureux événement, comme on l'a fort bien remarqué, ne nous a émus d'une manière si profonde, que parce qu'il s'est produit sous nos yeux et qu'il a frappé dans les rangs de l'aristocratie française. Mais, hélas ! la nature fauche perpétuellement l'humanité. Les coups de grisou dans les mines ont fait d'innombrables victimes ; les tremblements de terre, comme celui de Lisbonne au siècle dernier, détruisant 40,000 individus, les naufrages, les éruptions volcaniques, ont causé la mort de millions d'êtres humains, sans compter ceux que le fanatisme a fait mourir injustement pendant les guerres de religion et dont l'Arménie, tout dernièrement encore, a été un horrible exemple.

La conception catholique d'un Dieu cruel, exigeant des holocaustes de victimes innocentes pour satisfaire sa colère, est monstrueuse ; le Père Ollivier, en proclamant ce dogme sous les voûtes de Notre-Dame, a soulevé la conscience moderne et de tous côtés ont éclaté des protestations indignées. Cependant ce moine a été logique, car un Dieu qui peut condamner ses créatures, ses enfants, à des supplices éternels, qui reste à jamais impassible devant les tortures qu'il leur inflige, est bien capable d'être l'auteur de ce terrible sacrifice expiatoire.

C'est la vieille conception mosaïque, le Jéhovah farouche qui ordonne d'égorger les vaincus, qui prêche l'extermination des

hérétiques, celui qui a laissé un sanglant sillon dans l'histoire. Mais cette sombre déité, idole monstrueuse de peuples sauvages, doit disparaître pour faire place à une idée plus haute, plus noble, plus conforme à l'idée de justice qui est gravée dans le cœur de chacun de nous. Est-il admissible pour la raison que le créateur soit inférieur à la créature ? Or, si notre âme se révolte contre une souffrance imposée arbitrairement à notre semblable, il serait absurde de supposer que la puissance infinie ne possédât pas ce sentiment à un degré infiniment plus élevé. La révélation des Esprits est venue nous éclairer en nous faisant comprendre que Dieu est la souveraine Justice et la Bonté parfaite. C'est le Père céleste suivant Jésus, dont la miséricorde est infinie. Mais alors pourquoi ces hécatombes, ces morts en masse produites par les forces naturelles, ces destructions que rien ne semble justifier ?

Pour comprendre ces apparentes anomalies, il faut savoir que l'âme n'est pas créée en même temps que le corps qu'elle habite, qu'elle a vécu déjà un très grand nombre de fois sur la terre, et que sa destinée, à un moment quelconque de cette éternelle évolution, est déterminée par ses actes antérieurs et par son libre arbitre.

Chaque incarnation conditionne la suivante et comporte une somme de responsabilité en rapport avec le développement de l'Esprit. Toute faute contre les lois divines entraîne des conséquences immuables qui produiront leur effet, soit dans la vie présente, soit dans la suite; dès lors, il devient admissible que certains événements soient incompris au moment où ils se produisent. Ce qui est certain, c'est l'ordre général, l'harmonie qui règne dans l'univers. Les accidents locaux, si importants qu'ils puissent nous paraître, ne dérangent pas l'ordre immuable des choses. Notre jugement est fatalement borné par la matière dans laquelle nous sommes emprisonnés. Nos vues ne s'étendent pas au delà de cette vie, infime moment dans l'éternel processus. Étant incapables de voir tous les événements du passé, nous sommes logiquement dans l'impossibilité de prévoir notre avenir ; mais il est certain que celui-ci est rigoureusement déterminé par des causes antérieures, il est conséquenciel et ne peut être modifié qu'en partie par le libre arbitre. C'est la loi de l'éternelle Justice qui veut que chacun acquière par son effort personnel. Chaque être est individuellement responsable de ses actions et nul ne peut en arrêter le cours fatal. C'est une grave erreur que d'imaginer que les fautes commises par chacun de nous peuvent être rachetées par d'autres que ceux qui en sont les auteurs. La loi

de l'équité exige impérieusement le salut personnel, c'est-à-dire l'ascension de l'âme par son propre effort, par ses luttes, afin que se grave en elle le mérite du devoir accompli.

Pénétrons-nous de cette idée majestueuse que l'évolution est infinie, qu'une existence n'est qu'un feuillet du livre éternel, et alors nous pourrons juger justement les événements qui surviennent pendant nos passages ici-bas. Dieu n'est pas un bourreau impitoyable, puisqu'il permet à la créature de racheter ses fautes par des expiations proportionnelles à ses défaillances. Il est consolant de songer que le bonheur est le but suprême auquel nous devons tous parvenir. Mais cette félicité, il faut la conquérir. C'est de haute lutte que l'on emporte la victoire. Sur ce chemin ardu les défaillances sont fréquentes, la montée difficile, mais nous avons la certitude que la victoire doit couronner nos efforts.

Nous avons l'exemple des Esprits supérieurs qui ont triomphé des embûches de l'égoïsme, qui ont senti s'épanouir en eux les floraisons de l'amour universel. Ils ont franchi toutes les étapes et nous montrent la voie glorieuse qui doit être la nôtre. Ils viennent à notre secours pour nous soutenir et nous encourager; ils sont là pour stimuler notre zèle, pour redonner une vigueur nouvelle à nos énergies défaillantes. Ce sont les porte-paroles de l'Éternel et lorsque, soumis aux décrets de l'immuable justice, nous acceptons le juste châtiment de nos fautes, alors transfigurés, déchargés du lourd fardeau de nos erreurs passées, nous avons conquis le droit, mérité la place supérieure que nous allons occuper dans l'univers.

S'il est un principe indéniable, c'est que chacun doit payer sa dette. C'est par l'effort que se gravent en nous les vertus, il faut que nous les acquérions. Mais quelle récompense, quel radieux avenir nous est assuré lorsque ce pénible voyage est terminé. Devant nous l'univers infini découvre ses splendeurs. Les âmes qui nous ont précédés nous accueillent comme des frères qui ont rempli leur mission, qui ont la légitime fierté de s'être dégagés des langes de la matière; alors la fraternité et l'amour nous ouvrent leurs perspectives infinies. Nous participons au divin concert de la création, nos facultés se développent et embrassent un horizon toujours plus étendu; et, à mesure que se produit cette éclosion, un sentiment profond, intense, nous fait participer au bonheur toujours plus enivrant de l'amour dans ce qu'il a de plus pénétrant.

Elevons donc nos cœurs et nos intelligences jusqu'à la compréhension de ces sublimes vérités. Et alors, pleins de reconnaissance

envers l'auteur des êtres et des choses, nous subirons patiemment ces épreuves transitoires qui doivent nous élever vers l'infini de la Justice, de la Bonté et de la Perfection.

BECKER.

Apparitions pendant le Sommeil

Czeczelowka, le 16 février 1897.

CHER MONSIEUR DELANNE,

A notre époque fin de siècle où les idées, comme les hommes, errent à l'aventure, sans que rien de positif n'arrive à donner satisfaction à cet état de choses, dont tout le monde souffre sans savoir pourquoi, le spiritisme apparaît comme le seul remède pour sortir de ce gâchis matérialiste. C'est lui seul qui nous administre la preuve expérimentale de l'existence de l'âme, de son indépendance de l'organisme, de sa domination sur cet organisme et de sa survivance après la désagrégation dudit organisme. Lui seul nous démontre la réalité de la vie future, et par suite l'existence de Dieu, sa bonté, sa justice et sa sagesse.

Grâce au spiritisme, ces vérités cessent d'être des hypothèses aujourd'hui, quoique généreuses et consolantes, il est vrai, mais des hypothèses. Les expériences du Dr Robert Hare de Philadelphie, qui à l'aide de ses appareils ingénieux a contrôlé scientifiquement les manifestations spirites, ont fourni la preuve qu'il était en présence d'une grande vérité, et il la confirme dans son ouvrage : *l'Examen expérimental des manifestations spirites*. Le juge W. Edmonds, après un examen minutieux et approfondi des phénomènes, a aussi donné la preuve de la réalité des Esprits. MM. Robert Dale Owen, le Dr Robert Chambers, le Dr Géo Sexton, Cromwell Varley, le Dr Lockhard Robinson, William Crookes, Alfred Russel Wallace, Paul Gibier, Aksakof ont pris toutes les précautions possibles pour n'être pas trompés et ont été convaincus et convertis par ces phénomènes, qui jusqu'à présent étaient une énigme. Puisqu'ils affirment hautement, soutiennent avoir vu et n'hésitent pas

à donner leur témoignage, la raison ne nous commande-t-elle pas de nous incliner en présence de telles assurances ?

Oui, ces faits de manifestations spirites, quoique très extraordinaires, doivent être vrais, puisqu'ils sont certifiés par des personnes éclairées, sérieuses, de haute intelligence et d'une valeur incontestable. Par ces expériences nous voyons, et nous devons croire, que notre âme est indépendante de l'organisme, qu'elle survit au corps et qu'il y a plusieurs autres vies après celle-ci. Le spiritisme nous apporte un surcroît de preuves expérimentales de ces vérités et met ces preuves à la portée de toutes les personnes de bonne foi, matérialistes, positivistes, incrédules et cléricaux. La base donc de toute religion et de tout spiritualisme, tant rationnel que traditionnel, est le « spiritualisme expérimental ». Tout homme pensant, sans parti pris bien entendu, conviendra donc avec moi que ces faits spirites méritent d'être examinés sérieusement et que tout homme de science consciencieux ne doit pas reculer plus longtemps devant l'examen, et s'il trouve la vérité, il doit avoir le courage de la proclamer. Voilà mes idées sur le spiritisme.

Le journal *Kiewskoie Ilowo* raconte l'histoire suivante qui ne manquera pas d'intéresser les lecteurs de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

Il y avait, dans un couvent de Moscou, un ancien aumônier de l'armée, le père Ivan, qui sur ses vieux jours s'enivrait assez souvent. Plusieurs avertissements de ses supérieurs étant restés sans effets, on décida de le suspendre de ses fonctions de prêtre et on obtint l'assentiment de l'archimandrite Filarète.

Or, trois nuits de suite, l'archimandrite Filarète eut des rêves singuliers tendant au même but. Dans son premier rêve, il vit son prédécesseur l'archimandrite Platon, qui lui dit : « Filarète, pardonnez au père Ivan qui a péché ! » Dans la nuit suivante, il vit l'empereur Alexandre Ier de Russie, qui lui dit : « Filarète, je vous en supplie, soyez indulgent, ne frappez pas le brave père Ivan dans votre colère ! » Dans la troisième nuit, l'archimandrite Filarète vit le feld-maréchal Kutusoff-Smolenskij, célèbre général de l'armée russe pendant l'invasion de la Grande-Armée, en 1812, en Russie. Le feld-maréchal lui dit : « Filarète, ne jugez pas trop sévèrement mon confesseur, le père Ivan ; pardonnez à sa faiblesse ! » Il faut savoir que l'archimandrite Filarète ne connaissait personne du nom d'Ivan et était très embarrassé, ne comprenant pas la signification de ces rêves singuliers. Lorsque ses yeux tombèrent par hasard sur un dos-

sier où se lisait : « Rapport sur l'incorrigible prêtre, le père Ivan, qui a été par punition suspendu de ses fonctions de prêtre. » Ce fut un trait de lumière ; l'archimandrite Filarète fit appeler le père Ivan, qu'il interrogea, et apprit ainsi que le moine avait eu pour professeur et pour protecteur l'archimandrite Platon, qu'il avait pris part à la campagne de 1812 contre Napoléon Ier et avait été remarqué par l'empereur Alexandre Ier qui, après une messe d'actions de grâces, lui avait baisé la main, qu'enfin le père Ivan avait confessé et administré le feld-maréchal Kutusoff-Smolenskij avant sa mort. L'archimandrite Filarète fit au père Ivan une admonestation toute paternelle et lui dit simplement : « Allez, frère, et ne péchez plus. »

Le père Ivan ne retomba plus jamais dans sa mauvaise habitude.

Veuillez agréer, cher Monsieur Delanne, les très sincères salutations de votre dévoué

JOSEPH DE KRONHELM.

UN
Concert spirituel le Jeudi Saint

Le 15 avril dernier, jeudi de la semaine sainte, j'avais réuni autour de ma table un officier supérieur du génie, un professeur de science d'une de nos grandes écoles, un ingénieur des arts et manufactures, un chimiste d'un grand établissement de l'État, deux de mes parents grands amateurs de musique, et un jeune homme, M. R..., sorti récemment diplômé d'une école du gouvernement.

Ce dernier, absorbé pendant toute sa jeunesse par ses études scientifiques, a fort peu cultivé le piano et peut à peine, à l'état normal, exécuter correctement un morceau de force moyenne ; mais il est doué d'une médiumnité toute spéciale.

A peine est-il assis au piano, que, posant les doigts sur les touches et faisant une rapide évocation, il sent ses mains et ses avant-bras se refroidir, s'insensibiliser, et perd la notion de leur position.

Bientôt, en dehors de l'état de transe et son intelligence restant

parfaitement lucide, il commence à jouer les morceaux les plus variés, et souvent les plus difficiles, pendant de longues heures, sans un moment d'hésitation, sans une faute. Tous ces morceaux sont inédits et leur exécution a lieu aussi bien en pleine lumière que dans l'obscurité la plus complète. Nous en eûmes ce soir-là une démonstration frappante.

Le dîner terminé, on passe au salon où se trouve un piano d'Érard ; chacun prend place au hasard, en continuant à fumer son cigare et sans faire la chaîne. M. R... s'assied au piano, l'obscurité est faite assez complète pour que je ne puisse voir ni l'exécutant ni l'instrument, et au bout de deux minutes à peine, les premières notes se font entendre, et nous sommes gratifiés d'une très belle sonate.

Lorsqu'elle est terminée, je prends la parole, et, faisant allusion à l'anniversaire qui doit être célébré le lendemain, je formule le désir que le ou les artistes invisibles qui empruntent les mains du médium pour se manifester veuillent bien s'inspirer de cette date et nous donnent, par exemple, une œuvre sur la Passion.

Aussitôt les premières notes retentissent avec une puissance et une sonorité que je n'avais jamais constatées dans ce piano On entend le tumulte et les cris du peuple demandant la mort du Juste. De temps à autre, des phrases d'un calme et d'une douceur remarquables traduisent les réponses du Christ devant le tribunal, et le drame se déroule complet, nous frappant d'admiration.

Vers la fin de cette œuvre, je songe à demander la Résurrection, et j'ai à peine ouvert la bouche pour formuler ce désir, qu'il est exaucé et que nous entendons un second morceau égal au premier.

Puis ce sont une marche funèbre et un *Gloria in excelsis*. A ce moment, un assistant, pour rendre sans doute l'épreuve plus complète par la variété des morceaux donnés aussi instantanément, demande une œuvre d'Offenbach, et nous écoutons aussitôt un morceau très gai et plein d'élégance, signé non pas Offenbach, mais Schumann.

A ma demande, ce morceau est suivi d'une marche triomphale très large et puissante, et enfin d'un *Stabat Mater* dont les accents douloureux nous laissent tous profondément impressionnés.

Chacune de ces œuvres fut attribuée par les invisibles à un des grands maîtres décédés. Sans attacher une trop grande importance à ces attributions dont le contrôle est sans doute impossible, les auditeurs convinrent unanimement qu'ils venaient, pendant une heure et demie, d'entendre de belle et grande musique, digne des

plus grands maîtres, et exécutée avec une telle maîtrise qu'on se serait souvent cru en présence d'un orchestre complet.

Dans une communication que je reçus quelques jours plus tard, on refusa de se prononcer sur l'identité des auteurs dont les noms avaient été donnés, ajoutant que cela n'avait qu'une importance secondaire, car bien des artistes, qui ont adopté pendant leur vie terrestre un des grands maîtres connus, pouvaient dans l'au-delà continuer à se développer au point de surpasser leurs modèles. « Vous auriez dû, fut-il ajouté, évoquer les grands maîtres des temps anciens, de cette époque où la foi était plus vive, et vous eussiez obtenu une musique divine dont les accents auraient laissé dans vos âmes des impressions inoubliables. »

Dr DUSART.

LES CATASTROPHES

« Bazar de charité, bazar de mort ! » s'écrie un publiciste. Oh ! quelle lueur dans ce rapprochement ! Il ne croyait pas sans doute, l'auteur, que ce simple rapprochement de mots eût un sens bien profond. Ce cri a jailli de sa poitrine spontanément, sans réflexion. Et combien, même et surtout à la réflexion, ce cri d'angoisse rêvée de vérité !

Charité et mort, mort et charité !

C'est l'évocation du Christ, de la Croix, de la Passion. On meurt par dévouement, on se sacrifie, on sacrifie sa fortune, sa santé, sa vie à l'amour de ses semblables.

Les dames françaises sont mortes en accomplissant un acte de charité. A la différence du Christ, elles sont mortes, *sans savoir ;* mais, comme lui, elles aimaient. Oh ! ne les évoquez pas, n'évoquez pas leur souvenir en les parant de tout ce qui faisait leurs joies sur la terre ; ne dites pas : Elles faisaient le bien par délassement, elles soulageaient les misères avec de l'or qui ne leur coûtait rien. Riches, heureuses, adulées, elles ont été surprises par la mort ; elles n'ont pas eu le temps de regretter une vie si belle, un avenir si plein de promesses.

Oh ! ne tenez pas ce langage, vous, car vous *ne savez pas*.

Connaît-on les décrets de la Providence, servie par le Destin? Peut-on descendre dans les profondeurs de la conscience humaine ? Peut-on lire dans les existences passées? A-t-on le droit de s'ériger en juge et de dire : Il n'y a pas de justice ! Dieu n'existe pas ! Il n'y a qu'un aveugle Destin qui frappe à tort et à travers ! Nous ne sommes que des jouets de la nature !

Insensés, ne blasphémez pas !

Taisez-vous ! Si vous ne pouvez panser une blessure, ne l'avivez pas en y portant une main imprudente. Laissez à ceux qui savent le soin de guérir. Taisez-vous ! Vous ignorez. Ne soyez pas comme des enfants qui battent leur mère parce qu'elle veut leur faire prendre un breuvage amer, mais salutaire.

Charité et mort !

Quel mystère ! O mes frères, tombons à genoux et prions, les yeux fixés sur la Croix. Nous nous relèverons le front serein, l'âme apaisée, la conscience tranquille.

Le philosophe reste impassible, le chrétien s'incline, l'incroyant se révolte.

« Si c'est là le sort que la Providence réserve à ceux qui observent la loi du Bien et du Juste, que prépare-t-elle aux autres? »

Voilà le cri de l'incroyant.

« O Dieu bon, ô Dieu miséricordieux, j'adore votre divine Providence, impénétrable dans ses desseins. Je crois et j'espère. Ces victimes, ô Seigneur, sont vos élues ! Elles sont tombées en faisant e bien ; quel sort plus digne d'envie ? »

Voilà le chrétien.

« Les lois qui régissent l'univers sont inflexibles ; il y a une série de causes et d'effets dont nous n'apercevons que les intermédiaires. En deçà, nous ne voyons rien ; au delà, tout est mystère. Constatons le fait, et n'allons pas plus loin. »

Telles sont les paroles du philosophe positiviste.

Nous, disciples encore bien ignorants de la sainte Gnose, *nous allons plus loin :* nous affirmons la Justice, nous croyons à l'Amour, nous prions le Père ; dans le silence de la méditation, nous écoutons la voix intérieure qui nous chuchote à l'oreille des paroles de paix et de consolation.

Nous nous élevons vers les régions sereines de l'idéal : là, plus de larmes, plus de douleurs, plus de craintes ! L'âme a conquis sa vraie patrie. Puis quand nous revenons à la réalité, ou plutôt à cette

apparente réalité qu'on nomme la vie terrestre, nous reprenons plus courageusement notre bâton de pèlerin. Toutes les douleurs humaines sous lesquelles plient tant de nos frères sont pour nous un source de joies. Car la véritable joie, nous le savons, est cachée dans la douleur. La douleur est sainte ; c'est elle qui nous inspire, qui nous guide vers la Lumière, vers l'Amour.

Aimer et souffrir !

Cesser d'aimer, c'est cesser de souffrir, et cesser de souffrir, c'est cesser de *vivre*. *La vie,* mais c'est l'amour sans fin ; le progrès, c'est l'amour de plus en plus profond, de plus en plus *senti*, de tout ce qui vit, de tout ce qui est.

La douleur brise le faible, elle fortifie le fort. Le fort, c'est celui qui aime, toujours et quand même, qui brave les tortures et les bourreaux, qui au milieu des tourments de la chair et de l'âme appelle sur tous ses frères, grands et petits, riches et pauvres, charitables et malfaisants, les bénédictions du Ciel, la clémence divine.

Le faible, au premier aiguillon de la douleur, est celui qui se révolte, prêt à maudir et à haïr. Laissez-le se débattre, laissez à la douleur le temps de faire son œuvre, et vous le verrez tôt ou tard, dans ses vies successives, pris de remords et de repentir. Et alors, après un enfantement laborieux, vous trouverez une âme rajeunie, rassérénée, prête à embrasser la Croix.

Et puis, examinons autour de nous, observons en philosophes, avec un esprit calme et réfléchi.

Qu'est-ce que l'humanité terrestre ?

Qu'est-ce qu'une ruche d'abeilles ?

Qu'est-ce qu'un nid de fourmis ?

Un point imperceptible dans l'immensité sidérale ; un agrégat de monades dont la destruction n'influe en rien sur les destinées des êtres.

La catastrophe de la rue Jean-Goujon a soulevé notre pitié, notre colère ou notre désespoir, à nous Français, à nous Européens ; a-t-elle ému seulement les peuples des antipodes ? Un instant peut-être. Nous avons été touchés, parce que cela s'est passé sous nos yeux, autour de nous, parmi les nôtres.

Et les guerres coloniales et européennes ? Et le sultan qui fait massacrer trois cent mille chrétiens ?

Et l'Angleterre, avide et cruelle, qui sacrifie tout à ses intérêts, à ses appétits ? Et l'Irlande opprimée ? Et l'Alsace écrasée sous le talon germanique ? Et les paysans italiens mourant de misère ?

N'y a-t-il pas là des catastrophes autrement épouvantables ?

Et ces souffrances de chaque jour, de chaque heure, d'hommes, de femmes et d'enfants, grouillant dans nos villes, grelottant de froid, en quête d'un morceau de pain ?

Et les bêtes que nous avons domestiquées, qui devraient être pour nous des serviteurs auxquels nous devons les soins et la pitié, que sont elles entre nos mains ?

Et le charretier brutal qui fait traîner à un cheval un fardeau trop lourd, qui le force à se relever à coups de pieds, à coups de fouet, quand il succombe ?

Toutes ces souffrances enfin, supportées héroïquement par les uns, impatiemment par les autres, ne nous émeuvent-elles pas ?

A-t-on besoin d'inventer un enfer ? Le Dante avait l'imagination bien fertile : il eût pu se contenter de retracer ce qu'il avait sous les yeux.

Mais il en est ainsi, et il en doit être ainsi. Tant que le malheur ne nous atteint pas directement, tant que la douleur n'enfonce pas son aiguillon dans notre chair vive, nous restons impassibles devant les maux d'autrui. La solidarité, qui n'est qu'un mot pour beaucoup, est une réalité. Nous sommes destinés à souffrir du mal des autres. Tant qu'il existera un homme malheureux, les autres hommes seront également malheureux, parce que tous nous devons nous unir *dans l'acte* pous faire de tous nos frères nos égaux. Toutes les créatures vivantes, tous nos frères !

L'homme qui meurt en maudissant la société devient une puissance terrible. Sauvons-le donc, si nous voulons nous sauver.

Mais tout cela ne sera compris que plus tard par la masse. Travaillons en attendant, répandons le bon grain ; il lèvera tôt ou tard, car rien ne se perd. C'est notre tâche à nous, spiritualistes ; enseignons et aimons. Aimons de toute notre âme, de toute la puissance de notre être. C'est le seul moyen de nous faire aimer nous-mêmes et d'amener l'apaisement, l'union et enfin l'amour universel.

ALBAN DUBET.

Les Cheveux — La Peau

LA PEAU

Quoiqu'elles soient très rares en France, avez-vous cependant été à même d'y rencontrer quelques familles de cinq ou six enfants ?

Si oui, c'est alors qu'il vous eût été facile d'étudier les variations individuelles de chaque enfant, né du même père et de la même mère... Et, lors même que nous sachions fort peu de chose sur ce qu'est réellement la force vitale, sur la manière dont cette force agit ou peut agir dans la création d'un être humain par deux êtres humains, il ne vous aurait pas été possible d'attribuer ces différences totales — outrageuses au type quelquefois — aux seules circonstances : époque de la naissance, âge plus ou moins avancé des parents, événements multiples, faits hétérogènes qui présidèrent à chaque conception ; car vous auriez souvent constaté, chez frères et sœurs, des divergences séparées par un gouffre.

Or, il existe une loi psychologique qui veut que chaque état d'âme et ses signes extérieurs soient indissolublement attachés ; et, comme je le disais (*Paix universelle*) dans : « Deux lois psychologiques expliquées par la théorie des Réincarnations », ce n'est que dans de certaines conditions que l'Esprit désincarné est apte à se former à lui-même — de l'émanation de deux corps vivants : homme et femme, mis avec lui en une spéciale relation magnétique — un corps, invisible d'abord, puis visible et tangible.

Si sa spéciale relation magnétique ne trouve pas, dans l'ensemble des molécules d'aucun couple vivant, assez d'éléments sympathiques pour l'attirer, l'Esprit attend jusqu'à ce qu'il les rencontre, ces deux êtres qui, seuls, sont capables de lui accorder la forme nécessitée par son degré de perfection... Et il les attendra autant d'années, de lustres, qu'il sera nécessaire à leur apparition sur notre plan physique : puisque tout effet — dans la nature — ne vient à se produire qu'avec la réunion de tous les agents utiles à sa manifestation.

Donc, observant ces oppositions si individuelles, ces variétés si

personnelles, chez les enfants d'une même souche, j'en arrive à croire fermement :

1° Que chaque individualité n'a que l'enveloppe matérielle demandée par son principe spirituel : cet état d'âme intérieur, ce principe qui devait — avec un assemblage de molécules voulu — concourir à former un être voulu, conséquent avec ses éléments précédents, bons ou mauvais ;

2° Que le choix *libre* de molécules sympathiques ne peut et ne doit faire que des êtres différents, même lorsque ces êtres sont créés avec la substance physique identique et le principe animique semblable de mère et de père communs ;... que ce choix *libre* ne peut et ne doit faire que des enfants divers, opposés souvent, sans qu'il y ait lieu à étonnement : puisque les dons et les qualités des parents n'entrent — dans la création — que comme éléments secondaires, et non pas comme éléments primordiaux ; comme matière sympathique et maniable en vue du progrès, et non comme moule fatal ; enfin, comme conséquences d'atavisme relatif et non point d'atavisme absolu.

Nous trouverons, en effet, chez frères et sœurs, avec les différences morales particulières aux expériences de chaque individualité, les différences physiques propres à chacun des êtres d'une même famille. En un mot, l'évolution individuelle se trahira par tous les tissus du corps ; et, de même que, dans mon étude sur les « Cheveux », j'esquissai la grande ligne de l'évolution capillaire, avec les perfectionnements apportés par chaque règne, chaque race, chaque individu, j'indiquerai ici le transformisme de la peau, suivant ce qu'il me paraît avoir logiquement été, à travers tous les règnes, à travers les races, à travers les individus, selon leur degré d'élévation.

PEAU DU MINÉRAL

Est-ce illusion d'optique ? est-ce illusion intellectuelle ?... Il me semble, par les grains différents des pierres, des métaux, des pierres précieuses, d'y découvrir, pour créer la peau, les efforts du minéral qui a atteint — plus que les représentants de n'importe quel règne — le poli extrême, la transparence parfaite de plusieurs de ses tissus cellulaires ; il me semble deviner dans les minerais toutes les qualités de la peau humaine : jusqu'à l'élasticité fuyante des chairs, retrouvée dans le mercure. En notant que notre enveloppe dermique serait — sous de nombreux rapports — en

totale régression sur certains dons cutanés des pierres fines (1).

Je dirai même que cette transparence cristalline de l'émeraude, du rubis, de la topaze, du diamant, etc., pour bien indiquer que la filière était continuée, a apparu de nouveau, accidentellement, à travers les règnes, avec sa complète intensité. Intensité diversifiée seulement dans son mode d'apparition. Cela :

1° Dans la transparence de peau de plusieurs chrysalides que j'ai pu admirer durant mes excursions au Brésil, jusque dans la province de Minas Geraës, chrysalides d'une limpidité telle, dans leurs couleurs généralement : verte, jaune, bleuâtre, qu'il me devenait impossible, malgré l'examen le plus minutieux et le plus attentif, de découvrir, dans l'intérieur de ces futurs insectes, la plus petite trace d'un organe. Ces chrysalides eussent fait dire à un lapidaire : « Quelle eau pure, parfaite !... »

2° Dans la transparence de la peau du caméléon, doué, ainsi que les céphalopodes, les pieuvres, les poulpes, les méduses, du phénomène de mimétisme : c'est-à-dire de la faculté de prendre l'apparence des objets qui les entourent. Ceci, grâce également à des cellules chromatophores reproduisant les coloris, la limpidité des gommes précieuses, sous l'influence, chez l'animal, d'une excitation quelconque pouvant engendrer — presque instantanément — une coloration adéquate au milieu où il se trouve (2).

3° Enfin, durant un des états de l'hypnose, — comme les dépeint le colonel Rochas, — quand le sujet n'a plus les yeux ouverts naturellement, il suffit de lui ordonner de les ouvrir pour qu'il les ouvre. Mais, alors, il voit plus ou moins distinctement le fluide qui s'échappe des yeux, de la peau des personnes avec lesquelles on le met en rapport... Ce fluide ou ces feux se présentent d'ordinaire sous la forme d'effluves, bleus du côté gauche, rouges du côté droit. Il paraît également — pour le sujet — sortir des aimants et des cristaux...

Certes, cette dernière expérience pourrait démontrer que, puisque cette transparence chromatophore de l'individu ne se perçoit encore que dans l'état médianimique ou par le sens psychique acquis, elle n'est point de la même nature ou du même degré de

(1) Ces qualités, — dans la suite des temps, — nous devrons sûrement les acquérir, tout en faisant, — sûrement aussi, — de leurs diverses propriétés, une adaptation différente en son perfectionnement.

(2) Certains zoologues du Nouveau Monde prétendent que, chez plusieurs espèces de poissons, les écailles s'assombrissent le soir, pour se colorer différemment le jour.

perfection que la transparence des pierres précieuses, des chrysalides du Brésil, des caméléons, car, si elle était semblable, elle tomberait semblablement sous nos sens ; mais elle doit nous porter à conclure que, si cette qualité de notre derme est maintenant régressive, cette qualité, du moins, est toujours latente, susceptible d'apparition nouvelle, dans un haut degré de beauté.

Du reste, la suite de cette étude constatera la finesse de la peau des races très évoluées. Ces préliminaires ne sont là que pour enregistrer que, avec le tissu cutané, je crois tenir en mains tous les chaînons de l'évolution ; tandis que, pour le tissu capillaire, ils m'échappent dans le minéral ou ils ne m'y apparaissent que dans l'élément le plus informe, le plus primaire d'un filament : lamelles du minerai, veines du jaspe, de la cornaline, de la malachite, etc.

PEAU DU VÉGÉTAL

Chez le végétal, le tissu cutané s'accentue : les pores de la feuille sont visibles : ils servent à la respiration du végétal, à son alimentation par voie externe, vu tous les principes liquides et gazeux qui s'y absorbent...

Quelques simples jardiniers attentifs — d'après leur examen sur des végétaux à existence anormale passée en appartements ou en serres — nous ont révélé, nous faisant part de leurs observations, les différentes lois de l'hygiène des plantes : lois que nous n'aurons qu'à modifier légèrement pour les appliquer à l'homme.

J'ai dit : « quelques jardiniers », pas tous, puisque — dans notre siècle de savants — la connaissance des petites choses, celle qui conduit infailliblement à la découverte des grandes choses, est négligée, dédaignée par beaucoup.

Devrait-il y avoir, à Paris, dans tous les centres où la population adore les plantes et les fleurs, où, depuis le salon le plus somptueux jusqu'à la mansarde la plus pauvre, on peut voir pousser et fleurir une plante, devrait-il y avoir un jardinier, même un seul amateur, ignorant les besoins des tissus cutanés des végétaux ?

Eh bien ! ils font nombre ceux qui ne connaissent rien aux soins à donner à ces végétaux qu'ils aiment et martyrisent. Ils les voient dépérir, et pourtant ils avaient suivi, à la lettre, les recommandations du vendeur ; ils avaient arrosé leurs plantes tous les jours ou tous les deux jours, les trois jours, selon les prescriptions,... et les plantes se meurent.

Ils ignorent que — dans un appartement — l'arrosage dépend de la position exacte occupée par le végétal dans cet appartement.

Est-il près de la lumière, de la chaleur de cette lumière, l'évaporation de l'eau — à lui donnée — se fera plus promptement que celle du végétal placé au fond de la pièce. Elle se fera aussi plus promptement un jour sec qu'un jour humide ; mais invariablement une des principales conditions de santé de la plante sera le bon fonctionnement de l'évaporation de ce végétal par ses pores.

Là, presque nulle différence entre le tissu cutané de ce règne et le tissu cutané du règne animal, — sauf celui créé par la hiérarchie progressive ; — pas plus qu'il n'en existe dans les soins de propreté nécessités par la feuille et les soins réclamés par la peau animale : la feuille demande à être lavée ; la poussière sur ses pores — faisant office de vernis — entrave le rejet de tous les principes subtils que le végétal doit sécréter pour rester sain, empêche l'inhalation de tous les corps nécessaires à sa prospérité.

Quel prélude de détails, grandioses dans leur petitesse !... grandioses par leur lien évolutif !...

Et le fruit du végétal,... à quelle perfection du derme ne nous amène-t-il pas ?...

Cette écorce de l'orange, aux pores très visibles, qui pressée sécrète un corps huileux comme le fait une peau animale, qui présente différentes couches grossières, — très grossières, il est vrai, — mais en revanche qui offre une finesse extrême de sa peau interne, séparant les segments du fruit.

Quelle merveilleuse histoire ancestrale ne pourrions-nous pas trouver dans l'étude du végétal et de ses fruits !... Que d'essais, que de recherches partielles des diverses parties de notre organisme !...

Ce tronc majestueux qui s'élève perpendiculairement à la terre, si haut,... si haut que nous ne l'atteindrons jamais, il a exagéré sa hauteur pour nous préparer à la réaliser, en plus petit, mais détachés du sol !... Et cette circulation ascendante et descendante de la sève, ce sang de la plante !... Et ce tissu capillaire !... que sais-je ?... Tout enfin !...

Mais revenons aux fruits et à leur peau.

Le fruit s'est essayé dans toutes les formes :

Le cajou, avec sa petite tête : poison, et sa caricature d'un corps : partie savoureuse ; la main de Brahma avec ses cinq doigts très accusés ; la mangue, avec son épine bien formée ; la pêche de Chine : pêche type, avec son sein parfait ; le mangostin muni de

divisions contenant des cœurs et des gésiers ;... quoi encore ? notre simple noix membrée que je ne puis éplucher sans que mes réflexions remontent à l'infini des moyens qui m'ont fait, moi : rien infime et cependant si grand !... puisque je puis penser et aimer.

Voilà pour la forme !... Et, pour la chair, la peau, ce sera toujours de même : des merveilles d'efforts jetés à profusion... Pourquoi ? Pour faire l'Homme et les Êtres supérieurs qui lui succéderont.

Les fruits nous offrent toutes les chairs : les plus fermes et les plus flasques, les plus tendres et les plus coriaces ; les peaux les plus velóutées, les plus fines, les plus ténues, les plus lâches et les plus tendues, les plus unies et les plus raboteuses, les plus ternes et les plus luisantes, les plus chaudes et les plus froides à l'œil et au toucher !... Toutes les qualités cutanées se trouvent dans l'enveloppe des fruits.

Bien plus, — et c'est là que le végétal accuse son degré de perfectionnement, — le fruit a déjà su capter et s'adapter presque tous les divers coloris des pierres précieuses : le jaune, le rouge, le violet sombre, le bleu sombre. Quelques fruits ont déjà acquis la transparence du rubis : la grillotte, des diamants jaunes du Cap : le raisin doré.

Bref, les secrets de la régression s'illuminent enfin, dans le règne végétal, par la progression de certains individus de ce règne, qui nous crient : — Aucun des dons premiers n'a été perdu !... aucun des trésors acquis n'a été gaspillé !... Ils sont latents durant quelques étapes de la vie végétative, pour que la vie concentre la totalité de ses luttes à l'acquisition d'autres facultés, à des adaptations nouvelles de ces facultés, à l'amplification du Beau dans sa partie tendant à l'éclosion du mouvement, de l'action.

N'est-ce point accablant de grandeur, ... ces modes, ces nuances, ces tons, ces gammes de vies individuelles ?...

PEAU DE L'ANIMAL

Il nous reste peu de spécimens de l'animalité antédiluvienne ; mais l'éléphant, ce colosse intelligent, ce géant de matière, est pourtant là pour nous montrer que le principe vital, dans le maniement de la matière, ou se plut d'abord à faire grand, puis à diminuer ses proportions dans les êtres à mesure qu'il les affine ; ou se complut à ne développer — dans un être minuscule — qu'une

ou quelques qualités des êtres ancestraux, laissant au repos quelques-unes des facultés de ces êtres primordiaux, pour les travailler plus tard, partiellement aussi.

Je suis de l'avis de M. H. Rosny, je crois que l'Être supérieur qui nous supplantera dans la hiérarchie terrestre, ou qui — peut-être ? — nous lie déjà à notre hiérarchie astrale, devra ou doit avoir, par exemple : un buste, un tronc moins volumineux que les nôtres...

Car on peut supposer, dans un moindre espace que celui que nous leur consacrons, une respiration et des fonctions aussi parfaites que celles de notre corps.

Quoique toujours à regret, je ne puis, dans un cadre très limité : « La Peau », entrer dans toutes les considérations évolutives de l'organisme des êtres, il faut me borner...

Eh bien ! cette peau de l'éléphant, grossière, pendante, métallique dans son coloris, n'est-elle point comme la gaîne lâche de certains fruits ? n'est-elle point régressive sur celle de beaucoup de fruits ?... puisqu'elle n'a point encore acquis l'adhérence de la peau de la prune, de la poire, etc... Et, en grossièreté, combien elle dépasse, je ne dirai pas le derme de tous les animaux inférieurs, puisqu'il en est, comme l'enveloppe des chrysalides, dont la ténuité n'est point encore atteinte par l'homme, mais le tissu cutané de plusieurs des autres mammifères, de toutes les races humaines : noire, jaune, blanche.

Remarquons néanmoins que la nature — pour marquer son sceau du progrès — a laissé latente, chez des individus très éloignés, — par l'évolution, — des types primordiaux, la possibilité de reproduire occasionnellement et partiellement un mode ancien : L'éléphantiasis, cette maladie de la race noire et de la race jaune, — que je ne crois pas avoir jamais été constatée chez un blanc, — ne serait-elle point un simple retour à un type ancestral, apparaissant, dans un état maladif, chez un être métamorphosé déjà par beaucoup d'évolutions.

Ce retour n'affirmerait-il pas puissamment le lien évolutif ?

Puis, de cette constatation que des êtres inférieurs en intelligence, en spiritualité aux mammifères, ont un derme infiniment plus délicat que celui de l'homme même le plus évolué, ne pourrait-on pas déduire quelques-unes des lois régissant la régression ?

Il me semble que si.

1° De même que — conservant pourtant une assise solide dans la

terre — le tronc du végétal avait exagéré, en son élévation, son tour d'équilibre dans l'air, pour préparer le détachement du sol de l'animal le plus infime qui s'y accroche encore par des pattes nombreuses armées de crocs ou de serres quand il ne voltige pas dans l'air, de même l'insecte avait travaillé pour le bipède-oiseau, progression du plan de l'équilibre terrestre et aérien : tous ces êtres ménageant l'importante régression-progressive des mammifères qui, en compliquant leur organisme, réclamèrent, dès l'abord, l'appui solide de quatre pieds, pour se relever enfin sur deux, pour diriger la tête vers les cieux comme le fait la cime des hauts palmiers de la forêt vierge.

2° La peau, généralement très fine, très transparente, de certains insectes, peau qui n'a à contenir que des organes excessivement petits et subtils, a dû acquérir, à mesure qu'elle avait à enserrer des organes plus lourds et plus puissants, une force, une épaisseur capables de protéger sûrement ces organes; et ce ne sera donc qu'après avoir conquis les conditions de sûreté réclamées pour la conservation du contenu, qu'elle s'essayera à la réalisation de la finesse de son tissu, à l'augmentation de ses pores : portes de communication qu'elle établit entre les éléments du monde externe et les éléments du monde interne particulier à chaque individu, n'importe quel être soit-il...

La peau, chez l'animal, suit donc tour à tour des gammes progressives et régressives, tendant toutes à constituer le tissu cutané de l'homme tel que ce tissu est de nos jours.

Nous enregistrerons aussi, dans cette échelle de la perfection de chaque don, de temps à autre, des estampilles de chaînons arriérés qui indiquent la continuité de la chaîne, telles que :

1° La transparence cristalline des pierres précieuses, retrouvée dans les fruits, dans les chrysalides, dans les caméléons.

2° Les marbrures de certaines pierres retrouvées sur des feuilles, sur la peau de certains mammifères... etc., etc.

Toujours et toujours mêmes moyens employés!...

Il me semble donc oiseux d'ajouter que la peau des mammifères s'est affinée sous le poil qui la protégeait : *progression ;* pour devenir semi-coriace, à mesure que le tissu dermique s'épilait : *semi-régression;* pour être dure, grossière, quand il s'épilait entièrement : *régression totale* que nous pouvons constater dans la race noire ; pour s'amincir, dans la race jaune : *progression ;* pour s'assouplir, s'affiner dans la race blanche : *progression;* pour s'embellir, amplifier ses

qualités chez chaque individu de cette race proportionnellement à son degré d'évolution : *extension indéfinie et infinie de cette progression.*

PEAU HUMAINE

Mais la perfection du derme, chez l'homme, ne s'est point opérée seulement dans le sens de la finesse, finesse qui — par sa ténuité — le mettrait déjà en contact très direct avec les éléments externes et internes de l'univers, et ceci, proportionnellement à la pénétrabilité de cette enveloppe ; cette perfection s'est faite surtout par l'augmentation de ses pores. Or, — ainsi que je le disais pour les animaux, — les pores sont des portes, des fenêtres ouvertes sur le monde ; des soupapes d'exhalation des gaz nuisibles fabriqués par tout organisme ; des soupapes aussi d'inhalation des principes nécessaires à l'existence normale de tout organisme.

Donc, de cette double fonction, plus puissante par le nombre, résulte une nature physique et morale plus puissante aussi, et par tous les fluides minéraux, végétaux, animaux, humains, qu'elle s'assimile en grande quantité, et par la restitution des déchets de ces fluides, — si l'on peut s'exprimer ainsi, — dans leurs parties délétères, une fois qu'ils ont fourni tout ce qui était avantageux à cette nature.

Or, qui dit : puissance mécanique, dit : puissance d'action ; et, dans cette œuvre, ce n'est point le volume de la machine qu'il faut envisager... Non... c'est son perfectionnement, dans sa délicatesse : un bloc de houille, mille fois plus gros que le plus gros des diamants, le vaut-il en transformismes, en perfection de dureté, de pureté, de polarité, etc.?...

Seulement pour avoir acquis cette peau fine, pourtant criblée de trous à l'infini ; pour avoir fait concorder — dans une même étendue — plus de finesse avec un nombre de pores cent, mille, dix mille, cent mille fois plus grand que celui d'un derme grossier, il a fallu des labeurs, il a fallu une volonté, une force !... Plus le degré de perfection sera grand, plus la force, la volonté auront agi longtemps ou énergiquement, et plus l'être qui offrira cette perfection sera évolué !

Nous en arrivons fatalement et toujours aux mêmes conclusions, qu'il deviendrait presque banal d'énoncer si — en découvrant la loi unique — nous ne pressentions pas et ne désirions point faire pressentir et admirer ce champ illimité, colossal en moyens, en essais, ces riens grandioses, ces petits détails éblouissants,

étourdissants, du transformisme mû par cette rigoureuse loi d'inéluctable justice régissant les mondes, les races, les peuples, les familles, tout comme le simple individu qui — s'il doit arriver et atteindre à tout — porte seulement toutes les expériences des règnes par où il passa, tous les maniements de matière qu'il réalisa ; mais toujours : rien que ce qu'il fit ; rien au delà, jusqu'à ce qu'il réalise cet au-delà.

.....

Observez les races humaines et examinez leur peau au microscope, le déploiement de leurs cercles concentriques à l'extrémité des doigts : plus l'avancement de ces races sera certain, plus la finesse, la complexité de leur tissu cutané seront accusées. Portez ensuite votre attention sur les individualités : vous y constaterez les grandes lignes de ces divisions :

I. — Peau grossière ; pores très rares : Individus émergeant à peine de la bestialité ;

II. — Peau grossière ; pores plus nombreux : Intelligence faible. Nature peu élevée moralement. Prédominance des appétits sensuels et matériels ;

III. — Peau plus fine ; pores toujours peu nombreux : Moins d'appétits sensuels. Facultés intellectuelles médiocres ;

IV. — Peau très fine ; pores encore assez rares : Nature déjà hantée par de grands désirs d'élévation morale, repliée entièrement sur son perfectionnement personnel. Point de rayonnement sur les autres. Vues intellectuelles plus grandes, mais pas de pénétrabilité des autres individus ;

V.— Pores nombreux ; peau assez fine : Intelligence développée, pratique, se réalisant surtout dans des actes puissants du domaine des choses matérielles, terrestres. Degré moral ne faisant point équilibre au degré intellectuel : personne d'action, de génie souvent, mais de vie privée toujours en deçà de la réalisation des œuvres de l'intelligence ;

VI. — Peau très fine ; pores multiples : Nature très évoluée, très équilibrée moralement et intellectuellement. Elle raconte ses labeurs, ses souffrances, ses expériences par tous ses pores !...

Hélas ! ce ne sont que des jalons jetés... qu'une épave infime des mystères du derme dont les révélations prennent plus ou moins d'importance selon la place qu'il recouvre dans notre corps, en n'oubliant pas que les extrémités de notre être jouent le rôle le plus important...

Ainsi la plus grande déperdition de notre fluide intellectuel se fait par les pieds. Absolument comme le paratonnerre qui — une fois touché par la foudre — déverse dans le sol l'électricité qui le parcourut. Ce mode d'expansion nous conduit machinalement, dans nos moments de grave préoccupation mentale, à une marche forcée ; même dans l'espace restreint d'une chambre, que nous arpentons alors, faute de plus vaste étendue.

Ceci est l'attraction naturelle ressentie, dès l'abord, par l'homme sain et équilibré. Il peut perdre cette notion vraie par une contrainte à lui imposée par des travaux de nécessité immédiate, absolue ; mais, comme la loi est rigoureuse, il sera puni de l'avoir enfreinte: l'équilibre, chez lui, sera détruit, il s'anémiera physiquement, puis cérébralement... Tandis que cette loi, respectée, eût non seulement maintenu ses forces, mais aurait encore augmenté sa puissance d'action.

Il serait sage, à ce propos, de recommander à tous les chefs d'institution, de collège, d'école, de ne jamais commencer une leçon immédiatement après une récréation employée à la marche ou à des exercices violents. Les enfants doivent récupérer leur dépense par un moment de liberté mentale : une page d'écriture, un repos, à leur place, pour revoir eux-mêmes un de leurs devoirs, seraient des moyens qui les disposeraient à donner une attention plus grande aux enseignements de leurs maîtres...

Sait-on que si l'on enduisait notre peau d'une couche de vernis, nous serions bientôt asphyxiés par l'acide carbonique et les gaz délétères que nos pores ont mission d'exhaler. Cette expérience a été faite sur des animaux qui sont morts peu après qu'elle fut terminée.

De combien de soins hygiéniques ne devrions-nous pas entourer notre peau ?... Il est indispensable que ses fonctions d'inhalation et d'exhalation se fassent régulièrement. Cette régularité dépend, en majeure partie, du tempérament, qui — à mon sens — n'est que la résultante du degré d'évolution individuelle, partie qui ne peut malheureusement se modifier que très lentement ; mais cette régularité dépendant encore grandement du lavage (outre les ablutions quotidiennes, au savon, on ne devrait jamais s'exposer à la poussière, au vent, sans se laver de nouveau), on devrait donner gratuitement la facilité de se baigner à tous les ouvriers qui — par métiers — se couvrent de déchets de plâtre, de métaux, de matière corrompue, etc. On devrait encourager le peuple à faire des lavages

consciencieux... C'est déjà assez que — par situation — les travailleurs soient obligés, durant le jour, d'endurer un mauvais fonctionnement de leurs pores, pendant la nuit, il serait nécessaire qu'ils retrouvassent ce bon fonctionnement : leur santé, celle de leur femme, celle de leurs enfants, n'auraient qu'à y gagner.

Notre époque y gagnerait aussi : l'homme se perfectionnerait dans son contact puissant avec la nature et avec ses semblables plus évolués que lui ; et nous serions enfin loin de ce temps néfaste, le moyen âge, dont un écrivain célèbre dépeignit les abus régressifs, par rapport même aux races inférieures :

Le moyen âge : mille ans sans bain !... mille ans sans air !...

Oh ! si l'on savait ; si l'on comprenait !...

L. D'ERVIEUX.

Paris, 9 mai 1897.

Les Prêtres du temps de Pilate

COMMUNICATION OBTENUE PAR LA TYPTOLOGIE
MÉDIUM, M. JAUBERT, EX-VICE-PRÉSIDENT DU TRIBUNAL CIVIL DE CARCASSONNE

Et les prêtres disaient dans leur fureur extrême
Au proconsul romain, non moins épouvanté :
« Il se dit fils de Dieu ; tu l'entends, il blasphème,
« Il délire, il t'insulte, il brave ta bonté !

« Le vent n'emporte pas les paroles qu'il sème ;
« La révolte est au fond de son humilité !
« Lieutenant de César, prends garde au diadème,
« C'est de Jésus que part le cri de liberté !

« S'il chasse les démons, c'est par eux qu'il opère,
« Sous vos yeux il pardonne à la femme adultère...
« Le dépôt de la loi lui fut-il confié ?

« Des scandales futurs il a donné l'exemple ;
« Il grandit les petits ; il nous chasse du temple :
« Il en veut à notre or... Qu'il soit crucifié ! ! »

Un Cas d'action magnétique

ET DE

SOMMEIL, IMPOSÉ A L'INSU DU SUJET, ET MÊME A GRANDE DISTANCE

En 1869, je fus appelé à donner des soins à une jeune fille de 14 ans, atteinte d'hystérie de forme grave. Qu'il me suffise de dire que Mlle Jeanne... avait alors perdu la vue et l'odorat. Le goût était perverti, les mouvements et la sensibilité abolis dans le bras droit, la sensibilité nulle dans les deux jambes ; un spasme violent de l'œsophage s'opposait à l'introduction de tout aliment liquide ou solide. En outre, la malade, en proie à la monomanie du suicide, luttait avec énergie contre l'introduction de la sonde œsophagienne à laquelle j'avais recours pour faire pénétrer des aliments dans l'estomac. Les aliments introduits, elle s'agitait de toute façon et poussait des cris pendant de longues heures. Elle dépérissait à vue d'œil, et, les parents s'opposant à l'emploi de tout médicament soporifique, je proposai de produire le calme nécessaire par le sommeil magnétique.

Le Dr X..., directeur d'un asile d'aliénés voisin, et qui assistait chaque jour à mes visites, me remplaçant même le soir lorsque je ne pouvais revenir, appuya ma proposition, et je commençai aussitôt. En quelques minutes, après avoir pris la main droite de la malade entre les miennes, puis fait quelques passes, le calme se produisit, le délire disparut, les réponses devinrent nettes et fort intelligentes : enfin la sonde fut acceptée sans résistance. Je passe sur les diverses péripéties de ce cas exceptionnel, pour signaler les circonstances suivantes.

Lorsque, en faisant des passes, je me laissais distraire par les conversations de l'entourage, le sommeil ne se produisait pas, et la malade continuait à délirer violemment et à s'agiter : le calme ne survenait que lorsque ma volonté agissait fortement. Pour faire plus nettement la part de celle-ci, voilà comment je procédai.

Arrivant un jour tandis que le sommeil magnétique durait encore, je commandai *mentalement* le réveil, sans regarder la malade, et aussitôt le délire et l'agitation éclatèrent.

M'étant alors assis devant la cheminée, le dos tourné vers le lit, j'attendis, comme il était convenu, que mon confrère, tout en continuant la conversation, me fît un signe du doigt ; je voulus le sommeil, qui vint aussitôt. Plusieurs centaines de fois, cette expérience fut renouvelée, sans un seul échec. Les parents qui nous entouraient ne pouvaient même pas saisir les signaux dont nous étions convenus. Un jour, arrivant pendant que la malade était en plein délire, je me dirigeai vers la cheminée, comme à l'ordinaire, sans formuler mentalement aucune volonté, et la malade continua à crier et à s'agiter, jusqu'au moment où, sur un signe du Dr X..., je commandai le sommeil mentalement, et celui-ci se produisit aussitôt. Je lui dis alors : « Vous saviez sans doute que j'étais là depuis un instant ? — Non, et je ne l'ai compris qu'en sentant le sommeil me gagner. J'ai eu alors conscience que vous étiez auprès du feu. »

Chaque jour, avant de partir, je lui donnais l'ordre de dormir jusqu'au lendemain à une heure déterminée. Un jour, j'oublie de le faire et ne m'en aperçois que lorsque j'étais à 700 mètres environ et dans l'impossibilité de revenir sur mes pas. Je formule donc l'ordre de dormir jusqu'au lendemain à huit heures, et je continue mes courses. Le lendemain, arrivé un peu avant l'heure désignée, je trouve la malade parfaitement calme et lui en témoigne ma surprise : « Mais, monsieur, je ne fais que vous obéir ! — Vous vous trompez, je suis parti sans vous donner d'ordre. — C'est vrai, mais, au bout de cinq minutes, je vous ai parfaitement entendu ! »

Comme l'heure de ma visite était toujours la même et que l'effet de l'habitude pouvait avoir joué un rôle dans la circonstance, je résolus de faire une expérience de contrôle. Je lui dis de dormir jusqu'au moment où je donnerais l'ordre du réveil, et je recommandai aux parents de marquer exactement l'heure à laquelle il se produirait.

Me trouvant libre dans la journée, je résolus de faire une seconde visite et donnai l'ordre du réveil, à deux heures précises, avant de sortir de chez moi. Arrivé près de la malade, je la trouve au milieu du délire, et les parents me déclarent qu'il a commencé à deux heures. J'ai renouvelé l'expérience plusieurs fois, à des heures différentes et toujours avec le même succès ; or, il y avait une distance de sept kilomètres entre son domicile et le mien.

Bien plus, le 1er janvier 1870, je cessai mes visites et n'eus plus aucune relation avec la famille. Le 22 du même mois, faisant des courses dans une direction opposée au village habité par Jeanne X...,

je me trouvais à une distance de dix kilomètres au moins, lorsque je me demandai si l'influence du père, qui magnétisait la malade depuis la cessation de mes visites, n'avait pas éliminé la mienne, et si mes ordres seraient encore entendus. Je lui défendis donc de se laisser endormir, pensant bien que c'était le moment où on devait l'alimenter. Bientôt la réflexion me vint que, dans le cas, peu probable, où ma volonté aurait encore toute son action, je pouvais nuire à la malade par mon opposition : je levai la défense et n'y pensai plus de la journée. Or le lendemain, à six heures du matin, un exprès m'apporta une lettre du père de Jeanne X..., me déclarant que la veille il avait essayé d'endormir sa fille et avait rencontré la plus grande résistance et soutenu une lutte longue et douloureuse. Que sa fille, s'étant enfin endormie, avait déclaré devant témoins, qui en avaient pris note, que c'était sur mon ordre qu'elle avait résisté, et n'avait cédé qu'avec ma permission.

J'ai conservé cette lettre.

Tels sont les faits, résumés sommairement. Si l'on se demande comment ils ont pu se produire, il convient de considérer d'abord les conditions présentées par le sujet éminemment sensitif et dont la sensibilité avait encore été augmentée par six mois de magnétisations et de suggestions mentales, en un mot par une véritable éducation. Peut-on admettre, d'autre part, que l'effort de ma volonté provoquât, dans l'éther ou matière cosmique, des vibrations transmises avec la rapidité de celles qui produisent la lumière ou l'électricité et qui n'étaient sensibles que pour le sujet spécialement préparé ? Nous possédons encore trop peu de faits analogues pour formuler aucune loi, et le mieux est de nous tenir dans une sage réserve en cherchant à accumuler les faits.

Dr DUSART.

LA FORCE PSYCHIQUE

Dans les derniers numéros de la *Résurrection*, M. Albert Jounet nous raconte diverses expériences faites avec ce qu'il appelle le zoomagnétomètre de Lafontaine, expériences que Lafontaine indiquait déjà en 1852 dans l'*Art de magnétiser* et auxquelles M. Jounet en a ajouté de nouvelles.

« J'ai refait, en 1893 et depuis, une partie de ces expériences, celles qui se rapportent à l'action du fluide des mains humaines sur une aiguille de cuivre suspendue en un bocal de verre soigneusement fermé.

« L'aiguille de cuivre percée au milieu est suspendue, à l'intérieur du bocal de verre mince, par un fil de soie non filé; le fil est cousu par son extrémité supérieure au centre d'une couverture de peau qui ferme hermétiquement le bocal. Je place le bocal sur une cheminée de marbre solidement encastrée dans le mur. Je m'assieds en face du bocal, un peu au-dessous. La pièce est fermée, je suis seul, j'ai tout préparé moi-même. On est en pleine lumière. Dans ces conditions, l'aiguille étant bien reposée et parfaitement immobile, si j'approche la main, les doigts en pointe, je mets l'aiguille en mouvement, je détermine des attractions et des répulsions.

« J'ai tenté avec le zoomagnétomètre quelques expériences dont Lafontaine ne parle pas; j'ai tenté de mettre l'aiguille dans tel ou tel sens — ayant abaissé les mains et n'ayant que les yeux en face de l'aiguille, j'ai réussi à la mettre en mouvement dans la direction voulue.

« Alors, le bocal étant placé sur un rond de papier portant à la circonférence les lettres de l'alphabet écrites de manière qu'une des pointes de l'aiguille fût en face de la première moitié de l'alphabet, de A jusqu'à L, et l'autre pointe de l'aiguille en face de la seconde moitié, de M jusqu'à Z, j'ai voulu voir si je n'arriverais pas, par la pensée, à mettre l'aiguille en mouvement, à faire s'arrêter légèrement ses pointes en face de telle ou telle lettre et à former ainsi un mot voulu, déterminé d'avance dans mon esprit. J'y suis arrivé pour des mots courts et n'exigeant pas une trop grande amplitude du mouvement de l'aiguille; j'ai formé ainsi les mots : roc, ère, nord, etc.

« Je conclus qu'il est possible, par la seule action mentale et cérébrale, de mettre en mouvement une aiguille de cuivre suspendue dans un bocal de verre fermé et immobile, et de faire tracer par des arrêts de cette même aiguille devant des lettres inscrites sur un rond de papier placé au-dessous du bocal, toujours par la seule action mentale et cérébrale, des mots déterminés d'avance dans l'esprit.

« Or, un cerveau humain est plus sensible qu'une aiguille inerte. La possibilité de la suggestion mentale se trouve donc analogiquement confirmée par ces expériences avec l'aiguille. »

— Ces expériences sembleraient confirmer les résultats constatés par M. Gaston Méry lors de sa visite au Père Jourdain, et que notre excellent confrère raconte dans un des derniers numéros de son curieux journal *l'Écho du Merveilleux*.

Les Six Portes de la Connaissance

ALLOCUTION PRÉSIDENTIELLE A BIRMINGHAM AND MIDLAND INSTITUTE, PRONONCÉE A L'HOTEL DE VILLE DE BIRMINGHAM, LE 3 OCTOBRE 1883.

Le titre de l'entretien de ce soir pourrait être, si l'on me demandait de lui donner un titre : *les Six portes de la connaissance*.

Le sujet que je me dispose à traiter devant vous me paraît avoir des rapports étroits avec les études correspondant aux divers prix qui ont été donnés.

La question sur laquelle je désire appeler votre attention est la suivante : Quels sont les moyens par lesquels l'esprit humain acquiert la connaissance du monde extérieur ?

John Bunyan compare l'âme humaine à une citadelle placée sur une colline, se gouvernant elle-même et ne pouvant communiquer avec le monde extérieur que par cinq portes : la porte œil, la porte oreille, la porte bouche, la porte nez et la porte toucher (1).

Évidemment ici Bunyan n'a pas trouvé le mot juste. Il emploie toucher pour tact ; cette confusion est aujourd'hui si commune, que je peux à peine l'accuser d'incorrection. En même temps, l'expression la plus correcte et la plus claire serait, sans aucun doute, le sens du toucher.

Feu le docteur Georges Wilson, qui fut d'abord professeur de technologie à l'Université d'Edimbourg, publia quelque temps avant sa mort, sous le titre de : *les Cinq portes de la connaissance (the Five Gateways of knowledge)*, un beau petit livre dans lequel il cite John

(1) *Feel gate, feel feeling*, en anglais, désignent proprement la perception déterminée par le toucher, c'est le sens lui-même ; *touch* est l'action de toucher ; ces deux mots correspondent aux mots français toucher et tact. Le toucher est le sens, le tact est le toucher en exercice. — (P.-L.)

Bunyan comme je viens de le faire. Mais j'ai dit : les six portes de la connaissance, et je dois m'efforcer de justifier mon dire. Je vais essayer de vous prouver que nous avons six sens, que, si nous voulons dénombrer tous nos sens, nous devons en compter six.

Le seul dénombrement des sens qui, jusqu'à présent, autant que je sache, en ait considéré plus de cinq, est le dénombrement de l'Irlandais, dans lequel on en voit figurer sept. Je présume que le septième sens de l'Irlandais était le sens commun ; et cette vertu, commune chez mes compatriotes (je parle ici en ma qualité d'Irlandais), ce septième sens, qu'à mon avis les Irlandais possèdent à un si haut degré, fera plus, je le crois, pour soulager les infortunes de l'Irlande, que ne ferait même la suppression du mélancolique océan qui entoure ses côtes.

De plus, je ne sais pas scientifiquement comment nous pourrions trouver plus de six sens ; cependant, si le temps me le permet, je reviendrai sur cette question d'un septième sens, et j'essayerai d'émettre quelques idées en vue de répondre à cette question : Y a-t-il ou n'y a-t-il pas un sens magnétique ? Il est possible qu'il y en ait un, mais jusqu'ici aucun fait, aucune observation ne prouvent son existence.

Les six sens que j'ai ce soir l'intention d'expliquer, autant que je le pourrai, sont, suivant l'énumération ordinaire : le sens de la vue, le sens de l'ouïe, le sens de l'odorat, le sens du goût et le sens du toucher divisé en deux subdivisions.

Il y a environ cent ans, le Dr Thomas Reid, professeur de philosophie morale à l'Université de Glasgow, a montré qu'il existe une grande différence entre le sens de la rudesse ou de la résistance, que possède la main, et le sens de la température. Je ne crois pas que l'idée de Reid ait encore été développée autant qu'elle le mérite. On ne trouve, je crois, dans aucun des écrits des physiologistes où il est question des sens, une nomenclature bien nette des six sens. On a beaucoup disserté sur le sens musculaire et sur la sensibilité tactile ; mais on n'a pas divisé d'une manière nette et tranchée le sens du toucher en deux autres divisions qui me semblent résulter de la manière dont le Dr Thomas Reid présente le sens du toucher, bien qu'il n'ait pas nettement formulé lui-même la distinction sur laquelle je vais maintenant m'expliquer.

Le sens du toucher, dont la main est ordinairement considérée comme l'organe, mais qui appartient à toute la surface sensible du corps, est certainement double. Si je touche un objet, je perçois une

sensation complexe. Je perçois une certaine sensation de rugosité, mais en même temps une autre sensation très différente, qui n'est pas celle de rugosité, ni celle de poli. Il y a ici deux sensations, essayons de les analyser.

Je plonge mon doigt dans un bol d'eau chaude. Au moment où je touche l'eau, j'éprouve une sensation très nette, une sensation de chaleur. Est-ce là une sensation de rugosité ou de poli ? Non.

Je plonge, d'autre part, mon doigt dans un bassin d'eau glacée. J'éprouve une sensation toute différente. Est-ce une sensation de rugosité ou de poli ? Non. Est-elle comparable à la sensation de chaleur de tout à l'heure ? Je dis que oui. Quoiqu'elle soit contraire, elle est comparable à la sensation de chaleur. Je ne vais pas dire qu'à cet ordre de phénomènes se rattachent deux espèces de sensations, celle du froid et celle du chaud. J'essayerai de montrer que les sensations de froid et de chaud se rapportent à une même qualité se manifestant à des degrés différents, mais que cette qualité est notablement différente du sens de la rugosité.

Qu'est-ce donc que ce sens de la rugosité ? Il me faudra assez de temps pour vous l'expliquer complètement. Aussi vous dirai-je par avance que c'est un sens de force ; et, avant de justifier complètement ce que j'ai à dire, je veux vous avertir que les six sens au sujet desquels je désire vous donner quelques explications sont le sens de la vue, le sens de l'ouïe, le sens du goût, le sens de l'odorat, le sens de la température et le sens de la force.

Le sens de la force est le sixième sens, ou, encore, le sens de la température et celui de la force sont les deux subdivisions du sens du toucher, et complètent la nomenclature des six sens dont j'essaye de vous démontrer l'existence.

J'ai fait allusion à la possibilité de l'existence d'un septième sens, un sens magnétique.

Mais si vraiment il n'y a pas de sens magnétique distinct, je dis que c'est là une chose étonnante.

Nous connaissons tous un peu le compas des marins, l'aiguille qui se dirige vers le nord, etc. ; mais un petit nombre d'entre nous seulement ont approfondi la question, et bien peu comprennent toutes les découvertes récentes relatives à l'électromagnétisme. Si j'avais à ma disposition les appareils nécessaires, je désirerais, avec votre permission, vous montrer une expérience de magnétisme. Il faudrait que nous eussions un aimant puissant ; la machine qui nous donne cette belle lumière électrique par laquelle la salle est éclairée

pourrait encore, si on l'employait à exciter un électro-aimant, constituer une partie de notre appareil ; l'autre partie serait un morceau de cuivre. Supposez donc que nous eussions cet appareil, je vous montrerais un merveilleux phénomène découvert par Faraday, et au sujet duquel un excellent expérimentateur français, Foucault, a fait d'admirables travaux. J'ai dit qu'une des parties de cet appareil est un morceau de cuivre, mais de l'argent ferait aussi bien notre affaire. Aucun autre métal, probablement, et certainement aucun de ceux qui sont maintenant bien connus et qu'on peut obtenir par des expériences ordinaires, ne possède, au même degré que le cuivre et l'argent, la propriété sur laquelle je vais maintenant attirer votre attention : on ne connaît du moins aucun autre métal, ni aucune autre substance, métallique ou non, qui la présente d'une manière aussi accusée. — La propriété en question est la conductibilité électrique, et la conséquence de cette propriété, dans l'expérience que je vais maintenant vous décrire, est qu'un morceau de cuivre ou un morceau d'argent, si on le laisse tomber entre les pôles d'un aimant, tombera aussi lentement que s'il s'enfonçait dans de la boue. Je prends ce corps et je le laisse tomber. Un grand nombre d'entre vous sont incapables de calculer la fraction de seconde qu'il mettra à parcourir 30 centimètres. Si, prenant ce morceau de cuivre, je le plaçais juste au-dessus de l'espace compris entre les pôles d'un puissant électro-aimant et l'abandonnais alors à lui-même, vous le verriez tomber lentement ; peut-être ne descendrait-il que de quelques centimètres en un quart de minute.

Cette expérience a été exécutée, dans des conditions où elle devait produire de très puissants effets, par lord Lindsay (aujourd'hui lord Crawford), assisté de M. Cromwell F. Varley. Ces deux hommes éminents voulaient faire des recherches sur les phénomènes du mesmérisme, qu'on avait appelé magnétisme animal ; et ils se mirent à l'œuvre très sérieusement, dans le but d'exécuter une véritable expérience de physique. Ils se posèrent cette question : Est-il admissible, alors qu'un morceau de cuivre peut à peine se mouvoir dans l'air entre les pôles d'un électro-aimant, qu'un être humain ou une autre créature vivante, placée dans les mêmes conditions, n'éprouve aucun effet ? Lord Lindsay fit faire un électro-aimant énorme, assez grand pour que la tête de toute personne désireuse de se soumettre à l'expérience pût aisément tenir entre les pôles, dans une région où la force magnétique est extrêmement intense. Quel résultat donna l'expérience ? Si j'allais dire : aucun !

je ne serais pas juste. Le résultat fut merveilleux, et la merveille, c'est qu'on n'éprouvait rien.

Je dis que c'est là un fait extrêmement étonnant; mais je n'admets pas, je ne crois pas que le sujet soit épuisé. Je ne puis croire que l'aimantation, cet état particulier de la matière dans l espace, qui produit de si prodigieux effets sur un morceau de métal, soit incapable de produire le moindre effet sur la matière d'un corps vivant: elle doit certainement en produire un; et même aujourd'hui, bien qu'on n'ait rien trouvé, il ne me paraît pas prouvé que la matière d'un corps vivant placé dans ces conditions n'éprouve absolument aucun effet perceptible. Il est si surprenant qu'il n'y ait pas d'effet du tout, que l'expérience doit être reprise; je crois, je suis convaincu qu'il y a un intérêt réel à rechercher si oui ou non une force magnétique excessivement intense a un effet perceptible sur un corps vivant, animal ou végétal. J'ai donc parlé d'un septième sens. Je crois qu'il est possible que ce soit justement un sens magnétique. Je crois qu'un effet magnétique excessivement puissant peut produire une sensation que nous ne pouvons comparer ni avec celle de la chaleur, ni avec celle de la force, ni avec aucune autre.

Une autre question qui se présente souvent est la suivante : Y a-t-il un sens électrique ? un être humain perçoit-il l'électricité dans l'air ?

On pourrait peut-être faire, il est vrai, des projets d'expériences à peu près semblables à la précédente et relatives à l'électricité; mais un certain nombre de raisons, qu'il serait trop long de développer, m'empêchent de placer la force électrique dans la même catégorie que la force magnétique. Il y aurait une action superficielle qui annulerait pratiquement l'action exercée à l'intérieur par la force électrique, et cette action superficielle serait une sensation définie que nous pourrions nettement découvrir par le sens du toucher. Tout le monde, en plaçant sa main, ou son visage, ou sa chevelure au voisinage d'une machine électrique, éprouve une sensation : quand on l'analyse, on reconnaît qu'il se produit un courant d'air, et que les cheveux sont attirés ; si l'on approche trop la main, des étincelles passent entre la machine et la main ou le visage. De sorte qu'avant d'arriver à cette délicate question de la possibilité d'un sens de la force électrique, nous rencontrons des actions mécaniques bien accusées, qui donnent lieu aux sensations de température et de force.

Mais que cette mystérieuse et merveilleuse force magnétique,

due, comme nous le savons maintenant, à des rotations des molécules, soit absolument sans effet, sans effet sensible, sur l'économie animale, voilà qui paraît très surprenant ; c'est d'ailleurs un sujet qui mérite des recherches attentives.

Personne, je l'espère, ne pensera que mes paroles sont favorables à la superstition du mesmérisme. J'ai l'intention, si le temps me le permet, de m'expliquer un peu plus complètement, avant de terminer, sur nos perceptions relatives au double sens du toucher : le sens de la température et le sens de la force. Mais je dois d'abord dire quelques mots des autres sens, car si j'insiste trop sur le sens de la température et sur le sens de la force, il ne me restera plus de temps pour parler des autres.

Voyons donc ce que nous fait percevoir le sens de l'ouïe. L'acoustique est la science de l'audition. Et qu'est-ce qu'entendre ? C'est percevoir quelque chose au moyen de l'oreille. Qu'est-ce que nous percevons au moyen de l'oreille ? Une chose que nous pourrions également percevoir sans son secours ; une chose que Beethoven, le plus grand maître dans l'art des sons qui ait jamais vécu (le mot *son* étant pris ici dans son sens poétique et artistique), ne put percevoir au moyen de son oreille pendant une grande partie de son existence.

Il devint sourd, en effet, à la fin de sa vie, et pendant cette période il a composé quelques-unes de ses plus belles œuvres musicales, sans qu'il lui fût possible de les entendre au moyen de son oreille elle-même ; car cette faculté l'avait abandonné pour toujours. Mais il avait l'habitude d'appuyer contre ses dents une canne qu'il pressait sur le piano, et il pouvait ainsi entendre les sons qu'il tirait de l'instrument. Donc, outre la porte oreille de John Bunyan, le sens de l'ouïe a une autre porte, ou une autre entrée.

Qu'est-ce que nous percevons ordinairement par l'intermédiaire de l'oreille ? Ce qu'une personne bien portante, qui n'a perdu aucun des organes naturels des sens, perçoit au moyen de son oreille, mais pourrait aussi percevoir autrement, bien que d'une manière moins satisfaisante et moins complète, c'est évidemment une variation de pression : quand le baromètre monte, la pression sur l'oreille augmente ; quand le baromètre descend, cela indique que la pression sur l'oreille diminue.

Eh bien ! si la pression venait à croître et à diminuer soudainement, dans un quart de minute par exemple (supposez que dans un quart de minute le baromètre ait monté de 2^{mm} et baissé

de nouveau), percevrait-on quelque chose? J'en doute, je ne le crois pas.

Si le baromètre montait de 5 centimètres, ou de 7, ou de 10, dans une demi-minute, la plupart des gens s'en apercevraient.

Je vous donne cela comme un résultat de l'observation.

En effet, les personnes qui descendent dans une cloche à plongeur éprouvent exactement la sensation qu'ils éprouveraient si, pour une cause inconnue, le baromètre venait à s'élever rapidement, dans le cours d'une demi-minute, de 12 ou 15 centimètres au-dessus de la plus grande hauteur qu'il atteigne jamais à l'air libre.

Nous avons donc le sens de la pression barométrique; mais nous n'avons pas d'indication continue qui nous permette de reconnaître si le baromètre est haut ou bas.

Les hommes qui vivent aux altitudes élevées, à plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, là où la hauteur du baromètre est inférieure de quelques centimètres à la valeur qu'elle a au niveau de la mer, ont, en ce qui concerne la pression, des sensations très semblables à celles qu'ils auraient à la surface de la mer.

L'air vif des montagnes diffère de l'air des régions basses : d'abord en ce qu'il est plus froid et plus sec, mais aussi en ce qu'il est moins dense : il faut en respirer une plus grande quantité pour introduire dans les poumons la même quantité d'oxygène, et pour accomplir ces fonctions que connaissent bien ceux des étudiants de cet Institut (et je sais qu'ils sont très nombreux) qui s'occupent de physiologie animale. L'effet de l'air dans les poumons, la fonction qu'il remplit, dépend principalement de l'oxygène absorbé. Si la densité de l'air n'est que les trois quarts de ce qu'elle est dans l'atmosphère que nous respirons ordinairement ici, il faut en absorber une fois et un tiers de fois autant, pour produire sur le sang la même oxydation, et sur l'économie animale le même effet général; et il n'est pas douteux qu'à cause de cela l'air des montagnes n'ait, sur les créatures vivantes, un effet tout différent de celui de l'air des plaines. C'est ce que montre nettement son action sur la santé.

WILLIAM THOMSON.

(A suivre)

IDÉES SAUGRENUES

D'UNE VIEILLE TÊTE

(Suite)

— Évidemment, dit le docteur, ce vieillard divague : il croit à l'âme, à l'esprit, à la réincarnation, à la métempsycose, à la rénovation des hommes, à toutes sortes de vagues et ridicules rêveries. On enferme des individus plus sains d'esprit que cet exalté. La marche ascendante de l'être humain vers les sphères élevées est une preuve de folie. Il s'emballe, se fâche, disserte, discute, sans aucune raison. Nous le mettrons en observation : les douches, le bromure, et quelques injections d'un *liquide*... souverain, le calmeront.

— Il est vraiment pénible, dit ma future belle-mère, de recourir à de pareils moyens ; cher docteur, vous prodiguerez à ce pauvre homme les soins éclairés de votre incontestable science, vous défendrez à ses surveillants de le molester trop durement.

— Soyez sans crainte, chère madame, nous traitons nos sujets avec la plus grande humanité. C'est vraiment extraordinaire de voir ainsi dévier le sens commun. Avez-vous remarqué sa voix, ses gestes, ses regards ?

— Mais, dit Javotte pensive, l'oncle Brutus parlait avec éloquence ; il apportait à cette discussion de la chaleur, de l'entrain, un feu communicatif ; il eût fait un bon prédicateur.

— L'âme, l'esprit immortel, le principe immatériel de la vie, de l'intelligence !... Vouloir prouver cet improuvable moteur, quelle folie ! dit le docteur.

— Docteur, n'êtes-vous point l'élève des saints Pères jésuites et un défenseur du dogme catholique ? demanda Javotte.

— Vous ne vous trompez pas, mademoiselle, c'est pourquoi je réprouve les théories nuageuses de M. Brutus. Je n'ai pas la mission de juger les religions établies, mais il faut quelquefois approprier le dogme à l'esprit populaire, le plier à l'imagination des femmes et des enfants.

— Grand merci ! se récria Javotte. Ce qui est bon pour moi ne l'est pas pour vous ! Comment est-il possible que la vérité ne soit pas la même pour tous ?

— Soyez élégante, aimable, gracieuse, et ne cherchez pas au delà. Les hommes n'apprécient guère les femmes qui raisonnent : cela leur donne trop de besogne pour rester supérieurs à la compagne que le créateur leur octroya généreusement. Brillez par le luxe, la toilette, et même un peu d'esprit, c'est tout ce que vous demande cette société fin-de-siècle.

— Vous parlez d'or, cher docteur, répondis-je. Dieu me garde de ces femmes qui veulent tout comprendre, qui s'emplissent l'esprit de sentimentalisme, de pensées romanesques, de dissertations philosophiques. La femme est un papillon créé pour butiner les fleurs, briller dans le monde et remplir la maison de mouvement, de luxe et de gaîté. L'homme doit rester le maître de la communauté, assumer sur lui seul les charges, les préoccupations de l'existence.

— Je comprends, dit Javotte, et j'en fais mon profit. Vous voulez, Nicaise, diriger la barque dans laquelle je rirai, danserai, chanterai ou dormirai, selon ma fantaisie ?

— C'est cela même, répondis-je, je tiendrai le gouvernail d'une main habile et ferme.

— L'oncle Brutus ne signera pas au contrat, dit-elle avec regret.

— Non, dit Mme Baillardise, il faut le mettre en lieu sûr ; le plus tôt est le mieux. »

VIII

Le docteur se retira tandis qu'on annonçait Gothon Amiravelle. D'avance elle regrettait son amie, languirait loin d'elle, et venait en petit comité passer une dernière soirée chez Mme Baillardise.

J'admirais cette amitié profonde. Javotte et Gothon caquetaient, riaient, discutaient de chapeaux, de jupes à gros plis, de manches plates ou ballonnées, et d'une infinité de choses amusantes. Mlle Baillardise avait de l'esprit, et je m'applaudissais d'avoir rompu avec Haulapatte dont la réputation de beauté surfaite m'avait surtout séduit. J'entrais dans le mariage en bonne disposition ; cette fleur blonde, au parfum capiteux, me troublait, et je faisais les compliments les plus sincères, les plus chaleureux, sans la moindre arrière-pensée, à ma future épouse ; mais elle m'imposa le silense, et je m'absorbais dans la contemplation d'un pied mignon lorsque Gothon s'écria :

« Chère Javotte, j'oubliais une communication importante. Mon

père a eu hier, dans un salon, l'occasion d'entendre la lecture de quelques fragments d'un ouvrage qui sera mis en vente demain, je crois. Juge de sa surprise, de son émotion en reconnaissant le texte exact de ce qui a été lu ici même, il y a six semaines ; mais les conclusions diffèrent entièrement des principes et idées de M. Baillardise.

— Quel est ce nouvel auteur ? demanda Mme Baillardise.

— Il se nomme Lucien Delarue, un inconnu qui débute par un coup d'éclat. L'ouvrage est largement lancé ; cet auteur promet. Mais c'est un plagiaire, et ton père devrait l'attaquer, lui réclamer des dommages-intérêts. »

M. Baillardise laissa tomber son journal, et, rouge comme une robe de cardinal, il fit une longue diatribe contre ces auteurs sans scrupules qui volent les idées d'autrui.

« J'ai renoncé, fit-il en se levant et en marchant pour dissimuler sa gêne, à la publication de l'ouvrage en question : la société ne vaut pas la peine que l'on se donne pour l'éclairer ; le peuple croupira dans l'abêtissement et l'ignorance ; je me désintéresse de son bonheur, de son amélioration. Je prétendais ramener la multitude aux idées saines d'autrefois qui lui faisaient prendre son mal en patience ; la religion est le seul refuge contre la peine et la misère. L'espoir du paradis apaise les malheureux, qui en priant cessent de hurler leur soi-disant griefs et de nous assourdir de leurs injustes revendications.

— Monsieur, dit Gothon, les questions sociales ne sont point de ma compétence, mais mon père prétend que nous verrons diminuer les grandes fortunes au profit des prolétaires.

— Nicaise, dit Javotte, quel est votre avis ?

— Bah ! répondis-je, je suis sans crainte à ce sujet : les ouvriers resteront à notre merci, car ils ne sauront jamais s'entendre. Ce sont des enfants terribles qui crient à vous rompre le tympan, qui frappent à tort et à travers sans comprendre ce qu'ils veulent obtenir, sans savoir ce qu'ils peuvent espérer. A peine réunis, ils montent à l'assaut des moindres positions, se disputent, se jalousent, et rêvent d'imiter les bourgeois dans ce qu'ils ont de moins bon. On leur donne en pâture de la littérature de cours d'assises assaisonnée de licencieux détails, ils fredonnent des inepties, se gaussent de la morale et ne cherchent qu'à prendre part au festin. Ils sont formés pour rester ce qu'ils sont. Dormez en paix, chère Javotte, le luxe ira croissant, et nous verrons les millionnaires augmenter leur avoir.

— Cela ne laisse aucun doute, reprit Baillardise, le peuple est fait pour travailler, tandis qu'aux bourgeois et financiers échoit la lourde charge de consommer le plus possible de cette production dont le monde est submergé. Nous sommes trop bons de boire et de manger au delà de nos besoins et de mener la grande vie au delà de nos forces !... Que deviendrait le peuple si les riches ne s'amusaient plus ?...

— Cet auteur prétend qu'en ce cas les petits auraient meilleure part.

— Ils n'en sauraient profiter, s'écria Baillardise ; c'est une dangereuse utopie que cette égalité des castes. Comment un vulgaire ouvrier comprendrait-il ses devoirs sociaux ?... Il ne saurait évidemment avoir le genre, le ton, les manières que nous tenons de nos pères.

— Votre père, dit naïvement Gothon, était un simple charpentier, et j'ai entendu répéter que Mme Baillardise, voulant étudier la façon des chapeaux, portait — il y a fort lontemps — des cartons chez une grande modiste.

— Qui t'a dit ces horreurs ? s'écria Javotte indignée. Ma grand'mère vit encore et possède un manoir.

— Couvert de chaume, riposta Gothon en éclatant de rire. Ma grand'tante lui donne assez souvent quelques friandises, car votre tendresse à son égard se manifeste rarement.

— Mademoiselle, s'écria Baillardise pâle de colère, vous vous faites l'écho d'abominables calomnies : ma mère a quatre-vingts ans passés ; il ne lui manque rien, elle vit à la campagne par ordre médical ; elle est frugale. Dites cela aux vipères qui tentent de me nuire.

— J'y perdrais mon temps, monsieur Baillardise ; on ne me croirait pas. »

Gothon devenait insolente, et Javotte, les joues empourprées, les narines frémissantes, se leva, et, se plantant devant son amie, les yeux pleins de flammes, s'écria :

« Que te prend-il, petite peste ? Que t'ai-je fait ? Pourquoi insulter mes parents ? Tu es plus méchante qu'une chatte enragée, et je regrette de t'avoir si souvent fait l'honneur de te recevoir ici.

— Les regrets sont réciproques, riposta Gothon. Tu prétends être mon amie, et tu vas répétant partout que ma dot est une misère, bonne tout au plus à payer mes gants et mes chaussures. Si ma dot est petite, je la toucherai, et tu n'en peux pas dire autant.

— Nicaise, défendez-moi, s'écria Javotte, prête à pleurer.

— Ne bougez pas, monsieur Nicaise, répondit Gothon en se levant; je n'ai dit qu'une partie de mes griefs, et je me retire. Je renonce, bien entendu, à l'honneur de figurer à votre noce. Monsieur Baillardise, on assure que cet auteur, ce M. Delarue, vous vendait de la copie; les mauvaises langues affirment aussi que vous êtes incapable d'écrire une phrase remarquable!... Et dire que des critiques estimés vous ont proclamé grand homme!... »

Gothon reculait en parlant: elle attrapa la porte, la tira, et disparut en riant par éclats saccadés. Javotte pleurait; je vins la consoler.

« Que s'est-il passé avant cette scène? qu'avez-vous fait à Gothon?

— J'ai affirmé qu'elle se marierait difficilement, ayant peu de fortune; j'ai aussi critiqué la forme de son nez. Avouez qu'il est légèrement de travers.

— Je ne m'en suis pas aperçu.

— Vous défendez cette mégère?

— Je m'en garderais. Quel petit monstre!

— Elle ment d'un bout à l'autre, dit Baillardise; je ne sais où elle puise ses calomnies. Son père me poursuit à la Bourse : quand l'un gagne, l'autre perd. Il est furieux de ma chance, et a dû stipendier ce crève-de-faim, ce miséreux pour me nuire. Mais j'aurai ma revanche, je prouverai à mes détracteurs la beauté de mon style, la richesse de mes idées; j'accablerai le plagiaire qui demandera grâce.

— Il est dangereux de se faire des ennemis, soupira Mme Baillardise.

— Rien ne sert de gémir, dit Javotte revenant à Gothon, je jouais à Mlle Amiravel un assez vilain tour; elle avait pour cavalier le plus laid, le plus sot de tous nos invités.

— Pourquoi agissiez-vous ainsi?

— Gothon m'exaspère depuis longtemps avec ses prétentions; elle pose, avec un surprenant aplomb, pour la femme instruite, et discute de tout avec outrecuidance. »

PAUL GRENDEL.

OUVRAGES NOUVEAUX

MANUEL D'ASTROLOGIE SPHÉRIQUE ET JUDICIAIRE

Par FOMALHAUT. — Vigot frères, éditeurs, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris. — Un volume in-8 écu, avec figures et tables, broché, 7 fr. 50; cartonnage en peau souple, 10 fr.

Les belles expériences du colonel de Rochas ouvrent la voie par laquelle l'antique magie rentrera dans les données de la science expérimentale. Voici un nouvel ouvrage qui, s'attaquant à la mère de toutes les sciences dites occultes, la disséque et la ramène dans les limites des sciences d'observation.

L'astrologie ancienne, mise à la portée de tous les esprits curieux, tel est le but poursuivi et réalisé par l'auteur du *Manuel d'astrologie sphérique et judiciaire*. Ce curieux et savant ouvrage s'adresse à tous, mais particulièrement aux nombreuses personnes qui, après la lecture des si remarquables ouvrages de M. Camille Flammarion, se sont attachées aux observations astronomiques.

Contempler les merveilles célestes, savoir distinguer les étoiles et mettre un nom sur les grands mondes qui nous entourent, c'est bien. Mais si l'esprit humain se passionne déjà pour une telle étude, que sera-ce lorsqu'il entreverra la possibilité, niée jusqu'ici par les académies modernes, de lire ce qui est réellement écrit dans le ciel. Quel complément et quel but magistral pour les études astronomiques! Le livre du destin ouvert pour tous ceux qui veulent se donner la peine d'en apprendre l'alphabet.

Ici plus de magie, d'obscurité, de caprice; mais bien le grand jour et la vérité des calculs scientifiques. Calculs facilités et rendus accessibles à tous grâce aux nombreuses tables construites par l'érudit écrivain qui se couvre du pseudonyme de *Fomalhaut*. Des chiffres, quelques opérations arithmétiques, et les grandes lignes de la destinée apparaissent depuis la naissance jusques et y compris l'heure de la mort, comme l'auteur le montre par des exemples frappants.

« Le président Carnot sera assassiné en voyage avant le 11 mai 1894, et en tous cas il ne verra sûrement pas l'époque de sa réélection. » Telle est la prédiction que des calculs astrologiques avaient conduit l'auteur à formuler devant plusieurs personnes en 1892.

Tous les grands événements annoncés et prévus par qui veut s'en donner la peine. — Supercherie, hasard, illusion, mensonge, diront les savants officiels.

Cinq et quatre font neuf, ôtez deux reste sept.

Essayez, répond *Fomalhaut*, et prenez l'astrologie en défaut si vous pouvez. Mais l'astrologie et non pas seulement l'astrologue, ni surtout ceux qui moyennant finances parlent au nom de la science astrologique sans en connaître le premier mot.

Entre les deux affirmations le public peut juger, le *Manuel d'astrologie*

sphérique et judiciaire met à sa portée tous les éléments nécessaires pour cela. Quant à expliquer le pourquoi des influences astrales, c'est une autre affaire ; mais les académies qui restent bouche bée devant les rayons X, pour ne citer qu'un seul exemple au milieu de beaucoup, auraient tort de se prévaloir de cette impuissance. L'astrologie est une science d'observation, observons ; le pourquoi viendra plus tard si tant est qu'il vienne jamais. (*Note de l'éditeur.*)

RECUEIL DES DOCUMENTS

RELATIFS A

LA LÉVITATION DU CORPS HUMAIN

Par M. ALBERT DE ROCHAS. — Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

M. de Rochas poursuit infatigablement ses recherches sur les phénomènes que la science officielle laisse prudemment de côté, faute de pouvoir les expliquer. Cette fois, c'est l'ascension du corps humain dans les airs qui fait l'objet de ce volume. L'auteur a réuni un très grand nombre de documents émanant des sources les plus diverses, et recueilli les récits de témoins habitant tous les pays du globe. C'est de cette manière qu'on peut établir que le fait est dû à une loi naturelle, puisqu'elle s'exerce sur tous les points de la terre. A la lecture de cet intéressant volume, nous voyons défiler devant nous des cas empruntés à l'Orient, qui présentent des analogies complètes avec ceux de l'Occident. Les hagiographes mentionnent l'élévation dans les airs de saints personnages, et une superbe gravure d'après Murillo représente la lévitation de san Diégo. Tantôt c'est Schosourdi qui s'enlève au-dessus du tribunal qui voulait le juger ; d'autres fois c'est Thomas, archevêque de Valence, qui reste en extase, suspendu dans les airs pendant douze heures. C'est parfois aussi le bienheureux Pierre Clavet qui passa une nuit en l'air, les genoux ployés comme s'ils eussent été sur le sol et un crucifix entre les mains.

Quelle créance faut-il accorder à ces récits ? Nous savons que la critique a rejeté en bloc tous les faits qui lui paraissaient entachés de surnaturel ; mais comme les mêmes phénomènes se reproduisent de nos jours, qu'il nous est possible de les bien observer et d'en constater la réalité, nous croyons qu'il n'y a aucune bonne raison pour ne pas les admettre. Les magnétiseurs ont maintes fois constaté que leurs sujets devenaient plus légers après avoir été magnétisés. Le Dr Cyriax raconte qu'il fut témoin de l'enlèvement de Mme French, intransée. Les lévitations de Home sont restées célèbres, car elles ont eu lieu un nombre de fois considérable et furent attestées par les témoins les plus honorables. Les cas observés par MM. Staiton Moès, Mac-Nab, et récemment avec Eusapia Paladino, ne permettent pas de révoquer en doute la possibilité de ces manifestations.

L'auteur n'a pas de théorie pour expliquer ces phénomènes. Il s'est contenté de réunir un certain nombre d'hypothèses au milieu desquelles le lecteur peut choisir. L'électricité paraît jouer un certain rôle, car, d'après des expériences curieuses, l'eau électrisée pèserait moins que celle qui ne l'est pas. Un électro-aimant dans lequel on fait passer un courant alternatif et périodique

peut produire des effets de répulsion, et la foudre a souvent transporté des êtres vivants ou des objets inanimés.

Nous recommandons la lecture de cet attrayant ouvrage à tous ceux que ces phénomènes intéressent.

COMMENT ON DEVIENT ALCHIMISTE

Par F. JOLLIVET-CASTELOT. — Paris, Chamuel, éditeur. Prix: 6 francs.

Voici un livre très intéressant et bien écrit qui renferme des conseils précieux. Non pas peut-être pour arriver à transmuter les métaux en or, car l'auteur ne voit dans cette opération que le petit côté d'une question, beaucoup plus haute : celle de pouvoir manier à son gré les forces naturelles. Pour arriver à ce résultat superbe, il faut avoir vaincu toutes les passions terrestres, commander à ses sens, planer au-dessus des misères de la chair, en employant la volonté comme instrument tout-puissant de domination. Nous croyons, en effet, qu'un être semblablement évolué pourrait produire de grandes choses, car, en appliquant cette volonté à la poursuite des hautes vérités, il pourrait y atteindre sûrement. Mais, hélas! le programme est difficile à remplir et, pour l'immense majorité des êtres, c'est un rêve irréalisable, car il faut, suivant l'enseignement de l'école hermétique, arriver de soi-même à l'adeptat, c'est-à-dire pouvoir évoluer en soi « la lumière de vérité, la puissance morale et phénoménique ».

Voici la route à suivre pour arriver à ces magnifiques résultats :

« Lorsque tu auras dominé les tempêtes de ton âme, ami, lorsque tu te sauras le maître de tes émotions, de tes nerfs, aborde, alors seulement, la conquête — dangereuse, mais nécessaire — du plan Astral.

« Quand tu auras écrasé le serpent de feu, le dragon du seuil, le plan intellectuel ou supérieur te deviendra accessible presque immédiatement.

« Concentre donc, maintenant, tous tes efforts sur le vertigineux courant astral qu'il faut dompter en le traversant ; la méthode d'Ascèse alchimique ne diffère pas, en ses principes, de l'Ascèse magique ; l'adaptation finale particulière, seule, diffère. Il s'agit donc d'amener son moi inférieur et supérieur en contact avec l'océan collectif divin, avec l'âme de la nature. L'extase consciente, telle est la fin que se propose l'adepte. »

On conçoit ce qu'un pareil programme soulève de difficultés. Aussi nous le croyons beaucoup plus théorique que pratique, car il nous est difficile d'admettre que sur notre petit monde, avec le peu d'évolution de la monade humaine, il lui soit possible de communier avec l'infini. Plus tard, quand nous aurons parcouru un grand nombre de nébuleuses, que l'univers nous aura permis d'entrevoir une partie de ses splendeurs, alors peut-être arriverons-nous à concevoir l'être éternel et incréé ; mais, ici, nous croyons fermement que cela est tout à fait impossible.

Pour en revenir à l'alchimie proprement dite, nos lecteurs savent que nous croyons à l'unité de la matière, c'est-à-dire que l'ensemble des corps qui forment la nature provient de modifications de la matière primitive. Il nous est donc permis d'admettre que la transmutation soit un phénomène réel ; mais il resterait à déterminer dans quelles conditions il est possible. Nous avons à ce sujet des idées particulières. Nous pensons que le travail

moléculaire nécessaire pour transformer un métal en un autre ne peut être accompli maintenant par des manipulations de laboratoire. Pour arriver à la transmutation, il faut disposer d'énergies fort au-dessus, comme puissance, des forces physico-chimiques ordinaires. Ce qui nous permet d'émettre cette idée, c'est que nous avons assez de fois constaté que les Esprits sont capables, non seulement de désagréger la matière en conservant au corps toutes ses proportions, comme dans le phénomène des apports, mais aussi de transformer ces corps moléculairement, en imprimant aux atomes un mouvement vibratoire différent de celui qu'ils possédaient antérieurement, en même temps que le groupement de ces atomes a pris une autre position stable d'équilibre. Autrement dit, des spirites ont pu constater que du cuivre s'est transformé en or sous l'action des chimistes de l'espace.

Voici, à ce sujet, un rapport du Dr S. A. Péters, de New-York, publié dans le *Spiritual Telegraph*, 18 avril 1858 (1). Les expériences ont lieu dans le laboratoire du célèbre physicien Robert Hare, professeur à l'Université de Pensylvanie :

« Une manifestation ordinaire des Esprits, dit le Dr Péters, fréquemment obtenue en présence de ce savant, c'est la métamorphose presque instantanée d'un *cent* de cuivre en pièce d'or. Le docteur possède un certain nombre de ces pièces miraculeuses qui n'ont pas d'autre origine. Il me montra une solution de platine de Russie déterminée par l'intermédiaire spirituel, ainsi qu'un morceau d'argent pur, pesant 3,980 grains, rendu tour à tour liquide et solide. Une autre fois, il introduisit plusieurs pièces de monnaie, de matière et de valeur inégales, dans un bocal bien bouché, et enferma le bocal dans une caisse de bois dont le couvercle fut solidement fixé. Au bout de trois minutes, toutes les pièces étaient converties en un seul morceau d'or. Le docteur en reconnut le titre, remit les choses en état, et demanda la contre-épreuve : cinq minutes après, il retrouvait parfaitement intactes les différentes pièces de monnaie qui avaient subi cette inexplicable transformation. Comme les expériences de ce genre se produisirent fréquemment dans le laboratoire de M. Hare et qu'elles ont eu pour témoins des gens dignes de foi, je n'en parle que pour mémoire et j'arrive au fait qui s'est passé sous mes yeux.

« Lorsque j'entrai chez le docteur, il n'y avait auprès de lui que son médium habituel, Auguste Ruggles, jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, que je voyais pour la première fois. Nous nous assîmes autour d'une table, et le médium entra en communication avec les Esprits ; quelques instants après, je reçus l'ordre de placer dans une boîte deux tubes de verre et deux morceaux de platine. M. Hare se leva, me remit deux tubes d'environ six pouces de long et d'un demi-pouce de diamètre, hermétiquement scellés par les bouts, et deux morceaux de platine, chacun de la grosseur d'une balle de fusil. La boîte dans laquelle je devais introduire ces objets était devant moi, sur la table ; je la pris et l'examinai en tous sens avec attention : c'était une boîte ordinaire, entièrement vide, ayant la forme d'un petit pupitre à écrire, avec un couvercle à charnières et un

(1) Z. Pierrart, *Revue spiritualiste*, 1858, pages 223-224.

cadenas. J'y plaçai successivement les tubes et les balles de platine et je fermai à clef, puis nous reprîmes nos places, M. Hare et moi. Après cinquante-cinq minutes d'attente silencieuse, les Esprits dirent par l'intermédiaire du jeune Ruggles : « Nous avons quelque chose à montrer au Dr Péters ; qu'il ouvre la boîte. » J'étendis la main sur la boîte, placée à quelques pieds de moi et que je n'avais point quittée des yeux ; je l'ouvris... chacun des tubes, hermétiquement scellés pourtant, contenait un morceau de platine. »

Nous croyons donc qu'il est possible de désagréger des objets quelconques, puis de les reconstituer dans leur situation première. C'est ce qu'ont constaté quantité d'investigateurs, tels que Zœllner dans ses *Papiers scientifiques* en compagnie de Slade, Crookes avec Home, M. Livernore avec Kate Fox, M. Oxley avec Yolanda, etc., etc. La transmutation, c'est-à-dire la transformation d'un métal en or, est, croyons-nous, possible, témoin le récit du Dr Péters ; mais nous croyons fermement que cette opération est due à des Esprits désincarnés qui se servent de procédés inconnus des chimistes terrestres. Si donc de l'or a pu être produit par quelques chercheurs, c'est qu'ils ont eu recours à l'intervention des Esprits assez élevés pour produire ces phénomènes. Ceci expliquait pourquoi, en se plaçant dans des conditions identiques à celles indiquées par les maîtres hermétistes, il n'a plus été possible ensuite de refaire leurs expériences.

L'auteur rapporte des expériences décrites par M. Aksakof et, en parlant de l'apparition matérialisée, dit : « le soi-disant Esprit ». Pourquoi soi-disant ? Son existence n'est pas contestable, pourquoi le ton dubitatif ?

En somme, ce livre est intéressant. S'il ne renferme pas le secret de faire de l'or, il donne d'excellents conseils de morale et, en les pratiquant, on arrive certainement à former un trésor auprès duquel toutes les richesses de la terre ne sont que poussière et vanité.

F. D'OYRIÈRES.

REVUE DE LA PRESSE

Notre ami, M. Léon Denis, continue son apostolat. Il a fait à Nancy et à Bar-le-Duc des conférences spirites qui ont vivement intéressé le public sceptique, comme en témoignent les journaux de ces localités. Tout dernièrement encore, à Tours, il a obtenu un succès considérable. Nous ne saurions trop louer le zèle de cet infatigable apôtre de notre doctrine. Il prêche par l'exemple. Il affronte carrément le matérialisme. C'est de cette manière que nous arriverons à vaincre le préjugé, à faire pénétrer dans l'âme contemporaine les sublimes enseignements de notre philosophie.

Notre ami, M. le commandant Courmes, le sympathique administrateur

du *Lotus bleu*, a fait, dans la salle de la rue des Mathurins, une conférence sur les *aides invisibles de l'humanité*, d'après la théosophie.

Nous avons été sous le charme de sa diction si claire, et si nous n'avons peut-être pas adopté toutes ses conclusions, nous avons pu constater que son succès a été complet. Nous nous en réjouissons en pensant qu'il a fait réfléchir beaucoup d'auditeurs sur les problèmes que présente l'être humain, encore si peu connu de la grande masse du public.

Enfin, notre ami Marius George a fait à Marseille, au Cercle Moderne, une conférence qui a brillamment réussi sur l'*idée survitaliste* (1).

La REVUE SPIRITE contient plusieurs articles intéressants sur les manifestations spirites. Dans l'article de M. de Laversay, on peut constater que l'esprit matérialisé de Katie King a été longuement observé par des hommes compétents, tels que M. Livermore, le Dr Gully, M. Harrison, avant que William Crookes n'ait entrepris ses célèbres expériences avec cet Esprit. A lire aussi les derniers phénomènes observés par M. de Rochas avec Eusapia Paladino. Ce sont des répétitions des expériences antérieures qui établissent que ces faits ne sont pas anormaux, puisqu'il est possible de les reproduire. A lire aussi une réfutation des doctrines de MM. Crocq et Perrier par M. de Rochas. Ces docteurs, toujours mal renseignés, attribuaient les phénomènes à des actions inconscientes des opérateurs. C'est la risible réédition de l'hypothèse du Dr Dumontpallier, elle ne mérite même pas les honneurs de la réfutation.

On trouve aussi dans la Revue une analyse critique du livre de notre rédacteur en chef *l'Évolution animique*. L'auteur de cette étude a fait une erreur en faisant attribuer *l'idée directrice*, d'après laquelle se modèle la matière de l'embryon, à la force vitale. Il est facile de voir pages 47 et suivantes que ce dessin, qui est celui du corps physique, est contenu dans le périsprit, les *modifications héréditaires* sont seules dues à la force vitale des parents. Le critique reproche à M. Delanne de n'avoir pas démontré que le périsprit soit impondérable. Il nous paraît que les expériences spirites l'établissent suffisamment, puisque les Esprits pénètrent à travers les corps opaques comme le font les rayons X, et mieux encore, puisque aucune matière ne lui oppose de barrière infranchissable. D'ailleurs, dans un prochain volume intitulé : *le Périsprit*, toutes les questions qui se rapportent à l'étude scientifique de ce corps fluidique seront passées en revue et soigneusement expliquées, d'après les connaissances modernes que l'on possède sur les états matériels invisibles et impondérables. Mais une assertion de l'auteur de cet article est tout à fait fausse : c'est lorsqu'il prétend que M. Delanne croit que l'âme est de la matière quintessenciée. Jamais pareille affirmation n'a été faite dans *l'Évolution animique* et c'est bien gratuitement que l'auteur lui prête cette opinion. La différence radicale qui sépare la matière de l'esprit, et qui n'est pas réductible dans l'état actuel de nos connaissances, c'est que le principal caractère de la matière est l'*inertie*, tandis que celui de l'Esprit est l'*activité*. Il y a là une antinomie absolue, sans quoi on pourrait voir dans les mots « matière » et « esprit » les termes opposés d'une même série d'états de la substance, allant du degré le plus concret,

(1) Voir le *Radical* de Marseille du 4 mai.

qui serait la matière physique, jusqu'à la spiritualité, qui en serait le pôle contraire.

Jamais la matière n'a été ramenée à la force, car l'énergie, pour se manifester, a toujours besoin d'un substratum matériel; c'est d'ailleurs pour cela que les savants ont imaginé l'hypothèse de l'éther. — Une force sans point d'application est une entité inconcevable, au même titre d'ailleurs qu'un pur esprit.

L'HUMANITÉ INTÉGRALE contient la première partie de la conférence de M. Marius Georges. Elle est intéressante et présente la doctrine des vies successives avec élégance et clarté. A lire aussi un très intéressant article de M. Stanislas Dismier, ainsi que l'exposition de M. Camille Chaigneau, au sujet de sa conception philosophique dénommée Syn'théon'. Notre confrère reproduit aussi les recherches du commandant Tégrad, en en faisant ressortir toute l'importance.

Le BULLETIN DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE contient un bon article de M. le Dr Moutin sur les conférences de Léon Denis. Il renferme aussi une lettre de M. de Rochas, adressée à la Société des savants et des philanthropes, dans laquelle ce savant affirme sa croyance à la survivance de l'âme, basée sur l'analogie des manifestations constatées dans les phénomènes de dédoublements pendant la vie et d'apparitions après la mort.

Le PHARE DE NORMANDIE publie une étude sur l'abbé Vianney, dit le curé d'Ars. Ce prêtre éminent a donné de magnifiques exemples de charité. Il jouissait d'un grand nombre de médiumnités : la voyance, l'audition, étaient très développées chez lui, en même temps que le don de guérir. A lire aussi une très intéressante communication au sujet de l'incendie du Bazar de la Charité.

La VIE D'OUTRE-TOMBE relate, d'après une revue hollandaise, un curieux fait de réminiscence de la part d'une comtesse hongroise qui aurait été, dans sa précédente incarnation, la princesse de Lamballe. Ce sont des faits de cet ordre qu'il faut s'efforcer de réunir afin que la loi de réincarnation n'apparaisse pas seulement comme une théorie philosophique, mais comme l'expression réelle d'une vérité naturelle, aussi bien démontrée que tous les phénomènes physiques. A lire aussi le récit d'une maison hantée de Rotterdam, où ont lieu des jets de pierres qu'on ne peut attribuer à des incarnés.

Le MESSAGER continue la publication du livre si intéressant de M. Gardy, de Genève, sur la médiumnité de D.-D. Home. On peut voir aussi dans ce journal une polémique engagée au sujet du *Moi supérieur*. Suivant M. Michaël, il existerait dans l'homme une entité supérieure dont nous n'aurions pas conscience à l'état normal. Cette partie de nous-même vivrait dans l'espace tout en étant reliée à l'être humain. Cette hypothèse ne nous semble nullement justifiée, car si cette partie de nous-même nous est inconnue, elle n'est pas contenue dans le moi, dès lors à quoi peut-elle servir? Elle n'est pas responsable de nos actes, puisqu'elle n'y participe pas, elle ne peut en retirer aucun profit, pas plus qu'elle ne saurait en supporter de dommages, dès lors à quoi bon nous occuper d'une entité qui nous est totalement étrangère? Cette manière de voir se rapproche singulièrement de celle des théosophes qui prétendent qu'il y a dans l'homme une

parcelle divine qui accompagne l'intelligence humaine dans son évolution ; mais comme aucun fait ne vient appuyer cette manière de voir, nous ne comprenons pas la nécessité de surcharger inutilement nos études d'hypothèses qui n'expliquent rien, et n'ont d'autre résultat que de compliquer l'étude psychologique, déjà suffisamment difficile sans ces adjonctions injustifiées.

La PAIX UNIVERSELLE consacre tout son numéro à une étude critique des conférences de M. Léon Denis. L'auteur de ce travail est notre ami Bouvéry. On retrouve là les mêmes arguments que ceux développés dans son livre *le Spiritisme et l'Anarchie*. En même temps, nous remarquons des admonestations adressées aux spirites sur un ton comminatoire un peu fait pour surprendre. Le spiritisme est une libre philosophie, chacun peut poursuivre ses études dans la voie qu'il croit la plus propre à le conduire à la vérité. C'est pourquoi nous comprenons mal ces cris d'alarme, proférés si souvent, comme si nous marchions aux abîmes. La question du périsprit est toujours celle qui est à l'ordre du jour. M. Bouvéry n'a pas encore compris l'enseignement des Esprits sur ce sujet. Il ne connaît pas la matière fluidique dont l'éther, la matière radiante, les rayons X sont les premières manifestations, accessibles à l'expérience. Il faut cependant constater que les Esprits, dans le monde entier, déclarent unanimement qu'ils sont indifférents aux forces physico-chimiques. Dès lors, il est certain que leur périsprit est formé par un état de la matière supérieur à l'éther, puisque les vibrations de la chaleur, de la lumière ou de l'électricité sont sans action sur lui. Ce corps fluidique est bien matériel, puisqu'on peut le photographier, alors même qu'il reste invisible pour les yeux humains. Que conclure de ces faits ? C'est qu'il existe des formes de la matière qui nous étaient inconnues avant les recherches spirites, et qui sont devenues des vérités positives après les travaux de Beattie, Thomson, Crookes et autres.

Le MONITEUR SPIRITE ET MAGNÉTIQUE est toujours bien rédigé. On y sent l'impulsion de cet excellent spirite, qui est notre vénérable ami M. Martin. Le premier article démontre la nécessité du fait pour établir une conviction inébranlable. On trouve aussi la reproduction d'une interview de William Crookes d'après laquelle ce savant, bien loin de renier ses travaux antérieurs, confesse qu'il a toujours les mêmes convictions et qu'il reprendra ses recherches lorsque ses travaux professionnels le lui permettront. Nous lisons aussi que l'Espagne, à l'imitation de l'Italie, a fondé une *Union spirite Kardécienne* dont le siège sera à Barcelone. Tous nos vœux pour la prospérité de cette association.

La LUMIÈRE fait une étude sur l'od et la force vitale. Ce numéro renferme aussi un article sur l'Unité de la matière et l'Occultisme en chimie. La *Revue Universelle* contient aussi quelques faits intéressants.

Dans l'ÉCHO DU MERVEILLEUX, nous remarquons un bon article du Dr Corneille au sujet de la jeune Renée Sabourault. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des observations qui ont été faites par ce chercheur savant et impartial.

Le LOTUS BLEU : *Le Corps du désir*, par Bertram Keightley ; *les Aides invisibles* (suite), par Leadbeater ; *la Fin d'un cycle et le commencement d'un autre*, par D.-A. Courmes ; *Sous l'arbre Bodhi* (suite et fin) ; Demandes et réponses ; la Réincarnation (épitaphe) ; *le Pirée n'est pas un homme ; Sur-*

un bucher, par M. Largeris ; *Échos du Monde théosophique* ; *Revue des Revues*. — Ce numéro renferme une appréciation bienveillante sur *l'Évolution animique* dont nous remercions notre ami Courmes.

Les ANNALES PSYCHIQUES de mars-avril publient un travail des plus intéressants, dû à M. Lemaître, sur des manifestations spirites qui ont eu lieu à Genève, par l'intermédiaire d'un médium à incarnation. Il y a une très curieuse étude sur un Esprit indien qui s'exprime en sanscrit, langue absolument inconnue du médium. Ce numéro renferme aussi le discours prononcé à la Société des recherches psychiques de Londres par William Crookes, son président. Nous engageons nos lecteurs à lire ce document intéressant, qui leur donnera des notions précises sur l'univers, en montrant combien les lois naturelles sont relatives à notre organisation et avec quelles précautions il faut manier la loi de l'analogie, si l'on ne veut pas commettre d'erreurs.

Nous souhaitons la bienvenue à un nouveau confrère : *Supercienza*, revue publiée en langue italienne par M. Douglas Scotti, à Milan. Nous analyserons prochainement quelques-uns des articles contenus dans cette publication, qui nous paraît destinée à faire le plus grand bien au delà des Alpes.

BIBLIOGRAPHIE

Polylexique méthodique. Ire section indépendante, *Dictionnaire d'Occultisme*, comprenant 10 dictionnaires spéciaux :

1° *Sciences occultes :* Magie, Sorcellerie, Alchimie, Hypnotisme, Chiromancie, Phrénologie, Physiognomonie et Pathognomonique, Oniromancie, Cartomancie, Graphologie, Onomamancie, Magiciens et Alchimistes.

2° *Sociétés secrètes :* Politiques, Maçonniques, Philosophiques, etc. Grands-Maîtres de la Franc-Maçounerie, des Templiers, de Malte et Généraux des Jésuites.

En vente : A. MULLER, éditeur, 36, rue de Seine. — *Moniteur de la Jeunesse*, 31, avenue de la Motte-Piquet. — Prix : **2 fr. 25**. — Franco : **2 fr. 50**.

Le présent ouvrage commence la série, *en 20 volumes in-18 jésus*, entièrement terminés, des *214 Dictionnaires spéciaux* dont l'ensemble, embrassant toutes les branches des connaissances humaines, va constituer le *Polylexique méthodique*.

Le *Polylexique méthodique* n'a pas été écrit pour remplacer les savantes mais coûteuses encyclopédies. Son cadre est plus restreint ; son but, tout autre. Cependant, avec les avantages du dictionnaire classique, il offre ceux du livre d'étude, par le groupement des matières en Sections indépendantes, présentant, pour chaque branche de connaissances, plusieurs vocabulaires spéciaux.

Chacun des 20 volumes, qui contiendront de 200 à 500 pages, renfermera

plusieurs dictionnaires terminés tous par une nomenclature des hommes ayant illustré les branches traitées.

C'est ainsi que le *Dictionnaire de la Guerre et de la Marine* formera 18 vocabulaires spéciaux, dont voici le détail par ordre de matières :

Armes préhistoriques et armes des sauvages. — Armes d'hast, d'estoc ou de pointe et armes dardelles. — Artillerie ancienne. — Artillerie moderne. — Armes à feu portatives. — Projectiles, munitions, explosifs. — Grades, emplois, appellations anciennes, modernes, étrangères ou tirées de l'argot militaire. — Equipement, vêtement. — Termes de service, etc. — Fortification, Architecture militaire. — Hommes de guerre. — Guerre et Marine antiques. — Termes de marine. — Grades divers, français et étrangers. — Véhicules marins. — Navigateurs, Marins. — Sièges et Batailles.

Les religions comprendront 20 vocabulaires, qui sont :

Dogmes, Cultes. — Bibliographie religieuse. — Périphrases religieuses. — Fonctions sacerdotales. — Ornements et vêtements cultuels. — Architecture religieuse. — Ordres religieux. — Théologiens. — Prophètes. — Prédicateurs. — Réformateurs. — Papes. — Généraux des Jésuites. — Fêtes païennes. — Mythologie égyptienne, grecque, romaine, scandinave et hindoue.

Les arts agricole, alimentaire et vestimentaire comprendront 9 dictionnaires, savoir :

Agriculture, Horticulture, etc. — Hippologie. — Véhicules divers. — Art alimentaire. — Fonctions, ustensiles. — Industrie textile, étoffes, outillage, etc. — Vêtement. — Industrie des peaux. — Antiquité : Vêtement, Coiffure, Chaussure.

Et ainsi de suite pour chacun des volumes constituant le *Polylexique méthodique*.

On comprendra aisément les avantages d'un pareil groupement qui simplifie les recherches et facilite le travail dans des conditions inconnues jusqu'ici.

Le plan de cet ouvrage a été communiqué à M. François Coppée, de l'Académie française, qui, par le mot suivant adressé aux auteurs, a bien voulu en accepter la dédicace :

La Fraisière, par Mandres (S.-et-O.).

Votre idée est excellente, Messieurs, et j'accepte avec le plus grand plaisir la dédicace de votre intéressant et savant travail.

FRANÇOIS COPPÉE.

Cette appréciation de l'éminent académicien est la meilleure recommandation qui puisse être faite du *Polylexique méthodique*.

AVIS

Avec ce Numéro, finit la première année de publication de la REVUE SCIENTIFIQUE ET MORALE DU SPIRITISME. Nous continuerons le service à nos lecteurs dont l'abonnement expire le 15 juin, sauf avis contraire de leur part, et nous ferons recevoir l'abonnement, par la poste, dans le courant du mois prochain.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours, Imp. G. Debenay-Lafond.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix..... 3 50

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TEMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition *(sous presse)*. Prix..... 2 fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux Médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de GABRIEL DELANNE

Prix..... » 30

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards*.

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue Oberkampf, 1, à Paris. 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville) 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne magnétique, Auffinger, rue du Four-Saint-Germain, Paris. 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 francs par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. Papus, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bollay. Docteur Dariex. Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, nº 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3.50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr.; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur Cyriac, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis, jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinnati (Ohio), 7512 Race St, par G. Strowell.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83,15, Publishing House Chicago, Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth. 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St Martin's Lane, London, w. c.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Ormea, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfuegos (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritistà, Dr E. Volpi, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pts.

El Sol, à Lima (Pérou); directeur, Carlos Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur Max Rahn, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

Proceedings of the Society for psychical Researchs, revue trimestrielle, chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis; Chicago-Illinois. 4 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. Hasdeu. Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

Tours. Pap. et Imp. C. Debenay-Lafond